MUSÉE

DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

ABONNEMENTS ANNUELS.

12 numéros par an, payés en souscrivant.

PRIX : *aux bureaux d'abonnement.* . . . 5 fr. 20 c.

PORT : *envoi par la* POSTE, 2 *fr. en sus.* . 7 fr. 50 c.

ABONNEMENTS MENSUELS.

Un numéro de 32 pages, publié le 20 de chaque mois.

PRIX : *aux bureaux d'abonnement.* . . . 50 c.

PORT : *envoi par la* POSTE, 20 c *en sus.* . 70 c.

Dans les departements, chez tous les libraires et directeurs des postes.

QUATRE VOLUMES ONT PARU.

Prix de chaque volume.

Pour Paris . . { Broché . . . . . 5 fr. 50 c.
{ Relié. . . . . 7 fr.

Pour les départements, par la poste, le volume broché. . . 7 fr. 50 c.

NOTA. La poste ne se charge pas de volumes relies.

TEXTE.

MM.
ABRANTÈS (Madame la duchesse d').
ANCELOT.
BARRIÈRE.
BAWR (madame de).
BERTHOUD (S. Henry)
BELLOC (madame Sw.).
BLAZE (Henri).
BOITARD
BORY (Saint-Vincent).
CASTIL-BLAZE.
DAVIN (Félix).
DELAVIGNE (Casimir).
DESCHAMPS (Émile).

MM
DUMAS (Alexandre)
DUVAL (Alexandre).
GAY (Madame)
GIRARDIN (Madame Emile de).
GOLZAN (Léon).
HERBIN (Victor).
HUGO (Victor)
JACOB (le bibliophile)
JAL, historiographe.
JANIN (Jules).
JAY, de l'Académie Française.
JOUY (de), de l'Académie Française.
KOCK (Paul de).

MM.
LAMARTINE (Alphonse de).
LECLERC (Edmond).
LENOIR (Albert)
PEYRONNET (le comte de).
RESSEGUIER (le comte de).
ROMAN.
SAINTINE.
SALVANDY (de), député.
SCRIBE, de l'Académie Française.
SOULIÉ (Frédéric).
SUE (Eugène)
WOLF.

DESSINS.

MM.
BIARD
BOULANGER (Clément)
BRASCASSAT.
FATIO.

MM.
FOUSSEREAU.
GIRARDET
LEEHMANN.
MONNIER (Henri).

MM
MOREL.
SUZEMILH.
TURNER
VERNET (Horace)

GRAVURES.

MM ANDREW, BEST, LELOIR.

AVIS A MM. LES ÉDITEURS

Toutes les gravures, vignettes et illustrations du *Musée des Familles* sont inédites et n'ont paru dans aucune autre publication.

MM les éditeurs de Journaux, Magasins et Revues publiés hors de France ou en langue étrangère, qui désirent acquérir des clichés de ces gravures, doivent s'adresser directement

A MM. THOISNIER-DESPLACES, libraire, rue de l'Abbaye, 14 ;
GAYET et LEBRUN, libraires-commissionnaires. rue des Petits-Augustins, 6

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24. Batignolles.

Musée des FAMILLES

Lectures du soir.

QUATRIÈME VOLUME.

Année 1836-1837.

PARIS,
RUE GAILLON, N° 4.

MUSÉE DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

§ I. Au pied d'une borne.

Après avoir passé deux heures au chevet du révérend père Bonaventure, général de l'ordre de Saint-François, un Religieux vêtu du costume des Dominicains traversait lentement et la tête baissée l'immonde rue de Glatigny. Le couvre-feu allait sonner, car déjà les cheva-

liers du guet commençaient leurs rondes, et les bourgeois préparaient les chaînes de fer par lesquelles ils fermaient les rues, durant chaque nuit.

Tout à coup ce Religieux, comme pour repousser une pensée qu'il ne devait point avoir, fit le signe de croix et s'écria :

« *Deus in adjutorium meum intende.* »

Puis il ajouta dans son agitation :

« *Fiat volontas tua!* »

C'est qu'une amitié tendre l'unissait au père Bonaventure ; c'est que, malgré l'abnégation complète de toute affection terrestre qu'exige d'un moine le Catholicisme ; malgré l'absolue résignation aux volontés de Dieu qu'impose cette religion, il ne pouvait sans douleur songer qu'il ne verrait plus en ce monde le compagnon de sa jeunesse, le frère tendre avec lequel il avait marché pas à pas jusqu'à ce jour à travers les douleurs et les épreuves de la vie! Avec qui désormais pourra-t-il échanger ses pensées? combattre ses doutes? préparer ses travaux?... Le voilà seul sur la terre pour continuer le pénible voyage de ce monde. Quand on est deux en route, on se soutient mutuellement ; on s'entr'aide ; on charme les ennuis de la marche ; on trompe les énervements de la fatigue par des soins échangés, par des paroles de compassion et d'encouragement... Mais aller seul! muet! Regarder autour de soi et ne voir qu'une effrayante solitude! Parler et n'entendre pas de réponse! Sentir son cœur battre d'effroi et n'avoir là personne pour dire : « Frère, bon courage! » oh! cela est affreux! bien affreux!

« Egoïste et faible que je suis! reprit-il. Mon frère arrive au terme du voyage et je pleure! Il va se reposer pour l'éternité et je pleure! Il n'y a plus pour lui ni fatigue, ni route, ni terreur, et je ne me réjouis point! Pourtant, j'aurai dans le ciel un intercesseur qui priera Dieu d'abréger mon voyage ; un ami qui penchera vers la terre son front couronné de l'auréole céleste pour me protéger et m'enseigner la bonne voie... Je suis un chrétien bien faible et bien lâche, en vérité! »

Mais il avait beau s'armer de résolution ; il avait beau appeler à son aide les raisonnements de la foi, des larmes ne continuaient pas moins à s'échapper de ses yeux et à couler le long de ses joues plus amaigries par les macérations que par l'âge. En effet, si l'on regardait avec attention sa tête presque chauve et garnie, dans la partie postérieure, de cheveux noirs auxquels se mêlaient quelques nuances argentées, on reconnaissait aisément que le père de Saint-Dominique ne comptait guère plus de trente-six ans. Ce qui le faisait paraître vieux, c'était je ne sais quelle fatigue répandue sur toute sa figure, et qui ridait son front par de larges plis. Mais s'il relevait sa tête habituellement baissée, si son œil noir, distrait et tourné vers la terre, s'animait tout à coup, alors ce corps vieux et affaissé reprenait sa jeunesse. Mais de tels éclairs étaient rares et courts comme ceux qui tout à coup illuminent les nuées lourdes d'un ciel orageux ; c'était la torche qui soudain empourpre de sa splendeur un souterrain, pour le replonger ensuite dans une profonde obscurité.

Au coin de la rue de Glatigny une grande foule de populaire empêcha le Dominicain d'aller plus avant. Cette foule entourait un homme qui se débattait à terre au milieu des convulsions de l'ivresse, et dont les ribauds se moquaient sans pitié, car ses vêtements annonçaient un homme d'une classe moins abjecte que celle qui se livre d'ordinaire à l'ivrognerie. Ils se réjouissaient donc beaucoup à voir ainsi se rouler dans la fange de leurs rues un de ceux-là dont ils ne pouvaient considérer sans envie le bien-être, la fortune et la supériorité de rang et d'éducation.

— Oh! le vilain ivrogne! disait un *franc-mitoux*, c'est-à-dire un de ces mendiants qui s'attirent la pitié des âmes charitables au moyen de plaies simulées ; le vilain ivrogne! il aurait bien mieux fait d'aider de son argent quelque pauvre souffreteux, plutôt que de l'employer à perdre ainsi la santé de son corps.

— Oui, oui, ajouta une vieille femme dont le nez rouge annonçait pourtant qu'elle recourait souvent aux consolations de la dive bouteille ; oui, ces gens-là ont le superflu qu'ils gaspillent et nous autres, pauvres hères, nous mourons de faim...

— Mais non de soif, commère, interrompit un écolier qui, par une secousse brusque, fit malignement tomber des mains de la vieille un pot de vin qu'elle tenait caché sous son tablier.

— Ah! vrai fils de Satan! s'écria celle-ci en courant après le polisson qui prit la fuite, mais pour revenir bientôt narguer son ennemie et l'animer à une lutte où ses jeunes jambes lui donnaient tout l'avantage. Aveuglée par la colère, la vieille n'en persista pas moins à vouloir saisir l'enfant qui se laissait approcher, et s'échappait, comme un oiseau, au moment même où les mains sèches et tremblantes de la furibonde créature semblaient le tenir.

Ce second spectacle fit tort au premier : on délaissa l'ivrogne pour se régaler de la prestesse de l'écolier et de la rage de la vieille. Le Dominicain put donc s'approcher de l'inconnu qui gisait à la porte du tavernier et lui donner quelques secours. Lorsqu'on eut relevé cet homme et que, sur la prière du religieux et sur la promesse de payer un écu au tavernier, celui-ci l'eût transporté dans son logis, quelques soins rendirent le sentiment au malheureux. Alors il se débarrassa des ordures dont l'avait couvert la populace, vit le Dominicain et voulut se cacher le visage ; puis il se mit à fondre en larmes.

— Mon frère, dit l'homme de Dieu avec indulgence, sans doute vous n'êtes point habitué à des goûts si peu dignes d'un cavalier de bon lieu, comme vous semblez l'être. Votre honte et votre repentir vous absolvent. La nuit commence à devenir plus noire ; si vous le voulez, je vous reconduirai jusqu'à votre logis.

L'inconnu regarda fixement et d'un air sombre le prêtre qui se tenait debout devant lui ; puis, ayant fait signe au tavernier de s'éloigner :

— Ce n'est point chez moi, mais à l'église qu'il faut que je me rende, mon père ; car Dieu et non le hasard vous a fait venir près de moi. Ecoutez, ajouta-t-il d'une voix plus basse et en laissant tomber chacune de ses syllabes ; si je bois, c'est pour oublier ; si je m'enivre, c'est pour ne plus voir un fantôme qui me poursuit sans relâche, qui se dresse devant moi dès que je me sens un peu de raison. Tenez, le voilà, mon père ; il rit avec une joie féroce, il me montre sa poitrine sanglante, il me crie : Assassin! assassin!

Le Dominicain porta précipitamment sa main sur la bouche de l'inconnu.

— Silence! mon frère ; un tel lieu ne convient pas à de telles paroles. Si vous en avez la force, venez, suivez-moi ; notre couvent n'est pas loin d'ici ; je pourrai vous y entendre et vous consoler au tribunal de la pénitence. Là, vous n'aurez point à craindre que des oreilles indiscrètes surprennent vos aveux ; là vous ne vous adresserez point à un homme, pécheur comme vous, mais au Saint-Esprit qui descend du ciel pour inspirer le prêtre revêtu du sacré caractère de confesseur.

L'inconnu se leva lentement et comme une machine qui obéit au ressort de son inventeur. Après s'être enveloppé d'un manteau que lui donna le tavernier et que paya le moine, car les spectateurs de tantôt avaient eu soin de

débarrasser, dans la rue, de sa bourse, de son pourpoint et de son manteau celui aux dépens duquel ils s'ébattaient, il suivit son protecteur. Tous les deux se dirigèrent vers le cloître des Dominicains.

§ II. La confession.

Après quelques minutes de marche, ils arrivèrent par une petite porte, car les grandes étaient closes depuis longtemps, dans l'intérieur de l'église, nef immense dont les gigantesques arceaux reposaient sur de petites colonnes courtes et recevaient, de mille façons bizarres, les lueurs de trois ou quatre lampes, laissées allumées çà et là dans une chapelle ou aux pieds de la statue de quelque saint.

Quand ces deux hommes se trouvèrent au milieu du silence et de la solitude de l'église, un sentiment de tristesse et d'effroi s'empara de leurs cœurs; l'un parce qu'il avait de terribles aveux à faire, l'autre parce qu'il comprenait combien les paroles qu'il allait entendre seraient effrayantes. C'était du reste un spectacle bien solennel que le prêtre à genoux et récitant une prière; tandis que pâle, attéré, et le cœur battant avec force, l'autre éprouvait l'attente et les angoisses d'un coupable amené devant le juge qui doit décider de son sort, et qui va le rendre à la liberté ou le jeter sous la roue du bourreau.

Enfin le prêtre se releva, s'assit dans le confessional et fit signe au pénitent de s'agenouiller devant lui.

— Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché, murmura ce dernier. Et il commença les paroles sacramentelles qui précèdent la confession.

Le prêtre le bénit silencieusement.

Mais, au lieu de continuer à réciter les prières du rituel, l'autre se releva par un mouvement impétueux.

— Qu'ai-je besoin de me confesser? qu'ai-je besoin d'implorer la miséricorde divine? Il n'est plus de pardon pour moi, car si Dieu me pardonnait, Dieu ne serait pas juste. Ecoute-moi bien, prêtre; tu vas te détourner avec horreur; tu vas me chasser sans pitié de l'église que je profane par ma présence; tu vas me crier: Anathème et malédiction! Je suis un assassin, un lâche assassin qui frappe sa victime, la nuit et par derrière; un assassin qui s'adresse non pas à ceux qui peuvent se défendre, mais à un vieillard qui supplie à deux genoux son bourreau de lui laisser la vie. Ni ses larmes ni ses cris ne m'ont désarmé; il se traînait à mes pieds, j'ai frappé; il criait grâce, j'ai frappé; il me parlait de son salut, j'ai frappé; j'ai tué l'âme avec le corps.

Depuis lors, une voix de damné répète, dans le séjour des pleurs et des grincements de dents : « Tu seras là, près de moi dans l'éternité. » Cette voix, elle ne reste pas renfermée dans l'enfer; elle en sort, elle me poursuit, elle me harcèle. Je l'entends le jour; je l'entends la nuit; je l'entends quand je suis éveillé; je l'entends quand je dors. Comprends-tu maintenant pourquoi je m'enivre? Comprends-tu maintenant pourquoi je cherche à m'abrutir dans le vin, à m'ôter toute pensée tout sentiment? Eh bien! tu ne parles plus de pardon? Te voilà plus pâle et plus attéré que moi. Dis-moi, prêtre, où sont tes consolations et tes pénitences? que deviennent tes promesses de miséricorde? Maudit! damné! Je suis maudit, je suis damné pour l'éternité!

— Mon frère, vos crimes sont grands, mais la miséricorde divine est infinie. Ne désespérez pas d'obtenir à force de larmes, de componction et de confiance en la bonté céleste, le pardon de vos fautes, quelque mortelles qu'elles soient. Revenez donc à des sentiments moins désespérés et continuez vos aveux; car, pour bien appliquer le remède, il faut bien connaître le mal. Allons, mon frère, du courage!

— Du courage! oui, mon père, il en faut pour continuer.

— Quels motifs vous ont poussé à tuer ce vieillard?

— La jalousie; l'amour de la gloire, cette fièvre étrange, cette couronne d'épine qui déchire tant le front qui la porte! J'étais un architecte venu du fond de l'Allemagne afin de concourir avec trois autres artistes, appelés comme moi par le roi de France, pour construire la chapelle de son palais. Je connaissais mes adversaires : nul d'entre eux n'était de force à m'inspirer aucune inquiétude; car, mon père, c'est moi qui ai construit l'église de Saint-Jacques à Vienne; c'est moi qui ai créé ses tours ciselées et ses sculptures mystérieuses qui cachent un sens mystique et les mystères du grand-œuvre. Eh bien! mon père, j'avais mieux fait encore pour la chapelle du roi Louis. Jamais mon génie ne s'était élevé d'un vol aussi hardi et aussi grand; jamais les conceptions de mon talent n'avaient rêvé plus d'harmonie et plus de grâce. A l'intérieur, des trésors de ciselures, une flèche si légère que nul ne saurait comprendre comment elle résiste aux efforts de la tempête; mille figures d'anges et de démons; des détails infinis qui forment un ensemble large et complet. Puis, à l'intérieur, deux chapelles l'une sur l'autre; des voûtes d'une hardiesse surprenante, des voûtes qui ne reposent que sur de faibles colonnes, sans être soutenues par un seul pilier sous œuvre. Oh! quelle sera ma joie! me disais-je, quand des milliers de sculpteurs et de maçons, soumis à un signe de ma main, esclaves du moindre de mes regards, commenceront à réaliser ma noble et sublime pensée; quand on creusera les fondements, quand les murs s'élèveront; quand l'on construira la charpente en bois de châtaignier choisi par moi! Car je veux que ce soit l'œuvre la plus parfaite et la plus accomplie qu'on ait jamais vue. Je ne m'en rapporterai à personne pour le choix des matériaux; à personne pour la surveillance de l'exécution. Tout sera fait par moi; une mère a moins de tendresse pour son enfant que je n'en aurai pour mon église... Puis viendra la récompense de tant de soins et de tant de travaux: l'inauguration du temple sacré, la foule qui se presse et qui pleure d'admiration et de joie; les chants de l'orgue; les parfums de l'encens; le soleil qui jette ses splendeurs à travers les vitraux; le roi Louis à deux genoux devant l'autel que j'ai construit... Paris, la France, l'univers rediront mon nom avec transport; ma gloire sera une gloire éternelle contre laquelle ni la mort ni les siècles ne pourront rien!...

Voilà, mon père, voilà ce que je rêvais dans ma folle confiance, dans mon orgueil insensé.

A vingt-cinq lieues de Paris, presqu'au terme de ma route, je rencontre un vieillard... Il voyageait comme moi; comme moi, il se rendait près du roi saint Louis, afin de lui présenter des plans pour la Sainte-Chapelle. Je riais de sa confiance; car, me disais-je, qui peut lutter avec moi? Enfin, par curiosité et plutôt dans le but de lui complaire, je consentis à voir ses plans qu'une fatale confiance le poussait à me montrer. Oh! mon père, j'étais vaincu! Cet homme avait plus de génie que moi; ma gloire m'échappait; il me fallait retourner dans mon pays... Couvert de honte, déshonoré, je n'étais plus le premier architecte du monde. J'étais vaincu. Ne me demandez pas ce qui se passa dès lors dans mon esprit, quelles pensées me brûlaient, quelle fièvre me dévora! Tout ce que je

sais, c'est que la nuit, dans un bois, je vis un vieillard à genoux devant moi, qui me criait grâce; c'est que je sentis mes mains couvertes des flots d'un sang tiède; c'est que les arbres de la forêt s'empourprèrent aux clartés que faisait en brûlant un monceau de papiers et de parchemins... Depuis lors, je n'ai plus ni trêve ni repos. J'ai voulu me rendre au palais du roi Louis, mais un esprit invisible m'en a repoussé. Il ne m'est resté qu'un refuge : boire; boire jusqu'à l'ivresse, jusqu'à l'abrutissement, jusqu'à la mort de la pensée.

Le Dominicain se leva. Ce n'était plus un chrétien qui pleurait et qui consolait, c'était un juge.

— Ecoute, dit-il, écoute ce que Dieu, le Dieu qui punit et qui pardonne, te commande par ma voix. Fais pénitence, renonce au monde et à tes rêves insensés de gloire; ne sois plus rien désormais qu'un pauvre moine, sans autre nom ici-bas que celui de frère Antoine.

— J'obéirai.

— Revêts-toi du cilice et du froc; ne couche que sur la pierre; interromps ton sommeil, la nuit, pour te frapper de la discipline; ne mange qu'un pain noir mêlé de cendres.

— J'obéirai.

— Condamne-toi au plus absolu silence; que tes lèvres ne s'ouvrent que pour prier. Si l'on t'insulte, agenouille-toi; si l'on te frappe, baise la main qui s'est levée sur ta joue; si quelqu'un reconnaît en toi celui qui fut un artiste célèbre, réponds : Je ne suis que le frère Antoine.

— J'obéirai.

— Et pour que l'expiation soit complète, livre au feu les plans qui t'ont fait commettre un crime; jette leur cendre aux vents. Qu'ils périssent comme ceux de ta victime.

Mais à ces paroles du prêtre le pénitent s'était relevé :

— Jamais, s'écria-t-il, jamais! Plutôt la damnation éternelle! Détruire la plus noble, la plus grande de mes pensées! dire qu'un autre édifiera la Sainte-Chapelle; que rien ne subsistera de mon œuvre, non pas, moine. J'accepte ta pénitence; je prierai, je pleurerai, je me déchirerai à coups de discipline; je ne dirai pas mon nom, mon glorieux nom, à personne, pas même à toi. Mais tu n'exigeras point que je brûle mes plans; tu n'exigeras point que je laisse un autre élever la Sainte-Chapelle. Plutôt l'enfer, plutôt la damnation, plutôt un nouveau crime!

Sa voix naguère humble et tremblante retentissait avec fracas sous les voûtes sonores de l'église déserte; il marchait précipitamment; il frappait ses mains avec violence l'une contre l'autre; une sueur glacée ruisselait sur son visage.

Le Dominicain en eut pitié, et plutôt que de perdre cette âme énergique, plutôt que de repousser la brebis venue à la porte du bercail, il préféra céder sur ce point de la pénitence.

— Eh bien! écoutez. Que Dieu me pardonne ma faiblesse et ne me punisse pas d'une indulgence, coupable peut-être! Vous ferez remettre les plans au roi Louis par une main inconnue; votre œuvre sera exécutée, mais la gloire ne vous en appartiendra pas.

— Oh! merci, mon père, merci. Que m'importe la gloire pourvu que mes plans ne soient point brûlés, pourvu que ma pensée ne périsse pas et s'exécute. D'ailleurs, personne ne s'y méprendra. Quel autre que moi pourrait créer une semblable merveille? Chacun dira : Lui seul a pu en être l'auteur. Merci, mon père, merci.

Le Dominicain sourit tristement de ce singulier mélange de repentir et d'attachement aux vanités du monde; mais il avait une foi trop éclairée et une piété trop charitable, pour ne pas être indulgent.

— Passez la nuit en prières dans cette église. Demain vous me confierez vos plans que je me chargerai de faire remettre au roi Louis; puis ensuite, si vous voulez sincèrement gagner le ciel, vous me jurerez que rien ici-bas ne vous sera plus de quelque chose.

— Oui, mon père, oui, mon père; désormais vous réglerez la vie, la pénitence et jusqu'à la moindre pensée de l'architecte Frantz...

— Silence, interrompit le moine, votre nom ne vous appartient plus. Chacun doit l'ignorer, moi comme les autres; car ce nom est glorieux, dites-vous, et un pénitent ne doit rien garder des pompes terrestres. Frère Antoine, à genoux.

L'artiste soupira profondément et obéit.

— Du moins, avant de vous éloigner, dites-moi quel est mon sauveur, apprenez-moi quel nom je puis mêler à mes prières; car je lui dois un bien que j'avais perdu pour toujours : l'espérance de mon salut.

— Priez, pour le père Thomas d'Aquin, de l'ordre de Saint-Dominique, dit le moine en s'éloignant.

§ III. La boutique du patissier.

Il y avait au treizième siècle, dans le quartier Sainte-Opportune, au coin de la rue des Trois-Quenouilles, un pâtissier fort en renom, et chez lequel ne dédaignaient pas de s'approvisionner les plus grands seigneurs. Non-seulement, ils recommandaient à leurs maîtres queux d'acheter, à l'enseigne de *Saint-Laurent*, chez Jacques de Montreuil les pains *tailloirs* et les pains *primos* (1) qu'il fabriquait d'une pâte merveilleuse; mais encore ils ne dédaignaient pas, lorsqu'ils passaient dans le quartier, de descendre de cheval pour venir manger, dans la boutique du digne pâtissier, des oublies, des compotes de marrons à l'eau de rose et du *pignolat*, friandise composée avec des amandes de pins. Ils ne montraient pas moins de goût non plus pour les vins épicés que maître Jacques mixtionnait avec un talent merveilleux, à l'aide de noix muscades, de raisins secs et de clous de girofle.

Habitué à voir sa boutique remplie de tout ce que la cour et la ville avaient de plus élégant et de plus riche, maître Jacques de Montreuil n'aurait pas échangé sa boutique contre les cuisines royales, et le coutelas de sa ceinture contre la baguette de maître-d'hôtel du monarque régnant. Vous comprenez donc qu'il prisait beaucoup moins, du reste, l'argent dont s'emplissait son escarcelle que la réputation d'habile pâtissier dont il jouissait sans conteste. Aussi, bien des gentilshommes à bourse vide et à nom sonore profitaient de cette vaniteuse ambition pour s'héberger gratis dans la boutique de la rue des *Trois-Quenouilles*. Mais, en résumé il y venait tant de monde que c'était là une perte de menue importance. Si maître Jacques de Montreuil n'avait pas eu d'autres soucis, il se fût estimé le plus heureux des hommes.

Par malheur, il avait un fils nommé Pierre, qui ne témoignait pas le même respect pour la noble profession de pâtissier, et jamais n'approchait du four que malgré lui et sous la menace du bâton paternel. Il ne touchait aux pâtes que pour les gâter par quelque mélange maladroit,

(1) Ces pains étaient faits en forme de boule. *V.* Ducange.

et il s'entendait tellement peu en cuisson que si, par hasard, on lui laissait le soin de veiller au four, on n'en retirait plus que des gâteaux tout noirs et presque réduits en cendres.

Maître Jacques de Montreuil, dont la plus grande ambition aurait été de voir son fils hériter de la gloire et de la fortune qu'il avait acquises dans la boutique de la rue des *Trois-Quenouilles*, se sentait furieux à la vue de l'incapacité complète de Pierre en fait de pâtisserie, d'autant plus que, cette seule science exceptée, Pierre se montrait en toutes choses un garçon d'intelligence et de savoir-faire. Personne, entre autres, ne bâtissait mieux que lui un surtout de table et ne dessinait des gâteaux de formes plus merveilleusement ouvrées; mais c'était là tout. Hors cette unique branche, l'une des plus importantes sans doute de l'art culinaire, mais qui seule ne pouvait le mener à rien, il montrait une ignorance et une mauvaise volonté qui désespéraient son père et le jetaient en des colères fort bouffonnes pour tout le monde, excepté pour celui qui s'en trouvait la victime. Car non-seulement Jacques de Montreuil battait outrageusement son fils, quoiqu'il fût âgé de vingt ans, mais encore, à la grande humiliation du pauvre Pierre, il racontait au premier venu ses chagrins et l'ineptie de son fils.

Or, quinze jours après l'entrevue du père Thomas d'Aquin et de son pénitent, maître Jacques de Montreuil s'égosillait à gronder son fils, et menaçait de le battre, en dépit du scandale que causaient dans la rue les éclats

burlesques de sa colère, et malgré la foule qu'un pareil tapage amassait devant le logis. Le cas écheait grave, il faut le dire; un pâté de colombes, destiné au dîner de messire de Joinville était tombé des mains du malencontreux Pierre qui le portait au four!... il fallait que messire de Joinville se passât de pâté, ce jour-là. Pierre, pour échapper au juste courroux du bonhomme, prit le parti de s'échapper dans la rue. Il courait avec une si grande précipitation qu'il tomba dans les bras d'un novice dominicain que la violence du choc faillit renverser. Le Religieux s'interposa entre le battant et le battu, et son caractère ecclésiastique comprima de suite la violence de maître Jacques qui se déchaperonna de sa barrette et se mit à expliquer longuement les griefs qu'il avait contre son fils. C'était là, du reste, tout ce qu'il voulait, car sa colère n'en venait jamais aux coups que faute de n'avoir pas quelqu'un pour écouter ses doléances. Frère Antoine (car le novice dominicain n'était autre que l'artiste dominicain), tandis que le pâtissier racontait l'incapacité de son fils en matière de mixtions culinaires et sa

prédilection pour construire des surtouts de tables et des gâteaux moulés, porta machinalement ses regards autour de lui. Il ne put réprimer un mouvement de surprise à la vue d'une sorte d'église que Pierre modelait en terre, en attendant de la mouler en pâte de biscuits; car cette ébauche n'était point une chose ordinaire, et, malgré l'usage trivial auquel on la destinait, le moine y reconnut, du premier coup d'œil, les indices du talent qui lui avait été si fatal.

Dès lors une vive sympathie émut son cœur.

— Maître Jacques, dit-il en se pliant aux idées absurdes du pâtissier, la vocation est libre. Si l'on vous eût obligé à ne construire que des surtouts de table, sans jamais fabriquer de gâteaux, vous vous fussiez révolté. Pourquoi ne pas avoir en sens contraire, pour votre fils, l'indulgence dont vous auriez eu besoin? Vous êtes glorieux de votre talent; eh bien! votre fils peut acquérir dans une autre carrière une réputation aussi grande que la vôtre. Au lieu d'hériter d'un nom il s'en créera un; envoyez votre fils demain à notre couvent, j'en ferai mon élève.

Disant cela il oubliait le froc de moine dont il était couvert; son œil d'artiste étincelait, et une émotion convulsive faisait trembler tout son corps; mais bientôt il retomba dans la réalité et ajouta :

— Je demanderai au père supérieur la permission de recevoir votre fils et de le diriger dans la carrière de l'architecture. S'il me l'accorde, peut-être mes conseils pourront-ils servir à ce jeune homme. Adieu.

Il sortit, laissant Pierre au comble de la joie, et Jacques ébahi. Mais la vue du pâté qui gisait à terre rendit à ce dernier toute sa mauvaise humeur.

— Par Saint-Laurent mon patron! s'écria-t-il, que faire maintenant pour ne pas mécontenter le maître queux de messire de Joinville?

— Bel oncle, mettre au four ce pâté que je viens de faire pendant votre querelle avec Pierre, et l'envoyer à l'hôtel de messire de Joinville.

Maître Jacques stupéfait regarda dans une stupéfaction complète la jeune et jolie fille qui lui parlait.

—Vrai! Agnès? fit-il.

Mais bientôt il haussa les épaules.

— Ton pâté ne vaudra rien, petite sotte; je suis le seul dans la ville de Paris qui sache fabriquer comme il faut cette pâtisserie.

— Je vous ai vu plusieurs fois à l'œuvre, bel oncle, et je suis sûre d'avoir réussi.

—En effet, voici bien toutes les choses nécessaires : des pigeonneaux hachés avec de la peau de cochon de lait, des œufs et de la farine de marrons. Agnès, as-tu mis de la crème et des œufs dans la pâte?

— Oui, bel oncle, et du safran pour lui donner une bonne couleur; j'ai humecté l'extérieur avec du jaune d'œuf, afin qu'il se dore au four.

— Bien, très bien. Y a-t-il des cervelles?

— Oui, des cervelles de passereaux mêlées à des cervelles de poulets...

— Pour que la délicatesse des unes s'améliore de la fermeté des autres. Tu es un petit ange. Pierre, porte cela au four.

— Non pas, bel oncle, interrompit la jolie fille qui craignait quelque nouvelle maladresse de son cousin. Non pas, je veux faire toute seule mon gâteau, et non-seulement le mettre au four, mais encore l'en retirer moi-même.

— Rien de plus juste; va donc.

—Pierre, dit Agnès, vois quelle bonne querelle je te sauve; m'aimes-tu du moins un peu, pour cela?

— Je vais devenir l'élève de ce moine! je pourrai donc me livrer à ma vocation et devenir un architecte, pensait Pierre qui n'entendait pas les paroles de sa cousine.

Celle-ci essuya une larme et ouvrit le four pour bien s'assurer que son gâteau ne brûlait pas.

§ IV. Saint Thomas d'Aquin.

Au fond du cloître des Dominicains, dans un long corridor formé par de petites cellules, se trouvait une chambre un peu plus grande que les autres, quoique son ameublement, pauvre et nu comme celui du dernier novice, ne se composât que d'une table, d'un banc et d'un lit de planches. C'est là que Thomas d'Aquin consacrait à l'étude tout le temps que lui laissaient la prière et la charité; c'est là qu'il écrivit les différents livres qui produisirent une si vive sensation dans le monde catholique, et dont quelques-uns servent encore aujourd'hui de base aux systèmes théologiques de la religion romaine. Une science approfondie des Pères de l'Eglise (1) et une hauteur de vues beaucoup plus éclairées que celles des autres moines ses contemporains lui valaient une renommée de savoir qui cependant ne surpassait point sa renommée de vertus et de bonté. Non-seulement il aidait les pauvres de ses aumônes; non-seulement il allait s'asseoir au chevet des mourants pour les réconcilier avec Dieu, et pour leur montrer le ciel qui les attendait au sortir de cette vallée de larmes, mais encore il courait au-devant du repentir qu'il ramenait dans une bonne voie, à force de sollicitude, d'indulgence et de saints exemples. Comme son divin maître, il suivait la brebis égarée et la mettait sur ses épaules afin de la ramener au bercail, plein de compassion qu'il était pour sa faiblesse et pour l'erreur qui l'avait entraînée loin du toit protecteur. Thomas d'Aquin avait une séduction de parole à laquelle résistait difficilement le cœur le plus endurci; pour ne pas céder, il aurait fallu ne pas entendre sa voix harmonieuse; il aurait fallu fermer les yeux; il aurait fallu ne point se trouver sous la magie de ses nobles traits, sous la fascination de son regard à la fois triste et doux. Jamais on ne fit le bien avec moins de bruit. Il entourait de tous les mystères possibles ses bonnes œuvres; aussi ne le désignait-on guère dans Paris que sous les noms de *docteur angélique* ou d'*ange de l'école;* aussi, quand une mère le rencontrait, le priait-elle de bénir son enfant agenouillé, afin de le protéger contre les maladies du corps et de

(1) Les ouvrages de saint Thomas d'Aquin, se composent :

1° Des *Œuvres philosophiques*, ou commentaires sur Aristote.

2° Des *Œuvres théologiques.*

Ce sont des dissertations sur les quatre livres du maître des sentences (Pierre Lombard, évêque de Paris), et sur un grand nombre de questions de controverse; une Somme de la foi catholique contre les Gentils, qui a le même but que la *Cité de Dieu* de saint Augustin, et une Somme de théologie qu'il composa à la sollicitude de saint Remond de Pegnafort, ancien général des Dominicains.

Ce dernier ouvrage, contesté par quelques critiques à saint Thomas, lui est généralement attribué par les auteurs contemporains.

La troisième partie, que la mort lui empêcha d'achever, fut terminée par Pierre d'Auvergne.

3° Des *Commentaires sur l'Écriture Sainte*, tant de l'Ancien que du Nouveau-Testament.

4° Des *Sermons et des opuscules ou œuvres mêlées.*

Ils comprennent la réfutation des erreurs d'Averroès, l'apologie des ordres religieux, des enseignements moraux adressés à diverses personnes, et l'office du Saint-Sacrement.

5° *Le Miroir moral.*

6° *Secreta alchimiæ magnalia.*

Ces deux ouvrages lui sont contestés.

l'âme. Emerveillé de toutes les bonnes actions de Thomas d'Aquin, le peuple ne pouvait supposer que tant de vertus appartinssent à un simple mortel, et l'on parlait de plusieurs miracles opérés par son intercession (1).

Thomas d'Aquin avait été conduit à la vie monastique par une vocation irrésistible et contre laquelle n'avaient rien pu les efforts de sa famille. Fils du comte Landolfe, seigneur de Lorette ; neveu de l'empereur Frédéric Ier et parent de Louis IX, roi de France, il descendait par sa mère, du fameux Tancrède de Hauteville, conquérant des Deux-Siciles au onzième siècle. Destiné à la carrière des armes, il quitta furtivement sa famille et vint prendre l'habit de novice chez les Dominicains de Naples. Dès que sa mère eut appris cette résolution, elle accourut au couvent et supplia son fils de renoncer à un dessein qui laissait sans héritier le nom illustre qu'il portait. Thomas fit une respectueuse résistance aux sollicitations de sa mère et ne céda point davantage à une longue captivité que lui fit subir son père dans le chateau de *Roche-Sèche*. Il fallut se rendre à une volonté si ferme, et Thomas put enfin suivre librement la vocation qui l'entraînait.

Le supérieur des Dominicains de Naples ne tarda point à remarquer la haute intelligence du nouveau moine et l'envoya continuer ses études théologiques à Cologne, près d'Albert-le-Grand, également religieux de Saint-Dominique de Cologne. Thomas d'Aquin suivit bientôt son nouveau maître à Paris. Ce fut là qu'il connut saint Bonaventure (2) et que ces deux hommes, si bien faits pour s'apprécier, se lièrent d'une amitié tendre et qui dura jusqu'au tombeau.

Thomas d'Aquin terminait une réfutation de l'*Evangile éternel* (livre hérésiarque dont la publication préoccupait beaucoup alors les théologiens), lorsque l'on frappa doucement à sa porte et qu'il vit entrer le novice frère Antoine. Le visage pâle de cet homme exprimait une émotion si vive que Thomas en fut presque alarmé.

— Oh! mon père! mon père! béni soit Dieu, car, si vous le voulez, mes plans seront réalisés pour la Sainte-Chapelle ; un moyen infaillible et sûr m'en est offert.

— Et lequel?

— Tout à l'heure, le hasard m'a fait rencontrer un enfant doué de dispositions étonnantes pour l'architecture, et que, grâce à son intelligence, deux ou trois semaines mettront à même de remplir mes vues. Une fois assez instruit, je l'enverrai près du roi avec le plan que voici ; l'étrangeté du fait excitera vivement l'attention du monarque ; on chargera cet enfant de la construction de l'édifice, et je pourrai le diriger dans son exécution, inconnu, ignoré de tous, et sans manquer au vœu que j'ai fait entre vos mains.

— Mais c'est tromper le roi! c'est faire un mensonge!

— Après cela, mon père, je vous en fais le serment, je ne m'occuperai plus que de mon salut, que de l'expiation de mes crimes. Oh! dites! dites que vous consentez, n'est-ce pas?

Thomas d'Aquin hésita quelques instants encore, car l'idée d'un mensonge, quelque innocent qu'il fût, répugnait à son caractère. Mais refuser c'était perdre une âme ; et il céda par l'un de ces accommodements que les esprits même les plus rigides et les plus droits savent trouver à l'occasion.

— L'enfant, sans faire connaître l'auteur des plans, ne dira point positivement qu'ils sont de lui...

— Il ne le dira point, mon père, il ne le dira point. Vous consentez, n'est-ce pas?

Et une heure après, frère Antoine, assis dans sa cellule, près du jeune Pierre, l'initiait à des mystères artistiques qu'apprenait ce dernier avec une intelligence merveilleuse. C'était un spectacle étrange que cet homme, naguères assassin par jalousie d'artiste, se dépouillant à cette heure de tout son savoir pour en revêtir un enfant. Rien n'égalait l'ardeur du maître, si ce n'est l'enthousiasme de l'élève.

— Pierre, hâte-toi, disait frère Antoine, car un autre peut nous devancer, un autre peut parvenir jusqu'au roi et faire agréer ses plans ; alors, mon enfant, adieu à ta gloire! adieu à notre belle église! Hâte-toi donc de t'initier aux mystères du grand art; car ce n'est pas seulement un édifice que nous devons construire, c'est encore un livre, un livre contre lequel épuisera vainement ses attaques la jalousie, plus redoutable encore que les années. Etudie bien ce portail ; grave dans ta mémoire jusqu'au moindre de ces hiéroglyphes afin de les expliquer au roi. Là, vois-tu, se cachent tous les symboles dont notre maître le père Thomas d'Aquin a révélé une partie dans son livre célèbre : *Secreta Alchimiæ magnalia*. L'ange de droite qui plonge sa main dans une nuée désigne l'esprit céleste sans le souffle duquel le grand-œuvre devient impossible ; l'autre qui enfonce ses doigts dans un vase personnifie la terre où se cachent les trésors que doit féconder l'œil des cieux, le soleil. Les autres figures placées entre les deux anges sont les opérations qui se succèdent, jusqu'à l'accomplissement du mystère sans second ; onze anges qui prient à genoux signifient onze journées de macération ; douze qui s'envolent expriment douze journées d'ébullition ; le jugement dernier, avec les bons d'un côté et les mauvais de l'autre, indique la séparation des substances inutiles et des éléments purs ; enfin, sur le pilier qui sépare les deux balcons, une statue du Christ s'élève victorieuse; c'est le succès, c'est le grand œuvre accompli.

Il prenait ainsi, pièce à pièce, détail à détail, ses plans pour les expliquer à Pierre qui, huit jours après, aurait trompé le plus habile architecte par l'aplomb et l'intelligence avec lesquels il démontrait l'ensemble et les parties de l'église en projet. Il employait les termes techniques sans hésiter et avec une précision qui prouvait combien il en connaissait parfaitement la valeur et jusqu'aux moindres nuances ; enfin, sur les observations étonnantes de sagacité que lui fit ce jeune homme, frère Antoine apporta diverses modifications à ses plans.

Il fut donc résolu que Pierre irait à deux jours de là, le 28 juin, fête de son bienheureux patron, se présenter au roi et lui demander à construire la *Sainte-Chapelle*.

§ V. Devant le roi.

Le lendemain matin, vers onze heures, Pierre, vêtu d'un pourpoint neuf et son rouleau de parchemin sous le bras, se mit en route vers le palais où le roi Louis,

(1) Le pape Jean XXII le canonisa par sa bulle du 18 juillet 1323, et dit à cette occasion au Consistoire, qu'il n'était pas nécessaire de rechercher avec tant de soins les miracles qu'il avait faits pendant sa vie, attendu les questions importantes qu'il avait résolues si merveilleusement.

Pie V, en 1567, le déclara docteur de l'Église.

(2) Saint Bonaventure, général de l'ordre des Franciscains, reçut, comme son ami saint Thomas d'Aquin, les honneurs de la canonisation ; il a laissé, de même, plusieurs ouvrages ascétiques, parmi lesquels on remarque :

Les *Méditations sur la vie de la Vierge;*
Le *Psautier de la Vierge;*
Opus sermonum de tempore et de sanctis;
La *Vita del glorioso scrufico padre messer Francesco;*
Et enfin la Somme théologique qui porte son nom.

neuvième du nom, recevait à de certains moments tous ceux qui voulaient lui parler; car il était affable pour chacun, et d'un abord facile, afin que le moindre de ses sujets pût lui porter plainte ou lui demander assistance. Frère Antoine n'abandonna pas son protégé dans cette épreuve difficile; il l'accompagna non-seulement jusqu'au palais, mais encore dans le jardin royal. Jugez de leurs émotions à tous les deux lorsqu'ils se virent en face du monarque, assis sur un banc de gazon à l'ombre d'un grand orme qui formait un dais immense de feuillage sur la tête du prince et de ceux qui l'entouraient. La reine Blanche se tenait assise à la droite du roi, dont elle suivait le moindre geste et recueillait la moindre parole avec une avidité maternelle. On se sentait ému d'un respect religieux en présence de cette princesse, d'une beauté majestueuse, et sur laquelle les habits de veuve qu'elle n'avait jamais quittés depuis la mort du roi Louis VIII, répandaient je ne sais quelle tristesse mystérieuse que l'on partageait, sans le vouloir. Un long voile blanc tempérait l'éclat de ses yeux espagnols, et sa main, petite et délicate, roulait un à un les grains d'un chapelet d'olivier dont un pélerin avait recueilli le bois sur la montagne où Jésus fut livré par Judas. Quant au roi, on se demandait comment tant de gravité se trouvait sur le visage gracieux d'un jeune homme de vingt et un ans; les jugements qu'il rendait étaient toujours accueillis par les murmures admiratifs des courtisans, qui le comparaient, tout bas entre eux, au saint roi Salomon.

Des huissiers faisaient avancer un à un, devant le monarque, et suivant l'ordre de leur arrivée, ceux qui voulaient lui adresser quelque requête. Lorsque le tour de Pierre arriva, les jambes pensèrent lui manquer; mais il

s'arma de courage et s'agenouilla devant le monarque; puis, comme il relevait les yeux, il se sentit rassuré, car il vit derrière le roi le père Thomas d'Aquin.

Evidemment la jolie figure de Pierre intéressa la reine et le roi Louis, car ils échangèrent un sourire entre eux. Louis IX mit une expression de bonté toute particulière dans la manière dont il questionna le jeune gars.

— Or çà, que me demandez-vous? mon fils.

— Sire, voici des plans pour l'érection de la Sainte-Chapelle que vous voulez construire.

— Des plans pour notre Sainte-Chapelle! Je suis curieux de voir ceux qui m'arrivent par un messager ayant si peu de barbe.

Le roi déploya les vélins, et la reine-mère se pencha sur l'épaule de son fils pour mieux voir. Tous les deux laissèrent échapper un cri d'admiration.

— Par le bois de la Sainte-Croix! ceci tient du mer-

veilleux, et rien de ce que nous ont montré les architectes venus d'Allemagne n'approche des projets que voici. Qui les a dessinés?

— Moi, sire.

— Qui en est l'auteur?

Une rougeur de feu monta sur le visage de Thomas d'Aquin, qui se cacha la tête dans les mains comme le condamné que va frapper la hache du bourreau; car il allait devenir complice d'un mensonge. Quant à frère Antoine, une sueur glacée baignait tout son corps.

Mais le jeune Pierre répondit d'une voix haute et hardie :

— Ce n'est pas moi, sire.

— Et qui donc? demanda le roi au milieu du murmure d'attente et de surprise de l'assemblée.

— Je ne puis le dire, car j'ai juré sur mon salut de garder le secret. Mais, ajouta-t-il avec un noble orgueil, que Votre Majesté me charge de diriger les travaux, et, avec l'aide de Dieu, je les ferai exécuter dignement et de façon à gagner quelque los. J'en réponds, sire.

Le cœur de frère Antoine battait à rompre sa poitrine; Thomas d'Aquin remerciait Dieu qui avait sauvé l'enfant du mensonge, comme il avait sauvé jadis Samuel de la fournaise ardente.

— Sire, reprit le jeune Pierre, ceci est le secret de mon bienfaiteur et il y va du salut d'une âme. J'ai préféré vous dire la vérité plutôt que d'assurer par un mensonge la réussite de mon projet, quoique cette réussite décidera de toute ma vie; mais je me suis rappelé les paroles de votre auguste mère : *qu'il valait mieux mourir que de commettre un péché mortel.*

Un murmure favorable de l'auditoire accueillit ces paroles si chrétiennes, et dont la citation ne manquait certes pas ni de finesse ni d'à-propos.

— Que dites-vous de tout ceci? père Thomas d'Aquin, demanda le roi en se tournant vers le Dominicain.

— Je dis, sire, que le Saint-Esprit a daigné répandre sa lumière sur cet enfant et le sauver du mensonge auquel moi, religieux, je n'avais point eu honte de l'exposer, car je sais son secret, sire. Dieu a mis sa sagesse en lui.

Le roi s'entretint quelque temps à voix basse avec la reine-mère et appela le père Thomas d'Aquin. Durant cet entretien chacun s'éloigna respectueusement; ainsi le voulait l'étiquette de la cour. Louis IX fit signe aux spectateurs de revenir et dit :

— Comment te nomme-t-on?

— Pierre de Montreuil.

— Eh bien! Pierre de Montreuil, nous respectons votre secret et nous vous nommons notre architecte royal pour l'édification de la chapelle de notre palais. Dès demain, les matériaux, les ouvriers et l'argent nécessaires seront mis à votre disposition, voulant que d'aujourd'hui en six ans l'inauguration de ce lieu d'oraisons ait lieu sans aucun retard. Allez donc en paix, et n'oubliez jamais par quelles voies miséricordieuses le Seigneur vous a conduit, d'une condition pauvre et humble, à l'honneur de construire un temple du vrai Dieu. Allez, et restez toujours fidèle à vos devoirs de chrétien et à la haine du mensonge.

Pierre de Montreuil, le paradis dans le cœur, s'éloigna en compagnie du père Thomas d'Aquin, car le frère Antoine, dans la crainte de se trahir par son émotion, s'était retiré à la porte du palais où il attendait son protégé. Tous les trois revinrent en silence au couvent de Saint-Dominique et se rendirent dans la cellule du père Thomas.

— Pierre, dit alors frère Antoine, tu as sauvé mon âme en m'ôtant le seul regret qui pût me rattacher à la terre : mon œuvre ne mourra point. Maintenant je vais expier dans la pénitence le crime que j'ai commis et que toutes les larmes de ma vie n'effaceront point peut-être du livre que tiendra l'ange de la colère au jour du dernier jugement... Je prierai Dieu pour toi et je lui demanderai les lumières du Saint-Esprit afin que tu accomplisses dignement la grande œuvre dont tu es chargé. Si mes leçons et l'art divin que Dieu a mis en toi ne suffisent point, viens frapper à la porte de ma cellule, mes conseils t'aideront. Mais ne viens que si la nécessité l'exige, entends-tu bien? car je veux mourir au monde et oublier tout ce qui n'est que vaine gloire et fumée; je veux m'abîmer dans mon repentir. Oui, j'en jure par la Sainte-Trinité, je n'adresserai désormais à personne, pas même au père Thomas, aucune question sur l'édifice que tu vas construire. Adieu, mon enfant, que le ciel te soit en aide.

Pierre fondait en larmes et s'agenouilla devant frère Antoine, qui posa ses mains tremblantes sur la tête du jeune homme et murmura une courte prière.

Puis il rentra brusquement dans sa cellule dont il tira les verroux, et sans répondre aux paroles d'adieu que lui criait Pierre.

§ VI. La Sainte-Chapelle.

Six ans après, la construction de la Sainte-Chapelle était achevée et il ne restait plus à terminer que certaines parties de détail que l'on pouvait terminer à loisir, et qui ne devaient retarder en rien l'inauguration de l'édifice.

Quoique cette inauguration n'eût point encore été faite, la Sainte-Chapelle n'en occupait pas moins la curiosité de tout Paris, et l'on s'en redisait déjà les merveilles jusque dans les provinces les plus reculées de la France. On prétendait que l'architecte avait dû recourir à des moyens surnaturels pour élever toutes ces flèches si hautes et si légères qu'il semblait presque impossible qu'elles fussent construites en pierre. On avait attendu avec impatience le jour du retrait des échafaudages qui soutenaient les sculptures, car on croyait qu'une fois sans support, ces hardies colonnettes, ces goules jetées en avant s'écrouleraient et entraîneraient après elles une partie de l'édifice; mais Pierre de Montreuil triompha de cette première épreuve, et ses ennemis les plus jaloux et les plus acharnés n'eurent plus d'autre ressource que d'accuser le diable d'avoir aidé l'architecte à construire la Sainte-Chapelle.

En effet, cette église est un chef-d'œuvre inouï de grâce et de légèreté; les historiens de toutes les époques la citent avec admiration, témoin le chanoine Morand (1) :

« L'église de la Sainte-Chapelle, dit-il, est l'une des « plus hardies et des plus admirables. Elle n'est point, il « est vrai, d'une fort grande étendue; mais, à considérer « toutes ses parties, elle a la régularité et l'élégance que « peut demander l'architecture gothique la plus correcte et « la mieux entendue. Elle semble n'être fondée que sur de « faibles colonnes; les voûtes en sont d'une hardiesse surprenante, n'étant soutenues d'aucun pilier sous œuvre, « quoique le vaisseau en soit assez exhaussé et qu'il y ait « deux églises l'une sur l'autre. La charpente passe pour « une des plus belles et des plus hardies de Paris; la

(1) *Histoire de la Sainte-Chapelle royale de Paris*, 1 vol. in-4°.

« couverture a quarante pieds de haut; le clocher est un « des plus hauts de Paris; il est remarquable par sa « structure et par sa délicatesse. La cuvette avec le des- « sous a quinze pieds; de la cuvette à la grande couronne « il y a vingt-sept pieds; de la grande couronne à la « petite, vingt-quatre; de la petite couronne à la boule, « quatorze. La boule peut contenir un muids d'eau, et la « croix a neuf pieds. On a ménagé sur les voûtes un ré- « servoir d'environ quatre-vingts muids qui se remplit « des eaux du ciel, et lorsqu'il est plein se vide à vo- « lonté par un robinet qui les laisse couler par un tuyan « de plomb, d'où elles vont se perdre dans la cour du « Palais. Le clocher penche, il est vrai, mais ce défaut « vient de l'exécution du travail, et non du dessin; c'est « une charpente pendante en cul-de-lampe, qui porte à « faux sur ses abouts et enrayures, et est placée sur les « maîtresses fermes du comble de l'église au lieu d'être « posée sur des tirants comme dans les autres églises; il « est entouré de huit chandeliers qui maintiennent le « comble, lui servent d'assemblage et lui apportent plus « d'ornement que de service.

« On remarque, les jours de grandes fêtes, que, lorsque « l'on sonne les cloches, la croix et la pointe du clocher « remuent sensiblement, et je ne sais d'après quoi Bouil- « lard a avancé que la Sainte-Chapelle, dans les premiers « temps qu'elle fut bâtie, était continuellement en mou- « vement et semblait faire craindre que la moindre injure « du ciel ne la renversât, au point que les ouvriers qui « avaient travaillé à sa construction furent contraints de « s'absenter pour un temps du pays, dans la crainte d'être « punis; si cela est, on peut dire qu'elle a pris une con- « sistance bien merveilleuse.

« Quoi qu'il en soit d'un grand nombre de monuments « de piété, il n'en est point de plus beau et de plus ma- « gnifique que celui de la Sainte-Chapelle de Paris. « M. Ogier, dans ses Panégyriques, dit que la Sainte- « Chapelle est le chef-d'œuvre de tous les temples que « saint Louis a fait bâtir, le plus superbe et le plus ma- « gnifique deçà les monts. Ce bon roi ayant recherché, « avec un soin infini et une dépense considérable, les « instruments de la Passion de notre Seigneur, les armes « de sa victoire et de son triomphe, voulut ériger un tro- « phée digne de ses combats et des glorieuses dépouilles « remportées sur ses ennemis. En tout, il faut avouer que « la piété de saint Louis a été heureusement secondée « par l'industrie des architectes. On peut même dire qu'il « ont surpassé la portée de leur siècle, puisque cet ou- « vrage fait encore l'admiration des connaisseurs du « présent. Il semble même que quelque main plus que « humaine ait travaillé à ce superbe monument.

« Après avoir parcouru l'édifice de la Sainte-Chapelle « relativement à l'architecture, tout curieux observateur « s'arrêtera sur les figures du portail que les hermétiques « mettent au nombre de celles sur lesquelles, après de « profondes réflexions et de longues recherches, ils sont « venus à bout de se persuader d'avoir trouvé ce qu'ils y « cherchaient. Il est, selon eux, chargé d'hiéroglyphes, « et ils font surtout un grand fondement sur deux anges, « dont l'un met sa main dans une nuée et l'autre dans un « pot. On y a représenté le jugement dernier, et sur le « pilier qui sépare les deux battants de la porte est une « statue de notre Seigneur bénissant de la main droite et « tenant un globe de la gauche. Cette statue est à l'instar « de celle de la cathédrale, avec la différence que celle-ci « tient un livre au lieu d'un globe. Les prophètes sont « sculptés dans le support. Dans le bas on voit la fleur de « lis entremêlée avec les armes de Castille, par allusion à « Blanche, mère du fondateur.

« Le dedans de l'église n'est pas moins curieux. On « voit quatre cascades qui en occupent toute la largeur « jusqu'au rond-point qui en a sept. Elle est éclairée de « vitraux séparés par des trumeaux ou jambages de trois « ou quatre pieds seulement, et dont les lacis variés sont « fort beaux, quoique gothiques; les vitres, d'un ton clair- « obscur et peintes de toutes couleurs comme dans « toutes nos anciennes églises, sont d'une excellente « beauté, à cause de leur prodigieuse hauteur et de la « variété des couleurs amalgamées, et si vives qu'elles « semblent sortir tout récemment des mains de l'ouvrier; « de là l'ancien proverbe, vin de la couleur des vitres de « la Sainte-Chapelle. On y a représenté, dans des espèces « de cartouches en châssis de différentes formes, des « traits d'histoire de l'Ancien et du Nouveau-Testament, « et le verre que l'on a employé est d'une telle force qu'il « a résisté jusqu'à présent aux injures de plusieurs siècles. « Au-dessus de la porte d'entrée est une grande croisée « en forme de rose, qui remplit toute la largeur du vais- « seau et sur laquelle sont représentées les visions de l'A- « pocalypse.

« On voit à gauche dans la nef un morceau de sculp- « ture très estimé et qui passe pour le chef-d'œuvre de « Germain Pilon. C'est un modèle en terre cuite de la « Notre-Dame de Pitié que l'on conserve dans le magasin « des marbres du roi; cette vierge est assise, la tête voi- « lée et les mains croisées. La tête en est particulière- « ment admirable. On a cru remarquer que les mains en « étaient trop belles et trop délicates, les doigts des mains « trop longs, les pieds trop grêles, la coiffure trop sim- « ple et la robe trop ample. La figure des apôtres placés « sur les trumeauxau tour de l'église fait voir, s'ils sont « du temps de la construction de l'église, qu'il y avait dans « ce temps-là quelque goût de dessin, quoique anciennement « on ne voyait dans nos églises aucune statue des « saints, mais seulement au portail; d'où on serait tenté de « croire que c'est un ornement plus moderne que l'édifice.

« On voit au-dessus de la porte un grand buffet d'or- « gues qui remplit toute la largeur du vaisseau. »

Cependant, pour exécuter cet œuvre admirable, le jeune Pierre n'avait point, une seule fois, été frapper à la cellule du frère Antoine afin de requérir ses avis. Il avait préféré lutter avec persévérance contre les obstacles qui se présentaient, plutôt que d'associer son bienfaiteur à ses travaux. Grâce à sa vocation inouïe pour l'architecture, grâce à bien des nuits passées à l'étude, il était parvenu à triompher de tous ces obstacles et à faire taire les nombreux jaloux qui ne manquaient pas au jeune homme chargé d'une mission d'une telle importance.

En cela il avait agi plutôt en artiste qu'en homme reconnaissant; en cela il avait plus écouté son amour-propre que les devoirs de son cœur; car, il devait le savoir, frère Antoine attendait sa venue avec bien de l'impatience; frère Antoine, malgré la rigueur de sa pénitence et la ferveur de son repentir, attendait sans cesse, dans les angoisses du doute, celui qui devait lui parler de la seule pensée que le pauvre moine eût laissée sur la terre. Oh! que de fois, troublé dans ses prières, le cœur palpitant, l'œil en feu, il se pencha contre les portes de sa cellule pour écouter si les pas qu'il entendait grincer sur les dalles du cloître n'étaient pas ceux de Pierre! Alors, déçu dans ses espérances, il retombait sur lui-même et il se demandait si Pierre n'était pas mort, laissant là inachevée l'œuvre pour laquelle, lui, il avait failli perdre son âme.

« L'ingrat! disait-il, l'ingrat! il m'oublie, il m'abandonne, il me laisse là sans me dire : Ton église s'achève, ta pensée se réalise. Maudit soit-il! car il compromet mon salut, car il me perd pour l'éternité! Je ne puis prier. Oh! pourquoi mes vœux me retiennent-ils ici? pourquoi ai-je juré de ne pas franchir la porte de ce cloître? pourquoi un ruisseau de sang, le sang de ma victime, se met-il entre le monde et moi? Je serais à présent à construire mon noble édifice, tandis que ce jeune insensé auquel j'en ai confié si follement le soin a sans doute plié sous le poids d'un tel fardeau! Ou plutôt il est mort, mort avec mon œuvre. O mon Dieu! Jésus! prenez pitié de mes souffrances; ne laissez pas un infortuné se débattre au milieu de pensées si funestes. Sainte Vierge, mère de Dieu, intercédez pour moi! Mon œuvre, ô mon œuvre! Que je sache ce qu'elle est devenue! que je sache qu'elle n'a point péri... Alors je redoublerai les rigueurs de ma pénitence, je déchirerai mon corps matin et soir sous les morsures de la discipline, je passerai les nuits en prière sur la dalle de ma cellule. Mon œuvre! mon œuvre! que je sache qu'elle n'a point péri! »

Hélas! Pierre de Montreuil ne venait point consoler l'infortuné!

Et ce n'était point seulement pour lui qu'il se montrait ingrat. Comme il avait oublié le bienfaiteur qui l'avait arraché à la vie misérable d'artisan, il avait également oublié la jeune fille qui, tant de fois, l'avait soutenu dans les douleurs de cette vie de souffrance; celle qui avait essuyé tant de fois ses larmes; celle qui tant de fois avait détourné de Pierre le courroux paternel. Mais on oublie dans le bonheur les amis que l'on implorait dans l'adversité; on les repousse, comme le captif, libre enfin, rejette les fers qu'il a portés, et qui lui rappellent qu'il n'a pas toujours été libre et heureux. Pierre, qui n'avait point voulu faire un mensonge au roi, laissait maintenant dans les larmes son bienfaiteur et l'unique soutien qu'il avait trouvé au temps de sa misère. Son cœur lui reprochait bien cette double ingratitude, mais la vanité étouffait ses remords. « Au moine, disait-il, la pensée de l'œuvre; mais à moi l'exécution, à moi seul! Lorsque j'ai paru devant le roi, je n'ai point voulu m'approprier la part de cet inconnu. Qu'il me laisse la mienne aujourd'hui; car il ne manquerait pas de dire :

« C'est moi qui ai fait tout cela; j'ai été la tête et la pensée; Pierre de Montreuil m'a servi d'outil, rien de plus. »

« Quant à la petite Agnès, est-ce à l'architecte du roi à tenir les promesses du pâtissier, à l'homme à réaliser les châteaux-en-Espagne de l'enfant? Sans doute Agnès m'aime et je lui rends bien son affection; mais que diraient mes rivaux, que diraient les grands seigneurs qui me traitent d'égal à égal, vu l'amitié dont m'honore le roi et la supériorité de mon talent, s'ils apprenaient que j'épouse la petite pâtissière qui leur vend des gâteaux à l'enseigne de *Saint-Laurent*? Personne ici ne sait mon origine, personne ici ne sait par quelles voies mystérieuses je suis arrivé près du roi. Irai-je, comme un insensé, prêter à rire? me livrer, pieds et poings liés, aux sarcasmes des courtisans et aux moqueries de mes rivaux? Non, par mon salut! Qu'Agnès fasse comme moi, et, malgré qu'il m'en coûte, qu'elle étouffe son amour. Si d'ailleurs elle m'aime pour moi et non pour elle, si sa tendresse n'est point de l'égoïsme, un tel sacrifice doit lui paraître nécessaire, indispensable, inévitable même. Mais non; quand elle me rencontre elle se désespère; elle veut mourir; elle se jette à mes genoux, elle me supplie de ne point l'abandonner,... et je me sens, faible que je suis, prêt à céder à son désespoir... Allons, allons, loin de moi ces pensées vulgaires! soyons tout entier à la joie, à la gloire de la grande solennité de demain; car c'est demain qu'a lieu l'inauguration de la Sainte-Chapelle; demain qu'elle reçoit les reliques venues d'Orient; demain que commence pour moi la gloire, la gloire qui fera passer mon nom aux siècles les plus reculés. »

§ VII. La consécration.

En effet, la consécration de la Sainte-Chapelle eut lieu le lendemain 25 avril 1248, dimanche de *Quasimodo*, avec une pompe inouïe. Dès le point du jour, le son des cloches retentit dans les airs, et, par ses mélodieuses volées, avertit les fidèles de la grande solennité pour laquelle la ville chrétienne devait ses prières à Dieu. Dès les premiers tintements, une foule immense se rassembla autour de la Sainte-Chapelle, et l'on vit arriver toutes les confréries dans leurs costumes de fête et bannières déployées. Les premiers venus furent les clercs de la Bazoche, précédés de leur roi, la tête ceinte d'une couronne d'or: ils furent bientôt suivis de l'empereur de Galilée et de ses sujets, c'est-à-dire du chef de la communauté des clercs de la cour des comptes. Vinrent ensuite les différentes écoles, puis les corporations des marchands, et enfin tous les ordres de moines qui remplissaient les nombreux couvents de la ville. Cette foule immense se rangea le long de la Seine, non sans un grand tumulte, non sans des transports d'admiration à la vue du saint édifice, dégagé durant la nuit des dernières toiles qui le cachaient aux regards.

Enfin, à huit heures sonnant, le roi saint Louis entra dans la chapelle, pieds nus et couvert des vêtements royaux. Tous les seigneurs de la cour le suivaient et la reine Blanche alla prendre place dans une tribune, à côté de l'épouse du roi, la reine Marguerite.

Alors parut sur le jubé de la Sainte-Chapelle l'évêque de Frascati, Odon, légat du Siége apostolique, assisté par les archevêques de Bourges, de Sens, de Rouen, de Tours, de Tolède, et par les évêques de Laon, de Soissons, d'Amiens, de Senlis, de Langres, de Chartres, d'Orléans, de Meaux, de Bagneux et d'Evreux.

Le prélat reçut d'une jeune fille vêtue de blanc et voilée les saintes reliques pour lesquelles avait été construite la Sainte-Chapelle, et dont faisait partie la couronne d'épines.

Alors les chants de l'orgue éclatèrent, des nuages d'encens s'exhalèrent de toutes parts, et l'on entendit s'élever vers les cieux les paroles du *Te Deum* chantées sur le mode plein de majesté, connu dans le rite catholique sous le nom de grégorien. Le roi, vivement touché, versait des larmes abondantes et se frappait la poitrine en remerciant Dieu.

Mais, quelque vive que fût l'émotion du monarque, elle n'approchait en rien de celle d'un moine dominicain, agenouillé tout contre l'autel, et qui laissait échapper des sanglots violents.

— O mon Dieu! murmurait-il, mon Dieu, vous avez eu trop de miséricorde pour un pécheur indigne de votre compassion. Vous avez pris en pitié sa faiblesse, et vous avez daigné lui pardonner d'avoir laissé un regret derrière lui sur la terre; merci! mon Dieu, merci.

Dans ses transports il serait tombé sans connaissance, si le père Thomas d'Aquin ne fût venu le soutenir.

— Frère Antoine, lui dit-il à voix basse, vous m'avez promis d'être fort.

—Je le serai, mon père! je le serai; ne m'emmenez pas, laissez-moi quelques instants encore dans cette église. Je sens que mon salut s'y opère; j'y sens que le démon s'éloigne à jamais de moi; car je n'ai plus de désir à former sur cette terre. Maintenant toutes mes pensées, tous mes vœux tendent au ciel.

Après les cérémonies de la messe et de la bénédiction achevées, le légat du pape, monseigneur Odon, évêque de Frascati, reparut sur le jubé, et lut une bulle du pape par laquelle était octroyée une année d'indulgence à tous ceux qui avaient assisté dans l'église, ou hors l'église, à la cérémonie de la consécration, puis il ajouta:

— Maintenant, nous recommandons à vos prières le roi Louis, neuvième du nom, à la piété duquel la chrétienté doit de posséder la relique de la sainte couronne d'épines.

— Vive le roi! vive le roi! crièrent avec enthousiasme tous les assistants.

— Nous recommandons également à vos prières la reine Blanche, mère du roi, et la reine Marguerite, son épouse.

—Qu'elles soient bénies! fit la foule.

— Il est de votre devoir de prier également pour maître Pierre de Montreuil, architecte de la Sainte-Chapelle. Dieu lui soit en aide!

— Dieu lui soit en aide! répétèrent tous les spectateurs en cherchant du regard l'artiste, agenouillé à la gauche du roi.

— Monseigneur, s'écria-t-il, monseigneur, priez aussi pour le frère Antoine, dont...

Frère Antoine se leva et de la main lui ferma la bouche; mais tel était alors le bruit que faisait la prière chantée en chœur, tel était alors le mouvement qui régnait dans la chapelle, que personne n'entendit les paroles de l'artiste, que personne ne remarqua le geste du moine.

Le légat quand le silence se fut rétabli, ajouta:

— Maintenant, pour le récompenser, la reine-mère veut l'unir en mariage avec une de ses dames d'atour; celle qu'elle avait choisie comme la plus pieuse et la plus digne de porter tout à l'heure les reliques saintes, et de nous les présenter au moment de les déposer dans le reliquaire.

Alors, vivement ému, hors de lui, et comme s'il eût été le jouet des prestiges d'un rêve, Pierre de Montreuil vit s'avancer une jeune fille voilée, qui s'agenouilla devant l'autel et près de laquelle le conduisit le père Thomas d'Aquin. L'évêque de Frascati célébra les cérémonies du mariage, et ce fut seulement quand il fallut échanger les anneaux qu'il apprit à Pierre le nom de la mariée.

— Pierre de Montreuil, dit-il, consentez-vous à épouser celle que voici, par dispense de notre Saint-Père, car elle est votre cousine? Consentez-vous à épouser Agnès Raparlier, dame d'atour de la reine?

— A elle ma vie et mon amour, en ce monde et dans l'autre!

Les assistants battirent des mains, et le prélat bénit les heureux époux.

— Mais comment se fait-il, demanda Pierre, tandis qu'il emmenait la mariée saluer le roi et les deux reines, comment se fait-il?...

— Chut! je vous conterai tout cela, Pierre; j'ai rencontré, il y a un an, madame la reine-mère qui venait visiter, sous un déguisement, comme elle le fait chaque matin, une pauvre femme malade que je soignais par charité; elle m'a vu triste, je lui ai conté mes chagrins...

Arrivée devant la tribune royale, Agnès n'eut point le temps d'en ajouter davantage à son mari.

Les deux reines rendirent aux nouveaux époux, par un signe de tête plein de bienveillance, la profonde révérence qu'ils leur firent.

— Maître Pierre, dit la reine Blanche, je donne à Agnès dix mille écus au soleil, pour sa dot.

— Et moi, fit la reine Marguerite, je lui octroie une jolie maison proche du Palais, afin que la dame de Montreuil vienne souvent me faire sa cour...

Tout à coup l'attention des deux reines fut détournée par des paroles que prononçait le roi.

Le prince debout avait pris son épée des mains du grand sénéchal, et il s'écriait:

— Chrétiens mes frères, j'étais naguère mourant; un miracle m'a rappelé du tombeau, *car la lumière de l'Orient s'est répandue sur moi et m'a retiré d'entre les morts* (1); mais Dieu ne m'a rendu la vie que pour me la voir consacrer à son service et à la délivrance de son divin tombeau. Or, chrétiens, ce tombeau est retombé au pouvoir des infidèles. Les Kharismiens, peuples chassés de la Perse par les Tartares, ont pris la sainte ville de Jérusalem et jettent la désolation dans la Palestine. Tout ce qui porte le nom de chrétien reçoit de ces infidèles la persécution et la mort. Enfin, ils ont souillé, les misérables! le tombeau de Jésus-Christ, qu'ils font habiter par leurs chevaux!

Vengeance de tant de profanation. Je prends la croix! Qui m'aime me suive! *Dieu le veut!*

Et il attacha une croix blanche sur son épaule gauche.

— Dieu le veut! répétèrent avec enthousiasme la plupart des seigneurs; donnez-nous des croix; que nous les mettions sur notre épaule en témoignage du vœu que nous jurons.

Mais tous portaient déjà cette croix, ceux qui voulaient partir pour la Palestine, comme ceux qui n'en avaient point fait le vœu. Car il était d'usage que le roi, dans chaque grande solennité, distribuât aux seigneurs de sa cour des capes fourrées. Or, le monarque avait fait broder secrètement sur ces capes la croix blanche des croisés. Personne n'y avait pris garde d'abord; ce fut donc seulement lorsque le roi eut parlé qu'ils s'aperçurent de cette ruse. Comme ils ne pouvaient dépouiller les capes sans insulter au roi, tous se résignèrent de bonne grace à la volonté du monarque qui, dans cette occasion, dit Joinville, *se montra bellement adroit pêcheur d'hommes.*

Pierre de Montreuil ne suivit pas saint Louis en Palestine comme l'avancent plusieurs écrivains qui l'ont confondu avec Eudes de Montreuil, architecte contemporain, dont le Prince se fit accompagner dans sa première croisade et qui fut chargé par lui de construire les fortifications de Jaffa (1). Devenu, par ses propres études, un grand artiste, il exécuta des travaux importants qui lui valurent une gloire, non pas plus éclatante que celle qu'il devait à la Sainte-Chapelle, mais un renom mieux mérité et qui n'appartenait qu'à lui.

Les divers édifices que l'on doit à Pierre de Montreuil sont:

(1) Propres paroles de saint Louis.

(2) C'est d'après les plans d'*Eudes* de Montreuil que furent construites à Paris les églises de *Sainte-Catherine-du-Val-des-Écoliers*, de l'*Hôtel-Dieu* de *Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie*, des *Blancs-Manteaux*, des *Mathurins*, des *Cordeliers* et des *Chartreux*.

Saint Louis.

La chapelle de Vincennes;
Le réfectoire de Saint-Martin-des-Champs;
Enfin, le dortoir de la salle capitulaire et la chapelle de Notre-Dame, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

Il mourut le 17 mars 1266 et fut inhumé, le lendemain, dans le chœur de la chapelle qu'il avait construit, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. On le plaça près de sa femme Agnès, trépassée dix mois auparavant, et l'on voyait encore, avant la révolution, sa tombe sur laquelle l'artiste était représenté un compas à la main. On avait placé dessus les vers suivants :

Flos plenus morum, vivens doctor latomorum,
Musterolo natus jacet hic Petrus tumulatus,
Quem rex cœlorum perducat in alto polorum
Christi, milleno bis centeno duodeno
Cum quinquageno quarto discessit ab anno.

Ce fut saint Thomas d'Aquin qui s'assit au chevet de Pierre mourant pour le préparer à paraître devant Dieu; ce fut encore lui qui ferma les yeux de l'artiste et qui murmura les dernières prières sur sa dépouille glacée. Un moine partageait ces soins pieux, un moine qui pleurait avec amertume et que de longues et cruelles austérités avaient bien plus vieilli que l'âge... Ce moine était l'architecte allemand dont personne n'a jamais su le nom et dont la pénitence devait durer bien des années encore.

Huit ans après, saint Thomas d'Aquin, avant de se rendre au concile général de Lyon où l'appelait le pape Grégoire X, dans l'espérance de réunir les Grecs schismatiques à l'église romaine, voulut aller visiter sa nièce Françoise d'Aquin, mariée au comte Annibal de Ceccan. Il quitta donc Florence où, depuis trois ans, il enseignait la théologie par l'ordre du Saint-Père et malgré les réclamations du roi saint Louis qui aurait voulu conserver en France le célèbre docteur. Saint Thomas tomba malade en route et fut obligé de s'arrêter à l'abbaye de Fosse-Neuve, près de Terracine.

Une heure avant de mourir, il voulut qu'on le laissât seul avec un Dominicain qui l'accompagnait dans son voyage. Ce Dominicain était frère Antoine.

— Mon frère, lui dit-il, au nom du Dieu dont je suis le ministre sur la terre et qui va me recevoir dans sa miséricorde; au nom de celui qui dit à l'apôtre Pierre : *Tout ce que tu délieras sera délié*, je t'absous des fautes que ton repentir a expiées et je n'ai plus que des paroles de pardon et des espérances célestes à te donner. Les anges se réjouissent, car une âme de plus vient d'être acquise au paradis. Adieu, je vais t'attendre aux pieds de Dieu.

Lorsque les religieux, inquiets du silence qui régnait dans la cellule de saint Thomas d'Aquin, prirent enfin le parti d'en ouvrir la porte, ils trouvèrent les deux Dominicains expirés; le cadavre de saint Thomas étendait encore une main protectrice sur son compagnon agenouillé près du lit et qui semblait avoir rendu l'âme subitement, sans effort et sans souffrance.

Saint Thomas d'Aquin fut enseveli dans le cloître de Fosse-Neuve : l'on déposa près de lui le corps de frère Antoine, que l'on ne put désigner par un autre nom sur la pierre funéraire, car personne n'a jamais su, personne ne saura jamais ce nom.

L'université de Paris, dès qu'elle eut appris la mort de saint Thomas d'Aquin, écrivit au chapitre général des Dominicains, à Lyon, une lettre remplie des éloges les plus honorables à la mémoire du célèbre docteur. Cette lettre réclamait en outre le corps du saint et représentait qu'il serait peu convenable de déposer de si précieuses reliques ailleurs que dans *la plus illustre des universités, où Thomas avait puisé sa science et dont il avait fait la gloire*. Enfin, les docteurs de l'université demandaient encore les ouvrages philosophiques de saint Thomas.

Les Dominicains répondirent par un refus formel et comme s'ils eussent possédé les reliques sollicitées par l'université de Paris. Ces reliques n'en restèrent pas moins en la possession de l'abbaye de Fosse-Neuve jusqu'en 1369, époque où le pape Urbain V les fit restituer aux Dominicains de Toulouse qui les placèrent dans un magnifique tombeau sur lequel on grava ces mots :

Hic Thomæ cineres positi cui fata dedêre
Ingenium terris vivere, cœlo animam (1).

§ VIII. Conclusions historiques.

Après avoir conté quels événements accompagnèrent la construction de la Sainte-Chapelle, il reste à dire quelles circonstances firent fonder cet édifice et ce qu'il devint depuis saint Louis jusqu'à nos jours.

La Sainte-Chapelle, comme on l'a vu, fut élevée pour recevoir plusieurs reliques : la plupart avaient été vendues à saint Louis par Baudouin, empereur de Constantinople. Ce prince, dont les finances se trouvaient épuisées dans les guerres sans relâche que lui faisaient avec acharnement les Turcs, envoya un ambassadeur au roi de France pour lui proposer d'acheter plusieurs des instruments de la Passion, entre autres la couronne d'épines. Saint Louis chargea trois moines d'aller en Orient conclure le marché, et le 10 août 1239, les moines, revenus de Constantinople, se trouvaient, avec la précieuse relique, à Villeneuve-l'Archevêque, où saint Louis et toute sa famille vinrent la recevoir avec une grande solennité.

Trois cassettes placées l'une dans l'autre contenaient la couronne d'épines. La première de ces cassettes était de bois, la seconde d'argent, la troisième d'or. Elles furent toutes trois ouvertes, et le roi montra lui-même la couronne (2) à la foule immense accourue de toutes les parties de la France. Ensuite, saint Louis et Robert, comte d'Artois, le plus âgé de ses frères, prirent la relique, et, pieds nus, vêtus d'une simple tunique, ils la portèrent jusqu'à Sens. De là elle fut transférée à Paris, où elle arriva le 18 août. Exposée d'abord devant l'abbaye de Saint-Antoine-des-Champs, sur un échafaud tendu de riches étoffes, elle y reçut les hommages de tout le peuple et de tout le clergé de Paris et des environs; puis le roi et son frère vinrent la prendre de nouveau et la portèrent à la chapelle du palais dite *chapelle de Saint-Nicolas*, où sa place définitive était préparée.

Quelques années après, l'empereur Baudouin fit proposer au roi de France plusieurs autres reliques; c'étaient un morceau du bois de la croix, le plus grand qui existe; le fer de la lance dont Jésus-Christ fut percé, le roseau

(1) Ici reposent les cendres de Thomas, dont, par la volonté céleste, le génie vit sur la terre et l'âme au ciel.

(2) Selon la tradition latine à Jérusalem, la couronne de Jésus-Christ fut prise sur l'arbre épineux, *lycium spinosum*. Mais le savant botaniste Hasselquist croit qu'on employa pour cette couronne le *nabka* des Arabes; la raison qu'il en donne mérite d'être rapportée.

« Il y a toute apparence que le *nabka* fournit la couronne que l'on mit sur la tête de Notre Seigneur; il est commun dans l'Orient. On ne pouvait choisir une plante plus propre à cet usage, car elle est armée de piquants, ses branches sont souples et pliantes et sa feuille est d'un vert foncé comme celle du lierre. Peut-être les ennemis de Jésus-Christ choisirent-ils, pour ajouter l'insulte au châtiment, une plante approchant de celle dont on se servait pour couronner les empereurs et les généraux d'armée. »

qui lui tint lieu de sceptre pendant sa Passion, l'éponge trempée dans le fiel dont on voulut l'abreuver, et les clous qui percèrent ses mains. Ces objets furent reçus par Louis IX, le 14 septembre 1245, avec la même solennité que l'avait été la couronne d'épines; on les plaça à côté d'elle dans la chapelle de Saint-Nicolas. Ce fut alors que le roi, trouvant cette église trop étroite et trop simple pour les richesses qu'elle contenait, résolut de bâtir à sa place l'édifice qui fut connu depuis sous le nom de Sainte-Chapelle, et dont on vient de lire la légende.

Cette église est double et se divise en *haute* et *basse* chapelle; la haute chapelle, que l'on appelait encore *Sainte-Couronne* et *Sainte-Croix*, contenait les reliques. On y monte par quarante-trois degrés; elle se compose d'une seule nef en ogives très hautes; le corps de l'édifice, soutenu par des colonnettes minces, sveltes, de plus en plus rapprochées vers le rond-point du chœur, reçoit la lumière par des croisées fort longues. Les vitraux de ces croisées sont le monument le plus précieux de la peinture sur verre au moyen-âge, art perdu depuis et retrouvé aujourd'hui; ces vitraux à personnages sont remarquables par la variété et l'inconcevable vivacité des nuances; au point que jadis on comparait un vin d'une teinte bien transparente aux vitres de la Sainte-Chapelle.

La basse Sainte-Chapelle servait de paroisse aux gens du roi et des chanoines; on y entrait par une porte latérale masquée aujourd'hui par des échoppes. Cette seconde église, plus sainte, plus primitive, plus mystique, plus religieuse peut-être que l'autre, était composée d'une nef en ogives fort larges entre deux demi-nefs, dont la première moitié, de courbe ascendante, allait toucher le mur, supportée par des piliers grêles et élégants, placés à l'intersection des deux branches d'ogives qu'ils soutenaient ensemble; ces colonnes étaient plus minces encore que celles de l'étage supérieur. Il semblait voir un édifice se soutenant tout seul et coupé par des piliers servant de simples ornements. Cette partie de l'église était aussi remarquable par une grande quantité de tombeaux. Chaque dalle, pour ainsi dire, couvrait les restes de quelque personnage illustre dans le clergé, la robe ou la chevalerie depuis Louis IX.

La construction de la Sainte-Chapelle coûta neuf millions de notre monnaie.

La Sainte-Chapelle fut, de tout temps, l'objet de la vénération et des libéralités des rois de France. Saint Louis établit en 1246, pour la desservir, un collége d'ecclésiastiques qui se composait de cinq chapelains et de deux marguilliers qui devaient être diacres ou sous-diacres; ce roi fit construire dans le trésor de la chapelle un lieu sûr et commode pour y déposer sa bibliothèque, composée de livres pieux, et notamment des saints Pères, qu'il avait fait copier à grands frais. Son fils, Philippe-le-Hardi, y fonda une chapelle pour le repos de l'âme de son père, et la dota d'un tabernacle construit à l'image de l'édifice, en vermeil orné de pierreries. L'orfèvre chargé de l'exécution de cet ouvrage fut annobli en récompense de la beauté de son travail; il se nommait Raoul.

Philippe IV y fit ériger la chapelle de Saint-Clément, ainsi qu'une autre chapelle dédiée au roi Louis IX, dont il obtint la canonisation en 1297. Enfin ce monarque ayant cédé son palais au parlement, pour le rendre sédentaire à Paris, alla habiter le Louvre. C'est sous ce règne que la justice mit le pied dans le palais qu'elle devait plus tard envahir totalement.

Louis XI enrichit la Sainte-Chapelle de dorures, de présents, de priviléges, de reliques, et fit peindre le plafond de son vestibule en lapis-lazuli *adorné* d'étoiles d'or, dont les marques sont encore visibles.

Aux deux côtés de l'entrée du chœur, on voyait deux autels décorés de deux tableaux en émail divisés chacun en plusieurs sujets représentant la Passion de Notre Seigneur; ces émaux précieux avaient été exécutés, sur les dessins du Primatice, par Léonard de Limoges. Toutes les reliques que saint Louis avait achetées de l'empereur Beaudouin étaient contenues dans une châsse d'or placée derrière le maître-autel, et à laquelle on arrivait par deux petits escaliers. A gauche, en entrant, il y avait un bas-relief représentant une Notre-Dame-de-Pitié, ouvrage du célèbre Germain Pilon, qui fut endommagé par la négligence de ceux qui furent appelés, dans la succession des temps, à veiller à l'entretien de la Sainte-Chapelle (1).

Le trésor de la Sainte-Chapelle jouissait d'une réputation populaire, justifiée par les immenses richesses qu'il contenait, et parmi lesquelles on remarquait une agate gravée d'une immense dimension, et qui, après avoir été longtemps regardée comme le *Triomphe de Joseph*, fut reconnue, plus tard, pour l'*Apothéose de l'empereur Auguste* (2). Ce trésor s'élevait, dit-on, à plus de quatre-vingts millions de livres.

La Sainte-Chapelle a ses annales remplies de faits intéressants et d'anecdotes piquantes. En sa qualité de paroisse royale, elle voyait toutes les pompes de la religion et de la royauté, dans les occasions les plus solennelles, se déployer sous ses voûtes. A la Sainte-Chapelle se célébrait la messe dite du Saint-Esprit, pour l'ouverture du parlement, lorsque le palais de la Cité, livré à la magistrature, commença à devenir le palais de Justice; à la Sainte-Chapelle avaient lieu les cérémonies par lesquelles la religion consacrait les principaux événements qui marquaient la vie des rois, leur naissance, leur avénement, leur mort. La reine Marie, femme de Philippe-le-Hardi, y fut sacrée en 1275, et la trop célèbre Isabeau de Bavière, femme de Charles VI, y reçut la couronne en 1389, des mains de Jean de Vienne, archevêque de Rouen. Des rois d'Angleterre et des empereurs d'Allemagne vinrent plier le genou dans le chœur de la Sainte-Chapelle; là se tinrent plusieurs assemblées de prélats pour traiter des matières religieuses, et ce fut enfin dans la Sainte-Chapelle que Philippe de Valois, accompagné des rois de Bohême et de Navarre et des grands vassaux de la couronne, ouvrit des conférences (2 octobre 1382) pour entendre les prières du patriarche de Jérusalem et pour statuer sur la nécessité d'une nouvelle croisade. Les voûtes qui avaient reçu les vœux de saint Louis retentirent alors des serments de l'assemblée jurant, sur les saintes reliques, d'aller reconquérir Jérusalem.

Des traditions d'une nature moins austère viennent jeter quelque variété au milieu de ces graves souvenirs. Comme toutes les paroisses, la Sainte-Chapelle avait ses fêtes des fous qui se célébraient sous ses nefs. Le cérémonial usité y présentait ce trait particulier qu'au jour des Innocents, les enfants de chœur, affranchis de toute discipline, portant les marques des dignités les plus élevées, se prélassaient aux premières places et singeaient leurs supérieurs en pleine licence. Le clergé de la Sainte-Chapelle avait aussi introduit une innovation au milieu des pratiques, assez pittoresques dans leur étrangeté, qui marquaient la fête de la Pentecôte. Indépendamment des étoupes enflammées, des fleurs qu'on répandait du haut

(1) V. *Le Catholique.*

(2) Maintenant cette agate se trouve à la Bibliothèque du Roi.

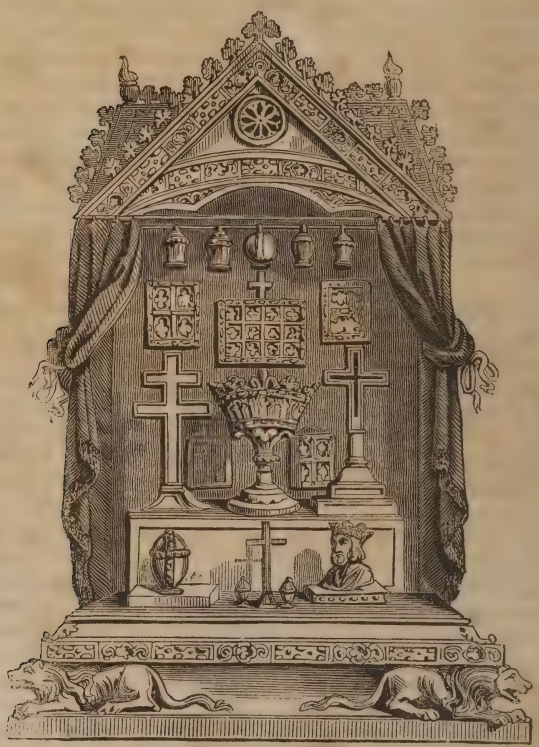
des voûtes et des pigeons blancs qu'on lâchait dans le chœur pour annoncer, par des allégories matérielles, la venue du Saint-Esprit, un ange, mis en mouvement par un mécanisme caché, descendait du haut de la nef et venait verser sur les mains de l'officiant de l'eau contenue dans un vase d'or. Charles VIII ayant assisté à ce spectacle en 1484, y prit tant de plaisir, suivant la chronique, qu'il le fit recommencer les deux dimanches suivants et qu'il y invita les principaux seigneurs de sa cour. Il nous reste encore à mentionner dans ce rapide sommaire des faits qui se rattachent à la Sainte-Chapelle, l'affluence des malades atteints du mal caduc qui s'y réunissaient, dans la nuit du vendredi au samedi saint, pour y être touchés par les saintes reliques.

Après avoir échappé aux divers incendies qui dévorèrent le palais, après avoir compté tant de jour de splendeur et de puissance, la Sainte-Chapelle eut ses temps d'humiliation et même de ridicule. Je ne sais quelle altercation survenue entre les ecclésiastiques chargés du service religieux de cette église fournit, par ses détails grotesques, le sujet du *Lutrin* de Boileau, cette admirable plaisanterie!

Aujourd'hui, déshéritée de son culte et dépouillée de ses trésors par la révolution, la Sainte-Chapelle sert de succursale au greffe du Palais. Lorsqu'on parvient, non sans peine, à pénétrer dans cette église qui contenait jadis les trésors les plus saints de la chrétienté, on la trouve encombrée d'armoires et remplie de dossiers; enfin ce que le cicerone de ces lieux désolés a de plus curieux à vous montrer, ce sont les pièces des procès de Cartouche et de Damien.

Telle a été, telle est la destinée de la Sainte-Chapelle; image trop affligeante de tout ce qui fut jadis noble et grand, et qui devient de nos jours mesquin, profane, oublié! On a encombré de paperasses l'oratoire de saint Louis; on en a chassé le culte catholique pour lui ouvrir la Madeleine, ce temple athénien à tuyaux de cheminée, ou bien encore pour lui donner l'église Notre-Dame-de-Lorette, peinte comme un café, et sous les plafonds dorés de laquelle le prêtre cherche en vain une sacristie où il puisse se préparer à la célébration des mystères de sa foi. Tous nos édifices se ressemblent aujourd'hui: bourses, églises, marchés, arcs de triomphe. Des figures nues, des colonnes, des allégories mythologiques, voilà comment nous résumons notre culte, nos croyances, nos lois et notre commerce!

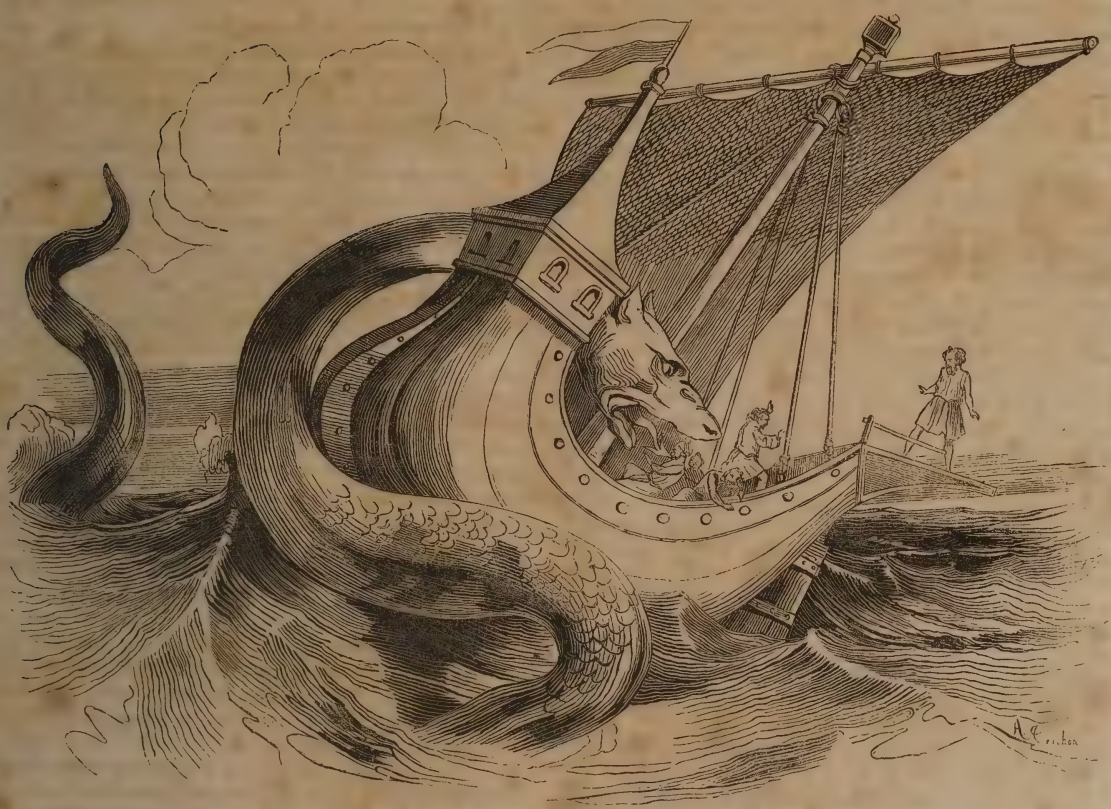
S. HENRY BERTHOUD.



Rerliquaire de la Sainte-Chapelle.

ÉTUDES MARITIMES.

DE QUELQUES ANIMAUX APOCRYPHES ET FABULEUX DE LA MER.



Grand serpent de mer. *Dessin de* FOUSSEREAU, *gravure de* TRICHON.

Avec un peu d'imagination, il est bien permis de croire à l'existence de quelques-uns de ces gigantesques animaux qui peuvent n'être devenus fabuleux que par l'extinction de leur race ; et l'histoire naturelle prêtera ses inductions et ses probabilités pour rendre à la science ce que le caprice semblait d'abord avoir seul créé. Les sources de ces recherches sont ailleurs que dans la superstition populaire, dans les légendes du moyen-âge, dans les symboliques peintures du blason féodal ou dans les poétiques inventions des mythologues. Nous ne savons ce qui résultera de ces notes au profit de la curiosité de certains lecteurs ; ou ce que, plus déçu encore, le savant pourrait trouver dans ces apparences d'histoire naturelle, qu'on verra bientôt n'avoir été touchées qu'à l'épiderme. Mais ce que nous avons voulu y placer, et ce qu'on y trouvera, ce sont de naïfs récits de marins ou de voyageurs que nous avons recueillis nous-même à différentes époques et dans différents lieux, parce que nous-même avons été voyageur et marin. Nous avons foi dans certaines choses, d'autres nous font rire ; nous dirons ce que nous savons purement et simplement, parce que rien ne nous autoriserait à tailler notre plume avec le scalpel de l'analyse. Nous savons qu'entre toutes ces choses, il y a des éléments qui, réunis et creusés par la science, se purifieraient de leur enveloppe fabuleuse et montreraient un résultat réel et inattaquable aux investigations des savants ; mais nous raconterons et ne saurions discuter. Nous savons bien que, longtemps jouet des poètes anciens et modernes, des scaldes du Nord

comme des trouveres méridionaux, ce reptile gigantesque relégué au rang des animaux fantastiques, aujourd'hui défini sous le nom de ptérodactyle, n'est plus le dragon fabuleux qui traînait les fées par la nue ou s'opposait fouguèusement au bras armé du chevalier. Un savant collaborateur du *Musée* a reconstruit le monstre, et l'imagination n'a plus rien à revendiquer dans son architecture bizarre. Griffes, ailes vigoureuses, écailles bruyantes, œil de feu, queue tortueuse, formes singulières appendues aux blasons gaulois et aux émaux du Palessy, ont fui la poésie métaphorique pour se réfugier dans l'histoire naturelle, où Cuvier leur a assigné un corps. Les schistes calcaires ont rendu à la science moderne l'ostéologie du monstre antédiluvien. Qui sait ce que les abîmes de l'Océan ne renferment pas de débris d'animaux gigantesques, lorsque les couches primitives deviennent aussi curieuses à étudier pour le naturaliste que pour le géologue? Les érudits et même les lecteurs frivoles trouveraient, certes, un puissant intérêt dans l'histoire des animaux apocryphes, et nous croyons pour notre part que ce travail, qui n'est pas impossible, devrait se faire sans faculté d'exclusion à l'égard de traditions au premier abord si ridicules que la science se refuserait à y placer sa loupe pour en lire les caractères bizarres et indéchiffrables. Nous n'avons pas renoncé à trouver dans les curieuses études de M. Boitard (1) quelques reconstructions d'homme dont notre espèce ne fût que le pygmée, quelque induction qui rendît l'humanité entière une matérialisation intelligente de la pensée philosophique de Gulliver. Qui sait? peut-être verrons-nous ces inductions paradoxales érigées en inductions physiques à l'époque de quelque grand bouleversement de l'ordre matériel? peut-être quelque formidable tremblement de terre ouvrira-t-il le sein d'un cimetière creusé dans les premières couches, et conservant dans ses profondeurs terreuses les membres épars de quelque colossale charpente humaine? N'y comptons pas trop; mais pourtant ne professons pas un mépris de penseur pour ces contes de notre crédule enfance, pleins de licornes et d'hippogriffes; non plus que pour les magiques récits du chien des sept dormeurs, du dragon de Daniel, du ver de Lambton, du cheval de Pardalo et du perroquet de la reine de Saba. Les tarasques, les gaivres et les gémaques méritent peut-être une place plus rationnelle dans la popularité où elles sont descendues du haut de leurs allégories historiques, que la baleine de Jonas dont l'Ecriture nous impose la merveilleuse croyance.

Qui nous dira tous les mystères de la mer? *In mare multa latent.* Comment lire dans ce prodigieux livre, dont chaque vague est une page mobile, les diverses phases de notre globe? Nous ne savons rien du monde, dont elle est l'agent de bouleversement perpétuel, que par les débris qu'elle a dédaigné d'emporter. Ses flots ont inondé les géants terrestres lorsque l'éléphant et le mastodonte (2) paissaient en se reproduisant sur le continent européen. Parfois, et sous l'empire de certaines réflexions, nous croyons fermement que la mer a gardé les animaux géants, les monstres primitifs, ce léviathan et ce behemoth que l'Ecriture nous offre comme de prodigieuses comparaisons lorsqu'elle convie notre pensée à l'image de quelque monstre colossal. Cela, nous le croyons parce que les limites et les profondeurs de la mer, en échappant à nos investigations les plus opiniâtres, offrent seules le champ immense propre à leur conservation ou à leur reproduction. Le kraken, dont nous parlerons une autre fois, nous semble l'expression la plus probante de cette pensée, comme il est le texte de toutes nos suppositions bénévoles. La sirène, sensible compagne des naïades et des néréïdes, la sirène, gracieuse nymphe mythologique dont le nom s'est aujourd'hui réfugié dans les pages oubliées du dictionnaire de la fable, la sirène enfin que les naturalistes ont mise au rang de leurs reptiles, reptiles batraciens encore! à laquelle ils ont été donner une famille d'urodelles et une queue, *pour la distinguer des crapauds*, des *grenouilles* et *autres reptiles sans queue!* la poétique fille des flots qui charmait Ulysse et les Troyens mérite bien une place parmi ces êtres contestés ou méconnus dont nous voulons dire quelque chose.

La superstition et la poésie humaine ont inventé le merveilleux, mais ses limites sont gardées, ici par le bon sens, et là par la science. D'abord l'abus des images et les contes du temps passé sont si prodigieux, à propos des sirènes, que, tout en refusant son bon sens à toute crédulité, on est tenté d'en demander souvent avis à la science. Les voyageurs nous trompent, et ce qu'ils ont pour eux, c'est qu'ils connaissent bien les poètes et les moindres incidents de la mythologie; ç'a toujours été un officieux prêté-rendu entre les écrivains et les voyageurs. Le vulgaire a payé l'ingénieux travail et son cortége de mensonges attrayants par une crédulité curieuse, par une confiance pleine de désirs. Mais que croire au milieu de ces amusantes créations qui captivent toujours au moyen de quelques voluptueuses images? Faut-il écouter les conseils de la raison qui renverse ces rêveries de l'imagination? Existe-t-il ou a-t-il existé un être amphibie de la taille de l'homme, à peu près conformé comme lui, modifié seulement par une nature d'organe capable de le laisser respirer dans l'eau avec des branchies ou dans l'air avec des poumons? Dans le Midi, la sirène a prêté à la Fable mille gracieuses images; dans le Nord, c'est tour à tour un monstre ou un démon aquatique (3). Toutes ces folles narrations des poètes sont peu propres à ouvrir un refuge aux conjectures. Pourtant où chercher des raisons propres à militer pour ou contre? Voici quelques curieux extraits pour l'affirmative; la logique, le raisonnement seront leurs adversaires; le lecteur se chargera de les mettre face à face.

On lit dans des auteurs, peu sévères d'ailleurs sur la nécessité de clore par une opinion la série de faits qu'ils racontent, qu'en 1420 des jeunes filles de Hollande trouvèrent sur la côte de la Finlande occidentale une sirène engagée dans la vase, après le retrait d'une forte marée. Les jeunes filles l'emmenèrent et lui firent partager leur vie. Elle ploya toutes ses actions aux habitudes de ses compagnes; seulement elle ne parlait pas. La chronique ajoute qu'elle acquit quelque connaissance du ciel (4) et ne passait jamais sans se signer vis-à-vis une croix de Dieu. Pourtant elle était sans cesse attirée vers la mer et ne s'y abîmait pas dans la crainte de peiner ses com-

(1) *Musée* de juin 1836.

(2) Le *mastodonte*, animal perdu aujourd'hui, était, comme on sait, contemporain de l'éléphant fossile. Ses ossements se trouvent avec ceux de l'éléphant dans les deux continents, mais plus souvent dans l'Amérique septentrionale.

(3) La sirène est l'un et l'autre dans les *Histoires prodigieuses* de Belleforest, Boisteau et plusieurs autres auteurs. On parlait aussi de la sirene géante et du géant marin, dans la mer du Nord. Ces *hafstrambures* (géants de mer) et ces *mar-gigas* (géantes de mer) vivent de poisson (*Speculum regale*, 1768). Le père Kircher n'a pas non plus oublié les sirènes.

(4) Belon du Mans, 1554. Observations des plus singulières et des choses mémorables trouvées en Asie, dans l'Inde, l'Égypte et l'Arabie.

pagnes, *car son cœur était bon*, ajoute ingénument le chroniqueur.

En 1531, Sigismond, roi de Pologne, reçut en présent une autre sirène, mais qui ne vécut que trois jours. En 1560, un seul coup de filet en mit sept dans la barque de quelques pêcheurs de la côte de Ceylan. L'*Histoire de la compagnie de Jésus* rapporte que l'une d'elles, disséquée et empaillée, fut anatomiquement trouvée conforme à l'espèce humaine. Le capitaine Richard Whitbourne, qui a publié une relation de ses voyages, rapporte qu'en 1610 il vit une sirène vivante dans le port Saint-Jean à Terre-Neuve. « Surprenante créature qui navigua vers nous avec un gracieux sourire, en tout semblable à une femme par le visage, les yeux, le nez, la bouche, le cou et la poitrine. »

En 1671 (1), une sirène fut aperçue près du grand rocher qu'on appelle le Diamant, sur la côte de la Martinique. Ceux qui la virent en déposèrent la description chez un notaire de l'île; ils affirmaient qu'entre autres signes de vie donnés par la sirène, elle avait essuyé son visage avec ses mains, et *qu'elle avait éternué*. Les témoins étaient deux Français et quatre nègres.

Pontoppidan a parlé de la sirène dans son *Essai sur l'histoire de la Norwége*, dans laquelle histoire il est aussi question du kraken et du grand serpent de mer dont nous parlerons dans un second article. Les témoignages contemporains ne manquent pas, du reste, pour donner quelque poids à une opinion sur l'existence actuelle des sirènes, ce qui est fort loin, comme on voit, de l'incrédulité de certains écrivains qui en contestent la présence même dans l'antiquité. Ainsi le *Mercure de France de* 1762 rapporte que deux jeunes filles de Noirmoutier surprirent une sirène dans une grotte. Les jeunes filles et la grotte sont déjà des circonstances bien poétiques et qui enlèvent quelque valeur à une assertion qui en trouverait à peine dans un procès-verbal tout classique. Enfin les jeunes filles du *Mercure de France* rapportent que la sirène avait les seins très développés, le nez plat, des couleurs vives, de longs cheveux et une queue de poisson, *avec une espèce de pied au bout*. Il paraît que la fille des eaux avait aussi tant soit peu de barbe. Les savants du temps ont laissé passer sans examen retentissant le récit du *Mercure*.

Plus près de nous encore se trouvent de nouvelles attestations sur l'existence de la sirène; le 22 janvier 1809 (2), la fille d'un vénérable ministre d'Ecosse aperçut une sirène qu'elle décrivit fort exactement dans une lettre signée. On mit en doute le récit de la jeune Ecossaise, mais un témoin vint à son secours. La même sirène avait déjà été vue au même lieu par un maître d'école nommé Munro, qui confirma par écrit la déclaration d'Elisabeth Mackay. Deux ans plus tard une sirène se montra de nouveau sur la côte de Kintyre. Quoique Hogg, le poète berger, ait vainement cherché la sirène sur ces côtes, la déclaration a toute l'authenticité que lui peut donner le *visa* du ministre et celui de l'intendant du lieu. Enfin, depuis longtemps les sirènes se laissaient voir, mais ne se laissaient plus surprendre, *lorsqu'en* 1823 *on en apporta une toute vivante à Londres*. Il était question de la marier, dotée par la société royale, qui en voulait perpétuer la race sur terre. Un fils de famille, ruiné par ses folles dépenses dans les tavernes, et comme membre du *club des beefsteaks*, s'était offert pour l'expérience, lorsque la fille de l'eau cessa de vivre (3). Un mauvais plaisant prétendit qu'elle était morte de peur d'être la femme d'un ivrogne.

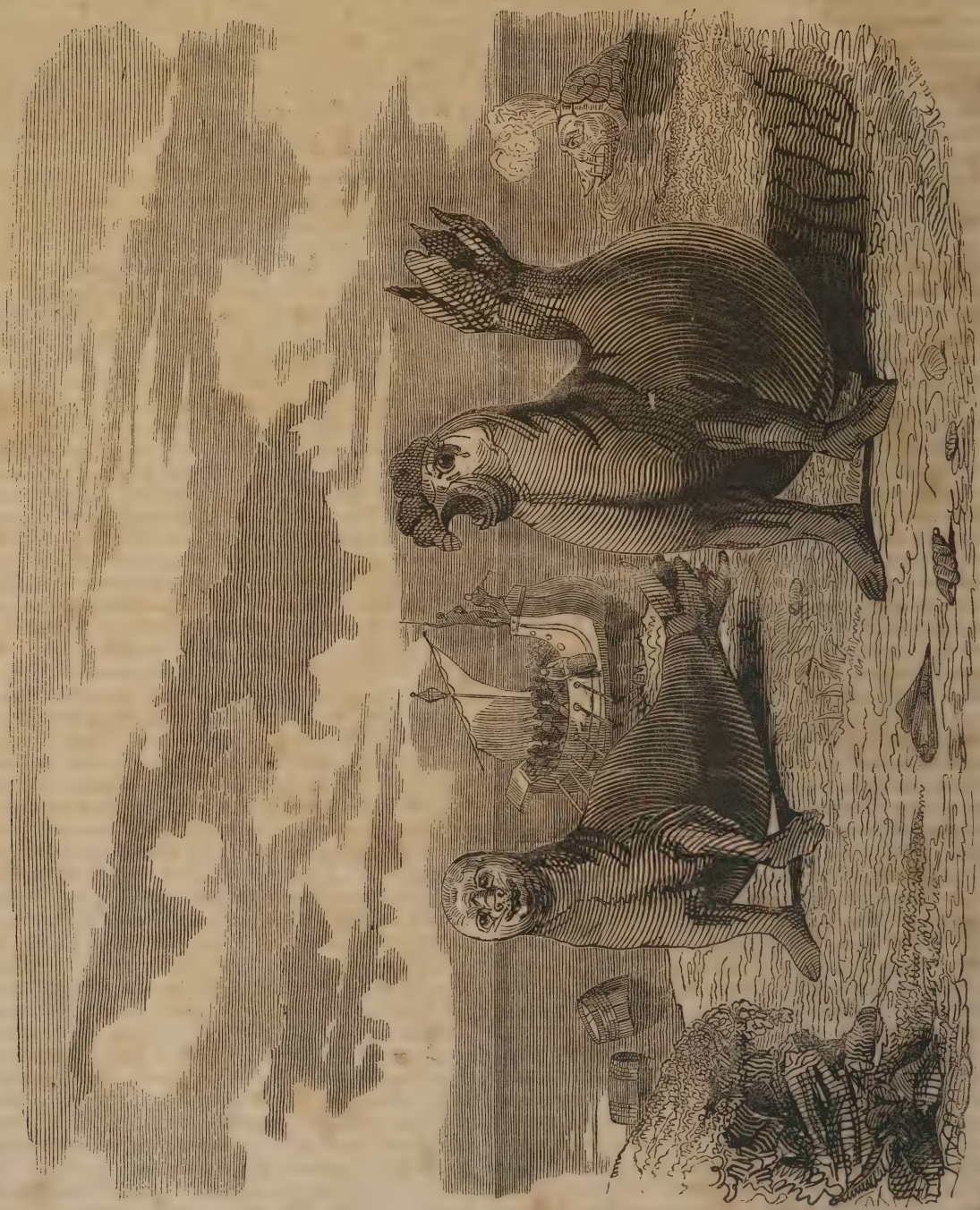
Au milieu de mille descriptions et d'autant d'anecdotes curieuses sur les sirènes, comment oserions-nous exprimer notre fragile opinion sur la validité de leur existence? Tout ce qu'il y a de certain, c'est que l'une des gravures qui accompagnent notre article, et qui, sous prétexte de phoques ou de lions marins, a représenté deux animaux amphibies à face quasi-humaine, pourrait bien à la rigueur passer pour la vivante personnification de ce que tant de gens à imagination vive ont appelé sirène.

Et si nous étions tenus de terminer par l'expression de notre pensée, nous formulerions cette opinion, que les traditions poétiques influençant peu à peu les croyances populaires, ont occasionné cette erreur. Georges Anson rapporte dans son voyage autour du monde, que le phoque (qu'il décrit du reste comme le représente notre gravure, — mâle et femelle) passe son été dans la mer et son hiver à terre; cette dernière époque est celle où s'accomplit la génération. Anson parle aussi de leur intelligence et de l'air de bonté que respire leur allure. Ces raisons établissent plus puissamment notre doute sur l'existence de deux êtres que nous sommes tentés de résumer en un seul, tant nous semblent conformes leurs analogies. Quant aux merveilleuses histoires dont la sirène est le thème, elles ne sont que les conséquences de la bonne foi avec laquelle le vulgaire a doté l'animal marin de la plus surprenante beauté de formes. Si ce n'était cette queue de poisson qui terminait par en bas le corps des nymphes aquatiques, nous en saurions bien d'autres touchant leurs amours... Pourtant, nous ne quitterons pas la syrène sans rapporter un de ces fabuleux récits; la tradition en a placé le théâtre sur la côte nord d'Unst.

Une bande d'habitants des mers apparut un jour, se jouant sur le rivage. Quelques peaux de veau marin étaient jetées de côté, comme des vêtements gênants pour de pareils ébats. Un jeune homme les vit, et, s'approchant de la mer, les mit en fuite; tous s'abîmèrent dans les flots, hors une sirène que celui-ci retint sur la plage; il l'emmena et l'épousa. Un des vêtements trouvé sur le lieu de la fête semblait être le talisman à l'aide duquel l'époux de la fille des eaux conservait son pouvoir sur elle; car, pour rejoindre la mer, ses peureuses compagnes s'étaient rapidement enveloppées des leurs. Le jeune homme cacha soigneusement l'enveloppe et retint ainsi fort longtemps près de lui la sirène, qui le rendit heureux, quoiqu'elle devînt chaque jour de plus en plus affligée. La nuit elle se rendait parfois sur la grève, et un animal dont l'obscurité dissimulait la forme conversait avec elle dans un langage inconnu. La jalousie de l'époux était bizarrement excitée. Elle eut un terme. Un soir, la sirène trouva dans la maison la peau de veau marin, elle s'en enveloppa toute joyeuse; puis courut à la mer où elle se précipita. Le malheureux époux arriva juste à temps pour la voir quitter le rivage et rejoindre un grand veau marin qui s'était élancé à sa rencontre...

Parmi les archives les plus positives qui témoignent de l'existence d'animaux aujourd'hui inconnus dans l'Océan, nous devons choisir le récit d'une licorne de mer qui offre des détails d'une précision à laquelle nous attachons toute croyance. Cette licorne de mer offre bien aussi un aspect qui semblerait la devoir ranger parmi les créations de quelque imagination bizarre, mais plusieurs faits sont venus constater son existence. Bien que personne ne l'ait vue encore, croyons-nous, de valables conjectures font

(1) M. Amédée Pichot, le *Perroquet de Walter Scott*.
(2) M. A. Pichot.
(3) Le même.



Phoques apocryphes, d'après *Georges Anson*.

construire sa forme, au moins quant à certaines parties, — arrivons aux preuves.

En 1827, le trois-mâts *le Robuste*, de Bordeaux, fut vendu au port du Havre, et le constructeur qui se trouva chargé de faire le radoub nécessaire au navire pour de nouvelles campagnes, remarqua avec surprise dans un des bordages du bâtiment, un bout de corne qui avait transpercé une des pièces de bois de l'arrière au-dessus de la flottaison. *Le Robuste* avait été construit dans l'Inde avec ce bois de tec, dont la consistance est telle qu'il peut être rangé parmi les ligneux que leur dureté a fait désigner sous le nom de *bois de fer*. Cette corne trouvée d'une manière aussi étrange fut examinée avec la plus scrupuleuse attention ; sa forme était celle de l'extrémité d'une dent d'éléphant, et sa nature paraissait être la même que celle de la substance osseuse que l'on nomme ivoire de baleine. Le capitaine du *Robuste*, étonné de cette découverte, finit par en trouver l'explication dans ses souvenirs. Une nuit, dit-il, où le navire filait, par un fort beau temps, sept à huit nœuds dans les parages du cap Horn, il s'était trouvé réveillé par un choc si violent que sa première pensée fut de croire que le navire se défonçait sur un récif. Monté précipitamment sur le pont, il demande aux matelots de quart ce qu'ils ont ressenti ; tous croient, par la secousse éprouvée, que le navire a touché le fond. On saute aux pompes, et l'on reconnaît qu'il n'y a pas une goutte d'eau dans la cale ; la vitesse du bâtiment n'est même pas interrompue ; il va toujours. Le capitaine sait parfaitement qu'il n'y a aucun récif dans ces parages, et rien ne peut lui expliquer ce phénomène. Une circonstance qui rendait encore plus singulier cet événement en annulant toute supposition de rencontre de débris ou de mâture, c'est que le choc éprouvé par le navire l'avait ébranlé en le frappant par l'arrière. Ce fut dans cette partie que la corne fut en effet trouvée, après mainte campagne accomplie par le navire. Le bout de cette corne était brisé au ras du bordage de façon à faire penser que le cétacé qui l'y avait plantée avec tant de violence l'avait rompue pour se dégager du navire.

Une seule circonstance pourrait ne pas sembler suffisante pour dissiper tous les doutes sur l'existence de la licorne de mer ; mais de nouveaux faits sont présentés par un bâtiment du Havre. Le trois-mâts *l'Olinda*, qui se rendait à Rio-Janeiro, se trouva heurté violemment près des côtes du Brésil de la même manière que *le Robuste*. Au moment de cet accident le navire filait neuf nœufs, c'est-à-dire qu'il atteignait déjà une vitesse de trois lieues à l'heure. La secousse fut terrible, bien qu'elle ne causa aucune avarie apparente. On put remarquer que, dans le moment où l'impulsion avait été donnée par le choc, la vitesse du bâtiment augmenta pendant quelques secondes au point de faire sauter la mer à bord sur l'avant. *L'Olinda* accomplit son voyage sans que sa cale reçût une seule goutte d'eau de l'extérieur ; mais plus tard le navire se trouva en réparation dans les mains du même constructeur qui déjà avait opéré le radoub du *Robuste*, et il rencontra dans un bordage de l'arrière un bout de défense pareil à celui qu'il avait fait arracher sous la flottaison du premier navire. Si malheureusement les monstres qui avaient placé leur corne dans le bordage de ces deux navires étaient parvenus à l'en retirer, ceux-ci auraient coulé quelques heures après, car jamais le jeu des pompes n'aurait pu équivaloir à la masse d'immersion du liquide. Ces faits sont de la plus complète validité, et les personnes du Havre sous les yeux desquelles pourrait tomber ce récit e les rappelleront parfaitement.

On a peine à ne pas songer parfois à confondre parmi tous ces animaux, d'origines et de missions inconnues, le petit poisson volant dont les gens de la terre se font une si imparfaite idée. Comme ces beaux polypes qu'on nomme les méduses, les janthynes, les vélelles, les physalles et les glaucus, sont les fleurs du bleu tapis des mers, le poisson volant en est, à nos yeux, le papillon d'argent et d'azur.

Mais appellerons-nous ailes ou nageoires ces frêles membranes de gaze humide, à l'aide desquelles cet agile petit poisson s'élance des lames et plane à une légère élévation comme soutenu dans l'air par ce mobile parachute? Des marins prétendent qu'il les agite, comme un oiseau ses ailes, pour augmenter ou diminuer son ascension et sa rapidité, ou pour diriger sa course aventureuse ; nous ne le croyons pas. Quand le poisson volant sort de l'eau, il semble obéir à l'impulsion d'un élan dont la durée est en raison de la puissance qu'ont ses légères membranes pour le soutenir dans l'atmosphère. Sa course est droite, et presque toujours chacun de ses bonds a la même étendue : cinq à six mètres au plus. S'il change de direction, c'est parce qu'il change l'élan qu'il se donne en sortant de l'eau. En l'air, la ligne qu'il décrit est droite ; pour s'y soutenir il faut que ses membranes soient humides, et le contact du vent ne tarde pas à les sécher. Alors elles perdent toute leur puissance ; c'est apparemment dès que l'air les traverse. Ce sont donc, à notre sens, des nageoires et non des ailes. Mais le marin a trouvé poétique de faire d'un poisson un oiseau ; il a pris prétexte de cette agilité surprenante, de cette délicatesse de formes, de cette puissance ascensionnelle pour comprendre hardiment le poisson volant dans la classe des habitants de l'atmosphère maritime. Ces charmants petits animaux sont en butte à des guerres éternelles de la part des pêcheurs, des gros poissons et des oiseaux. Leur chair est délicate et fort goûtée par ces trois espèces de gourmands. Leur existence est un martyre continuel ; les infortunés ne vivent pas vieux. Les bonites et les dorades les poursuivent dans l'eau, ils se réfugient dans l'air ; les albatros et les alcyons les poursuivent dans l'air, ils se réfugient dans l'eau. Qu'un oiseau et un poisson chassent le petit fuyard, on ne peut savoir lequel des deux l'aura. Quelquefois tous deux se le partagent, car on a vu l'oiseau happer en partie sa proie agile à l'instant où elle était attendue à la surface de l'eau par son autre ennemi, le poisson (1). Parlons du dragon ailé ou du serpent ailé dont Belon a conservé la forme, et que notre dessinateur a reproduit ici avec d'autres figures dont nous allons aussi nous entretenir.

Le dragon ou serpent ailé passe pour habiter la mer Rouge. Sa taille n'est pas très grande, mais sa construction est fort singulière. C'est à proprement parler un gros et court serpent ayant deux pattes larges et bien ouvertes, puis sur le dos des ailes fines et transparentes et dont la frêle apparence n'offre pas l'idée d'un grand secours pour la masse à laquelle elles sont attachées. Gonçal d'Ourède que Belleforest appelle le plus intelligent parmi les voyageurs qui ont écrit sur les Indes-Occidentales, rapporte qu'une espèce de dragon ailé qu'il a ren-

(1) On lit dans Belleforest : « Au fleuve Asa ou Hipanis, on dit que naît un oiseau sortant de petites herbes étant dedans l'eau, lequel ne vit qu'un jour ; sur quoi je m'en rapporte à la vérité. Je parle ainsi à cause de la diversité des auteurs, car les uns disent que c'est un oiseau, et ce cette opinion est Albert Legrand, attendu qu'il a des ailes ; mais Pline et Aristote tiennent que c'est un poisson ; quant à moi, je ne sais si je dois croire les uns ou les autres, etc. (*Cosmographie*, II). »

contré, quoique d'une nature très vorace, n'était nullement hostile à l'homme ; que quelques-uns peuvent être considérés comme *animaux domestiques*, se laissant toucher et marchant vers quiconque les invitait. Un singulier exemple termine l'opinion du voyageur ; il affirme avoir vu dans un lac un dragon ailé qui prêtait son dos aux gens qui voulaient passer de l'une à l'autre rive.

Passons à la crabe d'Ethiopie sans commentaire sur le dragon ou serpent ailé. Celle-ci n'est point, comme le monstre précédent, amie de l'homme ; elle les aime également, mais sous un point de vue différent. Notre gravure donnera une idée de sa dimension relative. Nous ne savons pourquoi Belon et Loys de Barthème s'obstinent à donner le nom de crabe à ce gigantesque crustacé, car son espèce particulière semble plutôt devoir se ranger parmi ce que nous appelons vulgairement aujourd'hui les homards et les langoustes. Ce monstre, affirment les auteurs déjà nommés, habite les plages de l'Ethiopie. La chair humaine fait ses délices et il recherche surtout certaines parties infiniment délicates de notre corps. C'est à notre grand regret que nous sommes forcés d'écarter ici certains détails fort plaisants, mais peu littéraires ; on les retrouverait, avec quelque patience, enfouis à différentes places dans le volumineux ouvrage de Barthème. Du reste, la chasse aux hommes est le métier habituel de cette crabe, puisqu'on veut l'appeler ainsi. Il paraît qu'elle s'enfonce dans le sable, ne laissant en dehors que l'extrémité de sa tête confondue parmi les rochers ; elle attend ainsi quelque imprudent voyageur ; s'il se présente, elle secoue le sable humide qui l'enveloppe et l'atteint en quelques enjambées ; puis elle le prend, l'emporte en l'air, marchant de toutes ses pattes, et cherche parmi les rochers quelque cachette inconnue. Alors l'homme est enterré à son tour, ou souvent étouffé par la rude pression de la pince de l'énorme crustacé. Une seule circonstance peut sauver le malheureux s'il n'est pas mort dans le trajet; c'est l'arrivée du kribor, ennemi mortel de la crabe, qui guette le moment où elle sort de son trou pour la poursuivre et l'attaquer à son tour. Le kribor est à peu près de la même taille que la crabe d'Ethiopie, mais sa conformation est toute différente. Bien que les auteurs déjà cités ne parlent pas de ce monstre, Pontoppidan et le père Fortin en font mention et le dessinent. Son antipathie pour la crabe est l'objet de leurs longues dissertations. Il paraît que la conformation de ce dernier monstre est fort singulière et que sa peau tigrée et luisante est d'une nature si lisse et si huileuse qu'il est de toute impossibilité d'y avoir prise. Ainsi la crabe est livrée sans défense à cet ennemi sur lequel ses pattes agiles ne peuvent se fixer. Le père Fortin décrit le combat de ces deux monstres dans un langage si barbare qu'il nous a été fort difficile d'y découvrir le peu de détails que nous consignons ici ; toutefois il paraît que c'est par l'arrière et dans certaines parties de sa queue, pourtant bien cuirassée, que la crabe est atteinte et pénétrée par son antagoniste. Ces amphibies se poursuivent jusque dans l'eau, et, continue le père Fortin, il n'est pas rare de voir une crabe emportant un homme se réfugier dans les flots avec sa proie, lorsque l'arrivée d'un kribor l'empêche de l'enterrer. Quelquefois pour fuir plus vite elle abandonne sa capture, et alors le malheureux, s'il n'est point déjà brisé ou étouffé, peut se soustraire au kribor qui passera facilement près de lui, dominé bien plus complétement par la présence de la crabe que par l'attrait qu'offrirait une proie plus facile. S'il fallait citer tous les animaux de grandeur médiocre que décrivent la plupart des historiens dont nous avons parlé, on trouverait des races inconnues en aussi grand nombre que celles mieux constatées qui nous entourent. Notre choix a dû se porter particulièrement sur les espèces les plus originales, et sur les définitions les plus extravagantes.

Beaucoup d'écrivains modernes ont parlé avec une entière bonne foi de deux phénomènes maritimes connus dans les relations du Nord sous les noms de *moine* et d'*évêque marin*. Rondelet dit à cet égard que de son temps on prit en Norwége un monstre de mer qui échoua sur la côte après une tempête. « Il avait une face d'homme, dit l'historien, mais rustique et mal gracieuse, la tête rase et lisse; sur les épaules comme un capuchon de moine et deux manières de bras ; le bout du corps finissant en queue fort large. Le portrait sur lequel j'ai fait faire le mien, ajoute-t-il, m'a été donné par très illustre dame Marguerite de Valois, reine de Navarre, lequel elle avait eu d'un gentilhomme qui en portait un semblable à l'empereur Charles cinquième étant alors en Espagne. Le gentilhomme disait avoir vu le monstre, comme son portrait le portait, en Norwége, jeté par les flots et tempête de la mer sur la plage au lieu nommé Dièze, près d'une ville nommée Denelopoch. J'en ai vu un portrait semblable à Rome, ne différant en rien du mien.

Puis au sujet de l'évêque marin, le même auteur ajoute : « J'ai vu un portrait d'un autre monstre marin à Rome, où il avait été envoyé avec lettres par lesquelles on assurait pour certain que, l'an 1531, on avait vu ce monstre en habit d'évêque ; puis en Pologne et porté au roi dudit pays, lequel faisait certains signes pour montrer qu'il aurait grand désir de retourner en la mer, où étant mené, il se jeta incontinent dedans (1). »

Certes, il y aurait des études fort amusantes et grandement curieuses à faire sur toutes les espèces dont la disparution ou l'extinction semble avoir motivé l'oubli absolu ; mais de tous les animaux apocryphes ou fantastiques de la mer, celui dont l'existence semble offrir le plus de probabilités aux conjectures, c'est le grand serpent auquel presque tous les écrivains s'accordent à donner les mers du Nord pour patrie. Toutes les religions, toutes les mythologies lui ont donné un merveilleux rôle, en modifiant sa forme et en le douant contradictoirement d'une foule de transformations attributives. Symbole variable dans sa valeur suivant les applications qu'en a faites le caprice, le serpent proprement dit, représentant tour à tour la ruse et la sagesse, la force et la timidité, s'est prêté aux images de la Genèse comme aux figures scandinaves ; ici il a déshérité l'homme des joies du paradis terrestre et là il ceint le monde de ses replis en anneaux. Sous le nom de Python il engendre la peste aux rives du Céphise, puis il est combattu par Apollon ; sous l'adoption d'Esculape il devient un symbole de santé ; plus tard les psylles le charment et s'en font aimer ; plus tard encore les jongleurs indiens en font d'innocents cordages dont ils s'enlacent ; puis M. de Chateaubriand finit par le voir danser au son de la flûte d'un Indou... La Bible mentionna pour le catholicisme son Leviathan, le grand serpent de mer bien autrement formidable que l'agile et tortueuse couleuvre dont la religion païenne pétrifia les ondulations au caducée de Mercure.

La Bible a aussi sa baleine : *cetum qui in mari est ;* mais Isaïe et Job parlent beaucoup du serpent : *edentus ut coluber tortuosus.* L'antiquité profane a le grand serpent amphibie, espèce de dragon dont Tite-Live a parlé

(1) Première partie de l'histoire entière des poissons, écrite en latin par maître Guillaume Rondelet, et traduite en français en 1554 sans changements.

dans le premier livre de la guerre punique, et qui dispersa l'armée de Régulus sur les bords du fleuve Bagrada. Ptolémée en vit un qui fut apporté vivant à Alexandrie, d'après Diodore de Sicile, et qui, habitant le bord de la mer, enlevait les troupeaux et les dévorait; s'étant aventuré dans des défilés de roches élevées, des hommes de mer parvinrent à l'envelopper de filets et le portèrent vivant au roi.

La cosmographie de Belleforest rapporte d'après Pline qu'un serpent gigantesque, couvert d'écailles et d'une agilité extrême, se jetait sur les barques et sur les petits navires qu'il renversait et mettait en pièces. Il était très friand d'hommes vivants et fouettait les petites nacelles de sa queue tortueuse, pour les briser et engloutir plus facilement et un à un les nautonniers. Il avait une tête de chien loup avec de petites oreilles penchées en arrière; sa langue était un dard fort pointu, comme les harpons de nos jours; Belleforest prétend qu'il en agissait avec les barques contenant des hommes de la même façon que nous à l'égard du fruit dont nous brisons l'enveloppe pour goûter le contenu. La naïveté du narrateur est incroyable, et il affirme le plus sérieusement du monde que, lorsqu'une nef trop grande se présentait pour qu'il pût la briser incontinent, afin de prendre les hommes qui s'y réfugiaient, il traînait aisément cette nef jusqu'au rivage, en la poussant devant lui, quelle que fût la direction du vent. Puis il attendait patiemment que, pressés par la souffrance des privations ou animés de l'espoir de lui échapper, les marins s'aventurassent à se montrer sur le pont ou essayassent de gagner la terre.

La Norwége professe une foi inébranlable à l'endroit du serpent de mer; aussi dans les temps modernes est-ce au milieu des mers du Nord qu'on lui a fait une patrie. Après les scaldes qui avaient des chants pour lui, un poète crédule, Pierre Dass, lui a consacré une longue description, suivie de commentaires plus ou moins logiques et d'anecdotes d'une incroyable bouffonnerie. Cette tradition est fort populaire et prise tout-à-fait au sérieux par les écrivains scandinaves, qui ont surenchéri sur sa féerique existence, en formulant sa description. Ils lui donnent six cents pieds de long et une épaisse cuirasse de bruyantes écailles; la tête a une conformité presque complète avec celle du cheval; ses yeux sont noirs et ardents; il porte une épaisse crinière que la phosphorescence de la mer fait ruisseler d'étincelles innombrables. Dans toutes les descriptions possibles du serpent de mer, la langue est toujours terminée en flèche. La gravure la plus grossière des vieux livres, l'analyse la moins développée des écrivains profanes, n'omettent jamais cette dernière circonstance. Il aurait été plus facile de croire à l'existence d'un pareil monstre marin, si les opinions et les récits des croyants n'avaient point offert de peintures aussi contradictoires; mais les Norwégiens eux-mêmes, qui semblent les plus naïvement attachés à l'idée de son existence, en offrent des descriptions disparates. Ainsi, quelques auteurs du Nord, adoptant les versions de Maxime Valens et de Pline, parlent d'un serpent amphibie qui naît sur le rivage et ne se rend à l'eau que dès qu'un grand développement de croissance rend trop difficiles ses mouvements ailleurs que dans la mer. Parmi les autorités que ces écrivains rassemblent en faveur de leur opinion, on lit un rapport qui résume toutes les conditions légales que de nos jours on demande aux pièces qui sont jugées les plus authentiques. On lit dans un ouvrage peu connu (1) qu'un Nicolas Gramius, ministre de l'Evangile à Londen en Norwége, raconta à la date du 6 janvier 1656, d'après le rapport de Gulbrandi, Hougsrud et d'Olaüs Anderson, qu'ils avaient vu dans la dernière inondation un gros serpent d'eau se rendre à la mer, tandis qu'il avait vécu jusque-là dans les rivières Mios et Banz (2). Il s'avança, semblable à un immense mât de navire, traversant les champs qu'il jonchait de cabanes, d'arbres et de tout ce qui s'opposait à son passage. Il hurlait d'une façon effrayante et gagna ainsi le bord de la mer; dès qu'il y fut entré tous les petits poissons disparurent, soit qu'ils aient été dispersés par le monstre, soit qu'il les ait dévorés. Le commerce des pauvres pêcheurs fut ruiné pendant fort longtemps, et la terreur devint si grande sur toute la côte que personne n'osait, ou s'aventurer sur la mer dans une barque, ou se promener sur le rivage.

On trouve à la même source une autre description de serpent amphibie attribuée à Olaüs Magnus, dans lequel nous l'avons cependant vainement cherchée. Ce monstre, d'après le chroniqueur, a deux cents pieds de long sur vingt de circonférence; il vit dans le creux des rochers aux environs de Bergen et il n'en sort que par les nuits de clair de lune, pour s'emparer des troupeaux; il a une crinière, une enveloppe d'écailles et des yeux enflammés. Quand il aperçoit un navire près de terre, il se jette dans les lames, et, nageant sous la surface, il ne se présente aux regards effrayés des navigateurs qu'en se dressant tout à coup près du tillac, duquel il enlève aisément les matelots.

Celui qui rapporte ces faits croit complétement à l'existence du serpent amphibie. En lui passant cette crédulité qu'il établit sur l'authenticité de ses recherches, nous pouvons pour notre compte révoquer en doute la possibilité d'une double existence qui, faisant naître le monstre au milieu des rochers de la plage, ne le verrait prendre la mer qu'après les développements de sa croissance. La *Revue britannique* a publié en 1825 un article philosophique emprunté en partie aux mêmes sources que celles où se sont trouvés les récits dont précède l'analyse, et il y est exprimé l'opinion qu'un changement de lieu, et en quelque sorte aussi d'existence, ne pourrait se faire qu'avec une grande altération dans les principaux organes et les fonctions animales du monstre, dont l'existence eût accomplie sur terre la durée d'une certaine période. Il est encore supposable que le serpent de mer fasse de courtes irruptions sur le rivage, qu'il se trouve entraîné d'un fleuve à la mer et de la mer à un fleuve par des inondations générales ou de grandes marées, et que par suite il vive dans des terrains marécageux ou au milieu des roches de plage que la mer a momentanément abandonnées.

Comme notre opinion personnelle aurait la plus médiocre valeur dans l'expression d'un raisonnement pour ou contre l'existence de ces monstres, nous ne négligerons pas ici les citations des voyageurs, au fond desquelles le lecteur curieux pourra voir une foi naïve, qu'il creusera par l'analyse pour y adapter sa croyance.

Avant de rechercher quelles sont les probabilités qui dotent le serpent de mer d'une existence amphibie, rassemblons les citations ou les opinions éparses qui constatent avec le plus de poids sa présence dans son élément naturel.

La relation du second voyage au Groënland de Paul Egède porte que, le 6 juillet, les marins aperçurent un monstre s'élevant assez haut au-dessus de la surface de la mer pour que sa tête atteignît la moitié de l'élévation du mât.

(1) *Mundus mirabilis* d'Happelius.

(2) *Retrospective Review.*

Cette tête était pointue, et ce qui n'avait point encore été dit pour aucune sorte de serpent de mer, celui-ci rejetait l'eau par un évent dont l'orifice était placé au sommet de la tête. Il n'avait point de nageoires, mais bien d'immenses oreilles qu'il agitait comme des ailes, pour maintenir hors de l'eau la partie supérieure de son corps. Lorsqu'il retomba dans l'eau, il s'y jeta en arrière en faisant une sorte de culbute qui montra alternativement chaque partie de son corps recouvert de larges écailles. Paul Egède jouit d'une certaine confiance à l'égard des choses curieuses qu'il a racontées de ses voyages ; aussi, ce que son récit offre de plus surprenant n'est pas la forme assez nouvelle qu'il attribue à la partie antérieure du monstre, laquelle à la rigueur pourrait fort bien être la même pour tous les serpents de mer déjà décrits, avec cette considération que l'analyse physique de ces monstres s'est toujours un peu ressentie de la frayeur ou de l'exagération dont ils ont été les motifs ; mais, ce qui surprend ici, et qui, nous le répétons, mérite chez Paul Egède quelque crédit, c'est l'assurance qu'il donne d'avoir vu le serpent de mer rejeter l'eau en gerbe élevée, comme le font les baleines qui sont douées d'un organe spécial à cette propriété.

Une autre description vient appuyer la validité de celle donnée par le voyageur dont nous venons de parler ; c'est celle d'un monstre qui échoua mort sur une plage des îles Orcades. Celui-ci avait quatre-vingts pieds de long et quatorze pieds de circonférence ; il portait une crinière longue et hérissée depuis le sommet de la tête jusqu'à une assez petite distance de la queue. Dans l'obscurité cette crinière devenait lumineuse, et elle se ternissait au grand jour. Deux espèces de nageoires de cinq à six pieds de longueur, et dont la forme participait à la fois des ailes et d'oreilles velues, se détachaient des côtés latéraux de sa tête. Des rapports et des procès-verbaux dressés par-devant les autorités locales constatent la véracité de cette description. Les naturalistes écossais s'en occupèrent beaucoup, et sir Everard Home proposa de classer ce monstre parmi les poissons de l'espèce des *squalus maximus*.

Enfin l'existence du serpent de mer, que des autorités respectables et des pièces authentiques sembleraient rendre supposable, si ce n'est positivement certaine, reçoit de nouveaux arguments de probabilité dans un événement arrivé aux États-Unis il y a dix ans à peine, et qu'une Revue anglaise (1) a rassemblées parmi les descriptions et les analyses rapportées par les feuilles américaines.

Le rapport, rédigé par un comité nommé à cet effet par la Société Linnéenne des États-Unis, offre le résumé des observations suivantes.

Plusieurs fois déjà on avait signalé dans la baie de Glocester la présence d'un animal prodigieux qui, s'étant présenté de nouveau en août 1817, à trente milles environ de Boston, put enfin être examiné par quelques hommes instruits prévenus de son retour. L'ensemble du monstre offrait la forme et les contours d'un serpent ; son agilité était parfois extrême. Lorsque le temps était calme et le soleil chaud, il se tenait à la surface, plongeant alternativement dans l'eau et dans l'air chaque partie de son corps roulé en anneaux. L'analogie de ce serpent marin avec l'espèce décrite par les Norwégiens est plus directe qu'avec le monstre à crinière et oreilles de Paul Egède. Pourtant il est facile de voir qu'une conformité presque générale de dimension et de forme d'ensemble réunit toutes les descriptions de lieux et de temps différents, et que certaines variétés de détails offrent seules quelques dissemblances. Quant à la valeur du récit des gazettes américaines, elle semble devoir être admise au premier rang des probabilités de l'existence du monstre ; car, à part l'authenticité des sources où nous en lisons les détails, l'apparition du serpent de mer a acquis aux États-Unis une célébrité fort populaire. Il en a été fait des complaintes et des représentations ; quand le souvenir en aura vieilli, il s'attachera aux traditions de la marine américaine, comme chez nous les éternels voyages du grand voltigeur hollandais, le vaisseau maudit.

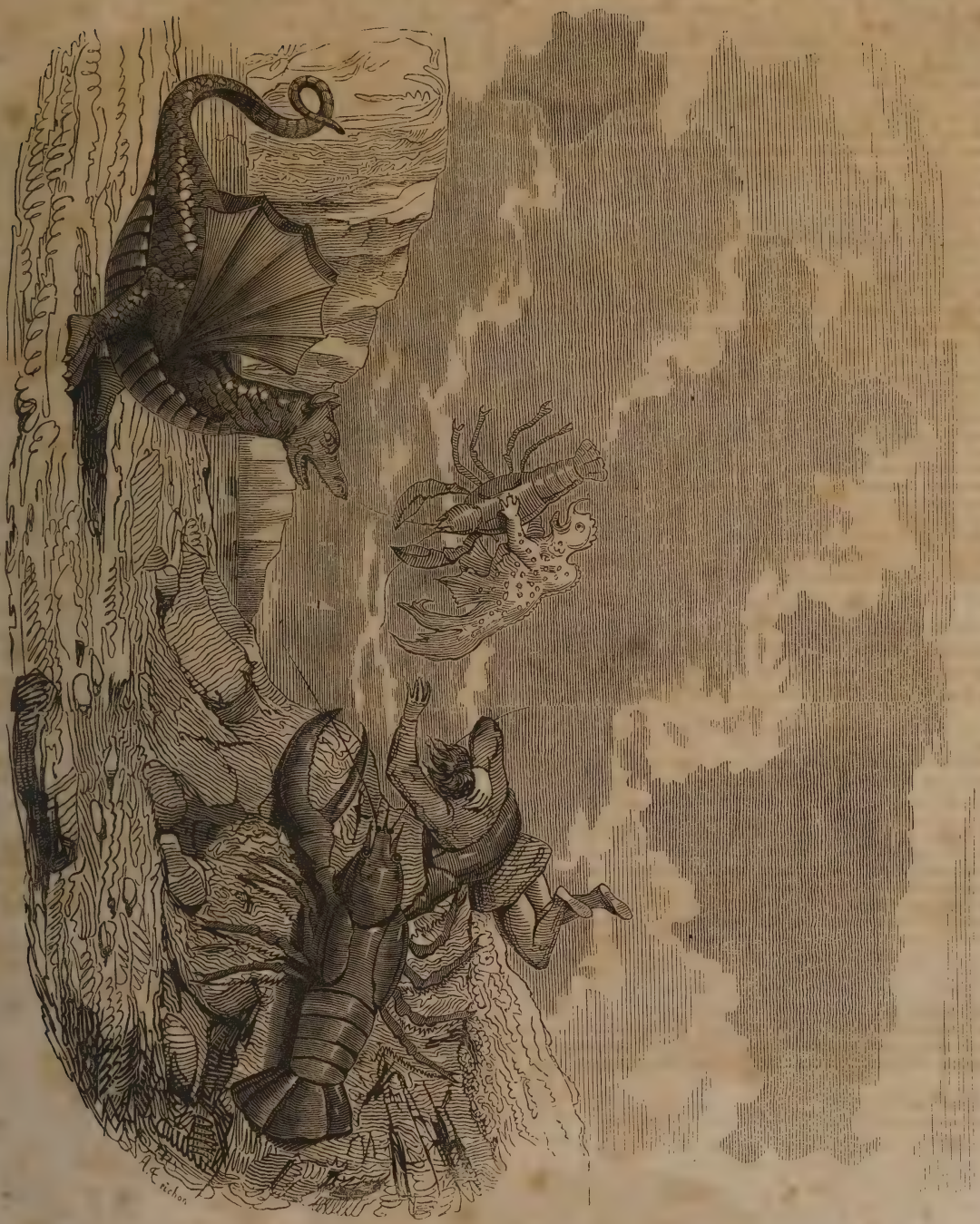
Terminons ce faisceau de preuves plus ou moins valables à l'endroit de l'existence du monstre marin, en citant l'extrait d'un procès-verbal fort étendu et que les archives de Plymouth conservent comme une preuve irrécusable de la présence du serpent dans les eaux de l'Océan.

La taille énorme du prodigieux animal est constatée par toutes les dépositions qui ne diffèrent que par de légères variantes de détails. Ainsi un marin assure et jure par serment qu'il a vu pendant une demi-heure le serpent de mer à un mille environ du lieu où il se trouvait sur le rivage. L'horizon de sa lunette ne lui permit pas de voir l'ensemble de son corps qui se montrait par fraction, et dont les mouvements verticaux du serpent semblaient dessiner les contours. Toutes les dépositions qui suivent se rapportent à des observations faites dans le même temps et dans les mêmes parages. Un autre pêcheur affirme aussi par serment avoir vu un étrange animal ayant la forme d'un serpent et des proportions extraordinaires ; il semblait de couleur, brune et tantôt restait tranquille à fleur d'eau, et tantôt se mettait à nager avec une vitesse inimaginable. Un troisième témoin affirme avoir fait la même observation dans le même lieu ; seulement il désigne la tête comme semblable à celle du serpent à sonnettes. Un quatrième marin a vu le monstre ouvrir la gueule, qui lui a également paru semblable à celle d'un serpent de terre. Enfin d'autres témoins se sont réunis à l'affirmative des dépositions précédentes, en offrant des détails qui semblent fort naturels ; ainsi l'un des matelots tira un coup de fusil à l'instant où, peu éloigné de sa barque, le monstre semblait avoir plongé pour l'éviter ; mais il remonta sa tête à une étroite distance, dès que la commotion de l'arme à feu eut retenti ; tous les marins sentirent ensuite le froissement raboteux d'un corps qui passait sous la barque, et peu d'instants après ils virent en effet la queue du serpent qui battait la surface en les éclaboussant.

Quelque nombreux que soient les témoignages qui semblent si complétement attester l'existence du serpent de mer, il est à remarquer que les Anglais et les Américains sont presque les seuls témoins qui déposent avec assurance en faveur de l'opinion que les premiers ils ont soulevée. Nous ne croyons pas avoir entendu dire ni avoir lu nulle part, qu'il ait été vu semblable monstre sur les côtes de France. Pourtant, avant d'en venir à formuler aussi notre opinion, — hardiesse dont notre titre de marin sera l'excuse, — nous ne voulons pas passer sous silence deux dépositions d'un naturel persuasif, et que nous analysons d'après des journaux de Boston et l'*United service journal*.

(1) La *Retrospective Review*, à laquelle nous empruntons quelques-uns des éléments de ces lignes.

« Dans l'intention de passer quelques jours avec ma famille à Nahant, dit le témoin oculaire, je quittai Boston de bonne heure. J'appris en



Dragon ailé, Crabe d'Éthiopie et Krabor, d'après *Belferet*.

route que le serpent de mer, dont il est tant parlé aux États-Unis depuis quelques années, avait été vu dans la soirée précédente en face de la plage de Nahant, et que les habitants réunis en grand nombre au bord de l'eau attendaient impatiemment sa présence. J'avais avec moi une excellente longue-vue. En arrivant sur la plage, je trouvai en effet beaucoup de gens amassés, et bientôt après nous vîmes paraître, à quelque distance du rivage, un animal dont la tête s'élevait à trois pieds environ de la surface, *et dont le corps formait une série de courbes noirâtres dont je pus compter jusqu'à treize* (1); d'autres personnes comptèrent quinze de ces inflexions. Le monstre passa trois fois avec une vitesse modérée, traversant la baie dont l'eau écumait sous sa pression. Nous pûmes facilement estimer que sa longueur ne devait guère s'écarter de cinquante à soixante pieds; mais peut-être le sillage qu'il agitait après lui sur la surface ne le faisait-il point paraître plus long qu'il n'était réellement. *Cette apparition subite produisit tant d'agitation parmi les spectateurs que peut-être elle retira de leur exactitude aux premières observations.* Parfois le monstre plongeait totalement, *puis certaines parties de son corps reparaissaient seules* et par alternatives. Après avoir passé une heure au milieu de la foule, je cessai de le voir; il disparut également à tous les yeux. Je repris ma route pour Nahant; mais, arrivé à la seconde plage, je trouvai de nouveaux groupes de spectateurs, et l'animal se remontra une douzaine de fois, *mais toujours sous le même aspect.* Une fois il vint si près du rivage qu'un de mes gens se mit à crier: « Je vois briller son œil. » Mes nouvelles observations me confirmèrent sur la longueur que je lui avais précédemment attribuée, et sur les ondulations élastiques qui montraient tour à tour des parties différentes de son étendue à la surface de la mer.

Ce que je puis affirmer, sans oser dire quel animal et à quelle espèce appartient celui que je viens de voir, c'est que ce ne peut être ni une baleine, ni un cachalot, ni aucun fort souffleur ou tout autre volumineux cétacé. Aucun de ces gigantesques animaux n'a le *dos ondoyant* comme celui-ci. Tous les spectateurs assemblés sont pleinement convaincus des proportions et de l'espèce à part de l'animal, seulement on ne s'explique pas ce qu'il faut supposer ou de *protubérances sur le dos du monstre*, ou d'*ondulations imprimées à sa longueur totale par son mouvement de nage*.

Je conclus de ce que j'ai vu qu'il existe un animal étrange sur nos côtes, et j'ai pensé qu'un exposé simple de mes observations pourrait être utile à un amateur de sciences naturelles, pour jeter quelque jour sur une question longtemps disputée.

Nahant, 16 août 1819.

Un deuxième récit, dont la date est fort rapprochée de celle qui précède, est fait par un contre-maître embarqué sur le sloop *la Concorde;* le comté d'Essex, Etat de Massachusset en a reçu le procès-verbal en forme.

« Je soussigné Gresham Bennelt, contre-maître, déclare que, le 6 juin, à sept heures du matin, naviguant à bord du sloop *la Concorde*, dans son passage de New-York à Salem, le bâtiment étant à environ quinze milles de Race-point, en vue du cap Sainte-Anne, j'entendis le pilote faire un cri et m'appeler, disant qu'il y avait quelque chose près du vaisseau qui méritait d'être vu. Je fus immédiatement de ce côté du navire, et je vis un serpent d'une grosseur énorme qui flottait sur l'eau; sa tête était d'environ sept pieds au-dessus de la surface de la mer. Le temps était clair et la mer calme. La couleur de l'animal, dans toutes ses parties visibles, était noire, et la peau paraissait *unie et sans écailles;* sa tête avait la longueur de celle d'un cheval, mais c'était parfaitement une tête de serpent. Il portait au haut une surface aplatie; on ne distinguait pas ses yeux. Je le vis clairement pendant sept à huit minutes; il nageait dans la même direction que le sloop et allait presque aussi vite. *Le dos était composé de bosses ou d'anneaux de la grosseur d'un gros baril, avec un interstice d'environ trois pieds; ces anneaux paraissaient fixes et ressemblaient à un cordon de tonneaux liés ensemble; la queue était sous l'eau.* La partie que j'ai bien vue de l'animal est d'environ cinquante pieds de longueur; le mouvement des anneaux paraissait ondulatoire, mais le sillage de la queue de l'animal traînait visiblement sous l'eau et indiquait un mouvement horizontal; ce sillage était aussi long que celui de notre navire. Enfin, tout à coup le monstre plongea, et depuis il ne reparut plus. »

Tout ce que nous avons passé en revue dans ce long article, au souvenir des sources d'où sont découlés ces récits bizarres et souvent incroyables, n'a fait qu'éveiller en nous des opinions flottantes. Nous avouerons que nous n'avons trouvé que le doute partout où nous espérions trouver de logiques solutions. Nous tenons médiocrement à notre opinion exprimée à l'endroit du phoque pour la sirène; mais le serpent de mer nous semble prêter le flanc à un raisonnement plus admissible, et les passages que nous avons mis en italique dans les récits précédents donneront peut-être quelque valeur à l'expression timide de cette opinion si peu compétente :

Il nous est souvent arrivé, dans nos belles journées de navigation par les chaudes latitudes intertropicales, de voir des apparences de serpent de mer, fantastiques visions qui s'évanouissaient sous le regard observateur des moindres gens de l'équipage. Souvent un nombre infini de marsouins s'allongent sur une seule ligne, quelquefois endormis, quelquefois dessinant leur route en lignes ou en courbes, comme des hirondelles dans les nuages. Rien, avec quelque bonne volonté, ne pourrait mieux ressembler à un corps gigantesque, à un monstrueux serpent, que ces chapelets de marsouins ondulant à la surface de la mer sans rompre une ligne qui parfois s'étend à plus d'un mille vers l'horizon. Maintenant nous nous déroberons à toute conclusion pour répéter avec Shakspeare : « Crois-moi, Horatio, il y a dans le ciel et sur la terre un plus grand nombre de choses que n'en peut inventer toute notre science philosophique... »

Dans un second article, nous essaierons de revêtir d'une forme plus littéraire la légende du *grand cachalot blanc* ainsi que l'histoire du *kraken*, dont les détails se jettent en dehors des limites les plus reculées du merveilleux.

(1) On verra à la fin de cet article [illegible] lières italiques certains passages.

VOYAGES.

LA CATHÉDRALE DE CORDOUE.

LETTRE A MISS BOWLE.

Cordoue, ce 3 mai 1835.

Quand on partirait de Paris uniquement pour venir admirer la cathédrale de Cordoue, on ferait un voyage très raisonnable. J'ai vu bien des monuments; aucun ne m'a paru aussi singulier que celui-ci! C'est un quinconce sur lequel on a mis un toit. Au milieu de cet obscur jardin d'arbres granitiques s'élèvent des masses d'architecture distribuées avec assez peu de régularité et qui ressemblent à diverses fabriques dispersées dans un parc. Ces masses sont le dôme, le chœur et les chapelles latérales de l'église. J'ai considéré ce monument sous le rapport historique plutôt que comme une œuvre d'architecture. Si l'on n'y voulait voir qu'une église, il ne serait pas assez élevé pour son immense étendue en longueur et en largeur. Cette enceinte sert de promenade à la ville de Cordoue; on se croit aux Champs-Elysées de Paris, si ce n'est que les troncs d'arbres sont de marbre, le ciel d'or et les pierres brodées comme une étoffe.

En présence d'un édifice si bizarre, il est naturel que l'histoire absorbe la pensée et que l'art soit oublié. Le plaisir qu'on éprouve tient de la réflexion plus que de l'imagination; ce qu'on voit est le résultat d'une confusion de siècles, de religions, de peuples, dont il n'y a pas, je crois, d'autre exemple dans le monde! Le catholicisme a fait à Cordoue pour le mahométisme ce qu'il avait fait à Rome pour le panthéisme; il s'est emparé d'une mosquée et l'a sauvée en la baptisant.

Mais cette mosquée, avant d'être changée en église, était elle-même déjà l'héritière de deux temples: de celui de Janus sous les Romains, et d'une cathédrale chrétienne sous les rois goths. Tant de métamorphoses ont produit un monument bien singulier; on le décrirait exactement, sans pour cela pouvoir donner l'idée de l'effet qu'il produit à l'œil, car il y a une exactitude incomplète; voilà ce qui m'effraie! Qui croirait que l'architecture, avec ses règles si positives, ses calculs si arrêtés, ses lignes données, ses conditions absolues, peut exprimer mieux qu'aucun autre art le désordre, le vague, le mystère des passions? Voilà pourtant ce qui est arrivé ici!..... J'ai rêvé à ce problème tout le temps que j'ai passé dans la cathédrale de Cordoue.

La mosquée avait été bâtie par Abdérame dans le huitième siècle, et plus tard les Espagnols ont outré le défaut de cet édifice en élevant le sol, qu'ils ont recouvert d'un pavé de briques, peu digne de la magnificence du monument. La base des colonnes reste enterrée sous ce pavé moderne, ce qui fait perdre de l'élégance et de la légèreté à leur partie supérieure.

La mosquée d'Abdérame était, dit-on, deux fois plus vaste que la cathédrale actuelle; mais rien ne justifie cette exagération des admirateurs exclusifs et maniaques du peuple arabe.

Aujourd'hui l'église a six cent vingt pieds de longueur et quatre cent cinquante de largeur. Le roi Abdérame avait voulu faire de cette mosquée le plus magnifique temple de l'islamisme, après celui de la Mecque. Elle a vingt-neuf nefs dans sa longueur et dix-neuf dans sa largeur. Près de mille colonnes (on en compte, je crois, neuf cent soixante) soutiennent le faîte; toutes sont de marbre précieux; il y a même des colonnes de jaspe; elles ont un pied et demi de diamètre et trente-cinq pieds d'élévation.

L'édifice entier a la forme d'un carré long, dont un des côtés s'ouvre sur un cloître immense, qui ressemble à une cour. Au-dessous du pavé de cette cour est une citerne voûtée.

Avant d'entrer dans l'église il faut se promener au milieu de ce cloître, qui sert de parvis à la cathédrale. On voit là des orangers d'une grosseur et d'une antiquité surprenantes. On les dit contemporains des rois maures. De ce bosquet découvert vous entrez dans un bois plus sombre, qui est l'église elle-même, et vous éprouvez une grande surprise; le sanctuaire a un toit; voilà le seul signe qui, au premier coup d'œil, le fasse distinguer du jardin. C'est de tous les temples que j'ai vus, et je crois de tous ceux du monde, celui dont l'aspect rappelle le plus les impressions de la nature; mais c'est une nature de fées, de génies, une nature des Mille et une Nuits. Gardez-vous de penser à une cathédrale; c'est un parterre oriental; c'est le palais de quelque sultane favorite. Pourtant le soir on sent que la féerie s'est changée en religion; à cette heure du recueillement, les murs arabes, dont les ornements disparaissent dans l'ombre, ne sont plus que les parois d'un monument fantastique, changé en un sanctuaire chrétien. De tous ces contrastes il ressort quelque chose d'inexprimable, qui fait sur l'âme une impression qu'on ne peut éprouver nulle autre part. On attend là un spectacle extraordinaire, quelque chose d'étonnant, de merveilleux, et quand on a vu qu'il ne s'y passe rien, on s'en retourne *désappointé*.

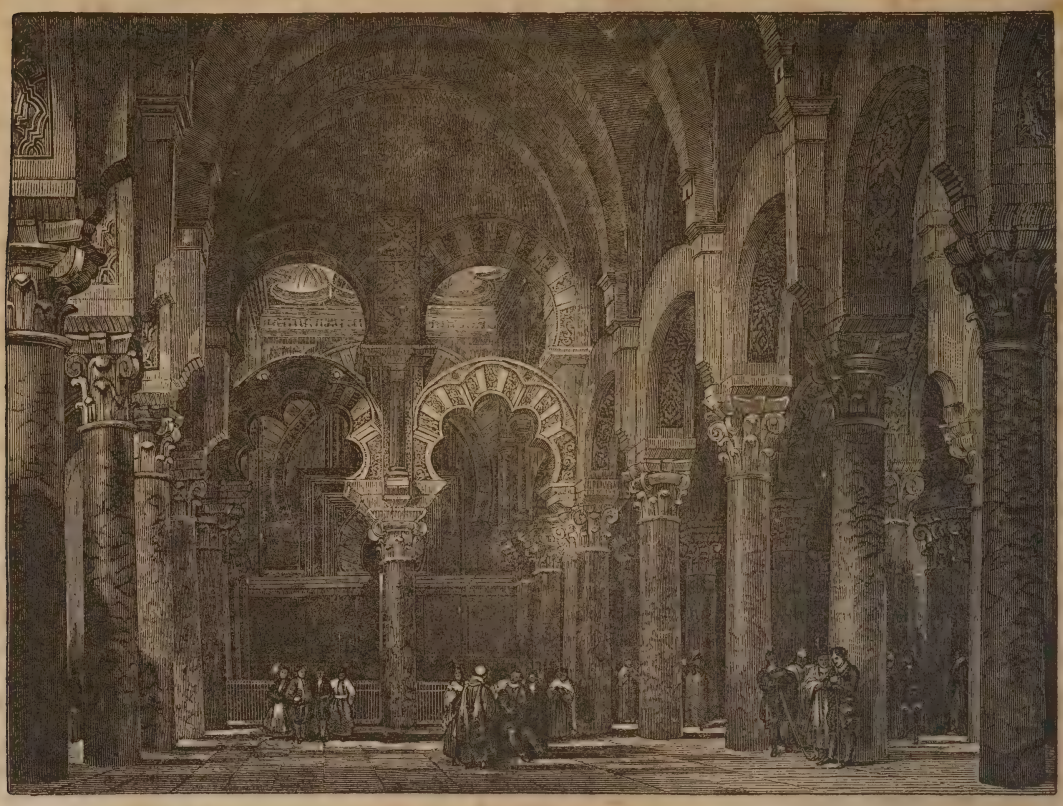
Figurez-vous une esplanade ornée de neuf cent soixante colonnes antiques, peu élevées, toutes de divers marbres les plus rares, qui soutiennent un double rang d'arceaux mauresques à jour, et des compartiments de bois précieux servant de plafond à chacune de ces allées de pierre. Tel est, au premier aspect, la cathédrale de Cordoue.

Du milieu de ce labyrinthe sacré s'élève le dôme; cette coupole gâte un peu l'ensemble de l'édifice, parce qu'elle est moderne; mais les arcs mauresques qui la supportent à une grande élévation me paraissent d'une hardiesse merveilleuse. D'ailleurs, ils sont ornés de seul

tures très fines et d'élégantes mosaïques. Je vous le dis, cela vaut le voyage.

Le maître-autel et le dôme ont été construits au temps de Charles-Quint. Dix-sept portes servent d'entrée à la cathédrale. Elles sont couvertes de sculptures en bronze d'un très beau travail.

Près du dôme est le chœur des chanoines, qui renferme un monument précieux ; ce sont des stalles sculptées en



Vue interieure de la cathédrale de Cordoue.

bois par un artiste de Cordoue, don Pedro Duque Corneja, qui, dans chaque panneau, a représenté un sujet de l'Ancien-Testament. Il a mis dix ans à terminer ce chef-d'œuvre. J'ai vu plusieurs ouvrages du même genre ; je ne me souviens pas d'en avoir admiré d'aussi parfaits que celui-ci ; outre la beauté de l'exécution, il a l'avantage de nous faire faire un cours assez complet de l'histoire sacrée.

A peu de distance du chœur on voit le tombeau de l'artiste, avec une épitaphe où l'on a rendu hommage à son talent.

En face du chœur est le sanctuaire avec son maître-autel, dont l'effet ne détruit pas l'harmonie du temple, et c'est un assez grand éloge. Il y a des chapelles en si grand nombre que je n'ai pu les compter ni retenir leur nom. Cependant chacune a son caractère, chacune mérite un examen particulier ; mais le temps, le temps semble plus court pour le voyageur que pour les autres hommes. Le monument que je vous décris est un monde. Mais Cordoue n'est qu'un point dans la partie de la terre que je veux parcourir cet été ; il faut abréger.

Cette église renferme de bons tableaux, mais dont pas un ne m'a paru du premier ordre. Elle est sous l'invocation de saint Cycle et de sainte Vittoria, frère et sœur martyrisés à Cordoue. Un assez beau tableau représente ce martyre ; il est placé dans une des principales chapelles. Mais ce qui m'a causé une surprise que rien n'effacera de ma mémoire, c'est une espèce de cellule purement mauresque, et dont tous les ornements sont conservés dans l'état où les Maures les ont laissés. Les chrétiens n'ont ajouté aux constructions musulmanes qu'un autel et un tombeau. On se croit à Sainte-Sophie ; la forme de l'arc turc, les bizarreries des dorures, les dentelles de pierre, les broderies de marbre, tout est purement mahométan. Des inscriptions arabes en mosaïque m'ont fait regretter mon ignorance, et pourtant cette ignorance même ajoute un intérêt vague à l'étonnement qu'inspirent ces restes d'édifices profanes, protégés par les vainqueurs des infidèles (1) et sanctifiés par le signe de notre foi.

C'est là que les Maures conservaient un des originaux de l'Alcoran. On vous raconte très sérieusement à Cordoue qu'ils paient un tribut annuel à l'Espagne pour empêcher qu'on ne dise la messe dans leur sanctuaire abandonné.

(1) Lorsque saint Ferdinand conquit la ville de Cordoue sur les Maures, en 1236, la première chose qu'il fit fut de purifier la mosquée et de la consacrer à Dieu.

Quand on pense que ce peuple de mécréants dit de nous aujourd'hui à Tanger ce que nous disons de lui ici, que le Christ seul sépare le monde appelé civilisé du monde barbare, et que malgré leur ignorance moderne, leur apathie, perpétuée par la fatalité... la fatalité!... cet article de foi des peuples paresseux, les Arabes ont fait avancer le genre humain dans les sciences positives, l'esprit se perd à méditer sur des problèmes insolubles. Il faut avouer qu'on ne peut contempler sans trembler le luxe de hasard que la Providence affecte de déployer dans la conduite de l'esprit humain. C'est là que les ravages du libre arbitre sont le plus effrayant. La foi chancelle devant cette mer où la tempête dirige seule une navigation entreprise avec des boussoles que les nochers laissent tomber de leurs mains aux premiers coups de vent. Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de notre science.

Comme un ver qui se tord, la pensée se retourne sur elle-même, s'égare dans de vagues méditations; fatigué de recherches, de doutes, d'études, perdu dans les labyrinthes de la philosophie, épouvanté de sa vanité, l'esprit de l'homme se réfugie dans un monde intermédiaire entre le ciel et la terre dans le monde des arts, et la poésie est retrouvée! non la poésie primitive, mais la poésie de la seconde époque des sociétés, la poésie de la science et de la douleur!!!... Là, le sentiment du beau idéal sert encore de guide à l'âme fatiguée; l'inspiration lui fait reconnaître un maître; le maître lui promet, lui assure une patrie, et tout est réparé. Où le théologien a fait naufrage le peintre et le poète triomphent. Les arts, la poésie et l'éloquence à leur tête sont les héritiers des religions éteintes, comme ils sont les soutiens des religions naissantes.

Quelque point de vue qu'on choisisse dans l'intérieur de la cathédrale de Cordoue, on est sûr de faire un tableau pittoresque, animé, original et éclairé comme par enchantement. C'est de la poésie toute pure (1).

Un peuple de pauvres nous suivait en mendiant; ces figures étaient venues là tout exprès pour nous fournir des groupes de Murillo au bout de chacune des nefs, ou plutôt des allées de ce monstrueux, mais admirable édifice, moitié bosquet, moitié temple, moitié palais.

Des paysans de Valence, dans leur costume différent de tous les autres, varient les compositions. Ces hommes viennent l'été en Andalousie pour travailler à la terre;

ils sont chausses avec des sandales grecques, c'est-à-dire qu'en guise de souliers ils portent des semelles de laine très dures, de l'épaisseur de deux tiers de pouce, attachées par des bandelettes qui rappellent l'antique. D'autres se chaussent avec des peaux de bêtes liées méthodiquement autour de la cheville par des cordes; en général, ils ont le haut de la jambe nu, portent des culottes

(1) Le jour tombe dans l'église par une foule de petits dômes qui donnent à l'édifice une physionomie tout-à-fait orientale. Au haut d'une de ces coupoles, on montre la dent d'un des éléphants qui furent employés à transporter les matériaux nécessaires à la construction de la mosquée.

flottantes, et terminées au-dessus du genou, qu'elles laissent à découvert, comme les caleçons des pêcheurs napolitains. Cependant elles ressemblent plutôt, à cause de leur ampleur, à un jupon écossais ou à la tunique grecque. On les appelle *fustanelle*. Un manteau de couleurs tranchantes, jeté sur une veste de velours ronde et courte, de couleur bleue, et qui est arrêtée autour des reins par une ceinture de soie rouge, complète leur costume. Cet habit est léger, singulier, et, de plus, commode pour ce pays.

Ces hommes plus qu'à demi sauvages s'agenouillaient avec une dévotion édifiante dans les mystérieux, je dirais presque les voluptueux réduits de la mosquée chrétienne. Le soir approchait; ils répondaient des parties les plus reculées de l'église, si sombre et si vaste, aux voix des chanoines renfermés dans le chœur, où ces vieux prêtres féodaux récitaient l'office divin, ou plutôt seigneurial, devant le peuple agenouillé. Que de choses, que de sens dans ces prières aristocratiques! Que d'histoire, que de philosophie dans cette scène! Aux yeux, c'était une explication de l'Espagne; raconté, ce n'est plus rien. Un des tourments des voyageurs sincères, c'est de sentir que ce qu'on dit n'est jamais la traduction exacte de ce qu'on voit. Cela dégoûte d'écrire; la parole humaine a si peu de portée!... Nos langues, essentiellement métaphysiques, ne datent pas de la création primitive; le vrai sublime, celui qui révèle la nature dans ses mystères les plus profonds, est presque toujours hors de la mesure du discours. Aussi les peuples pour qui les mots deviennent tout perdent-ils bientôt de vue ce vrai but de l'existence. Quand le sens religieux est émoussé dans les nations, la prédication prend la place de tous les autres moyens de manifester la vérité; alors les mystères sont rejetés; alors on dit la religion réformée; alors, pour croire, on na plus besoin d'imagination ni de sentiment, l'esprit humain simplifié, c'est-à-dire orgueilleusement rétréci, ressemble à une table où l'on suppute gravement les chances de l'éternité, comme on écrirait un problème de mathématiques sur une ardoise dans une école d'enseignement mutuel; alors l'art de gouverner n'est plus que celui de discuter des systèmes; la politique devient bavarde, menteuse et chicanière; la poésie mesquine, outrée dans la force, niaise dans la grâce, et la société toute matérielle marche progressivement vers le néant!...

Mais je me rappelle que c'est à vous que j'écris, et je renonce à poursuivre ma pensée... Poursuivre la pensée!... Cette expression peint bien l'espèce de guerre qu'on fait à l'idée qui fuit au-delà des mots dès qu'on veut la saisir. La vérité est souvent trop inexprimable. L'esprit la comprend; mais le génie seul peut la communiquer. Qui donc osera s'imposer la tâche du génie?

Cet espoir, ce désir, ce besoin de manifester les vérités que l'on conçoit à ceux qui ne le conçoivent pas, est pourtant ce qui donne la passion d'écrire. Ecrire, c'est faire la chasse aux idées; la vérité est un oiseau voyageur presque toujours plus rapide que le trait lancé pour l'atteindre. Que d'efforts superflus, que de chutes attendent dans sa carrière l'écrivain consciencieux! Passer sa vie à connaître et à faire connaître ce qui est, c'est un péril, c'est un tourment; c'est perdre le bonheur en ce monde; l'amour de la vérité, quand il est sans bornes, conduit inévitablement au martyre... Qu'on ne me cite pas ceux des grands génies (ce mot est synonyme d'apôtre de la vérité) qui ont échappé au malheur de leurs pareils. Il est plus d'une sorte de supplice; le plus terrible n'est pas toujours celui des tenailles, du feu et de la ciguë: ce n'est pas sur la croix, c'est au jardin des Olives que le type divin de tous les sacrifices, que le martyr de la seule vérité pure communiquée aux hommes, que Jésus-Christ a souffert les plus amères douleurs!

On montre aux voyageurs, sur l'une des colonnes de marbre de la cathédrale, une croix gravée, d'après la tradition, par un esclave chrétien qui aurait été enchaîné là du temps des Maures; on assure que cette croix a été tracée là sans autre instrument que l'ongle du malheureux prisonnier. Il faut se laisser persuader beaucoup de choses avant de s'attendrir ou de s'extasier sur ce fait. D'abord il faut croire que la chose même soit possible; il faut croire ensuite que les Maures enchaînaient les chrétiens dans les mosquées. Si vous croyez tout cela, vous croirez aux miracles, et vous serez bien heureux.

Au sortir de l'église, dont l'extérieur ressemble parfaitement à une forteresse arabe, on nous a conduits à l'évêché; un majordome, s'avançant avec un air grave et mystérieux, dont nous cherchions la cause sans la deviner, nous a introduits dans le palais; nous avons su depuis que le prélat faisait la sieste. Il a quatre cent mille livres de rentes. C'est un homme d'une naissance obscure, et que ses talents ont fait avancer dans les dignités de l'Eglise. La constitution du clergé espagnol est républicaine. En France, autrefois, le haut clergé était moins recommandable pour ses mœurs que les ecclésiastiques d'un rang inférieur; en Espagne, au contraire, les grands dignitaires de l'église sont beaucoup plus respectables que les simples curés par leurs mœurs et par leurs lumières. Si l'on ne s'obstine pas à disputer sur des mots, on reconnaîtra que l'Espagne est plus près qu'on ne l'imagine de la forme de gouvernement annoncée depuis si longtemps à la France; et pourtant elle est bien loin de notre richesse et de notre industrie. C'est que les formes politiques ne sont rien en elles-mêmes, et que leur valeur réelle vient uniquement de l'esprit qui a présidé à leur fondation, comme au but que se proposent les hommes qui les perpétuent. Voilà pourquoi les institutions essentiellement libérales du catholicisme n'ont encore servi en Espagne qu'à consolider le despotisme.

Le jardin de l'évêché de Cordoue est un bosquet d'orangers, couvert de fleurs et de fruits; ce lieu de délices, sans cesse rafraîchi par des jets d'eau qui retombent dans des bassins toujours pleins, est bordé aujourd'hui d'un côté par le palais de l'évêque, dont il fait l'ornement, de l'autre par un château mauresque qui était devenu le tribunal de l'inquisition, mais dont on a fait une prison depuis dix ans. La largeur de la rue seule sépare ce redoutable séjour du lieu ravissant où je me suis promené avec une sorte de volupté rêveuse pendant une partie du jour. Sans mon guide, j'y serais resté plus longtemps, enivré que j'étais par cet air du midi, tout chargé de langueur et d'amour; cet air qui perpétue l'orage au fond des cœurs, cet air qui réveille les passions dans l'âme, comme la rosée du soir fait monter vers le ciel les parfums de la terre; cet air qui vous accable, qui vous paralyse, mais qui repose l'esprit par la fatigue même du corps!... L'inquisition, me disais-je?... et mes yeux se tournaient toujours vers les vieilles murailles de la prison mauresque.

Savez-vous que l'imagination est une faculté qui ne s'accorde que rarement avec la bonté, peut-être jamais!... Il faut pour la captiver un mélange de volupté personnelle et de douleurs étrangères; ces douleurs excitent, il est vrai, une sorte de sympathie dans l'âme, mais

sympathie de curiosité plus que de pitié. Pour que l'imagination se livre tout entière à l'enchantement du présent, elle aime que le passé l'épouvante ; les souffrances des autres entrent presque toujours pour quelque chose dans les plaisirs du poète. Les hommes à imagination se croient trop souvent dispensés de la vertu ; elle leur a passé par l'esprit ; ils pensent avoir pratiqué tout ce qu'ils ont compris ; ce sont de grands menteurs ; ils se trompent eux-mêmes, du moins par moment, avant de nous tromper, et leurs propres illusions assurent notre erreur. Plus mobiles que notre pensée, ils jouent la vie ; nous la portons lourdement. Ils ne sont ni bons ni méchants, les poètes... Ils ne sont rien ; car ils n'ont de sérieux que le talent de peindre ce qui les émeut momentanément; ce sont des harpes éoliennes, des échos, des miroirs; tout les traverse. Rien ne vient d'eux, rien ne reste en eux; la réalité leur manque, et les cœurs qui se prennent à leurs séduisantes paroles sont comme des enfants qui voudraient saisir le ciel dans un bassin d'eau transparente. Fuyez, fuyez les poètes ! vous les prenez pour des sources jaillissantes ; ce sont des canaux où l'art a refait la nature, mais où trop souvent coule une eau corrompue. Notre idolâtrie leur sert à nous tromper. Nous en faisons des dieux ; ils ne sont que des missionnaires, et pour la plupart infidèles, car ils n'ont plus le courage de se laisser adorer, et pourtant ils sont dans le secret de leur misère, eux : ils se jugent aussitôt que l'enthousiasme les abandonne ; mais alors ils ne se montrent pas! Le génie ne parle que lorsqu'il est inspiré ; le monde est pour lui un théâtre, sur lequel il ne se produit qu'en costume ; malheur au cœur qui l'écoute et lui voue son amour!

Mais les hommes ordinaires n'ont-ils pas tous les défauts des hommes supérieurs avec le génie de moins? Aimez donc, adorez un Byron, si vous êtes assez infortuné, assez téméraire ou assez heureux pour en rencontrer ; et moi j'aimerai Sapho ou madame de Staël, car la crainte ne me détachera jamais du culte du génie. J'aurais été le valet de Rousseau, l'esclave de Byron, et je me serais cru assez payé de toutes leurs injures, si je leur avais fait sentir une seule fois qu'ils étaient compris par moi comme personne ne les comprend.

Le nom de l'inquisition m'avait donné l'envie de voir les anciens cachots du Saint-Office. A mon retour dans l'auberge, le maître de la maison m'est venu dire d'un air grave et craintif que je me rendrais fort suspect, si je persistais dans le projet que j'avais manifesté. Il ajouta que l'ancien palais de l'inquisition renfermait en ce moment beaucoup de libéraux ; que mon arrivée dans Cordoue avait déjà attiré l'attention de la police dont les espions étaient sur mes traces, et que si je parlais encore de la prison, on croirait que je ne venais ici que pour communiquer avec les ennemis du gouvernement. Sur cet avis j'ai renoncé à voir les cachots du Saint-Office, si bien peuplé par les royalistes, et j'ai protesté contre tout projet hostile de ma part ; mais quand mon officieux aubergiste se fut retiré, je me demandai pourquoi on disait que l'inquisition avait été supprimée. Si elle l'est, il faut avouer qu'on l'a bien avantageusement remplacée ; cette police, moitié pieuse, moitié politique, est devenue, sous quelque nom qu'on la désigne, un des éléments nécessaires de tout gouvernement espagnol.

Pendant quelque temps j'ai voulu douter de cette infirmité de l'état ; mais je suis converti, et je redoute l'espionnage au point de prendre, pour cacher ces lettres si innocentes, autant de précautions que M. Caillé en a prises afin de dérober ses notes aux Maures d'Afrique ; pourtant la vieille Espagne tient son rang, du moins nominalement, parmi les nations civilisées de l'Europe.

Cordoue, si on la juge comme une ville ordinaire, est un endroit hideux ; le pavé disjoint et mobile empêche de marcher dans cette saison. Les rues, toujours encombrées de pierres roulantes, sont de plus remplies d'ânes et de mulets chargés de bottes de blé vert qu'on vend dans les carrefours et sur les places. Cette marchandise salit la ville entière, à laquelle elle donne l'apparence d'une grande étable ouverte de tous côtés.

Le costume des hommes est souvent très soigné ; c'est le chapeau espagnol comme partout, la veste andalouse de drap ou de velours, avec des broderies et des ganses, la culotte de tricot courte et serrée, garnie d'un rang de boutons depuis la ceinture jusqu'à la jarretière ; enfin des guêtres de cuir élégamment brodées. Il n'y a pas de milieu entre ce costume recherché et celui des pauvres, qui n'est qu'un amas de lambeaux pittoresques moins dégoûtants.

Nous venons de voir danser le boléro sur la place principale ; malheureusement cette danse nationale n'est plus guère exécutée en public que par des hommes, excepté au théâtre ; mais là elle est trop calculée pour l'effet, ce qui lui ôte de son originalité. Les danseurs que j'ai vus aujourd'hui étaient les mêmes gens qui, ce matin, portaient les insignes à la procession de la Sainte-Croix du mois de mai, fête que je ne connaissais pas. J'ai trouvé que ces danseurs avaient des mouvements vifs, mais sans grâce ; ils s'accompagnaient avec des castagnettes, tout en sautant au son d'une musette monotone.

Beaucoup de monde était rassemblé sur la place pour assister à ce divertissement vraiment espagnol. J'y ai vu plusieurs prêtres. Le système religieux s'accommode parfaitement ici du mélange des choses réputées profanes chez nous, et des choses sacrées. Ce que les prêtres espagnols redouteraient, surtout pour la religion, c'est ce respect avec lequel on la met à la porte en lui faisant la révérence ; c'est ce qu'on fait en France. Mais ici elle est la base de tout, elle se mêle à tout, et comme elle n'est exclue de rien, elle modifie tout.

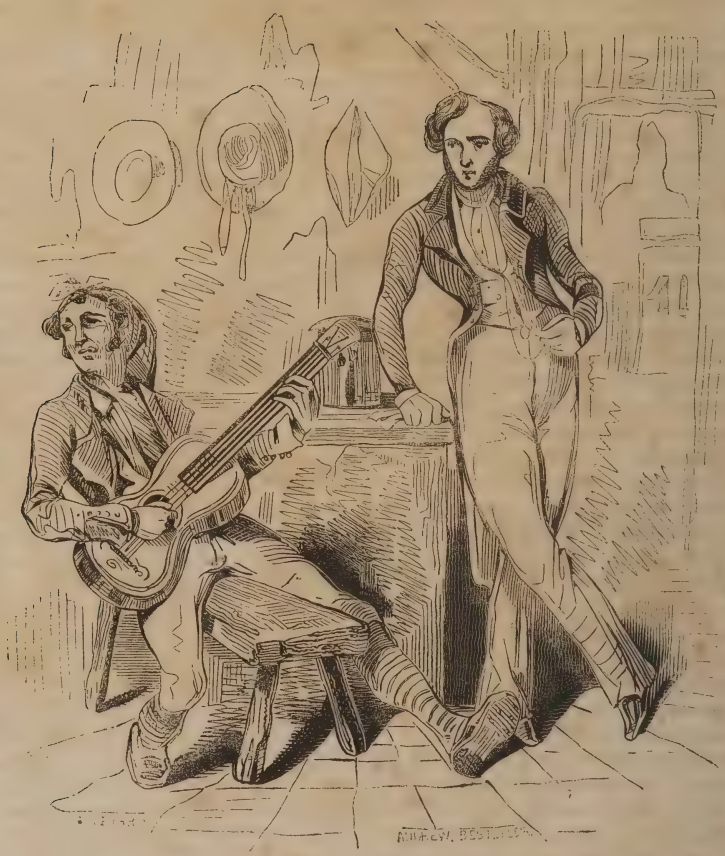
En me retirant du milieu d'un groupe et en traversant des flots de peuple, j'ai aperçu plusieurs hommes enveloppés dans des manteaux sous lesquels on voyait passer le bout d'une carabine, arme obligée de quiconque s'éloigne de la ville, ne fût-ce que de deux cents pas. Grâce à la permission de porter un fusil, les Espagnols se croient plus libres que nous chez nous ; on ne met pas, comme ici, les gens en prison sur des soupçons ; mais on leur défend de se rassembler armés sur la place publique.

Au moment de retourner à l'auberge, j'ai entendu sonner l'*Angelus* ; les danses ont été subitement interrompues ; tous les hommes et même les prêtres ont ôté leurs chapeaux ; chacun a fait à voix basse, d'un air recueilli, une courte prière, puis la vie a recommencé. Pourquoi ces démonstrations publiques de piété me paraissent-elles singulières? Y a-t-il de quoi s'étonner de voir un peuple resté d'accord avec lui-même? Oui ; les hommes qui, comme nous, se croient les plus civilisés de l'Europe, sont devenus souverainement inconséquents, ce qui fait qu'ils s'émerveillent en rencontrant des gens dont les actions sont l'expression sincère de leurs idées.

J'ai été commander un chapeau à l'espagnole ; le marchand jouait de la guitare et chantait : il m'a fait attendre sa réponse jusqu'à la fin du boléro ; quiconque n'exami

nerait pas les cnoses très attentivement croirait que les Espagnols ne vivent que pour s'amuser. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ici le travail n'a d'autre but que de procurer à l'homme le moyen de ne rien faire. On dirait que le gouvernement a pour système de rendre tout difficile. Il laisse subsister des douanes entre les diverses provinces de l'intérieur du royaume. Rien de ce qui vient de Madrid n'entre à Cordoue sans être examiné à la porte, et une foule d'objets sont assujettis à payer des droits: c'est ce qu'on appelle ici respecter les libertés locales, et s'opposer aux abus de la centralisation. Quant à moi, je me ressens encore plus de l'ennui des douanes que des inconvénients de la police, qui cependant tracasse les étrangers ici comme dans tout le royaume. Je ne donnerai plus d'autre nom à ce pouvoir que celui d'inquisition simplifiée. L'ancienne inquisition était en politique ce que la machine de Marly était en mécanique. Quant à la religion, elle n'a depuis longtemps plus rien de commun avec cette pieuse institution, dégénérée en machine politique chez un peuple à demi africain et sous un gouvernement oriental.

Le marquis DE CUSTINE.



ÉTUDES HISTORIQUES.

LA DERNIÈRE NUIT D'UNE REINE.

597.

Félix Davin, mort à Saint-Quentin le 3 août 1836.

On était en plein hiver, et jamais la ville de Paris, qui ne s'étendait pas alors au-delà de la petite île qui forme aujourd'hui la Cité, n'avait été assaillie par une pluie plus violente et par des vents plus impétueux. Les maisons les plus solides et jusqu'à celles qui n'étaient point couvertes de chaume et bâties en cloisons de terre, se sentaient ébranlées jusque dans leurs fondements. La Seine elle-même mugissait et semblait vouloir sortir de son lit pour inonder la ville, ce qui ne lui arrivait alors que trop souvent. Aussi chacun, plein de crainte, se te-

nait chez soi, écoutant ces bruits sinistres avec terreur, et priant Dieu de détourner de dessus Paris les fléaux qui le menaçaient.

Arrivé depuis une semaine de la ville de Rome, où il avait été chercher des reliques que lui accordait le pape, l'évêque de Tours, Grégoire Florentius, songeait avec regret au ciel pur et au climat heureux de l'Italie, si différents de l'horrible tempête qui mugissait en ce moment. Plus d'une fois, alarmé par quelque redoublement de fracas, il quitta le volume de parchemin sur lequel il écrivait pour se tourner vers deux prêtres, ses vicaires, dont l'un dormait profondément, tandis que l'autre tournait dans ses doigts les grains d'un rosaire. Mais honteux de son agitation, en voyant le calme de ces hommes, il reprenait son travail, qui consistait à revoir, sur la prière du pape, certains passages de son *Historiæ ecclesiasticæ Francorum libri decem.* Il en était à l'un de ces passages qui montrent combien, à cette époque, le christianisme naissant était déjà la proie de misérables discussions de mots et de subtilités théologiques, aujourd'hui non-seulement sans valeur, mais encore tout-à-fait inintelligibles, et qui rétrécissaient aux proportions ridicules de l'ergotage la religion de Jésus, qui serait encore une sublime philosophie, si elle n'était la loi divine.

« Je crois, écrivait-il, je crois donc en Dieu, le Père tout « puissant; je crois en Jésus-Christ, son Fils unique, « notre Seigneur Dieu, né du Père, non créé; je crois « qu'il a toujours été avec le Père, non depuis un temps, « mais antérieurement à tous les temps; car celui-ci ne « pouvait être appelé Père s'il n'avait un Fils, et il ne pouvait y avoir un Fils s'il n'y avait un Père. Ceux qui « disent : *Il était quand il n'était pas*, je les repousse « avec horreur, et j'affirme qu'ils sont rejetés du sein de « l'Eglise. Je crois que le Christ est le Verbe du Père, par « qui toutes choses ont été faites. Je crois qu'il est le « Verbe fait chair, et que, par sa mort, le monde a été « racheté; je crois qu'en lui c'est l'Homme, et non le « Dieu, qui a été soumis à la Passion. Je crois qu'il est « ressuscité le troisième jour, qu'il a délivré l'homme « perdu, qu'il est monté au ciel, où il est assis à la droite « du Père, et d'où il viendra juger les vivants et les morts. « Je crois que le Saint-Esprit a procédé du Père et du « Fils, qu'il n'est ni inférieur, ni postérieur à eux, mais « leur égal; qu'il est Dieu de toute éternité avec le Père « et le Fils, qu'il est consubstantiel à eux en nature, égal « en toute-puissance, co-éternel en essence, en sorte qu'il « n'a jamais existé sans le Père et le Fils, et qu'il n'est « inférieur ni au Père ni au Fils. Je crois que cette sainte « Trinité subsiste dans la distinction des personnes; et « qu'autre est la personne du Père, autre celle du Fils, « autre celle du Saint-Esprit. Je confesse dans cette Tri- « nité une seule Divinité, une seule puissance, une seule « essence. Je crois que la bienheureuse Marie, vierge avant « l'enfantement, est vierge encore après. Je crois que « l'âme est immortelle, mais cependant qu'elle ne parti- « cipe point de la divinité. Enfin, je crois fidèlement tout « ce qui a été établi par les trois cent dix-huit évêques « assemblés en concile à Nicée. Touchant la fin du monde, « je crois ce que j'ai appris de nos pères, c'est-à-dire que « l'Antechrist introduira d'abord la circoncision, se don- « nant pour le Christ; ensuite il placera sa statue dans le « temple de Jérusalem pour la faire adorer, comme nous « lisons que l'a dit le Seigneur : *Vous verrez l'abomination de la désolation dans le lieu saint.* Mais le Sei- « gneur lui-même fait voir que ce jour est inconnu à tous « les hommes, lorsqu'il dit : *Quant à ce jour ou à cette « heure-là, nul ne les sait, ni les anges qui sont dans le « ciel, ni le Fils, mais le Père seul.* Et ici nous répon- « drons aux hérétiques qui nous attaquent et soutiennent « que le Fils est inférieur au Père, puisqu'il ignore ce jour. « Qu'ils sachent donc que ce fils est le peuple chrétien, « duquel Dieu a dit : *Je serai leur père, et ils seront mes « fils.* S'il eût voulu parler de son Fils unique, il n'eût « jamais, en effet, placé les anges avant lui, et il dit : *Ni « les anges qui sont dans le ciel, ni le fils;* ce qui montre « qu'il s'agit ici non de son Fils unique, mais de son peu- « ple adoptif. Notre fin, c'est le Christ lui-même qui, dans « son inépuisable bonté, nous accordera la vie éternelle, « si nous nous convertissons à lui. »

Il en était là, lorsque tout à coup un bruit de chevaux et d'hommes d'armes se fit entendre, et se dirigea vers le logis occupé par Grégoire de Tours.

A ce bruit, l'évêque tressaillit; le vicaire, qui priait, joignit les mains en s'écriant : *Miserere mei Deus, secundùm magnam misericordiam tuam*, et l'autre vicaire qui dormait s'éveilla dans un désordre d'idées où dominait la peur.

Soudain, la troupe s'arrêta devant la porte, que frappèrent aussitôt violemment des masses d'armes, et une voix cria :

— Ouvrez, de par la Reine Frédégonde!

Quelques serviteurs s'empressèrent d'obéir; la porte cria sur ses gonds, et un page, tout dégouttant de pluie, entra, sans autre formalité, jusque dans la chambre où travaillait Grégoire de Tours. L'aspect de ce messager n'était pas fait pour rassurer, car son visage pâle, encadré dans de longs cheveux noirs en désordre, exprimait une inquiétude sinistre.

— De la part de la reine Frédégonde, dit-il, mon Père, il faut me suivre au palais, sur l'heure et sans retard.

— Mon fils, répondit l'évêque avec un sourire forcé, quand bien même je voudrais me soustraire à cette invitation, je n'en vois guère les moyens, car votre escorte paraît formidable. Je ne vous demande que le temps de dire une courte oraison.

— Vous aurez le temps de prier au palais, car on y a besoin de vos prières. Ne perdez pas de temps; venez.

Et prenant lui-même un manteau de fourrure d'ours qui se trouvait là jeté sur le lit de l'évêque, il en enveloppa le vieillard, l'entraîna vers un cheval tout sellé, que tenait par la bride un des hommes de l'escorte, et tous partirent au grand galop.

Après environ dix minutes de marche, ils arrivèrent devant le palais établi dans les Thermes de Julien. On les attendait, car aux premiers signaux que donna de loin le page, avec le cor qu'il portait en bandoulière, les portes s'ouvrirent et l'escorte entra sans ralentir la rapidité de sa marche, et pour faire halte seulement dans les cours intérieures.

Bien des pensées s'étaient succédé dans l'esprit de l'évêque de Tours durant le trajet de son logis au palais de la reine; et, il faut le dire, ces pensées étaient de nature peu rassurante. Il connaissait la reine, et, quoiqu'il ne l'eût offensée en rien, il ne pouvait augurer que des prévisions sinistres sur son entrevue avec elle; car, avec de bons desseins, elle ne l'eût point envoyé chercher de la sorte pendant la nuit. Ce fut en recommandant son âme à Dieu qu'il descendit de cheval, et qu'il fut introduit dans une vaste salle, où il trouva la reine étendue sur une couche formée de peaux d'animaux féroces et que recouvraient de riches tissus. Grégoire n'avait point vu cette princesse depuis le jour terrible où le saint évêque

avait osé lutter contre la volonté royale et prendre la défense de Prétextat(1). Il eut de la peine à la reconnaître dans le fantôme livide qui lui apparut sur la couche royale, à la clarté des flambeaux que tenaient deux femmes, immobiles comme des statues.

Grégoire de Tours s'avança près de la reine, se prosterna suivant les usages orientaux introduits par les Romains jusque dans cette cour barbare, et attendit en silence que Frédégonde lui adressât la parole.

Au lieu de menaces, au lieu de vengeance, l'évêque, non sans étonnement, reçut de la reine l'ordre de se relever et de s'approcher du lit.

— Mon père, lui dit-elle d'une voix faible, j'ai besoin de vos prières et de vos exhortations, car vous êtes un saint aimé de Dieu, et le peuple parle avec transport des miracles obtenus par votre intercession.

— Reine, répliqua l'évêque avec humilité, je ne suis qu'un pauvre pécheur, et l'un des plus indignes serviteurs de Dieu.

— A votre voix, dit-on, les maladies guérissent et les infirmités cessent. Mon père, il faut que vous éloigniez la mort qui vient à moi.

— Dieu seul peut opérer de tels miracles; je vous le répète, c'est à Dieu seul qu'il faut les demander, car je ne suis qu'un pauvre pécheur.

— Je comblerai de dons ton église de Tours. Je ferai faire une châsse d'or massif aux reliques que tu rapportes de Rome. Je t'accorderai la grâce de dix prisonniers; je te donnerai tout l'or que tu me demanderas. Guéris-moi.

— Je ne puis que prier Dieu pour vous.

— Prie-le, prie-le; car je ne puis mourir à présent, vois-tu. Mon fils Clotaire n'est point encore d'âge à régner paisiblement, et si je meurs c'en est fait de lui, c'en est fait du repos du royaume; or ce repos m'a coûté cher! Il a fallu verser bien du sang pour le cimenter. Guéris-moi.

— Je vous le répète, puissante reine, les miracles n'appartiennent qu'à Dieu, et il ne les dispense pas à ma voix.

— Tu me refuses. Ah! tu ne sais donc pas que je suis la reine? tu ne sais donc pas que d'un signe de ma tête je puis faire tomber la tienne? J'ai des supplices qui prolongent les tortures pendant une semaine sans relâche, évêque, et je m'en sers pour punir la désobéissance. Guéris-moi donc, ou prépare-toi à souffrir et à mourir.

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse, répondit Grégoire en s'agenouillant.

Frédégonde bondit sur sa couche comme une lionne, et, saisissant un sifflet d'argent, elle en donna un signal qui rappela tous ceux qu'elle avait naguère éloignés par un geste de la main.

— Qu'on saisisse cet homme et qu'on le poignarde, s'écria-t-elle.

Les serviteurs hésitaient à porter une main sacrilége sur le prélat, lorsqu'un jeune homme s'élança prompt comme l'éclair, renversa Grégoire, et leva sur lui son poignard prêt à frapper. C'était le page qui avait amené l'évêque.

— Un instant encore, dit la reine. Attends un nouvel ordre pour en finir, Karl, mon brave, mon fidèle Karl. Obéiras-tu, Grégoire?

— *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum!* murmurait le vieillard.

Tout à coup Frédégonde s'apaisa devant cette résignation.

— Au loin Karl! Qu'on me laisse seule avec cet évêque, que personne n'entre avant que mon sifflet ne l'appelle. Allez.

On obéit. L'une des torches que tenaient les deux esclaves fut placée sur un bras de fer attaché dans la muraille pour cet usage, et Grégoire, encore tout étourdi de la scène qui venait de se passer, se trouva seul avec la reine.

— Tu ne peux donc pas me guérir, tu n'as donc point le pouvoir des miracles? Me le jures-tu sur ton salut?

— Je le jure en face de cette image de mon Sauveur!

— Alors si tu ne peux m'aider à vivre, Grégoire, il faut que tu me prépares à mourir, et ce n'est guère un devoir plus facile. Entends-tu? mourir! Quoi! demain, quoi! tout à l'heure peut-être, il ne restera rien de ma volonté! Je ne serai plus là pour protéger ce que j'ai si difficilement édifié; ce que j'ai payé au prix de mon repos en ce monde, et peut-être de mon salut dans l'autre! car Dieu ne me pardonnera jamais tout le sang que j'ai versé; jamais, n'est-ce pas, évêque?

— La miséricorde de Dieu est infinie, reine; profitez donc du temps qui vous reste encore pour mériter cette miséricorde, et pour obtenir à force de repentir le pardon de vos fautes. Sauvez votre âme, renoncez à la terre pour ne plus penser qu'au ciel.

— Il ne peut y avoir de pardon pour moi devant Dieu.

— Un cri de repentir, un seul cri de repentir peut trouver grâce devant Dieu. N'est-il pas écrit: *Frappez et il vous sera ouvert?* Repentez-vous.

Frédégonde se souleva lentement sur sa couche et regarda fixement Grégoire. Elle était belle encore: ainsi penchée, demi-nue, les cheveux épars, on aurait dit une statue de marbre, toute blanche à l'exception des yeux et de la chevelure, comme en faisaient alors les artistes barbares de cette époque, à l'aide des monuments romains qu'ils défiguraient.

— Et il pourrait y avoir pardon pour moi? demanda-t-elle encore une fois.

— Repentez-vous, le temps presse. La mort peut-être tient le bras levé sur vous.

(1) Mérovée, fils de Chilpéric, avait quitté ses parents pour épouser Brunehaut, veuve de Sigebert, et devenir tuteur du jeune Childebert, et gouverneur d'Austrasie. Poursuivi par la colère de son père et de Frédégonde, il vint s'y dérober au tombeau de saint Martin. Grégoire refusa de le livrer. Le roi, furieux, vint à la tête de son armée assiéger Tours, jurant qu'il ne respecterait pas le pieux asile que les païens eux-mêmes révéraient. Mérovée se sauva déguisé et alla rejoindre sa nouvelle épouse. Le roi et Frédégonde songèrent alors à tourner leur vengeance contre Prétextat, évêque de Rouen, qui avait célébré le mariage de Mérovée. Quarante-cinq évêques furent assemblés à Paris en 577, pour le juger. Chilpéric se fit lui-même son accusateur. Son ressentiment était si actif et les torts de l'évêque si apparents que la condamnation allait être prononcée. Grégoire prit vivement la défense de l'accusé, ranima le courage des évêques; un plus mûr examen dut remplacer un jugement qui n'eût été que l'expression de la volonté et de la colère du roi. Chilpéric essaya tous les moyens d'ébranler ou de séduire Grégoire: tout fut inutile; ce prélat défendit, sans nulle faiblesse, la dignité épiscopale et les droits de l'accusé. Cependant, d'après des aveux obtenus par une fausse promesse de pardon, Prétextat fut dégradé et banni, jugement que Grégoire trouva fort rigoureux, mais qui satisfit si peu la vengeance de Frédégonde, que plus tard elle fit assassiner l'évêque de Rouen. Bientôt Grégoire eut à se défendre lui-même auprès de Chilpéric; des calomniateurs, suscités par Frédégonde, accusèrent l'évêque de Tours de discours injurieux au roi et de complots contre son autorité. Malgré le danger de se remettre aux mains d'un roi faible et d'une reine furieuse, Grégoire se rendit à l'assemblée des évêques, près de Soissons. Chilpéric, tout livré qu'il fût à Frédégonde, conservait le respect dû au saint caractère d'évêque. Grégoire fut admis à se justifier seulement par des serments faits sur les autels; cette justification était par là même si complète que l'assemblée des évêques fut sur le point d'interdire le roi des sacrements, et que les faux témoins furent sévèrement punis.

— Sois donc mon confesseur, évêque, et reçois mes aveux. Tu vas entendre de terribles paroles, mais songes-y bien, les rois ne peuvent point se soumettre aux règles de conduite des autres hommes. Ce qui est crime pour le vulgaire devient nécessité pour eux.

— Vous n'êtes plus la reine en ce moment, mais une pénitente qui doit avouer ses fautes, les soumettre à son confesseur et se repentir, interrompit solennellement Grégoire.

La reine frémit à cette hardie interruption, elle devant qui naguère personne n'osait élever la voix sans qu'elle le permît. Mais bientôt elle reprit des pensées plus calmes et dit :

— Que Dieu me donne la force de tout dire et à toi la force de tout entendre.

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit! fit l'évêque, je vous bénis et vous écoute en confession, parce que vous êtes dans la vraie foi du concile de Nicée et que vous repoussez avec horreur les infâmes hérésies d'Arius et de ses fauteurs. Parlez, ma fille; ce n'est plus un pécheur comme vous qui vous écoute, c'est le Saint-Esprit.

Frédégonde s'inclina sous la bénédiction du prêtre et se recueillit quelques instants.

— Je ne suis point de sang royal, dit-elle enfin.

Et cet aveu lui coûta bien, car une vive rougeur empourpra son visage et s'étendit jusque sur son sein.

— A l'heure de la mort tous les mortels sont égaux devant Dieu.

— Mais, toute pauvre fille que j'étais, je sentais au fond du cœur une voix secrète qui me promettait de la puissance; aussi je n'eus point de repos avant d'être placée

La Confession.

parmi les filles de la reine Audovère, épouse du roi Chilpéric. Ce prince me vit et m'aima. « Si j'étais veuf, me dit-il un jour, tu serais reine. » Le soir même il était veuf.

Grégoire frémit.

— Rassure-toi, prêtre, ce n'est point encore du sang versé. Audovère venait de mettre au monde un enfant. Elle et moi, quand il compta neuf jours, nous le portâmes dans la chapelle, où j'eus soin que ne se trouvât pas la mère de la reine qui devait le tenir sur les fonts. « Soyez vous-même la marraine de votre fils, » lui dis-je. Le prêtre, que j'avais gagné à prix d'or, n'avertit pas la reine qu'en cédant à ce conseil son mariage avec Chilpéric devenait sacrilége et devait être rompu. La cérémonie s'accomplit et je courus chez le roi.

— Vous n'avez plus de femme, lui dis-je, et je lui contai ma ruse.

— Bien fait, dit-il; la reine va sur l'heure entrer dans un couvent; je divorce avec elle. Je vais donc pouvoir épouser enfin la belle Galswinthe, sœur de Brunehaut. En effet il me préféra cette fille d'Athanalgide, roi d'Espagne, cette belle-sœur de Sigebert, roi d'Austrasie. Elle était belle, elle était jeune, c'était une rivale redoutable... Un an après j'étais reine de France. On avait trouvé Galswinthe morte dans son lit...

— Mon Dieu! soyez miséricordieux, elle se repent! murmura Grégoire.

— Sigebert voulut venger la mort de sa sœur, déclara la guerre à Chilpéric, et nous assiéga dans Tournay. Encore quelques jours et je tombais en son pouvoir. J'avais deux pages, deux fidèles pages, natifs de Thérouane. Je leur remis des poignards empoisonnés. Trois jours après, l'armée de Sigebert s'éloignait de Tournay, emportant avec elle le cadavre de son roi, percé de deux coups de poignards; puis, Brunehaut tomba dans mes mains, Brunehaut qui avait voulu me perdre, elle et ses filles. Je la jetai dans un cloître, à Rouen; là, chaque jour, par mon ordre, on la déchirait à coups de verges et en répétant : *Au nom de la reine Frédégonde.*

Grégoire cacha son visage dans ses deux mains.

— Chilpéric avait de sa première femme trois enfants qui devaient régner après la mort de leur père et au détriment de mes fils : tous les trois moururent; enfin Chilpéric lui-même tomba sous les coups de Landry, et je devins régente du royaume. Tu vois bien que ton Dieu ne peut me pardonner!

— Continuez votre confession, pénitente.

— Faut-il te dire ce que tu sais; l'assassinat de l'évêque Prétextat qui avait osé me désobéir, la tentative inutile que je fis faire par deux clercs contre les jours du roi d'Austrasie et contre Gontran lui-même; Gontran, roi de Bourgogne, Gontran, mon bienfaiteur, qui m'avait protégé contre Childebert quand je n'avais plus pour asile et pour royaume, que la nef d'une église... Voilà tout.

Quand elle eut fini, elle éleva sur le prêtre des regards pleins de doute, de désespoir et d'attente. Alors Grégoire se releva de toute la hauteur de sa taille et s'avança près de la couche, avec majesté.

— Frédégonde, demanda-t-il d'une voix solennelle, vous repentez-vous sincèrement?

— Je me repens.

— Êtes-vous résignée à subir la pénitence que le Saint-Esprit va vous imposer par ma bouche?

— J'y suis résignée.

— Comprenez-vous toute l'énormité de vos forfaits, et reconnaissez-vous que vous méritez l'enfer et la damnation éternelle?

— Je le reconnais.

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, écoutez donc et obéissez.

Dépouillez-vous de tous les insignes de la royauté, ordonnez que l'on vous couche sur la cendre, et faites rassembler autour de vous toute votre cour, afin que les témoins de vos crimes et de votre puissance, voient votre humiliation et entendent vos paroles de repentir. Demandez-leur pardon du scandale que vous leur avez causé; abaissez-vous, car le pardon de Dieu est seul à ce prix.

— Je t'obéirai, prêtre.

— En outre, jurez-moi, jurez sur le livre des saints Évangiles, que si Dieu ne vous appelle point à lui maintenant, que si vous guérissez...

— Guérir! guérir! Tout espoir de guérison n'est donc point perdu? Oh! tu sais ce que je t'ai promis si tu faisais ce miracle...

— Jurez-moi d'entrer dans un cloître et d'y passer le reste de vos jours dans la pénitence et à pleurer sur vos crimes.

— Un cloître à moi! Es-tu gagné par mes ennemis? Ah! prêtre, tu ne sais donc pas que je puis encore me venger, que je puis encore abattre ta tête, félon...

— Au nom de Dieu, par le salut de votre âme, repentez-vous; repentez-vous, il ne vous reste pas une heure pour vous sauver de l'enfer. Repentez-vous!

— Je me repens, mais pas de cloître! entends-tu bien? Je veux mourir, comme j'ai vécu, reine, reine de Soissons et de Lutèce.»

Elle prit son sifflet d'argent et en tira quelques sons qui firent accourir un page.

— Que l'on me couche sur de la cendre, et que chacun entre librement dans le palais pour écouter l'amende honorable de la reine Frédégonde qui se meurt.

C'était un étrange et grand spectacle que cette reine, naguère si terrible, étendue sur la cendre aux pieds d'un évêque et entourée de ses serviteurs et de ses gardes. Quelques torches seules éclairaient les groupes formés autour de Frédegonde, et jetaient sur elle leur clarté vacillante.

— Ecoutez-moi, dit-elle, je demande pardon à Dieu et aux hommes. Qu'ils me pardonnent et que la miséricorde divine soit précédée de la miséricorde terrestre. Ouvrez les prisons et dites aux captifs : — Vous êtes libres, priez pour la reine. Merci! merci!... Es-tu content, évêque Grégoire?

Le prélat se mit à deux genoux, bénit la reine, et commença la cérémonie de l'extrême-onction. Puis, quand il eut terminé, il se tourna vers la foule qui s'était agenouillée à son exemple.

— *De profundis*, mes frères, dit-il.

L'âme de Frédégonde était devant Dieu.

Frédégonde fut enterrée dans l'église Saint-Germain-des-Prés. « Il y a dans le chœur de cette église, dit le « père Daniel, un tombeau sur lequel on voit la figure « plate d'une reine, en mosaïque; on prétend que c'est « la figure de Frédégonde, et l'inscription le dit. Il y a « beaucoup d'apparence que cette figure est originale et « que ce n'est point un ouvrage fait plusieurs siècles « après la mort de la princesse qu'il représente, comme le « sont les tombeaux de Childebert et de Chilpéric, qu'on « voit dans la même église. »

M. Lenoir croit que cette mosaïque en émaux est de l'an 600, mais que l'inscription :

Fredegondia regina, uxor Chilperici regis,

est d'une date plus récente. Ce monument se trouve au musée des monuments français.

FÉLIX DAVIN (1).

(1) Ce jeune écrivain, que la mort est venu arrêter au moment où son talent, longtemps mûri par l'étude, allait prendre un développement plus complet encore, a succombé le 3 août 1836, à une longu

et douloureuse maladie qui est venue l'enlever à son avenir littéraire, à ses travaux et à son bonheur domestique. Car Félix Davin, homme d'une probité sévère, de mœurs douces et pures, et du caractère le plus affectueux, avait cherché, dans la vie de la famille, un abri contre les agitations de la vie artistique.

Félix Davin, en outre de plusieurs études historiques, fort remarquables, publiées dans les Revues et surtout dans le *Musée des Familles*, et des articles d'une critique haute et loyale écrits pour le *Mercure*, a fait paraître douze volumes, dont voici les titres :

ROMANS HISTORIQUES.

Le Crapaud, ou l'Espagne en 1823; 2 vol. in-8.
Une Fille naturelle [illegible], règne de Henri II; 2 vol. in-8.

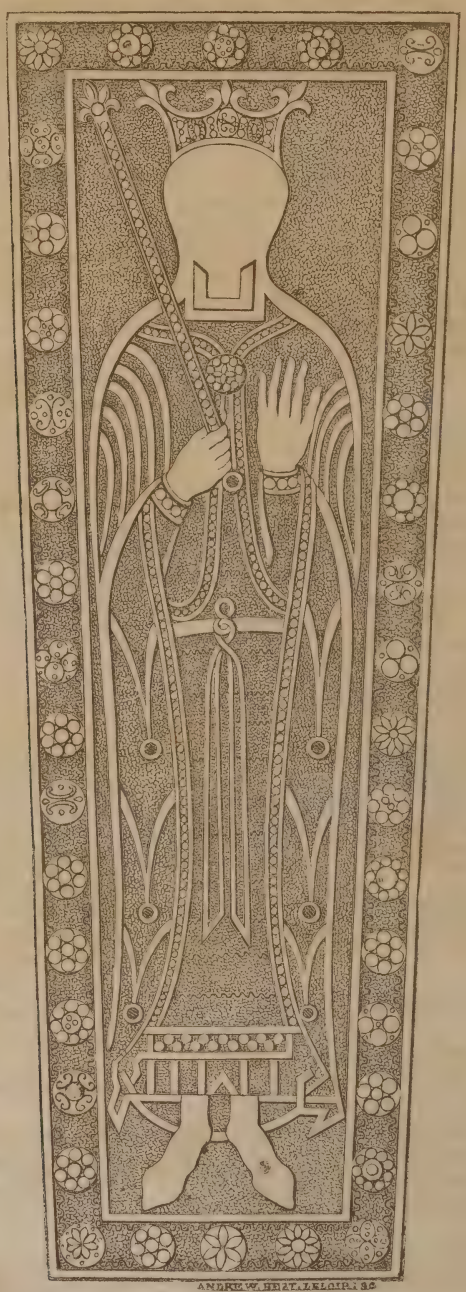
ROMANS INTIMES ET ANALYTIQUES.

Les Deux Lignes parallèles, ou le Frère et la Sœur; 1 vol. in-8.
Une Séduction; 1 vol. in-8.
La maison de l'Ange, ou le mal du siècle; 2 vol. in-8.

ROMANS DE MOEURS.

Ce que regrettent les Femmes; 2 vol. in-8.
Histoire d'un Suicide; 2 vol. in-8.

Dans quelques semaines paraîtra, du même auteur, un volume de poésies. Plusieurs des vers de ce recueil ont été écrits par le jeune poète peu de jours avant sa mort.



Pierre sépulcrale de Frédégonde.

L'UN ET L'AUTRE.

I. Villa-Garcia. *La première rencontre.*

.... Arcades ambo.

Charles-Quint, avant de s'ensevelir dans le cercueil de Saint-Just, avait légué à Philippe, avec son immense empire, une foule de serviteurs dévoués, prêts à servir le fils comme ils avaient servi le père, de leur tête et de leurs bras, dans les conseils ou dans les armées. Parmi tous ces dévouements dont Philippe II recevait l'héritage, il n'y en avait pas de plus inviolable et de plus passionné que celui de don Luis Quixada, grand commandeur de Castille, brave soldat à cœur de lion et d'enfant, que Charles avait invinciblement enchaîné à lui, moins encore peut-être par l'ascendant de son génie que par la confidence de ses faiblesses. Don Luis avait reporté sur le fils toute l'idolâtrie dont il avait entouré Charles-Quint. C'était bien du reste un seigneur espagnol de vieille race, comme les tableaux de Velasquez nous en représentent, grave et majestueux sous le velours, et qui avait conservé du séjour des camps une habitude de franchise et de loyauté dont le monarque dissimulé s'accommodait fort. Aussi Philippe II, souverain à la façon de Louis XI, semblait-il perdre à son égard une partie de sa réserve habituelle et le traiter en favori.

Tout le temps dont son service auprès du roi lui permettait de disposer, don Luis Quixada le passait à peu de distance de Valladolid, dans son château de Villa-Garcia, occupé de l'éducation d'un orphelin pour lequel Magdalena Ulloa, sa noble épouse, rivalisait avec lui d'amour et de soins.

Personne au château, pas même le confesseur de dona Magdalena, ne savait sur l'enfant plus que ceci :

Un jour de l'année quinze cent quarante-six, pendant que Charles-Quint était à Ratisbonne et que l'on croyait don Luis auprès de l'empereur, don Luis était arrivé à l'entrée de la nuit, sans suite, sans un seul écuyer à Villa-Garcia. Il portait devant lui, enveloppé dans son manteau, le petit Juan qui poussait de faibles cris comme un enfant qui vient de naître. Don Luis s'était enfermé quelque temps avec dona Magdalena, puis était reparti à la nuit close. On remarqua que son cheval était couvert d'écume et qu'il ne portait pas sur ses harnais les armes de la maison de Quixada. Bien des commentaires circulèrent dans le château et dans les environs sur cet enfant mystérieux ; mais le temps les fit cesser peu à peu et ils ne se réveillaient que parfois aux questions indiscrètes de quelque étranger.

L'enfant, qui se nommait Juan, fut élevé au château sous les yeux de dona Magdalena, noble et simple femme qui paraissait avec résignation à la cour tous les grands jours d'étiquette, mais n'avait de bonheur qu'à se retrouver dans la solitude de Villa-Garcia avec sa vie mélancolique et ce foyer de tendresse sérieuse auquel il aurait fallu pour aliment les magnifiques joies de la maternité. Dona Magdalena se mit à chérir Juan comme le fils de ses entrailles, prépara le développement de ses premières pensées et de sa jeune intelligence. Elle fut la mère de son âme et prit sur lui un ascendant de haute raison dont il ressentit les effets jusqu'à la fin de sa carrière.

Quixada ne le chérissait pas moins qu'elle. Au milieu d'un incendie qui éclata dans son château, on le vit sauver l'enfant avant de courir à sa femme et ne pas s'inquiéter ensuite des flammes qui dévoraient la demeure de ses ancêtres ; plus tard il prit soin de le former à tous les exercices qui entraient dans l'éducation de la jeune noblesse et à cette loyauté dont il était lui-même le meilleur maître.

Juan surpassa bientôt par son adresse dans tous les exercices les rivaux qu'on lui avait donnés pour exciter son émulation. Nul ne donnait de plus beaux coups d'épée, nul ne savait mieux courir la bague, tenir une lance ou dompter un cheval.

Et Quixada le regardait faire avec une grande joie pleine de tendresse. Le révérend père chargé d'instruire Juan dans les lettres se félicitait peu, il est vrai, des progrès de son élève. Juan se contentait d'être brave comme César et n'aimait pas sa langue. Le latin et les livres lui répugnaient fort ; c'étaient tous les jours de nouvelles plaintes sur son compte.

Quixada se promettait bien de lui remontrer sévèrement la nécessité des études qu'on lui imposait ; mais il oubliait toujours à sa vue ses projets de sévérité, et se mettait à lui conter les beaux faits d'armes des grands hommes de guerre avec lesquels il avait vécu, du temps de l'empereur, comme il le disait avec emphase.

Juan l'écoutait avec ravissement.

Et Quixada s'en allait, disant en lui-même que l'enfant n'était pas bien coupable après tout ; qu'il n'avait pas besoin de savoir le latin comme un clerc, ne devant pas être pape ; que lui d'ailleurs n'avait jamais pu déchiffrer un mot de ce grimoire, et qu'il n'en était pas moins réputé bon catholique et homme de sage conseil.

Nous avons dit que Juan prenait pour compagnons dans ses jeux et dans ses exercices les enfants des gentilshommes du voisinage. Quixada, qui encourageait ces réunions, les organisa régulièrement et institua des prix pour récompenser le plus brave et le plus adroit, si bien que les hommes s'intéressèrent à ces jeux d'enfants et que les principaux jours de réunions devinrent des rendez-vous auxquels les dames ne manquèrent pas d'accompagner leurs maris, chacune parée de ses plus brillants atours.

Dans ces sortes de tournois qui allaient bien à l'esprit chevaleresque des Espagnols, Juan s'était conquis une place que personne ne songeait à lui disputer, la première. L'habitude de sa supériorité avait endormi jusqu'à la jalousie qu'elle avait pu éveiller d'abord ; il ne luttait plus que par courtoisie et on appelait encore vainqueur celui qui l'était après lui.

La plus solennelle de ces joutes avait lieu vers le milieu de septembre. Pour ce jour-là, tous les amours-propres étaient aiguisés longtemps à l'avance. C'était parmi les spectateurs à qui paraîtrait avec les plus belles mules, le plus fringant équipage, la suite la plus splendide. Parmi les enfants, c'était à qui l'œil rayonnerait le plus loin, à qui le cœur battrait le plus vite.

Ce jour-là revenait donc.

Au milieu d'une arène qu'abritaient de grands chênes verts et le feuillage épais des catalpas, distingués chacun par la couleur des rubans qu'ils portaient, les concurrents faisaient de leur mieux. Juan déployait sa grace et son adresse habituelles; mais il trouvait un rival digne de lui dans un jeune homme dont les vêtements simples contrastaient avec l'élégante recherche de ceux de ses rivaux. Ce jeune homme suivait pas à pas Juan dans tous ses plus merveilleux coups et attirait sur lui toute la faveur qui s'attache à une renommée nouvelle lorsqu'elle va prendre place à côté d'une vieille réputation établie.

Aussi cette fois y eut-il une couleur victorieuse de proclamée à côté de la couleur qui jusque-là triomphait seule. Aussi cette fois l'attention et les regards des dames ne se portèrent-ils pas seulement sur Juan, le bel enfant aux yeux bleus, brunis alors par le dépit d'un partage qui lui semblait une défaite;

Mais aussi sur son heureux rival, noble jeune homme à pose d'inspiré, au regard ferme, et dont les lèvres étaient ombragées par le reflet d'une légère moustache, plutôt indiquée que présente.

Juan demanda qui était le nouveau venu; on ne le savait pas. Tout ce qu'on put lui dire, c'est qu'il logeait depuis quelques jours au monastère de l'Epine, dont le sous-prieur était son oncle.

Quelques instants après, Juan qui ne pouvait le quitter des yeux, le vit se retirer nonchalamment à cheval, par un sentier dans lequel les piétons seuls osaient s'aventurer parfois; il monta aussi à cheval et le suivit.

Le sentier dans lequel ils étaient entrés ne pouvait plaire qu'à des voleurs ou à des poètes, tant la nature y avait semé d'obstacles et de contrastes; c'était un sentier tel que Louis XI les aurait voulus tous auprès de son château de Plessis-les-Tours. La lumière du jour y pénétrait à peine, et si, dans quelques parties, quelque rayon de soleil plongeait curieusement à travers les hautes cimes des arbres qui en formaient le dôme, il venait mourir sur la couche épaisse des végétations secondaires qui en étaient comme le plafond. Le terrain, composé de feuilles mortes qui rendaient sous les pieds des chevaux un son criard, avait comme une mer ses rescifs et ses coraux; çà et là quelques ondulations d'herbes hautes et touffues indiquaient la présence d'un ruisseau invisible dont il fallait se défier. Enfin à un endroit, où les arbres en se clairsemant semblaient annoncer la lisière du bois et le voisinage de la plaine, un large ravin ouvrait ses flancs déchiquetés; pour le franchir, il ne se présentait pas d'autre secours que celui d'un vieux hêtre renversé en travers de l'abîme. Le premier voyageur, qui allait toujours sans avoir l'air de remarquer les obstacles de la route et le compagnon qui suivait obstinément ses traces, ne parut pas s'apercevoir du danger auquel il s'exposait sur ce pont jeté avec une si redoutable insouciance. Il lâcha la bride de son cheval et s'en remit à l'instinct de la bête et à la sûreté de ses jambes du soin de le conduire.

Juan, arrêté au bord du ravin, le suivait des yeux, dans sa périlleuse traversée, avec l'horrible intérêt et le gonflement de poitrine qu'on éprouve à l'aspect d'un homme endormi qui marche tranquillement au bord d'un toit; mais lorsqu'il le vit arriver sain et sauf au bout de son pont d'écorce où il aurait dû trouver vingt fois la mort, il ne sentit plus pour lui qu'un mouvement de haine profonde, et, prenant un peu de champ, il enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval, lui fit franchir le ravin par un élan qui eût semblé impossible, et vint retomber à côté de l'étranger.

— Au diable l'importun! murmura l'autre comme s'il sortait d'une rêverie, je ne le retrouverai plus... le voilà parti!... Puis, reconnaissant son adversaire:

— Dieu vous garde, señor, dit-il avec un gracieux salut.

— Êtes-vous gentilhomme, lui demanda Juan brusquement et encore un peu ému du saut qu'il venait de faire.»

Son interlocuteur, étonné de la question qu'il lui adressait, hésita avant de répondre:

— Mais si je n'avais pas droit à ce titre, je n'aurais pas pu vous combattre.»

Juan se mordit les lèvres et continua:

— Vous n'êtes pas de ce pays. D'où êtes-vous?

— D'Alcala de Hénares, auprès de Madrid, répondit-il.

— Et qu'est-ce que vous faites?

— Je ne sais plus pourquoi je vous réponds, reprit-il; je finis mes études à Madrid, sous Juan Lopez, un maître précieux et que je vous souhaite. Cet homme-là vous apprendrait une foule de choses fort utiles, entre autres à bien parler et à bien vous taire.

— J'entends, señor; et le nom de votre père?

— Grand saint Michel, mon patron! je ne me croyais pas si patient, dit le jeune homme en arrêtant son cheval. Mon père, ajouta-t-il, mon père se nomme Rodrigues Cervantes de Saavedra; c'est plus que vous ne pouvez dire du vôtre.

— Voilà un coup de langue qui vaut un coup d'épée, ne le trouvez-vous pas? dit Juan; et, sautant à bas de son cheval, il dégaîna.

— Comme il vous plaira, dit l'autre.» Il descendit tranquillement, se passa dans un bras la bride de son cheval et de l'autre se mit en garde.

Evidemment cet adversaire, impassible et froid, occupé seulement à écarter la lame qui menaçait sa poitrine, gardait une grande supériorité sur Juan qui fondait impétueusement sur lui, songeant à peine à se couvrir. Cependant il fut le premier légèrement touché à l'épaule; mais alors il changea de rôle. Ses yeux s'animèrent et en quelques secondes Juan était désarmé.

— Maintenant, dit-il en lui montrant son épaule avec un bon et franc sourire, votre épée a payé ma parole. Nous sommes quittes, pardonnez-moi.

— Donnez-moi votre main, dit Juan; j'aime mieux être votre ami que votre ennemi, et il faut que je sois l'un ou l'autre.

Les deux jeunes gens remontèrent à cheval et causèrent chacun de ses désirs et de ses espérances; car ils étaient à l'âge où l'on désire et où l'on espère.

Le bel âge, comme cela s'appelle.

— Moi, disait Juan, je serai soldat. Voilà un métier! Don Luis, mon protecteur, dit bien qu'il n'y en a pas d'autre. Il m'a promis de me donner des hommes à commander et il le fera comme il l'a dit; car il est très puissant. Comprenez-vous? dire un mot et se voir obéi, être craint par des hommes qui se font craindre eux-mêmes! commander enfin! C'est un grand bonheur! aussi je m'y prépare. Tous mes compagnons, je me persuade qu'ils sont mes soldats et je les fais aller... cela m'instruit. Oh! la guerre! la guerre! Et puis, arrivent les jours de bataille, les jours de fête, à la suite desquels on reçoit quelque nouveau grade ou un beau ruban. Quand vous rentrez dans les villes, toutes les villes vous regardent pas-

ser, les cloches de toutes les églises sonnent en votre honneur, les dames sont aux fenêtres, aussi belles, mais en bien plus grand nombre que tout à l'heure; et pendant ce temps on a l'air de ne faire attention qu'à ses soldats, tandis qu'on pense à mille choses. Oh! c'est une joyeuse vie. On est fort et on soutient le faible, on se bat pour le bon droit, et, lorsqu'on l'a fait triompher, comme si vous n'étiez pas assez récompensé par la victoire, il y a des gens qui vous bénissent. Au bout de tout cela, on devient célèbre, le roi sait votre nom! Un jour peut-être il vous parle... le roi!

— Vous oubliez bien des choses dans cette vie-là, reprit son compagnon. Vous commandez à quelques hommes; mais il y en a bien d'autres qui vous commandent, et de ces deux situations l'une ne compense pas l'autre; et puis, comme vous le dites, arrivent les jours de bataille. Ces jours-là, vous n'êtes pas précisément le soutien de la faiblesse ou du bon droit, ce qui mettrait souvent plusieurs chances contre vous; c'est un autre mobile qui vous fait combattre; c'est, par exemple, l'ambition, quelque chose d'assez laid, ou la gloire, quelque chose d'assez incompréhensible, et surtout c'est un ordre du général qui vous dit d'aller en avant... sans commentaire. Alors, qu'une balle vous casse la tête, je ne dis rien; à la bonne heure; mais qu'elle aille maladroitement contre l'os d'un bras ou d'une jambe, adieu la célébrité! le roi ne saura pas votre nom et vous n'avez pas la joie d'être vainqueur, vous n'avez pas la consolation d'être mort. Vous êtes un invalide, c'est-à-dire un homme qui a besoin du secours des autres, un homme destiné à conter aux petits enfants des histoires que les petits enfants s'ennuient d'entendre toujours. C'est là une triste existence.

— Vous êtes jeune et vous parlez comme un vieillard, dit Juan. Eh bien! vous, qu'est-ce que vous ferez? ajouta-t-il, et avant tout à quoi étiez-vous occupé, lorsque je vins vous interrompre?

— J'achevais, répondit Cervantès, la réponse d'une bien modeste personne, la Violette, à une orgueilleuse dame, la Rose. Je faisais ce que je veux faire toujours, j'arrangeais des rimes au bout de mes pensées. Voilà mon grand bonheur à moi. M'en aller devant moi, libre comme l'air, regardant le ciel, regardant les arbres, ouvert aux idées qui veulent me venir, les recevant bien comme des hôtes, et ne les quittant pas sans les avoir nourries et vêtues de mon mieux. C'est là une vie qui me plaît, indépendante, s'il en existe. Puis, un jour, toutes ces pensées que vous avez gardées si longtemps en vous, vos enfants chéris, maintenant ce sont des hommes, et vous les livrez au monde. Le monde, selon la forme qu'ils ont adoptée pour se présenter à lui, s'entasse pour eux dans une salle, ou pour eux encore se recueille et s'isole, et il applaudit en eux leur père.

— Je crois vous comprendre, dit Juan; vous êtes ce qu'on appelle un poète. Êtes-vous riche?

— Non, dit Cervantès, il faut que je travaille; mais j'ai besoin de peu de chose et, s'il plaît à Dieu, mes œuvres me suffiront.

— C'est que je vais vous dire, reprit Juan; je ne crois pas qu'être poète soit un métier, un bon métier en tout cas et qui fasse vivre. L'autre jour, il est venu au château de Villa-Garcia un homme qui avait des vêtements tout sales et tout râpés. On l'a fait changer d'habit et on lui a donné à manger, car le pauvre diable mourait de faim. C'était un poète qui demandait à don Luis la permission de lui dédier un ouvrage. Il nous a raconté sa vie, qui est fort misérable; il a une pièce qui est applaudie le soir, mais le matin on ne l'applaudit pas, et il a des créanciers qui le pressent, un libraire qui ne le paie pas et un repas à faire qu'il ne fait pas toujours. Il s'est plaint beaucoup de tous ses confrères qui le maltraitent dans leurs écrits, et pourtant il nous a assuré que parmi tous ces gens-là lui seul a du talent. Enfin sa langue ne respectait rien; il nous a dit du mal de tout le monde, excepté de don Luis qu'il flattait à tout propos. Je ne puis vous comparer à cet homme; mais cela me fait peur pour vous. Avec les sentiments que vous avez, comment ferez-vous pour vivre? Je crains bien que la liberté dont vous parlez ne soit que la liberté de mourir.

— Merci, Juan, vous dites vrai, peut-être. Je me berce aussi de mes illusions, vous voyez.

— Ne blasphémez pas ainsi contre vos espérances, reprit Juan, il faut y croire comme en Dieu! Je vois que nous cherchons tous deux la même chose après tout, vous par la poésie, moi dans les armes; c'est la gloire. A nous comme aux autres elle s'offre avec ses fatales alternatives qui ne rebutent pas les forts. Ne pas y croire! mais lorsque je cesse d'y penser le jour, la nuit mes espérances grandissent bien autrement dans mes rêves. Je vous le dis, Michel, je vois alors d'étranges choses, des hommes qui me parlent à genoux comme à un prêtre ou à un roi, des hommes auxquels je commande et avec douceur, tant je me trouve au-dessus d'eux. Ce sont des rêves, bien; mais il faut avoir confiance en nos deux patrons d'abord, saint Michel et saint Jean, qui sont de grands saints, et ensuite en Dieu.

— Ce que je cherchais seulement, dit Cervantès, c'était le bonheur. »

La nuit qui commençait à tomber les força de se séparer, pour retourner, l'un au monastère, l'autre à Villa-Garcia.

— Donc, Michel, vous ne croyez pas à la gloire, dit Juan?

— Non, Juan, répondit Michel Cervantès; mais je crois aux rêves. »

II. Le Mont Toros.

Ambo.

A quelques jours de là, Juan reçut de don Luis Quixada, qui était retourné à Valladolid auprès de Philippe II, une lettre qu'il ne pouvait se lasser de lire. Elle lui apprenait que lui Juan serait présenté le lendemain au roi, au roi qui chasserait dans la forêt du mont Toros; qu'il eût à s'y préparer comme à tout ce qui pourrait lui arriver, ce jour devant être pour lui un grand jour plein de choses imprévues.

Il courut auprès de dona Magdalena sa mère, comme il l'appelait, et lui conta ses rêves, ses espérances, tout son bonheur.

« Juan, mon fils, lui répondit-elle, il vous arrivera sans doute demain tout ce que vous souhaitez, plus encore, peut-être. Demain sera pour vous un jour bienheureux, mais un jour redoutable aussi. Vous verrez pour la première fois le monde que vous ne connaissez pas. Le monde, Juan, n'est pas comme une mère. Pour beaucoup c'est un ennemi, pour vous ce sera pis, un flatteur. Il faudra conserver tout votre cœur, Juan, quoique le monde ne tienne pas beaucoup à cela. Vous

aimerez toujours la vérité, n'est-ce pas? Pour reconnaître ceux qui vous la diront, vous n'avez qu'à comparer leurs paroles à celles que vous entendiez ici, parce qu'ici on vous a traité en homme. Ne l'oubliez pas et soyez reconnaissant, cela vous portera bonheur. Vous arriverez donc à une haute fortune et je m'en réjouis, dit-elle en pleurant, mais vous nous quitterez et... Juan, Juan, ne vas pas oublier que je suis ta mère! »

Juan fut triste ce soir-là, parce que dona Magdalena pleurait, et la nuit ses rêves ne lui présentèrent pas de foules agenouillées devant lui. Il se vit page du roi d'abord, ensuite officier dans ses armées, c'est-à-dire qu'il rêva tout simplement de fines plumes blanches, de lames de Perez y Salaciel, de chevaux andaloux et d'autres choses.

Le lendemain, à l'aurore, lorsque Juan s'éveilla, il eut quelque hésitation à reprendre sa vie réelle. Il lui arrivait l'aventure d'Aboul-Hassan, le dormeur éveillé des contes arabes.

Des hommes qu'il ne connaissait pas s'empressaient autour de lui pour le servir; à la place de ses vêtements ordinaires il trouvait un riche costume, et tandis qu'il s'habillait, les petites vitres de sa fenêtre grinçaient dans leurs châssis de plomb aux déchirantes harmonies des cors.

Quelques instants après, monté sur un magnifique cheval, il accompagnait don Quixada et s'enfonçait avec lui dans les bois qui couvrent les alentours de Villa-Garcia et l'un des revers du mont Toros.

Ils allaient tous deux en silence, le vieux seigneur préoccupé par je ne sais quel croisement d'idées tristes et joyeuses; Juan sous le poids de toutes ses surprises et d'une énervation physique contre laquelle le moindre soulèvement de la pensée lui eût été impossible ou insupportable. C'est qu'en effet tout autour de lui n'était que silence et repos. Le bourdonnement des insectes dans l'air avait perdu ses notes stridentes pour n'être plus que sourd et assoupi; et les feuilles des arbres étaient à peine soulevées par les derniers courants de la brise du matin qui s'enfuyait. Tout s'arrangeait donc pour le calme, tandis qu'au loin les cors avec leurs turbulentes fanfares semblaient batailler contre les cloches du monastère de l'Epine, sonnant à toutes volées.

Don Quixada et Juan prêtèrent en même temps l'oreille à un froissement de branches qui s'entendait dans le fourré du bois, et bientôt ils virent s'avancer avec précaution un vieux cerf dont l'immense ramure était couronnée de feuillage. La noble bête, troublée depuis le matin dans sa retraite, cherchait à en sortir. Elle s'arrêta devant eux, les regarda et rentra paisiblement dans le bois.

Cependant, à mesure qu'ils approchaient du haut de la montagne, le tumulte devenait plus distinct. Les hurlements sauvages des chiens répondaient plaintivement aux cris et aux coups des valets, et les voix des hommes qui s'appelaient, couchés à terre, couraient le long des échos.

Ils étaient arrivés au sommet du mont Toros. Quixada descendit de cheval et dit à Juan d'en faire autaut. Alors cette vieille tête grise qui ne s'était courbée que devant Dieu et devant le roi se mit à genoux devant le jeune homme, lui demanda d'une voix rauque la permission de lui baiser la main et lui dit : Altesse.

Juan l'embrassa sur les joues et sur les cheveux et lui répondit : Mon père!

Quand ils remontèrent à cheval, ils eurent devant les yeux un beau spectacle. Les grandes plaines ordinairement désertes qui se déroulent du mont Toros à Valladolid étaient couvertes au loin d'une foule en habits de fête sortie de la ville. Sur un plan plus rapproché s'avançait l'éblouissante cavalcade de la noblesse espagnole à la suite de son roi; et, adossé contre les hautes montagnes qui bordent l'horizon, le monastère de l'Epine, avec ses grands pans de murailles noirs et les solennels avertissements de ses cloches, semblait commander à tous, au milieu de la joie et de l'orgueil, des pensées de mort et d'humilité.

La chasse commençait, et quelques piqueurs entrèrent au grand galop dans l'allée d'où sortaient don Quixada et Juan. Ils s'y échelonnèrent de distance en distance, de manière à ne laisser qu'une issue du côté de la plaine à la bête qu'on allait débucher.

Don Quixada et Juan étaient à quelques pas du gros de la chasse.

Le commandeur de Castille descendit de cheval avec son enfant adoptif, et il l'entraîna, tête nue, aux pieds d'un homme qui marchait en avant de la foule des seigneurs. — Le roi! dit-il.

Juan ne voyait plus et n'entendait plus; il lui passait devant les yeux des milliers d'étincelles; il lui entrait dans les oreilles ce bourdonnement qui arrive à l'homme qui se noie.

Bientôt il sentit une main qui le retenait, et il se trouva devant la face du roi d'Espagne, lequel lui demanda en souriant s'il savait quel était son père.

Juan rougit en regardant Quixada.

— Votre père, lui dit Philippe, était un grand homme, c'est un saint maintenant. Nous sommes tous deux fils de Charles-Quint. Et il l'embrassa. Messieurs, ajouta-t-il en se retournant, faites honneur à don Juan, prince d'Autriche, notre frère.

Les seigneurs les plus rapprochés du roi, qui l'entendirent seuls, crièrent : — Vive don Juan! Ceux qui étaient plus éloignés jugèrent que le roi commandait d'attaquer. Aussitôt tout s'ébranla. Les chiens, découplés, partirent, les cors résonnèrent, le cerf se lança dans la plaine, les chevaux des plus jeunes seigneurs s'emportèrent à sa poursuite, malgré l'étiquette, et les hurlements des chiens, les sons des cors, les hennissements des chevaux, les cris des hommes, confondus dans une sauvage harmonie, semblèrent entraîner dans leur tourbillon bruyant la campagne et les bois eux-mêmes.

Le roi déclara que la chasse était terminée; qu'il n'en avait jamais fait de plus heureuse; et en retournant à Valladolid il interrogea son jeune frère sur sa vie passée, sur ses goûts et sur ses désirs.

— Grâce à Dieu, sire, répondit don Juan, mon ambition est celle que devait avoir le fils de Charles-Quint et votre frère, je voudrais être soldat dans votre armée.

Philippe II, qui avait réservé à son frère un chapeau de cardinal, ne répondit pas.

Lorsque le roi passa devant le monastère de l'Epine, tous les moines en sortirent la croix en tête et entonnèrent le magnifique chant d'allégresse de l'église catholique.

Juan avança son cheval du côté d'un jeune homme qui se tenait à la porte de l'abbaye.

— Bonjour, Michel, lui dit-il.

— Bonjour, Juan, répondit l'autre; on dit que le fils de Charles-Quint est là, montrez-le-moi donc?

— Michel, répondit don Juan, on dit que c'est moi, je n'en suis pas encore sûr.

III. Lépante.

... Ambo.

Le royaume de Chypre était tombé au pouvoir des Turcs, et les barbares mesuraient, de cette position avancée, les pays chrétiens qu'il leur plairait de convertir à la religion du Prophète. L'Asie, obéissant à la loi fatale qui donne aux idées, comme à l'Océan, un flux et un reflux, allait reverser sur l'Europe les croisades dont l'Europe l'avait inondée. Les princes chrétiens, à la voix du pape Pie V, qui était monté d'une cellule de jacobin à la chaire de l'Apôtre, se confédérèrent pour opposer une digue au fléau. A toutes les armées, commandées par tant de chefs illustres et rassemblées pour la défense de ces deux choses solennelles, la vie et la foi des populations, il fallait imposer pour chef commun quelqu'un de ces noms puissants que la foule prononce avec amour; un homme d'ambition assez grande pour contenir toutes les autres; un homme enfin capable de commander à des hommes et digne, après Dieu, de les conduire à la victoire.

Le choix des princes tomba sur un général illustre déjà par la destruction des Maures infidèles du royaume de Grenade, et dont les premiers triomphes étaient d'heureux augure pour la cause sainte qu'il embrassait. On décerna le titre de généralissime, avec le souverain commandement des armées navales de l'Espagne, de Rome et de Venise, à don Juan d'Autriche, enfant chez qui l'expérience, cette vieillesse de l'âme, remplaçait déjà les années.

Don Juan n'avait plus, pour veiller auprès de lui comme une providence don Luis Quixada, son guide; le vieux soldat était mort obscurément aux portes de Guéjar, en Espagne, d'un coup de flèche adressé peut-être à son enfant adoptif. Après lui, personne qui s'interposât entre les fougueux désirs de don Juan et les inquiétudes de son terrible frère et monarque; mais seulement des espions chargés de surveiller l'oncle de don Carlos comme ils avaient surveillé le neveu. En outre, la seule femme qu'il eût aimée, Marie de Mendoza, était morte; il semblait que là où il portait ses affections il portât aussi la mort. Don Juan vieillissait donc et pouvait commander aux hommes.

Son escadre, que montaient une foule de seigneurs de toutes les nations, se rendit d'abord à Gênes, où don Juan, après avoir été complimenté par les vice-rois d'Italie et par les ambassadeurs des principales puissances chrétiennes, fit aussitôt voile pour Naples, où le nonce du pape, le cardinal Antonio Perenotte, lui présenta le bâton de commandement, et conduisit ensuite ses vaisseaux dans le port de Messine où il rallia les escadres de Rome et de Venise. Et, le 16 septembre 1571, la flotte, composée de deux cent dix galères, de six grandes galéasses, de vingt-cinq vaisseaux et de quarante frégates, appareilla, précédée de deux brigantins que don Juan envoya sous les ordres du chevalier Andrada pour reconnaître les forces des Turcs.

Ceux-ci, après avoir ravagé Corfou, toutes les îles de l'Archipel et Céphalonie, venaient de rentrer dans le golfe de Lépante et avaient opéré une partie de leur désarmement, persuadés que les chrétiens ne rouvriraient pas cette année la campagne. Lorsqu'ils apprirent les mouvements de l'armée chrétienne, Ali et Pertau, les deux pachas de terre et de mer en firent porter la nouvelle à Constantinople. Leur avis était d'éviter la rencontre; Sélim leur donna ordre de combattre jusqu'à l'extrémité. Privés du secours des vaisseaux barbaresques qui avaient déjà repris la route d'Afrique, ils firent monter à la hâte sur leur flotte six mille spahis, tirés des forteresses du golfe, et envoyèrent en reconnaissance le vieux pirate Caragiali, qui pénétra pendant la nuit au milieu de la flotte chrétienne et en compta lui-même les vaisseaux.

Don Juan était arrivé le 7 octobre de grand matin à la hauteur des îles Curzolari, les anciennes Echinades, à huit lieues de Lépante.

Alors il convoqua un conseil de guerre auquel assistaient tous les principaux chefs de l'armée.

Don Luis Requesens, grand-commandeur de Castille, que Philippe II avait mis à toutes les places de Quixada dans le royaume et auprès de don Juan, l'homme inévitable et prudent qui se trouvait partout et toujours pour interrompre, comme une mauvaise ombre, les rayonnements glorieux du jeune prince, lui conseilla la retraite, obéissant aux ordres secrets qu'il avait reçus. Juan plein de confiance dans les promesses du pape, et encouragé par la voix puissante de Paul Odescalchi, évêque de Pienne, et par celle qu'il entendait au fond de son cœur, fit ordonner l'attaque et continua de s'avancer vers Lépante.

Bientôt on eut en vue la flotte turque qui venait à la rencontre des chrétiens, étalant en ordre de bataille la ligne immense de ses voiles poussées par un vent favorable.

Ali et Pertau se tenait au centre, défendu par les plus fortes galères, tandis qu'Ulucciali, sangiac d'Alger, à la gauche, et Mehemet et Sirocco, pachas d'Alexandrie, à la droite, menaient de front les deux ailes. Ceux des soldats qui étaient les plus rigides observateurs de la loi du prophète, les vrais croyans, remarquèrent avec chagrin et avec de tristes pressentiments qu'on n'avait pas conservé cette fois, dans l'ordre de bataille, la forme du signe sacré, le *Croissant*.

Don Juan partagea sa flotte en quatre divisions, dont trois de front égal, distinguées chacune par la couleur de leurs enseignes, gardaient entre elles l'intervalle que peuvent occuper quatre galères.

Le marquis de Sainte-Croix, qui avait la réserve, reçut défense de prendre part au combat que tous les vaisseaux de l'ennemi ne fussent engagés.

Quand ses dispositions furent prises, Juan se prosterna et invoqua pieusement Dieu et la sainte Vierge.

Depuis le matin les prêtres exhortaient les équipages de tous les vaisseaux et parlaient sur un texte donné par le cardinal Antonio Perenotte : *Fuit homo missus à Deo, cui nomen erat Joannes.*

Don Juan descendit dans un brigantin et parcourut encore une fois son front de bataille pour encourager ses soldats à bien faire.

Une main sur son épée, il leur présentait de l'autre l'image du Dieu crucifié, pour lequel ils allaient combattre, et leur demandait leur sang pour celui qui les avait rachetés de son sang.

Puis il leur faisait entendre, dans les vaisseaux des Barbares, les implorations de plusieurs milliers de leurs frères courbés sur la rame et déchirés à coups de fouet, et les chants de fête des Turcs que la brise leur apportait.

Don Juan d'Autriche.

Il leur montrait encore ces galères chargées de chaînes qu'Ali avait préparées pour eux, et enfin leur promettait au nom de Dieu la victoire.

Et les soldats enthousiasmés choquaient leurs armes et répétaient entre eux : *Ea es verdadero hyo del emperador*, il est vrai fils de l'empereur.

Ensuite l'étendard amiral, aux armes des confédérés, fut hissé à bord de la capitane et assuré d'un coup de canon, qui servit de signal au combat. Don Juan courut le premier attaquer le vaisseau amiral des Turcs et l'action s'engagea sur toute la ligne.

A l'aile gauche, les Turcs, au commencement du combat, firent plusieurs décharges de flèches ; l'une d'elles frappa à l'œil le général des Vénitiens, Augustin Barbarigo, qui vécut encore assez pour assister au triomphe des armes chrétiennes. Contarini, son neveu, qui prit le commandement à sa place, fut tué dans l'action ; mais les troupes exaspérées de la mort de leurs chefs se battirent avec tant de furie que les Turcs épouvantés abandonnèrent leurs vaisseaux et se jetèrent à la côte.

Il n'en fut pas ainsi au centre. Chaque vaisseau combattit le vaisseau ennemi dans un duel à mort, jusqu'à ce que l'un des deux s'engloutît, sautât ou n'eût plus de combattants. Don Juan et Ali s'étaient cherchés comme les dieux dans Homère, et leurs capitanes, enveloppées d'un nuage épais de fumée qui les dérobaient aux yeux, n'annonçaient leur présence que par les lueurs de leurs bordées d'artillerie, dont les grondements se perdaient au milieu du tonnerre de quatre cents vaisseaux.

A la fin pourtant les lueurs disparurent ; le nuage se souleva et on en vit sortir d'un côté quelques débris flottants de mâts et de planches, autour desquels se roulaient, dans toutes les attitudes de la douleur et de la rage des centaines de malheureux à turbans, et de l'autre un vaisseau glorieusement délabré qui avait arboré à côté de son étendard amiral la tête coupée d'Ali pacha. A cette vue, l'ardeur des chrétiens fut sans bornes et les infidèles n'eurent plus de courage que celui du désespoir.

Le vieil amiral Pertau soutint seul pendant deux heures l'attaque de quatre vaisseaux, jusqu'à ce que, s'appuyant sur ses armes, couvert de blessures, il vit autour de lui tous ses soldats massacrés et son vaisseau désemparé qui s'allumait pour l'incendie. En ce moment suprême il oublia de mourir et se jeta dans une chaloupe.

Cependant les affaires de la religion étaient en péril à l'aile droite ; Doria, dépassé par la ligne turque, avait cru devoir modifier le plan d'attaque qui était d'aller devant soi, droit à l'ennemi, et de peur d'être enveloppé il attaqua la galère qui formait l'extrémité de la division turque. Ulucciali faillit rendre cette manœuvre fatale à l'armée chrétienne, parce qu'il fit porter tous ses efforts vers le centre que Doria laissait affaibli, et les galères génoises commençaient à se retirer en désordre lorsque don Juan, débarrassé de Pertau, vint donner avec son sanglant trophée au milieu des ennemis et décida une seconde fois la victoire.

Ulucciali lâcha en rugissant la proie qu'il croyait tenir et fut contraint de céder à son tour. Il traversa toute la ligne de bataille en répondant à tous les coups de canon, sortant quand il le voulait de tous les engagements, et il s'éloigna fièrement comme un lion fatigué de carnage. Plus d'une fois dans sa retraite il fit face aux galères qui le poursuivaient et ne cessa de détruire et de foudroyer que lorsque la nuit lui déroba ses vainqueurs.

Après que la victoire fut décidée, une foule de combats partiels se prolongèrent encore tout le jour. La mer entr'ouvrait çà et là un abîme comme une tombe glorieuse pour quelque grand vaisseau qui sautait ; elle roulait pêle-mêle dans son écume rouge les morts et les vivants. A tous les vaisseaux chrétiens pendaient par grappes des hommes qui retombaient dans l'eau les mains coupées, et lorsque les infidèles manquèrent, le feu et l'eau, comme s'ils étaient devenus musulmans, se chargèrent encore de contester la victoire au Christ.

L'endroit où don Juan combattait ainsi, n'est pas éloigné de Prevesa :

Prevesa, c'est Actium.

De nos jours la querelle de l'Europe et de l'Asie s'est encore décidée là ; et, dans ces mers, le canon de Navarin a répondu au canon de Lépante.

Les Turcs perdirent à Lépante plus de trente mille hommes et toute leur flotte. Douze mille captifs entassés au fond de leurs galères furent rendus à la liberté, et les vainqueurs se partagèrent d'immenses dépouilles. On donna au pape les deux fils d'Ali qui avaient été pris au commencement du combat. Cette victoire coûtait la vie à dix mille chrétiens.

Don Juan après la bataille parcourut tous les vaisseaux pour visiter les blessés et leur dire de ces paroles dont les vieux soldats décorent leurs souvenirs.

Pendant qu'il en était à l'escadre de Colonne, l'amiral romain, on le vit s'approcher d'un blessé qui avait eu le bras et la main gauche fracassés d'un coup d'arquebuse en faisant des prodiges de valeur. Il lui parla longtemps et secrètement dans sa langue.

L'homme qui reçut un tel honneur était un Espagnol, enrôlé au service du pape. Poussé par la misère hors de son pays, et misérable à Rome comme à Madrid, il avait été valet de chambre du cardinal Jules Aquaviva.

C'était Michel Cervantès.

IV. Alger.

.... Ambo.

Le 26 septembre 1570, la galère du roi d'Espagne *le Soleil*, qui ramenait de Naples à Carthagène un convoi de soldats, fut attaquée et prise à la hauteur des Baléares par le plus redoutable des corsaires d'Alger, Arnaute Mami, renégat albanais qui s'était conquis à force d'atrocités contre les chrétiens une sorte de renommée. La prise se partagea au port, selon la coutume ; Arnaute Mami eut pour sa part un esclave qui se nommait, parmi les hommes d'Europe, Michel Cervantès Saavedra et qu'il surnomma le manchot à cause de son infirmité. Arnaute Mami passait pour un maître cruel et qui soumettait ses esclaves aux épreuves les plus rudes, afin de les décider plus promptement à se racheter au prix qu'il exigeait d'eux ; mais il trouva dans celui-là plus de constance qu'il n'avait de cruauté et une audace si grande qu'il la laissa toujours impunie. Cervantès ne cessait pas d'entreprendre pour sa liberté. Trois ou quatre fois il faillit être empalé ou brûlé, ce qu'il n'évita qu'à force de le braver. Enfin quatorze esclaves disparurent successivement d'Alger et Michel Cervantès fut du nombre.

Un officier du séraï, nommé Hassan, renégat grec, avait dans une position délicieuse, hors de la ville, un jardin d'où l'on voyait à la fois les maisons blanches d'Aldjezair monter en amphithéâtre au milieu des campagnes

vertes, et la mer qui, après avoir battu le rivage, s'enfuyait jusqu'à ce qu'elle confondît l'azur de ses flots dans les dernières teintes de l'horizon. Hassan aimait beaucoup ce jardin parce qu'il voyait de là revenir de course le chebec qu'il avait armé, et il le faisait cultiver par un Navarrois son esclave. Cet homme, qui ne trouvait nullement plaisir au spectacle magnifique épanoui devant ses yeux, parce qu'il voyait par-delà l'horizon une famille où sa place était vide, avait employé plusieurs années à creuser seul, dans l'endroit le plus retiré du jardin, un souterrain qui aboutissait à la côte; il y réunit d'autres esclaves espagnols comme lui, pour profiter avec eux des occasions de fuite que leur présenterait le voisinage de la mer.

Michel Cervantès fut le chef de cette petite société qui n'obéissait qu'au courage. Le jardinier reçut la charge de veiller contre toute surprise. Un autre esclave, appelé le Doreur, et qui pouvait, à cause de son métier, aller et venir sans exciter de soupçons, achetait les vivres et les portait secrètement au souterrain. Tous les autres avaient défense expresse de se montrer pendant le jour, et les sentinelles qui veillaient pendant la nuit du haut des remparts d'Alger ne purent jamais expliquer les ombres qui s'allongeaient parfois autour des buissons et des rochers de la côte que par le balancement capricieux d'une branche et par le vol rapide d'un oiseau de mer. Elles n'y reconnurent pas des hommes qui respiraient silencieusement la brise en songeant à leur patrie.

Ils passèrent ainsi près de six mois dans les entrailles de la terre d'Afrique, ne vivant que de souffrances et de crainte, mais soutenus par l'espoir de la liberté, et par cette confiance que Cervantès, comme tous les hommes forts, savait répandre autour de lui. Cependant aucune occasion ne s'était offerte; aucune tentative n'avait pu être faite, et les courages les plus persévérants commençaient à défaillir, lorsque le rachat d'un Majorquin nommé Viane, qui allait retourner dans son île, leur donna l'idée d'un plan dont les chances probables de réussite rendirent à tous une nouvelle résolution. Viane était un excellent marin que les Maures avaient employé au cabotage, en sorte qu'il connaissait parfaitement les côtes. Cervantès en bravant mille dangers parvint à le voir et le détermina à servir leur plan.

Viane devait se charger d'une lettre par laquelle ils imploraient tous l'assistance du vice-roi de Majorque, et il devait lui-même revenir les prendre sur un petit bâtiment qu'ils espéraient obtenir de la générosité chrétienne de ce seigneur.

Lorsqu'approcha l'époque pour laquelle Viane avait indiqué son retour, le doreur apporta pour la dernière fois les vivres et s'enferma dans le souterrain avec les autres. Vers la fin d'une journée, le jardinier, qui avait fatigué ses yeux à chercher entre l'air et la mer quelque bout de toile blanche, se trouva malade. Le doreur pouvait seul parmi tous le remplacer, parce qu'il était le seul dont les yeux fussent habitués à l'éclat du jour, et revêtu des habits du jardinier, la main sur sa bêche, il regarda comme lui vers la haute mer.

Cet homme qui avait aidé jusque-là si loyalement ses frères était un lâche. Jusque-là, au milieu des dangers qu'il affrontait, il s'était confié dans l'espoir de n'être pas découvert, et ensuite il s'était étourdi de l'allégresse de ses compagnons; mais lorsqu'il se vit isolé, responsable de toutes ces existences pour lesquelles il veillait, lorsqu'il sentit que l'heure habituelle de son retour s'éloignait, que chaque instant de retard le rendait coupable aux yeux de son maître et que le danger allait devenir pour lui comme pour les autres inévitable, il eut peur.

Avec cela l'obscurité tombait autour de lui.

Sa frayeur redoubla lorsqu'il vit sur la mer qu'ensanglantait le soleil couchant un brigantin qui s'approchait en courant des bordées.

Il songea que les garde-côtes pourraient l'apercevoir et que c'était imprudent d'approcher ainsi, et toutes ses pensées de délivrance disparurent pour faire place à des images de tourments pires que la mort.

Une flamme verte fut déployée à bord du bâtiment. Il ne répondit pas à ce signal en allumant un tas de feuilles sèches, comme il le devait.

En même temps le démon de la cupidité lui parla bas à l'oreille et lui rappela quels gains il perdait sur les infidèles en quittant Alger; puis, le même fantôme lui fit entrevoir la vie heureuse et récompensée de celui qui livrerait au dey quatorze esclaves, et il écarta de lui les remords en lui promettant le paradis de Mahomet pour le sauver de l'enfer du Christ.

Cependant une chaloupe s'était détachée de brigantin, et bientôt un homme qui avait gravi la falaise s'avança avec précaution vers le jardin d'Hassan. Un cri d'alarme en partit, auquel répondirent d'autres cris lointains, et un peu plus tard les Barbares rassemblés sur le rivage tiraient au hasard sur une chaloupe qui s'éloignait, protégée par les sillons des grandes vagues.

Le doreur descendit à la nuit close dans le souterrain. Ses compagnons lui demandèrent la cause des clameurs qu'ils avaient cru entendre.

Il n'avait rien vu, rien entendu.

Vers le milieu de la nuit tous remontèrent pour respirer encore une fois l'air qu'ils volaient à leurs maîtres d'Alger. Le jardinier navarrois, que la fièvre avait réduit à une extrême faiblesse, ne put pas se traîner seul; on le porta. Le pauvre homme qui sentait brûler sa poitrine demandait sans cesse de l'eau, et il avait épuisé jusqu'à sa dernière goutte de celle qui restait.

Le doreur offrit précipitamment d'en aller chercher à une citerne voisine qu'il connaissait et il emporta deux jarres.

Tant qu'il put supposer qu'on le suivait des yeux il marcha comme s'il eût craint de donner l'éveil aux Barbares; mais un des captifs remarqua qu'il s'était redressé à quelque distance, qu'il avait changé de direction et qu'il marchait rapidement et sans précaution.

« C'est un traître, dit une voix, il va nous vendre.

— J'ai eu peur de me tromper, dit un autre, je voulais le tuer tout à l'heure. »

Le doreur ne revint pas de la nuit. Ces hommes qui avaient appelé le jour de vœux si ardents le virent approcher avec désespoir. Ils élevaient au ciel leurs malédictions contre l'infâme, et juraient tous de le punir.

Treize cailloux que l'on ramassa furent mis dans une besace; il y en avait douze blancs et un noir.

Cette petite société d'esclaves que les soldats turcs allaient dissoudre, exerçant sa justice contre un de ses membres, la nuit, sur la plage d'Afrique, entre Alger et le désert, c'était quelque chose de sérieux et d'étrange a voir.

Chacun se leva à son tour et retira de la besace un caillou dans sa main fermée.

Le caillou noir imposait à une main l'obligation de se dévouer pour l'exécution de la sentence rendue.

Cervantès eut le caillou noir.

Quand leurs affaires avec le monde furent terminées, les Espagnols se confessèrent pieusement les uns aux autres, n'ayant pas de prêtre, puis ils rentrèrent dans le souterrain et attendirent... Cervantès se tint à l'entrée, derrière un figuier. Un peu avant l'aurore il vit sortir de la ville les soldats turcs qui s'enfoncèrent dans un chemin creux, et quelque temps après le doreur reparut levant lui, les deux jarres pleines à la main.

« Vous avez dû me trouver bien long, dit-il, je reviens...

— Tu as eu tort de revenir, Judas, dit Cervantès, que Dieu te pardonne. » Et il le frappa.

Cervantès et ses compagnons furent garrottés et ramenés dans la ville; mais aucun d'eux ne fut empalé, parce que les Algériens se rappelèrent cette fois qu'on tue sa fortune à tuer son esclave. Et celui qu'on surnommait le brave manchot, rendu à son maître, s'ingénia de nouveau pour sa liberté.

Un jour qu'il s'acquittait d'une commission qu'Arnaute lui avait donnée dans la ville, il se rangea contre un mur pour laisser passer un Maure que conduisait le renégat Soleyman.

Après avoir jeté les yeux sur lui, Cervantès ne put s'empêcher de murmurer en Espagnol : « Si ce n'était pas un infidèle idolâtre, ce serait Son Altesse don Juan d'Autriche. »

Le Maure, qui avait passé gravement, tressaillit comme s'il eût compris ses paroles et revint sur ses pas; il fit signe au manchot de le suivre et le conduisit dans une rue du quartier des Juifs, où ils s'assirent sur un banc de pierre auprès d'une porte.

Le Maure était don Juan d'Autriche.

Don Juan, après avoir vaincu les infidèles en Espagne et à Lépante, était descendu, en les poursuivant dans Tunis avec sa glorieuse épée, au même rivage qu'avait illustré Charles-Quint, son père. Don Juan avait vaincu les Barbares plus encore par la terreur de son nom que par ses armes. Tunis, Hippône et les ruines de Carthage étaient devenues chrétiennes; mais ce n'était rien pour lui, tant qu'Alger, la ville sainte, la bien gardée, qui avait bravé son père, restait debout; il voulait qu'elle tombât, et le héros aventureux venait lui-même dans Alger chercher le côté faible d'Alger.

Et la belle Juive curieuse, qui vit par sa fenêtre entr'ouverte un Maure et un esclave infirme assis sur le banc de la maison de son père, aurait regardé avec plus d'admiration la figure noble et régulière du Maure, et avec plus de terreur l'esclave infirme, si elle avait entendu les confidences que ces deux hommes se firent et les grandes choses dont ils arrangèrent l'exécution.

Pendant que don Juan aurait fait avancer son armée, Michel Cervantès devait appeler à la révolte tous les esclaves de la ville, et il aurait fallu, pour sauver sa ville ou sa maison, que chaque Algérien pût se battre à la fois dans sa maison et aux remparts.

Juan et Michel qui causaient ainsi employèrent bien le peu d'instants qu'ils passèrent ensemble.

Mais don Juan ne fit pas avancer son armée, parce que Philippe II rappela don Juan de Tunis comme il l'avait rappelé de Grenade, comme il l'avait rappelé de Lépante.

Cervantès ne prépara pas moins sa guerre des esclaves. Il fut encore trahi et ne mourut pas encore; seulement on le garda de plus près, et Assem, dey d'Alger, disait de lui : *Tant que ce brave estropié sera en lieu sûr, je réponds de ma ville, de mes vaisseaux et de nos esclaves.*

V. Bouges. *La dernière rencontre.*

Unus.

Privé par la défiance de Philippe II des fruits de la victoire de Gembloux, don Juan s'était retiré avec son armée sur la montagne de Bouges auprès de Namur, où Charles-Quint son père, poursuivi par trois armées françaises, avait campé. Sur la montagne don Juan regarda Dieu et fut triste. Alors il n'y avait plus rien en lui de l'enfant pur qui ouvrait aux fêtes de la cour d'Espagne ses beaux yeux ravis d'étonnement, plus rien du héros dont la noble figure s'éclairait d'un feu sombre devant la destruction, son œuvre. L'homme qui restait avait le front ridé, les cheveux rares, les yeux ternes, et pleurait sa grande nature flétrie : flétrie, car il avait perdu l'amour des hommes sans pouvoir trouver la confiance de son frère; il avait volé Namur sans se faire pardonner Lépante. Après le départ des troupes du comte de Mansfeld, il n'était plus pour les Flamands que le dernier Espagnol resté en Flandre, que le serviteur de l'inquisition, que le continuateur du duc d'Albe, et en même temps que leur fanatisme patriotique dirigeait contre lui des poignards d'abord et ensuite des armées, don Juan se mourait des soupçons de Philippe II. Au milieu de sa tristesse le découragement le prit; ses souvenirs lui montrèrent bien son enfance obscure et simple, heureuse de tout, même de ses désirs, entourée d'amis et allant à l'air comme un oiseau; mais il sourit complaisamment à ce spectacle du passé, sans le regretter, croyant assister au bonheur d'un autre. Il ne se souvint que de sa lassitude des grandeurs et voulut s'enfermer à Montferrat, pour y creuser sa tombe, comme Charles-Quint l'avait fait au monastère de Saint-Just. La mort de son secrétaire Escovedo, qu'il avait chargé de porter sa justification aux pieds de Philippe, assassiné par ordre de Philippe, servit de réponse à son dernier espoir en ce monde. Il se sentit âgé de la vie d'un homme et tomba malade. Le comte Serbellone, vieux et vaillant capitaine qui avait partagé tous les travaux de don Juan, fut saisi d'une fièvre violente en même temps que lui; mais les médecins déclarèrent tout d'abord que la maladie ne serait mortelle que pour don Juan. Dès qu'il fût sur de son état, le prince reprit, pour ne plus la perdre, cette confiance qu'on lisait sur son visage au moment des grandes batailles. Il arrangea ses affaires du monde, et nomma son neveu, Alexandre Farnèse, gouverneur général des provinces. Ce choix lui était indiqué d'avance par Philippe II, qui avait accordé au jeune prince le traitement des vice-rois.

Par son testament il suppliait son frère d'accorder des pensions aux officiers de sa maison, et lui demandait comme une grâce que ses restes fussent déposés dans le tombeau de Charles-Quint. Il donna à son neveu, qu'il avait toujours beaucoup aimé, des conseils sur la conduite qu'il devait tenir pour marcher dans la vie. A la suite de cet entretien, la douleur de Farnèse fut plus grande encore qu'on ne s'y attendait et sembla renfermer un mystère.

Don Juan s'acquitta de ses devoirs de chrétien, et l'aumônier auquel il s'était confessé partit pour l'Espagne, sans doute afin de recommencer la mission d'Escovedo.

Le premier jour d'octobre 1578, don Juan sortit d'un

long assoupissement pour faire remarquer à Farnèse, qui pleurait sur sa main, et aux généraux qui entouraient son chevet, que ce jour était l'anniversaire dans lequel il avait coutume de célébrer les victoires de Lépante et de Tunis; puis son agonie commença. Il appelait dans son délire les capitaines de l'armée, ordonnait des charges, des évolutions, et remplissait sa tente de commandements et de cris de guerre. Ses derniers mots furent le nom de Charles-Quint et le nom de Quixada, ses deux pères.

Aussitôt après sa mort, qu'avaient précédée d'horribles convulsions, son cadavre se couvrit de taches livides et on murmura le mot empoisonnement. Quelques-uns accusèrent le cuisinier du prince, d'autres avaient vu un homme se glisser sous son pavillon. Les plus hardis parlaient de bottines parfumées dont Philippe avait fait présent à son frère. Ceux qui parlaient ainsi étaient ceux qui avaient vu le cadavre de don Carlos.

Un jour, un pauvre homme moitié pélerin, moitié mendiant, qui arrivait du royaume de Valence, traversa Madrid sans s'arrêter, bien qu'il parût exténué de fatigue,

Michel Cervantès.

et sortit de la ville par la porte qui mène à Hénares, au moment où s'y arrêtait une cavalcade dont l'un des hommes portait attachés deux petits sacs de cuir sur le devant de sa selle et un troisième un peu plus grand au-dessus du porte-manteau. Quand un gardien des portes demanda au cavalier ce que renfermaient ces trois sacs, il

répondit tristement qu'il était chargé d'un précieux dépôt, qu'il portait là les restes de don Juan d'Autriche. On avait détaché du corps toutes les chairs, un sac contenait les os des cuisses et des jambes, un autre les os des bras et la tête; le troisième renfermait la poitrine (1).

Le pauvre homme qui entendit cela se mit à genoux auprès du cavalier et lui demanda la permission de baiser le coin d'un sac. Quand on lui eut accordé sa demande, il s'appuya d'une seule main par terre pour se relever, car il était manchot, essuya ses larmes et continua sa route.

VI. Madrid.

Et Alter.

Trente-sept ans plus tard, à Madrid, dans une chambre d'aspect misérable, où s'étalaient avec un luxe moqueur les dons d'une bienfaisance maladroite, entouré de quelques amis, du licencié Francesco Nugnez, son bon voisin, et de sa femme, Michel Cervantès allait mourir, âgé de soixante-neuf ans.

La seconde partie de sa vie avait été aussi triste que la première; aux fatigues du corps s'étaient ajoutées pour lui celles de l'âme. Après son rachat par les pères de la Merci et son retour en Espagne, il avait associé une autre misère à la sienne, il s'était marié. Alors, comme c'était son unique ressource et son unique bonheur, il prit une plume de la main qui lui restait et écrivit. *Galathée*, ses *Nouvelles* et son immortel *Don Quichotte* répandirent par toute l'Europe la gloire de son nom, mais ne lui donnèrent pas à manger. Le vieux soldat fut contraint, pour vivre, d'intéresser à ses ouvrages, par une dédicace, la vanité et la bienfaisance du *grand* comte de Lémos ou du cardinal de Tolède. Quelques-uns même de ses illustres débiteurs lui firent banqueroute. Le duc de Bekjar accepta la dédicace de *Don Quichotte* et crut avoir assez fait pour l'auteur. En même temps l'envie s'acharnait sur ses ouvrages; la *critique* lui reprochait d'être pauvre et d'avoir un bras cassé; et Jean de Villaroel, son libraire, qu'il avait enrichi et ennobli, lui écrivait qu'il eût à ne pas intercaler tant de vers dans sa prose, que ses vers ne valaient rien. Ce fut ainsi qu'il traîna pendant de longues années sa vie comme autrefois son boulet; rudoyé dans ses affections, dans sa gloire, et désaveuglé sur sa dernière illusion, la poésie. Le travail excessif que lui coûta son dernier roman, *Persiles et Sigismonde*, acheva de l'épuiser, et l'hydropisie dont il était atteint fit des progrès rapides. Sur son lit de mort, il écrivit encore la préface de son roman et l'épître dédicatoire au comte de Lémos. « Hier, lui disait-il, on m'a donné l'extrême-onction; aujourd'hui je vous écris. Le temps, l'espérance ne sont plus rien pour moi; les crises mortelles se succèdent rapidement, la prochaine sera peut-être la dernière et je ne regrette au monde que le plaisir que j'ai tant désiré, de revoir ici Votre Excellence heureuse et satisfaite. Il me semble que ce plaisir seul pourrait me rendre à la vie. Mais le ciel en ordonne autrement, sa volonté soit faite. Votre Excellence saura du moins quel a été mon dernier vœu; elle saura que le souvenir de ses bontés pour moi, que ma reconnaissance et mon affectueux dévouement furent mes dernières pensées et mes dernières jouissances. » Cette épître et ce roman formaient tout l'héritage de sa veuve.

Plus tranquille après cet effort de travail, Cervantès attendit la mort de pied ferme, en vieux soldat et en bon chrétien.

Un ouvrage intitulé *Buscapié* avait autrefois ajouté au succès de don Quichotte un intérêt de scandale et de vive curiosité, en insinuant que tous ses héros étaient, non pas des portraits de fantaisie, mais des personnages du temps mis en scène. Cervantès s'était refusé à toute explications sur ce sujet. A ses derniers moments, le licencié Nugnez hasarda de lui demander le vrai nom du bon chevalier de la Manche.

« Don Quichotte, dit-il avec un triste sourire, don Quichotte, c'est moi. »

Le corps de Michel Cervantès fut inhumé dans l'église des religieuses trinitaires de Madrid. Son nom ne fut pas même gravé sur la pierre de son tombeau. Mais l'Espagne se souvint de son grand auteur, et la célébrité commença pour lui dans sa patrie cent cinquante ans après sa mort !

Ainsi, de ces deux hommes, don Juan et Cervantès, partis ensemble et marchant au même but, l'un et l'autre l'atteignirent, par des chemins bien différents :

L'un vivant parmi les pauvres, l'autre parmi les grands de la terre; l'un, plume immortelle, l'autre, immortelle épée, misérables tous les deux,

Pour satisfaire à la Parole : *Le royaume du génie n'est pas de ce monde.*

EDMOND LECLERC.

(1) De Thou, Grotius, Guicciardini, le P. Strada et le cardinal Bentivoglio.

ÉTUDES POPULAIRES.

UNE JOURNÉE DE BONHEUR.

Monsieur GRANGINET, *homme entre deux âges, célibataire jouissant d'une assez jolie fortune, portant un faux-toupet et des semelles de liége pour se grandir, est sorti de chez lui habillé avec une certaine prétention, bien brossé, bien ciré, ayant des gants jaunes et un lorgnon. Au détour d'une rue de Paris, il fait un faux pas sur un trottoir.*

M. GRANGINET.

Diable de trottoir, va!... j'ai encore manqué de tomber... Depuis qu'ils ont fait des trottoirs je ne sais pas comment je ne me suis pas tué!... Ils sont trop peu élevés au-dessus du sol... on ne voit pas ce que c'est... et souvent même les roues des voitures montent dessus... et puis ils sont beaucoup trop étroits... à chaque instant on est arrêté... ou on se cogne le nez contre un visage... Là!... qu'est-ce que je disais!...

UN PASSANT.

Prenez donc garde à ce que vous faites...

M. GRANGINET, *se tenant le nez.*

Prenez garde!... Il est charmant, ce monsieur... il m'abîme le visage et c'est lui qui se plaint!...

UN COMMISSIONNAIRE, *portant une glace.*

Gare!

M. GRANGINET, *effrayé et croyant qu'un cheval est derrière lui.*

Ah! mon Dieu!..

(*Il descend du trottoir, un cabriolet vient sur lui.*)

LE COCHER.

Gare donc!...

M. GRANGINET.

Allons! en voilà un autre à présent. (*Il veut traverser, un omnibus lui barre le passage.*) C'est ridicule... il y a trop de voitures dans Paris... on ne peut plus marcher à pied... Ça m'est égal, je remonte sur le trottoir et je ne le céderai plus; avec cela que le ruisseau est grossi par l'orage de ce matin..., je n'ai pas envie d'être éclaboussé... (*Il s'arrête devant un marchand de comestibles.*) Hum!... ça sent très bon... Voilà de belles pièces... et les crevettes sont fraîches; il faudra que je m'en régale un de ces jours... Ah! qu'est-ce que c'est que ce poisson-là?... (*Il prend son lorgnon pour regarder le poisson; un garçon marchand de vin, portant sur la tête un panier plein de bouteilles, passe contre lui; le panier fait tomber le chapeau de M. Granginet.*) (*M. Granginet ramassant son chapeau.*) Prenez donc garde à ce que vous faites imbécile!... Vous ne voyez donc pas clair?...

LE GARÇON.

Imbécile vous-même!... Vous barrez tout le trottoir... Il est là en admiration devant des volailles, et il lui faut une lunette pour les regarder encore!

M. GRANGINET, *s'éloignant.*

Hum!... rustre! Voilà mon chapeau tout déformé,.. C'est égal, je ne quitte plus le trottoir... que les autres se rangent...

Une dame vient devant M. Granginet; deux personnes causent et s'arrêtent; il n'y a plus de passage que pour une; M. Granginet tient ferme; la dame est obligée de descendre du trottoir pour passer.

LA DAME, *en s'éloignant.*

Il y a des hommes bien mal élevés!

M. GRANGINET, *allant toujours.*

Mal élevé!... mal élevé!... Je ne veux pas me faire éclabousser, moi... Je veux faire des visites aujourd'hui, et j'ai soigné ma toilette; c'est bien assez que mon chapeau ait reçu un coup... Et puis, faites donc le galant dans les rues de Paris!... on ne pourrait pas faire quatre pas sans s'arrêter... Ce serait amusant quand on serait pressé... Certainement je suis très galant dans un salon... mais ici, *non est hic locus*. Je suis fâché de ne pas lui avoir crié cela à cette dame... (*Il s'arrête devant un marchand de musique.*) Voyons donc s'il y a quelque chose de nouveau... *Je n'ose la nommer, de Bérat*... Ça doit être joli... Il fait très bien, Bérat... Il faudra que j'achète cela... si c'est dans ma voix... J'ai eu bien du succès avec ses *Petits bergers*... (*Il fredonne.*)

Pauvres petits bergers, le son de nos musettes...

(*Un maçon passe contre lui et frotte son bras droit qu'il blanchit.*) A l'autre à présent!... C'est amusant... Il n'y a donc pas moyen d'être propre une heure dans Paris!... Heureusement j'ai ma petite brosse sur moi!...

(*M. Granginet entre sous une porte; il tire de sa poche une petite brosse, de quatre pouces de long; il vergette avec soin le côté de son habit que le maçon a blanchi, et en même temps il donne un coup de brosse à son chapeau; ensuite il remet le petit meuble dans sa poche et se promène de nouveau sur le trottoir.*)

UN PETIT MARCHAND, *accostant M. Granginet et lui présentant des cannes.*

Monsieur, achetez-moi une jolie canne... Voyez, monsieur... pas cher... jolie canne à la mode... Choisissez là-dedans...

M. GRANGINET

Je ne veux pas de cannes... je n'en porte jamais... ça me gênerait pour marcher...

LE PETIT MARCHAND, *suivant toujours M. Granginet en lui mettant ses cannes sous le nez.*

Voyez, monsieur... jolie canne... tout ce qu'il y a de plus nouveau... Je vous arrangerai, monsieur...

M. GRANGINET.

Puisque je te dis que je n'en porte jamais... et si j'en

portais, je ne voudrais pas de celles-ci... elles sont trop communes...

LE PETIT MARCHAND.

J'en ai d'autres, monsieur, j'en ai de plus belles... Tenez... (*Il lui en met un autre paquet sous le nez.*) C'est ça qui est joli, monsieur, de véritables joncs... Voyez comme ça plie... Je vous défie de casser ça...

M. GRANGINET.

Oh! véritable jonc! je n'en suis pas persuadé!... Mais je te dis que je n'en veux pas!... (*Il fredonne.*)

Pauvres petits bergers, le son..

LE PETIT MARCHAND.

Vous n'êtes pas persuadé que ce soit un jonc!... je vous le garantis, moi, monsieur... (*Il lui met la canne dans la main.*) Faites-le voir... faites-la plier... n'ayez aucune crainte.

(*M. Granginet fait plier la canne qui se casse.*)

M. GRANGINET.

Là!... j'en étais sûr... C'était un jonc du bois de Boulogne!

LE PETIT MARCHAND.

Ah! dame! je ne vous avais pas dit d'appuyer tout vot' corps dessus... on sait bien que ce n'est pas du fer... Donnez-moi trois francs dix sous, monsieur?

M. GRANGINET.

Trois francs dix sous!... par exemple!...

LE PETIT MARCHAND.

Vous m'avez cassé ma canne, il faut bien que vous me la payiez...

M. GRANGINET, *à quelques passants qui se sont déjà arrêtés pour écouter la querelle.*

Messieurs, ce petit drôle m'a mis sa canne dans la main malgré moi; je ne cessais de lui dire que je n'en voulais pas...

LE PETIT MARCHAND, *criant très fort.*

Vous m'avez dit: Je veux une belle canne... qui ne soit pas commune... Je vous ai présenté celle-ci... vous l'avez prise, et vous avez commencé à vous appuyer dessus comme si vous aviez voulu faire un trou dans le trottoir...

M. GRANGINET.

On n'a pas d'idée de l'effronterie de ce petit coquin. Je lui disais toujours: Je ne veux pas de canne!... il me la fourrait dans la main... il me criait aux oreilles: C'est un jonc... appuyez, monsieur! faites-la plier, je vous défie de la casser!... J'ai voulu la faire plier un peu par complaisance, elle s'est cassée tout de suite... preuve que ce n'était pas un jonc.

LE PETIT MARCHAND.

Il m'a cassé ma canne et il ne veut pas me la payer... Ce serait commode!... moi qui n'ai pas six sous de bénéfice par jour... pour gagner ma pauvre vie... et pour soutenir mon père, qui est infirme, et mes trois frères, dont l'aîné n'a que dix-huit mois... (*Il fait semblant de pleurer.*) Hi! hi! hi!

TOUS LES PASSANTS ATTENDRIS.

Allons! payez-lui sa canne à cet enfant... Vous la lui avez cassée, c'est trop juste!...

UN GROS BONHOMME, *en ricanant.*

Qui casse les verres les paye!...

UNE VIEILLE FEMME.

Ces beaux élégants, ça dépouillerait comme ça le pauvre peuple... et ça ne verserait pas tant seulement une larme d'affixtion sur l'infortune du malheur!

UN OUVRIER, *en calotte grecque, qui ne sait as ce dont il est question.*

Oui! oui! oui!... c'est juste!... Vive le peuple!... Vive la liberté!... Qui est-ce qu'i' faut rosser?

M. GRANGINET, *tirant trois francs dix sous de sa poche.*

Tiens!... petit pleurnicheur. Tu sais ton affaire, toi.. tu feras ton chemin... Ah! tu iras loin!... J'aime encore mieux te payer et que cela finisse...

(*Il paye le petit marchand et repousse la foule pour s'éloigner; les badauds l'accompagnent quelques pas de leurs huées; il détourne la première rue et marche pendant quelque temps en faisant une moue très prononcée.*)

UN GRAND JEUNE HOMME, *lui présentant des chaînes en cuivre.*

Monsieur, achetez des chaînes pour la sûreté des montres... Tenez, monsieur, voyez comme c'est fort... comme c'est joli... et pas cher... Choisissez là-dedans...

(*M. Granginet se sauve comme s'il voyait un serpent; il se jette dans trois jeunes gens qui se tiennent sous le bras en fumant des cigarres et occupent toute la largeur du trottoir; M. Granginet donne des têtes dans les trois jeunes gens en cherchant à passer, mais ceux-ci ne se lâchent pas le bras et se contentent de lui envoyer de grosses bouffées de tabac; M. Granginet est obligé de descendre du trottoir et il a le désagrément d'entendre rire ces trois messieurs.*)

M. GRANGINET.

Pouah!... ils m'ont infecté de tabac!... Sans leur fumée certainement je n'aurais pas cédé le trottoir... mais je ne veux pas que l'on croie que je suis allé dans un estaminet... ce n'est pas mon genre à moi... (*aperçevant une dame d'une quarantaine d'années qui vient devant lui.*) Eh! c'est madame de Lamignon!... Madame, j'ai bien l'honneur de vous présenter mes hommages...

LA DAME.

Bonjour, monsieur Granginet... Et comment gouvernez-vous votre santé?

M. GRANGINET.

Vous êtes bien bonne, je vous remercie... tout doucement... Vous voilà en promenade?...

LA DAME.

Oui, mon médecin m'a dit que je ne sortais pas assez... J'ai des maux de tête... des insomnies... et des crampes d'estomac...

M. GRANGINET.

On ne s'en douterait pas... Vous êtes toujours fraîche et rose... toujours jolie!... vous ne changerez pas!...

LA DAME.

Ah!... c'est trop aimable... en vérité... Mais je ne veux pas vous arrêter plus longtemps... Bonjour, monsieur Granginet... Au plaisir de vous revoir... Bien charmée d'avoir eu le plaisir de vous rencontrer.

M. GRANGINET.

Madame... c'est moi qui certainement... J'ai bien l'honneur... De tout mon cœur, madame... (*en s'éloignant.*) Dieu! comme elle est changée!... Elle devient affreuse... les yeux rentrés... tirés... plissés... bouffis... et toujours d'une coquetterie!... elle se croit encore vingt ans. Mais rendons-nous chez madame Darbelle... elle m'a supplié cent fois d'aller lui demander à dîner... Aujourd'hui j'accepterai... On traite fort bien chez elle, et puis elle aime la musique... le chant... Nous chanterons après le dîner... (*Il double le pas en fredonnant.*)

Pauvres petits bergers, le son de nos musettes
Ne f'ra plus...

UN MONSIEUR, *qui porte des lunettes bleues, arrêtant M. Granginet.*

Bonjour, cher ami... Où cours-tu donc comme cela?...

M. GRANGINET.

Ah! comment ça va-t-il, Bodinot? Pas mal, et toi... Je te remercie... tout doucement...

M. BODINOT.

Tu es toujours petit maître... toujours paré!... On voit bien que tu es rentier... que tu n'as rien à faire...

M. GRANGINET.

Oh! rien à faire... c'est une façon de parler... D'abord j'ai une dent à me faire arracher... elle me fait mal et ça me gêne beaucoup pour chanter!

M. BODINOT.

Dis donc, ma femme est accouchée... J'ai une fille... sais-tu cela?...

M. GRANGINET.

Parbleu! si je sais cela!... Tu me l'as déjà dit trois fois... Ta fille doit avoir déjà...

M. BODINOT.

Elle aura sept mois dans vingt-deux jours... Un enfant superbe... qui vient comme un champignon... mais aussi c'est ma femme qui la nourrit... Elle a la coqueluche dans ce moment-ici...

M. GRANGINET.

Ta femme?

M. BODINOT.

Non, ma petite, ma Cléopâtre... Nous l'appelons Cléopâtre... c'est un joli nom, n'est-ce pas?

M. GRANGINET.

Dame... c'est un nom... sévère!

M. BODINOT.

Et puis, je l'ai fait à dessein, parce que mon fils s'appelle Antoine; alors quand je parle de mes enfants, je dis: Avez-vous vu *Antoine* et *Cléopâtre?*

M. GRANGINET.

Ta femme fait-elle toujours de la musique?

M. BODINOT.

Elle n'a guère le temps... quand on nourrit! tu conçois... on est tout à son poupard!... Cléopâtre est déjà si intéressante... J'en veux faire une excellente musicienne; je crois qu'elle aura de la voix...

M. GRANGINET

Ah! tu as déjà remarqué cela...

M. BODINOT.

Tu ne te maries pas, toi, Granginet... tu restes garçon... Ah! mon ami, tu ne sais pas ce que c'est que le bonheur domestique!...

M. GRANGINET.

Je te trouve maigri cependant et plus pâle que d'ordinaire.

M. BODINOT.

C'est que je n'ai guère dormi depuis dix jours... ma petite crie presque toute la nuit!... alors il faut bien que je me lève quelquefois, ma pauvre femme n'y tiendrait pas... et notre bonne est si gauche!... mais c'est un moment à passer...

M. GRANGINET.

Je me rendais chez madame Darbelle qui donne de si jolies soirées... où j'ai chanté avec ta femme un nocturne de...

M. BODINOT.

Et mon fils...il y a longtemps que tu ne l'as vu... oh! tu ne le reconnaîtras pas!... c'est un gaillard! Il est joli comme un amour et déjà rempli de dispositions... il sait par cœur des fables de La Fontaine; oh! je soigne son éducation!...

M. GRANGINET.

Je t'en fais mon compliment... mais il faut que je te quitte; j'ai promis d'aller essayer un piano chez...

M. BODINOT.

Tu ne me quitteras pas ainsi... il faut que tu me donnes ta parole de venir dîner avec moi... sans façon... Tiens, aujourd'hui... viens dîner aujourd'hui...

M. GRANGINET.

Je ne peux pas... je dois dîner chez...

M. BODINOT.

Bath!... bath!... tu n'iras pas et tu viendras chez moi... On peut bien donner la préférence à un ami... Nous avons un petit chapon qui m'a été envoyé du Mans...

M. GRANGINET.

Oh! ce n'est pas pour cela que j'irais chez toi...

M. BODINOT.

C'est égal! ça ne gâte rien... tu aimes le chapon... et puis ma femme nous fera faire quelque friandise... Ma bonne commence à se former à la cuisine... Allons, c'est convenu, tu viendras... Tu verras Antoine et Cléopâtre...

M. GRANGINET.

Mon ami, je ne peux pas te promettre... si je puis, certainement...

M. BODINOT.

Si, si, tu viendras... Nous nous mettons à table à cinq heures précises; tu sais que chez moi on est l'exactitude même... Nous t'attendrons.

M. GRANGINET.

Encore une fois, je ne veux pas que vous m'attendiez... si je puis, je...

M. BODINOT.

Adieu, à tantôt... à cinq heures... c'est convenu.

GRANGINET, *à son ami qui s'éloigne.*

Mais je te dis... Il ne m'écoute plus... C'est cruel d'être désiré partout... tout le monde veut m'avoir... Enfin, j'irai si je puis... Le chapon du Mans me séduit un peu... mais Bodinot devient bien ennuyeux avec ses enfants... Il ne parle plus que de cela... C'est singulier, parce qu'on est père de famille on se croit apparemment le droit d'ennuyer toutes ses connaissances en leur rabâchant sans cesse: Mon fils a fait ceci... ma fille a dit cela!... Certainement si j'ai jamais des enfants je ne veux pas être comme ça. Ah! voilà la demeure de madame Darbelle... (*Il entre dans une maison. Plusieurs brancards chargés de meubles sont sous la porte cochère.*) Mon Dieu! quel encombrement!... Ah!... je vois ce que c'est... quelqu'un déménage.. Justement c'est aujourd'hui le terme... (*au concierge.*) Je vais chez madame Darbelle... Ce n'est pas elle qui déménage?

LE CONCIERGE, *de sa loge.*

De quoi?

GRANGINET, *parlant plus fort.*

Ce n'est pas madame Darbelle qui déménage?

LE CONCIERGE.

Qu'est-ce que vous demandez?

M. GRANGINET.

Il est donc sourd, ce concierge? (*criant.*) Je vous demande si c'est madame Darbelle qui déménage... Madame Darbelle du troisième...

LE CONCIERGE.

Eh non!... c'est l'employé du quatrième.

M. GRANGINET, *montant l'escalier.*

C'est bien heureux qu'il ait compris enfin... Il a l'air stupide, ce portier... ensuite il mangeait sa soupe, je crois... et probablement il était absorbé par cette occupation... (*Arrivé au second étage, M. Granginet se trouve devant deux commission-*

naires qui descendent avec une commode. L'escalier étant fort étroit, il n'y a pas moyen de passer. M. Granginet redescend.) Ah ! diable... voilà un meuble qui tient toute la place. (*Il s'arrête sur le palier du premier étage, espérant pouvoir y rester, mais le palier est très petit.*)

UN DES COMMISSIONNAIRES.

Rangez-vous donc de là, monsieur, vous voyez bien que nous ne pourrions pas tourner.

M. GRANGINET, *descendant.*

Ah ! oui, c'est vrai ; au fait, il vaut mieux que je descende... ces hommes sont déjà assez embarrassés... et puis on peut recevoir un coup... Ces gens-là ont les mouvements si brusques... (*s'arrêtant au bas de l'escalier.*) Passez, mes braves gens... vous devez avoir chaud... ce meuble-là n'est pas mince... (*Il remonte*). C'est un état rude que celui de commissionnaire !... il faut être né pour cela...

Pauvres petits bergers le son...

UN PORTEFAIX.

Gare...

M. GRANGINET.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est donc encore ?... (*Il lève les yeux et aperçoit devant lui deux hommes qui descendent un grand buffet de cuisine. M. Granginet, qui est alors au milieu du troisième étage, fait une grimace très prononcée.*) Comment encore un meuble... mais ça devient fort désagréable... s'il faut que je redescende... c'est très fatigant... Le diable emporte le déménagement !... (*Il redescend et s'arrête sur le palier du second.*) Ça m'est égal, je reste ici... je ne redescends pas plus bas... il faudra bien qu'ils se rangent...

UN PORTEFAIX.

Prenez garde à vous, monsieur...

M. GRANGINET, *se blotissant dans un coin.*

Oui... oui... prenez garde aussi... Que diable ! je ne peux pas faire que monter et descendre sans jamais arri-

ver ou je vais... (*Un portefaix en passant contre M. Granginet lui aplatit si fortement son chapeau avec son épaule que le faux toupet en est déplacé.*) Faites donc attention commissionnaire... Vous pouviez me blesser...

LE PORTEFAIX.

Pourquoi ne vous rangez-vous pas?

M. GRANGINET.

J'étais contre le mur, je ne pouvais pas reculer davantage. Ces gens-là sont grossiers... Mon pauvre chapeau... il en a fait une casquette... et mon toupet est dérangé, j'en suis sûr... Heureusement j'ai toujours sur moi une petite glace. (*Il se regarde dans une petite glace qui est collée au fond de son chapeau ; puis il tire de sa poche un tout petit peigne, et arrange sa coiffure.*) Là... voilà qui est rétabli convenablement... Mais montons vite chez madame Darbelle, car on pourrait descendre un troisième meuble et alors je ne sais pas quand j'arriverais... (*Il arrive au troisième et sonne. Une bonne vient ouvrir*). Bonjour, Marguerite... On déménage dans votre maison, c'est bien incommode pour les personnes qui viennent vous voir... Annoncez-moi à votre maîtresse...

LA DOMESTIQUE.

Monsieur, madame est sortie, il n'y a pas un quart d'heure. Elle est allée dîner chez une de ses amies.

M. GRANGINET, *consterné.*

Elle est sortie ?... Comment, madame Darbelle est sortie

et elle dîne en ville!... Ah! que c'est contrariant! moi qui venais justement lui demander à dîner.

LA DOMESTIQUE.

Ah! madame sera bien fâchée... car elle ne savait pas d'abord si elle voulait sortir... puis elle a dit: Il ne me viendra personne aujourd'hui, allons dîner en ville... Et il n'y a pas dix minutes qu'elle est partie...

M. GRANGINET.

Sans ce Bodinot je l'aurais rencontrée... C'est lui qui m'a retenu une heure dans la rue pour me parler de ses bambins... de son Antoine .. et votre portier aurait bien pu me dire aussi que Madame Darbelle n'y était pas. Cela m'aurait évité mes courses dans l'escalier... Enfin... Adieu, Marguerite, mes compliments à madame.

LA DOMESTIQUE.

Je n'y manquerai pas, monsieur. Mon dieu! cinq minutes plus tôt, et vous l'auriez trouvée...

M. GRANGINET, *en descendant.*

Cinq minutes... cinq minutes... Il me semble pourtant que je suis bien resté ce temps-là dans l'escalier... Enfin! c'est un léger malheur... (*au concierge.*) Pourquoi donc m'avez-vous laissé monter puisque madame Darbelle est sortie?...

LE CONCIERGE.

De quoi?

M. GRANGINET, *en colère.*

Vous êtes donc sourd? Pourquoi m'avez-vous laissé monter, puisque madame Darbelle n'y est pas?

LE CONCIERGE.

Est-ce que vous m'avez demandé cela?... Vous m'avez dit : Est-ce madame Darbelle qui déménage? Je vous ai répondu que non... Vous ne m'avez pas demandé autre chose.

M. GRANGINET, *en sortant de la maison.*

Hum!... imbécile!... grosse brute!... J'aimerais mieux placer un chien à ma porte qu'un être comme celui-là... On n'est pas assez difficile à Paris pour les portiers... Quand on a placé dans une loge un tailleur ou un savetier, on se figure qu'on a un bon concierge... Je sens que je dînerai bien aujourd'hui .. l'appétit s'annonce déjà... Ma foi! je ne suis pas loin de chez cette bonne madame Trinquart... j'ai envie d'aller dîner avec elle... La bonne dame, avec ses soixante-dix ans commence à radoter un peu... Elle n'a d'ailleurs jamais eu grand génie; mais elle traite fort bien... Elle a souvent du monde... il n'est que quatre heures. Je puis encore me présenter... (*Il double le pas en fredonnant.*) Tra la la... tra la la... le son de la musette...

UNE PETITE FILLE.

Monsieur, achetez-moi des cure-dents...

M. GRANGINET.

Je n'en veux pas... je ne m'en sers jamais... Ca gâte les dents!...

UNE PETITE FILLE.

Monsieur, un paquet de cure-dents... pour un sou... étrennez-moi, monsieur, ça me portera bonheur...

M. GRANGINET.

Je te dis que je n'en veux pas... et je te défends de m'en mettre dans la main...

LA PETITE FILLE.

Pour un sou, monsieur... ne me refusez pas, mon bon monsieur; nous sommes sept enfants à la maison... et nous...

(*Pour échapper à la petite fille, monsieur Granginet double le pas, traverse la rue, veut sauter un ruisseau et s'éclabousse jusqu'aux yeux.*)

M. GRANGINET.

Il semble que tous ces petits colporteurs s'acharnent après moi... Maladroit!!! comme je me suis crotté... Il faut que j'attende que ce soit sec pour brosser cela... Je ne suis pas heureux aujourd'hui... Enfin, on voit bien que c'est un accident... Me voici arrivé... (*Il entre dans une maison et s'adresse à la portière.*) Madame Trinquart est-elle chez elle?

LA PORTIÈRE.

Oui, monsieur, elle y est.

M. GRANGINET.

Ah! fort bien... (*Il monte l'escalier.*) Cette fois, je me suis expliqué... (*Il sonne. Une vieille bonne vient lui ouvrir.*) Madame Trinquart est-elle visible?

LA VIEILLE BONNE.

Oui monsieur, madame est dans son salon; donnez-vous la peine d'entrer.

M. GRANGINET.

Ah! du moins... je n'ai pas fait une course inutile... (*Il entre dans un salon. Une vieille dame est couchée sur un canapé.*) Bonjour, madame Trinquart; et cette santé?... pas mal et vous. Je vous remercie, tout doucement...

MADAME TRINQUART, *d'une voix tremblante.*

Bonjour, mon cher monsieur Granginet. Ah! ça me fait bien plaisir de vous voir... Asseyez-vous donc...

M. GRANGINET, *s'asseyant.*

Ne faites pas attention, je vous en prie. Il y a bien longtemps que je me proposais de venir vous voir... Mais j'ai tant d'engagements... Enfin aujourd'hui je me suis dit : Oh! il faut que j'aille chez madame Trinquart... et me voici.

MADAME TRINQUART.

Vous devez me trouver bien changée...

M. GRANGINET.

Changée... mais non... un peu pâle peut-être; est-ce que vous avez été malade?

MADAME TRINQUART.

Très malade, mon cher ami, une fièvre bilieuse; mais, grâce au ciel, c'est fini. Aujourd'hui j'ai pris ma seconde médecine...

M. GRANGINET.

Vous avez pris médecine... ce matin?...

MADAME TRINQUART.

Il n'y a pas encore très longtemps... J'ai dormi très tard, ma bonne n'osait pas m'éveiller... Félicité... apportez-moi donc du bouillon aux herbes.

FÉLICITÉ, *en dehors.*

Oui, madame.

M. GRANGINET, *se pinçant les lèvres.*

Ah! vous êtes... vous avez été indisposée... C'est fort contrariant...

MADAME TRINQUART.

Venez-vous dîner avec moi?...

M. GRANGINET.

Mais... non... je ne peux pas avoir ce plaisir-là aujourd'hui...

MADAME TRINQUART.

Ah! pourquoi donc... Je suis toute seule, vous me tiendriez compagnie... et puis... (*Elle se lève.*) Pardon, monsieur Granginet, il faut que je vous quitte un moment... Vous permettez... entre amis on ne se gêne pas... Vous devinez que...

M. GRANGINET.

Allez donc, madame Trinquart, je serais désolé que ma présence... Certainement... (*Quand il est seul.*) Ah! non, assurément, je ne dînerai pas ici... Comme ce serait

amusant... et puis, c'est peut-être un préjugé chez moi, mais je ne puis pas souffrir dîner chez quelqu'un qui a pris médecine. C'est une idée comme une autre.. Je suis désolé d'être venu ici... Quatre heures et demie passées... et je suis fort loin de chez Bodinot où l'on dîne à cinq heures précises... Ah! je prendrai l'omnibus... il me mettra à deux pas de chez lui... Est-ce qu'elle ne va pas revenir, cette chère dame?... Je voudrais déjà être parti. Je fais considérablement de mauvais sang aujourd'hui... (*Il se promène dans le salon.*) Je ne puis pourtant pas m'en aller avant qu'elle soit revenue, ce serait impoli... *Pauvres petits bergers, le son... le son... le son...* Je me mange d'impatience... l'heure s'avance... je manquerai le dîner chez Bodinot... Qu'est-ce qu'elle fait donc, cette maudite vieille?... Il n'est pas possible, elle prend une troisième médecine...

FÉLICITÉ, *arrivant avec une tasse.*

Madame, voilà du bouillon aux herbes... Eh bien! où donc est-elle, madame...

M. GRANGINET, *courant prendre son chapeau.*

Ah! Félicité... je sens que ma présence aujourd'hui est tout-à-fait inopportune... Vous direz à madame Trinquart que je suis désolé d'avoir si mal pris mon temps... J'aurai l'honneur de la revoir très incessamment... présentez-lui mes hommages...

FÉLICITÉ.

Mais, monsieur, vous pouvez bien attendre pour que...

M. GRANGINET, *se sauvant.*

Bien des compliments... je reviendrai la voir... Ah! m'en voilà dehors enfin... (*Il descend rapidement l'escalier, sort, aperçoit un omnibus et saute dedans.*) Parbleu, ce n'est pas malheureux... Conducteur, où donc y a-t-il de la place?... je n'en vois pas...

LE CONDUCTEUR.

Appuyez à gauche...

M. GRANGINET, *s'asseyant entre une grosse dame et un petit monsieur.*

Pardon... en se serrant un peu... ça va se faire. Je ne comprends pas pourquoi on ne fait pas des stalles dans les omnibus, comme cela les places libres se verraient toujours... Tenez, conducteur (*Il lui passe six sous.*) pour un!

LE CONDUCTEUR.

Je vois bien que ce n'est pas pour deux!

M. GRANGINET, *retirant ses pieds sur lesquels une dame appuie son parapluie.*

Cette dame me prend apparemment pour un trottoir... Il va bien lentement cet omnibus?...

UN MONSIEUR AU FOND.

Conducteur, arrêtez-moi...

(*La voiture s'arrête.*)

M. GRANGINET.

Ah! bon... voilà quelqu'un qui descend... nous serons moins serrés... Il n'est pas possible... il y a un melon de caché dans l'omnibus, car ça le sent d'une force... (*Le monsieur descend, on se remet en route.*) Il n'est pas gêné ce monsieur; il s'appuie sur tous les genoux qu'il rencontre dans son chemin... Dieu! que ça va lentement!... Je serai en retard chez Bodinot!... C'est bien ridicule de monter en omnibus avec des melons sur soi! (*La voiture s'arrête.*) Qu'est-ce qu'il y a donc encore?

LE CONDUCTEUR.

Serrez un peu à gauche... Il faut deux places.

M. GRANGINET.

Ah! mon dieu!... mais où donc les mettra-t-il!... (*Une dame et une paysanne qui porte un grand panier montent dans la voiture; on se serre tant que l'on peut. La paysanne se laisse aller presque sur les genoux de M. Granginet.*) Prenez donc garde, mademoiselle... Vous m'enfoncez votre panier dans l'estomac!... Il ne devrait pas être permis de monter avec des paniers... Ouf! mettez-le à terre, je vous en prie...

LA PAYSANNE.

Gnia des œufs dedans... i n'auraient qu'à se casser!... J'aime mieux le tenir devant moi.

M. GRANGINET.

Il n'est pas devant vous... il est sur moi... Mettez-le ailleurs ou je donne un coup de poing dedans!...

LA PAYSANNE.

Min dieu!... parce qu'on est de la campagne, ça ne veut pas vous faire un brin de place!... ces farauds de Paris...

M. GRANGINET, *en lui-même.*

Je crois qu'elle m'appelle faraud parce que je ne veux pas me laisser meurtrir avec son panier... Les gens de la campagne ne valent pas mieux que les marchands de cannes!... Mais où diable sommes-nous donc... je ne reconnais pas le boulevard... Conducteur, approchons-nous de la Porte-Saint-Denis?...

LE CONDUCTEUR.

Comment! la Porte-Saint-Denis... Nous allons à Vaugirard...

M. GRANGINET.

A Vaugirard!... Ah! mon dieu!... Malheureux que je suis... Je me suis trompé de voiture... Avec leurs correspondances on ne s'y reconnaît plus... Arrêtez-moi, conducteur, arrêtez-moi sur-le-champ... (*Il descend.*) Ah! mon dieu! je suis rue du Bac... et Bodinot demeure près de la Porte-Saint-Denis... c'est désolant... (*Il regarde sa montre.*) Cinq heures moins cinq minutes... que faire?... J'aperçois un cabriolet sur la place là-bas... Je n'ai que cette ressource... En allant vite je serai arrivé avant le quart d'heure de grâce. (*Il court au cabriolet.*) Allons, cocher... et vivement, je suis pressé...

LE COCHER.

Voilà, mon maître... (*Granginet monte.*) Où allons-nous?...

M. GRANGINET.

Rue de l'Echiquier, tout près de la Porte-Saint-Denis... et bon train, je vous donnerai pour boire.

LE COCHER, *bégayant*

Oh!... soyez... soy .. hope! et allons donc, *la danseuse!...*

(*Le cocher fouette son cheval avec un bâton au bout duquel il ne reste que trois pouces de fouet. Le cheval regimbe et va moins vite qu'un âne de laitière.*)

M. GRANGINET, *regardant son cocher.*

C'est fait pour moi!... une rosse, un cocher gris et un fouet cassé!... Qu'est-ce que j'ai donc fait aujourd'hui... pour que la fatalité me poursuive?... Allons donc, cocher, nous n'avançons pas... Pourquoi diable aussi avez-vous un fouet cassé?...

LE COCHER.

C'est... c'est exprès... ça tape mieux *la danseuse!...* Hue donc!..

M. GRANGINET.

La danseuse ne veut pas même trotter à ce qu'il paraît... Prenez garde, cocher... vous allez nous accrocher.

LE COCHER.

Pas de danger... c'est exprès...

M. GRANGINET.

Comment, c'est exprès que vous frôlez toutes les voitures... (*en lui-même.*) Ah ! mon dieu ! le malheureux est gris à ne pas se tenir... et moi qui ne me suis pas aperçu de cela en montant !... je serai bien heureux si j'arrive sans accident chez Bodinot... Enfin, on prétend qu'il est un dieu pour les ivrognes... (*Ici le cabriolet heurte avec violence contre une grosse roue de charrette.*) (*fort en colère.*) Cocher !... qu'est-ce que cela veut dire... Est-ce que vous avez envie de nous tuer... Morbleu !... faites donc attention... il y va de ma vie ici... Si vous n'êtes pas en état de conduire, ne conduisez pas...

LE COCHER.

Laissez donc... c'est exprès !...

M. GRANGINET.

Ah ! c'est exprès que vous accrochez les grosses voitures... Alors je veux descendre, moi...

LE COCHER.

Mais non... vous ne m'entendez pas... c'est l'autre par méchanceté... qui l'a fait exprès de nous cogner...

M. GRANGINET.

Si vous vous étiez rangé à temps !... Eh bien ! voilà votre cheval qui s'arrête à présent... Tapez-le donc, cocher... tapez-le donc...

LE COCHER.

Ah ! c'est qu'il reconnaît l'endroit... le marchand de vin où je m'arrête quelquefois... Va donc, *la danseuse* !...

M. GRANGINET, *regardant sa montre.*

Cinq heures et quart !... J'aurais été bien plus vite à pied, certainement... Cocher !... prenez donc garde !... malheureux ! vous avez failli écraser cet homme...

LE COCHER.

Ah !... ouiche !... c'est exprès... ils se mettent comme ça devant le cheval... c'est des farceurs... Va donc, *la danseuse* !... (*Il la pique avec le bois de son fouet.*) Ah ! tu iras, va !...

(*Le cabriolet reçoit un coup violent d'un fiacre qui venait à sa gauche.*)

M. GRANGINET.

J'en ai assez... Arrêtez-moi, cocher... je descends...

LE COCHER.

Vous vous trompez... ce n'est pas encore ici la rue de l'Echiquier, c'est la rue Saint-Denis...

M. GRANGINET.

Je vous dis que je veux descendre... je suis bien le maître, j'espère... J'ai affaire ici.

LE COCHER

Comme vous voudrez... (*Il arrête son cheval. M. Granginet lui donne vingt sous et descend.*) Il n'y a rien pour boire, not maître ?

M. GRANGINET, *marchant très vite.*

Pour boire, le malheureux !... il ose encore demander pour boire, dans l'état où il est !... S'il ne nous a pas versés ce n'est pas sa faute... Dépêchons-nous... j'aperçois

enfin la porte Saint-Denis... Hum!... quel vilain quartier pour la crotte et les embarras de voiture!...

(*M. Granginet arrive tout en nage et un peu crotté rue de l'Echiquier chez son ami Bodinot. Il monte et sonne.*)

M. BODINOT, *ouvrant.*

Eh! c'est Granginet!... Ah! bravo!... C'est bien aimable d'être venu... Oh! je comptais sur toi... je t'avais annoncé à ma femme!...

M. GRANGINET.

Mon ami, je te demande pardon si je suis en retard... mais une foule de circonstances... C'était comme un sort... et tout à l'heure encore un maudit cocher de cabriolet qui s'accrochait à toutes les voitures...

M. BODINOT.

Oh! il n'y a pas de mal... Tu comprends que ma femme nourrissant, cela l'occupe beaucoup et l'empêche de se mêler des détails du dîner... Quand il faut avoir presque toujours un enfant sur les bras, on ne peut pas surveiller un rôti, et notre petite bonne Nanette n'est pas encore très au fait de la cuisine... Mais elle ira... entre donc...

(*M. Bodinot fait entrer son ami dans un salon où il y a un piano et un petit garçon de six à sept ans qui se roule à terre entre des quilles, un polichinel et un cheval de bois.*)

M. GRANGINET.

Ma foi! je suis bien content que vous ne soyez pas encore à table, je craignais tant que vous ne m'attendissiez... Ah! te voilà, mon petit garçon.

BODINOT.

Oui, voilà Antoine... Venez ici, Antoine; venez vite dire bonjour à monsieur... Tu vas voir comme il est gentil... et obéissant... et spirituel... Antoine, voulez-vous venir quand je vous appelle... (*L'enfant ne se dérange pas, il se contente de lever la tête et de tirer la langue à son père.*) Oh! le vilain qui fait la grimace à papa... (*bas à Granginet.*) Rempli de malice... Oh! tu verras tout à l'heure... (*à son fils.*) Antoine, sois donc gentil... dis quelque chose à monsieur.

ANTOINE, *d'un ton pleurard.*

J'ai faim, moi.

GRANGINET.

Ce n'est pas mal ce qu'il dit là... je trouve même qu'il y a beaucoup d'àpropos dans sa réponse... Mais où donc est madame?

BODINOT.

Tu vas la voir... C'est que probablement elle est occupée près de Cléopâtre... (*s'approchant d'une porte.*) Eugénie! c'est Granginet qui est arrivé!... vas-tu venir?

EUGÉNIE, *en dehors.*

Dans un moment.

BODINOT.

Assieds-toi donc... Oh! mon cher ami, quand on élève ses enfants soi-même, on a sans cesse quelque chose à faire... Mais aussi quelle foule de jouissances!... (*On entend la petite crier.*) Cléôpatre crie... je vais voir ce que c'est.

M. GRANGINET, *à lui-même.*

Diable! moi qui me suis tant pressé... qui suis en nage... Et on ne parle pas de dîner ici... Si j'avais su cela... (*Antoine jette sa boule de bois dans les pieds de M. Granginet.*) Prends garde, petit... mets tes quilles d'un autre côté... c'est vilain dans un salon

ANTOINE.

Je veux y jouer, moi.

MADAME BODINOT, *arrivant avec son poupon sur les bras.*

Bonjour, monsieur Granginet... comment vous portez-vous?

GRANGINET.

Madame, j'ai bien l'honneur de vous saluer... pas mal, et vous?... Je vous remercie... tout doucement... Vous voyez, j'ai accepté sans façon l'invitation de votre mari.

MADAME BODINOT.

Et vous avez très bien fait... Ça me procure un grand plaisir... Tenez, voilà ma petite... comment la trouvez-vous?

GRANGINET.

Charmante!... superbe enfant... tout le portrait de sa mère... C'est étonnant comme elle aura vos yeux!

MADAME BODINOT.

C'est ce que tout le monde dit... Elle a la coqueluche, cette pauvre petite... ça la fatigue bien... Elle ne peut rien prendre... c'est-à-dire elle ne peut rien garder.

GRANGINET, *en lui-même.*

Moi, je prendrais bien quelque chose.

BODINOT, *revenant.*

Eh bien! chère amie, va-t-on nous faire dîner?

MADAME BODINOT.

Dame, ça regarde Nanette... D'abord, moi, je ne vais pas quitter ma fille pour aller m'occuper de cela... (*Elle appelle.*) Nanette!

NANETTE, *en dehors.*

Madame!...

MADAME BODINOT.

Pensez-vous à votre salade?

NANETTE.

Oui, madame, v'là que je me mets à l'éplucher...

GRANGINET, *en lui-même.*

Ah! mon Dieu!... on commence seulement à éplucher la salade... Qu'est-ce que j'ai donc fait au ciel aujourd'hui?...

MADAME BODINOT.

Ah! c'est que j'ai une bonne qui est si gauche... qui ne finit à rien... qui ne sait pas veiller un rôti!

BODINOT.

Oh! elle se fera... avec du temps et tes leçons... Antoine, viens donc ici, petit drôle... (*Il va le prendre et le met de force sur ses genoux.*) Ah! je savais bien que je le ferais obéir, moi; récite-nous une fable de La Fontaine...

ANTOINE.

Qu'est-ce que tu me donneras?

BODINOT.

Je t'achèterai un pain d'épices. Voyons ta fable... celle que tu sais le mieux... *la Cigale et la Fourmi?*

ANTOINE, *ânonant.*

La cigale ayant chanté, tout l'été... Tenait dans son bec un fromage... Quand la bise fut venue... un fromage... par l'odeur alléché... alléché... un fromage...

BODINOT, *mettant son fils à terre.*

Pas mal, pas mal... Il confond un peu avec une autre... mais cela annonce toujours de la facilité...

GRANGINET.

Oui, c'est fort gentil... Et la musique, madame comment la gouvernez-vous?...

MADAME BODINOT.

Ah! je n'ai plus le temps d'en faire... quoique je l'aime beaucoup... mais vous, monsieur Granginet, vous chantez toujours...

M. GRANGINET.

Oui... je chante souvent en soirée... ma voix a même gagné beaucoup...

M. BODINOT.

Chante-nous donc quelque chose en attendant le dîner... Tiens, voilà le piano.

M. GRANGINET.

Si cela peut vous être agréable, je le veux bien... (*Il va se placer au piano.*) Connaissez-vous *les Petits Bergers* de *Frédéric Bérat?*

MADAME BODINOT.

Non... mais cela doit être joli, car *Bérat* fait toujours des airs charmants...

M. GRANGINET.

Je vais vous les chanter (*Il prélude et chante.*) :

Pauvres petits bergers, le son de nos musettes
Ne fait plus retentir la plaine et les coteaux;
Jadis que redisions...

(*Cléopâtre a une quinte de toux, sa mère se lève, la promène; le papa court à sa fille; Antoine tape avec son polichinel contre un meuble. Granginet reste au piano et attend que le calme se rétablisse.*)

M. BODINOT.

Pauvre enfant!... c'est une bien vilaine chose que la coqueluche!... Ah!.. voilà que c'est fini... pardon, Granginet, mais si tu voulais recommencer... Monsieur Antoine, je vous prie de vous taire!...

M. GRANGINET.

Je vais recommencer... mais tâche que ton fils ne tape plus si fort...

M. BODINOT.

Oh! il ne bougera plus!...

M. GRANGINET

Je recommence : (*Il chante.*)

Pauvres petits bergers, le son de nos musettes
Ne fait plus retentir la plaine et les coteaux;
Jadis que redisions d'airs et de chansonnettes!
Que nous...

(*Cléopâtre a une quinte de toux beaucoup plus forte; sa mère se lève et l'emporte. M. Bodinot suit sa femme. Antoine va, avec son polichinel, taper dans le dos de M. Granginet.*) Finis, mon ami... finis donc, petit... tu tapes... tu tapes... Si tu ne finis pas, je te prends ton polichinel... (*à part.*) Ah! mon dieu! quelle maison!... il est six heures passées... et on ne dîne pas!... (*Il quitte le piano.*) Je ne chanterai pas que je n'aie mangé... J'ai mal à l'estomac... C'est se moquer des gens que de leur dire: Nous dînons à cinq heures précises, et à six heures de ne pas être à table...Pour un rien, je m'en irais... je ferais comme j'ai fait chez madame Trinquart.

ANTOINE.

Voulez-vous jouer aux quilles avec moi?

M. GRANGINET.

Laisse-moi tranquille...

(*Il se met à une fenêtre. Dix minutes s'écoulent, enfin M. Bodinot revient.*)

M. BODINOT.

Ça va mieux... ça se passe...Pardon, mon ami, mais tu sais ce que c'est que la coqueluche... tu dois avoir eu la coqueluche...

M. GRANGINET.

C'est possible! je ne m'en souviens pas.

M. BODINOT.

Veux-tu recommencer ton air?

M. GRANGINET.

Ma foi! non; je t'avoue que j'aimerais mieux dîner... je meurs de faim.

M. BODINOT.

Oh! nous allons nous mettre à table dans l'instant... (*Il va jouer avec son fils.*) Tra la la... tra deri dera... Tiens, je gage que j'en abas plus que toi... J'étais très adroit aux quilles dans mon temps.

MADAME BODINOT, *entrant.*

Messieurs, quand vous voudrez; le dîner est servi...

M. GRANGINET, *lui prenant vivement la main.*

Nous sommes à vos ordres, madame.

(*On se rend dans la salle à manger. M. Granginet se trouve placé entre madame Bodinot et le petit Antoine. On va servir le potage, lorsque madame s'arrête et écoute, tenant en l'air l'assiette dans laquelle elle va servir.*)

MADAME BODINOT.

Il me semble que j'entends crier ma petite.

M. BODINOT.

Je crois aussi avoir entendu quelque chose... et toi Granginet?

M. GRANGINET, *tendant le bras pour avoir du potage.*

Moi, je n'entends rien du tout.

MADAME BODINOT, *remettant l'assiette devant elle.*

Oh! si... certainement Cléopâtre crie... Pardon... mais il faut que j'aille voir ce qu'elle a...

(*Madame Bodinot quitte la table. M. Bodinot continue d'écouter. Le petit Antoine jette des boulettes de mie de pain sur l'assiette de Granginet, qui regarde le potage d'un air consterné.*)

M. GRANGINET, *au bout de trois minutes.*

Dis donc, Bodinot, si ta femme ne revient pas, est-ce que tu ne pourrais pas toujours nous servir le potage?

M. BODINOT.

C'est que je n'ai pas l'habitude de servir... Je ne sais pas découper...

M. GRANGINET.

Pour servir du potage je ne crois pas qu'il soit nécessaire de savoir découper.

M. BODINOT.

Ma foi!... tu as raison!... je me risque.

(*Il sert. M. Granginet, tout en mangeant son potage, reçoit dedans de fréquentes boulettes de pain.*)

M. GRANGINET.

Ton petit garçon est bien gentil... mais s'il voulait se dispenser de m'envoyer des boulettes dans mon assiette...

M. BODINOT.

Oh! c'est pour jouer... Antoine, soyez sage!...

M. GRANGINET.

Ton potage sent un peu la fumée...

M. BODINOT

Que veux-tu... ma femme est nourrice!... elle ne peut pas veiller à tout cela... Mais pourquoi donc ne revient-elle pas... (*Il se lève.*) Pardon, mon ami, je vais voir ce qui est arrivé à Cléopâtre...

(*M. Granginet reste seul à table avec Antoine qui fait sauter en l'air sa fourchette et sa cuiller, et met ses doigts tout sales sur le pantalon de son voisin.*)

M. GRANGINET.

Mon cher ami, tenez-vous donc tranquille!...je ne suis pas votre polichinel, moi!

ANTOINE.

Si! si! si!... oh! oh! oh! oh!... si! si! si!...

M. GRANGINET, *à part.*

Voilà un dîner qui s'annonce bien!... ah! mon dieu!...

(*Bodinot et sa femme reviennent; madame Bodinot tient sa petite dans ses bras.*)

MADAME BODINOT

Excusez-moi, monsieur Granginet, vous permettez que

je garde ma fille sur mes genoux en dînant, n'est-ce pas?... comme ça je serai plus tranquille...

M. GRANGINET.

Comment donc, madame, mais tout ce que vous voudrez; pourvu que cela ne nous...que cela ne vous empêche pas de dîner?

MADAME BODINOT.

Oh! j'y suis accoutumée... Nanette, la carpe....

(La domestique apporte une carpe à l'étuvée. Madame Bodinot s'occupe de la petite, M. Bodinot est en contemplation devant le poupon, et personne ne sert.)

M. GRANGINET.

Hum! hum!... voilà une carpe qui a fort bonne mine.

MADAME BODINOT.

Sers donc, mon ami; tu vois bien que je suis occupée de la petite. Il m'est impossible de servir, d'abord.

BODINOT.

Allons, puisqu'il le faut... Je ne suis pas fort... n'importe... Aimes-tu les têtes, Granginet?

M. GRANGINET.

Je ne peux pas les souffrir... et c'est fort heureux, car si je les aimais, j'en mangerais... et je ne peux pas les souffrir.

(M. Bodinot sert. Le petit Antoine mange avec gloutonnerie. Au bout d'un moment il devient violet, crie et pleure en même temps.)

MADAME BODINOT.

Ah! mon dieu! qu'est-ce que mon fils a donc? Qu'est-ce que tu as donc, Antoine?

ANTOINE, *montrant son gosier.*

Ça me pique... ça me pipi pipique... Hi! hi! hi! holà! là...

BODINOT.

Ah! mon dieu! il a avalé une arête!... Crache, Antoine, crache, mon ami... tousse fort.

(Le père et la mère se lèvent.)

GRANGINET.

Il vaudrait mieux, au contraire, qu'il tâchât d'avaler.

MADAME BODINOT.

Ah ciel! est-il possible! mon fils va s'étrangler... Voyez comme il est déjà rouge... Que faire?... que lui donner?...

BODINOT, *courant dans la chambre.*

Nanette, de l'huile!... Antoine, tu vas boire de l'huile, cher ami!

ANTOINE.

Non, non, je n'en veux pas... Ça me pipi pi... que.

BODINOT.

Granginet, mon ami, il y a un pharmacien à l'autre bout de la rue; si tu voulais y courir, pendant que je veillerai sur Antoine, tu lui demanderas ce qu'on donne pour dissoudre une arête de carpe.

M. GRANGINET.

Dissoudre une arête!... mais ça ne peut pas tout de suite se dissoudre... Il me semble qu'il vaudrait mieux essayer... en mangeant beaucoup de pain...

ANTOINE, *souriant.*

Ah! c'est passé... je ne la sens plus.

BODINOT.

C'est passé!... ah! que c'est heureux!... Embrassons-nous.

MADAME BODINOT.

Ah! cela m'a toute bouleversée, moi... je n'ai plus faim, c'est fini, cela m'a donné à dîner.

M. GRANGINET.

Calmez-vous, madame... remettez-vous.

BODINOT.

Oui, calme-toi, chère amie... Et cette petite, comme elle a été sage! comme elle a supporté cet événement avec tranquillité!... Ce sera une héroïne que ma Cléôpâtre... Si on lui donnait un peu de la *sausauce*... Oh! elle en prend!... est-elle gentille! elle aime la sausauce. *(On apporte le chapon du Mans.)* Ah! voilà la fameuse pièce; mais certainement ce n'est pas moi qui la découperai.

MADAME BODINOT.

Ni moi, je te le promets.

M. GRANGINET.

Alors je crois que je ferai bien de me charger de cette besogne.

(Il découpe.)

BODINOT.

Comme ce chapon a l'air tendre!... il se découpe tout seul.

M. GRANGINET.

Oui, je crois même... je crains que... Il y a longtemps qu'on vous a envoyé ce chapon?

MADAME BODINOT.

Quatre jours, pas plus... est-ce qu'il serait avancé?

M. GRANGINET.

Mais... ça me fait cet effet-là.

BODINOT.

Tant mieux! tant mieux! le chapon se mange faisandé, il a plus de goût.

M. GRANGINET.

Oh! pour du goût, il en aura. *(à lui-même en mangeant.)* Que le diable emporte les chapons faisandés! joli dîner que je fais là!

BODINOT.

Ah! ma chère amie! prends garde, Cléôpatre a quelque chose.

MADAME BODINOT, *penchant la tête de la petite du côté de Granginet.*

Elle ne peut rien garder, cette petite... C'est votre faute aussi, vous lui avez donné trop de sauce... Vous permettez, M. Granginet.

BODINOT.

Oh! il sait ce que c'est que les enfants... Ne fais pas attention, Granginet!

M. GRANGINET.

Je fais mon possible.

(On apporte de la salade; elle est tellement vinaigrée que Granginet pleure en la mangeant.)

BODINOT.

Excellente salade!... bien relevée!... J'aime ça, moi... Voyons, Nanette que nous donnez-vous pour dessert?

NANETTE.

Dam'! gnia rien!...

BODINOT.

Comment! rien?

MADAME BODINOT

Eh! mon Dieu, mon ami, est-ce que j'ai eu le temps de songer au dessert, moi... quand on a toujours un enfant sur les bras!...

BODINOT.

C'est juste... Granginet nous excusera... il aimera mieux avoir vu un tableau de famille que quelques assiettes de dessert!...

M. GRANGINET, *dissimulant son dépit.*

Oh! assurément... un tableau de famille... D'ailleurs, j'ai parfaitement dîné.

BODINOT.

Mais pour te dédommager je te vais faire goûter d'une certaine liqueur dont tu me diras des nouvelles... Passons au salon.

M. GRANGINET, *à part.*

Il paraît que sa liqueur tiendra aussi lieu de café.

(*On va au salon. Madame Bodinot promène sa fille qui crie. Antoine prend une grosse canne et se met à jouer avec.*)

BODINOT, *présentant un petit verre à Granginet.*

Goûte-moi ça...

M. GRANGINET, *après avoir goûté.*

Mais... je ne sais pas trop ce que c'est... (*à part.*) On dirait de l'eau sucrée...

BODINOT.

C'est du vespétro que j'ai fait moi-même.

M. GRANGINET.

Ah! c'est une liqueur de famille... Je t'en fais compliment... c'est doux.

MADAME BODINOT.

Monsieur Granginet, maintenant que nous avons dîné, vous seriez bien aimable de nous chanter ce que vous avez commencé tantôt...

M. GRANGINET.

Madame, si cela peut vous être agréable... (*Il se met au piano.*) je ne veux pas me faire prier.

BODINOT.

Antoine, tâchez de vous taire!

ANTOINE, *tapant son polichinel avec la grosse canne.*

Je ne veux pas, moi.

BODINOT.

Va toujours, Granginet, nous t'écoutons... Cléopâtre est d'une sagesse adorable!...

M. GRANGINET

Je vais en profiter. (*Il chante.*)

Pauvres petits bergers, le son de nos musettes
Ne fait plus retentir la plaine et les co...

Aye!... aye!...

(*C'est M. Antoine qui, en faisant tourner son gros bâton, est venu taper de toutes ses forces sur le bras de M. Granginet.*)

BODINOT.

Qu'est-ce que tu as... est-ce qu'il t'a fait mal?

M. GRANGINET, *pâlissant.*

Ah! mon Dieu!... j'ai cru avoir le bras cassé...

BODINOT, *ayant l'air de se mettre en colère après son fils.*

Petit drôle... petit polisson... je vous avais défendu de jouer avec des bâtons... Hum!... vilain. (*bas, à M. Granginet.*) Il a tapé fort, n'est-ce pas?

M. GRANGINET.

Ah! je crois bien... Dieu! quelle douleur!...

BODINOT, *bas à M. Granginet.*

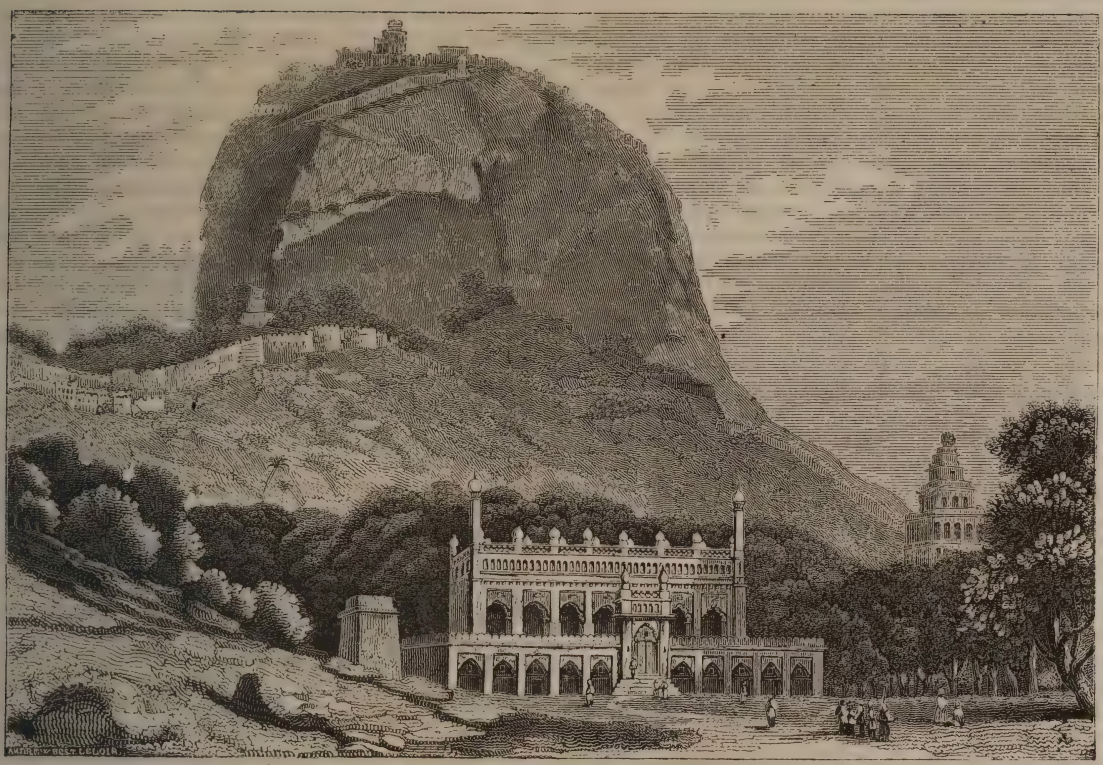
C'est un gaillard... Dis donc... il n'a que sept ans.

(*M. Granginet ne veut pas en entendre davantage; s'apercevant que madame Bodinot a disparu avec sa fille, il prend son chapeau et en fait autant. Il rentre chez lui sans marcher sur les trottoirs, et pendant quinze jours refuse toutes les invitations pour dîner en ville.*)

CH. PAUL DE KOCK

VOYAGES.

SOUVENIRS DE L'INDE.



Fort de Gingie. — Mosquée de Raje-Ghur.

« Le 6 juillet 1782, le canon retentissait dans le « golfe du Bengale.

« Onze vaisseaux de haut-bord d'une part, sans compter « les frégates et les corvettes, douze de l'autre, vomis- « saient de leurs formidables cratères les boulets et la « mitraille, depuis cinq heures consécutives; le pavillon « de *chef d'escadre* flottait sur un de ces vaisseaux. L'or- « dre de passer à bord des frégates pendant la durée « d'une action n'était pas encore parvenu au chef de ces « forces navales; cet ordre était émané depuis peu de la « cour à la suite du malheureux combat où le vaisseau « *la Ville-de-Paris*, commandé par le comte *Grasse* en « personne, fut capturé par l'ennemi. Mais la même in- « fortune était loin d'attendre celui qui combattait en ce « jour; car son vaisseau en tête de la ligne de bataille « n'avait déjà plus d'adversaires devant lui. Le désordre « s'était mis dans la ligne ennemie, et l'escadre victo- « rieuse l'ayant poursuivie pendant deux lieues alla mouil- « ler devant *Karikal*.

« Quels étaient ces vaisseaux, quelles étaient ces fré- « gates, ces amiraux, ces chefs d'escadre, ces pavillons? « Ces vaisseaux étaient d'une part *l'Ajax*, *l'Artésien*, « *l'Orient*, *le Sévère*, *le Vengeur*, *le Héros*, où flottait « le pavillon blanc; de l'autre *le Superbe*, *le Sultan*, *le* « *Gibraltar*, *le prince de Galles*, *le Coventry*, etc., « avec pavillon rouge et croix bleue; là, sir *Edward* « *Hughes*, commodore des forces navales britanniques « dans les mers de l'Inde; ici, *Pierre-André de Saint* « *Tropez, bailli de Suffren*, chef d'escadre au service de « Sa Majesté le roi de France. »

Combien de fois les récits de ce combat et de tant d'autres n'ont-ils pas retenti à mes oreilles d'enfant? Que je les écoutais avidement! comme les moindres circonstances en étaient gravées dans ma mémoire! Il me semble encore voir la tête blanche du vieillard, basanée par le soleil des tropiques, avec deux yeux noirs menaçants que l'âge n'avait pu calmer, prendre un nouvel éclat en nous rappelant les vicissitudes et les périls de sa carrière aventureuse; car celui qui nous parlait ainsi n'avait été rien moins que maître canonnier à bord du *Héros*, commandé par M. de Suffren en personne; il avait fait en cette qualité toute la campagne de l'Inde; puis, passé de là au service de Hayder-Aly dans le contingent de troupes accordé à ce dernier par l'amiral français, il avait parcouru la péninsule asiatique au milieu des bouleversements et des guerres qui soumirent à la fin ce vaste empire à la puissance britannique. Quelques notes ou fragments détachés, rassemblés avec bien de la peine et en bien petit nombre, aidés de quelques-uns de nos souvenirs, nous permettront peut-être de donner au lecteur une idée de l'homme que devait faire Jacques-André Brossard de la Sansie, natif de Morlaix en Bretagne. Laissons-le parler.

« Après le combat de la Grenade, où j'avais été blessé « d'un éclat de bois à la jambe, j'obtins un congé provi- « soire pour rentrer en France, sur le chébec *le Caméléon;* « mais divers accidents et les vents contraires nous tin- « rent plus de trois mois en mer, de telle sorte que j'é- « tais parfaitement guéri en arrivant au Havre. J'avais « l'appétit d'un convalescent de vingt-trois ans, tenu à « un régime sévère pendant toute la traversée par le chi- « rurgien de notre coquille de noix. Ma bourse était bien « garnie et renfermait plus de 60 louis, fruit de ma part « des prises dans la campagne que nous venions de faire. « Aussi mon premier soin, en descendant à l'auberge de « la Tête-Noire, fut-il de commander pour moi seul un « dîner de quatre personnes, ce qu'il y avait de mieux. « Dans la même salle où tous les gens de l'hôtellerie « étaient en émoi pour me servir (j'avais fait sonner ma « bourse) se trouvaient quatre sergents du régiment de « Navarre, attablés dans un coin devant quelques méchan- « tes bouteilles de cidre. J'allais leur offrir d'être de ma « partie, quand l'hôte, s'adressant à moi avec un air flagor- « neur que je n'ai jamais pu souffrir, me siffla de sa voix « doucereuse: — Vous servirai-je du Bordeaux, mon offi- « cier? j'en ai d'excellent. — Au diable toi et ton Bordeaux! « m'écriai-je; je ne suis pas officier. Il y a assez long- « temps que j'en bois, de ce Bordeaux; qu'on me serve du « Bourgogne, et du meilleur. A cette repartie, un des sol- « dats de Navarre me regardant de côté osa dire, en me « montrant du doigt: — Voilà une culotte goudronnée qui « fait bien de la poussière. Mon avis est que de la piquette « ferait encore trop d'honneur à son gosier. — Voyez « donc ce mangeur de requins, reprit le suivant, auquel « il faut du Bourgogne, tandis que nous, soldats du roi, « nous nous contentons de cidre! Je défends qu'on lui « donne autre chose que du cidre; tu m'entends cabare- « tier. — Du cidre! c'est encore trop bon pour lui! s'écria « le troisième; il ne boira que de l'eau, ou je ne m'appelle « pas Victor. Au même instant, le quatrième s'empara « d'une bouteille qu'un garçon venait de poser sur ma « table. Pas un mot n'était encore sorti de ma bouche, « mais l'ouragan, pour retarder, n'en devait pas moins « éclater avec violence. Je me levai soudain, et m'embos- « sant devant la porte le sabre à la main (c'était une fine « lame de Damas que je tenais d'un officier anglais tué par « moi d'un coup de baïonnette à la bataille de Brandywine);

« Çà, mes amiraux, leur dis-je a mon tour, vous êtes « trop galants compagnons pour souffrir que je boive ainsi « de l'eau pure; vous me permettrez au moins d'y mêler « un peu de votre vin de Navarre. Allons, flamberge au « vent, grenadiers, et dégaînons! — Pas ici, messieurs, pas « ici, au nom du ciel! mon lieutenant, messieurs les ser- « gents; je vous en supplie, vous allez perdre ma maison. « Les Navarrais de leur côté n'auraient pas demandé mieux « que l'affaire se passât dehors, mais j'étais trop furieux « pour retarder un seul instant, et bien résolu à n'en « pas laisser sortir un seul. Ils avaient tous mis le sabre « à la main pour me forcer à leur livrer le passage; mais « que pouvaient-ils faire avec leurs pauvres briquets con- « tre mon excellent sabre de Damas? Leur nombre ne « m'effrayait pas; j'avais calculé que dans ma position, « et vu l'espace étroit où nous étions resserrés, je ne pou- « vais être attaqué que par un seul à la fois. Aussi le pre- « mier qui se présenta devint-il gaucher pour le reste de « ses jours; d'un léger revers je lui avais abattu le poi- « gnet droit. Le second ne dut qu'à sa coiffure de ne pas « avoir la tête complétement fendue; le troisième alla « tomber à ses côtés avec une large blessure au ventre; « mais le quatrième se précipita sur moi avec tant d'im- « pétuosité et de vigueur que j'en fus presque surpris; ma « lame, de l'acier le plus pur, donnant à faux contre la « sienne, se brisa entre mes mains et ne me laissa plus « d'autres ressources que de le prendre à bras-le-corps, « ce que je fis avec assez de bonheur. Le pélerin était de « bonne race et voulut résister; mais il avait affaire à un « homme qui avait fait l'exercice avec une *pièce de quatre* « devant le comte d'Estaing et tout son état-major. Aussi, « après une lutte qui dura peut-être une minute, eut-il le « même sort que ses compagnons d'armes, et alla-t-il tom- « ber avec tant de violence sur le carreau, qu'il ne put re- « tenir un cri de douleur; dans sa chute son bras s'était « cassé. Je voulus me faire jour à travers la foule qui était « accourue de la rue pendant tout ce vacarme, mais il n'é- « tait plus temps; le guet était arrivé de son côté, et force « me fut de me rendre prisonnier. L'officier du guet, après « m'avoir fait mettre provisoirement au cachot, alla préve- « nir le lieutenant du roi, commandant de la ville, qui jugea « prudent de me faire partir immédiatement pour Rouen « sous bonne escorte. Il était à craindre que le régiment de « Navarre, renommé par sa bravoure et sa mauvaise tête, « ne cherchât à m'enlever de force pour venger ses quatre « sergents que j'avais si maltraités. Arrivé à Rouen, je fus « de nouveau conduit en prison, où je restai huit jours « pour passer de là à un conseil de guerre qui me vit « acquitter; mais ordre me fut donné immédiatement de « me rendre à Lorient, où je devais m'embarquer sur la « corvette *la Lionne*, chargée de dépêches importantes « pour le comte de Grasse que nous devions rejoindre à « Pondichéry. Ainsi donc, il était dit que je devais quit- « ter encore le sol natal après l'avoir à peine touché. « Trois ans s'étaient déjà écoulés depuis que pour la pre- « mière fois j'avais perdu de vue la pointe du cap Finis- « tère; mais cette fois un plus long intervalle de temps « devait me faire oublier les côtes de ma chère Bretagne. »

Nous prendrons la liberté de sauter quelques details plus ou moins oiseux d'une navigation uniforme, où le narrateur se plaît surtout à faire l'énumération de nombreuses querelles commencées à bord, avec la plupart de ses compagnons d'équipage, et qui devaient se vider au premier endroit de débarquement; mais on verra que les destins en ordonnèrent autrement.

« A peine avions-nous doublé le cap Comorin pour en-

« trer dans le golfe de Manar, qu'on signale une voile à « l'avant du navire, puis deux, puis trois, puis quatre. « Nous ne doutions pas que ce ne fût l'avant-garde de la « division française; mais le commandant de la corvette « reconnut trop tard son erreur; il ordonna de virer de « bord, malheureusement il n'était plus temps. Une frégate « anglaise qui avait le vent sur nous arrivait de toutes ses « voiles; avec une demi-heure de chasse elle fut à portée de « canon. C'eût été folie que de chercher à résister; aussi, « après un échange de quelques bordées pour sauver « l'honneur du pavillon, fûmes-nous obligés d'amener. « C'était la frégate *le Sullivan*, de quarante canons, ca- « pitaine *Parker*, qui nous jouait ce mauvais tour; elle « faisait partie de l'escadre du commodore Johnston, qui « venait d'être dispersée par un coup de vent en se ren- « dant à Madras. Une partie de notre équipage resta à « bord de la corvette; l'autre, dont je faisais partie, fut « transporté à fond de cale du brick *l'Alacrity*. La sur- « veillance n'était pas des plus actives à bord de ce petit « bâtiment; aussi ne fus-je pas longtemps à concevoir le « projet de notre délivrance, que je résolus de mettre à « exécution aussitôt que nous serions en vue d'un éta- « blissement ami; cette occasion se présenta fort heureu- « sement le surlendemain de l'événement. Nous étions à « la hauteur de Gingie, une des principales forteresses « du Carnatte, au pouvoir de Hayder-Aly. J'avais commu- « niqué mon projet à un nommé Gabien, contre-maître de « la corvette, homme d'une force et d'une résolution peu « communes, qui fut presque honteux de n'en avoir pas « eu la première pensée. Une heure seulement avant « l'exécution du complot nous en fîmes part à nos cama- « rades, qui n'entrèrent que froidement dans nos espé- « rances, tout en nous permettant de compter sur leur « participation. Parmi les huit qui devaient nous accom- « pagner sur le pont pendant l'heure où cette liberté « nous était accordée, quatre seuls semblaient passable- « ment déterminés. Il avait été convenu que le signal de « l'attaque serait celui où je laisserais tomber mon cha- « peau dans la mer. Au même moment Gabien, qui s'était « penché en avant, s'écria en mauvais anglais dont il s'a- « vait quelques mots : Un homme à la mer, un homme à la « mer! A ce cri les gardes marines, oubliant leur surveil- « lance, suivirent la même direction pour voir ce qui se « passait; mais nous, nous retournant à l'improviste, nous « sautâmes sur les deux premiers qui furent aussitôt dés- « armés; les autres, dont nos camarades s'étaient empa- « rés, ne tardèrent pas à éprouver le même sort. Trois « avaient été jetés à la mer; les neuf autres tombèrent « sous leurs propres baïonnettes, et en un instant nous « fûmes maîtres des écoutilles : le navire était en notre « pouvoir. Après avoir délivré nos compagnons de capti- « vité, nous nous mîmes en devoir de gouverner vers « Gingie. En vain la frégate nous faisait force signaux, « nous n'avions garde d'y obéir; à trois heures de là « nous étions entrés dans un bas-fond où elle n'au- « rait pu nous suivre sans se perdre, et où d'ailleurs « nous étions protégés par un fortin, espèce de sentinelle « avancée de l'imprenable forteresse de Gingie, une des « plus formidables de l'Inde. »

Nous nous permettrons encore de passer sous silence la longue réception de notre aventurier par le gouverneur de Gingie, qui lui fit rendre presque autant d'honneurs que plus tard son maître à l'amiral français lui-même. Nous négligerons également une description assez prolixe de Gingie, avec ses forts au nombre de sept, dont le principal, bâti sur un rocher à pic, domine toute la ville et passe pour imprenable. Il n'a garde d'oublier les sept portes de Raje-Ghur et la fameuse mosquée substituée au temple indien dont elle occupe la place. On sait au reste que cette place soutint un long siége contre le Mogol Aurengzèbe, qui fut obligé de se retirer après trois ans d'efforts inutiles.

Le narrateur se plaît encore à s'arrêter quelque temps sur la côte de Gingie, où plusieurs aventures insignifiantes exercent la prolixité de sa plume. Nous nous contenterons seulement de mentionner un terrible duel qui eut lieu entre lui et son ami Gabien, où ce dernier perdit malheureusement la vie, source d'éternels regrets pour le trop bouillant marin. De là on le voit rejoindre l'escadre française et, accueilli comme maître canonnier à bord du *Héros* commandé par M. de Suffren, il assiste au combat de Négapatam que nous avons mentionné au commencement de cet article, et à plusieurs autres actions non moins glorieuses, où sa hardiesse et son intrépidité ne manquent pas de le recommander à l'amiral français, qui, désireux avant tout son avancement, le cède à Hayder-Aly en qualité de commandant en second de l'artillerie du nabab. Malheureusement les notes que nous avons sous les yeux deviennent ici trop confuses et trop morcelées pour que nous puissions encore faire entendre à nos lecteurs le langage audacieux et emphatique de notre aventurier. Nous allons tâcher d'y suppléer par une esquisse rapide de son séjour et de ses vicissitudes dans la péninsule asiatique.

Après la mort de Hayder-Aly arrivée peu de temps après son entrée au service du nabab, Brossard vit sa faveur et son crédit augmenter considérablement auprès de son fils et successeur, le célèbre et infortuné Tippoo-Saheb, qui plus encore que son père se montra l'ennemi le plus infatigable et le plus acharné de la domination anglaise. Il se distingua successivement aux combats d'Onor, de Condapour et de Mangalor, mais surtout au fameux siége de Bednor, où l'armée anglaise sous les ordres du brigadier général Matthews fut obligée de capituler. Dans une sortie que firent les Anglais, il eut le bonheur de sauver la vie au sultan qui s'exposait au feu de l'ennemi comme le dernier de ses soldats. Aussi Tippoo, pour le récompenser de ses services, le nomma-t-il lieutenant de ses armées avec un commandement de vingt mille hommes, et à peu de temps de là lui fit don de la main d'une de ses sœurs, après l'avoir déterminé à embrasser la religion mahométane. Mais cette union ne fut pas heureuse, car trois mois après son mariage cette jeune indienne, d'une remarquable beauté, fut enlevée par une maladie épidémique qui ravageait la province de Bednor dont notre héros avait été nommé gouverneur. Ses traits, dont on peut se former une idée assez avantageuse par la gravure ci-jointe, nous ont été conservés par son aventureux époux qui avait quelques prétentions au dessin et même à la peinture. On voit de là Missour-Aly (car tel était le nouveau nom du nouveau converti) s'acquitter avec bonheur de plusieurs missions importantes et périlleuses qui lui furent confiées par le sultan de Mysore. Ce prince eut même un instant le projet de le faire partir au nombre des ambassadeurs qu'il envoya, en 1787, au roi Louis XVI; mais Brossard eut le bon esprit de se soustraire à cette honorable mission en faisant sentir à Tippoo qu'un envoyé indien aurait beaucoup plus de crédit et d'influence à la cour de Versailles qu'un simple aventurier français qui n'y exciterait ni curiosité ni considération. Plus tard, en 1757, il se montra l'antagoniste acharné de la ridicule parodie du club des Jacobins éta-

bli à Seringapatam, ce qui l'aurait exposé à avoir la tête tranchée, s'il n'avait dû son salut à la fuite la plus prompte. Mais après la déclaration de guerre qui eut lieu l'année suivante, Tippoo-Saheb, ayant besoin de ses services, le rappela du lieu de son exil, et on le vit de nouveau à la tête des armées du sultan en qualité de général de cavalerie (l'artillerie étant alors dirigée par des officiers français envoyés par la république). Au malheureux combat de *Sidasir* il disputa longtemps la victoire et protégea la retraite en dispersant un corps de Cipayes et en cherchant à couper la cavalerie anglaise, à quoi il aurait peut-être réussi sans les brillantes manœuvres du major général Stuart ; mais moins heureux à la bataille de *Malaveli* contre le général Harris, au milieu de la déroute la plus complète il fut fait prisonnier après avoir tué de sa main trois cavaliers anglais. Six semaines après cet événement l'étendard britannique flottait sur les murs de Seringapatam, et l'empire de Mysore avait perdu son dernier souverain.

Là cessent les notes qui ont pu nous servir à tracer ces lignes. Pour en finir avec André Brossard de la Sansie, on saura que cet aventurier, après avoir longtemps végété dans l'Inde, trouva le moyen de regagner sa patrie après une absence de près de vingt années, qu'il s'en exila de nouveau pour faire partie de l'expédition du général Leclerc contre Saint-Domingue, qu'il revint de nouveau en France, et mourut pauvre et ignoré à Paris vers la fin de l'année 1821.

WOLF.

Une sœur de Tippoo Saheb.

ÉTUDES D'HISTOIRE NATURELLE.

REALITES FANTASTIQUES.

SECOND ARTICLE.

*Dessin et gravure d'*ANDREW, BEST, LELOIR.

La Lionne du Jardin des Plantes.

§ Ier. L'AMITIÉ.

L'amitié, de tous les sentiments le plus désintéressé et le plus généreux, n'est pas non plus inconnue aux animaux, et l'on peut en citer des exemples fort remarquables sans aller les puiser dans l'histoire du chien, ce modèle inimitable des amis sincères et dévoués.

Dans ses *Observations militaires*, M. de Boussanelle rapporte un fait extrêmement singulier. Dans la compagnie de cavalerie dont il était capitaine, un vieux cheval avait sa place à côté d'un jeune qui paraissait l'affectionner beaucoup. Ils vécurent ainsi en bonne intelligence pendant quelques années, mais cette union allait bientôt être brisée par la mort, car le vieux coursier, à cause de l'allongement de ses dents, ne pouvait plus mâcher son foin ni son avoine. Il maigrissait à vue d'œil et déjà l'on pensait à le mettre à la réforme, lorsque l'on s'aperçut tout à coup que son poil reprenait le brillant de la santé et que ses forces revenaient rapidement. Surpris de ce changement incompréhensible, un maréchal-des-logis voulut en découvrir la cause; en conséquence il observa ce qui se passait à l'écurie. Il vit, à l'heure de la distribution, le jeune cheval se hâter de manger sa ration d'avoine et de foin, après quoi il se tourna vers son vieil ami. Il se mit à tirer du râtelier du foin qu'il mâchait, puis il le jetait devant le vieillard. Il en agissait de même pour l'avoine qu'il broyait bien menue et plaçait ensuite devant lui. Il le nourrit ainsi pendant plu-

sieurs mois, c'est-à-dire jusqu'à ce que le vieux cheval fût mis à la réforme. Le corps d'officiers du régiment de Beauvilliers trouva ce fait si extraordinaire, qu'il en dressa un procès-verbal certifié par plus de quarante signatures.

Un vieux rat habitait depuis longtemps le fond de cale d'un vaisseau de ligne et y vivait à l'aise en compagnie de ses petits et arrières-petits-enfants. Les débris de salaisons et de biscuits suffisaient et au-delà aux besoins de la famille, et quelquefois même, profitant de l'écartement de quelques planches, le grand-père se hasardait à conduire ses enfants dans la cuisine ou dans la chambre où mangeaient les officiers, et Dieu sait quel festin on faisait alors! Jamais famille de prince, ou de rat, ne fut plus heureuse que celle-ci. Mais hélas! il n'est rien de stable sous le soleil, et de toutes les choses de spéculation il n'en est pas de plus inconstante ni de plus fantastique que le bonheur! Le pauvre grand-père rat en fit la douloureuse expérience; la vieillesse impitoyable amena les infirmités, et une maladie lui fit perdre les yeux. Ce fut une désolation générale, car la jeunesse, dans l'espèce du rat, sait que le courage et l'agilité sont peu de chose quand l'expérience manque, et la jeune famille comptait beaucoup sur celle du grand-père, pour la guider dans ses petites excursions et la préserver du danger. Il fallait donc, depuis qu'on n'avait plus ce guide expérimenté, se contenter du fond de cale et renoncer aux débris de table. Il n'en fut rien, car l'amitié d'un jeune rat pour le chef de famille répara, autant qu'il était possible, les outrages de la vieillesse. Il s'empara de l'oreille de son grand-père, le guida dans sa marche, le préserva de tout choc, de tout accident, et le conduisit partout où le vieillard voulait aller, de la même manière que le chien d'un aveugle. Dès ce moment il ne le quitta plus, et, grâce à son dévouement, la famille entière put encore aller en maraude à la suite de son chef naturel. Dès que le vieux routier soupçonnait un danger, car s'il était aveugle il avait l'ouïe et l'odorat fort bons, il poussait un petit cri, la famille détalait au plus vite, puis son guide le prenait par l'oreille et le dirigeait vers son trou. Que faisait de plus Antigone, tant célébrée dans l'antiquité? Et cependant nous ne connaissons l'histoire touchante de ce héros des rats que par un officier de marine qui, dans le silence et l'immobilité, l'observait de dessus son hamac. Hélas! malgré les prix Monthyon, la vertu la plus sublime peut donc rester ignorée et enfouie à fond de cale si elle ne trouve pas de prôneurs?

Tout le monde a entendu parler de Constantine, cette belle lionne qui vivait au Jardin des Plantes, dans la plus parfaite amitié avec un roquet, qui, abusant de son affection, la battait, et poussa même un jour la méchanceté jusqu'à lui estropier la queue. Je vais vous conter son histoire.

Constantine, prise dans le grand Sahara (désert), fut amenée d'Alger à Paris, et logée dans une cage beaucoup plus sombre, plus humide et moitié moins grande que celles où sont aujourd'hui les lions au Jardin des Plantes. La pauvre bête recevait un grand nombre de visites, car elle était fort belle, de grande taille, et dans ce temps-là il n'y avait ni girafe, ni émeutes, ni orang-outang, ni procès monstres, pour occuper les Parisiens. Mais, malgré tout, l'ennui et le chagrin dévoraient Constantine et elle se mourait de consomption. Parmi les visites qu'elle reçut se trouva celle d'un ex-juge révolutionnaire suivi d'un petit chien hargneux et fort laid. « Comment? dit-il à « Casal, alors gardien de la ménagerie, vous ne voyez pas « que ce pauvre animal périt d'ennui parce qu'il n'a per- « sonne à dévorer? Jetez lui de temps en temps un mou- « ton, un chat, un chien, ou autre bête vivante, et vous « la verrez revenir à la santé; c'est moi qui vous le dis. « Pour commencer vous pouvez, si vous voulez, lui « donner mon chien à étrangler. » Casal accepta la proposition et la chose fut aussitôt exécutée que dite. Je vous laisse à penser la peur qu'eut le malheureux roquet lorsqu'il se vit enfermé dans une cage étroite avec le formidable animal. Il courut se blottir dans le coin le plus sombre de la loge, et de là il jetait, en tremblant de tous ses membres, des yeux suppliants sur son maître qui riait.

Constantine se leva lentement et râlant d'une voix sourde s'approcha du pauvre chien qui poussa un cri plaintif, toujours en regardant son maître. Il paraît que ce regard plein d'énergie et de désespoir frappa l'attention de la lionne, car elle tourna la tête vers le juge et fixa sur lui ses yeux rouges et effrayants; puis elle ouvrit une énorme gueule, tira une grande langue hérissée d'aiguillons acérés, fit un long bâillement, se coucha, et, après s'être passé la patte sur le nez, s'endormit, au grand désappointement des spectateurs et particulièrement du juge.

L'heure de la distribution venue, on lui jeta une bonne cuisse de cheval pour son dîner; elle la mangea et en laissa une partie à son nouveau compagnon d'esclavage qui n'osa pas y toucher, car la faim la plus dévorante n'aurait pu le déterminer à quitter le coin noir où la frayeur le tenait blotti. Constantine s'approcha deux ou trois fois de lui d'un air fort gracieux, comme pour l'engager à profiter de sa générosité, mais le roquet resta insensible à toutes ses avances. Le lendemain il avait un peu moins peur et il se détermina à manger la portion que la lionne lui laissa comme la veille; le surlendemain il se hasarda à sortir de son coin et à manger après Constantine; huit jours après il mangeait avec elle; huit jours après il se jetait sur le dîner et ne lui permettait d'en avoir sa part que lorsqu'il avait pris la sienne. Si Constantine s'approchait, le roquet entrait en fureur, lui sautait à la figure et la mordait de toutes ses forces. La lionne se couchait sur le dos, remuait la queue comme un chien de chasse qui demande grâce à son maître, et attendait patiemment son tour. Lorsque le roquet était repu elle s'approchait en hésitant pour prendre la part qu'il avait bien voulu lui laisser.

Il n'est rien de plus hargneux, de plus méchant qu'un être faible qui a pris sur un être fort l'empire que la bonté et l'affection lui ont laissé prendre. Roquet en fournissait souvent la preuve, car il lui arrivait, par pure malice, de ne pas vouloir laisser manger Constantine quand il avait bien dîné. Constantine prenait patience pendant des heures entières, jusqu'à ce que le caprice de son ami fût passé; mais quelquefois, poussée par la faim, elle l'écartait doucement avec la patte, et dans ce cas elle avait grand soin de cacher ses énormes griffes.

Quand l'automne fut revenu avec ses journées froides et humides, Roquet, pour être plus chaudement, jugea à propos de passer les nuits entre les cuisses de la lionne, et il fallait que celle-ci, sous peine d'être mordue, prît une attitude commode pour lui et la conservât malgré la gêne qu'elle pouvait en éprouver, pendant tout le temps de son sommeil. Un jour son petit tyran se mit contre elle d'une telle fureur qu'il faillit lui crever les yeux; elle fut obligée, pour n'être pas dévisagée, de le repousser avec ses pattes et de lui faire comprendre, mais bien

doucement, que sa colère était impuissante. Roquet n'en devint que plus furieux ; il se jeta sur la queue de Constantine et la lui mordit avec tant de rage et de méchanceté qu'il parvînt à la lui couper à moitié et à l'estropier pour toute sa vie, comme je l'ai déjà dit. Or, vous saurez que la patte de la lionne était à elle seule beaucoup plus grosse que le roquet tout entier, et que les ongles dont elle était armée avaient cinq pouces de longueur. Le jour où on les lui coupa, parce qu'ils la gênaient, il fallut douze hommes pour la renverser et la contenir avec les cordes dont on lui avait lié les quatre jambes.

Au bout de quelques années le roquet mourut moitié de vieillesse, moitié d'un accès de colère, et la pauvre Constantine en eut tant de chagrin qu'elle resta plusieurs jours sans vouloir prendre de nourriture. Son nouveau gardien, Richard, se trompa sur l'objet de son affliction ; il crut qu'elle ne regrettait qu'un compagnon et non pas un ami ; il pensa qu'elle se consolerait aisément s'il lui donnait un autre chien pour lui tenir compagnie. En conséquence on en introduisit un dans sa loge, mais il fut aussitôt étranglé ; on lui en donna un second, un troisième et une douzaine d'autres, qui tous eurent le même sort. Enfin Richard en trouva un de la même race que défunt roquet et qui lui ressemblait parfaitement. Il tenta une dernière expérience et le jeta dans la cage de la lionne. Constantine s'élança sur lui avant de l'avoir bien vu ; puis, lorsqu'elle l'eut considéré attentivement, elle lui fit grâce de la vie ; mais jamais elle n'eut pour lui ni les complaisances ni l'amitié qu'elle avait eues pour Roquet. Depuis le jour où elle perdit l'ami qu'elle avait adopté, elle resta triste et languissante, et peu de mois après elle mourut.

Vous voyez que les animaux, les lions, par exemple, sont capables d'éprouver un sentiment de généreuse amitié, et si vous aviez pu consulter Roquet sur celle de son maître comparée à celle de Constantine, certes ce n'est pas au juge qu'il vous aurait dit de donner le prix de vertu. Nous avons vu des exemples d'attachement individuel, mais les animaux sont également susceptibles d'un amour de famille, et même ayant pour objet tous les individus de leur espèce.

Il est peu de voyageurs qui n'ait admiré le charmant paysage qui borde les deux rives de la Saône, depuis Toissey jusqu'à Lyon. Pendant tout un été j'ai habité une de ces jolies maisons de campagne que l'on voit assises au bas de ces riants côteaux couverts de vignobles, près de la tour de la belle Allemande, tour mystérieuse, fameuse dans les chroniques du pays par les histoires romantiques que l'on raconte, et par sa connexion de merveilleux avec le tombeau des deux amants et l'homme de la roche. Une hirondelle était venue bâtir son nid sous un auvent, positivement au-dessus de ma porte, et chaque jour je m'amusai à suivre les rapides progrès de son travail. Bâtir le nid avec de la terre délayée dans de l'eau, le garnir d'herbes sèches et de crins, placer au milieu une couche molle de plumes et de duvet, tout cela fut l'affaire de cinq ou six jours au plus, parce que le mâle et la femelle travaillaient avec une égale ardeur à préparer ce berceau de leurs plus douces espérances. Un matin j'entendis mes deux hirondelles jeter des cris de détresse et je les vis voltiger autour du nid avec une inquiétude très remarquable. Je ne tardai pas à en connaître la cause : un effronté moineau avait jugé beaucoup plus commode de s'emparer du nid mollet de mes deux petites ouvrières que d'en bâtir un pour lui. Il avait épié le moment de leur absence pour s'y installer, et, le corps à couvert, ne présentant à l'entrée du nid que des yeux insolents et un bec fort et pointu, il avait l'air de se moquer impitoyablement de la douleur des deux pauvres hirondelles. Toutes les fois qu'elles voulaient s'approcher du trou, sans doute pour lui reprocher son injustice, le voleur répondait à leur plainte à grands coups de bec, et à la manière dont il se carrait et se mettait à son aise, en éparpillant le duvet du nid, on aurait dit vraiment que son intention était de narguer ses victimes. La dispute dura trois quarts d'heure à peu près, puis les hirondelles abandonnèrent le brigand et s'élevèrent à perte de vue en poussant un cri aigu et particulier. Toutes les hirondelles qui planaient alors sur le village répondirent à la fois à ce cri et s'élancèrent dans les airs à la suite des deux premières. Je les vis quelques instants se promener et s'entrecroiser près des nues, toujours poussant le même cri et leur nombre augmentant à chaque seconde ; puis, quand la troupe fut très nombreuse, toutes se dirigèrent vers les rives de la Saône et disparurent à mes yeux.

Pendant ce temps-là Pierrot jouissait du fruit de sa rapine, et il donnait à l'intérieur du nid une nouvelle façon afin d'y arranger commodément sa femelle qui était venue le joindre. Une demi-heure à peu près s'écoula pour lui dans ce doux passe-temps, mais ensuite il fallut bien changer de ton. Voilà mes deux hirondelles qui reviennent à tire-d'ailes, non pas seules, mais suivies, je crois, de quatre ou cinq cents autres, c'est-à-dire de toutes celles qui se trouvaient dans le pays. Pierrot, qui les aperçoit, ne se laisse pas intimider par le nombre ; il repousse sa Pierrette dans le fond du nid et présente à l'entrée sa tête noire et grise et un bec entr'ouvert, menaçant, prêt à repousser les assaillants. J'étais curieux de voir comment se terminerait la querelle, mais j'étais bien loin d'en prévoir l'issue. Deux ou trois hirondelles venaient constamment Pierrot en haleine en le harcelant de manière à le forcer à lever toujours la tête et à se défendre vers le haut du nid. Pendant cette manœuvre les autres hirondelles venaient une à une se cramponner sous le nid, elles y restaient chacune à leur tour une à deux secondes, puis elles partaient de toute la vitesse de leurs ailes. D'abord je ne comprenais pas ce qu'elles faisaient ; mais l'entrée du nid, qui diminuait graduellement de grandeur, m'en donna bien vite l'explication. Chacune apportait son plein bec de mortier de terre et travaillait à son tour à murer la porte du nid.

Pierrot, toujours harcelé et occupé de la défense, ne soupçonnant pas leur projet, les laissa faire, et lorsqu'il s'aperçut qu'on voulait le renfermer il n'était plus temps de s'y opposer. L'ouverture était devenue très étroite ; dix à douze hirondelles s'y précipitèrent à la fois, la bouchèrent tout d'un coup, et le moineau se trouva prisonnier. Après avoir muré solidement la porte, toutes disparurent, et je ne vis ni n'entendis plus rien. Le lendemain matin, voyant que le trou était toujours bouché je pris une échelle, je démolis le nid, et je trouvai dedans Pierrot et sa femelle, étouffés, morts déjà depuis longtemps.

En Allemagne une hirondelle était entrée par mégarde dans une vaste salle d'audience alors déserte. Un concierge vint, ferma les fenêtres et les portes de l'appartement, et le pauvre oiseau resta prisonnier. Un mois après le même concierge revint dans cette salle où personne n'était entré depuis lui. Il fut très étonné d'y trouver une hirondelle pleine de vie et de santé, et ne put jamais deviner où elle pouvait trouver à manger.

Cet homme était né avec un esprit d'observation ; il referma doucement la porte, se mit en embuscade caché dans un endroit noir de l'appartement et eut la patience de rester là assez longtemps pour attendre l'instant de satisfaire sa curiosité.

La prisonnière se cramponna contre une croisée, à l'angle d'une vitre où se trouvait un petit trou, à peine assez grand pour qu'elle pût y passer le bec, et il vit les hirondelles du dehors venir tour à tour lui apporter sa nourriture, comme elles font à leurs petits, et cela plusieurs fois dans la journée.

Les mésanges à longue queue (*Parus caudatus*, Cuv.) sont des petits oiseaux très remarquables par l'affection qu'ils se portent entre eux, et qui va quelquefois jusqu'au dévouement le plus généreux. Les mésanges ont le bec menu, court, conique, droit, sans échancrure, comprimé, tranchant, terminé en pointe, garni à sa base de petits poils qui cachent les narines ; elles sont très vives, voltigeant sans cesse de branche en branche, grimpant et se suspendant en tous sens. Elles nichent dans des troncs d'arbre ou se construisent artistement un nid entrelacé dans les tiges des joncs. Elles pondent

Nid de mésanges. Dessin et gravure d'ANDREW, BEST, LELOIR.

un grand nombre d'œufs, se nourrissent d'insectes, de fruits, de graines qu'elles brisent avec leur bec, assez fort pour trouer les noix et les amandes, de manière à leur permettre de se nourrir de la substance qu'elles contiennent. Les mésanges à longue queue sont noires dessus, blanches dessous ; à queue étroite et plus longue que le corps. Elles vivent et voyagent en troupe, rarement au nombre de moins d'une douzaine, jamais plus de vingt-cinq à trente.

Si l'une se trouve en danger elle appelle à son aide ses compagnes, qui toutes se précipitent à son secours, sans égard pour le péril qui les menace. S'agit-il d'un oiseau de proie, elles l'entourent hardiment, l'attaquent de tous côtés, le harcèlent, et à force d'importunités le contraignent bientôt à abandonner sa poursuite et à fuir à tire-d'aile. Si un chasseur s'est emparé de l'une d'elles et l'a enfermée dans une cage, les autres lui apportent à manger et s'occupent activement de la rendre à la liberté. Pour cela elles choisissent avec beaucoup d'intelligence la partie de la prison où le bois a le moins d'épaisseur, et, à force d'en enlever des parcelles avec leur petit bec pointu et fort dur, elles finissent par y faire un trou assez grand pour que la prisonnière puisse y passer. Lorsqu'elle est libre toutes poussent à la fois un cri d'allégresse, et la troupe joyeuse quitte le canton pour n'y plus revenir.

Si une mésange se prend par la patte dans un lacet, rien n'est curieux comme de voir l'adresse qu'elles mettent à défaire le nœud qui la retient, et elles y parviennent toujours. Il m'est arrivé plusieurs fois d'en attacher une par la patte avec une petite ficelle et de faire cinq ou six nœuds très serrés les uns sur les autres ;

elles les dénouaient tous avec une patience et une adresse vraiment admirables. Les chasseurs qui connaissent l'affection que ces pauvres petits animaux se portent entre eux en profitent pour les prendre. Quand ils en ont attrapé une au trébuchet, ou de toute autre manière, ils l'attachent à une ficelle qu'ils engluent dans toute sa longueur; elle crie: aussitôt il en vient une pour la délivrer, mais elle reste prise à la glue. Elle se met à crier et une troisième accourt, qui se prend de même; puis une quatrième, une cinquième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que toute la famille, sans en excepter une, soit arrêtée au fatal cordeau.

§ II. Habitations.

C'est surtout dans la construction de leurs habitations que les animaux mettent une intelligence bien au-dessus de cet instinct qu'à peine daignent leur accorder les hommes qui négligent d'observer la nature, ou qui ne la comprennent pas. Mais ce qu'il y a peut-être de plus admirable, c'est qu'il ne faut pas chercher cette intelligence parmi les animaux de grande taille, parmi ceux dont l'organisation a quelque analogie avec la nôtre, mais bien parmi ceux qui échappent à nos yeux en se glissant sous l'herbe où en se cachant dans le calice d'une fleur, en un mot dans les insectes. Vous verrez cette intelligence d'architecture diminuer à mesure que l'organisation se perfectionnera et que la grandeur de l'espèce augmentera; puis le castor, qui appartient aux mammifères et dont la grosseur n'égale pas celle d'un renard, sera le dernier architecte que nous rencontrerons ayant encore quelque industrie. Chez les oiseaux vous pourrez suivre la même progression. Le troglodite, qui est le plus petit de nos pays, se construit avec beaucoup d'art un nid en forme de four; les aigles et les vautours, qui en sont les plus grands, font grossièrement le leur avec quelques morceaux de bois posés en travers les uns sur les autres. L'autruche dépose ses œufs sur le sable nu, sans aucune préparation.

La mygale maçonne (*Mygale cæmentaria*) est une grosse araignée d'un brun fauve, que l'on trouve communément dans le midi de la France et quelquefois jusqu'à douze ou quinze lieues au-dessus de la latitude de Lyon. Pour établir son habitation, elle choisit un terrain sec, en pente assez rapide tournée au levant ou au sud-ouest, rarement au midi, à moins que ce soit sous l'abri d'un arbre, jamais au nord ou au couchant. Là elle creuse un trou cylindrique, large d'un demi-pouce et profond de quatre ou cinq. A mesure qu'elle en extrait les matériaux elle les disperse au loin, afin que le terrain conserve son uniformité de surface et qu'une petite butte de terre ne vienne pas dénoncer son asile. Ce trou n'est pas vertical, mais un peu incliné à l'horizon; le fond se termine par un appartement large et long de plus d'un pouce, destiné à la loger avec ses enfants. Au moyen d'un mortier détrempé et très fin, elle en consolide et unit les parois; puis elle les tapisse d'une belle tenture de soie, à laquelle aucune de nos étoffes ne peut disputer l'éclat et la finesse.

Voici l'habitation faite, mais il y manque une porte pour défendre l'intérieur de l'intempérie des saisons et de l'approche de l'ennemi. C'est là que ce petit animal déploie une intelligence merveilleuse. Elle gâche de la terre glaise et la pétrit de manière à pouvoir lui donner la forme d'un disque plat et parfaitement arrondi; de temps en temps elle présente ce disque à l'ouverture de sa maison pour qu'il s'y adapte avec justesse. Il faut qu'une partie de son épaisseur pénètre juste dans le trou et que l'autre moitié le déborde, comme un couvercle. Cela fait il s'agit de l'attacher et de lui mettre des gonds. Comme l'ouverture de l'habitation est inclinée, elle place une charnière en soie au sommet, d'où il résulte que le disque s'ouvre absolument comme une soupape et qu'il se referme seul par son propre poids; mais l'ouvrage n'est encore qu'ébauché; elle lui donne de la solidité en le tapissant d'une épaisse couche de soie à l'intérieur, et elle a le soin d'y laisser plusieurs gros fils lâches, afin de pouvoir commodément les saisir, comme une poignée ou un bec de canne, pour ouvrir et fermer.

Si tout se bornait là, les ennemis de la mygale reconnaîtraient aisément sa porte lisse et arrondie et ne manqueraient pas, sur cet indice, de bouleverser sa demeure pendant son absence. Pour la leur masquer elle enduit la surface extérieure du disque d'une liqueur gommeuse, et elle colle dessus avec beaucoup d'art des petits graviers, des parcelles de pierres, de manière à faire disparaître la régularité de sa coupe et à donner à sa surface l'apparence raboteuse du terrain environnant. Elle sait si bien imiter les petits accidents du sol, elle lie si bien ces accidents avec ceux de la terre à côté, que je défierai l'œil le plus exercé de distinguer sa porte d'avec le terrain environnant.

Chaque jour la mygale quitte son habitation pour aller à la chasse. Elle écoute d'abord de l'intérieur si aucun bruit n'annonce quelque danger; si tout est tranquille, elle soulève doucement sa porte et regarde avec inquiétude aux environs. Assurée qu'aucun ennemi ne la guette, elle sort, et, avant de s'éloigner, referme son habitation avec le plus grand soin; même prudence lorsqu'elle revient. Avant de s'approcher de sa demeure elle regarde si dans les environs aucun scorpion, aucune scolopendre n'est en embuscade; sûre de n'être pas observée, elle se précipite vers sa maison, ouvre la porte, la referme et disparaît avec la rapidité de l'éclair. Lorsqu'elle conduit sa jeune famille à la promenade, elle redouble de précaution, et si quelque danger vient alors la surprendre, elle place ses enfants sur son dos, fuit, et ne gagne sa demeure qu'après de longs circuits faits pour dépister son ennemi. Renfermée chez elle, elle saisit avec quatre pattes les fils de soie qu'elle a attachés à sa porte dans cette intention; puis, appuyant ses autres pattes contre les parois du trou, elle tire à elle de toute sa force. Je ne doute pas que la résistance qu'elle oppose ainsi soit assez considérable pour vaincre les efforts d'une scolopendre ou d'un scorpion, car un homme même peut la sentir et l'apprécier très bien en essayant de soulever l'opercule avec une épingle; j'en ai fait plusieurs fois l'expérience. Mais s'il arrive que ses efforts soient vaincus, alors tout son courage l'abandonne; elle fuit au fond de son trou et se laisse dévorer sans résistance par le scorpion qui la suit.

Parmi les insectes mellifères qui bourdonnent sur les fleurs au printemps, vous remarquerez la mégachile du pavot (*Megachile papaveris*), commune dans toute la France et particulièrement aux environs de Paris. Cette abeille a la tête et le thorax couverts d'un duvet gris-roussâtre; son abdomen est presque nu en dessus, ayant ses anneaux bordés de gris, le second et le troisième avec une ligne imprimée en devant. Le mâle a une pointe de chaque côté à l'avant-dernier anneau, et deux pointes obtuses au dernier.

La mégachile fait son nid dans la terre sèche et battue, sur le bord des chemins. Elle creuse d'abord un trou cylindrique d'un pouce ou deux de profondeur, puis elle

en élargit le fond de manière à former une sorte de chambre d'un pouce de diamètre. Elle n'a pas de soie pour la tapisser comme la mygale, elle ne sait pas faire de papier comme les guêpes, ni de la cire comme les abeilles, et cependant il faut bien qu'elle maintienne les parois de son appartement pour qu'il ne s'en détache rien qui puisse altérer la pureté du miel qu'elle déposera dans le fond. Vous pensez que la voilà bien embarrassée, pas du tout; attendez un instant et vous verrez son appartement tapissé d'une riche tenture, le disputant pour la finesse et le brillant aux plus riches étoffes de soie et de velours, pour l'éclat des couleurs à la pourpre impériale et à l'or le plus pur. La voilà qui prend son vol et parcourt les moissons en cherchant avec attention la fleur de coquelicot la plus fraîche et la plus brillante en couleur; elle se pose sur un de ses pétales, et avec ses mandibules, faisant l'office de ciseaux, elle en coupe une pièce carrée, avec autant d'adresse et de propreté qu'un tailleur pourrait le faire. Mais c'est surtout pour l'emporter sans la chiffonner qu'elle développe une intelligence surprenante. Avec ses pattes de derrière elle tient sa pièce d'étoffe parfaitement étendue, puis avec celles de devant elle la roule en reculant, jusqu'à ce qu'elle en ait formé un rouleau serré qu'elle saisit avec la paire de pattes du milieu et qu'elle emporte ainsi fort commodément. Arrivée chez elle, le rouleau entre aisément dans le trou; elle l'applique avec beaucoup de justesse et de propreté contre une paroi de son appartement, en le déroulant et l'étendant à mesure qu'elle le colle avec une liqueur gommeuse; quand cette pièce de tenture est posée elle sort pour en aller chercher une autre. Quelquefois, pour donner plus de richesse à son appartement, elle ajuste, en mélange avec le coquelicot, quelques fragments de pétale de navette, dont le beau jaune tranche avec le rouge brillant du pavot.

La mégachile des murs (*Xylocopa muraria*, Fab.) est noire, avec les ailes d'un noir violacé. Elle construit son nid avec de la terre très fine, dont elle forme un mortier qu'elle applique sur les murs exposés au soleil ou contre des pierres, et qui prend une grande solidité en séchant. A l'extérieur il n'a aucune forme déterminée et ressemble à une motte de terre; mais l'intérieur est parfaitement maçonné et se divise en douze ou quinze cellules, dans chacune desquelles sont déposées de la pâtée et un œuf. D'autres mégachiles donnent à leur nid la forme d'une boule et le placent sur des branches de végétaux. Il en est qui, à l'imitation de celle du pavot, emploient à sa construction des portions parfaitement ovales ou circulaires de feuilles de chêne, d'orme, de ronce, etc., qu'elles entaillent au moyen de leurs mandibules avec autant de promptitude que de dextérité. Elles les emportent dans les trous droits et cylindriques qu'elles ont creusés dans la terre et quelquefois dans les murs ou dans le tronc pourri des vieux arbres; elles tapissent avec ces portions de feuilles le fond de la cavité, en forment une cellule qui a la figure d'un dé à coudre, y mettent la provision mielleuse dont la larve doit se nourrir, y pondent un œuf, et la ferment avec un couvercle plat ou un peu concave, pareillement fait avec un fragment de feuille. Elles font une nouvelle cellule de la même manière au-dessus de la première, puis une troisième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le trou soit plein.

Une époque qui a précédé celle de la découverte de l'imprimerie a néanmoins marqué dans l'histoire de l'esprit humain; c'est celle où le papier fut inventé, où l'homme eut une large marge pour écrire ses pensees, pour enregistrer ses découvertes, ses progrès, et faire aisément passer le tout à la postérité. Mais voici un individu qui se présente pour lui disputer la gloire de cette précieuse invention, et cet individu est une guêpe. Avec des parcelles d'écorce ou de vieux bois qu'elle détache avec ses mandibules, et qu'elle réduit en les délayant en une pâte fine, elle fait tantôt du papier, tantôt du carton, selon l'emploi qu'elle lui destine dans la construction de son habitation. S'il s'agit de construire ces légers gâteaux criblés de petites cellules ou alvéoles hexagones dans lesquelles elle élève ses enfants, elle prépare un papier solide, d'un blanc grisâtre argenté, mince, ayant la finesse du papier d'écolier sur lequel on apprend à écrire aux enfants. Dans ce cas chaque gâteau est ordinairement suspendu par un ou plusieurs pédicules en carton. Quand il faut, pour abriter ces précieux couvains, les recouvrir d'une enveloppe générale, celle-ci est faite d'un carton plus grossier, mais plus fort et plus capable de résister à l'humidité. Du reste chaque espèce emploie ces matériaux comme elle l'entend, et il s'en faut de beaucoup qu'elles montrent toutes la même intelligence en architecture.

La guêpe cartonnière (*Vespa nidulans*) suspend son nid à une branche d'arbre au moyen d'un anneau, et le compose d'un carton très fin. Elle lui donne la forme d'un cône tronqué, et les gâteaux, dont le nombre augmente en raison de l'augmentation de la population, lui font quelquefois acquérir une grandeur considérable; ils sont circulaires, mais concaves en dessus et convexes en dessous, en forme d'entonnoir et percés d'un trou central. Ils sont fixés aux parois intérieures de l'enveloppe par toute leur circonférence. Le gâteau inférieur est uni en dessous, n'a point de cellules, et son ouverture sert d'issue ou de porte unique à tous les habitants. Si la population augmente, les cartonnières construisent un nouveau fond uni pour remplacer celui-ci, qu'elles garnissent d'alvéoles. La guêpe frelon (*Vespa crabro*) fait son nid dans des trous, ordinairement dans des troncs d'arbres. Il est arrondi, composé d'un papier grossier, couleur de feuille morte. Les rayons, ordinairement en petit nombre, sont attachés les uns aux autres par des colonnes ou des piliers dont celui du milieu est beaucoup plus épais.

Les friganes sont de jolis insectes, qui au premier coup d'œil ressemblent assez à ces petits papillons nocturnes connus sous le nom de phalènes. Elles volent principalement le soir et pendant la nuit, sur le bord des rivières et des étangs, et elles pondent leurs œufs dans l'eau. La larve qui en sort est toute nue, sans défense, et deviendrait bientôt la proie des insectes carnassiers si elle n'avait l'industrie de se construire une habitation qui lui sert à la fois de maison, d'habit et de cuirasse. Cette larve est allongée, presque cylindrique, écailleuse, pourvue de fortes mandibules et d'un petit œil de chaque côté. Elle a six pieds, dont les deux antérieurs plus courts, plus gros et plus forts que les autres. Elle sait se faire une sorte de fourreau ordinairement cylindrique, recouvert de différentes matières qu'elle trouve dans l'eau, comme par exemple des fragments de paille, de jonc, de feuilles, de bois, de racines, de graines, de sables, de pierres, et même quelquefois de tout petits coquillages entiers, souvent rangés avec beaucoup de symétrie; elle lie ces matériaux avec des fils de soie contenus dans des réservoirs intérieurs, semblables à ceux des chenilles et dont les fils sortent également

par des filières de la lèvre. L'intérieur de l'habitation forme un tube qui est ouvert aux deux bouts pour l'entrée de l'eau. La larve traîne toujours son fourreau avec elle et ne quitte jamais volontairement sa maison ; si on l'en arrache elle la cherche avec empressement et se hâte d'y rentrer dès qu'elle l'a trouvée. Pour marcher elle sort la partie antérieure du corps, s'accroche aux objets environnants avec ses fortes pattes, puis tire à elle son fourreau en le traînant sur le sable.

Bernard l'ermite (*Pagurus Bernhardus*, Fab.) est un crustacé ressemblant assez à une écrevisse par la partie antérieure du corps et par sa grosseur. Comme elle il a de longues antennes, deux pinces formidables, dont une est presque toujours beaucoup plus grosse que l'autre, les yeux portés sur d'assez longs pédoncules ; les membres, la tête et le corcelet recouverts d'une croûte pierreuse très dure. Mais le reste de son corps est cylindrique, sans anneaux distincts, contourné, sans cuirasse et d'une substance très molle. Il en résulte que si Bernard ne savait y pourvoir, le moindre choc le blesserait mortellement. Aussi, dès qu'il est assez grand pour n'être plus porté par sa mère, il la quitte, et la première chose dont il s'occupe est de chercher une maison dans laquelle il puisse se mettre à l'abri des accidents. Cette maison consiste en une coquille, soit d'une espèce, soit de l'autre, mais univalve et se rapprochant plus ou moins, par la forme, de celle d'un escargot. Il y entre la queue la première, s'y retire en entier, et ne laisse paraître à l'ouverture que sa plus grosse pince, toujours prête à repousser ou à punir un agresseur. Quand Bernard grandit et qu'il se trouve trop à l'étroit, il cherche une autre coquille plus convenable à sa taille et abandonne l'ancienne. Ce n'est que dans cette circonstance qu'il quitte momentanément l'habitation qu'il traîne toujours avec lui. Il arrive parfois qu'à l'instant même où, tout enchanté d'avoir trouvé une nouvelle coquille bien brillante et bien polie, il va s'en emparer et changer de domicile, il arrive, dis-je, qu'un autre Bernard à la quête d'une maison se dispose de même à s'y introduire ; tous deux jouent alors au plus leste, mais comme il leur faut un certain temps pour y entrer à reculons, ils se rencontrent à l'ouverture, se poussent, se repoussent et finissent par se battre avec fureur. Pendant le combat un troisième Bernard arrive, s'empare bravement de la coquille en litige, s'en va, et laisse les combattants tout ébahis rengaîner leur queue dans leur vieille demeure, si mieux n'aime l'un deux prendre celle qu'il leur a laissée.

Si vous vous êtes quelquefois promené au printemps dans les prés couverts de hautes herbes, vous avez sans doute remarqué des flocons d'écume blanche, attachés aux feuilles et aux tiges de certaines graminées ; ces flocons, nommés par quelques auteurs *écume printanière*, *crachat de grenouille*, ne sont rien autre chose que l'habitation d'une jeune cigale écumeuse (*Cicada spumaria*), dont le corps mou et très délicat serait promptement desséché par les rayons du soleil, si elle n'avait l'intelligence de se renfermer dans une habitation liquide, qu'elle entretient constamment avec une liqueur s'échappant de son corps. La larve de la criocère du lis (*Crioceris merdigera*), joli petit coléoptère noir et d'un beau rouge, qui dévore les feuilles des lis de nos jardins, est, dans sa jeunesse, aussi sensible aux impressions de l'air et du soleil que la larve de la cigale écumeuse ; mais elle n'y met pas tant de délicatesse que l'autre et elle se fait tout simplement un habit ou un fourreau avec ses excréments, qu'elle ramasse et arrange sur son corps.

Nous avons vu jusqu'à présent des animaux se construire des habitations plus ou moins ingénieusement conçues, mais toujours avec des matériaux bruts ou même dégoûtants, témoin la criocère. Approchons nous de ce ruisseau limpide et regardez.

On raconte que Tibère, pour chasser les ennuis mortels de la tyrannie, essaya de se faire construire une chambre impériale sous l'eau de la mer ; à Londres on se promène sous les ondes de la Tamise ; la célèbre Catherine de Russie eut pendant tout un hiver un palais de glace ; les *Contes des Fées* et les *Mille et une Nuits* sont pleins de descriptions de palais de cristal, de diamants et de rubis : eh bien ! tout cela est beaucoup au-dessous de la réalité que je vous montre. Voici un petit animal qui se construit un palais d'air.

L'argyronète aquatique (*Aranea aquatiqua*, Lin.) est d'un brun noirâtre avec l'abdomen plus foncé, soyeux, ayant sur le dos quatre points enfoncés. On la trouve fréquemment dans les eaux limpides et dormantes de presque toute la France, où sans cesse elle s'occupe de la chasse aux petits insectes aquatiques. Lorsqu'elle arrive dans un lieu où elle veut fixer son domicile, elle cherche une place au fond de l'eau et la choisit de manière à ce que les glaces les plus épaisses de l'hiver ne puissent jamais descendre jusque-là. Elle commence par jeter quelques fils de soie qu'elle attache à des brins d'herbes croissant au fond de l'eau ; tous ces fils viennent aboutir à un centre commun où sera l'habitation qu'ils doivent consolider ; elle la construit en soie, d'une forme ovale, d'un pouce de hauteur à peu près sur neuf lignes de largeur ; la porte se trouve placée perpendiculairement et diamétralement dessous.

Cela fait, l'argyronète monte à la surface de l'eau, présente à l'air son abdomen hérissé de soie, comme une brosse. L'air s'insinue entre les poils ; alors elle plonge brusquement sans lui donner le temps de s'en détacher et elle entre dans son habitation. Là, avec ses pattes, elle force cet air à la quitter et il s'élève sous forme de globule jusqu'au haut de la coque, où, arrêté par le réseau de soie, il reste fixé. Elle recommence sa manœuvre et va chercher un second globule d'air qu'elle unit au premier ; puis un troisième, un quatrième et ainsi de suite, jusqu'à ce que le réseau soit entièrement plein d'air. Alors elle a sous les ondes un palais plus brillant que le cristal et aussi sec que s'il était sur la terre. Elle l'habite constamment ; c'est là qu'elle reste en embuscade pour voir passer les insectes nageurs qu'elle saisit et dévore ; c'est là qu'elle dépose le cocon de soie renfermant ses œufs. Elle y passe l'hiver avec sa jeune famille, également à l'abri des intempéries de l'air et de l'eau. Voyez, pendant que ce rayon de soleil pénètre la limpidité du ruisseau, comme ce léger palais d'air et de soie étincelle de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; avez-vous jamais lu rien de plus brillant dans les *Mille et une Nuits ?*

Nous avons vu les petits animaux développer le plus d'intelligence dans l'architecture de leur habitation. A mesure que nous passerons à des classes plus élevées, cette intelligence diminuera, ainsi que nous l'avons dit précédemment, et cela s'explique aisément. En effet, ces petits êtres faibles avaient besoin de trouver chez eux sûreté d'abord et commodité ensuite ; chez ceux qui sont plus forts la commodité passe avant la sûreté.

Parmi les oiseaux qui peuplent les bois des environs de Paris, le loriot (*Oriolus galbula*, Lin.) est un des

plus jolis. Il est de la grandeur d'un merle, d'un beau jaune, avec les ailes, une grande partie de la queue, et une tache entre l'œil et le bec, d'un noir brillant. Il suspend artistement son nid à la bifurcation d'une petite branche d'arbre et le façonne avec beaucoup d'art. Il enlace autour de deux rameaux qui forment cette bifurcation de longs brins de paille ou de chanvre, dont les uns, allant d'un rameau à l'autre, forment le bord du nid par-devant, et les autres, pénétrant dans le tissu du nid ou passant par-dessous, et revenant se rouler sur le rameau opposé, donnent de la solidité à l'ouvrage. Ces longs brins de chanvre ou de paille qui prennent le nid par-dessous en sont l'enveloppe extérieure; le matelas intérieur, destiné à recevoir les œufs, est tissu de petites tiges de graminées, dont les épis sont ramenés sur la partie convexe et paraissent si peu dans la partie concave qu'on a pris plus d'une fois ces tiges pour des fibres de racines; enfin entre le matelas intérieur et l'enveloppe extérieure, il y a une quantité assez considérable de mousse, de lichen et d'autres matières semblables, qui servent pour ainsi dire d'ouate intermédiaire et rendent le nid plus impénétrable au dehors et tout à la fois plus mollet en dedans.

La mésange à longue queue (*Parus caudatus*) fait le sien sur les branches des arbrisseaux et le recouvre d'une sorte de parapluie. Le remiz (*Parus pendudinus*) est une jolie mésange d'une couleur cendrée, à ailes et queue brunes; le mâle a sur le front un bandeau noir se prolongeant jusque derrière les yeux. Ce petit oiseau, qui habite le midi et l'orient de l'Europe, donne à son nid la forme d'une bourse tissue de duvet de saule et de peuplier. En dedans il le garnit chaudement de plume, et il le suspend avec beaucoup de grâce aux rameaux flexibles des arbres aquatiques. Le remiz du Cap (*Parus capensis*), fait le sien en colonne et en forme de bouteille; comme il est également suspendu, il place sur le bord du goulot une espèce d'auget pour porter le mâle pendant que la femelle couve.

Le toucnam-courvi (*Loxia philippina*, Lin.) est un oiseau jaune, taché de brun, à gorge noire, assez commun dans les îles Philippines. Comme les précédents, il suspend son nid à des branches d'arbres, et le tisse avec beaucoup d'art en entrelaçant des brins d'herbe très serrés. Il lui donne la forme d'une boule dont l'ouverture se trouve placée directement en dessous, mais cette ouverture, au lieu d'aboutir dans le nid, se prolonge en canal qui communique par le côté dans la cavité où sont les petits. Le républicain (*Loxia socia*, Lath.), est une espèce du même genre, d'un brun olivâtre, jaunatre en dessous, à tête et pennes brunes et noirâtres; il fait son nid d'une manière beaucoup plus singulière. Plusieurs couples de ces oiseaux se réunissent au nombre de quinze à vingt, quelquefois davantage, et ils bâtissent en commun l'habitation de leurs petits. Elle consiste en une masse de tiges d'herbes entrelacées solidement, et posée au milieu d'un épais buisson. Sur un des côtés de cette masse est un trou rond servant d'entrée à tous les oiseaux composant la société. Ce trou, à peu de profondeur, se subdivise en plusieurs galeries, et ces galeries se subdivisent elles-mêmes en autant de passages qu'il y a de couples d'oiseaux et par conséquent de nids, car chacun a le sien placé fort commodément dans une sorte de cellule particulière. Néanmoins il arrive parfois, quand deux couples sont liés d'une étroite amitié, qu'ils font tout-à-fait ménage ensemble, et alors il n'y a qu'une seule cellule pour les loger et un seul nid pour élever les petits. Les deux femelles couvent également tous les œufs, l'une après l'autre ou toutes deux ensemble, et lorsque les petits sont éclos elles en prennent soin sans distinction.

Les colious (*Colius*, Cuv.) sont encore des oiseaux qui vivent et nichent en société, mais ils se contentent de rapprocher leurs nids sur le même buisson. Ils offrent à l'observateur une particularité fort extraordinaire, celle de dormir suspendus aux branches par les pattes, la tête en bas, et pressés les uns contre les autres.

Nous citerons encore, parmi les oiseaux qui font un nid remarquable, l'eider (*Anas mollissima*, Lin.), sorte de canard qui habite le nord de l'Europe, et qui ne paraît guère qu'en automne sur les côtes de France. Il prépare un lit à ses petits, avec un duvet très fin, très léger et très chaud, qu'il s'arrache sous le ventre. Ce duvet est connu dans le commerce sous le nom d'édredon. Les habitants du marais où il niche vont enlever cet édredon à trois reprises différentes; la première fois aussitôt que l'animal a terminé son nid. Il s'en arrache de nouveau sous les ailes pour faire un second lit qu'on enlève encore. Le mâle vient alors au secours de la femelle et se dépouille d'un duvet plus grossier pour matelasser de nouveau le troisième nid, et on n'enlève ce dernier que lorsque les petits sont éclos et ont gagné les eaux. Cette persécution n'empêch pas l'eider de revenir chaque année faire sa ponte à peu près à la même place.

Si nous passons des oiseaux aux mammifères, nous trouverons que l'intelligence de bâtir diminue beaucoup, et qu'elle disparaît entièrement lorsqu'on arrive aux grandes espèces. Nous ne parlerons pas ici du castor, parce que nous en avons traité ailleurs dans le *Musée des familles*, et qu'il s'en faut de beaucoup que son intelligence atteigne en architecture les contes qu'en ont fait quelques voyageurs; mais nous citerons l'ondatra ou rat musqué du Canada (*Fiber zibeticus*, Cuv.), qui ne lui cède en rien dans l'art de bâtir, et qui même l'emporte peut-être sur lui en intelligence. Cet animal est de la grandeur d'un lapin, d'un gris roussâtre; il a les pieds palmés, et une longue queue comprimée et écailleuse.

Les ondatras, comme les castors, vivent en société pendant l'hiver; ils font de petites cabanes d'environ deux pieds et demi de diamètre, et quelquefois plus grandes, où ils se réunissent plusieurs familles ensemble. Ce n'est pas, comme les marmottes, pour y dormir pendant cinq ou six mois, c'est seulement pour se mettre à l'abri de la rigueur de l'air. Ces cabanes sont rondes et couvertes d'un dôme d'un pied d'épaisseur; des herbes, des joncs entrelacés, mêlés avec de la terre grasse qu'ils pétrissent avec les pieds, sont leurs matériaux. Leur construction est impénétrable à l'eau du ciel, et ils pratiquent des gradins en dedans pour n'être pas gagnés par l'inondation de celle de la terre. Cette cabane, qui leur sert de retraite, est couverte pendant l'hiver de plusieurs pieds de glaces et de neige sans qu'ils en soient incommodés. Ils ne font pas de provisions pour vivre, comme les castors, mais ils creusent des puits et des espèces de boyaux au-dessous et à l'entour de leurs demeures, pour chercher de l'eau et des racines d'acorus dont ils se nourrissent habituellement. Ils passent ainsi l'hiver fort tristement quoique en société, car ils sont privés pendant tout ce temps de la lumière du ciel; aussi, lorsque l'haleine du printemps commence à fondre les neiges et à découvrir les sommets de leurs habitations, les chasseurs en ouvrent le dôme, les offusquent brusquement de la lumière du jour, et assomment ou prennent tous ceux qui n'ont pas eu le temps de gagner les galeries souterraines

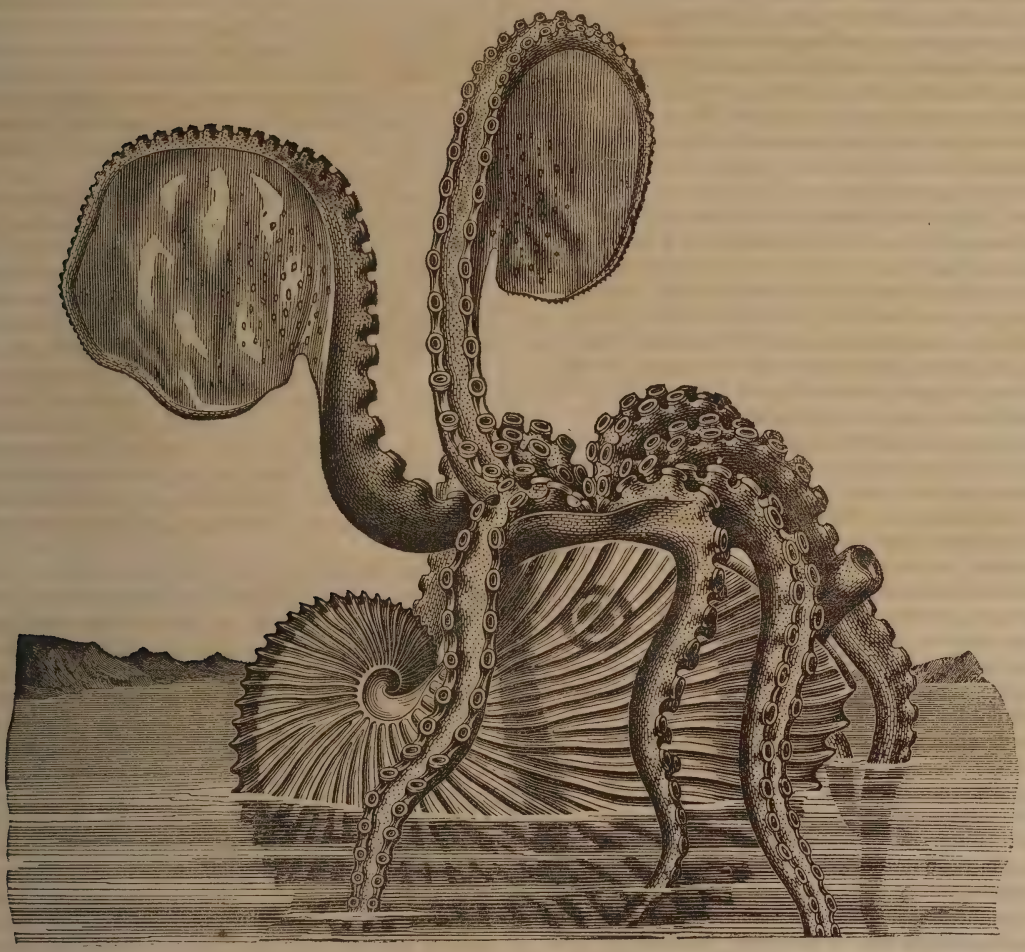
qu'ils se sont pratiquées, et qui leur servent de dernier retranchement où on les suit encore, car leur fourrure est précieuse et leur chair n'est pas mauvaise à manger.

§ III. Voyages.

L'homme vit sédentaire, il s'attache à la terre qui l'a vu naître ; il l'aime, et souvent il meurt de chagrin quand on le transporte sur une terre étrangère. Si, dans notre espèce, on voit des individus quitter volontairement le berceau de leur enfance pour aller parcourir des contrées lointaines, ces voyageurs sont autant d'exceptions à la règle générale. Il n'en est pas de même chez beaucoup d'animaux ; quelques-uns semblent créés tout exprès pour parcourir périodiquement une plus ou moins grande portion du globe, et rien n'est curieux comme l'histoire de ces émigrations annuelles. Nous allons suivre quelques espèces dans leur voyage.

L'argonaute ou nautile papiracée (*Argonauta argo*, Lin.), espèce de poulpe. Sa coquille est symétrique, très mince, formant une spire dont le dernier tour est si grand proportionnellement aux autres qu'elle ressemble à une chaloupe dont cette spire formerait la poupe ; aussi l'animal s'en sert-il comme d'un bateau.

L'argonaute a un goût prononcé pour les voyages, mais, ainsi que tous les mollusques, il a les mouvements très lents et il lui faudrait des journées entières pour parcourir un très petit espace s'il se bornait à marcher ou nager comme les autres animaux de sa classe. Lorsque la mer est calme et le ciel serein, il monte à la surface de la



mer et vide sa coquille de l'eau qu'elle peut contenir, ce qui la rend assez légère pour flotter sur les ondes comme une nacelle. Alors il développe six de ses bras ou tentacules, et les étend en dehors sur les flancs de son embarcation, en manière de rames, dont ils font l'office. Il relève deux autres bras fort larges et membraneux, et les expose au vent comme deux voiles dont ils tiennent lieu, et il vogue ainsi tant que la navigation lui plaît, en se dirigeant où il veut au moyen de ses rames qui remplacent avantageusement le gouvernail. Si les vagues s'agitent et annoncent le commencement d'une tempête, ou que l'argonaute soupçonne quelque autre danger, il ploie ses voiles et les retire dans son embarcation ainsi que ses rames ; puis, par un mouvement brusque, il submerge sa nacelle et coule à fond, où il s'abrite sur le sable entre des rochers. Il y reste jusqu'à ce que la tempête ou le danger soit passé, et il ne recommence sa navigation que lorsque le ciel et le vent lui sont redevenus favorables.

Lorsque nos pères s'embarquaient pour un voyage de

long cours, ce n'était pas seulement dans la crainte des tempêtes et des naufrages qu'ils adressaient des vœux à Notre-Dame-de-Bon-Secours ou de Délivrance, mais encore dans celle de la rémora ou du rémore. Ce terrible animal, lorsqu'il rencontrait un vaisseau en pleine mer, s'attachait à ses flancs ou à sa quille, et par un pouvoir magique l'arrêtait net dans sa marche, quelle que fût le vent, le nombre de ses voiles, sa grandeur et la rapidité de sa course. S'il plaisait au monstre de ne pas s'en détacher, il ne restait plus aux malheureux marins qu'à mourir de faim et de soif après avoir consommé leurs provisions, car nulle puissance humaine ne pouvait empêcher le vaisseau de rester des années entières immobile comme un rocher au milieu de l'Océan, malgré les vagues mugissantes et les efforts de la tempête; or, le rémore (*Echeneis remora*, Cuv.) est un petit poisson, de la grandeur d'un hareng tout au plus, qui a sur la tête un organe assez singulier. Cet organe, consistant en un disque aplati, se compose de dix-huit lames transversales, obliquement dirigées en arrière, dentelées à leur bord postérieur, et mobiles, de manière que le poisson, en faisant le vide entre ses lames à la manière d'une ventouse, se fixe aux corps étrangers d'une manière assez forte. Il aime beaucoup à parcourir les mers, mais il ne nage ni assez vite ni avec assez de vigueur pour parcourir de grands espaces, et il serait contraint à vivre sédentairement s'il ne trouvait le moyen, en s'attachant à un vaisseau, au corps d'une baleine ou de tout autre gros poisson, de se faire transporter où il lui plaît d'aller. Arrivé dans un parage qui lui convient, il quitte sa voiture, chasse, se promène, et s'amuse de ses découvertes dans un nouveau pays, jusqu'à ce qu'un autre vaisseau passant le reconduise sans fatigue près des côtes où il est né. Tout le vrai de son histoire merveilleuse se borne là.

Le hareng (*Clupea harengus*, Lin.) est, parmi les poissons, le plus célèbre des voyageurs. Tous les ans des flottes entières sont occupées de sa pêche, et cependant on ne sait encore ni d'où il vient, ni où il va, ni dans quelle latitude il fraie et se multiplie si prodigieusement; ni comment le nombre n'en diminue pas, malgré la pêche qu'on en fait, les poissons voraces dont il est la principale nourriture, les cétacés, les mammifères amphibies et les oiseaux de proie qui en font une énorme consommation.

Rien n'est extraordinaire comme les migrations périodiques de ces poissons. Ils viennent du Nord, dont ils parcourent les côtes en se divisant en plusieurs colonnes. La plus grande se met en marche au commencement de l'année et se partage en deux ailes, dont celle de la droite se détourne vers l'occident, et tombe, au mois de mars, sur l'île d'Islande, de sorte que tous les golfes, détroits et baies en sont remplis; mais on ne sait pas bien ce que devient le reste de cette colonne qui défile le long de la côte occidentale de cette île. L'aile gauche tire vers l'orient, gagne la mer du Nord, vers le cap Nord, descend le long de toute la côte de Norwége, de sorte qu'une division de cette dernière colonne côtoie en droiture la Norwége, jusqu'à ce qu'elle tombe, par le détroit du Sund, dans la mer Baltique. L'autre division, arrivée à la pointe nord du Jutland, se divise encore en deux parties, dont l'une, défilant le long de la côte orientale du Jutland, se divise encore en deux parties, dont une se réunit par les Belths avec celle de la mer Baltique, pendant que l'autre descend à l'occident de ce même pays, et, côtoyant le Sleswick, le Holstein, le pays de Brême et la Frise, se jette par le Texel et la Wlie dans le Zuyderzée, et l'ayant parcouru s'en retourne dans la mer du Nord.

La seconde grande division, qui est la division occidentale de l'aile orientale, se détourne vers l'occident, va droit aux îles de Hitland ou Schelland, aux Orcades et vers l'Ecosse, dont elle remplit les bancs, les baies et les anses. Là elle se divise de nouveau en deux colonnes, dont l'une, après être descendue le long de la côte orientale, rase le cap de Buchaneff et la côte d'Aberdeen; elle va de là devant Dumbar, où les pêcheurs du Tay en prennent une quantité considérable qu'ils vendent à Edimbourg; elle se prolonge ensuite, faisant un détour, devant les côtes fort élevées de Saint-Tabbes et de Berwick. Cette colonne reparaît sous Scarborough, se resserre sur les bancs d'Yarmouth, proche l'Angleterre, passe de là à l'embouchure de la Tamise, où les harengs tombent en partage aux pêcheries de Londres, de Foulkstone, Dower et de Sandwich, qui en fournissent toutes les villes situées le long de la Tamise, de même que les côtes de Ken et de Sussex. Il se détache, pendant ce tour, des bandes considérables de harengs qui vont sur les côtes de Frise, de Hollande, de Zélande, du Brabant, de la Flandre et de la France. La seconde colonne de cette division tombe en partage aux Ecossais du côté de l'occident ou des îles Westernes, et les négociants de Glascow, d'Ayr et de Galloway en prennent beaucoup.

L'Irlande se trouve alors environnée de harengs; aussi les pêcheurs de Londonderry, ceux de Belfort, de Carrick-Fergus, de Dublin, en prennent tant qu'ils peuvent, ainsi que ceux de Lewes et des îles Westernes, qui les poursuivent jusqu'à ce qu'ils aient atteint la mer de Saverne ou canal de Bristol, et là ils tombent dans les filets des habitants de Devonshire, qui, joints à d'autres pêcheurs, les poursuivent depuis Minhead jusqu'à Barnstaple, Bedifort, et de là jusqu'aux villes de Cornwal. Les négociants de Pembrock et de toute la côte méridionale de Galles en prennent aussi des quantités prodigieuses. Enfin, toutes ces divisions de la seconde grande colonne s'étant réunies dans la Manche, ce poisson se perd de vue, sans que jusqu'à présent on ait pu deviner ce qu'il devient.

Ces bandes de harengs sont quelquefois si serrées qu'en entrant dans la Manche elles ressemblent aux flots d'une mer agitée; c'est ce que les pêcheurs nomment des lits ou bouillons. Quand les filets donnent dans ces bouillons, il arrive souvent qu'ils sont tellement chargés de poissons que, malgré leur solidité, ils rompent et coulent bas.

D'autres voyageurs émigrent par bandes, comme le hareng, mais ils parcourent les airs au lieu des mers. Tels sont, parmi les insectes, le criquet de passage (*Gryllus migratorius*, Lin.) et le criquet d'Egypte (*Gryllus Ægyptius*, Lin.); tous deux sont vulgairement connus sous le nom de sauterelle.

Le premier est long de deux pouces et demi, ordinairement vert, avec des taches obscures, les mandibules noires, les étuis d'un brun clair tachetés de noir; il a une crête élevée sur le thorax. Ces insectes se réunissent quelquefois par bandes dont le nombre des individus est au-dessus de tout calcul; ils émigrent, voyagent et paraissent dans les airs comme un nuage épais, tel que celui qui porte la grêle ou la foudre. On les entend venir d'assez loin, et malheur aux lieux où ils s'arrêtent: en un instant ils convertissent en un désert affreux et stérile les campagnes les plus riches et les plus verdoyantes. Ils dévorent l'herbe jusqu'à la racine, les récoltes, les feuilles, et en général toutes les matières végétales assez molles pour se laisser entamer par leurs fortes mandi-

bules. Ils se jettent même dans les maisons lorsque la campagne est entièrement dépouillée de verdure, et l'on a beaucoup de peine à garantir de leur voracité le pain et les autres substances alimentaires. Je me souviens qu'en 1804 ou 1805 des nuées de ces sauterelles, venant on ne sait d'où, se précipitèrent sur plusieurs villages du département de Saône-et-Loire, particulièrement sur celui que j'habitais. En moins de vingt-quatre heures toutes les récoltes furent dévorées, toute la verdure disparut, sans en excepter une feuille d'arbre, et les malheureux cultivateurs, après avoir tout perdu, eurent encore pendant quelques jours la crainte d'un fléau plus terrible que la misère, la peste. Ces insectes ayant tout consommé moururent de faim, et l'air fut corrompu par la quantité effroyable de leurs cadavres restés sur le sol. Dans certains endroits il y en avait plus de six pouces d'épaisseur, et trois mois après cette catastrophe j'en ai encore trouvé, sur des groseillers épineux, des masses desséchées de plus d'un pied de diamètre en tous sens.

Le criquet d'Egypte, qui désole quelquefois la Barbarie et même le midi de l'Europe, est un peu plus grand que le précédent. Il a les mêmes habitudes de migration et commet les mêmes dégâts; mais les Orientaux, mieux avisés que les Européens, ont trouvé le moyen de lui faire payer le tort qu'il leur fait. Au lieu de courir après avec des torches de paille enflammée, comme on faisait fort inutilement dans mon village en 1805, ils se hâtent d'en ramasser le plus qu'ils peuvent; ils leur arrachent les ailes et les élytres, puis les jettent dans des tonnes de saumure afin de les conserver. Ils les en tirent ensuite, les font frire ou griller sur les charbons, et s'en nourrissent tant que la provision dure. Quelquefois, au lieu de les consommer eux-mêmes, ils les portent vendre sur les marchés du Caire ou d'autres villes. Du reste, c'est dans ces pays-là un mets tellement estimé que rarement les marchés en sont dépourvus. Souvent on les retire de la saumure, on les dessale en les lavant dans de l'eau fraîche, on les fait dessécher au soleil, puis on les réduit en farine et l'on en fait une sorte de pain.

Du reste, quoi qu'en aient dit d'anciens voyageurs et les compilateurs modernes, on ne trouve chez les peuples acrydophages aucune maladie particulière paraissant provenir de l'usage de cet aliment. Si vous alliez dire à un gastronome du Caire qu'il s'expose, en mangeant des sauterelles, à se faire manger lui-même tout vivant par des insectes ailés, il vous rirait au nez.

Beaucoup d'oiseaux sont aussi voyageurs et s'émigrent à des époques fixes et périodiques. Les uns, sensibles au froid, vont chercher pendant l'hiver des climats favorisés du ciel et leur offrant une température douce; tels sont ceux qui vivent de graines, comme la caille. Les autres, quoique moins sensibles à la rigueur des saisons, sont néanmoins obligés de s'expatrier pendant les froids, parce que la gelée, en détruisant les insectes, leur enlève leur unique nourriture; la plupart des fauvettes sont dans ce cas. Il en est enfin qui émigrent, ainsi que l'hirondelle, pour ces deux raisons réunies; ils craignent le froid et ne vivent que d'insectes.

La caille (*Tetrao coturnix*, Lin.) arrive dans nos pays au printemps, un peu plus tôt ou un peu plus tard, selon la saison. Quand on a vu cet oiseau assez lourd préférer de courir assez longtemps à travers l'herbe la plus serrée plutôt que de prendre son vol; quand on a vu ce vol pesant, difficile, qui ne peut se faire qu'en filant ou glissant obliquement, on ne conçoit pas comment la caille peut se soutenir assez longtemps dans l'air pour traverser la Méditerranée et gagner l'Afrique où elle passe l'hiver, et cependant ce fait ne peut se mettre en doute. Les anciens, frappés comme nous de ce phénomène, ont cherché à l'expliquer par des suppositions dont quelques-unes sont assez ridicules. Par exemple, Aldrovande raconte que la caille avant de prendre son vol sur la mer, a soin de se munir d'un petit morceau de bois ou d'écorce, qu'elle emporte avec elle je ne sais trop comment. Lorsqu'elle se sent très fatiguée, elle lâche sa planchette sur l'eau, se couche dessus sur le côté, lève une aile qu'elle expose au vent, et vogue ainsi à la manière des argonautes; étant reposée elle reprend sa nacelle et son vol. Pline et Appien ne font pas mention du morceau de bois, et ils approchent plus de la vérité en disant que la caille fait la traversée tout d'un vol; seulement ils ajoutent qu'avant de partir elle se munit de trois petites pierres qu'elle porte dans son bec pour se lester contre le vent, dit Pline, et selon Appien, pour reconnaître en les laissant tomber une à une quand elle a dépassé la surface de la mer, car elle ne voyage que la nuit. Des compilateurs modernes ont raconté que la caille se repose sur les flots en se servant de son aile gauche comme de nacelle, de son aile droite en forme de voile, et de ses pattes en guise de rames; ils ont supposé très gratuitement que son plumage était imperméable comme celui des canards et des autres oiseaux aquatiques.

Tous ces contes n'ont pas besoin de réfutation; voilà ce qu'il y a de vrai: la caille, arrivée sur les bords de la Méditerranée, a l'intelligence d'attendre, pour hasarder la traversée, qu'un vent favorable la pousse sur une des nombreuses îles dont cette mer est semée. Arrivée là elle se repose; puis, s'abandonnant de nouveau aux vents du Nord, elle est emportée sur la côte d'Afrique, et n'a pour ainsi dire que la peine de se soutenir à une certaine hauteur. S'il arrive que le vent change et vienne à souffler directement du Sud, elle périt si elle ne se trouve à proximité d'une île ou d'un vaisseau sur lesquels elle puisse se reposer.

A Malte, à Cérigo (l'ancienne Cythère), et dans les autres îles où elles tombent, elles sont tellement fatiguées qu'on les prend quelquefois à la main. Dans l'île de Caprée, à l'entrée du golfe de Naples, le produit de cette chasse fait le principal revenu de l'évêque, tant elles sont abondantes. Mais le pays où il y en a le plus est la côte occidentale du royaume de Naples, aux environs de Nettuno; elles y tombent en quantité si prodigieuse que, sur une étendue de côte de quatre ou cinq milles, on en prend quelquefois jusqu'à cent milliers dans un jour, du moins si on s'en rapporte à Gesner et à Aldrovande.

Comme nous l'avons dit, la plupart des oiseaux émigrent un peu plus tôt ou un peu plus tard, selon la température de la saison. Il en est cependant quelques-uns qui partent et arrivent à des jours fixes, par exemple le rossignol. Depuis dix ans, deux ou trois familles de ces oiseaux viennent s'établir dans mon jardin à Wissous, on a toujours entendu chanter le mâle pour la première fois dans la nuit du 14 au 15 avril; jamais plus tôt, jamais plus tard.

L'hirondelle de fenêtre (*Hirundo urbica*, Lin.), ainsi que ses congénères, sans en excepter l'hirondelle de rivage (*Hirundo riparia*, Lin.), quitte nos pays à l'approche de l'hiver pour ne reparaître qu'au printemps. Avant les premières gelées, on aperçoit quelques hirondelles s'élever très haut dans les airs en tournoyant et

poussant un petit cri particulier. Ce sont les vieilles qui appellent les jeunes et les avertissent de se préparer au départ. Ces dernières répondent par un autre cri, et se réunissent sur un arbre desséché, sur le toit d'un clocher ou sur une ruine élevée. Là, elles attendent le dernier signal du départ, et, lorsqu'il est donné, toutes s'élèvent à la fois dans les airs à une très grande hauteur, dirigent leur vol vers le sud et disparaissent promptement aux yeux. Rarement il reste quelques traînards dans un pays où la veille on en voyait par centaines. Ainsi que les cailles elles traversent les mers et vont dans les pays chauds, où elles trouvent une nourriture abondante en insectes. On a dit, et, chose qui me paraît fort étrange, le baron Cuvier a répété dans son règne animal, que l'hirondelle de rivage s'engourdit pendant l'hiver et qu'elle passe cette saison rigoureuse ensevelie dans la vase au fond de l'eau des marais. Selon quelques auteurs on en aurait trouvé des groupes de plusieurs individus serrés les uns contre les autres, qui, retirés de la vase et déposés dans des appartements chauds, seraient revenus à la vie. Ce phénomène extraordinaire, qui se trouve en contradiction avec tout ce qu'on sait en physique et en physiologie animale, est appuyé sur des autorités si respectables, que je n'ai pas la hardiesse de conseiller à mes lecteurs de n'en rien croire; mais, pour mon compte, je déclare bien sincèrement que je le regarde comme une de ces fables qui viennent de temps en temps déceler la faiblesse et la crédulité de l'esprit humain. J'ai vu plusieurs fois pêcher en hiver des étangs très fréquentés par l'hirondelle de rivage, j'ai demandé aux ouvriers employés annuellement à en enlever la vase s'ils avaient trouvé quelquefois dedans des hirondelles, aucun n'a voulu croire que je lui faisais sérieusement cette question.

Lorsque le printemps vient ranimer nos contrées, les hirondelles, averties par un instinct admirable, se réunissent en troupes extrêmement nombreuses et reviennent d'Afrique comme elles y avaient été. Arrivées sur nos côtes, ces bandes se partagent ordinairement en trois ou quatre qui filent au nord, les unes dérivant un peu vers l'ouest et les autres vers l'est. A mesure qu'elles avancent, chacune reconnaît son pays natal, sa patrie, et abandonne la troupe pour reprendre possession des bâtiments et même des nids qu'elles habitaient l'année précédente. Il est arrivé maintes fois que, pour s'assurer que c'étaient bien les mêmes individus qui revenaient prendre possession de leur ancienne demeure, des observateurs ont marqué des hirondelles, soit en leur coupant quelques plumes de la queue, ou en leur attachant un morceau de ruban à la patte. Ils les ont toujours vu revenir pendant trois ou quatre ans, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'un oiseau de proie, des filets ou autre accident, aient interrompu le cours de leur vie et de leurs voyages.

§ IV. Prévoyance et provisions.

Ce sont encore les insectes qui nous fournissent les exemples les plus extraordinaires de prévoyance. Nous ne parlerons pas ici de ceux qui, ainsi que l'abeille, font des provisions pour eux, mais bien de ceux qui en font pour leurs enfants. Parmi ces derniers, le nécrophore fossoyeur (*Necrophorus vespillo*, Cuv.) est un des plus remarquables; cet insecte est long de sept à neuf lignes, noir, avec deux bandes orangées transverses et dentées, sur les élytres. Lorsque la femelle veut pondre, elle s'associe à deux ou quatre individus de son espèce, et ils cherchent ensemble le cadavre d'un petit animal, ordinairement d'un rat ou d'une taupe, pour déposer leurs œufs dans son corps. Mais si leur industrie se bornait là, leurs futurs enfants risqueraient de périr avant de naître, car le soleil en desséchant le cadavre lui enlèverait ses qualités nutritives. Voici donc comment ils agissent: les cinq nécrophores se glissent sous la taupe, deux appuient leur dos contre son corps, et, se raidissant sur leurs pattes, le soulèvent un peu de dessus le sol, au moins en partie; pendant ce temps là les autres se hâtent de creuser la terre et de repousser les décombres en dehors sur les côtés; ceci fait, les deux qui soulevaient la taupe la laissent retomber, et elle se trouve déjà enterrée dans cette partie du corps, à une ligne et demie de profondeur à peu près. Les cinq fossoyeurs recommencent la même opération vers une autre partie du cadavre, puis vers une autre; ils reviennent à l'endroit où ils ont commencé; et, en continuant la même manœuvre pendant quelques heures, la taupe se trouve enterrée de cinq à six pouces. C'est alors qu'ils déposent dans son corps les œufs qui bientôt donneront naissance à des larves qui se nourriront de ses chairs corrompues, et lorsque la taupe se trouvera tout-à-fait consommée, ces larves ou vers seront en état de se métamorphoser en nymphes ou chrysalides.

Quand les nécrophores ont déposé le nombre d'œufs qu'ils ont calculé pouvoir convenir à la grosseur de l'animal, ils sortent du trou, le comblent en rejetant dedans la terre qu'ils en ont sortie, et s'envolent pour chercher un autre cadavre. Ce qu'il y a de fort singulier quand on voit travailler ces petits animaux, c'est la manière dont la taupe s'enfonce dans la terre. Sans apercevoir les ouvriers, on la voit descendre par un mouvement uniforme et lent, sans secousses, comme si elle s'enfonçait par son propre poids dans une matière moins dense qu'elle-même. Il m'est arrivé cent fois dans ma vie de regarder combien de nécrophores se réunissaient ensemble pour opérer; je n'en ai jamais trouvé que trois ou cinq de cette espèce. Il n'en est pas de même pour le nécrophore germanique (*Necrophorus Germanicus*); celui-ci étant beaucoup plus gros, enterre les cadavres de chat, de volailles, de petits chiens, etc., etc. Sous les chats j'en ai toujours trouvé neuf, ni plus ni moins. Ces insectes sont assez communs en France; la dernière espèce se trouve fort souvent dans les terres et les vignes à Saint-Mandé, près de Vincennes.

Comme on le voit, ils ne contribuent pas peu à purifier l'air de nos campagnes en enterrant des charognes qui l'eussent infecté. Quant aux cadavres des grands animaux, tels que le cheval, le bœuf, ce sont les mouches qui se chargent de les faire tomber assez rapidement en décomposition pour qu'ils n'aient pas le temps d'empester l'atmosphère. Et n'allez pas croire que les mouches aient peu de moyens pour arriver à ce résultat; car si je voulais vous faire quelques calculs fort simples, je vous prouverais que trois mouches ont plus vite dévoré le cadavre d'un cheval que ne pourrait le faire un lion; il ne faudrait pour cela que faire le calcul de leur postérité dans un temps très court et donné, et l'on verrait que cette postérité peut monter à quelques centaines de millions de vers en huit jours.

Les œstres (*OEstrus*, Lin.) sont des sortes de grosses mouches très velues dont les poils sont colorés par zones comme ceux des bourdons. Elles déposent leurs larves sur le corps ou dans le corps de grands animaux vivants, tels que le bœuf, l'âne, le cerf, le mouton et trois ou quatre autres.

Les unes placent leurs œufs sous la peau de ces animaux qu'elles ont percée avec une tarière écailleuse,

Elles sont connues dans nos campagnes sous le nom de *taon*. La peau se gonfle par l'effet de la piqûre, forme une tumeur sanieuse, et la larve se nourrit du pus qui s'y amasse. Lorsqu'elle doit se métamorphoser, elle sort de la tumeur, se laisse tomber sur la terre, se cache sous une touffe d'herbe et s'y chrysalide.

D'autres placent leurs œufs sur le bord interne des narines du mouton. La larve s'insinue dans les sinus maxillaires et frontaux, et se fixe à la membrane interne qui les tapisse, au moyen de deux forts crochets dont sa bouche est armée. Quand elle veut se chrysalider, elle lâche ses crochets, glisse par le nez, et se laisse tomber à terre comme la précédente.

Il en est qui vivent dans l'intérieur du corps du cheval, particulièrement dans son estomac et ses intestins. L'œstre dépose ses œufs, en se balançant dans l'air et sans presque se poser, sur les côtés des épaules du cheval et sur la partie intérieure de ses jambes. L'animal sent une démangeaison, il lèche ces parties, et les œufs s'attachent à sa langue. La larve qui éclôt presque aussitôt se glisse dans l'œsophage, pénètre de là dans l'estomac, où elle reste jusqu'au moment de se métamorphoser. Alors elle suit le canal des intestins et s'échappe avec les excréments.

Quelques animaux ont des habitations qui ressemblent à des fruits ou des plantes; tels sont les larves de cynips et le bédégar des rosiers.

Bédégar du rosier.

1 Mousse ou Bédégar du rosier. 2. *id.* ouverte. Cellules où sont les Larves. 3. Larve de grandeur naturelle. 4. *id.* grossie. 5. Cynips du Bédégar. 6. *id.* grossie.

Si vous avez remarqué quelquefois sur les pédoncules du chêne, et même sur ses feuilles, une sorte de petite pomme verte et rose de la grosseur d'une cerise, vous avez fort bien pu prendre pour un fruit l'habitation des larves du cynips des feuilles du chêne (*Cynips quercûs pedonculi*, Lin.).

Toutes les espèces de ce genre ont des mœurs à peu-près semblables. Les femelles ont à l'extrémité de l'abdomen une tarière qui ne paraît composée que d'une seule pièce longue et très déliée, ou capillaire, voûtée en spirale à sa base ou vers l'origine du ventre. L'extrémité de cette tarière est creusée en gouttière, avec des dents latérales imitant celles d'un fer de flèche, et avec lesquelles l'insecte élargit les entailles qu'il fait aux différentes parties des végétaux pour y placer ses œufs. Les sucs s'épanchent à l'endroit qui a été piqué et y forment une excroissance ou une tumeur que l'on nomme galle, dont la plus connue est la *noix de galle* ou *galle du Levant*. Ce qu'il y a de fort extraordinaire, c'est que la forme et la solidité de ces protubérances varient souvent sur le même arbrisseau, selon l'espèce de cynips qui a fait la piqûre. Beaucoup sont sphériques; quelques-unes imitent des fruits: telles sont les galles *en pomme*, *en groseille*, celles en forme de *nèfles* du chêne tozin, etc.; d'autres sont chevelues, ou ressemblent à de la mousse, comme le bédégar qui vient sur le rosier sauvage ou l'églantier, et qui est l'ouvrage du cynips de la rose (*Cynips rosæ*, Lin.). Il y en a de semblables à des pommes

d'artichaut, à des champignons, à de petits boutons. Les œufs que les cynips ont déposé dans ces excroissances se changent bientôt en de petites larves sans pattes, mais ayant souvent des mamelons qui en tiennent lieu. Tantôt elles y vivent solitairement et tantôt en société. Elles en rongent l'intérieur sans nuire à son développement, et y restent cinq à six mois dans cet état. Les unes y subissent leur métamorphose, les autres le quittent pour s'enfoncer dans la terre, où elles demeurent jusqu'à leur dernière transformation.

Les ichneumons sont des insectes qui ressemblent un peu à des guêpes, mais qui ont proportionnellement le corps plus allongé, la taille extrêmement svelte et les mouvements très vifs. Tous montrent un instinct admirable pour procurer une nourriture convenable à leur postérité qu'ils ne verront jamais; car, comme dans les nécrophores, la mère est morte longtemps avant que ses enfants soient sortis du maillot. Un jour, dans un jardin, j'aperçus un de ces petits animaux, le sphex du sable (*Sphex sabulosa*, Lin.), s'efforçant de transporter une chenille qu'il venait de tuer. Je restai immobile pendant plus d'une heure, et je lui vis faire une manœuvre qui prouve dans cet animal une intelligence égale au moins à celle qu'ont les fourmis. Son corps est noir, avec l'abdomen d'un noir bleuâtre, rétréci à sa base en un pédicule long, menu, presque cylindrique; le ventre est fauve, excepté le second et le troisième anneau. La chenille qu'il voulait transporter était au moins cinq ou six fois plus grosse que lui, d'où il résultait qu'il ne pouvait guère en venir à bout. Tantôt il la poussait devant lui, tantôt il la saisissait par la tête et la traînait en marchant à reculons; mais les aspérités du terrain rendaient tous ses efforts impuissants. Je le vis cinq ou six fois, désespérant du succès de son entreprise, abandonner sa tâche et s'envoler à quelque distance, mais bientôt il revenait et faisait de nouveaux efforts. Enfin il se plaça comme à cheval sur la chenille, ayant trois pattes jetées d'un côté, trois pattes jetées de l'autre; avec celles du milieu il embrassa le corps de l'animal, le souleva jusque contre sa poitrine, et se mit à marcher avec ses quatre autres pattes. Par ce moyen le corps de la chenille traînait fort peu sur terre, et il vint très bien à bout de traverser une allée de six pieds de largeur et de le transporter dans une plate-bande exposée au soleil contre un mur. Là, il abandonna son fardeau, et, après avoir choisi une place qui lui parut convenable, il se mit à creuser dans la terre un trou cylindrique, d'un diamètre un peu plus grand que l'épaisseur du corps de sa proie. A mesure qu'il en retirait des graviers et autres petits matériaux, il avait la précaution de les prendre dans ses pattes, de s'envoler avec, et de les jeter et disséminer à quelque distance du trou, sans doute pour qu'un petit monceau de terre ne dénonçât pas aux yeux ce berceau de ses enfants. Quand le trou fut fait, il y fit entrer la chenille, et je ne saurais vous dire combien de petites combinaisons ingénieuses il employa pour vaincre les difficultés qu'il rencontrait de temps à autre. Enfin, son ouvrage étant terminé, il fut chercher une petite pierre pour boucher et masquer l'entrée du trou; mais il paraît qu'il attachait à cette opération une grande importance, car il essaya au moins dix à douze pierres qu'il rejeta au loin avant d'en trouver une qui lui convînt. Néanmoins, quand il se fut déterminé dans son choix, il arrangea le sol autour du trou de manière à tromper les yeux les plus exercés. Il avait déposé dans le corps de la chenille un œuf, et la larve qui devait en sortir se serait nourri du cadavre.

Il est une autre sorte d'ichneumon dont malheureusement j'ai négligé de déterminer l'espèce, qui dépose ses œufs dans le corps d'une chenille rase ou sans poils; mais il se donne bien de garde de la tuer, car ses larves doivent la dévorer vivante. En effet, elles se nourrissent de la graisse de l'animal, et de toutes les parties de son corps qu'elles peuvent détruire sans porter atteinte à sa vie. Elles se donnent bien de garde d'attaquer une partie essentielle, car si la chenille venait à mourir, les larves, faute d'aliment, ne tarderaient pas à faire comme elle. Lorsqu'elles sont assez grandes pour se chrysalider, elles n'ont plus de ménagement à garder, elles attaquent les organes qu'elles avaient tant respectés avant, les dévorent et ne laissent absolument que la peau de l'animal. Cette peau se dessèche, se durcit, et leur forme un berceau, ou si l'on veut une coque, qui les abrite de l'intempérie de l'air, jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à leur dernière métamorphose. Pourriez-vous me dire qui a enseigné l'anatomie aux larves de cet ichneumon?

Le hamster commun ou marmotte d'Allemagne (*Mus cricetus*, Lin.) est plus grand que le rat, d'un gris roussâtre en dessus, noir aux flancs et dessous, avec trois taches blanchâtres de chaque côté; ses quatre pieds sont blancs, ainsi qu'une tache sous la gorge et sous la poitrine. Il fait ses provisions pour lui et pour sa famille, et les place dans des greniers fort ingénieusement faits.

Les établissements des hamsters sont d'une construction différente selon le sexe et l'âge, et aussi suivant la qualité du terrain. Le domicile du mâle a un conduit oblique à l'ouverture duquel il y a un monceau de terre exhaussée. A une distance de cette issue oblique, il y a un seul trou qui descend perpendiculairement jusqu'aux chambres ou caveaux du domicile, et il ne se trouve point de terre exhaussée auprès de ce trou, ce qui fait présumer que l'issue oblique est creusée en commençant par le dehors, et que l'issue perpendiculaire est faite de dedans en dehors et de bas en haut.

Le domicile de la femelle a aussi un conduit oblique et en même temps deux, trois et jusqu'à huit trous perpendiculaires, pour donner une entrée et une sortie libres à ses petits. Le mâle et la femelle ont chacun leur demeure séparée; la femelle fait la sienne plus profonde que le mâle.

A côté des trous perpendiculaires, à un ou deux pieds de distance, les hamsters des deux sexes creusent, selon leur âge et à proportion de leur multiplication, un, deux, trois et quatre caveaux particuliers, qui sont en forme de voûte, tant par dessous que par dessus, et plus ou moins spacieux, suivant la quantité de leurs provisions.

Le trou perpendiculaire est le passage ordinaire du hamster pour entrer et sortir. C'est par le trou oblique que se fait l'exportation de la terre; il paraît aussi que ce conduit, qui a une pente plus douce dans un des caveaux et plus rapide dans un autre de ces caveaux, sert pour la circulation de l'air dans ce domicile souterrain. Le caveau où la femelle fait ses petits ne contient point de provisions de grains, mais un nid de paille ou d'herbe. La profondeur du caveau est très différente; un jeune hamster, dans la première année, ne lui donne qu'un pied de profondeur; un vieux hamster le creuse souvent jusqu'à quatre ou cinq pieds. Le domicile entier, y compris toutes les communications et tous les caveaux, a quelquefois huit ou dix pieds de diamètre.

Ces animaux approvisionnent leurs magasins de grains secs et nettoyés, de blé en épis, de pois, de fèves en cosses, qu'ils nettoient ensuite dans leur demeure, et ils

transportent au dehors les cosses et les déchets des épis par le conduit oblique. Pour apporter leurs provisions, ils se servent de leurs abajoues dans lesquelles chacun peut porter à la fois plus d'un quart de chopine de grains nettoyés.

Le hamster fait ordinairement ses provisions de grains à la fin d'août ; lorsqu'il a rempli ses magasins, il les couvre et en bouche soigneusement les avenues avec de la terre ; ce qui fait qu'on ne découvre pas aisément sa demeure ; on ne la reconnaît que par le monceau de terre qui se trouve auprès du conduit oblique dont nous avons parlé ; il faut ensuite chercher les trous perpendiculaires et découvrir par là son domicile. Le moyen le plus usité pour prendre ces animaux est de les déterrer, quoique ce travail soit assez pénible à cause de la profondeur et de l'étendue de leurs terriers. Cependant un homme exercé à cette espèce de chasse ne laisse pas d'en tirer de l'utilité ; il trouve ordinairement dans la bonne saison, c'est-à-dire en automne, deux boisseaux de bons grains dans chaque domicile, et il profite de la peau de ces animaux dont on fait des fourrures.

Nous avons en France une famille de petits mammifères rongeurs qui tous amassent des provisions pour l'hiver et les entassent dans des habitations souterraines, construites avec plus ou moins d'art. Parmi les espèces qui la composent, nous citerons le mulot, le campagnol ou petit rat des champs, le campagnol des prés, etc.

Le mulot (*Mus sylvaticus*, Lin.) est plus petit que le rat et plus gros que la souris. Il a les yeux gros et proéminents ; sa fourrure est blanchâtre en dessous, d'un roux brun en dessus. Il n'habite jamais les maisons et ne se trouve que dans les bois et les champs, où il est quelquefois si nombreux qu'il devient un véritable fléau pour les cultivateurs. Il se retire dans une habitation souterraine qu'il ne se donne pas la peine de creuser lui-même, mais qu'il sait très bien approprier à sa commodité. Il s'empare ordinairement d'un trou qu'il trouve tout fait sous un buisson ou une souche d'arbre, il l'agrandit dans le fond, à un pied sous terre, et le divise en deux loges, dont une lui sert de magasin et l'autre d'appartement pour loger sa jeune famille, qui est très nombreuse, car la femelle ne fait pas moins de huit à dix petits chaque fois qu'elle met bas. Pendant l'automne, toute son occupation se borne à remplir son magasin de provisions qui consistent en glands, noisettes, faînes, et autres fruits analogues ; mais cet amas, quelquefois prodigieux, est fait avec assez peu de discernement ; si sa paresse ne lui a pas permis de faire un grand magasin, il peut manquer de vivres pendant la mauvaise saison ; car il n'amasse jamais en raison de ses besoins, mais bien en raison de la grandeur de son trou.

Il en résulte que parfois les provisions manquent avant le retour du printemps. Dans ce cas, le mulot se fait chasseur, attaque les petits oiseaux qu'il peut surprendre pendant leur sommeil, leur mange la cervelle et ensuite le corps. Il visite les collets tendus par les chasseurs pour s'emparer des merles et des grives qui peuvent s'y trouver pris. Si ces ressources lui manquent, il mange d'abord ses enfants, puis tous les individus de son espèce moins gros et moins forts que lui. M. de Buffon fit mettre dans un même vase douze mulots vivants ; on leur donnait à manger à huit heures du matin régulièrement. Un jour qu'on les oublia d'un quart d'heure, il y en eut un qui servit de pâture aux autres ; le lendemain ils en mangèrent un second, et enfin, au bout de quelques jours il n'en resta qu'un seul. Tous les autres avaient été tués et dévorés en partie ; celui qui resta le dernier avait lui-même les pattes et la queue mutilées.

Les mulots pullulent tellement que, sans la cruelle habitude qu'ils ont de se dévorer les uns les autres, ils infesteraient bientôt nos forêts et dévasteraient nos champs.

Le campagnol, ou petit rat des champs (*Mus arvalis*, Lin.), est encore plus commun et plus généralement répandu que le mulot ; celui-ci ne se trouve guère que dans les terres élevées, au bord des bois, tandis que le campagnol se trouve partout, dans les forêts, dans les champs, dans les prés et même dans les jardins. Il est remarquable par la grosseur de sa tête, par sa queue courte et tronquée qui n'a guère qu'un pouce de longueur ; il est de la grandeur d'une souris et son pelage est d'un cendré roussâtre.

Comme le mulot il habite un souterrain, mais il sait le creuser lui-même, et quoiqu'il le distribue à peu près de la même manière, il est beaucoup moins spacieux, à moins cependant que plusieurs familles se soient réunies pour habiter ensemble, ce qui arrive quelquefois. Ils placent leur habitation dans les haies et les broussailles près des bois, mais à proximité des terres labourées, parce que, quoique faisant provision de fruits secs et sauvages comme le mulot, ils préfèrent cependant le blé. Dans les années où ils sont très nombreux ils n'y font pas tant de façon et s'établissent dans des trous qu'ils creusent par milliers au milieu des terres, mais ils ne les habitent que pendant que les moissons sont sur pied, et aussitôt qu'elles sont coupées ils quittent les champs et se retirent dans les bois, emportant une bonne partie de leurs provisions de grains.

Dans le mois de juillet, lorsque les blés sont mûrs, les campagnols arrivent de tout côté et font souvent de grands dommages en coupant les tiges du blé pour en manger l'épi ; ils semblent suivre les moissonneurs, ils profitent de tous les grains tombés et des épis oubliés. Lorsqu'ils ont tout glané, ils vont dans les terres nouvellement semées et détruisent d'avance la récolte de l'année suivante.

Dans de certaines années ils paraissent en si grand nombre qu'ils dévasteraient toutes les récoltes s'ils subsistaient longtemps, mais ils se détruisent eux-mêmes et se mangent dans les temps de disette ; ils servent d'ailleurs de pâture aux mulots, et de gibier ordinaire aux renards, aux chats sauvages, aux martes et aux belettes.

Le campagnol des prés (*Mus œconomus*, Cuv.) est d'une couleur un peu plus foncée que le précédent et a la queue un peu plus courte. Il est commun en Sibérie, mais on le trouve aussi en Suisse, et quelquefois dans le midi de la France, quoique rarement.

Son habitation est faite avec beaucoup plus d'intelligence. Il se creuse, sous une épaisse touffe de gazon, une petite chambre ronde, voûtée, ayant absolument la forme d'un four, pour se loger avec sa famille. Une galerie communique à une autre pièce voisine, faite de la même manière, mais plus grande et servant de magasin. Ses provisions consistent en grains et en racines tuberculeuses, comme celles du chiendent. Plusieurs galeries étroites et branchues communiquent à l'habitation et lui ouvrent des sorties dans plusieurs endroits de la campagne.

Il est de certains animaux qui, sans manquer de prévoyance pour le bien-être de leur postérité, savent fort bien arranger l'amour maternel avec la paresse et l'égoïsme, en chargeant des étrangers de l'éducation de leurs enfants. Les hylées (*Hylæus*, Fab.) sont dans ce cas. Ce sont des sortes d'abeilles qui ne construisent pas

de nids et qui ne ramassent pas de pollen. Quand la femelle veut pondre, elle se met en embuscade près du nid qu'une autre apiaire a bâti ; lorsque l'ouvrière en sort, elle s'y glisse furtivement, pond ses œufs dans la pâté que l'autre a préparée pour ses enfants, et s'enfuit à la recherche d'un autre nid. Quand ses larves sont écloses, elles vivent en bonne intelligence avec les larves de la véritable propriétaire du nid.

Les coucous sont célèbres par la même habitude. Celui de notre pays (*Cucullus canorus*, Lin.) arrive au printemps, quelques jours plus tard que le rossignol ; il est de la grosseur d'un petit pigeon, d'un gris cendré, à ventre blanc rayé en travers de noir ; sa queue est tachetée de blanc sur les côtés. Lorsque la femelle est disposée à pondre, elle cherche le nid d'un oiseau insectivore, celui par exemple d'une fauvette ou d'une rouge-gorge. Elle commence par avaler les œufs qu'elle y trouve, puis elle y en pond un pour les remplacer. L'extraordinaire, c'est que, lorsque la rouge-gorge revient à son nid, elle ne paraît nullement surprise de voir ses cinq œufs remplacés par un seul trois ou quatre fois plus gros qu'eux, et qu'elle se met à le couver sans hésitation. Ce-

Coucou parasite. *Dessin et gravure de* SUZEMIL.

pendant cet oiseau est très facile à détourner de son nid et pour peu que la main indiscrète d'un enfant ait touché à ses œufs, elle s'en aperçoit, les abandonne et s'en va pour ne plus revenir. Lorsque le petit coucou est éclos, le mâle et la femelle de la rouge-gorge en prennent soin avec beaucoup de tendresse. Tant qu'il est petit, ils lui fournissent assez facilement les insectes dont ils le nourrissent; mais l'étranger en grandissant devient tellement vorace que ces pauvres petits oiseaux s'excèdent de fatigue pour lui trouver de la nourriture, au point qu'ils maigrissent et tombent malades. Ce n'est pas sans frayeur qu'ils s'approchent de cet énorme bec ouvert, capable de les engloutir tout entier, pour y déposer la nourriture. Si l'on s'en rapporte à quelques anciens naturalistes, leur frayeur est bien fondée, car le jeune coucou, quand il se sent assez fort pour quitter le nid, ne manque pas d'avaler sa mère et son père nourriciers. Néanmoins ce dernier fait me paraît fort douteux.

BOITARD.

ÉTUDES SUR LA FRANCE.

LES HAUTES-ALPES.

Vue de Gap et des Hautes-Alpes.

Dans ce tableau, l'on remarquera des nuances plus ou moins prononcées ou fugitives des états successifs par lesquels la société humaine passe pour arriver à l'extrême civilisation. Quelques restes des habitudes qui appartiennent aux sauvages, aux nomades, aux Barbares, se dessineront çà et là au milieu de celles des peuples sédentaires. Cependant nous verrons que les indigènes auxquels s'est mêlé le sang romain, Ambron, Hun, Bourguignon, Goth, Vandale, Franc, Lombard, Sarrazin, ayant modifié la rudesse du cultivateur allobroge (1), montrent généralement un caractère doux, affable, patient, des mœurs hospitalières, de l'esprit naturel, de la prudence, peut-être de la ruse, toujours l'amour du travail et de l'économie.

Si nous cherchons les anciennes troupes de chasseurs dans les Hautes-Alpes, des habitants courent de rocs en rocs à la poursuite des chamois qui sifflent en fuyant et dont la corne solide fait résonner le gravier; on se place sur un terrain supérieur, parce que ces animaux, ayant l'œil recouvert par une longue paupière, voient moins facilement au-dessus d'eux. A-t-on tué une femelle? sa tête est appuyée sur une fourche; on soutient son corps afin qu'elle paraisse encore vivante, et en s'accroupissant on contrefait sa voix pour appeler ses petits. Dans plusieurs halles, telles que celle d'Abriez ou Queyraz, on vend la viande du chamois à l'instar de celle du bœuf

(1) Novisque rebus infidelis Allobrox. *Hor. épod.*

ou du mouton. Veut-on dénicher des aiglons? on s'assied sur un rondin, ou mieux sur une planche percée pour recevoir une corde à laquelle on se suspend à l'effet de descendre dans les cavités des rochers; on y porte une torche de paille allumée afin de chasser la mère qui viendrait défendre sa jeune famille.

Autrefois, dans la Vallouise, lorsque les loups inquiétaient les troupeaux, on tendait un filet dans le passage de ces animaux féroces; ils s'y embarrassaient, et ils étaient assommés par les paysans. Sous les Dauphins, les habitants de Lagrave et de Villars d'Arène conservaient la chasse de la bête fauve, à charge d'en offrir la peau et les cornes à la cour de Grenoble qui avait le droit de prendre ces dépouilles au prix du commerce.

Les frimas de cette contrée procurent parfois du gibier sans fatigue; ils ont forcé plus d'une bartavelle à entrer dans la cheminée et à tomber sur le foyer.

J'ai remarqué au Monêtier un genre de chasse tout particulier; des gens avec un sifflet aigu y appellent les vipères, les saisissent avec la main revêtue d'un gant, et les jettent dans un sac pour les vendre aux pharmaciens de Gênes et de Turin.

Considérons-nous les habitants comme pasteurs? les descendants de ceux des Caturiges qui occupent la partie la plus haute du département conduisent encore, dans la belle saison, une partie de leurs bêtes à laine sur les montagnes du Piémont, tandis que d'autres, et surtout les habitants de la partie inférieure, louent, de temps immémorial, leurs montagnes pastorales aux bailes, bergers de la Crau d'Arles, qui y amènent leurs troupeaux transhumans, à la tête desquels s'avancent des chiens, des boucs et des chèvres, ayant la sonnette au cou. C'est dans ces pâturages délicieux que la laine acquiert plus de douceur et de finesse; elle gagne surtout au-dessous des yeux et des genoux.

Au milieu des prairies qui s'étendent jusqu'aux lieux où cesse toute végétation, apparaissent des cabanes de bergers, des laiteries, des châlets, des villages entiers que l'on n'habite qu'en été.

Il y a sur le penchant des montagnes des chaumières où les bergères traient les vaches, les brebis et les chèvres, après le lever de l'étoile du soir et avant que celle du matin disparaisse; elles vaquent tout le jour à d'autres travaux; leur fraîcheur et leur franche gaîté feraient envie aux femmes de nos grandes villes

A la Grangette, au-dessus de Rabou, on hisse par une échelle des moutons dans une prairie coupée par des sources et bordée de rochers sur lesquels on leur porte du sel; tous les quinze jours on va les tondre dans cette retraite, et malheur au loup qui réussirait à y pénétrer; il ne pourrait plus en sortir.

Suivons-nous le peuple agriculteur? On sème, sur le flanc des montagnes, et quelquefois jusque sur leur plateau, dès le mois de juin ou juillet, et l'on n'y récolte qu'en septembre de l'année suivante. Si le champ a été couvert par une avalanche, on ne peut en recueillir le grain que deux ans après la semaille. Qu'on se figure comme les travaux s'accumulent, et quel peu de repos goûte le cultivateur, lorsqu'il doit en trois ou quatre mois préparer le terrain, l'ensemencer, y moissonner pour une année entière. Dans beaucoup d'endroits, les transports de terre et de fumier ne se font qu'à dos. Oserais-je dire que dans plusieurs endroits du département, la femme tient avec ses deux mains fortement serrées une corde qui passe par-dessus ses épaules et s'attache à la charrue, le joug est appuyé sur sa poitrine; elle suit les pas de l'ânesse qui est attelée de l'autre côté, tandis que le mari tient le soc de l'araire, semblable à l'ancienne charrue des Grecs; la femme non-seulement brise la motte de terre avec ses enfants, la herse à l'aide d'un trident, unit le sol au moyen d'un râteau; les pieds nus, elle porte la hotte de fumier dans les lieux escarpés où la bête de somme ne pourrait gravir, ou bien elle est louée à un voisin pour quelques jours de labourage, et à charge d'échange en cas de besoin.

Souvent il pleut dans les vallées et le soleil éclaire le sommet des montagnes; on cueille, avant son lever, sur les feuilles du mélèze, la manne connue sous le nom de manne briançonnaise, et qui n'a pas autant de vertu que celle de la Calabre.

L'hiver, dans l'arrondissement de Briançon, où de grands jalons, placés le long du chemin, guident le voyageur; où, en temps de guerre, l'habitant durcit la neige avec des ramasses, et lorsqu'elle se fond ouvre le passage jusqu'à la terre; l'hiver, dis-je, on traverse les cols des montagnes, même les rues de Briançon, au moyen de crampons de fer ou de raquettes qui ont un pied de diamètre et qu'on met sous les talons comme les sauvages; on se soutient ainsi sur la glace et l'on n'enfonce presque pas dans la neige; on s'en sert alors pour chasser les lièvres, qu'on abat à coups de bâton. Ici on se case dans une cavité de montagnes, devant laquelle on place des planches, du chaume, une porte qui se ferme avec un loquet et qui a un trou pour la fumée; telle de ces habitations agrestes n'excède pas la valeur de dix francs. Là on se chauffe et l'on fait sa cuisine avec la bouze de vache séchée au soleil, de même que dans les gouvernements méridionaux de la Russie on a recours à la fiente des animaux. Ailleurs on cuit le pain pour quinze ou dix-huit mois; il se conserve, parce que le grain venu dans un terrain léger et dévoré par les chaleurs de l'été a perdu son humidité; d'ailleurs, pour qu'il ne se moisisse pas, on y met beaucoup de levain. Le pain divisé par tranches et morceaux passe une seconde fois au four; pour le couper on le place sur une planche où est attaché un anneau dans lequel on engage la pointe d'un grand couteau. Une livre de ce pain nourrit autant que quatre de celui de boulanger, quoiqu'il soit desséché, amer et sans saveur; il est vrai qu'on le fait ordinairement bouillir avec cinq ou six fois son poids de pommes de terre assaisonnées avec une ou deux écuelles de lait. Si c'est le seul mets de la journée, on le réitère jusqu'à quatre ou cinq fois.

On a cité un jeune homme de Châteauroux, nomme Gay, qui est resté plusieurs années sans manger ni boire; l'intendance de Grenoble et la faculté de médecine de Montpellier ont fait vérifier le fait, dont l'abbé Pollien parle comme témoin oculaire, dans son Dictionnaire de physique.

A Lagrave, ne pouvant ouvrir la terre des cimetières pendant la gelée, on suspend les morts au grenier ou sur le toit jusqu'au printemps.

On passe l'hiver dans les étables, hommes, femmes, enfants. Là, tandis que les cadets de famille, comme les hordes nomades que Pline place dans ces montagnes, vont chercher fortune dans des climats plus doux, les parents fabriquent des étoffes grossières, et les fils aînés, tantôt les aident, tantôt apprennent à lire et à écrire aux enfants. L'habitant des Hautes-Alpes a ses connaissances dans plus de la moitié des villages; chacun paie, à raison de ses biens fonds, le maître d'école d'hiver, chez qui le pauvre va comme le riche; et l'on citera à cet égard d'an-

ciens usages relatifs au collége d'Embrun. Tous les gens de campagne pouvaient y recevoir l'instruction publique; ils arrivaient, à l'entrée de la mauvaise saison, sur l'âne ou le mulet qui portait leur mince bagage et leur pain pour six mois; ce pain, ils le trempaient deux fois par jour dans une soupe assez semblable à celle de Rumfort; le lit et la soupe leur coûtaient trois francs par mois. A Pâques ils allaient passer quelques jours dans leur famille, d'où ils rapportaient leur provision jusqu'en septembre. Un résultat de l'amour pour l'étude a été de trouver facilement des juges de paix et des maires parmi de simples paysans. Cependant à Chaudun, Rabou, etc., le percepteur n'avait pas besoin d'être lettré. Il ne recevait, il y a vingt ans encore, que pour la forme les rôles de contributions. Il se servait réellement de ce bâton fendu, en usage pour les boulangers, dont les parties prenante et payante ont chacune une moitié égale, sur laquelle elles font réciproquement leurs coches, et qui avait valu aux impositions publiques le nom de taille.

Les économistes pourraient prendre des leçons dans ces montagnes.

Lorsque l'enfant a une année, on lui achète un agneau femelle que l'on place à moitié chez un fermier; de ceux qui en proviennent, on ne vend que les mâles; on conserve les femelles qui doublent le capital tous les ans. L'adolescent se trouve ainsi possesseur d'un petit troupeau qui pourra lui servir un jour de dot.

Près de Gap, on ne vend jamais les ruches pour de l'argent; on croirait qu'elles ne pourraient ainsi prospérer; elles sont un objet d'échange, ou bien on les met chez des gens qui en rendent moitié du miel et des abeilles.

L'habitant du Haut-Dauphiné a le caractère apathique, mais susceptible de ressort. Il n'y a pas d'actes de dévouement public, de sacrifices personnels, de belles actions, dont l'auteur de cet ouvrage n'ait été pendant sept ans dans ces montagnes le témoin et l'admirateur.

La bienfaisance y est une vertu pratique, et les révolutions même n'ont pu y effacer des traces de l'âge d'or.

Pour les transactions, la promesse équivaut à un contrat. Dans les foires, si l'acheteur frappe dans la main du vendeur, et que celui-ci lui serre fortement la main, l'offre la plus brillante n'y apporterait ensuite aucun changement. On se donne quelquefois un cheveu en gage. Dans l'arrondissement de Briançon, où le pauvre même a horreur de la mendicité, où durant tout le dix-huitième siècle il n'y a pas eu une seule accusation d'attentat à la vie des hommes, les orphelins ont le droit de faucher leurs prairies trois jours avant tous les autres, et ils ne doivent que la nourriture aux ouvriers pour leurs travaux champêtres. Leur maison est-elle à réparer, à reconstruire; les habitants font gratuitement le transport de leurs matériaux.

Dans l'arrondissement d'Embrun, si un père de famille est privé de ses enfants et que malade, il ne puisse ramasser sa récolte, le maire et le curé annoncent sa position, et après les offices du dimanche, hommes, femmes, enfants, vont dans son champ, coupent ses grains et les mettent à l'abri des intempéries.

Si une pièce de bétail s'estropie dans un pâturage, la perte en est répartie entre tous les habitants.

Autrefois, après un incendie, les consuls et les curés se concertaient sur les moyens de secours les plus efficaces; on excitait en chaire le zèle des habitants; on allait de maison en maison recueillir les offrandes, qu'on portait ensuite aux administrateurs des villages incendiés; les malheureux n'étaient pas obligés d'aller solliciter la pitié, et les bois communaux ou particuliers leur procuraient promptement des moyens de reconstruction.

L'arrondissement de Gap n'est pas en arrière dans cette lutte glorieuse. Au pays de Valgodemar, des avalanches s'étaient precipitées avec fracas, en 1807, sur cinq hameaux de Guillaume Perouse, qui disparurent entièrement; M. Guilbert, maire de cette comme, et M. Duserre Tellemont, curé, réunirent tous les hommes robustes, quoiqu'au nombre de cent vingt, ils furent dix heures pour se frayer un sentier à travers les neiges jusqu'au premier hameau, qui n'était distant du chef-lieu que d'environ douze cents mètres. Le maire divisa son monde par pelotons; ils travaillèrent pendant deux jours; et, après avoir fouillé plus de quatorze mètres dans la neige, ils découvrirent les chaumières dont les habitants avaient enfoncé les portes dans l'intention de se procurer de l'air. Les malheureux étaient à demi morts; on les retira de cette espèce de souterrain, et on les rappela à la vie par le moyen des cordiaux et du feu que le maire avait fait apporter. Il recueillit ensuite chez lui une famille entière. Cet exemple fut suivi par tous les habitants aisés, et, grâce à la Providence, pas un seul homme ne périt dans cette affreuse catastrophe. Peu de temps après le préfet eut la touchante mission de remettre sur les lieux même des médailles d'or au maire et au curé.

Le 23 février 1806, un fermier de la commune de Lagrand fit une fin malheureuse, laissant sept enfants, dont quatre hors d'état de gagner leur vie. Vivement émus de la misère de cette famille, les habitants de Lagrand, à l'exemple du maire, de l'adjoint et du curé, s'empressèrent de venir à son secours, et lui apportèrent, les uns de l'argent, les autres du blé, d'autres du pain, de l'huile et des provisions en tout genre. En rendant compte de ce trait de bienfaisance, le juge de paix du canton d'Orpierre disait au préfet : « Puisse-t-il être imité par les « hommes sensibles du bourg de Ribiers, auquel appar- « tient cette famille! On ne doute pas que cette commune « administrée par un maire estimable et bienfaisant ne « cherche à soulager l'infortune. »

A peine ce vœu était-il proféré, à peine le préfet avait-il écrit, à peine les orphelins arrivaient à Ribiers, ils trouvèrent libre la maison qu'avait affermée leur père, et le peu de biens qui en dépend. Dès le lendemain, trois d'entre eux furent placés, et les dons des habitants furent plus que suffisants pour mettre les autres à l'abri de leur besoins. Dans ce même bourg de Ribiers, un procès existait en 1808, pour des propriétés précieuses; une grand partie des habitants allaient être dépossédés; M. Viguier-Châtillon, qui alors était maire, et les membres du conseil municipal, les ont arrachés à cette extrémité en s'obligeant volontairement pour eux.

Nous regrettons que le cadre de cet ouvrage ne nous permette pas de citer une foule de belles actions. Qu'il nous soit cependant permis de rendre compte d'un fait qui caractérise le désintéressement de nos montagnards!

Antoine Bulcet et François Bés, habitants du Mont-Genèvre, portèrent à l'hospice un militaire qu'ils avaient trouvé étendu dans la neige, où il était prêt à expirer. Les religieux lui prodiguèrent des soins si actifs et si heureux qu'ils le tirèrent de sa léthargie; il leur donna par son premier regard et son premier sourire la plus douce récompense pour des amis de la religion et de l'humanité; le prieur offrit une gratification aux deux habitants : « Mon révérend père, gardez votre argent, lui dit « Bulcet; cela gâterait le plaisir d'avoir fait notre devoir. »

Nous avons été attendris en apprenant qu'à des fêtes nationales, dans plusieurs communes, des familles avaient solennellement juré d'étouffer des haines anciennes, de vivre dans une union parfaite, et que ces respectables traités étaient exécutés religieusement.

On devait à la piété du Dauphin, de M. de Leyssin, archevêque d'Embrun, de plusieurs curés et particuliers, des greniers de réserve ou d'abondance, dont l'objet était de prêter, sur gage et caution, des grains, à charge de les rendre après la moisson, avec un intérêt en nature, qui couvre le déchet, les frais, et accroît insensiblement la masse du grenier. L'auteur de cette notice a eu le bonheur de faire revivre trente-deux de ces établissements précieux. De nouveaux ont été formés, tels qu'à Ribiers, où le maire, déjà cité honorablement, a fait une offrande considérable en blé, pour honorer ainsi la mémoire de l'épouse qu'il venait de perdre. On nous saura gré de transcrire, au sujet du chef-lieu du département, un article de l'Encyclopédie : « Des comédiens, en quittant Gap, en 1772, offrirent de revenir si on leur assurait 3,000 livres; comme on travaillait à rassembler cette somme, M. de Narbonne, évêque de Gap, proposa aux notables de changer la destination de ces souscriptions, en un Mont-de-Piété pour un grenier d'abondance, en faveur duquel il promit d'ajouter pareille somme. Quel exemple pour les âmes bienfaisantes! »

Dans le Dévoluy, canton si sauvage que l'ancien juge de paix, durant quarante-trois, ans n'y avait entendu qu'une seule fois le rossignol, parmi les orphelins, les fils laissent à leurs sœurs le patrimoine, afin qu'elles puissent trouver un mari, et ils vont ailleurs chercher fortune.

Ceci nous conduit à parler de l'émigration périodique des habitants des Hautes-Halpes; voyons ces gens que la nécessité force, comme les oiseaux voyageurs, à partir à l'approche des gelées, et que ramène le souffle du printemps.

L'émigration périodique des pays froids paraît avoir existé de tout temps. C'est ainsi que les Savoyards se répandent en France, et les Tyroliens en Italie. Pline a signalé à ce sujet nos montagnards. Cependant la tradition nous apprend quelque chose de plus récent sur les cantons du Queyraz et du Dévoluy. Les Barbares avaient chassé les habitants du premier, où les bergers de Provence menaient librement paître leurs troupeaux en été. Trois d'entre eux s'y fixèrent, et se partagèrent la vallée où ils élevèrent une sorte de monument entre Aiguilles et Ville-Vieille, pour leur servir de séparation et de limites; ils dressèrent des réglements et passèrent des conventions qui peuvent être regardées comme sages. L'hiver, leurs enfants allèrent revoir le berceau paternel, et leurs descendants, par des émigrations régulières, cherchèrent à améliorer leur sort.

Le Dévoluy, au commencement du onzième siècle, n'offrait à peu près qu'un désert, où l'on assure qu'on distribua des terres à des vagabonds dont l'activité s'habitua facilement à des excursions en hiver.

Quoi qu'il en soit de ces traditions, voici quel est le tableau des émigrations périodiques des Hautes-Alpes.

NOMBRE approximatif des émigrants.	GENRE de professions qu'ils exercent.	SOMMES approximatives qu'ils rapportent individuellement de leur émigration.	TOTAL pour chaque espèce de profession.	OBSERVATIONS.
705	Instituteurs...	160 fr.	112,800 f.	Le nombre des émigrants est plus à raison de la multiplicité de leurs besoins que de la rigueur des hivers.
1,128	Colporteurs..	300	338,400	
501	Peigneurs de chanvre....	150	73,150	L'arrondissement de Briançon fournit..... 2,374 émigrants, qui rapportent en total. 533,000 f.
245	Bergers.....	130	31,850	
469	Cultivateurs..	120	56,280	Celui d'Embrun..... 663 qui rapportent en total. 138,812
256	Marchands de fromages...	300	76,800	
28	Mégissiers....	150	4,200	Celui de Gap..... 1,282 qui rapportent..... 242,370
83	Charcutiers...	144	11,952	
404	Aiguiseurs....	300	121,200	Total général... 4,319 920,182
25	Voituriers....	800	20,000	
489	De diverses professions.	150	70,350	On entend par profession les tisserands, cordonniers, tailleurs, marchands de parasols, teinturiers, ouvriers en savon, tondeurs de laine, etc., etc.
6	Porteurs de marmottes..	200	1,200	
4,319			920,182	

Cette émigration périodique est-elle un bien, est-elle un mal? Les avis sont partagés à cet égad, et l'on ne trouvera pas hors de propos quelques données qui aideront à résoudre cette question. Les quatre mille trois cent dix-neuf émigrants rapportent chacun environ 212 francs. S'ils pouvaient gagner chez eux cette somme, plus celle qui est nécessaire pour leur subsistance et entretien économique pendant le temps de leur émigration, il n'est pas de doute que le département, leurs familles et eux-mêmes n'en retirassent plus d'avantages. Il est de fait que l'émigration a diminué, même cessé dans plusieurs communes, à fur et mesure de l'aisance qui s'y introduisait. Un des effets de la manufacture de draps établie à la maison centrale de détention d'Embrun doit être d'occuper pendant l'hiver beaucoup de bras qui alors n'iront plus travailler au dehors.

Un sentiment religieux attachait autrefois les émigrants à la maison de leurs pères; la révolution y a porté atteinte. La crainte de la conscription a engagé plusieurs familles à dépayser de bonne heure leurs enfants. Il serait à craindre que la vue des contrées plus heureuses, et le penchant aux passions, aux vices, ne décidassent beaucoup d'émigrants à ne plus rentrer. Avant 1789, un sixième des émigrants du Briançonnais et du Haut-Em-

brunais, composé de ceux qui avaient des bénéfices un peu considérables, continuait sa profession ou industrie dans les lieux où ils gagnaient le plus; après avoir porté la balle, on avait un cheval, ensuite une petite boutique, enfin quelquefois un gros magasin. Il en est qui, à Livourne, à Gênes, à Cadix, etc., ont fait des fortunes très importantes; le plus grand nombre, lorsqu'il avait pu économiser de 20 à 30,000 francs, venait acheter une propriété dans ses montagnes, s'y marier et finir sa carrière. On peut citer l'exemple de M. Prat, du Val des Prés; il était l'un des premiers négociants de Gênes; ayant voulu conserver l'emploi du receveur de sa commune, de capitaine de la garde nationale, il ne cessait d'y faire du bien. Quant aux femmes qui émigrent, elles ne rentrent plus si elles ont gagné de quoi avoir ailleurs une petite dot et un mari. Il serait à craindre qu'une foule de jeunes gens ne suivît maintenant cet exemple, et ne fît un tort sensible à la population des Hautes-Alpes. Il faut donc tout faire pour aviver l'industrie de ce département; il faut la fonder d'abord sur l'agriculture.

Parmi les instituteurs, il en est, âgés seulement de quinze à dix-huit ans, qui ne rapportent que 50 à 100 francs. Ceux qui ont plus d'expérieuce et de lumières rentrent avec 400 et au-delà; lorsqu'ils sont engagés, ils ôtent la plume qui était fichée sur leur chapeau. Le nombre des instituteurs n'est plus si considérable depuis vingt ans la seule Vallouise, qui en fournissait deux cent quarante, n'en voit plus sortir que soixante-dix. La cessation des écoles pendant les troubles révolutionnaires en est une cause principale; d'ailleurs les jeunes gens s'adonnent plutôt au colportage, qui offre plus de ressources à l'esprit d'intérêt, à la vanité, et qui exige une conduite moins morale. Des colporteurs vont jusqu'à 1,200 francs de bénéfices; mais ceux-ci sont en très petit nombre.

Les peigneurs de chanvre gagnent par mois de 36 à 45 francs.

Les charcutiers économisent 36 francs par mois.

Le nombre des mégissiers, depuis 1789, a diminué de près d'un dixième; les Piémontais doivent s'emparer de cette branche de commerce. On croit que les dames italiennes font moins usage de pelisses qu'autrefois.

Dans les communes briançonnaises, le prix des terres est en raison du nombre des émigrants. Cela ne semble pas décisif en faveur de l'émigration; car les terres ont encore plus haussé de valeur là où l'on a fait des conquêtes sur les torrents, ouvert des canaux d'arrosage, formé des prairies artificielles, perfectionné l'élève des bêtes à cornes ou à laine, etc.

Une partie des instituteurs va dans la ci-devant Provence, le Comtat Venaissin et le Languedoc; l'autre dans le Bas-Dauphiné et le Lyonnais. Il en est de même des cultivateurs, bergers, peigneurs de chanvre, mégissiers, charcutiers, hommes occupés à des professions diverses. Le principal entrepôt des marchands de fromage est à Avignon; les voituriers vont presque tous en Provence acheter des vins, qui se consomment dans l'arrondissement de Briançon. Il en est qui commencent à faire des expéditions de marchandises sur l'Italie et sur Paris. Les colporteurs, émouleurs, porteurs de marmottes, parcourent tout l'intérieur de la France. On n'a pas cru devoir comprendre dans ce tableau les gens qui vont acheter des muletons en Poitou, de petits chevaux en Lorraine, des bœufs en Savoie, et ceux qui trafiquent, surtout au printemps, de foire en foire, sur les bêtes à laine.

Nous avons été dans le cas de remarquer parmi les montagnards des habitudes plus particulières à quelques vallons écartés. A Ceillac, ils couchent dans des espèces d'armoires à étagères, comme dans les auberges de Notre-Dame-des-Hermites en Suisse, et l'hiver ils ont pour draps et couvertures la laine non tannée d'une peau de mouton héréditaire. Ce dernier usage existe dans la Vallouise.

A Réalon, où les maisons n'ont pas de cheminées; à Fressinières, dans la Vallouise, etc., ils ne frequentent presque pas les villages voisins, et ils se marient peu au dehors. Aussi, dans telle commune populeuse, on ne compte que trois ou quatre familles de noms différents. Ne seraient-ce pas là des restes de peuplades qui y ont cherché un abri lors de l'invasion des Barbares? Feu le docteur Villars, né dans le Champ-saur, a observé que l'attitude, la force, la taille, la figure des habitants du Valgodemard, ressemblent au portrait que le père de la médecine a fait des Scythes. Il a trouvé que ceux du Dévoluy, d'assez petite stature, étaient hâlés, basanés comme les Mores; on a prétendu que dans cette vallée il y avait à la Cluse beaucoup de gens ambitieux; à Agnières, d'hommes insouciants et d'une bonne foi suspecte; à Saint-Étienne, de vindicatifs; à Saint-Didier, de superstitieux, et que tous s'accordaient sur un point, l'amour du vin; on a vu plus haut qu'il y régnait aussi des vertus domestiques. Les habitants de Labâtie-Montsaléon sont d'une taille plus avantageuse que leurs voisins, ont peut-être l'esprit plus ouvert, et ne contractent guère de mariages qu'entre eux.

Quant aux costumes des Hautes-Alpes, dans les campagnes du Gapençais, ils se rapprochent beaucoup de ceux des villes; seulement on y préfère pour la couleur le gris ou le marron. Dans l'Embrunais, les hommes portent l'habit français non croisé, avec veste et gilet croisés par-dessous, et, bien entendu, en drap du pays; dans les communes moins froides on a supprimé la veste. Les femmes ont la taille longue et pointue, tabliers un peu courts, coiffes plissées et pointues par-derrière. On peut observer ici que dans cet arrondissement le maillot, le bercement, le trop long allaitement, les corps de baleine, la contrainte dans les jeux des enfants, sont cause que les habitants ont une assez petite taille, et comptent beaucoup de boiteux, d'estropiés, de rachitiques; il y a aussi quelques goîtres endémiques. L'habitant du Briançonnais est peut-être celui qui se rapproche le plus du vêtement des Caturiges. Il porte ordinairement veste courte, culotte, gilet de drap du pays, et par distinction de couleur verte, gros bas de laine qui couvrent la culotte jusqu'au milieu de la cuisse, ou guêtres; souliers tellement ferrés qu'ils doivent durer un an; aux jours ouvriers, il a un bonnet de laine qui coûte vingt sous, et les dimanches un chapeau de deux francs; il s'endimanche avec un habit à taille carrée et une cravate noire; les femmes ont la camisole de drap grossier, la coiffe garnie de dentelles fortes. Dans la Vallouise, ces dentelles sont de crins de cheval; la robe est d'une seule pièce, ayant la forme d'un sarrau ou jaquette à longue taille, parements pendants et plissés, de drap nommé *cadix*, presque toujours couleur roux ou marron. Le tablier est de même étoffe ou en serge; les fichus et coiffes, de toile grise bordée d'une filoche; les bas en vert clair. La femme un peu riche porte à la ceinture une chaîne d'argent où pendent ses clefs et ciseaux; celle qui est pauvre a une chaîne très matérielle en cuivre. Le dimanche, le beau sexe prend le voile de grosse mousseline qui de-

vient grise par l'usage; ce voile pend sur les épaules et couvre une partie de la figure.

Dans tout le département, le dimanche on joue à la boule. Lors de la fête patronale dans le Briançonnais, la plus âgée des filles porte le pain à l'église; l'aîné des garçons le retire quand il est béni; une personne de mauvaise conduite serait exclue de cette cérémonie.

A la Saint-Jean, un grand concours de personnes viennent se joindre aux bergers des alentours, pour danser sur le plateau de plusieurs montagnes pastorales, alors émaillées de mille et mille fleurs, et où paissent de nombreux troupeaux. Ce même jour, à Saint-Jean, qui dépend de Gap, il y a une foire d'oiseaux où les bergers en apportent des montagnes quelques espèces très curieuses, et il y a en outre un jeu particulier à ce hameau; c'est le jeu du coq. L'animal est attaché à un piquet peu élevé; on lui laisse six à huit pouces pour se remuer, et on l'enivre afin de lui donner plus de force et de vigueur; on l'attaque de vingt-cinq pas, avec une pierre qui doit le frapper avant de toucher la terre, et l'étendre mort sur la place, ou bien le coq n'appartient pas au tireur.

A Gap même, l'hiver on danse dans l'écurie, au chant d'une femme travaillant près d'une lampe entretenue aux frais des danseurs.

J'ai lu qu'à la fin du dix-septième siècle on jouait encore la Passion dans le cimetière de Briançon, et que les acteurs s'y servaient, pour rendre les dialogues des démons, d'un écho qui jetait partout la terreur. J'ai vu, dans cette même ville, le presbytère servir de lieu de danse lors des solennités, et le curé ne s'en formalisait pas trop.

Les fêtes patronales se nomment *vogues*. Dans ces solennités, le chef de chaque maison à toute heure se tient au haut de la table pour recevoir ceux qui se présentent, et auxquels il faut qu'il fasse constamment tête, sous peine d'impolitesse. La veille, on a député des jeunes gens pour chercher un ou plusieurs ménétriers, et d'autres pour arracher un jeune arbre qu'on plante et que l'on appelle un *mai*. Le bal va commencer, et ici nous empruntons les expressions de M. Farnaud dans l'annuaire des Hautes-Alpes, en 1806. « Les garçons et les filles se réunissent sur le gazon; au son aigu du fifre, ils figurent des danses particulières à la contrée. Ces bals sont remarquables surtout les jours de la fête du patron du village. Les amants y accourent en foule, réunis par communes. Un des jeunes gens du village préside aux jeux; il est désigné sous le titre d'abbé; il est distingué par ses cheveux poudrés et relevés en rond, et par les rubans dont sa veste, son chapeau et sa canne sont ornés. C'est lui qui maintient l'ordre et la police dans les danses. Il a beaucoup de pouvoirs, et nul ne peut danser sans sa participation.

« Cependant il arrive quelquefois que, dans l'exaltation qu'éprouve cette jeunesse bouillante, elle se laisse entraîner à des rixes qui trop souvent deviennent meurtrières. L'amour, la jalousie, le vin, quelquefois même les rivalités invétérées d'une commune à l'autre, sont autant de ferments qui n'attendent qu'une étincelle pour s'enflammer.

« Dans les villes, les bourgs et les principales communes d'une partie de l'arrondissement de Gap, les jeux consacrés à ces sortes de fêtes varient des précédents; ils consistent surtout au jeu de paume à la main, qui, chez les Grecs, eut sa place dans les jeux gymnastiques. »

On peut ajouter à ces détails ceux qui suivent : A l'ouverture du bal, une foule considérable des deux sexes saute simultanément en faisant des tours multipliés autour du mai, au son d'une musique discordante et avec de vives acclamations. Chaque fille que l'abbé désigne ensuite pour la danse attache un ruban à sa canne, sorte de bâton de commandement. Si la jeunesse d'un village veut insulter celle du lieu de la fête, elle cherche à enlever le mai, ou l'instrument du ménétrier, ou les rubans de l'abbé; alors plus de raison; les pères et mères renoncent au rôle de conciliateurs; de part et d'autre ils viennent soutenir leurs enfants, et trop souvent le sang coule à la suite des jeux.

Nous rencontrâmes un jour à Gap un homme monté sur un âne, le visage tourné du côté de la queue, qu'il tenait à la main; entièrement couvert d'un manteau, il avait deux écuyers qui étaient bardés de colliers de mulets, garnis de grelots; on le voyait précédé d'un cornet à bouquin, et entouré d'un grand nombre d'artisans, dont les uns chantaient, les autres jetaient des cris. Nous crûmes assister à la fête de quelque dieu païen; et c'était tout bonnement un homme que l'on promenait au milieu de la risée publique, parce qu'il était le plus près voisin d'un autre qui s'était laissé battre par sa femme. On s'arrêta au coin des places; après un appel au public, les écuyers ouvrirent le manteau, et le héros de la fête lut à haute voix une pancarte où l'on racontait en style burlesque l'aventure tragi-comique. « Ces gens ont tort, nous dit un habitant de Saint-Julien-en-Champ-saur; chez nous l'on punit la coupable. C'est la femme qui a battu son mari que l'on fait monter sur l'âne, la figure tournée du côté de la queue; on la promène dans le village en lui faisant boire du vin, et on lui essuie les lèvres avec la queue de l'animal. » Nous ne pûmes nous empêcher de rire des réflexions de ce bon montagnard; elles nous rappelèrent que ces usages bizarres existaient encore dans quelques parties de la Lorraine et de la Champagne. Le même soir, le sommeil des habitants fut interrompu par le cliquetis d'un grand nombre d'instruments de cuisine, et par les mêmes chants, les mêmes cris que nous avions entendus peu de temps auparavant. Nous nous informâmes de la cause d'un tel bruit. On nous répondit qu'il s'agissait d'un veuf qui venait de convoler à de nouvelles noces.

La mi-carême est à Gap une fête dont l'origine et les motifs ne sont point connus; elle se nomme la Vieille. Ce jour-là, chacun se distribue en sociétés, et, quel que soit le temps, il se fait des parties de campagne. Le soir on voit succéder les danses aux festins. Le plus petit particulier même veut célébrer sa Vieille. Les enfants paraissent la cocarde au chapeau et le sabre au côté; ceux qui approchent de l'adolescence portent des épées de diverses sortes et se dirigent sur la hauteur de Puymore (l'ancienne forteresse des Sarrazins); ils se divisent en deux bandes suivant les quartiers qu'ils habitent; ils se chargent, et les plus forts restent maîtres du champ de bataille. Leurs jeux, image de la guerre, se renouvellent, mais à coups de fronde, au printemps et après les vendanges. D'autres les occupent encore, tels que celui du piquet ferré; un jeune homme lance le sien et le fiche en terre; chacun de ses camarades jette son piquet pour culbuter ce but, et si l'on y réussit le vaincu est soumis à une amende.

Au dimanche des Rameaux, le peuple se rend à la messe en portant à la main des branches d'amandiers et d'autres arbres, entourés de rubans et surmontés d'œufs de Pâques, de gâteaux et de fruits. Souvent pour cette cé-

rémonie l'on voit détruire dans un moment l'espoir des propriétaires de vergers.

Au jour des Rogations, on fait les processions d'usage; et dans les communes rurales on va poser au milieu des champs ensemencés des croix formées de deux petits bâtons écorcés; ces croix doivent protéger le grain et l'amener à sa maturité.

Quelques jours avant la Fête-Dieu, le clergé et la fabrique de la paroisse de Gap choisissent des prieurs et prieures; ce sont ordinairement des personnes distinguées par leurs mœurs et leur fortune. A la procession, elles ont l'avantage d'escorter le Saint-Sacrement en tenant à la main un flambeau allumé. On ne jouit qu'une seule fois dans sa vie de cet honneur.

Noël est le grand jour de réunion de toutes les familles. Ceux qui en étaient absents font souvent un long trajet pour les rejoindre. Au marché qui précède ce jour, les femmes se sont pourvues d'une chandelle par ménage; car ce jour-là on ne s'éclaire ni avec le bouillon-blanc trempé dans l'huile, ni avec le bois résineux qui sert de lumière comme dans les villages russes. Il est de coutume de manger, après la messe, des soupes de pâte, qu'on appelle *lozans* ou *creusets*. Le chef de famille prend le premier un verre plein de vin et porte la santé de tous les siens; le verre passe de main en main; la même santé se répète, et à la fin du repas chacun à son tour boit à celle des membres de la famille qui sont absents.

On convie aux baptêmes tous les parents et amis; en sortant de l'église, le cortége parcourt les rues de la commune. Le parrain et la marraine offrent chacun, et avec certain air de mystère, à l'accouchée une étrenne qui est dans quelques lieux en argent, et dans d'autres en objets à son usage; elle feint d'abord de ne pas l'accepter, et finit par la recevoir.

Lorsqu'on veut se marier, on fait choix de quelqu'un qui soit connu des parents de la fille, et l'on se rend chez eux avec cet entremetteur, qu'aux environs de Gap on nomme *tsamaraude* (chat de maraude); dans le Champsaur, cette visite a toujours lieu un samedi. Est-on bien reçu? on y revient huit jours après, on y passe la soirée qui se prolonge jusque dans la nuit. Les amants causent entre eux; le confident et la famille s'entretiennent des avantages réciproques des futurs. On mange une bouillie; la plus ou moins grande quantité de fromage râpé, mise par la fille sur le potage qu'elle sert au jeune homme, marque le degré d'estime qu'elle fait de lui. Dans ces montagnes, on prétend que le fromage râpé est un philtre amoureux. Mais la recherche est-elle méprisée? la fille glisse dans la poche du galant quelques grains d'avoine. *Avoir reçu l'avoine* signifie être rebuté par celle que l'on aime. Le galant disgracié persiste-t-il encore? l'insensible, pour l'éconduire définitivement, tourne vers lui le bout non allumé des tisons. Lorsqu'elle épouse son rival, plusieurs jeunes gens vont prendre un arbre haut de trente à quarante pieds, et qu'on ne leur refuserait pas impunément; ils y attachent des rubans et des devises, même des oignons pour exciter les larmes de l'infortuné, et ils le fixent à sa porte; l'un d'eux lui chante des couplets analogues à la circonstance, et où souvent il y a des choses piquantes contre la personne qu'il aimait. Le mai est ensuite porté chez lui, et il donne un dîner à ses amis.

Lorsqu'une fille doit se marier dans un autre village que celui qu'elle habite, les garçons prennent les armes, passent plusieurs jours au cabaret, et obligent le futur à payer toute leur dépense. Si les époux traversent plusieurs villages, à l'entrée de chacun la jeunesse les attend avec une table sur laquelle sont un verre de liqueur, où ils doivent boire tous les deux, et des noix confites qu'eux seuls doivent manger. Les noix confites sont tellement en usage dans les Hautes-Alpes que le moindre paysan en a sa petite provision. Quelquefois des rixes sanglantes s'élèvent dans les villages où passe la noce; la jeunesse se réunit pour enlever l'épouse et obtenir une forte rançon. Si elle ne se saisit que de la poule (qu'on porte en tête du cortége, au haut d'un bâton couvert de rubans de plusieurs couleurs), il n'y a pas de rançon; les vainqueurs se contentent de manger la poule et de boire et chanter à la honte des vaincus.

Voyons les usages relatifs aux décès.

A Briançon on foulait dans le cercueil les morts qui conservaient encore leur chaleur; cette coutume n'y a définitivement cessé qu'en 1808. A Arvieux, une femme qui a perdu son mari ne le laisse pas aller au dernier asile sans l'avoir tendrement embrassé. A Remollon, Theus, Espinasse, etc., la famille donne un morceau d'étoffe à chacun des parents et des amis. Dans presque toutes les communes on se met à table au retour des enterrements. Il n'est pas de cousin, de connaissance, de voisin qui manque à ce banquet, où l'on se ferait scrupule de servir de la viande; dans le Queyraz, on mange alors du riz et du pain de boulanger, qu'on appelle du *ponpho*. A Ribiers, l'usage de la soupe de pâte est suspendu même à Noël tant que la famille est en deuil de la mort d'un de ses chefs. Ailleurs on porte une outre pleine de vin au cimetière, et la cérémonie se termine dans la maison du défunt par une fête bacchanale. A l'Argentière, tous ceux qui ont assisté à l'inhumation trouvent les tables mises autour de ce dernier asile; celle du curé et de la famille est sur la fosse même. Le dîner fait, le plus proche parent porte *la santé du pauvre mort* et chacun de répéter : *à la santé du pauvre mort.*

On se doute bien que la superstition a dû régner dans d'étroites vallées des Alpes, où la nature frappe d'un spectacle imposant et terrible les sens et l'imagination, dès le premier âge, et où le manque de communications faciles laisse l'homme aux prises avec les fables ridicules dont on berce l'enfance.

Un ruisseau nommé *le Béal-Trouble*, à Labâtie-Neuve, passe dans des terres argileuses qui salissent ses eaux, et le peuple attribue cet effet aux esprits infernaux.

Sur certains points du département les météores sont attribués à la magie. Il n'est pas même question de globes lumineux qui apparaissent de temps en temps, et qui tout à coup éclatent avec un grand fracas. Trouvez-vous dans le Champ-saur, en un lieu élevé, d'où l'œil puisse se plonger sur plusieurs villages; vous en verrez, quoique rarement dans l'année, sortir des feux semblables à ceux des lampions; ils se rendent en un lieu bas et solitaire où ils sautillent, dansent; et après des évolutions d'une ou deux heures, ils retournent aux endroits d'où ils étaient partis. Le physicien y trouvera des feux phosphoriques, les effets du fluide électrique, une matière lumineuse, visqueuse et glaiseuse. Le romancier aimerait à s'emparer de ces farfadets. L'habitant d'Orcières s'écrie : *Voilà les sorciers qui vont au sabbat;* il met sur leur compte tout ce qui lui arrive de fâcheux. Tout récemment une famille d'Orcières a refusé obstinément un gendre qui lui convenait, mais son père passait pour sorcier. Des prodiges, dont la connaissance n'est pas venue jusqu'à nous, se seront sans doute passés dans la vallée de la Fée, auprès de Vals. A Réalon, dont nous

avons déjà eu occasion de parler, une sorcière était accusée, en 1802, de maléfices sur les troupeaux et sur les hommes. On assurait que, comme l'Antée de la fable, la terre lui donnait sans cesse de nouvelles forces; on résolut de s'en défaire, et on l'étouffa en la tenant suspendue en l'air. Ne croit-on pas lire un trait de l'histoire des Barbares? Le préfet ayant désiré s'entretenir avec le curé de Réalon, ce bon ecclésiastique lui assura qu'il ne croyait pas à la magie; cependant, dit-il, j'avais un ami aux Grandes-Indes, et je voulais savoir s'il existait encore. Une sorcière fit apporter un baquet d'eau extrêmement limpide, qu'elle agita fortement. Lorsque l'eau se calma, je vis distinctement dans son cristal les traits de mon ami. On n'a pas besoin de dire que ce curé fut éloigné de Réalon. A Ribiers, dans une chapelle dédiée à la Vierge sous le nom de Notre-Dame-des-Faisses (mot patois qui

L'eau magique.

signifie des sangles de maillots), on apportait en pèlerinage des enfants morts sans baptême; on prétendait que pendant la messe célébrée pour leur résurrection ils revenaient à la vie et on les baptisait; ces prétendus miracles faisaient beaucoup de bruit; ils ont cédé à la voix de M. Maurel, prédécesseur du curé de cette commune.

Dans le canton de Rosans, toutes les processions se réunissaient au village de l'Epine lorsqu'on souffrait une extrême sécheresse; le curé faisait entrer dans le bassin de la sainte fontaine la vierge la plus pure; au moment où elle y lavait ses vêtements, le ciel ouvrait ses cataractes.

Dans nombre de communes, lorsque le temps était mauvais, on forçait le curé de l'exorciser. On faisait le plus grand cas du pasteur, si ses paroles et ses cérémonies avaient un résultat avantageux; on le prenait en haine si par malheur un orage enlevait des terres, ou si la grêle détruisait la récolte. Ces désastres se renouvelaient-ils? telle était la vindicte publique contre lui qu'il était contraint à quitter sa paroisse.

Benoîte Reneurelle, bergère de Saint-Étienne, s'étant entretenue en 1663 avec la Sainte-Vierge, on bâtit sur les lieux mêmes la chapelle de Notre-Dame-du-Laus, qui devint un lieu de pèlerinage. En 1803, une femme, appelée la sainte de Valence, qui avait attiré dans cette ville presque tous les dévots d'une partie du midi de la France, se dirigeait sur Notre-Dame-de-Laus. Lorsqu'elle traversa la ville de Gap, plusieurs personnes, même distinguées, lui firent des aumônes, lui demandèrent sa protection et acceptèrent d'elle ou lui dérobèrent des chiffons ignobles pour en former des reliques. Le préfet des Hautes-Alpes la manda dans son cabinet, et lui adressa des questions, tandis que la cour de la préfecture, la place publique et les rues adjacentes étaient encombrées de ceux qui se proposaient d'escorter la sainte au pèlerinage. Cette femme couverte de haillons, dépourvue de

sens et d'esprit, était gorgée d'eau-de-vie; s'étant assuré de son lieu de naissance, on l'envoya à Grenoble dans une maison de secours où elle fut placée; on la fit travailler, et on lui défendit de se mêler de miracles. Depuis ce temps on ne croit plus à la magie dans la plupart des communes des Hautes-Alpes.

Parmi les vestiges de la plus haute antiquité qu'on retrouve dans ce département, nous citerons le Bacchuber, qui s'est uniquement conservé au pont de Cervières, hameau de Briançon; on le doit probablement à cette peuplade, d'origine grecque, et de la confédération des Caturiges, dont Brigantium devint la nouvelle cité; on danse cette pyrrhique le 16 août, jour de la fête patronale, et au chant des femmes qui placent au milieu d'elles la plus âgée. Il y a neuf, onze ou treize danseurs en veste, armés d'épées larges, courtes et sans pointes, comme étaient celles des Allobroges; ils décrivent les douze figures suivantes :

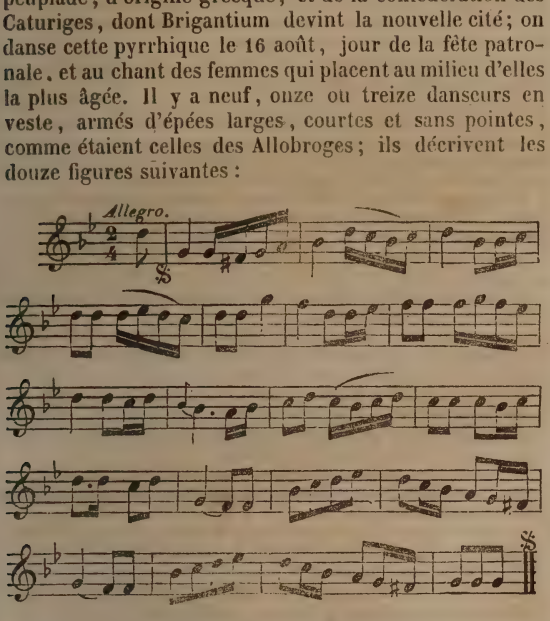


Figure 1. Les danseurs se disposent en cercle; de la main droite ils tiennent la large poignée de leur épée, et de la gauche la pointe de l'épée de leur voisin.

Figure 2. Chacun place son épée par terre, de manière que la pointe soit au centre du cercle dont elle fait un rayon.

Figure 3. Chacun salue à droite en commençant par le chorége.

Figure 4. Chacun reprend de la main droite son épée, et tient la pointe de celle du voisin de la main gauche, comme dans la figure première.

Figure 5. Les danseurs tournent en cercle en partant du pied gauche.

Figure 6. Chacun fait un à gauche sur le talon, ensuite un mouvement des bras, en tenant toujours son épée et celle du voisin, de manière à avoir le poignet droit sous son coude gauche, et le poignet gauche en avant de sa hanche; on va au pas de deux sur la gauche.

Figure 7. Les onze danseurs se placent spontanément comme dans la figure première.

Figure 8. Les danseurs, ayant en tête le voisin de gauche du chorége, vont passer sous l'épée de ce chorége; ils défilent et se trouvent les bras croisés, sans lâcher poings et poignées; le chorége, pour se mettre dans la position des autres, fait un mouvement sur soi-même et de ses bras.

Figure 9. Tous font un mouvement des talons et ils élèvent la main gauche par-dessus la tête, afin de porter l'épée du voisin sur l'épaule gauche.

Figure 10. Revenant à la position précédente, le chorége passe au centre, tenant toujours pointe et poignée; il porte ses mains à la hauteur de la tête; chacun se presse autour de lui en levant de même les épées. Le chorége passe les deux épées qu'il tient par-dessus ses épaules, sur lesquelles tous les autres reposent leurs armes qui se trouvent ainsi croisées autour de son cou, dans une position horizontale. Les danseurs groupés à l'entour du chorége font ensuite plusieurs tours ou mouvements à gauche et plusieurs sauts en cadence. Le chorége ramène ses deux épées devant lui et se retrouve bras croisés, ayant toujours pointe et poignée en main; les autres suivent son exemple et reprennent leurs positions de la figure 8.

Figure 11. Cinq passent à la figure première; trois, y compris le chorége, font un cadre carré de leurs lames; un trio, vis-à-vis, fait la même figure, et les lames se balancent. On défait ensuite ces deux cadres, on prend la position de la figure 8, hormis un de chaque carré qui prend la position de la figure première; six partagés en deux trios parallèles font un triangle de leurs lames, se présentent et se balancent; un troisième trio se forme et se balance en se portant tour à tour sur les deux autres; il est dans la position de la figure première.

Figure 12. Tous passent à la figure première par l'élévation des bras au-dessus de la tête, en pirouettant sur le talon gauche et en continuant à tenir la poignée de leur épée et la pointe de celle de leur voisin gauche; ils terminent ainsi par un salut la pyrrhique, dans le cours de laquelle ils ont toujours conservé un sérieux solennel, bien différent des mouvements précipités et du bruit avec lequel la pyrrhique des Grecs représentait le feu des combats.

Une fête se célébrait depuis nombre de siècles à Guillestre, le jour de la Pentecôte; on la nommait la Frairie ou Frérie (1), et une fondation en faisait les frais. On en verra peut-être les détails avec quelque plaisir.

Les administrateurs civils et religieux choisissaient annuellement dans les familles les plus distinguées un prieur chez qui ils se rendaient en grande cérémonie avec le prieur dont les fonctions étaient terminées, et avec le peuple, pour lui annoncer sa nomination. Il les recevait à la porte de sa maison; là, après une harangue, on lui remettait une torche ornée de fleurs et on le conduisait à l'église, où l'on chantait le *Te Deum*. Dès le lendemain il s'occupait des intérêts de la frairie; il faisait piocher par corvée la vigne de la fondation, achetait et engraissait deux bœufs et un veau; enfin il se procurait en temps opportun le blé et les légumes nécessaires.

L'avant-veille de la fête tous les fonctionnaires publics et les anciens prieurs viennent chercher dans l'étable du prieur en exercice ses bestiaux que l'on couvre de toiles blanches, garnies de rubans; le veau est chargé de fleurs, et les cornes des bœufs en sont couronnées. Les cuisiniers, les boulangers, tous ceux qui doivent préparer les festins, marchent en tabliers et bonnets blancs, ornés de rubans. On parcourt toutes les rues de Guillestre, ayant à la tête la musique et les tambours; au bruit des fanfares on conduit les victimes au bâtiment de la frairie, où elles sont abattues et dépecées. Le curé vient bénir le pain et la viande; tous les objets sont sous la garde d'un procureur chargé d'envoyer les invitations. La veille de la Pentecôte tous les premiers du lieu ont fait un repas en maigre; on leur a servi des tourtes d'épinards, et l'on en a fait porter une chez chaque personne conviée.

(1) La commune d'Eygliers, voisine de Guillestre, a un hameau nommé *la Frérie*.

Le jour de la solennité tous les hommes, même les domestiques, viennent s'asseoir aux tables dont les conseillers municipaux, après avoir déjeuné ensemble, font les honneurs ; ils ne servent ni les anciens prieurs, qui sont à une table séparée, ni la jeunesse, répartie par vingt-cinq à trente personnes, et régalée particulièrement sur le produit d'une fondation expresse, faite par deux vieilles filles. Le soir on recommence les mêmes festins ; chaque repas terminé par des actions de grâces que vient rendre le curé en habits sacerdotaux est suivi par un office religieux. Au milieu du jour on distribue le *frairet* à toutes les familles, sans distinction de fortune ; elles reçoivent autant d'écuelles de potage qu'on en a donné aux tables ; point de viande, mais le même nombre de kilogrammes de pain qu'il y a de personnes de tout âge dans chaque maison. Un bouquet est ensuite porté au prieur. Le lendemain est le jour des pauvres, et l'enfant, même à la mamelle, a comme ses parents la ration de soupe et de pain, distribuée par les administrateurs civils. Le repas fini, on conduit les pauvres sur la place publique, où ils remercient Dieu et lui recommandent les morts. Enfin, le surlendemain de la fête, on célèbre un office religieux pour les prieurs décédés.

Les chefs de la commune servant à des jours consacrés tous les habitants, même les pauvres et les domestiques, n'offrent-ils pas quelques traits de ressemblance avec les maîtres qui dans les Saturnales servaient leurs esclaves? Ces marches triomphales, ces bœufs couverts de toiles, de rubans et de fleurs ; ces tabliers et bonnets garnis de rubans, ces actions de grâces, ces distributions de comestibles bénis par le pontife, n'ont-ils pas une teinte antique? Cette fête vient-elle des Gallitæ, des Romains? a-t-elle été fondée ou modifiée depuis l'établissement du christianisme? Dans tous les cas, suspendue en 1600, époque où la peste ravagea cette contrée, reprise en 1603, on regrette que la vente faite, pendant la révolution, des biens attachés à la fondation, ait ôté les moyens de payer les frais de cette ancienne et touchante cérémonie qui a entièrement cessé en 1801. Maintenant l'on se contente de faire à la Pentecôte une distribution de pain et de soupe à tous les pauvres.

Mais ce n'est qu'un secours anniversaire, et l'indigent a souvent besoin d'une assistance journalière. Qu'il vienne dans ces montagnes frapper vers la nuit à la porte d'une chaumière, il n'est jamais repoussé. On partage avec lui son pain, sa soupe, son gîte ; le soir, un même lit réunit la famille et l'étranger. Telle est cette admirable simplicité de mœurs que si c'est un homme on le fait coucher auprès du mari ; si c'est une femme, à côté de la ménagère.

Dans un hameau de la commune de Guillaume Pérouse dont nous avons parlé plus haut, les habitants sont privés durant cent jours (1) des rayons du soleil; lorsqu'il reparaît son retour est célébré par une fête qui semble empruntée à l'antiquité orientale. Nous allons en offrir le récit traduit du patois du pays.

Dans la commune de Guillaume Pérouse, canton de Saint-Firmin, se trouve un village situé près des rives de la Severaise, que l'on appelle les Andrieux. Les pauvres habitants qui y font leur demeure sont privés pendant cent jours du soleil, et ce n'est que le 10 février que cet astre bienfaisant vient leur rendre la lumière ; aussi, ce jour-là même, célèbrent-ils son retour par des réjouissances, et voici comment se passe cette heureuse journée.

Dès que la nuit a disparu et que l'aube vermeille se répand sur le sommet des montagnes, quatre bergers du hameau annoncent cette fête au son des fifres et de leurs trompettes ; après avoir parcouru le village, ils se rendent chez le plus âgé des habitants, qui preside à la cérémonie, et qui, dans cette circonstance, porte le nom de vénérable ; ils prennent ses ordres et recommencent leurs fanfares, en prévenant tous les habitants de préparer une omelette.

Chacun alors s'empresse d'exécuter les ordres du vénérable. A dix heures, tous, munis d'une omelette, se rendent sur la place, et une députation, précédée des bergers, qui font de nouveau entendre leurs instruments champêtres, se rend chez le vénérable, afin de lui annoncer que tout est préparé pour commencer la fête ; elle l'accompagne au lieu de la réunion, où il est reçu par les nombreuses acclamations de tous les habitants.

Le vénérable se place au milieu d'eux, et après leur avoir annoncé l'objet de la fête, ils forment une chaîne et exécutent autour de lui une férandole, leur plat d'omelette à la main.

Le vénérable donne ensuite le signal du départ. Les bergers qui précèdent continuent à faire entendre leurs instruments, et l'on se met en marche dans un ordre admirable, pour se rendre sur un pont de pierre qui se trouve à l'entrée du village.

Arrivé là, chacun dépose son omelette sur les parapets du pont, et l'on se rend dans le pré voisin, où les férandoles ont lieu jusqu'à ce que le soleil arrive.

Dès que ce flambeau commence à les éclairer, les danses finissent et chacun va reprendre son omelette, qu'il offre à l'astre du jour ; le vieillard la hausse, tête nue.

Aussitôt que ses rayons sont répandus sur tout le village, le vénérable annonce le départ et l'on s'en retourne dans le même ordre On accompagne le vénérable chez lui ; après quoi chacun se rend dans sa famille, où l'on mange l'omelette.

La fête dure tout le jour et se prolonge même dans la nuit ; l'on se rassemble encore vers le soir, et plusieurs familles se réunissent ensuite pour festiner.

Ainsi se termine cette fête, où président la gaîté et les amusements les plus purs, et qui fait le bonheur des habitants de ce hameau, puisqu'ils reçoivent l'auteur de la lumière qui fertilise leurs champs, verse de toute part la joie et l'espérance, et qui, en un mot, embellit le monde.

Le baron **DE LA DOUCETTE**,

Ancien préfet du département des Hautes-Alpes.

(1) Il en est de même au Villard d'Arènes.

VOYAGES.

DÉCOUVERTE DE MADÈRE.

Sur la fin du quatorzième siècle, Jean de Moralès, Espagnol, né à Séville, était captif dans les prisons de Maroc. Pris sur l'Océan par des corsaires, il gémissait depuis plusieurs années dans ces bagnes de la chrétienté, quand de nouveaux compagnons d'esclavage furent tout à coup amenés dans ces tristes lieux. C'étaient des An-

glais, dont le vaisseau, battu par une horrible tempête, avait été jeté sur les côtes de Barbarie. Entre des hommes courbés sous le poids du même malheur, des rapports de confiance et d'amitié ne sont pas long temps à s'établir; aussi une étroite intimité régna bientôt entre les anciens et les nouveaux esclaves. Les Anglais soulageaient les ennuis de la captivité par le récit des circonstances de leur voyage, dont l'issue avait été si malencontreuse. L'aventure romanesque qui y avait donné lieu jetait surtout un grand intérêt sur leur narration dont voici la substance.

« Un jeune Anglais, distingué par son éducation autant que par la fermete de son caractère, avait conçu une profonde passion pour une jeune fille nommée Anne Dorset. Robert Macham, c'était son nom, avait vainement demandé la main de celle qu'il aimait; les parents de celle-ci, trouvant l'alliance de Robert indigne de la position sociale et des richesses de leur fille, repoussèrent un amour qui se présentait sans la recommandation de la fortune. Ils obtinrent même un ordre d'Edouard III qui régnait alors sur l'Angleterre, et firent enfermer le prétendant dont les vœux dérangeaient le calcul de leur ambition. Celui-ci s'échappa, épousa la jeune fille et s'embarqua, avec elle, pour la France, sur un petit bâtiment frété par lui et ses amis.

« Malheureusement le projet de Macham devait avoir le sort de la plupart des illusions de l'amour; un vent défavorable vint à s'élever, et l'inexpérience de l'équipage improvisé ne permit pas de conserver longtemps le petit bâtiment en vue de la côte d'Angleterre. Le lendemain, le bâtiment tout-à-fait égaré flottait dans l'immensité de l'Océan.

Robert cherchait à dissimuler son inquiétude aux yeux de sa femme. « Quand verrons-nous les côtes de la « France, répétait souvent Anne avec impatience? le « bonheur fuit donc toujours devant nous! » Treize jours entiers s'écoulèrent dans cette perplexité. L'alarme était générale, et vainement Robert Macham s'efforçait encore de dissimuler la part qu'il y prenait. Enfin, le quatorzième jour, par une de ces fraîches et riantes matinées que les deux amants avaient souvent rêvées à travers les brumes de l'Angleterre, la terre fut signalée du haut des mâts. Anne sentit son cœur battre d'espérance. « Est-ce la France, s'écria-t-elle, est-ce la « France? » Vain espoir! une longue navigation avait dû les éloigner de cette contrée. Toute illusion fut bientôt détruite à cet égard; on se trouvait en vue d'une côte dont l'aspect était tout-à-fait inconnu. Pour la voir, l'équipage entier fut en un instant sur le pont. Quelle fut sa surprise en découvrant au loin des forêts d'arbres inconnus, et une multitude d'oiseaux d'une forme nouvelle, qui vinrent se percher sur les vergues, sans aucune marque de frayeur.

« Aussitôt on envoya dans la chaloupe plusieurs matelots vers la terre. A leur retour, ils apprirent à Macham que cette contrée paraissait déserte, mais qu'elle présentait un aspect délicieux. Des ruisseaux limpides, des arbres chargés de fruits s'étaient offerts à leurs regards, et des animaux qui n'avaient pas encore appris à craindre l'homme s'étaient approchés d'eux sans défiance.

« A ces heureuses nouvelles, qui promettaient le repos et l'abondance à son équipage, Macham, accompagné d'Anne Dorset et de quelques amis, s'empressa de se rendre à terre, en laissant le reste de l'équipage pour la garde du vaisseau.

« Le rapport des matelots envoyés d'abord à terre ne leur parut point exagéré: le luxe que déployait la nature dans ce beau pays augmentait à mesure qu'ils s'avançaient dans les terres. Ayant résolu de choisir pour leur résidence le site le plus avantageux, ils s'arrêtèrent dans un vallon protégé contre les vents par des collines couvertes de lauriers et d'arbres odoriférants; un ruisseau descendant des montagnes voisines y répandait la fraîcheur, et des groupes d'orangers, de citronniers et d'autres arbres précieux, semés çà et là, présentaient contre les rayons du soleil l'abri de leur feuillage. Macham, aidé de ses compagnons, dressa plusieurs cabanes, où leur intention était de goûter quelques jours de repos et de délibérer sur leur situation.

« Restons ici, disait Robert à sa femme; arrachons à « l'inconstance des flots notre vie et notre bonheur; cou- « lons dans ce paradis terrestre les jours que la Provi- « dence nous réserve; loin des hommes savourons dans « le sein de la nature des plaisirs purs et simples comme « elle. » Mais cette charmante perspective ne pouvait chasser les noirs pressentiments qui rongeaient Anne Dorset depuis plusieurs jours. Si le plaisir rayonnait dans les traits de Robert, les yeux de la belle Anne etaient voilés par une tendre mélancolie. Le sombre chagrin qui paraissait la miner consommait lentement le sacrifice qu'elle avait fait à son époux.

« Nous ne fûmes témoins de cet essai de bonheur que pendant trois jours, après lesquels nous devions être violemment séparés de la petite peuplade jetée sur une terre inconnue. Un violent orage éclata la nuit qui suivit la troisième journée; le vaisseau, après avoir quelques temps lutté contre la fureur des vents, rompit son câble et fut poussé au large, jusqu'à ce qu'il vint échouer sur les côtes du peuple barbare qui nous retient dans un si dur esclavage. »

Ce récit, que redemanda vingt fois la curiosité des prisonniers, fut écouté par Moralès avec le plus profond intérêt. Comme il avait longtemps exercé la profession de pilote, il questionna les Anglais sur une foule de détails relatifs au nouveau pays qu'ils avaient découvert. Il s'assura, autant qu'il le put, de sa position géographique et des signes auxquels on pouvait le reconnaître.

Dès qu'il eut sa liberté, il songea à mettre à exécution le projet qu'il avait formé de chercher la nouvelle terre que les Anglais lui avaient signalée. Cette recherche devait satisfaire sa passion pour les découvertes, en même temps que son désir de porter secours à des êtres séparés de l'humanité entière et pour lesquels il ressentait un très vif intérêt. Une circonstance favorable se présenta bientôt; il fit la rencontre, sur la côte de Barbarie, d'un gentilhomme portugais nommé Gonzalès Zarco, chargé par le prince Henry de faire des découvertes dans la mer d'Afrique. Il n'hésita point à lui offrir ses services et à lui communiquer les détails qu'il avait recueillis de ses compagnons d'esclavage. Le Portugais avait beaucoup voyagé dans ces parages; deux ans auparavant il avait mouillé dans l'île de *Porto-Santo*, éloignée d'environ cent quarante lieues de la côte occidentale d'Afrique. Son expérience lui fit présumer que la nouvelle découverte des Anglais devait être de ce côté. Il mit donc à la voile pour Porto-Santo, où il apprit des Portugais qu'il y avait laissés à son premier voyage des documents qui lui tracèrent sa direction.

« A quelques lieues au sud-ouest de l'île, lui dirent ces Portugais, des ténèbres épaisses s'élèvent du sein de la mer jusqu'au ciel, comme une muraille impénétrable. Du milieu de cette obscurité, qui se perpétue sans cesse, on entend sortir un bruit sourd et terrible, pareil à celui que feraient

entendre les flots de la mer en se précipitant dans un gouffre profond. La superstition populaire place au sein de cette affreuse nuit un abîme sans fond qu'elle regarde comme une bouche de l'enfer. Aussi jamais il ne se rencontra un marin assez audacieux pour approcher de ce lieu redoutable. Tous avaient la conviction qu'il n'y avait point de retour à espérer pour celui qui tenterait de pénétrer ce mystère. »

A travers ces récits, émanés de la terreur générale, Zarco et Moralès discernèrent des indices satisfaisants pour leur entreprise. Ils jugèrent que ces vapeurs, dont on leur faisait un objet d'épouvante, étaient au contraire la marque certaine de la terre qu'ils cherchaient. « Effectivement, disait Moralès à Zarco, la terre dont m'ont parlé les Anglais est couverte de forêts épaisses; ces bois entretiennent sur le sol une grande humidité, qui doit continuellement s'exhaler en vapeurs aux rayons du soleil. »

Raffermis encore par ces réflexions, ils prirent sans balancer la détermination d'aller eux-mêmes pénétrer ce phénomène. Ils partirent un matin, non sans éprouver quelque répugnance de la part des gens de l'équipage, à qui toutefois la fermeté des chefs finit par imposer. A peine eurent-ils fait quelques lieues loin des côtes qu'ils aperçurent l'obscurité dont on leur avait parlé. Zarco voulut de suite s'approcher du point où l'ombre était la plus noire; mais en cet endroit les vagues faisaient entendre un bruit si formidable que l'équipage entier supplia son capitaine de ne pas s'exposer à une mort certaine. Zarco les harangua avec fermeté et réussit à faire passer dans l'esprit des matelots une partie de la résolution dont Moralès et lui-même étaient animés. Alors, comme des courants rapides menaçaient d'entraîner le vaisseau au milieu de ces ténèbres effrayantes, Zarco profita du calme de l'air pour mettre à la mer deux chaloupes qui dirigèrent sa marche autour de la nuée. Suivant que le bruit était plus ou moins fort, le vaisseau reculait ou s'avançait. Après avoir continué pendant plusieurs heures cette marche circonspecte, l'ombre commença à s'éclaircir d'une manière sensible du côté de l'est. Toutefois on apercevait, à travers l'obscurité moins dense, des masses noires que l'œil ne pouvait distinguer, et dans lesquelles les matelots crurent voir des géants d'une taille prodigieuse; c'était de ces formes fantastiques que sortait le bruit, cause de leur plus grande terreur; mais bientôt toute incertitude cessa par l'apparition d'énormes rochers, contre lesquels les vagues se précipitaient avec furie.

Ils continuèrent de naviguer le long de ces rochers, jusqu'à ce qu'enfin la mer venant à s'éclaircir, et le bruit des vagues à diminuer, la terre, objet de tous les vœux, fut signalée aux applaudissements de tout l'équipage.

Après avoir doublé une petite pointe, que Zarco nomma *la pointe Saint-Laurent*, on eut, au sud, l'aspect d'une terre qui s'étendait en amphithéâtre, et qui bientôt offrit aux yeux une charmante perspective. Jean de Moralès sollicita l'honneur de descendre le premier sur cette terre inconnue; il fut envoyé à la tête d'une légère embarcation pour en reconnaître la côte. Ils abordèrent dans une baie qu'ils trouvèrent conforme à la description que Moralès avait reçue des Anglais.

Aussitôt que Moralès eut reconnu dans cette terre celle dont lui avaient parlé ses compagnons d'esclavage, il s'empressa d'apporter ces heureuses nouvelles au vaisseau. Zarco descendit à terre accompagné de Moralès et des principaux de l'équipage. Ce fut le 8 juillet 1420, jour de Sainte-Elisabeth, qu'il prit possession du pays au nom du roi Jean et de son frère le prince Henry. A son arrivée sur la plage, il fut frappé de cette circonstance particulière aux pays que l'homme n'habite point, c'est que les animaux et les oiseaux n'étaient point effrayés à leur approche et venaient se mêler à eux avec familiarité.

Moralès n'avait rien de plus pressé que de pousser ses investigations dans l'intérieur du pays, pour retrouver les traces de Robert Macham et de ses Anglais. Zarco s'empressa de déférer à ce désir qu'il partageait.

Après que la troupe eut traversé les bois garnissant la montagne qui bornait l'horizon du côté des terres, ils descendirent dans une belle vallée, où ils ne remarquèrent d'abord aucune trace d'homme; mais bientôt leurs yeux furent frappés d'une pierre tumulaire, sur laquelle Zarco et Moralès, qui savaient l'anglais, lurent avec une surprise pénible les noms de *Robert Macham* et d'*Anne Dorset*, qui y étaient gravés dans cette langue. Guidés par une indication qu'elle portait, ils levèrent la pierre du tombeau, et trouvèrent, dans une boîte de métal, un écrit contenant l'histoire entière des aventures de ces malheureux époux. Moralès voulut satisfaire de suite sa curiosité et celle de ses compagnons en leur traduisant en portugais cette histoire, écrite par un ami de Macham, qui en avait garanti l'authenticité par sa signature.

Après avoir fait connaître les amours et le mariage malheureux de Robert Macham et d'Anne Dorset, leur fuite sur mer et leur arrivée dans cette terre inhabitée, l'auteur du manuscrit poursuivait ainsi :

« Aussitôt que le calme eut succédé dans l'air à la tempête qui était venue troubler Robert et sa compagne dans un séjour qui, malgré les chagrins de celle-ci, n'était pas sans quelque douceur, Macham se hâta de courir à son vaisseau; mais quelle fut sa douleur quand il ne le retrouva plus. Convaincu que les efforts de la tempête l'avaient détruit, il revint annoncer à ses compagnons cette triste nouvelle. Ce dernier coup fut très sensible à la malheureuse Anne, dont il réalisait les funestes pressentiments; la nuit, elle tomba gravement malade, et durant les deux jours suivants son état de langueur ne fit qu'empirer; enfin le troisième jour elle expira, sans avoir pu prononcer une seule parole depuis la fatale nouvelle qui l'avait si cruellement accablée.

« On peut difficilement se faire une idée du sombre chagrin que cette catastrophe jeta dans l'âme de Robert; la mort de sa femme venait d'en arracher violemment toutes les illusions avec lesquelles il s'était doucement familiarisé. Vainement nous lui prodiguâmes tous nos soins pour calmer l'excès de sa douleur. Son unique occupation se concentra dans les derniers devoirs qu'il voulait rendre aux restes de sa compagne adorée. Il lui creusa de ses mains une tombe sous un massif de citronniers. Ce travail n'était pas propre à diminuer sa douleur; elle prit bientôt une telle intensité qu'il fut livré aux accès de la fièvre et du plus violent délire. Au bout de cinq jours il rendit le dernier soupir en prononçant le nom d'Anne, et en témoignant le désir d'être réuni à celle-ci dans le même tombeau.

« Son dernier vœu fut religieusement accompli par ses amis désolés, et au moment d'abandonner, dans la frêle chaloupe qui leur restait, une terre qui ne leur offrait plus qu'un spectacle douloureux, ils ont voulu soustraire aux hasards de la mer, en la confiant au tombeau de Macham, la lamentable histoire d'une tendresse digne d'un meilleur sort. O vous qui visiterez un jour la terre inconnue où deux époux ont trouvé l'hospitalité de la

tombe contre les malheurs qui les ont poursuivis, donnez une larme à la mémoire de Robert Macham et d'Anne Dorset ! (1) »

Dès que les voyageurs eurent payé la dette de leur sensibilité aux restes mortels de ceux qui les avaient précédés dans cette région ignorée, ils s'empressèrent d'en faire la visite. Plusieurs matelots, que le capitaine avait envoyés sur une élévation considérable, étaient revenus lui annoncer qu'ils avaient vu la mer de tous côtés et qu'ils étaient dans une île. Ils remontèrent dans la chaloupe pour suivre le contour des côtes. Au-delà d'une petite pointe à l'ouest, ils descendirent sur une belle plage où quatre rivières venaient se jeter dans la mer ; Zarco remplit une bouteille de la plus belle eau pour en faire hommage au prince Henry. Plus loin ils trouvèrent une seconde vallée couverte d'arbres gigantesques, dont quelques-uns étaient tombés de vétusté ; Zarco en prit deux, en fit une croix qu'il éleva sur le rivage, et nomma ce lieu *Santa-Cruz*.

Cette île, quoique sans habitants, était couverte d'une végétation si brillante et si vigoureuse, son sol fertile était émaillé de si fraîches prairies, que Zarco ne pensa plus qu'à choisir quelque endroit convenable pour un établissement. Il arriva dans une campagne assez vaste et plus dégarnie de forêts que les autres cantons, mais si remplie de fenouil, que la ville, qu'on y a bâtie depuis, en a pris le nom de *Funchal*.

Zarco, après un court séjour dans cette riante contrée, remit à la voile pour le Portugal, avec une ample provision d'animaux, d'oiseaux, de plantes et de diverses autres productions du pays. Toutefois, avant de remonter sur leur vaisseau, Zarco et Moralès accomplirent le vœu qu'ils avaient formé, en bâtissant un autel sur la tombe de *Robert Macham* et d'*Anne Dorset*.

A leur arrivée, le roi Jean combla d'honneur Zarco et Moralès ; il conféra au premier le titre de gouverneur de l'île, qui reçut le nom de *Madère*, à cause de la quantité prodigieuse de forêts dont elle était couverte (1). Cette charge n'avait pas alors l'importance qu'elle a acquise depuis cette époque éloignée. Madère, inhabitée au quinzième siècle, compte aujourd'hui plus de 80,000 habitants. Ses épaisses forêts, dévorées par un incendie qu'y alluma son premier gouverneur, sont remplacées aujourd'hui par des vignobles transportés de Candie, et qui donnent aux gourmets le vin délicat de Malvoisie.

Les trois îles dont le groupe a reçu depuis le nom d'*Iles Madères* étaient connues des anciens sous celui d'*Iles Fortunées*, et c'était dans ces contrées que leur poétique imagination avait placé le séjour des âmes bienheureuses.

MAURICE.

(1) Jamais on ne put savoir ce que devinrent la chaloupe et les amis de Robert Macham. Ils périrent sans doute dans leur aventureuse tentative pour retourner en Angleterre.

(1) *Madera*, en portugais, signifie *bois*.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

LE ROI IVAN.

La Russie, à remonter aux temps les plus reculés de son histoire et de nos jours encore, a été fréquemment le théâtre de guerres civiles, de commotions intérieures. Depuis la mort d'Alexis Michaelowitch surtout et jusqu'à l'avénement d'Alexandre Ier, il s'est élevé tant de prétendants à l'empire, armés tour à tour pour disputer et défendre leurs droits, qu'aucun pays de l'Europe, dans un beaucoup plus long espace de temps, n'a eu autant à souffrir de pareilles dissensions que la patrie des tzars pendant le dernier siècle.

A la mort de l'impératrice Anne, arrivée en 1740, Ivan Antonowitch, son neveu, encore enfant, fut proclamé son successeur, et Biren, homme d'un caractère sauvage et ambitieux, fut chargé de la régence jusqu'à l'époque où le nouveau souverain aurait atteint l'âge de prendre lui-même les rênes du gouvernement. Si plus d'un usurpateur avait tenté de porter la main sur la couronne impériale alors qu'elle ceignait le front de quelque guerrier capable de la défendre, on imaginera facilement qu'une pareille tentative ne pouvait manquer et tarder d'être renouvelée dans un moment où le succès en semblait plus facile. Treize mois à peine avaient passé sur le berceau impérial d'Ivan qu'une conspiration éclata et jeta le pauvre enfant loin du trône. Une femme y monta après lui; Elisabeth fut reconnue impératrice.

Le premier soin de cette ambitieuse fut de s'emparer d'Ivan qui, arraché de son berceau par une troupe de barbares soldats, fut transporté à la forteresse de Schlusselbourg, dans une île à l'embouchure de la Neva, dans le lac Ladoga. Peu de temps après le jeune tzar fut conduit avec sa mère à la citadelle de Riga, puis à la forteresse de Dunamunde, et enfin à Oriembourg, ville située à l'extrémité sud-est de la Russie d'Europe. Jusque-là du moins Ivan et sa mère avaient été réunis, et cette circonstance avait rendu leur captivité moins cruelle; mais en 1746 un ordre de l'impératrice les força de se séparer à jamais. Ivan fut alors confié à la surveillance d'un honnête moine qui, attaché depuis l'enfance à la famille d'Antonowitch et touché de sa destinée, résolut de s'enfuir avec lui jusqu'en Allemagne, d'où il pourrait un jour le ramener sur le trône de ses ancêtres. Ce projet échoua, on découvrit leur projet de fuite; ils furent rejoints à Smolensk, arrêtés et conduits dans un monastère, sur la route de Moscou à Saint-Pétersbourg. Ils y restèrent détenus dix années, et au bout de ce temps le jeune Ivan fut, pour plus de sécurité (il avait seize ans alors), ramené dans la forteresse de Schlusselbourg, où on lui donna pour asile des casemates dont on mura aussitôt jusqu'aux meurtrières. Jamais il n'en sortait pour respirer un air plus pur, jamais un rayon de jour n'arrivait jusqu'à sa paupière; une lampe triste et funèbre éclairait seule le souterrain dont on avait fait sa prison. Il ne distinguait plus le jour de la nuit; on avait eu soin qu'il ne pût dans son cachot ni voir ni entendre les heures. Un capitaine et un lieutenant de l'armée russe se trouvaient chargés de sa garde, et il leur était défendu sous les peines les plus sévères de lui parler jamais ou de répondre à ses questions les plus simples.

Après environ deux ans de cette affreuse solitude dans la tour de Schlusselbourg, Elisabeth voulut avoir elle-même une entrevue avec sa noble victime. Le jeune prince fut donc conduit à Pétersbourg dans un chariot couvert; on le descendit à la maison de Saint-Pierre Shavaloff, et là l'impératrice eut avec lui et sans se faire connaître un long entretien. Ivan pouvait avoir alors dix-huit ans; sa figure était gracieuse, ses manières avaient quelque chose d'imposant. Sa physionomie, dit-on, était surtout fort expressive, sa voix douce et harmonieuse. Quelques historiens ont parlé des larmes que versa l'impératrice en cette occasion. Quoi qu'il en puisse être, cette compassion ne dura pas longtemps; on reconduisit le malheureux jeune homme à son donjon de Schlusselbourg, où il resta jusqu'à la mort d'Elisabeth et à l'avénement de Pierre III.

Le règne si court et la disparition soudaine de ce malheureux prince sont bien connus. Incapable de supporter plus longtemps la conduite de sa femme Catherine, il avait résolu de la répudier. En même temps (1762), il cherchait autour de lui quel héritier il désignerait pour lui succéder à l'empire; il se décida à adopter Ivan et à en faire son successeur. Il alla jusqu'à faire entrer dans ses projets le mariage du futur empereur avec la jeune princesse de Holstein-Beck, qui était alors à Saint-Pétersbourg et qu'il chérissait comme sa fille. Ses plans ainsi arrangés, Pierre voulut visiter aussi secrètement que possible la forteresse de Schlusselbourg et avoir une entrevue avec Ivan sans en être connu. Il ne se fit suivre que de son grand-écuyer, d'un de ses aides-de-camp, le baron Korff chef de la police à Pétersbourg, et du conseiller d'état Wolkeff. Pour assurer son incognito, il se munit d'un ordre signé de sa main, et dans lequel il enjoignait au commandant de laisser les porteurs parcourir librement toute la forteresse, sans même en excepter l'endroit où Ivan était enfermé. L'ordre portait qu'ils pourraient converser avec ce prince, seuls et sans surveillance.

Pierre avait eu soin de cacher toutes les marques de sa dignité. Lorsqu'il entra dans le cachot d'Ivan, celui-ci l'examina quelques instants, et tout à coup se précipitant à ses pieds: « Tzar, s'écria le malheureux jeune « homme, vous êtes le maître ici. Je ne vous fatiguerai « pas d'un longue prière, mais laissez-moi vous supplier « d'adoucir la sévérité de mon sort. J'ai langui nombre « d'années dans cet obscur donjon: permettez que de « temps en temps je puisse respirer un air plus pur; c'est « la seule faveur que j'implore. »

Pierre fut vivement ému à ce langage.

« Relevez-vous, prince, dit-il à Ivan en lui frappant « sur l'épaule, soyez sans crainte pour l'avenir; j'em- « ploierai tous les moyens qui sont en mon pouvoir pour

« rendre votre situation plus supportable; mais, répon-
« dez, avez-vous quelque souvenir des infortunes que
« vous avez éprouvées dès votre plus tendre jeunesse. »

— « J'ai à peine quelque idée, répondit Ivan, des événe-
« ments qui ont marqué mon enfance; mais du moment
« que je commençai à sentir ma misère, le malheur de
« mes parents fut ma première douleur, et ma plus grande
« souffrance est toujours venue du mauvais traitement
« qu'on leur faisait endurer, lorsqu'on nous transportait
« d'un lieu de sûreté dans un autre. »

Le tzar voulut connaître qui avait eu part à ces mauvais traitements.

« Les officiers qui nous conduisaient, répliqua Ivan, et
« c'étaient toujours les plus inhumains de l'armée.

— « Vous rappelez-vous leurs noms? demanda Pierre.

— « Hélas! nous n'avions nulle curiosité de les connaître;
« nous nous contentâmes de nous jeter à genoux et de
« rendre grâce à Dieu lorsque ces monstres furent rem-
« placés par un officier plus humain, et dont les géné-
« reuses attentions ont rendu le nom cher à mon souve-
« nir; il se nommait Korff. »

C'était le même qui se trouvait alors avec l'empereur et qui semblait vivement touché. Pierre ne l'était pas moins, et se tournant vers Korff :

« Vous voyez, baron, dit-il d'une voix émue, qu'une
« bonne action n'est jamais perdue. »

En quittant le donjon, Pierre fit le tour de la forteresse, dans le dessein de choisir un endroit pour y construire une prison plus commode; il donna des ordres à cet effet, et ajouta que, quand elle serait bâtie, il viendrait lui-même pour y installer le prince. Tout cela n'était d'ailleurs très probablement qu'une précaution pour empêcher que le gouverneur de Schlusselbourg ne soupçonnât ses véritables intentions. Ce n'était pas une prison qu'il fallait à celui qui allait être placé sur un trône.

La visite du tzar à Ivan ne resta pas longtemps secrète. Afin d'éviter de donner naissance à des soupçons qui pouvaient n'être pas sans danger pour Pierre, le prince de Holstein, son oncle, lui conseilla d'envoyer le jeune prisonnier en Allemagne avec le reste de sa famille. Cet avis ne fut pas suivi, mais il donna au tzar l'idée de placer Ivan dans la forteresse de Kexholm, sur le lac Ladoga. Il se trouverait alors beaucoup plus rapproché de la capitale de la Russie qu'à Schlusselbourg. Dans ce trajet le malheureux jeune homme courut danger de la vie. Ce lac est célèbre par de fréquentes et soudaines tempêtes. La barque sur laquelle on transportait le prince fut engloutie dans ses abîmes sans fond, et on ne le sauva qu'à grande peine. Heureux s'il eût trouvé la fin de ses misères sous les vagues soulevées du Ladoga! mais il était réservé à de plus terribles épreuves.

A son arrivée à Kexholm, le tzar le fit amener secrètement à Saint-Pétersbourg, où il eut pour asile la maison d'un personnage important et où il reçut de nuit une seconde visite de l'empereur. Le projet de son rétablissement sur le trône était mûr enfin et allait être mis à exécution, lorsque soudain éclata une autre révolution où Pierre perdit l'empire et la vie, et qui plaça Catherine sur le trône de Russie.

Pour mieux assurer, par l'attente d'une occasion favorable, l'accomplissement de ses desseins, et toujours en garde contre la jalouse ambition de Catherine et de ses amis, le tzar avait voulu que la présence d'Ivan à Pétersbourg restât tenue en grand secret et que le jeune prince vécût dans une retraite absolue. Elle finit cependant par s'ébruiter, et beaucoup de sympathies s'élevaient en sa faveur, lorsque la nouvelle en vint aux oreilles de l'impératrice qui le fit aussitôt reconduire à sa première prison. Craignant toutefois qu'on ne songeât à le rappeler et à le couronner, elle l'envoya dans un monastère à Kolmogo, près Archangel, d'où il fut pour la troisième fois ramené à Schlusselbourg, où il resta dans la plus étroite captivité jusqu'à l'année 1764, époque vers laquelle éclata la catastrophe qui devait être le terme de sa destinée.

Après la mort de son époux, Catherine, inquiète et craignant pour sa couronne, eût bien voulu se débarrasser aussi d'Ivan. En attendant toutefois que le moyen s'offrît de le faire d'une manière qui pût sembler naturelle ou excusable, elle résolut de le perdre dans l'esprit des Russes, et de leur persuader, s'il était possible, que c'était un prince tout-à-fait incapable de les gouverner jamais. Ainsi elle fit publier dans les premiers jours de son règne le récit d'une conversation qu'elle prétendait avoir eue avec son prisonnier, et dans laquelle il est représenté comme entièrement dépourvu de toute espèce de capacité et d'intelligence. Ce document n'obtint pas d'ailleurs plus de confiance qu'il n'en méritait, et à dater de cette époque les malheurs immérités du jeune prince furent le pivot autour duquel tournèrent presque continuellement les conspirations contre Catherine. Ses droits à la couronne, ses longues et cruelles souffrances, sa jeunesse, son innocence, étaient autant de puissants moyens pour travailler l'esprit de la multitude. D'autre part, on faisait circuler sur le pauvre Ivan les plus grossières calomnies; les uns le représentaient comme un idiot, les autres comme un ivrogne; on allait jusqu'à en faire une espèce de bête féroce toujours altérée de sang.

Par malheur le jeune prince n'avait trouvé en effet que bien peu d'occasions de s'instruire. Un officier allemand chargé de sa garde lui avait montré à lire; mais Ivan avait reçu de la nature un esprit distingué et beaucoup d'intelligence qui suppléaient, en quelque sorte, à ce défaut d'éducation.

Une occasion se présenta bientôt de délivrer l'impératrice Catherine de l'inquiétude qui se mêlait à tous ses plans de grandeur future. Le régiment de Smolensk était en garnison à Schlusselbourg et une compagnie d'environ cent hommes gardait la forteresse où le prince Ivan était enfermé. Dans ce régiment se trouvait un second lieutenant nommé Vasiley Merowitch, dont le grand-père avait pris part à la révolte du cosaque Mazeppa, et avait combattu contre Pierre-le-Grand sous les drapeaux de Charles XII. Les domaines de sa famille avaient été par suite réunis à ceux de la couronne. Merowitch était un jeune homme ambitieux; il avait annoncé avec chaleur l'intention de rentrer dans les biens de ses ancêtres; c'était là le motif qui l'avait amené à la cour. Ses biens ne lui furent pas rendus; mais on l'avait flatté de l'espérance de les recouvrer s'il contribuait activement à affermir le trône et la tranquillité de l'empire.

La garde chargée de veiller à l'intérieur sur le tzar captif se composait alors de deux officiers qui couchaient dans sa prison, et avaient ordre de le mettre immédiatement à mort à la moindre insurrection qui éclaterait en sa faveur, et s'ils présumaient qu'elle ne pût être autrement apaisée.

Le cachot d'Ivan ouvrait sur une sorte de corridor bas et voûté, compris, comme le cachot lui-même, dans l'épaisseur du mur de la forteresse. Huit soldats y montaient habituellement la garde, tant à la porte qu'aux points

où aboutissaient différentes issues pratiquées pour le service de la place. Les autres soldats restaient au corps-de-garde, à la porte du château ou se trouvaient en sentinelle sur divers points.

Quelque temps avant l'exécution du projet dont nous allons parler, Merowitch s'en était ouvert à un lieutenant du régiment de Veliki Luke, nommé Uschakoff, et il en avait reçu à l'autel de Sainte-Marie de Kasan à Pétersbourg, le serment de le seconder de tout son pouvoir dans son entreprise.

Merowitch passa la première semaine à la garde de la forteresse sans rien entreprendre ; mais tourmenté d'inquiétudes que le retard ne faisait qu'accroître, et mécontent de ses propres irrésolutions, il demanda à rester huit jours de plus à la garde de la citadelle. Cette démarche n'avait paru exciter aucune défiance, la demande avait été accordée. Notre lieutenant mit alors dans sa confidence un homme nommé Joseph Pishkoff, et ils saisirent les premières occasions de s'assurer d'une partie des hommes qui se trouvaient à la garde du château. Qu'avons-nous besoin de prolonger inutilement cette triste histoire? Avec une cinquantaine de soldats qui avaient promis d'obéir à ses ordres, Merowitch marche droit à la prison d'Ivan qui ignore jusqu'à son projet. Là s'engage une lutte sanglante, désespérée, et durant laquelle le malheureux prince est assassiné par ses deux gardiens.

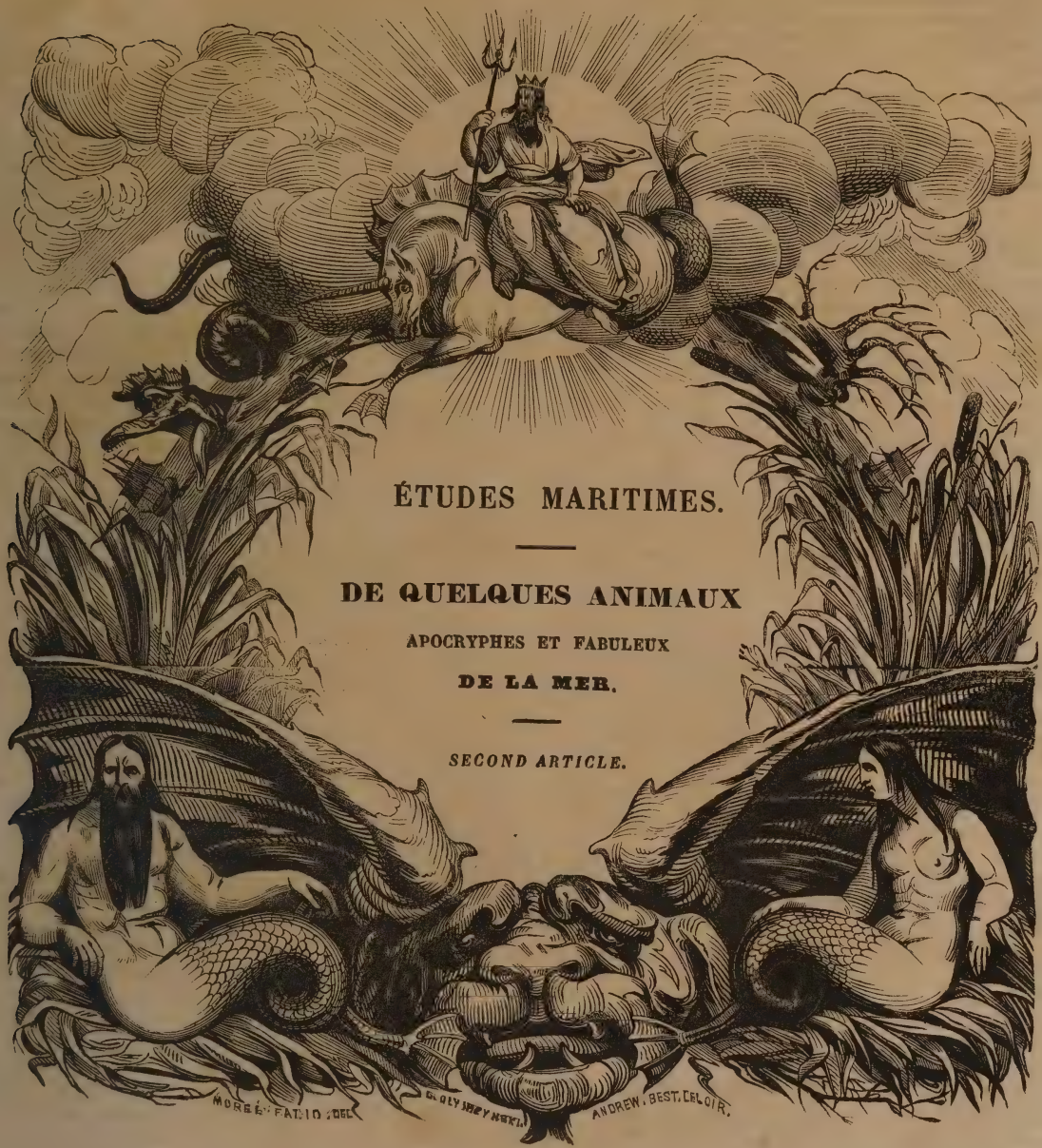
Effrayés du bruit qu'ils entendaient au dehors et craignant à chaque instant de voir enfoncer la porte, ces barbares résolurent de faire périr leur prisonnier et se jetèrent sur lui comme deux bêtes féroces. Le jeune prince se défendit pendant quelque temps. La main droite percée de part en part, et déjà couvert de blessures, il parvint à désarmer l'un de ses assassins dont l'épée se brisa dans ses mains ; en même temps l'autre le frappa par derrière et l'étendit à terre. Ivan eût pu se relever encore, mais ses meurtriers lui portèrent aussitôt plusieurs coups de baïonnette qui terminèrent et ses malheurs et sa vie.

Au même instant Merowitch entra dans la prison et fit mettre en pièces les deux misérables qui venaient d'assassiner le prince ; s'il ne put prévenir sa mort, il arriva du moins à temps pour le venger.

Ainsi mourut un jeune homme qui s'était vu, sans sa volonté, porté sur un trône dont il ignorait les grandeurs, et qui fut condamné ensuite à passer sa vie dans un obscur donjon, comme pour expier, par de longues années de captivité et par une mort cruelle, quelques mois d'une puissance éphémère et ignorée.

(*Traduit de l'Anglais.*)

Ivan dans sa prison.



ÉTUDES MARITIMES.

DE QUELQUES ANIMAUX APOCRYPHES ET FABULEUX DE LA MER.

SECOND ARTICLE.

Parmi les animaux dont la mer est soupçonnée d'être la patrie, plusieurs sont innommés. Nous parlerons de quelques-uns que des traditions matelotesques ont rendus célèbres chez les marins, ou dont l'existence a été supposée par des événements dont on leur attribuait la cause, faute de probabilités plus rationnelles sur lesquelles on pût faire reposer les conjectures. A ce sujet, et avant de franchir les temps anciens où il est un peu question de certains monstres dont nous voulons parler, nous citerons une pièce de quatre stances, qu'au milieu de beaucoup d'autres choses fort réjouissantes rapporte un vieux livre (1), assez peu connu.

Il se trouve un poisson, la *remore* nommé
Es écrits des anciens grandement renommé
Pour la grande vertu qui dans son corps habite,
Ors que de ce poisson la force soit petite.

(1) Le *Microcosme*, fig., avec *une briève exposition en vers français*, in-12, de la belle collection de M. Edouard Louvet, de Fontainebleau.

Ce poisson merveilleux, attachant son museau
Contre le gouvernail de quelque grand vaisseau,
Quoiqu'il ait vent en poupe et ait un bon pilote,
L'arrête tout d'un coup au milieu d'une flotte.

Et quoique de ramer on fasse tout devoir,
On ne verra la nef pour cela se mouvoir
Non plus que si la dent de quelque ancre fichée
Bien avant la tenait fermement accrochée.

Morale au bénéfice de l'idée générale du livre.

Maintesfois il advient qu'un petit instrument
Retarde un grand dessein, et donne empêchement
A de très grands effets. Souvent par peu de chose
Dieu renverse en un coup ce que l'homme propose

Dans les journaux modernes, les récits d'événements causés par la rencontre de grands monstres marins sont assez communs. Une feuille espagnole qui s'imprime à la Havane contenait en 1830 le rapport d'un capitaine qui signalait la rencontre d'un animal d'espèce inconnue. Voici à peu près la traduction de ce rapport :

« Partis de Matanzas le 3 janvier, dit le voyageur, nous faisions route vers notre destination, lorsque vers midi nous aperçûmes, à quatre milles de la côte que nous longions, un objet fort élevé au-dessus de la surface de la mer. Mes matelots et les passagers crurent d'abord comme moi que c'était un bâtiment chaviré. Je fis aussitôt gouverner de manière à m'en approcher le plus possible ; mais, parvenus à une petite distance de lui, l'objet sur lequel nous avions les yeux parut changer d'aspect, et nous crûmes que c'était une grande embarcation en détresse. Croyant pouvoir être utile à quelques malheureux, je l'accostai à portée de fusil ; nos doutes furent alors éclaircis. Cette apparence d'embarcation nous présenta la mâchoire supérieure d'un monstre d'une effroyable dimension. Il s'élevait de l'eau dans une position presque horizontale, à quinze ou vingt pieds, et il était entouré d'une innombrable quantité de poissons de diverses grandeurs, qui nageaient dans toutes les directions, en occupant un espace de près d'un mille autour de lui. En nous rapprochant encore de cet immense cétacé, nous le vîmes mouvoir ses mâchoires, et un bruit terrible et semblable à celui que produit un éboulement de terre se fit entendre. Une nageoire de couleur noire et de près de 9 pieds d'élévation, placée à 60 pieds environ de sa gueule, apparut lentement. Nous n'avons pu estimer la longueur totale de ce monstre, dont la queue ne s'est pas montrée au-dessus de la surface de la mer. Sans les instances réitérées de mes passagers dont l'effroi était visible, je m'en serais approché de manière à pouvoir donner sur cette rencontre extraordinaire des détails plus précis.

« A l'instant où nous revirâmes de bord, le monstre disparut dans le nord-ouest, mais il se montra bientôt après dans le nord, à une grande distance, et il nous sembla avoir repris la position qu'il avait lorsque nous l'aperçûmes pour la première fois. Ses dimensions sont infiniment plus grande que celles que pourrait offrir la plus colossale de toutes les baleines, et sa conformation, qui ne ressemble nullement à celle de ce dernier genre de cétacé, me porte à croire qu'il doit appartenir à une espèce tout-à-fait inconnue jusqu'à présent.

« Certifié véritable et sincère, à la Havane, le 5 janvier 1830. Suivent les signatures des passagers et matelots du *Neptune*, avec celle du capitaine Jose-Maria Lopez. »

On trouve dans Olaüs Magnus, et dans la cosmographie, quelques mots sur un monstre marin dont la description présente d'assez directes analogies avec l'analyse qui précède. Olaüs surtout parle d'un cétacé énorme qui se tenait à peu près debout dans l'eau et ne montrait conséquemment que sa tête, surmontée d'un évent dont l'eau fortement comprimée et lancée en l'air lui faisait un large panache. La gravure où sont figurés les phoques-sirènes en offre, dans notre premier article, la reproduction d'après le naïf dessin de Belleforest. Les anciens navigateurs redoutaient beaucoup ce monstre, qui du reste avait peur du bruit, et qu'on parvenait souvent à faire fuir à son de trompe. Parfois il attaquait les navires, et leur donnait de violentes secousses; pour s'en débarrasser, on jetait à la mer de vieilles futailles sur lesquelles le géant marin se lançait joyeusement tandis que le bâtiment fuyait à force de rames. Il y a dans la marine américaine, sous le titre de *cachalot blanc*, une tradition que cette dernière circonstance nous rappelle, parce que ce fut par un semblable moyen de futailles que l'aventure fut menée à fin ; la voici :

Les pêcheurs baleiniers de Nantukett, qui à chaque saison se rencontrent aux îles Malouïnes, ne manquaient jamais de retrouver dans les parages où tous les ans ils avaient coutume d'exercer leur pêche, un énorme cachalot qui maintes fois poursuivi par les plus hardis harponneurs, n'avait jamais paru d'humeur à prêter son lard à l'ébullition des vastes chaudières des bords. Une circonstance assez remarquable avait surtout signalé le cétacé à l'attention de tous les navigateurs, de sorte qu'il était impossible qu'ils se trompassent sur la réalité de la présence continuelle du même monstre dans les eaux des Malouïnes ; cette circonstance, c'est que ce cachalot, remarquable d'abord par ses proportions anormales, était encore surtout extraordinaire par sa couleur, qui était du blanc le plus pur et le plus éclatant. La plupart des cétacés connus sous le nom de baleines et de cachalots ont bien parfois sous le ventre quelques larges taches laiteuses qui se découpent bizarrement sur le ton foncé de l'enveloppe générale. Mais un cachalot entièrement blanc pouvait à raison passer dans l'imagination des pêcheurs pour le phénomène le plus étonnant que leur montrât l'Océan ; aussi y avait-il, surtout parmi les matelots, une sorte de superstition craintive qui rendait l'approche du monstre une circonstance, à leurs yeux, défavorable au succès de leur navigation. Quand le grand cachalot blanc s'était montré, il était rare que les rameurs trouvassent quelque vigueur pour remuer les avirons de leurs agiles pirogues, et d'ailleurs, convenons-en, mille accidents avaient démontré que le dos brillant du cétacé, mêlé aux flots bleus de certains parages, était un signe fatal. Quelquefois de hardis pêcheurs s'étaient aventurés à sa poursuite, mais tous les efforts des rames et les dispositions les plus heureuses de la mer : surface unie, brise favorable, rien n'avait réussi aux marins découragés. Enfin, bien que la présence du grand cachalot dans les mers du Sud remontât à des temps fort reculés, pas un harponneur n'avait réussi à planter sur son dos l'arme si redoutable aux baleines et aux cachalots vulgaires ; la tradition du gaillard-d'avant était absolument muette à cet égard.

Il est inutile, pensons-nous, d'ajouter que chaque nouveau navire qui arrivait du continent sur le théâtre général de la pêche ne manquait jamais de s'informer avec inquiétude de tout ce que ses devanciers pouvaient avoir à lui dire sur le fantastique animal. C'était le récit de ses ruses infinies pour échapper aux pêcheurs, ses apparitions inattendues, ses méfaits envers les pirogues imprudentes dont un nonchalant coup de queue lui faisait justice ; c'était l'histoire vraie ou fausse, avec additions et

commentaires, la biographie fleurie et aventureuse du cétacé qui formait le peloton d'où se dévidaient toutes les conversations de bord. Les marins les plus haut placés dans l'opinion des baleiniers étaient ceux qui avaient osé poursuivre l'ennemi général, et le comble de l'honneur consistait à avoir eu sa pirogue brisée par un de ses attouchements. Il s'écoula de longues années pendant lesquelles les choses furent perpétuellement ainsi.

En 1828, un beau trois-mâts américain, nommé *l'Océanie*, rentrait à Nantukett avec un copieux chargement de fanons et d'huile de baleine. L'équipage, comme toujours, rapportait les plus curieuses histoires sur les nouveaux méfaits de l'impunissable cachalot blanc. Dix pirogues armées des meilleurs marins du pays, venaient d'être, pendant la dernière saison, victimes de leur chaleureux dévouement à l'extinction du monstre. Des coups de queue pleins de mépris avaient adroitement brisé chaque embarcation et blessé les hommes qui les montaient. Le capitaine de *l'Océanie* avait perdu un de ses proches dans cette formidable joûte. Une exaspération impuissante agitait toute la population maritime de Nantukett.

Le vieux capitaine avait une admirable fille, une de ces créoles américaines dont l'ensemble est le texte vivant d'une fusion de la beauté des filles du Nord et des filles Caraïbes. La jeune personne était donc fort belle, sa dot était considérable; il y avait peu de partis dans la ville qu'on pût lui offrir en enjeu. Eh bien! son père, le vieux baleinier, promit sa fille en mariage, son beau trois-mâts *l'Océanie* en commandement, au vaillant pêcheur qui, par quelque ruse que ce soit, tuerait le monstre et en apporterait au port la graisse productive, — toison pharmaceutique du nouveau Jason.

Les concurrents ne manquèrent pas; il y eut émeute sur tous les navires en départ. La jeune Américaine, élevée au milieu des merveilleux récits dont le *grand cachalot blanc* offrait le thème inépuisable, était entrée pour quelque chose dans l'enthousiasme de son père. L'idée de devenir l'épouse du vainqueur s'offrait à son esprit à travers de nuageuses visions de gloire et de triomphe qui devaient au besoin rester sur ses yeux pour lui dissimuler les imperfections de l'homme que cette hasardeuse loterie devait lui adjoindre pour la vie. On ne saurait dire les gens de toute sorte qui s'armèrent pour le grand tournoi, et combien d'impatientes expéditions se préparèrent pour aller jeter des combattants dans l'arène. Franchissons les espaces du temps et du lieu, et rejoignons les parages encombrés des îles Maloüines.

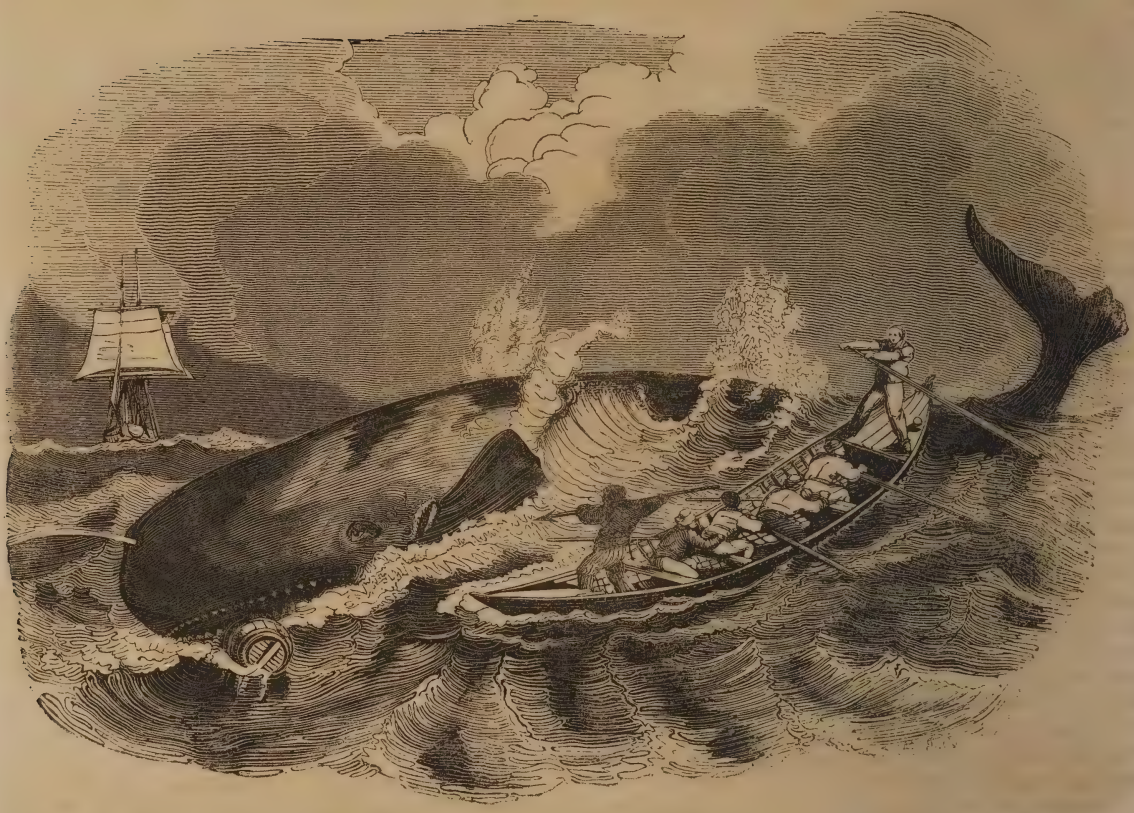
Un splendide soleil faisait de la mer une éblouissante mare de lumière; la brise faisait à peine palpiter les voiles sous les folles et rares bouffées de son haleine endormie. Vingt navires tournés dans des allures différentes pointaient dans l'air immobile leurs blanches voiles, comme de gigantesques albatros au repos. Les vigies attentives planaient des points les plus élevés des mâtures, sur l'horizon immense, qu'un ciel limpide déroulait à leurs yeux. Toutes les pirogues étaient prêtes et les rameurs impatients. Un petit pavillon de couleur tranchante devait se développer à la poupe de chaque canot, dans la colonne d'air formée par la vitesse que donneraient les rames. C'était le panache des combattants, qui devait signaler au loin leur défaite ou leur victoire. Les harpons, les lances, les flèches tranchantes, reluisaient au soleil en échangeant avec lui de brillants éclairs. Tout était prêt pour la joûte formidable. Le monstre, de son côté, ne se fit point attendre.

Au moment où l'impatience des pêcheurs était surtout extrême, la surface unie de la mer s'entrouvrit tout à coup au milieu de plusieurs navires. Le souffle volumineux du cétacé lança dans l'air brillanté de soleil une immense gerbe d'eau, semblable à une irruption de diamants; puis l'armure blanche du géant des mers se montra, éclatante comme un acier poli. Son chant de guerre, son cri de combat, fut un grognement formidable, semblable à un éboulement de terrain. Il battit l'eau de sa large queue en accolade, et les flots soulevés par lui s'y brisèrent ourlés d'une frange étincelante. C'était un spectacle étourdissant à voir et qui jetait mille éblouissements dans le regard étourdi. Ce ne fut qu'un seul cri de *rescousse* sur la flotte baleinière, quand cette apparition se fût offerte aux yeux de tous les combattants. Les pirogues quittèrent les bords et se dirigèrent sur le champ de bataille. Les couleurs variées des patrons se dessinèrent comme des panaches chevaleresques; le roi de la mer agitait, comme un défi, la mousse blanche qui s'élançait de son évent, semblable aux plumes neigeuses qui ombrageaient le cimier des rois de France. La pensée du gage précieux que promettait la victoire était si ardente, que l'appareil hostile du monstre n'intimida guère les combattants. C'était d'ailleurs un défi jeté à de nombreux amours-propres de marins, — une légende traditionnelle dont un couplet restait à faire, et dans lequel un nom glorieux devait être enchâssé. Les pirogues volaient en contournant les molles ondulations de la surface; on eût dit des feuilles raflées par un tourbillon. Emportées vers un but inconnu comme ces dernières dont elles avaient la verte couleur, les pauvres barques dévoraient la surface, qui se rayait sous leur faible pression, sans prendre le loisir de regarder leur forme capricieusement réfléchie dans l'inconstant miroir des eaux. Les rameurs trouvaient des forces inépuisables dans l'espérance de la victoire... Elle fut inconstante à beaucoup.

Les premiers pêcheurs qui abordèrent le monstre n'eurent point le temps de lui jeter leurs vigoureux harpons. Montrant à peine sa tête et une partie de son corps à la surface tourmentée de la mer, il plongeait sa queue redoutable et ne la soulevait que pour briser une pirogue. L'arène se couvrit de débris; les armes, les fers patiemment aiguisés, au lieu de se réfugier dans l'épaisse enveloppe du cétacé, lancés au hasard par le choc, plongeaient en ricochant leurs lames tranchantes dans les membres des malheureux matelots. Ce fut un horrible carnage duquel pas une pirogue, pas un homme n'échappa sans blessures. Une seule embarcation, commandée par un pêcheur qu'une infériorité hiérarchique de position avait, malgré lui, retenu dans certaines limites, flottait encore autour de tant de ruines et de débris; un instant alarmé sur le sort que lui promettaient de semblables préludes, le pêcheur intimidé songea à regagner son navire. Mais soudain son courage se retrempa dans une idée nouvelle. Il courut à bord; une futaille de la plus large dimension fut placée à l'avant de sa pirogue. Il interrogea le zèle de ses rameurs, et désormais confiant dans leur résolution, il se dirigea vers le cachalot qui, peut-être décidé à rester maître du tournoi, venait au-devant de lui comme pour lui présenter la bataille. Le baleinier observa tous ses mouvements et se raffermit dans son espérance.

Quand la distance qui séparait encore le cétacé de la barque fut jugée suffisamment étroite, l'ordre fut donné de lancer sur l'eau la grosse futaille, et au même moment la pirogue dévia de sa route. Le cachalot se précipita sur la barrique en ouvrant sa longue mâchoire dont les clá

quements semblaient de nouvelles menaces ou quelque sinistre avertissement. Il y avait là de la peur pour mille Autrichiens; personne dans la barque n'en ressentit les atteintes. Tandis que l'animal, excité par les précédentes escarmouches, s'épluchait les dents avec la futaille abandonnée à ses jeux ou à son courroux, le hardi baleinier, qu'un circuit avait rapproché d'un des flancs du monstre, lui jeta avec une adresse et une vigueur merveilleuses sa lance aigüe près d'une certaine cavité que dans ses mouvements protégeait et découvrait tour à tour la nageoire



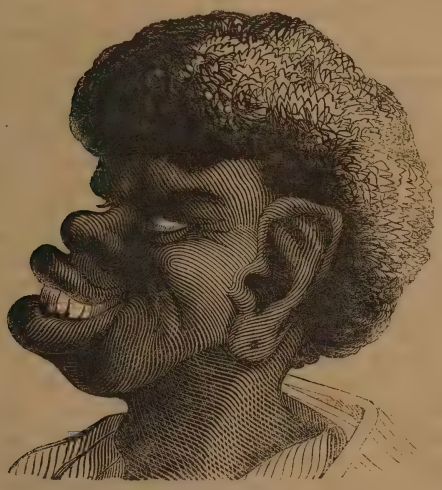
Combat du Cachalot.

du cachalot (1). Le mouvement qu'il fit souleva d'énormes lames à la surface de la mer, et le plus prodigieux hasard put seul sauver la pirogue du contact destructeur d'un de ses mouvements. Son instinct étourdi dans la souffrance,

(1) Les baleines et les cachalots ont sur les côtes les plus prochaines de leur nageoire ou aileron, un petit espace ou la peau est ridée, et qui livre passage jusqu'aux poumons du monstre, à travers son osseuse et solide charpente. Dirigé sur cette partie, le coup que reçoit le cétacé est mortel; alors, au lieu de jeter par ses évents l'eau que recèlent certaines bourses comprimées dans son arrière-mâchoire, il projette des flots de sang qu'un épanchement abondant livre à ses canaux mystérieux. Sa mort est certaine dès que le sang jaillit de ses évents. Toute l'habileté des pêcheurs de baleines consiste donc à atteindre adroitement cette place.

laissa le monstre livré aux soubresauts les plus fougueux; puis, comme pour essayer de se soustraire à la douleur de cette mortelle blessure, il partit avec impétuosité dans une direction sans but; bien que la coutume, ou mieux, les règles de la pêche de la baleine placent un cordage sur toutes les armes qui sont dirigées sur ces monstres, afin que la pirogue reste attachée à leurs courses, cette fois cette mesure avait été jugée trop dangereuse. Aussi le cachalot s'enfuit-il sans entrave, mais avec la mort dans son gigantesque corps. Quand les marins virent le sang épais sortir en bouillonnant du souffle de leur adversaire, ils ressentirent une joie inexprimable. Le reste se devine. La pirogue ensanglantée rejoignit triomphalement son navire. Le cachalot s'en fût mourir dans d'autres eaux où il fut retrouvé et mis en pièces; — le vainqueur revint à Nantukett.

Tout le peuple attendait sur le rivage la descente du pêcheur qui venait de remporter une aussi éclatante victoire. Son navire pavoisé de brillantes flammes avait annoncé le succès par l'explosion de ses caronnades. *L'Océanie* hissa ses pavillons pour recevoir son nouveau capitaine; la jeune Américaine, dont les charmes admirables formaient la couronne du vainqueur, attendait sur la plage.... C'était partout mille cris de joie, mille clameurs d'enthousiasme; une mer de peuple roulait ses vagues curieuses jusqu'au point où allait aborder la barque qui approchait couverte de drapeaux flottants..... Une musique militaire jouait dans la foule ses marches les plus retentissantes... La pirogue accosta et s'avança vers la belle Américaine descendue pour le recevoir d'un splendide palanquin..... Les cris redoublèrent, le nom du vainqueur vola de bouche en bouche... c'était un gros nègre.



Le Vainqueur.

Ceci se passait, nous l'avons dit, en 1828; aujourd'hui le nouvel armateur de *l'Océanie* est colossalement riche; il a de charmants enfants mulâtres.

Après l'histoire du grand cachalot blanc, laquelle est chose croyable et authentique, nous avons grande envie de parler au lecteur d'un certain animal plus apocryphe et plus fabuleux cent fois que telle autre bête que ce soit, et dont un hasard inouï nous a fait découvrir le dessin enfoui sous un arrière-plan de ces diaboliques fantaisies que Téniers peignait parfois pour le plus grand ébahissement et plaisir de maître Harguisen, au profit duquel le pinceau fécond de l'artiste faisait parfois l'office de fou. Vraiment nous ne pouvons tenir ici notre plume sans rire, et il nous prend, avec un peu de réflexion, une singulière inquiétude à l'endroit des récits que nous avons déjà faits autant que pour ceux qui nous restent à faire, dans la crainte que la folie de cette nouvelle description ne vienne altérer la foi que nous demandons pour tant de véridiques choses. Mais comme il nous est facile d'indiquer nos pièces justificatives, nous secouons tout scrupule et renvoyons l'incrédule lecteur au Musée du Louvre. Là, sous le numero 1251, entre la Vierge d'Andrea del Sarta et un Claude Lorrain, il pourra voir le diabolique tableau de Téniers derrière lequel nous déclinons toute responsabilité sur ce que nous allons décrire.

Certes nous eussions fait une médiocre attention à cette capricieuse peinture, si quelques-unes de ses parties ne nous avaient point semblé sérieusement traitées; mais on y voit de la mer, des poissons et des navires; l'arrière-plan offre une plage sur laquelle sont groupés des pêcheurs; tout cela, au milieu de la bonhomie habituelle de l'artiste, semble concourir à une action, à une idée arrêtée. Il ne reste donc plus de raison pour que notre sympathie de marin ne s'applique pas à considérer la chose.

Le devant du tableau représente des diableries, mais voici la scène du fond :

Des lames paisibles et qui reflètent le ciel le plus bleu dont puisse se couvrir la Hollande, viennent nonchalamment se rouler sur une plage d'un beau jaune ocreux. Une barque est sur l'eau près de terre, des marins sont sur terre près de l'eau: mais la barque, montée par des pê-

cheurs, fuit du rivage de toute la vigueur de ses avirons, et les matelots de la rive fuient la mer de toute la souplesse de leurs jambes garnies de bas bleus. Qui donc imprime à la barque et aux pêcheurs ce mouvement de fuite si rapide et si uniforme que chacun d'eux semble poussé par un ressort commun? Le voici :

Un animal étrange est sur la plage. Cet animal sort de l'eau: on ne sait à son allure s'il va y rentrer ou s'avancer dans les champs. C'est une sorte de serpent que Téniers a peint d'un beau vert de persienne. Sa longueur n'est pas extrême, mais il rachète ce banal avantage par des conformations beaucoup plus distinguées. Il a une sorte de tête d'homme, la figure est fort joviale et, à notre sens, n'a rien qui doive autant effrayer les matelots. On distingue sur son front déprimé quelques velléités de cornes.

Vers le milieu du corps il a deux ailes vertébrées, et au milieu de chacune de ces ailes un œil flamboyant. Précisément sous ces deux ailes (peut-être sont-ce des nageoires) l'animal a deux jambes terminées par des griffes palmées comme en ont les canards.

A quelque distance de la tête on aperçoit deux manières de gonflemens sous prétexte de mamelles, et, tout de suite après, deux bras longs et terminés par de larges mains également palmées.

A partir des ailes ou nageoires, sur l'arrière du monstre, le corps, qui ondule comme celui de tous les serpens communs, va, en se rétrécissant, se terminer en trompette.

Mais ce qui dépasse toute prévision anatomique, ce qui jette cet animal hollandais en dehors de toute classification raisonnable ou même complaisante, c'est que, vers le milieu de cette dernière partie de son corps, il est soutenu par une roue, laquelle, avec l'aide de deux pieds placés plus à l'avant, concourt à soutenir le monstre dont aucune partie du corps ne touche la plage. Cette roue régulièrement dessinée, semble avoir parfaitement son essieu, ses rayons, enfin toute sa charpente et ses accessoires; elle a même un certain mouvement qui indique suffisamment qu'elle tourne en même temps que, pour marcher, le monstre lève une de ses pattes.

C'est Téniers qui a dessiné cela. Les pêcheurs de la rive et ceux qui montent la barque ont l'air fort effrayés et se conduisent, d'après cette impression, le plus naturellement du monde. Ceux qui s'enfuient sur la terre ne devraient cependant pas se dissimuler que l'animal leur fait des avances; car, comme nous l'avons dit plus haut, l'expression de sa face, qui n'est pas trop bestiale, mais au contraire charmante et régulière, semble les engager à s'avancer au lieu de s'enfuir si fort. Les contours des bras joignent à cette espèce d'invitation toutes les séductions de la pantomime; tout d'ailleurs nous porte à croire que cet animal est doué de la parole, il y a dans cette sorte d'invitation qu'il fait aux matelots un jeu de physionomie trop en harmonie avec son geste pour que d'agaçantes paroles ne viennent pas essayer aussi de concourir à une invitation qui réussit si peu. Nous avons dit que ce tableau portait le numéro 1254; le livret, qui n'a pas d'imagination, ne dit rien du nom de l'animal.

De la description qu'on vient de lire nous passerons sans transition à la description, d'une vague exactitude, que présentent les auteurs latins, particulièrement, au sujet du kraken.

Il a fallu toute l'immensité de l'Océan pour que la pensée supposât d'en faire la patrie de ce monstre. De tous ceux dont il est parlé dans les voyages, celui-ci est bien le plus fabuleux : on en jugera.

Une tradition assez répandue dans les pays du Nord rapporte qu'on voit ou qu'on voyait souvent des îles flottantes surgir du sein des eaux, avec des arbres grandis, aux rameaux desquels pendaient des coquillages au lieu de feuilles. La question est grave, et une opinion à formuler sur tout ceci nous embarrasserait fort; les savants en parlent avec crédulité (1), et les matelots du Nord ne doutent nullement de la réalité de ces visions en apparence quelque peu fantastiques. Beaucoup prétendent que ce sont les habitations sous-marines d'esprits malins qui font ainsi surnager momentanément ces îles pour confondre les calculs des navigateurs. On assure qu'un de ces îles, qui avait apparu près de Stockholm, fut placée sur une carte, et qu'elle disparut précisément quand le travail fut terminé.

Pontoppidan, qui s'est beaucoup occupé de toutes ces merveilleuses choses, rapporte que les pêcheurs norwégiens affirmaient, sans qu'il existât la moindre contradiction dans leurs récits, qu'il leur arrivait parfois de s'apercevoir tout à coup que la profondeur de l'eau diminuait sous leurs barques. Suivant leur opinion, c'était un kraken qui s'interposait entre l'onde supérieure et le bas-fond. Ce phénomène était si commun pour eux que dès qu'ils l'avaient reconnu, ils disposaient leurs lignes, certains de prendre beaucoup de poisson à l'entour du monstre. Le danger n'existant pour eux que dans le cas où la profondeur de l'eau continuant à diminuer, ils ont lieu de supposer que le kraken remonte jusqu'à la surface; alors ils n'ont pas de temps à perdre pour éviter son contact. Le monstre étend à la surface de l'eau une courbe d'un mille et demi avec la partie supérieure de son dos seulement. Parfois des bâtiments se sont trouvés soulevés et restés à sec sur cette île vivante. Leur échouage ne cessait qu'avec l'immersion du kraken. Mais alors le danger changeait seulement de nature, car en s'affaissant le monstre déplaçait un volume d'eau si considérable que les tourbillons et les courants qu'il causait pouvaient submerger un bâtiment.

Olaüs Wormius dit que l'apparition du kraken (qu'il appelle *Hasgafe*) ressemble autant à celle d'une île qu'à celle d'un animal (2). Le même auteur pense qu'un pareil monstre doit vivre autant que le monde, car jamais on n'a trouvé son cadavre. En effet, quels agents ou quels instruments de destruction pourraient abréger la vie d'une pareille masse? L'île Atlantide qui, découverte à peine dans nos temps modernes, disparut tout à coup de la surface, était peut-être un kraken....

Quoi qu'en ait dit Olaüs, un auteur à peu près contemporain affirme qu'en 1680 on trouva le cadavre d'un de ces monstres échoué sur une plage de la Norwége. C'était un jeune kraken qui vint étourdiment s'égarer dans les eaux qui courent entre les récifs d'Alsvahang (3); ses longs bras ou antennes s'engagèrent dans quelques arbres qui croissaient sur le rivage. Il aurait pu facilement les déraciner, mais il se trouva en même temps pris par les extrémités inférieures dans des roches aiguës où il périt misérablement. Quand la putréfaction s'empara de ce corps immense qui remplissait à peu près tout le chenal, ce fut une telle infection qu'on craignit longtemps dans le pays qu'il n'engendrât la peste. Les flots finirent par le dépecer et l'engloutir lambeau par lambeau.

(1) Deber y fait allusion dans son livre intitulé *Feroa reserata;* Harpelius, dans son *Xundus mirabilis*, Torfœus, dans son *Histoire de Norwége*, en font également mention.

(2) Similiorem insulæ quam bestiæ.

(3) *Retrospective Review*, 1822.

S'il fallait choisir des exemples parmi tous les récits consignés dans les auteurs sur l'existence du kraken, nous nous verrions entraînés bien au-delà des limites déjà suffisamment reculées de cet article. Nous choisirons un fait qui nous a paru plus remarquable que beaucoup d'entre les autres, en consignant la source qui le présente parmi toutes celles qui fourniraient au besoin de nombreux témoignages assemblés avec une grande foi par les écrivains (1).

Un certain capitaine du nom de Jean-Magnus Dens, navigateur véridique autant qu'homme respectable, après avoir fait quelques voyages en Chine, était enfin venu se reposer de ses dangers et de ses expéditions maritimes à Dunkerque, où il est mort depuis peu d'années dans un âge très avancé. Il racontait que, dans l'un de ses voyages, se trouvant par le 15e degré de latitude sud à une certaine distance de la côte d'Afrique, et par le travers de l'île Sainte-Hélène et du cap Negro, il se trouva pris d'un calme dont il voulut profiter pour nettoyer son bâtiment et le gratter au dehors. Quelques planches supportées d'échelles furent, en conséquence, placées le long du bord, et les matelots s'y placèrent munis de leurs outils. Les marins s'occupaient attentivement de leurs travaux lorsque tout à coup un gigantesque animal s'éleva du sein de la mer et jeta un de ses bras autour du corps de deux matelots qu'il arracha à la fois avec leur échafaudage en les plongeant dans la mer; il lança ensuite un second de ses bras vers un autre homme de l'équipage qui se préparait à monter dans la mâture et qui se trouvait déjà sur les premières enfléchures des haubans; mais comme le poulpe avait saisi en même temps les fortes cordes des haubans et qu'il s'était entortillé dans leurs parallèles, il ne put en arracher cette troisième victime qui se mit à pousser des hurlements pitoyables. Tout l'équipage courut à son secours; quelques matelots sautèrent sur les harpons ou des fouines et les lancèrent dans le corps de l'animal qu'ils pénétrèrent profondément, tandis que les autres marins, avec leurs couteaux et leurs herminettes ou petites haches, coupèrent le bras qui tenait le malheureux matelot, qu'il fallut retenir de crainte qu'il ne tombât à l'eau, car il avait entièrement perdu connaissance.

Ainsi muni de deux hommes et portant sur son corps le fer de cinq harpons, le poulpe chercha à replonger dans la mer par la seule puissance de son énorme poids. Le capitaine Dens, ne désespérant point encore de sauver ses matelots, fit lâcher les lignes qui étaient aux harpons, ne les filant qu'à mesure que le sollicitait leur tiraillement. Mais quand ces lignes furent arrivées à peu près à leur bout, il ordonna qu'on les retînt en les amarrant à bord, opération qui parut réussir pendant un instant, car l'animal sembla se laisser remonter; on avait ainsi embraqué une cinquantaine de brasses, lorsque le monstre ôta toute espérance aux marins en pesant de nouveau sur les lignes qu'il fallut filer encore une fois. Leur extrême bout fut seul attaché. Arrivées à ce point, quatre des lignes rompirent, le harpon de la cinquième quitta prise et sortit du corps de l'animal en faisant éprouver au vaisseau une secousse très sensible. Jusque-là le capitaine Dens avait considéré comme fabuleuse l'existence du mollusque dont il se vit contraint d'avouer la réalité. Quant à l'homme qui avait été si violemment serré dans les plis d'un des bras du monstre, et auquel le chirurgien prodigua tous les secours possibles, il était presque complétement étouffé, et pendant la nuit suivante il mourut dans le délire. La partie du bras qui avait été tranchée du corps du poulpe, et qui était restée engagée dans les enfléchures des haubans, était aussi grosse à sa base qu'une basse vergue et terminée en pointe fort aiguë, garnie de capules ou ventouses de bonne largeur. Elle avait 5 brasses ou 25 pieds de long, et comme le monstre n'avait pas montré sa tête hors de l'eau, le capitaine estimait que le bras entier aurait pu en avoir de 35 à 40, en toute longueur.

On voit à Saint-Malo, dans la chapelle de saint Thomas, un *ex voto* qui offre une scène à peu près analogue à celle qui précède, et que la pieuse reconnaissance de l'équipage d'un bateau en danger de périr par un poulpe a placé dans cette enceinte, en commémoration de sa merveilleuse délivrance. Ce navire, dit le même ouvrage, fut attaqué par un kraken ou poulpe énorme en vue de la côte d'Angola; le monstre jeta tout à coup ses bras sur les agrès, et il était au moment d'entraîner le navire au fond de l'eau lorsque les matelots, s'armant de sabres et de haches, réussirent à trancher ses tentacules. Ce fut pendant la crise la plus horrible de leur danger qu'ils s'avisèrent d'invoquer leur patron saint Thomas, lui vouant un pélerinage si, par son intercession, ils parvenaient à sortir sains et saufs de cette rencontre; ils finirent par se dégager des atteintes de leur redoutable ennemi. Leur promesse fut accomplie, et un grossier tableau représente aux regards des curieux la scène palpitante de cette merveilleuse histoire.

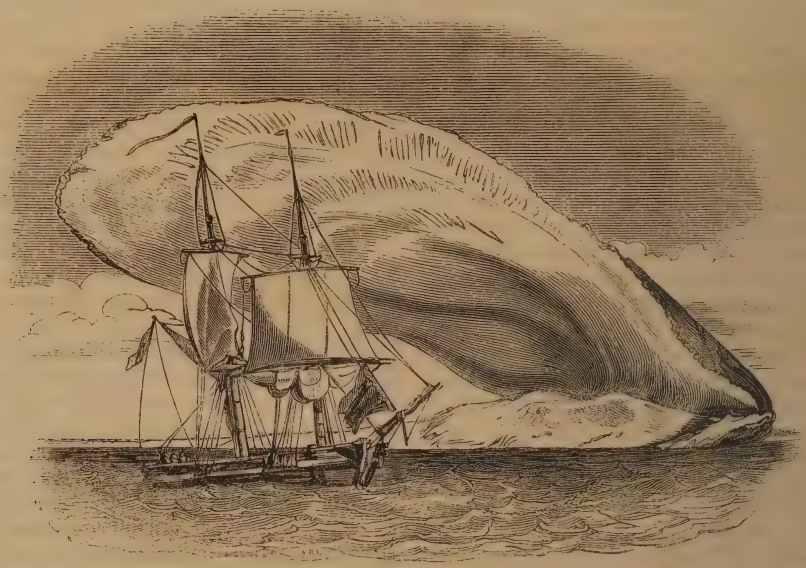
Sans nous égarer dans de nouvelles recherches au sujet du kraken ou poulpe, nous dirons que si les témoignages des écrivains et des navigateurs avaient une valeur suffisante pour faire croire à l'existence de ce monstre, il resterait à le classer parmi les animaux dont la famille offre les mêmes analogies générales. Tous les krakens décrits, soit qu'ils appartiennent aux mers du Nord ou à celles du Sud, semblent liés à l'espèce de ces mollusques appelés poulpes et polypes, qui ont comme eux de longs bras avec des appendices tentaculaires fort considérables. Mais les dimensions inimaginables prêtées au kraken retirent de la force au parallèle qu'on serait tenté d'en faire afin de le classer dans une espèce quelconque. Elien raconte qu'avec un certain laps de temps les polypes peuvent devenir d'une grandeur démesurée et lutter de taille avec les gros cétacés. Il cite, à ce sujet, une histoire peu dissemblable de celle de Pline, dans laquelle un poulpe, ayant dévasté une petite flotte mal gardée, fut assailli par un nombre considérable de personnes et taillé à coups de hache, comme les démolisseurs attaquent un bâtiment à renverser. Un fait assez singulier mérite peut-être encore une place ici pour clore ce qui a trait au kraken; il découle d'une ballade américaine dans laquelle il est enveloppé de circonstances fort extraordinaires et que nous avons souvent entendue chanter aux marins des Etats-Unis. Ce motif, dont la musique est simple et traînante, est divisé par petits couplets que les matelots chantent quelquefois lorsqu'ils veulent se donner de l'ensemble pour hâler sur un cordage, afin de *s'accorder*, comme le dit la langue maritime.

Il y est question d'une île qui résida longtemps, nous ignorons dans quelle mer. Fort aplatie et très spacieuse, elle avait communément reçu les visites des curieux na-

(1) Olaüs Magnus dans *de Piscibus monstruosis*, Paulinus dans les *Éphémérides des curiosités de la nature*, Bartholinus dans son *Histoire anatomique*, Pline et Folgasas, Dass, les légendaires et les chroniques scandinaves, l'Edda et le capitaine Dens, qui a rapporté dans le *Retrospective Review* le récit suivant, traduit en 1825 par la *Revue Britannique*. L'*Histoire naturelle des mollusques* de Th. Denys de Montfort parle aussi du monstre avec quelque crédulité.

vigateurs, mais la nature de son sol échappait aux observations les plus assidues de l'analyse. C'était une sorte de surface rocheuse hérissée d'anfractuosités, qui repoussait toute espèce de végétation. Elle avait environ six milles de tour, et, en résumé, parfaitement inutile à la navigation à laquelle elle n'offrait aucune ressource. Il arriva qu'un jour des marins qui en faisaient approcher leur navire remarquèrent, avec le plus grand étonnement, un changement notable dans la forme de cette île. Un de ses côtés s'élevait en talus rapide, et, après en avoir fait le tour, ils reconnurent que le côté opposé offrait l'ouverture d'une caverne profonde. La largeur de cette ouverture était à peu près équivalente à celle de l'île, sa hauteur avait une centaine de pieds. Des montagnes d'une matière qui parut être de la vase ou un sable jaune, s'élevaient dans l'intérieur de la caverne, dont les parois apparentes étaient lisses et blanches. Quelques marins entreprenants se hasardèrent à mettre le pied au bord de l'ouverture béante ; puis, rassurés peu à peu, ils pénétrèrent plus avant. Alors un effroyable bruit qu'accompagnait une absence de plus en plus complète de toute lumière vint les glacer d'effroi... L'île était une huître.

JULES LECOMTE.



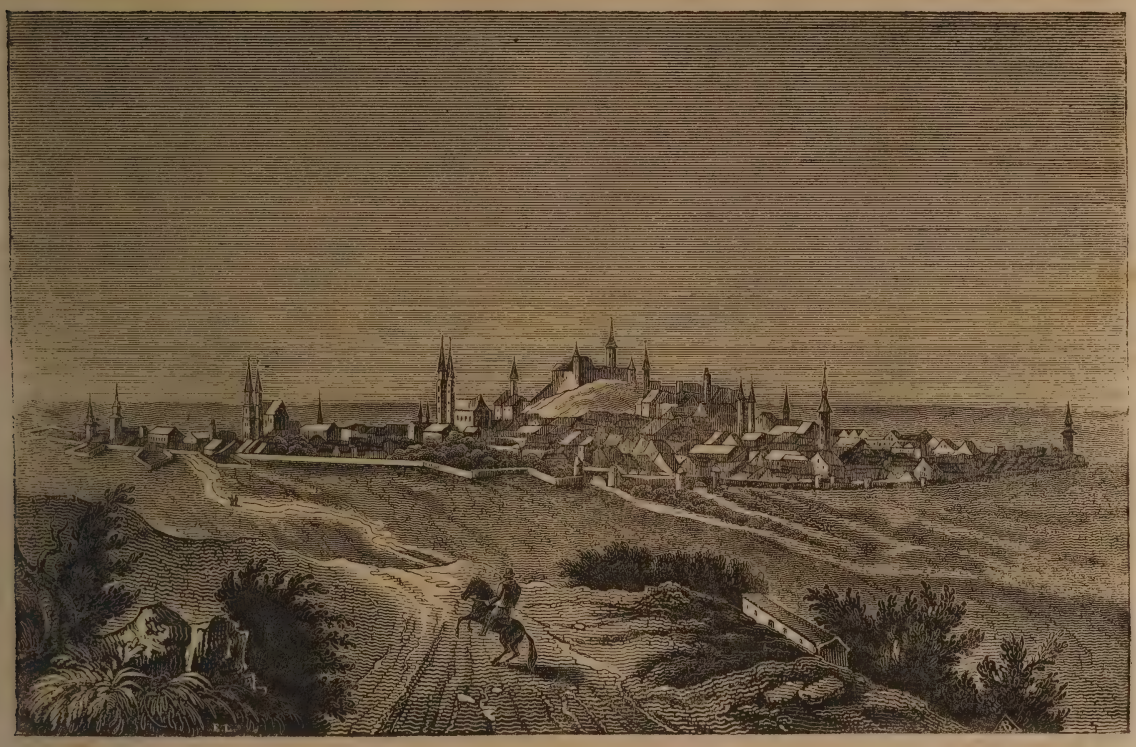
VILLES D'ALLEMAGNE AU QUINZIÈME SIÈCLE.

LETTRES DE MAITRE JEAN VIPREHT, BOURGEOIS DE VIENNE,

AU PEINTRE ANTONIO, DE FLORENCE.

1528.

LA FÊTE DE SAINT-SEBALD A NUREMBERG



Vue générale de Nüremberg.

J'ai toujours connu maître Hans Imhoff comme un digne et honnête bourgeois de Nüremberg; le brave homme m'invitait régulièrement une fois l'an à venir lui rendre visite dans l'ancienne ville impériale, dont il me promettait de me faire connaître les merveilles et les illustrations, entre autres Albert Dürer, le roi des peintres, pour lequel il n'ignorait pas que je nourrissais de vives sympathies. Un jour que mes affaires me laissaient libre, j'avisai qu'un voyage à Nüremberg, Augsburg et Regenburg pouvait ne pas être pour moi sans importance, et je résolus de céder à son invitation.

Je montai donc en voiture et partis, me dirigeant directement vers Nüremberg, car je ne hais rien tant que les stations continuelles en voyage et trouve qu'il est

fort ridicule de flairer à droite et à gauche la piste des moindres curiosités. On ne peut voir une œuvre d'art sans recueillement; or, rien ne s'accorde moins avec cette disposition de l'esprit que le mouvement de la route. — Déjà je voyais naître et briller à l'horizon les tours de la ville bâtie sur la Pegnitz et je pensais en avoir franchi les portes avant une heure, lorsqu'un accident des plus fâcheux vint retarder notre arrivée. En traversant un ruisseau que des inondations récentes avaient creusé profondément, la roue de la voiture s'engagea dans le sable; nous versâmes, et mon domestique fut tomber à dix pas de là. Le pauvre diable pensa ne plus se relever. Le cas, bien que moins grave qu'on aurait pu le croire d'abord, l'était pourtant assez pour m'empêcher de continuer la route avec lui. Je conduisis le blessé à l'auberge la plus voisine et m'informai s'il ne se trouvait pas quelque part dans la maison un homme en état de me conduire sans encombre jusqu'à Nüremberg. L'aubergiste me proposa aussitôt un homme de confiance arrivé le matin de Nüremberg et qui s'estimait fort heureux de la rencontre, car il allait s'en retourner à vide. Tandis que mon voiturier passait sa blouse de voyage, je lui demandai s'il saurait trouver dans la ville la maison de maître Hans Imhoff. Il me répondit par un regard d'intelligence. — Un quart d'heure après j'étais dans la voiture, et je remarquai avec satisfaction que mon homme connaissait son métier et pouvait à bon droit passer pour un joyeux compère. Lui, de son côté, touché des marques de bienveillance que je lui donnais, se crut obligé, pour ne pas rester en compte avec moi, à m'initier dans les mystères de sa généalogie et de sa famille. Je l'écoutai avec patience tant qu'il ne s'offrit aucun autre sujet de conversation. Cependant les tours de Nüremberg se détachaient de plus en plus nettes du fond bleu de l'horizon, et comme toute mon attention se portait de ce côté, je lui demandai s'il n'avait rien à me dire sur ces vieilles murailles fortifiées; il me répondit à peu près en ces termes : — Noble seigneur, la tête la plus vénérable de la ville n'est pas si grise que cet amas de pierre et ne peut se vanter de l'avoir vu s'élever. Cela date du temps des païens. La tour épaisse et ronde que vous voyez a été bâtie par l'empereur Néron, un Satan. Au moins Nabuchodonosor se contentait de manger du foin, mais lui, il lui fallait tout bonnement du sang pour se désaltérer. C'est de là qu'il observait la plaine et les environs, cherchant sur quelle proie il s'abattrait. Or, comme il commettait en ce lieu toute sorte de crimes et de débauches, le rocher sur lequel cette tour a le pied, fut appelé rocher de Néron (Neroberg) et c'est de là qu'est venu le vrai nom de la ville, Nüremberg. C'est encore dans ce château qu'habite notre empereur, lorsqu'il vient de Vienne pour nous visiter; mais notre empereur n'est pas un païen comme ce Néron.

Cependant, comme nous touchions presque aux portes de la ville, mon homme arrêta sa voiture, descendit sans rien dire, et, s'en allant d'un air grave à ses chevaux, se mit à disposer leur crinière, laver leurs sabots fangeux, essuyer leur croupe humide, en un mot à faire leur toilette le plus soigneusement que la circonstance le permettait. Ensuite vint son tour à lui : il tira de sa poche un peigne énorme dont il fit usage à loisir et sans guère plus se hâter que si sa voiture eût été vide; puis, enfin, quand il jugea que sa chevelure devait être suffisamment assouplie et lustrée, il dépouilla la blouse bleue qu'il portait et m'apparut tout à coup en léger costume de fête.

— Eh! m'écriai-je en commençant à perdre patience, avez-vous bientôt fini, mon maître? pour peu que cela dure nous n'arriverons pas d'aujourd'hui. Les habitants de Nüremberg sont-ils donc si recherchés qu'il faille s'adoniser de la sorte pour entrer dans leur ville? — Dans tout autre occasion, reprit-il, cela pourrait bien ne pas être de rigueur; mais aujourd'hui! le jour de Saint-Sébald! » Voyant que ses paroles ne produisaient pas sur moi toute l'impression qu'il en attendait, il continua : — C'est aujourd'hui la fête du patron de la ville, de saint Sébald; il faut que vous sachiez, monsieur, que saint Sébald est tout dans Nüremberg, et qu'auprès de lui l'empereur Maximilien lui-même n'est qu'un petit garçon. L'empereur n'a pas un palais aussi grand que le sien; voyez-vous, là-bas, cette église avec ses deux tours qui s'élèvent au-dessus des toits rouges, c'est là que saint Sébald demeure?

Alors il remonta sur son siége et poussa ses chevaux, murmurant par intervalle des paroles ayant toutes rapport à la fête de la journée, et parmi lesquelles il ne manquait pas de faire sonner haut le nom de saint Sébald. Le digne homme était plein de son sujet; il attendait, pour se répandre, que je l'interrogeasse, ce dont je me gardai sur toute chose, prévoyant bien de quel flot de récits et de paroles incohérentes je serais inondé s'il m'arrivait de donner issue par la moindre question au bavardage torrentueux qui fermentait dans cette outre. En effet, c'eût été peine perdue que de l'encourager, j'étais bien sûr d'en savoir toujours assez en le laissant dire. — Oui, c'est aujourd'hui la fête du patron de la ville, murmurait-il en s'abandonnant à sa logique qui trottait plus vite dans sa tête que ses chevaux ne le faisaient sur la route; aujourd'hui la vie éclate partout et la joie aussi; aujourd'hui, les forgerons quittent leurs ateliers et se promènent au soleil avec leurs femmes; aujourd'hui, les vieillards qui, pendant le reste de l'année, sont perclus de tous leurs membres, s'agitent, vont, viennent et dansent comme des jeunes gens; aujourd'hui, ceux qui d'ordinaire ne boivent que de l'eau boivent du vin du Rhin, et du meilleur. Ah! si je vous disais tous les miracles de saint Sébald, notre patron... mais vous ne me croiriez pas; vous appelleriez tout cela mensonges ou paroles de garçon de bain (1), quoique ce soit au fond l'exacte vérité.

Cependant le bruit monotone des roues sur le pavé vint tout à coup fort à propos interrompre mon homme au beau milieu de son discours qui, sans cela, se serait prolongé à l'infini; nous entrâmes dans Nüremberg. Au premier coup d'œil je crus que la ville n'était qu'une grande salle de bal et la population une confrérie de joyeux vivants. Partout des cris de joie et de bonheur, partout des fronts sereins et des visages épanouis; ce n'étaient dans toutes les rues que violons et trompettes, festins et danses. Les hommes et les femmes se confondaient pêle-mêle sans distinction de rang, de fortune ou d'âge. En un moment une troupe de gens vêtus de la plus étrange façon vint entourer ma voiture et m'assaillir de questions pleines d'ironie et de malice. Je ne me sentais d'abord guère d'humeur à supporter la plaisanterie, et cependant peu à peu je m'y accoutumai, grâce aux instructions de mon voiturier, et finis par en rire avec lui de bon cœur. Or, dès que nous nous fûmes tirés de ce pas difficile, je l'invitai à prendre le chemin le plus

(1) Les étuves de bains de Nüremberg étaient célèbres autrefois en Allemagne pour les mensonges qu'elles faisaient éclore. (Paroles de garçon de bain! (das ist von Sadeknecht) disait-on, pour qualifier un mensonge évident et ridicule.)

court pour me conduire chez le vieux Imhoff, et lui me répondit qu'avec la meilleure volonté du monde il ne le pouvait, car à tout moment il fallait s'engager dans de nouveaux détours, attendu que la plupart des grandes places et des rues se trouvaient obstruées par une multitude d'arcs de feuillage sous lesquels on avait, dès le matin, dressé des tables où de gais convives riaient, chantaient et faisaient bonne chère. Enfin, après une heure de recherches et d'ennui, nous arrivâmes à la maison désignée. Je frappai deux fois; peine perdue! on n'ouvrit pas. Alors je recommençai de plus belle, et selon toute probabilité j'y serais encore si une voisine compatissante et généreuse ne fût sortie de sa maison tout exprès pour me dire que le vieux Imhoff était allé avec toute sa famille passer la journée à Neunhoff et ne serait pas de retour avant la nuit. Une agréable nouvelle, en vérité! que faire? Le voiturier crut me consoler avec ces mots: — J'aurais pu, digne seigneur, vous prédire tout ce qui vous arrive. Le jour de Saint-Sébald personne n'est à la maison; les notables vont à la campagne et le peuple court les rues. Si vous voulez, cependant, je vais faire boire mes chevaux et vous conduire jusqu'à Neunhoff: nous en serons quittes pour une demi-heure de chemin, il n'y a qu'un mille d'ici là; maître Imhoff s'y complaît chez son beau-père, le vénérable seigneur Pirkheimer. — C'est inutile, m'écriai-je d'un ton quelque peu contrarié, conduisez-moi tout de suite à la meilleure auberge. — La meilleure auberge, reprit le voiturier, est *la Rose d'or*, sur la place de l'Hôtel-de-Ville; vous y ferez bonne chère et serez content. Il poussa de nouveau ses chevaux, et, comme nous descendions la rue, la joie expressive et franche qui transfigurait tous ces visages m'entraîna peu à peu dans son tourbillon, de sorte que j'avais oublié toutes mes mésaventures de la journée lorsque je vis s'épanouir la rose d'or sur l'enseigne de l'auberge.

3.

L'aubergiste de la Rose d'or me conduisit dans une vaste et joyeuse chambre au plus haut point de la maison. — D'ici, noble seigneur, me dit-il, vous voyez l'église de Saint-Sébald dans laquelle il y a aujourd'hui beaucoup de monde, et un peu plus loin sur le côté l'Hôtel-de-Ville, les deux plus importants édifices de Nüremberg. Cette fenêtre vous sera fort commode pour contempler à loisir l'appareil de fête qui va se déployer tout à l'heure. Ainsi parla mon hôte qui, à cet empressement peu rare chez les gens de sa condition, joignait une figure joyeuse et ronde, et de plus des manières fort convenables. Pour moi, en pays étranger je ne fais aucun cas d'une vie retirée et secrète, surtout durant les premiers jours. Je pris quelque nourriture, je secouai la poussière de mes souliers et quittai l'auberge sans m'inquiéter si je saurais la retrouver à mon retour. L'église de Saint-Sébald, dont les deux tours s'élevaient dans l'air au-dessus de tous les autres toits, me rassurait bien quelque peu, et je sentais qu'à l'aide d'un tel phare il me serait toujours possible de retrouver le port. Je suivis la rue de l'Hôtel-de-Ville jusqu'à la place du marché qui s'étend entre l'église de Saint-Sébald et celle de Saint-Laurent.

A peine avais-je fait quelque pas sur la place qu'une merveille, le plus admirable puits, attira toute mon attention. Une tourelle gracieuse d'une certaine hauteur montait droit au-dessus du bassin. Cette tourelle était courbée en voûtes innombrables et surmontée de mille petits clochers taillés en flèches; des ciselures sans nombre, exécutées avec une délicatesse exquise, dressaient leurs tours au vent et aux rayons du soleil qui mêlaient sous ses arceaux leurs tièdes harmonies et chantaient de curieuses musiques aux oreilles des petites statues qui se tenaient immobiles pour les écouter, dans leurs amples manteaux d'électeurs. Comme je me tenais devant ce puits, un jeune homme de bonne mine vint à passer, et s'arrêtant près de moi fredonna une chanson dans laquelle chacun des héros de ce monument jouait son rôle et paraissait à son tour. Si j'ai bonne mémoire le premier couplet commençait ainsi:

Nüremberg, sur ta place est un puits magnifique;
Aussi loin que luit le soleil
On ne trouve pas son pareil (1).

Ce jeune homme, qui s'appelait Etienne Paumgartner, était l'ami intime de Dürer; comme je lui demandais quel grand maître avait élevé ce chef-d'œuvre à sa gloire, il me fit voir le nom de Schonhofer sur le piédestal d'une statue qui représentait Charlemagne. — C'est un vieux maître, me dit-il, dont on sait peu de chose. — On en sait assez, lui répondis-je, lorsqu'on a vu ce puits. — En effet, reprit Etienne, il ne manquait pas d'une certaine habileté, mais nous avons aujourd'hui à Nüremberg un tailleur de pierre auquel il ne peut même pas être comparé. Cet homme dont je vous parle se nomme Adam Krafft. Entrez dans l'église des Dames (il me montra du doigt une petite église qui s'élevait de l'autre côté de la place); là vous pourrez voir à loisir ce qu'ils ont fait l'un et l'autre. L'église est de Schonhofer, mais la chapelle taillée avec tant d'art au-dessus du portail a pour auteur Adam Krafft, le plus grand architecte et en même temps le plus habile statuaire que nous ayons.

Comme je me tenais devant ce puits, immobile et tout absorbé par mon admiration, l'heure vint à sonner à l'église des Dames, et Paumgartner m'entraîna de ce côté pour m'y faire voir la sonnerie des petits-hommes (Männleinlaüfen); on appelait ainsi l'horloge placée au-dessus du portail, parce que de petites figures peintes, mobiles, variées, en sortaient à toutes les heures pour jouer devant, une sorte de mystère. C'était une comédie des plus curieuses et des plus amusantes. L'empereur Karl était assis sur son trône; un héraut paraissait, suivi de quatre sonneurs de trompe; venaient ensuite sept électeurs parés des joyaux de l'empire. Arrivés aux pieds du trône impérial, les sonneurs embouchaient leurs trompettes et les électeurs se découvrant tenaient à la main leurs bonnets d'hermine de la plus gracieuse façon. Au-dessus de l'empereur assis dans sa gloire, on lisait cette morne légende dont l'art du moyen-âge s'est toujours si fort préoccupé: *Homme, pense à ta fin*, et le squelette frappait avec sa faux les heures sur le timbre de métal. Paumgartner m'apprit que ces figures de cuivre si remarquables et si pleines d'expression étaient l'œuvre de maître Sébastien Lindenast, à qui l'empereur Maximilien avait en récompense envoyé des lettres de noblesse.

Alors je visitai l'église, qui est petite, et j'eus l'occasion d'admirer la belle architecture du portail, que domine une chaire du haut de laquelle un prêtre montre au peuple, les jours de grandes fêtes, certaines reliques glo-

(1) Am marckt, zü Nürnberg steht ein Sronn
So weit alsleüchten mag die Sonn
Findt man deigleichen nicht.
(*Vieille chanson.*)

rieuses, telles que les restes du corps du Sauveur et de la couronne d'épines. Je fis le projet d'examiner plus tard avec recueillement et en détail ces trésors adorables ; mais plus on séjourne à Nüremberg, moins on trouve le temps de tout voir ; car là les merveilles se multiplient à l'infini.

Sur la recommandation de Paumgartner, je me dirigeai du côté de l'église de Saint-Laurent pour y voir le tabernacle du Saint-Sacrement, ce chef-d'œuvre d'Adam Krafft, qu'on m'avait tant vanté. Tout en suivant le chemin le plus direct, je traversai le pont du Roi, du haut duquel le regard plane sur les flots de la Pegnitz et les voit se briser sur les gazons touffus de petites îles vertes et fécondes. Enfin j'arrivai devant le monastère de Saint-Laurent et presque aussitôt j'oubliai l'église des Dames. Au premier abord, lorsque je vis entre ces deux tours couvertes d'or s'élever le faîte avec sa rosace étoilée au front, lorsque je me trouvai face à face avec ces admi-

Église de Saint-Laurent à Nüremberg.

rables statues du portail, je pensai que l'humanité n'avait jamais rien produit sur la terre de plus grandiose, et je dois à la vérité de dire ici que je changeai d'opinion un moment après, lorsqu'ayant pénétré dans le sanctuaire je sentis peser sur mes épaules l'immensité de ces arceaux glorieusement suspendus dans les airs. Rien n'est plus solennel que ces vastes ponts de pierre à travers lesquels le regard se perd. On admire ces piliers gigantesques dont les arcs se courbent en haut pour s'enlacer à la manière des feuillages. On se demande comment la pierre a fait pour dompter ainsi sa nature rebelle, et tout à coup, dans un moment d'enthousiasme, on se sent tout prêt à entonner un hymne de louanges à cette force moitié divine, moitié humaine, qui est comme la sève de cette végétation miraculeuse et qui se nomme l'art. J'errai d'un pas irrésolu à travers les vastes espaces de la

cathédrale, et m'arrêtai enfin près d'un pilier non loin du maître-autel ; là s'élevait dans sa grâce et sa délicatesse le monument d'Adam Krafft. Ces rameaux, ces bourgeons et ces feuilles ne paraissaient pas avoir été taillés dans la pierre ; on eût dit des rameaux, des bourgeons et des feuilles pétrifiés. En effet, la maison du Saint-Sacrement (Sakramentshauschen), haute de soixante pieds, ne pouvait être l'œuvre du ciseau ; il semblait que le vieux Krafft avait trouvé le secret de couler la pierre et de la répandre en fusion dans les moules. C'était l'image du maître lui-même qui, entre deux compagnons, soutenait à genoux la balustrade jetée autour du monument, et cette digne tête chauve pourvue d'une longue barbe avait une expression de douceur et de sérénité qui contrastait singulièrement avec le caractère rude et quelque peu grossier des deux autres. Au-dessus se trouvait le saint tabernacle fermé aux quatre coins par des grilles de fer. Des fleurs et des rameaux s'enlaçaient amoureusement le long de la petite tour transparente dont le sommet se terminait en forme de cône. Entre les piliers et les rameaux, d'admirables figures représentaient la Passion du Rédempteur, depuis la prière au mont des Oliviers jusqu'à la résurrection. Je demeurai

Le Puits de Nüremberg.

quelque temps immobile et les bras croisés, livré tout entier à mon admiration ; mais, hélas ! je ne pus admirer tout mon saoul, grâce aux instructions pleines de science et de variété que le bedeau se croyait en devoir de me grommeler aux oreilles. Ce digne homme était venu se planter auprès de moi sans que je l'eusse encouragé le moins du monde ; ses paroles ne tarissaient pas ; à chaque instant il se lançait dans des descriptions à perte de vue, et j'avais beau vouloir le retenir, il continuait de plus belle, sans doute parce qu'il s'imaginait que le nombre des pièces qu'il recevrait pour étrennes serait mesuré sur le nombre de ses paroles. Enfin, lorsqu'il trouva que j'avais suffisamment contemplé cette merveille de l'art, il me prit par le bras et me força presque de regarder d'un autre côté une sculpture sur bois, œuvre de Veit Stoss, qui était suspendue à la voûte et représentait l'Annonciation, et de l'autre des vitraux peints qui resplendissaient au soleil des lueurs éclatantes du saphir et de l'émeraude. Ces vitraux, qui représentaient tantôt les visages radieux et célestes de Marie et des anges, tantôt la face réjouie et toute ronde des Burggraves de Zollern, avaient été coloriés par le Stadtmeister Hirschvogel qui, de même que Veit Stoss, était contemporain du fameux Adam Krafft et vivait encore à cette époque. Mais j'avais beau passer en revue toutes ces magnificences et d'autres encore dont le bedeau me faisait un récit pompeux ; j'avais beau disperser çà et là mon

attention, la petite maison du Saint-Sacrement se levait toujours devant mes yeux. Or, comme je retournais avec ardeur de ce côté, mon compagnon se mit à rire sous cape et me demanda si j'avais jamais vu dans l'église de Saint-Sébald le tombeau du bienheureux de ce nom, un œuvre de Vischer; et comme je lui répondis que j'ignorais ce dont il me parlait : — Quels yeux ouvririez-vous alors ! s'écria-t-il; car, il faut que vous le sachiez, Peter Vischer est le premier de tous. Je le regardai avec surprise et crus, Dieu me pardonne, qu'il allait s'emporter. — Eh quoi ! reprit-il, n'avez-vous donc jamais ouï parler du célèbre fondeur Peter Vischer? partout en Allemagne, que dis-je? en Bohême, en Hongrie, en Pologne, sa renommée a pénétré avec ses œuvres. Aucun prince, autant qu'il en est venu à Nüremberg, n'a quitté la ville sans avoir visité l'atelier de Vischer; et plus d'un roi a fait le voyage tout simplement à cause de lui et de ses œuvres. Or un connaisseur tel que vous ne doit pas, en pareille occasion, rester en arrière des têtes couronnées. Qu'est-ce que Adam Krafft si on le compare à Vischer? Pour moi je le laissai dire sans tenir compte de son bavardage.

Le bedeau parlait encore lorsque tout à coup j'entendis retentir des cris de joie; toutes les cloches se mirent à sonner, et des chants religieux s'élevèrent au milieu du bruit des clairons et des cymbales. — Venez vite, monsieur, venez vite, voilà le cortége de saint Sébald qui passe devant notre église. Absorbé comme je l'étais par l'admiration profonde que faisait naître en moi le tabernacle d'Adam Krafft, j'avoue que je ne me sentais guère l'envie de changer de place. — Mais vous ignorez donc que c'est aujourd'hui la fête de saint Sébald, et que la procession est magnifique? reprit le bedeau qui brûlait du désir de tout voir et cependant ne se souciait pas de s'éloigner de moi au moment de toucher la récompense de ses bons offices. Il ne fallait rien moins qu'un intérêt aussi puissant pour réprimer un peu dans le cœur de ce digne homme la curiosité qui l'envahissait; il se remuait, rôdait, bondissait et dansait autour de moi sur ses petites jambes de fuseau où l'inquiétude enfonçait mille aiguilles. Il faisait quelques pas et revenait soudain tout essoufflé auprès de moi; car si d'un côté il voyait des chasubles de damas, des cierges enflammés, des châsses enrichies d'or et de pierreries, de l'autre il entendait s'entrechoquer de petites pièces de monnaie qui représentaient à ses yeux tout un grand jour de promenade et de loisir, et le soir de larges libations, assis entre sa femme et le joyeux sonneur de cloches, son compère, spectacle qui, pour être un peu plus matériel que l'autre, n'en était pas moins agréable à son cœur. La curiosité et l'intérêt se disputaient cet homme comme auraient fait deux génies; l'une le tirait à droite, l'autre à gauche, et le pauvre diable ne savait où donner de la tête.

— Monsieur, s'écria-t-il enfin d'une voix suppliante à la fois et convaincue, monsieur, de grâce suivez-moi ! j'oubliais de vous dire qu'il y a là-bas, sous le portail, de nouveaux chefs-d'œuvre d'Adam Krafft dont vous serez fanatique, je suis sûr, et qu'il m'importe de vous faire connaître en détail. Le moyen de ne pas céder à tant de persuasion et de volonté? J'obéis. Du moins cette fois je n'eus pas à m'en repentir; je vis passer les plus ravissantes jeunes filles et les jeunes gens les plus beaux, tous vêtus de costumes étranges et variés. Là, comme partout à Nüremberg, je retrouvai la main délicate et fine de l'art.

Lorsque nous fûmes arrivés sous le portail la file des prêtres avait déja passé et de droite et de gauche, aussi loin que le regard pouvait s'étendre, flottaient des étendards et flamboyaient des cierges; musique et chants de fête retentissaient de toutes parts; les métiers et les corporations, précédés de leurs bannières respectives, s'avancèrent en groupes variés. Ce qui me frappa d'abord ce fut une troupe de beaux jeunes gens qui représentaient avec dignité les prophètes de l'Ecriture et les saints de la légende. Après eux venait le roi David dans son appareil glorieux, la tiare sur la tête et la harpe dans les mains; sainte Marguerite l'accompagnait, tenant une palme et un dragon; plus loin c'était Ursule et sa suite, une multitude des plus fraîches jeunes filles de la ville. A la droite d'Ursule marchait son pudique fiancé Ætherius, qu'un groupe brillant de cavaliers et de jeunes garçons entourait. Tous ces costumes reproduisaient avec exactitude et magnificence le goût des temps anciens; on eût dit que les vieux cadres de la galerie avaient donné libre carrière à leurs personnages, auxquels ils permettaient, en l'honneur de saint Sébald, patron de la ville, de cheminer jusqu'au soir par les rues et de réjouir les vivants. — Quelle est donc cette jeune fille et quel est ce jeune garçon? demandai-je au bedeau qui grommelait dévotement ses patenôtres. — Celle qui représente Ursule, me répondit-il, est Afra Thücherin, la fille du bourgmestre, et le jeune homme qui marche à côté d'elle, avec le rôle de fiancé, est bien réellement son fiancé, Hans Schaufelin, élève de Dürer. Je connaissais déjà ce jeune homme, et le costume qu'il s'était choisi me donna bonne opinion de son goût. Parmi les compagnes d'Ursule je remarquai une jeune fille adorablement belle; elle était vêtue d'une longue robe rouge recouverte en partie d'une tunique bleue, une véritable figure de madone. Ses yeux bleus se baissaient avec tant de réserve et de chasteté ! les tresses blondes de ses cheveux coulaient si mollement le long de son cou d'ivoire pour inonder le marbre de ses épaules !

Une heure environ plus tard, lorsque la procession eut à peu près défilé, mon guide me fit voir le mont des Oliviers qu'Adam Krafft avait exécuté sur un pilier en saillie au-dessous d'une fenêtre. Le Sauveur priait ardemment au milieu des trois disciples endormis. Une petite lampe veillait là sans cesse. Soit qu'il fallût en accuser la distraction qui me tenait peut-être encore, ou le mérite inférieur de l'œuvre, je ne sentis pour elle qu'une admiration ordinaire. Alors je congédiai le bedeau et revins sur mes pas, comptant suivre la procession qui cheminait solennellement à travers les rues jonchées de feuillage et pénétrer avec elle jusque sous les murs de la cathédrale.

Chemin faisant je pensais à l'étrange variation qui s'était opérée dans mon goût et mon sens pour les arts; en effet, je sortais de l'église de Saint-Laurent et ne me souvenais pas d'y avoir remarqué un seul tableau, moi jadis amateur exclusif et passionné de peinture, moi qui, dans une église, passais indifférent devant les plus célèbres productions de la statuaire et visitais tous les autels l'un après l'autre, m'arrêtant des heures entières devant des toiles admirées cent fois; aussi, je me promis bien de réparer ma faute dans l'église de Saint-Sébald, et lorsque je traversai de nouveau la place du marché je ne jetai qu'un regard furtif sur le puits qui m'avait tant frappé une heure auparavant et ne donnai qu'une attention légère au fronton de l'église, auquel était attaché un crucifix de bronze d'une colossale dimension.

Je pénétrai dans l'église avec peine; toute la ville était sur la place; un évêque se tenait au maître-autel et disait

la messe. Je passai rapidement devant les tapisseries et les tentures qui recouvraient les murailles et représentaient les miracles les plus populaires de la vie de saint Sébald. Une force magnétique m'entraînait vers la chapelle où, dans un appareil splendide, reposaient au milieu de la cathédrale les os canonisés du patron de la ville; sur le socle du monument on pouvait lire l'inscription suivante :

« Pierre Vischer, né à Nüremberg, avec l'aide de ses fils et de tous les gens pieux, a construit cette œuvre pour la gloire du Dieu tout-puissant et l'honneur de saint Sébald, prince du Paradis. »

Dans ces paroles si simples, si touchantes, si noblement inspirées, il y a tout l'art catholique du moyen-âge, cet art d'association qui produit et ne se nomme pas. En ces temps de foi et d'unité, l'artiste est l'ouvrier de Dieu; il travaille à la journée, et quand sa tâche est accomplie s'endort dans le sein du maître, laissant son œuvre à la terre qui ne le connaît pas. De nos jours il en est autrement, le nom envahit toutes choses; on ne fait plus une œuvre pur une idée, mais pour son propre nom, et, comme cela arrive toujours dans les époques de doute et de décadence, la vanité est la dernière flamme qui réchauffe par intervalles le cadavre de l'art. Après tout, la vanité est peut-être, elle aussi, une religion, la religion de l'individu, la dernière où l'humanité s'enferme avant de mourir. La vanité, c'est la croyance à soi-même, comme la foi pure et divine est la croyance en Dieu. L'homme croit en lui quand il a cessé de croire en Dieu, et plus une œuvre est mesquine, plus la vanité s'y montre effrontément. Sait-on qui a bâti les cathédrales de Cologne, de Strasbourg et d'Amiens? Les tailleurs de pierre du moyen-âge ne se nommaient pas, ou bien, s'ils se nommaient, c'était pour faire comme Pierre Vischer, le fondeur de Nüremberg. Voyez cet homme! il associe à son œuvre non-seulement sa famille, mais encore tous les gens pieux de l'Allemagne; quiconque l'a aidé par ses prières ou ses aumônes a fait autant que lui qui a conçu l'idée admirable de ce monument et taillé ces figures sans nombre! Sa gloire le remplit de confusion. Plus il est grand, plus il baisse la tête et s'enfonce dans l'humanité dont il aime la tristesse, les douleurs et les espérances. Il ne veut pas que son nom soit un soleil qui brille seul au firmament de son œuvre; tout au plus s'il lui accorde d'être une étoile perdue au milieu d'une myriade d'autres étoiles, sorte de voie lactée qui erre autour d'elle pour l'étouffer un jour s'il lui prenait fantaisie de jeter des rayons frivoles ou de trop orgueilleuses lueurs. Et cela devait être ainsi. L'Eglise catholique est la maison de Dieu; là tout parle de lui, tout exalte sa gloire, tout est plein de sa majesté; dès que l'artiste vient suspendre son œuvre aux murailles du chœur, son œuvre cesse de lui appartenir. La cathédrale n'est pas un musée où l'on puisse lire au bas des tableaux, ici Raphaël, là Rubens, plus loin Michel-Ange; non; l'unité chrétienne en dispose autrement. Quelle que soit l'œuvre d'art, pareille à la jeune fille qui se voue au Seigneur, elle perd son nom de famille dès qu'elle entre dans le saint lieu. Aussi, lorsqu'une douce et céleste musique tombe des hauteurs de la nef comme une fraîche rosée, la foule agenouillée s'émeut à cette suave harmonie et l'écoute avec ravissement, comme si elle sortait de ces groupes d'archanges rangés le long des murs et tout enveloppés des vapeurs de l'encensoir, et si dans ce moment vous veniez dire à la multitude : Tous ces beaux chérubins ne volent pas, ces vierges sont immobiles et silencieuses sur leur toile, j'ai vu cette sainte madone dans l'atelier de Raphaël et c'était la Fornarina qui posait devant lui, que de rêves divins, que de saintes extases vous troubleriez encore aujourd'hui! Et je dis aujourd'hui, car si dans un temps de dogme et de croyance vous aviez élevé la voix pour prêcher d'aussi tristes paroles, le peuple se serait signé pour se préserver de l'esprit de démence dont il vous aurait cru possédé. Certes, s'il est un lieu sur la terre où l'idée d'association ait des échos partout, il faut en convenir, c'est la cathédrale; il est impossible de rester un instant à genoux sous la nef sans que cette idée vous pénètre par tous les pores; là tous les arts chantent harmonieusement ou resplendissent comme les rayons visibles d'une unité spirituelle et saisissable à la seule intelligence; et, certes, si c'est l'homme qui a fait la cathédrale, qu'on ne l'accuse pas d'avoir fondu ces cloches pour se glorifier lui-même, d'avoir taillé ces voûtes pour y faire sonner ses propres louanges; car, quelle que soit la voix qui s'élève au sanctuaire, elle dit toujours Dieu! Dieu! quand elle vient frapper les tuyaux métalliques de l'orgue; Dieu! quand elle glisse en fuyant sur les saintes peintures; Dieu! quand elle se perd dans les hauteurs de la nef. Mais je m'aperçois que je suis étrangement sorti de mon sujet; je m'arrête, un peu tard peut-être. Il me semble voir le lecteur positif fixer sur moi ses deux petits yeux rouges de colère, et me dire : — A quoi penses-tu donc? comment, tu me promets de me conduire par la main devant toutes les merveilles de Nüremberg, et voilà que dans le plus beau moment tu m'échappes et vas te perdre je ne sais où, dans les nuages de la philosophie. Les choses que tu me contes là peuvent être bonnes à entendre l'hiver, au coin du feu, quand on est bien décidé à ne pas sortir de la soirée; mais aujourd'hui ce n'est pas là ce que je te demande : que m'importe à moi que Pierre Vischer ait entouré son nom du nom de ses enfants! il avait ses raisons pour en agir ainsi; pour moi, je ne suis pas d'humeur à m'en soucier; ce que je veux connaître c'est la disposition et l'ordonnance du monument de saint Sébald dont tu ne me parles plus depuis une heure.

Des piliers taillés avec beaucoup d'art supportaient à la naissance de la voûte des arceaux délicats; tout auprès se tenaient les Apôtres, véritables soutiens de la sainte Eglise. Dans les intervalles des piliers, montaient, en forme de colonnes des chandeliers qui aidaient puissamment à soutenir l'édifice. Trois tourelles à jour, ornées de ciselures infinies, couronnaient l'œuvre. Que dire de cette myriade de figurines qui semblaient se mouvoir du haut jusqu'en bas? Parmi elles se trouvait le portrait de Pierre Vischer; le digne maître était là représenté avec son tablier de cuir qu'il portait avec orgueil comme un roi sa pourpre. Une multitude de sujets grotesques et pleins de vie se croisaient sur la plate-forme que portait un escargot rampant. Alors je me souvins du bedeau et de ses longs discours, et j'avoue ici que je reconnus avec quelque confusion qu'il avait dit la vérité. Devant un pareil monument je serais resté toute la journée immobile sans prendre garde à ce qui se passait dans l'église, si, après la messe, la foule ne s'était précipitée de tous côtés vers le tombeau de saint Sébald pour y faire ses dévotions.—Illuminé par ce prodige de l'art, je quittai le sanctuaire; en sortant je vis les statues qui se groupaient sur les murailles de derrière, et représentaient comme de coutume des scènes de la Passion du Christ. Telle était la disposition de ces statues que j'en pouvais voir de l'auberge une partie. Je restai froid devant elles, quoiqu'elles

tussent le produit d'Adam Krafft; je venais de voir le chef-d'œuvre de Pierre Vischer...

De retour à mon logis, je retrouvai mon hôte dans le plus élégant costume de fête qui se puisse voir, un habit vert-pomme sur le dos, un large bouquet à sa boutonnière, et ses flancs ceints d'un tablier plus blanc que la neige; le brave homme se frottait les mains, et sa figure pleine et réjouie s'épanouissait comme une pivoine énorme aux rayons du soleil de midi. Du plus loin qu'il m'aperçut: — Vous arrivez à l'heure, monsieur! s'écria-t-il, on va servir. Alors il me conduisit dans son jardin où l'on dînait sous les arbres en fleurs. Les bourgeois les plus considérables de la ville s'étaient réunis à table, et les curieux ne manquaient pas, car le jour de saint Sébald le peuple est admis à prendre sa part du repas des riches. Parmi les hôtes, je retrouvai Paumgartner qui m'offrit une place entre lui et le conseiller Paulus Volkamer, homme d'un abord quelque peu rude et désagréable. Je me répandis en paroles d'admiration sur les merveilles qui dans la journée avaient défilé en si grand nombre devant mes yeux. Volkamer me demanda si j'avais vu la fenêtre dont il avait fait présent à l'église de Saint-Laurent, et parut s'étonner au plus haut degré de ce que je n'admirais pas cette fenêtre au-dessus de toute chose. On parla beaucoup de Nüremberg, et mes voisins semblaient trouver autant de plaisir à me raconter les beautés, les trésors et les priviléges de leur ville, que j'en avais, moi, à les entendre. La musique des montagnards de Bohême vint bientôt augmenter l'ivresse du festin; on les écoutait avec bonheur, et, sitôt qu'ils avaient fini, chacun s'empressait autour d'eux; c'était à qui remplirait de vin rouge la coupe des hommes et de provisions le tablier des femmes; les riches trinquaient franchement avec les pauvres, et dans tous les gestes éclatait une cordialité sincère et de bon aloi, une cordialité pleine de larmes, de sourires, d'embrassements, et dont les premières fumées du vin et les rayons d'un soleil de printemps rendaient quelquefois l'expression digne du pinceau de Téniers ou de Van Eick.

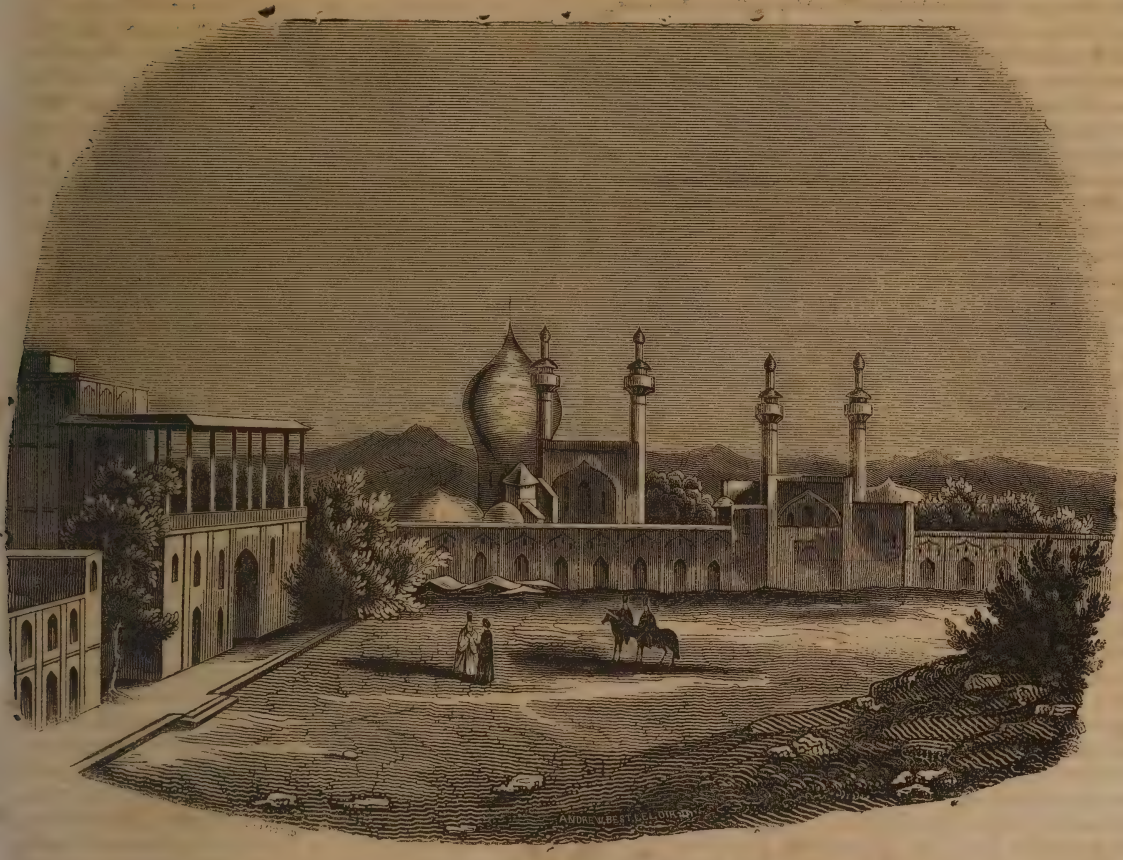
HENRY BLAZE.

M. HENRI BLAZE continuera de publier, sous le même titre et dans le même cadre, une série d'études sur les choses, les hommes et les villes de l'Allemagne au seizième siècle. L'époque qu'il a choisie embrasse le grand mouvement opéré dans l'art, depuis *Wilhelm de Cologne* jusqu'à la suite innombrable de peintres qui sont venus aboutir à l'école flamande. Il n'exceptera de ce travail, ni les ciseleurs, ni les graveurs, ni les peintres de vitraux, dont la vie, pour avoir été jusqu'à présent obscure et presque inconnue, n'en est ni moins curieuse, ni moins digne d'intérêt.

Pierre Vischer,
D'après une statuette du Tabernacle du Saint-Sacrement.

VOYAGES.

QUELQUES DÉTAILS SUR LA VILLE D'ISPAHAN (1).



La principale place d'Ispahan.

Ier. Détails historiques.

Ispahan, Isfahan ou Spahawn (car, comme la plupart des noms orientaux, les Européens l'écrivent de différentes manières), ville principale de la province persane d'Irak, et pendant plusieurs siècles capitale de toute la monarchie, fut longtemps distinguée par son opulence et sa splendeur dans une région qui a toujours été remarquable par la richesse et la magnificence de ses cités. Elle est maintenant bien déchue de la grandeur dont elle jouissait alors; elle a cessé d'être résidence royale, et ses rues n'offrent plus ce tableau de prospérité qui les caractérisait dans les jours de sa puissance. Cependant elle est encore la ville de Perse la plus peuplée, et même dans sa désolation actuelle elle peut exciter l'intérêt et l'admiration du voyageur.

L'origine d'Ispahan ne peut être connue que d'une manière. Quelques-uns supposent que cette ville s'éleva sur les ruines d'Hécatompolos, métropole de l'ancien royaume des Parthes, tandis que d'autres l'identifient avec l'Aspadana du géographe Ptolémée; il en est question dans l'histoire au commencement de l'ère chrétienne. Elle devint une place importante sous le gouvernement des califes de Bagdad, qui conquirent la Perse bientôt après la naissance du mahométisme, et forcèrent ses habitants d'embrasser cette religion. Quand Timour, ou Tamerlan, envahit la Perse, Ispahan se rendit dès qu'il fut venu camper devant elle; le vainqueur, apaisé par cette prompte soumission, épargna la ville, mais imposa une forte contribution à ses habitants. Un accident changea malheureusement sa destinée. On prit pour une alarme le son d'un tambour qu'un jeune forgeron battait pour s'amuser; les citoyens assemblés en grand nombre, se communiquant les uns aux autres leurs réflexions sur les malheurs que leur causait leur assujétissement, s'excitèrent mutuellement à un tel point qu'ils résolurent de fondre aussitôt sur leurs oppresseurs. Avant le jour, ils

(1) Voir tome troisième du *Musée des Familles*, page 181, un premier article sur la Perse.

de 3,000 Tartares, qui avaient pris leurs quartiers dans la ville, furent tués ; les portes furent fermées pour prévenir un assaut immédiat, car on ne pouvait espérer de se défendre quelque temps avec avantage. La rage de Timour, en apprenant le destin de ses soldats, ne connut point de bornes ; il ne voulut écouter aucunes propositions de capitulation, et Ispahan fut condamnée à offrir aux villes qui oseraient lui résister dans le cours de ses conquêtes un exemple terrible du sort qui les attendait. Les infortunés habitants surent bientôt à quoi ils devaient s'attendre, et le désespoir augmenta la force de leur résistance. Mais tous leurs efforts furent vains ; les murailles furent emportées d'assaut, et le cruel conquérant, non content de permettre le meurtre et le pillage, ordonna à chacun de ses soldats de lui apporter un certain nombre de têtes. Il n'y en eut pas moins de 70,000 amoncelées en pyramides comme monuments de cette féroce vengeance ; il fut impossible de supputer le nombre de tous les morts.

Cet événement, qui arriva en 1387, est rappelé par Tamerlan dans ses Instituts ou Mémoires, avec une concision caractéristique. « Je conquis, dit-il, la ville d'Ispahan, et je me fiai au peuple d'Ispahan ; je laissai le château entre leurs mains, et ils se révoltèrent, et ils tuèrent le darogah que je leur avais donné et 3,000 de mes soldats ; aussi ordonnai-je le massacre général des habitants d'Ispahan. »

Le monarque le plus célèbre qui soit jamais monté sur le trône de Perse est Shah-Abbas-le-Grand, qui régna depuis 1585 jusqu'à 1628. Son nom est un de ceux que la mémoire de ses compatriotes a conservés en petit nombre. Il occupe dans leurs histoires la même place que le calife Aroun-al-Raschild dans les contes des Arabes. La voix publique lui attribue la construction de tous les ponts, les caravansérails, et les palais qui existent dans ses Etats, et il est en effet l'auteur de toutes les améliorations qui ont été faites à cette époque. Il fut particulièrement le bienfaiteur d'Ispahan ; il fixa la capitale de ses Etats dans cette cité, dont la population fut plus que doublée pendant son règne. La principale mosquée, le superbe palais de Chehel-Sitoon, les belles avenues et les palais appelés les Chaharbabh ou les Quatre-Jardins, le pont principal sur la rivière de Zeinderood et plusieurs des plus beaux palais de la ville et des faubourgs, doivent leur origine à ce souverain. On a une description minutieuse de ces ouvrages par un voyageur français, Jean Chardin, qui visita la Perse à différentes époques, entre 1664 et 1677 ; mais l'esquisse suivante, due à la plume de sir Robert Ker Porter, est plus propre qu'une description détaillée à donner une image fidèle et animée de l'état de cette ville.

« Durant son règne, près d'un million d'hommes animait ses rues populeuses, et la population, également florissante de plus de quatorze villages de son voisinage, fournissait par son travail tous les marchés de cette grande cité. Ses bazars étaient pleins de marchandises de toutes les parties du globe, mêlées aux ballots des riches productions de ses célèbres manufactures. L'industrie, l'activité, le commerce régnaient dans toute la ville. Les caravansérails recevaient en foule les marchands et les trésors de l'Europe et de l'Asie, tandis que la cour du grand Shah-Abbas était le rendez-vous des ambassadeurs des plus grands royaumes de l'Orient, et même de l'Occident. Les voyageurs s'y rendaient de toutes parts pour admirer sa splendeur et jouir de la gracieuse réception que son monarque accordait aux savants de toutes les contrées et de toutes les religions. « Il donna aux mosquées la splendeur des palais, et ses « jardins, ouverts à tout son peuple, retentissaient de « fêtes et de réjouissances. »

Ce fut dans l'année 1722, sous le règne de Shah, sultan Hussein, que Mahmoud, chef d'une tribu connue sous le nom d'Affghans, ayant défait l'armée persane en bataille rangée, s'avança pour attaquer Ispahan. La consternation qui régna dans la ville fut extrême ; le roi assembla un conseil dans lequel il fut décidé qu'il resterait dans sa capitale et qu'on se préparerait à la défendre. On fit de nouvelles levées, on répara les parties des murailles qui tombaient en ruines, on forma des retranchements sur les points les plus exposés, et on prit un soin particulier de fortifier les ponts qui établissent des communications entre la partie d'Ispahan située sur le rivage septentrional de la Zeinderood, et le faubourg situé sur le bord méridional de cette même rivière.

Mais la faiblesse de Shah et l'incapacité de ses ministres rendirent toutes ces ressources inutiles. Une colonie d'Arméniens, qui était parvenue à un haut degré de prospérité, grâces aux soins paternels du grand Shah-Abbas et de ses premiers successeurs, habitait le faubourg de Julfa ; cependant, depuis quelques années tout cela avait changé et on leur avait fait souffrir mille persécutions. La bravoure de ces marchands chrétiens était bien connue, et maintenant que le danger menaçait leur souverain, personne ne les surpassait en zèle à son égard ; mais les Persans, songeant à l'oppression dans laquelle ils les avaient tenus et se méfiant toujours de ceux qu'ils avaient maltraités, résolurent de les désarmer. On engagea le roi à déclarer qu'il avait plus de confiance dans la valeur et la loyauté des Arméniens que dans celles d'aucuns de ses sujets, et qu'il leur confierait la garde de sa personne royale ; mais lorsque, conformément à ses ordres, ils parurent devant le palais, on leur ordonna de déposer leurs armes et de partir. Julfa, privé de ses moyens de défense, ne put résister longtemps à l'assaut des Affghans, et les braves Arméniens furent forcés de capituler à des conditions très dures. Mahmoud commença alors ses opérations contre Ispahan elle-même ; mais une attaque qu'il entreprit contre un des principaux ponts n'ayant pas réussi, il fit des propositions de paix. On les rejeta, et le cruel Affghan s'occupa tout le mois suivant à ravager les environs de la ville. Il recommença alors l'attaque, et ayant emporté un des ponts, répandit ses troupes autour de la ville, se fiant pour sa réduction à la famine qui avait commencé à se faire sentir dès sa première attaque. Ses espérances furent justifiées ; la disette était devenue si grande qu'elle excitait dans Ispahan des séditions continuelles ; le malheureux Shah envoya une députation à Mahmoud, offrant d'accepter les conditions qu'il avait d'abord rejetées. « Le roi de Perse, répondit le fier « Affghan, ne m'offre rien dont il puisse disposer. Toute « sa famille et lui-même sont en mon pouvoir, et il n'est « plus maître des trois provinces qu'il désire si généreu- « sement me donner. C'est le destin de l'empire entier « qui doit être décidé entre nous. »

Le sort des habitants devint alors tout-à-fait sans espoir, mais la politique inhumaine de Mahmoud le conduisit à traîner le siége en longueur. Son armée n'était pas considérable, et il eût exposé sa sûreté en entrant dans la ville tandis que les Persans le surpassaient encore d'un si grand nombre. Il décida que beaucoup des malheureux citoyens mourraient de faim avant qu'il signât le traité. « Quelle âme pourrait réfléchir sans horreur, dit le vieux « voyageur Jonas Hanway, aux circonstances affreuses de

« la famine causée par cette conduite artificieuse! Au « mois d'août, les chevaux, les mulets et les autres bêtes « de somme, étaient devenus si chers que le roi, les prin- « cipaux seigneurs et les plus riches habitants pouvaient « seuls s'en procurer. Malgré l'aversion que les Persans « ont conçue, par un motif religieux, contre les chiens « et quelques autres animaux qu'ils regardent comme « immondes, tous ceux qu'ils avaient furent consommés « en peu de jours. Le peuple se nourrit après d'écorces « et de feuilles d'arbres, de cuir amolli dans de l'eau « bouillante; mais quand cette triste ressource fut épuisée, « il ne leur resta plus d'autre nourriture que la chair « humaine. Quel pinceau pourrait décrire leurs yeux « caves, leurs genoux tremblants, leurs corps décharnés! « Les rues, les places publiques, les jardins même du « palais, étaient encombrés de corps morts que personne « n'avait le courage d'ensevelir. L'eau de la Zeinderood « était si corrompue par le nombre de cadavres qu'on y « avait jetés, qu'elle n'était point potable. Dans un climat « moins sain l'air eût été infecté et la peste eût détruit « sans doute le petit nombre d'habitants qui survivaient. »

Cette misère dura deux mois entiers. Enfin, le 21 octobre, le roi, vêtu de deuil, sortit de son palais et traversa les principales rues d'Ispahan, déplorant à haute voix les malheurs de son règne. Le lendemain, il abdiqua le trône et quitta la ville pour se rendre au camp des Affghans, suivi par quelques-uns de ses nobles et de 300 hommes de ses troupes. « Ils s'avancèrent lentement, dit Hanway, « les yeux fixés sur la terre; le petit nombre d'habitants « qui eut la force de voir cette triste cavalcade exprima « sa douleur par un sombre silence, qui présageait les « funestes effets de ce malheureux événement. »

En conséquence de la crainte que Mahmoud conservait toujours que la puissance de son armée ne fût surpassée, l'année suivante fut marquée par un horrible massacre des Persans qui habitaient Ispahan. Mais en 1729 la ville fut prise par les troupes du célèbre Nadir, qui chassa les Affghans et monta ensuite sur le trône de Perse. Dans les nombreuses convulsions qui ont déchiré l'empire de Perse depuis cette époque, la ville est tombée successivement entre les mains de différents partis; mais elle ne s'est jamais relevée des calamités qu'elle a souffertes sous le gouvernement des barbares Affghans.

§ II. Situation d'Ispahan.

Ispahan, comme nous l'avons déjà remarqué, est situé au nord de la Zeinderood; ses faubourgs, Julfa et Abbois-Abbord sont au sud. Cette rivière n'est point considérable, excepté au printemps, quand la fonte des neiges qui couvrent les montagnes où elle prend sa source a enflé le volume de ses eaux; mais les fossés, creusés pour l'irrigation de la campagne voisine, la réduisent bientôt en un courant sans importance qui coule dans un lit de pierres en deux ou trois canaux étroits dont chacun n'a pas plus de 30 ou 40 pieds de largeur, et si bas qu'ils sont guéables presque partout; elle sort des montagnes de l'ouest, et on dit qu'après avoir traversé la ville elle est absorbée dans les sables du désert au sud-ouest. Dans le temps de Chardin, Ispahan était une des plus grandes villes du monde, n'ayant pas moins de vingt-quatre milles de circonférence. Le circuit de la ville habitée maintenant excède à peine le quart de cette étendue; elle était autrefois entourée d'une muraille de terre qui fut entièrement détruite par les Affghans. On arrive à cette ville, du côté du sud, par une plaine désolée appelée le Hezzan-Derreh ou les Mille Vallées, qui fut, suivant la tradition persane, le théâtre des combats entre Roostem (espèce d'Hercule persan, la gloire de ses compatriotes) et le Dragon, dont les exhalaisons empestées ont causé, suivant la même tradition, la stérilité qui règne dans ces lieux. Le voyageur venant de Shiraz arrive de ce côté, et c'est sur une éminence située à peu près à cinq milles de la ville qu'il jouit pour la première fois de l'aspect de cette grande métropole; la ville se déploie tout à coup à sa vue avec toute la splendeur de ses dômes étincelants, de ses superbes palais, offrant un tableau d'une magnificence qui semble bien faite pour excuser cette orgueilleuse vanterie des Persans : *Ispahan est la moitié du monde.* Près de là est un petit monument rond, couvert d'une coupole et marqué d'une inscription; on l'appelle la tour du Shatir ou du coureur. Chardin dit que ceux qui aspiraient à entrer au service du roi en cette qualité étaient obligés, comme preuve de leur force et de leur activité, d'accomplir, entre le lever et le coucher du soleil, douze voyages avec retour de la porte du palais à ce monument, ce qui faisait une distance de 120 mille en quatorze heures. Cependant la tradition locale lui attribue l'origine suivante.

Autrefois, un roi de Perse avait promis de donner sa fille en mariage à quiconque courrait à pied devant lui tandis qu'il irait à cheval de Shiraz à Ispahan. Un de ses Shatirs accepta l'offre et avait presque accompli la tâche; mais quand il atteignit l'éminence marquée par la tour, le roi, craignant d'être obligé de retirer sa gageure, eut recours à l'expédient de laisser tomber son fouet; le corps de cet homme était tellement entouré de ligatures, et dans un tel état d'excitation, que la mort aurait immédiatement suivi l'instant où il se serait arrêté. Il le savait; et, imaginant de ramasser le fouet avec son pied, il le porta à sa main et le présenta ainsi à son maître. Le monarque plus alarmé que jamais jeta son anneau; le pauvre Shatir vit que sa sentence était prononcée; il s'y soumit courageusement, et s'écriant : « O roi! vous avez manqué à votre parole; cependant je vous montrerai ma soumission jusqu'à la fin, » il s'arrêta, ramassa l'anneau, et expira.

En approchant d'Ispahan, l'impression produite par le premier aspect de cette capitale s'efface peu à peu. Son état de désolation ne peut être remarqué à quelque distance; car les bosquets, les vergers, les avenues qui abondent dans cette ville, cachent ses nombreuses ruines et laissent voir seulement ses monuments les plus élevés, les mosquées et les palais; mais c'est un triste spectacle que celui qui s'offre aux yeux du voyageur, quand il arrive près de ce qui est aujourd'hui la ville et traverse de longs espaces déserts, couverts de maisons plus ou moins ruinées, parmi lesquelles on découvre à de grandes distances quelques séjours encore habités. « On « pourrait supposer, dit M. Morier, que la malédiction de « Dieu s'est étendue sur plusieurs parties de cette ville, « comme sur Babylone; les maisons, les bazars, les mos- « quées, les palais, des rues entières, sont tombés dans un « total abandon, et j'ai souvent traversé plusieurs milles « sans rencontrer une créature vivante, si ce n'est quel- « quefois un chacal qui se montrait entre les murailles, « ou un renard qui rentrait à son terrier. »

§ III. Description.

Les rues d'Ispahan ne diffèrent pas beaucoup de celles des autres villes de Perse, mais elles ont fort peu de ressemblance avec celles des capitales européennes. Elles

sont, pour la plupart, étroites, crottées, tortueuses; l'air y est fort épais. Toutes les boutiques se trouvent dans les bazars, qui sont les endroits les plus agréables pour les étrangers, et d'une étendue si grande qu'on peut y faire toujours à couvert près de deux ou trois milles. « Les scènes qui nous sont devenues si familières dans les « *Mille et Une Nuits*, dit M. Morier, se trouvent ici réa- « lisées en grand nombre. Le jeune marchand chrétien, « la dame de qualité, suivie de son eunuque ou d'une es- « clave, le médecin juif, le dalal ou crieur public, le bar- « bier alnascan, assis le dos contre le mur dans une très « petite boutique, enfin chacun de ces caractères s'y ren- « contre journellement. »

Les boutiques sont seulement destinées à recevoir les marchandises du commerçant, qui retourne chaque soir à son habitation dans une autre partie de la ville.

La principale place d'Ispahan est le Maidan-Shah, qui était autrefois entourée de boutiques et regardée comme un des principaux ornements de cette grande cité; sa longueur est d'environ 2,600 pieds et sa largeur de 700. Chaque côté présente une double rangée d'arcades et est orné d'un édifice remarquable par sa grandeur ou par sa structure. Le bâtiment terminé par un dôme, qui se trouve au nord-est du quadrangle, est la mosquée de Loof-Allah; celui qui est situé au sud-est, est Mesjed-Shah, superbe édifice bâti par Shah-Abbas-le-Grand; la grande porte, ou plutôt la tour d'entrée du bazar royal, est au nord-ouest. On voit au sud-ouest l'Ali-Capi ou porte d'Ali. Immédiatement au-dessus de cette porte est une grande chambre, ouverte sur tous les points, excepté un seul. Du côté le plus proche de la balustrade qui fait face à la place, une plate-forme élevée marque l'endroit où le grand Shah-Abbas faisait autrefois placer son trône, soit pour passer la revue de ses troupes qui galopaient et s'escarmouchaient au-dessous de lui, soit pour assister aux combats d'animaux féroces, ou contempler son peuple se livrant à ses jeux favoris et déployant à l'envi sa force et son agilité sous les yeux de son souverain. Du faîte de cet édifice on jouit d'une vue très étendue de la ville, mais le spectateur en est peut-être trop près. Ce devait être un magnifique tableau dans les jours de sa prospérité; ce n'est plus qu'un aspect attristant, maintenant qu'elle n'offre qu'un amas énorme de ruines tombant en poussière, qui semblent ne subsister encore que pour attester sa grandeur passée et sa présente désolation.

Les maisons d'Ispahan se composent d'un seul étage et ont rarement des fenêtres sur la rue, ce qui donne généralement à ces dernières un aspect triste et monotone. Elles sont terminées en plate-forme et construites en briques; elles ont chacune une petite cour entourée d'une haute muraille, et sur laquelle ouvrent la plupart des appartements, fermés seulement d'un rideau qu'on laisse tomber quand ils ne sont pas habités. Mais si les habitations ont peu de hauteur, elles sont composées de tant de parties différentes que la moindre d'entre elles couvre une étendue considérable de terre. Il n'y a ordinairement qu'une seule entrée, par une porte dont l'apparence répond au rang et à la condition du propriétaire. La porte d'un pauvre homme a à peine trois pieds de haut, et on nous a dit que cela était une mesure de précaution, pour empêcher les serviteurs des grands d'y entrer à cheval, ce qu'ils feraient sans scrupule lorsqu'ils sont en train de commettre quelque acte d'oppression. Les maisons des nobles et des officiers publics sont généralement magnifiques et peuvent aller de pair avec quelques uns des palais du monarque. La cour dans laquelle ouvre la porte extérieure est grande, distribuée en allées dont les côtés sont ornés de fleurs, et que rafraîchissent des fontaines. Les principaux appartements de la maison, habités par les hommes, donnent sur cette cour; autour d'une petite cour adjacente, mais entièrement séparée de la première, sont les appartements intérieurs occupés par les femmes. A Ispahan presque toutes les maisons de quelque importance ont un jardin, ce qui, en ajoutant à la beauté et à la salubrité de la ville, doit beaucoup augmenter son étendue et rendre croyable cette assertion de Chardin, que dans les jours de sa prospérité ses murailles avaient vingt-quatre milles de circonférence.

§ IV. Edifices.

Un des plus beaux monuments d'Ispahan est le Chahar-Bagh ou les Quatre-Jardins, superbe avenue qui a 3,000 pas de long sur 70 de large, qui s'étend de chaque côté de la Zeinderood, et vient joindre par une pente douce les deux extrémités du pont principal qui traverse cette rivière. Elle est plantée de doubles rangées de superbes *chenars*, espece de sycomore dont la verdure ressemble à celle du platane, et que les Persans aiment beaucoup. Sur ces bords ont été élevés un grand nombre de palais particuliers qui, quoique inhabités depuis plus d'un siècle, contribuent encore à la beauté de la ville. Le style de leur architecture, leger et agréable à l'œil, n'est ni régulier, ni imposant; leur situation leur donne à quelque distance un aspect très pittoresque. Les jardins qui sont situés de chaque côté de cette avenue sont forts beaux, et appelés par les Persans Hesht-Behest, les huit paradis. Ils sont partagés par des allées régulières ombragées de chenars hauts et touffus, entremêlés d'arbres fruitiers, et de tous les arbrisseaux qui fleurissent dans ce beau climat. Des canaux coulent le long de ces avenues et se terminent par un grand bassin de marbre orné de fontaines jaillissantes. L'effet silencieux de ces belles promenades reçoit encore un nouveau charme des brillants palais qui ornent cet endroit charmant, et qu'on aperçoit de temps en temps à travers le feuillage.

Le plus beau palais d'Ispahan est le Thehel-Sitson, ou palais des quarante piliers, qui fut construit, comme nous l'avons déjà observé, par Shah-Abbas-le-Grand. Il est situé au milieu d'une place immense, plantée de magnifiques chenars et entrecoupée de plusieurs canaux. Devant cette place s'étend une immense pièce d'eau au bout de laquelle on voit le palais s'élever avec une beauté et une noblesse, disent les nationaux, que la force du langage et l'exactitude du pinceau ne sauraient décrire. Toute la façade du palais donne sur le jardin; le toit est soutenu par des colonnes de quarante pieds de haut, dont chacune s'élance entre quatre lions de marbre blanc; les fûts des colonnes qui s'élèvent de ces bases extraordinaires sont couverts d'arabesques formés par des glaces, des dorures, des peintures; les uns s'entrelacent en spirale, d'autres forment en serpentant des guirlandes dorées, des losanges; des étoiles enfin obéissent aux caprices d'une main-d'œuvre habile. Le plafond est décoré dans le même genre, ses ornements sont encore d'un éclat et d'une fraîcheur admirables; le plancher est couvert d'un tapis tissu des plus riches matériaux, et qui date de la même époque que l'édifice. On ne fait plus rien maintenant qui puisse lui être comparé. Un passage voûté conduit de ce salon dans une salle immense, où l'on

prodigua, dit-on, d'une manière incroyable tous les travaux, tous les caprices et l'or de l'Orient. Les murs de cette salle de banquet, car le genre de ses ornements indique que telle était sa destination, sont embellis par six grandes peintures qui, quoique dessinées sans la moindre idée de perspective, et ridicules à plus d'un égard, ne laissent pas que d'avoir une grande valeur comme monuments des mœurs du siècle dans lequel elles furent exécutées, des personnages dont elles furent destinées à perpétuer la mémoire, enfin des costumes des différentes nations qui se trouvent réunies dans les fêtes ou les combats qu'elles représentent.

Beaucoup de palais qui existaient dans le temps de Chardin sont encore entiers, et quelques nouveaux ont été érigés dans le siècle présent, par les ordres d'un gouverneur d'Ispahan qui, s'étant élevé de l'humble condition de petit boutiquier au rang d'un des ministres du roi, fut infatigable dans ses efforts pour améliorer le sort de sa ville natale. Peu de bâtiments peuvent produire plus d'effet que quelques-uns de ces palais. La principale chambre ou salle de la façade est généralement ouverte, soutenue par des piliers qui sont dorés et sculptés avec un art exquis, tandis que les glaces des fenêtres par lesquelles elle reçoit une lumière douce sont chargées d'une immense variété de couleurs. Devant chacun de ces palais est un large espace, avec une fontaine, près de laquelle les domestiques se tiennent pour savoir les regards et les paroles de leur maître, qui s'assied près d'une des fenêtres.

Dans le temps de Chardin les murs d'Ispahan ne renfermaient pas moins de cent soixante-deux mosquées et quarante-huit colléges, dont la plupart existent encore et ont été plus ou moins dévastés. La mosquée principale est la Mesjed-Shah, ou mosquée royale, qui fut construite par Shah-Abbas-le-Grand, et dédiée à Mehedi, un des douze imans, un des descendants de Mahomet. On raconte que le roi, ne pouvant terminer ce monument faute de matériaux, proposa de dépouiller une des mosquées alors existantes, et qui tenait le premier rang parmi les édifices sacrés de la ville; il fut cependant détourné de ce dessein par les arguments des prêtres, qui lui représentèrent que s'il désirait assurer une longue durée à son nouveau temple, il ne devait point démolir les ouvrages de ses prédécesseurs pour le terminer, de peur que ses successeurs ne se crussent autorisés à traiter les siens de même dans des vues semblables.

L'entrée extérieure de cette mosquée est un grand portique qui occupe le centre du côté sud-est de la place royale. Elle a de chaque côté un minaret fort élevé avec une galerie ouverte au sommet. La porte est au centre, fermée par deux battants de douze pieds de large sur une hauteur proportionnée, ornés de plaques d'argent pur, qui sont marquées d'inscriptions tirées du Koran et entourées d'ornements en relief. Cette superbe entrée, en travers de laquelle on a jeté une chaîne de fer pour empêcher les chevaux et le bétail d'en approcher, conduit à la grande cour de la mosquée, au bout de laquelle s'élève le corps de l'édifice, surmonté d'un dôme qui est regardé comme un des plus beaux monuments de l'architecture persane. Il est construit, ainsi que les rangs nombreux d'édifices qui entourent cette cour, en pierres de taille revêtues de tuiles polies, et richement ornées dans le genre de la laque, portant aussi des inscriptions du Koran. L'intérieur de la mosquée est magnifiquement décoré et d'une grandeur imposante.

La mosquée de Loof-Allah, qui occupe le côté nord-est de la place, est un édifice plus simple que la Mesjed-Shah; mais la main-d'œuvre, soit dans la maçonnerie solide, soit dans les décorations élégantes et légères, est d'un genre supérieur. Le marbre de Tabreez, si célèbre par sa belle teinte jaune et sa transparence, est employé en blocs énormes et parfaitement polis; en différentes parties de l'édifice, les murs intérieurs et le plafond du dôme sont décorés dans le style de ce pays. Les façades extérieures, les portails, la voûte de la porte sont couverts de tuiles polies, et marquées, suivant la pratique ordinaire, de différentes inscriptions.

Le plus remarquable de tous les colléges est celui qui est connu sous le nom de Meddresse-Seddah. Son entrée est très belle; un portique imposant enrichi de colonnes torses conduit à deux portes énormes, faites d'airain et ornées d'argent pur comme celles de la mosquée royale; leur surface est intérieurement sculptée et embellie de fleurs et de versets du Koran. Les portes ouvrent dans un vestibule dont le toit se termine en dôme et qui conduit à la cour spacieuse du collége; cette dernière est plantée de fleurs et ombragée par des rangées d'arbres fort élevés. Le côté droit est occupé par la mosquée qui est encore un bel édifice, surmonté d'un dôme, et dont deux minarets embellissent la façade; l'intérieur est parsemé de tuiles bigarrées sur lesquelles les invocations à Mahomet et les versets du Koran sont répandus à profusion. Les autres côtés de la cour sont occupés, l'un par un superbe portique, les deux autres par les chambres des étudiants, douze dans chaque façade, divisées en deux étages. « Ces appartements sont de petites cellules carrées, couvertes de tapis, et me parurent, dit M. Morier, admirablement calculées pour l'étude; en effet la solitude et la tranquillité de ce collége, la beauté et la sérénité du climat, la verdure et l'eau des cours, se seraient unies pour constituer à mes yeux un sanctuaire pour la science et une pépinière pour les savants, si c'eût été dans tout autrepays. » Quand Sir Robert Ker-Porter visita Ispahan, il y avait à peu près cent étudiants habitant ce collége; ils reçoivent leur éducation sans aucun frais, le Moellah ou professeur qui les instruit étant payé par le gouvernement.

§ V. Habitants.

La population d'Ispahan fut autrefois très considérable. Dans le temps de Chardin, la plus haute estimation la portait à 1,100,000 individus; ce nombre se trouvait réduit par un calcul plus raisonnable à 600,000. On trouve une grande différence avec les calculs des écrivains modernes. Suivant Olivier, le nombre des habitants était tombé en 1776 à 50,000; mais grâce au retour de la tranquillité publique, il s'élevait à 100,000 en 1800. M. Morier, dans son premier voyage, porta ses calculs jusqu'à 400,000, parce que le second ministre du roi, né dans cette ville, et qui en avait été longtemps gouverneur, lui avait assuré qu'elle renfermait 80,000 familles; il ajoute cependant que les Persans exagèrent tellement qu'on peut rabattre beaucoup de toutes leurs assertions. Dans un second voyage, son calcul, fondé sur le nombre de moutons tués pour la consommation de la ville, ne s'éleva pas au-delà de 60,000 âmes. M. Kinneir, dans ses Mémoires géographiques, fixe cette population à 200,000 personnes, et cette supputation est regardée comme la plus probable.

Les habitants sont vifs et intelligents, et diffèrent beaucoup par leur extérieur et leur caractère et ceux de

villages environnants. Presque tous les hommes qui sont un peu au-dessus de la dernière condition savent lire et écrire; les artisans et les boutiquiers sont quelquefois aussi familiers avec leurs poètes favoris que les grands seigneurs. Le peuple est en général actif et industrieux, mais on le classe avec celui de quelques villes voisines comme étant d'une poltronnerie remarquable. En effet, les habitants d'Ispahan ont été, de tout temps, plus célèbres comme ouvriers en soie que comme guerriers, et sont regardés aujourd'hui comme les meilleurs manufacturiers et les pires soldats de la Perse.

Quand Nadir-Shah revint en Perse de son invasion dans l'Inde, il publia une proclamation qui permettait à tous ceux qui avaient suivi son armée de retourner dans leurs foyers. On raconte que trente mille d'entre eux, qui étaient d'Ispahan et de quelques autres villes, s'adressèrent au monarque pour obtenir une garde de cent mousquetaires, qui les reconduisissent en sûreté à leurs femmes et à leurs enfants. « Lâches! s'écria Nadir en fureur, je voudrais être encore brigand, pour avoir le plaisir de vous attendre et de vous piller. Mes succès ne sont-ils pas un miracle, dit-il à ceux qui l'entouraient, avec de tels poltrons dans mon camp? »

Les habitants d'Ispahan et les Persans en général sont mahométans, de la secte d'Ali, et sont considérés comme hérétiques par les Turcs et les Arabes qui suivent la doctrine Soonee, qui est celle des partisans d'Omar. Ces deux sectes rivales prirent naissance comme nous allons le raconter. A la mort de Mahomet, Ali son gendre et Abubekre son beau-père se disputèrent le pouvoir; mais ce dernier l'emporta et régna deux ans et demi. Omar lui succéda et fut suivi d'Osman, à la mort duquel Ali recouvra ce qu'il regardait comme lui appartenant de droit. Les Shahs soutinrent qu'il aurait dû succéder au califat immédiatement après la mort de Mahomet; en conséquence ils considèrent Abubekre, Omar et Osman comme des usurpateurs et rejettent toutes les traditions fondées sur leur autorité. Ceux-ci, d'un autre côté, sont soutenus par les Soonees, qui les regardent comme ayant bien plus de titres que les autres à la vénération et au respect des vrais croyants. Voici quelle fut la cause de cette inimitié irréconciliable qui règne entre les deux sectes; des noms qui ne sont prononcés qu'avec respect par les uns sont maudits à toute heure par les autres.

La religion chrétienne n'a jamais fait de progrès en Perse, quoique ce royaume ait été visité par beaucoup de missionnaires. Il y a dans les montagnes une petite colonie de Nestoriens, et une mission catholique romaine a été longtemps établie à Ispahan. Nous avons déjà parlé de la colonie d'Arméniens qui habite le faubourg de Julfa; ils jouissent du libre exercice de leur religion, et célèbrent le service divin, chaque semaine, dans leurs églises. Les Juifs ne sont pas nombreux en Perse et sont méprisés par les habitants. Les Guèbres ou adorateurs du feu ne sont pas traités avec moins de rigueur; ils ont été forcés d'émigrer en Inde, ou d'abjurer la religion de leurs ancêtres, et quelques familles dans les villes de Kermann et de Yezd sont tout ce qui reste des disciples de Zoroastre.

Comme les autres sectateurs de la foi mahométane, les Persans sont extrêmement superstitieux; tous, depuis le paysan jusqu'au prince, ont une foi sans bornes aux prédictions de l'astrologie. Ils portent toujours des amulettes et des talismans, et un homme de quelque importance ne fait rien sans en référer aux astres. Avant de prendre une décision, de commencer un voyage, de mettre un nouvel habit, il faut consulter l'almanach et l'astrologue pour découvrir le moment favorable.

Sir John Malcom donne un exemple de cette superstition dans une anecdote dont le docteur Jukes, qui résida longtemps en Perse, fut témoin oculaire.

En 1806, un ambassadeur persan qui devait partir pour l'Inde fut informé par son astrologue qu'il y avait dans les astres une jonction favorable qui ne se retrouverait pas de plusieurs mois. Quoiqu'il ne pût encore partir et que le vaisseau qui devait le porter ne fût pas encore prêt, il se détermina aussitôt à quitter sa maison, située dans la ville de Bushire, et à se rendre à ses tentes qui étaient plantées près d'un village à cinq milles de là pour le recevoir. Cependant l'astrologue découvrit qu'on ne pouvait le laisser sortir par la porte de sa maison, ni par celle du fort, parce qu'une constellation nuisible, bien qu'invisible, était juste de ce côté, et qu'il eût été dangereux de sortir sous son influence. Pour remédier à cet inconvénient, on fit à la muraille de sa maison une grande brèche qui donnait chez son voisin; et quatre ou cinq autres murailles furent percées de la même manière, pour que l'ambassadeur et ses amis pussent atteindre la rue. Ils se rendirent au rivage dans l'intention de prendre un bateau et firent deux milles en mer, tournant toujours le dos à la redoutable constellation; mais la mer devenant houleuse, ils hésitèrent s'ils s'exposeraient à un danger réel pour en éviter un imaginaire. Dans ce dilemme, ils demandèrent au gouverneur de permettre qu'une partie de la muraille fut abattue, afin qu'une mission si importante ne fût pas exposée aux plus grands dangers. Quelque extraordinaire que puisse paraître cette requête on y accéda, et la calvacade passa sur la brèche pour se rendre à ses tentes.

C'est une chose digne de remarque qu'une nation asiatique, qui a tant de goût pour l'éclat et dont l'imagination est si gaie, ait adopté les couleurs sombres et tristes, qui sont portées dans ce pays par les individus de tous les rangs et leur donne une apparence de mélancolie qui diffère beaucoup de leur véritable caractère. Sous le gouvernement des rois qui ont précédé la dynastie régnante, leurs habits étaient de couleurs plus gaies; mais maintenant le brun, l'olive, le vert et le bleu foncé ont prévalu. Leurs principaux vêtements sont : de larges pantalons qui descendent au-dessous de la cheville, une chemise qui vient sur le pantalon, quelques pouces plus bas que la hanche; un vêtement étroit qui descend jusqu'à mi-jambes, et dont les manches viennent au poignet et sont fendues au coude; enfin un long surtout, qui tombe sur la cheville, est juste à la taille et se boutonne de côté. Ils attachent autour de la taille une ceinture, soit de cachemire, soit des étoffes communes du pays, ou de toile peinte anglaise, ou de mousseline à fleurs; quand elle est déroulée, elle a ordinairement huit verges de long sur une de large. On y attache un poignard, orné suivant la fortune de son possesseur, et offrant toutes les gradations, depuis la pommelle émaillée, garnie de pierres précieuses, jusqu'à la simple poignée d'os ou de bois. La coiffure consiste en un bonnet de peau de mouton noir, qui a environ un pied et demi de haut et qu'on entourait autrefois d'un châle; mais cette distinction est réservée maintenant à un petit nombre de personnes. Les chaussures sont aussi très soignées. L'hiver on porte d'épais chaussons de laine, lorsqu'on sort ou qu'on voyage, on entoure les jambes d'une bande de drap, qu'on augmente en proportion du froid. La pantoufle se relève au bout du pied, et a de grands talons de fer qui ont un pouce et

demi de haut, et est souvent employé comme instrument de châtiment, en en frappant la bouche de l'offenseur.

Généralement on porte peu de joyaux, excepté le roi cependant, qui étale un luxe extraordinaire. Ses sujets assurent que, lorsque le monarque vêtu de ses plus riches habits est assis au soleil, l'œil ne peut soutenir leur éclat éblouissant, et l'extrait suivant des Esquisses sur la Perse confirmera la vérité de cette vanterie. C'était pour la réception d'un envoyé du gouverneur général des Indes. « Son costume ne saurait être décrit. Le fond de ses robes était blanc, mais elles étaient couvertes d'une si grande quantité de joyaux énormes, et les rayons du soleil, en se jouant sur eux, rehaussaient tellement leur splendeur, qu'on ne pouvait distinguer les différentes parties qui contribuaient à donner à toute sa personne cet éclat extraordinaire. » Il n'y a peut-être pas dans l'univers un monarque qui possède des joyaux d'une valeur égale à ceux du roi de Perse ; les plus beaux ont été pris par Nadir-Shah, dans le trésor impérial de Delhi. On remarque entre autres : la mer de lumière, qui pèse environ quatre-vingt-six carats, et est regardé comme le plus beau diamant du monde ; la couronne de la lune, pesant près de cent quarante-six carats, est aussi une pierre admirable. Toutes deux forment le principal ornement d'une paire de bracelets, évaluée à vingt-cinq millions de notre monnaie. Les pierreries qui ornent la couronne sont aussi d'une grande beauté et d'une valeur immense.

Cette description du costume des Persans serait incomplète si on ne donnait quelques détails sur le principal ornement de leurs visages, la barbe. Leurs têtes sont entièrement rasées, à l'exception d'une petite touffe sur le sommet et de deux boucles derrière les oreilles ; mais ils laissent leur barbe croître à une plus grande longueur que celle des Turcs, et entourer les oreilles et les tempes. C'est avec une attention continuelle que le Persan soigne ce cher ornement de son menton ; et s'il peut réussir à la rendre remarquable par sa longueur, sa belle teinte noire, son brillant et sa souplesse, cela lui obtient une considération qui le dédommage amplement de toutes ses peines. Mais cette distinction si enviée ne peut être aisément obtenue, car l'opération de teindre la barbe en noir suivant la coutume presque générale, outre qu'elle n'est pas fort agréable en elle-même, doit être renouvelée à peu près tous les quinze jours. C'est toujours dans le bain chaud qu'on l'exécute, parce que la barbe étant alors imprégnée de moiteur, la couleur s'imbibe mieux. On y pose d'abord une épaisse pâte de henna qu'on y laisse pendant une heure ; on la lave alors, et elle laisse les poils d'un couleur orange foncé, qui se rapproche du rouge brique ; ensuite on emploie de la même manière une pâte de poudre d'indigo ; mais ce second procédé demande deux heures entières pour être bien exécuté. Durant toute cette opération le patient reste tranquillement étendu sur le dos ; tandis que la teinture, et principalement l'indigo, qui est un grand astringent, contractent ses traits de la manière la plus triste, et causent une cuisson fort désagréable dans la partie inférieure du visage. Quand l'indigo a été lavé, la barbe est d'un vert bouteille très foncé, et ne devient d'un noir de jais qu'après avoir été exposée à l'air pendant vingt-quatre heures.

Les habitants d'Ispahan, comme leurs compatriotes en général, sont très affables et très polis ; ils possèdent cette vivacité d'imagination et cette facilité d'élocution qui ont mérité à leur nation le nom de Français d'Asie. Chez ce peuple, les personnes d'un rang élevé sont soigneusement instruites de tout ce qui concerne la politesse. Rien, dit sir John Malcom, ne peut égaler cette politesse, et dans les heures qu'ils donnent à la société, quand l'étiquette est bannie, leur conversation est délicieuse. Malheureusement le caractère persan est souillé par des vices avilissants, la fausseté et la duplicité, dont ils cherchent même à excuser la pratique, comme une conséquence naturelle de l'état de société dans lequel ils vivent. On doute toujours de leurs assertions, et les serments qu'ils emploient pour attester leur véracité prouvent seulement qu'ils en manquent. Ils jurent par la tête du roi, par celle de la personne à laquelle ils s'adressent, par celle de leur fils, par la leur même, que ce qu'ils avancent n'est point faux ; et si malgré tout cela ils ne peuvent réussir à persuader, on les entend quelques fois s'écrier : « Croyez-moi, quoique Persan, je dis la vérité. »

Il y a moins de mollesse dans les habitudes des Persans que dans celles des Turcs ; au lieu de s'étendre sur des coussins, ils s'asseyent sur un feutre épais, appelé *nummud*, leurs pieds sous eux, et tout leur corps reposant ainsi sur leurs talons. Il est très difficile aux Européens de se placer dans cette position d'une manière tant soit peu commode ; et jusqu'à ce qu'une longue pratique leur en ait donné l'habitude, ils ne peuvent y rester une demi-heure sans avoir des crampes dans tous les membres. Comme les autres nations mahométanes, les Persans se lèvent avant le jour, car, suivant les ordonnances du Koran, la première des cinq prières journalières du musulman doit être dite avant le lever du soleil. Ils commencent par faire de la main droite les ablutions prescrites par leur religion, car ils n'emploient jamais la main gauche que pour les plus vils offices. Ensuite ils déroulent leurs tapis et s'agenouillent, les mains jointes, placées sur la poitrine et la figure tournée autant que possible dans la direction de la sainte cité de la Mecque, qui est leur Kebla ou point d'adoration. Ils récitent leurs prières dans cette attitude, généralement en marmotant, et touchant de temps en temps la terre ou plutôt le tapis avec le front. Lorsque cet acte important est terminé, ils prennent une tasse de café, un peu de confitures, et surtout leur pipe ; car les Persans aiment excessivement le tabac, et ils fument presque incessament depuis leur lever jusqu'au moment où ils se retirent pour reposer ; c'est en effet la principale distraction d'un homme riche dans ce pays. Vers midi on dit la seconde prière, après laquelle le bon musulman peut en toute sûreté de conscience satisfaire son appétit par un déjeuner plus substantiel. La troisième prosternation a lieu dans l'après-midi, la quatrième commence aussitôt que le soleil est couché. Une heure après on dîne, et ce repas est en Perse, comme dans les autres contrées, le plus somptueux, et celui qui dure le plus longtemps. Le cinquième et dernier des pieux devoirs du jour est laissé à la discrétion de chaque individu, pourvu qu'il soit accompli avant qu'on prenne le repos de la nuit.

C'est la coutume en Perse de ne jamais entrer en bottes ou en pantoufles, mais de les laisser à la porte ; ceci vient principalement du caractère sacré qu'ils attribuent à leurs tapis, parce qu'ils servent pour la prière ; il est bien rare que les étrangers refusent de se conformer à cet usage. Un autre point d'étiquette persane est de rester toujours la tête couverte, et nos compatriotes ont trouvé que dîner avec un chapeau et un plumet était un excès de politesse plus incommode que de laisser ses chaussures à la porte.

§ VI. Manière de vivre.

Les Persans aiment beaucoup la société. Le bon marché extraordinaire des vivres et la grande abondance de fruits mettent les plus pauvres citoyens à même de bien vivre. Les classes pauvres subsistent principalement de pain, de fruits et d'eau; les repas des gens les plus élevés sont fort simples; car leur cuisine ignore toutes ces inventions qui tendent à exciter l'appétit. Les confitures et les conserves forment une partie importante de leurs repas, et la consommation de ces articles est immense. C'est aux boutiques de confiseurs qu'on a le plus souvent recours à Ispahan; les confitures y sont très proprement arrangées dans de grands vases de porcelaine ou de cristal, ou sur de brillantes plaques de cuivre. Le peuple excelle dans l'art du confiseur; il importe son sucre de l'Inde et son sucre-candi de la Chine. Il est défendu aux Persans comme à tous les Mahométans de manger de la chair de porc: l'usage du vin leur est pareillement interdit. Ils désobéissent souvent à cette dernière règle; et comme, suivant leur expression, il y a autant de mal à l'enfreindre pour un verre que pour un flacon, quand ils boivent, c'est presque toujours avec excès.

La meilleure description d'un festin persan est celle que fit sir Robert Ker-Porter d'un dîner qui lui fut donné par le premier ministre du dernier prince royal de Perse. « La cérémonie de la réception étant terminée, on apporta les *kulisuns* (les pipes), on servit le café dans de très petites tasses, sans sucre ni crème. On reprit les pipes, puis de grandes tasses de thé; et après une conversation de dix minutes, le ministre fit signe qu'on apportât le dîner. Plusieurs domestiques entrèrent immédiatement, portant un rouleau long et étroit de coton à fleurs, qu'ils étendirent sur le tapis, devant la compagnie qui était rangée des deux côtés de la chambre. Cette nappe, si nous pouvons employer une telle expression, est appelée sofra, et M. Morier dit qu'on s'en sert si longtemps avant de la changer que les fragments des différents mets s'y accumulent et forment une pâte épaisse qui ne répand pas une odeur très savoureuse; mais les Persans s'en contentent, parce qu'ils croient que changer le sofra porte malheur. On plaça ensuite entre chaque convive un pain ou gâteau très mince, en guise d'assiette et de serviette. On posa ensuite, de deux en deux personnes, une corbeille contenant: deux bols de sorbet, dont chacun était pourvu d'une cuiller de bois, d'un travail élégant et délicat; deux écuelles de pillau, composé de riz cuit dans l'huile ou le beurre; de volaille bouillie avec des raisins et un peu de safran; deux assiettes avec des tranches de melon; deux autres contenant une douzaine de kabobs ou morceaux de viande grillée, et une écuelle renfermant une volaille rôtie. Toute la société étant ainsi fournie, l'hôte, dit sir Robert Porter, donna le signal de tomber sur le festin, commandement qui semblait être compris littéralement; car tous les dos se courbèrent, les visages se rapprochèrent du point d'attaque, et en un moment toutes les mâchoires furent en mouvement. Les Persans avançaient leurs mentons contre les écuelles, et faisaient passer très adroitement le contenu dans leurs bouches avec trois doigts et le pouce de la main droite. Je dois dire, continue ce voyageur, que je n'ai jamais vu de ma vie un repas plus silencieux, ni aucun où le bruit de la mastication se fit plus entendre; il me semblait voir une rangée de respectables quadrupèdes approchant leurs têtes de leurs auges. Quant à moi, chaque fois que je désirais profiter de la bonne pâture que la mienne contenait, à chaque nouvel effort pour jeter un peu de riz dans ma bouche, il disparaissait sur ma manche, si bien qu'après quelques essais, toujours infructueux, je renonçai à déguster de mets le plus savoureux du repas, et je me contentai d'un ou deux kabobs.

« Mais si nos compatriotes furent maladroits dans leurs efforts pour s'accoutumer aux habitudes de leurs hôtes persans, ceux-ci montrèrent autant de gaucherie lorsque, dans l'excès de leur politesse, ils essayèrent de se conformer aux modes européennes. Durant le séjour de l'ambassade de sir Gore Ouseley à Ispahan, le grand-trésorier ou second ministre du roi invita ce gentilhomme et toute sa suite à un dîner qu'on annonça devoir être l'imitation d'un repas anglais. Voici la description que nous en donne M. Morier:

« Sur plusieurs tables grossièrement faites, les unes hautes, les autres basses, et rangées en fer à cheval, étaient amoncelés les différents mets qui composent un festin persan, non pas dans un ordre symétrique, ce que leur nombre rendait impossible, mais empilés les uns sur les autres, si bien que la volaille bouillie était en face de l'agneau rôti, les œufs vis-à-vis l'omelette, le riz en face de toutes espèces de mets. Chaque Européen fut pourvu d'un couteau, d'une fourchette, d'une cuiller, d'une serviette et d'une assiette; mais les pauvres Persans s'en trouvaient fort embarrassés. Les uns, perchés sur de hautes chaises, étaient fort éloignés des mets; les autres, au contraire, étaient assis si bas que leurs figures s'élevaient à peine à la hauteur de la table. C'était fort amusant de voir avec quelle maladresse ils agissaient, et l'indignation qui paraissait sur les visages des plus gourmands d'entre eux qui, pour nous faire politesse, se trouvaient privés de pouvoir jouir à leur aise de cette bonne chère. »

§ VII. Commerce et manufactures.

Ispahan est la ville la plus commerçante de l'empire et l'entrepôt du commerce de l'Inde, de la Turquie et de la Perse. Le caractère de ses marchands ressemble à celui de ceux de Bushire et de Shirey; ils forment une classe distincte parmi les habitants de la ville; ils évitent de prendre aucune part dans les affaires publiques, et de cette manière jouissent d'une grande tranquillité; car piller un marchand contre lequel on ne peut alléguer aucun prétexte politique détruirait toute confiance, et causerait un grand préjudice à l'Etat. Néanmoins ils sont très circonspects; ils font toute leur correspondance commerciale en chiffres: chacun a le sien qui n'est connu que de lui et de ses agents. La sûreté de leurs billets dépend, non pas comme chez nous de la signature, mais du sceau, sur lequel est gravé le nom du propriétaire et l'époque à laquelle il a été fait, et si un d'eux se trouve volé ou perdu, il serait puni de mort s'il en faisait un pareil.

Quelques marchands font grand étalage de leurs richesses; mais généralement leurs habitudes sont frugales et même sordides. Ceux des plus basses classes sont souvent fort intéressés; et n'étant occupés toute leur vie que de gagner de l'argent, quelques-uns d'entre eux deviennent tout-à-fait avares à mesure qu'ils avancent en âge.

Il y a des manufactures de différents genres à Ispahan;

les plus riches sont celles de brocard, que les Persans ont poussé à une grande perfection; ils portent cette étoffe pour leurs habits de grandes fêtes, et les kalaats, ou vêtements d'honneur que leur confèrent le roi et ses fils, en sont faits. On y fabrique aussi des satins et d'autres étoffes de soie. Ils font, avec le coton qui croît dans les environs de la ville, différentes étoffes dont la principale ressemble au nankin, et est portée par tous les rangs de cette nation, depuis le roi jusqu'au paysan. On l'exporte par la mer Caspienne en Russie, où elle est employée à l'habillement des troupes. Enfin, on y fait du papier, de la poudre à canon, des lames d'épées, du cristal et des poteries, mais en petite quantité.

(*Saturday Magazine.*)

MAGAZINE.

DE QUELQUES DIAMANTS.

Le diamant est du charbon, rien de plus, et voilà ce qu'ont démontré jusqu'à l'évidence les chimistes du dix-huitième siècle. Pour détruire une illusion qui faisait de la pierre la plus riche et la plus éclatante un corps à part, une matière exceptionnelle et unique de la nature, Clouet rassembla un jour dans son laboratoire les plus célèbres joailliers de Paris.

Quand cet habile et célèbre chimiste se vit entouré de ces négociants, il enferma un diamant dans l'intérieur d'une masse de fer très pur, sans laisser aucun vide entre le contenant et le contenu; puis, après avoir annoncé qu'il avait déterminé les proportions du métal et du diamant pour que leur combinaison s'opérât, il ajouta la dose de fondant nécessaire afin d'arriver au résultat qu'il voulait obtenir. Il prit ensuite les précautions indispensables pour que ni le creuset ni la violence du feu ne pussent altérer ce résultat.

Quand l'opération se trouva terminée, le *fer* était devenu de l'*acier*.

Donc le diamant avait tenu lieu de charbon et produit une combinaison tout-à-fait pareille à celle que l'on obtient avec le fer, le fondant et le charbon. Donc le diamant était du charbon, ou, si vous l'aimez mieux, du *carbone cristallisé et pur* (1).

Déjà, du reste, cette découverte restée sans utilité jusqu'à présent avait été pressentie par Tchernhaussen et Newton. Le premier au moyen d'une loupe inventée par lui, volatilisait des diamants qui ne laissaient aucune trace; le second professait que ce corps était combustible.

On croyait autrefois, dit M. Ferry, que l'Inde était seule en possession des mines de diamants; mais il est bien constaté aujourd'hui que celles du Brésil peuvent en fournir aussi abondamment et d'aussi beaux, peut-être même de plus gros, comme on peut en juger par celui que possède le roi de Portugal, dont le poids est de 1730 carats, et qui serait d'une valeur de plusieurs centaines de millions, sans quelques défauts qui affaiblissent son éclat. Quant aux diamants de Sibérie, leur découverte est trop récente pour que l'on puisse comparer ces mines nouvelles à celle de Golconde et du Brésil. Il est probable que les découvertes de plusieurs autres mines prouveront que cette matière est moins rare qu'on ne le pense, et qu'il sera très difficile d'empêcher que son prix ne subisse pas une très forte baisse. Les terrains d'alluvion qui contiennent des diamants ne sont rares nulle part, si l'on ne les considère que par rapport à leur composition, à l'ordre des couches et aux diverses substances qui accompagnent cette matière précieuse; on peut espérer d'en trouver en Europe, au nord de l'Amérique, sur le bord des rivières africaines, lorsque leur minéralogie, explorée par des Européens, sera mieux connue. Puisqu'on en trouve aux deux extrémités de l'Asie, pourquoi le Nouveau-Monde n'en aurait-il qu'entre les tropiques? Et puisque les circonstances nécessaires à la formation de ce minéral ont pu se réunir et opérer leur effet dans des lieux aussi éloignés l'un de l'autre que l'Indoustan et le Brésil, pourquoi les régions intermédiaires n'auraient-elles pas ressenti la même influence?

Les diamants sont toujours cristallisés, et, comme tous les cristaux, ils se divisent plus facilement dans le sens des lames cristallines que suivant toute autre direction. L'art du joaillier a mis cette propriété à profit pour *cliver* les diamants, c'est-à-dire les tailler parallèlement à leurs facettes. Comme leur dureté surpasse celle de tous les autres corps, à l'exception du *spath adamantin* (ainsi nommé parce qu'il est en effet aussi dur que le diamant), on ne peut les tailler et les polir qu'au moyen de l'*égrisée*, poudre formée par la pulvérisation des diamants de rebut. La couche extérieure n'est pas transparente comme l'intérieure, soit que l'arrangement régulier de ses molécules intégrantes ait éprouvé des obstacles, soit que cette couche ait subi quelque altération durant le transport par les eaux et le séjour dans l'intérieur de la terre; il en résulte que les diamants *bruts* (tels qu'on les tire de la mine) n'ont que la demi-transparence du verre dépoli, ce qui n'empêche point qu'on ne puisse reconnaître leur intérieur et juger de leurs qualités; mais pour cette sorte d'épreuve par la seule inspection, il faut un coup d'œil exercé. En raison de sa dureté, le diamant entame tous les autres corps, et l'on sait que les vitriers se servent de ses angles tranchants pour couper le verre. Hors de cette application, les arts font rarement usage de cette matière, encore trop précieuse et trop peu commune; mais comme il y a tout lieu d'espérer qu'elle deviendra plus abondante, elle sera peut-être aussi plus fréquemment et plus diversement employée.

Il résulte d'un calcul fait que le nombre des diamants de plus de trente-six carats, connus en Europe, ne s'élève pas à plus de quatre-vingt-dix; et d'après M. Mawe, il n'existe qu'une demi-douzaine de diamants d'une grosseur très remarquable. Le plus gros diamant brut appartient à la maison de Bragance et pèse seize cent quatre-vingts carats. On croit, dit M. Mawe, que c'est une topaze blanche. Un de nos amis, qui l'a vu, a bien voulu nous en donner l'histoire et nous la rapportons ici.

« En 1808, lors de l'arrivée au Brésil du prince régent « de Portugal, depuis don Juan VI, un nègre des mines « de Gérais trouva le moyen de lui faire parvenir une

(1) Le charbon est du *carbone* combiné avec d'autres matières.

« lettre par laquelle il demandait l'honneur d'être admis « en personne devant son Altesse pour lui offrir un dia- « mant énorme qu'il avait trouvé. Le prince ordonna au « capitaine général de faire venir le nègre accompagné « d'une escorte de soldats. Quelques mois après, le nè- « gre se présenta et offrit son diamant, faisant remar- « quer que c'était le plus gros qu'on eût jamais trouvé au « Brésil. Le régent lui accorda la liberté avec une pension « viagère pour lui et sa famille... Passant à la description « de ce diamant, M. Mawe dit qu'il est de la couleur d'une « pierre jaune foncé, à peu près gros comme un œuf de « poule et de la forme d'un pois; mais cependant plutôt « oblong et un peu concave d'un côté. Les lapidaires du « Brésil l'estiment trois cent millions de cruzades, c'est- « à-dire, environ trois cent millions de livres sterling (sept « milliards cinq cent millions de francs). On nous a fait « remarquer une des faces de ce diamant, qu'on a légè- « rement polie pour en constater la vérité. »

Un des plus gros diamants vrais que l'on connaisse est celui dont Tavernier fait mention et qui appartient au Grand-Mogol. Il est d'une belle nuance rose, à peu près semblable, tant pour la forme que pour la grosseur, à la moitié d'un œuf de poule, et pèse, d'après la vérification de M. Tavernier lui-même, 297-9-16 carats, (il faut 156 carats pour faire une once troy.), ou environ 860 grains. Il a été estimé, sur le taux de M. Jefferies, six cent vingt-quatre mille neuf cent soixante-deux livres sterling (quinze millions six cent vingt-trois mille francs). Il fut trouvé en 1650 dans la mine de Colore, au Bengale, non loin à l'est de Golconde.

Le rajah de Mathan, dans l'île de Bornéo, possède un diamant qui fut trouvé dans ce pays, il n'y a guère plus de cinquante ans. Il présente aussi la forme d'un œuf avec des dentelures vers le petit bout. On le dit de la plus belle eau qu'il soit possible de voir et il pèse trois cent soixante-sept carats. Le gouverneur de Batavia voulut acheter ce diamant il y a plusieurs années; il députa M. Stewart au rajah, et lui en fit offrir cent cinquante mille dollars, plus deux bricks de guerre avec leurs canons, leurs munitions et une quantité considérable de poudre, de mitraille et de boulets. Mais il paraît que le rajah refusa de dépouiller sa famille de ce riche héritage, auquel les Malais, encore ensevelis dans les langes de la superstition, attachent le pouvoir miraculeux de guérir de toutes les maladies au moyen de l'eau dans laquelle on l'a trempé, en sorte que ce diamant assure la puissance future de la dynastie du rajah.

L'histoire du diamant qui orne le sceptre des czars est assez étrange. Pendant fort longtemps il avait servi d'œil à une idole indienne. Il fut enfin délogé de son orbite sacré par un soldat irlandais, qui le vendit pour je ne sais quelle bagatelle, et ce ne fut qu'après avoir passé aux mains de plusieurs maîtres qu'il alla se faire tailler en Angleterre. Il paraît que ce fut en 1775 que l'impératrice Catherine II l'acheta pour quatre-vingt dix mille livres sterling (deux millions deux cent cinquante mille francs), une pension de quatre mille livres sterling (cent mille francs), et des lettres de noblesse; le marché en fut conclu à Amsterdam. Ce diamant est de la grosseur d'un œuf de pigeon aplati. La pierre est d'une pureté parfaite et n'offre pas l'ombre d'une paille. Il pèse cent soixante-dix-neuf carats. C'est évidemment de ce diamant que parle une lettre datée de la Hague, du 2 janvier 1776, et citée par Bayle dans le *Museum Britannicum* : « Nous appre- « nons d'Amsterdam que le prince Orlow est venu dans « cette ville, où il n'est resté qu'un jour, et a acheté à « un marchand perse, pour la souveraine sa maîtresse, « un diamant qu'il a payé un million quatre cent mille « florins (monnaie hollandaise). »

Le diamant *Pitt* ou *Régent* fut acheté par Thomas Pitt (grand-père de l'honorable William Pitt), pendant son séjour à Madras comme gouverneur du fort Saint-Georges. Il le paya douze mille cinq cent livres (trois cent douze mille cent cinq francs). Le possesseur en avait d'abord demandé vingt mille livres. Il a coûté cinq mille livres (cent vingt-cinq mille francs) de taille, et les étincelles et rognures ont été estimées valoir de sept à huit mille livres (de cent soixante-quinze à deux cent mille francs). Le régent de France (duc d'Orléans) en fit l'acquisition durant la minorité de Louis XV, en 1717, pour la somme de cent trente-cinq mille livres (trois millions trois cent soixante-quinze mille francs), dont cinq mille livres pour frais de négociation. Son poids est de cent trente-six carats un quart, et il fut estimé en 1791, par une commission de joailliers, douze millions de livres (trois cents millions). Il est presque sans défauts et taillé en forme de brillant. On s'accorde à dire que c'est le plus riche ornement de la couronne de France, et le plus pur, sinon le plus gros diamant que l'on connaisse. Les rois de France le portent à leur chapeau; Napoléon l'avait fait monter sur la poignée de son épée. L'heureux et adroit Seyez joua avec le roi de Prusse le *Régent* contre quarante mille chevaux tout équipés, et gagna la partie. On a reconnu que ce diamant a été trouvé à Malacca, dans le royaume de Golconde. Il est de forme presque ronde et a quatorze lignes de long un pouce de large et huit lignes d'épaisseur.

Le *Régent* a suscité des rapports calomnieux contre Thomas Pitt : on a prétendu qu'il l'avait acquis d'une manière peu honorable.

Les uns ont assuré qu'il l'avait fait extraire violemment de la jambe d'un esclave qui, l'ayant trouvé dans la mine, s'était creusé une plaie pour l'y cacher. Certes, il fallait une plaie bien large et bien profonde pour ensevelir un pareil diamant brut... Mais cela est trop absurde et n'a pas besoin de réfutation.

On inséra dans le *Journal des Savants*, du mois de juillet 1774, p. 553, une lettre d'un missionnaire français portant « qu'un des principaux diamants de la cou- « ronne de France, lequel avait été acheté à un Anglais, « était l'un des yeux du dieu *Jagrenat*, idole fameuse « placée dans une pagode de Chandernagor au Bengale; « que cette idole était demeurée borgne depuis lors, mais « au grand regret des Français qui avaient tenté de l'aveu- « gler complétement et n'avaient pu réussir, attendu que « le Dieu était beaucoup mieux gardé par ses fidèles. »

Cette curieuse lettre était évidemment la contrefaçon de l'histoire du diamant *Orlow*, à moins qu'on n'ait fait confusion. Thomas Pitt, *esquire* (1) (de la famille des Blandford dans le Dorsetshire), gouverneur du Port Saint-Georges aux Indes-Orientales sous le règne de la reine Anne, releva et repoussa des calomnies non moins graves à cet égard, et qui n'avaient pas le plus léger fondement. Cela n'empêcha pas M. Pitt de s'abaisser jusqu'à répondre à des insinuations calomnieuses par une lettre écrite en 1710, qu'il inséra dans le *Daily-Post* sous la date du 2 novembre 1743, et dans laquelle il s'élève contre la bassesse inouïe de William Frazer, de Thomas Frédéric et du marchand nègre Sarapa, qui avaient remis pendant

(1) Nous n'avons pas d'expression pour traduire ce titre : les Anglais l'accordent à tout homme de bonne famille qu'ils estiment.

l'assemblée du conseil au gouverneur Addison une note pour faire accuser le commandant de Saint-Georges d'avoir acquis le grand diamant d'une manière déshonorante; puis, après avoir protesté de la manière la plus formelle contre la fausseté de ces allégations, il raconte ainsi la manière dont il devint propriétaire du Régent :

« Environ deux ou trois ans après mon arrivée à Madras, c'était en juillet 1698, ayant appris qu'il y avait « de gros diamants à vendre dans le pays, j'annonçai que « je les achèterais volontiers si les vendeurs étaient raisonnables. Vers le mois de décembre 1701, Jamchund, « l'un des plus forts marchands de diamants des environs, « vint me trouver et m'offrit une grosse pierre brute, « environ trois cent cinq *mangems* et quelques autres « petites dont nous fîmes emplette, mes amis et moi. Quant « à la grosse, il m'en demanda un prix tellement extravagant que je ne lui en offris rien du tout. Mais il me la « laissa pendant quelques jours, puis revint me la reprendre, et la rapporta ainsi plusieurs fois, insistant cependant pour en avoir deux cent mille *pagodes*, tandis que, « si j'ai bonne mémoire, je ne lui en offrais que trente « mille, car je ne songeais guère à l'acheter. Enfin, après « bien des allées et venues de sa part, il descendit jusqu'à « cinquante mille pagodes, que je me déterminai à lui « payer, non sans hésiter encore; car je craignais de « compromettre ainsi toute ma fortune.

« Ecrit et signé par moi à Bergen, ce 29 juillet 1710.

« THOMAS PITT. »

Tout cela ne montre que trop combien un homme qui fait un bon marché met son honneur à découvert; car il est évident que Thomas Pitt ignorait si la pierre une fois taillée serait terne ou brillante, si elle ne présenterait pas des taches ou des grains, et s'il ne perdrait pas considérablement à la revendre.

Le Régent passe généralement pour être à peu près de l'eau la plus pure qu'on puisse trouver. M. Jefferies dit qu'il n'y a qu'une petite tache ou un point moins étincelant, et tellement placée qu'il est impossible à l'œil le plus exercé de la découvrir sans démonter la pierre. Il en existe un modèle au Musée Britannique. On lit sur la feuille d'argent qui le monte :

« *Modèle du diamant de Pitt; il pèse cent trente-six carats et demi, et fut vendu à Louis XV, roi de France, l'an du Seigneur* 1717. »

Le diamant de *Sanci*, ainsi appelé du nom de Nicolas Harlai de Sanci à qui il appartenait, pèse cinquante-cinq carats et a coûté vingt-cinq mille livres (six cent vingt-cinq mille francs). Ce diamant appartenait au dernier des ducs de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, qui le portait sur son casque à la bataille de Nancy. Il fut trouvé par un soldat suisse parmi les dépouilles de l'ennemi après la fameuse défaite où Charles resta lui-même au nombre des morts, près de Morat, en 1475. Les Suisses le vendirent un florin (deux francs) à un prêtre, qui le revendit lui-même trois francs. En 1589 il se trouvait en la possession d'Antoine, roi de Portugal, qui le donna à un gentilhomme français nommé Sanci en gage pour une valeur de quarante mille livres tournois, et puis le lui vendit ensuite pour cent mille livres tournois. La famille de Sanci le conserva pendant près d'un siècle, et voici à quelle occasion elle s'en défit. Après avoir perdu son trône, le roi Henri III voulut augmenter son armée avec des recrues Suisses et, n'ayant aucune garantie de paiement à offrir à leur gouvernement, il s'avisa d'engager un de ses capitaines, de la maison de Sanci, à l'emprunter à sa famille pour le donner en gage. Le gentilhomme s'y prêta de bonne grâce; mais le domestique affidé qui fut chargé de le porter disparut, et il se passa bien du temps avant qu'on sût ce qu'il était devenu. A la fin cependant on apprit qu'il avait été arrêté par des voleurs et assassiné. On finit aussi par découvrir l'endroit où on l'avait enterré; son corps fut exhumé, et le diamant trouvé dans son estomac, car il l'avait avalé quand il s'était vu aux mains des brigands. Plus tard, le baron de Sanci disposa de ce diamant en faveur de Jacques II d'Angleterre, pendant son séjour à Saint-Germain; du roi Jacques il passa au roi Louis XIV et fait aujourd'hui partie des diamants de la couronne de France.

Le diamant *Piggott* fut apporté en Angleterre par le comte Piggott, lorsqu'il était gouverneur général des Indes. Son poids est de quarante-sept carats et demi. Il fut mis en loterie en 1801 pour le prix de trente mille livres (sept cent cinquante mille francs). Il appartenait en 1818 à MM. Rundell et Bridge; mais il nous serait impossible de dire ce qu'il est devenu et à qui il appartient aujourd'hui.

Le diamant *Nassac*, maintenant à la Compagnie des Indes-Orientales, fut pris sur le Peshwa de Mahratta pendant la guerre de Mahratta. Il pèse quatre-vingt-neuf carats trois quarts, et fut estimé par la Compagnie trente mille livres (sept cent cinquante mille francs), lorsqu'il lui advint.

Outre le diamant *Orlow*, la Russie possède plusieurs diamants de grand prix, un entre autres qu'on évalue à trois cent soixante-neuf mille huit cents livres (neuf millions deux cent quarante-cinq mille francs). Il y a aussi un très gros diamant-tablette appartenant au trésor.

La Hollande possède un diamant de trente-six carats, estimé dix mille trois cent soixante-huit livres (deux cent soixante mille francs).

La Perse en a plusieurs très gros, les uns taillés en rose, les autres en brillants. Les deux principaux s'appellent *la mer de gloire* et *la montagne de splendeur*; le premier est estimé cent quarante-cinq mille huit cents livres (trois millions six cent quarante-cinq mille francs); le second, trente-quatre mille huit cent quarante-huit livres (sept cent soixante-deux mille francs).

On en montra deux gros, mais bruts, à M. Mawe, pendant son séjour au Brésil; ils avaient un pouce de superficie et quatre lignes d'épaisseur. La rivière Abaité, d'où ont été retirés ces diamants, en a fourni un de forme octoédrale qui pesait sept huitièmes d'once troy. Le trésor du Brésil est extrêmement riche en diamants très gros et d'une grande beauté, de l'espèce du *brillant rond* de Portugal, du *diamant cerf* et d'autres sortes. Il possède aussi beaucoup de diamants bleus, mais d'une grosseur moindre et moins purs aussi; car ils offrent beaucoup de pailles. On voit encore enchâssé au-dessus de la poignée d'or ouvré de la canne de Jean VI un magnifique brillant taillé en forme de pyramide et estimé trente-quatre mille huit cent quarante huit livres (huit cent soixante-douze mille francs). Le pourpoint de cérémonie en soie du roi Joseph Ier de Portugal a en tout vingt boutons dont chacun est un gros brillant; on estime le tout à cent mille livres (deux millions cinq cent mille francs), et nous croyons que le pourpoint est dans ce pays au moment où nous écrivons.

Une personne de distinction, qui l'a vu entre les mains de M. E..., nous a dit que M. Eliason vendit deux cent

mille francs à l'empereur Napoléon un brillant de trente-quatre carats, monté sur bague, pour le jour de son mariage avec Joséphine. Mais, comme on voit, ce n'est déjà plus un diamant de premier ordre.

DES MONNAIES EN FRANCE.

L'embarras des échanges en nature par la multiplication des besoins, l'impossibilité de conserver les choses échangées, voilà l'origine des monnaies. Il fallait, pour représenter les objets, une matière facile à transporter, d'une nature incorruptible, et qui pût par sa valeur être un gage de ce qu'elle représentait; et alors on choisit les métaux précieux.

En France, l'histoire de la monnaie offre en quelque sorte celle de la position financière de l'État et en même temps les progrès de l'art.

Sous la première race de nos rois on imita les monnaies romaines; alors on comptait 72 sols dans une livre d'or, et chaque sol d'or pesait 96 grains. Lors de la prise de la ville de Trèves, où les Romains avaient une fabrique de monnaies, les Franks se servirent des mêmes ouvriers et des mêmes machines.

Ce n'est que sous le règne de Philippe-le-Bel que l'on commence à avoir des notions certaines sur la fabrication et la valeur des monnaies. On a prétendu que jusque-là elles avaient toujours été d'or ou d'argent, et que Philippe-le-Bel les altéra le premier, en mêlant 2/3 de cuivre à 1/3 d'argent; rien de plus erroné, puisque les billions existaient avant son règne.

Dans les premiers temps, la monnaie était presque toujours frappée au nom du monétaire et du roi; mais plus tard, et même sous les premières races de la monarchie, on n'y inscrivit plus que le monogramme du roi et celui de la ville où on la frappait.

Monnaie frappée par Pépin.

Monnaie frappée par Sigebert.

Sous la seconde race, quatre-vingt-quatorze villes différentes avaient frappé des monnaies.

Leur figure change continuellement. Sous Clovis nous en trouvons qui portaient un alpha et un oméga.

Il est à présumer que c'était en l'honneur de Dieu, qui est le commencement et la fin de toutes choses; ce qui porte encore à le croire, c'est que beaucoup de pièces de cette époque, et même postérieures à elle, portent l'exergue de Dieu. On en trouve d'autres, même sous Charlemagne, dont il est impossible de deviner les caractères.

On concevra la difficulté qu'il devait y avoir dans les échanges, conséquemment dans les opérations commerciales, lorsque l'on pensera que chaque province avait sa monnaie, quelquefois d'un poids, d'une valeur tout autre que celle des provinces voisines.

Joignez à cet inconvénient le droit que sous la seconde race chaque seigneur important, chaque évêque, etc., avait de battre la sienne. Lorsque Louis-le-Hutin voulut le leur ôter, il n'y put parvenir. Il fut obligé de se contenter d'indiquer le poids et la marque qu'elle devait avoir.

Néanmoins, sa valeur intrinsèque et représentative ne devait plus être égale à celle des objets, et ceci est d'autant plus vrai que le batteur de monnaies levait sur elles un droit appelé seigneuriage et qui se prenait presque toujours sur la matière métallique. Ce droit, qui variait, se trouve marqué dans la donation que Charles-le-Simple fit à la chapelle de Saint-Clément de la neuvième et dixième partie du revenu qu'on appelait alors monéages, de la monnaie fabriquée dans le château de Compiègne. Il fut plus tard, sous Charles VII, un des principaux revenus de la couronne.

S'il faut en croire Philippe de Comines, le roi Jean, à son retour de captivité d'Angleterre, et après avoir payé sa rançon énorme, avait mis le royaume en une si grande

pauvreté que l'on fit une monnaie de cuivre avec un sou d'argent au milieu. Tout porte à croire que ce fait est faux, puisque le roi, au contraire, fit de fortes monnaies d'or et d'argent.

Sous la troisième race des rois, le désordre des monnaies était à son comble; chaque prince qui montait sur le trône décriait celles de ses prédécesseurs, en frappait d'autres. A cela joignez l'introduction des monnaies étrangères, la diminution que les rois apportaient à celles courantes, l'industrie des faux-monnayeurs et des rogneurs de pièces, et on aura une idée de ce que pouvait souffrir le peuple dont la fortune était si incertaine.

Pendant le règne de Charles VI, Henri V, roi d'Angleterre, introduisit en France les pièces de monnaie de son pays; il en fit même battre en Normandie, dont il était maître, sur lesquelles on lisait : *Hæres Franciæ.*

Pendant la minorité d'Henri VI, qui lui succéda et qui fut proclamé roi de France et d'Angleterre le 12 novembre 1422, le duc de Belfort, régent, en fit frapper aussi aux armes du nouveau roi.

Denier tournois.

Henri IV, roi de France, donna cours lui-même à toutes les pièces étrangères; les marchands des Etats voisins en augmentèrent tellement le nombre qu'on ne pouvait plus s'y reconnaître; il fallut que par une ordonnance on indiquât celles qui seraient reçues.

De semblables faits étaient désastreux et entravaient la confiance publique et le crédit. Cependant tout ceci n'était rien en comparaison des maux qu'occasionnèrent les systèmes financiers des rois, que l'on peut appeler justement faux-monnayeurs. Ils ne trouvèrent pas d'autre moyen de résister à leur pénurie et de faire face aux dépenses énormes que les guerres continuelles contre l'Angleterre occasionnaient, que d'affaiblir leurs monnaies.

C'était pour le peuple un impôt intolérable. Indépendamment de cet affaiblissement de valeur monétaire, le droit de seigneuriage existait toujours.

Philippe-le-Bel, qui abusa le plus à cet égard de sa puissance, et à qui resta le surnom de roi-faux-monnayeur, commença par faire battre de la bonne monnaie d'or, d'argent et de billon.

Celle d'or était : le gros royal, qui valait 20 sous parisis; le petit royal, qui valait 11 sous parisis; la masse et l'aignelet.

Celle d'argent était le gros tournois.

Celle de billon était : le bourgeois ou double parisis, le denier parisis, le double tournois, le denier tournois et l'obole.

Bourgeois.

Le peuple mécontent voulut refuser le denier tournois : le roi commanda : « *Que nul ne soit si osé, sur* « *peine de corps et d'avoir, refuser parisis ne tournois;* « *partant qu'ils aient connoissance devers croix et de-* « *vers pile, qu'ils sont parisis et tournois.* »

Mais ayant besoin de remplir le trésor qui se trouvait presque vide, il affaiblit d'abord la monnaie d'argent et hypothéqua tous ses biens, ceux de ses successeurs, et fit intervenir le consentement de la reine, pour sûreté d'indemnité à ceux qui recevraient la monnaie affaiblie.

Il n'en resta pas là: il affaiblit encore toutes les monnaies; celles d'argent et de billon se trouvant d'abord diminuées des 2/3, les sujets se servirent dans leurs contrats et leurs marchés de la monnaie d'argent, plus stable au milieu de ces changements. Philippe, voyant que cette mesure préjudiciait au cours de la monnaie affaiblie, ordonna que l'on ne contracterait qu'à livres, sols et deniers.

Des troubles survinrent. Le peuple voulait payer avec la faible monnaie, les riches n'en voulaient pas. On pilla l'hôtel de la Monnaie, on assiéga le Temple, où le roi à cette époque demeurait; on y commit mille excès, on renversa le dîner royal, insulte très grave alors; enfin la sédition s'apaisa peu à peu. Le roi ordonna qu'on fît désormais bonne et loyale monnaie, et que l'ancienne serait rétablie à sa valeur. Les notables furent rassemblés pour remédier aux maux des systèmes antérieurs; mais la mort vint surprendre Philippe au milieu de ses projets de réforme.

Philippe de Valois, en montant sur le trône, commença aussi à décrier la monnaie antérieure et à en frapper une nouvelle, mais plus belle que celle qui avait paru jusque-là.

Double Parisis.

Gros à la queue.

Couronne d'or.

On ne jouit pas longtemps de ces améliorations. Il diminua sa valeur, mais en cherchant toutefois à le cacher au peuple. Nous lisons dans une ordonnance de lui : « Faites savoir aux marchands le cours du marc d'or de « bonne manière, en sorte qu'ils ne s'aperçoivent de la « loy et qu'il y ait mutation de poids. »

De telle sorte qu'il prêchait un principe de législation tout contraire à celui qui existe maintenant, c'est-à-dire que nul n'est censé ignorer la loi.

Jean fit encore prospérer le système financier des rois faux-monnayeurs; car sous son règne les monnaies changeaient de valeur presque toutes les semaines, et il cherchait aussi à rendre la chose secrète. Une de ses ordonnances porte : « Tenez la chose secrète le mieux que vous « pourrez... et si quelqu'un vous demande à combien les « blancs sont de loy, feignez qu'ils sont à six deniers. »

Puis un autre mandement porte : « Gardez si cher « comme vous avez vos honneurs qu'ils ne sachent la « loy par vous, à peine d'être déclaré pour traître... Faites refondre en feignant et disant aux fondeurs, afin « qu'ils ne se puissent de ces choses apercevoir, que le « maître avait failli à allayer; et pour cette cause les faites « refondre. »

En présence de tout ceci, le pape Clément, sous Philippe-le-Bel, le pape Jean XXII, sous Charles-le-Bel, le pape Clément VI, sous Philippe de Valois, et Jean, lançaient leurs bulles d'excommunication contre les faux-monnayeurs.

Il ne sera pas sans intérêt de dire quelques mots sur les peines qu'on leur infligeait.

Les ordonnances ont mis le crime de fausse monnaie au rang des crimes de lèse-majesté; c'est un cas royal dont la punition a toujours été très sévère. Anciennement on les faisait bouillir. Cette pénalité rentrait dans l'esprit des lois romaines, puisqu'elles infligeaient le supplice du feu et la confiscation des biens. C'est ce qu'on voit au code Théodosien, loi 9e.

C'était au marché aux pourceaux que le supplice avait lieu à Paris; Sauval (livre V des antiquités de Paris), racontant l'exécution de deux faux-monnayeurs ainsi bouillis, dit qu'en outre on les avait attachés en croix. Cependant l'incompatibilité de ces deux supplices réunis fait douter de leur concours.

Dans les cas ordinaires c'était dans l'eau que l'on faisait bouillir les criminels; mais on y ajoutait de l'huile lorsque le crime était plus grave. Sauval à cet effet rapporte qu'un Gautier fut, pour crime de fausse monnaie, bouilli tout vif, en 1460 environ, dans l'huile, à la croix du Trahoir.

La fausse monnaie se trouvait alors assimilée aux crimes de premier ordre, car les accusés étaient soumis aux *épreuves* ou *ordalies* de l'eau et du feu.

En 1580 on pendait simplement les faux-monnayeurs, bien que les ordonnances ne changeassent rien aux supplices. Ce ne fut qu'en 1626 que ce nouveau supplice, moins rigoureux que le premier, fut confirmé par un édit.

Nous avons dit plus haut qu'un autre motif de dépréciation des monnaies était l'industrie des rogneurs, qui les rendaient à la circulation dans un état tel que le public les refusait. Les pièces d'or étant très légères, le travail qu'ils opéraient dessus était moins apparent et plus profitable pour eux; aussi s'attaquaient-ils toujours à elles. Louis XIII fut le premier qui apporta remède à ce désastre, en ordonnant par sa déclaration du 30 mars 1640 que toutes les pièces d'or légères du pays ou ayant cours seraient fondues et converties en d'autres espèces d'or de poids.

Les rogneurs s'attachèrent alors aux pièces d'argent légères; mais Louis XIII, par une autre ordonnance du 18 novembre 1641, les convertit en louis d'argent, et en frappa de 60 sols, 30 sols, 15 sols et 5 sols.

Un siècle avant, on n'avait pu arrêter les désastres des rogneurs; mais tout individu saisi de rognures, ou convaincu d'avoir acheté de ces rognures, était puni de la même peine que les faux-monnayeurs.

Ce ne fut que sous Henri IV que les monnaies portèrent le nom du roi; ainsi on dit des henriques, comme dans l'ancienneté on avait appelé les philippes de Philippe, roi de Macédoine, les dariques de Darius, les jacobins du roi Jacques.

Nous arrêterons ces aperçus au règne de Louis XIII, qui fut appelé le restaurateur des monnaies. Un auteur a prétendu que l'impossibilité dans laquelle il mit, par la force, la régularité et la beauté des pièces qu'il fabriqua, de les rogner ou de les contrefaire, sauva la vie à un grand nombre des sujets du roi.

Jusqu'à cette époque la monnaie s'était frappée au marteau; lorsque Nicolas Briot voulut se servir de la machine du balancier, tous les ouvriers qui travaillaient à la cour des monnaies se liguèrent pour l'en empêcher. Malgré les efforts de Briot, qui montrait ce qu'on pouvait tirer de la presse, du balancier et du laminoir, la cabale l'emporta. Il alla offrir son industrie et son invention à l'Angleterre, qui en profita, en faisant frapper les plus belles pièces du monde. Ce ne fut que le chancelier Séguier qui parvint, en dépit de tout, à introduire ces nouvelles machines en France.

Voici les noms de toutes les monnaies d'or, d'argent et de billon qui circulèrent en France pendant les premières races des rois de France.

MONNAIES D'OR. Le sol, le demi-sol, le tiers de sol, le franc ou florin d'or, le bezant, l'obole, l'aignel, à cause de la figure de mouton qu'elle portait; l'escu d'or, la couronne d'or, le royal d'or, la masse ou chaise, ainsi appelée parce que le roi y tient une masse ou est assis; la reine, le parisis, le lyon, le pavillon, la couronne, l'ange, le denier d'or à l'escu, le florin george, le denier d'or aux fleurs de lys, le franc d'or fin, la fleur de lys d'or, le salut, l'escu à la couronne, le henry, le louis d'or.

MONNAIES D'ARGENT. Le denier d'argent, le sol d'argent, le gros tournois, le parisis d'argent, le teston, le franc, le quart d'escu, le louis, le demi-escu.

MONNAIES DE BILLON. On n'en connaît pas des premières races des rois; on commence à en trouver sous Charles VII.

Le blanc, le douzain, le sixain, le liard et le hardi, le double, le denier, la maille, l'obole, la bourgeoise, la pile ou la poitevine.

DES ÉPREUVES AU MOYEN-AGE.

Le mot d'épreuves ou ordalies vient d'être tout à l'heure prononcé en parlant des faux-monnayeurs. Voici quelques détails à cet égard.

Le mot ordalie est le terme générique par lequel on désignait autrefois les différentes épreuves auxquelles on avait recours pour juger de la vérité ou de la fausseté des accusations, principalement dans les affaires criminelles. Cette manière de juger fut surtout usitée depuis le sixième jusqu'au onzième siècle.

On distinguait plusieurs sortes d'épreuves. Voici les principales : le serment, l'épreuve par le feu et l'épreuve par l'eau. Ces deux dernières portaient plus spécialement le nom d'ordalies.

Le serment est sans contredit le plus bel hommage rendu à la conscience, à la dignité de l'homme. Il y a quelque chose de singulièrement noble, de grand, de religieux, dans cette foi intime et profonde en la personnalité. Il semble qu'on ne puisse pas croire à la possibilité du mensonge.

Cette haute vénération pour l'individualité s'est reproduite dans tous les temps et chez tous les peuples. Chez les Egyptiens, la violation du serment était le plus grand de tous les crimes; on le punissait de mort. Chez les Grecs, chez les Romains, le serment liait irrévocablement, même lorsqu'il avait été extorqué par fraude.

Mais le serment appartient bien plus encore aux tribus germaines qui envahirent l'empire romain. Il n'y avait point de droit écrit chez ces peuplades; la loi vivante était tout. Le serment devait dès lors jouer un grand rôle chez un peuple où la dignité individuelle était toute-puissante, où la confiance personnelle était la base de toutes les institutions.

Ces considérations feront comprendre peut-être comment on en vint à faire dépendre du serment, et du serment seul, la décision d'une cause.

Le serment, chez les Latins, se nommait *jusjurandum* (jurement judiciaire). Les chrétiens le nommaient *sacramentum* (sacrement, d'où, par abréviation, serment). Cette dénomination seule indique qu'il devint encore plus sacré, plus religieux; c'est au point qu'un légat du pape même déclara ne pouvoir relever d'un serment le sire de Joinville.

Mais venons au serment faisant preuve en justice. Lorsqu'un individu était accusé d'un crime quelconque, il se présentait devant le juge ou le peuple assemblé, et, s'il jurait qu'il n'avait point commis le crime, il était aussitôt reconnu innocent. Voici quelle était la cérémonie : l'accusé (que l'on nommait *jurator* ou *sacramentalis*) prenait une poignée d'épis, les jetait en l'air, en attestant le ciel de son innocence. Quelquefois, une lance à la main, il déclarait qu'il était prêt à soutenir ce qu'il affirmait par serment. Mais l'usage le plus ordinaire, celui qui subsista le plus longtemps, était de jurer sur un tombeau ou dans les églises, sur des reliques, sur l'autel, sur les Évangiles.

Quelquefois l'accusé était admis à ajouter à son propre témoignage celui de ses parents, de ses amis ou de ses proches. (Déjà la confiance diminue.)

Ces témoins portaient le nom de *conjuratores* ou *conpurgatores* (car le serment était aussi nommé purgation canonique), et étaient ordinairement au nombre de douze. Leurs témoignages étaient requis le plus souvent en matière de mariage. La femme accusé d'adultère requérait ses parents, ses amis et tous ceux qui pouvaient la savoir innocente, d'attester la fausseté de l'accusation. Mais on voit chez les auteurs que dans la suite l'autorité de ce serment collectif n'était pas même infaillible. Les témoins qui avaient juré devaient être prêts à soutenir par les armes ce qu'ils affirmaient par serment, et une constitution du roi Gondebaud les y obligeait formellement.

Le serment si beau, si noble dans son origine, ne tarda pas à dégénérer en abus. D'abord il s'étendait à tout le monde, chez les Franks et les Germains; mais déjà, dès le principe de la monarchie, il ne fut plus accordé qu'aux personnes de qualité. Bientôt Louis-le-Débonnaire et son fils Lothaire établirent des peines sévères contre les parjures. On lit au quatrième livre de leurs lois, art. 95 (*De eo qui perjurium*, etc.) : Quant à celui qui aura commis sciemment un parjure, qu'il n'ait d'autre rémission que d'avoir le poing coupé, et de s'étudier à se corriger.

Othon Ier comprit aussi très bien que cette garantie du serment pourrait devenir illusoire, et que celui qui osait réclamer ce qui ne lui était pas dû, que celui qui ne craignait pas Dieu, ne se ferait point scrupule de commettre un parjure; aussi il ordonna que, lorsqu'il n'y aurait point de preuve littérale, ou de bons témoins, la cause fût terminée par le combat.

Le concile de Valence, en 855, sous le roi Lothaire, prenant en pitié les âmes qui se damnaient chaque jour, supprima le serment.

Le concile de Latran, tenu sous Alexandre III, le défendit formellement aux clercs et aux ecclésiastiques. Il fut ainsi banni de toutes les causes, et plus tard entre toutes personnes, jusqu'à ce qu'il fût rétabli en 1564; et depuis, dit Estienne Pasquier, il n'a cessé de préjudicier à bien des gens qui damnent leur âme pour sauver les biens de ce monde.

L'épreuve par le feu, qui ne fut jamais employée que dans les causes criminelles, remonte à une haute antiquité; cette épreuve se faisait de plusieurs manières. Tantôt l'accusé était obligé de marcher pieds nus sur des charbons ardents; tantôt sur des barres de fer rougi (quelquefois au nombre de douze, mais de neuf le plus souvent); d'autres fois on le forçait de mettre la main dans un gantelet, toujours de fer rougi; d'autres fois enfin il était obligé de porter du feu dans ses habits, ou de traverser un bûcher allumé; si, après toutes ces épreuves, mais seulement trois jours après, le feu laissait des traces sur la peau, le malheureux était déclaré coupable. On se servait aussi de l'épreuve du feu pour juger de l'orthodoxie ou de la fausseté des livres.

Mais la principale épreuve du feu était celle de la barre de fer; on l'employait à l'égard des personnes que l'on dispensait du combat, les nobles, les prêtres, les personnes libres, etc.

Cette barre de fer était bénie avec les plus grandes cérémonies, déposée dans une église qui avait ce privilége et à laquelle on payait un droit pour faire l'épreuve. La barre de fer pesait quelquefois une livre; alors on l'appelait simple ordalie (*simplex ordalium*); le plus souven

elle en pesait trois; on l'appelait alors triple ordalie (*ordalium triplex*).

Voici quelques détails intéressants rapportés par Lombard. (Le texte étant en latin, nous sommes obligés de ne donner que la traduction.)

L'accusé passait trois jours en prières, pendant lesquels il jeûnait au pain et à l'eau. Au jour de l'épreuve, le prêtre, revêtu de tous les ornements sacrés, excepté la chasuble (*præter casulam*, dit le texte), chantait l'hymne des trois enfants (*Benedicite omnia opera*), puis bénissait tous les assistants et le lieu de la réunion. Il bénissait aussi le feu par une cérémonie toute particulière, invoquant Dieu, de qui vient toute lumière, le priant d'éclairer ses serviteurs comme il avait autrefois éclairé Moïse. Ceci achevé, on disait le *Pater*, quelques psaumes et les oraisons; on mettait le fer au feu; on jetait de l'eau bénite sur le feu, sur les assistants; on forçait même l'accusé d'en boire. Pendant que le fer rougissait on disait la messe. Après la communion du prêtre, celui-ci s'approchait de l'accusé, l'adjurait au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, par l'Église, les reliques, le baptême, de ne point communier, de ne point s'approcher du saint autel s'il avait commis le crime. Après avoir répondu, le prévenu recevait l'Eucharistie, et la messe était achevée. On y joignait le *Kyrie*, les litanies et quelques psaumes; puis venait la grande prière : « Dieu qui nous donne par le feu des signes de ta puissance, qui as fait paraître un buisson ardent devant Moïse, sans permettre qu'il fût consumé, qui as permis aux trois enfants de sortir sains et saufs de l'ardente fournaise, qui as brûlé Sodome, et sauvé Loth, ton serviteur, etc., etc... fais que sa main soit brûlée s'il est coupable, fais qu'elle demeure intacte s'il est innocent. » On faisait encore une nouvelle aspersion d'eau bénite; on bénissait le feu de nouveau, et le patient prenait le fer rouge dans sa main, le soulevait une ou plusieurs fois, etc., le portait à une distance plus ou moins grande, selon la nature du crime et des préventions (le plus souvent la distance était de neuf pas). Aussitôt après on lui mettait la main dans un sac qu'on fermait exactement; le juge et l'accusateur y apposaient leurs sceaux, pour les lever trois jours après; si, à cette époque, il ne paraissait aucune marque de brûlure, l'accusé était déclaré innocent; autrement, le degré de culpabilité se réglait d'après le plus ou moins de traces qu'avait laissées le feu.

Dans cette épreuve, comme dans presque toutes les autres, les femmes pouvaient se faire remplacer par un champion. L'épreuve du feu n'était employée le plus souvent qu'en l'absence de toute autre preuve. Cet usage barbare subsista peu de temps : les papes commencèrent d'abord par en dispenser les ecclésiastiques, puis bientôt après tout chrétien. Enfin cette horrible coutume fut complétement supprimée par le concile de Latran, sous Innocent III, quelque temps avant saint Louis.

Quelques personnes disent encore, pour attester la vérité d'un fait : J'en mettrais la main au feu. On peut aisément voir quelle a été l'origine de ce dicton.

L'eau a servi de tout temps aux purifications, aux cérémonies religieuses. On voit même dans l'histoire qu'elle servit quelquefois d'épreuve chez les Indous, chez les Hébreux, d'après la Bible (livre des Nombres), et chez quelques autres peuples; mais elle n'avait point été, je crois, établie comme preuve judiciaire : il en fut autrement au moyen-âge. On distinguait l'épreuve par l'eau chaude et celle par l'eau froide.

L'épreuve de l'eau bouillante était précédée des mêmes cérémonies que celle du fer chaud. Elle consistait tout simplement à plonger le bras (jusqu'au coude) dans un vase d'eau bouillante pour en retirer un anneau, enfoncé plus ou moins, selon la gravité du crime. La culpabilité ou l'innocence résultait aussi des suites de la brûlure. On pouvait se soustraire à l'épreuve en rachetant sa main, c'est-à-dire en produisant quelques témoins, et payant une certaine somme à l'accusateur et aux juges; mais il fallait s'entendre avec l'accusateur et composer avec lui.

Les nobles, les hommes libres, avaient seuls droit à l'ordalie du fer chaud ou de l'eau bouillante; quant au petit peuple, aux serfs (*rustici et pagani*, dit Lombard, les rustres ou paysans et les païens), ils étaient soumis au combat ou à l'épreuve de l'eau froide. Cette dernière était assez simple : après quelques oraisons prononcées sur le patient, on lui liait fortement la main droite avec le pied gauche, et la main gauche avec le pied droit; puis, en cet état, on le jetait à l'eau. S'il s'enfonçait, il était déclaré innocent; s'il surnageait, il était criminel ou hérétique, et, comme tel, pendu ou brûlé vif, le tout, dit Lombard, fondé sur cette opinion que l'eau voulait bien recevoir et conserver en son sein celui qui était pur, mais qu'elle rejetait l'impur ou le coupable (*sceleris vero conscium protinus à se rejiciebat*). Ainsi donc, telle était la douce alternative du pauvre vilain : se noyer, pour paraître innocent, ou être brûlé ou pendu, s'il s'avisait, bien qu'étroitement garrotté, de revenir sur l'eau. Je suis même convaincu qu'on ne lui liait si fortement les membres que pour lui éviter le désagrément de la potence, et lui procurer la douce consolation d'être enseveli en terre sainte.

On trouve encore mentionnées dans les auteurs ou dans les anciennes lois d'autres épreuves. Ainsi Charlemagne ordonna que, si quelque différend survenait entre ses enfants, il fût terminé par le jugement de la croix.

Ce genre d'ordalie, moins barbare sans être plus raisonnable, faisait encore dépendre le droit de la vigueur ou de la force physique. Il ne faut point s'étonner du reste si chez un peuple guerrier, et surtout dans un temps où la force constituait le mérite militaire, le fort se trouve sans cesse préféré au faible.

Les deux parties se plaçaient devant une croix, les bras élevés, et celle des deux qui la première tombait de lassitude perdait sa cause. On décidait surtout de cette manière dans les affaires civiles.

L'épreuve de l'Eucharistie occasionna bien des sacriléges, sans doute; mais si l'on risquait son âme, le corps du moins, conservant sa vigueur, permettait au repentir de venir avec le temps, et l'on pouvait alors racheter ses fautes. On faisait communier l'accusé, après beaucoup de prières, et, s'il n'en mourait pas, il était reconnu innocent; car le Seigneur n'aurait pas voulu sans doute habiter un corps coupable.

Enfin, à ceux qui étaient accusés de vol on donnait un morceau de pain d'orge et un morceau de fromage de brebis sur lesquels on avait dit la messe; lorsque les accusés ne pouvaient avaler ces morceaux (les auteurs ne disent pas quelle était la grosseur habituelle; elle devait varier sans doute suivant les prévenus), ils étaient déclarés coupables.

ÉTUDES MORALES.

HUARD ET VERDURON.

Rien au monde ne peut remplacer l'excitation de la lutte et de la compétition. La concurrence suscite le génie par la nécessité et l'entretient par l'émulation qui s'aiguillonne sans cesse par la rivalité... Mais à côté des bienfaits incontestables de la libre concurrence, que de nombreuses et funestes catastrophes sont venues porter l'alarme, le désordre, la désolation dans nos principales industries!... Ajoutons que la pratique de la concurrence démoralise radicalement les travailleurs; elle engendre l'égoïsme, elle dénoue le lien social, elle habitue chaque individu à prendre son *moi* pour centre, son intérêt pour guide; *chacun pour soi! chacun son droit!* telle est la maxime générale.

CHARLES LEMONNIER.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

LE QUARTIER DU TEMPLE.

Pour visiter des lieux inconnus et pour étudier des mœurs étrangères, il n'est pas de nécessité qu'un Parisien monte sur un bâtiment à trois mâts, se résigne aux ennuis d'une traversée et s'assujettisse aux fatigues d'un voyage de long cours. Un navire l'attend, qui met à la voile de dix minutes en dix minutes, chargé de passagers, et qui le conduira vers des régions aussi nouvelles, pour beaucoup d'habitants de la Chaussée-d'Antin ou du faubourg Saint-Germain que le seraient les savanes de l'Amérique ou les plages du Congo. Ce navire, c'est l'omnibus; ces régions, c'est le Jardin des Plantes, la barrière d'Enfer, le faubourg Saint-Antoine, le quartier du Temple et cent autres.

Et pour procéder avec méthode, ne pensez pas que l'intérêt commence seulement alors que le voyageur prend terre; ne croyez pas que la traversée soit monotone et insignifiante. Non; chaque voiture à six sous présente une physionomie particulière et caractéristique. De la Villette à la barrière d'Enfer, on fait route avec de gros hommes qui parlent vins et transports, tandis que, près de ces négociants, viennent s'asseoir des ouvriers et des femmes qui portent en eux je ne sais quoi de campagnard. Au contraire, la voiture qui mène de la barrière Blanche à l'Odéon ne conduit guère que des artistes ou des personnes assez heureuses pour posséder cette *mediocritas aurea* sur laquelle Horace édifiait son *Hoc erat in votis*. La plupart des hommes portent à leur boutonnière le ruban de la Légion-d'Honneur; on trouve dans la toilette des femmes une élégance, une distinction qui consistent bien plus dans la manière de disposer les étoffes que dans la valeur des étoffes elles-mêmes; enfin, la voiture dont je vous parle ressemble à un salon où l'on se reconnaît, où l'on se parle, où l'on échange des politesses, tandis que dans les autres omnibus, celui de Montmartre aux Gobelins, par exemple, on se presse et l'on se coudoie sans égard.

Quelques-uns de ces différents caractères se retrouvent dans les omnibus qui conduisent de la barrière du Roule à la Bastille. Jusqu'à Tortoni, on rencontre un mélange d'habitants de la barrière et d'artistes à qui leurs occupations journalières ne permettent pas d'aller chercher la campagne plus loin que les Thermes ou le bois de Boulogne. Le passage de l'Opéra, les rues Laffitte, du Helder, Taitbout et Grange-Batelière fournissent des voyageurs fashionables qui descendent ordinairement vers la Porte-Saint-Martin, et cèdent la place à des ouvriers et à des gens du peuple. A mesure que l'omnibus continue sa route, cette nouvelle population augmente et prend un aspect plus rude; si bien qu'arrivé au faubourg Saint-Antoine il ne descend de la voiture que des gens en blouses ou des femmes en bonnets et chargées de paniers.

Aussi, je ne veux point vous laisser aller jusque-là. Dites au conducteur d'arrêter en face des petits théâtres, dont le groupe réunit le Cirque, les Folies Dramatiques, la Gaîté, les Funambules, le théâtre Saqui et le Petit-Lazary. Descendez: vous voici devant le passage Vendôme.

Pour commencer, dites-moi si jamais les tristes résultats d'une spéculation avortée ont apparu d'une manière plus patente et plus triste! Des professions manuelles et qui n'ont aucun besoin de se loger dans un lieu mis sans cesse en contact avec les passants occupent la plupart des arcades. Une blanchisseuse de fin en a deux à elle seule. Les volets de plusieurs boutiques restent fermés. Ici, des bandes de papier soutiennent les vitres à demi brisées; là, on a substitué des planches grossières aux pilastres de marbre qui devraient briller le long des murs; le silence profond que l'on remarque le soir dans les églises solitaires règne dans cette galerie; enfin, comme sous les voûtes saintes, les échos répètent les grincements des pas qui, de temps à autre, viennent glisser sur les dalles de marbre.

Qu'une telle solitude ne vous décourage pas cependant; car elle précède un quartier où règnent avant tout l'activité, le commerce et la foule. Traversez donc cette nef glaciale; dirigez-vous à travers la rue Dupuis, et regardez. Vous vous trouvez entre deux bazars immenses: l'un, vaste rotonde de pierre, contient pour plus de deux millions de marchandises; l'autre, sorte de hangar à claire-voie, ne renferme pas des valeurs moins considérables. Dans le premier, demeure l'aristocratie d'un commerce tout particulier, dans l'autre la plèbe du même commerce.

Ces deux hangars se nomment le *Temple;* ce commerce consiste dans l'achat et la vente de la défroque de tout Paris. Il faut infailliblement que viennent au Temple, soit par vente après décès, soit parce que leurs maîtres se sont lassés de s'en servir, les meubles, les habits, les chaussures, et jusqu'au linge de tout habitant de Paris. C'est une loi à laquelle il ne peut se soustraire, qu'il possède des millions ou qu'il vive au jour le jour; qu'il habite un hôtel ou qu'un escalier raide et de trois cents marches conduise à sa pauvre mansarde. La robe de bal, si fraîche, si voluptueuse, qui laissait à demi nues les épaules blanches et frissonnantes de la jeune femme d'un ministre, append à côté du jupon grossier de la marchande des rues; l'épée d'un amiral se croise avec le poignard de fer-blanc qu'un tragédien de province a vendu dans un jour de misère: vous pouvez reconnaître, avec un peu d'attention, le canapé qui meublait naguère le boudoir d'une actrice célèbre; et voici votre propre habit qui, des épaules de votre valet de chambre, a passé sur le porte-manteau d'un fripier, où il s'agite au moindre vent. Le cœur se serre devant ces catacombes de chiffons qui parlent du néant, aussi haut que pourraient le faire les ossements d'un héros: *vains restes de ce qui n'est plus,* comme dit Bossuet.

Quoi qu'il en soit, nulle part, plus qu'au Temple, on ne témoigne si grande âpreté à la vente; nulle part on ne met en œuvre plus de persévérance pour faire mordre à l'achat le promeneur. Dès qu'il paraît, un feu de file de voix forme sur son passage une arquebusade bien nourrie de questions, et dans laquelle chaque interlocutrice énumère les objets qu'elle juge pouvoir convenir au survenant.

— Voulez-vous un joli bonnet, une robe toute neuve, mademoiselle?

— Allons, mon brave, vous cherchez une paire de souliers! j'ai ce qu'il vous faut; solide comme du fer.

— Monsieur veut-il des rideaux de soie? j'en ai de magnifiques en gros de Tours, en damas, en étoffes de laine. Préférez-vous de la crépine? est-ce des armures? est-ce des tapisseries? j'ai tout cela.

Si l'on reconnaît dans l'étranger, non pas un acheteur, mais un oisif ou un curieux qui flâne, alors les épigrammes et les facéties pleuvent de toutes parts.

— Ce monsieur veut-il des chemises? tout ce qu'il y a de plus beau pour trente sous?

— Vous faut-il un habit? le vôtre est bien usé.

— Ne vois-tu pas que ce monsieur désire un chapeau? le sien ressemble à la coiffure de Robert Macaire.

— Ce sont des bottes, car il marche sur les escarpins du père Adam. »

Chacune de ces attaques provoque l'hilarité des marchandes... Et il ne faudrait pas s'en fâcher, car alors des huées, des cris et peut-être des voies de faits, accueilleraient votre colère. Le mieux est de rire avec elles ou de continuer votre promenade sans avoir l'air de les entendre.

Les boutiques du Temple s'alimentent en grande partie par les marchands de vieux habits qui parcourent les différents quartiers, et dont les voix criardes troublent de si grand matin le repos des citoyens attardés dans leur sommeil; ils choisissent ce moment, parce que, d'ordinaire, personne n'est encore sorti de chez soi. Le nez au vent, l'œil aux aguets, l'oreille attentive, ils épient le moindre grincement de fenêtre qui s'ouvre. Dès que ce bruit se fait entendre, dès qu'une personne se montre, aussitôt les marchands se plantent là, en face, répètent leurs cris; chantent: *Vieux habits, vieux galons! Avez-vous de vieux habits à vendre?* et n'épargnent ni les signes de tête ni même les questions directes. Si vous les autorisez à monter, ils sont chez vous en un clin d'œil, et, en mettant le pied sur le carré, ils ont déjà vu l'objet que vous voulez vendre; ils l'ont déjà estimé à sa valeur précise. Cependant ils le déploient longuement, ils l'examinent avec scrupule et font une longue énumération des parties défectueuses qu'ils y trouvent: « le drap est usé « sans ressource, la doublure ne vaut plus rien, la pluie a « gâté ce velours, et voici des traces lamentables laissées « par les mittes. »

Après avoir déprécié de la sorte les objets proposés à leurs enchères, ils mésoffrent sur le prix modique que vous demandez; enfin, après des contestations où ils ne négligent rien pour lasser la patience, ils emportent victorieusement la défroque en la payant au plus le quart de sa valeur réelle.

A deux heures, vous retrouverez tous ces marchands au Temple: les uns, commis-voyageurs des fripiers à domicile, rapportent à leurs patrons ce qu'ils ont recueilli dans leurs courses; les autres, courtiers intelligents, revendent avec bénéfice ce qu'ils ont acheté.

Une fois chez les fripiers, toutes ces guenilles acquièrent une valeur nouvelle, grâce aux préparations qu'on leur fait subir. On enlève les taches du drap, on nettoie et l'on donne du lustre aux soieries; le vieux chapeau retapé devient brillant et solide, et de deux habits défectueux on en fabrique un neuf; surtout, il n'est point d'artiste en mosaïque qui puisse lutter de patience et d'adresse avec l'art d'un rajusteur de tapis, avec l'industrieuse persévérance d'une raccommodeuse de dentelle.

Ainsi transmuées, ces matières sans valeur se vendent cent fois ce qu'elles ont coûté et retournent même parfois aux mains de leurs premiers propriétaires. Tel bouquet de plumes jeté dans un coin par la femme de chambre d'une ambassadrice revient, après avoir passé par le Temple, reprendre sa place sur le chapeau de la noble dame; car c'est au Temple, dans certains magasins renommés pour ce genre de restauration, que les plus célèbres modistes font mystérieusement acheter les plumes d'autruche et de marabout qu'elles emploient. Plus d'un oiseau de paradis rongé par les vers se vend trente sous lorsqu'il entre chez le fripier et se revend cinq cents francs lorsqu'il en sort.

Le Temple est encore la providence des actrices nomades de province et de toute cette partie de la population parisienne qui préfère un luxe douteux à une simplicité décente.

Allez au Temple vers sept heures du matin: vous y rencontrerez une foule de femmes cachées sous des voiles qui viennent se procurer au rabais des cachemires à demi usés, du satin d'occasion et du linge, oui du linge... Une provinciale frémirait de dégoût à l'idée de porter la chemise d'une inconnue; la Parisienne ne se sent pas un scrupule, il lui suffit de trouver à vil prix

une toile qui ne soit pas d'apparence grossière; le reste ne fait rien; on ne saura pas qu'elle s'est approvisionnée au Temple, cela lui suffit. Car le luxe parisien consiste seulement dans la forme extérieure. En quelque sorte, on ne se soucie point d'être riche pourvu qu'on le paraisse; tel ménage s'astreint aux plus rudes privations d'intérieur qui se promène en calèche au Bois et se montre une fois par semaine aux Italiens ou à l'Opéra.

CHAPITRE DEUXIÈME.

IN PRINCIPIO.

Je vous ai dit tantôt que, chaque jour, vers deux heures, les marchands de vieux habits se réunissaient au Temple. Après avoir crié toute la matinée, ces hommes doivent naturellement éprouver une soif ardente qu'il leur faut satisfaire. Cependant, jusqu'au mois de juillet 1815, une seule boutique de marchand de vin, tenue par un vieillard grognon et mal approvisionné, se trouvait sur la place du Temple, au coin de la rue du Puits.

Ce fut alors qu'un ancien tambour de la garde, mis à la réforme et nommé Pierre Huard, ne sachant trop que faire pour vivre, s'avisa d'acheter, à crédit, cinq ou six bouteilles de vin et de venir s'installer avec trois verres au beau milieu du Temple, entre la rotonde et le hangar. Le soleil dardait avec violence, le vin n'était pas trop mauvais, et Pierre Huard ne le faisait payer qu'un sou le verre. Si bien qu'une heure après son installation il courait chez le marchand qui lui avait vendu le vin, en acquittait le prix, et avec ses bénéfices en payait quatre autres bouteilles.

Le petit commerce de Pierre Huard prospéra et s'arrondit. Au bout de quinze jours, ce n'était plus seulement des bouteilles de vin, mais encore des flacons d'eau-de-vie qui se pressaient au milieu de sa petite table et réfiétaient, sur leurs flancs jaunes, les rayons splendides du soleil. Un mois après, une tente abritait le marchand et les buveurs, et il fallait à Pierre Huard quelqu'un pour l'aider à servir ses nombreux chalands. Pierre Huard alors épousa une jolie servante du quartier dont les coquetteries, les beaux yeux noirs et la langue bien affilée ne contribuèrent pas médiocrement à la fortune de son mari.

Quatre ans après Pierre Huard acheta, sur la place de de la rue du Forez, une petite mai- t dans laquelle il transporta son commerce devenu non-seulement un débit de vin et de liqueurs, mais encore une sorte de restaurant et presque une boutique de fruitier et d'épicier.

Ces merveilles prenaient leur source dans la persévérance et l'esprit d'ordre de Pierre Huard, joints à l'intelligente activité de sa femme, toujours alerte, toujours joyeuse, prompte à la répartie, et qui, les bras nus jusqu'au coude, la taille serrée dans un étroit corset et le minois emprisonné dans un petit bonnet de dentelle, faisait le bonheur et le désespoir de chaque habitué de sa maison; c'est-à-dire de tous ceux que leurs affaires amenaient quotidiennement au Temple.

Quels que fussent l'ordre et l'économie du ménage de Pierre Huard, Pierre Huard ne se refusait pourtant rien de ce qui pouvait rendre la vie douce et bonne à lui et à sa femme. Des bagues d'or chargeaient les mains de la jeune marchande, et, le dimanche, il fallait voir le mari, vêtu d'un habit bleu tout neuf, donner le bras à Catherine qu'il conduisait à quelque spectacle après avoir été dîner au restaurant: non pas que leur ordinaire ne fût pas aussi bon que celui d'un gargotier; loin de là, mais parce que cette habitude débarrassait Catherine de tout soin de ménage.

Dans la semaine, ils avaient presque toujours à souper un ami ou deux; parmi les plus assidus, il convient de citer Jacques Verduron, ancien cocher retiré.

Jacques Verduron devait sa fortune et son oisiveté à l'amour. La veuve d'un épicier s'éprit de belle passion pour le visage coloré fortement et pour les larges épaules du grand garçon qui conduisait avec tant d'habileté les chevaux et le carrosse confiés à ses soins. D'abord la pudeur d'une mésalliance combattit en elle l'amour; car, que dirait-on dans le quartier en apprenant la condition du nouvel époux qu'elle choisissait?... Mais les paroles emmiellées de Verduron, qui s'était aperçu du tendre penchant de la dame et qui, de son côté, n'en éprouvait pas un moins vif pour « les beaux yeux de sa cassette, » triomphèrent de tous les obstacles. Si bien que madame veuve Rubin trouva le moyen de concilier l'amour et la vanité en réalisant sa fortune par la vente de son fonds d'épicerie. Cela fait, elle changea de quartier, vint du carrefour Bussy habiter la rue de la Corderie-du-Temple avec son époux Jacques Verduron, six mille livres de revenus et son amour.

Pendant les six premiers mois de mariage, Jacques Verduron trouva charmant de se voir sans relâche, durant toute la journée, l'objet des tendresses et des petits soins d'une femme qui l'adorait. Habiter un appartement à lui, avec des meubles à lui; se vêtir comme le plus élégant du quartier et trouver à son dîner de l'excellent vin et trois plats; au lieu de servir, être servi; enfin ne manquer jamais d'argent dans son gousset, lui paraissait la plus douce des existences. Mais au bout de ce temps son oisiveté le fatigua, et les caresses et les jalousies de sa femme, plus âgée que lui de dix ans, commencèrent à lui peser d'une étrange façon. Une vieill servante, désagréable, secondait merveilleusement madame Verduron dans l'espionnage dont elle entourait son mari, et c'étaient chaque jour des scènes furibondes à propos des plus innocentes démarches.

Alors, Jacques Verduron regretta ses chevaux, sa vie de cocher et ses douces causeries à l'office. Mais il était trop tard, et il lui fallait choisir entre l'esclavage le plus absolu ou des querelles domestiques. L'esclavage lui parut trop lourd: une guerre de tous les instants commença donc entre lui et madame Verduron. Quand celle-ci, lasse

de crier et de pleurer, s'aperçut que ses récriminations ne servaient qu'à éloigner son mari de la maison, elle céda peu à peu à la persistance de Jacques et finit par lui accorder une honnête liberté dont il ne se servait guère, du reste, que pour aller passer la soirée et souper chez Pierre Huard.

Dame Catherine entrait-elle pour quelque chose dans les assiduités de Jacques chez le marchand de la rue du Forez? Madame Verduron le craignait parfois, mais à tort. Ce qui charmait le cocher, c'était, premièrement, de ne point sentir là sans cesse sa femme à ses côtés; ensuite, la conversation amusante de Pierre et une sincère admiration pour l'ami qui seul, et sans un sou, était parvenu à se créer une petite fortune, l'attiraient chez Pierre dont il devint peu à peu l'ami dévoué. Sa propre fortune lui coûtait si cher qu'il prisait au-dessus de tout l'homme qui, par sa seule habileté, était arrivé à des résultats à peu près semblables.

Si Jacques aimait Pierre et lui portait envie, ce dernier ne professait pas pour son ami une estime et une affection moins grande. Quand Jacques, par hasard, ne venait point passer la soirée rue du Forez, on ne savait que faire au logis, et Catherine pouvait s'attendre à quelques bourrades de son mari. En effet, personne ne savait, comme le rentier de la rue de la Corderie, écouter les propos de Pierre, l'encourager et l'applaudir dans les projets qu'il méditait pour accroître sa fortune.

« Je veux devenir tout-à-fait riche, disait Pierre, et me retirer à soixante ans dans un hôtel à moi et avec deux bons chevaux dans mon écurie; je veux avoir des domestiques pour me servir; je veux passer l'été dans une maison de campagne et l'hiver ne pas manquer un spectacle. Et tout cela, Verduron, se réaliserait deux ans plus tôt si je possédais une soixantaine de mille francs de plus. Il y a des spéculations sûres à faire sur les sucres. Si j'avais eu, la semaine dernière, la somme nécessaire pour en acheter cinquante mille pains, je gagnais vingt mille francs d'un seul coup. Je n'ai pu par malheur opérer que sur trois mille. »

Ces paroles enflammaient l'imagination de Jacques, à qui d'ailleurs pesaient étrangement son oisiveté et le remords qu'il avait de ne devoir sa fortune qu'à sa femme. « Si je doublais cette fortune, pensait-il, elle n'aurait plus le droit de me faire le moindre reproche; je pourrais aller près d'elle la tête haute. » Si bien que peu à peu cette idée s'empara de lui à un tel point qu'elle ne lui laissait plus aucune relâche, et qu'un soir il glissa à sa femme quelques paroles d'un projet d'association entre lui et Pierre Huard.

D'abord madame Verduron frémit à l'idée d'exposer à des chances commerciales sa fortune solidement établie sur le grand-livre et d'un revenu net, sûr et régulier. Mais elle aimait si follement son mari que l'idée de le savoir près d'elle, du matin au soir, occupé, et ne pensant pas à mal par désœuvrement, l'emportèrent sur toute autre considération. Elle revint elle-même à l'idée de son mari et se mit à en poursuivre l'accomplissement avec une ardeur qui surpassait l'impatience de Jacques. D'ailleurs, ne deviendrait-elle pas d'une grande importance dans cette association? Ses connaissances et sa longue habitude du commerce d'épiceries ne seraient-elles pas les chances principales de l'entreprise que formeraient les deux amis?... Ainsi donc elle reprendrait encore sa place dans un beau comptoir; elle tiendrait encore de nombreux garçons sous ses ordres; ainsi Jacques ne pourrait même pas franchir le seuil du magasin sans qu'elle le sût, sans qu'elle le vît!... Et puis devenir riche, réellement riche cette fois! Il en fallait moins pour lui tourner la tête.

Restait à proposer l'association à Pierre Huard et à lui faire accepter. Les époux Verduron attachaient tellement d'importance à leur projet qu'ils s'exagéraient les difficultés de la réussite et qu'ils se créaient mille obstacles imaginaires. En effet, Pierre Huard convoitait depuis bien longtemps les capitaux importants que Verduron pouvait apporter dans son commerce par une association. De même que tous ceux qui sont fils de leurs œuvres, il rêvait sans cesse une position plus brillante; c'était moins un accroissement de fortune qu'un accroissement de commerce qu'il ambitionnait. Mais, comme il ne pouvait supposer que le paisible rentier Verduron songeât le moins du monde à prendre la vie agitée d'un industriel, il traitait ces projets d'association en des châteaux en Espagne sans consistance.

Ainsi, tous les deux préoccupés d'un pareil désir, ces hommes, par la passion même avec laquelle ils apprêtaient leurs projets, en retardaient, en rendaient même presque impossible l'accomplissement. Leurs relations néanmoins se resserraient davantage, et les femmes, qui jusqu'alors en étaient restées aux plus vagues démonstrations de politesse, se rapprochèrent peu à peu et devinrent intimes. Madame Verduron donna plusieurs dîners splendides. Madame Huard y fut invitée avec son mari, et ce fut à elle que s'adressèrent toutes les attentions et tous les honneurs du repas. Catherine ne mit pas moins de faste et de coquetterie à traiter chez elle madame Verduron. Enfin il ne se faisait plus, dans les deux ménages, une partie de spectacle ou de campagne qui ne fût commune entre eux.

CHAPITRE TROISIÈME.

ASSOCIATION.

On le comprend enfin, l'association découla d'une si grande intimité. Personne ne la proposa directement; de part et d'autre, elle se trouva conclue et arrêtée comme chose naturelle et toute simple. Pierre Huard fit l'inventaire de sa boutique, qui fut évaluée cinquante mille francs; les époux Verduron apportèrent une somme égale; on résolut en outre qu'ils viendraient loger dans la maison de la rue du Forez, et qu'ils y occuperaient l'appartement du premier, mis en location jusque-là. Un grand dîner célébra la réunion des deux familles, et l'on y convia les plus riches clients de l'établissement désormais commun. Enfin une enseigne à lettres d'or surmonta le fronton de la boutique et montra l'inscription suivante aux passants :

Les premières semaines de l'association ne furent que satisfactions et joies. Mesdames Verduron et Huard parlaient de ne faire qu'un seul ménage, de prendre leurs repas en commun, et, à défaut d'enfants, formaient des projets de mariage entre une petite nièce de quatre ans qu'avait la première et un filleul de sept que Catherine aimait comme son propre fils. Enfin, mettant de côté les froides formules de la politesse, elles n'employèrent bientôt plus que le langage du *tu*, s'appelèrent entre elles de leurs petits noms et finirent par ne plus pouvoir se quitter.

Quant aux maris, c'était une union bien plus étroite et bien plus complète encore. Levés tous les matins au point du jour, il fallait les voir dans leur magasin, les bras nus jusqu'aux coudes, remuant les tonneaux et préparant les marchandises; car ce n'était plus à vendre du vin, de l'eau-de-vie et quelques épiceries usuelles que se bornait leur commerce. Non, ma foi! ils spéculaient en gros sur les denrées coloniales, et il avait fallu que Huard reprit, pour mettre ses marchandises, un immense magasin situé en face de sa maison; magasin qu'il avait loué jusqu'alors à un marchand du Temple, et qui ne pouvait suffire aujourd'hui à tous les approvisionnements qu'achetaient les deux associés.

Il est inutile de vous dire que la boutique elle-même n'avait pas gardé son aspect modeste et enfumé; qu'elle avait participé à l'amélioration générale, et qu'on avait placé la glorieuse enseigne dont je vous parlais tout à l'heure sur une façade récrépie à neuf. Les boiseries intérieures, les rayons et les deux comptoirs de chêne, restaurés également, étincelaient de propreté. Dans celui de droite se tenait madame Huard, qui continuait de débiter les boissons aux innombrables pratiques habituées depuis dix ans à recevoir de sa petite main potelée le canon de vin ou le petit verre d'eau-de-vie! A gauche, en face d'elle, on voyait madame Verduron qui, forte de son expérience en épiceries, faisait servir les chalands par deux garçons, et ne dédaignait pas elle-même, parfois, de peser une once de café et d'avancer une livre de chandelles.

Arrivait-il quelque instant de relâche, on entendait aussitôt la voix doucereuse de madame Verduron adresser des paroles d'amitié à sa chère Catherine, qui lui répondait sur le même ton; enfin, pendant la durée des repas, si l'arrivée d'un acheteur exigeait que l'une d'elles se dérangeât, elles se disputaient à qui ferait pour l'autre cette corvée : souvent elles quittaient la table toutes les deux plutôt que de céder.

Un bonheur si complet, une union si parfaite valaient trop de bonheur à ces quatre personnes pour que le diable ne se mêlât point de les troubler. Hélas! il n'y réussit que trop!

Charmés de la bonne intelligence de leurs femmes, Huard et Verduron redoublaient de soins et d'attentions pour elles, et il ne se passait guère de jour sans qu'ils ne rapportassent au logis quelques bagatelles qu'ils offraient, Huard à madame Verduron, Verduron à madame Huard. Le caractère de ces deux hommes se retrouvait dans les cadeaux qu'ils faisaient. Il y avait toujours un peu de parcimonie dans les emplettes de l'ex-tambour, qui devait sa fortune à la plus sévère économie; l'autre, au contraire, comme tous les enrichis par hasard, tranchait du grand seigneur et faisait les choses largement. Ajoutez que, fort de la pureté de ses intentions, il ne songeait point à cacher le plaisir qu'il trouvait à la conversation de la joyeuse Catherine, conversation qui rehaussaient avec tant de charme un minois piquant et deux grands yeux noirs.

Or, madame Verduron avait beau empanacher ses bonnets de tous les rubans possibles; elle avait beau se pincer les lèvres et chercher à imiter les tours de tête de Catherine, son miroir ne lui disait que trop la position secondaire que gardaient ses quarante-cinq ans devant les vingt-huit de son amie; en outre, une voix secrète ajoutait que, plus jeune et plus jolie, elle recevrait de Huard des présents moins mesquins; du sentiment de son infériorité personnelle et du dépit des attentions que prodiguait son mari à la jeune femme, elle arriva bientôt à une double jalousie contre Catherine.

Humiliée dans sa vanité de femme, blessée dans sa tendresse d'épouse, vous pouvez savoir quel ferment de haine se développa dès lors au fond de son cœur. Il ne

fallait que la voir pour le comprendre. Pourtant, en apparence, rien n'était changé dans ses paroles à l'égard de Catherine : elle multipliait toujours près d'elle les mêmes attentions caressantes ; mais il y avait sans cesse une nouvelle aversion qui venait accroître la rage sourde couvée dans son cœur et qui devait éclater au moindre choc.

De son côté, Catherine n'était point dupe des cajoleries de madame Verduron. Les femmes ont un instinct merveilleux pour saisir entre elles les mystères de la pensée et des sentiments secrets.

Une lutte commença donc, une lutte à mort, avec des redoublements de courtoisie ; elles s'embrassaient, quand leurs mains se crispaient pour s'étouffer.

Les deux associés, tout entiers à leurs affaires, ne se doutaient en aucune façon de l'orage terrible amassé au-dessus d'eux, et qui devait éclater d'une manière inattendue.

CHAPITRE QUATRIÈME.

TEMPÊTE.

Madame Verduron, en quittant son appartement de la rue de la Corderie, avait amené avec elle, rue du Forez, une domestique qui la servait depuis quinze ans et dont elle avait fait sa confidente. Grosse, ignoble, hypocrite et flagorneuse, Fannie trouvait trop son profit aux ridicules de sa maîtresse pour ne point la flatter de toutes les manières. Son allure fausse et sa personne graisseuse avaient inspiré à la franche Catherine un dégoût qu'elle ne songeait point à dissimuler : d'autant plus que, n'ayant pas de servante, elle ne voyait pas, sans une sorte de jalousie, madame Verduron plus avantagée qu'elle sous ce rapport. Donc, toutes les fois qu'elle pouvait trouver Fannie en faute, elle ne manquait pas de signaler énergiquement à madame Verduron le méfait commis ; celle-ci, dans les premiers temps de l'association, vaincue par l'évidence des larcins que faisait à ses dépens Fannie, avait failli céder et la renvoyer, mais bientôt elle aima cette créature de toute l'aversion que lui témoignait madame Huard, et le rouge de la colère montait au visage de l'épicière chaque fois que son ennemie attaquait la servante.

Cependant elles en restaient encore aux paroles et aux formes bienveillantes, et si mille querelles avaient eu lieu entre elles, c'était sous des apparences courtoises ; à peu près comme un volcan qui brûle sous quelques pieds de terre qu'il n'a point encore brisés.

Surveillée, espionnée, harcelée et souvent prise en défaut par madame Huard, Fannie résolut de s'en débarrasser une bonne fois et de se faire accuser par cette femme d'un délit dont elle paraîtrait innocente. Pour cela, elle prit dans la chambre de sa maîtresse une boucle d'oreille d'or, et la jeta, le matin, pendant le déjeuner, sous le comptoir de son antagoniste, et près d'un petit chien qu'idolâtrait madame Huard. Quand madame Verduron voulut mettre ses boucles d'oreilles elle n'en trouva plus qu'une ; on chercha dans tout l'appartement ; on visita la maison de la cave au grenier, les perquisitions restèrent inutiles ; madame Huard, triomphante, ne manqua pas de dire que Fannie devenait responsable des bijoux perdus, et qu'en cette occasion elle était au moins coupable de négligence. A ces mots, la grosse servante fondit en larmes et prit le ciel à témoin de son innocence.

« Ce n'est point la première fois que vous perdez les bijoux de votre maîtresse ; il en est peut-être de cette boucle d'oreille comme du mouchoir brodé qui sortait hier de votre poche.

— Quel mouchoir ? fit madame Verduron.

— Celui-ci, répliqua madame Huard, en montrant un mouchoir qui appartenait en effet à madame Verduron ; celui-ci ! Je l'ai tiré doucement de sa poche, et sans qu'elle s'en aperçût. Qu'elle me dément, si elle l'ose. »

Fannie restait attérée, quand, tout à coup, le petit chien de madame Huard sortit du comptoir en jouant avec quelque chose de brillant qu'il traîna au milieu de l'arrière-boutique ; c'était la boucle d'oreille.

« Vous voulez perdre une pauvre fille, s'écria la servante ; vous avez pris le mouchoir et la boucle d'oreille pour m'accuser, par de fausses preuves, d'avoir volé. Que vous ai-je fait, madame ? »

Disons cela, elle fondait en larmes.

Madame Verduron, tremblante et pâle, s'avança vers madame Huard, les traits crispés par les plus effroyables contractions qu'ait jamais jetées la haine sur un visage de femme... Toute la rage amassée depuis si longtemps sur son cœur allait enfin éclater librement.

Elle promena ses yeux gris et flamboyants sur madame Huard ; elle agita les lèvres pendant quelques secondes avant de pouvoir parler ; enfin elle lui jeta au visage d'une voix sèche et saccadée :

« Allez, cela est indigne ! Vous devriez vous rappeler que vous avez été aussi une servante. »

CHAPITRE CINQUIÈME.

DISCORDE.

Lorsque Verduron et Huard, sortis ensemble le matin pour une affaire importante, rentrèrent au logis, ils trouvèrent toute la maison dans le plus grand trouble, et chacune des deux femmes exposa à son mari, non sans larmes, l'indigne conduite de son ennemie. Madame Verduron montrait madame Huard sous l'aspect d'une vile calomniatrice à laquelle tous les moyens étaient bons pour perdre une pauvre fille; tandis que l'autre, pâle de rage, demandait vengeance de l'insulte que lui avait craché au visage l'indigne madame Verduron. L'ex-tambour aimait sa femme, l'ex-cocher craignait la sienne; ils adoptèrent donc chaudement les querelles des deux exaspérées créatures, et vinrent s'en plaindre mutuellement avec violence; car le bon accord des associés commençait à s'altérer aussi d'une façon sensible. Le premier motif de ce germe de désunion provenait du peu de réussite qu'obtenaient les affaires de la nouvelle raison sociale; les bénéfices étaient loin d'atteindre au taux espéré, et plusieurs pertes considérables les diminuaient encore. Ces pertes, Verduron en accusait Huard; Huard, de son côté, les attribuait au laisser-aller vaniteux de Verduron qui tranchait toujours du grand seigneur et qui ne savait rien refuser, pourvu que l'on flattât son amour-propre et que l'on s'adressât secrètement à lui, sans prendre garde à son associé. Car, peut-être parce qu'il avait le sentiment de son infériorité, l'ex-cocher avait la prétention de tout diriger et laissait entendre que sans ses conseils, et surtout sans les sommes considérables qu'il avait apportées à la société, Huard serait demeuré un pauvre petit marchand de vin et d'épiceries.

Ces manières d'agir froissaient Huard, homme brusque, actif et qui devant tout à lui-même, avait de lui une estime exagérée. Enfin Verduron, beau parleur, aimait à faire des phrases et à s'étendre en digressions; Pierre Huard savait au contraire le prix du temps et n'aimait à perdre et à voir perdre en paroles que juste ce qu'il fallait pour arriver au résultat désiré : de sorte qu'à toute minute, Huard interrompait brusquement, même en présence de tiers, les fleurs de rhétorique de son associé; et ne ménageait pas la vanité du bavard, s'il se donnait des airs de maître.

Donc, Verduron humilié se tenait à l'affût des moindres déconvenues qui survenaient dans les moyens mis en œuvre par son associé, et ne manquait jamais de rabâcher dix fois par jour, que cela ne serait point arrivé en suivant ses propres avis; de sorte qu'à la contrariété du non-succès, si douloureuse déjà pour les intérêts et pour l'amour-propre de Huard, se joignait l'irritation de ces reproches d'autant plus cuisants qu'ils frappaient justes. Il en éprouvait une telle colère que souvent elle le faisait persister à suivre des idées que lui-même reconnaissait mauvaises, et qu'il eût abandonnées de suite sans les criailleries de Verduron; mais l'entêtement et le désir de contrarier ce parleur acharné l'emportaient sur toute autre considération; de là, maint échec amèrement reproché; de là, un ferment de haine non moins âcre que celui des deux femmes.

Ce fut donc, Verduron la face empourprée de colère, et Huard pâle et le visage contracté par la rage, qu'ils vinrent mutuellement se demander justice de leurs femmes.

Verduron, qui tant de fois avant de s'associer avec Huard, s'était plaint à lui du caractère tracassier de son épouse surannée, ne voulut point en cette occasion la reconnaître coupable du plus léger tort; Huard riposta par une égale opiniâtreté; des mots hostiles s'échangèrent, et sans l'intervention des garçons de magasin, ils en seraient venus aux coups. Heureusement on parvint à les séparer, et des amis, des voisins accourus au bruit de la querelle, opérèrent entre eux une réconciliation qui n'en laissa pas moins dans le cœur de ces deux hommes une amertume avec laquelle tout bon accord était désormais impossible.

La maison de la rue du Forez devint donc un enfer, véritable séjour de pleurs, de grincements de dents, de haines, de querelles et de perfidies atroces. Les deux femmes attisaient sans relâche les mauvais sentiments réciproques de leurs maris, et l'on ne peut imaginer avec quelle infernale ivresse elles interprétaient d'une façon odieuse les faits les plus innocents. Tout fournissait donc matière à discussion, et souvent à rixe. Bientôt les chalands redoutèrent de venir faire quelque acquisition à l'enseigne du *Tonneau d'or,* car on n'y trouvait plus que des visages désagréables et des paroles bourrues; souvent même, il fallait attendre un quart d'heure ce que l'on demandait et subir une altercation des deux femmes qui se renvoyaient tour à tour le soin de servir l'acheteur.

Un tel état ne pouvait durer longtemps et chacun des associés devait désirer avec impatience de le voir se terminer. Mais dans l'acte d'association une clause imposait le dédit de sept mille francs à celui qui demanderai résiliation du traité. Donc, ni l'un ni l'autre ne voulait faire la première proposition, moins dans la crainte de payer le dédit que par le désir de le faire payer à son antagoniste.

Si quelque ami voulait s'interposer entre eux et les amener à dissoudre amiablement une association dont les conséquences les conduisaient à une ruine infaillible et complète, ils répondaient chacun de leur côté qu'ils ne songeaient point à désunir leurs affaires. « Mon associé veut me quitter, disaient-ils avec une fausse indifférence, alors qu'il paie le dédit, mais pour moi je n'en ferai rien.

Cependant les bénéfices non-seulement avaient cessé, mais encore des pertes considérables survenaient tous les jours; car chacun des deux marchands ne poursuivait qu'un seul but, celui de mettre son associé dans la nécessité de quitter la partie et de payer sept mille francs. En vain leur démontrait-on que leurs retards à prendre une décision amenaient des pertes plus considérables, rien ne pouvait les arracher à leur aveugle entêtement.

On va voir comment cette crise se termina; mais pour bien comprendre ce qui va suivre, quelques explications deviennent nécessaires.

Huard était sans doute un habile marchand et un homme d'intelligence peu commune; mais néanmoins il n'avait appris à lire couramment qu'avec une difficulté inouïe, et c'est à peine s'il savait signer son nom; encore ne le faisait-il que bien lentement et en caractères peu lisibles; sa femme, plus heureuse dans son éducation première, lui servait de commis, tenait les livres et s'acquittait convenablement de cet emploi; quant à la signature commerciale, elle appartenait exclusivement à Verduron. La mauvaise écriture de Huard et le besoin qu'il éprouvait de laisser quelque occupation à l'ex-cocher furent le motif de cette clause de leur acte de société. « Une pareille mesure, se disait-il, flattera sa vanité et l'empêchera de me gêner dans la direction de mes affaires.

J'agirai, il approuvera. Par ce moyen, les pouvoirs se trouveront compensés en apparence, lorsque dans le fait j'en disposerai seul; car Verduron ne voit et ne verra jamais que par mes yeux, sans compter que je me trouve débarrassé des ennuis de tenir la plume. » Donc les deux partis acceptèrent avec une satisfaction égale ces deux paragraphes de l'acte d'association :

« La signature sociale est *Huard et Verduron.*

«Notre sieur Verduron aura seul la signature sociale.»

Les choses en effet se passèrent d'abord comme les avait prévues Huard; Verduron ne se sentait pas de joie lorsqu'on le poursuivait pour donner sa signature, et laissait son associé agir librement sans jamais songer même à la plus légère question.

Mais lorsque la division surgit entre les deux amis, lorsqu'un sentiment de malveillance s'établit entre eux, Huard reconnut alors combien il avait été imprudent, et de quelles armes pouvait disposer contre lui son antagoniste.

En effet, Verduron ne donnait plus une signature sans mauvaise grâce et sans une foule d'observations; heureux encore s'il ne la faisait point attendre des jours entiers. Vous comprenez donc toute l'inquiétude d'Huard, quand assis un soir dans son arrière-boutique, et compulsant avec angoisse ses livres de commerce, il reconnut que plus de vingt mille francs restaient à payer à la fin du mois, et que les rentrées ne devaient pas s'élever à la moitié de cette somme. Il fallait recourir à des emprunts nouveaux, créer des lettres de change et les présenter à l'escompte; le temps pressait... Catherine écrivit donc sur papier timbré les formules sacramentelles, et Huard, pâle et le cœur serré, alla frapper à la porte de Verduron afin de lui demander sa signature. Mais dès que la porte s'ouvrit, dès qu'il eut mis le pied sur le seuil, il comprit le refus qui l'attendait, et ce fut en balbutiant et en sentant combien elle était inutile qu'il fit cette demande.

« Verduron, signez, je vous prie, ces billets. »

Verduron s'assit plus carrément dans son fauteuil, mit ses besicles, et, après avoir lu et relu longuement, posa les papiers sur le bureau. Puis il renforça sa voix et dit avec une expression amère, victorieuse, et en pesant chaque syllabe :

« Je ne signerai pas.

— Pourquoi? s'écria douloureusement Huard.

— Parce que je ne signerai point.

— Mais c'est perdre tout notre crédit, c'est laisser protester des billets, c'est nous réduire à la faillite.

— C'est précisément où j'en veux arriver.

— Au déshonneur?

— Non, à mettre fin à une mauvaise affaire. Tout le monde sait bien que je n'ai fait dans cette stupide association qu'apporter et que perdre mon argent; une faillite me débarrasse de tracas et d'ennuis dont je suis las depuis longtemps; j'y perdrai cinquante mille francs, mais un nouvel héritage que vient de faire ma femme répare cette perte : je vais donc reprendre ma vie tranquille et je vous promets de ne plus faire le commerçant.

— Mais moi, toute ma fortune se trouve dans cette affaire! C'est mon pain! c'est le pain de ma femme! C'est le fruit de quinze années de travail et de privations! C'est mon honneur, c'est ma vie! Notre position n'est pas désespérée. Il nous faut dix mille francs ce mois-ci, pour faire face à nos obligations, mais le mois prochain il nous en rentre dix-huit mille!... Ne me perdez pas, ne me déshonorez pas.

— Je ne donnerai point de signature.

— Au nom de notre ancienne amitié!

— Non.

— Je vous le demande à genoux!

— Écoutez : je signerai, mais à une condition; c'est qu'au préalable vous signerez, vous, l'acte de dissolution de notre société. Vous resterez chargé de la liquidation, et en échange, vous me rembourserez dans le terme de dix-huit mois les cinquante mille francs que j'ai apportés De plus vous parerez le déficit.

— De telles conditions.....

— Alors point de signature, alors la faillite. »

Huard frissonna comme un loup pris au piége; puis, avec la même résignation que montre cette bête fauve quand le chasseur vient la museler, il signa l'acte de dissolution et l'engagement de rembourser avant dix-huit mois les cinquante mille francs et le dédit.

Rentré chez lui, morne, livide, étouffé, il ne répondit point aux questions que lui adressait sa femme alarmée.

Tout à coup il saisit une chaise, la brisa violemment et s'écria :

« Je me vengerai! »

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

LE MAGASIN VENDU.

Huit mois après la rupture des deux associés, dame Catherine Huard, assise tristement dans son comptoir, se laissait aller à des pensers mélancoliques dont ne parvenait point toujours à la tirer même la venue d'un chaland. Au lieu de se lever aussitôt, comme elle en avait l'habitude; au lieu de s'informer, d'une voix claire et joyeuse, de ce qu'il venait acheter; au lieu de le servir de ses propres mains, elle abandonnait ces soins aux garçons de boutique: puis la tête penchée, les mains enveloppées dans son tablier, elle restait là rêveuse et sans bouger.

C'est que, depuis huit mois, la nécessité de rembourser une partie des soixante mille francs de Verduron, jointe aux autres engagements commerciaux de Huard, avaient banni de la maison de ce dernier le repos et le bien-être. Il avait fallu recourir d'abord aux emprunts hypothécaires, puis ensuite acheter les secours que l'usure vend à des conditions si funestes. Au lieu d'espérer encore dans l'avenir, les pauvres marchands du Temple se débattaient avec désespoir pour empêcher le présent de s'écrouler et de les ensevelir sous ses ruines. Constamment rongé par de si cruelles pensées, ce n'était plus qu'avec brusquerie que Huard parlait à ses garçons et à Catherine elle-même. La moindre négligence excitait sa colère; souvent même cette colère tonnait sans motif et avec une amertume dont l'injustice augmentait encore la violence. Oh! qu'étaient devenus pour la triste Catherine les jours paisibles et doux de sa médiocrité! Que ne se trouve-t-elle encore au temps où, dans une modeste boutique, elle voyait s'accroître chaque jour peu à peu la petite fortune de son mari! L'ambition a détruit tout cela. Maintenant, au milieu des apparences de la richesse, ils souffrent toutes les angoisses de la pauvreté... Et bientôt ces apparences de fortune s'évanouiront elles-mêmes au souffle de la médisance! Trop de personnes sont dans la confidence de leurs malheurs pour que tout le quartier ne les sache point... Une seule chose l'étonne; c'est que Verduron, leur ennemi mortel, Verduron, auteur de toutes ces catastrophes, garde le silence et ne paraisse pas à la tête des plus acharnés. Il faut que cet homme couve quelque sourde machination, plus fatale que tout le reste; car sa haine, et surtout la haine de sa femme ne sauraient ainsi s'engourdir!

Tout à coup, Huard entra brusquement dans la boutique. Huit mois l'avaient bien changé! On avait peine à reconnaître, dans la face osseuse du pauvre marchand, dans son regard à la fois ardent et sombre, dans sa taille courbée et dans sa démarche saccadée, les manières décidées, la face épanouie et les allures militaires de l'ancien tambour. Néanmoins une grande joie tempérait alors l'énergie de ces ravages produits par le chagrin, car dès le seuil il se mit à crier à Catherine:

« Nous sommes sauvés!

— Sauvés? répéta Catherine effrayée de la joie étrange de son mari; sauvés!

— Passe dans l'arrière-boutique, femme, » reprit Huard en ouvrant lui-même la petite porte du comptoir.

Puis il entoura de son bras la taille de Catherine et l'entraîna dans la pièce qui précédait le magasin.

« Nous sommes sauvés! fit-il encore de nouveau. Je viens de chez mon notaire; il a vendu le magasin qui se trouve en face de notre boutique, au coin de la rue, que nous avons acheté il y a quatre ans, et dans lequel nous avions établi nos magasins de réserve. »

Catherine regarda son mari avec douleur; car l'achat de ce magasin il l'avait rêvé dix ans; dix ans il s'était imposé les plus rudes privations pour parvenir à s'en rendre propriétaire... Et aujourd'hui il se réjouissait de le vendre!

— Il est vendu! vendu cinquante mille francs, dit-il encore une fois. C'est de quoi rembourser les cinq mille francs dont l'échéance arrive demain; c'est de quoi payer les huit mille francs de la fin du mois. Enfin, le reste suffira pour nous libérer envers ce scélérat de Verduron. »

En prononçant le nom de son ex-associé, Huard devint tour à tour pâle et rouge; ses poings se crispèrent, et ses lèvres convulsives ne purent achever la dernière syllabe.

— Qui donc est l'acquéreur de notre maison? demanda Catherine, pour donner un autre cours aux pensées de son mari.

— Un brocanteur d'affaires. Il se nomme Dubois, et m'a payé comptant; voilà tout ce que je sais. Seulement il tient à ce que la maison lui soit livrée sous huit jours. Il faudra nous évertuer d'ici là pour en ôter toutes nos marchandises. Mais qu'importe? puisque notre salut, notre honneur dépendaient de cette affaire? Si nous en sommes un peu plus pauvres, du moins nous voilà hors de péril. Maintenant, avec deux ans de travail, nous nous libérerons entièrement et notre position deviendra plus belle que jamais. Oui, Catherine, on nous portera encore envie! oui, nous serons encore les plus riches du quartier! oui, femme, notre fortune fera damner encore les Verduron. Oh! je te le promets, ils enrageront, les misérables! Car notre établissement est le seul du quartier, et ses revenus ne peuvent qu'augmenter au lieu de diminuer. Ce sont des rentes, mon enfant; de vraies rentes! Je chiffrerais, à cent écus près, je le parie, les bénéfices de l'année que nous allons commencer. Je ne veux plus faire d'autres affaires. Au diable les spéculations chanceuses! Ma boutique du quartier du Temple, mon riche détail, rien de plus; fasse des affaires en gros qui voudra! »

En effet, débarrassé comme par miracle des soucis qui l'accablaient et des malheurs sous lesquels il allait inévitablement succomber, Huard reprit peu à peu sa gaîté. A huit jours de là, on ne l'aurait plus reconnu tant il avait repris bonne mine; tant sa liberté d'esprit lui était douce après huit mois d'inquiètes préoccupations. Il dirigea soigneusement les ouvriers qui enlevaient les marchandises logées dans la maison vendue, et s'il poussa quelques soupirs en portant les clefs chez le notaire, il oublia bientôt cette tristesse de pro-

priétaire, dans un dîner où il réunit tous ses garçons de magasin. La soirée se termina au théâtre de l'Ambigu, moyennant deux loges à moitié prix et à la grande joie de Catherine, dont le mélodrame, vous le savez, faisait les délices.

Pour la première fois, depuis huit mois, Huard avait passé toute une soirée sans penser à Verduron.

CHAPITRE DEUXIÈME.

RECHUTE.

Le bien-être d'esprit de Pierre Huard ressemblait aux ineffables caresses de la convalescence, ou bien aux sensations d'un prisonnier qui, longtemps retenu dans un cachot, se retrouve en face de la lumière et parmi des flots d'air pur. Aussi, levé dès le point du jour et après une longue nuit d'un sommeil paisible, il descendit en chantant, dirigea les travaux de ses garçons de boutique et donna deux gros baisers à Catherine lorsqu'elle vint prendre place au comptoir. Joignez à cela qu'une joyeuse journée d'automne semblait s'apprêter, et que les rayons du soleil levant illuminaient la façade de la boutique et donnaient au *Tonneau d'Or* de l'enseigne un éclat mystérieux et qui semblait à Huard le présage d'une prospérité infaillible. Donc, il allait, il venait, chantant, riant, badinant, en un mot gai « comme un pinson », disait Catherine.

Hélas ! vers huit heures du matin, le ciel s'assombrit tout à coup, et le ciel naguère plein de lumière, se chargea de nuages pluvieux. La gaîté d'Huard se ressentit de ce changement d'atmosphère et devint moins vive. Catherine elle-même quitta le seuil de la porte et reprit sa place dans le comptoir, où, peu à peu, des pressentiments sinistres s'emparèrent de son imagination. Huard pour se distraire et retrouver sa belle humeur eut fantaisie d'aller visiter les travaux que faisait commencer le nouvel acquéreur de son magasin. Il se dirigea donc, en veste, et les mains insoucieusement croisées derrière le dos, vers les maçons qui s'évertuaient au milieu de tourbillons de poussière... Il s'arrêta tout à coup, pâle et haletant... L'homme qui leur donnait des ordres, c'était Verduron !... Verduron acquéreur de cette maison ? oh ! cela cache quelque piége infâme ! Pourquoi cet achat mystérieux par l'entremise d'un inconnu ? qu'en veut-il faire ? « Catherine, Catherine ! c'est Verduron qui devient notre voisin. Verduron ! comprends-tu combien de malheurs cela pronostique ? Le scélérat ! »

Hors de lui, il courut vers son ennemi, la rage au cœur ; mais Verduron, comme s'il n'eût point aperçu son ancien associé, ferma paisiblement la porte de sa nouvelle maison, et sans s'inquiéter davantage fit continuer les travaux à huis-clos.

Dès lors commencèrent pour Huard, et pour sa femme, les angoisses d'une attente funeste et dont les incertitudes ne tombaient sur leur cœur qu'une à une et lentement. Ainsi les travaux intérieurs terminés après une semaine, on vit les menuisiers enlever la grande porte massive du magasin que remplaça une devanture élégante. Alors on put s'apercevoir encore qu'un plancher recouvrait le sol du magasin, et que tout se disposait pour l'établissement d'une boutique.

En effet, des comptoirs s'élevèrent, des casiers et des tiroirs tapissèrent les murs intérieurs, et un escadron de peintres vint recouvrir tout cela de couleurs tranchantes. Mais le coup le plus terrible et le plus inattendu fut, un matin, l'apparition d'une enseigne élevée pendant la nuit ; elle portait une suscription à peu près pareille à celle de Huard ; elle était surmontée du même tonneau d'or ; seulement la légende de cet emblème parlant avait subi une légère et perfide modification.

AU TONNEAU D'OR.

VERDURON, *ex-associé* D'HUARD

Commerce d'Épiceries, Vins et Liqueurs.

Ainsi Verduron, l'infâme ! vient établir une effrontée concurrence en face de leur propre maison ! Il fait plus, il leur vole leur enseigne ; il leur vole leur clientelle ! Heureusement qu'il y a des lois ! heureusement que les tribunaux sont là ; car il ne peut être permis à un misérable coquin de venir ruiner ainsi un honnête homme ! « Mon chapeau, femme ; il faut que je coure chez un avocat ; il faut que ce drôle soit assigné dès demain et que son enseigne dégringole avant huit jours. Ah ! ah ! nous verrons bien mons Verduron, qui de nous deux l'emportera. Vous avez ma maison, oui, mais mon enseigne, c'est ce qu'il faudra voir... Et si les lois ne me vengent pas moi, Huard, pensa-t-il en se dirigeant comme un forcené vers le Palais de justice ; si mon bon droit ne me sert à rien, malheur à toi Verduron, malheur à toi ! »

Une heure après, Huard revint chez lui toujours dans la même agitation, mais cette fois avec l'espoir d'une prompte vengeance. En passant vis-à-vis l'enseigne de Verduron, il brandit le bras en signe de menace et de malédiction ; puis haletant, baigné de sueur et le cœur brisé de palpitations, il s'assit sur un tonneau de sa boutique. Mais le moindre repos n'était point compatible avec son exaspération ; il lui fallut se lever et marcher de droite et de gauche sans but, pour obéir à la fièvre qui lui brûlait le sang, aux pensers qui lui mordaient le cerveau.

« Leur enseigne tombera ! dit-il enfin d'une voix qu'enrouaient l'ardeur de ses lèvres, et la sécheresse de son gosier. Leur enseigne tombera, Catherine ! Ils seront condamnés ! l'avocat répond du gain de mon procès. Ah ! ah ! l'honnête homme de Verduron, vouloir me voler mon enseigne et mes pratiques !... Le coquin va recevoir de mes nouvelles... Tiens, regarde ; mon huissier tient parole et les vingt francs que j'ai donnés à son petit clerc font déjà leur effet. Vois ! ris. Il entre dans la boutique ; il remet son papier timbré à la Verduron ; elle en devient rouge de colère ; elle appelle son mari. Oui, oui, appelle-le, vieille coquine, c'est une assignation en bonne forme ; une assignation à ôter sur-le-champ ton enseigne, ou à comparaître dans quinze jours par-devant

la deuxième chambre du tribunal de première instance. Et vous y viendrez, Verduron ! Et vous serez condamné comme fripon, pour mauvaise foi, et escroquerie d'enseigne. Ah ! ah ! ah ! ah ! il me tarde de te voir sur le banc d'infamie, avec des gendarmes à tes côtés, gueux, escroc ! »

Et il gesticulait, et une écume blanche couvrait ses lèvres, et ses yeux allumés roulaient sanglants et furieux.

HAPITRE TROISIEME.

LE PROCÈS.

Pendant les éternels quinze jours qui le séparaient encore du procès, Huard ne put ni dormir, ni s'occuper d'affaires, ni même demeurer chez lui. Une main invisible et brûlante semblait le pousser devant elle; un souffle infernal semblait l'enivrer de vertige et de rage; rien ne calmait un état si alarmant; les plus douces cajoleries de Catherine y perdaient leurs efforts.

De son côté, Verduron et sa femme ne gardaient pas une tranquillité plus grande. Ils avaient refusé de faire disparaître leur enseigne, à la première sommation de l'huissier, mais c'était par entêtement pur et non par la conscience de leur bon droit. Une voix secrète leur faisait pressentir la perte du procès; ils avaient beau chercher à se tromper eux-mêmes à cet égard en alléguant la réputation de leur avocat et les chances que présente toujours un procès, Quoi qu'il en soit, ils allaient de l'un à l'autre, visitaient les juges, cherchaient par des cadeaux à intéresser les personnes qui approchaient de ces derniers, et enfin multipliaient les probabilités de réussite, quelque puériles et vaines qu'elles leur parussent.

Un autre soin qu'ils ne prenaient pas avec moins de ferveur, c'était d'écraser Huard par le luxe de leur boutique, par les énormes quantités de marchandises qu'ils y faisaient entasser et par le grand nombre de leurs garçons.

Huard, dès qu'il vit cette manœuvre, dépensa chez lui, deux mille francs en améliorations, et prit en plus huit garçons de boutique. De son côté, toujours sur le seuil de son magasin, Catherine comptait avec anxiété le nombre des chalands que l'attrait de la nouveauté conduisait chez sa rivale. Là, elle proférait tout bas des anathèmes contre chacune de ses anciennes pratiques qui lui devenaient infidèles, et le cœur brisé, détournait la tête pour cacher ses larmes. D'autre part, madame Verduron, la tête chargée d'un bonnet de dentelle qui valait au moins trois cents francs, étalait à sa porte le faste d'une robe en gros de Naples et des boucles d'oreilles de diamants; enfin ses gros doigts courts disparaissaient sous les bagues. Rien n'était triste et plaisant comme de les voir toutes les deux, l'œil en feu et le cœur pantelant d'attente, à la vue d'une personne du voisinage qui se dirigeait de leur côté, avec l'intention d'acheter quelques épiceries. C'étaient des sourires alléchants, des minauderies sans fin, et parfois même les séductions plus directes de la parole :

« Bonjour, voisin; il y a longtemps qu'on ne vous a vu !

— Vous voulez de l'huile, voisine j'en ai reçu d'Aix qui n'est que pure olive.

— Venez m'acheter de mon café, vrai parfum Moka. »

Le chaland se décidait-il pour l'une ou l'autre boutique, alors la désappointée changeait de ton :

« Une belle affaire, ma foi ! pour deux sous de fromage de gruyère, ou bien une demi-livre de pruneaux. Il m'en dira des nouvelles, du reste; voilà quinze jours qu'ils sèchent là au soleil.

— Va, va donc, imbécile, on t'en donnera pour ton argent. »

Enfin, durant de telles hostilités et de telles jalousies le jour du procès arriva.

Vous dire tout ce que les deux parties souffrirent d'attente et d'angoisses jusqu'à l'heure de l'audience n'est point possible à des paroles humaines. Huard et son antagoniste arrivèrent au Palais longtemps avant l'ouverture du tribunal, et se promenèrent en compagnie de leurs avocats dans cette immense et triste galerie que l'on nomme la *Salle des pas perdus*. Les hommes de loi, chargés de la cause, écoutaient avec distraction les paroles passionnées de leurs clients qui, chaque fois qu'ils se rencontraient, c'est-à-dire de trois minutes en trois minutes, échangeaient des regards furieux.

L'audience s'ouvrit enfin et l'on appella la cause « Huard contre Verduron. » Après quelques lectures faites d'une voix nasillarde par le greffier, l'avocat du demandeur eut la parole.

C'était un jeune homme, riche de rhétorique et qui devait à une éloquence chaude sa réputation brillante et précoce; il prit donc au sérieux l'affaire de son client. Après avoir exposé les droits de la propriété, cette base sacrée et inviolable de l'existence sociale, il s'éleva vigoureusement contre ceux qui ne craignent point de violer indirectement ces droits. Selon son plaidoyer, l'homme qui sans détours, en face, brutalement, attaquait la propriété, méritait moins la rigueur de lois que le traître dont les manœuvres ténébreuses cherchaient les mêmes résultats avec des chances d'impunité. Messieurs, s'écria-t-il, si Verduron nous avait volé mille francs arrachés en plein jour dans notre caisse brisée par lui, la loi courberait sa tête sous le carcan du forçat. Eh bien ! ce n'est pas mille francs que nous dérobe cet homme; c'est toute notre fortune ! c'est toute notre clientelle, c'est le fruit de vingt ans de travail; c'est notre sang, c'est notre existence. Oui, messieurs, sans l'arrêt que nous attendons de votre justice, notre fortune passe dans les mains de cet homme; ce que nous avons gagné par tant de sueurs, tout enfin jusqu'à notre nom lui appartient. Mais vous ne consacrerez pas une pareille injustice, oh ! non, vous ne la consacrerez pas !

Vieux plaideur émérite, l'avocat de Verduron le prit sur un ton complétement opposé. Il s'étonna d'abord de l'importance attachée à de si mesquins débats. Son client n'a fait qu'user d'un droit insignifiant et sans importance; mais puisque c'est un droit, il le défend contre des prétentions injustes. Il le défend, parce que pour

tout citoyen défendre ses droits est un devoir. Verduron a-t-il été, oui ou non, l'associé de Huard? S'il l'a été, pourquoi ne le dirait-il pas sur son enseigne? Quand il est venu verser une partie de sa fortune dans l'entreprise de l'épicier, n'acquérait-il pas la propriété de la clientelle avec la propriété de l'établissement? Donc rien au monde ne peut l'empêcher d'avoir été l'associé de Huard, et, par conséquent, rien au monde ne peut l'empêcher de recueillir les bénéfices de ce titre, si bénéfices il y a. On parle du *Tonneau d'Or;* mais le Tonneau d'Or, emblème parlant d'épicerie, appartient à tout le monde. Il y a dans Paris trente enseignes du Tonneau d'Or. Huard fera donc à ces trente épiciers le procès qu'il intente à Verduron?... Mais c'est trop longtemps occuper d'une cause si simple le tribunal qui renverra Verduron de la plainte et condamnera le demandeur aux dépens.

Pendant les plaidoyers, mille émotions passaient sur les physionomies pâles et contractées des deux antagonistes. Ils s'agitaient sur leurs siéges; ils voulaient interrompre l'orateur; ils lui répondaient par des interpellations contenues à grand' peine par les huissiers; la sueur leur ruisselait en grosses gouttes, du front sur le visage.

Après de nouvelles répliques des avocats, le procureur du roi prit la parole et se montra favorable à Huard. Puis le tribunal se retira pour délibérer.

Les deux avocats qui venaient de plaider l'un contre l'autre se rapprochèrent et se mirent à deviser de choses indifférentes. Huard et Verduron souffraient comme souffriront les hommes au jour du dernier jugement, avant qu'un geste du terrible juge les fasse passer à sa droite ou à sa gauche pour l'éternité.

Enfin, après cinq minutes qui durèrent cinq années, les juges rentrèrent dans la salle d'audience. Les deux plaideurs ne purent rien lire de leur sort sur le visage impassible de ces quatre hommes qu'ils dévoraient du regard.

Le président prit place, et, lorsqu'il se fut établi bien carrément et bien commodément dans son fauteuil, il lut l'arrêt en ces termes :

« Attendu qu'une enseigne est l'indication d'une in-
« dustrie, et par conséquent, d'une propriété particu-
« lière;

« Attendu que tout ce qui peut porter atteinte à cette
« propriété doit être empêché;

Ici Huard respira fortement et Verduron faillit être étouffé par le sang qui lui montait au visage.

« Attendu qu'il peut être facultatif aux ex-associés de
« Huard de s'établir dans les différents quartiers de Paris
« et de prendre ce titre;

Ce fut au tour de Huard à souffrir et à celui de Verduron à triompher.

« Mais qu'en venant former un établissement près de
« celui de Huard, ancien associé de Verduron, ce dernier
« peut induire le public en erreur et porter préjudice à
« Huard;

« Le tribunal ordonne que Verduron supprimera dans
« la huitaine les mots *ancien associé de Huard*, lui
« maintient son enseigne du Tonneau, à la charge de ne
« pas y laisser l'inscription y placée et d'en faire enlever
« la dorure, condamne Verduron aux dépens. »

Huard jeta des exclamations de triomphe qu'eut bien de la peine à comprimer un huissier; Verduron se retira lentement, et jeta, en passant vis-à-vis de son adversaire, un regard de haine si terrible que les avocats ne purent s'empêcher d'en frissonner.

CHAPITRE QUATRIÈME.

REPRÉSAILLES.

Pendant ce temps-là, madame Verduron et Catherine attendaient chez elles, avec quelles émotions et quelle impatience, vous le savez, le dénouement d'un procès si plein de drame pour elles. Dans leurs agitations elles venaient souvent regarder au seuil de leur porte si leurs maris n'apparaissaient point à l'extrémité de la rue, et de la sorte il leur arriva plusieurs fois de se trouver face à face pour ainsi dire. L'homme le plus indifférent n'aurait pu sans terreur voir l'expression de haine empreinte sur leurs visages. Le regard jeté tout à l'heure par Verduron à Huard n'était rien auprès de cette rage silencieuse, mais implacable, mais sans fin.

Tout à coup, deux cabriolets accourent et s'arrêtent devant chacune des deux boutiques. De l'un saute Huard, qui jette cinq francs au cocher et crie à Catherine :

—Gagné! A bas l'enseigne du gueux! A bas l'enseigne du voleur! Vivent les juges! Sous huit jours il faut que le fripon fasse enlever tout cela. »

De la seconde voiture, descendit Verduron, pâle, brisé, désespéré.

— Poule mouillée, lui dit sa femme, est-ce que, pour un échec, tu vas quitter la partie? Tu as perdu la première, mais je vais t'en faire gagner une seconde qui vaudra mieux. » En achevant ces paroles elle marcha droit à la porte de Huard, et, interpellant trois voisins accourus près de l'épicier pour lui entendre conter son procès gagné, elle les emmena à l'écart :

« Messieurs, leur dit-elle, cet homme vient d'appeler mon mari fripon, gueux et voleur. Vous allez venir en faire avec moi la déposition chez le commissaire. Le procès-verbal dressé, vous dînerez avec mon mari pour tâcher de le distraire un peu. »

Les voisins suivirent madame Verduron, qui, sans même prendre le soin d'envelopper d'un châle ses épaules, emmena les témoins chez le commissaire, où elle établit les bases d'un procès en diffamation.

Huard, qui ne soupçonnait point le coup dont ses ennemis le menaçaient, se livra, sans ménagement comme sans réserve, aux transports de joie que lui causait sa victoire. Il y eut grand festin chez lui, et le soir, lorsque les convives quittèrent la table pour regagner leur logis, plus d'une parole agressive, plus d'une injure, apostrophèrent le rival de Huard, imprudences auxquelles par malheur Catherine et son mari mêlèrent leurs voix. Madame Verduron recueillit précieusement ces nouveaux griefs constatés par de nombreux témoins, et le lendemain elle en grossit la plainte en diffamation déjà déposée chez le procureur du roi.

Quatre jours après, des ouvriers dressèrent leurs échelles contre la façade de Verduron et commencèrent à effacer de l'enseigne les mots réprouvés par arrêt. Cette exécution terminée, ils couvrirent le Tonneau d'Or d'une couche de jaune éclatant, tandis que Huard et sa femme, accourus à cette vue sur le seuil de leur boutique, s'étonnaient d'une si prompte résignation au jugement rendu, puisque l'arrêt accordait huit jours à Verduron. Sur ces entrefaites, un homme entra dans la boutique et demanda :

« Monsieur Huard.

— C'est moi, monsieur.

— En ce cas, je vous prie de recevoir et de signer le

reçu de la présente assignation à comparoir le 28 courant, par-devant le tribunal correctionnel de Paris, deuxième chambre, pour y répondre à une plainte en diffamation portée contre vous par le sieur Verduron, dont exploit, etc. »

Nous ne suivrons point les deux anciens associés dans les agitations de ce nouveau procès qui dura huit mois, alla jusqu'en cassation et coûta près de dix mille francs à chacun des plaideurs. Nous dirons seulement que Huard et Catherine furent condamnés à cinquante francs de dommages et intérêts envers la partie civile, aux frais du procès, à l'impression de cinquante affiches du jugement et à huit jours de prison.

Huit jours de prison à un vieux soldat de l'empereur! huit jours de prison à sa femme! sa femme, son orgueil et sa joie! Et une double affiche placardée à sa porte qui les déclare diffamateurs! La mort ne serait-elle pas préférable? Oh! il se vengera! Si Verduron n'est pas un lâche, l'un des deux paiera de sa vie tant de malheurs et tant d'humiliations. Il faut du sang, il en faut.

Il courut à son bureau et écrivit de sa grosse écriture incorrecte le billet suivant :

« Si le sieur Verduron n'est pas un lâche, je l'attends « demain à six heures du matin au bois de Vincennes « avec deux témoins. Je lui laisse le choix des armes.

« Pierre Huard. »

Il envoya cette lettre à son ancien associé; au bout d'une heure il reçut la réponse suivante :

« Après avoir consulté mes témoins, anciens militaires « et qui signent avec moi cette lettre, je déclare que je « ne me battrai point avec un repris de justice et un « diffamateur.

« César Verduron,
« Jacques Cormant, *ancien militaire.*
« François Lambelin, *ancien militaire.* »

A la lecture de cette lettre, Huard tomba sans connaissance, et il fallut le transporter dans son lit, où le retint durant un mois une fièvre violente, accompagnée de délire.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LA PRISON.

Catherine, durant cette longue maladie, ne quitta point le chevet de son mari; Catherine elle-même, frappée à mort par l'arrêt qui la condamnait à la prison; Catherine, devenue pâle et chétive; Catherine, qui ne gardait plus de sa beauté d'autrefois que deux grands yeux noirs, brillants de je ne sais quelle étrange et sinistre clarté. Jamais un sourire n'entr'ouvrait ses lèvres; jamais une parole qui ne fût pas indispensable ne sortait de sa bouche, jadis si joyeusement bavarde. Toujours plongée dans un abattement profond, on aurait dit d'un cadavre qui se mouvait par des moyens factices, et non pas une créature vivante. Parfois elle tressaillait de tous ses membres sans qu'aucun bruit ne causât ces soubresauts; parfois une toux âcre sortait en sifflant de ses lèvres qu'elle ensanglantait. Huard attribuait de tels symptômes à la fatigue qu'il lui avait causée durant sa maladie; mais quand il disait cela, Catherine levait les yeux au ciel, et secouait doucement la tête : car elle ne le sentait que trop : l'arrêt fatal l'avait frappée à mort.

Comment voudriez-vous qu'elle survécût à un pareil malheur? Peut-elle mettre le pied dehors sans qu'on la regarde d'une manière étrange; sans que l'on répète tout bas, autour d'elle, avec des sourires plus funestes que le poignard le plus acéré : « Condamnée à la prison! » Elle ne peut plus ni paraître dans sa boutique ni même respirer l'air à sa fenêtre; car aussitôt elle a devant les yeux l'affiche qui proclame son déshonneur; l'affiche placardée à la porte de Verduron, et sur laquelle ce dernier veille nuit et jour; l'affiche où chaque passant lit :

JUGEMENT

QUI CONDAMNE A HUIT JOURS DE PRISON,

AUX FRAIS DU PROCÈS,

Et à cinquante francs de dommages-intérêts, envers le sieur Verduron,

Pierre Huard et Catherine Lablée, sa femme,

COMME DIFFAMATEURS.

Heureusement Dieu l'a prise en pitié! Elle le sent, il l'appellera bientôt vers lui! Le jour où elle mourra sera un jour trois fois béni; car il n'y a plus pour elle sur la terre que honte et désespoir.

Depuis quelques jours Huard avançait dans sa convalescence et se livrait machinalement à ce bien-être animal que l'on éprouve lorsque la nature régénère un corps longtemps affaibli et brûlé par une maladie grave. Manger, respirer un air pur, se chauffer au soleil, deviennent alors des joies mystérieuses et infinies devant lesquelles s'effacent les regrets du passé et les soucis de l'avenir. On vit ou plutôt on végète dans l'instant présent, rien de plus.

Huard, assis près d'une fenêtre que dorait joyeusement un chaud rayon du soleil, commençait à déjeuner et convoitait une aile de poulet; aile blanche et alléchante s'il en fût, que Catherine détachait trop lentement au gré du convalescent. Son œil brillait, ses lèvres s'entr'ouvraient par un mouvement d'impatience, et ses narines humaient en se dilatant les parfums voluptueux de l'exquise volaille. Il ne prenait point garde à la pâleur et au dépérissement de sa femme; il ne se souvenait plus ni de Ver-

duron ni de rien au monde. Son unique pensée ou plutôt son unique sensation, c'était manger : c'était satisfaire la faim qui le chatouillait : c'était de porter à sa bouche ces mets vers lesquels il tendait une main tremblante et que Catherine plaçait enfin devant lui. Il dévorait les premiers morceaux ; il s'épanouissait au bien-être qui parcourait tous ses membres... quand un homme de loi, suivi de quatre gendarmes, entra tout droit dans la chambre.

« Monsieur, dit cet homme, je suis chargé d'exécuter l'arrêt qui vous condamne à huit jours de prison, ainsi que Catherine Lablée votre femme. J'espère que vous me suivrez sans résistance tous les deux, et que par là vous adoucirez ce que ma mission a de pénible. »

A la vue de l'huissier et des gendarmes, Huard laissa retomber le morceau qu'il portait à sa bouche ; il écouta stupidement ce qu'on lui disait et ne répondit point.

Catherine était tombée sur un fauteuil qui se trouvait derrière elle.

« Monsieur, reprit l'huissier ému de cette scène, pour donner l'exemple du courage et de la résignation à madame, venez, suivez-moi ; soyez sûr que l'on aura pour elle tous les égards possibles. »

Huard se leva machinalement et suivit l'homme de justice ; ce dernier le fit monter dans une voiture qui l'attendait à la porte. Deux gendarmes se placèrent à côté du pauvre convalescent, et le fiacre se dirigea vers la Conciergerie sans que Huard eût pris garde à la foule assemblée devant sa porte, et même à Verduron, accouru pour jouir de la honte de son ennemi.

L'huissier remonta dans la chambre, où il avait laissé Catherine. Il la trouva dans la même attitude que tout à l'heure, c'est-à-dire affaissée sur elle-même et la tête penchée.

« Madame, lui dit-il, montrez un peu de force et de courage ! »

Elle ne répondit point.

« Au nom du ciel ! ne vous exagérez pas l'importance de tout ceci. »

Elle ne répondit point.

Alors il voulut lui prendre la main. Cette main était froide, et, au léger mouvement qu'il lui imprima, Catherine tomba du fauteuil et vint rouler aux pieds de l'huissier.

« Que veut dire ceci ? s'écria-t-il. Mon Dieu ! elle reste sans mouvement. On dirait un cadavre ! Vite, un médecin ! allez chercher un médecin. »

Le médecin arriva un quart d'heure après.

« Cette femme est morte ! dit-il. »

CHAPITRE SIXIÈME.

RUINE COMPLÈTE.

Silencieusement assis près d'une fenêtre de la prison, Huard regardait sans voir à travers cette fenêtre sombre et garnie de fer. Son esprit, malade et stupéfié par tant de secousses brusques, n'en était point encore venu, depuis trois ou quatre heures, à la perception nette de ce qui lui était arrivé. Il restait là, plongé dans l'engourdissement produit par la faiblesse de son cerveau et le vide de son estomac ; engourdissement inquiet et semblable à ces rêves fiévreux auxquels viennent se confondre des bruits véritables. Réunissant ainsi les agitations de la réalité aux prestiges du sommeil, les gendarmes, les huissiers, Verduron, Catherine évanouie, les murs noirs qui le tenaient prisonnier, tout cela tournoyait pesamment autour de son cerveau sans ne lui laisser jamais entrevoir que des formes indécises et confuses. C'était une fatigue douloureuse, c'était ce malaise accompagné de battements irréguliers du cœur et qui causent une souffrance à chaque fibre nerveuse du corps entier.

Vers le milieu de la journée, la porte de la prison s'ouvrit et l'huissier chargé de l'arrestation de Huard entra pâle et avec une de ces expressions de physionomie qui ne présage que de sinistres nouvelles.

« Monsieur Huard, dit-il, voici un ordre de monsieur le procureur général qui vous autorise à retourner provisoirement chez vous. »

Huard leva la tête et regarda l'huissier qui reprit : « Il vous faudra du courage, car de grands chagrins vous attendent à votre retour. »

Huard ricana.

« Votre femme, continua l'huissier, est fort malade, et l'on éprouve de graves inquiétudes pour elle. Venez, monsieur Huard, venez. »

Huard ne comprenait pas encore.

» Votre femme (montrez-vous fort et résigné comme un ancien militaire que vous êtes), votre femme n'est plus, elle est morte depuis ce matin. »

Huard se leva, marcha jusqu'à l'huissier et passa son bras autour de celui de l'homme de justice. Il descendit de la prison, donna les signatures qu'on lui demandait au greffe, prit place dans le fiacre avec l'huissier, qui n'eut point le courage de l'abandonner dans une crise si terrible, et arriva chez lui sans avoir proféré une syllabe.

Vous savez le désordre qu'amène la mort d'une personne dans la maison où elle rend le dernier soupir. Une désorganisation complète se fait autour du cadavre ; décomposition presque aussi terrible à voir que celle de la mort elle-même. Pas un objet ne reste en place ; tout se mêle et se confond ; chacun va et vient sans but ; l'ange du trépas en s'envolant semble avoir frappé chaque chose d'un coup de son aile. Aussi, le pauvre Huard ne semblait-il pas reconnaître sa propre habitation. Néanmoins, après avoir hésité quelques moments, il marcha droit au lit de Catherine, qui gisait là le visage recouvert d'un drap.

Arrivé au lit, il tira doucement le linceul, et considéra sans émotion apparente les traits immobiles de sa femme. Ensuite il prit une chaise, s'assit et fit signe à chacun de s'éloigner.

Lorsque l'inquiétude, après deux longues heures, ramena dans la chambre mortuaire ceux que Huard en avait fait sortir, ils le trouvèrent accoudé sur une table

chargée de bouteilles : il était complétement ivre. C'était la première fois de sa vie que pareille chose lui arrivait, et chacun s'en étonna. Mais ce qui produisit une surprise bien plus grande encore, ce fut de le voir, le lendemain matin, paraître à l'enterrement de sa femme, dans le même état d'ivresse; en effet, depuis ce jour fatal, Huard ne cessa de se soustraire à lui-même en s'enivrant. Les efforts et les soins de ses amis les plus dévoués ne purent obtenir de lui qu'il renonçât à ce funeste moyen d'oublier ses douleurs; en vain lui représentèrent-ils combien, par une telle conduite, il compromettait ses affaires; Huard les écoutait attentivement; deux larmes coulaient sur ses joues; puis un instant après il recommençait a boire.

Le commerce d'Huard se vit donc abandonné sans direction et sans surveillance au gaspillage de cinq ou six garçons qui trouvaient fort commode de s'approprier une partie des ventes qu'ils faisaient dans la journée et que ne constatait aucun contrôle. Verduron saisit avec habileté les moyens de s'attirer la clientelle d'Huard, moyens que ce dernier fournissait lui-même à son ennemi. A mesure que le magasin de son ancien associé s'appauvrissait, Verduron approvisionnait le sien avec plus d'abondance, et l'on trouvait chez sa femme tant de politesse et de cajolerie, elle savait si bien gagner la bienveillance par de légères concessions de prix faites à propos, que personne n'hésitait à venir chez elle et à quitter la boutique de Huard, où l'on ne trouvait que des garçons malhonnêtes et insoucieux.

Aussi, vous le comprenez, la ruine de Huard marcha vite, et il lui fallut déposer son bilan huit mois après la mort de Catherine. Il subit ce malheur et cette honte sans une plainte, sans une souffrance apparente. Un matin il sortit de chez lui pour n'y plus rentrer, ivre comme de coutume, et une bouteille d'eau-de-vie dans sa poche. La justice put dès lors s'emparer de la maison et du magasin; elle put afficher en toute liberté les annonces d'expropriation forcée; rien ne troubla la vente à l'encan du mobilier et des marchandises saisies « chez le banqueroutier, » comme disaient Verduron et sa femme.

Car Verduron et sa femme triomphaient hautement de tous les malheurs de Huard et s'en réjouissaient sans pitié comme sans retenue. Loin de respecter ce malheureux brisé à leurs pieds et par leurs pieds, ils insultaient à sa chute et mettaient une cruelle ostentation à s'approprier ses dépouilles. Ainsi, non-seulement ils achetèrent la maison de Huard pour en faire une succursale de leur magasin, mais encore ils voulurent acquérir la plupart de ses meubles, afin de s'en ériger d'odieux trophées. « Ce n'est point pour notre propre usage, disait madame Verduron en faisant briller les diamants de ses bagues; à Dieu ne plaise que nous nous servions de pareilles guenilles ! Nous mettrons tout cela dans les chambres de nos domestiques et de nos garçons; encore faudra-t-il les faire nettoyer longuement. Quant aux marchandises d'épiceries, que diriez-vous, mes voisins, si vous trouviez chez moi des fournitures de si mauvaise qualité? Mon Dieu ! peut-on voler le monde comme le faisaient ces gens-là ! »

Et l'on riait de ces infâmes propos, car madame Verduron était riche et heureuse, tandis que le pauvre Huard, sans asile, sans pain peut-être, errait dans son état d'ivresse habituelle, si toutefois il lui restait encore quelques sous pour acheter de l'eau-de-vie et s'enivrer.

CHAPITRE SIXIÈME.

LA CAVE.

Quand la vente à l'encan fut terminée et la nuit close chacun rentra chez soi, les uns pour faire toilette et venir souper chez Verduron qui réunissait à sa table la plupart de ses voisins; les autres pour deviser au coin de leur feu des événements de la journée et de la grande fortune de l'ex-associé de Huard.

Alors parut un homme qui semblait avoir épié le départ de la foule pour venir errer dans cette partie du Temple. Il paraissait craindre qu'on le reconnût; mais, certes, personne n'aurait pu reconnaître dans un misérable si déguenillé l'ancien propriétaire du *Tonneau d'Or*, dont les vêtements étaient jadis toujours disposés avec une tenue si militairement sévère. Sa tête sans chapeau laissait voir des cheveux en désordre; il ne lui restait plus que des débris mal ajustés de redingote et de pantalon, enfin, sans argent depuis le matin, il n'avait point bu depuis le matin. Alors le remords, le désespoir, le sentiment de son malheur étaient venus l'assaillir avec d'autant plus de violence que longtemps il avait lutté contre eux à force d'ivresse et d'abrutissement. Jugez des idées affreuses qui sifflaient autour de sa tête.

Il s'arrêta devant la maison qui naguère était encore à lui, devant cette maison acquise au prix de tant de privations et de sueurs. Là, tremblant, le cœur brisé, les genoux défaillants, il souffrit tout ce qu'un homme peut souffrir sur la terre.

Des cris de joie le tirèrent subitement de cette contemplation douloureuse; les cris partaient de la maison de Verduron; car, on le sait, Verduron réunissait à souper chez lui un grand nombre de convives et il avait fait dresser les tables dans sa boutique même. De la sorte, l'infortuné Huard ne perdait ni la moindre de leurs paroles ni la moindre de leurs gaîtés.

C'était Verduron qui parlait :

« Mes amis, disait-il, il nous faut boire à ma nouvelle acquisition. Il faut arroser ma nouvelle enseigne; car à présent le *Tonneau d'Or* m'appartient; il n'y a plus de procès qui puisse m'empêcher de dresser fièrement le *Tonneau d'Or* au-dessus de ma porte.

— *Vive le Tonneau d'Or !* crièrent les convives

— César, reprit madame Verduron, César, écoute : pour boire au *Tonneau d'Or*, il faut du vin du *Tonneau d'Or*. L'ivrogne se connaissait en bon vin, tu le sais !... Prends un panier et va toi-même nous chercher ce que cette canaille de Huard avait de meilleur.

— Bravo ! ma femme.

— Bravo ! bravo ! répétèrent les convives.

— Il faut obéir à son capitaine ! fit Verduron saluant sa femme à la manière des soldats; il faut obéir à son capitaine, répéta-t-il avec complaisance, d'autant plus que l'idée me paraît bonne. — Par le flanc droit, droit; par file à gauche, pas accéléré, marche. »

C'était une horrible parodie des plaisanteries militaires que faisait jadis Huard quand il était riche et dans ses jours de belle humeur !

« Voulez-vous que j'aille avec vous, maître, je rapporterai le panier? demanda l'un des garçons de Verduron.

— Pour me secouer le vin, n'est-ce pas? Non, je ne veux m'en rapporter qu'à moi seul d'un soin si important ! Femme, donne-moi les clefs, et toi, Charles, une lanterne. »

Il sortit, traversa la rue, ouvrit la porte de l'ancienne maison du *Tonneau d'Or* et se dirigea vers la cave.

Tout à coup la porte de la rue qu'il avait laissée ouverte derrière lui se referma brusquement.

A ce bruit inattendu, qui le fit tressaillir, Verduron éprouva une vague terreur et se sentit prêt à retourner sur ses pas; mais, rassuré bientôt par un moment de réflexion, il continua son chemin en souriant de sa courte émotion.

« Tiens, dit-il, cela est drôle... La porte se referme toute seule!... il ne faisait pourtant point de vent quand j'ai passé dans la rue. » Donc, sans s'arrêter davantage à cet incident, il descendit les marches de la cave et se mit à chercher les vins les plus exquis pour en remplir son panier.

Quand il eut fini et qu'il releva la tête, il se trouva face à face avec Huard, debout devant lui et une bouteille dans chaque main.

Verduron ne put s'empêcher de pâlir.

« Diable! voisin, fit-il en affectant une gaîté bien loin de lui, il paraît que vous n'avez point oublié la bonne route. Allons, allons, soyez sans crainte, je ne me fâcherai point pour cette fois; mais ne recommencez plus. Emportez les bouteilles que vous tenez... Demain je ferai changer les serrures. »

Huard, sans lui répondre, mit à ses lèvres l'une des bouteilles qu'il tenait et but longuement et tant qu'il le put. Puis il se reprit à regarder fixement Verduron.

Celui-ci, mal à l'aise et qui ne voyait aucun autre moyen de se soustraire à un tête-à-tête si peu rassurant, fit un geste pour repousser Huard. A la vue de la sinistre face de cet homme, les forces lui manquèrent.

Huard reprit sa bouteille et acheva de la vider.

« Mon ami, balbutia l'autre, ma femme et mes convives m'attendent; laissez-moi partir. Inquiets de mon absence, ils vont arriver, et, s'ils vous trouvent ici, l'affaire peut devenir mauvaise pour vous. »

Huard, dont l'ivresse empourprait déjà le visage naguère si pâle, vida d'un seul trait la seconde bouteille qu'il tenait.

Alors ses yeux s'allumèrent et un mouvement nerveux tourmenta tous ses membres.

Verduron fasciné se mourait d'effroi, et pourtant il ne pouvait détacher ses yeux de dessus les yeux de Huard.

« Ah! ah! dit enfin le terrible ivrogne; ah! ah! votre femme vous attend! La mienne aussi m'attend, Verduron; elle m'attend où tu l'as envoyée. Viens-y avec moi.

— Au secours! à l'aide! » cria le malheureux.

Un bruit de pas et de voix se fit entendre dans la rue.

Huard alla tirer les triples verroux de l'énorme porte qui fermait la cave; puis il revint se placer devant Verduron.

« Catherine nous attend; partons, mon associé.

— Grâce! Huard, grâce! »

A cet instant, l'on entendit grincer dans la serrure de la porte intérieure les crochets qu'y introduisait un serrurier. Cette porte s'ouvrit bientôt, et ceux qui cherchaient Verduron se précipitèrent dans la maison et accoururent vers la cave.

— Catherine nous attend! répéta Huard. » Et il asséna sur la tête de Verduron un coup si violent de la bouteille qu'il tenait que l'autre tomba de son long.

Mais le désespoir et l'imminence du péril lui rendirent de la force. Il se releva avec impétuosité, se jeta sur Huard, le saisit à bras le corps, et une lutte commença entre ces deux hommes. On les entendait hurler des imprécations, pousser des cris de douleur, se jeter sur les monceaux de bouteilles qu'ils brisaient et dont les débris tranchants couvraient leurs corps de blessures. Pour ceux qui s'efforçaient au dehors d'enfoncer la porte, c'était quelque chose d'épouvantable que ces clameurs étranges, que ces flots de vin et de sang qui coulaient sous la porte et venaient baigner leurs pieds.

Après cinq ou six minutes le bruit cessa.

Puis on entendit un des combattants se relever avec effort et se traîner vers la porte dont il tira les verroux.

« César! César! s'écria madame Verduron; César! » Et, courant au-devant de celui qui sortait, elle se trouva dans les bras de Huard sanglant et qui se mit à rire comme doivent rire les démons.

Livré à la justice, Huard fut trouvé mort le lendemain dans son cachot. Le médecin chargé de constater le décès du prisonnier déclara que cet homme était mort d'une fièvre cérébrale.

S. HENRY BERTHOUD.

UN POÈTE.

§ I. SCHMIDT.

En 1648, il y avait dans la ville de Leipsick, en Allemagne, une vieille maison, pauvre, noire, habitée par de nombreux étudiants qui en faisaient une sorte de tour de Babel, sinon par la confusion des langages, au moins par la confusion des opinions. C'était, du matin au soir et partout, dans les cellules comme au réfectoire, le soir comme la nuit, d'interminables discussions sur ceci ou sur cela, à propos de théologie et de médecine, de botanique et de droit, d'amourettes et de duels, de littérature et de bière rousse. On dissertait avec la même gravité sur le tabac d'Allemagne et sur un tableau du vieux Rembrandt. Les paradoxes, les ironies, les syllogismes et autres épées de la conversation, se croisaient à chaque minute, ferraillaient, étincelaient et finissaient quelquefois par faire de belles et bonnes blessures morales, fort peu longues à guérir d'ailleurs; car à vingt ans une blessure dans l'amour-propre est moins longue à cicatriser qu'une plaie dans le corps; à quarante ans c'est le contraire.

Parmi les plus discuteurs, il fallait citer Schmidt, étudiant en droit et enthousiaste de tout ce qui était littérature et poésie.—Quoiqu'il n'eût jamais pu parvenir à rassembler d'une manière satisfaisante les pieds d'un vers, il n'en consommait pas moins toute son éloquence à prôner « cette langue céleste, avant-goût des paroles suaves que les élus entendront dans le ciel. » Il suffisait qu'on fût plus ou moins poète pour avoir des droits à son amitié ou à ses dédains; d'ailleurs, intrépide orateur, s'exprimant avec une chaleureuse conviction, impertinent comme une Française et indéconcertable comme un véritable Allemand qu'il était. Avec de si brillantes qualités, Schmidt ne pouvait manquer d'exercer sur ses camarades une sorte d'influence, dont il ne ressentait pas une médiocre vanité. Chacun de ces croque-livres recherchait la compagnie du hardi jeune homme, toujours prêt à se jeter dans une folle équipée, à dépenser en un jour sa pension de tout le mois, et à se battre pour ou contre Virgile et Homère. Le comble du favoritisme était d'être admis aux réunions qui souvent avaient lieu le soir dans la petite chambre de Schmidt, et où l'on passait cinq ou six heures à fumer, à médire et à lire des vers. Faute de chaises en nombre suffisant, on s'asseyait sur le lit, sur la commode en noyer, et au besoin à terre; un nuage de fumée enveloppait les discoureurs dans un nuage odorant, et l'on ne sortait de là que la tête en feu et parfumé de tabac pour huit jours.

Les titres d'admission à ces réunions littéraires consistaient, nous l'avons dit, dans une grande disposition au tapage et dans l'amour de la poésie. Or chacun s'étonnait d'y voir assister assidûment un jeune homme qui n'était certes pas, en apparence du moins, poète et tapageur. On assurait même qu'il ne savait pas fumer, et que s'il prenait une pipe c'était pour faire comme les autres, et sans en aspirer les parfums. Cependant Frédéric Gottlieb recevait plus de faveurs à lui seul que tous les autres camarades de Schmidt; on le plaçait près de la fenêtre pour qu'il pût au besoin l'ouvrir et respirer à l'aise, on lui permettait de s'étendre sur le lit, et malheur à qui lui eût fait une querelle, car le poing de Schmidt eût assommé l'imprudent querelleur!

Si bien qu'un soir, on buvait, on fumait, on criait, on chantait et l'on discutait chez l'étudiant Schmidt. Cramer, le rival et l'ami du maître du logis, élevait jusqu'aux nues la poésie anglaise; Schmidt soutenait avec énergie la prééminence des Allemands.

« Que pouvez-vous opposer aux Anglais, disait Cramer; avez-vous Pope? avez-vous Milton? Milton, le peintre du ciel et de l'enfer, le poète de Satan! Que l'Allemagne ait un *Paradis perdu*, et alors elle pourra lutter avec l'Angleterre; d'ici là qu'elle se taise.

— Un *Paradis perdu!* répliqua Schmidt, elle en a un; mais sans le savoir. Un seul homme le sait, un seul homme semblable au minéralogiste qui s'assied sur la terre où se cache une mine d'or; il n'a qu'à dire un mot, à faire un geste, pour que tous ces trésors apparaissent au jour, éblouissent les yeux et fassent agenouiller la foule. Si je le veux, Cramer, si je le veux, tu vas t'agenouiller, tu vas t'écrier : L'Angleterre et Milton sont vaincus!

— Par Milton! je serais curieux de voir ce miracle. Moïse, où donc est ta baguette qui fait sortir l'eau claire du rocher, la poésie de la tête carrée d'un Allemand? Où donc se cache ta mine d'or et ton Milton? Allons, parle; allons, fais un geste. Voici des mineurs, voici des adorateurs; nous allons creuser et adorer.

— Ecoutez donc, profanes; écoute surtout, adorateur du veau d'or, qui vas brûler ton encens à l'Angleterre; écoute et frappe-toi la poitrine... Frédéric, donne-moi la clef de la cassette. »

Frédéric se souleva lentement sur le lit; la rougeur couvrait son visage, et il hésitait à obéir à la demande de Schmidt; mais Schmidt exigea de lui, par un geste amicalement impérieux, la clef qu'il demandait. Frédéric céda, remit la clef et se recoucha de tout son long sur ce lit qui lui servait de divan.

§ II. LA TRAHISON DE JUDAS.

Schmidt sortit et revint bientôt, un gros manuscrit à la main. « Silence! » fit-il, et on se tut.

« Ceci se nomme la MESSIADE; c'est un poème dont le Rédempteur des hommes est la grande et la principale figure. C'est la Bible et l'Evangile contés en langage céleste.

— Je croyais que c'était déjà le langage de la Bible et de l'Évangile? » interrompit Cramer.

Sans s'arrêter à ce sarcasme, Schmidt lut le passage suivant :

Non loin de Jérusalem s'élève une montagne qui déjà plus d'une fois a reçu sur sa cime élevée le Sauveur du monde. Il y venait passer des nuits entières en pieuses méditations et se reposer des angoisses sans nombre que la fragile enveloppe mortelle fait éprouver à l'âme qu'elle captive, lors même que cette âme est un Dieu.

Le crépuscule enveloppe les collines des alentours, et Jésus s'avance vers le mont des Oliviers; Jean l'Evangéliste l'a suivi, mais il s'arrête près des tombeaux. Là, le saint apôtre va consacrer la nuit à la prière, car son maître lui défend de l'accompagner plus loin.

Seul et creusant l'abîme de l'éternité de toute la force de sa pensée divine, le Messie s'élève vers l'extrémité du mont. Sa tête s'entoure d'une auréole céleste, reflet du sacrifice qui doit s'accom-

pfir. De hauts palmiers lui prêtent leurs ombres; un souffle mystérieux, précurseur de l'approche de l'Éternel, soulève sa chevelure.

Gabriel, l'ange envoyé sur la terre pour y servir le Fils de Dieu pendant son exil, est debout entre deux cèdres majestueux. Il rêvait à l'ineffable félicité qui doit enfin devenir le partage des hommes, lorsqu'il voit le Sauveur s'avancer lentement vers lui. Le séraphin sait que le jour terrible et solennel qui rachètera les péchés du monde n'est point éloigné. Cette pensée remplit son âme d'une satisfaction mêlée de tristesse.

—Mon divin maître, dit-il à voix basse, ton corps épuisé a-t-il besion de repos? Regarde! pour ombrager ta tête immortelle, le cèdre étend ses rameaux verdoyants; pour recevoir tes membres accablés, le baume plie ses tiges soyeuses. Au pied du mont, dans la fente des rochers où dorment les morts, croît une mousse fine et parfumée; veux-tu que ton serviteur t'en prépare une couche? Fils de l'Éternel! la fatigue, la douleur sont empreintes sur tes traits divins! Ah! combien tu souffres sur cette terre par amour pour les enfants d'Adam!

Le Messie ne répond que par un regard qui renferme toutes les bénédictions du ciel, et gravit péniblement la dernière pointe du rocher la plus proche des nuages, la plus proche de Dieu! il se prosterne, il prie, il parle à son Père.

Aux sons de la voix de Jésus la terre frémit d'espérance! Ce n'est plus la voix puissante et terrible de l'anathème qui lui arrive des régions célestes; c'est le doux accent du Sauveur promis qui demande grâce pour elle, et qui déjà lui rend une partie de l'éclat dont elle brillait quand le péché de son premier homme ne l'avait pas encore souillée.

La pensée du Messie et de son Père sonde les profondeurs de l'infini, et ces paroles sortent enfin des lèvres mortelles d'un Dieu.

—Ils approchent, ô mon Père, les jours d'une éternelle et sainte alliance! les jours de l'accomplissement d'un grand œuvre, arrêté depuis l'instant où, d'accord avec ton Fils, tu conçus la création; où, dans le silence de l'éternité, nos regards, perçant le temps et l'avenir, découvraient les hommes réduits en poussière par le péché, les hommes qui n'étaient pas encore et que nous avions crées pour l'immortalité? Je voyais leurs malheurs, leurs souffrances; toi, mon Père, tu voyais mes larmes! et tu promis d'incarner une seconde fois l'image de ta Divinité dans l'homme déchu! Tu le sais, ô mon Père, les cieux le savent aussi, combien depuis cet instant je soupirai après mon abaissement. Je m'estime heureux aujourd'hui; depuis trente-trois ans je suis homme. Beaucoup de justes se sont rangés autour de moi, mais c'est le genre humain qu'il faut sauver! J'attends tes arrêts. Qu'ils me jettent parmi les morts, qu'ils me réduisent en cendres, je supporterai tout avec respect, avec soumission. Aucun être créé ne saurait comprendre ni ta clémence ni ta colère; Dieu seul peut réconcilier Dieu! Apprête-toi, juge de l'univers! je suis libre encore! je puis retourner aux cieux, le chœur des anges m'y ramènerait en triomphe. Je m'offre une seconde fois! mon front prosterné se relève vers le tien, ma main touche aux nuages; je le jure par moi-même, qui suis Dieu comme toi, je veux racheter les péchés du monde!

La voix de l'Éternel répond: — Elle n'est intelligible que pour le Messie:

J'étends ma tête sur l'univers, mon bras sur l'infini. Je l'ai juré, mon Fils, moi qui suis l'Éternel! les péchés du monde seront remis.

Il dit et se tait.

Un doux frémissement agite la nature, une sainte extase saisit tous les habitants du ciel; au fond des enfers l'orage gronde.

L'Éternel arrête encore sur le Messie ses regards où brillent déjà les arrêts terribles et inexorables; mais un sourire d'ineffable bonté, de tristesse divine, adoucit cette effrayante sévérité; un sourire et une larme diaphane, immense, une larme de l'Éternel!... la seconde que les cieux aient vu étinceler à la paupière de leur Créateur! La première, il l'a versée quand le péché d'Adam perdit le genre humain...

Dieu s'approche de la terre. Le Séraphin Eloha le suit sur un sombre nuage. De ce piédestal céleste s'échappe sourdement la voix menaçante du tonnerre. Eloha voit l'Éternel descendre vers le Thabor et le Messie s'arrêter dans un jardin solitaire.

— Fils de l'homme, se dit-il, ta bonté égale ta puissance. Chargé des péchés du monde, tu viens demander pour toi seul le châtiment qu'ils ont mérité tous! Rien de ce qui a été créé ne peut sonder les profondeurs de ce secret sublime!... Ange, Séraphin, adore ton Créateur et tais-toi. Hommes, je vous salue! mes frères, vous allez être immortels comme moi!

Ainsi parle Eloha; les bras étendus au-dessus de la terre, il la bénit de la pensée.

L'Éternel est arrivé sur le Thabor, enveloppé dans cette heure solennelle de la nuit que l'airain annonce à la nature par douze frémissements mystérieux. A travers ce voile transparent pour tout ce qui n'est pas mortel, il voit la terre couverte de péchés, hérissée d'autels élevés à de faux dieux. Les crimes passés et à venir sortent des abimes dans lesquels ils précipitent les générations qu'ils flétrissent; la voix puissante de la conscience les traine au pied du tribunal suprême. Comme un murmure plaintif descendu du ciel, sur l'aile tremblante des vents arrivent les soupirs de la vertu qui souffre sur la terre, et les gémissements des victimes expirant sur les champs de bataille. Le tonnerre a prêté sa voix au sang innocent, au sang des martyrs; il crie vengeance à travers l'immensité des cieux!

Dieu pense!... Sa main soutient l'univers qui va se réduire en poussière, se perdre dans l'infini. Il se tourne vers Eloha. Le séraphin comprend l'Éternel... Il remonte vers les cieux, mais son regard reste fixé sur le mont Thabor; sa main élève la trompette terrible qui doit un jour réveiller les morts de tous les siècles; il l'a dirigée vers la terre.

A cet appel effrayant le séraphin ajoute ces mots:

— Au nom de celui qui tient les clefs de l'immensité, qui donne les flammes à l'enfer, la toute-puissance à la mort, est-il sous les cieux un être qui veuille comparaitre devant lui à la place du genre humain? S'il existe, qu'il vienne; Dieu l'appelle

Le Messie, debout au pied du Thabor, entend le son de la trompette, la voix de l'Ange. Il tressaille, il s'avance, entre au sanctuaire où l'Éternel l'attend.

Si j'avais la clairvoyance des prophètes et la voix des séraphins; si la trompette du dernier jugement était à mes ordres pour redire les pensées divines, alors même je manquerais de force pour te chanter, Sauveur du monde, quand tu luttas contre la mort, contre la colère de ton Père, de ton Père inexorable pour toi, par amour pour nous.

Esprit du Père et du Fils, je ne suis qu'un faible mortel: dirige ma pensée, et je verrai, je comprendrai, en dépit de mon néant, les souffrances, l'agonie du Fils de Dieu!

Le Messie est prosterné dans la poussière formée par les ossements des enfants d'Adam morts dans le péché. Il gémit, il tord ses bras avec désespoir, il voit l'enfer entre son Père et lui. Il combat, il lutte contre la mort, contre le néant; l'immensité de tous les siècles l'accable. Son sang, agité par les terreurs de l'agonie, circule plus vite; son front, sa face divine sont inondés de grosses gouttes rouges et brillantes. Ce ne fut point une sueur ordinaire qui mouilla les membres du Messie lorsqu'il souffrit pour nous; la froide sueur qui couvrait son enveloppe mortelle, c'était du sang!

Jésus, reprenant tout à coup le sentiment de sa divinité, se relève de la poussière; des larmes se mêlent au sang qui coule sur ses joues; son regard est fixé sur le ciel, il prie à haute voix:

— Le monde, ô mon Père, n'était pas encore... Bientôt nous vîmes mourir le premier homme, bientôt nous vîmes chaque seconde signalée par la mort d'un pécheur! Des siècles entiers s'écoulèrent ainsi chargés de ta malédiction! Mais elle est arrivée enfin l'heure sacrée des souffrances mystérieuses, attendue avant que l'univers ne s'ébranlât pour sa marche éternelle, avant que la mort n'immolât ses victimes! Je vous salue, vous qui dormez en Dieu, je vous salue au fond de vos tombes silencieuses; vous vous réveillerez! Ah! combien je souffre en ce moment, chargé du poids de votre fragilité: car moi aussi je suis *né*! moi aussi je dois mourir! O toi qui suspends au-dessus de ma tête ton bras de juge, toi qui fais frémir mes os pétris de boue, accélère le vol de cette heure affreuse! rends-la plus rapide... Tu le peux! tout est possible à toi, Éternel!... Cette coupe terrible, que tu as remplie de ta colère, de tes effrayantes terreurs, tu l'as versée sur moi! Ne la vide point jusqu'à la dernière goutte; détourne-la... Je suis seul, isolé des anges, des hommes qui me sont plus chers encore, des hommes mes frères!... et je suis repoussé par toi... Père céleste, en nous jugeant daigne te souvenir que nous sommes les enfants d'Adam, que je suis ton Fils!... Mais que ta *volonté soit faite et non la mienne...*

Ainsi parle le Messie, et sa droite chancelante s'appuie sur la nuit; le jour fuit à sa gauche. Les images horribles d'une mort éternelle passent devant lui; les âmes maudites maudissent la toute-puissance; des entrailles de la terre s'élèvent les mugissements des cataractes, d'où découlent les terreurs infernales et le murmure des ruisseaux dont le son perfide invite au sommeil trompeur du néant. Le soupir infini du désespoir accuse la création près du Créateur; il maudit le passé, le présent, l'avenir. L'Homme-Dieu a compris ce soupir.

Jésus a quitté l'humble posture d'un pécheur; il s'est rapproché de ses apôtres endormis. Revoir des hommes, des frères, suffit pour le payer de tout ce qu'il a souffert, et les cieux chantent:

—Elle est passée la première heure d'épreuve; la première des souffrances sublimes qui donnent la paix l'univers, elle est passée. Ainsi chantent les cieux.

Le Messie, debout devant ses disciples, contemple leur sommeil.

— Pierre, mon ami, dit-il, tu dors et mon âme est accablée d'angoisses cruelles! Ne peux-tu donc veiller une heure avec moi? Tu le voudrais, je le sais, mais tu es fils de la terre! Cette fange grossière domine encore ton âme.

Tout à coup se révèle au Messie l'heureux avenir que sa mort doit préparer au monde qu'il est venu racheter. Il s'éloigne, il se prosterne, il prie, il souffre de nouveau...

Suspendu sur la pointe d'un roc stérile, depuis longtemps Adramelech, l'ange du mal, observe le Messie. Il voit un suicide qui s'égorge; il s'approche de Jésus, le regarde fixement, et de son front élevé, où siége l'orgueil, s'écoulent des pensées désastreuses comme les vagues du torrent formé par l'épais nuage que la foudre vient de crever. Le Messie lève vers lui des yeux où brillent toute la puissance divine, et le second prince des enfers tombe anéanti!... Il se relève, mais il a cessé de voir la terre, le ciel, le Fils de Dieu; il est à l'entrée de l'abîme qui le reçoit en mugissant de rage, et les cieux chantent:

— Elle est passée la deuxième heure d'épreuve; la deuxième heure des souffrances sublimes qui donnent la paix à l'univers, elle est passée. Ainsi chantent les cieux.

L'Eternel tient encore la balance redoutée; l'écho du ciel répète des paroles de mort et d'anathème; pas une voix de miséricorde, de grâce, d'espérance!

Dans ses muettes angoisses, le Messie se courbe sous la main puissante qui le punit des péchés du monde. C'est ainsi que l'agneau se tord au pied de l'autel où va l'immoler le couteau du sacrificateur; c'est ainsi qu'Abel tomba sous une main chérie, appelant en vain son père à son secours.

Le chœur des séraphins, qui jusqu'ici contemplait, adorait le Médiateur, s'envole; les forces des immortels aussi ont des bornes. Eloha, Gabriel, seuls, restent auprès de lui; mais ils voilent leur tête du plus sombre des nuages.

Trois fois le Juge éternel parle, trois fois la terre s'élance! trois fois aussi Jehova le retient.

Le Fils de l'homme se relève une dernière fois de la poussière; il a vaincu et les cieux chantent:

— Elle est passée, la troisième heure d'épreuve; la troisième heure des souffrances sublimes qui donnent la paix à l'univers, elle est passée. Ainsi chantent les cieux.

§ III. QUEL EST SON NOM?

Le groupe des étudiants écoutait dans une admiration silencieuse ces sublimes fragments. Des larmes d'émotion brillaient dans tous les yeux; leurs jeunes et généreux cœurs battaient plus vite devant cette grande œuvre qui donnait un poète à leur patrie. Quand Schmidt s'arrêta, des cris d'enthousiasme partirent de toutes parts:

— Son nom, le nom du poète! s'écrièrent-ils tous.

— Attendez, répliqua Schmidt joyeux de leur émotion, attendez, vous le saurez; mais avant je veux vous lire encore quelque chose de ce livre divin.

— Lis, dis Cramer, et si le reste vaut ceci, je le confesse et je l'avoue, l'Angleterre est vaincue et l'Allemagne triomphe. Vive l'Allemagne!

— Vive l'Allemagne! répétèrent-ils tous!

On chargea les pipes, on fit circuler les pots de bière, et Schmidt reprit le manuscrit.

Frédéric dormait toujours ou feignait de dormir; il se cachait le visage sur l'oreiller et le bruit de son sommeil ressemblait à des sanglots étouffés.

§ IV. LA TRAHISON DE JUDAS.

— Fragment du chant onzième, dit Schmidt.

Elle a sonné l'heure solennelle qui termine le jour écoulé, qui commence un jour nouveau, et sur toute une cité endormie la peste déploie lentement ses ailes sombres, immenses, terribles! Sur leurs extrémités, soutenues par les murs qui ferment l'enceinte, la mort s'est accroupie; elle souffle autour d'elle des vapeurs empoisonnées, et la ville dort toujours. Mais, à la faible clarté de sa lampe nocturne, le sage veille et médite. Près du flacon rempli d'un vin généreux, dont l'usage modéré épanouit le cœur, de nobles amis s'entretiennent de la douceur du sentiment qui les unit. Le jour paraît enfin, et avec lui la désolation, le désespoir! Les gémissements de la jeune fiancée, suivant le convoi funèbre de celui qui devait la conduire à l'autel remplissent l'air; les orphelins délaissés demandent en vain de douces caresses, un abri, du pain, au cadavre glacé qui fut leur père! En expirant au milieu des restes inanimés de ses enfants, la mère maudit le jour qui les vit naître, le jour où elle naquit elle-même; le fossoyeur, pâle et défait, les yeux enfoncés dans leurs orbites, se promène lentement à travers les monceaux de cadavres que ses bras épuisés n'ont plus la force d'enfouir: il meurt le dernier! Du haut des nuées menaçantes, l'ange exterminateur descend sur cette tombe immense; il s'y arrête pensif, silencieux, seul et satisfait!...

C'est ainsi que Satan plane sur Ischariote endormi: le cœur du disciple bat plus vite; il se façonne au crime, et son cerveau s'enflamme du feu terrible des passions haineuses. Ithuriel, son ange gardien, est près de lui. Prévoyant l'horrible tentation que le prince des ténèbres prépare à l'apôtre du Messie, il lève les yeux vers l'Eternel, comme pour le supplier de lui pardonner s'il fait plus qu'il ne devrait pour sauver l'infortuné confié à sa garde, et trois fois son aile touche le cèdre sous lequel Judas est endormi. Le feuillage s'agite et murmure comme le bruissement de la tempête à travers une épaisse forêt; la tige, ébranlée dans ses racines, frémit comme la foudre quand elle éclate et tombe. Mais Judas dort toujours! Trois fois l'ange passe près de lui; sous ses pas puissants le sol s'ébranle et gronde, mais Judas dort d'un sommeil léthargique; la pâleur de son visage devient à chaque instant plus effrayante, ses traits s'altèrent, une sueur froide couvre son front.

Ithuriel s'éloigne, un long et sourd gémissement lui échappe; c'est l'hymne de mort, de deuil, que les cieux chantent sur l'âme immortelle prête à devenir la proie des ruses de Satan.

A peine l'ange a-t-il quitté Judas qu'un songe infernal l'initie aux mystères du royaume des ténèbres; il croit voir son père, il croit l'entendre lui adresser ces perfides paroles:

— Judas Ischariote, mon fils, tu dors d'un sommeil paisible, comme si tu n'avais rien à redouter de l'avenir! Apprends à le connaître, je vais le dévoiler à tes regards; viens, suis-moi, ne chancelle point... nous voilà sur le sommet du mont... Regarde! comme il se déroule à tes yeux le vaste, l'éclatant empire que le Messie va fonder pour lui, pour ses bien-aimés. Vois-tu sous tes pieds cette chaîne de montagnes boisées dont l'ombre embellit une brillante vallée?... La fertilité de ce sol enchanté t'étonne; tu le serais davantage si tu pouvais distinguer les monceaux d'or renfermés dans le sein de ces montagnes verdoyantes! Cette source inépuisable de richesses, c'est le partage de Jean, le disciple chéri du Messie.

Et ces collines chargées de grappes pourprées, et ces champs couverts de moissons, que le plus léger souffle fait ondoyer comme les vagues de l'Océan; c'est l'héritage de Simon Pierre.

Arrête tes regards sur cette vaste étendue de pays. Quelle population nombreuse s'agite dans ces brillantes cités, dignes sœurs de la royale Jérusalem! Les cent bras d'un nouveau Jourdain baignent leurs remparts, et ses flots paisibles leur amènent, sans obstacles et sans danger, les trésors immenses que l'univers apporte en tribut. C'est là que le Messie choisira les royaumes qu'il destine à ses disciples. Maintenant, examine cette contrée lointaine; elle est sauvage, déserte, inculte. De longues nuits, des vents glacés enveloppent sans cesse le sol rocailleux qui nourrit à peine une végétation languissante et sombre; une neige éternelle dort dans les ravins, les oiseaux de nuit gémissent dans les crevasses des arbres, des rochers que la foudre a frappés; c'est là, Judas, le partage qui l'attend! Tu frémis de colère, de rage!... Eh bien! ose devenir l'artisan de ta fortune, de ta grandeur! Les chefs d'Israël haïssent le nouveau roi qui s'obstine trop longtems à rester pauvre, méprisé! Ils projettent sa mort!... feins de consulter leurs desseins; livre-leur le Messie; ne crains point qu'ils l'immolent; n'est-il pas le fils de l'Eternel! Force-le à se montrer enfin dans sa toute-puissance par l'anéantissement de ses ennemis, par la fondation de cet empire florissant dont il vous parle sans cesse. Alors tu seras le disciple d'un maître redouté; il te donnera enfin la part qu'il te destine. Quelque misérable qu'elle soit, à force de travail et d'industrie, tu pourras prospérer; car l'or des ennemis de Jésus t'aura enrichi d'avance, et tôt ou tard ton royaume surpassera en éclat, en splendeur, celui de tes rivaux. Ne repousse point cet avis paternel; ne me réduis point à retourner parmi les morts le cœur navré de douleur; ne me condamne pas à pleurer éternellement la honte, l'opprobre de mon fils! Eveille-toi; va, fais ce que ton père t'ordonne!

Là vision disparaît; Judas s'éveille et se lève avec précipitation.

— C'était mon père, s'écrie-t-il, mon père enseveli!... c'étaient sa voix, ses traits!... c'est lui que j'ai vu, que j'ai entendu!... Il est donc vrai, Jésus me hait; les morts même le savent!... Oui, je ferai ce que les morts m'ordonnent, puisque eux seuls s'intéressent encore à moi... Trahir Jésus! mon maître!... et sur la foi d'un songe!... ce fantôme, qui vient de me conseiller un crime, était-ce en effet mon père?... Depuis longtemps des pensées envieuses, coupables, me poursuivent, m'agitent malgré moi. Si le prince des ténèbres, jaloux de la gloire destinée au disciple du Messie, m'entourait de séductions!.. Eloignez-vous, doutes pusillanimes! timides enfants de la crainte, je ne succomberai point à vos molles attaques. La soif des grandeurs, de la vengeance, dévorent mon âme énergique. Si, en effet, Satan cherche à me séduire, comment pourrais-je résister, moi dont le cerveau brûlé n'enfante plus que des pensées dignes de lui? Qu'elle soit maudite la place où je me suis endormi! que là un fils égorge son père; que là une victime de l'enfer éteigne elle-même le flambeau de sa vie! qu'il soit maudit le jour où Jésus me reçut au nombre de ses disciples!.. unique jour riant de mon affreuse exis-

tence, qu'aucun mortel ne te nomme jamais! que l'Éternel lui-même t'oublie!... L'Éternel!... à ce nom redouté, quelle terreur ébranle mes os!... Judas! qui donc es-tu? Judas! souviens-toi que ton noble orgueil, ton ambition royale, t'élèvent au-dessus de l'amitié partiale du Messie, au-dessus des pièges du démon!

Poussée par la puissance infernale qui s'est emparée de son âme, Ischariote promène son délire tantôt à travers des rochers stériles, tantôt à travers des campagnes fleuries, mais toujours loin des habitations humaines. L'aspect d'un être malheureux l'aurait sauvé en excitant sa pitié; c'est dans la solitude qu'il doit mûrir son crime.

Sa perte est consommée quand l'instinct du mal le ramène à Jérusalem, au palais de Caïphe, où des mortels aveuglés se sont arrogé le droit de juger Dieu!

Ischariote est introduit dans cette assemblée dont Satan aussi inspire et dirige les pensées. Les juges arrêtent des regards sombres et surpris sur le disciple du Messie, qui traverse leurs rangs d'un pas grave et tranquille. Il s'approche du grand-prêtre et lui parle à voix basse. Une joie soudaine épanouit les traits du pontife; il se tourne vers l'assemblée et dit :

— Il reste encore en Israël des hommes nobles et pieux; ils ne plient point le genou devant l'idole qui veut renverser la loi de Moïse. Judas Ischariote est un de ces hommes. Vous saurez plus tard quel généreux dessein il vient confier à ma foi; offrons-lui en attendant un faible tribut de notre reconnaissance. Judas, continue-t-il en s'adressant au disciple, ce n'est point par ce peu d'or qu'Israël espère s'acquitter envers toi; achève ton ouvrage, et tu auras des droits éternels à l'estime, à l'admiration du peuple de Dieu; il aura soin de ta gloire, de ta fortune.

Le prix du sang de Jésus, qu'on vient de remettre à Judas, ne répond point à son attente; mais les éloges pompeux, les brillantes promesses du grand-prêtre l'éblouissent; il s'éloigne gonflé d'orgueil, parcourt à pas lents les rues de Jérusalem, et arrête ses regards hautains et farouches sur tous les hommes qu'il rencontre; car déjà il se croit le plus riche, le plus honoré d'entre eux.

Le crépuscule du soir commence à étendre son voile douteux quand Judas aperçoit le Messie et ses disciples qui rentrent dans la royale cité. Il se joint à eux, silencieux, mais fier.

Jésus s'avance à pas lents; la majesté d'un Dieu dont la pensée dirige l'avenir, et la douce tristesse d'un ami qui voit pour la dernière fois réunis autour de lui les objets chers à son cœur, respirent sur ses traits, dans son regard. Les apôtres le suivent, accablés sous le poids d'un pressentiment douloureux.

Le Messie a passé, sans daigner les regarder, auprès des palais des riches; il entre dans l'humble demeure d'un homme de bien, pauvre et méconnu. C'est là qu'il a fait préparer le dernier repas qu'il prendra sur la terre. Les disciples le suivent, se rangent à table autour de lui. Tous, sans en excepter Judas, obtiennent un sourire céleste, un regard fraternel de Jésus.

— Mes bien-aimés, leur dit-il, le temps approche, les prophéties vont s'accomplir! Je connais ce qui était, ce qui sera. Il est encore au-dessus de vos lumières de comprendre cette vérité! Je vous ai réunis pour puiser au milieu de vous la force de souffrir, d'expier les péchés du monde. C'est pour la dernière fois que nous prenons ensemble et la chair de l'agneau nourri dans la vallée, et le joyeux produit du cep au fruit pourpré. Nous allons bientôt nous séparer... Ne pleurez point, mes frères, vous retrouverez le Messie dans les vastes régions d'une paix éternelle! Là vous célébrerez avec lui et les pères de la nouvelle alliance des fêtes qui ne seront plus troublées par de tristes adieux!

Jésus se tait. Les apôtres ont compris enfin qu'il va mourir; mais leur faible raison ne trouve point d'expression pour rendre les pensées sublimes que ses paroles ont fait naître dans leur âme. Judas a perdu l'audace du crime; dans cette sainte réunion il se fait horreur. Le Messie le regarde avec une tendre pitié; détournant aussitôt les yeux de cet objet de regrets et de douleur, il les promène sur l'assemblée avec une vive émotion, et ces paroles prophétiques sortent de ses lèvres :

« Je vous le dis, mes bien-aimés, un d'entre vous me trahira! »

Saisi de terreur, chaque disciple répond de soi par une acclamation spontanée. Le traître proteste le premier de son innocence, et le Messie répète avec l'accent imposant du juge suprême :

— Je vous le répète, un de vous me trahira! Le Fils de l'homme n'en suivra pas moins la route que l'Éternel lui a tracée. Mais malheur à l'homme qui a pu le trahir! En vérité, je vous le dis, il eût mieux valu pour lui qu'il ne naquît jamais.

Le sombre nuage qui vient d'obscurcir un instant le front de Jésus est bientôt dissipé par la douce pensée du bonheur que sa mort doit répandre sur le monde. Redevenu tout amour, toute miséricorde, il se lève, prononce les paroles sacrées de la nouvelle alliance, rompt le pain et verse le vin symbolique. Une auréole céleste entoure sa tête; la coupe que sa main soulève brille d'un éclat surnaturel.

En célébrant ainsi le souvenir de la mort du maître encore vivant au milieu d'eux, les apôtres sentent toute la puissance de sa divinité; Judas seul ne frémit point d'une sainte terreur. Pour le pécheur endurci ce pain, ce vin ne sont point une nourriture céleste qui l'identifie avec Dieu, mais un feu dévorant qui le voue à l'enfer. Cependant Ischariote s'est prosterné aux pieds du Messie avec les autres disciples. Jésus tend la main à Simon Pierre, il essuie les larmes de Lebbé, il presse Jean sur son cœur; il a une douce parole, un sourire consolateur pour tous. Ses yeux enfin s'arrêtent sur Judas.

— Je connais tous mes bien-aimés, dit-il, un d'entre eux m'a trahi! il a brisé lui-même sa couronne!... « Lève-toi, Judas, » ajoute-t-il d'un ton d'autorité sévère.

Judas obéit. Furieux, hors de lui, il quitte la sainte réunion que souille sa présence, et dirige ses pas vers le palais du grand-prêtre. En traversant les rues silencieuses et désertes de Jérusalem, sa muette rage s'exhale enfin en paroles.

— Il sait, dit-il, il connaît mon crime!... Tous le savent... Eh bien! qu'ils tremblent tous!... « Lève-toi, Judas, m'a-t-il dit! » quelles dures paroles!... Ce n'est point ainsi qu'il parle aux autres. Il est vrai qu'on ne commande pas aux rois... Avant de les adorer comme tels, je veux les avoir captifs... Mais que signifient ces sinistres adieux, ces apprêts de mort?..., une ruse inventée pour fléchir mon courroux... Ne t'attendris point, Judas, n'oublie point que tu es dédaigné. Comment ferait-on mourir Jésus! il est immortel! Qu'un instant du moins il soit chargé de fers; alors peut-être il aura un sourire gracieux, une prière pour le disciple qu'il a méprisé!... Les maîtres d'Israël m'attendent; je suis leur confident; ils m'ont proclamé le plus grand d'entre eux!...

Les dernières heures de cette nuit terrible pèsent encore sur la terre, et déjà Judas est à la tête d'une troupe de soldats farouches. Il cherche avec eux le Messie qu'il a promis de livrer à ces bourreaux. Le bruit de leurs pas interrompt le repos solennel du mont Thabor, et la flamme de leurs torches jette une clarté rougeâtre au milieu des ténèbres que modifient déjà les premiers rayons du jour naissant. Mais le regard étincelant d'Ischariote cherche en vain le Messie à la place où il sait qu'il passe des nuits entières.

Les apôtres seuls y sont réunis et attendent le retour du maître qui s'est rendu sur la cime du mont. Sans attendre le signal de leur nouveau chef, les soldats saisissent avec des cris de joie les disciples sans défense. Tout à coup le Messie paraît.

— Qui cherchez-vous? demande-t-il sans effroi et sans colère?

— Jésus de Nazareth, répondent les soldats en brandissant leurs glaives et leurs torches.

Et le Messie répond de cette voix puissante qui impose silence aux vagues mugissantes de la mer, qui commande au reptile de mourir, qui tire du néant l'âme immortelle du séraphin :

— Jésus de Nazareth, c'est moi!

A ces accents sur-humains, les soldats tombent anéantis. Ischariote tombe avec eux : mais il se relève aussitôt. Satan veille auprès de lui; invisible, mais triomphant, il suspend au-dessus de la tête de Judas une couronne de feu; elle effleure son front; elle le marque du sceau de la réprobation au moment où ses lèvres impriment sur les joues divines de son maître le baiser infernal. La plus horrible des trahisons vient d'être accomplie; les soldats connaissent la victime qu'ils doivent saisir.

—Judas! dit le Messie en le regardant avec une tendre compassion, tu me trahis par une marque de tendresse!... Infortuné! pourquoi cette heure terrible a-t-elle sonné pour toi?...

Et, se tournant vers les soldats, il leur tend les mains pour qu'ils les chargent de liens. . . . . .

Cependant l'ange Abaddon poursuit Judas qui fuit comme un insensé et lui adresse ces paroles terribles :

— Que le sang que tu as versé retombe sur ta tête! homme de poussière, tu vas éteindre ton soleil! La mort et la vie étaient devant toi, tu as choisi! Riant soleil, éteins-toi! Arrivez, terreurs des agonisants. Entr'ouvre-toi, tombe glacée! Destruction, reçois le suicide!

Judas entend la voix de l'immortel, et dans son délire il croit reconnaître les accents du Messie mourant sur la croix.

— Tu demandes mon sang! prends-le, le voici!...

Il dit, et, le regard fixe, les cheveux hérissés, la poitrine haletante, les lèvres pliées par un sourire sardonique, ses mains déchirent les entrailles inhumaines qui sont restées muettes quand il a trahi son ami, son maître, son Dieu!

L'ange de la mort recule saisi d'horreur. Le cœur de Judas se brise; il cesse de battre, et son âme ébranlée se cramponne plus fortement au corps qui lui servait de demeure. D'un geste Abaddon lui ordonne d'abandonner le front du mourant. Le principe de la vie se sépare aussitôt du cadavre. Ce principe devient un être léger, faible, imparfait. Il retrouve la faculté de penser, de sentir; mais il n'est accessible qu'à la douleur.

— Qui suis-je, dit-il; Judas vient de mourir, et Judas vit de nouveau! Elle est encore là, à mes pieds, froide, inanimée, mon affreuse dépouille. Mes forces nouvelles sont vagues, ténébreuses, sinistres comme mes sensations... Suis-je le fils de la nuit et du chaos?...

Quelle est sur ce tertre cette ombre menaçante? Elle brille d'un éclat effroyable!... C'est le juge de l'univers!... Anathème sur toi, Judas! fuis!...

Abaddon le saisit de sa main puissante et l'entraîne au milieu d'un sombre nuage qui bientôt s'arrête au-dessus du Golgotha. La droite de l'ange qui tient le glaive formidable s'incline vers la croix où le Fils de l'Éternel expie les péchés du monde. Le regard de Judas est forcé de suivre cette direction.

— Contemple l'agonie, les souffrances de ton maître, de ton Dieu, lui dit l'ange de la mort. Tu te tords en vain sous mes pieds, misérable vermisseau! Compte chaque goutte du sang de la rédemption. Il efface les péchés du monde; pour toi seul il n'est point de miséricorde! Que les crimes des générations passées qui en ce moment pèsent sur le Messie retombent sur toi!... Le Christ a vaincu! Entends-tu les chœurs d'anges célébrer sa victoire! ne troublons point leur sainte extase.

Et l'entraînant de nouveau, il erre avec lui à travers les étoiles lointaines. Tous deux s'arrêtent enfin sur un astre inconnu dont la douce lueur éclaire l'immensité silencieuse de la création. Abaddon désigne les cieux au sombre esprit qui fut Judas.

— Voilà le séjour des amis du Christ, lui dit-il; un crêpe funèbre le voile encore, mais tu peux entrevoir une partie des félicités ineffables que tu as perdues. Un des douze siéges d'or était le tien; un apôtre plus digne de ce nom remplira le trône que ton crime a laissé vacant.

Le désespoir qui s'était emparé d'Ischariote à la vue de la croix, du Christ mourant, l'avait anéanti; le regret des biens qu'il a perdus lui rend la force de souffrir. Il gémit, il se tord, il cherche à se soustraire par la fuite au pouvoir de l'ange; Abaddon le retient.

— Reste, misérable, s'écrie-t-il; sois immobile à l'entrée des cieux comme le rocher l'est au fond de la mer! compte les jouissances qui te sont refusées, et tu auras la mesure des tourments qui t'attendent!

A ces mots, il monte au sanctuaire de l'Éternel, il adore sa puissance, sa justice. Après une longue et fervente prière il revient près de Judas et le conduit aux confins de l'univers. Là, un bruit confus, menaçant, part d'une masse immense, informe, rebelle à toutes les lois du mouvement, de l'ordre, de l'harmonie; elle s'élance et se précipite à travers l'espace qui lui fut désigné dans l'infini. Tout à coup elle interrompt sa course vagabonde; elle attend l'hôte que l'ange de la mort lui amène. Abaddon s'y élance, il traîne Judas jusqu'au sinistre portail. Les deux séraphins qui en gardent l'entrée reconnaissent le traître, et le portail s'ouvre. Aucun sentier visible ne conduit dans l'abîme hérissé de monts stériles que sillonne une pluie de feu. Au milieu des ravins qu'elle a creusés, la Terreur aux cheveux épars, au teint livide, aux yeux égarés s'avance vers Judas. Le réprouvé comprend toute l'horreur de son éternité! Il se débat avec fureur. Abaddon le saisit d'une main, de l'autre il incline son glaive au-dessus de l'abîme.

— Voilà le séjour de la damnation, le tien. C'est pour sauver les enfants d'Adam de ces horreurs que le Christ est mort sur la croix, mais son sacrifice ne rachète que ceux qui le chérissent, qui l'adorent, qui espèrent en lui. Tu l'as méconnu, tu l'as trahi, tu l'as vendu!...

Il dit, précipite Judas au fond de la Géhenne, et revient aux pieds du trône de l'Éternel attendre de nouveaux ordres.

§ V. SON NOM.

— Quel est-il? oh! dis-nous son nom! demandèrent avec de nouvelles instances les étudiants.

— Debout, dormeur! Debout, Frédéric! Voici la gloire et l'immortalité qui t'appellent. Debout, poète!

Et il s'élança vers le lit, et souleva Frédéric qui riait, qui pleurait, qui tendait les bras à ses camarades.

— Vive Frédéric Klopstock! vive l'Allemagne!

S'écrièrent les étudiants qui se découvrirent avec respect devant celui qu'ils traitaient naguère presque dédaigneusement.

— A son immortalité! dit Cramer. Et tous les gobelets se heurtèrent.

En effet, Klopstock le grand et terrible génie se révéla dès lors, et les trois premiers chants de la Messiade ne tardèrent point à paraître dans une feuille de Brême, intitulée : *Bremiche Beytraege*, qui jouissait alors d'une grande réputation.

On se ferait difficilement une idée de la sensation que produisirent ces fragments. Dès lors toute l'Allemagne répéta comme les camarades du jeune poète :

— Vive Klopstock! vive l'Allemagne!

ADRIEN VAN MOERSEL.

RECHERCHES HISTORIQUES.

UN MARIAGE FRANC.

I. LUI.

Il appartenait au peuple Franc, nation jeune et guerrière qui possédait une partie des Gaules par le droit de conquête, et qui s'y maintenait si ferme qu'il était indubitable qu'il deviendrait l'unique maître.

Il s'appelait Clodoalde.

Il était chrétien.

Il avait reçu des mains de son père et l'épée et le boucher des braves, car il était parvenu à l'âge de s'en servir dignement (1) et le jour de l'investiture, jour où la loi le proclamait majeur, citoyen, soldat et Franc, de brillantes fêtes succédèrent aux cérémonies saintes (2).

Le père de Clodoalde était riche en troupeaux de brebis et de bœufs, en gras pâturages et en abondantes moissons. De bonne heure ses yeux avaient versé les larmes du veuvage. Il n'avait qu'un fils, espérance de ses vieux jours.

Clodoalde était grand et mince; il avait une figure ronde, un front large et uni, un nez long et proéminent, des cheveux flottants et blonds, des yeux bleus et vifs. Il était adroit à la course, heureux à la chasse, terrible dans les combats; personne mieux que lui ne savait dompter un cheval indocile. Dans les conseils il était prudent et lumineux; partout ailleurs bouillant et colère : sa voix était sèche et accentuée, son verbe haut, mais le fond du cœur était bon. Il était aimé et respecté dans son village, et, chose rare, il méritait l'estime qu'on avait pour lui.

II. ELLE.

Son origine était Celte, car son père était Gaulois et sa mère hyperboréenne; elle vivait dans la connaissance de la loi du Christ, son père et sa mère aussi.

(1) Usage commun aux Gaulois.

(2) Cérémonies renouvelées, ce me semble, du temps de la chevalerie.

Elle était fille unique, le seul frère qu'elle eût eu était mort dans les combats ; bien jeune encore, car elle ne se souvenait que fort peu de lui, à peine gardait-elle une faible réminiscence du jour où l'on chanta la mort du brave.

Pour elle, vingt fois ses yeux avaient vu les monts élevés se parer de blanc, et quand l'air était *emplumé* (1) on se souvenait qu'elle était née à pareille époque. Elle avait nom Émerance.

Sa taille était svelte et flexible comme le jonc de l'Yemen ; sa chevelure blonde descendait jusques à ses talons ; ses dents blanches comme la nacre embellissaient une bouche vermeille qui souriait toujours d'un air caressant. Pour ses yeux, ils étaient bleus, et quand elle parlait, les paroles qui coulaient de ses lèvres descendaient une à une dans l'âme des écoutants.

III. AMOUR.

Or, le jour où Clodoalde fut investi des armes héréditaires, il vit pour la première fois Emerance et il l'aima... Et depuis, le jeune Franc ne manqua jamais de laisser apercevoir son amour à la jeune Gauloise. Dans les repas où le hasard les réunissait, il ne voulait pas d'autre assiette que celle qu'avait Émerance (2), et quand il était en voyage, il négligeait toujours sa chevelure tant qu'il était éloigné d'elle (3).

Souvent Émerance le rencontrait aux champs ; pour lors Clodoalde s'approchait d'elle et lui dépeignait adroitement son amour. La jeune fille baissait les yeux et ne disait rien ; elle ne paraissait point fâchée de ses propos ; seulement son sein s'agitait sous son voile et ses joues étaient purpurines.

Un jour pourtant elle vit Clodoalde, derrière une haie d'aubépine, et elle lui lança une pomme qui gardait l'empreinte de sa dent. Depuis ce jour ils se parlèrent ouvertement. Ils s'aimaient.

IV. LES FIANÇAILLES.

Il y avait deux ans de cela. Or, le père de Clodoalde était vieux et infirme. Il parla, disant : « Mon fils... bientôt je vais passer chez mes aïeux ; avant cette époque, peu éloignée, donne-moi la satisfaction de te voir une épouse... Clodoalde tu, aimes Emerance ; qu'elle soit ta femme, et je vous bénirai... »

Le lendemain les parents d'Émerance et de Clodoalde se réunirent à la table des festins, et quand l'heure de se lever du banquet fut venue, les deux amants burent à la même coupe en signe d'union et d'amour (4).

Ensuite Émerance fut présentée par son père à son bien-aimé, lequel dit : *Je te donne ma fille pour être ton bonheur et ta femme, pour garder tes clefs et partager avec toi ta demeure et tes biens. Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.* Et tous les assistants répondirent : *Ainsi soit-il* (5).

V. LA DOT.

Et les parents du fiancé Clodoalde furent rejoints par ceux de la fiancée Emerance. Alors on fit les *accords*, puis on parla de la dot. Ce n'était point alors des piles d'écus ; il semblait que la nation franque, à la veille des mariages, eût dit à l'or :

« Arrière !... »

Mais le père d'Emerance énuméra longuement et avec détails les armes et les bracelets qu'il lui donnait ; puis il parla de riches toisons, puis encore de deux cents brebis, les unes pleines, les autres suivies de leurs agnelets (1).

Or, voilà quelle fut la dot.

VI. LE BEAU DIMANCHE (2).

Puis, quand le dimanche fut venu, la fiancée, belle d'espérance, de jeunesse, de beauté et d'amour, vêtue de blanc et couronnée de fleurs, fut présentée à tous les parents de son fiancé Clodoalde ; et là, sous les yeux des deux familles réunies, les deux futurs époux passèrent ensemble la journée, et pour la première fois ils osèrent se parler d'amour devant leurs parents.

VII. LE JOUR DU MARIAGE.

A peine l'aurore diligente venait-elle de secouer son humide chevelure, à peine venait-elle de chausser ses brodequins de vermeil, et de jeter sur sa tête un voile pourpre ; déjà Clodoalde et les siens arrivaient devant la maison de la future. La porte en était fermée ; Clodoalde se mit à la heurter avec violence et à plusieurs reprises, en appelant sa bien-aimée. Enfin une voix de l'intérieur se fit entendre et dit : « Qui es-tu ?.. »

LE BARDE DE L'AMANT, *chantant dehors.*

Je suis Clodoalde, le fiancé de votre fille Emerance ; ouvrez, ouvrez... J'ai emmené avec moi de jeunes filles, elles entreront avec moi dans la demeure de ma fiancée ; ne craignez rien, elles sont armées de branches d'aubépine, elles ont éloigné les génies malfaisants, elles ont conjuré les maléfices et les sortiléges en baignant cette tige verdoyante dans l'eau lustrale des sacrifices (3).

Le soleil apparaît superbe et radieux ; pas un nuage ne vient sillonner la plaine bleue du firmament. Voilà l'hirondelle qui chante sur votre toit ; livrez-vous à ces présages heureux (4).

Ne tardez plus, car nos mains sont pleines de fleurs ; elles se faneraient et perdraient leurs parfums ; ouvrez, ouvrez-nous donc... afin que nous puissions voir l'asile où repose la belle fiancée.

LE BARDE DE LA FIANCÉE, *chantant dans l'intérieur.*

Faites silence... sachez que la jeune Emerance repose encore sous l'aile de sa mère ; laissez-lui goûter cette dernière heure de calme, et si vous n'êtes pas inexorable, aimable Clodoalde, ne vous pressez pas tant d'attirer dans vos filets une blanche et timide colombe.

L'aubépine éloigne sans doute les lutins et les duses (5), mais peut-elle écarter la crainte de l'avenir, la peur des soucis et des peines ?... Car la femme, une fois unie à l'homme, doit participer à tout ce qui lui arrive d'heureux ou de malheureux. Si l'homme sourit, la femme sourit aussi ; s'il pleure et souffre, elle pleure et souffre de même.

La vie est souvent si pleine d'amertumes et de souffrances qu'il n'est pas toujours bon de se hâter de joindre son être à un autre être...

Vous portez des fleurs pour parer la bien-aimée... Mais ces fleurs seront passées avant peu. Voulez-vous lui rappeler ainsi que son empire ne durera pas davantage que ces roses ?

Hélas ! à quoi bon !...

VIII. LES ÉPREUVES.

Enfin la porte s'ouvrit et un des parents de la jeune Gauloise dit ces paroles :

« Clodoalde !... voilà du temps que tu heurtes... que

(1) C'est-à-dire quand il neige ; expression pittoresque des Francs.
(2) Legrand d'Aussy, *Fabliau*, t. I. — (3) Strutt., t. I.
(4) Plutarq., *De claris mulierib.* — (5) Strutt., *Angl. auct.*, t. I.

(1) Voir les histoires de France.
(2) *Mémoires de l'académie celtique*, t. IV. — (3) *Idem.* — (4) *Idem.*
(5) Nom des mauvais génies.

viens-tu nous demander?... Une jeune fille timide et craintive que tu dis être ta fiancée ; mais dis-moi, pourrais-tu la reconnaître entre toutes les femmes?...

— Oui, oui, répondit Clodoalde. »

Alors on présenta au jeune Franc une femme courbée sous le poids des ans (1).

« Ce n'est point là celle que je demande, dit le guerrier ; elle a bien la prudence et la sagesse des vieillards, mais elle est droite comme le jonc du rivage, ses yeux sont bleus comme le firmament, et son front, blanc comme la neige des monts, se lève vers les astres plus uni que le miroir des eaux dormantes. »

Ensuite on fit venir devant lui une toute petite fille, âgée de dix à douze printemps (2).

« Ce n'est point encore là celle que j'implore ; elle a bien la naïveté, l'innocence et la pureté de l'enfance, mais elle est haute d'un pas et demi d'homme, et ses traits, bien que délicats, sont formés et pleins. Ma fiancée est douce comme le parfum ; c'est un bouton de rose entr'ouvert qui a tout son éclat. Ah ! rendez-moi ma bien-aimée. »

Enfin Émerance parut. Alors Clodoalde, prenant des mains du garçon d'honneur le ruban qui devait servir de ceinture, le passa autour de sa fiancée comme pour l'enchaîner à lui (3).

IX. LES ADIEUX.

Avant de quitter la maison paternelle, la belle fiancée lui fait ses adieux. Elle salue et baise les meubles et tous les objets inanimés naguère témoins muets de son paisible bonheur (4) ; elle flatte de sa jolie main les bœufs et tous les animaux du labourage ; puis elle passe dans la basse-cour, elle en appelle tous les habitants et leur verse du grain pour la dernière fois (5).

Enfin, les adieux terminés, le cortége qui doit les accompagner au temple saint se forme ; tous les hommes sont armés, portant l'épée nue et caracolant sur leur coursier, la foule s'ébranle et l'on part.

X. MARIAGE.

Et le vieux prêtre à cheveux blancs, à la démarche pesante et à la voix cassée, reçut le cortége aux portes du modeste temple chrétien. Quand tous eurent pris place, l'homme de Dieu commença le sacrifice auguste de la rédemption. Les prières préparatoires achevées, les deux amants s'agenouillèrent auprès d'une simple balustrade de bois, et le représentant de Dieu sur terre leur fit une question...

Un silence complet et saint régnait.

Alors on entendit deux voix inégales murmurer tout bas, bien bas... *Oui*...

Et le prêtre levant les yeux au ciel s'écria :

« Je vous unis, comme Dieu unit le premier homme et la première femme. »

Puis il échangea les deux anneaux des époux, enleva le voile blanc qui les couvrait (6) et jeta sur leur front quelques poignées de fleurs (7). Alors les assistants déposèrent sur l'autel le pain et le vin (8), et quand la voix monotone et lente du prêtre murmura ces mots :

(1) *Mémoires de l'académie celtique*, t. II
(2) *Idem.* — (3) *Idem.* — (4) *Idem.* — (5) *Idem.*
(6) *Histoire des sacrements*, t. VI. — (7) Strutt.
(8) Fleury, *Histoire ecclésiastique*, t. XVIII.

« *Pax Domini sit semper vobiscum.* »

Les fidèles se donnèrent le baiser de paix (1).

XI. LA QUENOUILLE.

Et quand la messe fut achevée, les époux se rendirent dans une petite chapelle décorée d'une image de la Vierge. Une quenouille était déposée sur l'autel, les parents d'Émerance la prirent et la lui remirent en disant : « *Souviens-toi que Dieu ordonne et bénit le travail domestique de la compagne de l'homme* (2).

Émerance fila un peu de chanvre qui était entortillé à la quenouille, puis le cortége reprit sa marche conduisant la mariée à sa nouvelle demeure.

XII. FESTIN.

Plus de quatre cents personnes assistaient au festin. Les tables étaient dressées sous des berceaux d'aubépine et de coudrier. Les sexes étaient entremêlés, une seule assiette étant donnée pour deux (3). On servit d'abord des légumes crus, propres à exciter l'appétit, tels que des salades de mauve et de houblon (4), puis on donna les viandes ; elles étaient dressées en pyramides sur des pains faits en forme d'assiettes, et qui, pénétrés du suc des mets, furent ensuite partagés entre les convives (5) ; et quand on apporta les hures des sangliers les trompettes sonnèrent (6).

On servit enfin toutes sortes de pâtisseries (7). L'hydromel, la bière, le clairet, ruisselaient à la ronde dans de vastes cornes de bœufs (8).

XIII. LE BOUQUET ET LE PIGEON.

On fit silence. Un essaim de jeunes et jolies filles s'approchèrent des nouveaux époux ; elles présentèrent à la mariée un bouquet composé avec les fleurs des champs et un pigeon blanc comme la neige (9), puis elles lui adressèrent ces paroles :

« Emerance, permets à tes compagnes de t'offrir ces fleurs ; elles sont l'emblème de leurs souhaits. Reçois en même temps ce pigeon, il est le symbole de la fidélité, sois comme lui ; privé de sa compagne, il meurt. »

Alors la mariée rendit la liberté au pigeon, puis elle fit un cadeau à chacune de ses compagnes.

XIV. EPITHALAME (10).

Les bardes chantaient ainsi :

Les cordes de nos lyres sont tendues ; laissez-nous préluder à un concert harmonieux, car bientôt l'étoile du silence paraîtra.

Honorez l'homme qui se choisit une compagne, car que serait la vie sans amour?... un songe vain, une stérile bruyère, une lande nue et sauvage... L'amour est le lien qui unit les sexes différents, il est le baume de l'existence, le viatique de la vie.

Honorez et respectez l'homme qui devient père, car sans la paternité la nation n'existerait bientôt plus. Aimons-nous dans nos enfants... Eh ! ne sont-ils pas le fruit de notre amour, la chair de notre chair,

(1) Fleury, *Histoire ecclésiastique*, t. XVIII.
(2) *Mémoires de l'académie celtique*, t. IV.
(3) De là est venu le proverbe : manger à la même écuelle.
(4) Legrand d'Aussy, *Vie privée des Francs*, t. I. — (5) *Idem.*
(6) Strutt., t. I.
(7) Legrand d'Aussy. — (8) *Idem.*
(9) *Mémoires de l'académie celtique*. t. II.
(10) J'ai réuni dans ce chant une partie des préceptes francs.

les os de nos os? Notre âme s'écoule en partie en eux, et puisqu'ils portent nos traits, ne sont-ils pas un autre nous-mêmes?

Que l'homme aime et chérisse sa femme. Malheur à celui qui la hait et la dédaigne!... car Dieu irrité se détourne de devant lui... Méprisez l'homme qui lève une main courroucée sur son épouse; l'oiseau de l'oubli chante devant lui... Aimons tous la femme... N'est-elle pas la seconde providence de l'homme?... N'est-ce pas elle qui guérit les plaies du guerrier, qui essuie son front couvert de poussière?

Contemplez l'heureux époux; il a l'air mystérieux comme le génie de la colline de Mavilly (1).

Notre Clodoalde, sois l'ormeau qui soutient la vigne aux grappes d'or. Charmante Emerance, sois le lierre qui s'entrelace et meurt sur le tronc qui le supporte et le protége... Couple aimable, naviguez gaiment sur le fleuve orageux de la vie; soutenus l'un par l'autre, vous braverez aisément les orages qui y grondent quelquefois.

Voilà que les cordes de nos lyres se détendent; le frais du soir en amortit les sons, et l'étoile du silence a paru.

XV. LA CHAMBRE NUPTIALE.

Elle était tendue en draperies blanches et le sol était jonché de fleurs allégoriques. Les hommes y conduisirent Clodoalde et les femmes la belle Émerance. Ensuite tous les parents burent à la prospérité du mariage (2). Les deux époux s'étant couverts d'une robe blanche, se prosternèrent aux pieds des auteurs de leurs jours et dirent:

«Père et mère, bénissez-nous...»

Et les parents les bénirent, disant:

«Soyez bénis, enfants...»

Alors Émerance, précédée de la fille d'honneur qui tenait un flambeau, le présenta devant chaque personne, lui donna un baiser et en reçut un vœu (1).

XVI. LE LENDEMAIN.

Le lendemain matin, les deux époux se couvrirent de longs habits de deuil, et, suivis de leurs parents et amis, ils assistaient à une messe funèbre qu'ils firent célébrer pour les parents trépassés des deux familles (2).

Ainsi donc, au milieu des plaisirs, une pensée triste germait en eux... La mélancolie jointe à la joie... le crêpe lugubre s'entortille aux roses... Le lendemain des fêtes est consacré aux larmes et aux graves souvenirs...

G. DE CADENET.

(1) Lieu de la Bourgogne consacré par nos pères. On y adorait principalement Belennus (Apollon). Cette position ressemblait beaucoup à celle de Delphes où les Grecs adoraient aussi Apollon.

(2) Strutt.

(1) *Mémoires de l'académie celtique.* — (2) *Idem.*

MAGAZINE.

CÉRÉMONIES DE LA SEMAINE SAINTE

A ROME.

La cérémonie de la bénédiction des Rameaux a lieu dans la chapelle Sixtine. Un autel est placé au fond et paré simplement; le trône du pape est élevé sur le côté; immédiatement après, le sénateur romain, chef de la magistrature, est assis dans un fauteuil; ensuite les cardinaux-prêtres par rang d'ancienneté sur des banquettes exhaussées qui forment un angle droit; les cardinaux-diacres et les généraux d'ordres religieux sont placés vis-à-vis. Au-dessus de ceux-ci des gradins en amphithéâtre sont occupés par les ambassadeurs et les personnes de leur famille; à la suite, de nombreux musiciens remplissent une tribune près de laquelle d'autres gradins sont destinés aux dames admises par billets et aux ecclésiastiques. Les spectateurs laïques, au nombre de cent cinquante au plus, qui, malgré le bon ordre que la garde cherche à mettre, se sont pressés, poussés, tant est considérable la quantité de personnes avides de pénétrer en ce lieu, restent debout en face de l'autel, derrière une menuiserie qui les sépare des cardinaux. A onze heures chacun a pris sa place. Le commandant a fait fermer la grande porte; une demi-heure à peine est écoulée que, par une porte plus petite qui est à côté de l'autel, précédé des prélats, des auditeurs de la rote, des officiers de sa maison, le souverain pontife, suivi de beaucoup de valets, entre et va s'asseoir sur son trône. Tout aussitôt chaque cardinal, vêtu d'une soutane de soie violette et d'un manteau de même couleur (cette couleur est d'étiquette pendant le deuil de l'Eglise; la Semaine-Sainte le prescrit); cependant je distingue un camaldule cardinal et un capucin cardinal, en costume de leur ordre, blanc pour le premier, brun pour le second, la calotte rouge seulement indique qu'ils sont membres du sacré collége; chaque cardinal, dis-je, se rend aux pieds du pape, baise son anneau et retourne à sa place. Bientôt le pape bénit lui-même les rameaux ou palmes; il y en a de deux sortes: pour les cardinaux, les chefs d'ordre religieux et le sénateur, figurez-vous une baguette qui a environ six pieds, autour de laquelle sont rangées du haut en bas des espèces de coques teintes en jaune et fort serrées; c'est dans la ville de Gênes que par privilége spécial cette espèce de palme se fabrique; chacun de ceux qui ont la prérogative de les recevoir va aux pieds du pape, qui les donne de sa propre main. Aux personnes d'un rang inférieur qui font partie du cortége, ou qui remplissent une fonction dans la cérémonie, on distribue de petites branches de vrai palmier. La distribution des palmes étant faite, chaque cardinal, sans quitter sa place, s'habille comme pour célébrer la messe et met la chasuble de sa propre chapelle; elle est blanche avec une broderie en or, très riche et élégante tout à la fois; le dessin n'en est pas uniforme; il tient à la main une mitre blanche tout unie. Un cardinal est désigné pour dire la messe; la procession commence pour se rendre à la chapelle Pauline; après la croix marchent tous les officiants; puis les cardinaux, la tête couverte de leurs mitres, précèdent le souverain pontife revêtu d'une soutane blanche, d'une mosette pourpre richement brodée en or, ayant la tiare sur la tête, assis dans un superbe fauteuil, au dossier duquel on voit deux espèces de riche éventail figurant les yeux d'une queue de paon. Il est porté sur un brancard par douze hommes revêtus d'un grand manteau rayé en trois couleurs, jaune, bleu et noir, qui est sa livrée.

A la porte de la chapelle

Exaltation du Pape, *d'après Vernet Horace.*

observe le rit qui est usité en France. On revient à la chapelle Sixtine dans le même ordre ; sans différer on commence la messe ; toutes les parties que l'on chante au pupitre dans les églises de France sont exécutées par les musiciens.

La messe fut achevée en cinquante-cinq minutes. Avant le dernier évangile, le diacre annonce que le souverain pontife accorde quarante-huit années d'indulgence aux personnes qui ont été présentes à la bénédiction des palmes et ont assisté à la célébration de la messe. Après avoir donné à haute voix sa bénédiction, le pape se retire avec le cortége qui avait paru à son entrée ; et lorsque les cardinaux ont quitté la chapelle, toutes les autres personnes peuvent en sortir.

Cette chapelle est disposée de même pour l'office du Vendredi-Saint, auquel le pape assiste ; la cérémonie du matin n'offre rien qui mérite d'être particulièrement remarqué. Aux ténèbres chaque verset du *Miserere* est exécuté par les musiciens avec une admirable variété de tons ; on entend alternativement, ou un récitatif sourdement murmuré, ou une harmonie délicieuse, pour ainsi dire céleste. Les flambeaux sont éteints, l'obscurité est répandue, un silence profond règne, la procession se rend dans l'église de Saint-Pierre, chacun suit le cortége sans le plus léger bruit. La basilique est éclairée seulement par une croix qui a une grande élévation et garnie de lumières de haut en bas ; l'effet est surprenant, unique. Dans l'espace le plus illuminé par elle, le pape, vêtu de blanc, se prosterne près de la confession de saint Pierre, les cardinaux sont à genoux derrière lui ; tous restent pendant une demi-heure dans un recueillement très imposant. Comment attendre, obtenir le même de tous les fidèles assistants qui ne trouvent jamais dans cette église ni chaises, ni bancs ? On conçoit facilement que beaucoup d'entre eux, plutôt spectateurs que conservant une pieuse attitude, parcourent cet immense édifice en ayant des entretiens sur leurs affaires, peut-être sur d'autres sujets.

Après la chapelle Sixtine, j'entre dans une grande salle dite *Ducale ;* les peintures du plafond qui sont de *Raphaël*, non-seulement ont perdu tout leur éclat, mais encore on ne peut plus en distinguer le sujet. Sur un pan de mur se trouve une belle fresque du *Bernin.* C'est là que le Jeudi-Saint se fait le lavement des pieds ; le trône du souverain pontife est élevé au fond ; sur le côté douze jeunes ecclésiastiques, vêtus en soutanes blanches, figurent les douze apôtres ; les ambassadeurs sont placés vis-à-vis sur une estrade, et les femmes sur des gradins plus rapprochés de la porte. Les autres spectateurs sont debout en face du trône. Les apôtres, tour à tour, s'approchent du pape, qui accomplit la cérémonie en suivant le rit connu.

Il convient de retracer ici l'apparat indicible que l'on met à célébrer, dans la basilique de Saint-Pierre, la fête du plus grand des mystères de notre religion, puisqu'il les renferme tous : celui de la résurrection du Sauveur. La veille, depuis midi jusqu'à huit heures du soir, dans chaque rue on tire sans cesse des pétards, on jette de petites grenades d'artifices en réjouissance de la fin du carême. Le bruit importun en parvient dans les maisons ; les oreilles des passants en sont assourdies. Dès le mercredi précédent, chaque soir les boutiques des charcutiers offrent une sorte de spectacle qui excite la curiosité ; les équipages même s'arrêtent à la porte. Figurez-vous voir tout autour de chaque boutique, et du haut en bas, rangés symétriquement sur des gradins, des jambons, des hures, de grosses pièces de charcuterie, entourés de guirlandes de verdure et surmontés de bouquets de fleurs ; au fond de la boutique, brillamment illuminée par quantité de petits cierges, est une petite statue ou image représentant un saint, une sainte, le plus souvent la sainte Vierge, dont le culte est le plus cher aux Romains. Il y a foule pour contempler ce singulier genre de pieuses décorations, que l'on renouvelle avec rivalité tous les ans aux mêmes jours.

Le samedi, à l'approche de la nuit, le gros bourdon de Saint-Pierre retentit dans les airs ; on l'entend le dimanche de Pâques à six heures du matin, et à dix heures il annonce la messe pontificale. Déjà une multitude incalculable, obligée toutefois, faute de chaises et de bancs, d'être debout, s'est empressée de remplir la plus grande partie de l'immense édifice ; moi-même, arrivé depuis plus de deux heures, je me suis assis sur le piédestal de la statue colossale de saint André, peu distante du maître-autel. Déjà les gardes sont placés le long de la nef principale qui reste entièrement libre pour laisser passer le cortége attendu ; une tribune a été élevée dans l'arrière-chœur pour les musiciens, quantité de banquettes ont été établies entre la chaire de Saint-Pierre et le grand autel, pour donner une place marquée aux personnes qui tiennent un rang dans la cérémonie ; un amphithéâtre de chaque côté de l'autel a été construit pour les dames seulement qui y sont admises par billets. Cependant arrivent les congrégations des pénitents noirs, des pénitents blancs, au nombre de deux cents environ. Qui ne trouverait étrange, au premier aspect, ce vêtement d'une seule couleur qui enveloppe l'homme depuis les cheveux jusqu'aux pieds et qui n'a que deux ouvertures de la largeur de l'œil ? A onze heures entre un corps de musique instrumentale, qui précède les ambassadeurs en costume, avec une suite nombreuse de laquais en grande livrée. Peu après le chapitre de Saint-Pierre, ensuite celui de Saint-Jean de Latran, qui tient le premier rang ; les magistrats, les auditeurs de rote, les prélats, les généraux d'ordres religieux, les cardinaux et tous les officiers de la maison du pape..... Grégoire XVI assis, sur son trône, la tête couverte de la tiare et revêtu des habits que le rit exige pour célébrer la messe, est porté par douze hommes, comme je l'ai déjà fait connaître en décrivant la cérémonie des Rameaux. Rien de plus majestueux, de plus imposant que cette entrée du vénérable chef de toute la chrétienté, au milieu d'une pompe incomparable qui rehausse en quelque sorte sa souveraine dignité, et dans le plus beau temple de l'univers, où la grandeur inouïe de l'ensemble et la merveilleuse perfection des détails produisent par elles-mêmes de durables sensations. Le souverain pontife se met à genoux aux pieds de l'autel, ayant en regard le grand portail, fait une prière, puis commence le saint sacrifice. La messe est exécutée en cinquante-cinq minutes, uniquement par les musiciens de sa chapelle.

Le bon ordre règne, le silence est assez général ; le manque de recueillement, s'il existe de la part de quelque assistant, n'est pas sensible.

Cependant le public sort pour se rendre sur la place, où en peu d'instants sont rassemblées soixante à quatre-vingt mille personnes, que sais-je ? Vers une heure, à la tribune qui est au milieu de la façade du portail, le pape, assisté de deux cardinaux, se montre ; presque aussitôt il étend les bras, puis les rapproche en prononçant d'une voix forte et sonore ces mots : ORBI ET URBI : *à l'univers et à la ville ;* il donne sa bénédiction. Chaque fidèle, ou à genoux, ou s'inclinant, la reçoit dans le plus profond,

le plus respectueux silence; qui pourrait jamais rendre ce tableau? Il fait une telle impression que ce souvenir pour moi est ineffaçable. Du haut de la tribune un cardinal jette des billets qui portent le nombre d'années d'indulgence que Sa Sainteté accorde à tous ceux qui ont été présents à cette cérémonie.

La foule s'écoule; les équipages, dont il serait difficile de donner le nombre, défilent avec rapidité; ceux des ambassadeurs, des cardinaux, des magistrats, se font remarquer par l'élégance des harnais, la richesse des dorures, quelques-uns par la beauté des peintures recherchées, outre celles des armoiries; pendant une demi-heure au moins ils attirent les regards d'une multitude prodigieuse de curieux répandus le long des rues et sur le pont Saint-Ange (1).

DES ÉPREUVES PAR LE DUEL.

Le combat singulier ou duel remonte sans doute à la plus haute antiquité. Dans les temps de barbarie, où régnait la force, le combat dut nécessairement établir sinon le droit, du moins la puissance. Mais le duel n'apparaît nullement dans l'histoire ancienne avec ce caractère particulier et original qui le distingue si éminemment au moyen-âge. Car, à cette époque, il fut non-seulement le triomphe du fort sur le faible, mais il fut encore regardé comme le triomphe de la justice et du droit. Ainsi considéré, le duel naquit de la superstition. On était tellement convaincu que Dieu ne pouvait jamais abandonner ce qui est juste, et faire triompher, même sur la terre, le mauvais du bon principe, que l'on en vint à faire représenter le pour et le contre dans une question douteuse, par deux champions, et à régler, d'après l'issu du combat, ce qui était juste et ce qui était injuste. Le duel fut non-seulement autorisé, mais recommandé par des lois expresses, par les juges, mais regardé comme sacré, comme servant à manifester par ses résultats la justice divine.

Nous avons vu qu'on avait été obligé de substituer au serment un autre genre de preuve; nous avons vu aussi que depuis longtemps le serment avait été reservé à la noblesse seule, et qu'entre les vilains tout différend se vidait par le combat. Ce combat fut plus spécialement nommé judiciaire, soit parce qu'il décidait les contestations, soit parce qu'il était ordonné par le juge, et qu'il avait lieu en sa présence.

Les combats judiciaires furent établis par le roi Gondebaud, vers le cinquième siècle. Les Germains, ayant envahi l'empire romain, perdirent bientôt la simplicité des mœurs primitives; le roi de Bourgogne établit le duel « afin, disait-il dans ses considérants, que nos sujets ne fassent plus de serments sur des faits obscurs, « et ne se parjurent pas sur des faits certains. »

Ainsi, dit à ce propos Montesquieu, tandis que les ecclésiastiques déclaraient impie la loi qui permettait le combat, le roi des Bourguignons regardait comme sacrilége celle qui établissait le serment.

L'usage du combat devint bientôt général. On conçoit qu'il dut être adopté avec enthousiasme par les guerriers, par les nobles. D'un autre côté, les prêtres se récrièrent, car cet usage nouveau semblait soustraire le peuple à la domination exclusive de l'Eglise. (Le serment se prêtait entre les mains d'un ecclésiastique, dans les temples et sur les livres sacrés.)

Le combat avait été établi d'abord comme moyen de preuves dans les affaires criminelles, mais il s'étendit bientôt aux affaires civiles. Sigebert raconte que l'empereur Othon Ier ayant consulté les docteurs sur l'importante question de savoir si la représentation devait être admise en ligne directe, et n'ayant obtenu aucune réponse formelle, fit décider la question par le duel. Le champion nommé pour soutenir l'affirmative demeura vainqueur, et la représentation fut admise. On décida aussi par le duel, en Espagne, que l'office romain devait être préféré à l'office muzarabe.

L'usage des combats se multiplia prodigieusement. Charlemagne le substitua formellement au serment dans une de ses constitutions. On voit, dans une charte de Louis-le-Gros (1145), que, lorsque le prévôt avait mandé quelqu'un et que celui-ci n'était pas venu, le prévôt avait coutume de dire: « Je t'ai envoyé chercher; tu as dédaigné de venir; fais-moi raison de cette insulte, » et on se battait. Louis-le-Gros réforma cet abus.

Une charte de Louis-le-Jeune (1168) défend de se battre pour une demande de dette qui n'excédera pas cinq sous. Mais sous saint Louis il suffisait que la demande fût de plus de douze deniers.

Beaumanoir nous apprend qu'on pouvait louer pendant un certain temps un champion pour combattre dans ses affaires.

Charlemagne voulut qu'on ne pût combattre qu'avec le bâton; mais Louis-le-Débonnaire permit de se servir d'armes, et le bâton fut laissé aux vilains. Les gentilshommes se battaient entre eux à cheval, mais les vilains ne pouvant se battre qu'avec un bâton, « il s'ensuivit, « dit Montesquieu, que le bâton fut l'instrument des « outrages, parce que celui qui en avait été battu, avait « été traité comme un vilain.

« Les vilains seuls, combattant à visage découvert, « pouvaient seuls recevoir des coups sur la face; de là « un soufflet devint une injure sanglante, car celui qui « l'avait reçu avait été traité en vilain. »

Quand un gentilhomme appelait un vilain, il devait se présenter à pied avec l'écu et le bâton; s'il venait à cheval avec les armes d'un gentilhomme, on lui ôtait son cheval et ses armes; il restait en chemise et était obligé de combattre en cet état contre le vilain.

On permettait quelquefois de choisir un champion à ceux qui n'étaient pas en état de donner ou de recevoir le combat (les infirmes); mais pour que le champion eût le plus grand intérêt à défendre sa partie, il avait le poing coupé s'il était vaincu.

Une femme ne pouvait combattre; il lui fallait choisir un champion. Elle devait être autorisée par son mari pour appeler au combat: appelée, elle pouvait se faire défendre sans autorisation. Un serf pouvait combattre contre un serf, contre une personne franche, et même contre un seigneur lorsqu'il était appelé; mais si le serf était appelant, le seigneur pouvait refuser le combat.

L'Église prétendait que ses serfs avaient le droit de combattre toutes sortes de personnes.

Voici les formalités observées pour ces combats: l'accusateur se présentait devant le juge et déclarait que tel avait commis telle action; l'accusé soutenait le contraire, puis disait à l'accusateur qu'il en avait menti, et alors le juge ordonnait le combat.

Ainsi c'était le démenti qui amenait le duel. Lorsqu'on

(1) Cette description est empruntée à l'*Itinéraire descriptif et instructif de l'Italie en* 1833, par M. *Emm... Pol...*, que publie le libraire Pougin, en 2 vol. in-8°.

s'était engagé à combattre, on ne pouvait se rétracter sans être condamné à une peine déterminée par la loi. Le jour du combat fixé, les champions étaient amenés en l'audience, devant le juge, après midi, *tous appareillés en leurs cuirées ou en leurs côtes, avec leurs écus et leurs bâtons cornus, armés de drap, de cuir, de laine et d'étouppes.* La laine ou les étouppes servaient à garantir les jambes; le drap ou le cuir, à donner plus de facilité pour manier le bâton. Chaque combattant devait avoir les cheveux coupés jusqu'au-dessus des oreilles. Ils pouvaient s'oindre, pour donner plus de souplesse à leurs membres. On les menait ensuite aux champs, où des chevaliers, nommés par le juge, étaient préposés pour régler la bataille. Un sergent déclarait alors à haute voix : *Qu'aucun des spectateurs, sur vie et membre, ne fût si hardi que de donner aide ny nuisance, par faict ou par dict, aux champions.* Si l'on violait cette défense, que l'on nommait paix du roi ou du seigneur (c'est peut-être de là qu'est venue la paix des huissiers), on était condamné à payer vingt vaches d'amende; quelquefois la peine infligée était toute corporelle, et si la victoire était décidée par le fait de l'intervenant, celui-ci était puni de mort.

Avant d'engager la lutte, les champions se tenant par la main, le plaignant à droite, l'accusé à gauche, s'agenouillaient; on leur demandait alors leurs noms de baptême, s'ils croyaient à Dieu le Père, au Fils, au Saint-Esprit, à la doctrine de la sainte Eglise. L'accusé prenait ensuite les saints à témoin de son innocence; l'autre champion persistait dans son accusation, et recevait un nouveau démenti. Les parties faisaient serment qu'elles n'avaient aucun sortilége qui pût les aider ou nuire à l'adversaire : puis on leur donnait le bouclier et le bâton, et elles engageaient le combat.

Le champion qui succombait avait tort, et était aussitôt déclaré imposteur.

Le combat judiciaire était aussi appelé *appel.* Nous trouvons dans une loi fort ancienne : *Et encore, en certain chose, villein poit aver action envers son seignior; car il poit aver, envers son seignior, un action d'appeale de mort, ou dauters de les auncesters que heire il est.* Ainsi il pouvait appeler non-seulement de sa propre sentence, mais de celle rendue contre les ancêtres dont il était héritier.

Avant l'introduction du droit romain, on ne connaissait point d'appel à un tribunal supérieur; mais on appelait au combat les pairs (juges) qui avaient rendu la sentence au nom du seigneur. On était même obligé de combattre contre tous, s'ils s'offraient de faire le jugement bon. Quelquefois on ne devait combattre que le juge provoqué, et celui-là devait défendre l'appel ou payer au seigneur dont il était l'homme soixante livres. Si l'appelant ne prouvait pas (par le combat) que le jugement fût mauvais, il payait au seigneur soixante livres, au pair appelé soixante livres, et soixante livres à chacun de ceux qui avaient consenti au jugement. On appelait les pairs et non le seigneur, parce qu'appeler celui-ci eût été un crime de félonie; mais lorsque le seigneur avait lui-même prononcé la sentence, il devait soutenir l'appel en personne. Tous les appels ne se faisaient pas par le combat; il y avait quelques exceptions. Un condamné à mort pour crime reconnu ne pouvait appeler, et l'on conçoit pourquoi.

Le combat judiciaire, aboli en partie par saint Louis, fut totalement supprimé par Philippe-le-Bel (1303). Depuis, le roi seul, en son grand conseil ou en son parlement, pouvait permettre le combat. Henri II permit le combat entre Jarnac et Lachataigneraye; et le parlement, en 1585, autorisa celui du seigneur de Carouge contre Jacques Legris.

Mais ce furent là les deux seuls combats judiciairement permis depuis la prohibition de Philippe-le-Bel. Le dernier admis en Angleterre se passa dans la chambre peinte, la sixième année du règne de Charles Ier, entre lord Rey et David Ransey, écuyer.

DE L'ÉCRITURE.

Il est impossible de dire à quelle époque les hommes ont commencé de consigner *par écrit* leurs pensées. Tous les auteurs conviennent que la première écriture a dû être en images; qu'elle a donné naissance à l'écriture hiéroglyphique ou symbolique, aujourd'hui toute mystérieuse pour nous, et qui, lors même qu'on la pratiquait, était, à un petit nombre de signes près, un secret pour le peuple.

La tradition, aidée de quelques monuments grossiers, est le premier moyen qu'on ait employé pour transmettre le souvenir des faits remarquables dans l'histoire de l'antiquité. Ensuite l'art d'écrire a consisté dans une représentation informe et grossière des objets corporels allégoriques ou emblématiques; c'est là l'écriture dont les Égyptiens ont d'abord fait usage. Elle consistait en des hiéroglyphes assez semblables à nos *rébus :* un cercle signifiait le *soleil*; un croissant, la *lune* : la légèreté s'exprimait par un *oiseau;* une chose funeste, par un *crocodile;* la vigilance, par un *œil;* l'activité, par une *main*, etc.

Les caractères dont les Chinois se servent encore aujourd'hui dérivent de cette première pratique. Cette écriture, appelée l'*écriture des pensées*, exprimait la totalité des choses, une action, un événement avec toutes ses circonstances, et quelquefois même, au moyen de quelques nuances, le jugement qu'on devait en porter.

L'art d'écrire était dans cet état lorsqu'un génie heureux, nommé Thait ou Thot, secrétaire de Misraïm, l'un des premiers rois d'Égypte, inventa l'*écriture des sons.* Cette écriture, au moyen de deux douzaines de signes, ou à peu près, auxquels on donna un son de convention, remplaça cette infinité de traits hiéroglyphiques qui, étant isolés, avaient un sens propre et fort étendu, mais qui ne pouvaient rendre toutes les pensées métaphysiques et intellectuelles. C'est par les divers assemblages et les différentes combinaisons de ces signes sonores rapprochés qu'on forma premièrement des mots univoques, expressifs pourtant, qui furent les racines de plusieurs autres mots qui servirent à rendre les pensées, et à les différencier selon leur degré d'approximation ou de disparité.

Quelques savants croient que les sons dont on a formé les premières langues ont été empruntés des animaux ou des choses qui produisent du bruit.

Bos, en latin, a du rapport avec le mugissement du bœuf; dans *bélier* se trouve *bé*, cri ordinaire de cet animal. On a suivi la même marche pour exprimer *beugler*, *coucou*, *trictrac, taffetas*, *charivari*, *cliquetis tintamare*, *galimatias*, et autres mots imitatifs. M. le premier président de Brosses, de Dijon, a travaillé sur l'origine des langues, et il la trouva dans certains sons

qu'il appelle *radicaux*. Par exemple, l'expression radicale des choses en mouvement est FL, d'où dérivent *flamme, flèche, fleuve, flexible, fléchir*, etc.

L'expression radicale du repos était ST, d'où dérivent *stable, statue, stagnation, stupéfait, stoïcien*, etc. On se sert encore de ST pour dire *taisez-vous*.

Les auteurs de tous les pays et de toutes les religions, les plus instruits dans les langues orientales, regardent l'hébreu comme la mère et la source de presque toutes les langues, du phénicien, du samaritain, de l'égyptien, du syriaque, du chaldéen, de l'arabe, de l'éthiopien, du persan, du grec, du latin, etc. Ils sont d'accord avec Hérodote et Lucain, qui attribuent l'invention des lettres aux Phéniciens, puisque la Phénicie ancienne ne s'étendait pas seulement sur les côtes de la Méditerranée jusqu'en Égypte, mais comprenait encore la Judée, la Syrie, le pays des Cananéens et des Hébreux; or, ils assurent que les langues phénicienne et cananéenne étaient les mêmes que la langue hébraïque.

Cadmus, roi de Thèbes, fils d'Agénor, apporta les lettres de Phénicie en Grèce, deux cent cinquante ans avant la guerre de Troie, l'an 1519 avant Jésus-Christ.

Cadmus n'apporta de la Phénicie en Grèce que seize lettres; Palamède en ajouta quatre; puis elles passèrent aux Latins. Pline qui rapporte ce fait (*Hist. nat.*, lib. VII, cap. 56), en trouve la preuve dans une ancienne tablette de cuivre venue de Delphes, et qui était de son temps, conservée dans la bibliothèque du Palatium (mont Palatin).

Mais il n'est point d'auteurs qui aient mieux montré l'origine, la forme, la filiation et les branches des alphabets de presque tous les peuples du monde, et leur variation selon les différents âges, que Mabillon, de Vaines, et les savants de l'université d'Oxford, dans *Eduardi Bernardi orbis eruditi Litteratura, à caractere samaritano deducta* (D. Carol. Morton, *Londini*, 1759).

Il résulte de leurs recherches, que les caractères phéniciens, hébreux, samaritains, étaient anciennement les mêmes, ou qu'ils différaient peu entre eux. Ils ont donné naissance au syriaque; l'arabe et le grec sont tirés du syriaque; le latin, du grec; le franc et le saxon, du latin; le gothique, dont Ulphilas est l'auteur, du grec et du latin; le runique, du gothique; l'alphabet russe et l'esclavon, du grec, de même que l'arménien, le cophte et l'éthiopien.

L'écriture a reçu des formes différentes, selon le goût ou le génie des nations qui l'ont pratiquée. L'habileté ou l'ignorance des écrivains ont aussi introduit des variétés infinies dans la figure des lettres.

S'il faut en croire quelques savants, les lettres majuscules dont nous nous servons tiennent leur forme des choses usuelles : on en composa des hiéroglyphes, et on les fit entrer comme partie constituante des mots, selon l'analogie qui se trouvait entre le mot et l'objet. Le besoin d'eau a fait sentir la nécessité des puits : il fallait des machines, des crochets, etc.; et il y a apparence que les lettres sont des imitations des machines.

La lettre A est composée de deux montants et d'une barre qui, avant l'invention des poulies, était utile pour les cordes.

D, ou plutôt ⊃, était un demi-anneau; B ou ⊐, un double demi-anneau applicable à deux cordes; O, était un anneau complet; C, G, S, des crochets; E, un râteau; T, un marteau; M, N, V, X, Y, des profils de hamacs et de vases pour abreuver les bestiaux; H, un siége. On croit que le *lambda* des Grecs et le *lamed* hébraïque sont le premier, les deux montants d'une chèvre de charpentier, et le deuxième, un treuil avec sa manivelle. L'origine de ces lettres initiales est regardée comme une fable par quelques écrivains; mais elle est accréditée par plusieurs autres. Il a même été proposé de rétablir quelques-unes des machines anciennes par les lettres de l'alphabet; et ce projet a été réalisé en Suisse et en Hollande par M. Quatremère. La lettre grecque *théta* se trouve dans le mot *mamelle*, et elle en est la représentation : peut-être le mot *téter* dérive-t-il de là. Dans l'expression arabe qui signifie *armée*, on trouve toutes les pièces du sabre, première arme.

Dans une pièce de vers intitulée *l'Ancienne orthographe*, M. Barthélemy a reproduit sur les lettres plusieurs idées analogues à celles qu'on vient de lire.

. . . . . .

Mais c'était peu qu'aidé du secours de ses sens,
Il eût de la nature imité les accents,
Il voulut des objets copier la figure;
Et c'est par le dessin qu'il trouva l'écriture.
N'en doutons point; au temps de nos premiers aïeux
Les lettres n'étaient pas des traits capricieux,
Des lignes au hasard, des empreintes frivoles;
Mais des signes réels, des portraits, des symboles,
Qui sur la pierre dure incrustés par l'acier
Rendaient de mille objets le type encor grossier.
Ce présent qu'envoya l'héritier des Califes,
Ce vaste bloc chargé de noirs hiéroglyphes,
Tout peuplé d'anubis, de couleuvres, d'oiseaux,
Monolithe formé de cinq ou six morceaux,
L'obélisque thébain, sur sa quadruple face,
Porte un récit muet que le dessin retrace,
Un tableau de granit que l'art imitateur
Burina de portraits dans toute sa hauteur.
Et ne prétendons pas qu'aux jours du premier âge
L'éloquente écriture ait borné son usage;
Ces types descriptifs en Egypte imprimés,
Par d'inhabiles mains quelquefois déformés,
Mais conservant toujours, symbole alphabétique,
Un vestige apparent de sa figure antique,
Œuvre des Chaldéens, des Perses, des Indous,
Par la Grèce et par Rome ont passé jusqu'à nous.
Oui, chaque mot écrit dans notre langue même
Porte un jalon parlant, un véridique emblème.
Ce signal capital, je ne puis le nier,
Tantôt se montre en tête et tantôt le dernier,
Dans l'épaisseur du mot quelquefois il s'enfonce,
Mais un œil exercé le voit et le dénonce.
Ah! si je ne craignais pas d'être trop importun,
J'en citerais ici mille exemples pour un :
L'A qui de l'Angle Aigu porte la ressemblance.
Ainsi qu'un chevAlet sur ses pieds se balance.
Le B sort du Bissac. Avec un bon coup d'œil

On voit l'*E* qui se roule en forme d'*E*cureuil.
L'*f* imite la *f*ente et *f*uit par la *f*enêtre.
Dans les flancs de la gourde un *g* dût prendre l'être.
Convenez avec moi que l'h correspond
Au chenet de cuisine, au crochet, au harpon.
L'i chargé de son point est un modeste signe,
C'est un nain résigné qui marche dans sa ligne.
Le P comme un Piton se Plante dans un mur.
Sur la lettre qui suit jetons un voile obscur.
Le K que l'Orient mit dans notre écriture
De l'esclave d'un Khan garde l'humble posture.
Le d que par malheur je laissais en chemin,
Le d marque le doigt, l'm et l'n la main.
L'O paraît de rigueur dans toute chose rOnde :
Une pOmme, une Orange, une bOule, le mOnde,
Un Obus, un canOn, une tOurte, un grelOt.
L'l brille à la lance, au pal, au javelot.
Est-il une copie, un portrait plus sévère
Que le *V* qui désigne et le *V*ase et le *V*erre?
Dans croissant et dans sabre on trouve, en commençant,
L'S qui fait le Sabre, et le C le Croissant.
L'R est majestueuse, on croit voir une Reine
Serrant par la ceinture une robe qui traîne.
L'U dans un objet creux a trouvé son patron ;
Il se plaît dans le troU, la cUve et le chaUdron.
Sans le T, glorieux de sa haute importance,
Il n'est pas de râTeau, de marTeau, de poTence ;
Et le Z bizarre, au corps ratatiné,
Deux fois dans un Zig-Zag se montre dessiné.
Chaque lettre, en un mot, porte en elle un indice,
Un but qu'elle ne peut perdre sans préjudice ;
Et puisque le bon sens des hommes d'autrefois
Voulut pour l'orthographe instituer des lois,
Que leur postérité les suive et les respecte.

Comment se peut-il donc qu'une moderne secte
Ose bouleverser ces emblèmes parlants,
Symboles gracieux respectés six mille ans
Novateurs, protégés même à l'Académie,
Ils ont changé des mots la physionomie ;
Ils ont destitué des caractères saints,
De la création véridiques dessins.
Dirai-je les excès de leur fureur vandale?
Ils ont privé la clef de sa lettre finale,
De l'*f* dont la forme étant placée au bout
Se révélait aux yeux comme un passe-partout.
S'il exista jamais une image fidèle
D'une fauLs à faucher, cette image est une *L*,
Et depuis que cette *L* est ravie à la *faux*,
Le mot ainsi tronqué n'offre plus qu'un sens faux.
Le blé que par un ∂ terminaient nos ancêtres,
La méthode du jour l'a réduit à trois lettres,
Sans songer que ce ∂ qu'on prive de ses droits
Représentait l'épi qui penche sous son poids.
Nulle lettre n'échappe à leur brutale rixe :
Jadis, au pluriel les loiX prenaient une X ;
Désormais à sa place une S se fait voir,
Et ces loiS sur le peuple ont perdu tout pouvoir ;
Car l'X d'autrefois, expressive peinture,
Montrait le chevalet, instrument de torture,
Et rappelait sans cesse au coupable attentif
La croiX de Saint-André pour le rouer tout vif.
Ah! pour leur rage aveugle il n'est plus de limite :
Ils ont arraché l'h au vénérable hermite ;
Barbares, voulez-vous qu'il se mette en chemin
Quand il ne trouve plus un bâton pour sa main?
L'h autrefois, montrant sa forme principale,
Du sépulchre sortait comme un phantôme pâle ;
L'h seule marquait le dessin bien précis
Du thrône véritable où les rois sont assis.
Mais *trésor*, direz-vous, pourquoi comme un panache
La tête de ce mot s'ornait-elle d'une h?
Je n'en vois pas la cause. — Et moi je la vois bien,
Claire comme le jour, ou je n'y connais rien :
Vous savez que l'avare, entouré du mystère,
Enfouit ses thrésors dans le sein de la terre,
Sous une dalle humide ou dans le trou d'un mur ;
Or, pour les enfouir, pour les mettre en lieu sûr,
Il faut un instrument, une bêche, une pioche,
Un outil qui de l'h à peu près se rapproche ;
L'h est le seul moyen de sauver un thrésor.
Voilà ce qu'ils ont fait; ce n'est pas tout encor :
Le vénérable Y, troublé dans son empire,
A disparu du lis, des aïeux, de la lire ;
Qui mieux que lui pourtant retraçait à nos yeux
Le tronc et les rameaux de l'arbre des aYeux?
La lYre, comme lui, née au sein de la Grèce,
De ses deux bras ouverts déployait la souplesse,
Tandis que d'une tige et d'une fleur formée
Le l*y*s était pour nous un *y* embaumé.

Il y a eu plusieurs manières de tracer les lignes en écrivant. Elles ont été formées de *droite à gauche* pour la première ligne, et de *gauche* à *droite* pour la seconde, et ainsi de suite, par les Hébreux, les Chaldéens, les Samaritains, les Syriens, les Grecs, les Persans, les Arabes, les Tartares ; ensuite elles ont été tracées de *gauche à droite* par les Grecs, les Romains, les Toscans,

les Arméniens, les Esclavons et les autres peuples de l'Europe. Les Chinois et les Japonais écrivent de *bas en haut;* les Mexicains de même; d'autres en cercle, en partant du centre : de là l'écriture *horizontale*, *perpendiculaire* et *orbiculaire*.

L'écriture des anciens Grecs ne consistait qu'en lettres capitales ou majuscules: on ne peut juger aujourd'hui de cette écriture que d'après les inscriptions faites sur le marbre ou sur la pierre. Les premiers manuscrits étaient écrits avec les mêmes caractères; et cette espèce d'écriture ne parvint à toute sa beauté que sous le règne des empereurs grecs.

Cette écriture en lettres majuscules resta en usage chez les Grecs jusqu'au neuvième siècle. Les écritures avec ornements se voient dans les manuscrits du dixième siècle.

L'écriture latine était parvenue à un grand degré de beauté du temps des premiers empereurs romains. La belle forme des lettres capitales en usage à cet époque peut se voir dans les inscriptions des anciens édifices; on les trouve aussi sur les médailles romaines qui datent de deux siècles avant Jules-César; mais, sous Auguste, l'écriture parvint à sa plus grande perfection, état dans lequel elle se maintint à peu près jusqu'au cinquième siècle.

Les majuscules romaines commencèrent à changer de forme dans les manuscrits du cinquième siècle, lorsque les Goths se furent rendus maîtres de l'Italie; cependant la petite écriture courante ne fut employée qu'au huitième siècle, et ne se montre dans les manuscrits qu'au neuvième. La forme des caractères a été altérée autant de fois que différents peuples se sont emparés de l'Italie et des pays limitrophes : et c'est ainsi que parurent successivement l'écriture *lombarde*, la *visigothique*, dont on commença à se servir en France vers le cinquième ou le sixième siècle, laquelle, par le mélange des Romains et d'autres peuples, s'est formée en une belle écriture ronde, du cinquième au septième siècle; la *france gallique* ou *mérovingienne*, également au cinquième siècle; et la *carlovingienne*, qui fut employée en Allemagne sous Charlemagne. Cette dernière fut fort belle en France jusqu'au dixième siècle, et en Allemagne jusqu'au treizième.

Quoique les manuscrits fussent fort rares et fort chers, cela n'empêchait pas qu'il n'y eût des bibliothèques immenses. On vante celles des Égyptiens et des Phéniciens. Les auteurs ne parlent point des bibliothèques de la Chaldée, qui devaient cependant être considérables, puisque ce pays était celui des savants, particulièrement dans l'astronomie.

Selon Diodore de Sicile, le premier qui fonda une bibliothèque en Egypte fut Osymandias, successeur de Protée et contemporain de Priam, roi de Troie. Ce prince aimait tant l'étude, qu'il fit construire une bibliothèque magnifique, ornée des statues de tous les dieux de l'Egypte, et sur le frontispice de laquelle il fit écrire ces mots : *Trésor des remèdes de l'âme.* On sait que la bibliothèque d'Alexandrie était de sept cent mille volumes, Pergame, Suze, Athènes, Héraclée, Rome, Césarée, Antioche, Constantinople, Londres, etc., avaient des bibliothèques nombreuses, et qui coûtaient des prix immenses, puisqu'elles n'étaient qu'en manuscrits (1).

(1) Les bibliothèques d'Alexandrie et de Constantinople furent consumées, l'une par le feu de la guerre, environ cinquante ans avant Jésus-Christ, la seconde par les torches du fanatisme, sous le règne des premiers empereurs turcs.

Les différences et les signes qui doivent aider à déterminer l'âge des manuscrits n'ont aucun caractère certain : on ne peut nier cependant que la forme des lettres ne contribue beaucoup à éclaircir cette recherche. La couleur de l'encre, et particulièrement les ornements qui décorent les lettres, sont des guides encore plus sûrs que leur forme.

D'après les comparaisons qu'on a eu occasion de faire, la *ponctuation*, conjointement avec l'*orthographe*, peut devenir une marque primaire pour juger avec certitude l'âge des manuscrits; toutes les autres marques sont secondaires et soumises à l'empire des circonstances : elles sont cependant nécessaires pour compléter les moyens d'asseoir son jugement.

Dans les manuscrits les plus anciens des cinquième, sixième et septième siècles, on ne trouve point d'intersection, mais les lignes entières écrites sans distinction de mots : c'est le caractère de ceux antérieurs à Charlemagne.

Le point est tout-à-fait omis dans les manuscrits de ces mêmes siècles; et là où il commence à paraître, on le trouve souvent au haut de la lettre, et non pas sur la ligne. Un usage bien ancien encore, est de mettre deux points avec une espèce de circonflexe là où nous sommes accoutumés d'employer le point d'interrogation.

On commença à séparer les mots dans les huitième et neuvième siècles.

C'est après ce dernier siècle que les virgules commencent à paraître.

Vient ensuite le point à virgule, mais autrement appliqué qu'aujourd'hui. On le trouve là où nous mettons le point, ou la virgule simplement, ou le point double.

Dans les onzième et douzième siècles, la virgule est posée au-dessus du point, et non pas au-dessous, comme elle l'est actuellement.

La méthode de séparer les mots par de petits traits était en usage au treizième siècle. Ces petits traits n'étaient pas conduits en ligne droite, mais inclinés de droite à gauche. Quelques personnes prétendent que la ligne horizontale se trouvait déjà dans les manuscrits des neuvième, dixième, onzième et douzième siècles : l'époque de son origine semble donc moins exactement connue.

A la fin du quatorzième siècle commence notre manière d'employer la ponctuation, sur laquelle cependant on n'est pas encore d'accord aujourd'hui.

A la moitié du quinzième siècle, on se servit, pour la première fois, des signes d'interrogation, d'exclamation, et de parenthèses.

C'est à cette époque environ que l'on place l'invention de l'imprimerie; mais l'on diffère, et l'on différera vraisemblablement longtemps encore sur le nom de son véritable inventeur. J'essaierai bientôt de résumer les différentes versions établies à ce sujet. Je dois auparavant, et en revenant sur mes pas, dire un mot sur l'usage que l'on fit des lettres ou des caractères imaginés par les Phéniciens.

Lorsque les caractères furent inventés, on les traça d'abord sur des feuilles de palmier, ensuite sur l'écorce intérieure du tilleul, sur le *papyrus* (1), sur des tablettes

(1) Plante qui croît en Egypte, le long du Nil; sa tige est formée de plusieurs lames minces concentriques, et qui se détachent aisément les unes des autres. C'est de là qu'est venu le mot *papier*.

Voici comment on fabriquait le *papyrus*. Après avoir retranché les tiges de son sommet, il restait une tige que l'on coupait exactement en deux; on séparait légèrement les enveloppes dont elle était vêtue

enduites de cire (1), sur des peaux de boucs, de moutons, sur de la toile enduite, sur de la soie, de la corne; et, longtemps après, sur le *papier* (2).

Les temps les plus reculés nous montrent également les caractères gravés sur la pierre et sur les métaux.

Si l'on jette les yeux sur les anciens peuples, on voit, dans l'Écriture, Moïse qui apporte aux Israélites les lois de Dieu gravées sur des tables de pierre (3); ici c'est Bézéléel, de la tribu de Juda, qui grave les noms des douze tribus d'Israël sur les douze pierres précieuses qui décorent l'éphod du grand-prêtre; ailleurs c'est Judas Machabée qui reçoit des Romains un traité d'alliance gravé sur cuivre. Platon, dans ses Dialogues, nous apprend que Talus, ministre de Minos, roi de l'île de Candie, promulgua les lois de l'Etat gravées sur des lames d'airain. Higin, qui écrivit sous Trajan, nous dit qu'à Rome l'incendie du Capitole, sous le règne de Vitellius, détruisit les tables d'airain qui traçaient les limites des terres que la république assignait aux soldats de ses colonies.

On conservait dans le temple des Muses, en Béotie, les œuvres du poète Hésiode gravées sur des lames de plomb. Les lois de Solon furent écrites sur des tables de bois, que l'on gardait à Athènes dans le Prytanée. Homère, Aristophane, en reconnaissaient l'usage. Les Lombards les transportèrent en Italie.

Le peuple souverain de l'Attique marquait sur des têts ou coquilles le nom des citoyens dont l'autorité lui était suspecte, et les condamnait à l'exil: de là ce jugement populaire appelé *ostracisme*, d'*ostrakon*, qui, en grec, signifie *écaille* (1). La chronique de cette république fut gravée en lettres capitales grecques sur le marbre de Paros. Le Muséum d'Oxford possède ces précieux monuments, travaillés deux cent soixante-quatre ans avant l'ère chrétienne, trouvés seulement au commencement du dix-septième siècle dans les Cyclades, et transportés en Angleterre par les soins de *Thomas d'Arundel*.

On conserve au Muséum français les tables de marbre sur lesquelles on lit encore les noms des héros qui, sous les ordres de Léonidas, défendirent, l'an 480 avant Jésus-Christ, le passage des Thermopyles.

Il y a plus de trois mille ans que Job disait: « Qui m'accordera que mes paroles soient écrites? qui me donnera « qu'elles soient tracées dans un livre avec un stylet de « fer; qu'elles soient gravées sur une lame de plomb, ou « sur la pierre, avec le ciseau? »

Lorsque, sept cent quinze ans avant Jésus-Christ, Numa Pompilius, pour adoucir le caractère du peuple romain, encore farouche et barbare, institua les cérémonies religieuses en l'honneur de Vesta, les préceptes en furent écrits sur des tables en bois.

Les nouvelles lois que les décemvirs avaient puisées en Grèce, dans celles de Solon et de Lycurgue, furent gravées sur dix tables d'airain, et exposées sur les *hostres*, afin que le peuple en prît plus facilement connaissance.

On voit à Lyon les deux tables d'airain sur lesquelles est gravée la harangue que l'empereur Claude prononça dans le sénat de Rome en faveur des Lyonnais (2).

Enfin, de temps immémorial, on a gravé en creux et en relief les médailles, les pierres fines, les métaux et le bois; nous voyons même sur les plus anciens monuments des traces de la gravure au simple trait. On trouve en France, sur quelques tombeaux du onzième siècle, des plaques de fer battu, gravées par le même procédé que nos planches en cuivre, avec le burin; mais on n'a aucune notion que les anciens aient eu la moindre pensée d'en tirer des épreuves. Il en résulte qu'avant l'invention de l'imprimerie, la gravure, trouvée par les anciens, est devenue pour les modernes la seule âme des ruines de l'antiquité, l'unique chaîne de communication qui joint le passé à l'avenir (3).

et qui ne passaient pas le nombre de vingt. Plus ces tuniques approchaient du centre, plus elles avaient de finesse et de blancheur. On étendait une enveloppe coupée régulièrement sur cette première feuille ainsi préparée; on en posait une autre à contre-fibre et on les couvrait d'eau double du Nil, qui, en Égypte, tenait lieu de la colle qu'on employait ailleurs. En continuant ainsi d'ouvrir plusieurs feuilles ensemble, on en formait une pièce que l'on mettait à la presse, qu'on faisait sécher, qu'on frappait avec le marteau, et que l'on polissait par le moyen de l'ivoire ou de la coquille.

Pline nous apprend que lorsqu'on voulait transmettre à la postérité la plus reculée les ouvrages écrits sur le *papyrus* d'Égypte, on avait l'attention de le frotter d'huile de cèdre qui lui communiquait l'incorruptibilité de cet arbre.

La longueur du *papyrus* n'avait rien de fixe; mais elle n'excédait jamais deux pieds.

(1) On se servait d'un poinçon ou stylet pointu par un bout; l'autre bout était arrondi et servait à effacer ce qu'on avait écrit en étendant de nouveau la cire sur la tablette. C'est ce qui faisait dire à Horace, *sæpè stylum vertas*, retournez souvent votre stylet, pour retoucher souvent votre ouvrage. Boileau, dans son *Art poétique*, imité d'Horace, a dit:

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.

(2) On croit que le *papyrus* a cessé d'être en usage dans le onzième siècle. Le *papier* fut d'abord fabriqué avec du coton. La bibliothèque Bodléienne, en Angleterre, possède un manuscrit de 1049, entièrement écrit sur *papier* de coton; la Bibliothèque Royale, à Paris, en possède, sous le n° 2889, un autre de 1050; il en existe un troisième, de 1095, à Vienne, dans la bibliothèque de l'Empereur. Lambecius et Montfaucon parlent de ce manuscrit.

Montfaucon assure qu'il n'a trouvé ni en France ni en Italie des écrits sur papier de chiffons fait avant le règne de saint Louis, qui mourut en 1270; mais Pierre-le-Vénérable, abbé de Cluni, qui florissait avant l'an 1220, affirme que le papier de chiffons était employé de son temps: « Les livres que nous lisons tous les jours, dit-il, sont faits de peaux de « béliers, ou de boucs, ou de veaux, ou de plantes orientales, ou enfin « de chiffons de drap, de linge, *ex rassuris veterum pannorum com-« pacti.* »

On fait du *papier* avec différentes matières; mais, jusqu'à présent ce *papier* est plutôt un objet de curiosité que d'utilité. On a fait, en Angleterre, du papier avec des orties, des navets, des panais, des feuilles de choux, du lin en herbe, et plusieurs autres végétaux fibreux, on en a fait avec de la laine blanche, qui n'était pas propre à écrire, mais qui pouvait servir dans le commerce. Le marquis de Salisbury, en Angleterre, et, en France, Anisson-Duperron, directeur de l'Imprimerie Royale, ont fabriqué du *papier* de paille. On en a fait avec de la guimauve, avec des roseaux, du chiendent, de la mousse, du fusain, etc.

On peut rendre une infinité de matières propres à faire du papier; mais la difficulté est d'en faire qui coûte moins que le papier fait avec des chiffons.

(3) *Excidit duas tabulas lapideas..... Scripsit in tabulis verba fœderis decem.* Exod., XXXIV, 4 et 28. *Sculpantur in silice.* Job., XIX, 24.

Moïse, élevé dès sa jeunesse parmi les Égyptiens, instruit de toute leur sagesse, écrivit ses livres et ses lois en caractères phéniciens, c'est-à-dire samaritains, qui est l'ancien hébreu. Le Décalogue fut gravé sur des tables de pierre.

(1) L'*ostracisme* était une loi en vertu de laquelle les Athéniens bannissaient pour dix ans les citoyens que leur puissance, leur mérite trop éclatant ou leurs services rendaient suspects à la jalousie républicaine. Les suffrages se donnaient par bulletins, et ces bulletins avaient originairement été des coquilles.

(2) Claude était de Lyon, où il naquit dix ans avant Jésus-Christ. Il obtint du sénat que cette ville serait mise au rang des colonies romaines. Le discours qu'il prononça à ce sujet s'est conservé sur deux tables que les Lyonnais firent graver à cette époque pour perpétuer leur reconnaissance.

(3) CAPELLE, *Manuel de la typographie française.*

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

LES MYSTÈRES.

Pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle.

Lorsqu'on songe aux combinaisons multiples qu'exigé la représentation d'un ouvrage dramatique, on est tenté de croire que l'invention d'une œuvre théâtrale ne peut appartenir qu'à une société, sinon vieillie, du moins complète ; en effet, nulle autre exécution artistique ne réclame un pareil concours d'arts différents : la musique, la peinture, la pantomime ; nulle autre conception de l'esprit n'exige une plus large application des facultés données par Dieu à l'homme : la poésie, l'imagination, le style. Il n'en est point ainsi cependant. A peine le roman a-t-il tracé un faible sentier dans le champ de l'imagination, à peine la poésie a-t-elle bégayé ses premières paroles rhythmées, à peine la musique a-t-elle échelonné sa gamme imparfaite, que l'esprit impatient de l'homme, devançant la marche tardive de l'art, s'empare d'une intrigue décousue, traduit les pensées par des vers boiteux, accompagne l'entrée et la sortie de ces personnages avec une musique criarde, et de trois parties incomplètes fait un tout plus incomplet encore, mais dont les progrès suivront de près le développement de ces principes, qui vivra de leur triple vie, se développera dans sa force unitaire tandis qu'ils se développeront dans leur force individuelle, et, à peine en retard sur eux à sa naissance, arrivera presqu'en même temps qu'eux à sa perfection.

Les cantiques spirituels que chantaient, en les accompagnant de gestes et de paroles, les pèlerins qui revenaient de Jérusalem et de Saint-Jacques de Compostelle, sont les premiers essais mimiques dont nous retrouvions la trace dans notre histoire. Comme quelques scènes tirées de l'Evangile ou de la Passion faisaient ordinairement les frais de cette représentation en plein air, on appela les scènes *mystères*, et ceux qui les représen

taient, *confrères de la Passion*. Les jeux des frères de la basoche leur succédèrent; puis enfin, vinrent les pièces des Enfants sans souci, dont le chef se nommait le roi des sots.

Outre ces trois ordres successifs d'acteurs, il est aussi question dès la seconde race de danseurs, farceurs et bateleurs. Il existait des jeux du temps de Karle-le-Grand, puisqu'il les supprima par une ordonnance de 783. Chassées des rues, ces représentations grotesques se réfugièrent dans les églises sous le nom de la Fête des fous; en 1198 Eudes de Sully fait un mandement contre elles.

Cependant ces hommes à qui les représentations publiques étaient interdites étaient appelés dans les fêtes pour donner des représentations particulières. Vers le neuvième siècle une nouvelle classe, nommée jongleurs, renforce la corporation. Ces derniers répétaient les chants des poètes et remplaçaient l'intervention des personnages bouffons par celle d'ours ou de singes dressés à leur servir de compères. Un édit de saint Louis, qui règle le droit de péage pour l'entrée dans Paris, porte que tout marchand qui entrera dans la ville avec un singe paiera, s'il l'apporte pour le vendre, la somme de quatre deniers, que tout bourgeois le passera gratis s'il l'a acheté pour son plaisir, et enfin que tout jongleur qui vivra des tours qu'il lui fait faire acquittera l'impôt en le faisant jouer devant le péager. Quand le jongleur entrait sans singe, il pouvait aussi acquitter son péage en faisant le récit d'un couplet de chanson. Cet édit, que l'on pouvait croire fait tout au profit du plaisir des préposés de l'octroi, avait un but plus intéressé cependant; c'était de s'assurer qu'il n'y avait pas de fraude dans la qualité des singes que l'on passait, et qu'ils appartenaient bien, soit à un marchand, qui devait payer un droit pour le vendre, soit à un bourgeois qui était libre de posséder un singe comme animal domestique, soit enfin à un jongleur qui, ayant déjà grand' peine à vivre de son commerce, ne devait pas payer de contribution pour l'exercer.

Peu à peu le nombre des jongleurs augmenta considérablement, les femmes se mêlèrent à ces troupes joyeuses. Elles se rassemblaient dans une rue qu'elles peuplèrent si complétement qu'elle prit leur nom, et où l'on était si sûr d'en trouver que quiconque en avait besoin allait les chercher là. Ceci nous est attesté par une ordonnance de Guillaume de Germond, prévôt de Paris, en date du 14 septembre 1341, qui défend à tous jongleurs ou jongleresses, qui auraient été loués pour venir jouer dans une assemblée, d'en envoyer d'autres à leur place.

En 1395, une seconde ordonnance leur défendit de rien chanter sur les places publiques et ailleurs qui puisse causer du scandale, sous peine d'amendes et de prison, et de deux mois de pain et d'eau. Cette défense développa un nouveau genre de talent; ce fut celui des bateleurs qui faisaient des tours de cordes et qui avalaient des épées.

Cependant quelque chose d'informe qui ressemblait à l'art dramatique était né, comme nous l'avons dit, sous le nom de Mystère. Le premier essai de ces pièces sur un théâtre se fit, on ne sait trop à quelle époque, à Saint-Maur; le sujet en était la Passion de Notre-Seigneur. Ces représentations duraient fort longtemps, lorsqu'en 1398 défense est faite par la police, aux habitants de Paris et à ceux de Saint-Maur, de représenter, sans permission du roi, aucun jeu dont les personnages soient tirés de la vie des Saints ou de la Passion de Notre-Seigneur. Cette permission est accordée par ordonnance du 4 septembre 1402.

Peu de temps après avoir obtenu cette faveur et maîtres de ces précieuses lettres-patentes, les confrères de la Passion, qui avaient déjà fondé le service de leur confrérie religieuse à l'hôpital de la Trinité, bâti, hors de la porte Saint-Denis, par deux gentilshommes allemands nommés Guillaume Escacob et Jean de la Paissée, dans le but de recueillir les pèlerins qui arrivaient devant les portes après leur fermeture, louèrent une salle de ce même hôpital pour y représenter les pièces que les autorisait à jouer leur privilége. Cette salle avait vingt et une toises de long sur six de large; elle était au rez-de-chaussée et soutenue par des arcades. Les confrères y élevèrent un théâtre les dimanches et fêtes (les fêtes solennelles exceptées), divers spectacles tirés du Nouveau-Testament. Ces spectacles plurent tellement au public que les prêtres, pour ne pas voir déserter les églises, furent obligés de changer l'heure des vêpres et de les avancer. Bientôt les villes de province voulurent avoir un théâtre à l'instar de la capitale; Rouen, Angers, le Mans et Metz furent les quatre premières villes qui suivirent l'exemple de Paris.

Mais pendant ce temps les frères de la Passion avaient vu s'élever des concurrents redoutables; les premiers étaient les frères de la Basoche, dont l'établissement s'était fait dès l'an 1303, sous le règne de Philippe-le-Bel, dans la salle du Palais de Justice. Le chef de la juridiction prit le nom ambitieux de roi de la Basoche, et, parodiait la royauté jusque dans ses attributs et ses priviléges; il établit toute une hiérarchie d'officiers, que l'on nomma généraux, grands-référendaires, grands-audienciers, secrétaires, greffiers, huissiers. Le roi de la Basoche avait le droit de porter la toque royale, et ses chanceliers, la robe et le bonnet; et ce ne fut que sous Henri III que les titres de roi et de royaume furent abrogés; le chancelier devint alors le chef de la juridiction. Les sceaux sur lesquels étaient gravées ses armes étaient d'argent, et les armes étaient trois écritoires d'or en champ d'azur, timbrées de casques.

Les pièces que représentaient ces nouveau-venus étant en harmonie avec la grotesque organisation de leur hiérarchie, elles n'essayèrent même pas de se dissimuler, sous un nom exceptionnel, la différence des avantages qui existaient entre elles et les graves et religieux mystères leurs frères aînés. Elles s'appelèrent successivement sotties ou sottises. Ce mot nous paraît trop expressif pour que nous croyons nécessaire de le commenter.

Entre ces deux modes de littératures dramatiques qui représentaient la tragédie et la comédie, essayant leurs premiers pas, bégayant leurs premiers mots, jouant pour ainsi dire ensemble comme l'auraient fait Héraclite et Démocrite enfants, et qui, se partageant la faveur populaire, attiraient à eux chacun les partisans de leur genre, se glissa une troisième confrérie, qui conçut le projet ambitieux d'enlever aux confrères de la Passion leurs spectateurs dévots, aux clers de la Basoche leurs spectateurs joyeux, et de s'en faire un seul et unique auditoire, en réunissant dans des pièces d'une nouvelle composition la gravité religieuse des mystères à la joyeuse bouffonnerie des sottises. Cette fusion dramatique fut connue sous le nom expressif de jeux de pois pilés, et dès lors le drame, ce frère puîné de la tragédie et de la comédie, qui réunit en lui l'énergie terrible de la première et la gaîté mordante de la seconde, eut aussi son représentant. Bientôt les confrères de la Passion virent la foule déserter leur théâtre pour courir à celui de ces innovateurs; ils ne perdirent cependant point courage, et continuèrent à lutter, malgré l'ingratitude publique, avec la conscience de

leur bon droit classique, contre leurs jeunes et robustes rivaux, à qui ils abandonnèrent, soit par mépris, soit par impuissance, l'exploitation du genre bâtard et irréligieux qu'ils avaient adopté. En 1518, François Ier, par lettres-patentes, en confirmant le privilége accordé par Charles VI, leur rendit un peu de leur ancienne faveur.

Bientôt la troupe sacrée fut forcée de se mettre en quête d'un nouveau local. En 1539, la maison de la Trinité fut rendue à l'hôpital; forcés de la quitter après cette décision royale, les confrères de la Passion prirent à loyer l'hôtel de Flandre et y restèrent jusqu'en 1543, époque à laquelle cet hôtel fut démoli par l'ordre de François Ier, en même temps que ceux d'Arras et d'Etampes. Lassés de ces tribulations successives, ils se décidèrent alors à acheter sur l'emplacement de l'hôtel de Bourgogne, situé au milieu de la rue Mauconseil, une masure de dix-sept toises de long sur seize de large, afin d'y faire bâtir une salle. Jean Rouvet, de qui ils acquirent ce terrain par contrat passé le 30 avril 1548, se réserva dans cette salle une loge gratis pour lui, sa femme, ses enfants et ses amis, leur vie durant.

Un arrêt de la même année accorde aux confrères de la Passion le privilége exclusif de l'exploitation dramatique de Paris; mais ce même arrêt portait aussi qu'ils ne pourraient jouer de mystères. L'impossibilité où les mettait de jouer des pièces profanes l'habit religieux dont ils étaient revêtus les détermina dès lors à renoncer à continuer leur entreprise par eux-mêmes; en conséquence, ils louèrent, en se réservant deux loges pour eux, leur salle à une troupe de comédiens.

Voilà quels furent les ancêtres de Lekain, de Talma et de Garrick; nous allons faire connaissance maintenant avec ceux de Molière, de Corneille et de Shakespeare.

Cependant, le nom seul des poètes dramatiques et le titre de leurs ouvrages est parvenu jusqu'à nous. Quant aux œuvres, elles ont été perdues. Nous allons classer auteurs et ouvrages selon la date chronologique de la naissance des uns et de la représentation des autres.

En 1200 et sous le même règne, Anselme Feydit, né à Avignon, auteur et acteur, compose et joue à la cour de Boniface de Monferrat une comédie intitulée : *l'Heregias dels payre* (l'hérésie des Pères). Cet ouvrage n'était probablement pas sans mérite, puisque Pétrarque en parle dans son quatrième chapitre du Triomphe de l'Amour.

En 1215, Guy d'Uzès part de cette ville avec Ebles et Pierre, ses frères cadets, et Élias leur cousin; Guy et Ebles étaient chargés de faire les chansons ou sirventes, et Pierre de les chanter. Élias de son côté devait composer et représenter des poèmes; les profits devaient être partagés en commun, et tous quatre s'étaient engagés à ne point se quitter avant le retour. Ils eurent d'abord un grand succès et firent force profit à la cour de Raynaud d'Albuson, de laquelle ils passèrent à celle de la comtesse de Montferrat; mais ayant attaqué la royauté et la religion dans des sirventes portant le titre de *la Vida dels tyrants*, le légat du pape leur fit imposer silence.

En 1220, Perdignon de Gevaudan est tout à la fois poète, auteur, musicien, compositeur et joueur d'instruments. Persécuté par le fils du dauphin d'Auvergne, il se réfugie chez Raymond Béranger, dernier comte de Provence, et y compose un poème dramatique, intitulé : *Las victorias de mousiour lou comte.*

En 1250, sous Louis IX, Pierre de Saint-Remy, poète provençal, fait jouer plusieurs comédies dont les noms nous sont restés inconnus; seulement nous savons qu'il les dédia à Antoinette, dame de Lasaze, qui était de la maison de Lambees.

En 1300, sous Philippe-le-Bel, Hugue Brunot, né à Rhodes, écrit une comédie, sous le titre de *Las Drudarias d'amor* (les Tribulations de l'amour).

Enfin, de 1360 à 1383, époque de sa mort, Parasuls, né à Systeron, composa une suite de cinq tragédies sur la vie de Jeanne, comtesse de Provence, reine de Naples et de Sicile, comme le firent depuis Shakespeare et Schiller sur la vie de Henri VI et de Wallenstein; ces tragédies au pape Clément VII sont intitulées : *l'Andriasse, la Tarena, la Malhorquina, l'Allemanda et le Johonnada.*

Mais comme le nom des poètes et les titres des pièces que nous venons de citer n'apprennent rien à nos lecteurs sur l'art dans son développement scénique ni dans son exécution, nous allons donner, en recourant aux premières pièces de théâtre que nous possédions, en les divisant par genre et en tâchant de faire l'analyse d'une pièce appartenant à chacun de ces genres, une idée à nos lecteurs de ce qu'était, vers cette époque, une œuvre dramatique, comme exécution théâtrale d'abord, puis ensuite comme charpente de pièce.

Ces ouvrages, tout en subissant, chacun dans son genre, toutes les variétés que leur imposaient les imaginations religieuses morales ou cornues de leurs auteurs, ne se rattachaient pas moins individuellement à trois types primitifs spéciaux et arrêtés. Les noms génériques sous lesquels ils étaient connus étaient ceux de mystères, moralité, et farces ou sotties.

Les mystères, comme nous l'avons dit, étaient la représentation naïve des scènes religieuses tirées ou de l'Ancien-Testament ou de l'Évangile; quelques-uns se rattachaient aussi à l'histoire païenne, conservant presque toujours cependant une corrélation avec la révélation ou le développement du catholicisme. Quelques-uns encore, mais beaucoup plus rares, appartenaient entièrement à la mythologie antique; d'autres enfin étaient tirés de romans presque contemporains.

Celui que nous allons choisir comme exemple et comme type de genre est, non pas le plus ancien, mais le plus complet; cependant on retrouve des traces de sa représentation dès l'an 1402, et il est évident que cette représentation n'était pas la première. Il remonterait donc probablement aux premiers temps des mystères; mais l'auteur primitif et inconnu ayant choisi pour son œuvre un fait aussi populaire et aussi sympathique que la Passion, les poètes qui le suivirent s'emparèrent successivement du sujet traité par lui, donnèrent de l'extension à son premier canevas, corrigèrent les expressions vieillies, jusqu'à ce qu'enfin Jean Michel, son dernier arrangeur, et le seul dont le nom nous soit resté, parut aux yeux de ses successeurs avoir porté ce poème à un tel degré de perfection que nul n'osa plus essayer de l'embellir.

Tel qu'il nous est parvenu et orné de ce titre splendide : « Mystère de la sainte Passion de Notre Seigneur « Jesus-Christ, avec des additions et corrections faites par « très éloquent et scientifique docteur messire Jean Mi- « chel, lequel mystère fut joué à Angers, moult triumphantement, et dernièrement à Paris, en 1507, » il est composé d'un prologue et se divise en quatre journées.

Cette division en journées indique la manière dont le mystère était offert au public; trop long pour être ouï tout d'une haleine, il se représentait par parties. Nous allons donner l'analyse journées, avec quelques

citations, ne pouvant offrir à nos lecteurs l'œuvre entière, qui ne compte pas moins de vingt-cinq à trente mille vers.

Mais avant de passer à cette analyse, et afin que nos lecteurs puissent la suivre, non-seulement comme œuvre lue, mais encore comme œuvre représentée, essayons de leur donner une idée de la manière dont était construit le théâtre, afin qu'ils comprennent comment les transpositions de scènes en différentes localités pouvait s'opérer à chaque instant, sans cependant nécessiter des changements à vue.

Le théâtre, comme nos théâtres modernes, était fermé sur le devant par une toile qui ne se levait pas, mais qui se tirait ainsi que les rideaux d'une alcôve; en accomplissant cette opération, elle laissait apercevoir au fond plusieurs échafauds superposés, à la manière de ceux dont on se sert pour la bâtisse d'un monument, dont le plus élevé représentait le paradis, celui de dessous la terre; un autre, en descendant encore, les maisons d'Hérode et de Pilate, ou toute autre décoration nécessaire à l'ouvrage qu'on allait représenter; enfin, au rez-de-chaussée, la maison des parents de Notre-Dame, son oratoire et la crèche aux bœufs. Sur le devant et du côté gauche des spectateurs, des rideaux formaient une espèce de niche, où l'acteur ou l'actrice entrait lorsque devait s'accomplir une scène que l'on ne voulait pas exposer à la vue des spectateurs, telle que celle de l'incarnation de Notre-Seigneur, de l'accouchement de la Vierge ou de la décollation de saint Jean-Baptiste, tandis qu'en face de cette niche, à droite, l'enfer était figuré par la gueule d'un dragon qui s'ouvrait et se refermait chaque fois qu'un ou plusieurs diables avaient besoin de faire par elle leur entrée ou leur sortie; enfin derrière cette niche et cette gueule, au lieu de coulisses de côté s'élevaient des gradins sur lesquels les acteurs s'asseyaient aussitôt qu'ils avaient fini leur scène. Une fois assis, on les supposait absents, et dès lors ils étaient censés ne voir et n'entendre rien de ce qui se passait, quoique restant constamment sous les yeux des spectateurs. L'habitude que l'on avait de les voir ainsi était cause que cela ne nuisait pas plus à l'illusion que ne le faisaient les jeunes seigneurs de Louis XIV ou de Louis XV assistant de la même manière à une pièce de Racine ou de Voltaire.

Cette digression terminée, passons à l'analyse.

Le mystère de la Passion était précédé, comme nous l'avons dit, par un prologue; ce prologue est une paraphrase de ces mots: *Le Verbe a été fait chair.*

La première journée commence à la prédication de saint Jean dans le désert. A la suite de son sermon, les principaux des Juifs s'assemblent en conseil et disputent sur le sens des prophéties qui promettent le Messie.

Jésus vient trouver Jean, accompagné de Notre-Dame et de l'ange Gabriel; car il veut recevoir le baptême de sa main. Jean, confus de cette humilité, se défend de cet honneur en vers assez remarquables. Les voici:

Pas requérir ne me devez,
Car, mon cher Seigneur, vous savez
Qu'il n'affert pas à ma nature:
Je suis créature
Et pauvre facture
De simple structure;
Humble viateur,
Ce serait laidure,
Et chose trop dure,
Laver en eau pure
Mon haut Créateur
Tu es précepteur
Je suis serviteur;
Tu es le pasteur,
Ton ouaille suis
Tu es le docteur,
Je suis l'auditeur;
Tu es le ducteur,
Moi le consécuteur,
Sans que rien ne pui

Malgré cette résistance, qui ne manque, comme on le voit, ni de rhythme ni d'idées, Jésus insiste et Jean obéit. Durant la cérémonie du baptême on exécute un concert d'instruments et les anges chantent.

Jésus est à peine baptisé que la gueule de l'enfer s'ouvre, et que deux diables, nommés Satan et Berith, viennent raconter à Lucifer qu'ils ont vu au désert un homme nommé Jésus, et que cet homme leur a paru au-dessus de leur puissance. Lucifer alors appelle d'autres diables, donne l'ordre de châtier vigoureusement Satan et Berith, et les fait entraîner dans l'enfer. Un instant après, des cris épouvantables annoncent que l'ordre du diable est exécuté à la lettre. Après cette correction, Lucifer les renvoie sur la terre et leur ordonne de s'assurer si Jésus est Dieu, homme ou autre chose.

Pilate vient alors; il publie à son de trompe un édit par lequel il est enjoint aux Juifs d'honorer les images de César et de payer les impôts dus à la république romaine. Les Juifs murmurent contre cet ordre, et Judas, qui jouait aux échecs avec le fils du roi de Scarout, lui cherche querelle, le tue et se réfugie auprès de Pilate, qui en fait son intendant.

Cette scène terminée, le diable se transporte dans le désert, sous le déguisement d'un ermite, et tente Jésus. Cette première tentative échouant, il prend successivement les costumes d'un docteur et d'un homme riche; mais tous ces efforts sont vains, et il n'en retire que confusion.

Cependant saint Jean poursuit sa mission; il vient chez Hérode, à qui il reproche son amour pour sa belle-sœur, qui, se trouvant présente à la scène, se formalise des reproches du saint, et, ne pouvant supporter la honte dont il l'accable, s'écrie en implorant la vengeance d'Hérode:

Ha! Dea... Ce méchant papelard
Nous rompra si meshui la tête.
Mon Seigneur, vous êtes bien bête
De tout ouïr..

Ces reproches déterminent Hérode à envoyer saint Jean en prison; des gardes arrivent et l'entraînent.

Cependant l'intrigue naît avec l'apparence d'une double action; Pilate et Judas vont se promener dans le jardin de Ruben et de Ciborée; Judas ignore complétement qu'il est dans les propriétés de son père et de sa mère; ceux-ci, de leur côté, croient que leur fils a été noyé dans son enfance.

Comme les fruits de ce jardin sont très beaux, Pilate ordonne à Judas d'en cueillir quelques-uns; Judas obéit. Alors entre Ruben, qui vient en réclamer le prix; Judas, loin de le payer, brise les branches des arbres; une querelle s'engage entre eux; Judas tue Ruben.

Ciborée accourt alors et demande justice à Pilate de la mort de son mari; mais Pilate, qui sent que c'est à son instigation première que Judas a accompli ce meurtre, veut le sauver, et, pour y parvenir, il propose à Ciborée d'épouser l'assassin de son mari: celle-ci accepte; l'affaire s'arrange, et séance tenante le mariage se fait. Il y a pourtant au fond de ces scènes burlesques une pensée profonde; l'auteur a cru devoir préparer le déicide par le parricide et l'inceste

Bientôt la Jocaste juive reconnaît son fils dans son époux et s'abandonne au plus affreux désespoir. Judas lui-même est effrayé de son double crime et va se jeter aux pieds de Jésus, qu'il trouve à table chez saint Matthieu. Les dix apôtres, choisis parmi les plus humbles et les plus pauvres pêcheurs, sont autour de lui; Jésus pardonne à Judas et le reçoit au nombre des siens. Les deux intrigues se réunissent et n'en forment plus qu'une.

La fin de cette journée est consacrée à la reproduction du miracle de l'eau changée en vin; à la scène des vendeurs chassés du temple; à la conversion de Nicodème; à la résurrection de Thabite, fille de Jagrus, et au départ des apôtres qui se mettent en route un bâton à la main pour prêcher la religion nouvelle.

Une fête chez Hérode succède à ce tableau; on y fait une course dont Florence obtient le prix. Elle demande pour récompense que la tête de saint Jean tombe et soit remise à Hérodias que ce saint a insultée. La décollation de saint Jean a lieu dans l'enceinte que nous avons indiquée; l'esprit du martyr descend aux limbes, tandis que ses disciples ensevelissent son corps en chantant.

Cette seconde journée commence par l'exorcisation du démon Astaroth, qui s'était introduit dans le corps de la fille de Chananée. La dépossédée rend grâce au Messie, et Astaroth, chassé, redescend aux enfers où il est sévèrement puni d'avoir quitté son poste.

Madelaine paraît, se met à sa toilette et expose au public, dans des vers où elle ne se flatte pas, la conduite un peu scandaleuse qu'elle mène. La guérison du paralytique et du lépreux, la transfiguration de Notre-Seigneur sur le Mont-Thabor, l'assemblée des Juifs et leurs opinions sur les miracles de Jésus, l'arrivée de la Madelaine avec ses amants, la multiplication des pains et des poissons, le sermon de Jésus, l'emprisonnement des deux larrons, la conspiration des Juifs contre le fils de Dieu, le jugement de la femme adultère, le repas chez Simon le lépreux, le repentir de la Madelaine, le miracle de l'aveugle-né, la résurrection de Lazare; la guérison du sourd et muet, possédé du diable; un second repas dans la maison de saint Simon, à la fin duquel Madelaine vient répandre sur les pieds de Jésus des parfums qu'elle essuie avec ses longs cheveux; les murmures de Judas, qui se plaint qu'on n'eût pas vendu ces parfums à son profit; enfin les préparatifs de voyage de Jésus, qui monte sur son ânesse pour faire son entrée à Jérusalem, suivent immédiatement et dans l'ordre que nous indiquons, ce premier tableau, et sont les événements à l'aide desquels le poète mène à sa fin sa seconde journée.

La troisième journée commence à l'entrée de Jésus dans Jérusalem. Aussitôt entré dans la ville, il se rend au temple; ses prédications mécontentent au plus haut degré les pharisiens. Marie prévoit les dangers auxquels Jésus s'expose et veut vainement lui faire partager ses craintes; Jésus est résolu de s'exposer à la mort pour accomplir sa mission. L'enfer alors vient en aide aux Juifs. Satan, que Lucifer a fait vigoureusement punir de n'avoir pu faire tomber Jésus dans le péché, est renvoyé sur la terre afin qu'il essaie de nouvelles tentations. Plus rusé cette fois que la première, il s'adresse à Judas, qui succombe et qui vend son maître trente deniers. Le marché fait, le traître immortel revient joindre les autres disciples, trouve saint Pierre et saint Jean préparant le festin. Bientôt Jésus arrive et fait la Cène avec ses apôtres. A peine Jésus a-t-il offert le pain rompu à ses apôtres et Judas en a-t-il pris sa part, qu'un démon entre et lui saute sur les épaules sans être vu des autres convives. Judas, possédé, se lève et court avertir les Juifs, auxquels il doit livrer son maître. La scène finie, Jésus se met en prières; les apôtres s'endorment, les soldats s'avancent, Judas qui les conduit embrasse Jésus: les soldats reconnaissent le Sauveur au baiser du traître et se précipitent sur lui. Saint Pierre veut le défendre et abat l'oreille à Malchus, que Jésus guérit aussitôt; alors les apôtres fuient. On mène Jésus chez Anne le pontife.

Anne l'interroge et le renvoie à Caïphe, saint Pierre renie son maître, le coq chante et la troisième journée finit au moment où Jésus, livré aux insultes des soldats, est conduit chez Pilate.

La quatrième journée représente la suite historique de la Passion. Judas se repent et rend aux Juifs l'argent qu'il a reçu d'eux; cependant Pilate fait conduire Jésus au prétoire. A peine le Juste paraît-il que les lances des soldats s'abaissent devant lui. Alors son interrogatoire commence, et tous ceux qui ont été guéris par le Sauveur viennent témoigner pour lui. Pilate lui-même fait tout ce qu'il peut pour le sauver; mais les Juifs exigent qu'il soit renvoyé chez Hérode. En le voyant paraître, Judas déchiré de remords invoque l'enfer, et Désespérance, qui lui apparaît, lui fait d'horribles menaces: « Il faut, lui dit-elle:

Il faut que tu passes le pas;
Voici dagues, voici couteaux,
Forcettes, poinçons, allumelles;
Avises, choisis les plus belles,
Et celles de meilleure forge,
Pour te couper à coq la gorge;
Ou si tu aimes mieux te pendre,
Voici las et cordes à vendre.

Judas ne se le fait pas dire deux fois, prend un lacet et se pend; Désespérance remplit près de lui l'office de bourreau, et, avec l'aide des autres diables, elle l'emporte aux enfers, où Dante nous le montre avec Brutus, entre les dents de Satan, qui mâche éternellement dans ses deux gueules les deux plus grands coupables du monde religieux, le régicide et le déicide.

Jésus cependant est renvoyé d'Hérode à Pilate; celui-ci le fait tourmenter, espérant que les tortures de l'homme juste satisferont la vengeance des Juifs, et qu'ils n'exigeront plus sa mort quand ils l'auront vu tant souffrir que sa mort serait un bienfait. C'est dans cette intention qu'il le montra sanglant et défiguré à ses ennemis, en disant ces paroles sacramentelles: *Ecce homo.*

Tous ces supplices n'apaisent point la colère des Juifs; ils demandent à grands cris la mort de Jésus, et Pilate leur ordonne d'aller attendre son jugement. Les patriarches, qui prévoient la mort du Sauveur à la descente du Messie, se réjouissent dans les limbes. L'enfer entend leurs cris de joie, frémit à l'idée que le dernier soupir du Christ brisera ses portes, et Satan, qui vient de réussir auprès de Judas, est envoyé de nouveau, mais cette fois pour inspirer à la femme de Pilate le dessein d'empêcher ce grand événement. C'est l'instant de son sommeil que Satan choisit pour accomplir sa mission; un songe qu'il lui envoie la tourmente; elle se réveille toute troublée, et elle conseille à son mari de ne pas prononcer la condamnation de Jésus; mais les Juifs, qui depuis longtemps soupçonnent Pilate de vouloir le sauver, redoublent leurs cris; Pilate se lave les mains, déclarant qu'il est innocent du jugement qu'on le force de rendre. Alors les Juifs en prennent sur eux la responsabilité et s'écrient:

Tout son sang s'écoule et redonde
Sur nous et sur tous nos enfants;

Tant que nous serons en ce monde,
Et fût-ce jusqu'à dix mille ans,
Nous en serons participants,
S'il faut que sa mort nous confonde.

Alors Pilate condamne le Juste et ordonne en même temps le supplice des deux larrons. Jésus porte sa croix, arrive au Calvaire, où toutes les circonstances qui précèdent sa mort sont rappelées; enfin, il est crucifié et le soir descendu de la croix et enseveli. Puis la pièce se termine par un court épilogue.

La première journée emploie quatre-vingt-sept acteurs;
La seconde cent;
La troisième quatre-vingts;
Enfin la quatrième cent cinq;

En tout, trois cent soixante-douze acteurs; ce qui rend plus que probable la supposition que plusieurs rôles étaient remplis par le même personnage.

ALEXANDRE DUMAS.

ŒUVRES POSTHUMES DE FÉLIX DAVIN.

N° 2.

UNE HISTOIRE DE VOLEURS (1).

Le village de Fresnoy-le-Grand, situé entre Saint-Quentin et Bohain, est un des plus populeux, des plus industrieux peut-être, du département de l'Aisne, qui en compte tant où le commerce français va puiser ses plus belles étoffes en coton, en laine et en fil. Les fabriques de Fresnoy-le-Grand, qui depuis quelques années ont acquis une prodigieuse extension, travaillent spécialement la laine et la soie; elles tissent une grande partie de ces légers barèges et de ces admirables cachemires qui mettent le luxe des Indes à la portée des bourgeoises de la rue Saint-Denis et des élégantes de la province. Nécessairement un tel village doit être fort riche, et le sens civilisateur doit s'y développer aussi activement au moins qu'en certaines petites villes bien fières de leur sous-préfecture, quoiqu'elles n'aient pas fait un pas en chaque siècle. Fresnoy-le-Grand pourrait donc se croire positivement une ville, s'il possédait un Café... Un café! ce premier symptôme de progrès humain, cette transition harmonieuse de la matérialité qui commence à penser et de l'intelligence qui digère. Effectivement le grand Fresnoy n'a pas tout-à-fait franchi la ligne qui sépare l'âpre labeur de l'oisiveté et du bon goût. Ce Caliban, toujours à demi enveloppé dans sa peau d'ours, n'a pas encore donné la main au gentil Ariel.

Rien de plus curieux que ce travail d'un principe qui tend de jour en jour à se transformer, comme un bourgeon qui va se débarrasser de sa rude écorce pour s'effeuiller au soleil; rien de burlesque en même temps comme ces efforts du paysan qui veut se faire citadin, ces bégaiements de l'homme qui n'a encore exercé que ses mains et qui tâche d'éveiller son intelligence; ces saluts de la semelle qui écorchent encore un peu le parquet, récemment substitué à la terre battue ou à l'argile cuite.

Il y a un certain nombre d'années, des vols considérables et assez fréquents troublèrent la tranquillité de cette commune; il ne se passait pas un mois que le maire ou le juge de paix ne reçût une nouvelle plainte. En vain les enquêtes furent-elles dirigées avec la plus grande sévérité, elles ne produisirent aucun résultat; en vain la surveillance la plus stricte demeura-t-elle observée à l'égard des gens mal famés du village, il fut impossible de les prendre en faute. Des battues générales furent faites dans les bois environnants; elles amenèrent la découverte de quelques vagabonds, qui furent conduits dans les prisons de Saint-Quentin; mais comme aucune charge suffisante ne s'éleva contre eux, et que malgré leur incarcération les vols n'en continuèrent pas moins à désoler la commune, on dut chercher ailleurs. Une défiance haineuse avait armé les habitants contre tous les étrangers qui traversaient leur village ou s'y arrêtaient, fussent-ils des huissiers, des employés des contributions, et même des commis-voyageurs en vins, ces joyeux et honnêtes industriels dont les sourires sont si francs, les poignées de mains si fréquentes et les promesses si bien tenues. Le commerce des colporteurs, des bimbelotiers, des marchands de *croques* et de *boutons de guêtres*, friandises indigènes, était mort dans Fresnoy-le-Grand; pas une de ces industries à dos d'homme n'osait y reparaître; les mendiants des communes voisines s'écartaient peureusement de ses hautes houblonnières; la masse informe de son église apparaissait de loin à tous les voyageurs comme un menaçant épouvantail: tous maudissaient son inhospitalité et fuyaient l'ombre de ses haies comme celle du mancenilier. A l'extérieur, à l'intérieur, partout c'était une terreur organisée et complète.

Quand il ne fut plus possible de s'en prendre aux mauvais sujets, aux vagabonds et aux étrangers, on s'en prit aux *Parigots;* c'est ainsi que les habitants de Fresnoy nomment dans leur jargon les Parisiens et particulièrement les enfants-trouvés que l'administration envoyait chez eux, il y a quelques années encore, pour qu'ils y apprissent à travailler et à vivre. Assurément ces pauvres enfants, soumis à des patrons brutaux et avares, attachés du matin au soir à un métier à châles, travaillaient beaucoup. Quant à vivre, c'était tout au plus, et si aujourd'hui quelques-uns sont bien établis et mariés dans le pays, plus d'un a succombé; pauvre martyr! Ce nom de *Parigots* était déjà pour eux une insulte, comme

(1) En novembre 1836 le *Musée des Familles* a déjà publié, de Félix Davin, une nouvelle inédite intitulée: *La Dernière Nuit d'une Reine;* il possède encore trois autres articles, également inédits, de ce jeune écrivain.

en prodiguent toujours aux minorités souffrantes les majorités populaires, et pour les accabler les violences des enfants du village se joignaient aux mauvais traitements des maîtres tisseurs. Donc il était naturel que ces infortunés parias fussent soupçonnés des vols dont les auteurs échappaient comme par magie à toutes les recherches. Plus intelligents que les autres enfants et souvent que leurs patrons eux-mêmes, ils subissaient les interprétations mauvaises que la force impuissante n'épargne jamais à l'esprit qu'elle hait ; par cela qu'ils étaient plus adroits, plus subtils que les indigènes, on les supposait charitablement fripons et voleurs. Quelques-uns de ces malheureux enfants furent soumis à une espèce de question par les parents ou les amis de ceux qui avaient été volés, et par les volés eux-mêmes ; on voulut les forcer à avouer dans quel coin de garenne, sous quelles haies de jardin ils avaient caché leur butin ; mais comme on n'en put rien tirer et qu'on ne sut plus décidément à qui s'en prendre, on les roua encore de coups pour les punir de leur innocence.

Du reste, ces vols n'étaient pas exécutés avec moins d'adresse que d'audace ; nulle part on ne trouvait de traces d'escalade ou de fracture ; les clefs des armoires restaient dans leurs cachettes, et les cachettes les meilleures étaient toujours éventées. Les propriétaires qui n'avaient pas de chiens s'en procurèrent à tout prix, ceux qui en avaient les rendirent féroces en les agaçant à coups de fouet. Jamais on n'avait vu tant de chiens dans un pays, jamais on n'avait été mordu aussi fréquemment. Saint-Malo, de canine mémoire, n'eût rien été auprès de Fresnoy-le-Grand. Nul n'osait se hasarder à une heure indue dans les rues du village, et toute la nuit c'était un vacarme qui empêchait les plus rudes dormeurs de fermer la paupière. Encore si les vols s'étaient interrompus ! Mais ils devenaient toujours plus insolents, toujours plus inconcevables ; et en définitif il n'y eut que les chirurgiens, les apothicaires et les artistes vétérinaires qui gagnèrent quelque chose à ce surcroît de précautions.

Et pourtant les autorités du pays n'étaient pas *manchottes*, comme disaient les infortunés administrés de Fresnoy-le-Grand. D'une part, c'était M. Jérôme Coutard, fermier citadin, qui avait toujours le code à la main et des paroles emphatiques à la bouche, M. Jérôme Coutard, dont la table était ouverte à tous les commis-voyageurs, gabelous, rats de cave, etc., à la charge par eux de subir, quelques heures durant, les dissertations rustico-prétentieuses du grand homme incompris. En effet, le docte Jérôme Coutard ne trouvait pas à qui parler dans la commune, puisqu'il y avait guerre ouverte entre lui et le notaire, dont la famille renouvelait avec la sienne les rivalités des Guelfes et des Gibelins ; que le curé se montrait encore plus bavard que lui, et que tous les autres étaient selon son expression, *enfoncés dans la matière*. Conséquemment le grand homme incompris avait raison de saisir au vol tous les bourgeois de passage, pour leur prouver combien il était peu à sa place, et leur montrer chez lui, contrairement aux vers de Boileau, pour les citations duquel il avait un faible, *la ville au milieu de la campagne*. A part cette douloureuse préoccupation, qui lui faisait de son village une sorte de terre d'exil, le maire de Fresnoy-le-Grand était un intelligent administrateur, et suffisait amplement aux besoins municipaux de ses *concitoyens*, comme il s'obstinait à les nommer.

Il était notablement secondé dans l'exercice de ses solennelles fonctions, par le père Lagrue, petit vieillard à tête blanche, au fin regard, mais *bonhomme* s'il en fût, au dire de son collègue. Il est de fait pourtant que le bon sens du père Lagrue fut maintefois plus efficace que le code de poche et que le beau langage de M. Jérôme Coutard. Les Fresnoysiens qui avaient une contestation à vider ou une plainte à faire valoir, s'adressaient de préférence à leur vieux juge de paix, lequel du reste était vénéré comme un patriarche dans toute la commune et à dix lieues à la ronde. On prétendait au contraire que *M. le maire* se montrait plus jaloux du titre de fin procédurier que de celui d'honnête homme.

Quoi qu'il en soit, le concours des deux autorités constituées avait paru à peine suffisant dans les circonstances graves où se trouvait le village. De son côté le garde champêtre n'en pouvait plus et demandait une augmentation de salaire ; il fallut donc aviser à des moyens décisifs et vraiment efficaces.

Après bien des contestations dans le conseil municipal, où deux partis acharnés, celui du maire et celui du notaire, se partageaient l'empire de la commune, il fut décidé qu'on établirait une sorte de garde nationale rurale de nuit. Tout le monde applaudit à cette mesure, tout le monde s'écria qu'une garde de nuit pouvait seule sauver le village d'un pillage complet ; mais lorsqu'on voulut en commencer l'organisation, on ne trouva plus personne. Les uns disaient que s'ils quittaient leur maison, ce ne serait pas leur femme qui la défendrait contre les voleurs ; les autres ne voulaient pas s'exposer à être assassinés la nuit par la bande de forçats libérés qui, à coup sûr, commettait les vols ; ceux-ci objectaient que leur travail de jour était assez fatigant pour qu'ils se reposassent la nuit. Enfin chacun opposait d'excellentes raisons au juge de paix et au maire, réduits alors à réclamer l'intervention directe du sous-préfet. Un service de nuit fut donc organisé tant bien que mal, et quatre hommes, armés de trois lances, de deux briquets et d'un fusil, durent longer nuitamment toutes les rues du village.

Mais que de tribulations attendaient les infortunés dont le tour de garde arrivait. Ce n'était pas assez du froid, de la pluie, de la boue à braver, et du sommeil à vaincre, il fallait encore être esprits-forts et philosophes ; car les uns racontaient qu'ils avaient vu, pendant leur garde, un grand fantôme blanc passer le long des haies du jardin à Tiot Pierre ; les autres assuraient que le cimetière était plein de revenants ; celui-ci ne croyait pas aux esprits, mais une troupe de plus de dix hommes habillés de rouge avec des bonnets de galériens avait passé tout contre lui. Celui-ci n'en avait pas compté dix, mais vingt, mais trente, mais cent. Décidément le pays était infesté de brigands, le gouvernement avait ouvert tous les bagnes pour se venger des libéraux.

Ces fantastiques imaginations étaient accompagnées d'inconvénients plus réels et dont nous avons déjà parlé ; la chanson de M. Dumolet était devenue terriblement applicable aux pauvres gardes de nuit ; de sorte que les deux polices, celle des chiens et celle des hommes se nuisant réciproquement, l'une dut être sacrifiée à l'autre ; l'homme en sa qualité de chef de la création l'emporta sur la bête, il fut bientôt sur les dents et pensa devenir fou.

Sur ces entrefaites, et tous les habitants de Fresnoy ayant renoncé à découvrir des voleurs plus clairvoyants que les linx, plus subtils que la fouine, plus insaisissables que le vent, de véritables sorciers auxquels n'échappait aucun secret, et qui devinaient ce que les propriétaires désolés n'osaient plus dire même à leurs bonnets, le sous préfet de Saint-Quentin envoya dans la commune un vieux commissaire de police, admis depuis quelques

années à la retraite et réputé le plus fin limier du pays. Muni d'instructions et de pouvoirs suffisants, M. André Grisard, c'est le nom de notre ex-commissaire, prit en outre les allures, le bonnet de police et tout le costume mi-guerrier, mi-civil d'un vieux grognard, et alla s'installer au grand Fresnoy, dans une maisonnette qu'il loua au point central des réunions du dimanche, à savoir sur la place. Le soir même de son arrivée, et lorsque tout le village fut à peu près couché, il se rendit chez le maire qu'il trouva en compagnie du juge de paix, comme il en avait été convenu entre eux par un message mystérieusement échangé. On commença par vider quelques bouteilles en silence ; puis quand on en eut disposé quelques autres, car telle est l'hospitalité au village, lorsqu'elle ne vous étouffe pas elle vous grise, notre vieux limier exposa aux deux autorités l'objet spécial de sa mission, et le plan qu'il comptait mettre en œuvre pour débarrasser Fresnoy-le-Grand de son fléau. Puis, échauffé par les rasades qui se succédaient coup sur coup, et se laissant aller à cette vanité de métier, dont on n'est jamais plus possédé que lorsqu'on n'exerce plus, il se mit à dérouler les mille stratagèmes de police qui lui avaient fait une haute réputation dans un département voisin, et dont le moindre devait *peloter* les *filoux de village* qui mettaient la commune à l'envers.

— Des filoux de village tant que vous le voudrez, reprit le père Lagrue un peu piqué dans son patriotisme local, plaise à Dieu, monsieur le commissaire, que vous débrouilliez bien vite le fil qu'ils nous font retordre depuis six mois.

— Bah, bah, ce sera l'affaire d'une quinzaine.

— Ne vous y fiez pas, monsieur le commissaire, nous autres paysans, quand nous nous mettons à être fins, nous vous en revendrions à vous autres bourgeois.

— Je sais que vous joueriez un avoué sous jambe, et monsieur le maire surtout, qui, m'a-t-on dit, est un rusé compère ; mais d'un avoué à un commissaire de police...

— J'avoue que je m'occupe un peu de procédure et que je connais passablement le Code, reprit M. Jérôme Coutard avec une certaine modestie prétentieuse ; et là-dessus il commença à développer le thème bavard qu'il n'épargnait à aucun citadin, comme pour se dedommager de la diète intellectuelle que ses *concitoyens* lui faisaient habituellement subir. Ce fut, comme d'ordinaire, une douche soporifique qui fit tomber quelques minutes après le père Lagrue le nez sur la table.

— Vous le voyez, monsieur le commissaire, reprit l'éloquent administrateur en désignant le bonhomme endormi à André Grisard ; voilà les gens auxquels j'ai affaire ici ; encore celui-ci est-il une sommité. Quand je vous dis qu'ils sont tous enfoncés dans la matière.

L'instant d'après, l'ex-commissaire se trouvait lui-même enfoncé, sinon dans la matière, du moins dans le sommeil, et M. le maire avait grand' peine à réveiller les deux dormeurs, qui regagnèrent leur domicile que bien, que mal, et après s'être assis quatre ou cinq fois dans la boue.

Dès le lendemain, qui était un dimanche, André Grisard se mit à l'œuvre. Aussitôt la messe dite, il alla s'établir dans le cabaret de la place, où se groupèrent bientôt les gros bonnets et les mauvaises têtes de l'endroit. On sait communément que l'oreille d'un homme de police est une sorte de grand entonnoir acoustique où viennent se condenser à la fois et en détail toutes les conversations des alentours ; cet entonnoir a encore une propriété merveilleuse, c'est de rendre sonores les paroles mêmes les plus sous-entendues, et de faire bruire, au-dessus de la chose exprimée, la chose pensée ou cachée. L'oreille d'André Grisard jouissait de cette double propriété et la pratiquait si dextrement que maint filou fut par lui souventes fois appréhendé, tout pantois d'avoir été découvert par le contraire de ce qu'il avait dit. Aussi connut-il par cœur, au bout d'un quart d'heure d'auditoire, tous les malins et finots de la commune. Bien convaincu, après un examen des visages, qui corrobora l'enquête de son oreille, que ni les voleurs ni leurs complices ne se trouvaient là, il se mêla jovialement aux groupes qui accueillirent sans façon une vieille moustache, fit jaser sur l'événement toujours palpitant, toujours neuf, des vols mystérieux, non pas les plus bavards, mais les mieux renseignés ; combina tous les détails qui lui furent communiqués, se fit une conviction, et rentra chez lui comme un général d'armée dont les dispositions stratégiques sont définitivement prises, et qui va dormir quelques heures dans sa tente en attendant le moment de commencer l'attaque.

Vers neuf heures du soir, le maire et le juge de paix, auxquels notre Protée avait envoyé un avis, embusquèrent les quatre hommes de garde dans une certaine encognure où ils eurent ordre de se tenir sans bruit, l'œil et l'oreille au guet ; par un autre ordre, le garde champêtre et un jeune militaire en congé allèrent occuper un poste également couvert ; l'ex-commissaire sortit de chez lui avec les plus grandes précautions et se glissa vers un point intermédiaire. M. Jérôme Coutard, *que sa grandeur attachait* à la mairie, prit son code et prépara un procès-verbal ; de son côté le père Lagrue se mit en campagne, et tous attendirent l'ennemi.

Onze heures venaient de sonner à l'horloge fêlée de l'église, lorsque André Grisard, qui s'était prudemment armé d'une lunette de nuit, vit un homme se glisser à pas de loup le long d'une haie, levant quelquefois la tête pour regarder à droite et à gauche, puis se recachant dans l'ombre de la haie, et se remettant lentement en chemin.

— Voilà mon homme, se dit le vieux renard ; attention ! Et se renfermant dans son buisson, mais sans perdre sa proie de vue, il entoura sa bouche de ses deux mains, et imita le cri du coucou. A ce bruit, le promeneur nocturne s'arrêta court, puis continua de filer dans sa première direction et disparut.

— Diable ! reprit l'ex-commissaire, si mon voleur allait m'échapper !... Mais je ne peux pas non plus aller lui mettre la main sur le collet ; je suis seul, et ils sont peut-être plusieurs... et les butors qui n'entendent pas mon signal...

En ce moment le cri du coucon répondit à quelque distance.

— Enfin, voilà mon renfort qui arrive. Et André Grisard, enhardi, sortit de son buisson et s'avança doucement vers l'angle de la haie où il avait vu l'inconnu disparaître. Un léger frôlement des branches et le bruit de deux pieds s'enfonçant alternativement dans la boue liquide lui révélèrent de nouveau sa présence ; comme le pas du garde champêtre et du soldat en congé s'entendait assez distinctement dans le fond de la rue : Qui vive? s'écria l'ex-commissaire avec un violent battement de cœur.

— Qui vive toi-même? répondit brusquement une voix rude.

En même temps André Grisard se sentit secouer par

un vigoureux poignet; ce qui n'empêcha pas notre vieux limier de s'écrier, tout en s'efforçant d'écarter de son cou les mains de l'inconnu qui l'étranglait : Je t'arrête, coquin!... A moi! à moi!... Mais, malheureux, tu m'étouffes; je suis le commissaire de police.

Une détonation d'arme à feu lui coupa la parole. Partie, non pas à côté de lui, mais à une distance assez éloignée, il l'attribua à une décharge des complices de son voleur, et, agité d'un tremblement convulsif, il balbutia à demi-voix ces paroles : — Lâche-moi, je te lâcherai aussi. Son antagoniste, pour toute réponse, lui serra encore plus énergiquement la gorge.

Pendant ce temps-là, une rumeur, rapidement croissante, s'était élevée dans le village; des pas effrayés retentissaient dans le haut et dans le bas de la rue; quelques fenêtres s'ouvraient timidement, et des cris d'enfants et de femmes éclataient çà et là dans les chaumières, où chacun écoutait, consterné, les bruits du dehors, comme si la dernière heure du village venait de sonner.

Se rassurant à mesure qu'il entendait le tumulte augmenter, l'ex-commissaire de police avait fini par dégager son cou, et à son tour serrait de toutes ses forces le collet de son adversaire, lorsque trois ou quatre hommes qui couraient dans l'ombre se jetèrent involontairement sur eux et les culbutèrent; mais sans que l'un ni l'autre voulussent lâcher prise.

Tout à coup une porte voisine s'ouvrit; au jet lumineux qui s'en échappa, les deux antagonistes se reconnurent.

— Comment! c'est vous, père Lagrue?

— Tiens, morguienne, c'est monsieur le commissaire!

— Je vous ai pris pour un voleur.

— Et moi donc! Holà, vous autres, aidez-nous donc à nous relever; et toi, Jean-Claude, apporte donc ta chandelle, que nous voyions clair.

— Mais ce coup de fusil? reprit André Grisard en desserrant sa cravate.

— Oui, et ce coup de fusil? continua le père Lagrue, en s'adressant aux deux fuyards qui l'avaient renversé.

— C'est moi qui l'ai tiré, répondit l'un d'eux d'une voix entrecoupée autant par l'effroi que par l'effet de la course, et, pour ma part, je suis sûr que j'en ai tué un, et un fameux encore; car, en tombant, il a fait un bruit!... Ça doit être le chef de la bande; mais je n'ai pas eu plutôt lâché mon coup que ces trois poltrons-là ont jeté leur lance à terre et m'ont laissé tout seul. Je n'avais qu'un coup à tirer; je me suis sauvé aussi, comme de juste. Maintenant que nous sommes en force, venez là-bas, et vous verrez.

Le garde champêtre et le militaire en congé s'étant ralliés à la petite troupe, on s'arma de ce qu'on trouva dans les maisons qui voulurent bien s'ouvrir, et l'on se dirigea, en se serrant les uns contre les autres, vers le théâtre du tragique événement.

En effet, un cadavre se trouvait gisant dans la rue, et ses membres étaient agités de tressaillements brusques. On s'approcha : c'était celui d'un pauvre âne qui rendait le dernier soupir.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria le meurtrier en se penchant douloureusement vers l'animal, c'est Marie-Jeanne que j'ai tuée! Ah! ma pauvre bête; c'est donc ça qu'au lieu de répondre au qui vive de ton maître tu venais vers lui en reconnaissant sa voix. Maudits voleurs! Ah! si je les tenais! Je ne monte plus la garde, c'est dit; je n'aurais qu'à tuer notre vache maintenant!

Cet incident burlesque diminua un peu la terreur que les voleurs introuvables causaient dans Fresnoy-le-Grand; la lutte non moins bouffonne du commissaire et du juge de paix, racontée le lendemain dans tous ses détails, égaya beaucoup aussi la commune aux dépens des deux vieillards, et M. le maire, qui dut dresser procès-verbal du désordre nocturne, fut bien contrarié de n'avoir à y relater que la mort d'un innocent porte-légumes. Le sous-préfet de Saint-Quentin communiqua le fait à ses amis; les journaux de la ville s'en emparèrent, et l'amour-propre des autorités de la commune eut singulièrement à souffrir du badinage dont l'aventure fut égayée par les malins feuilletonistes. Pour notre part, nous nous bornons au rôle d'historien exact et consciencieux

Les jours suivants, André Grisard, humilié de l'échec qui venait de compromettre son infaillibilité, mit en œuvre, pour réparer sa honte, toutes les ressources de son expérience, tous les stratagèmes de sa rouerie, et son désappointement devint cruellement douloureux quand il vit ses piéges les plus ingénieux, ses guet-à-pens les plus infernaux demeurer sans aucun effet, et sa vieille et redoutable réputation moquée, vilipendée, ruinée par des *filous de village*.

—Eh bien! monsieur le commissaire? lui disait de temps en temps le père Lagrue avec une espèce de satisfaction maligne, qu'il réprimait aussitôt pour offrir de nouveau son concours à l'infortuné limier et combiner avec lui de nouvelles mesures.

Bientôt la profonde tristesse qui s'était emparé d'André Grisard devint de la consternation. Il arriva un soir chez le père Lagrue, au moment où celui-ci venait de congédier ses batteurs en grange et d'achever l'emmagasinement de son grain.

« Eh bien! voyons, dit le bonhomme à son visiteur en lui avançant un siége et en débouchant une bouteille, aurons-nous plus de bonheur cette nuit que les autres?... Mais quelle mine faites-vous donc? Allons, buvons un coup, ça vous ouvrira les idées, et à moi aussi; car je vous avoue que je suis au bout des miennes.

— Père Lagrue, répondit le vieux commissaire en repoussant avec désespoir le verre que lui avançait son hôte, je suis un homme perdu, déshonoré; je ne survivrai pas à un pareil coup...

— Qu'y a-t-il donc? reprit le juge de paix en se rapprochant d'André Grisard avec intérêt et inquiétude; vous me faites peur.

— Je suis perdu, vous dis-je, et l'on n'a plus qu'à m enterrer. Tenez, père Lagrue, si nous n'étions pas à une époque où il n'est plus permis de croire à rien, je vous dirais qu'il y a ici des sorciers et que le diable a jeté un sort sur votre village.

— Eh bien! monsieur le commissaire, je n'osais pas vous le dire, mais c'est une idée qui m'est déjà venue plus de trente fois... et si vous m'en croyiez, on observerait de près les allures du berger Jean Michaud... Figurez-vous que même dans les plus mauvaises saisons il ne lui meurt pas une brebis, tandis que celle de Michel Linguet, de Matthieu...

— Je vous dis, père Lagrue, que je n'y survivrai pas vos filous seront mes assassins; vous ne savez pas le tour qu'ils m'ont joué? Ils m'ont volé, moi, commissaire de police!

— Vous?

— Ils m'ont volé la nuit dernière, pendant que nous montions la garde tous ensemble dans le haut du village, volé les quinze cents francs dont je m'étais muni en ve-

nant ici. Et ce n'est pas tout, vous ne savez pas ce qu'ils ont mis à la place de l'argent; les misérables, dans le sac qu'ils ont vidé?... Oh! c'est d'une impudence!... Ils ont mis mon écharpe de commissaire de police, ma vieille écharpe avec laquelle je m'étais acquis tant d'honneur.

— Votre écharpe?... Vous ne me croirez pas, si vous voulez, mais je vous le dis, et c'est sûr, il y a là-dedans du sorcier.

— Je ne sais pas ce qu'il y a, mais je renonce à poursuivre de pareils infâmes; arrangez-vous comme vous pourrez, monsieur le juge de paix, je ne me mêle plus de rien.

— Et qu'allons-nous devenir, monsieur le commissaire, si vous nous abandonnez?

— Vous deviendrez ce que vous pourrez, mais pas plus tard que demain je pars, je retourne à ma petite maison de campagne près de Saint-Quentin; et plaise à Dieu que j'y oublie qu'il y a au monde un village de Fresnoy-le-Grand! Après une carrière si longue et si bien remplie, venir échouer contre des filous en blouse! Le sous-préfet avait bien besoin en vérité de me tirer de ma retraite pour que mes vieux jours fussent avilis. La dernière preuve d'amitié que je vous demande, père Lagrue, et vous m'en avez témoigné beaucoup durant le séjour que j'ai fait dans votre maudit village, c'est de me garder le secret sur ce triste événement, heureux encore si les misérables qui m'ont joué le tour ne le divulguent pas eux-mêmes.

— Pour ça, monsieur le commissaire, je vous le promets; mais voyons, restez encore une semaine ou deux chez nous; vous chercherez quelque chose au fond de votre sac, et peut-être serez-vous enfin plus heureux. Vous le savez, la chance nous vient souvent au moment où nous nous y attendons le moins.

— Au diable la chance, Fresnoy-le-Grand et ses filous! Je ne reste pas une nuit de plus; et si jamais j'y remets les pieds, ce ne sera que pour voir pendre les coquins qui se sont joués aussi impudemment d'une vieille réputation comme la mienne. »

André Grisard quitta en effet le village le lendemain; et, dernier témoignage d'indifférence et de dédain pour ce patriarche du procès-verbal et des menottes, les introuvables voleurs n'en continuèrent ni plus ni moins activement le cours de leurs exploits mystérieux.

Mais enfin le hasard vint servir la commune mieux que ne l'avait fait la surveillance la plus exacte et la plus sagace.

Dans les villages du Nord, on joue beaucoup aux cartes; les cartes sont pour nos paysans l'unique et dernier terme des délassements qui demandent quelque intelligence. Les dimanches et jours de fête, quand le dîner homérique est achevé, on ne songe ni à la promenade, ni à la causerie; on laisse *aller à la danse* les amoureux les plus intrépides, encore la plupart du temps les filles du village n'ont-elles pas un cavalier pour dix; on s'attable autour d'un crasseux jeu de cartes et d'une douzaine de bouteilles de bière ou de vin. La nuit se passe, nul ne songe à quitter son siége; le jour commence à poindre, on le laisse monter au zénith; l'heure du dîner revenue, on mange rapidement un morceau, et bien souvent sans quitter le jeu; le soir arrive, on tient encore les cartes, et l'on ne s'arrête enfin que lorsque la fatigue et le sommeil ont fait tomber tous les joueurs sur la table. Puis on reprend ses travaux industriels ou agricoles; et jusqu'au dimanche suivant ou à la fête prochaine les chances diverses des partenaires, les circonstances remarquables du combat font l'objet des rares entretiens de la semaine. En un mot, dans nos villages, les cartes sont, non pas une passion, mais une rage; c'est souvent d'une discussion de jeu que naissent ces animosités éternelles, quasi semblables aux haines héréditaires de la Corse et à ces guerres des Guelfes et des Gibelins dont nous parlions plus haut.

Durant une nuit d'hiver, dont une grande partie avait été employée au jeu, bien que la précédente y eût été consacrée tout entière, le calme et le silence étaient enfin rentrés dans la maison d'un des plus riches cultivateurs du village, déjà volé quelques mois auparavant. Les joueurs étaient ou couchés ou retournés chez eux: il ne restait dans la salle, près d'un feu à demi éteint, que l'un des parents du cultivateur, étendu sur la table et dormant d'un sommeil de plomb, et le fils du juge de paix qui, plus aguerri que les autres, continuait à caresser une bouteille de vin, dont il se versait de petits coups, mais très fréquemment. Enveloppé d'un nuage de fumée qui s'exhalait poétiquement de sa pipe, les yeux voilés de ces fantastiques vapeurs que les caprices d'Hoffmann ont peuplées de si riches fantômes, il se berçait dans une rêverie vague et délicieuse, lorsque tout à coup, à travers les bizarres découpures du jardin de la ferme, accidentées çà et là de masses ténébreuses et de vives échancrures illuminées par la lune, il crut voir passer, puis disparaître, puis se remontrer, une ombre. Les idées de vols qui préoccupaient constamment les habitants de Fresnoy jaillirent dans le demi-sommeil du jeune homme; ses yeux s'ouvrirent largement, il se rapprocha de la fenêtre, revit l'ombre plus distincte se glisser vers la maison, puis disparaître de nouveau dans les ténèbres. L'instant d'après, il entendit des pas légers dans l'allée qui avoisinait la salle... Puis la porte s'entr'ouvrit doucement. Ce jeune homme, qui était vigoureux et brave, et qui ne se laissait dominer, grâce à une éducation assez bonne, par aucune faiblesse superstitieuse, s'arma rapidement du tube en fer qui sert toujours de soufflet chez beaucoup de campagnards, se coucha sur la table à côté de l'épais dormeur, mais de manière à pouvoir épier tous les mouvements de l'individu qu'il supposait être l'introuvable voleur, — et attendit.

Il vit d'abord un rayon terne s'échapper de dessous l'habit de l'inconnu; puis il distingua une lanterne sourde que ce dernier découvrit un peu, et à l'aide de laquelle il examina lentement toutes les parties de la salle, puis les deux dormeurs, devant lesquels il s'arrêta longtemps. En ce moment, certes, le cœur du jeune homme battait avec violence; ignorant les desseins de l'inconnu, qui peut-être était un assassin, il se demandait si le plus prudent n'était pas de se jeter brusquement sur lui en appelant le dormeur à son aide. « Mais, pensa-t-il aussitôt, je n'ai encore la preuve de rien... Attendons un instant... Si pourtant, s'apercevant que je ne dors pas, il allait me poignarder... » Peut-être alors le jeune homme allait-il se lever, lorsqu'il entendit le mystérieux personnage s'éloigner de la table. Écartant un peu ses mains dont il s'était enveloppé la figure, il le vit s'approcher du pressoir qui occupait une des parois de la pièce, prendre quelque chose derrière un plat d'étain et se rapprocher du foyer. Ensuite, le voleur ouvrit, sous le vaste pan de la cheminée une petite armoire en fer, tira doucement un sac dont il cherchait à étouffer le cliquetis argentin et fourra ce sac dans une gibecière dont il était muni. Puis enfin, il prit un second sac avec précaution, et continua

ce manége tout en se retournant fréquemment vers les dormeurs.

« Enfin, voilà le voleur trouvé, » se dit le jeune homme... Alors il n'hésita plus. Empoignant à deux mains le tube de fer qui était resté entre ses jambes, il se leva d'un bond ; deux coups sourds retentirent, celui du tube sur la tête de l'inconnu, et celui d'un corps sur le carreau.

Le jeune homme saisit la lanterne sourde, l'ouvrit, se pencha vers le visage de l'homme qu'il venait d'abattre, et poussa un cri terrible.

En ce moment le dormeur, s'éveillant à demi, balbutia des paroles inintelligibles, puis sa tête retomba sur sa main. Le fils du juge de paix qui, au premier murmure de son compagnon, avait vivement recouvert la lanterne, la rouvrit un peu, vida la gibecière de l'inconnu, remit les sacs d'argent à leur place, referma l'armoire de fer et alla en replacer la clef derrière le plat d'étain.

Cela terminé, il chargea le corps sur ses épaules, sortit sans bruit de la salle, traversa le jardin, toujours avec son fardeau, gagna une ouverture de la haie, prit le chemin de la maison de son père, se fit reconnaître du chien qui se tut à l'instant, et multiplia les précautions pour n'être pas entendu des domestiques. Il parvint à se glisser, sans être entendu, vers la chambre de son père, déshabilla le corps, le coucha dans le lit *qui était vide;* et, accablé par tant d'efforts et d'émotions, il s'évanouit.

Quand le jeune homme revint à lui, la nuit durait encore et la bougie de la lanterne allait s'éteindre. Un gémissement s'échappa du lit : « Mon père, êtes-vous encore vivant? » s'écria le malheureux parricide en se précipitant au chevet... Rien ne répondit. Le jeune homme alluma en tremblant un flambeau, retourna vers son père, et, voyant qu'il donnait quelques signes de vie, se hâta de lui prodiguer tous les secours qu'il pouvait imaginer, au milieu de sa consternation et dans le désordre de ses idées.

Enfin le vieillard ouvrit les yeux ; il promena quelque temps dans la chambre des regards effarés, porta la main à son front, comme un homme dans les idées de qui s'est opéré un déchirement violent ; puis, à la vue de son fils dont le front pâle était couvert de confusion et d'horreur, et dont les traits contractés exprimaient un indicible désespoir, retrouvant progressivement le souvenir de l'événement fatal :

— Tout est découvert, n'est-ce pas! » lui dit-il en se soulevant sur son séant.

— Mon père! grâce! grâce! c'est moi qui vous ai frappé!

— Et tout le village sait maintenant que l'auteur de tant de vols, c'est moi?

— Personne, mon père; c'est moi seul qui vous ai vu, moi qui vous ai assassiné.

— Ah! béni soit le ciel qui, en me châtiant ainsi, sauve l'honneur d'un innocent. Tu resteras estimé, mon fils, mon crime ne te fera rien perdre ; du moins, je mourrai content.

— Mon père! mon père! dites que vous me pardonnez.

— C'est à moi, mon pauvre Eugène, à te demander pardon, moi qui pouvais te léguer un nom flétri sur un échafaud. La justice divine m'a prévenue à temps : c'est à elle seule que tu dois demander une grâce, celle de ton père. Mais tout n'est pas réparé par ma mort, et pour que ton nom reste intact il est encore beaucoup à faire. Hélas! puisse la peine due au père ne pas retomber sur la tête du fils! Ecoute d'abord, comme un confesseur et un juge, l'aveu de toute ma honte ; peut-être ensuite Dieu m'inspirera-t-il des moyens d'expiation dont rien ne rejaillira sur toi.

Depuis trente ans que j'habite ce village, et dans les vingt autres que j'ai passés à la ville, sache que l'unique pensée de ma vie a été l'amour de l'or, des jouissances qu'il procure, de la considération dont il revêt. Cinquante ans, cette passion effrénée m'a rendu le plus malheureux des êtres; tous les efforts que je tentais n'aboutissaient qu'à la misère ; enfin, manquant de tout, accablé de la position dépendante et basse dont rien n'avait pu me tirer, possédé d'une haine furibonde contre tout ce qui était plus haut, plus riche, plus considéré que moi, je quittai, en la maudissant, la ville de Saint-Quentin, et je vins m'ensevelir dans ce village, où du moins je n'étais pas écrasé par tant de supériorités, et où le tableau des misères d'un plus grand nombre me consolait des miennes.

Mais là, comme ailleurs, pour vivre, pour acquérir quelque bien et quelque honneur, il fallait travailler, travailler jour et nuit, et souvent on ne parvenait qu'à grand'peine à gagner du pain pour soi et les siens. Heureusement j'étais garçon et je savais jeûner en attendant le luxe dont la soif me desséchait jusqu'à la moelle des os.

Après dix ans de séjour dans le village, j'étais contremaître d'une de nos meilleures fabriques, et je me voyais possesseur de plusieurs milliers d'écus, dont chacun m'avait coûté d'horribles sueurs et des grincements de dents. J'épousais une fille de fermier, ta mère, qui m'apporta une quinzaine de mille francs en dot; et enfin, je vis se former le noyau de la fortune que contemplaient mes rêves démoniaques, et par laquelle je voulais être à mon tour un des plus insolents de la ville.

Mais l'âge venait vite et mon trésor s'amassait lentement. Je fus vingt fois tenté de finir la lutte en me donnant un coup de pistolet dans la tête ; je ne sais quel infernal espoir revenait sans cesse me sourire et me montrer le but toujours plus près de ma main.

De l'idée d'un crime exécuté contre soi-même à celle d'un crime exécuté contre la société, la pente est rapide. Je ne sais quelles infâmes hallucinations me traversèrent le cerveau ; mais assurément, si je ne cédais pas à quelqu'une de ces tentations diaboliques, c'est que je voyais toujours au bout un châtiment judiciaire, et peut-être une mort ignominieuse avant la jouissance complète des biens que j'aurais ravis.

A force de réflexions, de calculs et d'insomnies ardentes, j'entrevis, pour arriver à mes fins, une voie toute neuve, et dont, plus je la creusai, l'issue me parut efficace et certaine.

Le meilleur calcul, avais-je lu quelque part, c'est de rester honnête homme. Cet axiome essentiellement vrai me parut, avec quelques modifications, devoir être ma règle de conduite.

Il y en a, me dis-je, qui sont honnêtes gens, tout bonnement pour être honnêtes gens ; moi, je serai honnête homme pour pouvoir être plus sûrement fripon.

Cette base une fois bien arrêtée, je devins un modèle de toutes les vertus sociales, religieuses, et de toutes les qualités familières qui devaient faire de moi le Franklin de Fresnoy-le-Grand ; vingt ans je portai mon masque, vingt ans je mentis à la vertu en la pratiquant ; et il y a deux ans environ j'obtins de l'enthousiasme de la commune et de la confiance de l'administration le poste que j'occupe aujourd'hui, et qui devait surtout me faciliter l'exercice de mon industrie machiavélique.

Fort donc de ma vieille réputation d'honneur et des avantages de ma position nouvelle, je commençai mes vols vers la fin de l'année dernière. Ils me réussirent d'autant mieux que le secret de la plupart des familles

m'était confié, que chacun me consultait comme un pere dans ses indécisions, ses chagrins et pour le placement de ses fonds, et que l'intimité où je vivais avec tous me permettait de surprendre mille détails favorables à mes expéditions nocturnes. Et puis, je me munissais toujours de prétextes pour les cas de surprise; souvent même je volais en plein jour, et avec une impudence propre à écarter le soupçon prêt à naître; mais le soupçon était-il possible? On aurait accusé avant moi sa femme, ses enfants, le curé, le médecin, les plus anciens domestiques. Plus tard, quand il fallut prendre des mesures de répression et d'enquête, j'eus encore beau jeu, puisque je dirigeais toutes les recherches et que j'indiquais les postes qui devaient être occupés.

Tout cela te fait frémir, n'est-ce pas, Eugène? Oh! oui, c'est bien infâme! Et ne crois pas que j'exécutasse tranquillement ces vols odieux, mille fois plus odieux que ceux des brigands à main armée; loin de là, ma vie était une perpétuelle torture; mais, si près du but après tant de fatigues, il m'en eût trop coûté de m'arrêter en chemin, et pour ne m'être pas chargé de crimes inutiles j'en commettais encore.

Un grand enseignement ressort de ce fait, mon fils! Toute notre vie dépend souvent d'un premier acte; une faute en engendre une autre; nous comprenons si bien la brièveté de la vie que nous ne voulons rien perdre du passé, et telle est notre impatience que nous aimons mieux continuer à nous engager dans une voie mauvaise que de revenir sur nos pas. Je te le répète, le passé est un engagement pour l'avenir. Bientôt tu seras maître de tes actions; tâche que la première soit franche, vertueuse, noble, les autres seront une habitude. La vie est une flèche lancée; si elle est mal dirigée, à mesure qu'elle avance, elle s'éloigne du but.

Maintenant, et comme il faut surtout qu'une carrière, avant d'être entamée, ne soit pas flétrie, car la honte des pères est souvent aussi un engagement pour les enfants, je vais t'apprendre ce que tu auras à faire pour te conserver un nom pur et conquérir le droit de rester honnête homme.

Si les vols s'interrompent du jour où j'aurais cessé de vivre, il se peut qu'on vienne enfin à me soupçonner; oui, cela est possible, cela serait. Si j'ai beaucoup de partisans, j'ai aussi quelques adversaires. Un mot donne l'éveil; on le repousse, mais on réfléchit; mille petites circonstances oubliées reviennent en mémoire, on combine certains faits, certaines paroles qui, de ma part, semblaient sans portée mauvaise, mais qui, la piste une fois trouvée, deviennent terriblement significatifs; et te voilà perdu à jamais.

Il faut qu'après ma mort les vols continuent encore quelque temps. Oui, Eugène, il le faut, et c'est toi qui les exécuteras... Je te donnerai des moyens sûrs, infaillibles; puis tu restitueras tout avec la même sûreté, avec le même mystère...

Laisse-moi me reposer un instant; puis tu reviendras, et je te donnerai mes dernières instructions. »

Il fut fait ainsi que le vieillard l'avait dit. Le jour même de son enterrement un vol fut constaté, puis d'autres; et un beau jour, un cultivateur ayant retrouvé sous sa porte un sac d'argent étiqueté ainsi : 1000 *francs volés le dix mars* 18... *restitué le* 15 *juin* 18... la commune entière jeta des cris de joie; on fit mille conjectures plus bizarres les unes que les autres pour expliquer un fait aussi rare dans les chroniques du peuple voleur; et chacun attendit son tour avec une sorte de confiance superstitieuse que vinrent corroborer les restitutions de chaque jour.

On épia le consciencieux filou dans ses nouvelles expéditions avec autant de soin qu'on l'avait fait d'abord; mais jamais un mode de restitution ne ressemblait à l'autre; aujourd'hui encore, chacun dans Fresnoy-le-Grand cherche le mot d'une énigme, dont le mystère n'a point échappé *à la seconde vue* du berger Jean Michaud, lequel nous l'a confié, à la condition par nous de dénaturer certains faits de peu d'importance. Ainsi le père Lagrue, ou plutôt son pseudonyme, n'a jamais été contre-maître ni juge de paix. Demandez plutôt aux archives de la commune.

FÉLIX DAVIN.

ÉTUDES HISTORIQUES.

Brusquet, d'Après Norbfdo.

Je crois que si l'on eût été curieux de recueillir tous les bons mots, contes, traits et tours dudit Brusquet, on eût fait un gros livre, et jamais il ne s'en serait vu de pareil, n'en déplaise à Pinan, à Arlot, à Villon, ni à Ragot, ni à Moret, ni à Chicot, ni à quiconque a jamais été de ces plaisants compagnons.

BRANTÔME.

§ Ier.

Vers la moitié de l'année 1563, Charles IX, qui commençait à entrer dans sa quatorzième année, après avoir à son retour de la prise du Havre sur les Anglais, tenu à Rouen, malgré les remontrances du parlement de Paris, un lit de justice pour la déclaration de sa majorité, revint enfin dans la capitale avec sa mère Catherine de Médicis.

Cette princesse, qui, depuis la mort de son mari, avait abandonné le vieux palais des Tournelles dont le nom seul lui causait de cruels souvenirs (souvenirs qui lui furent présents pendant si longtemps qu'elle alla, grand nombre d'années après l'événement qui la rendit veuve, voir tomber de ses propres yeux, en Grève, la tête de Mont[illegible]mery), s'était logée au Louvre avec le roi,

A peine y avait-il vingt-quatre heures qu'ils y étaient arrivés que toutes les antichambres ne désemplissaient pas de courtisans qui venaient leur apporter leurs hommages. Parmi cette foule titrée et dorée, on remarquait aussi un grand nombre de gens très roturiers, habitués à environner Charles IX, à l'amuser ou à l'ennuyer, comme on voudra, durant que sa mère lui filoutait son pouvoir. Quelques-uns néanmoins étaient des hommes de talent, dont la réputation s'est continuée jusqu'à nous. Ainsi, par exemple, on pouvait distinguer, causant ensemble, au milieu de la chambre de parade élaborée par Primatice, et qu'on venait d'ouvrir en attendant le roi, à ce flot mêlé de grands seigneurs et d'artistes, Baïf, le poète dramatique, et Thibaut Corneille, le musicien; un peu plus loin, Jodelle, qui se querellait avec Passerat, Denisot et Dubertas; Garnier et Dubellay, qui soutenaient une discussion contre le grand oseur de cette époque, si habilement réhabilité de nos jours, Ronsard; et enfin Saint-Gelais, s'ébattant à tourmenter Pibrac et Daurat. Les savants ne manquaient pas non plus à cette réunion fortuite; mais comme leurs noms sont moins populaires que ceux des littérateurs, nous nous bornerons à citer Turnèbe le grammairien, Muret l'arithméticien, Fumée le médecin, Danez, Fernel, Silvius, et quelques autres.

« Par le ciel! disait un vieux gentilhomme à tête blanche, qu'est ceci, mon gendre? De tels baladins forment-ils le cortége habituel du roi?

— Oui, beau-père; le roi, notre sire, imite l'exemple de son aïeul François premier, qui encourageait les arts.

— Les arts, soit; mais il tenait les artistes à distance; car l'entourage naturel d'un souverain c'est sa noblesse; et pourtant, mon fils, nous avions de célèbres artisans à la cour...

— Mais nous n'en manquons pas non plus, mon père; il n'est pas un de ces messieurs qui n'ait une grande renommée.

— Laquelle sera morte demain, n'est-ce pas?—Tubleu! je ne m'étonne plus si l'hérésie fait tant de progrès, si les états provinciaux se veulent mêler de contrôler les finances, si la régente est forcée d'ouvrir les prisons des protestants!... Tout dégénère... Voyez plutôt, continua-t-il en s'approchant d'une lucarne qui donnait sur l'intérieur (car les architectes d'alors paraissaient aussi soigneux de boucher les jours que ceux d'à présent de les ouvrir); n'ont-ils pas détruit jusqu'à la grosse tour du Louvre, qui voyait relever d'elle tous les fiefs du royaume, et le mien en particulier?

— Oh! pour cela, vous êtes trop généreux, beau-père; le crime en appartient à votre époque, et il n'est pas besoin de prêter aux riches; l'ordonnance est de 1527. D'ailleurs je ne tiens pas aux vieilles choses, moi; quand on abattrait le reste de ces murailles noires et vilaines, qui ressemblent à celles d'une prison, je ne m'y opposerais pas. »

Hélas! il n'avait pas besoin de faire de vœux pour cela, le beau *muguet!* la démolition, cette vandale travailleuse qui depuis si longtemps bouleverse incessamment notre France, allait déjà d'un bon train. Prenons le vieux Louvre, par exemple, qu'on avait depuis longtemps commencé à battre largement en brèche. D'abord, à partir de sa tour du Bois, qui se dressait à peu près à l'endroit où s'appuie à présent au quai le pont Royal, jusqu'à l'emplacement où se carre l'élégant pâté de moellons de Perrault, toutes les murailles avaient disparu. Outre sa grosse tour, immense monolithe dont les murailles comptaient plus de treize pieds d'épaisseur, qui contenait dans son enceinte une chapelle, un puits, un *retrait*, et une multitude de chambres garnies aux fenêtres de fil d'archal treillissé, formant, disent les historiens, avec une exactitude puérile, *cent quatre-vingt-deux trous*, et sur le pont-levis de laquelle avait brillé longtemps la statue de Charles V, son fondateur, œuvre de Saint-Romain, qui avait coûté six livres huit sous parisis; outre donc cette reine des tours, livrée en 1527 au marteau de Jean-aux-Bœufs, couvreur ordinaire du roi, moyennant la somme de deux mille cinq cents livres, et abattue en quatre mois de la même année, attendu, disent les œuvres-royaux d'Antoine Kerquifinenni, qu'on commença alors seulement (la remarque n'est-elle point plaisante?) à s'apercevoir qu'elle obscurcissait les appartements, le Louvre avait encore été rendu veuf de toutes ses flèches, et on ne lui avait laissé que six de ses tourelles : c'était un gentilhomme sans broderies.

L'intérieur n'avait pas subi de moins grandes révolutions.

A la place des sculptures commandées par Charles VII à Philippe de Foncières et à Guillaume Jasse, les deux plus habiles statuaires de son temps, des lambris de bois de chêne menuisé, qui avaient été payés à Jean Bernard, par Charles V, huit sols parisis le millier; des peintures représentant les prophètes; des *faudesteuils*, nom que nous avons abrégé de moitié; des tréteaux, des *formes*, des buffets chargés de rondes bosses et de bas-reliefs, et ornés de rosettes d'étain blanc, en 1366, par Jean d'Ortiens, du grand escalier, ou plutôt de la *grande-vis*, car le mot précédent n'était pas encore connu, pour modeléter les marches de laquelle Raymond du Temple s'était vu obligé d'enlever nuitamment vingt tombes au cimetière des Innocents; à la place de tout cela, l'Italie nous avait envoyé, à la suite de Charles VIII, Louis XII et François Ier, tous les prestiges de l'art perfectionné, toutes les mignardises et les coquetteries de la renaissance.

Quoi qu'il en soit, nous avions gagné en magnificence ce que nous avions perdu en simplicité. Ainsi la chambre dans laquelle se trouvait réunie toute la société était, dit Sauval, la *plus superbe* du monde. A l'entour régnaient des bahuts ciselés d'après les dessins de Clagny. Rolland Maillard et les Hardouins s'étaient chargés des ornements des portes et des fenêtres; Francisque l'avait décorée d'armes antiques de tous siècles et de toutes formes, qui *semblaient rendre hommage aux fleurs de lys victorieuses;* Biart avait posé le plafond d'une manière si ingénieuse qu'on le démontait et nettoyait à fantaisie; enfin maître Ponce, en jetant son cachet sur tout l'ensemble, y avait ajouté un tel lustre qu'aux dires des contemporains on pouvait appeler ce lieu les *chef-d'œuvre de l'art et de l'adresse des hommes.*

Mais écoutons un moment toutes les conversations qui se murmurent autour de nous; c'est le meilleur moyen de nous initier aux secrets et aux passions de l'époque.

« Ma foi! mon cher Remi Belleau, disait un jeune homme à bonne physionomie bourgeoise en saisissant familièrement le bras d'un homme plus âgé, dont la figure était singulièrement douée de malice, si je ne craignais qu'on me taxât d'hérésie, j'avouerais bien ici hautement, comme je le ferai quelque jour dans un livre de critique, ce que je pense de toute cette *pléiade d'hommes de génie*, à commencer par M. Daurat, mon beau-père, avec son titre de *poète royal!*

— Vous auriez tort, mon cher Goulu. La coterie de

M. Ronsard, ou plutôt *Roussard*, ce qui s'accorde très bien avec la juive couleur de ses cheveux, est devenue bien puissante à la cour depuis la mort de ce pauvre Mellin de Saint-Gelais, dont le vers la tançait parfois. Il n'y a personne ici qui ose ne pas adorer ces mages. Faites donc comme moi, quand je suis sur le théâtre avec mon maître Jodelle; mettez-vous un masque sur le visage.

— C'est pourtant bien assez, Remi, d'avoir un visage de masque; mais je suivrai ton conseil.»

§ II.

A ce moment entrèrent dans la salle deux personnages nouveaux : l'un, qui marchait le premier et que tout le monde saluait, était enveloppé d'un large et magnifique manteau, garni de fourrures du Nord, ayant des manches à broderies d'argent, une doublure en velours noir, et des aiguillettes d'or et de soie. Cet homme, dont le teint légèrement bronzé par le soleil dénotait un fils des climats méridionaux, disparaissait presque sous les larges plis de sa cape drapée à l'antique et retombant jusqu'à terre; l'autre, vêtu d'un justaucorps de mille couleurs, chamaré de bizarres ornements, l'air effronté et la moquerie aux lèvres, riait au nez de tout le monde, et affectait de paraître en conversation réglée avec celui qui le précédait; mais peu soucieux, à ce qu'il paraît, de répondre à ces avances, celui-ci traversa toute la salle sans mot dire. Son compagnon, piqué de ce procédé, s'écria un peu haut, pour s'en venger, de façon à ce que plusieurs des assistants entendissent :

« Par la sainte marotte de Triboulet, monsieur de Strozzi, vous ne me répondez pas! M'est avis que vous étiez un peu moins fier après la fameuse bataille où vous fûtes vaincu par le marquis de Marignan! Vous êtes aussi inabordable à vos amis, à cette heure, qu'une galère de Malte au musulman? Est-ce que *par hasard* vous auriez remporté une victoire?»

A cette inconcevable sortie, le maréchal devint rouge de colère; mais s'apercevant à quel homme il avait affaire : « Ah! c'est toi, Brusquet, dit-il d'un ton d'ironie!... Eh! que me veux-tu, *la Gaîté?*

— Oh! peu de chose; que vous me fassiez présent de votre manteau!

— Peste! me prends-tu pour un disciple de saint Roch?

— Nullement; pas même pour le moindre saint. Mais voyez-vous, c'est que je veux jouer un tour au roi, et j'aurais besoin qu'on ne me remarquât pas auparavant.

— Ah!

— Oui. Je voudrais n'avoir l'air de rien... là... qu'on me prît pour un seigneur! Prêtez-moi donc votre cape, maréchal!

— Je le ferais volontiers, *caro mio*, s'il n'y avait pas ici de portes pour s'enfuir, et si mon manteau ne valait pas cinq cents écus!

— Par exemple!... me croire capable d'un pareil trait! et pour cinq cents écus?

— J'imagine que tu commettrais des actions bien plus mauvaises, et pour beaucoup moins, *amigo!* Je me souviens très bien d'ailleurs de ce pauvre bouffon espagnol auquel tu échangeas habilement une chaîne d'or, que lui avait donnée le roi Henry, contre une de cuivre doré, qui ne valait pas trois cents deniers!

— Et moi aussi, je m'en souviens! Mais, hélas! ce joyeux tour est déjà vieux, ajouta-t-il avec un soupir.

— Et tu voudrais le rajeunir à mes dépens, n'est-ce pas? Eh bien! en vérité, voilà la première fois qu'on me prend pour la fontaine de Jouvence!... Adresse-toi plutôt à messieurs les poètes : cela est de leur domaine, et ils *ne te refuseront rien.*

— Erreur! S'ils pouvaient rajeunir quelque chose, ils commenceraient par leur esprit, et surtout par leurs vêtements; c'est ce que devrait bien faire M. Denisot que nous apercevons là, bien qu'il soit *comte d'Alsinois* (anagrame du nom de Denisot, qui signait ainsi ses ouvrages); mais prêtez-moi donc votre manteau, monsieur de Strozzi.

— Autant vaudrait te confier ma bourse.

— Prenez garde! vous me paierez ces soupçons.

— C'est-à-dire que tu les justifieras? Merci de l'avertissement, la folie!...

— Il n'y a pas de quoi, je vous jure; car malgré cela je me vengerai. Au revoir, mon ennemi!»

Brusquet se perdit alors dans la foule, fit semblant de causer à droite et à gauche pour dérouter M. de Strozzy, puis gagna soudainement la porte et descendit la *grande-vis* à la hâte, en laissant percer sur ses lèvres un sourire aussi malin que celui d'un singe. Il n'était point arrivé en bas, et l'on pouvait entendre son pas résonner encore sur les degrés, qu'à la voix d'un huissier annonçant le roi une tapisserie d'Arras s'ouvrit comme d'elle-même en deux parts, et permit d'apercevoir au fond d'une galerie Charles IX qui s'avançait avec sa mère.

Catherine de Médicis avait déjà ce caractère de physionomie sévère, dont s'imprègnent, arrivées à un certain âge, les figures qui plus jeunes ont été d'une grande régularité. Cependant elle était encore très belle. Elle semblait conseiller au jeune monarque quelque chose qui déplaisait à son caprice, car les gestes de son fils étaient rapides et pleins de dépit. Sa mère paraissait fort contrariée de se voir refuser; mais sous le nuage superficiel qui s'épandait sur son visage, peut-être un observateur habile eût-il démêlé une secrète joie.

Lorsqu'ils furent arrivés au seuil de la chambre de parade, on entendit le roi qui disait :

« En vérité, ma mère, je vous assure que cela est impossible. Marconnay a découvert ce matin au bois de Vincennes un cerf dix cors, et je ne puis me dispenser de le *courre*. Depuis six semaines que nous sommes partis pour ce voyage, je n'ai point encore chassé. Je parie que je me suis gâté la main.

— Mais, mon fils, songez donc qu'à présent vous êtes majeur; plus que cela, vous êtes roi! C'est à vous à gouverner! La France ne doit pas tomber en quenouille.

— Par saint Loup! j'espère bien qu'elle n'y tombera pas, ma mère, moi vivant; mais vous avez toute ma confiance. Continuez à régner à ma place, et laissez-moi chasser à mon aise.

— Du tout; le conseil vous attend pour signer de graves projets! d'abord celui qui approuve la fondation de mon nouveau palais; ensuite, celui qui fixe le commencement de l'année au premier janvier, au lieu du samedi saint après vêpres. Vous avez à vous occuper en même temps des colonels de milice, de l'encouragement à donner à la peinture sur porcelaine, enfin du traité prochain avec le roi d'Espagne, pour nous opposer aux conquêtes incessantes des Anglais dans de vastes pays qu'ils appellent la Nouvelle-Zemble.

— *Amen!* ma bonne mère; j'aime beaucoup mieux rester ici. Tudieu, le fatiguant métier que celui d'être roi! Il faudrait savoir par cœur le traité : *De omni re sci-*

bili et de quibusdam aliis. Un peu plus et je croyais que vous m'alliez parler d'un édit sur l'importation en France du fruit découvert par l'Irlandais Drake.

— Ah ! *la pomme de terre ?* — Il ne serait peut-être pas mal, mon fils, d'en favoriser l'extension !

— De grâce, ma mère, portez ceci à mon conseil. J'aime mieux présider ma cour poétique ; cela est plus amusant, n'est-ce pas, messieurs ? Quant à vous, régente, eh bien ! soyez roi à la place de votre fils. C'est Charles IX qui vous en prie.

— Vous le voulez, dit Catherine avec un ton de regret hypocrite ! Ces messieurs sont témoins que c'est pour obéir à Votre Majesté ; car je ne demanderais qu'à être déchargée du fardeau de gouverner. Adieu, mon enfant ! bonne chasse ! surtout ne vous exposez pas trop. Au revoir, messieurs. »

Embrassant alors Charles sur le front, elle salua la compagnie et se retira majestueusement, fière du peu d'attachement qu'elle avait su inspirer à son fils pour le pouvoir, en ne lui faisant saisir que les tracasseries qu'il occasionne, et satisfaite de l'espoir qu'elle emportait de continuer indéfiniment la régence.

Dès que la reine fut sortie, Charles IX, sautant de joie comme un enfant, s'avança au milieu de la chambre, sans la moindre étiquette ni cérémonie.

« Vive Dieu ! messieurs, s'écria cet écolier joyeux d'être délivré de son pédagogue, il est bien heureux que madame ma mère ait consenti à s'aller ennuyer pour moi. C'est un sacrifice dont je lui sais d'autant plus gré que je vais m'amuser ici pour elle. Voyons, monsieur Baïf, que roulez-vous là entre vos doigts d'un air timide ? Une pièce de vers ?

– Hélas ? non, Sire, c'est un placet.

— Tant mieux, monsieur ; nous serons enchantés de pouvoir vous accorder quelque chose. Et que contient cette demande ?

— Sire, un projet de privilége pour maître Thibaut Corneille et pour votre serviteur d'élever une académie de poésie et de musique, à condition qu'il n'y sera rien chanté *contre l'honneur de Dieu, le respect dû à Votre Majesté* et *l'édification du public*..

— C'est bien, monsieur ; nous appuierons votre demande au conseil, et nous tâcherons qu'elle soit ratifiée. En retour, qu'allez-vous nous accorder de poésie ? Voyons, récitez-nous ce que vous avez composé de nouveau.

— Hélas ! Sire ; c'est encore une humble requête.

— Eh bien, dites ! Foi de roi de France, nous y adhérons d'avance ! »

Tout le monde alors continua à garder le silence, et le poète élevant la voix dit :

Humble requête à messieurs les prévôt et échevins de Paris.

Messieurs, Baïf, qui n'a ni rentes, ni office
En votre prévôté, ni pas un bénéfice
En votre diocèse, et qui n'est point lié,
Mais s'il veut vagabond, ni mort, ni marié,
Ny prêtre, seulement clerc à simple tonsure
Qu'il a prise à Paris, avec sa nourriture,
Pour laquelle il s'y aime et y tient sa maison,
En faisant son pays, non pour autre raison
Que pour libre jouir d'un honnête repos ;
Ce Baïf fait sa plainte et dit que sans propos,
Et sans avoir égard à son peu de chevance,
A sa profession et à sa remontrance,
Son voisinage veut le contraindre d'aller
A la garde et au guet, le voulant égaller
De tous points pour cela au simple populaire,
Et contre son dessein l'attacher au vulgaire,
Duquel, tant qu'il a pu, il n'a eu plus grand soin,
En toutes actions, que s'en tirer bien loin.
Et pour ce, il a choisi aux fauxbourgs sa retraite,
Loin des bruits de la ville, en demeure secrète.
Ainsi, dans vos maisons loge paix et santé,
Baïf comme d'emprunt soit du guet exempté

— Très bien ! très bien, s'écria Charles IX, tranquillisez-vous, Baïf ; on ne vous dérangera plus ! »

Et les spectateurs, renchérissant sur l'éloge accordé par le roi, entourèrent le pauvre auteur en l'accablant de leurs félicitations.

« Et vous, monsieur de Ronsard, dit Charles IX se retournant ; vous, le législateur de notre Parnasse, déclamez-nous quelque chose.

— Sire, reprit le roi des écrivains de cette époque, après ce que vous venez d'entendre, je n'oserais !...

— Fi donc, Ronsard, de la modestie ! N'êtes-vous pas poète ?

— En ce cas, Sire, je m'exécute ; mais vous allez rire de moi ; je n'ai présentement à la mémoire que la moitié d'un sonnet. »

Un murmure flatteur accueillit chacune des rimes du poète et vint l'enorgueillir.

« Oh ! la gracieuse composition, dit le roi. Je ne m'étonne plus que l'académie de Toulouse vous ait envoyé huit cents écus et une églantine d'or ! — Ronsard, mon ami, je vous loge dorénavant auprès de moi, pour que vous m'enseigniez votre art, et vous ne me quitterez plus, même lorsque j'irai en voyage ! Messieurs, complimentez le prieur de l'abbaye de Bellosane !

— Sire ! que de bontés !... »

Des applaudissements unanimes, excités par la munificence royale, empêchèrent d'entendre le reste...

« Monsieur Garnier, reprit Charles IX au bout d'un instant, quand le silence fut rétabli, je ne vous offre pas de places ; vous avez déjà refusé d'être mon valet de chambre ; mais en considération de l'amitié que nous vous portons, faites quelque chose pour nous, je vous prie.

— Sire, voulez-vous entendre le dénouement de ma tragédie d'Antigone, que j'achève en ce moment.

— Volontiers.

— C'est le combat des deux frères, Sire ; un messager le raconte. Telles sont les paroles de son récit :

Étéocle, en la sorte, outré dedans le cœur,
Souffle par les naseaux la rage et le rancœur ;
Puis il se jette aux champs, et près de Polynice
D'une juste carrière il entre dans la lice.
Le peuple Agénorée accourt de toutes parts,
Grimpe dessus les tours et dessus les remparts.
Deux fois l'un contre l'autre envenimez coururent,
Et deux fois rencontrez s'entr'offenser ne purent.
Polynice, à la fin, mist le bois dans le flanc
Du roussin d'Étéocle et le rougit de sang.
Le cheval trébucha d'une chute pesante,
Comme quand un sapin, battu de la tourmente
S'éclate par le corps sur le Parnasse mont,
Et, faisant un grand bruit, tombe pié contre mont... etc. »

Charles IX était ce jour-là dans sa veine d'indulgence ; il loua ces vers presque à l'égal de ceux de Ronsard et remarquant Jodelle parmi ceux qui l'imitaient : quoiqu'avec plus de malice peut-être, que de bonne foi.

« Ah ! maître Jodelle, dit-il, je viens d'apprendre un de vos tours. Seriez-vous devenu idolâtre depuis que je ne vous ai vu ?

— Le bruit en court, Sire, répondit le comédien en souriant ; mais le vrai, c'est qu'il n'en est rien ! Je séjournais à Arcueil, il y a quelque temps, bien tranquille et ne songeant qu'à adorer Dieu, quoique ce ne soit pas d'ordinaire le plus grand de mes soucis, quand mes ca-

marades de l'hôtel de Bourgogne vinrent me souhaiter ma fête, conduisant avec eux, à la façon des anciens Grecs, chez qui c'était le prix de la poésie, un bouc couvert de fleurs et de rubans.

— Je vois cela d'ici, répliqua le roi en riant; les bons campagnards ont cru que vous adoriez les bêtes.

— Oui, Sire; et tandis que nous mangions l'animal, on nous accusait auprès de la chambre ecclésiastique d'être agenouillés devant lui. Si du moins c'eût été le veau d'or, je ne dis pas!...

— Ah! ah! ah! fit Charles IX riant à gorge déployée; si vous alliez être brûlé vif pour avoir rôti un bouc! Ce serait drôle.

— Mais pas trop, Sire.

— Vous avez raison et je ne voudrais point vous perdre, Jodelle! peintre, architecte et poète! vous êtes un homme rare!...

— Sire, dit le poète avec modestie, et en se courbant jusqu'à terre...

— A propos, reprit le roi, je me souviens que je voulais vous demander un conseil. Tenez, poursuivit-il en s'appuyant sur son épaule et en le conduisant vers une fenêtre qui s'ouvrait sur ce qui forme à présent le quai du Louvre, en face de l'Institut, voici de quoi il s'agit. Ma mère veut bâtir là, à droite, à la place où sont les fabriques de tuiles, un château dont la façade ne donnera point sur la rivière. Je soutiens qu'il vaudrait pourtant mieux ne pas se priver de la vue du fleuve.

— Sans doute, Sire; je ne puis que me ranger à l'avis de Votre Majesté.

— N'est-ce pas? ou du moins il faudrait qu'on joignît les deux palais par une galerie longeant le cours de la Seine. Ce serait vraiment dommage de perdre un pareil aspect. »

En ce moment, le jeune monarque, appuyé contre la croisée, désignait du doigt les belles flaques vertes de l'onde qui luciolaient au soleil, animées par de grands bateaux qu'on remorquait à force de hâleurs.

Soudain un sourire effleura la lèvre du roi. Il regarda Jodelle, qui de l'œil semblait lui demander une explication; puis il dit :

« Sais-tu pourquoi je me prends à rire, mon comédien?

— Non, Sire.

— C'est que je pense à une chose. Si tu étais là-bas, de l'autre côté de l'eau, où tu vois ce marinier, tiens! et moi où je suis, je m'assure que de cette fenêtre, avec une bonne arquebuse, pour peu que je t'ajustasse, je ne te manquerais pas. Non, par mon salut, je ne te manquerais pas! J'ai la main sûre, va. Hier, d'un seul coup de revers frappé avec un mauvais couteau de chasse, n'ai-je pas abattu la tête du mulet de ce pauvre évêque de Mâcon! Si tu avais vu sa peur (je parle de l'évêque), et son affliction profonde!... Ah! ah! ah! C'est que cette position serait vraiment bonne pour viser!.. Il faudra que je m'exerce de là à tirer des hirondelles. Mais laissons cela. Veux-tu nous dire quelque fragment de tes poésies? une tirade de ta comédie d'*Eugène*, par exemple?

— Sire, il y a bien longtemps que Votre Majesté ne nous a rien récité.

— Flatteur! Je suis sûr qu'au fond tu trouves mes vers fort mauvais.

— Ah! Sire, tout le monde est impatient de les admirer.

— Oui, Sire, s'écrièrent plusieurs voix; dites-nous quelques-unes de ces jolies stances où vous mettez toute votre âme.

Charles IX ne se fit pas prier plus longtemps; il se recueillit un instant pour donner à l'assemblée l'occasion de faire de même, et d'une voix bien différente de celle qui, de cette même salle, de ce même balcon, cria plus tard aux hérétiques : « Tuez, tuez, tuez! Ce ne sont que des huguenots! » il récita d'une seule haleine les trois strophes que voici :

Tous les chants des amants sont
Pleins d'un mal que point ils n'ont;
Pleins de tourments et de pleurs,
De glaces et flammes;
Mais feintes sont leurs douleurs,
Ainsi que leurs âmes.

Ma passion,
Si ces amants enduroyent,
Et tant de maux s'ils pleuroyent
Vraiment du cœur et de l'œil,
Non par plainte folle,
On leur verrait plus de deuil,
Et moins de parole.

Je ne dis pas que d'entre eux,
Mille beaux traits amoureux
Ne puissent couler;
Mais c'est adventure,
Car de blessures parler
On peut sans blessure.

Un tonnerre d'acclamations auxquelles la flatterie n'avait probablement aucune part; car, l'œuvre royale, à mon sens, pour cette époque, était empreinte d'une verve et d'une finesse remarquable, retentit dans tous les coins de la salle. Le jeune monarque rayonnait. A la noble fierté qui parut alors sur son visage, à l'enivrement qu'il éprouva, on voyait que ce caractère tout de jet et d'impétuosité était susceptible de grandes choses, et même enclin aux choses bonnes. Malheureusement cette direction n'aurait pas fait le compte de Catherine de Médicis; elle profita, pour la changer, de l'ascendant qu'elle avait sur son fils, et de la malléabilité de son esprit.

Cependant le bruit des applaudissements durait encore, et les congratulations pleuvaient sans pitié sur l'auteur couronné; c'était autour de lui une mélopée d'acclamations, un concert de formules acclamatives une admiration à grand orchestre.

« Dieu! quelle poésie, s'écriait-on de toutes parts!...

— Et quelles rimes?...

— Et quelle sensibilité?...

— Oh! les vers! oh! les beaux vers!...

— En effet, vous n'avez pas tort, messieurs. Pour un souverain, j'avoue qu'ils ne sont pas mal; mais pour un fou, en voici qui sont encore mieux, avouez-le!... »

Tout le monde se retourna vers le grossier personnage qui osait ainsi élever la voix; c'était Brusquet. Mais lui, d'un air joyeux et satisfait, saisissant par les épaules, à l'improviste, le maréchal de Strozzy derrière lequel il s'était posté, lui fit faire subitement volte-face, de manière à ce qu'il présentât le dos au roi.

Il n'y eut personne qui ne partît d'un éclat de rire. Le manteau du maréchal était festonné en grande partie de haut en bas avec de longues tranches de lard (nous sommes fâchés de la rudesse de la plaisanterie, mais nous prions le lecteur de croire que nous ne l'inventons pas) volées par Brusquet aux cuisines royales, et que, profitant pour jouer ce tour à son ennemi de la préoccupation générale, il lui avait cousues, *en guise de nœuds d rubans, avec une lardoire* (Brantôme).

« Qu'en dites-vous, messieurs? s'écria-t-il triomphant; avais-je tort tout à l'heure? Voilà-t-il pas de

belles aiguillettes que porte M. le maréchal! Si l'on ne peut pas dire qu'elles soient d'or, au moins m'accorderat-on qu'elles sont blanches comme le plus plus pur argent! En vérité, M. de Strozzy, vous êtes en contravention aux lois somptuaires, qui défendent le luxe des vêtements. »

Chacun resta confondu de la liberté que le roi avait laissé prendre à son fou. Le prince lui-même fut choqué de cette impertinence envers un homme qu'il aimait.

« Brusquet, dit Charles d'un ton sévère, un mot de plus, et je te chasse. »

Le fou s'inclina et se tut.

Au bout d'un instant : « Ah! maître fripon, fit le maréchal, qui n'avait pu s'empêcher de rire comme les autres, je me doutais bien que tu en voulais à mon manteau. Donne-le, je te le donne; seulement va dire à mes gens qu'ils m'en apportent un de rechange, et souviens-toi que tu me paieras celui-ci. »

Cette aventure amusa le roi durant quelques minutes; la cour en rit pendant quelques heures; on en causa dans la ville durant quelques jours; puis elle parut oubliée, ainsi que bon nombre de semblables dont on réjouissait chaque matin Charles IX à son lever; mais M. de Strozzy ne l'oublia pas, lui; et c'est précisément ce dont vous pourrez vous convaincre par le paragraphe qui suit.

§ III.

En 1536, lorsque l'empereur Charles-Quint, alors occupé au siége de Péronne, eut mandé au comte de Nassau que, de par Dieu ou le diable, il lui tînt sa promesse d'aller tout droit à Paris, pour détourner le roi François Ier de ses projets contre l'Italie, ce dernier réunit à la hâte, sous le commandement du connétable de Montmorency et de M. le dauphin, une armée qu'on envoya camper près d'Avignon, dans le but de garantir la Provence.

Un soir, on vit arriver à ce camp un petit homme, beau diseur, et qui se faisait passer pour médecin. Sa supercherie eût été facilement découverte s'il n'eût point usé de quelques précautions; mais il en imagina une qui devait, selon lui, le mettre à l'abri de tout malheur, et remplir convenablement son escarcelle; ce fut de s'adresser au quartier des étrangers. Là, semblable à Figaro, administrant dans les haras de l'Andalousie de *bonnes médecines de cheval aux Auvergnats*, le prétendu médecin guérissait promptement et à jamais toutes les maladies; car, selon la parole énergique de Brantôme, il les envoyait *ad patres, drus comme mouches.*

Par malheur, il fit en très peu de temps une si prodigieuse consommation de Suisses, de reîtres et de lansquenets, qu'on se demanda si l'armée était victime d'une épidémie. Le résultat de la question et des recherches qui la suivirent amena à cette conviction que, si l'on n'avait pas la peste, on avait du moins un de ses disciples, qui ne laissait rien à désirer, comme remplaçant, bien qu'il se vantât de posséder le baume universel. C'est pourquoi, afin d'éprouver si sa recette était aussi infaillible qu'il le prétendait, on condamna Brusquet à être pendu.

Déjà il approchait de l'endroit fatal, et il apercevait, aussi fermes qu'une poutre, tenant chacun, appuyé sur leurs épaules, le bout d'une pique posée en travers, deux énormes lansquenets, d'une taille gigantesque, qui avaient demandé à lui servir d'escorte. Vers le centre de cette barre horizontale se balançait une corde toute neuve, dont il devait deviner immédiatement l'usage. Brusquet se gratta l'oreille, salua très humblement cette potence en chair et en os, à laquelle il allait devoir son exaltation, et promena sa main autour de son cou avec un geste d'une expression effrayante.

Par hasard vint à passer en ce moment, suivi du connétable de Montmorency, le dauphin, depuis Henri II, qui, touché de ses supplications, lui accorda sa grâce et l'attacha comme bouffon à sa personne.

Le soir même, Brusquet, habillé à neuf des pieds à la tête, portait la livrée du dauphin et l'attribut de sa nouvelle dignité, la marotte.

Quelque temps après, lorsque son maître retourna à Paris, Brusquet fut présenté à la cour. Les malices auxquelles il s'étudiait plurent tellement à François Ier, qu'il le mit au nombre de ses valets de chambre et lui accorda la plus grande liberté. Brusquet en abusa parfois, en usa souvent avec sagesse, et si les réponses qu'on lui prête n'étaient point imaginées, il faudrait croire qu'il avait à lui seul plus d'esprit que tout le conseil royal.

Après la mort de François Ier, Brusquet se vit, par l'avénement de Henri II, plus en faveur que jamais. Ce fut alors qu'il demanda et obtint la poste de Paris, emploi qu'il sut très bien cumuler avec sa charge de fou, et qui valait des sommes énormes. Comme il n'y avait pas en ce temps-là de voitures ni de tarif, Brusquet se faisait payer fort cher. C'est par allusion au nombre de ses montures qu'il s'intitulait *capitaine de cent chevaux légers, et je vous assure*, dit un écrivain contemporain, *qu'ils étaient bien légers en toute façon, tant de la graisse dont ils n'étaient guère chargés, que de la vitesse à bien courir.*

Enfin, par un de ces bonheurs dont peu de courtisans peuvent se vanter, Brusquet sut maintenir son crédit sous quatre règnes et devenir immensément riche. Outre plusieurs maisons qu'il possédait dans l'intérieur de Paris et hors des remparts, il avait encore acheté, rue Beaubourg, un hôtel magnifique, propre à contenir, même avec une grande extension, tout son établissement des postes. Sa demeure ressemblait à un logis seigneurial. On y voyait des jardins, de vastes cours environnées d'écuries, des portiques soutenus par des colonnes, et chacun des gens employés à son service y trouvait son logement; mais la principale richesse de Brusquet consistait en une fort belle argenterie. Voici la manière dont il se l'était procurée, sans bourse délier.

Assistant, en sa qualité de fou, à un repas chez le duc d'Albe, à Bruxelles, où il avait suivi le cardinal de Lorraine, il laissa s'écouler très pacifiquement le festin, contribuant même à sa gaîté par des bons mots et des saillies; mais tout à coup, lorsque l'on fut près de finir et que les domestiques voulurent desservir, il prit un bout de la nappe, comme pour aider à l'enlever, l'attacha autour de son corps, et s'élançant sur la table, en s'y roulant, sans crainte des couteaux, il *amassa peu à peu les plats par une telle et si subtile industrie* qu'il s'en revêtit comme d'une armure, et que, lorsqu'il descendit à l'autre bout, il pouvait à peine marcher, tant il était chargé d'argenterie.

Le roi Philippe RIT beaucoup de ce tour, dit l'historien, et le trouva *si bon, si industrieux*, qu'il commanda qu'on laissât sortir l'auteur, *voulant qu'il eût le tout.* Je doute fort que le duc d'Albe, bien que trop adroit courtisan pour laisser voir sa pensée, jugeât la chose aussi plaisante.

Une autre fois, étant entré chez je ne sais plus que

ambassadeur, de je ne sais quelle puissance, il aperçut dans une grande salle de superbes *buyes* ou bassins d'argent, étalés sur des dressoirs en bois odoriférants, selon l'usage des gens riches. Ayant eu beau vanter leur magnificence, exalter la grandeur d'âme des seigneurs qui faisaient toujours des cadeaux à ceux de sa charge qui les venaient visiter, il ne put amener le possesseur de ces objets précieux à lui en offrir quelques-uns. Dépité de cette ténacité et se voyant au bout de ses ruses, il imagina de mettre subitement l'épée à la main, comme si on lui avait fait essuyer un démenti; mais au lieu d'attaquer l'ambassadeur, il se prit à faire voltiger son glaive dans la salle, frappant à tour de bras sur le dressoir, de façon à bosseler et à briser les *buyes*. Quand il eut suffisamment jonché le carreau de morts, plus heureux en cela que don Quichotte livrant bataille aux moulins à vent, il emporta sous son manteau les débris du combat, qui devaient valoir une somme considérable.

Mais malgré sa richesse et peut-être à cause d'elle, Brusquet était extrêmement avare. C'était en l'attaquant par cet endroit aussi faible que sensible que M. de Strozzi avait résolu de se venger de lui. En conséquence, quelques semaines après la matinée dont nous avons parlé plus haut, il se présenta chez Brusquet avec une troupe assez nombreuse de seigneurs, parmi lesquels se trouvait M. de Thoré, Téligny, et surtout un jeune homme d'une mise très recherchée, et auquel tous ses compagnons, ainsi que M. de Strozzi lui-même, montraient une déférence affectée.

Brusquet courut au-devant des visiteurs.

« Ma foi! mon cher maréchal, s'écria-t-il d'un air enjoué, je suis très satisfait de vous voir; j'avais peur que vous ne me pardonnassiez point la perte de votre manteau.

— Comment, maître fou, vous songez encore à cela? Il y a longtemps que c'est hors de ma pensée, à moi. Mettez-vous donc l'âme en repos. Je ne cherche pas même à me venger; vous êtes trop fin pour moi.

— Le fait est, dit Brusquet en se rengorgeant, qu'on ne m'attrape pas facilement; tout bouffon que je suis, mon métier est de tromper les autres.

— Et vous y réussissez à merveille, dit le maréchal, j'en suis la preuve vivante. Mais je voudrais vous parler en secret.

—Volontiers; montons dans mon appartement.

— Avec plaisir. Ces messieurs n'ont qu'à nous attendre ici. »

A peine eurent-il disparu que le jeune homme auquel M. de Strozzi avait paru marquer du respect, se dépouillant en un clin d'œil de l'habit doré qui le couvrait, s'arma de pinces, de fausses-clefs et d'un croc que lui fournirent les domestiques du maréchal, qui tenaient ces objets cachés sous leurs manteaux, et, s'esquivant adroitement de la salle, courut forcer avec une incroyable promptitude et avec une habileté que justifiait de reste la réputation dont il jouissait, du meilleur serrurier de Paris, la porte de la chambre où maître Brusquet tenait renfermée son argenterie.

Cette porte ouverte, ce fut pour lui et pour ceux qui l'accompagnaient un bien singulier spectacle. L'épargne même du roi ne contenait pas autant de richesses ni de vaisselle. Il est vrai que celle-ci était en partie brisée ou bosselée, grâce à la singulière méthode par laquelle son maître se l'était appropriée; mais sa valeur intrinsèque ne lui en restait pas moins.

En un tour de main, une douzaine de dressoirs furent mis à nu, ce qu'ils supportaient caché sous la cape des gens de M. de Strozzy, la porte du retrait fermée comme si elle n'eût jamais été ouverte, et le maître des œuvres en fer du roi redevint grand seigneur comme devant.

Quand Brusquet sortit de la chambre où il causait, il ne s'aperçut de rien.

« Eh bien! voilà qui est convenu, lui dit le maréchal en s'en allant, mon cher Brusquet; vous m'enverrez de quoi couvrir deux tables de vaisselle d'argent, car je veux fêter mon parent et donner une fête magnifique.

— Enchanté, maréchal, répondit le fou, de pouvoir vous être bon à quelque chose. Si vous voulez me laisser vos gens, je vais leur confier ce que vous me demandez.

— Oh! non, je le recevrai plus tard. J'emmène la plupart de mes gens au Louvre, le reste accompagnera mon parent jusqu'à la maison; car je ne puis le produire à la cour jusqu'à ce qu'il ait été officiellement présenté. J'espère que cela aura lieu ce soir.

— Tant mieux, j'irai assister à la cérémonie. En attendant je vais me rendre au lever. Nous partons ensemble, si vous voulez. »

Et toute la société se mit en marche, riant à gorge déployée de voir que Brusquet ne se doutait pas de la moindre supercherie.

Le soir ce fut bien autre chose vraiment!

§ IV.

Jamais réception royale n'avait été plus brillante. La nouvelle de l'accommodement des troubles survenus entre la France et le Saint-Siége pour la préséance que n'avait pas voulu céder à notre ambassadeur, au concile de Trente, le chargé d'affaires espagnol, réjouissait le roi et les partisans de la paix. Enfin la reine, qui depuis la bataille de Dreux se croyait à jamais débarrassée des calvinistes, se reposait volontiers des soucis du gouvernement, dans l'enivrement des ballets, dont elle inventait tous les jours quelques-uns. Donc, il y avait foule dans la chambre à coucher du jeune monarque, foule rieuse, ayant encore le festin, qu'elle ne faisait que de quitter, sur les lèvres; foule disposée à s'emparer de toutes les occasions de rire, et à se moquer d'elle-même plutôt que de rester grave.

« Ma foi! mon ami Jodelle, dit tout à coup Charles IX, comme vous voilà triste aujourd'hui! Est-ce que votre femme vous aurait battu de nouveau. On dit que cela lui arrive quelquefois.

— Ah! Sire, ce sont de mauvaises langues qui sèment ces bruits.

— Mais ce sont des langues qui parlent vrai; et vous, monsieur de Ronsard, qu'avez-vous? et vous, maître Baïf? et vous aussi, Garnier?... Tubleu! vous êtes sombres, tous, comme des gens qui reviendraient de l'autre monde! Avez-vous donc laissé votre gaîté au fond du verre?

— Sire, répondit Baïf, que Votre Majesté me pardonne de la contredire. Nous ne sommes pas moins joyeux qu'à l'ordinaire; c'est elle qui l'est davantage.

— Vous croyez? eh bien! c'est possible! Depuis le meurtre de mon cousin de Guise par ce scélérat de Poltrot jusqu'à ce jour, je ne faisais que pleurer; aujourd'hui, vive le contentement! Savez-vous que j'ai tué trois chevreuils à la chasse ce matin! Amyot, que dites-vous de madame de Montpensier? Trouvez-vous qu'elle ait bien joué son rôle hier, dans la *Sophonisbe* de feu M. de Saint-Gelais?

— Elle a été admirable, Sire, répondit le vieil helléniste; madame de la Roche-sur-Yon, qui était alors madame la maréchale de Montjean, ne le remplit pas mieux

à Blois, aux noces de M. de Cypière et du marquis d'Elbœuf.

— Vrai Dieu! ceci n'est que justice, messieurs; quand, pour l'arrivée des ambassadeurs polonais, on représenta les tragédies de Zany et de Pantalon, avec divertissement d'un ballet composé de seize dames, qui figuraient les seize provinces de France, et qui parurent dans un roc argenté, j'avais déjà remarqué sa bonne grâce, dont n'approchait ni mademoiselle de Villemontois, ni madame de Cursol, ni madame la comtesse d'Usez, ni même votre femme, monsieur de Strozzi, quoique italienne! Ah! je composerai des sonnets à votre louange, madame de Montpensier, et si votre cœur ne s'émeut pas, il faudra qu'il soit plus dur que les pierres, puisqu'elles s'attendrirent aux accents d'Orphée.

— Sire, dit M. de Strozzi, ne vous désolez point par avance; vous réussirez; en attendant je me propose de vous égayer par une tragi-comédie de ma façon.

— Qu'est-ce? fit le roi.

— Une petite vengeance, Sire, d'une insulte à laquelle vous avez assisté. Tenez, voici le héros qui paraît.

— Ah! ah! mon fou!... »

En ce moment Brusquet s'avança dans l'appartement, marchant d'un air piteux, la tristesse sur le visage et portant bas l'oreille. Rien qu'à voir son envie de pleurer, on prenait envie de rire; car tout le monde le détestait. Le roi lui-même aimait à le railler, à l'humilier, comme par compensation, en pouvoir, de son infériorité en malice.

Brusquet était tellement préoccupé qu'il ne fit point attention à l'expression moqueuse qui errait autour de lui sur les lèvres des assistants. Il s'approcha du groupe au milieu duquel pérorait Charles IX, en gesticulant ainsi que ferait un homme qui vient d'éprouver un grand malheur, et en levant les yeux au ciel à la façon de l'héritier d'un vieillard trompé dans son attente de fortune.

« Eh bien! la Sagesse, dit M.de Strozzy en l'arrêtant par le bras, as-tu envoyé à mon hôtel, ce dont nous étions convenus?

— Hélas! monsieur, j'en ai été bien forcément empêché. Pendant mon absence, des voleurs se sont introduits dans ma maison et m'ont dérobé pour plus de trois mille écus de vaisselle!... Ce sont des hérétiques qui ont fait le coup.

— Sans doute. De vrais chrétiens n'auraient pas osé s'attaquer à l'argenterie de l'Eglise; car je me souviens que les plus belles de tes *buyes*, tu les avais toi-même enlevés, je ne sais plus trop comment, mais sans payer à coup sûr, au nonce du pape et au cardinal de Lorraine!

— Ah! ne vous moquez pas, monsieur de Strozzi; c'est ma ruine, ce vol que je viens d'essuyer. Trois mille écus de perte!...

— Me moquer, mon pauvre la Folie, dit ironiquement le maréchal, à Dieu ne plaise!... Chacun ici partagera ta douleur, et moi plus que tout autre; car ma demande semble t'avoir porté malheur.

— Ah! te voilà, Brusquet, fit le roi; est-ce que ta femme vient d'échapper à une maladie mortelle, que tu sembles ainsi affligé?...

— Hélas, non! mon bon Sire. Plût au diable que ma femme fût avec lui, je ne m'en inquiéterais guère! Mais c'est ma bourse!... Ah! Sire, ordonnez qu'une enquête soit faite. Je suis larroné, pillé; on m'a ce matin volé la plus belle partie de mon argenterie.

— Ah! ah! ah! reprit le roi, en éclatant de rire. Toi, volé; mon pauvre fou! mais c'est une bénédiction du ciel; c'est la loi du talion. Tu as trompé tant d'honnêtes gens qu'il est bien juste que quelques honnêtes gens te trompent.

— Sire, ne raillez pas mon désespoir. Trois mille écus ne sont pas une légère brèche; et avec les appointements de ma charge je ne pourrai jamais boucher un pareil trou.

— Trop de richesse est une occasion de pécher, mon ami; cette privation sera favorable à ton salut.

— Ah! Sire, vous me raillez; hélas! je vous en prie à genoux, mandez à votre parlement qu'il ait à réprimer l'audace des malfaiteurs par de terribles sentences, et que l'Hôtel-de-Ville de Paris réponde du préjudice que j'éprouve par suite de la mauvaise garde qu'on fait en votre cité.

— Que pensez-vous de cette demande, monsieur de Strozzi? dit le roi en souriant.

— Qu'elle est inadmissible, Sire; car si la ville de Paris était responsable des vols qui se commettent dans son enceinte, votre trésor et tout l'impôt ne suffiraient pas aux indemnités.

—Tu l'entends, Brusquet; voilà ta sentence par arbitre.

— Le maréchal de Strozzi en parle bien à son aise, dit le fou, mais s'il était lui-même victime d'un tel méfait, il ne tiendrait pas ce langage. Et puis, Sire, M. le maréchal a une vieille rancune contre moi; il se souvient encore de son manteau. Vous voyez donc bien, Sire, que ce n'est pas là un juge; c'est un ennemi qui se venge.

— Tu as peut-être raison, fit Charles IX; mais tu tenais donc bien à cette vaisselle?

— Si j'y tenais! J'en aurais volontiers sacrifié la moiti pour garder l'autre...

— Prends garde. Si les voleurs allaient te prendre au mot!...

— Hélas! je ne demanderais pas mieux.

— Je n'en crois rien, dit M. de Strozzi; mais de bon gré ou de force, il faudra bien que tu y consentes, Brusquet; car c'est moi qui suis le voleur.

— Ah! je comprends. C'est une abominable vengeance que vous m'avez tendue là. Pendant que nous causions dans mon cabinet, vos gens ont ouvert mon retrait à l'argenterie.

— Bien deviné, répliqua le maréchal; seulement il fallait t'en douter d'avance; tu ne perdrais pas quinze cents écus.

— Quinze cents écus! fit Brusquet abîmé dans sa douleur. Ah! mon bon monsieur de Strozzi, c'est beaucoup trop. Votre manteau n'en valait que cinq cents, lui!

— Ne pleure pas, pauvre bouffon; je me contenterai de pareille somme.

— Oui, mais je ne m'en contenterai pas, dit le roi. Il y a assez longtemps que maître Brusquet vole, et je ne vois pas de mal à ce qu'il soit volé un peu. Vous donnerez la moitié de la vaisselle à ceux qui ont fait le coup, maréchal; le reste seulement sera rendu à Brusquet.

— Vos ordres seront suivis, Sire.

— Ah! maréchal, murmura Brusquet avec un soupir, en songeant aux quinze cents écus; je ne me serais pas attendu à cela de votre part.

— Que veux-tu, répondit M. de Strozzi? tu m'avais dérobé un manteau, je te dérobe ton argenterie. C'est un rendu pour un prêté.

— Je m'en vengerai, fit le fou.

— Tu t'exposeras à de nouvelles représailles.

— Peu m'importe; nous verrons qui rira le dernier.

— Soit; en attendant, regarde autour de toi. Tu prêtes à rire à tout le monde. »

De fait, pendant huit jours, chacun tourmenta Brusquet; on le railla de s'être ainsi laissé attraper, lui qui

attrapait les autres, et il fut longtemps inconsolable du tour qu'on lui avait joué; mais son chagrin n'apaisa pas la haine qu'on lui portait. Comme son gendre était huguenot, la populace, qui savait au beau-père beaucoup d'argent, se rua un jour sur sa maison, prétendant que toute la famille était solidaire des mêmes erreurs. En conséquence, l'hôtel de Brusquet fut pillé de fond en comble. Il eut cependant assez de bonheur, au milieu de son infortune, pour s'échapper; mais sans madame de Bouillon, chez laquelle il se retira à Nogent; sans madame Diane de Valentinois, autrement dit Diane de Poitiers, qui le protégea par souvenir du roi Henri II; sans M. de Strozzi enfin, qui se livra pour lui à d'actives démarches auprès de la chambre criminelle, il eût très bien pu, non-seulement être ruiné, mais encore être brûlé vif, ainsi qu'il était advenu, un peu avant en place Maubert, au malheureux Etienne Dolet, pour avoir traduit Platon, qu'on ne trouvait pas chrétien.

ACHILLE JUBINAL.

ÉTUDES D'HISTOIRE NATURELLE.

RÉALITÉS FANTASTIQUES.

TROISIÈME ARTICLE.

Ornithorinques. *Dessin et gravure de* SUZEMILH.

Je vous l'ai dit: le merveilleux plaît à tous, parce que, s'il intéresse le physiologiste, il amuse les autres. Or donc, puisque je l'ai promis, il faut que je vous guide encore quelques heures à travers ces mille merveilles que la nature a semées sur ses pas, sans que vous les ayez aperçues; il faut que je vous montre ces êtres si communs, si fantastiques, et pourtant si peu connus, qui vont à vos yeux changer la face de l'univers et métamor-

phoser le globe que vous habitez, la province qui vous a vu naître, le jardin où vous cultivez vos tulipes, en un monde enchanté où rien n'obéit aux lois ordinaires de la nature, où les animaux, les plantes, et tout ce qui existe, est asservi aux lois puissantes de la magie la plus fantasmagorique. Pour vous je me fais magicien et je vais évoquer des êtres bien plus extraordinaires, bien plus bizarres que tout ce que vous pouvez avoir lu dans les contes de sorciers, de revenants et de loups-garoux, bien plus fantastiques que ces lutins, ces follets et ces possédés dont votre nourrice vous a conté les histoires surprenantes. Vous en verrez qui, après un combat acharné, déposent pour en reprendre d'autres, non leurs armes brisées, mais leurs bras meurtris; d'autres se promener gravement après avoir été décapités. Vous en verrez qui, semblables à l'hydre de la fable, se créent de nouvelles têtes à mesure qu'on les leur coupe; les uns, plus habiles que Protée lui-même, se dérobent au danger par vingt métamorphoses successives; les autres meurent quand les rayons bienfaisants du soleil les frappent de leur influence, et ressuscitent, comme les vampires, lorsque l'orage menace de désoler la terre. Mais n'anticipons pas, et commençons par une excursion dans la Nouvelle-Hollande.

Vous savez que les anciens naturalistes avaient formé une grande classe d'animaux qu'ils appelaient *quadrupèdes* parce que tous avaient quatre pattes; mais les grenouilles, les lézards, les tortues, ont aussi quatre pattes, d'où il résulte qu'ils auraient dû les classer parmi les quadrupèdes, ce qui répugne évidemment à toutes les analogies : car la grenouille se fut trouvée dans la même classe que le cheval, le lézard avec les singes, etc. Ils donnèrent donc le nom de *reptiles* à tous ceux qui, ayant quatre pattes, rampent sur le ventre, ont le corps nu ou couvert d'écailles et font des œufs. La classe des quadrupèdes se trouva bientôt restreinte à ceux qui ont le corps couvert de poils et qui font leurs petits vivants. Il y a cinquante ans que les naturalistes modernes adoptèrent ces deux classes, sous les noms de *quadrupèdes ovipares* et *vivipares*. Vint enfin le célèbre Georges Cuvier, qui rejeta la classe des quadrupèdes vivipares pour la fondre dans une nouvelle division qu'il appela celle des *mammifères*, ou animaux ayant des mamelles pour allaiter leurs petits; la science en est là.

Nous arrivons à présent dans la Nouvelle-Hollande, et nous voilà, près du Port-Jackson, à considérer des animaux jouant sur les ondes et à travers les roseaux d'un marais. De loin nous les prenions pour des loutres, car ils en ont à peu près la couleur et la taille; ainsi qu'elles, ils nagent avec grâce et sillonnent la surface des eaux avec une rapidité surprenante. Mais approchons, et à mesure que nous étudierons ces êtres hétéroclites, nous tomberons de surprise en surprise, car ce sont des ORNITHORINQUES (*Ornithorincus paradoxus*). Leur tête est de qu'ils ont de plus singulier au premier coup d'œil; elle est postérieurement recouverte d'un poil court et lisse; la petitesse des yeux et le manque d'oreilles, ainsi que la forme générale du crâne, lui donnent un peu l'apparence de celle d'une taupe; mais ce crâne se prolonge antérieurement en un véritable bec de canard, long, plat, ayant de même ses bords garnis de petites lames transverses. Dans ce bec se trouvent deux langues : une longue, extensible, hérissée de poils courts et serrés; une courte, épaisse, portant en avant deux petites pointes charnues. A l'entrée de la gorge sont huit dents, deux à chaque mâchoire; mais ces dents sont sans racines, à couronne plate, et composées de petits tubes verticaux.

Le corps de l'ornithorinque est allongé, presque cylindrique ainsi que celui d'un phoque, couvert de poils roussâtres, menus et lisses, terminé par une queue courte, mais aplatie comme celle d'un castor; ses jambes sont courtes; les pieds de celles de devant sont munis d'une membrane qui, non-seulement réunit les doigts, mais dépasse beaucoup les ongles, et il résulte de cette bizarrerie sans exemple que les doigts semblent comme perdus dans une sorte de nageoire. Dans les pieds de derrière la membrane se termine à la racine des ongles; mais ils ont une autre singularité non moins remarquable : ils sont armés, comme les pattes d'un coq, d'un ergot particulier, long, pointu, et que les habitants du pays disent produire une piqûre venimeuse. Vous voyez que cet être ambigu tient à la fois de l'oiseau et du poisson, quoique ce soit un quadrupède. Son classement n'embarrassa nullement nos naturalistes, et ils le placèrent sans hésiter parmi les *mammifères*, sur la considération de ses pieds, de son corps couvert de poils, et de quelques autres caractères. Mais voilà où commence pour eux le fantastique, non pas le fantastique de la nature, mais le fantastique de la science. Ce maudit ornithorinque, hélas! est un *mammifère* qui n'a point de *mamelles*, est un quadrupède *vivipare* qui fait des *œufs!* Et puis travaillez donc quarante ans de votre vie à étudier les sciences pour faire un système! Du reste on connaît aujourd'hui, sous les noms génériques d'*ornithorinques* et d'*échidnés*, cinq ou six espèces d'animaux qui, ainsi que celui dont nous venons de parler, sont des mammifères auxquels on n'a jamais pu trouver de mamelles, et qui pondent des œufs que probablement ils couvent comme les poules et les canards.

Parmi les poissons, il en est un excessivement commun, répandu sur toutes les parties du globe et qui a également fait le désespoir des savants; c'est l'ANGUILLE COMMUNE (*Muræna anguilla*, Lin.); toutes les recherches qu'ils ont faites pour savoir comment elle se multiplie, et si elle fait des œufs ou des petits, ont échoué; on en a disséqué des milliers sans jamais avoir pu trouver dans aucune même l'apparence des sexes. D'où vient donc cet animal que l'on pêche si abondamment dans la mer, dans les rivières et jusque dans les plus petits ruisseaux? Est-ce, comme le disent les crédules pêcheurs, l'enfant d'un hareng ou d'un goujon? cette opinion n'est pas admissible. Mais voilà un fait tout nouveau qui va bien autrement embarrasser les naturalistes; l'an passé, un ingénieur fait creuser un puits artésien dans un village fort éloigné de la mer, ainsi que de toute masse d'eau (étangs ou ruisseaux) assez grande pour nourrir du poisson : les ouvriers creusent à quelques centaines de pieds; puis, parvenus à une énorme profondeur, ils retirent leur ingénieuse sonde. L'eau s'élève en bouillonnant, arrive à la surface du sol, s'élance dans les airs en jet limpide et brillant, et retombe sur la terre sous la forme d'une pluie de petites anguilles. Autrefois on eût crié miracle; l'ingénieur se contenta d'en ramasser cinq à six qu'il mit dans une fiole, et qu'il envoya à Paris à l'Académie des Sciences, où je les ai vues; elles ne diffèrent en rien de nos anguilles communes, à la taille près, qui ne dépasse pas en grosseur un tuyau de plume et en longueur cinq à six pouces. Est-ce que l'anguille serait un enfant de la terre, comme ces animaux fabuleux dont les anciens nous ont raconté les merveilles?

Puisque nous en sommes sur les mystérieux habitants des entrailles de la terre, il faut que je vous en montre un qui donne, ainsi que l'ornithorinque, un démenti à

la science. Transportons-nous dans la Carniole, et, munis de flambeaux résineux, pénétrons dans ces sombres cavernes dont les scintillantes stalactites font l'admiration des minéralogistes. Parvenus au fond de ces humides voûtes, notre marche sera tout à coup arrêtée par une nappe d'eau limpide comme le cristal le plus pur, et le bruit lointain d'une cascade viendra mourir à notre oreille. Tels sont les canaux souterrains par lesquels certains lacs de la Carniole communiquent ensemble. Aucun être vivant ne peut résister à la piquante froidure de ces ondes à jamais privées des douces influences de l'air et de la lumière, excepté le protéus serpent (*Proteus anguinus*, Cuv.) que vous verrez marcher lentement sur les roches du fond, ou quelquefois en sortir et se traîner sur le sable micacé des bords.

Les anciens croyaient à l'existence d'animaux amphibies, c'est-à-dire pouvant également vivre dans le sein des ondes et sur la terre, ayant par conséquent une faculté égale de décomposer l'air et l'eau pour respirer; nos modernes ont nié la possibilité d'une pareille faculté, parce que, ont-ils dit, le poumon est l'organe seul propre à décomposer l'air, et l'appareil des branchies est seul propre à décomposer l'eau. Comme il n'est pas possible qu'un animal ait à la fois des poumons et des branchies, il n'y a pas d'animal amphibie possible.

Or, voilà que vous et moi nous examinons un de ces protéus que nous avons pêché dans une caverne de la Carniole, et la première chose qui nous saute aux yeux, c'est qu'il a des poumons dont il décompose l'air lorsqu'il sort de l'eau et qu'il lui plaît de se faire reptile, et des branchies lui formant trois jolis panaches de chaque côté de la tête, qui lui servent à décomposer l'eau nécessaire à sa respiration toutes les fois qu'il lui plaît de vivre à la manière des poissons. Son corps a dix-huit pouces de longueur et ne dépasse guère la grosseur du doigt; il se termine par une queue plate qui lui sert à la fois de rame et de gouvernail. Son museau est allongé, déprimé, et ses deux mâchoires garnies de dents. Il est aveugle, car son œil excessivement petit est caché sous la peau. Vous admirerez ici la prévoyance de la nature, qui l'a privé d'un organe tout-à-fait inutile tant qu'il sera condamné à vivre dans les ténèbres de ces profondes cavernes; mais elle lui en a donné les germes pour les développer dans le cas où une révolution géologique le rejeterait pour toujours à la surface de la terre. On serait tenté de croire qu'elle a eu les mêmes vues en lui donnant son double organe respiratoire et quatre jambes tellement courtes et petites qu'elles sont à peu près inutiles et qu'il est obligé de ramper à la manière des serpents.

La sirène (*Siren lacertina*, L.), qui habite les marais de la Caroline, ne serait peut-être, si l'on adoptait cette opinion, qu'un protéus modifié par la lumière du jour et par l'élément qu'elle ne peut plus quitter à cause des rayons desséchants du soleil. En effet, elle n'en diffère guère que par ses yeux qui se sont ouverts, mais qui sont restés extrêmement petits, et par ses pattes encore plus oblitérées, car il ne lui reste plus que celles de devant, et si petites qu'elles ne sont pour ainsi dire que rudimentaires. Son corps s'est coloré, comme le sont tous les êtres exposés à la vive lumière du jour, et du blanc pâle il a passé au noirâtre; il a pris de la force, de la vivacité, de la grandeur, et peut, sous ces trois rapports, se comparer à celui d'une anguille de trois pieds de longueur. Mais il lui est resté ses poumons, et ses trois branchies flottent encore librement de chaque côté de la tête. Du reste, je vous donne ceci comme une hypothèse que vous êtes bien le maître de regarder comme aussi fantastique que ces contes de nourrices que je vous ai rappelés plus haut.

Ces deux animaux appartiennent à la famille des reptiles batraciens de Cuvier, famille qui offre les phénomènes de force vitale les plus étranges. Voyons dans les mares et les fossés d'eau limpide des environs de Paris si le hasard ou notre bonne fortune ne nous fournira pas le sujet de quelques observations.

Voici un lézard qui nage avec grâce dans la mare d'Auteuil; son corps est d'un brun clair en dessus et d'un joli rouge en dessous, partout parsemé de petites taches rondes et noires; sa tête est rayée de la même couleur; et le dos du mâle est paré, mais seulement au printemps, d'une belle crête festonnée. C'est la salamandre ponctuée (*Salamandra punctata*, Cuv.) des naturalistes. C'est sur elles que nous allons faire nos expériences. Prenons-la, coupons-lui une patte raz du corps, et jetons-la dans le petit bassin de votre jardin. Huit jours après nous lui trouvons un moignon qui s'est allongé et nous offre déjà une articulation vers son milieu, représentant le coude. Quelques jours après ce moignon a pris des formes mieux modelées et nous reconnaissons aisément le bras et l'avant-bras; il se termine par une sorte d'empâtement élargi que bientôt nous verrons se diviser en doigts, et ces doigts se composeront du même nombre de phalanges que ceux de l'autre main. Enfin, au bout d'un mois, plus ou moins, selon la chaleur de la saison, notre salamandre aura retrouvé sa patte entière, absolument semblable aux autres, sans que rien y manque : muscles, nerfs, veines, artères, os et ligaments, tout est au complet. Voyons si nous épuiserons cette étrange force de reproduction; coupons lui de nouveau cette patte; elle repousse comme la première fois, et aussi souvent que nous le voulons.

Essayons de lui en couper deux à la fois; puis trois, puis toutes les quatre; le phénomène de reproduction a lieu comme si nous ne lui en avions retranché qu'une.

Si nous lui arrachons un œil, l'animal restera borgne, sans doute. Il n'en est rien, voilà ses paupières, dont il abritait du contact de l'air l'affreuse plaie que nous lui avons faite, les voilà qui, sans s'ouvrir, sont peu à peu repoussées du fond de la cavité orbitaire. Elles se gonflent peu à peu et ressemblent bientôt à un gros abcès prêt à s'ouvrir. En effet, par un beau matin, au moment où le soleil en se levant sur l'horizon jette sur la nature son premier rayon créateur, la salamandre, ranimée par une douce chaleur, fait un effort, ouvre ses deux paupières, et tourne vers le père de la fécondation deux yeux aussi brillants l'un que l'autre et réfléchissant tous deux le vif éclat de la lumière du jour.

Puisque les paupières ont protégé la formation miraculeuse de ce nouvel œil, arrachons-le-lui de nouveau; puis avec des ciseaux coupons les paupières. Mais voici la plaie qui se couvre d'une humeur blanche et purulente; cette humeur s'épaissit, devient une membrane protectrice qui bientôt prenant de la force se colore et se métamorphose en paupières. Le phénomène de reproduction n'éprouve plus d'obstacle, et nous n'avons fait que de retarder quelques jours la formation du nouvel œil.

Nos expériences vont s'appliquer sur un organe plus essentiel, sur le cerveau. Dans l'homme, comme dans tous les animaux, le cerveau est la racine des nerfs et le siége de la sensibilité. La moindre lésion de cette partie

délicate est suivie des accidents les plus graves, tels que l'hébêtement, le sommeil léthargique, la paralysie et la mort. Avec un instrument très tranchant, nous allons ouvrir le crâne de notre salamandre. A présent vidons sa cervelle au moyen d'un tout petit cure-oreille, et n'y laissons absolument rien; nous allons voir les accidents dont j'ai parlé plus haut se développer progressivement. Pas du tout. Aussitôt que nous remettons l'animal dans l'eau, il continue à se promener, à manger et à remplir toutes les fonctions de la vie comme s'il ne lui était rien arrivé.

Voilà qui est fort! Puisque nous n'avons pu le tuer ainsi, parbleu! finissons-en tout d'un coup et tranchons-lui la tête. Ma foi! le miracle de saint Denis n'y fait rien. Voilà notre salamandre sans tête qui se promène tranquillement sur la vase du bassin. Seulement sa marche est inquiète, tâtonnante; car on voit qu'elle craint de heurter sa plaie contre les corps environnants, et elle a soin, pour éviter les chocs douloureux, d'aller doucement et de tâtonner avec ses pattes de devant. Toutes les fois qu'elle a besoin de respirer, elle monte à la surface de l'eau et présente à l'air son moignon de cou, absolument comme l'animal entier qui vient y présenter son museau. L'air pénètre dans les poumons par le trou de la trachée, et l'animal regagne le fond. Mais comment mange-t-il? Voilà ce que je serais fort embarrassé de

Salamandre ponctuée. *Dessin et gravure d'*ANDREW, BEST, LELOIR.

vous dire. Probablement que les parcelles de matières organiques, disséminées dans les eaux, pénètrent dans son estomac par le trou de son cou. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle vit très bien en cet état et qu'on en a conservé ainsi pendant plus de trois mois. Mais elles sont mortes par divers accidents résultant de défaut de soins, et l'on ne sait pas si elle se serait formé une nouvelle tête. C'est une expérience facile que vous pouvez reprendre. L'animal s'habitue très bien dans un vase de faïence ou de verre, pourvu qu'il soit d'une certaine grandeur et qu'on ait rigoureusement la précaution de changer son eau tous les deux ou trois jours. Vous verrez avec étonnement que, peu de temps après avoir eu la tête coupée, il connaîtra son vase par cœur au point de ne plus se heurter contre ses parois.

Du reste, plusieurs animaux sont doués d'une force de vitalité presque égale à celle de la salamandre. Les tortues, par exemple, se forment très bien un œil nouveau

quand on leur en a arraché un. Il m'est arrivé de vider entièrement la boîte osseuse formant le crâne d'une tortue grecque (*Testudo græca*, Lin.), et elle a continué à vivre dans mon jardin avec toutes ses habitudes. Seulement ses mouvements n'étaient plus aussi réguliers et sa marche était devenue un peu plus lente. Elle a ainsi vécu pendant six mois et n'a été tuée que par les gelées.

Tortue grecque. *Dessin et gravure d'*ANDREW, BEST, LELOIR.

Lorsque, par une belle soirée d'été, vient à tomber une pluie chaude et douce, vous apercevez à travers le crépuscule un petit être, habitant de votre jardin, sortir de sa retraite inaccessible aux rayons du jour et glisser lentement sur les feuilles de vos fleurs et de vos arbrisseaux. Il porte sur son dos sa maison de nacre, enjolivée de plusieurs cercles en spirales du noir le plus profond et le plus brillant. Il est aveugle, mais sa tête est pourvue de quatre petites cornes ou tentacules d'une sensibilité tellement exquise qu'elles l'avertissent de l'approche des corps, même avant de les toucher. Au moindre choc, à l'attouchement le plus délicat, ces tentacules rentrent dans elles-mêmes comme les doigts d'un gant, puis s'enfoncent dans la tête et disparaissent. La tête elle-même rentre dans sa maison, et l'on n'aperçoit plus de l'animal que sa coquille. Vous reconnaissez l'Escargot livrée ou petit Escargot des arbres (*Helix nemoralis*, Lin.), avec lequel vous avez souvent joué dans votre enfance. Cet être si faible en apparence jouit pourtant d'une puissance de reproduction étonnante.

Saisissons le moment où, marchant sans inquiétude, il allonge en avant ses quatre tentacules, et, avec un bistouri ou un rasoir, tranchons-lui la tête. Aussitôt la douleur lui fait retirer dans sa maison le reste de son corps, et une liqueur baveuse et gluante s'en échappe avec abondance. Cette liqueur se dessèche à l'air et colle assez solidement les bords de la coquille sur la surface du corps où vous l'avez placée. Si vous déposez ainsi l'animal dans un lieu abrité des intempéries de l'air et surtout des rayons desséchants du soleil, il y restera dans une immobilité parfaite pendant quinze ou vingt jours, et il ne tiendra qu'à vous de le croire mort.

Que se passe-t-il de mystérieux dans cette coquille hermétiquement fermée et trahissant le regard avide et curieux de l'observateur? Je ne sais; mais le résultat nous montrera un des phénomènes les plus extraordinaires de la nature, et vous pourrez faire les raisonnements les plus profonds sur les vues impénétrables de la Providence, qui accorde à la plus misérable des créatures, à un vil escargot rampant sur la fange, une puis

sance de faculté miraculeuse, une faveur inouïe qu'elle a refusée à tous les animaux plus parfaits, qu'elle a déniée surtout à l'homme, cet être le plus important de la création. Voici le terme écoulé; le miracle est opéré. Vous apercevez la coquille qui commence à se soulever par un mouvement imperceptible; çà et là jaillissent de petits jets d'une liqueur limpide qui délaie la première et décolle l'escargot du corps sur lequel il était attaché. Voilà l'animal qui soulève sa coquille, et vous l'en voyez sortir avec une tête nouvelle armée de ses quatre tentacules, munie de ses lèvres, de ses mâchoires, et en un mot aussi grande et aussi complète que celle dont vous l'avez privée. Quand on pense à l'importance de l'organe amputé, il faut tomber dans l'admiration d'une telle merveille ou rester un sot toute sa vie, car il n'est pas de sujet qui prête plus à la méditation. L'escargot offre encore dans sa constitution une bizarrerie non moins singulière, celle d'être à la fois mâle et femelle comme une fleur hermaphrodite.

Je vous transporte à présent sur les bords sablonneux de l'Océan. Je ne vous ferai pas remarquer cet horizon qui vous paraît immense quoiqu'il soit borné à deux ou trois lieues, ce ciel azuré se fondant avec le vert bleuâtre des eaux, ces vaisseaux grandissant à mesure qu'ils se rapprochent et paraissant sortir doucement du sein de la mer, enfin ce spectacle admirable si souvent décrit par les poètes; c'est à vos pieds, sur cette grève rocailleuse que le flot vient d'abandonner, que je veux vous faire admirer un drame dans le goût le plus nouveau. Asseyons-nous sur cette roche et ne faisons pas le moindre bruit.

Une huître vient d'être laissée à sec. Surprise et réjouie par le nouvel élément qui la caresse et lui apporte une douce chaleur, elle entr'ouvre les valves de sa coquille, afin de s'en imprégner tout le corps. Un brigand, embusqué dans le voisinage, l'épie, caché derrière une pierre. Il s'approche en marchant de côté et louvoyant, sans néanmoins quitter les yeux de dessus sa victime. Son corps est armé d'une épaisse et dure cuirasse d'un gris verdâtre; il marche sur huit pieds longs et agiles, et il porte en avant deux pinces fortes et menaçantes : c'est le crabe vulgaire (*Cancer mœnas*, Lin.) des naturalistes. Il se jette sur sa proie; mais l'huître, avertie du danger, ferme aussitôt ses deux valves, et le crabe vorace est tout heureux de ne pas y laisser une ou deux de ses pattes velues. Il rôde un instant autour de sa proie qui, renfermée dans sa forteresse inexpugnable, brave en sûreté ses mauvais desseins. Enfin il se retire, et l'huître croit pouvoir sans danger rouvrir sa maison; mais son ennemi se rapproche doucement, sans faire le moindre bruit, et portant dans une pince une petite pierre qu'il a ramassée sur la grève; il a l'adresse de la placer brusquement dans la coquille du mollusque, et quand celui-ci veut la fermer, il ne peut plus et devient une proie facile à dévorer. C'est ce que le crabe se dispose à faire; mais un autre individu sort de la mer et vient le lui disputer, d'où il résulte un combat à outrance des plus curieux. Ces deux animaux s'attaquent d'abord en marchant de côté, et tournant l'un autour de l'autre; ils se heurtent avec les côtés de leur bouclier, et cherchent à se renverser; puis ils se frappent à grands coups avec leurs pattes de devant, et cherchent à se saisir avec leurs pinces. Alors ils ne se lâchent qu'épuisés de fatigue ou de blessures, et le vaincu prend honteusement la fuite.

Notre crabe vainqueur est resté maître du champ de bataille; mais, dans le combat, une de ses pinces a été à moitié brisée. On voit que sa blessure est douloureuse, car il se retire chancelant dans sa retraite humide, et tout son corps est en proie à un frémissement convulsif. Que va-t-il devenir? Sans doute il faut qu'il meure, car la croûte pierreuse qui le recouvre ne se guérit jamais quand elle a été percée ou brisée; la gangrène se mettra bientôt dans les chairs exposées à l'air, et la perte du bras malade entraînera celle du corps, si un chirurgien habile ne lui fait l'amputation. Eh bien! ce sera lui qui sera son chirurgien, et déjà voilà l'opération qui commence. Le crabe agite sa patte blessée avec un mouvement lent; puis ce mouvement augmente progressivement de vitesse, et enfin parvient à une sorte de trémoussement très rapide qui dure une ou deux minutes. Tout à coup la patte se détache à sa première articulation avec le corps, et l'animal est sauvé. Mais comment cette patte s'est-elle détachée? Je n'en sais là-dessus pas plus long que vous, et je vous ai dit tout ce que j'en ai vu. Ainsi que dans la salamandre, il repoussera une autre patte à la place de celle amputée, mais longtemps encore elle restera plus petite que l'autre, et c'est pour cette raison que vous rencontrez si souvent des crabes, des homards et des écrevisses avec cette difformité; car toute la nombreuse famille des crustacés jouit de l'étonnante faculté de reproduire les membres qu'on leur arrache. Ces animaux ne peuvent vivre que dans les eaux vives et courantes, au milieu des racines, des rochers, dans les rivières et la mer. Sans cesse exposés à être entraînés par les eaux, roulés par les vagues, heurtés par les roches ou serrés entre des racines, ils seraient bientôt détruits pièce à pièce, s'ils n'avaient cette puissance de reproduction.

Vous avez vu jusqu'ici des animaux dont les membres repoussent comme les branches d'un arbre que taille la serpette d'un habile jardinier; mais il y a cependant cette prodigieuse différence que les parties séparées de l'animal sont mortes pour jamais, tandis qu'elles vivent dans les végétaux, et que pour devenir des individus entiers et parfaitement semblables à celui qui les portait, ces parties détachées du tronc n'ont besoin que de se trouver dans des circonstances favorables. On fait naître ces circonstances en les plantant dans de la terre et les arrosant; elles prennent bientôt racine, et sont alors ce que les cultivateurs nomment des *boutures*.

Des animaux reprendre de bouture! la chose serait bien bizarre, et cependant cherchons, peut-être en trouverons-nous autour de nous. Voilà votre jardinier qui, en retournant la terre de votre jardin, en tire un long ver de terre (*Lumbricus terrestris*, Lin.). Pour détruire cet animal qu'il croit nuisible à ses cultures, d'un coup de bêche il le coupe en deux, puis il continue son travail. Il croit lui avoir donné la mort, il n'a fait que doubler son existence en dédoublant sa vie; en un mot, d'un seul ver il en a fait deux. Ramassez les tronçons, mettez-les dans un vase rempli de terre humide, et, au bout de quelques jours vous trouverez qu'ils sont devenus deux animaux aussi parfaits que le premier. Les naïdes (*Nais*, Lin.), assez communes dans les eaux dormantes de nos rivières et de nos étangs, ont une force de reproduction plus étonnante que les vers de terre avec lesquels elles ont du reste beaucoup d'analogie. On peut les couper en plusieurs morceaux qui tous formeront en peu de temps autant d'animaux entiers.

Sur les lenticules d'eau qui nagent à la surface de

cette mare, je vais vous montrer l'être le plus extraordinaire que la nature ait produit dans la classe des animaux; c'est l'hydre verte (*Hydra viridis*, Cuv.). Son corps est conique et ressemble à un petit cornet vert; l'ouverture de ce cornet est la bouche, dont les bords sont garnis de filaments qui lui servent de tentacules. Avec une organisation aussi simple, ce polype accomplit cependant toutes les fonctions de l'animalité; il nage, il rampe, il marche même en fixant alternativement ses deux extrémités, comme les sangsues ou les chenilles arpenteuses; il agite ses tentacules et s'en sert pour saisir sa proie qu'il avale et digère à vue d'œil dans la cavité de son corps transparent. Il n'a pas d'yeux, mais cependant il est aisé de s'apercevoir qu'il est sensible à la lumière, car il la recherche. Prenons un de ces animaux, déposons-le dans un vase de verre, rempli d'eau que nous aurons le soin de renouveler de temps en temps, et nous le conserverons pour répéter sur lui quelques-unes des nombreuses expériences qu'ont faites divers naturalistes.

Au bout de quelques jours, nous voyons poindre sur le corps de notre polype, çà et là, de petites végétations qui bientôt lui forment comme des branches. Ce sont ses enfants qui commencent à naître. Attendons quelques jours encore, et ils se détacheront de leur mère pour jouir d'une existence à part. Les hydres, dont nous possédons cinq ou six espèces dans les environs de Paris, n'ont pas d'autre manière de se reproduire naturellement.

Prenons un de nos polypes, et coupons-le en cinq ou six morceaux; chaque fragment reproduira bientôt un animal parfait. Coupons-le, hachons-le en une foule de petites parcelles, et chacune d'elles offrira le même phénomène, tant est puissante chez lui la force de reproduction.

Essayons de retourner un de ces animaux de manière à mettre en dehors l'intérieur de son corps et de mettre la surface extérieure au dedans, absolument comme on retourne un gant ou un bas. Cette nouvelle manière d'être lui est tout-à-fait indifférente; il nage, marche, mange et digère comme si nous ne lui avions rien fait du tout.

Mais en voici deux, un grand et un petit, qui se disputent une proie consistant en un petit ver : l'un l'a saisi par un bout, l'autre par l'autre, et tous deux l'avalent par l'extrémité qu'ils tiennent; ils se rapprochent ainsi l'un de l'autre, et les voilà bouche contre bouche. Que va-t-il arriver? une chose fort simple; c'est que le petit polype, ne voulant pas dégorger la partie du ver qu'il a engloutie, est tout bonnement avalé par l'autre. Mais ne vous inquiétez pas pour lui, car dans l'estomac de son camarade il fera comme Arlequin-Jonas, qui prenait patience dans le ventre de la baleine en mangeant des fritures de goujons. En effet, il continue paisiblement à avaler le ver tout entier; puis, quand il l'a digéré à son aise, il déchire l'estomac du gros polype, en sort, et tous deux se portent aussi bien et sont aussi bons amis que s'il n'était rien arrivé.

Votre jardinier greffe quelquefois vos arbres, voyons si nous ne pourrions pas également greffer nos polypes; nous emploierons pour cela une méthode que les horticulteurs nomment *greffe par approche*. Nous en prenons d'abord un auquel nous faisons avec un bistouri une incision longitudinale dans toute sa longueur, de manière à l'ouvrir comme fait une cuisinière d'un pigeon à la crapaudine. Nous faisons la même opération à un autre polype, puis nous les appliquons l'un contre l'autre; avec deux soies de sanglier nous faisons deux sutures pour maintenir les parties en position, et nous laisserons ainsi les deux animaux dans leur vase pendant quarante-huit heures. Après ce temps, la soudure sera parfaitement opérée; nous retirerons les deux soies, et nous aurons un seul animal de deux qu'ils étaient. Sa forme sera la même que celle d'un polype ordinaire, à cette seule différence que sa bouche et son estomac auront considérablement augmenté de diamètre.

Greffons-le autrement. Nous ne le fendrons pas dans toute sa longueur, mais seulement par sa base, et nous laisserons la bouche intacte. Nous en réunirons deux ainsi préparés, et nous les maintiendrons avec une soie. Deux jours après nous n'aurons qu'un animal, mais muni de deux bouches pour alimenter un unique estomac. Nous pouvons en greffer ainsi trois, quatre et davantage les uns sur les autres pour n'en former qu'un.

Qu'est-ce que c'est donc que l'individualité, le moi, l'égotisme, comme disent les Anglais, dans le ver de terre, les naïs, les polypes et une foule d'autres animaux que les naturalistes ont définis : « êtres vivants, ayant la conscience de leur existence? » Je vais vous le dire, mais bien doucement, car si ces messieurs m'entendaient, ils ne manqueraient pas de crier haro sur moi, et il ne me resterait qu'à me bien tenir. Or, voici ce que c'est : Dans les vers, les naïs, les polypes et une foule d'autres zoophytes, il n'y a point de moi, d'égotisme; partant, point de conscience de leur existence, d'où point d'animalité. — Quoi! ce ne seront plus des animaux? — Hélas! non. — Probablement que ce seront des végétaux? — Pas davantage. — Mais pourtant il faut bien que ce soit quelque chose, et puisque les êtres vivants sont tous ou plantes ou animaux.... — Voilà ce qui m'embarrasse, parce que je ne suis pas académicien; mais si j'étais académicien... — Eh bien! — Voici ce que je dirais :

Pour qu'il y ait animalité, il faut qu'il y ait égotisme et unité de vie; il n'y a égotisme que lorsqu'il y a un centre commun de sensations, et par conséquent des nerfs; il n'y a unité de vie que lorsqu'il y a également centre commun de sensation, ainsi que l'expérience le démontre, car aucun animal pourvu de nerfs ne reprend de bouture; toute partie qui en est séparée meurt sans retour. Ainsi je dirais : Un animal est un être vivant pourvu de la faculté locomotive, ayant un centre commun de sensation et n'ayant qu'une vie unique; je donnerais à la classe qui nous occupe un nom quelconque, celui de *polybion*, (plusieurs vies), par exemple, ou tout autre qui vous plaira; et je dirais : Un polybion est un être vivant, souvent pourvu de la faculté locomotive, manquant de centre commun de sensation, ayant une vie multiple, et l'azote pour base de sa composition chimique. Ce dernier caractère les trancherait net des végétaux, dont la base chimique est le carbone.

Je voudrais bien savoir ce que vous entendez par une vie multiple? Rien n'est aussi aisé à comprendre. Prenons cette naïde : vous voyez que son corps est composé d'un grand nombre d'anneaux qui tous, considérés isolément, sont autant de naïdes pourvues d'une vie particulière, assez complète pour suffire à cet anneau lorsqu'il a été séparé des autres, puisqu'il continue à en jouir et que bientôt après l'amputation, par sa seule puissance il devient un animal entier et complet; il y a donc dans la naïde autant de vies que d'anneaux, dans le ver de terre autant de vies que de tronçons, dans le polype autant de vies que de parties susceptibles de reproduire

Vase de Polypes.

1. Hydre vdrte. — 2. Botrylle. — 3. Pyrosome. — 4-4. Byphores. — 5-5. Actinies. — 9. Pennatule rouge. 7. Concombre de mer. — Actinie pourpre. — Zoanthe. — Lucernaire.

un animal. Donc tous les êtres susceptibles de se reproduire par sections ont la vie multiple, et ne peuvent avoir un *moi*.

Cependant, m'objecterez-vous, l'animal entier va, vient, agit absolument comme s'il n'avait qu'une volonté ? certainement, mais cette simultanéité de mouvement est le résultat mécanique de l'adhérence et de la position relative des parties. Que chacune d'elles accomplisse tous les mouvements partiels dont elle est susceptible, et il en résultera nécessairement un mouvement général tel que vous le voyez. Dans l'Océan, la pennatule rouge (*Pennatula rubra*, Cuv.) vous fournira un exemple des plus curieux de ce mouvement combiné; cet être singulier, lumineux pendant la nuit, appartient à la famille des polypes à polypiers. Son corps commun est charnu, soutenu par un axe pierreux, long, grêle, terminé en pointe mousse, comme la côte d'une longue plume; une partie de sa longueur est garnie de chaque côté d'ailes ou barbes maintenues par des soies raides d'entre lesquelles sortent des polypes à huit bras, tous formant autant d'animaux entiers. Lorsque la pennatule nage dans la mer, c'est par le moyen des polypes qui rament avec leurs tentacules par un mouvement uniforme et simultané. Certes, si chacun d'eux avait une volonté, il serait fort difficile de s'expliquer cette simultanéité de mouvement, car tandis que l'un ramerait à droite, l'autre ramerait à gauche, et les efforts de l'un seraient paralysés par les efforts de l'autre.

Les mollusques nous présentent quelques exemples encore plus remarquables de cette réunion d'animaux paraissant tous obéir à une volonté commune; tels sont les botrylles (*Botryllus*, Cuv.), de la deuxième famille des acéphales sans coquille; leur organisation individuelle a beaucoup de rapport avec celle des ascidies, et leurs branchies forment de même un grand sac que les aliments doivent traverser avant d'arriver à la bouche; leur corps est ovale. Les botrylles sont fixés sur des algues ou autres objets, et réunis au nombre de dix ou douze, comme les rayons d'une étoile; leurs bouches sont aux extrémités extérieures des rayons, et les anus aboutissent à une cavité commune qui est au centre de l'étoile. Quand on irrite une bouche, un animal seul se contracte; si on irrite le centre, ils se contractent tous. Les pyrosomes (*Pyrosoma*, Cuv.) sont encore plus curieux: réunis en très grand nombre, ils forment un grand cylindre creux, ouvert par un bout, fermé par l'autre et nageant dans la mer par les contractions et les dilatations combinées de tous les animaux qui le composent; ceux-ci se terminent en pointe à l'extérieur, en sorte que tout le dehors du tube est hérissé; les bouches sont percées près de ces pointes, et les anus donnent dans la cavité intérieure du tube. Ce ou ces mollusques, car comment appellerons-nous ce cylindre, se trouve également dans la Méditerranée et dans l'Océan. Plusieurs espèces jettent un vif éclat lumineux pendant la nuit, et tous peuvent être divisés comme la pennatule ou plume de mer et les polypes.

Si vous m'objectez que les botrylles et les pyrosomes, ayant une enveloppe commune qui les réunit et communiquant organiquement ensemble, peuvent n'avoir qu'une volonté dont le siége est dans cette enveloppe, je vous montrerai, pour vous convaincre, des animaux qui sont isolés et sans connexion organique les uns avec les autres, quoiqu'ils vivent souvent en société.

Tels sont les biphores (*Thalia*, Brown) si singulièrement organisés qu'il faut que je vous en fasse la description. Ils ont le corps entouré d'un manteau et d'une enveloppe cartilagineuse, formant comme un sac ovale ou cylindrique et ouvert aux deux bouts. Du côté de l'anus, l'ouverture est transverse, large et munie d'une valvule qui permet seulement l'entrée de l'eau et non pas sa sortie. Du côté de la bouche elle est simplement tubuleuse. Des bandes musculaires embrassent le manteau et contractent le corps. Or, voici de quelle étrange manière s'y prend l'animal pour marcher, car il lui manque des organes particuliers pour la locomotion: il fait entrer de l'eau par son ouverture postérieure, et il la fait sortir en la poussant avec force du côté de la bouche, en sorte qu'il est toujours poussé en arrière. Ce que les biphores offrent de plus curieux, c'est que pendant longtemps ils restent unis ensemble comme ils l'étaient dans l'ovaire et nagent ainsi en longues chaînes, où les individus sont disposés dans un ordre symétrique et constant, quoique cet ordre varie selon les espèces. En dirigeant leurs jets d'eau à droite et à gauche, en en modifiant la force, ils peuvent aller à droite, à gauche, vite ou doucement, selon l'impression qu'ils reçoivent des agents extérieurs. Or, si ces animaux avaient une volonté, s'ils n'obéissaient pas mécaniquement aux impressions extérieures, il serait de toute impossibilité qu'ils exécutassent des mouvements simultanés. Il faut en conclure que les naturalistes qui les comparent aux soldats d'un régiment dont toutes les volontés se résument dans la volonté d'un chef qui commande, ou, si l'on veut, dans une volonté unique, sont dans l'erreur; car, je le répète, les biphores n'ont aucune connexion organique les uns avec les autres et les filets qui les réunissent n'ont rien de commun avec eux.

— Puisque vous me faites une distinction de vie simple et de vie multiple, vous me direz sans doute ce que c'est que la vie dans les animaux? — Rien n'est plus facile; c'est tout simplement l'ensemble des phénomènes agissants de leur organisation; c'est une chose tout-à-fait mécanique dont je pourrais vous expliquer tous les ressorts, et ce qui le prouve c'est qu'il en est quelques-uns chez lesquels je suis le maître de faire cesser la vie et de la faire revenir quand je veux et autant de fois que cela me plaît. — Quoi! vous ressusciteriez des morts? — Pourquoi pas? — Je serais curieux de voir cela.

Venez avec moi jusque dans le grenier de votre maison, et regardons par la lucarne si nous ne trouverons pas dans cette eau de pluie restée dans la gouttière l'être étonnant sur lequel nous répéterons les expériences curieuses de Spallanzani. En effet, voici des petits animaux qui nagent avec rapidité en jouant entre eux, ou en cherchant leur proie; nous allons en mettre quelques-uns dans un verre d'eau afin de les observer plus commodément, et pour mieux nous rendre compte de leurs formes délicates nous armerons nos yeux de verres grossissants.

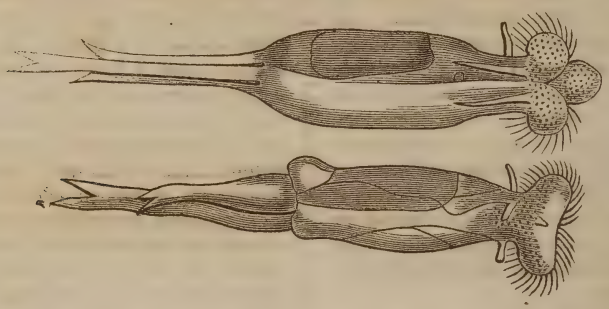
Ce sont des furculaires des toits (*Furcularia tectorum*), plus vulgairement connues sous le nom de rotifères. Leur corps est ovale et gélatineux; on y distingue une bouche, un estomac, un intestin et un anus près de la bouche; en arrière, il se termine par une queue composée d'articulations qui rentrent les unes dans les autres, et qui se prolongent en deux filets; en avant, le corps porte un organe singulier, lobé, à bords dentelés, et dont les dentelures exécutent une vibration successive qui ferait croire que cet organe consiste en une ou plusieurs roues dentées et tournantes; deux proéminences sur le cou portent chacune un point coloré qui est sans doute un œil.

Nous allons tirer ces animaux de l'eau et les placer sur un morceau de papier à lettre à mesure que l'humi-

dité s'évapore, vous les voyez mourir, car ils se trouvent privés du seul élément dans lequel ils peuvent vivre. Bientôt leur corps se dessèche, se déforme et ne présente plus que l'aspect d'un petit morceau de bois sec et désorganisé, n'ayant pas la moindre apparence d'animalité. A cet état la furculaire mêlée à la poussière des toits subit toutes les révolutions de cette même poussière ; elle est roulée avec les morceaux de tuile, balayée par le couvreur, emportée par les vents, etc., etc. Ployons le morceau de papier sur lequel nous avons desséché les nôtres, et serrons-les dans votre secrétaire. Au bout de quinze jours, de trois mois, de deux ou trois ans même, nous le reprendrons et nous verrons ce que tout cela est devenu. Bon, voilà le temps écoulé, et nous retrouvons nos furculaires absolument comme nous les avons laissées; touchons-les avec précaution, car elles sont tellement sèches que la moindre des choses les briserait net. Tenez, voyez, on les casse aussi aisément que des petits bâtons de bois secs.

Il s'agit maintenant de les ressusciter ; exposons-les

Furculaire vue en-dessus.



Furculaire vue en-dessous.

d'abord un instant à la vapeur de l'eau tiède; à mesure que cette vapeur les pénètre, vous les voyez se ramollir et s'enfler comme de petites éponges. Mettons-les dans l'eau: les voilà qui se renflent et reprennent leurs formes primitives. Déjà vous distinguez leur corps ovale, leur queue articulée et leur organe lobé ; une minute après la queue commence à jouer en s'allongeant et se raccourcissant par intervalle; les petites roues dentées de l'organe lobé commencent à tourner, et l'animal semble se réveiller d'un long assoupissement. Il se lève, prend son attitude de vie, nage d'abord lentement, puis avec vivacité; enfin le voilà plein de force et de santé, cherchant avec empressement à satisfaire à tous les besoins de l'animalité. Laissons-le jouir un moment de la vie, puis faisons-le de nouveau redescendre dans la tombe pour l'en retirer toutes les fois et autant de fois que cela nous amusera.

Ne craignez pas que la fréquence de vos expériences lui nuise en rien, car tel est son sort ordinaire. Ces beaux jours de printemps et d'été, qui semblent ranimer la nature et redoubler la vie dans tous les autres êtres existants, sont pour lui des jours de linceul et de mort. Mais lorsque l'éclair et la tempête se promènent dans les airs, lorsque des torrents d'eau se précipitent sur la terre, lorsque la voix sinistre des orages siffle dans les cieux, comme le vampire des cavernes de Fingal, il secoue la poussière du tombeau et vit, jusqu'à ce qu'un rayon du soleil vienne le rejeter entre les bras de la mort,

On croirait que la salamandre aquatique dont nous nous sommes occupés a, comme les rotifères, la singulière faculté de mourir et de ressusciter; car lorsqu'une forte gelée la surprend avant qu'elle ait le temps de s'enfoncer dans la vase, elle reste prise dans un glaçon, passe l'hiver gelée et emprisonnée, puis au printemps revient à la vie. J'en ai conservé une ainsi renfermée dans un glaçon pendant trois ans dans une glacière, et elle paraissait bien portante lorsqu'après ce long terme je la rendis à l'existence et à la liberté. Mais cette mort apparente n'est qu'un engourdissement analogue à celui de tous les reptiles de nos climats et à celui de quelques mammifères. Les fonctions de la vie ne sont qu'assoupies et non détruites.

La plus grande partie des phénomènes de vitalité dont je vous ai entretenu appartient aux mollusques et aux zoophytes, et vous avez sans doute été frappés des formes souvent bizarres, toujours extraordinaires, qu'affectent ces animaux. Chez les zoophytes ces formes sont quelquefois très gracieuses et rappellent de certains fruits. L'oursin commun (*Echinus esculentus*, Lin.) a la forme et la grosseur d'une pomme, mais il est tout couvert de piquants courts, rayés, ordinairement violets, et, à la couleur près, il ressemble assez au fruit hérissé du châtaignier. L'holothurie concombre de mer (*Holothuria frondosa*, Lin.) est brune, longue de plus d'un pied; ses pieds très courts sont distribués en cinq séries qui s'étendent comme des côtes de melon depuis la bouche jusqu'à l'extrémité opposée du corps.

Par une belle matinée d'été, un peu avant le lever du soleil, nous voici tous deux assis sur une de ces roches pittoresques qui s'avancent au milieu des eaux limpides de la Méditerranée. A travers la transparence des ondes, nous découvrons le fond sablonneux à une assez grande distance autour de nous, et pendant que nos yeux épient le poisson aux écailles argentées ou la langouste à la marche rétrograde, le soleil montre son front lumineux à l'horizon. Cette vive lumière, qui vient tout à coup inonder et réjouir la nature, est un signal qui va opérer sur ce fond sablonneux un changement magique de décoration. Il se métamorphose peu à peu en un brillant

tapis d'anémones fleuries, éclatant des couleurs les plus vives et les plus variées. L'amateur de jardin le plus riche en renoncules et en anémones aurait honte de la pauvreté de son parterre s'il le comparait à celui-ci. Parmi ces beaux tapis de fleurs écloses avec les rayons du soleil, je vous ferai remarquer quelques espèces des plus jolies. Voici l'actinie-coriace (*Actinia senilis*, Lin.); sa fleur, portée, comme celle des autres espèces, sur un assez long pédoncule, est large de trois pouces, d'un beau jaune orangé; elle se compose de deux rangs de pétales assez courts et teintés d'un joli cercle rose. A côté, voyez l'actinie pourpre (*Actinia equina*, Lin.), à fleurs plus petites, plus doubles que la précédente; ses pétales plus longs sont d'un joli pourpre tacheté de vert. Ici est l'actinie blanche (*Actinia plumosa*, Cuv.); sa fleur ressemble un peu à un grand œillet de quatre pouces au moins de largeur; ses pétales, d'un blanc éclatant, sont couverts de petites déchiquetures comme ceux du ménianthe trèfle d'eau qui croît dans nos marais. Plus loin sont des zoanthes (*Zoanthus*, Cuv.), qui ne diffèrent des actinies que parce qu'un grand nombre de fleurs sont réunies sur une tige commune et rampante; elles offrent les couleurs les plus variées. Les lucernaires (*Lucernaria*, Cuv.) ont des fleurs singulières, ressemblant à un parasol. Enfin je ne finirais pas si je voulais vous décrire toutes ces brillantes filles d'Amphitrite, ces amantes du soleil, qui ferment leur calice dès que le moindre nuage s'interpose entre elles et lui.

Les fleurs, comme vous savez, sont l'emblème de l'innocence, de la douceur, de tout ce que les vertus du premier âge ont de plus suave. Elles le doivent non-seulement à leur beauté, mais encore à l'innocence de leurs charmes. Étudions celles-ci de plus près, et nous verrons si la naïveté de leurs mœurs répond à l'idée que nous nous en faisons. Des crustacés, des coquillages et des petits poissons, réveillés par les premiers rayons du jour, viennent se jouer au milieu de ces brillantes fleurs. Tout à coup leurs corolles frémissent, les pétales s'agitent, s'allongent, saisissent au passage ces petits animaux, les enlacent, les approchent d'une énorme bouche qui se dilate et les engloutit. Puis ces pétales se contractent et disparaissent; le pédoncule de la fleur se raccourcit, s'enfle, se détache de dessus le sable, et voilà nos prétendues plantes qui rampent, qui marchent en culbutant, qui nagent et quittent cette place pour aller se mettre en embuscade ailleurs.

Ces êtres fantastiques que nous prenions pour des fleurs innocentes sont des animaux voraces qui cachent leur méchanceté sous les apparences les plus brillantes et les plus trompeuses. Dans le monde vous rencontrerez beaucoup d'êtres semblables, mais qui n'appartiennent pas comme ceux-ci aux zoophytes acalèphes. Les actinies ont une force de reproduction qui n'est guère moindre que celle des polypes, et elles se reproduiront également de telle portion de leur corps que vous en détacherez.

Je vous ai montré ces animaux se métamorphosant en fleur en s'allongeant sur un pied en forme de pédoncule et en étendant leurs tentacules qui ressemblent alors à des pétales. Ces changements de forme sont singuliers, mais n'approchent pas de la bizarrerie de ceux d'un autre zoophyte nommé par les naturalistes protée diffluent (*Proteus diffluens*, Rœs.). On ne peut lui assigner aucune figure déterminée; son corps change à chaque instant et prend successivement toute sorte de circonscription, tantôt arrondi et ramassé, puis ovale, cylindrique, carré, et tout à coup il se divise et subdivise en lanières, en lobes, de la manière la plus bizarre. Il échappe ainsi à toute description, et le dessinateur est impuissant pour nous donner l'idée de sa figure toujours changeante.

N'allez pas croire que la puissance des métamorphoses n'appartient qu'aux zoophytes et tout au plus aux insectes, êtres dont l'organisation est si différente de celle des autres animaux vivant communément autour de nous; que ces phénomènes nous intéressent et nous amusent sans cependant nous étonner autant qu'ils le feraient s'ils avaient lieu dans une classe plus élevée.

Souvent, dans votre enfance, vous avez pêché dans les fossés ou les mares une sorte de petit poisson nommé têtard, parce que sa tête, confondue avec son corps, paraît énorme. C'est bien un poisson; car il respire par des branchies composées de petites houppes très nombreuses, attachées à quatre arceaux cartilagineux placés de chaque côté du cou, adhérents à l'os hyoïde, et enveloppées dans une tunique membraneuse recouverte par la peau générale. Son museau est terminé par un petit bec corné, et son corps se prolonge en arrière en une longue queue plate et charnue; son œil est dépourvu de paupières; ses intestins sont très longs, minces, contournés en spirale. Il ne se nourrit que de substances végétales, et ne peut vivre que dans l'eau comme tous les poissons. Ses mœurs sont tout-à-fait innocentes.

Suivons-le quelque temps dans les premières phases de sa vie. Lorsqu'il a atteint une certaine grosseur, il cesse de croître et reste ainsi quelque temps stationnaire. Mais bientôt deux petits appendices se montrent à l'extrémité de son corps, s'allongent rapidement, et nous pouvons reconnaître deux pattes très bien organisées. Pendant quelques jours il ne se manifeste aucun autre changement, si ce n'est que sa queue maigrit et s'oblitère. Ensuite ses couleurs pâlissent et deviennent ternes; sa peau se fend sous sa poitrine, et il en sort deux pattes de devant aussi bien organisées que les deux autres. L'animal est inquiet; il s'agite avec vivacité et se frotte le museau contre les corps durs qui l'environnent. Tout à coup un véritable masque qui lui couvrait la tête se détache, tombe, entraîne avec lui le bec corné, et met à découvert une énorme gueule munie de fortes et grandes mâchoires, et deux yeux garnis d'une triple paupières. Une métamorphose tout aussi étrange se passe à l'intérieur de son corps. Les intestins se raccourcissent et prennent les renflements nécessaires pour former l'estomac et le colon, de manière que d'herbivore qu'il était l'animal devient un vorace carnassier. Les branchies se flétrissent, disparaissent et font place à d'amples poumons. Le têtard cesse de pouvoir respirer dans l'eau dont il se hâte de sortir. Ce n'est plus un poisson, mais une grenouille commune (*Rana esculenta*, Lin.). Quoi qu'en dise le proverbe populaire, les grenouilles ont une queue, mais seulement pendant un jour ou deux après leur métamorphose, après quoi elle est résorbée et disparaît.

Les salamandres, ainsi que les grenouilles et les crapauds, passent à l'état de larve ou têtard avant de devenir des animaux parfaits; mais leurs larves sont plus allongées et ressemblent tellement à un véritable poisson que dans quelques pays on mange comme tels celles de certaines espèces sans se douter que ce sont des salamandres.

Ce qu'il y a de plus singulier dans tous ces changements [illegible] ces sortes de formes, mais bien ceux de

couleurs. Sous ce rapport, le caméléon a une célébrité qui date de la plus haute antiquité, et cependant d'autres lézards jouissent de cette faculté à un plus haut degré que lui. Tels sont, par exemple, le changeant d'Egypte (*Trapelus*, Cuv.), découvert par M. Geoffroy. Ce petit animal a la tête renflée et le corps couvert d'écailles très petites, lisses et sans épines. Le roquet ou anolis des Antilles (*Lacerta bullaris*, Gm.) a le museau court, piqueté de brun, les paupières saillantes, et sous le cou un goître qui s'enfle et devient d'un rouge de cerise quand on l'irrite; sa couleur ordinaire est verdâtre, sa queue ronde, et sa grosseur ne dépasse pas celle de nos petits lézards gris de muraille; enfin tous les anolis.

Le caméléon ordinaire (*Lacerta africana*, Cuv.) est commun en Barbarie, en Égypte et dans le midi de l'Espagne. Il a la peau chagrinée, le corps comprimé et le dos comme tranchant. Il a la tête enflée en forme de capuchon et relevée d'une arête en avant. Sa queue est longue, mince, et il l'entortille autour des branches d'arbres pour se soutenir dans sa marche. Par une conformation particulière de ses yeux, il peut regarder deux objets à la fois et en mouvoir un quand il tient l'autre fixe. Ses mouvements sont très lents; mais il darde avec rapidité sur les mouches et autres petits insectes dont il se nourrit une langue très mince, rétractile et aussi longue que son corps. Il change de couleur, non pas, comme on l'a cru, en se teignant de celle des corps sur lesquels on le place, mais seulement en raison des passions qui l'agitent. Sa couleur ordinaire est le gris brunâtre, passant, quand on le tourmente, au jaune plus ou moins orangé, au rouge et au verdâtre.

BOITARD.

Caméléon. — Anolis des Antilles.

L'ECHELLE DES MISÈRES,

LÉGENDE DRAMATIQUE IMITÉE DE *L'ITALIEN*.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA SOIRÉE LITTÉRAIRE.

Le lieu de la scène est un vaste salon au rez-de-chaussée d'un bel hôtel ; d'amples rideaux de damas cramoisi sont abaissés devant les fenêtres pour intercepter le vent glacé qu'on entend siffler au dehors. Un tapis d'Aubusson aux vives couleurs, bien élastique et bien épais, recouvre le parquet ; des portières de même étoffe que les rideaux tombent devant deux portes qui communiquent avec le reste de l'appartement, tandis que, pour compléter entièrement la défense intérieure contre la rigueur de la saison, un foyer ardent et toujours entretenu brûle dans une magnifique cheminée de marbre blanc. La seule communication, au reste, qu'on aperçoive dans cette pièce élégante et si confortable est une large porte faite d'une glace sans tain donnant dans une galerie vitrée qui est une serre remplie de fleurs dont le parfum embaume l'air tiède de l'appartement.

Dans le milieu de la chambre on voit une table ronde recouverte d'un tapis de velours vert, bordé d'une frange d'or ; sur cette table sont des livres nouveaux, des journaux, des albums, des brochures, une écritoire en véritable laque de la Chine, plusieurs cahiers de papier blanc, et un grand flambeau à six branches recouvert d'un abat-jour.

Dans la partie la plus rapprochée de la cheminée deux femmes sont assises sur un large divan dont les coussins élastiques sont recouverts d'une étoffe turque de couleur brune à fleurons d'or. La plus jeune des deux femmes est mise avec une simplicité recherchée qui indique en elle la maîtresse de la maison ; sa robe verte, d'un pou de soie châtoyant, est d'une forme élégante, mais négligée ; ses cheveux blonds, parfaitement lisses et partagés en bandeau sur son front, sont couverts par un bonnet de blonde si petit et si léger qu'à peine en voit-on le réseau soyeux sous le ruban d'un rose pâle et la petite branche de bruyère rosée qui le garnissent.

L'autre femme est plus âgée et plus parée ; sa robe de velours noir est bordée d'une fourrure précieuse, et sur la tête elle porte un chapeau de velours noir comme sa robe, garni de trois grandes plumes blanches.

La jeune dame à la robe verte était la marquise Athénaïs de Charmois, jeune veuve fort riche.

La dame à la robe de velours noir était la comtesse de Kergarec, sa tante.

Au moment où je vous dis son nom, la comtesse se penchait vers la pendule pour voir l'heure qu'il était, et s'adressant à la marquise :

— A quelle heure avez-vous donné *convocation*, ma belle petite, lui demanda-t-elle ?

LA MARQUISE. A huit heures ; est-il donc beaucoup plus ?

LA COMTESSE. Non vraiment ; mais en vous voyant prête et seule, j'ai doute de l'exactitude des autres.

LA MARQUISE. Devinez qui j'ai invité pour entendre la lecture de notre roman ?

LA COMTESSE. Dites tout de suite, car jamais je ne devine.

LA MARQUISE. Madame de Lormel.

LA COMTESSE. Vous avez bien fait. Madame de Lormel est une femme d'esprit et qui elle-même écrit bien.

LA MARQUISE, *d'un air presque piqué*. Vous trouvez ?

LA COMTESSE. Mais je ne suis pas la seule à dire...

LA MARQUISE. Qu'elle a de l'esprit... Mais qu'elle écrit bien...

LA COMTESSE. Je ne la juge pas simplement d'après moi, mais d'autres ont porté le même arrêt. Un homme surtout, dont le talent est une autorité, M. de Ferrière, en pense beaucoup de bien.

LA MARQUISE, *avec une surprise mêlée de dépit*. M. de Ferrière admire le talent de madame Lormel ! Je ne le croyais pas.

UN VALET DE CHAMBRE, *annonçant*. Monsieur le chevalier de Fargis ; monsieur Raymond.

LE CHEVALIER. Comment, madame, vous êtes encore seule !... Mais il est huit heures et demie !... C'est que nous avons une longue séance, savez-vous, et que...

LE VALET DE CHAMBRE. Madame la baronne de Lormel. M. l'abbé de la Suze...

LA MARQUISE, *allant à la baronne*. Que vous êtes bonne d'être venue par ce froid si rigoureux ! N'êtes-vous pas souffrante ? Approchez-vous donc du feu...

LA BARONNE. Merci !... J'étais un peu enrhumée, et M. de Lormel voulait me retenir, mais j'en savais trop et trop peu pour lui obéir. Je savais qu'on devait lire ce soir ici quelque chose de charmant dont je ne connaissais rien du tout... et je suis venue pour entendre...

LE VALET DE CHAMBRE, *annonçant*. M. de Ferrière, le comte de Surville, M. de Saint-George.

LA MARQUISE. Soyez les bienvenus, messieurs ; vous êtes en retard cependant, et en ma qualité de *présidente* je devrais vous gronder, *au moins !...*

LE COMTE DE SURVILLE. Ce sont nos chevaux, madame, qui sont les coupables ; impossible de les faire avancer ; il fait un temps à se croire au Spitzberg... un brouillard glacé qui pénètre !... Mais quelle ravissante compensation et comme on apprécie tout le charme de ce temple des Muses !

LA MARQUISE. Monsieur de Ferrière, avez-vous eu la complaisance de prévenir notre éditeur ?...

M. DE FERRIÈRE. Il se rendra à vos ordres, madame ; je croyais même le trouver ici.

LA MARQUISE. Ces messieurs sont-ils prêts ?.. j'ai fini mon chapitre... et, comme vous le savez, il termine le premier volume..

LE COMTE DE SURVILLE, RAYMOND et M. DE SAINT-GEORGE, *presqu'à la fois*. Nous sommes prêts.

LA MARQUISE, *à madame de Lormel qui cause avec la comtesse de Kergarec*. C'est que vous ne vous attendez pas à ce que vous allez entendre ! Imaginez-vous que c'est

un roman dont la traduction est faite par huit personnes.

MADAME DE LORMEL, *souriant avec incrédulité.* Huit traducteurs pour un volume!...

LA MARQUISE. Oui; vous verrez comme cette différence de style est bizarre! c'est tout ce qu'on veut aujourd'hui, n'est-ce pas ?

LA BARONNE, *souriant sans répondre à cette dernière phrase, dit seulement* ; Et de quelle littérature est le livre que vous traduisez?

M. DE FERRIÈRE. C'est un roman italien... Ne croyez pas, madame, que ce nombre extraordinaire de traducteurs soit une coutume parmi nous. C'est un ordre de madame la marquise, mais pour cette fois seulement. Nous ne voulons pas essayer de la littérature ainsi en *marqueterie.*

LE CHEVALIER DE FARGIS. Mais ne commençons-nous pas?

LA MARQUISE. J'attends encore notre cher éditeur.

LE VALET DE CHAMBRE, *annonçant.* M. Jalamir.

LA MARQUISE. Ah! monsieur Jalamir, comme vous vous faites attendre!

M. Jalamir est un homme de quarante-cinq à cinquante ans, il est fort élégant, ne parle que de chevaux et de voitures et rappelle tout-à-fait le type du libraire à la mode qui existait en Angleterre, il y a vingt-cinq ans... Il écoute la marquise avec un sourire gracieux et lui baise la main quand elle a fini de parler; du reste, l'homme le plus entendu pour connaître la valeur d'un livre et la fixer ainsi que le moyen de le faire valoir.

M. JALAMIR. Madame, vous m'excuseriez, bien loin de m'accuser, si vous pouviez avoir une idée du temps affreux qu'il fait. Mon cheval s'est abattu trois fois!

LA MARQUISE. Allons, tout est bien puisque vous voilà! (*Elle sonne; un maître-d'hôtel entre portant un plateau d'argent sur lequel sont des coupes de cristal remplies de lait d'amandes et de sirops de fraises et d'ananas; un autre valet le suit avec un plateau chargé de gâteaux de toutes les sortes.*)

M. JALAMIR. Ensuite, pour dire la vérité, j'ai été retenu près d'un livre que je voudrais bien acquérir, mais que l'auteur ne veut pas me vendre... C'est une belle œuvre!

LA MARQUISE. Quel en est l'auteur?

M. JALAMIR. Un jeune Italien fort remarquable...

MADAME DE LORMEL. La lecture! la lecture!

LA MARQUISE. Il est bien tard!

LA COMTESSE. Comment le sauriez-vous, vous qui ne vous couchez qu'à quatre ou cinq heures du matin?

LA BARONNE DE LORMEL, *lui prenant les mains d'un air caressant et bienveillant.* Et moi, moi qui ne suis pas coupable de toutes ces discussions, en serai-je punie?

LE CHEVALIER, *avec sa grosse voix et sa taille épaisse vint se mettre devant la marquise et lui dit :* Madame la marquise, vous serez *contrainte* à lire, prenez-y garde, faites-le de bonne grâce!

M. DE FERRIÈRE, *s'appuyant d'un bras sur le chambranle de la cheminée, se penche vers la marquise et lui parle ainsi, dans une attitude pleine de grâce.* Je vais vous apporter une petite table avec une lampe et son abat-jour; voulez-vous? lui dit-il à demi-voix... J'ai tant d'impatience d'entendre ce morceau!... Vous allez lire, n'est-ce pas?...

LA MARQUISE *lève les yeux sur lui, leurs regards se rencontrent... un seul instant de silence suit la demande de M. de Ferrière... La marquise sourit et rougit, et dit à demi-voix.* Je vais lire tout de suite... (*La petite table est apportée, la lampe est mise, la Marquise a été chercher son manuscrit et elle se dispose à lire : avant de commencer elle dit à la Baronne avec une douce bienveillance qu'elle n'avait pas eue avec elle de la soirée.*) Vous avez désiré connaître quelque partie de notre roman et vous serez mécontente, car vous allez vous trouver au milieu d'une ville insurgée sans savoir les causes et les incidents...

LA BARONNE. Je suis au fait : l'abbé de la Suze m'a initiée à vos mystères. Pardonnez-le-lui; il le fallait bien, d'ailleurs, puisque j'allais connaître la fin, le commencement n'était plus aussi sacré.

LA MARQUISE, *se penchant d'un air d'importance sur l'épaule de sa tante, dit à demi-voix :* Il me semble, ma tante, que M. l'abbé se donne bien de la licence!... car enfin, madame de Lormel ne connaissait pas notre roman!... et d'aller lui raconter.....

LA COMTESSE. Vous êtes une enfant, Athénaïs, et une véritable enfant gâtée, ce qui vaut quatre enfants... Pour peu que la littérature louangeuse s'en mêle, je vous garantis insupportable avant trois mois.

LA MARQUISE *lève les yeux sur sa tante et lui serre la main.* Guidez-moi toujours, vous, ma seconde mère, et je serai ce que vous m'aviez faite... une personne bonne à aimer.

LA COMTESSE, *avec émotion, la baisant au front et sur les yeux.* Allons, voilà qui est bien; lisez, mon amour... et faites que je sois fière de vous!

LA MARQUISE *s'assied et lit.* ***Fragment.*** La ville fut ainsi agitée pendant un assez long temps; la garde civique prit les armes et occupa toutes les rues et le carrefours. L'épouvante fut tellement grande que tous les citoyens prirent la fuite et qu'en peu d'heures les rues furent désertes!... C'était le soir; le ciel était clair et le temps admirablement beau..... Pour cacher l'éclat éblouissant de leurs casques, les gardes civiques les couvrirent d'un drap noir... Les bataillons passaient ainsi le long des murailles grises comme des ombres rapides et silencieuses!... Tout en haut de la rue Saint-Laurent (1), ils commencèrent cependant à se montrer, et des voix menaçantes se firent entendre..... Peu à peu la rumeur s'éleva davantage; on distinguait des cris séditieux, des paroles de mort et de carnage. Ensuite le silence!... et puis de nouveau les cris de révolte allaient frapper le ciel... A mesure que le bruit augmentait de violence, on distingnait des cris effrayants de mort et des secousses comme des coups de canon pour abattre des murailles.

.....Fausta, à moitié vêtue, ouvrit la fenêtre de sa chambre, et se penchant en dehors voulut découvrir si elle apercevrait la cause de cet effroyable tumulte... Derrière Fausta on ne voyait du dehors qu'une obscurité profonde dans la salle où elle était!... Du fond le plus reculé de cette chambre partit alors une voix rude qui cria : *Fermez cette fenêtre!...*

....C'était le baron Frédéric!... Déjà par son ordre la porte d'entrée avait été doublement barricadée, et les barres de fer avaient été posées..... *Fermez cette fenêtre!* repéta-t-il avec cet accent qui suffisait souvent pour faire pâlir la pauvre *Fausta*; mais en ce moment elle ne lui obéit pas et fut sourde à cette voix terrible... Sa timidité de femme disparaissait devant l'intérêt qui l'animait en ce moment!... Au bas de la fenêtre, des hommes couraient précipitamment en disant : Serons-nous arrivés à temps! Mon Dieu... mon Dieu!....

Et Fausta, le cœur serré par un affreux pressentiment, ne pouvait que prier et répéter sans savoir ce qu'elle lui demandait : Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu!...

Et tombant à genoux sur le carreau, elle levait ses mains jointes et ses yeux noirs baignés de larmes au ciel, tandis que ses tresses brunes retombant sur ses joues

(1) La scène est à Florence.

pâles et ses blanches épaules, la rendaient aussi belle que la sainte mère de Dieu; car c'est ainsi qu'elle apparaissait au milieu de cette nuit tout à la fois sombre et lumineuse.

« Voulez-vous fermer cette fenêtre, cria le baron avec un accent encore plus rude!

— Silence! lui dit Fausta, silence! Ils enfoncent une porte... Mon Dieu! ils entrent dans une maison!... ils se battent!... Quelle rumeur... Ah! grand Dieu! »

Et Fausta tomba sans mouvement sur l'appui de son balcon.... De la maison qui faisait face à la sienne, de l'autre côté de la place, et dont les soldats venaient d'enfoncer la porte, une personne venait de se précipiter par la fenêtre!...

L'horreur de cette vue priva Fausta de toute vie pendant quelques instants... mais l'urgence du péril de la victime lui rendit sa force; elle ouvrit les yeux et porta ses regards sur l'infortuné qu'elle croyait ne plus vivre...

L'individu, quel qu'il fût, demeura en effet sans mouvement quelques moments; mais bientôt il se leva et se mit à courir avec rapidité... La place était déserte... tous étaient entrés dans cette maison qui retentissait alors des imprécations les plus terribles... La place était vaste, et la lune n'y donnait qu'à moitié; lorsque la fugitive fut éclairée en entier, Fausta vit que c'était une femme!... Elle était presque nue... ses pieds et ses jambes semblaient sans chaussure, et l'on ne voyait sur ses épaules qu'une seule robe blanche à peine attachée, ainsi que ses cheveux, ses longs cheveux qui, n'étant plus retenus, flottaient autour d'elle comme un long voile noir... Vers le milieu de sa course elle tomba sans mouvement... Fausta fit un cri... Mais tout à coup la fugitive se releva, regarda autour d'elle, et se mettant à courir de nouveau, ce fut vers la maison de Fausta qu'elle se dirigea...

« Oui! oui! lui cria celle-ci... viens près de moi, pauvre femme inconnue, mais persécutée, viens!... Et vous, Frédéric, faites donc ouvrir à cette malheureuse femme!.. Oh! quel cœur d'acier!... Frédéric!...

— Je vous commande de venir et de fermer cette fenêtre! » répondit l'homme dur et méchant.

Et Fausta ne l'écoutait pas... toute son âme était dans ses yeux en voyant accourir cette blanche figure!... Il lui semblait qu'un grand événement était dans cette aventure!.. La femme approchait... enfin elle joignit le perron... monta ses quatre marches et saisissant enfin le lourd marteau de fer, elle frappa avec une violence qui révélait la détresse.

« Oh! mon Dieu! disait Fausta, oh! mon Dieu!... et je n'ai pas la clef... La clef! Frédéric, la clef!.. »

La jeune femme sanglotait au dehors et demandait asile d'une voix entrecoupée; tombée sur les genoux, elle demeurait suspendue par un bras dont la blancheur de marbre se détachait sur le noir du fer de l'anneau auquel la malheureuse s'était attachée.

« Mon Dieu, disait Fausta, prenez pitié d'elle. Frédéric, entendez-vous ses sanglots?... Ah! quel cœur de rocher avez-vous donc!...

— Voulez-vous donc me voir près de vous, madame, dit enfin le baron en s'approchant d'elle et faisant résonner lourdement sur la dalle de pierre le fer de ses éperons. Ah! vous ne vous contentez pas de mes paroles! il me faut vous donner mes ordres moi-même... eh bien! me voici! Je ne veux pas, entendez-vous, que ma porte s'ouvre à cette heure de la nuit!...

— Frédéric! s'écria Fausta, vous ne savez pas quelle peut être cette femme!... La connaissez-vous?... Oh! écoutez sa voix!... Mon Dieu! c'est trop éloigné pour entendre; mais il me semble.....

— Taisez-vous, par l'enfer! s'écria Frédéric en frappant violemment du pied contre les dalles de marbre de la salle! » et il écouta un moment.

« Eh non! de par Dieu! s'écria-t-il de nouveau en se remettant à marcher.., quelle rêverie!... j'ai pu un moment croire que...

— C'était votre fille! s'écria Fausta; oui, oui, votre fille! Vous voyez bien que vous l'avez reconnue, c'est elle!... Si c'était elle en effet... Dieu de miséricorde!... et que vous lui fermiez votre porte!.. Oh! Frédéric!... »

Et Fausta se traînait aux genoux de Frédéric en mouillant ses mains de larmes...

« Qu'importe après tout que ce ne soit pas votre fille; c'est une femme! une femme qui nous réclame!... Frédéric!... écoutez!... (*Un gémissement prolongé se fait entendre au-dessous de la fenêtre.*) Ah!... eh bien! homme de fer!... reconnaissez-vous cette voix?... Je vais la secourir, moi!...

« Ah mon Dieu! donnez-moi des forces!... »

A ces dernières paroles de Fausta, la marquise, dont la voix émue trahissait l'agitation d'auteur se laissa aller sur le dossier de son fauteuil.

— Bravo! bravo!

LA COMTESSE DE KERGAREC, *lui prenant la main.* Ma chère enfant, c'est bien, et très bien!... je ne vous ferai pas un *compliment*, vous le savez.

MADAME DE LORMEL, *avec une grande simplicité.* Madame la marquise, je suis charmée, mais pas du tout étonnée; vous deviez écrire ainsi, avec de l'âme et du naturel. Merci de m'avoir fait entendre ce morceau; je l'aime mieux ainsi qu'après l'épreuve *et même le bon à tirer.*

M. JALAMIR. Quant à moi qui connais l'œuvre depuis longtemps, je ne puis que répéter: *c'est très bien.*

M. DE FERRIÈRE. *Il est debout à demi penché contre la cheminée et lui dit très bas:* Et moi, ne voulez-vous pas que je vous dise que c'est bien! Je crains que vous n'en fassiez tant que vous ne veuillez plus ensuite changer le nom de marquise de Charmois pour celui de comtesse de Ferrière! (*La marquise le regarde sans répondre, mais avec reproche. M. de Ferrière, ému, se penche sur sa main et la lui baise en disant:* Pardon!... *Dans ce moment on entend du côté de la serre, qui donne dans la cour, le bruit d'un orgue accompagnant une voix de femme.*) Grand Dieu! quelle est la malheureuse qui peut être exposée à l'air à cette heure et par le temps qu'il fait?... (*Quelques hommes quittent le salon, et vont dans la serre auprès d'un très grand vasistas qu'ils ouvrent et qui laisse voir une femme d'une taille ordinaire, mais élégante, malgré la simplicité de ses vêtements. Sa tête est couverte d'un chapeau de paille qui contraste d'une manière ridiculement déchirante avec le givre glacé qui reluit sur ses bords.*)

La marquise sonne avec violence, et un valet de chambre paraît. Elle va à lui, et lui dit assez bas: Pourquoi, malgré ma défense, ces *mendiants* entrent-ils dans la cour de mon hôtel!... J'ai donné l'ordre à Schultz de n'en laisser entrer aucun pendant le jour, à plus forte raison la nuit. Quelle heure est-il?

LE DOMESTIQUE. Dix heures et demie, madame.

LA MARQUISE. Voyez un peu! cette femme est une coureuse?... Où vit-on jamais une femme, quelle qu'elle soit, courir les rues à cette heure et par un pareil temps?... Savernin, donnez cinq francs à cette femme, et qu'on la renvoie. Vous direz à Schultz que c'est lui que je renverrai s'il tombe en faute une autre fois. (*Elle rentre dans le salon, mais sans aller du côté de la serre. M. de Ferrière s'y tient comme presque tous les autres hommes; on entend une voix douce, mais*

faible, qui chante les stances d'Othello. L'orgue accompagne dans ce moment; la musique est interrompue par une voix brutale et forte qui ordonne, au nom de madame, *à la pauvre chanteuse de s'éloigner. Ses auditeurs se regardent et regardent ensuite M. de Ferrière.) Celui-ci les comprend, et tout en souriant il leur dit à voix basse :* Elle est jolie... je me ferais une querelle... mais attendez. (*Et mettant une pièce de cinq francs dans une moitié de lettre qu'il déchire, il en fait un petit paquet qu'il remet lui-même par le vasistas à la chanteuse*)... Pauvre femme, lui dit-il avec compassion, en remarquant son pâle et beau visage. Comment pouvez-vous vous exposer ainsi toute seule à cette heure?...

LA CHANTEUSE. Les malheureux aussi malheureux que moi, monsieur, ont du moins cet avantage... ils n'ont rien à redouter!... (*Dans ce moment Savernin lui remet l'aumône de la marquise, à laquelle il ajoute quelque chose de sa bourse.*)

SAVERNIN. Pauvre femme!... attendez, je vais vous aider à recharger votre orgue... Comment vous nommez-vous?

LA CHANTEUSE. Annina.

SAVERNIN. Annina! C'est un gracieux nom... Humph... là... voilà qui est bien!... Savez-vous qu'il est bien lourd ce fardeau!... et jusqu'où allez-vous comme cela?

ANNINA. Par-delà le nouveau pont.

SAVERNIN. Oh! mon Dieu!... à cette heure!... Mais partez donc bien vite!... (*Tandis qu'ils parlent en se disant adieu, une croisée à l'entresol s'ouvre au dessus d'eux... Une jeune fille ayant un visage de bonne humeur, un nez retroussé, de beaux yeux, de jolies mains et un ensemble agréable, avance la tête et appelle.*) St, st, st, st, monsieur Savernin! monsieur Savernin!...

SAVERNIN. Ah! c'est vous, mademoiselle Fanny, que voulez-vous?

MADEMOISELLE FANNY. Tenez, donnez ce châle à cette bonne femme; elle a si froid!... Il n'est pas bien beau, mais il peut encore lui servir... Donnez-le-lui, monsieur Savernin...

SAVERNIN. Comment diable! un châle de poil de lapin!... Mais vous faites des cadeaux de reine, mademoiselle Fanny... Ma foi! vous en avez le cœur!... Eh! madame Anita... Anima!... Eh! écoutez donc! (*Il court après elle la tête nue, malgré le givre qui tombe et le mauvais temps.*)

SCÈNE II.

LE POÈTE.

La soirée s'avançait; dans une rue longue et déserte une femme marchait avec peine, courbée sous un fardeau qui paraissait l'accabler. De temps en temps elle s'arrêtait pour reprendre des forces; alors elle posait son fardeau sur une borne et regardait autour d'elle avec effroi, car la solitude qui l'entourait était entière... Quelques maisons, séparées par de grands terrains couverts de décombres, avaient encore à leurs nombreux étages quelques fenêtres éclairées... mais par degré ces lumières s'éteignaient et l'obscurité totale de la façade de plusieurs maisons indiquait que la nuit s'avançait... La jeune femme frissonnait de froid et de peur! le vent, qui faisait tourbillonner la neige, agitait violemment les réverbères et donnait à leur lueur incertaine une teinte blafarde qui rendait bizarres dans leur forme des objets déjà presque effrayants par l'heure et par le lieu. Dans ce moment, une horloge éloignée fit entendre l'heure... la jeune femme tressaillit... elle avait compté onze coups!..

Cette jeune femme, c'était Annina, celle qui avait chanté le même soir dans la cour de l'hôtel de la marquise de Charmois!... Portant sur son dos l'orgue dont elle joue, elle regagne sa demeure après une pénible journée employée à donner des accents harmonieux en échange de quelques pièces de monnaie que la malheureuse femme rapporte le soir à toute une famille qui attend le moment du retour pour avoir du pain!... Annina est presque morte de fatigue, de froid et de besoin; ses mains engourdies n'ont plus la force de faire jouer son orgue; elle les a envelopées dans le bout du châle que lui a donné Fanny, la jeune femme de chambre de la marquise; et tout en cheminant avec peine en brisant sous ses pieds la terre couverte du givre glacé, elle bénissait la charité de la bonne fille... Tout à coup Annina tressaillit; une large et belle fenêtre s'illumina d'une grande clarté... « Allons, se dit Annina, du courage!... encore cet effort. » Et posant son orgue sur une large pierre, en face de la maison, elle joua cette immortelle musique que le ciel semble avoir laissé échapper... la Dernière Pensée de Weber!...

Elle la joua deux fois, puis elle s'arrêta... alors la fenêtre s'ouvrit et un homme parut; il était jeune et beau, mais d'une physionomie sombre et même triste. De longs cheveux noirs bouclés tombaient sur ses épaules en se séparant de chaque côté de son visage et lui donnaient de la ressemblance avec une des belles figures des tableaux du Titien; il était revêtu d'une redingote brune boutonnée jusqu'au menton. En voyant Annina qui se trouvait entièrement éclairée par la lumière de la lampe de sa chambre et ressortait lumineuse sur le fond sombre de la scène, e jeune homme fit une exclamation de surprise : « Eh! quoi, dit-il, c'est une femme! une femme à cette heure! par ce temps! Oh! oh! mon Dieu! »

Annina demeurait toujours appuyée sur cette pierre dont le froid terrible la pénétrait d'une nouvelle angoisse... la douleur lui arracha une plainte qu'elle ne put retenir. Le jeune homme crut que le silence qu'il gardait en était la cause, et enveloppant une pièce d'argent il la jeta à Annina en lui demandant de jouer encore... Annina reprit l'air où elle l'avait laissé.

LE JEUNE HOMME. Oh! quelle pensée divine devait animer cet homme lorsqu'il laissa sortir de son âme une telle harmonie!..

Il laisse tomber sa tête sur ses deux mains et écoute avec recueillement, tandis qu'Annina joue toujours... Tout à coup la musique est suspendue, le jeune homme relève la tête... il regarde et voit Annina dont les mains engourdies ne peuvent plus tenir la poignée de l'orgue! Elle les approche de sa bouche et cherche à les réchauffer de son souffle...

LE JEUNE HOMME. Malheureuse femme!.. elle est glacée! Quelle nuit! quel temps affreux!.. Pauvre créature!..

Cette dernière parole parvint à l'oreille d'Annina; alors, par un inexprimable sentiment qui n'avait rien de l'orgueil, mais seulement d'une pudeur de femme qui ne voulait pas *faire pitié*, elle reprit aussitôt la suite de l'air de Weber et l'acheva... « Oh! se dit le jeune homme, cette femme m'a compris!.. je lui ai causé de la peine... Cet air de Weber me fait mal maintenant... il me demeure au cœur comme un remords. — Comment pouvez-vous être à cette heure loin de votre maison? dit-il avec douceur à la jeune femme dont la taille élégante l'avait frappé, mais dont il ne pouvait juger le visage, qu'un chapeau cachait entièrement.

ANNINA. Je retourne à la maison maintenant, mon-

sieur; je n'ai pu quitter la ville de bonne heure; c'est aujourd'hui que commence le carnaval, et pour nous autres malheureux, c'est un jour de fatigue, mais aussi un jour plus lucratif que les autres...

La voix d'Annina avait un timbre harmonieux qui fit tressaillir le jeune homme. Il se sentit attiré par cette voix pure qui lui arrivait au travers de la brume glacée qui était dans l'air. «Mon Dieu! se dit-il, que nous sommes injustes envers la Providence! nous nous plaignons de notre sort, nous accusons Dieu souvent de ne pas nous donner du superflu, nous nous disons malheureux enfin!... et pourtant, moi qui suis un de ces êtres injustes envers le Seigneur, que puis-je dire devant cette frêle et jeune créature qui souffre l'air glacé de la nuit pour rapporter une pièce de monnaie de plus à sa famille. Oh! justice des hommes! ils ne la rendent qu'à un tribunal, qui est leur propre cœur!... (*Tandis que le jeune homme se parlait ainsi, Annina cherchait à recharger son lourd fardeau, mais elle ne pouvait seulement le soulever. Ses mains engourdies glissaient sur le cuir humide et glacé des bretelles, et la malheureuse voyait l'heure s'écouler!... et elle se sentait mourir!... Absorbé dans sa rêverie, le jeune homme n'avait pas vu ses efforts impuissants... Il l'aperçut enfin au moment où elle glissait presque inanimée sur la pierre.*) Mon Dieu! vous vous trouvez mal, s'écria-t-il?... (*Mais encore une fois Annina reprit ses forces par un sentiment que le cœur seul comprendra, parce que le cœur seul l'inspire... seulement elle respira longuement et attendit encore avant de reprendre son fardeau.*)

«Je vous remercie doublement monsieur, dit-elle au jeune homme, et de votre don et de votre intérêt, mais de votre intérêt surtout!.. C'est une aumône à laquelle nous sommes peu habitués !.. Je vous remercie, et vous bénis, monsieur!

LE JEUNE HOMME, *à part lui.* Elle m'a béni! (*à Annina.*) Où allez-vous donc dans cette rue? elle conduit dans la campagne, c'est la fin du faubourg... Au-delà vous ne trouverez qu'une plaine déserte et dangereuse peut-être.

ANNINA. Je vais là bas... là... où je vois séparée de toutes les autres une grande et belle maison blanche.

LE JEUNE HOMME. Hélas! ma pauvre enfant, c'est une manufacture. Les gens qu'elle renferme sont hommes d'affaires ou de travail. Les premiers n'aiment guère la musique, et les autres vont au lit de bonne heure.

ANNINA. Mais un peu plus loin, je vois une, deux, trois lumières... Est-ce donc encore une manufacture?

LE JEUNE HOMME, *avec attendrissement.* Non, c'est une maison habitée par une riche famille anglaise où il y a beaucoup d'enfants. Mais il est bien tard! ils se couchent de bonne heure, et puis, vous êtes si faible! votre voix tremble; vous avez besoin de repos.

ANNINA *n'a compris qu'une chose dans la réponse du jeune homme; c'est qu'il y a une maison dans laquelle elle peut encore aller. Elle se soulève et veut partir, mais elle retombe; la rigueur de la saison et la fatigue ont produit sur elle ce que le froid excessif produit sur ses victimes, elle est prise par un engourdissement précurseur de la mort. Cependant elle entend encore, et dit d'une voix faible:* Oui, j'ai besoin de repos!

LE JEUNE HOMME. Où logez-vous?

ANNINA. Au-delà du nouveau pont.

LE JEUNE HOMME. Grand Dieu! une demi-lieue!.. et moi qui vous ai retenue si longtemps!

ANNINA, *qui regardait du côté de la maison de campagne de la famille anglaise, voit disparaître les lumières, et la maison reste dans une totale obscurité.* Ah! s'écria-t-elle, le malheur suit le malheur!.. La dernière étoile d'espérance de ma journée s'est éteinte sans m'avoir secourue! Oh! mon Dieu! mon Dieu!..

LE JEUNE HOMME. Eh bien! puisque l'astre du pauvre s'éteint devant sa misère, ma porte ne lui sera pas fermée. (*On entend le bruit d'une porte qui s'ouvre, et un moment après le jeune homme apparaît sur le seuil de la maison. Il fait signe à Annina d'approcher.*)

ANNINA, *regardant la vive lumière qui sort de la fenêtre ouverte.* Cette lueur me donne courage. Hélas! dans ce pays tout est mensonge, même la compassion. Cependant... oui, cette lumière est un guide qui ne peut me tromper. (*Jetant un regard d'effroi sur la rue déserte que les rafales de vent rendent presque impraticable en ce moment.*) Et j'étais ainsi seule! Quelle nuit, bon Dieu! Quel horrible temps!

Le jeune homme, voyant qu'Annina hésitait encore, sortit et vint à sa rencontre pour soutenir sa marche. Il l'introduisit dans sa maison, dont il referma la porte sur elle. Annina dépose son instrument sur une marche du perron et suit le jeune homme dans une pièce éclairée.

C'était une chambre simple, mais proprement arrangée. Des rideaux blancs à la fenêtre avec une bordure de Perse, un joli papier perse sur lequel on voyait quelques belles gravures, entre autres un portrait du général Bonaparte, d'après David, lorsque Napoléon était commandant en chef de l'armée d'Italie. Le grand homme se révèle tout entier dans ce portrait! Son beau regard s'appuie dans l'avenir et semble lui annoncer tout ce qu'il devait être un jour. — La bataille d'Austerlitz, celle de Marengo, au-dessus de la colonne de la place Vendôme, modelée en bronze, une foule de souvenirs de la France indiquaient que le possesseur de cette chambre prenait un grand intérêt à sa gloire! — Sur une table placée près de la cheminée étaient des livres, des manuscrits, des brochures et des pinceaux. Une guitare andalouse gisait encore sur une chaise et devant un cahier de romances espagnoles. Dans un coin de la chambre s'élevait un trophée de belles armes.

En entrant dans l'appartement, le jeune homme se tourna vers Annina, et lui dit avec une ravissante franchise: — Je me nomme Saint-Yves. Et vous, quel est votre nom? — Il y avait dans la voix jeune et forte du jeune homme quelque chose qui cherchait l'âme.

— Je m'appelle Annina, répondit la jeune femme en souriant, et levant deux yeux brillants de confiance sur le jeune homme.

Annina! c'est un nom bien doux à prononcer... Mais entrez donc; usez de mon hospitalité, et approchez-vous du feu.

ANNINA *s'avança dans la chambre sans crainte et éprouvait même de la confiance. L'air tiède qu'elle respirait ranima ses esprits et lui rendit en même temps toutes ses facultés.* Merci, merci, dit-elle au jeune homme, lorsqu'elle fut entrée dans la chambre... Oh! oui, merci... car vous m'avez sauvé la vie... J'allais mourir quand vous m'avez secourue.

YVES, *ranimant le feu.* Mais qui ne serait pas touché de compassion en voyant une femme exposée à toute la rigueur d'une saison âpre et terrible, une femme seule et presque abandonnée de la nature entière. — Mais ce feu va bien mal, madame Annina, il faut le faire brûler plus vite. (*Il prend un gros cahier dont les feuilles sont recouvertes d'écriture, et le déchirant il en allume le feu.*) Et maintenant, madame Annina, approchez-vous du foyer hospitalier, et ôtez votre chapeau... Tenez, voyez! le voile en est trempé, et la paille du chapeau elle-même doit vous faire beaucoup de mal par son humidité.

Annina, après avoir résisté quelques instans, ôte son

chapeau et demeure devant Yves avec ses cheveux noirs relevés en bandeau sur son front, et entourant un visage qui sans être d'une parfaite régularité, présentait une expression tellement spéciale qu'après l'avoir vu une fois, on le voulait revoir, et jamais on ne l'oubliait. Ce n'était pas une jeune personne, ce n'était pas non plus une femme qui ne fût pas jeune. Son regard était profond et doux, son sourire annonçait de la force et il ne trompait pas. Annina n'était pas une femme ordinaire, Yves le comprit, et ses manières avec elle le lui prouvèrent aussitôt.

YVES, *s'asseyant auprès de la cheminée, mais du côté opposé à Annina.* Voici une étrange aventure, madame Annina! Dites-moi comment il se fait qu'à cette heure vous soyez en route seule et affaiblie par une journée de fatigue.

ANNINA. Rien n'est extraordinaire dans ce que vous appelez *une aventure*. Je suis partie ce matin de la maison, au point du jour, pour récolter le plus possible; la journée a été assez bonne... mais voyant que je n'avais pas atteint le but où je voulais arriver, je me suis laissée aller, comme vous l'avez vu, dans des chemins et des rues inconnues... voilà tout. (*Ses yeux sont baissés, et elle retient avec peine quelques larmes.*) Vous êtes bon, monsieur Yves; pardonnez-moi de pleurer devant vous, mais j'ai du chagrin.

YVES, *vivement.* Qu'avez-vous?.. Mais avant tout, dites-moi pourquoi vous me croyez bon?

ANNINA. Parce qu'une voix me le dit au cœur.

YVES, *secouant lentement la tête.* Je ne crois pas à ces voix occultes qui révèlent tout un caractère en un regard. Ainsi donc, je me ris des voix sympathiques comme on les appelle... Je les ai tant vu mentir!...

ANNINA, *souriant.* Vous vous mentez à vous-même en ce moment, monsieur Yves... Pourquoi m'avez vous recueillie ainsi sur la voie publique, moi, pauvre femme mendiante et inconnue?

YVES. Je l'ai fait parce que je vous voyais souffrir... Je crois aussi, moi, que vous êtes bonne... mais, ne le fussiez-vous pas, vous êtes une créature humaine, et cela suffit pour moi. (*Annina sourit sans répondre. Yves, jetant dans le feu du bois qu'il casse en petits morceaux pour le rendre plus brillant, et paraissant rêver sur un sujet grave*). Passez-moi du bois, Annina; ce feu ne va pas, et vous avez froid... Ah!.. une pensée!.. la bouilloire au feu, et dans cinq minutes une tasse de thé bien parfumé, bien chaud, vous donnera des forces pour le retour.

ANNINA. Et vous ne voulez pas que je dise que vous êtes bon! *très bon même!..* Monsieur Yves il est des preuves qui ne peuvent être récusées dès qu'elles s'offrent à nous...

YVES, *fronçant le sourcil, et passant à plusieurs reprises la main sur son front.* Bath!.. rêveries que tout cela!.. faisons notre thé... Ce que je juge, moi, c'est que vous êtes infiniment bonne pour juger ainsi les autres sur une action toute simple, et puis vous êtes paisible quoique pauvre, cela fait beaucoup.

ANNINA, *avec émotion.* Paisible, monsieur!.. paisible! quand je vais trouver en rentrant une mère au milieu de ses six enfants endormis, et que je ne pourrai pas lui dire: J'ai trouvé pour toi et tes six enfants un nouvel asile!...

YVES, *la regardant avec une curiosité mêlée d'intérêt.* Comment? que dites-vous?

ANNINA, *se levant.* Oh! rien du tout, monsieur; seulement je n'ai pas été maîtresse de moi lorsque vous m'avez dit que j'étais paisible!.. Ah! croyez donc que le malheur, quelque profond, caché qu'il soit, a toujours une force inconnue!.. Quelle paix, grand Dieu! que celle d'une âme pleine de tribulations!

YVES, *avec un sourire amer.* Ah! ah!... que vous êtes simple, Annina, de vous affliger encore de quelque chose! Il faut se rire au contraire des maux que la destinée nous envoie. Faites le, et vous vous en trouverez mieux.

ANNINA, *baissant ses yeux gonflés de larmes.* Mais qu'ai-je fait au ciel pour que tous les maux tombent sur ma tête, soit pour moi, soit relativement?

YVES, *remarquant enfin la douleur profonde d'Annina.* Pardonnez-moi! pardonnez-moi!... Je vous ai affligée et vous souffrez! Je vous ai mis une nouvelle douleur au cœur; car, je vous le répète, la pitié mal exprimée est une offense!... Ce n'est pas pour cela que je vous ai ouvert ma porte, et que je vous ai offert l'hospitalité qu'un pauvre jeune homme peut donner à un de ses semblables... Pardonnez-moi si je vous ai offensée, je ne voulais pas le faire... croyez-le bien!

ANNINA. J'en suis sûre.

YVES. *Tandis qu'il parlait il avait fait du thé, il en verse une tasse à Annina.* Maintenant, Annina, il faut me dire quelle est la cause de votre désespoir, car en vous regardant avec attention dans ce moment, j'ai vu le désespoir en vous. (*Il lui prend la main dans les siennes.*) Oh! vous êtes encore glacée!.. ce froid n'est pas celui du vent de bise... C'est la contre-partie du feu qui brûle le cœur et le cerveau!...

ANNINA. Vous vous trompez, monsieur Yves; j'ai à la vérité beaucoup de chagrin... mais non pas du désespoir. C'est un degré de malheur que je ne connaîtrai jamais; ma confiance en Dieu me le défend. Ce serait me révolter contre sa volonté; puisqu'il m'envoie une douleur, c'est qu'il lui plaît de me l'imposer!.. Eh bien! je souffre... et je me résigne quand tout espoir est perdu. (*Yves, joignant les mains, regarde Annina en silence.*) Il se fait tard, monsieur Yves, je vais m'en aller. Vous m'avez fait un grand bien. Que Dieu se charge de l'acquitter pour moi!

YVES. Annina, vous ne me quitterez pas sans m'avoir instruit de la cause de vos peines. Vous m'avez dit que vous étiez affligée.

ANNINA. L'ai-je dit, mon Dieu! Sainte Vierge Marie! pardonnez-moi d'aller ainsi publiant l'affliction qu'il vous a plu de m'envoyer!.. (*Elle se lève et se dispose à partir... Mais Yves la retient et la fait rasseoir.*)

YVES. Je suis importun et même indiscret... j'arrache vos secrets de votre cœur!... mais certainement, Annina... oui... (*lentement et la fixant.*) un malheureux vous attend.

ANNINA, *se levant impétueusement.* Où cela?

YVES. Chez vous...

ANNINA. Chez moi!..... (*avec entraînement et fondant en larmes.*) Demain, monsieur Yves, demain, moi et tout ce qui m'entoure, nous n'aurons plus de *chez nous*... on nous chasse!...

YVES. Vous et... votre père?

ANNINA. Je n'ai plus ni père ni mère!...

YVES. C'est donc votre... mari!... et vos enfants? (*Annina secoue la tête en signe négatif.*)

YVES. Qui sont-ils donc?

ANNINA. Des amis: une mère et ses six enfants. Le père fut riche; il mourut laissant des affaires en désordre; les gens de loi firent le reste. La mère au désespoir se vit abandonner de tous!.. et pourtant elle est bonne!... c'est une femme selon Dieu!... mais non pas selon le monde. Les amis qu'elle avait obligés la méconnurent et plusieurs d'entre eux furent jusqu'à lui nier l'argent qu'ils lui devaient et dont la bonne foi était le seul titre!.. Pauvre femme!.. quelle affliction que la sienne!..

qu'elles sont brûlantes les larmes qui coulent sur la tête d'enfants chéris qui vous demandent du pain!.. et les pauvres petites créatures étaient toutes si jeunes qu'elles ne pouvaient lui être encore d'aucune utilité!.. Ce fut alors que je ne trouvai près d'eux... j'avais connu la mère dans des temps plus heureux... elle avait été bonne et bonne pour moi... Je les recueillis tous dans ma demeure; j'y étais seule et je gagnais doucement ma vie... Je dis à la mère : Venez et partagez avec les vôtres mon asile et mon pain!.. Jusqu'à présent Dieu avait regardé en bonté notre alliance; mais depuis quelques mois la maladie est venue visiter notre pauvre demeure et le malheur est devenu notre hôte. J'ai été retenue au lit par les suites d'une chute que je fis l'hiver dernier par un temps glacé comme celui d'aujourd'hui; Elisabeth eut la fièvre; tout cela nous retarda, elle dans son travail, moi dans le mien. Nous devons deux termes à notre propriétaire; il est sans pitié!.. et demain il nous chasse!!..

YVES. Oh oui! voilà la patience des hommes! Annina, dites-moi où vous demeurez.

ANNINA. Restez en paix, monsieur Yves; le Seigneur nous aidera!.. (*Elle regarde involontairement autour de la chambre.*)

YVES. Je ne suis pas logé splendidement, Annina, mais je puis vous faire beaucoup de bien... Vous me croyez pauvre, Annina!..

ANNINA. Demeurez en paix, vous dis-je, monsieur Yves; je vous répète que le Seigneur nous aidera!

YVES. Annina, je ne suis pas pauvre!

ANNINA, *se levant aussitôt et allant vers Yves; elle pose avec affection sa main sur la belle chevelure du jeune homme.* Enfant, vous voulez me tromper!... pauvre enfant!... oui vous êtes riche en effet, mais de cette bonté, de cette bienveillance pour le pauvre, dont je suis fière pour vous comme si j'étais votre mère!...

YVES, *se levant aussitôt et sans colère, dit froidement à Annina.* Annina, je vous prie de me croire quand je vous *l'affirme* que je suis riche et puis venir à votre aide!

ANNINA, *le regardant avec une sorte de délire.* Eh bien! oui, je vous crois, monsieur Yves; je vous crois!... Sainte Vierge Marie! je le crois.

YVES. Et pourtant je vous le demandais sans violence.

ANNINA. Pardon! pardon! je ne voulais pas non plus vous offenser, moi, vous le savez.

YVES. Où demeurez-vous?

ANNINA. De l'autre côté du pont, n° 140.

YVES. C'est bien!

ANNINA, *regardant Yves avec une expression profondément touchée.* Oh! Providence! ainsi donc cet homme était choisi par toi pour nous sauver!!

YVES. Pourquoi me regarder ainsi? vous me jugez trop bien, Annina. Lorsque vous avez conduit cette mère et ses six enfants à votre maison, n'étiez-vous pas émue, Annina?

ANNINA. Emue!.. oh! oui! et même au point de pleurer!

YVES. Que voulez-vous dire? croyez-vous donc que je ne puisse pas pleurer aussi, moi!

ANNINA, *troublée et craintive.* Vous avez quelque peine, monsieur Yves.

YVES, *revenant à lui.* Ce que j'ai, je l'ignore.

ANNINA, *le regardant avec une affection presque maternelle.* Oh! Vierge sainte!.. Bonne nuit, monsieur Yves.

YVES. Vous partez!... il est donc bien tard!...

ANNINA. Oui sans doute, il est bien tard!...

YVES. Vous partez!... Oh! oui, sans doute, vous avez raison... il est tard!...

ANNINA. Oui, oui, il est tard. Adieu et bonne nuit, monsieur Yves.

YVES. Attendez, Annina, attendez que je vous éclaire. (*Il prend un flambeau et marche devant elle.*)

ANNINA. Merci! bonne nuit!

YVES. Je vous verrai demain matin, avant midi.

Annina s'arrête encore, et joignant les mains elle lève les yeux au ciel et dit: Et cependant je suis encore affligée!...

Elle part; Yves rentre dans sa chambre écoutant encore le bruit de ses pas qu'on distingue sur la terre glacée que ses pieds brisent en marchant; il s'assied et rêve profondément.

Quelle admirable étude que celle d'un cœur comme celui de cette femme! quelle pierre précieuse que cette âme!.. où trouver l'explication d'une telle merveille de la création! Soulager ainsi par son travail, et quel travail! une mère et six enfants! Oh! si l'homme fut réellement fait à l'image de Dieu, c'est dans une telle créature qu'il faut chercher ce modèle; voilà l'émanation de la Divinité et je m'incline devant une telle femme! Du respect, ce n'est pas assez pour elle! c'est de l'adoration! Et comme elle est belle encore... quelle admirable expression sur ce front qui est fait pour être paisible et où les peines prématurées ont imprimé leurs rides. Cette femme pourrait être heureuse et contente avec son travail pour sa seule personne!.. Elle va bravant le froid de la nuit, la rigueur d'une cruelle saison, et tout cela pour donner du pain à des enfants qui ne sont pas les siens... Eh bien! le monde appellerait cela, s'il le savait, de la niaiserie; il se vengerait de l'obligation d'admirer Annina, de la louer, en ridiculisant ce que Dieu fit de plus admirable dans sa munificence: un cœur de femme aimant et charitable; mais de cette charité active et brûlante qui fait trouver de la jouissance à donner. Et voilà Annina!... et tout cela fait en moi un effet si surprenant, que je ne sais ce qui va survenir. Je lui ai dit que j'étais riche!... oui! oh! comme j'aurais voulu l'être en ce moment! Si j'avais été roi, oui je lui aurais dit: *Voilà ma couronne!* (*Il tire sa bourse et compte quelques pièces d'or... Il ouvre son secrétaire et tire encore quelques autres pièces du fond d'un tiroir... il recompte le tout et à chaque fois il fait un mouvement de tête.*) J'ai beau recompter, je ne puis trouver la somme nécessaire; comment pourrai-je donc tenir ma parole!.. (*Il se promène vivement.*) Ah! j'ai trouvé un moyen!... oui; mais aussi!... Eh bien! cœur orgueilleux, que veux-tu? il te déplaisait de vendre ton manuscrit, parce que tu crains pour son sort? Qu'importe après tout qu'il soit anéanti, que l'envie et la méchanceté déchirent ou brûlent ses pages écrites avec le sang de mon cœur... Annina a-t-elle écouté son orgueil? l'angelique créature! lorsqu'elle parcourait les rues désertes de la ville pour recueillir une aumône de plus pour ses orphelins!! Non, non; silence, mon orgueil! Je vais vendre mon manuscrit, et cette bonne action me donnera un doux sommeil, car je puis tout terminer ce soir même. J'entends précisément rentrer M. Jalamir; les piaffements de son cheval me l'annoncent; en effet il chante en montant l'escalier. Heureux homme!.. il connaît seulement le mot chagrin!... Quelle vie est la sienne aussi! une bien heureuse après tout; il ne vit que pour lui et c'est le bon parti. (*Il frappe fortement du pied pour être entendu de M. Jalamir qui est au-dessous de lui.*)

M. JALAMIR, *répondant de chez lui.* Je vais vous rejoindre à l'instant.

YVES. Il se doute peut-être de quelque chose!.. N'im-

porte; il faut qu'il me donne la somme nécessaire, et puis ensuite... qu'il arrive ce que Dieu voudra.

M. JALAMIR. Me voici, que me voulez-vous, mon cher voisin? (*Il est en robe de chambre de velours noir, et coiffé d'un bonnet à la Rabelais.*)

YVES. Monsieur Jalamir, aujourd'hui ce..... 18... à minuit et demi, je vous offre d'acheter mon manuscrit; le voulez-vous?

M. JALAMIR. *stupéfait.* Votre manuscrit!

YVES. Mon manuscrit.

M. JALAMIR, *changeant de ton.* Ah! ah!... Eh bien! il faut vous faire une renommée... Que diable! personne ne sait qui vous êtes; le portier connaît à peine votre nom; vous ne recevez que quelques lettres; jamais de visites; vous ne sortez pas. Quelle vie, bon Dieu! personne n'écrit même contre vous!... il y a enfin un silence complet. Ce n'est pas ce qu'il faut pour mettre un livre à la mode, savez-vous cela?

YVES, *pendant le discours de M. Jalamir, se tient les bras croisés devant lui et ne lui répond rien. Lorsqu'il a fini il lui dit froidement:* Monsieur Jalamir, voulez-vous acheter mon manuscrit, oui ou non?

M. JALAMIR. Sans doute, sans doute... mais enfin il faut voir ce qu'il est, et puis nous dirons notre avis.

YVES. Très bien; puisqu'il en est ainsi je vais écrire à M.*** Dès le matin, on lui portera mon billet et le manuscrit et l'on me rapportera l'argent qu'il m'a offert plusieurs fois; bonsoir, monsieur Jalamir. (*Il prend le bougeoir de M. Jalamir et le lui remet.*)

M. JALAMIR. Mais un moment donc! quel diable d'homme êtes-vous donc! vous êtes comme du salpêtre, on ne peut raisonner avec vous... Je le prends, votre manuscrit, je le prends et je le veux; je le prends aux mêmes conditions que M.*** et même au-delà si cela est nécessaire...

YVES. J'ai besoin d'argent tout de suite.

M. JALAMIR. A l'instant, si vous le voulez.

YVES. A présent non, mais demain avant dix heures.

M. JALAMIR. C'est entendu... (*Il lui donne la main.*) Allons, c'est marché fait. Donnez-moi votre manuscrit, ou bien attendez, je le vais prendre.

YVES. Mais vous ne savez pas où il est.

M. JALAMIR. Si fait, si fait... est-ce que je ne sais pas tout, moi!... (*Il prend le manuscrit qui est entre les masses de papier sur la table, et le roule précipitamment.*)

YVES. Laissez-moi donc revoir...

M. JALAMIR. Je suis pressé, et n'ai pas le temps; bonne nuit, mon cher voisin; nous voici *mariés* ensemble maintenant. Adieu. (*Il sort en chantant.*)

YVES. Quel homme!... Voilà cependant ce qu'on appelle être heureux!... Heureux!... qui donc me donnera le moyen de parvenir à l'être, moi!.. Cette femme... cette Annina... comme elle doit être heureuse elle!... elle a des moments pénibles, c'est vrai; mais que de félicité lorsque ces êtres qu'elle a rendus à la vie se pressent autour d'elle... Demain j'aurai aussi un moment de bonheur!.. je les sauverai aussi, moi!.. La tête me fait mal!.. mais pourquoi ne me couché-je pas!.. (*Il se couche et éteint sa lampe. Obscurité complète.*) Eh bien! que m'arrive-t-il maintenant? des masques qui pleurent!... que voulez-vous!.. heureusement?... je l'ai vendu... Mais il ne me restera plus d'espoir pour la fin de l'hiver!... que me reste-t-il!... *rien*!... et bien *rien*!... Ces grondements me font mal!.. Est-ce donc ainsi que ma conscience me félicite d'une bonne action!... Oui, oui, je l'ai fait, et je le recommencerais si cela était à faire. Je le recommencerais mille fois!... Je n'ai que mon talent pour nourrir des malheureux qui le sont plus encore que moi, puisqu'ils manquent de tout, et qu'ils n'ont pas, comme je l'ai, une ressource dans ma plume et mon imagination! Nous devrions, comme je l'ai entendu dire à Alfred de Vigny, établir un jury qui récompense celui qui aurait le plus de talent... le faire riche... Alors cet homme, élu par le monde comme il le fut par Dieu à sa naissance, pourrait à son tour distribuer le bonheur!... De l'or!... de l'or!... voilà le mot qui est dans toutes les bouches, la chose qui est dans toutes les pensées... Ignoble chose en effet... mais au fait que chacun veut et cherche à acquérir pour satisfaire ses passions, quelles qu'elles soient!... De l'or!... de l'or!.. oui de l'or!... (*Il s'endort pendant quelques instants tout à coup il s'éveille et pousse un cri!*) Annina!... Annina!.. Eh bien! qu'est-il donc arrivé?... Je ne sais, mais il me semble que je vois du sang, du fer... une femme!... quel rêve!... (*Il se lève et rallume sa lampe.*) Oh! je suis mieux!... mais en vérité il faut que cette histoire racontée par cette femme m'ait fait une impression bien profonde pour m'avoir tant agité... Cette famille demandant du pain!.. cette femme leur seul soutien!... et moi, moi misérable, arrivant pour leur donner un secours dont j'aurais besoin moi-même!... Mais la ressource est dans ma main! Ce que je fis hier, je le ferai demain, et les lignes que je tracerai désormais auront plus de charmes pour moi, car je me dirai: Elles serviront à sauver un plus malheureux que moi!

SCÈNE III.

LA PAUVRE FEMME.

Le jour était déjà avancé; dans une maison de pauvre apparence, située dans un lieu presque désert, hors la ville, au-delà du nouveau pont, et portant le n° 140, on voyait une grande activité. Le jour des mouvements de déménagement, le quinze du mois de janvier de l'année 18.... était arrivé. Dans cette maison, au cinquième étage, se trouvait un objet digne de grande pitié... la famille protégée par Annina. Un escalier noir et étroit conduisait aux différents étages de cette maison... A mesure qu'on le montait, on entendait une femme chanter avec une voix fraîche et pure le chant de Ruth, appelé *le chant des moissonneurs.*

LES MOISSONNEURS.

Quelle abondance, et que de gerbes!
Le maître est riche, et ses greniers
Donnent du pain au moissonneur.

RUTH.

Dès le matin je vais glanant,
Et je n'ai pas même un seul grain!
Laissez tomber de vos faucilles
Pour la glaneuse quelque épi.

La voix qui faisait entendre ce chant était celle d'une femme habituellement joyeuse et franchement gaie, on le voyait, lorsque le malheur ne brisait pas sa voix par des sanglots. En suivant l'escalier, le son de cette voix conduisait au cinquième étage, à une grande chambre dans laquelle la plus profonde misère semblait avoir établi sa demeure. Sur ses murailles, seulement reblanchies à la chaux, on ne remarquait aucun ornement, si ce n'est une image de saint Antoine de Padoue attachée avec quatre épingles, une très grande table le long des fenêtres; quelques coffres de bois ouverts, paraissaient remplis de plusieurs objets de peu de valeur. Sur la table

sont deux chandeliers de cuivre clairs et luisants de propreté. Dans cette chambre on ne voit ni rideaux, ni miroir, ni cheminée, ni même de feu dans un réchaud. Assise sur un méchant escabeau, une femme, de trente-six ans à peu près, tient devant elle une petite fille de cinq ans dont elle peigne les cheveux; la figure de la mère a de la ressemblance avec les madones d'Andréa-del-Sarto; visage rond et exprimant la force dans des traits réguliers et un ensemble parfaitement harmonieux; l'expression de la figure est bienveillante et ne donne même pas l'idée du malheur qui pèse sur ce cœur de mère entourée de six enfants manquant de tout!

En entendant ainsi chanter cette mère affligée qui faisait entendre des sons joyeux à ses enfants pour leur dérober ses larmes, on sentait son cœur se briser devant un tel courage. La petite fille de cinq ans, jolie brune, fraîche et rieuse, était devant la mère qui peignait ses cheveux bruns bouclés. Un rayon de soleil tombait en ce moment sur le groupe et éclaira particulièrement l'enfant, qui montrait en souriant deux rangées de petites dents blanches et égales comme deux files de perles. Sur une table, une jeune fille de dix ans, les jambes croisées, lisait attentivement dans un livre ouvert sur ses genoux; à peu de distance se tenait assis par terre un petit garçon de quatre ans, jouant avec un chien.

LE PETIT GARÇON DE QUATRE ANS. As-tu déjeuné, Bel-bel? (*Le chien caresse l'enfant.*)

LA PETITE FILLE DE CINQ ANS. Il est heure de dîner; il serait beau de voir que Bel-bel n'eût pas encore déjeuné; est-il vrai, mère?

ÉLISABETH, *sans lui répondre, continue la chanson de Ruth;*

Mille covoni... etc.

LE PETIT GARÇON. As-tu déjeuné Bel-bel?

LA PETITE FILLE DE CINQ ANS. Oui, parle Bel-bel. (*Bel-bel lèche le petit garçon et se couche sur lui.*)

LE PETIT GARÇON. A bas, Bel-bel!... à bas!... (*Il le frappe.*)

LA PETITE FILLE DE CINQ ANS. Tu lui fais mal! Parle-lui donc, Bel-bel! parle!

ÉLISABETH. Reste donc tranquille, Laurina!

LE PETIT GARÇON. A bas! à bas!...

ÉLISABETH. Pourquoi faire mal à ce chien, Emilio? il te caressait, lui!...

LE PETIT. Il ne veut pas demeurer à bas! (*Le chien se lève tout à coup et court par la chambre; le petit court après lui.*)

LA PETITE FILLE DE SEPT ANS, *qui lit sur la table.* Mère, n'ai-je donc pas assez étudié comme cela?...

ÉLISABETH, *sans avoir l'air d'entendre:*

Quelle abondance et que de gerbes! etc.

LA PETITE FILLE DE SEPT ANS, *riant.* Oh! mère! mère!... tiens, dis-moi quelle est cette figure.

LA PETITE FILLE DE CINQ ANS, *se haussant sur ses pointes.* Voir un peu!... voir un peu, mère!

ÉLISABETH. Reste donc tranquille!...

LA PETITE FILLE, *moitié riant, moitié pleurant.* Ah! mère! tu me tires les cheveux! (*Elisabeth baise la petite sur le front.*)

LA BLONDE DE SEPT ANS. Mère, quelle est cette figure?

ÉLISABETH. C'est Ruth!

LA BLONDE. Ah! je me souviens!... Pauvre femme!

ÉLISABETH. Qu'est-ce donc qui fait cette fumée dans la cuisine?

LA BLONDE. Ce n'est pas de la fumée, mère... ce sont des cendres qui volent.

Une jeune enfant de douze à treize ans sort de la pièce qu'on appelle cuisine; au moment où elle sort, Elisabeth, d'une voix qu'elle veut empêcher d'être brisée par les larmes, chante toujours la chanson de Ruth:

Laissez tomber de vos faucilles
Pour la glaneuse quelque épi!

LA JEUNE ENFANT DE TREIZE ANS. Mère, il n y a plus de bois.

ÉLISABETH. Qu'as-tu donc? va secouer les cendres qui te couvrent le dos.

LA PETITE. C'est que j'ai soufflé

ÉLISABETH, *comme accablée.* Il n'y a plus de bois!... (*Regardant autour d'elle avec une expression déchirante.*) Eh bien! brûle cette chaise.

Tous les enfants sautent de joie en entendant cet ordre. Oh oui! brûlons la chaise! brûlons la chaise!

Ils courent dans la cuisine, excepté la petite fille de treize ans, qui s'agenouille devant les coffres de bois et met en ordre quelques effets. La mère murmure la chanson de Ruth; puis demande à la petite:

— Que fais-tu là, Felicia?

FÉLICIA. N'as-tu pas dit, mère, que peut-être aujourd'hui nous devions partir d'ici?

ÉLISABETH, *tristement.* Peut-être!

FÉLICIA. Eh bien! donc, je prépare tout.

ÉLISABETH, *la voix pleine de larmes.* C'est bien.

FÉLICIA, *se jetant au cou de sa mère.* Mère, que t'ai-je fait? parle!... pourquoi ne me grondes-tu pas plutôt?... Tu es fachée?

ÉLISABETH. Pourquoi dis-tu cela?

FÉLICIA. Je le vois.

ÉLISABETH. Tu te trompes. (*Elle l'embrasse.*) Tiens, chère enfant, souris maintenant.

FÉLICIA. Je te crois, mère!... (*Elisabeth reprend son chant d'une voix plus assurée. Dans ce moment, entre une jeune fille de quatorze ans, gaie, légère, le visage plein et gracieux, les yeux noirs un peu enfoncés et pleins d'expression; toutes les lignes du visage harmonieuses, le galbe parfaitement beau, la taille élégante et juste dans ses proportions; la jeune fille s'appelle Cécile.*)

CÉCILE. Oh! j'ai la tête perdue!...

ÉLISABETH. Vraiment, chère enfant. (*Elle la tire à elle, et lui baise le front.*) As-tu trouvé madame Annina?

CÉCILE. J'ai traversé tout le Marché-Neuf, je ne l'ai pas vue!

ÉLISABETH. Quelle heure est-il?

CÉCILE. Je ne sais pas, mère; je suis allée au marché, et tout d'abord j'ai cherché la boutique que tu m'avais enseignée; je leur ai demandé madame Annina; oh! comme ils l'aiment et la respectent! Si tu savais comme ils l'aiment! Ils m'ont dit: Elle est peut-être là-bas; alors j'ai traversé le marché! Oh! si tu savais!... que de choses!... que de richesses!... que de boutiques toutes pleines de draps, de vêtements, de fruits, de pain, de pain blanc surtout; que d'oranges, que de pommes!

ÉLISABETH. Eh bien! madame Annina; elle n'était pas à l'endroit indiqué?

CÉCILE. Elle n'y était pas... Mais devine ce que je rapporte, mère? (*Elle montre son mouchoir, dans lequel il y a quelque chose.*) Devine?... (*en riant et plaisantant.*) Je ne t'en donnerai pas.

ÉLISABETH, *avec distraction et regardant par la fenêtre.* Au soleil il me paraît qu'il est plus de midi... Mon Dieu!...

CÉCILE *allant vers la cuisine et appelant.* Emilio, Felicia Laurina... écoutez, venez ici! (*Les enfants sortent en tumulte et le visage animé par le feu de la chaise qu'ils viennent de brûler.*

Quel beau feu, Cécilia !... quel beau feu! Viens te chauffer.

CÉCILIA. Voyez !... vous n'en n'aurez pas... (*Les enfants l'entourent, les plus petits se dressent sur la pointe de leurs pieds et veulent voir ce qui est dans le mouchoir.*)

— Qu'as-tu, Cécile?... laisse voir, sœur !... Qu'as-tu donc?

CÉCILE. Attendez, enfants !... à bas les mains! Mère, là-bas, dans le marché, une *dame* bien honnête, qui était dans une boutique remplie de fruits, me dit: Où demeurez-vous, mon enfant? J'ai répondu : De l'autre côté du pont, loin, bien loin... hors du faubourg!... la dame a pris une, deux, trois, quatre pommes, et me les a données... Je la remerciai et lui dis : Madame, voyez donc ce beau monsieur là-bas, qui me regarde et me sourit... La dame a regardé aussi; puis alors elle s'est levée, m'a pris par le bras et m'a dit: Jeune fille, retourne vers ta mère ; va-t-en loin, bien loin d'ici, et surtout ne t'amuses pas à regarder les jeunes gens qui sourient aux jeunes filles.

LES ENFANTS. Oh ! ce sont des pommes.

CÉCILE, *partageant une pomme aux deux plus petits.* Prenez ; moitié pour l'un, moitié pour l'autre; (*aux deux petites.*) moitié pour toi et puis pour toi ; (*à Elisabeth.*) mère, moitié pour toi, moitié pour madame Annina.

LA PETITE DE SEPT ANS. Madame Annina ne voudra pas de la moitié d'une pomme, elle qui est riche !...

CÉCILE. Et puis celle-ci, moitié pour moi et moitié pour quelqu'un.

FÉLICIA. Qu'en veux-tu faire, sœur?

CÉCILE. Mais...

ÉLISABETH, *souriant avec complaisance à Cécile.* Viens ici!... Qu'as-tu fait ces jours derniers d'une portion de soupe que tu emportais d'ici avec mystère ?...

CÉCILE, *rougissant.* Mère...

ÉLISABETH. Allons, viens ici, folle ! que veux-tu faire encore de la moitié de pomme ?

CÉCILE, *avec une ravissante expression de candeur et de sentiment, s'appuyant sur le sein de sa mère et levant les yeux vers elle en souriant.* Moi ?...

ÉLISABETH. Oui, toi. Allons, dis ! qu'en veux-tu faire ?

CÉCILE, *riant et rougissant.* Mère !!

ÉLISABETH. Oh ! que tu m'impatientes !... dis donc !...

CÉCILE, *en riant se penche sur sa mère et lui dit dans l'oreille :* Vois-tu, mère, tu es curieuse! ce n'est pas bien.

ÉLISABETH, *souriant aussi et posant son front sur le front de la jeune fille.* Allons, folle, dis-le-moi !...

CÉCILE. Ce n'est pas bien, mère!

ÉLISABETH. Je le saurai !

CÉCILE. Non, non, tu ne le sauras pas. (*Elle se baisse et s'échappe en riant des bras de sa mère ; elle entre dans la cuisine, et un moment après elle en sort avec une écuelle remplie d'une soupe fumante ; elle prend la moitié de la pomme sur la table, et en passant devant sa mère elle sourit et lui dit encore :*) Tu es curieuse, mère, ce n'est pas bien !...

ÉLISABETH, *souriant et regardant Cécile avec une expression de bonheur ineffable ; elle lui dit en la menaçant du doigt :* Folle ! folle !... Allons, Laurina ; viens ici que j'achève d'arranger tes cheveux.

Et la mère, le cœur joyeux à la vue de cette famille chérie, reprend plus gaîment son occupation et chante cette fois d'une voix assurée :

Quant abondanza ! mille covoni !
Pieni igravani ricchi i padroni
E meno poveri i miettitor
Date una spigola alla meschina
Vo spigolando da matutina
Vuote il grambivle tutte sudor.

Les enfants sautent et rient entre eux ; ils entrent et sortent de la chambre. Tout à coup la mère interrompt sa chanson et paraît écouter le bruit des pas de quelqu'un qui monte l'escalier... et laissant son occupation elle dit avec émotion : Ah ! c'est madame Annina !

C'était elle en effet qui arrivait, mais avec un air accablé qui n'était pas fait pour donner de la joie à la famille malheureuse. En entrant elle tendit la main à Elisabeth et donna plusieurs baisers aux enfants, qui s'empressaient autour d'elle en la tirant par sa robe, son châle et tous ses vêtements en criant : Et moi, Annina !... et moi !

ÉLISABETH. Madame Annina, le dîner est prêt.

ANNINA. Certainement midi n'est pas encore passé... Oh ! bien certainement que non !

ÉLISABETH. Je crois que midi est passé, madame Annina.

Annina, détournant les yeux et du regard interrogeant Elisabeth, qui paraît inquiète de son agitation.

— Enfants, avez-vous été à l'école, ce matin? avez-vous entendu la musique militaire dans cette grande prairie, en face de nous?... Elisabeth et les enfants ne répondirent pas, car la physionomie d'Annina leur donnait une sorte de terreur qu'ils ne pouvaient vaincre !... Annina, s'apercevant de l'effet qu'elle produisait, se pencha vers Emilio, le plus jeune des enfants, et le soulevant dans ses bras elle l'embrassa avec tendresse en disant :

Eh bien ! puisque le dîner est prêt, allons à table; et puis je ne crois pas que midi soit passé... il y a peu de temps que j'ai entendu sonner onze heures.

ÉLISABETH. Cependant au soleil il me paraît que le jour est avancé.

ANNINA. Sainte Vierge Marie, serait-il vrai ! (*Ils se mettent à table.*)

ANNINA. Où donc est Cecilia?

ÉLISABETH. Elle vient à l'instant.

LES ENFANTS *regardant vers la porte.* La voilà !

ANNINA, *écoutant.* Grand Dieu ! ce n'est pas Cécile, ce sont des pas d'homme ! Elisabeth, venez avec moi.

ÉLISABETH. Je comprends, Annina ; ne vous laissez pas abattre!

ANNINA. Et ces enfants, ne les attristons pas par des scènes pénibles !... Sortons pour parler devant lui... Laissons ces malheureuses créatures innocentes!

Elisabeth se tourne de manière que les enfants ne puissent la voir, et fondant en larmes elle serre convulsivement les mains d'Annina.

ANNINA. Ne pleurez pas ainsi !... venez avec moi... Hélas ! j'avais encore une espérance ; celle-là s'est encore éteinte !...

Elles sortent; les enfants les regardent sortir avec un sentiment incertain qui leur donne comme de la crainte. Ah ! dit Felicia, la mère pleurait! Non, dit Emilio, elle riait. Les petits s'écrièrent en chœur elle riait la mère !

Hélas ! le sourire était loin de ses lèvres, à la pauvre mère ! Au moment où elle avait ouvert la porte, deux hommes s'étaient présentés à elle ; l'un d'eux tenait un papier timbré qu'il lui montra sans parler. En le voyant, la pauvre femme se sentit mourir... C'était la signification du jugement qui la mettait hors de son misérable logis, elle et ses six enfants sans aucun délai ni remise.

Tel était l'ordre d'un juge.

SCÈNE IV.

LA JEUNE FILLE ET LE FOU.

Quelque misérable que fût l'habitation de la pauvre mère, il y avait encore dans la même maison un lieu plus affreux encore, et qui servait pourtant d'abri à une créature humaine! Là du moins ses membres reposaient sur une terre moins trempée de neige glacée que celle des champs, et les solives de la toiture grossière mettaient sa tête à l'abri.

Au sixième étage de la maison n° 140 était en effet un grenier vaste, mais bas et sombre, et que deux ouvertures servant de fenêtres, mais sans vitres et sans volets éclairaient faiblement... Dans un coin de ce grenier on voyait une paillase sur laquelle était une mauvaise couverture de laine percée de plusieurs trous. Devant une des ouvertures servant de fenêtre, une table grossière près de laquelle était un escabeau; cet escabeau servait en ce moment de siége à un être fort étrange qu'une jeune fille observait avec une attention comique.

C'était un jeune garçon, paraissant avoir quinze à seize ans, dont la figure bizarre offrait d'abord à l'œil un étrange aspect contrefait, maigre, ayant les bras longs et osseux; la physionomie accompagnait parfaitement cette conformation étrange; son regard incertain, en dessous, indiquait suffisamment l'égarement de son esprit; ses cheveux noirs et longs tombaient par boucles mal peignées sur ses épaules et sa tête d'une grosseur peu commune, son front avancé et dominant les yeux et tout le reste du visage, cette réunion enfin formait un ensemble repoussant et donnait au pauvre garçon un double malheur à surmonter; car le premier mouvement d'une créature humaine sera de ne pas le croire de son espèce.

Cet être bizarre est assis en ce moment devant la mauvaise planche qui lui sert de table, et mange avec avidité la soupe que Cécilia lui a apportée; la jeune fille le regarde avec complaisance et suit tous les mouvements qui développent chaque fois une disgrace de plus. Le sauvage garde un profond silence; Cécilia reprend une conversation entamée mille fois par elle et toujours infructueusement... Mais elle sait que le moment de la pâture est le plus favorable pour se faire écouter de son sauvage et elle en profite... Rien de plus gracieux que la vue de cette jeune fille à demi éclairée par le jour pâle et douteux qui jette un faible rayon dans le galetas misérable, à côté de cette monstrueuse et laide figure dévorant les aliments que la charité du jeune ange lui donne.

CÉCILIA. Boniface, où es-tu né? (*Boniface ne répond pas, ne lève même pas les yeux de dessus son écuelle et continue à manger avec gloutonnerie; Cécile continue.*) Dans la ville?... dans le faubourg?... hein?... à la campagne?... mais à la campagne tu connaîtrais au moins un curé!... et tu ne connais pas une âme au monde, pauvre Boniface!... Personne! pas même toi!... Boniface, où donc es-tu né? (*Boniface ne répond rien.*) C'est fini, Boniface ne parlera pas. Vois, j'ai ma mère, moi! te rappelles-tu, toi, qu'il y ait jamais eu une personne que tu aies nommée du nom de mère! Moi j'ai une bonne mère! une bonne dame qu'on nomme madame Annina, qui veut du bien à ma mère!... à moi... Te rappelles-tu quelque personne qui t'ait jamais voulu du bien, pauvre Boniface! qui t'ait fait du bien, Boniface?... Ecoute, Boniface, qui t'a conduit dans cette maison? (*Boniface en ce moment soulève les paupières et regarde obliquement.*) Allons, Boniface ne veut pas parler!... Mais qui t'a donné le nom de Boniface?... comment sais-tu que tu te nommes Boniface? dis donc! allons, voyons, tu m'impatientes!.. Qui donc t'a élevé?... (*Boniface relève encore les yeux un moment pour regarder de côté, puis il se remet à manger sa soupe.*) C'est dit! Boniface ne veut pas parler. Il y a pourtant déjà quelque temps que toi et ton chat vous êtes venus dans cette maison! Dis, Boniface, connaissais-tu le chat avant de venir ici avec lui?

BONIFACE, *avec grande importance.* Moi? non.

CÉCILE. Ah! victoire! enfin Boniface a parlé! Vois, Boniface, comme cette bête est courtoise avec toi. (*Boniface caresse le chat qui gronde doucement en signe de contentement.*) Il te regarde, te parle dans son langage, te caresse... Dis, Boniface, veux-tu apprendre la politesse, je te l'enseignerai. (*Boniface s'arrête alors et donne la soupe qui lui reste au chat qui la mange aussitôt.*)

CÉCILE, *riant.* Ah! vous traitez chez vous, monsieur Boniface: vous faites du grand seigneur! vous invitez! *Cospetto!...* vous êtes en effet logé grandement... Un grand salon; une belle salle à manger. (*Elle se met en devoir de valser et de chanter.*) Un grand et beau salon de bal. (*A mesure que Cécile chante et danse devant lui, la figure de Boniface devient plus significative; il se redresse, ses yeux regardent!... Il suit tous les mouvements de la jeune fille avec un intérêt marqué, son regard est même joyeux.*) Mais en vérité, dit Cécile en s'arrêtant tout essoufflée, c'est qu'on valserait à ravir ici; n'est-ce pas, Boniface? En serais-tu content?... mais il faudrait avant apprendre un peu de civilité. Voyons, je serai la maîtresse du logis, moi. (*Boniface se lève droit tout à coup, ses yeux bleus brillent d'un feu extraordinaire... il montre une grande joie intérieure. Il rit avec une expression toujours grossière, mais cependant plus humaine qu'avant.*) Certainement je serai ta maîtresse de politesse... (*Elle chante de nouveau et valse légèrement tournant devant Boniface et voltigeant comme une jeune fée devant le pauvre sauvage stupéfait.*) Allons, chat, range-toi... Il faut que moi aussi j'aille dîner!... Oh! mais certainement je serai la maîtresse, et seule maîtresse encore. (*Elle danse encore.*) N'est-ce pas prendre trop de liberté dans ton palais, seigneur Boniface?

Boniface qui jusque-là n'avait montré que plus de contentement qu'à l'ordinaire, parut tout à coup hors de lui. Cécile après avoir dansé s'était reposé au milieu du grenier et avait croisé ses bras en regardant vers le haut de la fenêtre pour voir le ciel; dans cette attitude elle était charmante et sa pose lui donnait de la ressemblance avec une belle madone. Tout à coup Boniface se lance auprès d'elle... ses grands yeux bleus lancent comme des éclairs; un rire convulsif et sauvage contracte sa bouche; il prend le bras de la jeune fille, le serre vivement et lui dit avec fermeté:

— Restez ainsi!... comme cela!... restez, mademoiselle Cécile.

CÉCILE. Grand Dieu! que me voulez-vous?

BONIFACE. Oh! rien, un couteau seulement! un couteau!... je veux un couteau!... oh si j'avais un couteau!

CÉCILE. Un couteau! Eh ma mère! à moi, ma mère! à moi, Félicia! à moi, Laurina!

BONIFACE. Mais je ne veux qu'un couteau et un morceau de bois neuf!

CÉCILE. Mon Dieu! mon Dieu! comme j'ai froid. Un couteau, Boniface! laissez ma main!... Que feriez-vous d'un couteau si vous l'aviez?

BONIFACE. Oh! si je l'avais!... oh! alors! alors!...

CÉCILE. Eh bien?

BONIFACE. Oh! je sais bien ce que j'en ferais!

CÉCILE. Mais encore?

BONIFACE. Je le sais, vous dis-je!... Oh!... quelle belle maison était celle dans laquelle je suis entré un jour!... Quelle lumière! quelles voix!... j'entrai là-dedans... Droit devant la porte était une figure belle, grande, haute! haute! (*Il lève les deux bras tant qu'il peut.*) Elle était au-dessus d'une échelle de lumière, il y en avait plus de cent mille!... et cette figure était belle, belle!... comme vous! comme vous, tenez; comme vous étiez tout à l'heure. Le soleil l'éclairait, comme par un nuage d'or!... et vous, vous Cécile! vous ressemblez à cette figure.

CÉCILE, *avec attention.* Qu'est-ce donc que c'était cette figure?

BONIFACE. Ah! qui le sait... Ensuite c'était une voix! une grande éclatante voix!... il y en avait mille dans une! tantôt douces, tantôt fortes... Oh! ces voix! ces voix!... je voulais sauter de plaisir et de bonheur... et les croisées et les vitraux tremblaient aussi de plaisir!

CÉCILE, *toujours plus attentive.* Et puis ensuite... cette figure?

BONIFACE. Ah! qui le sait! les voix couraient dans l'église comme font les nuages dans le ciel; moi, j'avais le sein rempli de ces voix divines!... je regardais toujours la haute dame blanche; mes yeux la tiraient de l'endroit où elle était pour la mettre dans ma tête! Je finis par sentir qu'elle y était tout entière... comme ma main sent votre bras frémir! Je riais, oh je riais!... et puis en même temps je voulais faire sortir cette figure de ma tête et lever mes mains; je sentais un vent brûlant qui errait dans mes bras! Les bras me tremblaient doucement, doucement; comme les mouvements que vous faisiez tout à l'heure en dansant... Je voulais toujours arracher cette figure de ma tête... mais je n'avais pas de couteau; et vous Cécile vous n'étiez pas là... Puis je regardais en haut; les voix m'emportaient dans l'air! m'enlevaient! Oh! ces voix! ces voix!... J'aurais voulu mettre ma bouche brûlante sur la robe blanche de la femme si belle!... et j'avais chaud, et je voulais aller en haut de cette échelle de lumière (1). Toutes les personnes qui étaient là, eh bien! toutes à genoux! toutes en silence!

CÉCILE. Eh bien! c'était une église!

BONIFACE, *posant la main sur son front.* Ah!... ah!... Oui... c'était une église.

CÉCILE. Et l'orgue jouait?

BONIFACE, *répondant plutôt à l'idée qui est développée chez lui qu'à sa propre conviction, mais se rappelant en effet ce qu'il dit.*) Oui... en effet... c'était... oui l'orgue jouait!...

CÉCILE, *avec force et pour rappeler totalement Boniface à lui.* Boniface! et la dame blanche, c'était Notre-Dame, la sainte Mère de Dieu! (*Cécile poursuit avec intérêt son interrogatoire.*) Boniface, qui t'a conduit dans cette église? (*Boniface est irrésolu et ne sait que répondre.*)

CÉCILE. Il y a longtemps?

Boniface la regarde toujours sans répondre, tout à coup il s'incline avec une grande admiration et une expression pieuse qui est remarquable; Cécile, dit-il enfin, dites-moi quel était le vent brûlant qui me passait sur le front et m'agitait le cœur et les bras?

CÉCILE, *souriant.* J'y penserai.

BONIFACE, *avec une profonde humilité et une dévotion profonde.* Cécile, donnez-moi un couteau; un morceau de bois; voulez-vous?

(1) En Italie on met une quantité de petites bougies au bas des statues, et elles sont par étages, ce qui forme en effet l'échelle.

CÉCILE. Pauvre Boniface!... comment veux-tu qu'il soit fait le couteau?

BONIFACE, *avec transport.* Vous me le donnerez?

CÉCILE. Dis-moi comment tu veux qu'il soit fait?

BONIFACE, *largement transporté.* Et vous me le donnerez! vrai... bien vrai!...

CÉCILE. Oui, oui!...

BONIFACE. Cécile, restez là. *Prenez ce soleil.* Restez là, ferme. (*Il rit.*) Ah! ah! ah! Je vous sens dans ma tête comme la dame blanche!... comme un œuf dans sa coque!... et les mains me tremblent.

CÉCILE. Mon Dieu, les mains!

BONIFACE. Cécile?... dites-moi le nom!...

CÉCILE. Quel nom?

BONIFACE. Dans cette église.

CÉCILE. Mon Dieu! Boniface, tu m'ennuies; je m'en vais.

BONIFACE. Dites-moi, dans cette église, sur cette échelle de lumières! cette dame blanche.

CÉCILE. La statue de la sainte Vierge!

BONIFACE, *avec une profonde admiration.* Oh! elle sait tout!...

CÉCILE. Voilà une belle chose vraiment! (*Elle sort de sa poche un mouchoir de foulard aux vertes couleurs; Boniface le regarde avec une grande stupéfaction et dit ensuite charmé de l'éclat des couleurs*: Oh! quelle est riche!...

CÉCILE, *riant.* Moi riche!... Ah bien oui! riche!... pauvre je suis, Boniface, et bien pauvre... (*Elle valse en chantant la chanson de Ruth et disant*:

Date una spigola alla meschina
Vospe polanda dalla mattina
Vuola et grembiale tutta sudor.

BONIFACE, *à demi couché sur son grabat, la suit des yeux avec ravissement, et dit*: Oh! comme elle danse!

CÉCILE, *s'arrêtant.* Quelqu'un vient!... on apporte quelque chose ici!...

En effet, on entendait du bruit sur l'escalier; Boniface se retire en rampant sur son grabat; il se cache sous la couverture.

CÉCILE. Eh! mon Dieu! ce sont les enfants!...

C'étaient en effet les enfants qui arrivaient dans le misérable grenier, dernier asile qu'un homme indigne du nom de créature humaine, laissait pour quelques heures à cette famille d'orphelins!... Un commissionnaire chargé de quelques effets les jette à l'entrée du grenier, car il n'y a pas de porte. La petite blonde, âgée de cinq ans, entre la première, puis le petit Émile avec Bel-bel son camarade, Laurina et puis Felicia.

Oh! s'écria Émilio! que nous serons bien ici... comme nous courrons avec Bel-bel... Et l'innocente créature frappait des mains et sautait en effet avec la joie de son âge, qui doublait devant le malheur qui de son côté augmentait encore!... Mais pourquoi venir ici? dit la jeune fille de sept ans. — Ah! dit Felicia, la mère est triste! madame Annina est triste!

CÉCILE, *attérée.* Oui, les misérables nous ont chassés!... Chassés?... Eh bien! nous pourrons braver le malheur!... Viens, Felicia; nous mettrons tout en ordre comme nous le pourrons, pour que la mère et madame Annina ne soient pas affligées doublement par nous!... Montrons-leur un visage joyeux même, et elles seront moins malheureuses! N'est-ce pas, Felicia, que c'est du bonheur pour nous, en nous disant que nous travaillerons pour notre mère et nos jeunes sœurs?...

La petite Felicia n'avait que treize ans: mais le malheur avait développé dans cette âme de femme des trésors de

tendresse, ce que le malheur ne fait que dans les âmes noblement nées. Il dessèche au contraire, au lieu de développer ce qu'il y a d'humain dans un cœur de femme, quand il s'adresse à une égoïste. Le peu de chaleur que Dieu lui a donné est absorbé par son intérêt personnel, et la femme devient alors un être méchant, au lieu de demeurer un être nul, car alors elle se met en défense contre tout ce qu'elle craint pour elle-même.

Boniface, n'étant surveillé par personne, voit un panier déposé près de lui, dans lequel est un couteau; il le prend ainsi qu'un morceau de bois dont il s'empare. Aussitôt qu'il a ces deux objets, il se cache sous sa couverture et se dérobe aux regards des nouveau-venus... Il semble qu'il ait repris une nouvelle existence... Cet homme, qui depuis quinze jours avait gardé un silence obstiné, le regard d'une jeune fille avait éclairci son intelligence; il n'était qu'une créature de Dieu, comme celles qui sont dans la nature; maintenant il est une créature pensante, dont l'âme a compris, dont le cœur a parlé, dont la pensée produit!

SCÈNE IV.

LE BIENFAITEUR.

Le soleil se couchait. Annina voyait s'écouler dans les larmes et les angoisses les dernières heures d'une journée que la veille elle avait cru devoir être si belle!

Toujours du désespoir! disait-elle; toujours! toujours! Mon Dieu!... il n'est pas permis de se donner la mort! mais il est permis de dire qu'on a bien assez de la vie!...

Ce qui lui déchirait le cœur, c'était de voir ces malheureux enfants qui plaçaient en elle leur espoir! Oh! disait la malheureuse femme, pourquoi ai-je accueilli une espérance? ne savais-je pas que le bonheur et moi nous sommes séparés pour toujours? Cependant, je ne le demandais pas à cet homme qui m'a arrêté dans ma course pénible pour me dire: — Repose-toi! je veux vous soulager, vous rendre heureuse!... Je le veux, ne me refusez pas!.. Et je l'ai cru!... et j'ai pu le croire!... Ah! monsieur Yves, monsieur Yves! que Dieu vous pardonne les heures cruelles que vous venez de me faire passer!...

Les enfants, la voyant si triste, le devinrent eux-mêmes, car elle était l'âme de cette famille, et tous l'adoraient... Émilio vint à elle avec Bel-bel, qui, de son côté, lui léchait les mains, et semblait lui dire qu'elle avait en lui un ami. Elle ne le repoussa pas! L'expérience lui avait appris que jamais ceux-là n'étaient trompeurs, au moins. Ceux qui n'ont aucune pitié rugissent dans leur tanière, et vous tiennent éloignés d'eux, et aucun ne vous sourit pour attirer à eux votre paix et votre bonheur, et les mettre en pièces.

Va à madame Annina, Bel-bel, disait Laurina; et elle conduisait le petit animal à leur amie... Élisabeth, qui était sortie un moment, rentrait alors, le front plus soucieux que le matin. La malheureuse venait aussi, elle, de voir s'évanouir une espérance... Elle prit la main d'Annina, et la lui serrant avec force: — Au nom de Dieu, ne pleurez pas, Annina!... ne pleurez pas!... J'ai du courage pour moi... Mais pour ces enfants! pour vous!... C'est trop aussi!...

ANNINA. Du courage, Élisabeth! du courage, surtout devant ces enfants. Qu'ils n'apprennent de vous et de moi qu'à être heureux... Hélas! le malheur se révèlera bien assez tôt à eux.

ÉLISABETH. Eh! le puis-je, quand je vois votre douleur à vous même! Vous qui, avant d'avoir épousé notre infortune, étiez heureuse et tranquille!... Nous vous avons appris le malheur, le malheur avec larmes, avec toutes ses angoisses!... Vous avez répondu pour nous! Vous vous êtes engagée, et aujourd'hui, de riche que vous étiez, vous voilà pauvre comme nous!...

ANNINA. Oh! Dieu est injuste!

ÉLISABETH. Taisez-vous, taisez-vous, je vous supplie, madame Annina, pouvez-vous ainsi blasphémer?

ANNINA. C'est impossible! Vous êtes pieuse, Élisabeth, et vous savez que tout notre espoir est en haut. (*Et joignant les mains, elle pria en s'inclinant dévotement.*)

ÉLISABETH. Oh! je mourrais avec joie.

— Encore un blasphème, Elisabeth, dit Annina d'une voix sévère. Ce n'est pas avec six enfants qui vous nomment leur mère, que vous pouvez, non pas chercher la mort, mais ne pas chercher au contraire à la fuir! Vous vous devez à ces innocentes créatures. »

Cécile se jeta dans les bras de sa mère en pleurant plus de sa douleur que de la sienne propre...

ANNINA. Mais, mon Dieu! pourquoi donc nous désoler ainsi?... N'avons-nous pas notre amour qui nous lie les uns aux autres, et qui nous attache à la vie?... Non, nous ne devons pas nous plaindre du sort... puisqu'en regardant autour de lui chaque cœur peut en compter autant qui l'aiment.

ÉLISABETH. Oui, oui, je sais tout cela, mais je ne puis ranimer mon cœur, quand je songe à *Val del Rio*!... là où nous avions notre belle maison blanche!... Tu dois t'en rappeler encore, Félicia! Quand don Pedro venait causer avec votre père!... Votre père!... Oh! votre père!... » Et la malheureuse femme, laissait sortir de son cœur des cris de douleur qui brisaient l'âme d'Annina. Dans ce moment Bel-bel aboya... Des pas d'homme se firent entendre dans l'escalier... De la lumière parut, et à l'entrée du grenier une grande figure d'homme se dessina dans la lumiere qu'on portait derrière lui. C'était Yves! Il s'approcha d'Annina qui voulut ressortir du grenier, en lui disant: « Ce n'est pas ici notre logement, monsieur Yves!... » Car il lui était pénible de penser que cet homme allait croire la rendre à une position plus heureuse par le seul fait de sa venue...

YVES. Vous êtes irritée, Annina, je le conçois... Mais vous pouvez me pardonner, car je ne suis pas coupable. (*Il ne put achever et baissa les yeux devant le regard profondément senti d'Annina.*)

ANNINA. Je n'ai aucun reproche à vous faire, monsieur Yves. Je ne puis rien pour vous, comme vous ne pouvez rien pour moi... Seulement je ne puis vous laisser ici, ce n'est pas ici notre logement ordinaire, et je voudrais...

YVES. Vous êtes irritée, je le répète, Annina... Mais vous devriez pardonner!... Oh Dieu! poursuivit-il, comme vous êtes ici! comme vous êtes mal... Mais c'est le séjour de la plus horrible misère!... Oh! que je suis coupable!

ANNINA. Non, non, ne parlons plus de pardon ni d'offense.

Yves était saisi au cœur en voyant tous ces enfants si beaux, si mal vêtus, si malheureux... « Sont-ils tous à vous, dit-il à Élisabeth?...—Tous, répondit-elle, d'une voix brisée, mais fière de sa maternité; oui, tous!... » (*Et ces enfants, se précipitant sur elle, l'accablèrent de caresses et de baisers mêlés de larmes.*)

YVES. Annina, vous devez m'accuser, et pourtant,

je le répète, je n'ai aucun tort. Croyez-moi, quand je vous affirme que je n'ai pas pu venir avant ce moment. En arrivant ici, j'ai trouvé les hommes qui vous avaient chassées de votre asile, je les ai satisfaits; et vous pouvez y rentrer!... Elisabeth poussa un cri, et, s'élançant sur la main de Yves, la saisit avec transport, en s'écriant: « Oh! merci, merci! pour mes enfants!... Vous êtes donc un ange.

YVES. Non, mais un homme qui ne peut supporter le malheur de ses semblables, quand il le peut soulager... Voilà tout. Que puis-je autre chose que vous donner le peu de bien que Dieu m'a permis de faire? Je ne puis rien au-delà, mais je le fais... Ainsi donc tous ces enfants sont à vous!... Mais quand une mère ne suffit pas, Dieu en donne deux!...

ÉLISABETH. Non, non, celle-ci est une sainte que Dieu nous donne pour nous protéger.

ANNINA. Monsieur Yves, regardez le lieu où nous sommes!... et cette femme dit que je la protége!... Bonté divine!... » Yves souffrait... En se courbant pour prendre de l'air devant une des ouvertures du grenier, il vit à la clarté de la lampe Boniface qui se cachait. « Quel est ce jeune homme, demanda-t-il à Annina? Est-il fils de votre amie?

ANNINA. Non. Ce malheureux entra dans cette maison, il y a quelques jours, couvert de haillons comme vous le voyez, et totalement privé de raison. Il paraissait ne tenir à rien, ne connaître personne!... Il fut aperçu de Cécile, et cette jeune fille, toute pleine de charité et de bon cœur, lui a conservé la vie en lui portant tous les jours une portion de sa nourriture? »

Yves fut confondu. Cette misère qui venait de lui apparaître tellement horrible dans son dénûment, cette misère trouvait encore en elle-même de quoi faire des œuvres de charité!

« Oh! mon Dieu! s'écria-t-il, que ta bonté est infinie! »

(*Et regardant Boniface, il est étonné de le voir occupé attentivement. Il se penche vers lui, et lui enlevant le morceau de bois qu'il tenait à la main, il l'approche de la lampe : un cri d'admiration lui échappe.*)

C'était le portrait frappant de Cécile, sculpté sur le bois avec une vérité touchante, car en admettant que la sculpture fût le talent du malheureux insensé avant que sa raison ne s'égarât, la seule reconnaissance pouvait lui donner ce don de fixer la ressemblance sur le bois!... Yves le sentit avec émotion! Boniface fit entendre une plainte douloureuse quand il vit qu'on lui enlevait son œuvre... Yves le lui rendit, et le pauvre fou se mit à sauter et à rire en regardant Cécile avec une expression de douce reconnaissance qui faisait un homme de la brute!...

« Adieu, Annina! adieu mère, dit Yves en tendant une main à Élisabeth et l'autre à Annina, qui ne donna la sienne que timidement. Adieu, vous avez un ami en moi, et vos enfants, dit-il à Élisabeth, ont un frère. Descendez chez vous, vous y trouverez quelques provisions que j'y ai fait apporter. Adieu; croyez que celui qui vous a connues et admirées, celui-là est trop heureux pour ne pas sentir le prix d'un tel bonheur, et le conserver. Adieu, Boniface! Adieu, pauvre créature que Dieu n'a pas oubliée dans sa munificence, car tu es doué d'un sens bien exquis, celui du cœur!... Quelle âme doit animer un pareil corps! Quelle délicatesse de sentiment peut balancer ce que j'ai vu, et pourtant cet homme est fou, me dira-t-on... Oui, mais vienne le jour de la raison, et nul cœur ne pourra balancer l'exquise bonté de celui de cet enfant... Adieu encore, Annina; permettez-moi de revenir tous les jours pour vous admirer, vous vénérer dans vos fonctions d'ange consolateur, et me joindre quelquefois à vous dans une de vos bonnes actions... »

Quand il fut à l'entrée du grenier, Annina lui tendit la main avec l'affection d'une sœur. « Eh bien! oui, nous serons amis, monsieur Yves, lui dit-elle! vous êtes digne d'approcher du malheur!... Tout le monde n'est pas jugé ainsi par moi... Oui, nous nous reverrons... »

Et prenant la lampe, elle le guida vers l'étroit et sombre escalier aux marches tortueuses qui conduisaient dans le champ qui entourait la maison.

« Adieu, Yves! s'écrièrent les joyeux enfants; adieu, ami! Adieu, reviens nous voir bientôt. »

La duchesse D'ABRANTÈS.

ÉTUDES HISTORIQUES.

L'IMPRIMERIE.

Il est incontestable que l'art de l'imprimerie prit naissance au quinzième siècle; mais les bibliographes sont peu d'accord sur le lieu où cette invention sublime a été découverte, ainsi que sur le nom de celui à qui on la doit; et s'il est vrai, comme on l'a dit, que nous soyons encore *trop près* des premiers jours de l'imprimerie pour *mesurer son influence* (1), on doit convenir aussi, et peut-être avec plus de certitude et de raison, que nous en sommes déjà *trop loin* pour connaître véritablement les circonstances de son origine; car, après s'être épuisé en conjectures, l'on est forcé de dire avec M. P. Didot:

Cet art qui, tous les jours, multiplie avec grâce
Et les vers de Virgile et les leçons d'Horace;
Qui, plus sublime encor, plus noble en son emploi,
Donne un texte épuré des livres de la loi,
Et, parmi nous, de Dieu conservant les oracles,
Pour la religion fit ses premiers miracles;
Des grands événements cet art conservateur,
Trop ingrat seulement envers son inventeur,
N'a pas su nous transmettre avec pleine assurance
Le génie étonnant qui lui donna naissance.

Epître sur les progrès de l'imprimerie.

Les Allemands et les Hollandais se disputent cet honneur. Les premiers sont même partagés entre eux: les uns l'attribuent à la ville de Mayence; les autres à celle de Strasbourg, et ils diffèrent également d'opinion sur le nom de l'inventeur. Mais les derniers du moins ont été d'accord tant sur le lieu où s'est fait cette découverte que sur le nom de la personne à qui nous la devons.

L'opinion la plus généralement répandue est que les graveurs en bois ont été les inventeurs de l'imprimerie; et l'on sait que les cartes à jouer furent inventées (d'après la chronique de Jehan de Saintré, page de Charles V) vers l'an 1376, et qu'elles furent gravées en Allemagne au commencement de l'an 1400 (2). Mais on sait aussi que, plusieurs siècles avant la découverte de ce procédé, la Chine faisait usage de planches gravées (3).

Les plus anciens livres, tout à la fois gravés ou sculptés, et imprimés en Europe, datent, selon la chronologie établie par Seizius, de 1431. Ce sont ceux qui caractérisent plus particulièrement l'origine de l'imprimerie, parce qu'ils sont tout entiers de la main des graveurs en bois. Ces livres, ou plutôt ces recueils d'images, étaient entremêlés de mots explicatifs placés dans le haut ou dans le bas de la planche, et quelquefois sur les côtés, comme on le pratique encore pour les estampes que l'on fabrique à bas prix, soit à Paris, soit à Orléans. On y plaçait aussi des banderoles, afin d'indiquer le rôle des personnages, comme on le fait encore dans les caricatures.

Il n'en fallait pas davantage pour faire naître l'idée de graver des pages entières d'écriture, connues depuis sous le nom d'éditions xilographiques ou tabellaires (1). Mais il y avait de grands inconvénients à employer des planches gravées en une seule pièce; il fallait préparer autant de planches que le livre avait de pages, graver autant de lettres qu'il y en avait dans le discours, chacune ne pouvant servir que dans le lieu où elle était fixée. Les lettres étaient sans uniformité, et les fautes du graveur ne pouvaient se réparer que par des chevilles qui avaient rarement la solidité du plein bois. En outre ces planches, alternativement mouillées et séchées, se tourmentaient, se fendaient, et ne pouvaient pas être d'un long service: on ne pouvait d'ailleurs s'en servir que pour un seul ouvrage. On s'aperçut de la quantité qu'il en fallait pour faire un livre, et de l'embarras que ces planches occasionnaient dans les ateliers. On conçut alors l'idée de faire des caractères mobiles en bois, c'est-à-dire des lettres isolées (2). Là commencent les contradictions des écrivains qui ont traité de l'origine de l'imprimerie. Selon quelques-uns, ce procédé fut inventé

(1) Daunou, *Analyse des opinions diverses sur l'art de l'Imprimerie.*

(2) C'est aussi l'opinion de Trithème, un des plus près de l'invention de l'imprimerie, et un des plus judicieux écrivains qui en aient parlé.

Prosper Marchand et plusieurs autres manifestent la même opinion; et nos premiers livres en sont la preuve irrécusable.

(3) Ange Roccha, dans sa *Bibliotheca vaticana illustrata, Romæ*, 1591, in-4°, p. 419, dit que l'usage de l'imprimerie tabellaire était connu à la Chine plus de 300 ans avant Jésus-Christ. Les missionnaires jésuites, qui ont passé trente et quarante années à Pékin, où ils ont étudié la langue, les sciences, les arts, l'histoire, les mœurs, les usages des Chinois, et qui nous ont fait passer les relations les plus exactes, soit dans leurs *Lettres édifiantes*, soit dans leurs *Mémoires*, s'accordent presque tous à donner à l'imprimerie chinoise plus de seize cents ans d'antiquité*. Couplet, né à Malines, missionnaire à la Chine en 1659, la date seulement de l'an 930 de notre ère.

(*) Ces missionnaires écrivaient vers le milieu du dix-septième siècle.

(1) On appelle *xilographique* ou tabellaire l'impression opérée par des planches de bois pareilles à celles dont on se sert pour l'impression des indiennes, des papiers de tenture, etc.; et, en général, celle qui provient des planches solides, quelle que soit la matière des planches qui ont servi à l'obtenir. Ce n'est là que la gravure appliquée à la représentation du discours écrit.

(2) La marche de l'esprit humain a été bien lente. On lit dans Quintilien, livre 1er, chapitre 1er: « C'est un artifice connu de tout le « monde de faire jouer les enfants avec des lettres d'ivoire, pour les « mettre en humeur d'apprendre. » Saint Jérôme parle de lettres de buis ou d'ivoire. De là à la gravure d'une page entière, ou à l'assemblage de ces lettres isolées, il semblait n'y avoir qu'un pas, et il a fallu plus de quatorze siècles pour le faire. Quintilien vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne; et, d'après les termes dont il se sert, il est probable que l'artifice dont il parle était connu depuis longtemps.

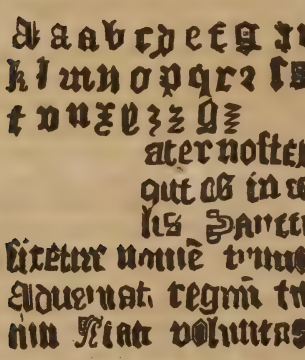
Platon, dans son *Livre des lois*, avait déjà proposé cette méthode avant Quintilien, dans l'article *Quomodo pueri alliciendi sint ad studia disciplinarum.*

Les transpositions et les renversements de lettres que l'on remarque dans certaines médailles ont fait conjecturer au comte de Caylus, et à d'autres antiquaires, que les anciens se servaient de caractères séparés.

vers l'an 1437 par Laurent Janszoon Coster, à Harlem ; et voilà la première époque de l'invention de l'imprimerie.

Les lettres en bois furent d'abord taillées avec un couteau. Laurent Coster(1), disent ses partisans, se livrait à ce travail en se promenant dans la campagne ; il choisissait préférablement du bois de hêtre.

Après avoir fait plusieurs essais sur des cartons, il entreprit l'impression du livre désigné sous le titre de *Horarium*. Meerman place ce livre à la tête des plus anciennes productions typographiques. Cet ouvrage, qui qui a dû être *imposé* in-4°, est imprimé des deux côtés, et dans le plus petit format ; chaque page a neuf lignes. Les grandes initiales manquent ; quelque lettres, comme *ce*, *de*, sont liées deux à deux.



Page de l'*Horarium* de Coster.

Junius dit que Laurent avait fait cet ouvrage pour l'éducation de ses petits-enfants. Enschède, célèbre fondeur et imprimeur à Harlem, en trouva une feuille dans un très ancien morceau de parchemin; il comprend, en huit pages, un alphabet, l'Oraison dominicale, le Symbole des apôtres. Ce morceau de parchemin était collé contre une vieille couverture de livre contenant des prières et des psaumes en hollandais. Comme il était impossible de l'enlever en entier de cette couverture. Enschède fut obligé de le couper en deux. Le tout s'accorde parfaitement avec la description de Junius ; car, lorsque l'on compare ce fragment avec la première édition du *Speculum humanæ salvationis* (2), en hollandais, et avec les première et seconde éditions du *Donat* (1), il paraît visiblement qu'il a été publié avant (2).

L'empreinte d'un cachet fut, dit-on, le premier guide de l'inventeur de l'imprimerie (3) ; elle lui apprit en même temps à former une composition gluante dont la teinte imiterait celle de l'écriture ; et dont il pourrait couvrir ses caractères.

Le premier pas était fait. Mais comment parvenir à imprimer facilement sur l'étendue d'une feuille de papier une réunion de lettres qui, par leur ténuité, prenaient difficilement l'empreinte, et dont le nombre infini exigeait, pour se rendre lisible, l'action d'une force parfaitement égale? Un pressoir attira ses regards (4) : le mouvement de la vis, qui répond à un poids immense, frappa tout à coup son imagination ; et victorieux, dans la pensée, des obstacles qui l'arrêtaient, il conçut l'idée de la première presse.

Ce que je viens de dire ici de cette invention, relativement à Laurent Coster, quelques auteurs l'appliquent à Guttemberg.

Les essais de Laurent, disent ses partisans, se répandirent avec une si grande rapidité que bientôt on éleva des presses dans plusieurs villes de la Hollande et de l'Allemagne.

Mais on reconnut l'inconvénient de se servir de lettres mobiles en bois. Ces différents morceaux de hêtre se gonflaient ou se contractaient, comme les planches fixes selon le degré d'humidité ou de sécheresse de l'at-

(1) Junius, Scriverius, Boxhornius et autres écrivains hollandais, font descendre Laurent d'une famille de Hollande, dont le nom est Coster. D'autres assurent que ce nom lui vient de la place de sacristain (*coster*) ; ils prouvent qu'effectivement Laurent exerçait ces fonctions à Harlem, vers le milieu du quinzième siècle, et que ce nom (*Coster*) lui fut donné par ses concitoyens. (*De l'Invention de l'Imprimerie*, par Meerman, pag. 58 et 59.)

(2) Ou *Speculum salutis* (le Miroir du salut). Cet ouvrage avait été écrit en latin, format petit in-folio, dans le treizième siècle, par un moine de l'ordre de saint Benoît. Il fut depuis traduit en allemand, en flamand, en français-gaulois, en anglais, en saxon-danois, et gravé sur planches fixes et en caractères mobiles en bois. Fournier compte six éditions de cet ouvrage publiées pendant le quinzième siècle. Il en a vu quatre exemplaires latins à Paris, et un en flamand. Il a exercé ses talents sur les différents caractères employés dans ces éditions, et les juge tous sculptés sur bois. Papillon en admet une partie en fonte et l'autre en bois.

J'ai vu à la Bibliothèque royale cet ouvrage rare et singulier. Il est composé de soixante-trois petit in-folio, et de cinquante-huit estampes. La préface, de cinq feuillets imprimés à longues lignes, en bouts-rimés, annonce le titre et le nom de cette compilation :

Prohemium cujusdam incipit novæ compilationis,
Cujus nomen et titulus est speculum humanæ salvationis.

Le texte du corps de l'ouvrage est imprimé en deux colonnes, d'un seul côté du papier, en bouts-rimés latins, de caractères gothiques. Les cinquante-huit estampes, gravées au simple trait, représentent des sujets de l'Ancien et du Nouveau-Testament ; elles sont placées au haut de chaque planche, en forme de vignettes, séparées au milieu par une colonne ou un tronc d'arbre et d'autres ornements gothiques, chargés de quelques mots pour expliquer les figures. Elles ont toutes été gravées en planches de bois fixes. Mais il n'en est pas de même du texte explicatif qui se trouve au-dessous des vignettes. Des cinquante-huit planches, le texte, dans vingt-sept, est gravé en bois fixe, et dans vingt-sept autres il est en caractères mobiles de fonte.

(1) *Donat* était un grammairien de Rome, du quatrième siècle. Il fut un des maîtres de saint Jérôme. Il a composé un *Traité des huit parties du discours*. Sa grammaire était en usage dans les écoles du moyen-âge. Un abrégé qu'on en fit, par demandes et par réponses, fut un des premiers livres qu'on imprima. On conserve à la Bibliothèque royale deux planches en bois de deux *Donats* différents ; elles ont été acquises à la vente de la bibliothèque du duc de La Vallière, au catalogue de laquelle on joint des épreuves. (1783, n° 2179, t. II, pag. 8.)

(2) Le chroniqueur anonyme de Cologne nous apprend que, quoique l'imprimerie, dans le sens surtout que nous l'entendons aujourd'hui, ait été inventée à Mayence, cependant la première idée est due aux *Donats*, qui, avant ce temps-là, furent sculptés en Hollande. C'est d'eux et par eux que cet art a pris naissance Il ajoute qu'il tient ce fait de la bouche même d'Ulric Zell, de Hanau, imprimeur à Cologne dès l'an 1465.

Meerman, dans ses *Origines typographicæ*, t. II, tabul. 2, 4, 6, a fait graver des fragments de trois *Donats*, qu'il dit sortis de Harlem. Il soutient que les deux premiers ont été imprimés en *caractères mobiles de bois*, par Coster lui-même, et le troisième par ses héritiers. Ils sont in-4°, sans date. Il les dit exécutés entre 1430 et 1440.

(3) Cette opinion, avancée par Arnault de Bergelles, est regardée comme vraisemblable par plusieurs autres écrivains.

(4) *Robora prospexit dehinc torcularia Bacchi,*
Et dixit : Præli forma sit isti novi.

mosphère. Il fallait nécessairement qu'il en résultât différents inconvénients. La fragilité de ces types en bois obligeait d'ailleurs le graveur d'accoupler ensemble deux, ou un plus grand nombre de minuscules, et de multiplier par conséquent beaucoup le nombre de lettres, ce qui demandait nécessairement, et plus de temps et une plus grande dépense.

Comme l'inégalité d'épaisseur de ces caractères ne permettait pas de les unir assez exactement ensemble, quoique serrés avec force dans un châssis de fer, on songea à percer ces lettres vers leur extrémité supérieure, et à passer par ces trous un lien pour les attacher les unes aux autres, ainsi que cela se pratique pour les chapelets; mais les compositeurs n'en éprouvaient pas moins un pénible travail, par la grande attention qu'ils devaient avoir de bien joindre les lettres que traversait ce lien, et surtout de bien *justifier* leurs lignes en les assujettissant ensuite par un nœud aux deux extrémités. Il leur fallait après cela beaucoup de temps et de soins quand il s'agissait de corriger les épreuves, de *remanier*, de passer de nouveaux liens, et de *serrer* une seconde fois les pages ou la page dans le châssis.

Schœflin n'a pas oublié d'observer ces difficultés dans sa *Dissertation française*, page 769.

Paul Pater assure, dans sa *Dissertatio de typis litterarum*, page 10, avoir vu de ces lettres perforées.

Birckenius, dans *Spicileg. de Ehren. des Ertz-hausses oesterreich*, liv. v., ch. 2, page 527, dit que, « de « son temps on donnait, comme pour médaille *lustri-* « *que*, de nouveaux ouvrages typographiques, imprimés « avec ces lettres perforées, dans des cérémonies qu'il « nomme *postulatum*. »

Daniel Speclin en décrit deux qu'il a vus à Strasbourg.

J'avoue que j'ai besoin de toutes ces autorités pour croire à un tel procédé, qui paraîtra toujours impraticable, même à l'homme le plus instruit dans l'art de la typographie.

Aux livres avec figures et aux *Donats*, les écrivains partisans de la Hollande font succéder quelques ouvrages latins sortis de l'imprimerie de Harlem après la mort de Laurent Coster, c'est-à-dire après l'an 1440 : tels sont les *Combats d'Alexandre-le-Grand*, l'*Abregé de Vegatus* (Végèce) *sur l'Art militaire*, le *Livre des hommes illustres*, par saint Jérôme, les *OEuvres de Thomas à Kempis*, éditions faites avec des caractères de bois, sculptés et séparés.

Avant de parler des prétentions de l'Allemagne à l'invention de l'imprimerie, et des bibliographes qui se sont déclarés pour elle, je dois mettre sous les yeux de mes lecteurs tout ce que l'on a dit en faveur de la Hollande. Je parlerai avec une égale impartialité des Allemands et des Hollandais. Ce sera du résultat des diverses opinions émises par les écrivains de ces deux nations que je formerai la mienne, à laquelle on accordera le degré de confiance dont on la croira digne, attendu que je n'ai pas plus la prétention de résoudre ce grand problème que tous les auteurs qui l'ont traité avant moi, et qu'ainsi que l'a dit un de ces savants, *l'histoire est comme une glace; plus elle vieillit, moins elle est claire.*

Suivant Junius, Scriverius, Boxhornius, Scaliger, et autres écrivains, Laurent Janszoon Coster jeta les fondements de l'imprimerie; et c'est encore lui qui fit succéder les caractères mobiles en bois aux planches xilographiques.

Les Hollandais s'appuient sur deux très anciens témoins: l'un est Corneille, le relieur ou domestique de Laurent, et l'autre est Ulric Zell, d'abord clerc au diocèse de Mayence, puis calligraphe ou copiste de livres, et ensuite le premier imprimeur qu'il y ait eu à Cologne. Ce dernier dit positivement que c'est en Hollande que l'art de l'imprimerie a pris naissance. Il affirme ce fait à la fin d'un livre intitulé *Augustinus, de Vita christiana*, et *de Singularitate clericum*. Corneille assure que l'on doit l'invention de cet art à Laurent Janszoon, sacristain de Harlem, d'où lui est venu le nom de Coster (en latin *custos*), et qu'après sa mort, un ouvrier infidèle, dont le prénom était *Jean*, vola les lettres mobiles et les ustensiles de cette imprimerie. Corneille ajoute, d'après Junius, qu'il avait tellement connu le voleur, qu'ils avaient couché longtemps ensemble lorsqu'ils travaillaient l'un et l'autre chez Laurent, à Harlem.

« Quoique Junius, né en 1511, n'eût pas entendu ce « récit de la bouche même de Corneille, mort en 1515, « il le tenait, dit Meerman dans son ouvrage intitulé *de* « *l'Invention de l'Imprimerie*, de deux hommes probes « et dignes de foi, le savant Nicolas Gael et le bourg- « mestre Quiryn Talesius, qui avaient tout appris de « Corneille lui-même, et l'avaient rapporté quelques an- « nées après à Junius, chacun en particulier, à peu près « dans les mêmes termes. »

Meerman cite encore beaucoup de témoins qui déposent en faveur de ce fait, presque généralement contesté par les bibliographes, et dont je ne fais mention qu'afin de rapporter tout ce qui se rattache à l'origine de l'art d'imprimer.

Selon Junius (*Batavia*, page 257), le vol fait à Laurent Coster par son ouvrier *Jean*, aurait été commis la nuit de Noël, pendant que tout le monde de la maison était à l'église; le voleur se serait enfui, avec tous les effets qui constituaient son larcin, d'abord à Amsterdam, ensuite à Cologne, et enfin à Mayence, sa patrie, où, se croyant en sûreté, il aurait imprimé dans l'espace d'un an, avec les mêmes caractères et les mêmes ustensiles appartenant à Laurent Coster, l'*Alexandri Galli Doctrinale*, grammaire qui était alors généralement en usage, ainsi que le *Petri Hispani Tractatus*.

Meerman répond à ceux qui prétendent mettre en doute le récit de Junius, en ce qui concerne l'enlèvement d'une imprimerie pendant une nuit où toute la ville de Harlem était sur pied, et que les portes de la ville étaient fermées, « que le voleur *Jean* n'avait pas « besoin de tous les ustensiles de l'imprimerie pour « remplir son dessein, parce que, connaissant déjà par- « faitement l'art, il était en état d'expliquer aux ouvriers « de son pays la manière dont ils devaient construire « une presse, etc.; qu'il ne lui fallait qu'un petit nom- « bre de caractères et d'ustensiles pour servir de mo- « dèles; et qu'il est probable que s'étant trouvé pendant « quelques heures seul à l'atelier, tandis que Corneille et « les autres ouvriers étaient à l'église, il eut tout le temps « nécessaire pour prendre ce qui lui convenait le mieux. « Ce vol, ajoute Meerman, pouvait facilement demeurer « caché jusqu'à ce que *Jean* se trouvât hors du terri- « toire de Hollande; et, à Mayence, il n'avait plus rien « à craindre, car l'importance de l'art qu'il apportait « devait le mettre à l'abri des poursuites de la justice; « et tout ce que pouvait faire contre lui la régence de « Harlem se bornait à le bannir à perpétuité de cette « ville, où il ne se souciait sans doute guère de retour- « ner. »

Junius fixe l'époque où *Jean* commit ce larcin au 25 décembre. Il pense que si cet ouvrier infidèle a entrepris son voyage huit jours avant la fin de l'année, il n'a pu arriver à Mayence avant le 1er janvier de l'année suivante. Il calcule ensuite le temps qu'il a fallu à *Jean* pour faire construire ses presses, fabriquer ses caractères et mettre son atelier en ordre; or, comme ses ouvrages ont paru en 1442, il s'ensuit qu'il a commencé son établissement en 1441, et que le vol a été commis en 1440.

Je reviendrai plus tard sur ce *Jean* et sur le larcin dont on l'accuse.

Les écrivains qui se sont déclarés pour l'Allemagne s'accordent à dire qu'à cette même époque (vers l'an 1438) Jacques Mentelin (Mentel) (1) conçut l'invention de l'imprimerie à Strasbourg, où se trouvait alors Guttemberg, de Mayence (2); qu'ils réunirent leurs talents pour arriver à d'heureux résultats; qu'ils firent ensemble de nombreux essais; et que, de retour dans sa patrie, vers l'an 1445, Guttemberg travailla pendant quelques années au perfectionnement de cet art avec Jean Gensfleisch (3) l'*Ancien*, sans fortune comme lui; qu'enfin il forma, vers l'an 1449, une association de commerce avec Fust, orfèvre de Mayence, homme ingénieux autant qu'habile; Fust, dont la postérité ne prononcera jamais le nom sans reconnaissance.

Ce dernier fait n'est contesté par personne; les écrivains ne diffèrent d'opinion que sur l'origine de l'invention, le nom de l'inventeur et celui du lieu où elle a pris naissance. Arrivée à cette époque, l'histoire de l'imprimerie paraît être dégagée de tous les nuages qui l'entouraient.

Jaloux de partager les honneurs attachés au perfectionnement de cet art, Fust se joignit donc à Guttemberg; et aussitôt qu'il eut obtenu la révélation du secret, il s'empressa d'unir aux connaissances et à l'activité de son associé son zèle et ses richesses.

Guttemberg et Fust firent ensemble de nouvelles tentatives pour parvenir au but qu'ils s'étaient proposé; et après plusieurs essais, parmi lesquels les bibliographes ont signalé quelques livres élémentaires, tels que l'*Alphabet*, le *Vocabularius*, le *Donatus minor* (4), la *Grammatica Alexandri Galli*, de cinq à six feuillets, ils parvinrent à substituer aux lettres mobiles en bois des lettres sculptées en métal; et voilà ce que les savants nomment assez généralement la seconde époque de l'origine de l'imprimerie.

Le taux énorme (1) auquel étaient portés les livres d'étude diminuait insensiblement à l'aspect de ceux que les caractères grossiers de nos deux artistes avaient déjà produits.

Mais le temps et les soins incalculables qu'il fallait pour graver ces lettres, ou sur le cuivre, ou sur le plomb, ou sur l'étain, les frais immenses qu'exigeait une telle méthode, les cabales suscitées contre eux par quelques moines, qui retiraient un très grand avantage de la vente des livres qu'ils copiaient, avaient porté le découragement dans l'âme de Fust et de Guttemberg. Et cependant comment abandonner légèrement le fruit de tant de veilles et de sacrifices? comment oublier ce qui longtemps a caressé l'imagination? Pour des artistes vraiment dignes de ce nom, les difficultés ne sont jamais que l'aiguillon du génie; elles s'évanouissent devant la constance laborieuse; elles disparaissent devant le noble amour de la célébrité. Un diamant brut était entre les mains de Fust et de Guttemberg: devaient-ils négliger de le polir? devaient-ils laisser dans l'enfance le perfectionnement d'un art qui leur offrait des spéculations si brillantes, des travaux qui leur promettaient une récompense si honorable?

Ils redoublèrent d'efforts; de nouveaux essais ranimèrent leur courage; la lumière arriva par degrés. D'autres essais succédèrent, le burin perfectionna l'œil de la lettre, la lime lui donna le degré de force et de hauteur qu'elle devait atteindre; et le génie des arts fit penser qu'on avait pénétré son véritable secret.

La Bible latine, dite de 1450, fut le premier ouvrage marquant qui sortit des presses de cette noble association; c'est du moins ce qu'en général les bibliographes s'accordent à dire; car cette Bible n'indique ni le lieu où elle a été faite, ni le nom de l'imprimeur par qui elle a été donnée (2). Ce secret, gardé par les éditeurs, s'explique

(1) Jacques Mentel, docteur en médecine à Paris, mort en 1671, et de la famille de Mentel de Strasbourg, lui attribue l'invention de l'imprimerie, dans son traité *de vera Typographiæ Origine*, imprimé en 1650. Il prétend que Jean Mentel a donné connaissance de cet art à ceux qui s'en sont regardés comme les inventeurs; mais ce ne sont que des allégations sans preuve. On ne peut se défendre cependant d'ajouter quelque croyance à cette version; car il est bien prouvé que Guttemberg a travaillé à Strasbourg avec Mentel.

(2) Henri (Jean) Gensfleisch, de Sulgeloch, Sorgenloch, nommé Guttemberger, Gudenburch, Gudinberg, Guttemberg, naquit à Mayence vers l'an 1398 ou 1400, selon Kœler, Würdtwein, Oberlin, Fischer. Une révolution opérée dans cette ville vers l'an 1420, par la noblesse et le peuple, et dans laquelle le parti populaire eut l'avantage, obligea les plus anciennes familles patriciennes de quitter leurs foyers. Guttemberg, de la maison de Gensfleisch, se retira à Strasbourg en 1424, où il était encore en 1444. (*Note essentielle.*)

(3) Presque tous les écrivains ont pensé que les noms de Gensfleisch et Guttemberg désignaient le même individu. Meerman, dans son *Conspectus Originum typographicarum*, publié en 1761, et dans ses *Origines typographicæ*, qui parurent en 1765, prouve que Jean Gensfleisch et Jean Guttemberg n'étaient pas le même individu. Il ajoute de plus qu'ils étaient frères de père et de mère; ce qui quelquefois faisait donner à Jean Gensfleisch le nom de Guttemberg. On reconnaîtra plus tard l'importance de cette remarque.

(4) Deux planches de ce *Donat* se volent à la Bibliothèque royale.

(1) Avant l'invention de l'imprimerie les livres étaient fort chers: c'étaient volontiers des immeubles; on les laissait par testament; on les échangeait contre des fonds de terre. Une *Concordance de la Bible* fut vendue cent écus d'or; *Tite-Live*, cent vingt; *Plutarque*, soixante-dix.

L'empereur Frédéric III crut faire un présent considérable à un ambassadeur du duc de Wurtemberg, en lui donnant une Bible hébraïque.

Douze ans même après cette époque (en 1462), Louis XI, empruntant de la Faculté de médecine de Paris les *Œuvres de Rhasès*, médecin arabe, déposa non-seulement en gage une quantité considérable de vaisselle d'argent, mais il fut encore obligé de nommer un seigneur *pour caution*, dans l'acte par lequel il s'engageait à rendre ce livre à la Faculté dans un temps déterminé.

Il existait pourtant au commencement du quinzième siècle des bibliothèques assez nombreuses. Lors de la mort de Charles VI, en 1422, on employa trois libraires de Paris pour faire l'inventaire de la bibliothèque de ce monarque. Le nombre des volumes était de 853, la plupart écrits sur vélin. Ils furent estimés 2,323 liv. 4 sous de ce temps-là. Cependant le duc de Bedfort en fit l'acquisition pour 1,200 liv., somme qui fut employée à élever un tombeau à ce prince et à la reine son épouse.

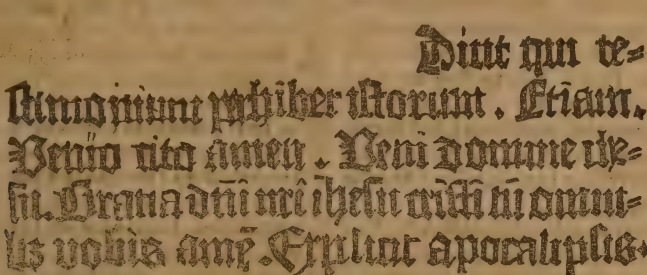
Après l'invention de l'imprimerie, vers l'an 1460, on comptait encore près de dix mille calligraphes, tant à Paris qu'à Orléans seulement. (*Dict. des Gens du monde*, tom. III, pag. 120.)

(2) Cette Bible, format in-folio de 640 feuillets, est imprimée à deux colonnes, sur caractère de la force de notre *gros-parangon*. Les dix premières pages portent quarante et quarante-une lignes, et les autres régulièrement quarante-deux dans les pages entières. On en voit à la Bibliothèque royale un exemplaire imprimé sur vélin. MM. Sallier, Debure, Meerman, Gaignat, Fournier, Van Praet, l'ont décrit, et l'ont bien jugé exécuté entre 1450 et 1455.

La Bibliothèque Mazarine en possède encore un exemplaire sur papier; on en compte trois autres dans les bibliothèques de Berlin, de Hanovre et de Leipsick. Il est facile de reconnaître cette édition *primaria*, la plus ancienne que nous connaissions jusqu'à ce jour, par la forme de ses caractères, de ses abréviations et de sa ponctuation. La hauteur de la colonne est de dix pouces huit lignes, la largeur d'une seule colonne est de trois pouces trois lignes, et la largeur des deux

assez quand on réfléchit que ce premier livre connu en imprimerie était composé avec un caractère parfaitement ressemblant à celui de l'écriture sortant des mains du meilleur calligraphe de cette époque, et qu'on en vendit à Paris plusieurs exemplaires pour des manuscrits.

Cette supercherie, qui n'avait rien de criminel, donna



Fac-simile d'un fragment de la Bible sans date

lieu pourtant, selon quelques écrivains, à un événement digne d'être rapporté.

Ceux qui avaient acheté, pour des sommes considérables, des manuscrits de cette Bible, et les copistes qui se faisaient payer fort cher, voyant une si grande conformité entre les exemplaires produits par l'impression et ceux sortis de leurs mains, répandirent le bruit qu'il y avait en cela quelque art magique, et se pourvurent en justice contre Fust, qui fut obligé de se sauver à Mayence; mais, après un plus ample informé, le parlement le déchargea de toutes les demandes et de toutes les plaintes de ceux qui avaient acquis des Bibles de lui.

La Typographie attendait un nouveau maître. L'art était créé, sans doute; mais il ne marchait encore que faiblement, et la nouvelle méthode demandait un autre moyen de perfection.

Un jeune domestique, attaché à Fust, épiait depuis longtemps les travaux cachés auxquels se livrait son maître avec Guttemberg. Né avec un esprit vif, entreprenant; placé, surtout par la pensée, au-dessus de la classe où le sort l'a fait naître, il ressent, au lieu d'une simple curiosité, cette avidité d'étude, cette infatigable attention, qui n'appartiennent qu'aux grands hommes, et qui décèlent le feu caché du talent véritable: *Schoeffer* (1) voit ses maîtres, rebutés par d'inutiles tentatives, désespérer de l'entreprise, et déjà son âme vole au-devant du secret qu'il brûle de pénétrer, parce qu'on le dit impénétrable; il n'a rien encore saisi qu'il croit d'avance réussir dans ce que son imagination lui dictera. Tel que Newton, dans l'enfance, traça des lignes et des cercles, sans connaître les proportions ni les mathématiques; tel que le bon, l'inimitable La Fontaine se reconnut poète en lisant par hasard une ode de Malherbe; à l'exemple du Corrège, qui s'écria qu'il était peintre à la vue d'un tableau de Raphaël; ou tel encore que le célèbre Vaucanson, qui, attentif aux mouvements d'une horloge, devina sa construction, son mécanisme, et devint artiste lorsqu'il ne croyait qu'observer, l'œil pénétrant de Schoeffer a vu tout ce que le génie voudrait lui cacher. Son impatience supporte difficilement l'idée de languir longtemps dans une vaine espérance; il donne l'essor à son imagination; il tente, il rejette, il combine, il réussit; et l'imprimerie est au nombre des arts.

Schoeffer avait taillé des pièces d'acier pur et les avait gravées; avec des poinçons il frappait des matrices d'un métal plus malléable; il avait su placer ces matrices justifiées dans le centre d'un moule, et obtenir des empreintes en relief, au moyen du plomb, de l'étain et du cuivre qu'il avait mis en fusion dans son creuset (1).

Ainsi Schoeffer fut le premier qui fondit dans l'airain les signes de la parole, les lettres que l'on pouvait assembler d'une manière indéfinie.

C'est d'après ce procédé que l'on appela *types* les caractères destinés à l'impression, et que l'on donna à cet art le nom de *Typographie*.

A cette version, généralement adoptée, on ajoute que Schoeffer inventa aussi l'encre propre à imprimer, et que Fust fut si charmé de cette découverte qu'il lui donna sa fille Fustine en mariage et l'intéressa dans son entreprise.

colonnes, en y comprenant l'espace qui les sépare, est de sept pouces quatre lignes.

(1) *Schoeffer* était natif de Gershein. Quelques écrivains le nomment *Schoiffer*. On trouve aussi employé quelquefois pour le désigner le mot *Opilio*, qui signifie berger, nom qui vraisemblablement était un sobriquet.

(1) Trithème, en 1462, mort en 1516, l'un des historiens les plus éclairés et les plus véridiques de son siècle, assure, dans sa *Chronique d'Hirschaw* (d'Hirsauge), qu'il a connu Schoeffer, et que c'est de lui qu'il a appris ce qu'il rapporte touchant cette découverte :

Sed cum iisdem formis nihil aliud potuerunt imprimere, eo quod characteres non fuerunt amovibiles de tabulis, sed insculpti, sicut diximus; post hæc inventis successerunt subtiliora, inveneruntque fundendi formas omnium latini alphabeti litterarum, quas ipsi matrices nominabant, ex quibus rursum æneos sive stanneos characteres fundebant, ad omnem pressuram sufficientes, quas prius manibus sculpebant .... Petrus (Schoiffer) *autem* Opilio, *tunc famulus, postea gener inventoris primi Johannis* Fust, *homo ingeniosus et prudens, faciliorem modum fundendi characteres excogitavit, et artem, ut nunc est, complevit.*

Arnault de Bergelles dit aussi :

Sed quia non poterat propria de classe character
Tolli, nec variis usibus aptus erat,
Illis succurrit Petrus, *cognomine* Schoiffer,
Quo vix celando promptior alter erat.
Ille sagax animi præclara foreumata finxit,
Quæ sanxit Matris *nomine posteritas.*
Et primus vocum fundebat in ære figuras,
Innumeris cogi quæ potuere modis.

Vid. Salmuth, pag. 312; Bertius, *Comment. rerum germanicarum*, pag. 613.

L'association entre Guttemberg et Fust ne dura que cinq ans. La rupture eut lieu le 6 novembre 1455, par suite d'un procès que Guttemberg perdit contre Fust, auquel il fut obligé d'abandonner tout son attirail d'imprimerie (1). Selon quelques écrivains il se retira en Hollande, où la renommée avait porté son nom (2).

Le monument typographique (en caractères mobiles en fonte), avec date, le plus ancien, est un Annuaire ou Calendrier de l'an 1457. La nature d'un Almanach laisse supposer que celui de l'an 1457 a déjà pu être imprimé vers la fin de l'année précédente, 1456. Le Psautier de 1457 (qui passe pour le premier monument de l'imprimerie, et qui fera, dans tous les siècles, l'admiration des connaisseurs) n'a été achevé que vers le milieu de cette année (*in vigilia Assumptionis* (3).

Nous devons aux talents et au zèle infatigable de M. Van Praet, conservateur de la Bibliothèque royale, la découverte de quatre feuillets d'un *Donat* imprimé sur parchemin, souscrit: *A Mayence, par Pierre Schoeffer de Gernshein*, sans date. Cette découverte doit être regardée comme l'une des plus précieuses de l'imprimerie naissante.

Ces fragments, détachés en Allemagne de quelques couvertures de livres, ont été recueillis par un particulier de Trèves, qui les a cédés à la Bibliothèque royale, en mai 1803.

On pense que ce *Donat* a pu être imprimé par Schoeffer, avant l'Annuaire ou Calendrier de 1457, et avec les mêmes caractères qui ont servi à la Bible sans date. Si l'on ne peut établir de certitude à ce sujet, on est du moins forcé de convenir qu'il existe une grande similitude entre les caractères (*non fondus*) qui ont servi à ces deux ouvrages. Voici quelques lignes de ces monuments typographiques, la gravure en a été exécutée fidèlement d'après le calque.

Cet ouvrage est imprimé en grosses lettres rouges et

Explicit donatus. Arte nouâ imprimendi seu caracterizandi per Petrum de gernshey in urbe Moguntina cui⁹ ⁹ punctibus absq; calami exaratione effigiatus.

Fac-simile du

noires, et faites sur le modèle des manuscrits liturgiques du quinzième siècle. Il est à longues lignes : la première page en a dix-neuf, et toutes les autres en ont vingt, excepté le *verso* du cent trente-septième feuillet, où l'on en compte vingt et une.

Il est décoré de deux cent quatre-vingt-huit capitales ornées, artistement gravées en bois, et tirées, d'une manière surprenante, par rentrée, à deux couleurs : en rouge lorsque les ornements sont en bleu, et en bleu lorsque les ornements sont en rouge (1). La plus grande des ca-

(1) Ce procès avait pour but de décider auque. des deux associés devaient appartenir les planches en bois (xilographiques) et autres ustensiles d'imprimerie, parmi lesquels il existait, dit-on, des types mobiles en métal, que Guttemberg avait apportés dans l'association. Les juges décidèrent en faveur de Fust, qui réclamait aussi 2,020 florins, par lui avancés à Guttemberg.

(2) Guttemberg passa à Harlem, d'après l'opinion d'Antoine Wood et de Natalis Comes. Mais plusieurs auteurs assurent qu'il revint à Mayence deux ou trois ans après, et d'autres qu'il ne quitta point cette ville; ils en donnent pour preuve le *Catholicon* de 1460, qu'on lui attribue. J.-Ph. de Lignamine, son contemporain, dit, à l'année 1458, que Guttemberg a imprimé à Mayence; et l'on trouve aussi, dans un manuscrit du quinzième siècle, auquel on peut ajouter foi, qu'il a publié dans cette ville, en 1462, un Mémoire justificatif pour Thierri d'Isenbourg, archevêque de Mayence. Un fait incontestable encore, c'est que Guttemberg fut admis au nombre des gentilshommes de l'électeur Adolphe, par lettres-patentes du 17 janvier 1465. Tous ces faits se trouvent consignés dans le troisième volume de l'*Histoire de Mayence*, publiée par G. Chr. Joannis, pag. 424.

(3) On sait que la *Bible* anonyme, dite de 1450, ainsi que les *Bulles* de 1454 et 1455, ne portent que des dates écrites à la main. Fischer (*Notice du premier monument typographique*, in-4°, 1804, pag. 5) pense que ce *Calendrier*, imprimé sur un seul côté d'une feuille entière, est sorti des presses de Guttemberg. Ce précieux monument est déposé à la Bibliothèque royale, à Paris.

Il paraît certain que Guttemberg avait déjà dépensé pour cette Bible 4,000 florins, lorsqu'il n'était encore parvenu à imprimer de ce précieux ouvrage que les trois premiers cahiers; et il est présumable qu'elle n'était pas achevée en 1455, époque où Guttemberg se sépara de Fust, qui lui avait fourni des fonds. La rupture de cette association mit, ainsi que je l'ai déjà dit, Fust en possession de tout l'appareil typographique; de sorte qu'il parvint, conjointement avec Pierre Schoeffer, à terminer dans un court espace de temps cette grande entreprise. Dès 1456, Henri Cremer, vicaire de la collégiale de Saint-Etienne de Mayence, s'en était procuré un exemplaire sur papier, qu'il enlumina, enrichit de rubriques, et relia ensuite lui-même, ainsi qu'il le dit à la fin de chaque volume de cet exemplaire, conservé à la Bibliothèque du roi, et sur lequel il a écrit en encre rouge les deux notes dont MM. Debure frères ont donné le *fac simile* dans le catalogue si habilement rédigé de la bibliothèque de M. de Mac-Carthy, en 1818. Beaucoup d'autres livres portent des dates antérieures à 1457; mais toutes ces dates sont depuis longtemps reconnues pour fausses, ou pour être celles de la composition, de la traduction, ou de la transcription de ces ouvrages. Personne ne croit plus qu'on ait réellement imprimé, en 1443, le roman composé par Æneas Sylvius; en 1446, les sermons de Léonard d'Udine; en 1452 et 1453, les actes des conciles de Wurtzbourg, etc., etc.

(1) Une chose bien surprenante, c'est de penser qu'il y avait anciennement dans les Gaules des *chrysographes* ou écrivains en lettres d'or. Cet usage était très commun dans les quatrième et cinquième siècles; il est devenu plus rare dans la suite; il s'est même perdu; car on ne sait plus aujourd'hui attacher l'or au papier; de façon que les lettres semblent être d'or battu, et même d'or bruni. « J'ai vu, dit M. Lambinet, dans son *Origine de l'imprimerie*, j'ai vu dans

pitales, qui se voit sur la première page ,a, compris tels ornements, trois pouces cinq lignes de haut sur quatre pouces de large: elle représente un B entouré d'arabesques. de feuillages et de fleurs, ayant dans un de ses jambages un lévrier courant une perdrix au vol. Heinecke l'a fait graver dans deux de ses ouvrages. C'est cette même page que l'on voit ici, et que j'ai fait calquer très exactement par un des premiers dessinateurs de ce genre.

Grande Lettre ornée.

Les couleurs employées dans l'original pour l'enluminure de la lettre capitale sont bleues et vertes. Le volume est composé de cent soixante-quinze feuillets.

« l'église Notre-Dame, à Aix-la-Chapelle, les quatre Évangiles en « latin, dont se servait Charlemagne. Ils sont écrits en lettres d'or sur « un parchemin pourpré. On les a trouvés dans son tombeau; il les « tenait de la main gauche, et son épée de la main droite. Ces deux « monuments du huitième siècle servaient à la cérémonie du couron- « nement des empereurs, à Francfort. » Dans la sacristie de la paroisse de Saint-Lupicien, département du Jura, établie dans le prieuré de Lauconne, en Franche-Comté, on voyait encore en 1776 un manuscrit de onze cents ans d'antiquité : ce sont les quatre Évangiles écrits en lettres d'or et d'argent sur un vélin pourpre. (Voy. *Séance publique de l'Académie de Besançon*, 24 août 1776, pag. 13.)

L'abbaye de Saint-Hubert-en-Ardennes avait aussi un Psautier en lettres d'or, donné par Lothaire. On ne sait ce qu'il est devenu. L'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, possédait le Psautier de saint Germain, du cinquième siècle, en parchemin violet, écrit en lettres d'or et d'argent. Il s'y trouvait encore, en 1784, une charte originale du roi Childebert, fondateur de cette abbaye, donnée en 559 ; c'est la plus ancienne qui existe.

Lorsqu'on examine attentivement les anciens manuscrits, enrichis de miniatures, dont toutes les marges sont ornées de fleurs, de feuillages, de fruits, d'oiseaux, d'insectes, d'animaux peints en or et en couleur, de même que les lettres capitales, il n'est personne qui ne soit frappé de la vivacité des couleurs, du poli de l'or et de la beauté du dessin ; il n'est personne aussi qui ne regrette la perte de cet art.

Afin de compléter l'histoire de l'imprimerie, depuis son origine jusqu'à nos jours, reportons-nous maintenant à Mavence. où nous avons laissé Fust et Schoeffer.

après la rupture de leur association avec Guttemberg, que quelques écrivains supposent être parti pour la Hollande, et que d'autres laissent à Mayence.

Au moment où Fust et Schoeffer recueillaient le fruit de leurs savantes combinaisons, de nouveaux événements se préparèrent; l'Europe vit ces deux artistes immortels chercher leur asile auprès de la victoire, et ne trouver cette sauvegarde que dans une déplorable obscurité.

La guerre, ce fléau des arts et de l'humanité, exerça tout à coup ses ravages jusqu'au berceau de la typographie naissante. En 1462, Adolphe de Nassau porta ses armes victorieuses sous les murs de Mayence, en forma le siége, l'emporta d'assaut, et livra la ville aux horreurs du pillage.

L'atelier même de Fust et de Schoeffer ne garantit pas Mayence de la colère du vainqueur; Adolphe, bravant les jugements de la postérité, ne fut pas assez jaloux de sa gloire pour épargner la ville en faveur des deux génies qui venaient de l'illustrer; et, loin d'imiter Démétrius, qui sauva Rhodes du pillage par égard pour le célèbre Protogène; loin d'imiter Alexandre, qui, dans la destruction de Thèbes, conserva la maison et la famille de Pindare, Adolphe, conquérant, crut exercer un droit acquis, en saccageant la ville dont la fortune l'avait rendu maître.

Dès ce moment, effrayés par les troubles, Fust et Schoeffer se séparèrent (1) : leurs ouvriers, possesseurs comme eux du secret de l'imprimerie, se répandirent dans toute l'Europe; et voilà sans doute l'époque où plusieurs villes qui les reçurent se disputèrent l'avantage d'avoir donné naissance à cet art.

L'imprimerie fut établie en France sous Louis XI. Guillaume Fischer et Jean de la Pierre, docteurs en théologie, firent venir de Mayence à Paris vers l'an 1470, Ulric Géring, Martin Krantz et Michel Friburget, qui avaient travaillé chez Fust. On leur donna un logement dans le collége de la Sorbonne, et c'est là qu'ils formèrent leur premier établissement.

A cette même époque où la typographie fut introduite en France, l'Europe avait, comme je l'ai déjà dit, reçu dans différentes villes les imprimeurs qui venaient y apporter leur science : Westphalie s'était établi à Louvain, Ulric Zell à Cologne, Blaauw à Amsterdam, Martens à Alost, Mathias Moravus à Naples, Jean de Spire et Jean de Cologne à Venise, Bernard Cerminius et son fils Dominique à Florence, Sweynheim, Pannartz et Ulric Han à Rome, Corselis à Londres, où il transporta, dit-on, des ustensiles qu'il avait dérobés, comme Gensfleisch, à l'imprimerie d'Harlem.

Jenson avait déjà préparé les poinçons du caractère *romain* à Venise, et publié divers ouvrages avec ces mêmes caractères; déjà l'illustre Alde Manuce (1). fixé en Italie, de tout temps la patrie des Muses, avait inventé les caractères *italiques*, et rivalisé comme Jenson avec les plus habiles typographes de la Hollande, de l'Allemagne et de la France, qui, vers la fin du quinzième siècle comptait déjà une foule d'imprimeurs fameux.

En 1470, Jason de Tayno faisait fleurir la typographie à Toulouse; en 1497, de Vingle avait déjà publié à Lyon les *Epîtres d'Æneas-Sylvius Piccolomini*, de Sienne, connu sous ce nom dans la littérature, et au saint-siége sous celui de Pie II.

La *Pratique en Médecine*, de Bernard de Gordino, médecin de Montpellier, avait également été imprimée à Lyon en 1495.

Au commencement du seizième siècle, la plupart des bons livres étaient déjà imprimés; les caractères grecs et hébraïques avaient été gravés, et Paris voyait s'établir une fonderie sous la direction de Tissard.

Ce fut au milieu de ce même siècle que se distingua Plantin à Anvers, à qui le roi d'Espagne, Philippe II, décerna le titre d'*archi-imprimeur* (2). Bientôt après, Louis, le premier imprimeur de la famille des Elzévirs, s'établit en Hollande (3)

dont se servaient encore les scribes des treizième, quatorzième et quinzième siècles, pour décorer leurs manuscrits.

Pigeron prétend avoir trouvé ce secret dans un ouvrage intitulé, *Hand-Maid to the arts*, 2 vol. in-8°. Il dit que les lettres et les ornements de relief sont formés d'une matière composée de blancs d'œufs, de vermillon, humectée d'une eau de gomme très forte, sur laquelle on applique une feuille d'or que l'on découpe en lettres ou en ornements, et que l'on brunit ensuite avec la dent de loup, pour leur donner un beau poli. Cette pâte se liquéfiait au feu, et formait une espèce de peinture à l'*encaustique*, si connue des anciens. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'on préparait aussi l'or et l'argent en liquide pour s'en servir comme de l'azur, du carmin et de l'encre, dans les manuscrits, et qu'on les brunissait afin de leur donner plus d'éclat et de consistance. (Voy. *Mémoire sur la peinture à l'encaustique*, par Caylus. Genève, 1755, in-8°.)

Les liqueurs employées pour l'écriture étaient de différentes couleurs : la *noire*, composée d'abord de charbon pilé et de suie, ensuite du noir de la fumée de résine, de la poix des torches et de l'ivoire brûlé, etc., le tout dissous dans l'infusion de noix de galle, puis dans celle de vitriol, de noix de galle et de gomme; la *rouge*, tirée du vermillon, du cinabre, du carmin; la couleur *pourpre*, tirée des buccins, qui donnent une couleur purpurine; elle était employée par les anciens pour teindre et peindre en rouge. Cette liqueur de pourpre servait aux empereurs romains d'encre pour signer ou souscrire leurs édits; on l'appelait *sacrum encautum*, et nul autre que l'empereur ne pouvait user de cette encre sans commettre un crime de lèse-majesté. (*Voy.* Murex, *Dict. hist. nat.*) Les couleurs *bleue*, *verte* et *jaune*, l'or et l'argent réduits en poudre, sulfurés et soumis au feu, servirent aussi à orner et enrichir les manuscrits. L'*encre de la Chine*, composée de noir de fumée mêlé de parfums, dont on a fait une pâte solide, qui se délaie avec de l'eau, pour les dessins, les esquisses, les pastels, est aussi ancienne que l'ère chrétienne.

(1) Aucun auteur ne fait mention du parti que prirent ces deux artistes. On sait seulement que Schoeffer imprima depuis plusieurs ouvrages à Mayence, où il mourut en 1491. Quant à Fust, on pense qu'étant venu se réfugier à Paris, il y mourut de la peste qui dévora cette capitale en 1466.

(1) Il était de Bassano, ce qui le fit surnommer *Bassanus*, et fut chef de la famille des Manuce, imprimeurs à Venise, illustres par leur savoir. Il était extrêmement laborieux. C'est lui qui, le premier, imprima le grec correctement et sans beaucoup d'abréviations. Il mourut à Venise dans un âge très avancé, en 1516. On a de lui une *Grammaire grecque* in-4°, des *Notes sur Horace et sur Homère*, et d'autres ouvrages qui ont rendu son nom immortel.

Paul Manuce, fils du précédent, naquit à Venise en 1512, et soutint avec honneur la réputation de son père. Pie IV le mit à la tête de l'imprimerie Apostolique, et le chargea pendant quelque temps de la bibliothèque du Vatican. Il mourut en 1574, à l'âge de soixante-deux ans. On a de lui une édition estimée des *Œuvres de Cicéron*, avec des notes et des commentaires; des *Epîtres* en latin et en italien, 1566, in-12; les traités *de Legibus romanis*, in-fol. et in-8°; *de Dierum apud Romanos veteres ratione; de Senatu Romano; de Comitiis Romanorum*, etc.

Alde Manuce, *le Jeune*, fils de Paul, et petit-fils de Bassanus, passait pour un des plus beaux génies et des plus savants typographes de son temps. Il était, dit-on, possesseur d'une bibliothèque composée de 80,000 volumes, que son père et son aïeul avaient recueillis avec un soin extrême. Clément VIII lui conserva la direction de l'imprimerie Apostolique du Vatican, pour laquelle Sixte V fit construire un édifice magnifique. Alde Manuce mourut à Rome en 1597. On a de lui des *Commentaires sur Cicéron*, 2 vol. in-fol.; un *Traité d'orthographe*, trois livres d'*Epîtres*, 2 vol. in-8°; *Vie de Cosme de Médicis*, de Castruccio Castracani, en italien, 1586, in-fol.; 1590, in-4°; et d'autres ouvrages en latin et en italien fort estimés.

(2) Il était né à Mont-Louis, près de Tours, en 1514. Il porta l'art de l'imprimerie à un très haut degré de perfection, et se retira à Anvers en 1551, où il imprima en 1569 la *Polyglotte*, 8 vol. in-fol., ouvrage regardé comme un chef-d'œuvre. Plantin mourut dans cette ville en 1589.

(3) Ils étaient cinq frères, et tous imprimeurs : Louis, qui imprima

A cette époque, Paris voyait dans son sein les Remboldt, les Badius (1), les Vascosan (2), les Chevalon, les Colines, les Etienne (3). On sait que l'aîné de cette famille, Robert, obtint de son souverain ces distinctions flatteuses dues au vrai mérite, et qui reçoivent un nouveau prix de la main qui les dispense.

La postérité se rappellera toujours ce trait de François Ier. Ce monarque, aussi zélé protecteur des sciences qu'il était grand et redoutable sur le champ de bataille, faisait à Etienne de fréquentes visites et se plaisait à le voir travailler dans son atelier. Un jour il entra pendant qu'il s'occupait à lire une épreuve; Etienne se levait pour aller au-devant de son prince : *restez*; *restez*, lui dit le roi, *j'attendrai la fin de votre lecture.* Il insista et ne voulut pas interrompre son imprimeur avant que l'épreuve fût corrigée.

Après Robert Etienne vint Charles, son frère, auquel succéda Henri, fils de Robert, et l'un des hommes les plus savants de son siècle. C'est avec les Muses grecques et latines qu'il se délassait des travaux typographiques. Ce fut lui qui apporta d'Italie un manuscrit d'*Anacréon*, qui y avait été longtemps caché, et qui le publia, en l'accompagnant d'une version latine en vers de même mesure que ceux du poète grec.

Mais les hommes ne sont pas les seuls qui se soient distingués à cette époque dans l'imprimerie. Charlotte Guillard s'est signalée par un nombre considérable d'éditions estimées et recherchées. Instruite dans l'art typographique par Remboldt, son premier mari, elle épousa en 1520 Chevalon, qui la laissa veuve une seconde fois, en 1542. Elle commença à imprimer en 1538, et continua jusqu'en 1555. Elle a donné deux éditions du *Corpus juris civilis ad exemplar Haleandri*, 1540, 7 vol. in-8; et, en 1546, *S. Gregorii Magni Opera*, 3 vol. in-fol.; en 1554, *S. Chrysostomi Opera*, les *Œuvres de saint Augustin*, le *Lexicon* grec et latin, la *Vulgate*, in-fol., etc. On a surtout d'elle une Bible latine, avec les notes de Jean Benedicti, et un *saint Grégoire*, en deux volumes si corrects que l'*errata* n'est que de trois fautes.

Vascosan eut pour gendre le fameux Frédéric Morel, interprète du roi et directeur de l'imprimerie royale, qui mourut en 1583. Frédéric-Jean, son fils, qui lui succéda, se rendit encore plus célèbre, et fut comme lui professeur et interprète du roi. Il mourut en 1630, laissant aussi pour successeur un fils (Claude) connu par sa belle édition de *saint Grégoire de Nazianze*, publiée en 1638, 3 vol. in-fol.

La France doit à Simon de Colines, qui épousa la veuve de Henri Etienne, l'introduction des caractères *italiques*, perfectionnés par les soins du célèbre Garamond, et préférables à ceux de Manuce.

Le règne de Henri IV vit paraître Pierre Rocolet, aussi connu par ses talents typographiques que par sa fidélité envers son roi pendant les troubles de la Ligue. Ce fut sous Louis XIII que parut Sébastien Cramoisy, que son mérite fit choisir pour diriger l'imprimerie royale, établie au Louvre au commencement du règne de Louis XIV. Il mourut en 1669.

Camusat, dont les presses ne furent jamais consacrées qu'à des ouvrages bons par eux-mêmes, fut choisi en 1634, par l'académie, pour son imprimeur. On sait que cette illustre compagnie tenait chez lui ses séances, et qu'elle le chargea plusieurs fois de faire en son nom, des compliments et des remercîmens à des hommes de lettres. Elle ne dédaigna pas d'assister en corps à ses obsèques, qui eurent lieu en 1639.

Antoine Vitré s'est immortalisé par l'édition de la *Polyglotte* de Le Jay, l'un des chefs-d'œuvre de l'imprimerie. Son *Corps de droit*, 1628, 2 vol. in-fol., et ses *Bibles* latines, 1666, in-fol. et in-4°, et 1652, 8 vol. in-12, sont au nombre des ouvrages les mieux imprimés dans le dix-septième siècle. Vitré mourut en 1674. Il a laissé une tache ineffaçable sur sa vie en jetant à la fonte les caractères des langues orientales qui lui avaient servi à imprimer la *Polyglotte*, afin que personne ne pût s'en servir après sa mort.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, Baskerville, en Angleterre, et, quelques années après, Ibarra en Espagne, et Bodoni en Italie, élevèrent l'art typographique à un degré de perfection très remarquable. Mais l'imprimerie, que Rivarol appelle si ingénieusement l'*artillerie de la pensée*, laissait encore parmi nous beaucoup à désirer. On vit naître alors les Barbou, les Anson, les Didot et les Crapelet (1).

P. CAPELLE.

(1) *Manuel de la typographie française.*

dès 1595; puis ensemble ou successivement, soit à Amsterdam, soit à Leyde, Bonaventure, Abraham, Louis et Daniel. Ce dernier mourut à Amsterdam en 1680. Parmi leurs éditions, qui sont à un très haut prix, et que l'on recherche avec la plus grande avidité, on distingue le *Nouveau Testament* en grec, 1633, in-12; le *Psautier*, 1653, in-12; l'*Imitation*, sans date; le *Corps de Droit par Justinien*; les auteurs latins, principalement jusqu'en 1642, et quelques auteurs français, format in-24.

(1) Josse Badius, l'un des plus célèbres imprimeurs de Paris, savant dans les belles-lettres, et professeur de grec à Lyon et à Paris, fut surnommé *Ascensius*, parce qu'il était d'Asche, dans le territoire de Bruxelles; il mourut à Paris en 1535, après avoir publié plusieurs ouvrages, entre autres *Navicula Stultarum*, traduit en français par J. Droyn, 1501, in-4°; *Navis Stultiferæ, carmine illustrata*, 1513.

Conrad Badius, fils du précédent, publia, avec Robert Etienne, qui devint son beau-frère, plusieurs éditions recherchées, et mourut à Genève en 1568.

(2) Michel de Vascosan était natif d'Amiens; il épousa une des filles de Josse Badius, et devint ainsi allié de Robert Etienne, qui avait épousé l'autre. Il mourut en 1576. Vascosan passe, avec raison, pour l'un des plus excellents imprimeurs de France, par la beauté et l'exactitude de l'impression. On recherche encore surtout son *Plutarque* d'Amyot, 1567, 13 vol. in-8°.

(3) Robert Etienne était fils de Henri Etienne, imprimeur de Paris, qui mourut en 1520. Il apprit l'art de l'imprimerie sous Simon de Colines, son beau-père. Il savait le latin, le grec, l'hébreu, et possédait l'art des belles-lettres. François Ier lui confia la direction de l'Imprimerie royale. C'est lui qui distingua le premier ses Bibles par versets. Les docteurs de Paris lui ayant suscité des affaires, il se retira à Genève, où il fit profession de la religion protestante et où il mourut en 1559, à l'âge de cinquante-six ans, laissant trois fils, Henri, François et Robert. Parmi ses belles éditions, on distingue la *Bible hébraïque*, 1544, 8 vol. in-16; l'édition in-4° est moins estimée; le *Nouveau Testament* grec, 1546, 2 vol. in-16. On a de lui le *Thesaurus linguæ latinæ*, dont les éditions les plus estimées sont celles de Lyon, 1577, 2 vol. in-fol.; de Londres, 1734, 4 vol. in-fol.; de Bâle, 1740, 4 vol. in-fol.: celle-ci a quelques augmentations.

Les éditions de Robert Etienne sont les plus correctes : celles du *Nouveau Testament* grec, de 1546, 1549 et 1551, sont sans tache; dans celui de 1549, connu sous le nom de *Mirificam*, parce que la dédicace commence par ce mot, il ne se trouve qu'une seule faute dans cette même dédicace, où on lit *putres* pour *plures*. Afin de donner à ses ouvrages la pureté dont ils étaient susceptibles, après en avoir relu bien des fois les épreuves, il les exposait sur sa boutique, et donnait un sou aux écoliers pour chaque faute qu'ils y découvraient.

MAGAZINE.

LA TAPISSERIE DE NANCI.

La tapisserie de Nanci, qui n'avait jamais été gravée jusqu'ici et dont nous publions les dessins, aurait, si l'on en croit la tradition, une illustre origine, et remonterait à une assez haute antiquité. Prise dans la tente de Charles-le-Téméraire, lors de la mort de ce prince, en 1477, devant la capitale de la Lorraine, qu'il assiégeait, elle serait devenue un meuble de la couronne, et aurait servi au palais des ducs de ce pays, depuis Réné II jusqu'à Charles IV, qui, ayant créé sa cour souveraine, en aurait fait présent à cette compagnie. C'est du moins ce

Tapisserie de Nancy, n° 1.

qu'on lit dans l'histoire des villes *vieille et neuve de Nanci*, *depuis leur fondation jusqu'en* 1788, *par le sieur* LIONNOIS, *prêtre*, *premier principal du ci-devant collége de l'Université et doyen de la Faculté des Arts de Nanci*, pag. 346, édit. de 1805, chez Haener fils et Delahaye, imprimeurs, rue de la Constitution, n° 10. Cet écrivain ajoute : « Elle fait aujourd'hui (an XIII) la tenture entière, en une seule pièce, de trois côtés de la salle d'audience de la Tournelle, et en une autre moindre pièce, d'un côté de la chambre du conseil de ladite Tournelle du parlement. Il est aisé de juger par la répétition des personnages, qu'elle composait autre-

« fois plusieurs pièces séparées, dont on a ôté les bordures. Malheureusement ceux qui ont été chargés de cette opération, ne pouvant lire l'écriture ancienne qui en désigne les figures et forme les inscriptions, en ont interverti l'ordre, et, qui pis est, ont pris d'une pièce pour raccommoder les autres, sans autre dessein que de boucher les trous ; ce qui a mutilé certaines figures et rendu quelques-unes de ces inscriptions inintelligibles. C'est une de ces anciennes tapisseries flamandes dont le tissu de laine très fine est éclairé par l'or et la soie. La soie et la laine subsistent encore, mais l'or ne s'aperçoit plus que dans quelques endroits et à la faveur d'un beau soleil. »

Vient alors une explication fort abrégée et fort inexacte du sujet de la tapisserie.

Le costume des divers personnages qui figurent dans ce monument est tout-à-fait caractéristique. Ils portent les vêtements et les ornements en usage vers la moitié du quinzième siècle, et la disposition artistique, le choix du sujet, ainsi que l'exécution elle-même, portent l'empreinte de leur époque et sont évidemment conçus dans le style des œuvres de 1450 environ.

Je passe à quelques autres détails sur elle, qui ne sont pas moins curieux.

La tapisserie de Nanci offre une histoire dont le fonds allégorique a pour but de représenter les INCONVÉNIENTS DE LA BONNE CHÈRE, histoire qui a fourni plus tard le sujet d'une moralité dont nous parlerons tout à l'heure, et qu'a découvert dans les archives poudreuses des bibliothèques l'intelligent et érudit collaborateur du *Musée* ACHILLE JUBINAL. Ce qui reste de la tapisserie a soixante-seize pieds de longeur sur environ onze de hauteur, et occupe en ce moment la chambre d'accusation de la cour royale et une autre salle inoccupée, auxquelles elle sert d'ornement. Les personnages qu'elle représente sont de grandeur naturelle, habillés selon la mode du temps.

Primitivement la tapisserie de Nanci a dû ne former qu'une seule page sur laquelle se déroulait toute l'histoire allégorique qu'elle représente, et dont les diverses péripéties étaient nettement désignées par des séparations fictives ayant la forme de colonnes. Plus tard, on ne sait à quelle époque, cette tapisserie fut coupée en plusieurs morceaux, et malheureusement ce ne fut pas aux endroits indiqués comme changement d'action par les divisions de l'artiste lui-même. Plus malheureusement encore il arriva qu'on voulut dans la suite rejoindre ces pièces séparées et que les personnes chargées de cette opération, ne comprenant pas le sujet et n'étant point assez habiles pour lire les inscriptions en caractères gothiques placées au haut de la tapisserie, inscriptions qui auraient dû servir à les guider dans leur restitution, interrompirent l'ordre de l'histoire par un placement erroné des morceaux. Il va sans dire que nous avons rétabli l'ordre naturel ; mais il ne nous a pas été possible de faire de même pour quelques figures endommagées durant les disjonctions ou les raccommodements de la tapisserie, non plus que pour le dénouement de l'histoire, qui a probablement péri au milieu des diverses mutilations de la tapisserie.

Heureusement nous sommes à même de le faire connaître à nos lecteurs, grâce à la *Moralité* dont nous avons déjà parlé, dont le sujet a été puisé dans celui que représente la tapisserie de Nanci, et qu'a découverte, ainsi que je vous l'ai déjà dit, notre collaborateur Achille Jubinal. Cette moralité a pour titre la CONDAMNATION DE BANCQUET.

Son auteur est Nicole de la Chesnay, écrivain presque inconnu même des bibliographes.

La *Condamnation des bancquetz, à la louenge de Diepte et Sobriété, pour le prouffit du corps humain*, est précédée d'un prologue dans lequel l'auteur dit : « qu'il a prins la cure, charge et hardiesse, à l'ayde de celluy *qui linguas infantium facit disertas*, de mettre par ryme en langue vulgaire et rédiger par personnages en forme de moralité ce petit ouvrage qu'on peut appeler la *Condamnation de Bancquet*, à l'intencion de villipender, détester, et aucunement extirper le vice de gloutonnie, crapule, ébriété et voracité ; et pour opposite, louer, exalter et magnifier la vertu de sobriété, frugalité, abstinence, tempérance et bonne diette... Sur lequel ouvrage est à noter qu'il y a plusieurs noms et personnages de diverses maladies, comme *Appoplexie, Épilencie, Ydropisie, Jaunisse, Goutte*, et les autres des quelz je n'ay pas tousjours gardé le genre et le sexe, selon l'intencion ou reigles de grammaire. C'est à dire que en plusieurs endrois on parle à iceulx ou d'iceulx par sexe aucunes fois masculin et aucunes fois féminin sans avoir la considération de leur dénomination ou habit... Semblablement, tous les personnages qui servent à dame *Expérience*, comme *Sobriété, Diette, Seignée, Pilule* et autres, seront en habit d'homme et parleront par sexe masculin, pour ce qu'ils ont l'office de commissaires, sergens et exécuteurs de justice, et s'entremettent de plusieurs choses qui affièrent plus convenablement à hommes que à femmes. Et pour ce que telles œuvres que nous appelons jeux ou moralitez ne sont tousjours faciles à jouer ou publiquement représenter au simple peuple, et aussi que plusieurs aiment autant en avoir ou ouyr la lecture, comme veoir la représentation, j'ay voulu ordonner cest opuscule en telle façon qu'il soit propre à démonstrer à tous, visiblement par personnages, gestes et parolles, sur eschaffault ou autrement, et pareillement qu'il se puisse lyre particulièrement ou solitairement par manière d'estude, de passe temps, ou bonne doctrine. »

Après ce premier prologue, fait uniquement pour le lecteur, en vient un second en vers, prononcé par le docteur *prolocuteur*, qui est chargé aussi, à la fin, de tirer de la pièce sa conclusion, dans lequel l'auteur cherche à expliquer à l'auditeur le but et le sujet de sa composition. Voici l'une des stances du docteur.

Pour vous plus à plain informer
De ce qui sera récité,
Nous désirons de réformer
Excès et superfluyté,
En détestant gulosité
Qui consume vin, chair et sain,
Recommandant sobriété
Qui rend l'homme léger et sain.

Ce prologue fini, la moralité commence. C'est d'abord une conversation qui a lieu entre *Diner*, *Soupper* et *Bancquet*, qui se font part du désir mutuel qu'ils ont de mener joyeuse vie soir et matin, c'est-à-dire d'imiter *Passe-Temps* et *Bonne-Compaignie*. Sur ces entrefaites « *Bonne-Compaignie*, gorrière damoiselle, se tire avec « tous ses gens en bon ordre, » qui sont *Gourmandise, Friandise, Passe-Temps, Je-Boy-à-Vous, Je-Plaise-d'Autant, Acoustumance*. Chacun d'eux énonce ce qu'il préfère ; et *Bonne-Compaignie*, pour commencer la journée, ordonne une collation dans laquelle il entre

des prunes de Damas, « et se la saison, est, » ajoute la rubrique, « qu'on ne puisse finer de prunes, fault prendre prunes seiches ou en faire de cire, qui auront « forme et couleur de Damas. » On se met alors à manger. *Je Boy-à-Vous* fait observer que *Gourmandise*, dans sa précipitation à dévorer les prunes, vient d'avaler une limace, et *Passe-Temps* propose de danser. Aussitôt il invite dame *Friandise*, qu'il compare à Hélène, en lui disant que lui-même est Pâris. Celle-ci, qui ne veut pas être en reste de galanterie, lui répond : qu'elle est Médée et lui Jason. Alors des « instruments placés sur l'eschauffault, ou en quelque lieu plus hault... jouent une basse « dance assez briefve. »

Cela fait, *Dîner*, *Soupper* et *Bancquet* s'avancent vers *Bonne-Compaignie*, en s'excusant d'entrer chez elle sans être invités. Celle-ci les reçoit fort bien, leur demande leurs noms, et leur apprend en échange ceux de ses gens. Un peu après, *Dîner*, reconnaissant de la réception que *Bonne-Compaignie* lui a faite, l'invite à venir *festoyer* chez lui sur-le-champ, disant que tout y est prêt. *Soupper* l'engage pour son second repas, et *Bancquet* pour le dernier. On va d'abord chez *Dîner*, qui fait servir de la friture, du brouet, du potage, de gros pâtés, du cochon, etc. Pendant ce temps, *Soupper* et *Bancquet* épient les convives « par quelque fenestre haulte, » dit la rubrique, et tiennent la conversation suivante :

SOUPPER.
Velà une feste jolye :
Ilz ne sçavent contenir.
BANCQUET.
Qui trop en prent, il fait follie
Cela ne se peut maintenir.
SOUPPER.
Si fort son estomac fournir
N'est pas pour avoir alégence.
BANCQUET.
Laissez-les devers nous venir,
Nous aurons brief la vengence.

C'est cette scène que représente la première planche de la tapisserie de Nanci. Seulement il y a dans le tableau à l'aiguille plus de personnages à table que la moralité n'en donne pour suite à *Bonne-Compaignie*. On peut en outre regarder cette scène, ainsi que la seconde planche, comme le tableau fidèle d'un repas seigneurial au quinzième siècle, tant sous le rapport des ornements de la salle du festin que sous celui des vases qui servent à table et des serviteurs qui assistent au repas. La légende surmontée de fleurs de lis explique en ces termes l'ensemble de la scène, et est ainsi conçue :

Soupper et Bancquet caultement
Vindrent l'assemblée adviser,
Dont par envie prestement
Comprindrent de vengence user.

La moralité nous montre, après cette scène, les maladies qui arrivent « en figures hydeuses et monstrueuses, « embastonnées et habillées si étrangement que a paine « peut on discerner si ce sont femmes ou hommes. » Cette troupe se compose d'*Apoplexie*, *Paralisie*, *Épilicencie* (*sic*), *Pleurésie*, *Colicque*, *Esquinancie*, *Ydropisie*, *Jaunisse*, *Gravelle* et *Goutte*. Chacun de ces personnages se nomme et fait l'énumération de son caractère particulier comme maladie, dans une strophe de huit vers. Lorsqu'elles ont fini, *Soupper* et *Bancquet* s'approchent d'elles et leur demandent si elles consentiraient à faire un *petit assault* à *Bonne-Compaignie* et à ses gens. Il va sans dire qu'elles acceptent, et *Soupper* les fait *embuscher en son logis*. Pendant ce temps le festin se termine ; *Bonne-Compaignie* dit les grâces, après quoi elle ordonne au *lutenaire*, c'est-à-dire au joueur de luth, de remplir ses fonctions. Alors « l'instrument « sonne, et les trois hommes mainent les trois femmes, « et danceront telle dance qu'il leur plaira, et ce pendant « que *Bonne-Compaignie* sera assise. »

Cette scène est suivie d'une autre, dans laquelle *Soupper* et *Bancquet* avertissent les serviteurs qui ont préparé le repas précédent de venir chez chacun d'eux successivement ; puis *Bonne-Compaignie* et ses gens continuent à se réjouir.

Soupper vient ensuite rappeler à *Bonne-Compaignie* la promesse qu'elle lui a faite et il « l'enmaine par soubz « le bras. »

Durant que les convives se livrent à la bonne chère, « les maladies par quelque fenestre feront semblant d'es« pier les soupans, et ce est ce que le fol monstre. » Après qu'on a mangé les plats de chair, *Soupper* s'échappe pour aller dire qu'on apporte les plats de l'*yssue*, c'est-à-dire le dessert, et pendant ce temps *Bonne-Compaignie* dit aux musiciens de *fleuter une chançon*, en leur disant le premier vers de quelques-unes.

La rubrique ajoute : « Icy dessus sont nommez les « commancemens de plusieurs chançons tant de musique « que de vaul de ville, et est à supposer que les joueurs « de bas instrumens en sauront quelque une qu'ilz joue« ront présentement devant la table. »

Pendant qu'on apporte le dessert, *Soupper* disparaît et va demander aux maladies si elles sont prêtes. Celles-ci répondent que oui, et s'informent s'il faut tuer les convives. *Soupper* leur dit que non ; mais il leur recommande de les bien battre. Les maladies s'élancent alors sur *Bonne-Compaignie* et ses gens, et, dit la rubrique, « abatront la table, les tresteaux, vaisselle et escabelles ; « et il n'y aura personne des sept qui ne soit battu ; tou« tesfoys ilz eschapperont comme par force, l'ung de « playe, l'autre saignant ; et pourra durer ce conflict le « long de une patenostre ou deux. » Les convives se sauvent alors, et lorsqu'ils se retrouvent, hors de la salle, font l'énumération des horions qu'ils ont reçus.

Après diverses autres scènes peu importantes, qui, non plus que les précédentes, n'existent pas dans la tapisserie, telle du moins qu'elle nous est parvenue, *Banquect* vient à son tour chercher *Bonne-Compaignie et toute sa brigade chère*, et les engage à les suivre au repas qu'il leur a fait préparer. *Bonne-Compaignie* y consent volontiers, et se plaint vivement de la trahison de *Soupper*. *Bancquet* répond que son confrère *Soupper* est *un homme décevant*, mais que lui ne lui ressemble pas, et on s'assied, *chascun selon sa qualité*.

Bancquet va, sans qu'on sache comment, trouver les maladies, et leur dit d'apprêter leurs armes. Celles-ci mettent leurs *jagues*, leurs *jaserans*, et promettent de se conduire vaillamment. Il rentre ensuite dans la salle du festin, où il est fort bien accueilli par les convives, qui ne se doutent pas du motif de son absence. Ici *Bonne-Compaignie* et ses gens continuent à boire ; *Bancquet* sort, et bientôt *armé par la teste*, il vient appeler les maladies.

« Il n'est pas difficile, dit Jubinal, de reconnaître, à « l'inspection de la seconde planche, qu'elle représente « toute cette scène, à partir de l'instant où les convives « sont assis à table chez *Bancquet*. Il y a bien cependant « quelques légères différences avec les détails donnés par « la moralité. Ainsi, par exemple, dans cette dernière, on

« ne voit pas, comme dans la tapisserie, *Soupper* occupé, durant le repas, à causer avec un autre personnage que je crois être *Diner*. Ensuite la tapisserie ne reproduit pas le fol qui, dans la Moralité, joué un rôle pendant le festin. Mais à ce personnage de *Bancquet*, répété trois fois, il est impossible de méconnaître notre action. *Bancquet*, debout devant la table, en face de *Je Boy-à-Vous*, ne semble-t-il par répondre à *Bonne-Compaignie* placée entre Acoustumance et Passe-Temps, et vers laquelle il est tourné :

Dame, vostre bonne mercy;
J'entendray à servir à boire ?

« Plus loin, vers la droite, *Bancquet*, portant la main à son épée et montrant les convives aux maladies, dont quelques-unes sont armées, mais n'ont point encore revêtu leurs habillements de guerre, n'est-il point représenté à l'instant où il demande à celles-ci si elles sont prêtes et où il leur recommande de ne pas bouger jusqu'à ce qu'il les appelle? Enfin, en haut, vers la droite, *Bancquet*, déjà revêtu de sa cotte de mailles et de sa cuirasse, et tout prêt à *armer sa tête* du casque, que tient un de ses gens, n'est-il pas sur le point de consommer le dernier acte de sa trahison? Je crois que ce qui contribue à le prouver, c'est la première des deux légendes placées au haut de la tapisserie, vers la gauche, au-dessus des maladies. En voici le texte :

Chière ilz tyrent joyeulsement,
Y estant Bancquet et la route (1)
Qui s'armèrent et là proprement
Occirent l'assemblée toute.

« La seconde légende se compose de huit vers. »

Les trois folz ont grant volonté
De cherché (*sic*) leur malle meschance;
Quant on a bien ris et chanté,
A la fin fault tourner la chance.
Ha! vous vollez avoir plaisance,
Bien l'aurés vous ung tandis,
Mes gens quy prenent leur aisence,
Enfin se treuvent plus mauldiz.

Il y a encore plusieurs choses à remarquer dans l'exécution de cette tapisserie, savoir, en premier lieu, le luxe de la table, qui est bien plus grand que dans le repas précédent: chez *Soupper*, en effet, l'appareil était modeste; ici nous sommes chez *Bancquet*, personnage beaucoup au-dessus de son rival; il est donc naturel que le service y soit plus opulent. Aussi voit-on sur la table tout ce qui pouvait constituer un repas de grands seigneurs ou de gourmets de cette époque: deux paons portant chacun au cou une espèce d'écusson destiné probablement à recevoir les armes de l'amphitryon; une hure tatouée; un vaisseau rempli d'oiseaux, entouré d'une mer pleine de poissons, et surmonté d'un mât sur lequel on voit une figure de femme. Il est probable que ce navire remplissait l'office de ce qu'on nomme aujourd'hui chez nous un *surtout*. Il faut signaler les quatre cierges colorés qui éclairent la table, et qui sont pareils, dit l'abbé Lionnois, aux chandelles des Rois, encore en usage en Lorraine parmi la populace et les gens de la campagne; le groupe des musiciens qui se trouvent sur la droite, les deux serviteurs placés vers la gauche, entre Bancquet et Soupper, et dont l'un, qui porte un vase à forme allongée, est si admirablement posé; enfin le magnifique dressoir tout chargé de vaisselle élégante et riche, qu'on aperçoit sur la gauche, entre les maladies et les trois musiciens que nous avons déjà vus dans la première planche.

Le troisième dessin se compose de la suite de la scène qui vient d'être expliquée ; Bancquet, *armé par la teste vient cryer* :

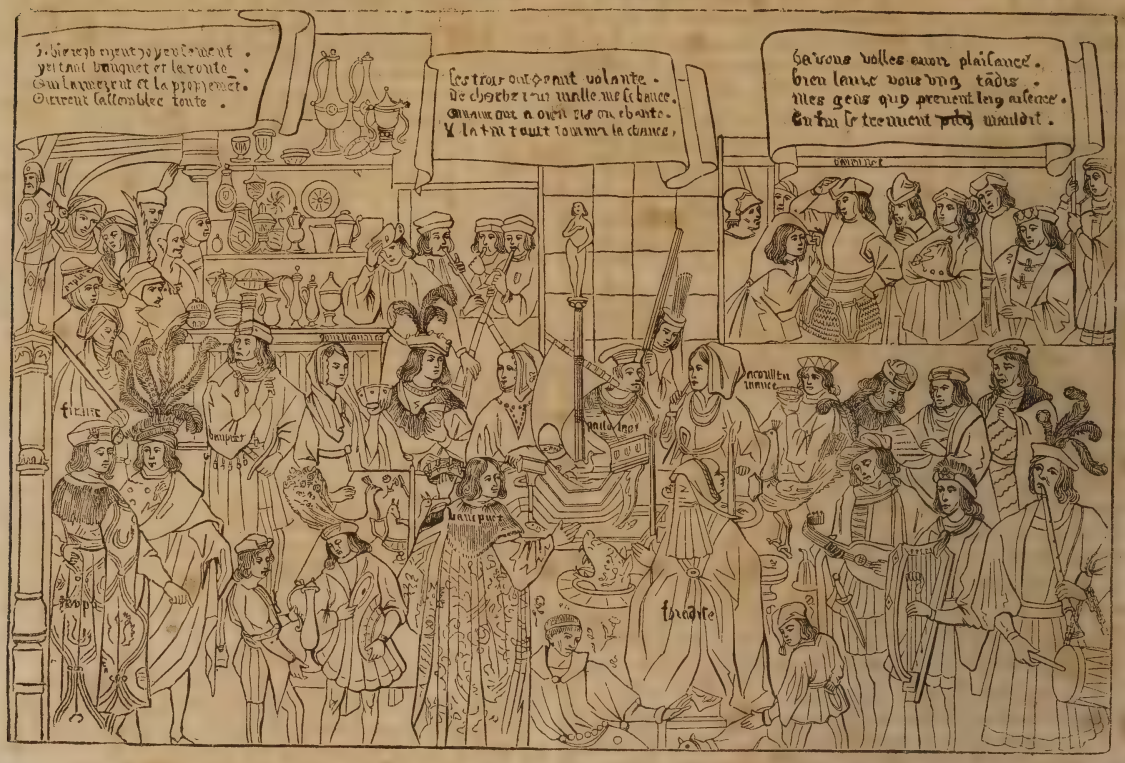
BANCQUET.
Appoplexie ! Ydropisie !
APPOPLEXIE.
Qui est là ?
YDROPISIE.
C'est le Bancquet.
BANCQUET.
Où êtes-vous, Épilencie ?
ÉPILENCIE.
Me voicy preste en mon roquet
BANCQUET.
N'oubliez crochet ne hocquet
Et amenez vostre assemblée.
J'ai déjà pris mon bicoquet
Pour entrer en plaine meslée.
PLEURESIE.
La compaignie est affolée,
Si je l'embrasse par le corps.
BANCQUET.
Allons frapper à la vollée
Sans leur estre miséricoors.
A mort !
BONNE-COMPAIGNIE.
Qui vive ?
ESQUINANCIE.
Les plus fors.

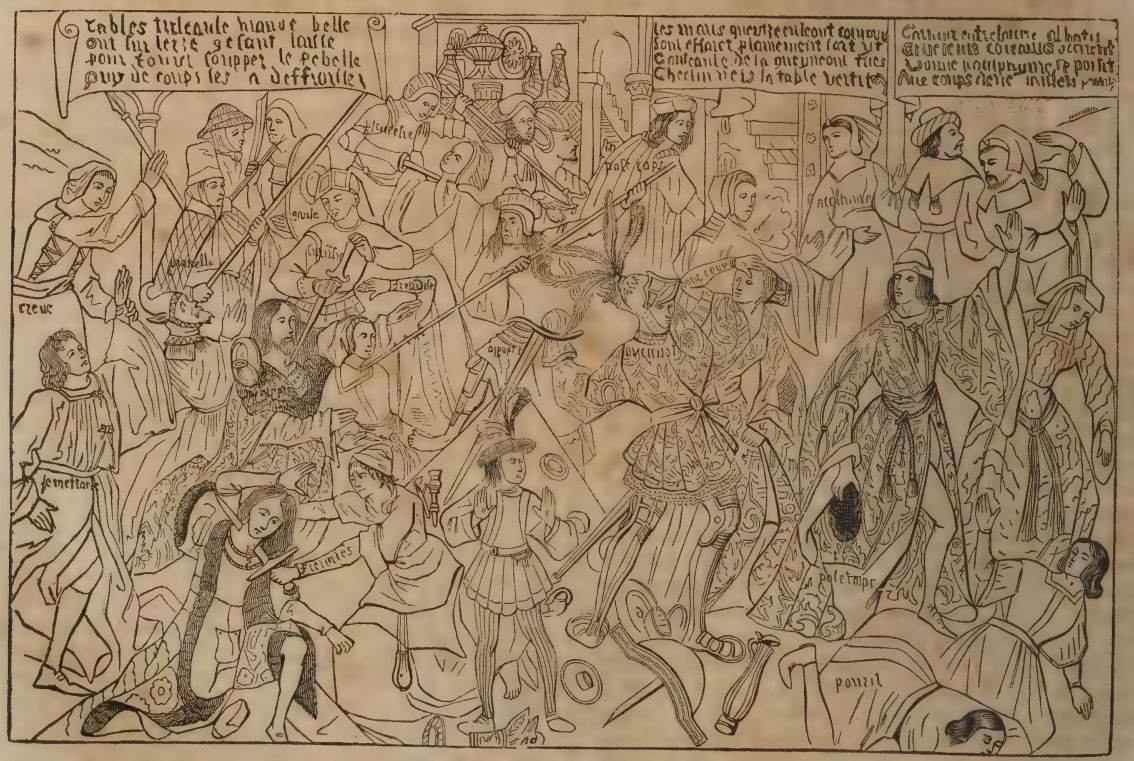
On lit ici en rubrique : « Notez que les bancqueteurs « se doivent monstrer bien piteux, et les autres bien ter- « ribles. » La scène continue.

PASSE-TEMPS.
Voicy la trahison seconde.
GOURMANDISE.
Pleust à Dieu que je feusse hors !
PARALISIE.
A mort !
JE-BOY-A-VOUS.
Qui vive ?
COLICQUE.
Les plus fors.
JE-PLEIGE-D'AUTANT.
Aurons-nous souvent tels effors ?
APPOPLEXIE.
Faut-il que cest ivroing responde
A mort !
PASSE-TEMPS.
Qui vive ?
YDROPISIE.
Les plus fors.

Le combat, le tumulte et le carnage sont au comble. *Friandise* est attaquée par *Apoplexie*, *Gourmandise* est égorgée par *Pleurésie*. Chacune des autres a son adversaire et son égorgeur sans dénomination. *Je m'étonne*, tout-à-fait à gauche de la planche, est saisi par une maladie sous la figure d'une femme, dont on ne peut lire le nom; la *Fièvre* égorge d'une main un jeune homme qu'elle tient de l'autre par les cheveux ; enfin *Poirat*, vers la droite, tombe mort ou ivre ; il représente l'ivresse, à ce qu'on peut conjecturer de son nom qui vient de poiré, boisson fermentée, faite avec des poires qui produisent une espèce de cidre, et dont on se sert encore dans la plupart de nos provinces. En général, les acteurs de cette scène ont une belle expression; et plusieurs d'entre eux, parmi lesquels *Bancquet*, qui tient son épée à deux mains, sont fort bien dessinés, ainsi que le fou, qu'on aperçoit vers la gauche, et qui est très reconnaissable à son bonnet et à ses oreilles.

(1) *Route*, troupe, compagnie, *rota*.





Tapisserie de Nancy, nos 2 et 3.

Tapisserie de Nancy, nos 4 et 5.

Ce tableau porte deux légendes. Voici la première :

Tables, titteaux (*sic*, pour tréteaux), viande belle
Ont sur terre gisant laissé,
Pour fouyr Soupper le rebelle,
Qui de coups les a desfroissez.

La seconde est ainsi conçue :

Des maux qu'entre eulx ont conspirés
Sont effaict plainement sortyt :
Couteaulx de la gueyne ont tirés
Checlin (*sic*, pour chacun) vers la table vertit
Car ung autre l'autre abbatit
Et de leurs coteaulx les occirent :
Bonne-Compaignie se partit
Aux coups et deux (*deuils*) qui s'en partirent.

Cependant les survivants, parmi les vaincus, se réunissent hors de la salle du festin, et déclarent qu'ils ont perdu *quatre suppotz*, parmi lesquels la *migongne Friandise* et la *popine Gourmandise*. *Passe-temps* a eu l'*épaule avalée*, *Accoustumance* le *dos confondu*, et *Bonne-Compaignie* en est *toute affolée;* ce qui ne l'empêche pas d'aller porter sa plainte à dame *Expérience*.

Bonne-Compaignie raconte ses mésaventures avec *Soupper* et *Bancquet*. Elle déclare avoir perdu, outre *Friandise* et *Gourmandise*, *Je Boy-à-Vous* et *Je Pleige-d'Autant*. C'est cette action que représente la première partie de la quatrième planche ; le commencement en a disparu au milieu des révolutions qu'a éprouvées la tapisserie, et il n'est resté des huit vers qui formaient la légende que les quatre suivants, précédés de quelques mots qui n'offrent plus de sens aujourd'hui

Cy conclut d'estre présentans,
Par devant dame Expérience,
La griefve adventure contant,
Qui mal la prit en patience.

La seconde partie, séparée de celle qui précède par une espèce de colonne, continue sans interruption la Moralité. Dame *Expérience* sur son trône est environnée de ses gens, qui sont : *Secours*, *Sobriété*, *Pilule*, *Remède*, *Diette*, *Sobresse* (sobriété) et *Clistère;* là, ouïes les parties, elle ordonne à ses estafiers d'aller arrêter les coupables.

Ici se termine la seconde partie de cette planche, qui représente en outre l'un des gens de dame *Expérience*, *Remède*, courant exécuter les ordres de sa maîtresse, et un autre, *Pilule*, ayant déjà quitté sa place, et marchant à la tête de ceux qui vont arrêter les coupables. La preuve de cette assertion existe dans le fait de sa double apparition, savoir : d'abord vers la gauche, au-dessus de *Diette*, où il est représenté écoutant les ordres de dame *Expérience*, et ensuite vers la droite, devançant dans leur exécution *Remède* lui-même.

Il y a plusieurs choses à faire remarquer dans ce fragment de la tapisserie, sous le rapport des armures ; c'est d'abord le casque singulier du personnage qui vient immédiatement après *Diette;* on n'en trouve point de pareil au musée d'artillerie. Le même estaffier de dame *Expérience* porte encore une genouillière curieuse, en ce qu'elle représente une figure d'animal ; et tout-à-fait en haut de la planche, vers la droite, le personnage qu'on aperçoit derrière *Secours* offre un brassard remarquable, et qui forme une face humaine.

La légende de ce fragment est ainsi conçue ;

Dame Expérience manda
Des serviteurs grans et menus,
Et expressément commanda
Que Soupper et Bancquet tenus
Fussent en telle seureté que nulz
Des deux ne se puist excuser,
Pour respondre ès cas advenuz
Dont on les vouloit accuser.

Dans la première partie de la cinquième gravure, *Bancquet* et *Soupper* sont liés et sortent de prison pour être conduits devant leurs juges. Lorsqu'ils sont arrivés au tribunal, ils trouvent là *Bonne-Compaignie*, qui renouvelle sa plainte. *Bancquet* nie complétement sa participation au meurtre des convives ; mais *Soupper* avoue, lui, qu'il a fait accabler de coups *Bonne-Compaignie* et ses gens. *Bancquet* est condamné à être pendu, et *Soupper* à ne pas approcher de six lieues de *Dîner*, et à se voir enfermer les mains dans des menottes de plomb pour ne plus verser à boire aussi légèrement désormais.

Remède fait ensuite signer cette sentence par chacun des juges et la lit aux accusés lorsqu'ils sont ramenés. Aussitôt *Diette* passe la corde au cou de *Bancquet* ; un *beau père confesseur* arrive et on emmène le patient ; quant à *Soupper*, *Sobresse* « luy met le plomb qu'elle lye « à quatre esguillettes, » et on le chasse. Cependant *Bancquet* avance vers le lieu du supplice, monte à l'échelle et ne tarde pas à être, selon l'expression anglaise, *lancé dans l'éternité*.

On voit par cette analyse que la fin de la tapisserie, qui était aussi celle de l'histoire, a été perdue, et que le moment représenté par la dernière partie de notre cinquième planche est la comparution de *Bancquet* et de *Soupper* par-devant dame *Expérience*, sur la demande de Galien, d'Averroës et des autres juges.

Quant aux huit vers qui forment la légende de cette cinquième planche, ils se composent du même quatrain répété deux fois, probablement par erreur. La première ligne n'offre même pas de sens plausible, à cause de la mauvaise orthographe du mot qui la commence. Voici ces quatre vers, aussi exactement du moins que la défectuosité de la tapisserie a permis à M. Victor Sansonetti auteur de ces dessins, de les copier :

Pesantsyr livrés et en tel point
Demeurer les jours de sa vie,
Affin qu'il ne s'avoue point
Jamais nuyre aultruy par envie.

On remarquera surtout dans cette planche la richesse du siége et du vêtement de dame *Expérience*, ainsi que celle de la robe de *Bancquet*. Il faut également observer qu'à l'époque de la confection de la tapisserie les lévriers étaient sans doute bien communs dans les palais des grands seigneurs, puisque non-seulement nous les trouvons ici aux festins, mais encore jusque dans la salle d'audience.

Tel à peu près le sujet de la tapisserie de Nanci, dont l'exécution et la mise au jour font honneur, pour les dessins qui sont d'une grande exactitude, au talent de M. Sansonetti, et pour le texte à l'érudition et au style d'Achille Jubinal. Nous engageons vivement ces deux archéologues à ne pas en rester là et à sauver du naufrage et de la destruction tous les monuments de genre semblable qu'ils pourront rencontrer dans nos cathédrales et dans nos vieux châteaux. Ce sera un service rendu aux artistes par la reproduction des costumes, et à l'histoire peut-être par le sujet de quelque tapisserie non encore découverte. Qu'on se rappelle celle de Bayeux qui représente l'histoire de Guillaume-le-Conquérant (1)!

(1) On trouve les 9 feuilles grand in-folio, de *la Tapisserie de Nan* chez le libraire Téchener, place du Louvre, 12.

DES SÉPULTURES.

L'horreur qu'inspire la vue d'un corps inanimé et le besoin de se soustraire aux miasmes que produit la putréfaction ont enseigné à l'homme le besoin de se débarrasser des cadavres. *Non defunctorum causâ, sed vivorum, inventa est sepultura*, dit Sénèque.

Les premiers moyens employés furent vraisemblablement la sépulture et les flammes d'un bûcher.

Plus tard, à mesure que les distinctions sociales s'établirent, on pratiqua quelques différences dans les sépultures selon le rang du défunt.

Les Thébains ensevelissaient les corps de leurs rois dans des sarcophages de pierre de touche qu'ils adossaient debout contre les murs de grands souterrains.

Les Egyptiens, pour éloigner l'idée de la destruction et éviter la putréfaction, ont porté au plus haut degré l'art des embaumements : ils plaçaient les corps dans des souterrains. Cet usage fut longtemps suivi par les peuples des Atlantiques, où l'on trouve encore dans le creux des rochers d'immenses salles toutes remplies de cadavres préparés et enveloppés de peaux.

Les pyramides égyptiennes étaient des salles de sépulture.

Voici comment s'exprime Diodore de Sicile sur les embaumements : « Les Égyptiens, dit-il, ont trois sortes « d'embaumements : les pompeux, les médiocres et les « simples. Les premiers coûtent un talent d'argent, les se- « conds vingt mines, et les troisièmes presque rien. Ceux « qui font profession d'embaumer les morts l'ont appris « dès l'enfance. Le premier indique sur le côté gauche « du mort le morceau de chair qu'il faut couper ; après « celui-ci vient un second individu, nommé le *coupeur* « ou *parachyste*, qui pratique cette opération au moyen « d'une pierre d'Éthiopie aiguisée. Ceux qui salent vien- « nent ensuite; ils s'assemblent tous autour du mort qu'on « vient d'ouvrir, et l'un d'eux introduit, par l'incision, « sa main dans le corps, et en tire tous les viscères, ex- « cepté le cœur et les reins; un autre les lave avec du vin « de palmier et des liqueurs odoriférantes. Ils oignent « ensuite le corps pendant plus de 30 jours avec de la « gomme de cèdre, de la myrrhe, du cinnamome, et d'au- « tres parfums, qui non-seulement contribuent à le con- « server pendant très longtemps, mais qui lui font en- « core répandre une odeur très suave. Ils rendent alors « aux parents le corps revenu à sa première forme, de « telle sorte que les poils même des sourcils, des pau- « pières, sont démêlés, et que le mort semble avoir « gardé l'air de son visage et le port de sa personne. Hé- « rodote et Porphyre s'expriment à peu près de la même « manière sur les embaumements égyptiens ; ils ajou- « tent seulement quelques détails plus circonstanciés sur « le manuel opératoire, et font en outre mention d'une « forte solution de *natrum*, qu'on injectait dans toutes « les cavités du corps, après avoir eu soin de les vider, « et d'une sorte de macération que l'on faisait subir au « cadavre en le laissant plongé pendant plusieurs jours « dans une solution sur-saturée de ce même natrum. « Après quoi on lavait le mort, et l'on procédait au reste « de l'opération, ainsi que le raconte Diodore de Sicile.

« Il est évident, d'après le passage que nous venons « de rapporter, que l'embaumement n'était pas seule- « ment réservé pour les rois, mais qu'il en existait de « simples et de peu coûteux, qui se trouvaient à la por- « tée de toutes les classes du peuple. Tout le système « d'embaumement des anciens Égyptiens peut donc se « réduire aux opérations suivantes : 1° vider toutes les « cavités du corps, soit par l'extraction des viscères, « qu'ils lavaient dans une liqueur aromatique, soit en les « dissolvant par une liqueur caustique ; 2° enlever aux « corps leur graisse et leurs parties muqueuses par l'ac- « tion du natrum longtemps prolongée ; 3° opérer la sic- « cation des corps, soit à l'air, soit dans une étuve, les « oindre de vernis colorés, les emmailloter dans un nom- « bre considérable de bandelettes trempées dans des « liqueurs aromatiques, les décorer ensuite de divers or- « nements, et les enfermer dans des espèces d'étuis en « bois ayant la forme humaine (1).

Les Hébreux creusaient ordinairement leurs tombeaux dans le roc, et Abraham, selon les Ecritures, avait acheté une caverne pour en faire sa sépulture.

Les Grecs brûlaient ou inhumaient indistinctement leurs morts, et il paraît que le système philosophique que professaient les particuliers déterminait seul leur choix. C'est ainsi que Démocrite, dans l'espoir d'une résurrection plus facile, préférait l'inhumation, et Pline se moquait de son opinion en disant : *Similis est de asservandis corporibus hominum et reviviscendis promista à Democrito, vanitus qui non revixit ipse.* Héraclite regardait le feu comme l'élément général et faisait brûler les corps, tandis que Thalès, qui attribuait tout à l'eau, voulait qu'on les enterrât. Quelques-uns préféraient le feu par opinion religieuse, dans l'espoir que le feu, qui purifie tout, purifierait aussi leurs âmes. La loi des douze tables laissait les citoyens libres du choix de brûler ou d'inhumer, pourvu que ce fût hors de la ville. Lorsqu'on brûlait un corps, on en recueillait avec le plus grand soin les cendres et les restes des ossements que l'on renfermait dans des urnes placées ensuite au milieu des niches des caveaux souterrains; lorsqu'on ne brûlait pas les corps, on les déposait tout entiers dans des caveaux plus ou moins profonds. Les Romains imitèrent longtemps à cet égard les Grecs, et il paraît d'après Macrobe, qui vivait sous Théodose-le-Jeune, que de son temps l'usage de brûler les morts commençait à tomber en désuétude. D'autres croient que ce fut l'empereur Gratien qui l'abolit. Les lois et la religion jusque-là permettaient de brûler les corps ; seulement elles prescrivaient d'en-

(1) Aujourd'hui, lorsqu'on veut embaumer un corps on peut choisir entre les deux procédés suivants. Le premier consiste à ouvrir toutes les cavités du corps pour en extraire les viscères qu'on lave à grande eau après les avoir profondément incisés. On les roule ensuite dans un mélange de poudre composé de tan, de sel marin décrépité, de quinquina, de cannelle, de benjoin, de baume de Judée et autres substances absorbantes, astringentes et aromatiques; après quoi on fait des incisions nombreuses à la face interne des cavités, on les lave d'abord avec de l'eau simple, puis après avec du vinaigre et de l'eau-de-vie camphrée. Enfin l'on promène dans toutes les incisions un pinceau trempé dans une forte solution alcoolique de sublimé corrosif. Cette partie de l'opération achevée, on enduit d'un vernis la face interne des cavités, on y replace les viscères, l'on remplit tous leurs intervalles avec la poudre ci-dessus mentionnée, et l'on ferme ensuite les ouvertures extérieures au moyen de quelques points de suture. On pratique également dans l'épaisseur des membres et du tronc des incisions profondes suivant la direction des principaux muscles ; on lave, on vernit, on saupoudre, comme nous l'avons dit précédemment; après quoi on passe un vernis général sur tout le corps; on l'environne de bandelettes également trempées de vernis, et l'on place ensuite le cadavre dans un cercueil de plomb, que l'on finit de remplir de poudre et dont on soude le couvercle. Ce procédé d'embaumement, en outre des grandes dépenses qu'il nécessite, ne suffit pas pour obtenir la parfaite conservation des corps, puisqu'ils ne peuvent être complétement privés des fluides que contiennent les tissus.

terrer les enfants morts avant le quarantième jour de leur naissance et les personnes tuées par la foudre.

Les Romains avaient établi hors des villes des enceintes destinées à la sépulture des pauvres et des esclaves; ces lieux s'apelaient *putivuli* ou *putivulæ*, soit à cause des petits puits où l'on déposait les corps, soit, comme quelques-uns le prétendent, de *putescere* ou *putrescere*; à Rome ces enceintes se trouvaient sur les côtés de la voie Appienne et hors de la porte Aquiline. Les personnes de distinction eurent pendant longtemps des caveaux dans leurs maisons pour y servir de sépulture à leurs familles et à ceux de leurs esclaves qu'ils affectionnaient le plus.

Cet usage dangereux ne cessa que lorsque les empereurs remirent en vigueur la loi des douze tables. On réserva alors le privilége d'être enterré dans la ville aux empereurs, aux vestales et aux grands hommes. Les particuliers firent construire leurs tombeaux dans leurs champs, dans leurs maisons de campagne, ou sur le bord des chemins; ces lieux étaient à la fois sacrés et de mauvais augure. Les formules gravées sur ces monuments étaient ordinairement simples et touchantes; c'était d'ordinaire:

Oro ut prœteriens, dicas : Sit tibi terra levis, cineres quoque flore legantur.

« Je t'en prie, dis en passant: Que la terre te soit légère, « et que tes cendres se couvrent de fleurs. »

Les Romains construisaient leurs sépultures avec un grand luxe. Les tombeaux souterrains étaient carrés ou ronds; dans l'épaisseur des murs étaient ménagées de petites niches où, comme on l'a vu plus haut, se plaçaient les urnes contenant les cendres et les débris d'ossements: ces niches portaient le nom de *loculi capuli*. Le cercueil qui renfermait un corps entier se nommait *arca*.

Les urnes n'avaient ni formes, ni grandeur réglées; elles prenaient différentes dénominations suivant cette forme et l'usage auquel on les employait: *olla cineraria, ossuaria, obsendaria vasa*. Les dernières étaient les plus grandes. La même niche contenait souvent plusieurs urnes; les caveaux se nommaient *colombaria*, à cause de la ressemblance de leurs niches avec celles d'un colombier, ou *ollaria*, de la forme ronde des urnes.

Urnes funéraires des Romains.

On poussait quelquefois le luxe jusqu'à construire aux morts les mêmes appartements souterrains qu'on aurait fait sur terre à des personnes vivantes. On les ornait même de statues. Les sépultures les plus remarquables que l'on ait découvertes sont celles de la famille Cæsennia, trouvées à Porto en 1699; celles d'une famille romaine trouvées dans la villa Cavalieri près de Rome; les tombeaux de Nola, dans le royaume de Naples, creusés à vingt-deux pieds sous terre, et l'hypogée de Volterra, en Toscane. On trouva, dans cette dernière, un magnifique coffre sépulcral et cinéraire orné de riches bas-reliefs.

Les premiers chrétiens enterraient leurs martyrs dans les églises. On accorda ensuite cet honneur aux princes et aux évêques, aux citoyens les plus distingués, aux riches, et enfin à tous ceux qui voulaient payer cet honneur. Alarmé des accidents que produisait la putréfaction des corps dans les édifices religieux, Théodose-le-Grand renouvela les édits de ses prédécesseurs, défendit d'enterrer dans les villes, et fit même porter hors de Rome les corps, les urnes et les sarcophages qui se trouvaient dans son enceinte.

Ces ordonnances restèrent longtemps en vigueur. On porta les morts hors des églises, et l'honneur d'être enterré près de leurs murs était regardé comme une grande prérogative; mais peu à peu cette prérogative devint plus commune, et à la fin, on retomba dans l'abus dont avait triomphé Théodose.

Alors Charlemagne, sur la demande de l'évêque d'Orléans Randolphe, donna ses Capitulaires, qui défendaient les inhumations dans les églises, sans exception de personnes et sans distinction d'état et de rang. Pendant les siècles qui suivirent, jusqu'au dix-huitième, les conciles et les synodes, firent de vains efforts pour empêcher ce dangereux abus.

De nos jours, les sépultures dans l'intérieur des églises ont tout-à-fait disparu et l'orgueil des familles trouve à Paris une ample compensation dans le faste qu'elle déploient au cimetière du Père-Lachaise.

LE SALON DE 1837.

Dessin de Ladislas. *Gravure d'*Andrew, Best, Leloir.

Le mariage de Tobie, d'après *Beehmann* (Salon de 1837).

§ I.

Voici probablement le dernier article que l'on publiera sur le Salon de 1837, fermé depuis quelques jours; aussi ces notes ne peuvent être que le résumé des critiques publiées en si grand nombre, et dont la majorité, comme toutes les majorités, formule avec justesse l'opinion générale. On a beau se livrer à l'esprit de coterie, on a beau, soit par spéculation, soit par haine, soit par amitié, soit par prévention, soit par ignorance, plaider le faux pour le vrai, toutes ces voix discordantes se confondent et se perdent au milieu de l'acclamation de tous... Les notes fausses de quelques instruments ne troublent point l'exécution d'un vaste morceau d'ensemble dont le *tutti* les étouffe.

Quoi qu'il en soit, depuis le 20 janvier, les portes du Louvre se sont fermées pour ne plus se rouvrir que cinq mois après; l'on a commencé, le 20 janvier, à élever, devant les chefs-d'œuvre des maîtres, de grands échafaudages de bois et de toiles, qui rendaient désormais impossible l'étude de tant de tableaux admirables; le 20 janvier, en un mot, on a commencé les dispositions que nécessitent les approches de l'exposition de 1837

Et d'abord, pourquoi cette exposition qui revient chaque année, et qui ne laisse pas aux artistes le temps nécessaire pour exécuter une œuvre sérieuse? Pourquoi amener le public à la satiété de l'art, par un ridicule amas de peintures médiocres que l'on étale sans pitié, coup sur coup, devant ses yeux? Si bien que les maîtres déjà en renom dédaignent un moyen vulgaire et sans cesse renouvelé de populariser leurs ouvrages; si bien qu'il n'exposent que tous les trois ou quatre ans; et que la plèbe, au rebours, encombre de ses toiles mesquines ou risibles les longues galeries du Musée royal. Vous cherchez en vain

sur le livret le nom d'Ingres et d'Horace Vernet; mais en revanche cinq cents anonymes, qui signent en toutes lettres, s'y rangent en ordre alphabétique, au-dessus des titres insignifiants de tableaux plus insignifiants encore.

Et quand même il n'en serait pas ainsi, en admettant qu'un salon annuel ne soit pas une mauvaise mesure, pourquoi ne pas faire élever une salle spécialement destinée à satisfaire un besoin qui se reproduit régulièrement chaque année? Le ministère, qui trouve au budget des fonds pour tant de constructions inutiles, n'aura-t-il pas quelques cent mille francs dont l'emploi, non-seulement ne laisserait pas interdit pendant la moitié de l'année l'étude du Musée royal, mais encore préserverait d'une ruine prochaine ses tableaux que menacent trop sérieusement la poussière derrière les échafaudages, et la chute presque inévitable de quelque pièce de ces échafaudages. Avec le prix dépensé pour l'obélisque de Louqsor, on aurait largement élevé une galerie si nécessaire; et, en bonne conscience, les tableaux de Raphaël, de Murillo, de Rubens, de Rembrandt et du Poussin valent bien le monolithe égyptien.

Mais il faut se résigner encore longtemps à payer de l'absence des grands maîtres la présence des maîtres modernes, heureux quand la jalousie stupide d'un jury, honteusement partial, ne les éloigne point comme il l'a fait cette année. Oui, Dantan, le plus populaire et le plus spirituel de nos statuaires, Gigoux, qui revenait d'Italie avec une toile admirable, et Barye! Barye! ce grand, ce sublime artiste, se sont vus repoussés des salons du Louvre, où l'on admettait tant de misérables essais d'apprentissage. Heureusement que le prince royal était là pour venger ces artistes et faire honte à la conduite lâche du jury; il a exposé dans ses salons les groupes de Barye, il a commandé à Gigoux une copie de sa *Cléopâtre*, et, grâce à lui, peut-être ceux-là qui n'ont point rougi devant le mécontentement du public redouteront le mécontentement du prince, et mettront plus de circonspection dans leur conduite. On ne saurait être mauvais courtisan quand on est juré aussi déloyal.

Puisqu'ils chassaient Dantan, Gigoux, Amaury-Duval et Barye, pourquoi ne faisaient-ils donc pas le même honneur à cet admirable *Jérémie* de Bendemann? Pour l'admettre il se trouve dans un pareil tableau bien de la poésie! Voyez! le prophète est assis sur les décombres de la ville sainte; son grand front luisant et chauve s'incline pensivement vers la terre; sa barbe majestueuse s'épanche en flots gris sur sa forte poitrine; il reste plongé dans un abîme de réflexions amères, et ses yeux abaissés semblent fixés idéalement sur des visions funèbres. Le prophète est placé juste au milieu du tableau, dont la forme est plus large que haute; il domine tout le reste de la composition, et se détache presque entièrement sur le bleu-clair du ciel, où monte lentement, des ruines de la ville, la blanche fumée de l'incendie presque invisible au soleil.

Des deux côtés du *Jérémie*, parmi les fûts de colonnes et les débris de mosaïque, sont étendus dans des attitudes désolées plusieurs habitants de Jérusalem.

A gauche, on voit une femme accroupie, les bras croisés sur ses genoux, la tête roulée sur ses bras avec une expression morne et désespérée, de la plus haute poésie. Puis, un peu plus loin, une autre femme, cambrée par l'excès de sa douleur, les mains convulsivement enchevêtrées, les yeux fixes, la bouche ouverte comme pour un sanglot qui ne peut jaillir, se tient à genoux devant le corps d'un jeune enfant. Le blanc bleuâtre et satiné dont la mort a frappé les chairs délicates de l'enfant est singulièrement bien rendu, et ce petit cadavre, comme exécution, est peut-être le meilleur morceau du tableau; il rappelle un peu l'enfant étendu par terre, dans le *Massacre des Innocents*, de Nicolas Poussin.

A droite, aux pieds du prophète, un adolescent, dont les joues commencent à cotonner, reste affaissé sous l'excès de sa douleur et laisse choir sa tête sur sa poitrine; un jeune garçon tâche en vain de le faire sortir de sa rêverie douloureuse, et lui touche le menton avec un geste caressant; mais le jeune homme n'y fait aucune attention et ne relève pas même les yeux.

Au second plan, deux femmes, que l'on ne voit qu'à mi-corps, transportent le corps d'un vieillard mort ou mourant : l'une le tient sous les bras et l'autre sous les jarrets. La figure de la femme qui est vers la tête est d'une grande suavité; son profil respire une pitié mélancolique et découragée, admirablement rendue.

A la place des jurés, je n'aurais point voulu non plus du *Mariage de Tobie*, cette page si pure, si simple, si bien orientale de Leehmann; j'aurais aussi banni sans pitié la *Fée des eaux* du même auteur et le *Saint Clair* guérissant les aveugles, de M. Flandin. J'aurais été sans pitié pour M. Clément Boulanger, qui a eu l'audace de se venger du refus de l'année dernière par sa *Procession de la Gargouille*. Clément Boulanger a reproduit, par ce tableau, une cérémonie dans laquelle le clergé de Rouen use du privilége de délivrer quelques prisonniers. La tradition fait remonter ce privilége au miracle opéré par un saint, de l'étole duquel un condamné à mort s'arma pour aller combattre un serpent qui dévastait le pays.

Grâce à la sainte relique, le dragon fut pris, amené sans défense sur la place de Rouen et brûlé à la grande joie du peuple. Pour perpétuer ce fait, chaque année, le jour de la fête du saint, on délivrait quelques prisonniers. Ils chargeaient sur leurs épaules la châsse où reposaient les reliques de leur libérateur, et substituaient des guirlandes à leurs fers; ensuite des jeunes filles les menaient processionnellement dans les rues, parmi les flots du clergé. Clément Boulanger a choisi, pour placer l'action de son tableau, une des premières années du règne de Louis XIII. Trois gentilshommes, trois frères, nommés Gérard, se sont battus en duel pour venger l'honneur de leur sœur. Richelieu les a condamnés à mort, mais le clergé de Rouen a réclamé les priviléges, et les trois frères sont sauvés. On ne peut se figurer toute la magnificence répandue par l'artiste dans cette scène pittoresque et dramatique à la fois. La foule se heurte et se groupe en cent façons diverses, le clergé s'avance avec ses longues lignes d'étoles et de chapes, de bannières et de gonfalons; il semble que l'on entende le *Te Deum* mêlé au bruit des instruments de musique! Il semble que tout cela s'agite, se meuve et marche!

Biard avait encore des droits à l'anathème de ces honnêtes juges, car il a rapporté d'Afrique un petit tableau qui représente l'intérieur d'un harem algérien, et dans lequel se trouvent réunies huit ou dix études de femmes africaines, chacune avec le cachet de beauté ou mieux d'originalité qui lui est propre.

On voit encore de lui trois tableaux qui tous se recommandent par une idée fortement conçue et une exécution spirituelle. D'abord c'est quelque maire de village, gros courtaud récemment nommé chevalier de la Légion-d'Honneur, et qui étale sur le revers de son habit gris, non-seulement un large nœud de ruban rouge, mais encore une énorme croix. Il passe devant la guérite d'un

fantassin en faction, et le fantassin, suivant la consigne, porte les armes au chevalier. Celui-ci rend au soldat un salut militaire maladroitement fait, tandis qu'une vieille femme qu'il traîne à sa remorque témoigne sa joie, de la politesse militaire, par une révérence profonde; sur le second plan, quelques soldats rient de cette scène.

Le second tableau de Biard pourrait s'intituler : *A l'eau.* Toute une famille de bourgeois parisiens se donne le plaisir de la natation, à trois pieds du rivage et dans quatre pieds de profondeur. Tandis que le père, gros homme à ventre obèse, s'avance pas à pas avec le caleçon classique, et riant d'un gros rire satisfait mêlé au frisson produit par l'eau, sa femme, assise à l'extrémité d'une barque fixée au rivage par une chaîne, oublie, en le regardant, de tirer la corde par laquelle elle tient un de ses fils; ce dernier enfonce, et, malgré lui, boit en criant. La troisième toile représente les *suites d'un naufrage.* Un navire européen est venu se briser sur une côte peuplée par des noirs, et ceux-ci se sont emparés des naufragés qu'ils ont dépouillés de leurs vêtements et autour desquels ils forment une effroyable danse, sans doute avant de les dévorer. Sur le premier plan est un cadavre, probablement le lieutenant de vaisseau; c'est un homme jeune et beau. Derrière se trouve un groupe de quatre femmes complétement nues, que la pudeur et l'effroi font s'accroupir et se presser les unes contre les autres. Le cœur se serre douloureusement à cet horrible spectacle. Enfin Biard a reçu du gouvernement la commande d'un tableau représentant au sérieux un bivouac de gardes nationaux durant les événements de juin. L'auteur de la *Garde nationale de village* a dû faire ainsi la contre-partie de son premier tableau; c'est là une petite mystification trop douce et trop spirituelle pour que l'artiste et le public ne l'aient point acceptée de bonne grâce et en souriant.

Reste à parler du tableau représentant *Duquesne devant Alger.* Grande page, habilement conçue et habilement exécutée, avec une consciencieuse étude, sans confusion, sagement, et surtout avec vérité; rien d'exagéré, rien de faux; du pathétique et du solennel! N'est-ce pas là une grande et belle justification de l'acharnement que certains critiques ont mis à poursuivre Biard, parce qu'il avait fait sourire dans quelques-uns de ses tableaux. Mon Dieu! les idées sont-elles si communes en peinture qu'il faille les blâmer; parce qu'un artiste se montre gaîment spirituel, faut-il lui crier *racca.* A ce compte, anathème sur Téniers, anathème sur une bonne partie de l'école flamande; nous en serons réduits à l'anatomie exagérée de Ingres et aux exécutions de Paul Delaroche, qui doit rester bien étonné de voir la foule passer devant ses tableaux sans s'y arrêter. Théophile Gauthier a fort bien jugé selon nous ce maître : « Pour ne parler, dit-il, que des tableaux que M. Delaroche a exposés au salon de cette année, nous confesserons que de loin nous avions pris le comte de Strafford pour Briarée, le géant aux cent bras et aux cent mains. On ne voit d'abord dans ce tableau, d'un noir violâtre, que des mains et des semelles de botte. Puis en se rapprochant on finit par démêler les figures. M. Delaroche n'est pas heureux dans l'arrangement de ses compositions; au tableau de *Jane Gray* il n'y avait pas un seul œil, dans le *comte de Strafford* il n'y a que des mains; pour être juste, celle qui pend au long de son manteau est assez belle; cette toile semble peinte avec de l'encre, de la teinte neutre et du cirage. Je sais bien que l'artiste a voulu rendre un effet de froideur humide et ténébreuse comme il convient à une enceinte de prison; mais la plus noire obscurité n'oblige pas à faire gris; il y a les bitumes, les terres brûlées et les ocres roux pour réchauffer ces teintes glaciales, leur donner de l'ardeur, sans leur ôter de leur gravité. Par la nature même de ses sujets qui ne représentent que des gens en grand deuil, M. Delaroche, qui s'est retranché volontairement les nuances brillantes, amour des coloristes, est plus exposé qu'un autre à un aspect triste et morne, et il faudrait une palette plus riche que la sienne pour déguiser cette monotonie.

« Le *Charles Ier* insulté par les soldats, comme sujet ne vaut pas, nous l'avons déjà dit, l'*Ecce Homo*, et n'offre pas à la peinture les mêmes ressources. Ce vieillard, larmoyant et chassieux, ne donne aucune idée de ce roi chevaleresque, à la tournure fière, fine et cambrée, si hardiment et si cavalièrement peint par Van-Dyck; il a l'air d'un curé de campagne à qui l'on fait des niches. Plusieurs têtes de ce tableau sont coiffées de ces cheveux rouge de cuivre qu'affectionne M. Delaroche, et dont il a pris l'habitude en ne traitant que des sujets tirés de l'histoire d'Angleterre; le jeune soldat qui tourne la tête sur son épaule et appuie la main sur sa hanche a des cheveux de cette couleur. C'est du reste une des meilleures figures du tableau; il est bien campé, bien tourné, et son masque ne manque pas de caractère. La main du soldat qui élève son verre m'a paru d'un mouvement impossible et assez mal dessinée. L'homme qui pleure debout contre la cheminée ne manque pas d'expression et de gravité.

« Dans la *Sainte Cécile*, M. Delaroche, qui n'est plus soutenu par l'intérêt et le drame, et qui en est réduit aux simples moyens de la peinture, reste beaucoup au-dessous de lui-même. Le dessin, qui tâche d'être naïf, n'arrive qu'à être dur sans avoir la correction sévère qui rachète la sécheresse; il ne suffit pas de ne point modeler et d'employer des teintes plates pour faire des Cimabué, des Pérugin et des Fra Angelico; les peintres gothiques, malgré leur pâleur de ton, modèlent admirablement, et avec très peu d'ombre ils obtiennent un relief suffisant, tant la dégradation des tons est habilement ménagée. Ici rien de semblable; il n'y a pas un souffle d'air entre la tête de la sainte et le fond d'outremer sur lequel elle se détache; les figures des anges sourient niaisement, et n'ont point cet air d'onction et de béatitude des anges gothiques; leurs bras, d'un rose violâtre, ont l'air d'être recouverts d'un maillot de soie, comme ceux des choristes de l'Opéra, et leurs mains sont si maladroitement juxta-posées, que celle qui supporte l'épinette paraît avoir huit doigts, ce qui est trop pour un esprit céleste. Les plis de leurs dalmatiques ne sont pas suivis et fouillés rigoureusement jusque dans leurs moindres cassures, comme dans les anciennes peintures; ils sont indiqués avec une mollesse et une fadeur désespérantes. Je suis étonné que M. Delaroche, qui après tout est un homme d'esprit, se soit risqué à combattre sans ses armes ordinaires. Cette confiance méritait de mieux réussir. Mais je crois cependant que cette chute servira de leçon à M. Delaroche, en lui faisant voir la différence qu'il y a de la peinture de haut style à la peinture anecdotique, à la peinture d'étoffes et de meubles qui lui a valu jusqu'à présent la vogue dont il jouit. »

La popularité qui fuit Paul Delaroche s'est attachée plus que jamais à Brascassat. Quels éloges unanimes saluent son *Combat de taureaux*, objet d'admiration pour les artistes et pour le vulgaire! On s'émeut à cette lutte terrible, on prend pitié pour ce pauvre vaincu dont le pied glisse et qui roule bientôt dans un fossé fangeux.

Dessin de Marville. *Gravure d'*Andrew, Best, Leloir.

Procession de la Gargouille, d'après *Clément Boulanger* (Salon de 1837).

Dessin de LADISLAS. — Naufrage, d'après *Biard* (Salon de 1837). — *Gravure d'*ANDREW, BEST, LELOIR.

Les *Renards* présentent une fidélité merveilleuse d'exactitude. Puis arrêtez-vous devant cet autre tableau; ne rappelle-t-il point, par sa disposition, une œuvre de Berghem? Au milieu d'une prairie à végétation forte et grasse, une vache blanche paît nonchalamment du bout des lèvres quelques brins d'herbe; devant elle, à gauche, sur des plans moins rapprochés, sont deux autres vaches, l'une couchée, l'autre debout; enfin, vers la droite, une chèvre agenouillée laisse traîner ses longs poils soyeux; au fond, un pâtre regarde son troupeau de bœufs qui descend vers un ruisseau dont l'extrémité forme marais. On ne peut se figurer le calme qui règne dans ce tableau; pas un brin d'herbe n'est agité par un souffle de vent, les nuages lourds et gris ne marchent pas dans les airs; il fait chaud, on respire mal aisément; bientôt peut-être, dans quelques heures éclatera un orage.

Il me resterait bien des choses à vous dire, bien des jugements à porter; mais que voulez-vous qu'une femme et qu'une vieille femme répète après tous ceux qui ont parlé, jugé, écrit, disserté sur le salon? J'aime mieux seulement vous dire encore d'aller admirer le charmant groupe de Desbœufs représentant des *Buveurs napolitains*, groupe plein de naïveté et de grâce, et vous conter ensuite une anecdote vraie quoique invraisemblable. Écoutez.

II.

On le sait, chaque matin, dès huit heures, les personnes qui ne redoutent pas d'abandonner leur lit, lorsque tout le Paris fainéant dort encore, sont admises, au moyen de billets, à visiter l'exposition du Louvre. C'est un innocent privilége que l'on ne refuse à personne, et dont chacun veut user néanmoins, précisément parce que c'est un privilége.

Or, la première fois que l'on put jouir de cette faveur, un jeune homme, qu'il était aisé de reconnaître pour un étranger, à la coupe particulière de ses vêtements, à sa chevelure longue et blonde, à la barbe jeune et légère qui cotonnait à son menton, errait nonchalamment sur la place du Louvre, qu'il parcourait en long et en large. Il avait épuisé tous les moyens possibles de distraction pour attendre le moment de pénétrer dans les galeries du Louvre; et, il faut l'avouer, ce qui le lui faisait paraître si tardif, ce qui lui faisait désirer si fort ce moment, c'était moins le désir de visiter les tableaux, que le besoin de se soustraire au froid qui bleuissait son visage. Car le pauvre jeune homme frissonnait sous une redingote aussi propre que râpée; et avec quelque soin qu'il enfonçât ses mains dans les poches du pantalon qui plissait autour de sa taille élégante, il ne parvenait point à les soustraire à un engourdissement douloureux. Sans asile, sans ressource, volé la veille, dans la foule, de la petite bourse qui contenait toute sa mince fortune, il lui avait fallu passer la nuit, couché sur le banc de pierre d'un hôtel voisin... une nuit froide et sans fin! Jugez donc de sa joie quand le jour parut, et surtout quand la porte du Louvre, non la porte solennelle, mais une petite porte mystérieuse, s'ouvrit! Aussitôt le jeune homme s'élança, mit rapidement, sous les yeux du concierge royal, une carte d'exposant qui portait le nom de Frédéric ***, franchit quatre à quatre les marches d'un escalier obscur, et entra dans les galeries des peintres.

Son premier regard fut pour le tableau qu'il avait exposé, pour cette œuvre si longtemps rêvée, si longtemps caressée, et à l'exécution de laquelle il avait, sans hésiter, sacrifié toutes ses ressources. Puis, quand il eut, après de longs mois de travail et d'étude, reproduit sur la toile les idées lumineuses et riantes qui resplendissaient dans sa jeune tête allemande, l'art ne lui suffit plus; il lui fallut de la gloire. Paris, son exposition célèbre, voilà ce qu'il désirait de toutes les facultés de son âme et ce qu'il parvint à atteindre au prix de bien des sacrifices. Pour le dernier qu'il pût accomplir, il vendit quelques bijoux, seul héritage qu'il eût reçu de sa pauvre mère, roula la toile de son tableau, la chargea sur ses épaules, et partit, seul, à pied, sans un ami pour le conduire un bout de chemin, sans une voix qui lui criât : « Adieu! »

Et pourtant il laissait dans la ville dont il s'éloignait une jeune fille, blonde et rieuse, dont plus d'une fois ses pinceaux avaient reproduit les traits à la dérobée; dont plus d'une fois il avait suivi de loin, à la promenade, la démarche légère et vive... Mais jamais il n'avait osé lui adresser la parole, car, en Allemagne comme en France, les pauvres artistes inconnus ne parlent point aux jeunes femmes riches et de haute naissance. Il faut de la fortune, de la gloire, pour qu'elles oublient leurs dédains, pour qu'elles fassent un accueil souriant et empressé, et voilà pourquoi Frédéric, à défaut de fortune, avait voulu de la gloire; voilà pourquoi il avait peint son tableau, avait quitté l'Allemagne, était venu à Paris, et se trouvait sans ressource, sans asile, sans pain.

Tandis qu'il se tenait là, triste et rêveur, évoquant tous les souvenirs de sa vie, la foule arrivait peu à peu, et se groupait tour à tour, soit devant la *Rachel* de Leehmann, cette chaste et touchante page de la Bible, soit devant les fougueux taureaux luttant de Brascassat, soit devant la scène si pittoresque où Clément Boulanger déroule les longs replis d'une procession rouennaise, soit enfin devant les tableaux de Biard, tantôt graves, tantôt plaisants. Frédéric quitta le salon précipitamment; car il craignait, le timide artiste, que des critiques amères ou le dédain des visiteurs pour son œuvre, lui ôtassent sa dernière illusion, sans laquelle il serait mort : sa frêle croyance en son talent. Il alla donc se réfugier dans les galeries d'antiquités; là, épuisé par les fatigues et par le froid de la nuit, le cerveau troublé par la faim et par l'inquiétude, il s'assit sur une banquette placée contre une des boîtes vitrées qui renferment des antiquités égyptiennes, et il se mit à regarder, sans les voir, les objets curieux étalés autour de lui. Peu à peu ses paupières s'allourdirent et voilèrent ses yeux; puis sa tête se pencha sur sa poitrine, et il tomba dans un demi-sommeil plein d'agitation, qui n'empêchait cependant point d'arriver à ses oreilles le pas lent et grave d'un gardien qui se promenait solennellement dans les vastes galeries.

Frédéric, sans s'en apercevoir, avait appuyé son coude sur la glace qui recouvrait la caisse placée derrière lui... Tout à coup il sentit cette glace céder en criant sous le poids qui la pressait, et se briser. Jugez de la terreur du pauvre jeune homme, qui se réveilla tout en sursaut! Le gardien va s'apercevoir du dégât et venir lui réclamer le prix de la glace brisée!... heureux encore s'il ne voit point là une tentative de vol... Et il ne reste pas même à Frédéric la somme légère qu'il lui faudrait pour payer cette glace... Que faire, que devenir? Tandis que de telles pensées le tourmentaient, le pauvre jeune Allemand feignait de dormir et n'osait remuer le bras, quoiqu'il se sentît au coude une douleur assez vive, causée sans doute par un morceau de verre ou quelque objet d'antiquité qui le piquait.

— Si quelque miracle ne me tire point de cette pénible crise, se disait-il, je suis perdu! Oh! que ne suis-je pos-

sesseur d'un talisman qui me donne le pouvoir d'éloigner de cette salle le redoutable gardien qui m'épie déjà peut-être?

A peine avait-il formé ce désir qu'il entendît le pas du gardien devenir moins fort, se perdre et mourir tout-à-fait... Frédéric entrouvrit les yeux. O bonheur! il restait seul dans la galerie. S'élancer et se jeter rapidement dans les salons de peinture, afin de s'y perdre au milieu de la foule, ne fut pour lui, vous le comprenez, que l'affaire d'un moment.

Là, tout surpris de son bonheur, haletant, essoufflé, il se remit à regarder son tableau devant lequel un groupe nombreux se trouvait réuni... Oh! se dit Frédéric, si le malheur qui me poursuit allait cesser enfin, si l'on allait m'acheter mon tableau; mais c'est folie que d'y penser, ajouta-t-il. Parce que je viens d'échapper à une situation ridicule, ne dirait-on pas que tout doit me réussir. Hélas! je ne possède point de talisman, sans cela...

A peine cette pensée se formulait-elle dans son cerveau que deux personnes sortirent du groupe rassemblé devant le tableau de Frédéric. L'une était un vieillard respectable, l'autre un jeune homme connu par son immense fortune et son goût passionné pour les arts.

— Charles, lui disait le vieillard, laissez-moi acheter ce tableau. C'est une preuve d'amitié que je réclame de vous. J'ai peu de temps à vivre encore et vous êtes mon seul héritier. Laissez-moi l'usufruit de cette toile merveilleuse.

— Je vous le cède, répondit le jeune homme, mais à la condition que son premier tableau sera pour moi et que vous me le lui laisserez commander aujourd'hui, avant le second que vous vouliez avoir de lui, pour pendant.

— Soit, répliqua le vieillard en soupirant, soit, Charles; mais vous êtes bien tyrannique.

Frédéric croyait d'abord rêver; mais il lui fallut bientôt reconnaître la réalité de ce qu'il entendait, quand le jeune homme et le vieillard s'avancèrent tous deux vers lui, le sourire sur les lèvres

— Monsieur, dit le jeune homme, pardonnez-moi de venir vous parler d'affaires au Salon, mais voici mon oncle, le prince de ***, qui désire vivement vous être présenté et qui veut devenir acquéreur de votre tableau.

— Oui, monsieur, il m'appartient, et je vous prie d'en recevoir sur-le-champ le prix, ajouta le vieillard en présentant à Frédéric un paquet de billets de banque... Je désire en outre, monsieur, un second tableau de même dimension.

— Et moi deux autres semblables, dit le jeune homme, et pour que j'aie votre parole et que vous ne preniez pas d'autres engagements envers personne, permettez-moi de vous remettre le prix de ces tableaux.

— Et vous nous feriez un vif plaisir, reprit le prince, si vous vouliez venir dîner aujourd'hui chez moi. Vous y trouverez plusieurs de vos compatriotes; voici mon adresse. Adieu, monsieur, à ce soir.

Tous les deux s'éloignèrent.

Frédéric resta stupéfait. Il tenait dans ses mains trente mille francs en billets de banque!

— C'est un songe! où je suis devenu fou, s'écria-t-il.

Le mouvement de bras dont il accompagna cette exclamation fit tomber à ses pieds quelque chose; c'étaient deux petits morceaux de verre restés attachés à son coude, et un anneau égyptien tout oxidé.

Frédéric, après avoir ramassé l'anneau et l'avoir curieusement examiné, eut, d'abord et tout naturellement, la pensée de le reporter dans la caisse où il l'avait pris à son insu; déjà même il se dirigeait vers la salle des antiquités égyptiennes, quand, à la vue d'un groupe de jeunes femmes rassemblées devant les *Taureaux* de Brascassat, son cœur se serra tout à coup et ses pensées prirent une tout autre direction; car une de ces femmes qui tournait le dos à l'entrée du grand salon rappelait au jeune artiste celle qu'il aimait, Marie, celle à laquelle jamais sa pauvreté et son obscurité ne lui avaient permis d'oser adresser la parole. Tandis qu'il restait là comme devant une apparition qu'il craignait de voir s'évanouir, la jeune fille se retourna tout à coup. O prodige incroyable! c'était Marie! c'était bien elle! elle à Paris! elle à Paris! Mon Dieu! tant de bonheur ne peut être réel!... Il s'avance, il salue, elle lui répond par un sourire... C'est elle! c'est bien elle! et sa mère aussi! Cette riche baronne qui regardait naguère Frédéric avec tant de dédain, la voilà qui s'avance vers lui! la voilà qui l'aborde!

— Salut à vous, monsieur Frédéric! qu'il soit permis à une de vos compatriotes de vous féliciter du brillant succès que vous obtenez à cette exposition, de la gloire que vous faites rejaillir sur l'Allemagne, sur notre cher et beau pays. En vérité, mon cher monsieur Frédéric, c'est avec des larmes dans les yeux que j'ai vu la première fois votre admirable tableau.

Et elle lui tendait la main, et elle serrait affectueusement celle de l'artiste; et Marie vint aussi dire à Frédéric quelques paroles de sa douce voix et lever les yeux avec émotion sur le grand peintre de son pays. Puis elle passa son bras sous le bras du jeune homme et elle traversa fièrement la foule des curieux qui se retournaient pour regarder l'artiste et répéter tout bas son nom.

Quant à Frédéric qui, parmi tant d'émotions et malgré la somme considérable renfermée dans son vieux portefeuille où naguère ne se trouvait qu'un passeport, n'avait point encore déjeuné, mille visions montaient de son estomac creux à son cerveau abasourdi par une péripétie tellement brusque dans sa fortune et par les bonheurs incroyables qui l'accablaient depuis deux heures. Elevé à l'école d'Hoffmann et superstitieux comme tout jeune allemand d'imagination, il ne put s'expliquer son bonheur autrement que par la féerie. Or, comme ce bonheur avait commencé juste au moment où il s'était vu, d'une manière si bizarre, en possession de l'anneau égyptien, je ne sais quelle fantaisie lui suggéra que cet anneau pouvait bien être l'anneau de Salomon. Une fois sous le prestige de cette idée tout s'expliqua, tout lui parut vraisemblable, et un quart d'heure après il ne se serait pas dessaisi de cet anneau pour tous les trésors du monde, car c'était à ses yeux le talisman de son bonheur.

Une heure après, les dames allemandes prirent congé de Frédéric, qui ne les vit pas s'éloigner sans regret, mais qui reçut une douce consolation en s'entendant prier par elles d'aller les voir le lendemain matin. Malgré une si douce assurance son cœur se serra. Tandis qu'il déjeunait, tandis qu'il courait en voiture, de fournisseur en fournisseur, pour s'improviser à la hâte une élégante garderobe, l'idée lui vint de vérifier si l'anneau égyptien était ou non un véritable talisman.

— Si mon bonheur est son ouvrage, s'il est vrai que cette bague ait la puissance de réaliser tous mes désirs, je veux retrouver Marie, sa mère et ses sœurs, ce soir, à dîner chez le prince de ***.

Le voilà donc plein de doute et d'attente et n'en mettant pas moins à sa toilette une recherche exquise. Aussi, lorsqu'il sortit de l'opulent hôtel où il était allé se loger, on n'aurait point reconnu le pauvre chétif jeune homme

de naguère dans ce bel adolescent à la chevelure blonde élégamment bouclée, à la taille svelte et pleine d'élégance, à l'air riant, au visage resplendissant de bonheur. Quand il entra dans le salon du prince, chacun vint au-devant de lui, chacun lui prodigua les félicitations, chacun lui tendit la main avec empressement ; mais Frédéric restait abasourdi, car près de la cheminée il voyait Marie, sa mère et ses sœurs ; il voyait encore Fritz Mayer, l'ami de son enfance, le confident de sa tendresse pour Marie ; Fritz Mayer, savant antiquaire qu'il croyait au fond de l'Allemagne.

Les deux amis se donnèrent la main et se retirèrent dans l'embrasure d'une fenêtre pour parler plus librement.

— Te voilà donc devenu un grand peintre, dit Fritz à Frédéric ; te voilà riche, te voilà au comble de tes vœux ! car demain, ce soir même, tu peux être fiancé à Marie. J'ai dit à la baronne de *** que tu aimais sa fille, et la bonne dame a pleuré de joie en apprenant cette heureuse nouvelle.

— Frédéric mon fils ! Frédéric l'époux de Marie ! a-t-elle dit. C'est un bonheur que j'accepte avec transport et dont je bénis le ciel ; car jamais je n'aurais osé rêver pour mon enfant bien aimé tant de bonheur et tant de gloire.

— O mon talisman ! mon talisman ! s'écriait Frederic éperdu.

Fritz lui demanda l'explication de ces paroles, et Frédéric lui conta l'histoire de la bague égyptienne et l'influence mystérieuse qu'elle avait exercée sur sa destinée.

Fritz prit l'anneau qu'il regarda en souriant.

— Mon ami, répondit-il, cette bague est une antiquité de fabrique moderne, telle que la spéculation en livre à la science superficielle et si facile à tromper de beaucoup d'antiquaires plus zélés qu'instruits. Ce n'est point là, tu peux en être sûr, l'anneau de Salomon.

— Mais comment expliquer ce bonheur surnaturel qui tout à coup a changé mes destinées comme par un coup de théâtre ?

— Par un autre talisman magique, aussi précieux que pourrait l'être l'anneau de Salomon, par un talisman que tu possèdes, par le talent et le génie.

Puis il prit Frédéric par la main et l'amena près de la famille de Marie.

— Voici votre fils, dit-il à la baronne.

— Voici votre fiancé, dit-il à Marie.

UNE CONTEMPORAINE.

Dessin de Ladislas. Groupe de Buveurs, d'après *Desbœufs* (Salon de 1837). *Gravure d'*Andrew, Best, Leloir.

Combat de Taureaux, d'après *Brascassat* (Salon de 1837). *Dessin et gravure d'*Andrew, Best, Leloir.

ÉTUDES PHYSIOLOGIQUES.

LA VENTRILOQUIE.

La ventriloquie, qu'on appelle aussi engastrimysme, est la faculté de parler de manière à faire croire que la voix sort de l'estomac ou du ventre; c'est en effet ce que ces deux mots expriment en langue différente, et c'est aussi ce que pensaient les anciens, qui ont constaté chez plusieurs individus l'existence de cette faculté.

Les savants ne sont pas d'accord sur la nature de l'engastrimysme : nous venons de voir que dans ce phénomène les anciens croyaient que la voix s'articulait au sein des cavités gastriques; les modernes ont démontré que c'était une erreur; mais ils n'ont pu s'entendre encore entre eux pour établir physiologiquement la formation de cette double voix. L'abbé Nollet pensait qu'elle résultait d'une articulation faite au moment de l'aspiration, c'est-à-dire au moment de l'entrée de l'air dans le larynx; un de nos compatriotes, le docteur Lespagnol, que la mort a enlevé trop tôt à la science, a émis un avis différent. Dans une thèse inaugurale, soutenue en 1811 devant la Faculté de médecine de Paris, il a prétendu que tout le secret des ventriloques consistait à empêcher les sons de pénétrer dans les cavités nasales, et à les étouffer, pour ainsi dire, à leur sortie de la glotte. Richerand, dans ses *Éléments de physiologie*, établit au contraire « que tout le mécanisme de la ventriloquie consiste dans « une expiration lente et graduée, filée en quelque sorte, « expiration qui est toujours précédée d'une forte inspi- « ration, au moyen de laquelle le ventriloque introduit « dans ses poumons une grande masse d'air dont il mé- « nage la sortie. »

Autrefois les ventriloques passaient pour des êtres privilégiés; saint Chrysostôme les regardait comme des hommes divins. Le saint personnage croyait, avec la multitude, que le ventre prophétique de quelques prêtres imposteurs articulait des oracles. L'engastrimysme a souvent été employé par les païens pour tromper les peuples superstitieux, et il est fort probable que la pythonisse, se débattant sur son trépied et feignant d'être obsédée par le dieu qui l'inspirait, n'était qu'une adroite ventriloque (1).

Quoi qu'il en soit, l'opinion de Richerand paraît avoir prévalu, et les savants sont généralement persuadés aujourd'hui que personne ne naît avec la disposition organique particulière que les ventriloques assuraient avoir reçue de la nature. La faculté plus ou moins grande d'obtenir des changements de tons dans la voix dépend de la souplesse et de la flexibilité des cartilages de l'appareil vocal.

La *ventriloquie* faisait partie des connaissances occultes dont les initiés aux mystères avaient seuls la clef, et les possesseurs de cet art, dont les principes sont indescriptibles, s'étaient bien gardés de dévoiler ce moyen si puissant d'en imposer à la crédulité des peuples, et les loups-garous, les revenants, les sorciers et les démons jouaient un rôle trop utile aux imposteurs pour qu'on en laissât soupçonner le secret; c'est dans le dernier siècle seulement que la *ventriloquie* fut exercée sur nos théâtres et décrite par M. de la Chapelle.

Nous ne dirons pas ce qu'était le ventriloquisme chez les Juifs, chez les Egyptiens et à Rome. L'ignorance où l'on était alors de la cause de l'engastrimysme n'a pas peu contribué à ces supercheries religieuses que la crédulité publique décora souvent du nom de miracles, et plus d'un ventriloque sut user de son talent pour en imposer à la multitude et obtenir par la ruse ce à quoi ils n'avaient aucun droit. C'est ainsi que Louis de Brabant, valet de chambre de François 1er, sut, en imitant la voix d'un homme mort depuis quelque temps, persuader à la veuve qu'elle devait lui donner sa fille en mariage; et qu'il sut, une autre fois, se servant du même artifice, se faire compter cent mille francs par un banquier.

Nous ferions un volume si nous voulions recueillir l'histoire de toutes les aventures singulières, plaisantes, extraordinaires, auxquelles a donné lieu la science du ventriloquisme.

Saint-Gilles, dit l'abbé de la Chapelle, doué de l'admirable talent du ventriloquisme, me fit un jour entrer dans son arrière-boutique; nous nous mîmes à un coin de la cheminée, où je ne le perdis point de vue, le regardant presque toujours en face. Il y avait près d'une demi-heure qu'il me racontait des scènes très comiques causées par son talent de ventriloque, lorsque dans un moment de silence de sa part et de distraction de la mienne, je m'entendis appeler très distinctement par mon nom, mais de si loin et avec un son de voix si étrange que mes entrailles en furent émues.

« Comme j'étais prévenu, je crois, lui dis-je, que vous venez de me parler en ventriloque? » Il ne me répondit que par un sourire; mais dans le temps que je lui montrais la direction de la voix, qui m'avait paru venir du toit d'une maison opposée, à travers le plancher supérieur de celle où nous étions, je m'entendis dire bien distinctement, avec le même caractère, le même timbre qui venait de me surprendre, *Ce n'est pas de ce côté-là*; et alors la voix me parut venir d'un coin de la chambre où nous étions, comme si elle fût sortie du sein de la terre.

Je ne pouvais revenir de mon étonnement; la voix me parut absolument anéantie dans la bouche du ventriloque; rien ne paraissait changer son visage, qu'il eut cependant soin, dans cette première séance, de ne me présenter que de profil, toutes les fois qu'il me parlait en ventriloque. Cette voix voltigeait à son gré; elle venait d'où il voulait; l'illusion était absolument complète. Tout préparé, tout en garde que j'étais, mes sens seuls ne pou-

(1) Fournier, *Dict. des Sc. méd.*

vaient me désabuser; mais voici une autre scène plus intéressante par sa singularité.

Notre ventriloque se promenait avec un vieux militaire, qui marchait toujours tête levée et avec de grands écarts de poitrine. Il ne parlait et il ne fallait parler avec lui que de batailles, de marches, de garnisons, de combats singuliers, etc.

Pour réprimer un peu cette fureur assommante de parler toujours de son métier, Saint-Gilles s'avisa de lui servir un plat du sien. Rien n'amuse et ne corrige mieux qu'un ridicule en action.

Arrivés à un endroit assez découvert dans la fôret (c'était celle de Saint-Germain-en-Laye), notre militaire crut entendre qu'on lui criait du haut d'un arbre : *On ne sait pas toujours se servir de l'épée qu'on porte.* — Qui est cet impertinent ? dit aussitôt le brave militaire. — C'est apparemment, lui répondit Saint-Gilles, quelque pâtre qui déniche des oiseaux. — C'est un drôle, réplique le premier, en branlant la tête, avec un visage dur et refrogné. — *Approche*, reprit la voix qui paraissait descendre le long de l'arbre, *tu as peur* ? Oh! pour cela, non, dit le militaire, en enfonçant son chapeau sur sa tête et se disposant à l'attaque. — Qu'allez-vous faire? lui dit Saint-Gilles en le retenant; on se moquera de vous. *La bonne contenance n'est pas toujours signe de courage*, continua la voix, toujours en descendant. — Ce n'est pas là un pâtre, lui dit Saint-Gilles. — Je le ferai bientôt repentir de ses impertinences, répondit le militaire. — *Témoin Hector fuyant devant Achille*, cria la voix du bas de l'arbre. — Aussitôt le militaire tirant son épée, la plonge à bras raccourci dans un buisson qui se trouvait au pied de l'arbre, et il en sortit un lapin qui se mit à courir à toutes jambes. — Voilà Hector, lui dit Saint-Gilles, et vous êtes Achille.

Cette plaisanterie désarma et confondit le militaire. Il demanda à Saint-Gilles ce que tout cela signifiait ; celui-ci le lui expliqua; il lui dit qu'il avait deux voix qui faisaient de lui comme deux personnes : une ordinaire, c'est celle dont je me sers actuellement ; l'autre qui m'éloigne de moi-même à une assez grande distance.

L'Académie des Sciences ne dédaigna pas elle-même d'étudier le phénomène dont notre artiste était si merveilleusement doué. Roy et de Fouchi furent chargés par elle de cet examen.

Les deux académiciens considérèrent d'abord le ventre de Saint-Gilles, sur lequel ils tenaient la main pendant qu'il exerçait ses fonctions d'*engastrimyste* ou de *ventriloque*, et ils reconnurent que l'abdomen n'avait aucun mouvement particulier qui pût concourir à la formation de la voix, et ce fut assez pour s'assurer que c'était à tort que l'on avait cru jusque-là que c'était cet organe qui modifiait la voix du ventriloque.

Quelles sont donc les causes de ce phénomène? L'abbé de la Chapelle les a très bien connues au jugement de l'Académie. Il les attribue à un jeu particulier des muscles du pharynx et du gosier, jeu que tout homme, organisé à l'ordinaire, peut acquérir par un exercice constant et soutenu, joint à une volonté opiniâtre et bien déterminé à y plier ses organes.

Cette faculté n'avait cependant coûté que huit jours de travail à Saint-Gilles, qui l'avait acquise à la Martinique, à force de vouloir imiter un ventriloque avec lequel il s'était lié d'amitié.

Une chose cependant à laquelle il faut faire attention et qui concourt sans doute à augmenter l'illusion, c'est que, dans la manière de parler du ventriloque, l'air étant particulièrement frappé dans l'intérieur de la gorge, lors de l'expiration et non au dehors, comme dans la manière ordinaire de parler, cela contribue à donner à la voix le caractère qui semble la faire venir de loin.

Puisque les sons des ventriloques s'articulent parfaitement dans l'arrière-bouche, pourquoi, se demande l'abbé de la Chapelle, n'y rapporte-t-on pas la voix comme on le fait à la partie antérieure de la bouche, dans l'usage ordinaire de parler ? Cela vient, répond-il, de nos jugements d'habitude; il n'y a que l'expérience qui nous apprenne à juger par les yeux de la distance des objets ; nous apprenons de même à la juger par les sons. Toutes les fois que l'air sera modifié de près, pour produire les sons que l'expérience nous a appris venir de loin, nous en rapporterons le bruit à la même distance et dans la même direction quand ils ne parleraient qu'à la plus petite distance de nos oreilles ; or c'est précisément ce qui arrive lorsque le ventriloque parle auprès de nous et qu'il exerce ses facultés engastrimyques. La voix, quoique bien prononcée et très intelligible, se rapproche de la voix basse. Est-elle grêle, peu nourrie, prolongée et comme expirante? ce sont les qualités d'une voix faible qui vient de loin; on doit donc lui attribuer cette qualité, jusqu'à ce que l'expérience nous ait désabusés.

M. Comte, notre célèbre ventriloque, dit que la voix se forme, comme à l'ordinaire, au larynx, mais que le jeu des autres parties de l'appareil la modifie, et que l'inspiration la dirige dans le thorax, où elle résonne.

Voici comment M. le docteur Colombat de l'Isère résume la question :

« M. le docteur Lespagnol a soutenu, en 1811, dans sa dissertation inaugurale, que c'est principalement à l'aide du voile du palais que l'on peut modifier les sons, de manière à graduer l'intensité de la voix pour produire l'illusion de la ventriloquie. Cette dernière théorie se rapproche beaucoup de la nôtre, car elle n'en diffère que parce que son auteur, qui, comme nous, est engastrimysthe, ne parle que de l'action du voile du palais, et dit que c'est seulement cette action qui produit la ventriloquie, en empêchant que l'air ne sorte par les fosses nasales. D'après ce savant et estimable confrère, la différence qui existe entre la voix qui vient de près et celle qui vient de loin, c'est que l'on entend dans la première des sons qui sortent de la bouche et du nez, tandis que dans la seconde ils ne sortent que de la cavité buccale. Ce que dit ce médecin sur la sortie de l'air est un fait que chacun peut vérifier, si surtout on veut employer le méanisme vocal que nous allons bientôt indiquer, comme étant celui qui, d'après notre propre expérience, produit la ventriloquie. Pour parler comme les engastrimystes, ou, si on aime mieux, pour *parler du ventre*, comme on le dit si improprement dans le monde, il n'est pas besoin d'avoir une conformation particulière des organes de la respiration et de la voix ; il suffit seulement d'être doué d'une certaine souplesse de la partie supérieure de l'appareil phonateur ; et avec un peu d'habitude et d'exercice, on parvient assez facilement à produire toutes les illusions vocales qui constituent l'art des ventriloques.

« Comme, d'une part, ajoute M. Colombat de l'Isère, les hommes ont en général un penchant secret et involontaire qui les porte à imiter toutes les actions dont ils sont témoins, et que, d'un autre côté, on a observé que de tous nos organes nul n'est plus propre à l'imitation que celui de la voix, je crois ne pas trop m'avancer en disant qu'une personne, surtout si elle est jeune, qui vivrait dans la société d'un ventriloque, ne tarde

rait pas à le devenir presque involontairement ; de même que deux individus qui vivent longtemps ensemble finissent par être à l'unisson pour le ton de la voix, et, ce qui est plus admirable encore, leur voix acquiert à peu près le même timbre.

Convaincu que, pour être ventriloque, il suffit d'avoir des organes vocaux bien conformés et très mobiles, ainsi que des poumons très amples et perméables à l'air, nous sommes parvenus, avec un peu d'exercice, en faisant sur nous-mêmes des expériences sur la formation de tous les sons vocaux, à imiter assez bien ceux des engastrimysthes ; pour produire parfaitement toutes les illusions qui constituent leur art, il ne nous manque qu'une plus grande habitude, et surtout la faculté si prédominante chez eux d'imiter toutes les inflexions vocales.

Pour parler avec la voix des ventriloques il suffit d'employer le mécanisme suivant : d'abord, après avoir fait une profonde inspiration, qui a pour but d'introduire la plus grande quantité d'air dans la poitrine, il faut contracter très fortement le voile du palais afin de l'élever, comme dans la voix de *faucet*, de manière à boucher complétement l'orifice postérieur des fosses nasales ; on doit également avoir soin de contracter la base de la langue, le pharynx, le larynx, les piliers, les amygdales, enfin toutes les parties qui forment le gosier, en même temps que l'on fixera la pointe de la langue derrière les dents de la mâchoire supérieure, de telle sorte que le sommet de l'organe phonateur reste tout-à-fait immobile. L'émission de la voix devra se faire en chassant le moins possible de l'air des poumons, et l'on parviendra facilement à ce résultat en contractant fortement tous les muscles du ventre, de la poitrine et du cou.

On voit que le principal secret des ventriloques est d'empêcher que l'air ne sorte par le nez, et de faire en sorte que ce fluide s'échappe par la bouche, d'une manière lente et tout-à-fait forcée, en sorte que la voix semble sourde, et avoir la faiblesse et le timbre de la voix éloignée, ce qui, pour cette raison, fait croire qu'elle vient de loin. Afin d'augmenter encore le prestige, en donnant à la voix un son qui paraît venir d'un lieu déterminé, il suffit d'appeler adroitement l'attention vers ce lieu, et de parler ensuite dans cette direction en contractant plus ou moins le voile du palais pour que la voix s'éloigne ou s'approche à volonté. Il faut aussi tâcher de parler en faisant le moins que l'on pourra des mouvements de la mâchoire inférieure, et avoir soin d'articuler, en quelque sorte, la bouche fermée ; enfin le ventriloque devra se présenter le plus souvent de profil, pour que sa figure paraisse plus impassible et aussi dépourvue de physionomie que celle d'un aveugle ; par ce moyen, il paraîtra encore plus ne prendre aucune part aux sons vocaux qu'il fait entendre, et il parviendra à produire l'illusion la plus complète.

Les plus célèbres ventriloques connus sont : Saint-Gilles, Chemet, Borel, Fitz-James, M. Comte et M. Alexandre. C'est à ce dernier que Walter Scoot a adressé la pièce de vers suivante :

TO MONSIEUR ALEXANDRE.

Of yore, in old England, it was not thought good
To carry two visages under one hood;
Whast should folks say to you, who have faces such plenty,
That from under one hood you last night show'd us twenty?
Stand forth, arch deceiver! and tell us, in truth,
Are you handsome or ugly? in age, or in youth?
Man, woman, or child? or a dog, or a mouse?
Or are you, at once, each live thing in the house?
Each live thing did I ask! each dead implement too!
A work-shop in your person—saw, chisel, and screw?
Above all, are you one individuel! I know.
You must be, at the least, *Alexandre* and Co.
But I think you're a troop—an assemblage—a mob
And that I, as the scheriff, must take up the job,
And, instead of rehearsing your wonders in verse,
Must read you the riot-act, and bid you disperse!

WALTER SCOOT.

Abbotsford, 23d April.

Traduction.

Jadis, dans la vieille Angleterre, on regardait d'un mauvais œil celui qui portait deux figures sous le même capuchon ; que devrait-on vous dire à vous qui possédez un si grand nombre de visages ? Hier soir, sous un seul capuchon, se sont montrées vingt têtes différentes. Voyons, habile imposteur, dites-nous la vérité. Êtes-vous beau ou laid, vieux ou jeune, homme, femme ou enfant ; chien ou souris ; réunissez-vous dans un seul tous les êtres vivants d'une maison ? Que dis-je, tous les êtres vivants d'une maison ! vous nous en offrez aussi tous les ustensiles ; scie, rabot, tourne-vis. Mais avant tout, n'êtes-vous qu'un seul individu ? il me semble que vous devez être au moins Alexandre et compagnie. Mais non ; c'est une troupe, une réunion, un rassemblement : et moi, *scheriff*, je dois remplir les devoirs de ma place. Oui, au lieu de chanter toutes vos merveilles, je devrais lire le *riot-act*, et vous ordonner de vous disperser.

Quant à Fitz-James, voici comment en parle le physicien Robertson dans ses Mémoires :

« Un individu d'une belle taille et d'une figure agréable se présenta chez moi un matin ; il me dit qu'il servait dans la gendarmerie à cheval, et qu'il divertissait toute la caserne par une singularité attachée à son organe vocal. Destiné dès sa jeunesse à l'état ecclésiastique, il s'était aperçu, en chantant au lutrin, qu'il possédait une double voix ; il avait fait usage de cette découverte pour imiter, d'une manière plus ou moins bizarre, le parler de différents individus ; il m'en donna sur-le-champ des exemples, et me demanda si je croyais pouvoir utiliser, à son avantage, une telle bizarrerie de la nature. Je compris tout le parti que je pouvais tirer, en la dirigeant, de cette faculté vraiment étonnante chez Fitz-James, car c'est lui dont je parle, et j'achetai son congé, certain que parmi les illusions de tout genre dont se composaient mes séances celles qu'il produirait ne seraient pas les moins amusantes. »

Il y avait longtemps que l'on n'avait point entendu de ventriloque à Paris ; on s'y ressouvenait à peine du comte de Saint-Germain, dont M. de la Chapelle a célébré le talent dans l'*Engastrimysme*. Les débuts de Fitz-James eurent le plus grand succès et soutinrent la vogue de ma fantasmagorie. Malheureusement il était peu spirituel et toujours prêt à débiter, lorsqu'il paraissait, quelques lazzis de mauvais goût. J'avais beaucoup de peine à le contenir, et il ne fallait rien moins que ma présence et mes signes continuels pour l'empêcher de se livrer à cette manie des jeux de mots. Au reste, il a surpassé tous ses devanciers et ses imitateurs ; et MM. Comte et Borel, qui sont venus après lui, ne peuvent pas être regardés comme ses rivaux. Lorsqu'il établissait un entretien entre deux personnes, l'une supposée à la cave et l'autre au grenier, le public n'apercevait pas même le mouvement de ses lèvres ; et, en vérité, on était tenté de courir au grenier et à la cave. A cette époque les journaux se criaient librement dans les rues : Fitz-James imitait les crieurs d'une manière frappante ; ils semblaient s'approcher de la fenêtre et s'en éloigner graduellement, et cela avec une illusion si parfaite que les personnes les mieux instruites de ce que la faculté du ventriloque peut produire dou-

taient encore et lui supposaient des compères. L'anecdote suivante donnera l'idée du degré d'imitation auquel il atteignait.

« Fitz-James dînait un jour chez un restaurateur avec plusieurs de ses amis; on arrive au dessert : le ventriloque veut offrir aux convives un échantillon de son savoir-faire. Au milieu de la salle était un poêle dont le tuyau communiquait à une cheminée condamnée; la table à laquelle était assis Fitz-James se trouvait placée à côté de la cheminée. Il établit une conversation entre lui et un individu présumé renfermé dans la cheminée; les assistants, surpris, écoutent; le maître de la maison s'épouvante; les filles vont chercher la garde. Fitz-James soutient la plaisanterie : il demeure constant qu'un fripon s'est introduit dans la cheminée, qu'il ne peut sortir, qu'il a faim, qu'il avoue sa faute, qu'il demande du pain en attendant la punition qu'il convient mériter. La garde arrive, interroge le captif. Celui-ci répond; on parle de démolir la cheminée. Que fait Fitz-James? Il se place à côté du poêle, parle, et tout le monde de croire que le voleur s'est glissé dans le poêle par le tuyau. La plaisanterie devait s'arrêter là. Fitz-James dévoile son secret à la société; la garde se retire en riant, et chacun reprend sa place à table et dans la cuisine, en riant aussi et en félicitant le ventriloque du don singulier que lui a fait la nature.

« Une autre fois il fit à peu près le même tour, qu'il mit sur le compte d'un réfractaire. Ce pauvre diable faisait entendre une voix plaintive derrière le paravent de la cheminée. On se demande avec effroi ce que ce peut être : « Qu'importe? dit Fitz-James, un homme seul et souffrant ne doit pas nous faire peur. » Il ouvre le paravent, il ne trouve personne. « Où êtes-vous donc? s'écrie-t-il. — Je me sauve, répond la voix qui s'éloigne en montant; je suis de la conscription, et vous me feriez prendre. » Les lois punissaient sévèrement quiconque donnait asile au conscrit réfractaire; un commissaire de police est requis, il arrive et fait cerner la maison. On monte dans les greniers, la même voix se répète dans les greniers voisins et sur les toits; et pendant que chacun est animé à la recherche du conscrit, Fitz-James, alors beaucoup moins connu qu'il ne le fut depuis, s'éloigne prudemment; de sorte que le commissaire de police et la garde, de guerre lasse, se retirent complétement mystifiés et à leur insu.

« Ne s'avisa-t-il pas, dans un cimetière, où des promeneurs examinaient une tombe, de faire tout à coup parler le mort, et de donner pour ainsi dire une sueur froide aux assistants.

« On le vit un jour, dans un grand dîner, parler mystérieusement, et cependant d'un ton animé, à une personne qui s'était glissée sous la table, et qui avait essayé de dérober une cuillère d'argent; la conversation était si naturelle que toutes les dames se levèrent en criant au voleur. Les scènes où Fitz-James produisait, sinon le plus d'effet, du moins donnait le plus de plaisir, étaient celles qu'il exécutait derrière un paravent, comme celle du *dentiste* qui arrachait successivement toutes les dents saines au lieu de la dent gâtée, et faisait souffrir le martyre au malheureux patient, en le félicitant de ce qu'il avait à présent une bouche nette; celle du *malade*, où il allait presque toujours trop loin; celles des *moines* ou *du couvent*, où les spectateurs entendaient, de la manière la plus distincte et la plus surprenante, le tintement de la cloche, le son de l'orgue, les chants des chœurs, etc.

« Je ne crois pas que dans les arts d'imitation aucun ne puisse produire une aussi complète illusion. Il est vrai que celle de la voix humaine est animée, et que le secours de l'intelligence s'unit à celui du mécanisme vocal. Rien ne manque certainement à la gloire de Fitz-James, puisqu'il a eu le célèbre Lalande pour panégyriste; voici comment s'exprimait ce savant dans une feuille publique :

« Lorsque La Chapelle publia, en 1772, son ouvrage intitulé *les Ventriloques* ou *l'Engastrimyste*, j'en donnai un long extrait dans le *Journal des Savants* de novembre, et dans l'*Encyclopédie d'Yverdun*. M. de Saint-Gilles, épicier de Saint-Germain-en-Laye, avait ce talent, et les commissaires de l'Académie attestèrent qu'ils avaient éprouvé une illusion complète, quant à la distance et à la direction de la voix; cependant, lorsqu'il vint à l'Académie des Sciences le 22 décembre 1770, on n'éprouva point l'étonnement annoncé. Peut-être étions-nous trop prévenus, et Saint-Gilles trop intimidé; mais en entendant le citoyen Fitz-James chez le citoyen Robertson, j'ai retrouvé tout ce que La Chapelle raconte des ventriloques dont parlent Van-Dale, Brodeau et autres auteurs. Je l'ai vu, à côté de moi, faire sortir des réponses du fond d'un poêle, du haut de la cheminée, et de toute autre partie de la salle ou des pièces voisines; et je n'ai pas douté des histoires surprenantes que l'on raconte dans l'ouvrage cité. Mais le baron de Mengen, qui possédait l'art du ventriloque, a expliqué lui-même le mécanisme de l'air et de la bouche, nécessaire pour cet art singulier et rare, qu'on a appelé mal à propos art du ventriloque.

« LALANDE. »

« Je n'ai pas besoin de consigner ici la mort de Fitz-James : tout Paris, toute la France a su qu'il avait été tué, en 1815, sur les buttes Montmartre, par les Cosaques, dans la journée qui fit payer si chèrement à *nos alliés* le plaisir de contempler les murs de la capitale, et qui cependant ne sauva point Paris. »

CLÉOMÈDE ÉVRARD.

VOYAGES.

ÉLECTION D'UN PAPE.

Les anciennes formalités usitées pour la tenue des conclaves ont déjà été décrites tant de fois qu'il a semblé inutile de les rappeler dans cet article. Il ne sera donc question ici que de l'influence que ces sortes d'événements exercent sur la vie habituelle des Romains.

Les trois derniers conclaves ont été tenus dans le palais Quirinal, dont l'aile immense qui regarde la *Strada Pia* a été disposée pour cet usage, ainsi que la chapelle et les appartements dits de l'empereur.

Pie VIII était déjà maladif avant sa promotion au cardinalat. Une dartre au cou l'obligeait à tenir la tête de travers, tandis qu'en même temps il était tourmenté par

une goutte très violente. Aussi, quand la mort de Léon XII vint réunir sur lui les suffrages des cardinaux, l'opinion commune fut qu'il n'occuperait pas longtemps le Saint-Siége, et ce qui vint donner à cette opinion un certain poids parmi le peuple romain (le plus superstitieux peut-être de la terre), c'est le calcul soi-disant cabalistique qu'on faisait courir dans le public et qui fixait la mort du nouveau pape à l'année 1830.

Voici ce calcul :

On additionnait le chiffre placé après le nom du pape régnant avec celui qui suivait le nom de son prédécesseur; puis en ajoutant le signe de mort équivalent pour eux à X, on arrivait à connaître l'année présumée du décès.

Exemples

Pie (VI) et Pie (VII) + X = 23.

Pie (VII) et Léon (XII) + X = 29.

Léon (XII) et Pie (VIII) + X = 30.

Bien que le hasard ait vérifié, comme on le voit, plusieurs fois cette espèce de prophétie, l'existence du pape actuel, qui aurait dû, d'après ce calcul, mourir en 1834, démontre jusqu'à l'évidence qu'il n'est pas infaillible.

Et en effet, la combinaison pour lui était celle-ci :

Pie (VIII) et Grégoire (XVI) + X = 34.

Pour en revenir à Pie VIII, il fut malingre et souffrant jusqu'à la fête de San Carlo Borromei, où il se blessa le pied quoique assez légèrement dans la même journée; il vint à gagner froid. Comme il avait toujours eu de l'éloignement pour la médecine, il ne se décida qu'à la dernière extrémité à faire appeler un chirurgien, qui jugeant au premier coup d'œil de la gravité du mal, refusa de se charger seul de son traitement. En conséquence, on manda un médecin habile qui reçut l'ordre de s'installer sur-le-champ au palais Quirinal. Ce médecin, qui était le célèbre chimiste Morichini, déclara que la maladie était une goutte remontée à laquelle venait se joindre une inflammation du diaphragme. A cette nouvelle, la sensation fut générale dans Rome; point de Romain qui n'oubliât ses propres maux pour s'intéresser à l'état du Saint-Père. Ce prélat était véritablement aimé; bien que son règne n'eût rien de remarquable, on ne pouvait au moins lui reprocher ni injustices, ni prodigalités; n'opprimant personne, il s'était toujours conduit dans ces temps difficiles avec beaucoup de modération et de prudence.

Des bulletins de sa santé furent publiés régulièrement tous les jours, tandis que la maladie de son prédécesseur Léon XII avait été tenue secrète aussi longtemps que cela avait paru possible. Quoi qu'on fît pour dissimuler dans ces bulletins le danger de son état, le peuple ne se méprit pas sur l'ambiguité des termes dans lesquels ils étaient rédigés, et personne ne fut surpris de voir dans la matinée du 29 novembre 1830 le cardinal-camérier *Galeffi* se rendre de Monte-Citorio au Quirinal, pour constater la mort du pape, et d'entendre la grande cloche du Capitole annoncer le deuil par ses tintements lugubres répétés aussitôt par toutes les cloches de Rome.

Il est impossible d'imaginer une figure plus originale que celle du cocher du cardinal-camérier. Lorsqu'il ramena son maître au palais del Monte, escorté de la garde suisse, on pouvait y lire un indicible sentiment d'orgueil et de vanité satisfaite; et ce qui ajoutait au grotesque de sa mine, c'était la peine qu'il se donnait pour dissimuler à tous les yeux la secrète joie qui l'animait. Le pauvre homme rêvait peut-être déjà la tiare pour son maître.

L'ancienne coutume de ne délivrer de chevaux de poste à personne avant le départ des courriers du gouvernement fut maintenue dans cette occasion, en ce sens que, tout en obtenant une permission, on ne pouvait trouver nulle part le fonctionnaire chargé de la viser.

Bientôt commença au palais Quirinal un véritable remue-ménage. Tout ce qui occupait l'aile de la Strada Pia, dont nous avons déjà parlé, fut obligé de déloger; de toutes parts arrivèrent les bagages des cardinaux, les galeries furent cloisonnées, la rue interdite; on aurait pu toutefois correspondre convenablement par les fenêtres avec les maisons *della Via delle quattre Fontane* au moyen de petits télégraphes, si la chose en avait valu la peine.

Des mesures extraordinaires de précaution furent prises dans cette occurrence par la police; le plus jeune fils du comte de Saint-Leu fut arrêté et déporté. Le même sort attendait l'aîné des fils du prince de Monfort (Jérôme Bonaparte), âgé de quinze ans seulement et qu'on devait enlever de la maison paternelle à l'insu de ses parents. La prompte intervention de l'envoyé russe empêcha seule que cette mesure arbitraire ne reçût son exécution.

Pour le comte de Saint-Leu, il s'était compromis de longue main, et sa conduite ultérieure excuse du moins en quelque sorte l'acte de violence commis alors sur sa personne.

Le but du cardinal Albani, en agissant ainsi, était d'effrayer les cardinaux qui se disposaient à ouvrir le conclave par l'apparence de quelque pressant danger qui les portât à élire sur-le-champ le cardinal Pacca; mais cette ruse demeura sans effet.

Les dépouilles mortelles du pape furent, d'après l'ancien usage, transportées de nuit du Monte Cavallo à Saint-Pierre au milieu d'un immense concours de monde, venu là nonobstant la pluie qui tombait par torrents. L'artillerie, traînée par des chevaux de poste, donna prise à plus d'un sarcasme. Les railleries de la foule s'attachèrent principalement à deux pièces en fer sur lesquelles on avait étendu une couche de couleur pour simuler le bronze.

Quand le cortége fut arrivé à Saint-Pierre, la mauvaise humeur du peuple faillit éclater lorsque les soldats voulurent empêcher la multitude de se précipiter dans l'église; on put déjà s'apercevoir alors combien les dispositions de la foule étaient changées. Peu importait maintenant à ce peuple indolent qui serait élu pape, pourvu que l'élection en fût terminée avant les approches du carnaval et que le conclave ne tînt pas longtemps les théâtres fermés; car le Romain moderne a comme celui d'autrefois pour devise :

Panem et circenses.

Enfin parut le grand jour où devait s'ouvrir le conclave. Le maréchal héréditaire prince Chigi, suivi des plus notables habitants de ses domaines et lui formant une sorte d'état-major improvisé et paré d'un uniforme vert et blanc, se rendit au palais Quirinal avec la princesse son épouse, chargée de faire dans les vastes appartements de l'aile droite les honneurs de la réception. Les différents corps de troupes de ligne, les carabiniers, la milice bourgeoise, garnissaient les abords du palais devant lequel la foule s'agitait en tout sens. Le beau monde s'était emparé, pour mieux voir le cortége, de la terrasse des gardes, des fenêtres de la Consulta, et du Casino Ruspiglioni. Partout des loueurs de chaises faisaient retentir le cri de : Place à louer ! place à louer ! Les débitants d'eau-de-vie et les marchands de gâteaux au poivre firent ce jour-là, à n'en pas douter, d'excellentes affaires.

Les cardinaux qu'on avait vu passer successivement dans la journée devant Saint-Sylvestre, étant tous rassemblés, commencèrent enfin, un peu avant la brune, à prendre solennellement possession de leurs cellules, précédés de la musique de la chapelle Sixtine, qui exécutait le *Veni Creator*, et escortés de la garde noble ; une compagnie de grenadiers fermait la marche.

Aussitôt que la nuit fut arrivée, chacun se précipita dans le palais pour rendre à leurs Eminences ce qu'on est convenu d'appeler ici les chaudes visites, *visite di calore*. Les étroits corridors regorgeaient de monde. Devant chaque cellule un soldat de la garde noble faisait sentinelle, et des laquais, munis de flambeaux, montraient aux visiteurs où ils trouveraient telle ou telle éminence, dont on pouvait au surplus lire le nom sur la porte de sa cellule respective ; une foule de prélats, de chapelains, etc., remplissait les escaliers. Leurs Éminences étaient forcées de recevoir debout ; à peine avait-on assez d'espace pour s'incliner en saluant. Bientôt la cloche, en retentissant dans les corridors, et la formule de : *Extrà omnes*, répétée lentement par trois fois, mit fin aux visites ; le son des instruments ayant déclaré le conclave fermé après le troisième avertissement.

Au commencement les voix se ballottèrent çà et là ; on attendait encore l'arrivée des cardinaux étrangers. Il y eut bien des déceptions, et tel qui était entré au conclave comme pape ne fut pas longtemps sans s'apercevoir qu'il en sortirait sans que la tiare eût remplacé la barrette. Les audiences accordées aux ambassadeurs, leurs discours, les réponses qui y étaient faites, occupaient le public et le tenaient en haleine.

On laissait entrer au palais les gens de la suite des cardinaux électeurs, et chaque jour à midi précis on était certain de voir arriver, pour chaque Eminence, le panier aux provisions porté par deux laquais. Vers le soir les alentours du palais ne manquaient pas de curieux, dont le regard était fixé sur une sorte de cheminée adaptée à l'autel de la chapelle ; s'il venait à en sortir quelque fumée, c'était un indice certain que le scrutin était clos sans avoir amené de résultat. Quelques heures après on savait déjà et on racontait publiquement dans les cafés tout ce qui s'était fait au conclave ce jour-là, en dépit de la surveillance active exercée par les prélats pour n'en rien laisser transpirer. On disait quel cardinal avait eu le plus de chances de succès, lequel avait eu le moins de voix en sa faveur, etc. ; car dans ces cas-là, c'est aussi une sorte de conclave que la place publique, et le pape élu absout facilement les *conclavés* des rues des discours inconsidérés qu'ils ont pu tenir sur son compte avant sa nomination.

Une visite toute particulière que reçut le cardinal Weld pendant la durée du conclave fut celle d'une nièce qui lui était nouvellement née qui lui fut envoyée, et que la nourrice rapporta par la *Rota*, sans que personne y trouvât le moindre mal à redire.

Cependant le peuple, qui voyait approcher le carnaval, commença à murmurer de la durée du conclave. Bientôt ces murmures éclatèrent en menaces de mort contre les cardinaux électeurs, et vinrent intimider les Eminences dans leurs cellules. Enfin, le 2 février 1831, le canon du fort Saint-Ange annonça l'élévation à la chaire de saint Pierre du cardinal Capellari, sous le nom de Grégoire XVI.

Satisfaits de voir que les plaisirs du carnaval ne leur échapperont pas, les Romains poussent en l'honneur du nouvel élu de nombreux *Evviva!* sans songer aux événements qui peuvent suivre avant peu cette élection.

Le sacre, la nomination aux emplois amovibles, les premiers actes du nouveau souverain, occupèrent vivement le public jusqu'à ce que le soulèvement survenu tout à coup dans les États de Modène et les Légations vint attirer l'attention générale sur ces points, et imposer silence pour l'instant à tout autre intérêt.

Le couronnement du pape se fit le lendemain à la basilique de Saint-Pierre.

Dès l'aube du jour, le canon du château Saint-Ange annonça cette fête. D'abondantes aumônes avaient été distribuées la veille. Le pape avait voulu convertir en bonnes œuvres les frais qu'on eût consacrés à l'illumination du dôme et à la *girandole*.

A huit heures du matin, les cardinaux s'étaient rendus dans la salle des *Ornements*. Le pape y arriva une demi-heure après ; les cardinaux Ruffo et Consalvi lui ôtèrent le rochet et la mosette, et le revêtirent de ses habits pontificaux. Sa Sainteté passa ensuite dans la salle *Ducale*, elle monta sur un trône porté par douze hommes, vêtus et armés à l'antique. Devant les cardinaux marchaient les prélats assistants du trône pontifical, les prélats de la rote et ceux de Saint-Pierre, les protonotaires, les chapelains de Sa Sainteté, et tous les officiers de sa cour.

Ce beau cortége se rendit sous le vaste portique de la basilique de Saint-Pierre où un trône avait été dressé, vis-à-vis la *Porte-Sainte*. Vis-à-vis le trône étaient des banquettes où les cardinaux prirent leurs places.

Le pape étant assis, le cardinal Galeffi lui demanda de vouloir bien admettre au baisement des pieds les membres du clergé.

Après cette cérémonie, le cortége entra dans la basilique ; le pontife fut transporté dans la chapelle de Saint-Grégoire, où il reçut du cardinal-doyen l'anneau pontifical. Après qu'on eut chanté l'*Heure de tierce*, les assistants s'avancèrent vers la chapelle papale ; au fond de la chapelle était le trône.

Les chapelains et les prélats non assistants marchaient les premiers. Les évêques assistants avaient à leur tête un prélat de l'église grecque-unie, avec ses diacre et sous-diacre. Un des maîtres des cérémonies brûla par trois fois devant le Saint-Père une étoupe en lui disant : *Pater sancte, sic transit gloria mundi.*

Après le *Confiteor*, le premier cardinal diacre donna au pape le pallium, en lui disant : *Accipe pallium, scilicet plenitudinem pontificalis officii, ad honorem omnipotentis Dei; et gloriosissimæ Virginis Mariæ, matris ejus, et BB. apostolorum Petri et Pauli et S. R. E.* Pendant le *Kyrie* de la messe, les cardinaux et les prélats rendirent un nouvel hommage au Saint-Père. A la communion, le Saint-Père se rendit à son trône, et l'un des cardinaux diacre lui porta la communion sous les deux espèces.

La messe étant finie, le Saint-Père remonta sur son trône portatif, et le cardinal archi-prêtre de Saint-Pierre lui présenta une bourse où étaient 25 pièces d'or, selon l'ancien usage, *pro missâ benè cantatâ.*

Pendant la messe, trois mitres enrichies de pierreries étaient exposées sur l'autel, du côté de l'évangile, deux tiares du côté de l'épître. Après la messe, une des mitres et une des tiares ont été portées sur le bord de la tribune du portail de la basilique qui donne sur la place de Saint-Pierre. Bientôt on y vit paraître le souverain pontife lui-même. On chanta à son arrivée, *Corona aurea super caput ejus.* Le cardinal-doyen chanta : *Omnipotens sempiterne Deus dignitatis sacerdotii*, et le second cardinal diacre ôta la mitre au Saint-Père, et le

premier lui posa la tiare sur la tête en disant: *Accipe thiaram tribus coronis ornatam, et scias te esse patrem principum et regum rectorem orbis, in terrâ vicarium Salvatoris N. S. J. C., cui est honor et gloria in sæcula sæculorum.*

Après une courte prière, le pontife se leva, et donna la bénédiction *urbi et orbi*. Ensuite les deux cardinaux diacres lurent un bref d'indulgence accordé en cette occasion par le nouveau pape, et laissèrent tomber sur les assistants le papier où ce bref était écrit. Le pontife donna encore une fois la bénédiction. Le moment du couronnement et de la bénédiction papale fut annoncé par les salves d'artillerie du château Saint-Ange et par le son de toutes les cloches. La vaste place de Saint-Pierre était couverte d'une multitude immense, qui témoigna par ses acclamations la joie que lui causait l'élection du pontife. Le soir la ville fut illuminée.

S. S.

QUELQUES NOTES SUR L'AUSTRALIE.

La salubrité du climat de l'Australie est attestée par le témoignage unanime de ceux qui ont habité ces régions. Les émigrants qui, avant de se fixer dans la Nouvelle-Galles du Sud, ont parcouru l'Europe et visité l'Italie, s'accordent à comparer la température de leur nouvelle patrie à celle de l'Italie méridionale. La seule inspection d'un globe terrestre nous apprend que, par rapport aux saisons, les habitants de Port-Jackson se trouvent dans des conditions diamétralement opposées à celles dans lesquelles nous vivons. Ainsi, les mois de décembre et de janvier à Sydney correspondent exactement aux mois de juillet et d'août dans la partie de l'Europe que nous habitons. Le voisinage du pôle y rend les vents du sud très froids, tandis que ceux qui soufflent du nord sont brûlants. Malgré la chaleur du climat, les longues sécheresses qui à diverses époques ont désolé les colonies australiennes proviennent moins de cette cause que de la rareté des courants d'eau douce. Le petit nombre de rivières, de ruisseaux et d'amas d'eau a été jusqu'ici le principal obstacle qui se soit opposé au développement de l'agriculture et à la prospérité de ces établissements en général. Quoiqu'on ait remarqué au-delà de la chaîne de montagnes qui partage en deux versants le territoire de la Nouvelle-Galles du Sud des rivières dont le cours se dirige vers l'intérieur, il est à craindre que des explorations plus avancées ne constatent la rareté croissante des courants, à mesure que l'on s'éloigne des côtes. Cette conjecture a autorisé des géographes à limiter les progrès de la race humaine au littoral de la Nouvelle-Hollande, et à condamner l'intérieur de cette vaste contrée à une éternelle solitude.

Il est difficile d'expliquer par les différences seules du climat et de l'atmosphère les singularités qui caractérisent le règne végétal et le règne animal de la Nouvelle-Hollande. L'absence des espèces communes aux autres parties du globe, et surtout la présence d'arbres et d'animaux qui ne se trouvent pas ailleurs, présentent une des plus remarquables anomalies qu'offre l'étude de notre globe, et font de cette terre comme un monde à part. Heureusement la facilité avec laquelle les animaux domestiques, les plantes et les arbres utiles de nos contrées se naturalisent et s'acclimatent dans les parties de l'Australie, aujourd'hui colonisées, et viennent ainsi augmenter le catalogue moins riche de ses productions naturelles, nous autorise à croire que cette singularité apparente n'est qu'une séduction admirablement calculée par la Providence, pour hâter à notre profit la conquête de cette portion si longtemps inconnue de notre domaine. Les arbres forestiers de l'Australie conservent généralement leur verdure toute l'année; ils s'élèvent souvent à une hauteur prodigieuse, mais leur physionomie diffère de celle de nos arbres en ce que leur branchage s'étend moins, et que la plus grande partie d'entre eux ne se couvrent que d'un maigre et sombre feuillage; ils perdent presque tous leur écorce à une certaine époque de l'année; leur bois est ordinairement fort dur. Les gommiers (genre *Eucalyptus*), dont on distingue un grand nombre de variétés, sont les plus communs; comme l'indique leur nom, ils distillent une gomme résineuse que l'on peut appliquer à divers usages. Un autre arbre, qui ressemble assez au chêne d'Europe pour en avoir reçu le nom, mêle son feuillage à celui de l'arbre de fer, de l'arbre à thé, du cèdre, du pin, et c'est de l'association de ces diverses espèces que se forment les immenses forêts qui ombragent ces déserts. N'oublions pas la nombreuse famille des accacias ou mimosas, dont le tronc incisé laisse découler la gomme arabique pure, et dont l'écorce pulvérisée, excellente pour la préparation des cuirs, est employée dans les tanneries de la colonie ou s'exporte avec avantage.

L'absence à peu près complète de fruits à l'état sauvage, analogues à ceux que produit naturellement notre sol, attrista les premiers colons. Les convicts fugitifs cherchaient en vain dans ces solitudes quelques fruits propres à étancher leur soif ou à tromper leur faim; dans leur détresse, ils se jetaient avec avidité sur des baies qui, par leur couleur ou leur forme, rappelaient les productions de l'Europe, mais dont l'intérieur n'était composé que de graines amères ou d'une chair insipide et nauséabonde. Excepté la racine d'une espèce de fougère qui sert à l'alimentation des indigènes, le sol ne produit aucune plante légumineuse propre à la nourriture de l'homme; un tubercule qui ressemble à la pomme de terre n'en a ni le goût ni les qualités. Ces apparences de stérilité contrastaient si vivement avec la spontanéité exubérante qui avait émerveillé autrefois les premiers Européens débarqués sur le rivage du Nouveau-Monde, que les fondateurs de la colonie ne confièrent qu'en tremblant à cette terre nouvelle les semences qu'ils avaient apportées avec eux d'Angleterre et du Cap. L'expérience détruisit bientôt une partie de ces craintes; avec sa virginité le sol perdit ces apparences d'infécondité. S'il est vrai que les céréales et quelques légumes d'Europe n'ont pu s'acclimater aussi facilement dans la Nouvelle-Galles du Sud, presque tous les arbres à fruit s'y sont multipliés au-delà de toute attente; on en cite même qui y ont acquis des qualités nouvelles. Les orangers, les citronniers, les pommiers, les abricotiers, la vigne, l'olivier, le bananier, offrent une réunion de fleurs, de fruits et de feuillages qui ne se rencontrent pas ordinai-

rement sous la même latitude. La rapidité avec laquelle quelques-uns d'eux croissent, se propagent d'eux-mêmes, a déjà peuplé le désert de ces utiles produits; il n'est pas rare de rencontrer aujourd'hui, dans des parties encore incultes de la colonie, quelque arbre à fruit d'Europe, dont la semence, jetée sur le chemin par une main bienfaisante, atteste et aussi justifie la conquête de cette nouvelle contrée.

L'ornithologie australienne n'est pas aussi riche en espèces que celle des autres parties du globe. La plupart des oiseaux qui remplissent nos campagnes de bruits harmonieux ne se trouvent pas dans les forêts de la Nouvelle-Hollande. Des perroquets et des oiseaux criards remplacent désagréablement par leur jacassement les chants du rossignol et de l'alouette. L'ému ressemble beaucoup à l'autruche; il en a la taille élevée, l'apparence et les mœurs; aidé de ses courtes ailes, destinées seulement à accélérer sa course, il fuit avec rapidité et échappe à la poursuite du chien le plus vite. Certaines parties de sa chair sont regardées comme un mets recherché. La caille, le courlieu, l'oie sauvage, servent aux plaisirs des chasseurs. L'aigle, qui ne connaît point de limites à son empire, y plane majestueusement au-dessus de la cime des forêts.

Une particularité singulière caractérise les quadrupèdes de l'Australie; tous, excepté le chien sauvage, qui doit être une importation, sont pourvus d'une poche ou faux utérus, dans laquelle ils portent leurs petits nouveau-nés. Cette bizarre conformation en fit d'abord un objet de curiosité pour les naturalistes européens; le kangourou, dont il existe une foule de variétés, est le plus remarquable. Cet animal, dont nos collections d'histoire naturelle renferment aujourd'hui des spécimens, se sert principalement pour courir, ou plutôt pour sauter, de ses deux jambes de derrière, beaucoup plus développées que celles de devant, et de sa queue longue

Kangourou attaqué par des chiens. *Dessin et gravure d'*ANDREW, BEST, LELOIR.

et forte. On le chasse avec des chiens dressés à le poursuivre et à l'attaquer. Si le terrain est couvert de broussailles, ceux-ci, quelles que soient leur ardeur et leur vitesse, n'ont aucune chance d'atteindre leur proie; le kangourou bondit par-dessus les obstacles qui arrêtent la meute, et gagne bientôt d'impénétrables fourrés qui lui servent d'asile. Mais en plaine les chances ne sont plus les mêmes; poursuivi, harcelé, le kangourou se fatigue et se voit bientôt réduit à faire tête; s'il n'a affaire qu'à un seul assaillant, il l'attend assis sur ses jambes de derrière, s'apprêtant à saisir son ennemi de ses deux pattes de devant qui lui servent comme de bras; dans cette position il essaie de faire constamment face à son adversaire, épiant l'occasion de l'attaquer avec avantage, de le renverser et de le déchirer avec les ongles puissants dont ses pattes de derrière sont armées; mais ce n'est pas là toutes ses ruses. La faculté de se tenir debout lui rend facile l'emploi d'un stratagème qui lui réussit souvent. S'il rencontre dans sa fuite un marais, un ruisseau peu profond, il ne manque pas de choisir ce terrain pour théâtre du combat; le chien assez audacieux pour l'y suivre est inévitablement perdu s'il n'est secondé; le kangourou, fort de la supériorité de sa taille, qui lui permet de tenir sa tête hors de l'eau, finit

presque toujours par submerger son ennemi et le noyer en le maintenant au-dessous de la surface avec ses jambes de derrière ; mais si les chiens sont nombreux et prudents, quel que soit le théâtre de la lutte, toutes les chances sont en faveur de la meute et du chasseur ; vainement le kangourou essaie-t-il de tenir tête ; saisi par derrière, il est bientôt renversé et égorgé sans pitié. Les indigènes, qui le chassent avec une grande ardeur, le tuent à coups de zagaie, ou lui brisent les jambes de derrière avec leur massue, quand les chiens l'ont atteint. La chair du kangourou est excellente ; malheureusement cet animal est devenu très rare dans les cantons habités. A aucune époque, comme nous avons eu occasion de le remarquer, il ne fut assez abondant pour offrir une ressource assurée. Au reste, nulle partie du globe, quelque favorisée qu'elle soit d'ailleurs, ne peut fournir à des tribus nomades et oisives des animaux sauvages assez multipliés pour subvenir aux besoins d'une population nombreuse. Les hordes d'indigènes qui vivent de leur chasse, même dans les savanes de l'Amérique, sont partout misérables, partout vouées à des maladies qui les déciment, et partout condamnées à une infériorité immense devant les colons européens, destinés à leur enseigner la véritable condition de l'homme.

Le chien, le renard et le chat sauvage sont des animaux carnassiers. Les propriétaires de troupeaux de moutons, après avoir beaucoup souffert des ravages du chien sauvage, sont presque parvenus à le détruire ou du moins à l'éloigner des confins de la colonie.

Les richesses géologiques que recèle l'Australie sont encore en partie inconnues ; cependant des échantillons de minerai de fer et de cuivre ont été recueillis ; des mines abondantes de charbon de terre existent le long de la côte sud ; de Botany-Bay à Port-Stephens, c'est-à-dire sur une lisière de cent vingt milles, on rencontre à chaque pas des indices de gisement ; les mêmes apparences décèlent de riches dépôts sur les bords de la rivière Hunter. A l'établissement disciplinaire de New-Castle, les convicts qui y sont envoyés après avoir commis de nouveaux délits dans la colonie sont employés au travail des mines. L'extraction de la houille semble facile, puisque ce produit se vend au bas prix de cinq schellings le tonneau pris sur le lieu. Le transport par mer, de New-Castle à Sydney, porte au quadruple la valeur de ce puissant agent de l'industrie. Tout indique que la navigation à la vapeur est assurée de trouver un jour sur nombre de points du littoral de la Nouvelle-Hollande des dépôts de ce précieux combustible.

La Nouvelle-Galles du Sud est aujourd'hui partagée en un certain nombre de provinces ou de comtés ; voici les noms de ces grandes divisions qui ne figurent que sur les cartes les plus récentes ; au sud de Sydney se trouvent les provinces de Saint-Vincent, de Murray, de King, d'Argile, de Camden ; à l'ouest, de Georgiana, de Westmoreland, de Bathurst, de Roxburg, de Coox. Sydney est le chef-lieu de la province de Cumberland ; au nord, on distingue les districts de Northumberland, de Hunter, de Phillip, de Wellington, de Brisbane, de Durham, de Glocester et de Macquarie.

Diverses expéditions destinées à étendre nos connaissances en géographie ont été dirigées depuis peu dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande. Cependant ceux qui s'intéressent aux progrès de cette science ont vivement reproché au gouvernement anglais de n'avoir pas encouragé ces explorations avec plus de suite et de générosité. Des concessions de terre, libéralité peu coûteuse, accordées dans la proportion des difficultés vaincues, sans tenir compte de l'importance des découvertes, auraient, selon l'avis des censeurs, reculé bien loin les limites touchées par les plus hardis ; les explorateurs, munis d'instruments et sachant en faire usage, auraient traversé l'île suivant une direction déterminée, fixé la position d'un grand nombre de points, mesuré la hauteur des montagnes, l'élévation du terrain au-dessus du niveau de la mer, observé le sol et ses productions, et enfin recueilli des matériaux pour l'histoire naturelle et la géographie physique. On saurait alors ce qu'il faut penser des hypothèses d'après lesquelles l'intérieur n'est qu'une vaste mer intérieure, ou un désert aride et brûlé. Cependant il est bon, avant tout, de se rappeler qu'à l'époque de la fondation de la colonie, la plus grande partie du littoral était alors inconnue ; il fallut d'abord s'occuper du périple. Flinders, Bass, King et l'expédition française commandée par le capitaine Baudin, se chargèrent de continuer les travaux de Dampier et de Cook. Aujourd'hui que nous possédons un tracé assez exact des côtes, un vif intérêt de curiosité se porte sur cette vaste étendue de territoire dont nous ne connaissons bien que le contour. Mais des obstacles naturels qui ne peuvent être que progressivement vaincus arrêteront longtemps encore les voyageurs les plus entreprenants.

Quand vous voulez pénétrer dans l'intérieur du pays et pousser vos recherches aussi loin qu'il sera nécessaire, ayez un cheval de selle et un porte-manteau de toile, afin de ne pas manquer de linge pendant votre voyage ; munissez-vous d'une couverture de laine pour vous envelopper la nuit, vous la mettez sur votre porte-manteau ; jetez autour du cou de votre cheval une longe qui ne le gêne point ; voilà votre équipage, auquel vous ajouterez un cheval de bât pour porter vos provisions. Quant à vos serviteurs vous vous contenterez d'un Européen qui soit bon chasseur, surtout dans les bois, et d'un habitant du pays. Lorsque vous entendrez l'oiseau qui imite si bien le tintement de la clochette du bélier conduisant un troupeau, dirigez-vous de son côté ; il vous fera certainement découvrir une source, une flaque d'eau, un ruisseau, choses extrêmement précieuses dans ce pays, et dont un établissement rural ne peut se passer.

Les colons sont généralement hospitaliers ; entrez avec confiance dans leurs cabanes, ils vous recevront de leur mieux et partageront avec vous tout ce qu'ils possèdent. Un briquet, de l'amadou et quelques allumettes, ou même une amorce, vous procureront du feu lorsque vous bivouaquerez dans les forêts. Vos hommes vous mettront à couvert sous un toit d'écorce d'arbres et vous arrangeront une couchette passable. Prenez un bol de thé bien chaud avant de vous coucher ; vous aurez quelquefois passé de plus mauvaises nuits dans des appartements pourvus de toutes les aisances des grandes villes. Votre fusil et un couple de bons chiens courants vous procureront en abondance des oiseaux de différentes espèces et le meilleur gibier du pays ; jamais chasseur européen n'aura eu sa carnassière mieux remplie. Préparez-vous à des aventures surprenantes, terribles, et au bout du compte, réjouissantes. Au milieu d'un désert vous entendrez le claquement d'un fouet ; vous supposez que vous allez voir passer un équipage ; mais vous ne découvrez que le *cocher* emplumé, sautant de branche en branche, étalant sa queue en éventail ; et quand vous entendrez le *rémouleur*, en des lieux où vous seriez tenté de croire que le sauvage même n'a jamais pénétré

pourrez-vous n'être pas frappé d'étonnement? Vous cherchez à connaître cet être singulier; vain désir, vaine poursuite; il est sans cesse errant, et sans aucune volonté de vous fuir il change continuellement de place, parce que telle est son habitude.

Le pays que l'émigrant explore ainsi paraît à ses yeux ne former qu'une vaste forêt; dans quelques parties cependant les arbres deviennent plus rares; divisés par bouquets, semés au milieu d'éclaircies, ils lui rappellent les dispositions pittoresques d'un parc anglais. Mais sur le bord des rivières, et surtout quand le terrain est sujet aux inondations, la forêt s'épaissit et la base des arbres se garnit de broussailles; des gommiers s'élèvent à une hauteur immense; il n'est pas rare d'en trouver qui atteignent cent cinquante pieds d'élévation. Le cèdre, le bois de rose, garnissent les intervalles, tandis que des festons de vigne sauvage et de plantes parasites s'emparent de tous les appuis, s'attachent à toutes les ramées. Au contraire, dans les parties rocailleuses ou sablonneuses, la végétation perd de sa vigueur. Au lieu d'arbres majestueux, le voyageur ne rencontre que des buissons rabougris; les animaux utiles ou agréables à l'homme disparaissent; l'agile kangourou ne bondit plus en traversant le sentier, et le perroquet ne remplit plus la solitude de ses jacassements. L'Européen se hâte de traverser ces lieux désolés, qui annoncent ordinairement quelque chaîne de montagnes, au-delà desquelles le pays change d'aspect et offre souvent des ressources précieuses.

Lorsque l'émigré a fixé son choix, lorsqu'il a rencontré un sol qui lui semble propre, soit à la culture, soit à l'éducation des troupeaux, il y transporte ses provisions et ses instruments aratoires. Le travail le plus urgent et le plus pénible consiste à éclaircir les parties du sol consacrées à la culture du blé et du maïs. On se sert de la coignée pour abattre les arbres; ensuite on divise le tronc et les branches principales; puis on entasse ces débris et on y met le feu. Cette opération est longue et dispendieuse. Le gouvernement, pour venir au secours des colons, a formé des escouades de convicts exercés à ce travail, qu'il loue aux concessionnaires (1). Une habitation provisoire, faite de pieux et de gazon, abrite le planteur et sa famille pendant les premières années; la prudence ne lui permet de songer à se préparer une maison vaste et commode qu'après avoir défriché une partie de ses terres, enclos ses champs de blé et de maïs, planté un jardin contenant des arbres à fruit et des légumes d'Europe, bâti des étables pour ses troupeaux, et enfin assuré sa subsistance et celle de sa famille.

Si l'homme, jeté ainsi au milieu du désert, n'est pas amplement pourvu de patience et d'énergie, s'il ne s'est pas bien préparé d'avance aux travaux et aux fatigues qui l'attendent, il lui sera difficile d'échapper au découragement et de poursuivre son œuvre avec la ténacité qui, seule, peut en assurer le succès. Ce n'est pas du premier coup que l'homme parvient à changer l'aspect de ces solitudes; longtemps après les premiers travaux de défrichement, les souches des arbres abattus poussent au milieu de champs de blé de nouveaux jets qui ne tarderaient pas à former une nouvelle forêt; des plantes sauvages attestent à chaque pas la date récente d'une conquête encore contestée. A peine pouvez-vous faire quelques pas sur le domaine de l'homme; de tous côtés vous vous sentez enclavé dans le désert, tout prêt à empiéter sur la civilisation et à reprendre le peu qui lui a été ravi. Et quels instruments se trouvent à la disposition du planteur? des esclaves, c'est-à-dire des hommes qui n'obéissent qu'à la crainte. Si le maître se montre humain envers eux, trop souvent ils ne répondent à ces dispositions bienveillantes qu'en abusant de sa générosité. Si, au contraire, il est strict et sévère, comment échappera-t-il aux effets de l'esprit vindicatif de ses domestiques assignés? Mille occasions s'offrent à ces derniers de satisfaire leur ressentiment : les outils sont brisés, les charrues mises hors d'état de servir, les bœufs s'égarent dans la forêt; quelquefois un incendie dévore la moisson sur pied ou détruit les gerbes amoncelées. « Sans contredit, les fatigues et les désappointements qui attendent le planteur le soumettent à une terrible épreuve. Parfois, le dégoût qui en résulte est tel que, dans un moment de désespoir, le colon novice maudit du fond de son âme l'heure fatale où il a songé, pour la première fois, à transporter son industrie dans ce sauvage désert. Mais au bout d'une année de patience, d'activité soutenue, vous entrevoyez le terme de vos maux, surtout si vous avez débuté avec un capital suffisant pour faciliter vos opérations. Au reste, le sentiment qui porte l'émigré à s'expatrier ne doit point être le désir de chercher des aspects pittoresques, de jouir d'une nature nouvelle sous de nouveaux cieux, mais seulement le ferme propos d'améliorer sa condition personnelle et de mettre ses enfants dans la voie d'acquérir une confortable indépendance. » Telles sont les sages réflexions que M. P. Cunningham livre à l'examen de ceux d'entre ses compatriotes qui, chaque année quittent leur patrie sans esprit de retour, et qui trop souvent apportent sur le rivage de l'Australie des illusions dont le moindre danger est de les exposer à succomber devant des difficultés que, mieux préparées, ils auraient sans doute vaincues (1).

JULES DE LA PILORGERIE.

(1) On les appelle *clearing farms*.

(1) *Histoire de Botany-Bay*

MAGAZINE.

CHOSES VULGAIRES QUE L'ON IGNORE.

Le Vin de champagne.

D'abord, quand on veut parler correctement français, il faut dire du *vin de Champagne* et non pas du Champagne.

Pour la fabrication du vin blanc de Champagne, on emploie communément le raisin noir ; il mûrit plus facilement. Il résiste aux gelées et aux pluies communes, au temps des vendanges, bien mieux que les raisins blancs. C'est pour cela que les vins faits de raisin noir seulement, ou d'un mélange de noir et de blanc, sont moins sujets à dégénérer que ceux dans lesquels il n'entre que des raisins blancs. On les cueille avec grains en rejetant ceux qui ne sont pas *mûrs*, ou qui sont ridés ou pourris. On les cueille le matin quand ils sont encore couverts de rosée, et l'on a remarqué que quand le brouillard arrive à régner vers le temps de la vendange, le produit de la fermentation est plus abondant. Le raisin est alors soumis à une pression rapide et qui en général ne dure pas plus d'une heure. Le vin produit de cette première opération s'appelle vin d'élite, et il est ordinairement mis à part. Après que les bords du marc ont été coupés et remis au milieu, on donne une seconde serre qui fournit le vin de *taille*, et la répétition de cette opération donne le vin de deuxième taille ou tisane. La liqueur produite par ces différents pressurages est recueillie telle qu'elle coule, dans de petites cuves, dont on le retire le jour suivant, pour le mettre dans des tonneaux qu'on a eu soin de soufrer préalablement. Là, le moût subit une fermentation; et on le laisse dans cet état jusqu'à la fin de décembre, où il commence à mousser. Alors il est soutiré et clarifié avec du talc. Puis, au bout d'un mois ou de six semaines, il est soutiré une seconde fois. On le met en bouteilles au mois de mars. Après qu'il y est resté pendant six semaines, il devient *mousseux*, et vers l'automne, la fermentation devient quelquefois si active qu'elle fait éclater les bouteilles, et occasionne ainsi une perte considérable, mais après la première année cet accident devient plus rare. Cependant, il se forme habituellement un dépôt sur la partie la plus déclive de la bouteille, et il est nécessaire de l'enlever surtout quand le vin est destiné à l'exportation. Cela se fait, soit en transvasant le vin dans des bouteilles propres, soit, lorsqu'il est toujours pétillant, par une manipulation particulière appelée *dégorgement*, dans laquelle le sédiment est amené dans le col de la bouteille, d'où on le chasse en levant le bouchon. Ces opérations et la perte qui résulte de la casse des bouteilles, qui est rarement moindre de vingt pour cent et qui s'élève souvent beaucoup au-dessus, augmentent nécessairement le prix du vin de Champagne. Les vins de Sillery se gardent en cercles, depuis un an jusqu'à deux, avant d'être mis en bouteilles.

Les produits du second pressurage, et à plus forte raison celui de pressurages ultérieurs, se chargent d'une portion de matière colorante. Comme ils contiennent d'ailleurs une plus grande proportion d'alcool que les premiers, ils sont quelquefois employés pour la distillation; mais plus souvent on les réserve pour les mêler avec les vins rouges de qualité inférieure.

Pour faire le vin connu sous le nom de Champagne rosé, le raisin est d'abord légèrement foulé et privé de ses rafles; et on laisse commencer la fermentation avant de presser, afin de faciliter la dissolution de la matière colorante. A cela près on procède comme pour les vins blancs. A présent le Champagne rosé est moins recherché que celui qui est sans couleur, et, en fait, il n'avait rien qui lui méritât la préférence. On en fabrique une espèce inférieure en ajoutant à du vin blanc quelques gouttes d'une liqueur préparée avec une décoction de bois de sureau et de la crème de tartre. Ce vin s'appelle vin de Fimes, du nom de la ville où il se prépare.

Pour préparer le vin rouge, le raisin est foulé avant d'être introduit dans la cuve. Souvent même le foulage est répété pendant la fermentation. Le marc est couvert avec des planches, et une couche de paille est souvent employée pour garantir le *chapeau* contre le contact de l'air atmosphérique. Les vins des meilleurs crûs se mettent ordinairement en bouteilles au mois de novembre qui suit la vendange; mais le produit du clos Saint-Thierry se perfectionne en restant sur sa lie. Lorsque ces vins sont mis en bouteilles au printemps, ils sont exposés à conserver une certaine quantité de matières fermentescibles et à prendre un très mauvais goût.

Tous ces vins, lorsqu'ils sont bien faits, et sont placés dans des celliers frais, peuvent se garder en bon état pendant dix et même vingt ans. Le vin crémant d'Aï peut se garder plus longtemps et même s'améliorer; il acquiert seulement cette légère amertume qui caractérise tous les vins vieux. Les caves dans lesquelles on les garde à Reims, à Épernay et à Avise, sont creusées dans un banc de tuf calcaire à la profondeur de trente à quarante pieds. Dans celles de M. Moët d'Épernay, qui sont les plus belles et les plus vastes, le thermomètre de Farenheit marque habituellement cinquante-quatre degrés, et la variation de l'hiver à l'été ne s'élève pas au-dessus d'un degré.

Il est presque inutile d'observer que les vins les plus mousseux sont ceux qui se gardent le moins. Leur qualité peut s'altérer par diverses causes, telles que l'exposition à l'air, la situation dans le cellier, la qualité du verre dont sont faites les bouteilles, et autres circonstances qu'il est souvent difficile de déterminer.

Les vins blancs d'Arbois et de Papillon dans le département du Jura possèdent plusieurs des qualités du vin de Champagne; mais ils ne sont pas fabriqués avec le même soin, et ne peuvent pas rivaliser avec les premiers crûs de la Champagne.

Les Bouchons.

Les bouchons se fabriquent avec du liége. Le liége provient de l'écorce d'un chêne vert appelé *liége*, qui croît en Espagne, en Italie et dans le midi de la France. Cet arbre est de moyenne grandeur, bien fourni de rameaux, et toujours vert; ses feuilles sont ovales, dentées sur leurs bords, et un peu cotonneuses en dessous. Son écorce se fend et tombe d'elle-même, mais on a soin de prévenir cette chute en fendant l'écorce de haut en bas,

et en faisant aux extrémités deux incisions circulaires. Dès que l'écorce est ainsi enlevée, on la plonge dans l'eau, et on la charge de pierres pour la redresser et lui faire prendre la forme d'une table droite. Après cette opération, on fait sécher l'écorce au-dessus d'un lit de charbons allumés, et le liége est propre à faire des bouchons. L'arbre ainsi dépouillé donne une nouvelle écorce au bout de huit ou dix ans. On distingue deux sortes de liége, le noir et le blanc. On en trouve de l'une et de l'autre espèce en France et en Espagne; mais en général c'est de ce dernier pays qu'on tire les plus beaux liéges.

Les bouchonniers débitent les tables de liége par bandes, qu'ils coupent ensuite en travers, d'où résultent de petits parallélipipèdes ou carrés longs, qui, étant arrondis, forment autant de bouchons.

Les outils des bouchonniers consistent en une table à rebords et des tranchets, ou lames très minces, larges comme la main et très bien affilées; ils tiennent d'une main ces couteaux fixes, le dos en bas contre les bords de la table, et de l'autre main ils tournent le bouchon sur lui-même et le font aller et venir contre le tranchant du couteau, de façon que le parallélipipède se trouve arrondi quand il a fait un tour sur lui-même, ce qui est facile à concevoir. L'ouvrier tient à côté de lui une pierre à aiguiser, sur laquelle il repasse à sec son couteau chaque fois qu'il a terminé un bouchon, car la moindre petite brèche que le fil du tranchet aurait éprouvée, ce qui peut arriver souvent, produirait sur le bouchon qu'on taillerait ensuite des imperfections assez grandes pour le faire rejeter. Comme les tables de liége ne sont pas de même qualité dans toute leur étendue, il en résulte que certains bouchons sont plus ou moins inférieurs à d'autres, ce qui oblige à les trier en très fins, en fins, bas fins et communs, que l'on vend ensuite à des prix proportionnés à leur qualité.

Les Aiguilles.

L'ouvrier en aiguilles coupe un fil d'acier d'une grosseur donnée, en bouts de longueur suffisante pour deux aiguilles; il en aiguise ensuite les extrémités sur une meule de grès, puis il en termine les pointes sur une roue de noyer, appelée *polissoire*, saupoudrée d'émeri en poudre délayée dans l'huile. Cela fait, il coupe les bouts par le milieu, puis il les *palme*.

Palmer les aiguilles, c'est les prendre par cinq ou six, entre le pouce et l'index, les étendre en éventail, et en aplatir le gros bout sur un tas. C'est dans ce bout aplati que doit être percé le trou ou *chas* de l'aiguille.

Après une nouvelle cuisson donnée pour ramollir le bout durci par le palmage, on *pratique* les deux gouttières ou cannelures qu'on remarque à la tête des aiguilles. Pour cela on place le bout entre deux poinçons, mis en mouvement par un balancier, et qui agissent sur l'acier, de la même manière que deux dents sur un crayon qu'elles mordent.

Après cette opération, il faut une nouvelle cuisson. Il s'agit ensuite de percer l'aiguille. Pour cette importante préparation, il faut trois temps, plusieurs mouvements, deux ouvriers, deux poinçons et deux blocs de plomb. Cela s'appelle *troquer* les aiguilles. L'ouvrier n° 1 pose le bout canné sur le bloc de plomb, applique son poinçon dans la cannelure et frappe un coup de marteau; il retourne l'aiguille et refait autant du côté opposé. Voilà le trou ébauché, mais non encore ouvert. C'est le tour de l'ouvrier n° 2, qui, avec son poinçon n° 2, sur son bloc n° 2, fait sauter l'atome qui bouche le chas. Après cela on *ébarbe*, autrement on arrondit le trou, pour que ses arêtes trop vives ne coupent pas le fil. On arrondit aussi le bout aplati, ce qui s'appelle *faire le chapeau* de l'aiguille. Après quoi..... l'ustensile n'est pas encore fini : il faut le tremper et le polir. La trempe, que je ne décrirai pas, est une opération fort délicate et des plus importantes. Trop dure, elle rend l'aiguille cassante; dans le cas contraire, elle la fait molle et sans ressort. La trempe se rectifie par une opération analogue, appelée le *recuit*.

Une fois redressées au marteau, il ne reste plus qu'à les polir. C'est ici que le génie de l'invention a dû travailler longtemps avant d'avoir obtenu la méthode en usage. Figurez-vous sur une table, un plateau épais muni de poignées. Entre les deux surfaces, on place douze ou quinze mille aiguilles disposées de la manière suivante : un morceau de treillis neuf, couvert de poudre d'émeri, est chargé de petits paquets que l'on recouvre d'émeri et qu'on arrose d'huile. On roule le treillis, qui, lié par les deux bouts, et serré également dans sa longueur, forme un rouleau ou boudin. Le plateau de la table à polir mis en mouvement pendant un jour et demi ou deux, fait rouler continuellement les paquets sur eux-mêmes, et les aiguilles, en se frottant les unes contre les autres, se polissent à la longue.

C'est à n'en plus finir. Les voilà polies! On va encore les mettre dans une lessive d'eau chaude et de savon, pour les débarrasser du cambouis formé par l'huile, l'émeri et les parcelles produites par le frottement. Ce n'est pas tout : on les renferme dans une boîte de son, portée horizontalement sur un arbre que fait tourner une manivelle : cela s'appelle *vanner* les aiguilles. Puis on les trie, on remet à l'œuvre celles qui sont incomplètes; cette dernière opération s'appelle l'*affinage*. La masse se trouve enfin prête à emballer.

Voici donc les papiers; les aiguilles sont, depuis les précédentes manœuvres, à peu près toutes tournées dans le même sens. On les compte, on les enveloppe dans le papier bleu-noir, étiqueté, et tout est dit. Ouf!

Voilà le personnage du drame. C'est justice de dire quelques mots des acteurs. Les ouvriers qui s'occupent de ce travail sont pour la plupart des enfants. N'ayant pour se diriger ni règles certaines, ni connaissances chimiques, ils les remplacent par un tact et une sûreté du coup d'œil et de la main, que l'expérience de l'âge ne pourrait surpasser. Leur dextérité est si grande, que, prenant dans chaque main une poignée d'aiguilles, ils savent imprimer un mouvement tel, que bientôt tous les fils d'acier se trouvent placés dans le même sens. Mais ce qui tient du prodige, et ce qui est pourtant avéré, c'est qu'il s'est vu, dans ces manufactures, des enfants doués d'assez de justesse dans le coup d'œil, pour percer un cheveu d'un coup de poinçon, et en passer un autre dans le trou comme un fil dans une aiguille.

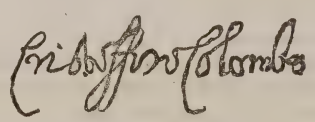
DOCUMENTS HISTORIQUES.

Fragment du journal de Christophe Colomb.

Ce journal est tout entier de la main du fameux Barthélemé de Las Casas, possesseur de beaucoup de papiers écrits par Colomb lui-même, et dont Las Casas avait fait usage pour la composition de son histoire des Indes. Il est hors de doute que ce journal a été littéralement extrait du *Livre de bord* de l'amiral.

« Au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ. — Très chrétiens, très hauts, très excellents et très puissants

princes, nos seigneurs, roi et reine d'Espagne et des îles de la mer, Vos Altesses ont terminé la guerre contre les Maures qui régnaient en Europe, dans cette ville de Grenade où j'ai vu, le 2 janvier 1492, flotter vos bannières royales, plantées par la force de vos armes sur les tours de l'Alhambra, et le roi des Maures sortir des portes de la ville et baiser vos mains royales. Dans ce même mois, j'ai donné à VV. AA. des renseignements sur les terres de l'Inde et sur un prince nommé Gran Cax (ce qui signifie roi des rois dans notre langue), ainsi que sur les envois faits par lui et ses prédécesseurs auprès de notre Saint-Père à Rome, pour en obtenir des missionnaires destinés à lui révéler notre sainte religion, et sur le refus du Saint-Père, cause de la perte de tant d'hommes qui sont morts dans l'idolâtrie. Comme premiers chrétiens, partisans de la foi religieuse, ennemis de la secte de Mahomet et de toutes les idolâtries, VV. AA. ont pensé m'employer moi, Christophe Colomb, vers lesdites régions de l'Inde, lesdits princes et lesdits peuples, afin de juger quels sont les moyens les plus propres à les convertir au christianisme. Elles ont ordonné que je ne prisse pas ma route par l'est, comme c'est l'usage, mais bien par l'ouest, direction qu'il n'est pas bien prouvé qu'aucun navigateur ait prise jusqu'ici. Après avoir expulsé les juifs, dans ce même mois de janvier, de votre royaume et de vos seigneuries, VV. AA. m'ont ordonné de me rendre dans ces contrées de l'Inde avec un armement considérable. Vous m'avez accordé pour cela de grandes faveurs : vous m'avez anobli, de sorte que je pourrai m'appeler *Don* Christophe à l'avenir, et prendre le titre de grand-amiral de l'Océan, et de vice-roi et gouverneur perpétuel de toutes les îles que je découvrirai ou qui seront découvertes par la suite dans l'Océan, et que mon fils aîné succédera à mes titres, etc., ainsi de suite, de génération en génération. J'ai quitté Grenade, en conséquence, le samedi 12 mai 1492; je me suis rendu au port de Palos, où j'ai équipé trois vaisseaux pour mon expédition; je suis parti le vendredi 3 août, une demi-heure avant le lever du soleil. J'ai pris ma route vers les Canaries, pour de là continuer ma route vers les Indes, jusqu'à ce que je puisse m'acquitter de mon ambassade auprès des princes idolâtres. J'ai résolu d'écrire jour par jour tout ce qui se serait passé, tout ce que je ferais, verrais ou éprouverais. »

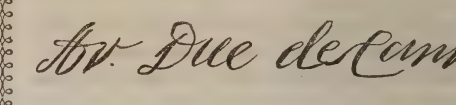


Derniere lettre de Fenelon.

A la duchesse de Beauvilliers (paroles de consolation sur la mort de son époux).

A Cambrai, 28 décembre 1714.

« Je vous supplie de me donner de vos nouvelles, madame, par N..., que j'envoie chercher. Je suis en peine de votre santé; elle a été mise à de longues et rudes épreuves. D'ailleurs, quand le cœur est malade tout le corps en souffre. Je crains pour vous les discussions d'affaires, et tous les objets qui réveillent votre douleur. Il faut entrer dans les desseins de Dieu, et s'aider soi-même pour se donner du soulagement. Nous retrouverons bientôt celui que nous regrettons. On se pleure en pleurant les personnes qu'on regrette. On peut être en peine pour les personnes qui ont mené une vie mondaine; mais pour un véritable ami de Dieu, qui a été fidèle et petit, on ne peut voir que son bonheur et les grâces qu'il attire sur ce qui lui reste de cher ici-bas. Laissez donc apaiser votre douleur par la main de Dieu même qui vous a frappée. Je suis sûr que notre cher N... veut votre soulagement, qu'il le demande à Dieu, et que vous entrerez dans son esprit en modérant votre tristesse. »



Lettre de sir Walter Scott a sir Adam Fergusson,

Faisant la description d'un tableau peint par le célèbre Wilkie, et exposé à l'Académie royale de peinture en 1818.

Mon cher Adam, j'ai reçu la lettre que vous m'avez adressée pour introduire auprès de moi la personne qui désire, à votre recommandation, être autorisée à graver, pour l'ouvrage dont il est éditeur, le tableau fait par notre Wilkie sur ma famille et moi (1).

M. Balmano, qui désire avoir de plus quelques anecdotes sur ma vie et sur celle des miens, veut, comme il le dit lui-même, me montrer en déshabillé; je suis bien fâché de n'avoir pas de renseignements particuliers à lui donner. Il lui importe sans doute fort peu de savoir que j'ai changé dans mon dernier voyage à Paris ma vieille *robe de chambre* pour une belle *douillette*. Il n'y a pas, du reste, d'homme un peu connu dans la littérature dont la vie privée n'offre plus d'incidents que la mienne; je n'ai eu à surmonter aucunes difficultés, ni de naissance, ni d'éducation, et je n'ai pas plus d'incidents à en raconter que ce personnage qui dit : « Mon histoire! Dieu merci, je n'ai pas d'histoire à raconter. »

Quant aux personnages qui composent ce tableau, il en est, comme de presque tous les pauvres humains lorsqu'ils jettent leurs regards en arrière, dans un passé ancien seulement de cinq ou six ans; déjà plusieurs ont disparu, et ces souvenirs sont l'objet de tristes pensées.

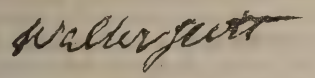
Wilkie a représenté notre famille dans le costume des habitants du sud de l'Ecosse, et comme occupés à préparer une petite fête dont ils font les préparatifs. Le lieu de la scène est la terrasse de Kayside, d'où se découvre la belle vue des collines d'Eildon. Sir Walter Scott, auteur de quelques vingtaines de volumes et propriétaire du domaine d'Abbotsford, dans le comté de Ruxburg, tient la première place du tableau; le n° 2, sur le devant, est sir Adam Fergusson, gardien du sceau des droits du roi en Écosse. Le n° 3 est un respectable vieillard qui avait 84 ans environ lorsque le tableau a été peint et qui

(1) Cette personne est M. Balmano, secrétaire de l'association du fonds de secours des artistes.

appartenait aussi au clan nombreux des Scott; il porte l'habit des bergers écossais, et se recommandait par trois qualités fort rares parmi eux, car il n'a jamais été *fou* dans le cours de sa vie, il n'a jamais frappé un homme dans sa colère, et, chargé d'un grand maniement d'argent pour autrui, il en a toujours fait bon usage. Il est mort peu de temps après à Abbotsford.

Viennent ensuite trois figures de femmes, dont la plus âgée représente une mère, objet des regrets de toute sa famille. A côté d'elle sont miss Sophie-Charlotte Scott, actuellement Mme Lockart, et sa sœur plus jeune, miss Anna Scott; toutes deux sont représentées dans le costume de laitières. Quant aux deux jeunes garçons qu'on voit à gauche, l'un est capitaine dans les hussards royaux; l'autre, Charles Scott, le plus jeune de la famille, est dans un collége d'Oxford. Enfin, on n'a pas oublié même les deux gros chiens qui sont les favoris de la famille, et dont l'un, nommé Maida, est de la vieille race highlandaise, aujourd'hui fort rare, et qui est un présent fait à sir Walter Scott par le chef de Glenlarry; l'autre appelé Ourisk, est un petit terrier highlandais, d'une espèce particulière, aussi fort rare, et qui est un présent de mistress Stewart Mackensie.

Le pauvre Maida, hélas! n'existe plus! il a été rejoindre les chiens célèbres tels que Bran, Luath, etc. Comme eux, il a eu son épitaphe, et ce qui fait beaucoup d'honneur à la littérature tumulaire de l'Écosse, cette épitaphe ne contient en deux lignes qu'un seul mot.



Lettre du capitaine Lefualdé Conté,

Sur l'exécution de Jean Calas, adressée à Jean Spalingrier, ecclésiastique du canton de Berne.

Mon cher Spalingrier, j'avais bien pris la plume pour vous écrire, et je ne pus le faire faute de courage, pour vous tracer le récit de ce que j'avais vu. N'allez pas être effrayé de cet exorde, et supposer que quelque malheur soit arrivé à vos amis ou aux miens, quoique vous et moi, comme tout le monde, nous devions tout notre intérêt à l'honneur qui périt innocent, et sa cause est la nôtre. Je ne me rappelle plus si vous me reprochiez mon impassibilité ou si vous m'en félicitiez; si vous m'aviez vu hier, vous ne me trouveriez plus si insensible; toute la force de mes nerfs n'a pu tenir contre le supplice du pauvre Calas. Vous savez que ce supplice a été décidé. On vous a dit que jamais jugement ne fut plus juste.

Ah! mon ami, si vous l'aviez vu mourir!... Je l'ai vu, moi, et j'ai reconnu son innocence dans sa mort. Non, jamais le crime ne saurait emprunter ainsi le masque de la vertu jusqu'au dénouement fatal. Ah! mon ami, quel poids de sang doit accabler les juges qui condamnent l'honnête homme! Les juges de Calas auront à répondre un jour de leur sentence. Les trésors de dix royaumes ne pourraient racheter une goutte du sang qu'ils ont fait couler. Il n'est pas de combat où l'on puisse rencontrer scène plus horrible. Quand la justice cède aux suggestions du fanatisme pour prononcer un arrêt, c'est bien alors qu'il faut la peindre aveugle; l'antidote devient poison à ses yeux, et une bénédiction la malédiction la plus amère. Et moi qui ai vu le trépas si souvent en face, moi qui défiais toutes ses terreurs, moi qui avais donné et vu donner la mort sans froncer le sourcil, j'ignorais encore combien est déchirant le spectacle de l'innocence tombant sous les coups de ses oppresseurs, sans la consolation d'une larme, sans la gloire du martyre! Le temps efface, dit-on, toutes les impressions douloureuses; mais le temps ne pourra jamais, j'en suis sûr, effacer de mon cœur le spectacle de Calas expirant sur la roue. L'effet qu'il a produit sur moi est tel, que je ne saurais l'exprimer. Il m'est à la fois impossible de le décrire et d'en détourner ma pensée. Je le vois là, toujours là, devant moi, le malheureux Calas, avec ses cheveux blancs: je l'entends; il parle, il se plaint à moi... Je veux cependant essayer de vous décrire cette scène épouvantable.

Obligé de rejoindre ma troupe qui devait assister à l'exécution, je montai Fortinbras aussi lentement que je pus, espérant que tout serait fini lorsque j'arriverais sur la place. Mais, hélas! le démon barbare du fanatisme ne met pas tant de hâte à immoler ses victimes; je ne devais pas perdre un seul incident de la mort de Calas. Si j'accourais avec moins d'empressement que s'il se fût agi de charger l'ennemi, d'autres étaient plus avides que moi de ce que nous allions voir. Toutes les avenues et les places étaient bloquées par des hommes de tout rang; cette exécution avait excité une curiosité universelle. La majorité de la foule cependant appartenait à la basse classe du peuple, et les femmes étaient plus nombreuses que les personnes; car j'ai toujours remarqué que le beau sexe, quoique peu porté peut-être aux actes tragiques, en aime beaucoup la représentation.

Mon uniforme fut mon passeport; les spectateurs ouvrirent leurs rangs pour me laisser passer, et j'allai occuper mon poste en tête de l'escadron qui bordait l'échafaud. Devant moi était l'instrument de la torture; mais, comme je suis sûr que vous n'en avez jamais vu de semblable, il est nécessaire de vous le décrire. Figurez-vous une roue en fer de deux pieds environ de diamètre, assez large pour qu'un homme puisse être étendu dessus, et cependant pas assez pour qu'il y soit étendu avec aisance. La circonférence est échancrée crucialement à intervalles égaux, de manière que la barre de l'exécuteur brise plus sûrement les membres. Cette roue est élevée à un demi-pied au-dessus de l'échafaud, au moyen de chaînes fixées de chaque extrémité de son axe à des poteaux de fer, placés à six pieds d'intervalle. Elle est de fer battu, et si pesante que, quoique suspendue à la hauteur que je viens de dire, il faut une force considérable pour la mettre en mouvement. Le corps du criminel est appliqué autour de la machine, au moyen d'un appareil pour l'étendre sur toute sa circonférence. Le dernier occupant y avait laissé sur divers points des taches de sang et de lambeaux de chair. J'aperçus, non loin de cet instrument odieux, le patient garrotté entre deux manœuvres subalternes de la mort. Un capitoul joufflu, en qui l'habitude et l'obésité semblaient avoir étouffé toute sensation pénible, était assis à droite dans sa chaise curule, la montre en main, attendant l'heure de commencer la torture.

De l'autre côté, un moine de l'ordre de la Trappe, d'une taille élancée, formait un contraste frappant avec le magistrat civil, par l'air austère et contemplatif de son visage. Il suivait en silence les préparatifs qui avaient

lieu, jetant tour à tour un regard scrutateur sur le criminel, et marmottant une prière inarticulée dans le missel que tenait sa main osseuse. Le bourreau (hideuse figure de bourreau!) s'occupait tranquillement des devoirs de sa charge. Son costume, ses manières, sa physionomie, étaient en harmonie avec le rôle qu'il allait jouer. Son costume serré, en drap rouge, faisait ressortir parfaitement les proportions gigantesques de son corps et de ses membres, ses pieds larges et lourds, ses bras robustes et ses épaules carrées.

On m'a dit qu'il était né en Allemagne, et dans le fait sa figure me parut le beau idéal des caricatures allemandes. On y voyait l'insensibilité et la stupidité de la brute mêlées à l'expression du plaisir féroce que lui causait son importance dans la tragédie qui allait être exécutée; un pareil homme vous romprait vif sur la roue pour son amusement.

Le trait le plus saillant de sa face était son énorme bouche. Sous son menton croissait une barbe touffue qui cachait son cou de taureau; le reste de la tête était grossièrement tondu, de sorte que son front étroit se terminait par un cône, à la base duquel brillaient deux yeux pâles et louches, qui donnaient seuls l'expression de la vie à cette hideuse figure. Au moment où je parus il saisit sa victime. Son nom même était terrible, Hans Boucher, pour l'attacher à l'infernale machine que j'ai décrite; il lia les jambes sur le fer de la roue avec une pression si rude que le sang refoulé rougit vivement les pieds. Cela fait il retourna sur son tabouret, attendant le second signal du magistrat, pour lier également les mains. La foule était très mal disposée contre le condamné. On entendait murmurer ces mots de toutes parts: « C'est le meurtrier de son fils! »

A l'approche du supplice, la joie féroce des spectateurs s'exprima par les mêmes paroles, prononcées avec un accent plus ou moins sombre, suivant la composition des groupes. Mais j'observais surtout le malheureux objet de cette rage populaire. Sa conduite ne fut pas celle d'un homme à qui la conscience reproche un seul crime impardonnable. Il tourna d'abord ses yeux humides vers la foule et la bénit. Le corps de Calas fut lié à la roue de manière à ce que ses mains, fortement tendues, allèrent toucher ses pieds. L'exécuteur se tint ensuite debout auprès de lui, prêt à commencer sa torture.

Le moine, qui venait de s'agenouiller pour prier, se lève, et croyant le moment favorable pour exhorter le criminel, s'approche lentement, et d'un ton froid lui dit de songer à ses péchés. Je crois que je puis vous répéter littéralement leur entretien, tant il fit sur moi une impression profonde.

« A mes péchés! répondit Calas, j'y ai pensé, mon père, car si je pouvais croire que je suis sans péchés, je me trouverais ici parfaitement heureux, quoique, ajouta-t-il en regardant autour de lui, le bonheur ne repose guère sur une couche semblable.

— Personne n'est sans péchés, reprit le moine, mais vous êtes un bien grand pécheur.

— Je le sais, dit Calas, mais je remercie le ciel de n'avoir pas à me reprocher le crime pour lequel je suis ici.

— Pécheur, ta dette est grande, et ton créancier est pressant; ton temps est court, et tu as un long compte à rendre.

— Je le sais, et c'est pourquoi je n'augmenterai pas mon embarras en reconnaissant un crime qui serait bien plus affreux que tous les péchés que ma conscience me reproche. Je sais que mon temps est court, car se prolongerait-il jusqu'à ce que ce soleil qui répand ses derniers rayons sur moi eût parcouru de nouveau le chemin qu'il a fait depuis ma naissance, ce serait trop peu encore pour payer les arrérages accumulés sur ma tête pendant une vie de soixante-cinq ans. Oui, je sais que mon temps est court.

— La vérité de ton crime horrible est aussi claire aux yeux des hommes que l'existence de ce soleil que tu blasphèmes en le prenant à témoin; elle est certaine comme la mort qui t'attend, homme pécheur! Quelle folie est la tienne, lorsque tous les hommes sont justement tes ennemis, de refuser la réconciliation que t'offre celui dont l'amitié s'ouvre encore à toi, de celui qui te versera le seul baume qui puisse adoucir tes os brisés? Ne sais-tu pas que chacun te hait? Ne sens-tu pas que tu mérites toute cette haine? Peux-tu bien, pour la vaine espérance de tromper les hommes, repousser le secours du Tout-Puissant, qui a donné à ses ministres le pouvoir d'absoudre des pécheurs encore plus noirs que toi?

— Je vois bien, reprit Calas, que tous les hommes me haïssent; mais je puis encore prier pour eux; ce qui me fait espérer que je ne suis pas aussi abandonné de Dieu que vous voudriez me le faire croire. Je ne puis, mon bon père, accepter votre médiation, ni reconnaître votre ministère; mais je puis vous remercier et je vous remercie de vos bonnes intentions. La mort qu'on me prépare serait mille fois plus horrible encore que je ne voudrais pas l'éviter par un parjure. »

Ici l'entretien fut interrompu par le magistrat, qui donna au bourreau le signal de commencer. Le géant souleva un levier de fer et en frappa une des jambes étendues de sa victime. Je n'avais jamais aussi bien senti la force du texte saint qui dit: *Le fer entra dans son âme.* Vous ne pouvez concevoir quelle intensité de douleur se peignit sur ce tronc palpitant et sur ces traits convulsifs! Le coup tomba sur le genou, et, quoique violent, il n'était pas destiné à briser tout-à-fait la jambe, mais simplement à éprouver le courage du patient et à lui donner un échantillon de ce qui allait suivre. Le capitoul cependant eut peur que Hans Boucher n'eût commencé avec trop de violence, et lui faisant signe du doigt, lui dit: « Si le criminel ne vit pas deux heures, vous perdrez votre place. » Boucher répondit par un regard d'intelligence qui semblait dire qu'il savait parfaitement graduer ses doses de souffrances humaines, et, se croisant les bras, il se tint debout, avec son air content de lui.

Déjà le patient était plus calme, et le moine reprit la suite de son exhortation:

« Songe, mon fils, dit-il d'un ton radouci, songe que tes forces ne peuvent suffire à tous les tourments que va t'infliger ce ver de terre; comment ton âme immortelle pourrait-elle endurer ceux que te réserve la colère de Dieu? Repens-toi, mon fils, pendant qu'une voie est encore ouverte au repentir, et que tu as auprès de toi quelqu'un pour t'y guider. Tu es un de ceux qui ont vécu dans une abominable hérésie; tu as ôté la vie à celui dont Dieu t'avait rendu le père. Après une telle vie, après un pareil forfait, tu ne pouvais être sauvé que par une double pénitence. Combien ta damnation serait terrible si tu mourais à la fois homicide et hérétique! Meurtrier de ton fils, je veux du moins te réconcilier à ton père dans le ciel. »

Pendant que le moine parlait ainsi, l'enthousiasme vint un moment animer ses traits. Le salut d'un pécheur

triompha de l'apathie habituelle avec laquelle il contemplait les choses de ce monde. Cet accès de zèle fut pour son âme comme le rayon de sa lampe solitaire dans les ténèbres de l'humide corridor de son couvent, lorsqu'il se rendait aux prières de vêpres S'animant peu à peu, il chercha tous les arguments que sa mémoire et son imagination purent lui suggérer pour convertir un pécheur et effrayer un hérétique.

« Je vous remercie de votre zèle bienveillant, répondit l'infortuné Calas, je ne peux accepter les conditions que vous mettez à mon salut ; elles pourraient me procurer une mort moins horrible, mais non une tombe plus paisible. Je rends grâce à Dieu d'être d'une croyance qui ne regarde pas comme damnés tous ceux dont le culte diffère du leur, et je rends grâce à ma conscience de m'acquitter d'un crime pour lequel je mériterais l'enfer si je l'avais commis.

— Hérétique obstiné, » murmura le moine, et le second coup de levier tomba avec plus de violence que le premier. J'en jugeai du moins par le choc du fer contre l'os, et par le gémissement de la victime, car j'avais détourné la tête, ne pouvant supporter cette vue ; en effet, le tibia avait été fracassé. La torture fut telle que Calas s'évanouit ; quand il reprit ses sens il n'articula aucune plainte, et ce fut seulement par la douloureuse contraction de ses lèvres et le frémissement de ses prunelles qu'on put deviner l'angoisse de son âme.

Mais je dois, mon cher Spalingrier, arriver enfin au dénouement de cette tragédie qui dura deux heures. Les coups se succédèrent par intervalles réguliers de quinze minutes, avec un effet si épouvantable qu'au huitième toutes les articulations du patient étaient disloquées et tous ses os brisés. Il s'évanouissait fréquemment, et chaque fois il était rappelé à la vie par l'adresse diabolique de son bourreau, qui avait recours à tous les artifices du plus expérimenté médecin pour entretenir un dernier souffle dans ce corps épuisé ! Je crois que le barbare était moins horrible à voir lorsqu'il remplissait ses fonctions de torture que lorsqu'il multipliait les soins d'une compassion industrieuse pour prolonger cette affreuse agonie. Je frémirai longtemps du souvenir de l'atroce sourire que lui inspira le succès qu'il obtint après le huitième coup de levier.

L'austère disciple de la Trappe examina les yeux de Calas, et comprit qu'au bout de dix minutes ils se fermeraient pour jamais. Il s'agenouilla auprès de sa tête et le conjura de renoncer à dissimuler son crime. Le vieillard, d'une voix presque aussi ferme qu'auparavant, répondit, en se tournant comme il put vers le moine : « Croyez-vous donc, mon père, que ces lambeaux de chairs, que ces os fracturés valent la peine que je me jette par mon impénitence dans la fournaise du feu éternel ? A quoi me servirait de nier maintenant ? Mon obstination ne pourrait m'obtenir la bienveillance des hommes, et elle aurait déjà doublé la colère de Dieu ; elle ne pourrait me rendre à ma famille, et je crains, ajouta-t-il en versant la première larme que j'eusse vue mouiller ses yeux, je crains qu'elle ne puisse sauver mes enfants du malheur de me suivre.

— Pour l'amour du ciel ! s'écria le moine tremblant, avouez, mon fils, et soyez sauvé ; vous n'avez plus qu'une minute à vous.

— Quand on m'accorderait la vie, continua le vieillard avec calme, de quelle utilité me serait-elle ? j'aurais tout juste le temps de voir transporter ce corps mutilé dans une couche plus molle ; j'échangerais ce médecin aux pronostics certains pour un lit de mort languissant, et quelques coups de leviers pour une angoisse un peu plus longue. Je ne le désire pas... Je vais faire mes aveux de mourant.

— Faites, faites, pour l'amour du ciel, répéta le moine.

— Mais ajouterez-vous foi à mes paroles ? demanda Calas.

— Oui, oui, quand elles contrediraient ma conviction la plus intime.

— Je suis innocent, » répondit Calas ; et saisissant la main du moine dans sa main humide de la sueur de la mort, il s'évanouit.

Une larme tomba des paupières du confesseur, qui n'en versait plus depuis le jour qu'il était entré dans son étroite cellule ; une seule larme tomba sur son visage sévère, mais c'était tout ce qu'il avait.. le denier de la veuve.

Levant les yeux vers le magistrat, il balbutia quelques mots pour demander le coup de grâce. Le magistrat fit un signe de tête à l'exécuteur. Hans Boucher leva sa barre et la laissa tomber sur Calas ; la force de ce dernier coup fit éclater à la fois toutes les artères de l'estomac et brisa les vertèbres ; le sang jaillit par torrents des yeux, de la bouche, des oreilles ; un frémissement agita le tronc ; il s'en échappa un soupir ; le tronc frémit encore, et Calas avait cessé de souffrir.

Le moine contempla un moment le visage où le sang n'avait pas effacé l'expression d'un martyr résigné ; puis regardant alternativement le ciel et la foule, en levant lentement l'index de sa main droite, il prononça d'une voix vivement émue ces paroles : « Voilà l'âme du juste qui s'envole. »

LEFUALDÉ-CONTÉ.

MAI 1837.

MODE

DE CONSERVATION DES TÊTES HUMAINES

CHEZ LES SAUVAGES DE LA NOUVELLE-ZELANDE (1).

Il est tout-à-fait hors de doute aujourd'hui que les naturels des archipels des Hébrides, des Marquises, de la Nouvelle-Zélande, et d'une quantité d'autres îles de la Polynésie, sont cannibales. Cependant on a remarqué que les Nouveaux-Zélandais avaient seuls la coutume de conserver les têtes de leurs ennemis comme des trophées de la victoire et comme des objets de leur mépris. On retrouve cette coutume parmi quelques tribus d'Afrique, qui conservent, au moyen de certaines préparations, les crânes de leurs ennemis, dans le même but que les sauvages de la Nouvelle-Zélande. Les premiers objets qui frappèrent notre attention, dit à ce sujet le capitaine Tuckey, dans le récit de sa visite à la rivière Zaïre, furent quatre crânes humains suspendus à un arbre. On nous dit que ces crânes étaient ceux des chefs ennemis faits prisonniers dans le dernier combat, et que c'était l'usage de conserver ces têtes comme de glorieux souvenirs. Ces victimes, ajoute le capitaine Tuckey, nous parurent avoir reçu le coup de grâce avant que la tête eût été séparée du corps Les naturels de la Nouvelle-Zélande conservent quelquefois les têtes de leurs amis ; mais c'est dans l'intention de payer à la mémoire des morts un tribut de respect et d'admiration, de montrer ces restes vénérés aux parents et aux amis

(1) Extrait d'un ouvrage de George Bennett, membre du collége royal des chirurgiens de Londres.

absents au moment de la mort, et de pouvoir, à certaines époques de l'année, célébrer en leur honneur des cérémonies funéraires.

Le mode de préparation des têtes, chez les naturels de la Nouvelle-Zélande, prévient non-seulement la décomposition avec le plus grand succès, mais encore les traits du visage demeurent dans un état parfait de conservation. Voici le procédé qu'on met en usage dans cette circonstance : quand la tête a été séparée du corps, on brise avec un bâton ou une pierre la partie supérieure du crâne; on vide entièrement la cervelle et on lave la cavité du crâne à diverses fois, jusqu'à ce qu'elle soit bien nettoyée. On plonge alors la tête dans l'eau bouillante pendant quelques minutes, ce qui fait disparaître tout l'épiderme. On a soin pendant cette opération de ne point toucher à la chevelure, car elle tomberait aussitôt; mais quand la chevelure est refroidie elle demeure fixée à la tête avec plus de force qu'auparavant. De petites planchettes sont placées des deux côtés du nez, afin de lui conserver sa forme naturelle; un autre petit morceau de bois est encore introduit dans le nez pour empêcher qu'il ne se déforme; ils bourrent les narines de lin. On arrache les yeux; si ce sont ceux d'un chef, on les mange; on les jette avec mépris dans tout autre cas. On coud la bouche et les paupières pour qu'elles conservent leur forme. On a d'avance creusé dans la terre une espèce de four qu'on remplit de pierres rougies.

Ce four, qui est fermé de tous côtés, n'a qu'une ouverture pratiquée au sommet, et à laquelle la partie supérieure de la tête s'adapte parfaitement. Les pierres chaudes sont arrosées d'eau aussi souvent que cela est jugé nécessaire. Il en résulte une fumée qu'augmentent encore des feuilles imbibées d'eau, et qu'on a introduites dans le four. La chaleur et la fumée pénètrent ainsi dans l'intérieur de la tête, dont la base est placée, comme nous l'avons dit, à l'ouverture du four.

Pour entretenir la chaleur et la fumée nécessaires, on a soin de renouveler souvent l'eau et les pierres chaudes, jusqu'à ce que cette préparation soit terminée. Le naturel qui est chargé de cette préparation doit veiller à ce qu'il ne se forme point de ride sur le visage, et passer souvent la main sur la peau, afin de prévenir toute altération dans les traits. Ce procédé, pour conserver les têtes humaines, exige de vingt-quatre à trente heures. Quand la tête a atteint son degré de préparation, on la retire du feu, on la fixe sur un bâton et on l'expose au soleil. On oint fréquemment ces têtes avec de l'huile ; ce dernier procédé n'est pas jugé indispensable à la conservation de la tête, mais on l'emploie pour donner aux têtes une plus brillante apparence. L'adoption de cette simple et excellente méthode, pour la conservation des têtes humaines, mettrait à même de faire de bien précieuses collections de toutes les races d'hommes qui existent sur la surface du globe.

Le but de ces naturels, dans la préparation des têtes de leurs ennemis, est de les conserver comme des trophées de victoire, et pour la satisfaction de leurs sentiments de vengeance. Ils montrent ces têtes avec orgueil dans leurs danses guerrières; et quand ils vont au combat ils les déploient aux yeux de leurs ennemis et les menacent du même sort. Ces têtes font la gloire des vainqueurs; ils les apportent à leurs femmes et à leurs enfants, afin qu'eux aussi puissent se réjouir de la chute de leurs ennemis, et afin de les offrir à leurs idoles en témoignage de reconnaissance pour la victoire qu'ils ont remportée. A la baie des îles Hookianja, au cap Nord, etc., les chefs à leur mort sont enterrés sans mutilation ; cette coutume y est du moins très rarement enfreinte; mais à la rivière Tamise, au cap Est, etc., les têtes des chefs sont conservées, comme nous l'avons dit plus haut, en signe de respect pour la personne des morts, et pour la montrer à leurs parents absents au moment de leur décès. Ces têtes ne sont jamais vendues; mais on vend celles des ennemis en signe de dédain.

Je fis emplette à la rivière Tamise d'une de ces têtes ainsi préparées; et, ce qui est très rare, je pus, en cette occasion, me procurer le nom, la dignité et l'âge de l'individu à qui elle avait appartenu. Ces détails me furent fournis par celui qui l'avait tué. Cet individu s'appelait Bola, Tuman était le nom de son père; il était chef du district de Vigato, a la rivière Tamise. Il était âgé de dix-huit ans environ, et était tatoué depuis peu, et bien moins que les chefs de tribu ne le sont ordinairement. Bola passait pour un guerrier fort distingué pour son âge; il était d'un caractère entreprenant; le premier au combat, c'était lui qui tuait toujours le premier homme, haut fait d'armes qui, dans ces contrées, est réputé le plus brillant. Dans un engagement Bola fut blessé à l'abdomen par un chef nommé Warrinhu Eringa, et dans sa chute il fut achevé par un coup de tomahawk asséné sur le crâne. En examinant ce crâne avec attention, il est aisé de voir encore la fracture, qui est de quelque étendue.

Les Nouveaux-Zélandais ne se soucient guère de cacher qu'ils sont cannibales; ils racontent les atrocités qui se lient avec cette coutume sans aucune apparence de honte ou de remords. Cependant ils ne mangent que de la chair de leurs ennemis; si un ennemi de distinction tombe sous leurs coups, les yeux, les mains, les pieds sont offerts au plus puissant chef du parti vainqueur; car, disent-ils, c'est avec ses yeux que leur ennemi considéra ses adversaires; c'est avec ses mains qu'il combattit; c'est avec ses pieds qu'il envahit leur territoire et qu'il marcha au combat. Le chef d'un district voisin de la rivière Tamise me fut désigné comme celui qui avait eu l'insigne honneur de tuer l'illustre chef Atoi, ou Pomare, et qui, disait-on, avait mangé de ses yeux et bu de son sang. Relativement à cette coutume de manger les yeux, il en exista jadis une toute semblable dans l'île d'Otahiti; et c'est de là qu'on avait inféré que les naturels de cette contrée étaient cannibales. Cette coïncidence est curieuse. On lit dans le capitaine Cook les observations suivantes touchant la coutume de manger les yeux : « Nous avons grande raison de supposer que les Otahitiens étaient adonnés à l'horrible pratique du cannibalisme. On nous assure, et quelques-uns des nôtres l'ont vu, que, dans les sacrifices humains, le prêtre, au milieu de la cérémonie, arrache l'œil gauche de la victime; puis, s'avançant vers le roi, il lui présente cet œil et le prie d'ouvrir la bouche, mais au lieu d'y poser l'œil il le retire immédiatement. » Sans doute cette coïncidence avec la coutume de la Nouvelle-Zélande, où l'œil est dévoré, et où les naturels sont cannibales, est digne de remarque ; et ce qui vient à l'appui de la supposition que les habitants d'Otahiti furent jadis anthropophages, c'est que Ellis, auteur d'un livre intitulé : *Recherches sur la Polynésie*, et qui, à une époque précédente, avait nié que ces peuples fussent adonnés à une aussi horrible coutume, a fini par reconnaître que les Otahitiens n'étaient pas à l'abri du reproche de cannibalisme, et qu'on

a vu un guerrier, poussé par un sentiment de vengeance, manger trois ou quatre bouchées de la chair d'un ennemi vaincu. On pourrait inférer de là que l'aiguillon du cannibalisme à Otahiti et à la Nouvelle-Zélande est la vengeance; car des naturels de cette dernière contrée m'assurèrent que c'était à ce sentiment et non à la faim qu'il fallait attribuer leur coutume de cannibalisme.

Une autre cause qui pousse ces sauvages à manger de la chair de leurs semblables, c'est la croyance qu'en faisant servir à leur nourriture les corps des braves morts dans la bataille ils héritent de leur force et de leur valeur. L'horrible pratique du cannibalisme se trouvant en vigueur dans les contrées les plus fertiles, nous avons dû chercher d'autres causes que la faim, et les motifs dont nous venons de parler nous paraissent les plus probables; cependant, pour manger de la chair humaine, l'aiguillon de la faim doit s'unir aux sentiments de vengeance, car toute provision de bouche se trouvant éloignée du champ de bataille, ainsi que les femmes et les enfants, la faim s'unit alors avec la vengeance.

Après un combat on a coutume d'entasser les corps des ennemis qui ont succombé; on fait un choix des têtes qu'on destine à être conservées, et on les confie à ceux qui sont experts dans ce mode de préparation. Ensuite on ouvre les corps, et quand on en a extrait les viscères, etc., on les coupe par morceaux et on prépare le banquet. Quelques naturels mangent la chair fumée, d'autres la font rôtir; mais je ne sache pas qu'ils mangent jamais la chair crue. Il faut dire néanmoins que, lorsqu'au milieu du combat un ennemi tombe frappé à mort par son adversaire, celui-ci, animé par la vengeance, s'élance tout à coup sur lui et lui déchire la gorge avec ses dents, dans l'intention de se repaître de son sang avant que le principe de la vie ait tout-à-fait abandonné son corps; ceci est une coutume commune et générale.

Ces sauvages coupent les mains de leurs ennemis, en font raccornir les doigts en forme de crochets, et, les fixant à leurs huttes, y suspendent leurs corbeilles. Ils conservent aussi la graisse des fesses, et en assaisonnent les patates, leur nourriture ordinaire; c'est surtout du corps d'un puissant chef ennemi qu'ils aiment à conserver la graisse, comme la plus forte marque de leur mépris pour lui. Relativement à cette horrible coutume, je demandai à quelques naturels s'il leur conviendrait que leur corps servît à la nourriture de leurs ennemis; ils me répondirent qu'ils se souciaient peu du sort qui les attendait après leur mort. Je demandai aussi à quoi l'on destinait les os des corps que l'on mangeait, et l'on m'apprit que ceux des chefs étaient conservés; les os des bras, des jambes servaient à faire des flûtes, qu'ils appellent *lehu* ou *bulzua;* avec les autres on fait des ornements pour les oreilles, etc.; mais des os des individus sans dignité ni illustration, on n'en fait aucun cas.

Les sauvages de la Nouvelle-Zélande préfèrent la chair humaine à la chair de porc. Il leur est quelquefois arrivé de détruire des embarcations et de massacrer l'équipage. Une fois un vaisseau apporta à Sidney, dans la Nouvelle-Galles du Sud, plusieurs têtes d'infortunés Européens qui avaient été assassinés par ces sauvages, et qu'ils avaient conservées selon leur mode de préparation. Un des chefs de la rivière Tamise, à qui je demandai s'il avait jamais mangé de la chair d'un homme blanc, et s'il la trouvait préférable à celle d'un Nouveau-Zélandais, me dit qu'il avait trouvé la chair des Européens quelquefois bonne, quelquefois mauvaise, mais qu'elle était généralement salée. Il est remarquable que les naturels de la Nouvelle-Zélande éprouvent la plus grande répugnance pour le sel.

Si un chef est malade, on a coutume de tuer un esclave et de l'offrir aux esprits, mais on ne mange pas sa chair; mais si un chef est tué ou gravement blessé par le chef d'un district, et que ses parents aient en leur pouvoir quelques esclaves appartenant à ce district, ces esclaves sont tués immédiatement et mangés par esprit de vengeance. Dans une excursion botanique à Wyshaki-Cové, que je fis pendant ma visite à la Nouvelle-Zélande, en juin 1809, je distinguai des os au milieu de petits arbrisseaux qui croissaient au bord d'un ruisseau; je m'approchai davantage de ce lieu, et je trouvai des os humains entassés et paraissant appartenir à la même personne. Je crus qu'il y avait eu à cette place un banquet de cannibales; mais le chef qui vint avec moi examiner ce lieu m'assura que c'étaient les os d'un individu mort naturellement. Le chef ajouta que, si ces os eussent appartenu à un corps dévoré dans un banquet, ils ne seraient pas restés dans cet état de conservation. La circonstance par moi observée, que ces os étaient réunis en tas, le confirma dans son opinion. Ce chef dit encore que, si c'eût été le corps d'un ennemi, la mâchoire inférieure aurait été enlevée pour servir de crochet.

Les notions de beaucoup de personnes en ce pays, relativement au cannibalisme, sont tout-à-fait erronées Depuis mon retour en Angleterre on m'a fait des questions très curieuses. On me demanda un jour si un enfant que j'amenai de Erromanga, île qui fait partie du groupe des Nouvelles-Hébrides, dont les peuplades sont anthropophages, pouvait manger notre nourriture. Je demandai pourquoi cet enfant éprouverait quelque répugnance à se nourrir comme nous. Parce que, me fut-il répondu, l'habitude de manger de la chair humaine ne peut se concilier avec un régime différent.

On suppose que l'achat des têtes conservées fait aux naturels de la Nouvelle-Zélande les encourage à vivre sans cesse en guerre avec leurs voisins et à tuer leurs esclaves; ceci est encore une erreur. Ces têtes ainsi conservées ont fait, de temps immémorial, l'orgueil des vainqueurs, et, qu'elles soient achetées ou non par les Européens, cette barbare coutume s'y maintiendra tant que la civilisation n'aura pas étendu ses bienfaits chez ces peuplades sauvages. Durant un long séjour à la Nouvelle-Zélande, et principalement à la rivière Tamise, qui est regardée comme le lieu où on se procure des têtes avec le plus de facilité, nous n'en pûmes pas acheter plus de six. La raison de cette rareté, que les naturels nous donnèrent, fut que depuis longtemps il n'y avait pas eu de guerre.

Nous pouvons faire observer, avec le docteur Good, qu'un caractère commun se fait distinguer chez les sauvages de toutes sortes. L'empire du cœur est partagé entre deux divinités rivales, ou plutôt deux démons, l'intérêt personnel et la terreur. Les premiers ministres de la première divinité sont la lubricité, la haine et la vengeance; les premiers ministres de la seconde sont la cruauté, la crédulité et la superstition. Jetez les yeux sur le globe, et vous verrez que ce caractère se retrouve chez les barbares de tout âge et de tout pays. C'est aussi l'histoire des Européens et des Africains, des Celtes et des Scythes. Toutes les découvertes des navigateurs modernes confirment cette assertion, et quoique les deux noms d'îles des Amis, d'îles de la Société, aient été

donnés à ces archipels répandus dans le vaste sein de l'océan Pacifique, et que leurs habitants aient fait quelques progrès en civilisation, il n'y a pas un peuple ou une tribu qui, dans l'état sauvage, ne soit l'esclave des passions les plus brutales et les plus tyranniques.

PHÉNOMÈNES HUMAINS.

L'homme qu'on désigna en Angleterre sous le nom de *l'homme porc épic* est un exemple frappant de la bizarrerie à laquelle se livre parfois la nature. En voici la description telle qu'elle a été donnée par *Ascanius*, docteur en médecine, de la société royale de Londres.

L'homme dont il est ici question, né de parents très sains, ne montra rien à sa naissance qui pût faire suspecter l'état dans lequel il commença à paraître un mois et demi après. On aperçut alors sur son corps une infinité de petites excroissances, qu'on prit d'abord pour une maladie cutanée. Insensiblement on découvrit que c'étaient des soies, qui avaient une consistance de corne et dont rien ne pouvait arrêter le progrès; à l'exception de la tête, des paumes des mains et de la plante des pieds, tout son corps était couvert de ces sortes de soies, qui ressemblaient, quand elles commençaient à pousser, aux tuyaux de plumes qu'on aperçoit sur la volaille quand elle est nue. Elles avaient 0 mèt. 0135 (6 lignes) de longueur, et environ 0 mètre 0090 (4 lignes) de grosseur. Ainsi que dans les hérissons, elles étaient plantées perpendiculairement dans la peau. Leur couleur était livide et elles semblaient transparentes, quand on les opposait à la lumière. Lorsqu'on pliait la peau, et que les soies étaient couchées horizontalement, elle paraissait blanche en cet endroit, tandis qu'elle était noirâtre dans toutes les autres parties du corps. Cet homme, étant habillé et ayant des gants, ressemblait à tous les autres hommes. Il avait la barbe et les cheveux noirs; il était bien fait et d'une figure intéressante. Mais voici un phénomène bien singulier. Ces soies tombaient toutes les automnes et renaissaient après; de façon qu'on peut dire que cet homme ressemblait à une bête par les poils et par la mue. Il eut un morceau de chair emporté, la place resta nue, et elle ne fut couverte d'aucune de ces soies. A l'âge de vingt ans, il fut attaqué d'une petite vérole confluente; tout son corps se dépila en très peu de temps; mais après sa guérison les soies reparurent comme auparavant. Du reste, il a toujours joui d'une bonne santé. Cet homme se maria. Il eut de son mariage six enfants, tant filles que garçons, tous constitués comme lui et également couverts de cornes. Il ne restait plus qu'un garçon constitué comme son père, lorsque le docteur *Ascanius* publia cette relation.

Le 31 décembre 1752, il naquit dans la ci-devant paroisse de la Brassière, en Poitou, un monstre d'autant plus surprenant qu'il venait d'être précédé de la naissance d'un garçon. C'étaient deux filles jointes ensemble depuis le haut du cou jusqu'à la poitrine inclusivement. Elles n'avaient à elles deux qu'un seul corps où étaient logés deux cœurs, deux œsophages et deux trachées-artères. Les deux têtes étaient bien proportionnées et se regardaient face à face. L'union ne commençait qu'au-dessous des oreilles et des mâchoires inférieures. L'un des enfants avait le bras droit par-devant, l'autre le bras gauche par-derrière. Il y avait un troisième bras placé entre les deux colonnes vertébrales, qui partait d'une omoplate formée des deux parties ossifiées ensemble. Il n'y avait qu'un seul humérus au bras, un cubitus et un radius à l'avant-bras; ce n'était qu'au métacarpe qu'on apercevait les mains unies ensemble, ayant dix doigts distincts, séparés et accolés par les pouces qui se touchaient. Ces deux filles vinrent au monde vivantes, et reçurent le baptême, ainsi que le garçon, qui était bien conformé.

Le merveilleux, dans les phénomènes de ce genre, c'est sans contredit de voir vivre ces sortes de monstres jusqu'à un âge assez avancé pour qu'ils soient en état de répondre aux différentes questions qu'on a à leur faire; c'est ce qui a eu lieu pour les deux faits suivants, qui méritent la plus grande attention. Le premier concerne deux enfants réunis en un seul, que l'on vit dans la principauté de Galles, et qui vécurent assez longtemps pour se parler. Ils pleuraient, ajoute-t-on, lorsqu'ils venaient à songer à ce qu'ils deviendraient s'il arrivait que l'un ou l'autre mourût, ce qui prouve qu'ils vécurent un certain nombre d'années et assez longtemps pour réfléchir sur leur sort futur ou qu'on leur eut inspiré des inquiétudes sur ce fatal événement: ce que l'ouvrage dont est tiré ce fait n'apprend pas. Il se borne à dire que les deux enfants moururent heureusement le même jour. Voici le second fait dans lequel on trouvera plus de détails.

Il y avait vingt ans qu'une femme était accouchée, à Presbourg, de deux filles qui se tenaient et qui avaient vécu jusqu'au mois d'avril 1724. L'une d'elles fut attaquée d'une maladie dont elle mourut; l'autre ne lui survécut que de quelques jours. Elles se tenaient par le côté, à l'extrémité du thorax, de sorte qu'elles ne pouvaient se regarder. On les avait mises au couvent des religieuses silésiennes de cette ville, où elles étaient entretenues aux dépens des bienfaits du cardinal de Saxe-Zeits, avec une femme qui leur servait de gouvernante et qui ne les quittait point, parce que ces jumelles, aussi différentes d'humeur qu'elles l'étaient de visage, avaient souvent entre elles des querelles qu'il fallait apaiser.

Elles avaient chacune deux bras et deux jambes. L'envie de manger ne les prenait pas en même temps, et il fallait tour à tour pourvoir à leurs besoins. L'une d'elles, plus forte que l'autre, se pliant sur le côté, enlevait sa sœur aussi facilement qu'elle eût levé le bras; l'autre ne pouvait faire la même chose sans beaucoup d'efforts: quelquefois l'une était malade tandis que l'autre se portait bien; l'une était belle, posée et douce; l'autre laide, méchante, colère, querelleuse; elle s'emportait souvent contre sa sœur, et chaque fois il fallait faire cesser ces disputes qui auraient peut-être eu pour résultat des suites fâcheuses.

On lit dans une lettre de *Manajetta* au docteur *Jungius*, qu'un président du parlement de Dijon, âgé de plus de soixante ans, à la suite d'une fièvre tierce continue, qu'on avait eu beaucoup de peine à guérir, eut une tumeur sur les vertèbres des deux dernières fausses côtes, de la grosseur d'une châtaigne, inégale, dure, très sensible, et qui, pendant dix ans, resta dans le même état. Elle prit ensuite, dans l'espace de cinq ans, un accroissement considérable et elle ressemblait à la corne d'un jeune cerf. Elle augmenta enfin au point que, si on ne l'eût coupée de temps en temps, et en laissant toujours environ un doigt au-delà de la surface de la peau, où la douleur commençait à être vive, cette corne aurait eu plus de 6 pouces de longueur.

En 1828, le navire *Sachem* ramena à Boston deux

jeunes gens de Siam, âgés de dix-huit ans, dont les corps étaient attachés l'un à l'autre depuis leur naissance.

On les a vus en 1836 à Paris. La taille de ces deux jeunes gens approche de cinq pieds; leurs corps sont bien proportionnés; leur figure porte une expression agréable. Ils sont forts, actifs, doux, intelligents et pleins de sensibilité; enfin ils sembleraient parfaitement bien constitués si ce n'était qu'un ligament de substance osseuse ou cartilagineuse, de 7 pouces de circonférence et de 4 de longueur, partant de la région ombilicale, les tient fortement unis ensemble. Ce ligament est élastique et leur permet de se tourner en tous sens; ils font voir qu'ils ont chacun une volonté en s'efforçant quelquefois de se diriger vers des objets opposés; on dirait alors qu'ils tirent l'un contre l'autre, comme deux chiens dont la tête est passée dans un même collier. Quoique leur esprit soit distinct pour chacun, cependant leur organisation les doue d'une grande sympathie, car ils s'endorment presque au même instant. Ils jouissent d'un appétit excellent et montrent beaucoup de vivacité. Ils vont courant les bras passés autour du cou l'un de l'autre, comme le feraient deux amis. Ils jouent passablement bien aux échecs, et ont constamment battu un passager à ce jeu difficile. Ils suivent chacun séparément une conversation avec deux personnes différentes, à l'aide de signes et de quelques mots français qu'ils ont appris. L'un des deux s'appelle *Chang*, et l'autre *Eng;* le plus souvent on les appelle *Chang-Eng*.

Tout le monde se rappelle *Rita-Christina*, ce phénomène qui réunissait deux bustes en un seul corps, et qui vécut sept à huit mois. Il se trouve moulé au Jardin-des-Plantes.

Enfin, le nain *Gulia*, dont tout Paris s'est émerveillé l'hiver dernier, complète cette série de merveilles.

Le nain Gulia. Le nain Bébé.

Gulia a été présenté à l'Académie des Sciences; il a 22 ans et ne compte qu'un mètre de hauteur. Il est né en Illyrie, non loin de Trieste, de parents bien conformés. *Gulia* ne serait entré dans sa condition tératologique qu'à l'âge de 5 ans, époque où il a cessé de croître. Ce qui le distingue des individus de sa taille, c'est un aspect cultivé et des formes bien proportionnées; il parle cinq langues: les deux langues répandues sur les bords de l'Adriatique, l'allemand, le français et l'italien; il est de plus versé dans les arts; il cultive le violon, monte à cheval, et montre de l'adresse à la chasse.

Cet homme miniature a excité le plus vif intérêt; on a été frappé de la dignité et de la grâce de ses manières autant que de la perfection de ses formes. Il s'en faut qu'il soit difforme et noué comme le sont ordinairement les nains; ses articulations sont déliées, toutes les saillies musculaires dessinées. Le tronc et ses membres offrent la proportion et la rectitude les plus exactes. Sa figure porte une expression grave et plus d'années que l'extrait de naissance; elle n'a rien d'enfantin. Ce que *Gulia* présente de plus remarquable, c'est le magnifique développement de son crâne, et surtout la saillie du front; on dirait la tête de Jupiter sur le corps d'Apollon, bien entendu que c'est en miniature. Sa voix est forte et mâle, et son accent tudesque. *Gulia* a les goûts et les passions de l'âge viril, et l'amour, qui rapproche les dis-

tances, peut aussi niveler les hauteurs. Il y a mieux : *Gulia* va se marier! Par un bonheur qui révèle la prévoyance divine, il a trouvé à Vienne une femme à sa taille, avec toutes les convenances sociales qu'il pouvait désirer. Ce qui frappe surtout dans l'histoire de ce nain, c'est que son père, sa mère, ses frères et sœur sont d'une très haute stature; c'est que l'accroissement de la taille était arrivé à son complément à l'âge de cinq ans; on ne peut pas même dire qu'il y a eu arrêt de développement, car l'état des articulations et des os, et les proportions annoncent qu'il n'est rien resté à développer en longueur passé cet âge. D'un autre côté, la dentition et la puberté n'ont eu lieu qu'à leur époque ordinaire. Cet homme n'a jamais eu une seule maladie, ni même une indisposition; il résiste à des fatigues de voyage qui affectent des personnes très robustes. Ses bonnes manières lui ont donné accès dans les principales cours d'Europe; il a joué au billard et chassé avec le roi de Prusse et l'empereur de toutes les Russies.

ANCIENNE VILLE DE FRANCE

QUI N'EXISTE PLUS.

S'il est vrai que la beauté d'une place lui vienne du panorama qui peut se dérouler autour d'elle, la ville de Montpellier n'a rien à envier de ce côté peut-être à aucune autre cité de l'Europe. Ce n'est pas ici le lieu d'une description circulaire et méthodique des aspects variés que la nature semble avoir disposés à dessein autour d'un seul point. Mais si, au côté sud de la place du Peyrou, on regarde devant soi, par-dessus le rideau dentelé que des maisons inégales offrent à la vue, et plus loin qu'une vaste plaine, l'œil s'arrête sur une ligne grise qui fuit parallèlement à l'horizon, entre l'eau terne des étangs et l'azur de la Méditerranée. Là, sur un tertre, la masse misérable et pelée d'une vieille construction se détache encore assez bien, malgré l'éloignement, pour attirer l'attention de l'étranger et le faire se demander quelle a pu en être la destination.

Rongée par le temps et perdue sur une plage aride que ronge elle-même le flot de la mer, cette masse désolée est tout ce qui reste aujourd'hui d'une ville autrefois florissante, dont l'origine a été revendiquée au nom des deux civilisations grecque et romaine, et qui, en tombant, pour ne plus se relever, sous les coups que lui porta le maire du palais d'un roi fainéant, donna naissance à une fille qui n'a pas encore oublié sa vieille mère. *Hic Troja fuit.* C'est là qu'était Maguelone, et c'est la carcasse de sa cathédrale qu'on voit de la place du Peyrou.

Interrogeons d'abord son double passé, légendaire et historique; après cela nous serons toujours à temps pour examiner des ruines.

Commençons par la légende.

Simon le lépreux, Madeleine la pécheresse, Marthe, Lazare et Joseph d'Arimathie avaient quitté la Judée peu d'années après la mort du Christ pour échapper aux mauvais traitements dont on les y poursuivait en haine de leur maître. Le souffle de Dieu avait poussé la frêle embarcation à laquelle ils s'étaient confiés sans voiles ni rames à l'embouchure du Rhône, où ils avaient commencé leur apostolat. De là, voulant se rendre en Espagne, ils touchèrent à Maguelone où Simon fut puni par les vestales de l'endroit d'avoir semé sur une bonne terre le grain de la parole chrétienne. Simon serait le premier évêque de Maguelone. Madeleine donna son nom à l'île (*Magdalena*) qu'elle-même avait aidé à cultiver. Voilà la tradition religieuse. L'explication poétique se trouve dans l'*Ystoire du chevalier Pierre, fils du comte de Provence et de la belle Maguelonne, fille du roi de Naples,* dont il est parlé dans le roman de Cervantes à l'occasion d'une des plus cruelles mystifications dont il fasse affliger son héros.

Maintenant abordons l'histoire, sur laquelle nous allons rapidement passer comme sur le reste.

Nous ne disons rien sur les conjectures que l'on a pu faire, avec plus ou moins de bonheur, d'après des médailles et divers débris. S'il faut en croire des hommes spéciaux, les archéologues émérites, on ne peut rien affirmer, rien présenter, même avec quelque assurance, sur l'origine de Maguelone. D'après eux, la première date que l'on puisse rapporter à son histoire n'est que de la fin du sixième siècle, et quelques années se passent à peine qu'on la voit déjà recevoir une des rudes atteintes auxquelles elle doit finir par succomber : elle est assiégée et prise par les Visigoths dont elle dépend et contre lesquels son évêque s'est révolté. Dans le huitième siècle elle est plusieurs fois occupée par les Sarrazins, maîtres de l'Espagne, jusqu'en 737, que Charles Martel, pour éloigner ces hardis écumeurs de cette partie de la côte, ruine tout de fond en comble dans l'île, obligeant ainsi des habitants à se répandre dans les environs. Pendant trois cents ans Maguelone n'est plus que le chef-lieu du diocèse. Pour la tirer de cet abaissement, il faut qu'en 1038 un de ses évêques aille à Rome demander au pape une bulle qui lui donne le moyen de relever la ville détruite et d'y rappeler la population. Le secours des indulgences ne lui manqua pas, et, en mourant, il put espérer l'avoir affranchie de vicissitudes pour longtemps.

Mais Maguelone avait perdu, pour ne plus la retrouver, sa vie propre : le mouvement et le commerce; Arnaud, son restaurateur, la lui avait enlevée pour jamais en fermant son port. Tant que ceux-ci s'obstinèrent sur la côte, une puissance uniquement morale y retint les fidèles; quand ils la quittèrent pour se rapprocher de leurs intérêts matériels et prendre une part personnelle à leurs débats journaliers avec le roi d'Aragon et les consuls de Montpellier, tout fut dit; les chanoines qui, à plusieurs reprises, avaient témoigné d'un grand relâchement, se hâtèrent de quitter un séjour malsain où ils étaient sevrés de toutes les commodités de la vie commune, et n'y retournèrent plus que pour les solennités; puis, sous François Ier, le siége épiscopal transféré à Montpellier, Maguelone fut confiée à *un capitaine, deux soldats et trois hommes de service,* et son église à un chanoine remplacé tous les six mois et à six prêtres gagés : en tout treize personnes. Les guerres de religion vinrent ensuite, et les deux partis, catholique et huguenot, se rencontrèrent plusieurs fois sur ce coin de terre pour la possession de son enceinte fortifiée. Louis XIII la fit démanteler : c'était son système, celui du cardinal Richelieu s'entend, pour pacifier la France; plus tard on en jeta les murailles dans l'étang quand on voulut le traverser par un canal; enfin, en 1791, tout ce qui restait fut vendu comme propriété nationale. Personne ne va plus à Maguelone aujourd'hui que les étrangers, et dans l'été des jeunes gens en partie de plaisir ou des étudiants qui herborisent.

De quelque côté qu'on prenne pour y aller : l'étang, la plage ou le canal, on voit de loin cette masse grise dont nous parlions d'abord, reste mutilé d'une cité populeuse, et qui finira sans doute par disparaître comme tout ce qui

a été autrefois debout autour d'elle. Pour nous, son aspect nous a toujours inspiré une tristesse indéfinissable, mêlée sans doute de celle qu'inspirent toutes les ruines, une nature morne, l'isolement et le bruit des vagues. Nous avons parcouru dans tous les sens ce vieux bâtiment qui sera peut-être dépecé au premier jour pour fournir les matériaux de quelque amorphe construction si, à portée, il peut se rencontrer un intérêt qui y pousse Nous en dirons peu de chose, sachant combien il est difficile de remplacer, pour celui qui lit, les souvenirs que celui qui examine voit flotter sur les vieux débris.

L'intérieur de l'église, habituellement encombré de paille et de foin depuis la révolution, est naturellement la partie qui a le moins souffert, quoique les archéologues se soient trouvés d'accord, à son dam, avec le temps, et si cela valait la peine de faire un mot nouveau, avec les *pantoclastes* de 93. Le chœur des chanoines offre encore les traces des stalles qui le meublaient; l'autel est debout, et dans la nef se trouvent les tombeaux plus ou moins conservés de plusieurs évêques ou cardinaux qui y furent inhumés soit avant, soit après la translation du siége; mais la profanation y est trop flagrante.

On monte sur le toit de l'église, recouvert en larges dalles, par un escalier dont la première rampe conduisait au logement des chanoines; mais on y monte aussi en escaladant ses vieux murs ébréchés. En plein air, la main des hommes est toujours moins visible et l'on peut davantage se faire illusion sur un si affligeant état de choses. D'ailleurs le temps manifeste assez la part qu'il y a prise: des arbrisseaux ont pris racine dans le ciment, et, quoique rabougris et misérables, ne laissent pas de porter des fruits; les vents de terre y portent des grains que le vent de mer y fait germer; enfin chaque pierre est encadrée d'une verdure que l'on fait brouter par les chèvres pour ne rien laisser perdre.

DES MAISONS DE CORRECTION PATERNELLE

La puissance domestique, l'autorité de la maison, ne fut, chez aucun peuple du monde, assise sur une base aussi large qu'elle le fut chez le peuple romain (1).

Chez ce peuple, la puissance paternelle dérivait moins de la nature que du droit; c'était une institution.

Chez ce peuple, le nom de père de famille ne désignait que l'autorité absolue du maître sur tous les membres de sa *gens*.

Femmes, enfants, esclaves, tous dépendants du père de famille, n'existaient comme personnes ni dans la famille ni dans la cité; ils n'avaient à eux tous qu'un nom, celui de la *gens*, représentée par son chef.

Le père de famille avait droit de vie et de mort sur sa femme, sur ses enfants, sur ses esclaves.

Mais les constitutions des empereurs, et plus encore la désuétude et les changements successifs qui s'opérèrent dans les mœurs des Romains, modifièrent progressivement les conséquences atroces de ce principe absolu de la puissance paternelle, et réduisirent le droit de punition corporelle du père de famille, sur la personne de ses *familiares*, à une simple correction par la voie de l'emprisonnement.

C'est dans sa propre maison, *inter domesticos parietes*, que le père de famille tenait enfermés ceux de sa *gens* qu'il condamnait à la prison.

Cette magistrature domestique, comme l'appelait Sénèque, s'exerça d'abord directement, isolément et dans le secret du foyer de famille. Plus tard il fut interdit au père d'user de son droit de correction sans l'adjonction d'un conseil de parents.

Plus tard encore, et c'est le dernier état dans lequel les Pandectes ont laissé les errements de cette juridiction privée, le droit paternel de punition directe fut converti en droit de solliciter une permission du juge. Lors donc que le père jugeait répréhensible la conduite de son fils, il ne lui appartenait plus de statuer contre lui, dans sa propre cause, mais bien seulement de le traduire devant le préfet ou le président de la province, qui seul avait caractère, soit pour lui infliger lui-même la peine encourue, soit pour livrer, à cet effet, le fils à la vindicte du père.

Longtemps en France la puissance paternelle ne fut autre que celle du droit romain, excepté toutefois dans les pays coutumiers, où prévalait cette maxime de Loysel: *Droit de puissance paternelle n'a lieu.*

En 1790, l'Assemblée constituante généralisa, dans toute l'étendue du territoire français, la plus ancienne prérogative de la puissance paternelle, celle du droit de correction sur les enfants, en soumettant l'exercice de ce droit au jugement d'un tribunal de famille et à l'autorité du président du tribunal de première instance.

Le Code civil adopta le même principe, mais il le débarrassa de l'intervention du tribunal de famille, en décidant, art. 375, que le père qui aurait des sujets de mécontentement très graves sur la conduite d'un enfant aurait les moyens de correction suivants :

ART. 376. « Si l'enfant est âgé de moins de seize ans « commencés, le père pourra le faire détenir pendant « un temps qui ne pourra excéder un mois; et, à cet « effet, le président du tribunal d'arrondissement devra, « sur sa demande, délivrer l'ordre d'arrestation. »

ART. 377. « Depuis l'âge de seize ans commencés « jusqu'à la majorité ou l'émancipation, le père pourra « seulement requérir la détention de son enfant pendant « six mois au plus; il s'adressera au président dudit « tribunal, qui, après en avoir conféré avec le procu- « reur du roi, délivrera l'ordre d'arrestation ou le refu- « sera, et pourra, dans le premier cas, abréger le temps « de la détention requis par le père. »

ART. 378. « Il n'y aura dans l'un et l'autre cas aucune « écriture ni formalité judiciaire, si ce n'est l'ordre « même d'arrestation, dans lesquels les motifs n'en se- « ront pas énoncés. — Le père sera seulement tenu de « souscrire une soumission de payer tous les frais et de « fournir les aliments convenables. »

ART. 379. « Le père est toujours maître d'abréger la « durée de la détention par lui ordonnée ou requise. Si, « après sa sortie, l'enfant tombe dans de nouveaux écarts, « la détention pourra être de nouveau ordonnée de la « manière prescrite aux articles précédents. »

Quant à l'exercice de la puissance maritale, le Code ne contient à ce sujet aucune disposition analogue à celles du droit romain. Aujourd'hui donc, un mari ne pourrait plus, même avec l'avis des plus proches parents de sa femme, la faire enfermer dans un lieu de correction quelconque. Ce serait, de sa part, une voie de fait

(1) Tout ce qui intéresse les *familles* doit trouver place dans notre *Musée*. C'est à ce titre que nous enrichissons aujourd'hui notre collection du fragment ci-dessus. Ce fragment est extrait du livre curieux qui vient de paraître sous le titre : *De l'état actuel des prisons en France*, par C.-M. MOREAU-CHRISTOPHE, sous-préfet, ancien inspecteur général des prisons de la Seine; 1 vol. in-8°.

Paris, DESREZ, libraire, rue Saint-Georges, 11. — Prix : 7 fr. 50.

qui serait punie comme attentat à la liberté individuelle.

Il en est de même, à plus forte raison, des droits du père de famille sur le domestique à gages qui lui loue ses services pour un temps.

Bien que la loi lui donne le nom de *maître*, le père de famille n'a d'autres prérogatives sur son serviteur que celle d'être cru, sur son affirmation, pour la quotité et le paiement de son salaire. Pour le reste, le serviteur marche l'égal du maître, et le maître ne peut exercer contre lui d'autre voie de correction, même en cas de délits purement domestiques, que de le traduire publiquement devant les tribunaux correctionnels ordinaires.

Je l'avoue ; lorsque j'assiste, dans l'enceinte publique de nos tribunaux correctionnels ou de nos cours d'assises, à ces scandaleux débats que la publicité des journaux rend plus scandaleux encore, et qui livrent à la curiosité, à la risée ou au mépris de la France entière les douleurs de la paternité, les querelles du foyer domestique, je m'explique pourquoi, lors de la discussion du Code civil, Napoléon prit deux fois la parole pour demander qu'on organisât plus systématiquement la puissance paternelle en France, et je me prends alors à regretter que le génie du grand homme, si fortement imprégné du génie romain, ait été étouffé, dans cette grave discussion, par l'esprit trop légiste du Conseil d'État, et que le tribunal domestique, organisé chez nous comme il l'était à Rome, comme il l'est encore en Chine, dit-on, ne soit pas devenu la première institution politique de l'État. Alors, grâce à cette juridiction privée, nous eussions tous *lavé notre linge sale en famille*, et les mœurs de tous y eussent gagné; alors, le fils irrespectueux ou insoumis eût expié sa faute sous le toit même qui l'eût vu commettre, *inter domesticos parietes*, et le cachot d'une prison publique ne jetterait pas aujourd'hui, sur un tort de jeunesse, le reflet contagieux du vice.

Plus morale et plus humaine que notre législation moderne, l'ancienne jurisprudence du parlement de Paris n'autorisait les pères à faire enfermer leurs enfants que dans les maisons destinées à cet effet, telles que celles de l'Officialité, au lieu de Villeneuve-sur-Gravois, etc.

Un arrêt de ce parlement, du 26 octobre 1697, fait même, à ce sujet, « défenses à toutes personnes de mettre les enfants de famille, par correction, ailleurs que dans l'Officialité de Paris, et à tous geôliers et concierges des autres prisons de les recevoir et retenir dans ses leurs, sous peine de trois cents livres d'amende. »

Paris a toujours eu, pour ses enfants, une prison de correction paternelle distincte de toutes les autres. L'*Officialité* n'est plus, mais l'*hôtel Bazancourt* a pris sa place; et depuis que l'élargissement du quai Saint-Bernard a fait disparaître cet hôtel, en 1832, la *Maison de Refuge* de la rue des Grès, vide de sa population transférée aux Madelonnettes, à la même époque, s'est remplie de celle de l'hôtel démoli, et, de maison de correction judiciaire pour les jeunes condamnés, elle est devenue *Maison de Correction paternelle* pour les jeunes garçons.

Toutefois, comme la population moyenne de cette maison n'était plus, depuis quelques années, que de quinze à vingt enfants au plus, et que sa vaste cour, sa chapelle, son réfectoire, ses ateliers, ses magasins, ses chambres de maîtres, ses quarante-quatre cellules et ses quatre étages, pouvaient recevoir une destination plus appropriée à son étendue; comme, d'un autre côté, ce petit nombre de détenus coûtait plus de 10,000 francs par an à la ville de Paris, 400 francs à peine étant portés au budget de ses recettes pour pensions payées par les parents; comme enfin, la maison pénitentiaire des jeunes détenus pouvait très convenablement recevoir, dans un quartier séparé, les enfants de la correction paternelle, l'administration a sagement résolu de les placer dans cette maison.

Ces enfants sont soumis à l'exécution de divers arrêtés réglementaires rendus par le préfet de police, sur la proposition ou avec le concours de M. le président du tribunal civil, qui en a la haute surveillance.

Aux termes de l'un de ces arrêtés, celui du 30 mars 1825, les enfants détenus par voie de correction paternelle forment deux divisions principales.

La première est composée des enfants détenus aux frais de leurs parents, et qui, sur la réquisition de leurs parents, devront être retenus dans des chambres particulières, sans communication avec les autres détenus.

La deuxième est composée des enfants pauvres dont les aliments sont payés par l'administration.

Le même arrêté détermine le mode de séparation qui doit être suivi dans les différents exercices de la journée.

Un autre arrêté du 6 décembre 1828 accorde à chaque enfant la ration de travailleurs, telle qu'elle est fixée dans les autres prisons de la Seine, et de plus un quart de litre de vin mêlé avec une égale quantité d'eau.

Deux autres arrêtés des 16 décembre 1822 et 26 avril 1828 affranchissent les travaux manuels qui se font dans la maison de correction paternelle des règles communes imposées aux travaux des détenus des autres prisons, et permettent aux enfants dont la docilité, le zèle et la bonne conduite ne se sont pas démentis pendant toute la durée de leur détention, de rester dans la maison, après l'expiration de leur peine, pour y finir leur apprentissage.

Enfin, le réglement du 20 janvier 1823, auquel n'ont point dérogé les arrêtés spéciaux rendus postérieurement, détermine les vêtements d'hiver et d'été auxquels tous les détenus ont droit, les récompenses et les punitions dont ils peuvent être l'objet, la distribution et l'emploi des heures des jours ouvrables, les exercices religieux des dimanches et fêtes, la police des classes et du réfectoire, des ateliers et des récréations; impose à tous le silence le plus absolu, comme le premier élément d'ordre et de réforme, charge l'aumônier et le surveillant de tenir séparément, pour chaque nom, et jour par jour, note exacte de la bonne ou mauvaise conduite de chacun, et laisse, au surplus, à M. le président du tribunal, le soin de prendre toutes les autres mesures d'ordre intérieur qu'il croira nécessaires pour leur plus grand bien et leur plus prompte réforme (1).

(1) Je n'ai parlé jusqu'ici que des jeunes garçons. Quant aux jeunes filles, elles sont détenues, en vertu du décret du 30 septembre 1807, dans la maison, chef-lieu de la congrégation des dames de charité, dite du *Refuge de Saint-Michel*, établie rue du faubourg Saint-Jacques, où elles apprennent, par l'exemple plus encore que par les leçons de ces saintes femmes, la pratique des vertus chrétiennes et de la vie laborieuse. — Une subvention de 4,000 francs est accordée annuellement à cet établissement, par le budget départemental, pour les jeunes filles pauvres de la correction paternelle.

DÉPOT CENTRAL D'ABONNEMENT, RUE SAINT-GEORGES, 11.

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE F. DUVERGER, rue de Verneuil, 4.

Etudes

MORALES.

LES

DEUX MORTS.

HISTOIRE

DE

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER.

Chrétiens! que la mémoire d'une grande reine, fille, femme et mère de rois appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paraître un de ces exemples redoutables qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière. Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines: la félicité sans bornes aussi bien que les misères; une longue et pénible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête, qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune... une reine fugitive qui ne trouva aucune retraite dans trois royaumes!

BOSSUET, *Oraison funèbre de madame Henriette-Marie de France.*

La neige tombait avec tant d'abondance que les rues d'Anvers, déjà si peu bruyantes vers neuf heures du soir, ne laissaient parvenir aucun bruit de voitures et de pas jusqu'à la famille de Rubens, réunie autour du foyer pour célébrer les fêtes de Noël. Les enfants s'étaient vus privés ainsi, par le mauvais temps, d'une partie des plaisirs que leur promettaient ces fêtes, car Hélène Froment, leur mère, avait déclaré qu'ils n'iraient point à l'église cathédrale entendre la messe de minuit. Les plus jeunes en avaient versé quelques larmes; mais comme à cet âge les impressions douloureuses s'effacent vite, ils n'avaient point tardé à oublier leurs chagrins pour construire un magnifique château de cartes, à la réussite duquel leur mère prêtait une complaisante attention. Le fragile édifice atteignait déjà une hauteur merveilleuse, et le petit Pierre-Paul, l'œil brillant et sa jolie bouche entr'ouverte par le plaisir et par l'émotion, suivait avec anxiété la main de sa sœur Constance-Albertine, qui ajoutait toujours de nouvelles cartes aux cartes déjà si heureusement disposées. Pendant ce temps-là, Elisabeth, plus âgée de trois ans, habillait pompeusement une de ces poupées à grosses faces rieuses, qui portaient alors le nom de *Poupon d'Anvers;* enfin, Clara-Eugenia, qui ne comptait pas moins de dix-sept ans, terminait une riche tapisserie destinée à couvrir la table qui servait de bureau à son père. Les chiffres de Rubens et d'Hélène Froment s'entrelaçaient au milieu de cette œuvre savante à l'aiguille, et se détachaient en nœuds d'or sur un large fond d'azur.

Une lampe d'argent et quelques grosses bougies de cire jaune éclairaient tous ces différents groupes rangés autour d'une table immense, devant Hélène. Celle-ci se tenait près du foyer dans un grand fauteuil dont le haut dossier et les riches tentures semblaient former une sorte de trône domestique. Elle était en effet la reine de toute cette famille soumise et tendre, de tous ces nombreux serviteurs qui venaient à chaque instant, chaperon bas et dans une attitude respectueuse, demander et recevoir ses ordres. Cependant, une préoccupation soucieuse se lisait sur son front d'ordinaire si calme, et plusieurs fois elle interrogea, non sans impatience, la montre qu'elle portait à sa ceinture, et qui était un don magnifique de feue l'archiduchesse Isabelle, gouvernante des Pays-Bas. Lorsque cette montre marqua dix heures, Hélène ne put contenir davantage son émotion, elle prit un sifflet d'or qui pendait à sa ceinture, parmi les clefs d'un trousseau, et en tira deux ou trois sons aigus. A cet appel, l'intendante, dame Pétronille, se hâta de se rendre près de sa maîtresse.

— François, mon fils aîné, est-il de retour?

Dame Pétronille avait l'habitude de dissimuler et d'amoindrir autant que possible les légères fautes auxquelles se laissaient aller rarement d'ailleurs des enfants qu'elle avait élevés et qu'elle chérissait comme une mère. Mais cette fois, prise au dépourvu par l'évidence du délit et interdite par le ton sévère d'Hélène, elle ne put que balbutier une réponse inintelligible et qui valait une négation.

— N'importe l'heure à laquelle il reviendra, dame Pétronille, vous lui direz que je veux le voir et que j'ai besoin de lui parler. Voici plusieurs fois déjà qu'il rentre au logis après l'heure que je lui ai prescrite, et qu'il s'abstient d'assister à nos fêtes d'intérieur. Un jeune homme de son âge ne doit point s'affranchir ainsi des devoirs de la famille. La société qu'il doit rechercher avant tout est celle de sa mère, de ses sœurs et de son frère. A dix-huit ans, on n'est point tellement encore un homme que l'on doive oublier cela. N'est-ce point assez, ajouta-t-elle dans sa pensée, que son père, entraîné par le tourbillon des arts, des affaires et des plaisirs, ne me consacre que quelques heures à la dérobée! Du moins, que mon fils reste près de moi; qu'il me console, qu'il charme ce vide et cet ennui que j'éprouve loin de Rubens... Mais voici, sans doute, mon époux; car un bruit de roues et de chevaux, étouffé par la neige, se fait entendre sourdement dans la rue. La voiture s'arrête, la porte s'ouvre. Oui, c'est lui, c'est Rubens! Il s'est souvenu qu'une fête de famille l'attendait à son foyer, et, pour venir s'y asseoir, il a quitté le souper du gouverneur... Le cœur plein de joie, elle se leva pour aller au-devant de son mari; mais elle s'arrêta au milieu du salon, car les deux battants de la porte s'ouvrirent et montrèrent une dame de soixante-dix ans à peu près, qui s'avançait appuyée sur le bras d'une petite créature contrefaite, haute comme un enfant de six à sept ans, et que suivaient deux jeunes filles vêtues de noir.

— Vous excuserez ma visite à une heure si indue, madame, dit l'inconnue d'une voix accentuée fortement et dans laquelle perçait un accent étranger; mais il faut que je parle aujourd'hui, ce soir même, au seigneur Rubens. Voilà pourquoi j'ai insisté pour entrer, quoiqu'il ne fût pas au logis.

L'arrivée d'une étrangère chez elle, à pareille heure et au milieu de sa famille réunie pour célébrer les fêtes de Noël, contraria évidemment Hélène. Elle réprima néanmoins cette impression désagréable et fit les honneurs de son foyer à l'inconnue, qui semblait beaucoup souffrir

de la fatigue et du froid. Celle-ci reçut les soins et les empressements de la femme de Rubens, avec une indifférence qui allait jusqu'à la hauteur, et s'empara du fauteuil d'Hélène avant même que celle-ci songeât à le lui offrir : car, au dix-septième siècle, ce siége et la place gauche du foyer étaient affectés spécialement à la maîtresse du logis, qui ne s'en départissait que rarement, lorsque le hasard amenait chez elle la visite d'un personnage de grande importance.

L'étrangère attira sur ses genoux le nain qu'elle avait amené avec elle, et donna en italien, aux deux jeunes filles, l'ordre d'aller rejoindre dame Pétronille qui les avait introduites. Puis, elle attisa de ses mains le brasier de la cheminée et parut savourer avec délices les caresses de la chaleur.

— Il fait bon à se chauffer, après trois jours de traversée sur mer et une journée passée en voiture, n'est-il pas vrai, Langely? dit-elle en s'adressant au nain, sans cesser d'employer la langue italienne Pauvre ami! tes mains sont rouges et gonflées par le froid; tu parais souffrant; mon Dieu! qu'éprouves-tu donc?

Le nain laissa tomber languissamment sa tête sur l'épaule de la dame.

— *Per Christo!* il défaillit. De l'eau fraîche, un peu d'eau fraîche, madame! La frêle créature n'a pu résister aux fatigues et aux douleurs du voyage. Appelez à l'aide! ouvrez cette fenêtre! La sainte Vierge soit bénie! le voilà qui rouvre les yeux. Eh bien! Langely, eh bien! cher bijou!...

Le nain porta la main à son estomac.

— J'ai faim! dit-il.

— Oui, c'est cela, le besoin... Madame, vous entendez, il éprouve le besoin de manger. Faites-lui donner quelques aliments légers. Hâtez-vous, car, voyez, il souffre et va défaillir encore.

Habituée aux respectueuses déférences de tout ce qui l'entourait, Hélène se sentait blessée du ton dégagé que prenait avec elle l'inconnue, et de la manière sans façon dont elle disposait d'une maison où elle s'était introduite, sans même faire connaître son nom. Cependant il y avait dans le geste, dans le regard et dans la voix de cette femme, je ne sais quoi d'imposant qui subjuguait Hélène en dépit d'elle-même; et elle fit apporter tout ce que demandait l'étrangère arrivée chez Rubens d'une façon si peu prévue.

Cependant le nain goûtait nonchalamment aux conserves qu'on lui avait apportées, et finit par se replacer sur les genoux de la dame, où il s'endormit profondément Alors il fallut que Constance-Albertine et son petit frère Pierre-Paul achevassent en silence la construction de leur château de cartes, car, à la moindre exclamation de surprise ou de joie, la dame leur imposait silence par un regard ou par un geste.

La soirée se passa tout entière de cette façon, non sans impatience de la part d'Hélène, qui, mal à l'aise de la présence d'une étrangère chez elle, s'irritait en outre de l'absence de son fils et de l'heure avancée que laissait écouler Rubens, sans songer à revenir près de sa femme et de ses enfants. Quant à l'inconnue, elle demeurait impassible, se laissait aller à une somnolence fréquemment interrompue par des soubresauts nerveux, et ne sortait de ce demi-sommeil, que pour s'enquérir de l'heure, attiser le feu et s'établir plus commodément dans le fauteuil dont elle avait exproprié Hélène avec si peu de façon.

Enfin minuit sonna. Alors Hélène réunit autour d'elle ses enfants, prit un livre de prières et se mit à lire les versets de l'évangile qui racontent la naissance de Jésus dans la crèche de Bethléem.

1. Vers ce même temps, on publia un édit de César Auguste, pour faire un dénombrement des habitants de toute la terre.
2. Ce fut le premier dénombrement qui se fit par Cyrinus, gouverneur de la Syrie.
3. Et, comme tous allaient se faire enregistrer dans sa ville,
4. Joseph partit aussi de la ville de Nazareth, qui est en Galilée, et vint en Judée à la ville de David appelée Bethléem; parce qu'il était de la maison et de la famille de David;
5. Pour se faire enregistrer avec Marie son épouse, qui allait devenir mère.
6. Pendant qu'ils étaient en ce lieu, il arriva que le temps auquel elle devait mettre un fils au monde s'accomplit;
7. Et elle enfanta son fils premier né, et l'ayant emmaillotté, elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie.
8. Or il y avait aux environs des bergers, qui passaient la nuit dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leur troupeau.
9. Et tout d'un coup un ange du Seigneur se présenta à eux; et une lumière divine les environna; ce qui les remplit d'une extrême crainte.
10. Alors l'ange leur dit: Ne craignez point, car je vous viens apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie.
11. C'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur.
12. Et voici la marque à laquelle vous le reconnaîtrez: vous trouverez un enfant emmaillotté, couché dans une crèche.
13. Au même instant il se joignit à l'ange une grande troupe de l'armée céleste, louant Dieu et disant :
14. Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes chéris de Dieu.
15. Après que les anges se furent retirés dans le ciel, les bergers se dire l'un à l'autre : Passons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé, et ce que le Seigneur nous a fait connaître.
16. S'étant donc hâtés d'y aller, ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant couché dans une crèche.
17. Et l'ayant vu, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été dit touchant cet enfant.
18. Et tous ceux qui l'entendirent admirèrent ce qui leur avait été rapporté par les bergers.
19. Or Marie conservait toutes ces choses en elle-même, les repassant dans son cœur.
20. Et les bergers s'en retournèrent glorifiant et louant Dieu de toutes les choses qu'ils avaient entendues et vues, selon qu'il leur avait été dit (1).

Pendant cette lecture, François, le fils aîné d'Hélène et de Rubens, entra furtivement et s'agenouilla derrière ses sœurs. L'étrangère s'était réunie à ce groupe et mêlait sa prière aux prières de cette famille

Quand Hélène eut terminé la lecture, elle ferma son livre et prit des mains de dame Pétronille, debout derrière elle, un plat d'argent rempli de gâteaux dorés au milieu desquels se trouvait une petite statuette en terre cuite représentant le *petit Jésus*. Elle donna à chacun des enfants un de ces gâteaux, et le nain, soutenu dans les bras de la vieille dame italienne, étendit la main pour recevoir comme les autres sa part dans cette distribution

Hélène dut encore céder à une demande indiscrète et qui ne respectait même pas les mystères de la famille; mais un mécontentement visible se peignit sur son visage, et elle en adressa plus sévèrement la parole à son fils aîné lorsqu'elle se trouva en face de lui.

— Dieu, lui dit-elle, a sans doute amené à dessein dans ce lieu, un étranger pour recevoir votre part du gâteau de Noël; car vous n'en êtes plus digne, vous qui préférez aller vous asseoir à la table des autres, plutôt que de venir attendre, près de votre mère, et à côté de vos sœurs et de votre frère, l'heure anniversaire de la naissance du Christ. Retirez-vous dans votre apparte-

(1) Evang. selon S. Luc, ch. 2

ment; vous êtes le seul de mes enfants qui ne recevra point aujourd'hui, avant de s'endormir, le baiser de sa mère.

A cette menace François ne put retenir ses larmes.

— Oh! pardonnez-moi, s'écria-t-il, pardonnez-moi, ma mère! Par pitié révoquez un châtiment qui serait trop sévère! Je suis coupable, sans doute, mais qu'une parole de pardon sorte de votre bouche, et que la fête de Noël ne commence point pour moi par le plus cruel chagrin que je puisse éprouver.

Hélène détourna la tête et ne répondit point.

— Ma mère! reprit le jeune homme en s'agenouillant.

Hélène fit un pas pour s'éloigner.

— Mère! mère! pardonne François! s'écrièrent les autres enfants qui se mirent à entourer Hélène et à intercéder pour leur frère.

Celle-ci fit un geste impérieux devant lequel les enfants gardèrent un silence respectueux et triste.

L'étrangère eut pitié de la douleur de François, toujours agenouillé et dont les joues étaient baignées de larmes.

— Mon enfant, dit-elle avec dignité, ne vous désolez pas ainsi; votre mère va vous pardonner, je le lui demande.

— Madame, reprit Hélène, ne me demandez point cela, car je me verrais forcée de vous refuser. Lorsque j'ai pris une résolution à l'égard d'un de mes enfants, c'est après en avoir médité mûrement les conséquences et avec la ferme résolution d'y persévérer.

— Quoi! vous pouvez résister au repentir de votre fils qui pleure, qui vous tend les bras et qui vous demande grâce?...

— Il a commis la faute, il faut qu'il en subisse les conséquences.

— Hélas! reprit l'étrangère, j'ai un fils aussi, un fils qui m'abreuve de tout ce que la vie d'une mère peut avoir d'amertume; il m'a chassée loin de lui, il me laisse mourir dans l'exil, il refuse de lire les lettres que je lui écris dans mon désespoir... Certes, il est bien coupable! mais s'il me tendait les bras, s'il me criait : « Viens, ma mère!... » j'oublierais tout, je pardonnerais tout; je serais heureuse autant qu'une mère peut l'être! Pardonnez donc à votre fils qui vous demande grâce, madame.

En ce moment, Rubens entra dans le salon. Dès qu'il aperçut l'étrangère, il courut vers elle, se découvrit la tête et mit un genou en terre.

— Votre Majesté chez moi! s'écria-t-il.

— Oui, mon bien-amé Rubens; Marie de Médicis, reine de France et de Navarre, veuve du roi Henri IV, mère du roi Louis XIII, et belle mère de trois rois, vient chez vous... et c'est en suppliante...

— Que Votre Majesté parle! Ma fortune, ma vie sont à ses pieds.

— D'abord, dit-elle en se tournant avec un sourire vers Hélène interdite et confuse, je demanderai à madame le pardon de ce jeune homme, que je la prie d'embrasser devant moi. Il serait trop cruel qu'il payât une faute légère du chagrin de s'endormir sans un baiser de sa mère.

François se jeta dans les bras d'Hélène qui le serra tendrement contre sa poitrine.

— Puis, continua la reine, je vous demanderai pour moi, pour mon nain Langely, et pour les deux seules femmes qui soient restées à mon service, un asile et du pain pendant quelques jours.

— Votre Majesté peut disposer de tout ce que je possède.

— J'aurai besoin de vous pour d'autres services encore, mon noble Rubens. Que Dieu nous fasse réussir dans les projets que je médite, et notre galerie du Luxembourg ne restera pas incomplète. Mais la nuit est déjà bien avancée et une pauvre voyageuse comme moi a besoin de repos. Bonsoir. A demain.

Elle sortit emmenant Langely et précédée par Hélène, qui conduisit, dans son propre appartement, Marie de Médicis; puis elle vint rejoindre Rubens, et, après avoir fait coucher les enfants ébahis de l'arrivée parmi eux d'une reine, tous les deux se retirèrent dans une autre chambre, non sans deviser avec étonnement de la singulière aventure qui confiait ainsi à leur hospitalité la veuve de Henri IV.

Rubens.

CHAPITRE SECOND.

Les talents supérieurs de Rubens dans la peinture ne lui ont pas seuls mérité l'estime des souverains de l'Europe. Pénétrant et solide, l'usage qu'il avait du monde et le séjour qu'il avait fait dans différentes cours de l'Europe, lui avaient donné une connaissance très étendue de la politique et des intérêts des princes L'infante Isabelle, dans quelques entretiens qu'elle eut avec lui sur la situation des Pays-Bas, le reconnut très propre au dessein qu'elle avait de communiquer au roi d'Espagne l'état présent du gouvernement de Brabant... Le roi d'Espagne, par le conseil du duc d'Olivarès qui fit entendre à ce prince combien Rubens était propre à proposer au roi d'Angleterre des conditions pacifiques, le chargea de cette commission délicate... On sait que la reine Marie de Médicis, qui s'était retirée à Bruxelles, le chargea de négociations près de la cour de France.

DECAMPS, *Vies des Peintres flamands, allemands et hollandais*, tome I^er^.

Hélène ne pouvait se pardonner de n'avoir point reconnu dans l'étrangère, arrivée la veille d'une manière si peu attendue, la reine de France Marie de Médicis; aussi résolut-elle, par l'éclat de son hospitalité, de réparer l'accueil mesquin avec lequel elle avait reçu celle qu'elle prenait pour une aventurière; si bien que tous les domestiques furent mis en mouvement, sous la direction de dame Pétronille, aide-de-camp qui recevait et transmettait les ordres d'Hélène. Mais Marie de Médicis vint elle-même imposer un frein à cette belle ardeur.

— Je ne suis qu'une pauvre exilée sans asile, dit-elle. Depuis longtemps j'ai contracté l'habitude des privations; mon luxe, à moi, mes instants de bonheur, c'est de dormir dans un bon lit, comme je l'ai fait cette nuit; c'est de me voir entourer d'amis et de ne redouter ni le fer ni le poison. J'ai trouvé tout cela chez vous, noble épouse de Rubens; Dieu vous en bénisse. Maintenant, si vous voulez m'être agréable, que rien dans votre maison n'y révèle ma présence; si l'on me savait ici, les espions du cardinal de Richelieu m'entoureraient de leur surveillance et de leurs piéges peut-être. Accordez-moi une place à votre table, une chambre dans votre maison, et que mon nom ne soit connu que de vous et de votre famille.

Tandis que Marie de Médicis parlait ainsi, Hélène la considérait avec attention et ne pouvait se défendre d'une douleur profonde à la vue des ravages imprimés par l'âge et le malheur sur ce front royal. Marie pouvait avoir soixante-huit ans environ, mais les rides de son visage, ses cheveux tout-à-fait blancs, sa taille courbée, et je ne sais quelle étrange pâleur qui donnait à son regard de feu une expression presque sinistre, la faisaient paraître beaucoup plus vieille. Du reste, elle portait ses infortunes avec dignité, et l'on oubliait en la voyant les fautes qu'elle avait pu commettre, pour ne se souvenir que du haut rang dont elle était tombée et de l'indigne misère dans laquelle elle traînait sa vie.

Rubens, survenu pendant que la reine parlait à Hélène, ne put retenir ses larmes lorsque Marie de Médicis se tourna vers lui pour lui prendre la main et lui dire :

— Mon malheur ne vous fait donc pas détourner de moi, Rubens?

— Je n'ai jamais été ni lâche ni ingrat, madame, répondit-il.

— Et c'est parce que j'en suis convaincue que je viens requérir vos services, mon généreux peintre. Ecoutez-moi, Rubens : mon fils, le roi de France, m'aime. C'est parce qu'il redoute cet amour, c'est parce qu'il sait l'influence que j'exercerais sur lui si je le revoyais seulement une heure, que le cardinal de Richelieu me retient dans l'exil, loin de la France et de la cour. J'ai bien des fois écrit au roi... jamais mes lettres n'ont pu lui parvenir; Richelieu les a toujours interceptées. Aussi Louis XIII croit que sa mère, consultant seule une coupable animosité, ne garde ni regrets ni tendresse au fils qui a été oublieux de ses devoirs envers elle... Il ignore mes larmes, il ignore ma pauvreté... Il me croit peut-être encore paisible près de mon gendre Charles I^er^, le roi d'Angleterre, dont la couronne et la vie, j'en ai peur, sont menacées par son peuple en révolte... Il ne sait pas qu'il m'a fallu fuir de ce pays en y laissant les misérables débris de ma fortune; il ne sait pas que sans vous, Rubens, sa mère n'aurait point un toit pour reposer sa tête. Ecoutez-moi, mon fidèle serviteur; il faut qu'il apprenne tout cela par une bouche loyale et courageuse, par un homme qui n'ait rien à redouter, rien à désirer du cardinal de Richelieu. Protégé par l'éclat de votre nom et de votre talent, vous pouvez tenter cette démarche, Rubens. Le cardinal lui-même n'oserait révoquer en doute une parole de vos lèvres; le respect qu'inspire votre caractère ouvrira les yeux au roi et réduira mon ennemi à l'impuissance. Voici une lettre pour mon fils... Rubens, chargez-vous-en... et que Dieu vous conduise et vous protége!

— Les moindres désirs de Votre Majesté sont des ordres pour moi. Je partirai demain pour Paris et je remettrai votre lettre au roi Louis XIII.

— Et vous réussirez, Rubens! et Marie de Médicis rentrera en France! Alors, une lutte, une lutte à mort commencera entre le cardinal et moi. Malheur à lui, car j'étoufferai ce despote qui ne sait qu'abattre des têtes et exiler des mères! Je reprendrai mon empire sur Louis, je redeviendrai reine de France! O Rubens! une voix secrète me dit là que des jours glorieux me sont encore réservés, que je me verrai encore entourée de tout ce que la France a de noblesse et d'artistes célèbres! C'était une cour glorieuse que la mienne, n'est-ce pas? lorsque, régente du royaume de France, je dirigeais par un signe de ma tête les travaux de Philippe de Champagne, de l'architecte De Brosse et les vôtres, Rubens? lorsqu'à ma voix s'élevait le palais du Luxembourg? Chaque jour produisait un édifice nouveau, un nouvel embellissement donné

à la ville de Paris : le Cours la-Reine, cette magnifique promenade; l'aqueduc d'Arcueil, le monastère des Carmélites et la maison des religieuses du Calvaire, tout cela, Rubens, est mon ouvrage. Mais qu'importent ces travaux auprès de ceux que je voulais faire? Je réaliserai les idées que j'ai là, Rubens; il reste encore de grandes et belles pages à joindre à celles où vous avez peint mon histoire (1). Que mon fils consente à me voir, et Marie de Médicis redeviendra la grande reine d'une grande nation.

— Il sera fait selon les désirs de Votre Majesté.

— Allez donc, et que Dieu vous conduise! Je vais attendre ici avec bien de l'impatience votre retour et les heureuses nouvelles dont il sera le signal. Madame Hélène et vos enfants me rendront moins pénibles les angoisses qui m'agiteront d'ici là... Mais quel est ce bruit de cheval au galop qui retentit dans votre cour? Regardons à cette fenêtre... Je reconnais la livrée du gouverneur des Pays-Bas. C'est sans doute quelque message de son maître que m'apporte ce courrier.

L'estafette s'arrêta, descendit de cheval et se fit introduire sur-le-champ près de la reine, à laquelle il avait, disait-il, une lettre à donner en main propre. Cette lettre était ainsi conçue :

« Madame la reine,

« Nous vous faisons à savoir que le séjour de la ville d'Anvers ne peut pas vous offrir un asile convenable et qu'il vous serait mieux d'habiter la ville de Cologne.

« Sur ce, nous prions Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

« Moi, *le gouverneur des Pays-Bas*,

« DON FRANCISCO DE MELLO. »

— Lâche! s'écria Marie de Médicis, courbe aussi ta tête devant le cardinal de Richelieu. L'heure des représailles n'est pas éloignée, je l'espère... Oh! je me souviendrai de cette dernière insulte!... Vous le voyez, Rubens, je n'ai plus d'espoir qu'en vous. Hâtez-vous de partir et pressez la réussite de nos projets, car la reine de France vous l'avoue en rougissant : encore un mois, et son dernier diamant vendu la met dans la nécessité, ou de tendre la main pour demander l'aumône, ou de mourir de faim.

— Puisque l'on désigne à Votre Majesté la ville de Cologne pour demeure, je la prie de choisir son logement dans une maison que je possède en cette ville; mon fils François que voici partira ce soir avec Votre Majesté et vous mettra en possession de mon modeste logis.

— J'accepte. Allons, mon gentil compagnon, vous voilà le chevalier d'une vieille reine sans asile! Il faut que vous quittiez les yeux bleus et les cheveux blonds qui vous font oublier le souper de Noël et qui vous valent les remontrances de votre mère. Ne rougissez pas ainsi; je veux, durant notre voyage, recevoir vos confidences, et, si peu de pouvoir qu'il me reste, peut-être en trouverai-je assez pour rendre favorables à vos amours ceux auxquels vous n'avez point osé avouer une passion que j'ai devinée, moi, du premier coup d'œil. Que voulez-vous! je ne suis pas italienne et vieille femme pour rien.

Quelques heures après, deux voitures partirent de la maison de Rubens :

L'une emmenait à Cologne Marie de Médicis, ses deux dames d'atour, Langely et François Rubens, auquel son père avait remis une somme d'or assez considérable pour suffire aux besoins de la reine;

La seconde conduisait Rubens à Paris.

(1) Rubens, on le sait, exécuta pour le château du Luxembourg la série de tableaux que l'on voit aujourd'hui au Louvre, et qui forme, par son ensemble, l'histoire de la reine Marie de Médicis. Ces tableaux, au nombre de vingt-quatre, représentent : 1. *La Destinée de Marie de Médicis.* 2. *Sa Naissance* à Florence, le 26 avril 1573. 3. *Son Education.* 4. *Henri IV reçoit le portrait de Marie de Médicis* 5. *Le grand-duc épouse, par procuration, la princesse sa nièce, au nom du roi.* 6. *Débarquement de la reine au port de Marseille.* 7. *Mariage de Henri IV et de Marie de Médicis, accompli à Lyon le 9 décembre 1600.* 8. *Naissance de Louis XIII à Fontainebleau, le 27 septembre 1601.* 9. *Henri IV part pour la guerre d'Allemagne, et confie à la reine le gouvernement du royaume.* 10. *Couronnement de Marie de Médicis.* 11. *Apothéose de Henri IV et régence de Marie de Médicis.* 12. *Gouvernement de la reine.* 13. *Voyage de Marie de Médicis au Pont-de-Cé.* 14. *Echange de la princesse Isabelle de Bourbon, qui doit épouser Philippe IV, et d'Anne d'Autriche, destinée à Louis XIII.* 15. *Félicité de la régence.* 16. *Majorité de Louis XIII.* 17. *La reine s'enfuit du château de Blois, où son fils l'avait reléguée par le conseil des courtisans.* 18. *Réconciliation de la reine et de son fils.* 19. *Conclusion de la paix.* 20. *Entrevue de Marie de Médicis et de son fils.* 21. *Le Temps fait triompher la Vérité.* Les trois autres tableaux sont : *Un portrait de la reine sous les attributs de Bellone* et *le grand-duc et la grande-duchesse de Toscane*, François de Médicis et Jeanne d'Autriche, père et mère de la reine.

Marie de Médicis.

CHAPITRE TROISIÈME.

Perditi sunt filii mei.
Manum suam misit hostis ad omnia desirabilia ejus.
Polluit regnum et principes ejus.
Recedite a me, amarè flebo, nolite incubere ut consolemini me.
Foris interficit gladius et domi mors simili est.

JEREM., *Lamentationes.*

Mes enfants sont perdus.
Le cruel a mis sa main sacrilége sur ce qui m'était le plus cher.
Il a souillé le royaume et les princes.
Laissez-moi, je pleurerai amèrement; n'entreprenez pas de me consoler.
L'épée a frappé au dehors; mais je me sens en moi-même une mort semblable.

JÉRÉMIE, *Lamentations.*

Ce n'était point la première fois que Rubens se voyait chargé près d'un souverain puissant de missions importantes qu'il déguisait sous le prétexte de voyages artistiques. On le sait, la princesse Isabelle, gouvernante des Pays-Bas, l'avait déjà envoyé à Madrid auprès du roi d'Espagne Philippe IV, et ensuite près du roi d'Angleterre Charles Ier, pour conclure un traité de paix entre ces deux monarques. Rubens avait réussi avec tant de bonheur que le premier de ces monarques lui fit expédier les lettres-patentes de secrétaire privé au conseil de l'archiduchesse Isabelle et lui donna la clef d'or, tandis que le second le créa chevalier de ses ordres en plein parlement, quoique l'usage fût de faire cette cérémonie dans une salle du palais de White-Hall.

Rubens arriva donc à Paris dans le but apparent de peindre le portrait du baron de Vicq, son ami, ambassadeur des Pays-Bas à la cour de France. A peine sut-on l'artiste descendu chez le seigneur flamand que chacun s'empressa de venir visiter le grand peintre et l'homme de cour qui avait laissé de si brillants souvenirs lors du long séjour qu'il avait fait au Luxembourg vingt années auparavant. Louis XIII témoigna lui-même le désir qu'il aurait de recevoir Rubens, et celui-ci, vous le comprenez, se rendit sur-le-champ au désir du monarque.

L'âge n'avait rien changé pour ainsi dire à la noble figure de Rubens; ses grands traits, pleins de douceur et de feu, son large et poétique front gardaient encore toute la pureté et l'énergie de la jeunesse; seulement quelques teintes blanchâtres, se mêlant aux tons vigoureux de sa barbe et de sa chevelure noires, lui donnaient une vague ressemblance avec le portrait qu'il a laissé du roi Henri IV. Rubens ne comptait pourtant pas moins de soixante-cinq ans. Chez Louis XIII, au contraire, tout annonçait une vieillesse précoce, produite par quelque mal mystérieux, contre lequel la science de la médecine venait échouer. Pâle, courbé, chancelant, il semblait porter avec fatigue son pourpoint de velours. D'épais rideaux fermaient soigneusement les fenêtres, afin de laisser arriver seulement à ses yeux clignotants et faibles un demi-jour qui tenait presque de l'obscurité. Mille précautions l'entouraient pour éloigner de ses oreilles jusqu'aux bruits les plus légers; non-seulement ses appartements donnaient sur une cour du Louvre où ne pénétraient jamais ni voitures ni hommes, mais encore d'épais tapis rembourrés de laine endormaient, dès les premières marches de l'escalier, les pas du petit nombre de personnes admises près du monarque. Quant aux valets et aux pages chargés du service, ils ne circulaient dans cette partie de l'habitation royale qu'avec une sorte de chaussure fourrée.

Rubens sentit son cœur se serrer douloureusement à la vue de ces précautions humiliantes qui transformaient la demeure du fils de Henri IV en un sépulcre obscur et muet, devant lequel aurait reculé, plein d'épouvante, le plus pauvre sujet du royaume. Mais son émotion s'accrut bien plus encore lorsqu'il entendit la voix aigre et saccadée du monarque lui adresser la parole. Il n'y avait là rien du verbe généreux et vigoureusement accentué du Béarnais; il n'y avait même rien des accents ordinaires d'un homme; cela ressemblait au bégaiement mesquin et criard d'une vieille femme. On reconnaissait les tristes effets de l'absence de toute éducation solide et la flétrissure de l'autorité despotique qu'avaient fait peser tour à tour sur lui Marie de Médicis et le cardinal de Richelieu. C'était, en un mot, une nature faible, inhabile à se conduire, et qui se regimbait contre ceux qui la conduisaient: il agissait en cela comme les enfants qui s'indignent contre leurs bonnes et qui jettent des cris d'épouvante si elles s'éloignent d'eux pour un instant. On expliquait de diverses façons une pareille faiblesse du corps et de l'esprit chez un fils de l'énergique Béarnais Henri IV et de l'ardente italienne Marie de Médicis. La version la plus généralement accréditée prétendait que pendant les troubles de sa minorité du poison avait été glissé dans les aliments de Louis XIII; on était parvenu à lui sauver la vie, mais on n'avait pu empêcher la langueur et l'énervement produits par le fatal venin. De pareilles explications paraissaient vraisemblables devant la pâleur livide du roi, dont un tremblement convulsif agitait presque toujours les membres, et qui ne pouvait demeurer longtemps soit assis, soit debout; enfin, il y avait au fond de son regard, tantôt terne, tantôt brillant de l'éclat de la fièvre, quelque chose témoignant que cette inquiétude perpétuelle ne respectait pas plus son esprit que son corps et qu'elle les secouait des mêmes irrégularités et des mêmes soubresauts.

Quand on introduisit Rubens, le roi était étendu sur un lit de repos de couleur sombre. Dès qu'il aperçut le peintre, il se leva précipitamment et courut à lui avec l'empressement d'un homme accablé d'ennuis et auquel se présente un sujet fortuit de distraction.

— Salut au grand artiste! salut au roi de la peinture! Qu'il soit le bienvenu près d'un roi dont la couronne d'or est bien lourde et cache une douloureuse couronne d'épines.

Puis il attira Rubens vers une fenêtre dont il entr'ouvrit le rideau, et se mit à contempler avec envie la vieillesse forte et verte du vieillard.

— Le temps ne vous a point changé, maître, dit-il non sans humeur; vous paraissez mon frère cadet, tandis que moi, regardez, mon front se dépouille et se ride, mes yeux se creusent et mes forces dépérissent. Mais comment les chagrins de l'âge vous atteindraient-ils, vous qu'environnent de leurs prestiges les plus enivrants la gloire le talent et la fortune?

— Sire, répondit Rubens, ce n'est point là, il faut vous l'avouer, ce qui me vaut une existence douce et une vieillesse heureuse! Si les soucis ne rident point mon front, si je porte gaîment mon âge, je ne le dois point à la gloire, mais au bonheur domestique qui me délasse de cette gloire et qui me donne du repos et du bien-être. Oui, Sire, ma femme, mes enfants et ma mère, ma bonne et sainte mère! (tant qu'il a plu à Dieu de la laisser en ce monde près de moi) voilà, je vous le jure par le salut de mon âme, ce qui m'a rendu la vie légère! voilà ce qui me fait bénir chaque jour que la Providence daigne m'accorder! voilà ce qui me fait élever tous les jours avec reconnaissance mes mains vers le ciel.

En disant cela, le pieux Flamand posait avec force sa main sur sa poitrine et laissait tomber une larme.

— Taisez-vous, maître, taisez-vous, Rubens; ne me parlez pas de famille... D'abord, un roi n'a pas de femme. Celle qu'on appelle la reine de France, Anne d'Autriche, n'a pas craint d'entrer contre moi dans la conspiration de Chalais! L'étrangère n'a jamais pu se faire française.

— Mais, Sire, la calomnie seule n'accuse-t-elle pas la reine d'odieuses imputations?

— La calomnie! ah! mon pauvre Flamand, que vous êtes naïf avec vos idées des bords de l'Escaut! Vous ne le savez donc pas, on ne peut point calomnier quelqu'un de la cour; quelque mal qu'on en dise, on ne dépassera jamais la vérité. Les enfants eux-mêmes y sont de petits monstres. Savez-vous ce que disait hier mon fils, un enfant de quatre ans qui se jouait sur mes genoux: *Sire, mourrez-vous bientôt pour que je me nomme Louis XIV*... Quant à mon frère, il ne lui manque que la force nécessaire pour me détrôner, et il n'est point de sotte conspiration contre moi où il ne se fourre. Comme il y porte son guignon et sa faiblesse ordinaires, les conspirations échouent toujours; grâce à lui, nous en sommes quittes, Gaston pour me jurer qu'il ne fera plus de nouvelles sottises, moi pour les lui pardonner, sauf à recommencer quelques mois après.

— Mais votre mère, Sire, votre mère!

— Ma mère?... oui, je la chérissais tendrement; ma mère, je l'aime encore, Rubens. Tout à l'heure, quand vos yeux se sont emplis de larmes au souvenir de celle qui vous a donné le jour, le même souvenir a mouillé aussi mes paupières... Mais ma mère n'est-elle point mon ennemi le plus acharné? Jadis en France, toujours des conspirations, des résistances et même des batailles, où coulait le sang de mon pauvre peuple; à l'étranger maintenant, des calomnies contre ma personne, des alliances avec mes ennemis, des instigations à leur faire me déclarer la guerre... A-t-elle une seule fois cherché à se réconcilier avec moi? M'a-t-elle adressé une seule lettre? Encore en ce moment elle intrigue à la cour des Pays-Bas pour rompre la trêve et faire avorter les négociations qui devaient amener la paix.

— Sire, on vous a trompé, on vous a lâchement trompé! je le jure par mon salut! Depuis neuf ans, votre mère proscrite, fugitive, vous tend des bras suppliants et vous crie : « Miséricorde! » depuis neuf ans, il ne se passe pas un mois qu'elle ne vous adresse quelque missive que vos ministres interceptent sans doute, puisqu'elles ne vous sont jamais parvenues. Enfin, Sire, voici une lettre que Sa Majesté la reine-mère a écrite pour vous; une lettre qu'elle a écrite sous mon toit où elle est venue me demander asile, seule, sans ressources, sans pain, Sire. Et encore un ordre de don Francesco de Mello, gouverneur des Pays-Bas, l'a chassée de cet asile pour l'obliger de se réfugier à Cologne. Voilà, Sire, voilà comment la reine-mère conspire contre vous! Voilà comment elle a oublié son fils et étouffé toute tendresse pour lui!

Louis XIII écoutait les paroles de Rubens avec une stupéfaction qui tenait de l'anéantissement.

— Ma mère! ma pauvre mère! s'écria-t-il enfin.

— Et pas un reproche contre vous ne sort de sa bouche et ne se mêle à ses plaintes, Sire. « Mon fils! mon fils! que je revoie, que j'embrasse mon fils! » voilà tout ce qu'elle demande, tout ce qu'elle implore. Que Votre Majesté daigne prendre cette lettre et la lire.

Louis XIII reçut la lettre et la porta respectueusement à ses lèvres avec une émotion profonde; il la lut ensuite, mais bientôt ses larmes l'empêchèrent de continuer.

— Ma mère! ma pauvre mère! disait-il en sanglotant.

Puis il essuyait ses yeux, puis il reprenait sa lecture, puis ses larmes coulaient de nouveau.

« Syre, lui écrivait la reine, voicy bien des années que « je gémis loin de votre chère présence et que je vous « crie miséricorde, sans même obtenir une réponse de « votre part. Dieu et la sainte Vierge me sont témoins « que mes douleurs les plus dures en cecy sont moins « l'exil, la pauvreté et l'humiliation que l'éloignement « d'un fils et la perte de sa chère présence. Cependant je « me fais vieille et prends chaque jour un âge qui me rap- « proche de l'heure de ma mort. Ores, Syre, ne seroit-ce « point chose cruelle et hors de nature qu'une mère tré- « passât sans avoir revu son fils bien-aimé, sans avoir en- « tendu une parole de consolation tomber de ses lèvres, « sans avoir obtenu de lui le pardon des torts qu'elle a pu « commettre involontairement à son égard. Je ne vous « demande point, Syre, de rentrer en France comme reine « puissante; si votre bon plaisir le requiert, je ne paroî- « trai même pas à la cour et finirai ma vie dans telle « pauvre ville que vous le voudrez. Mais, pour Dieu et tous « les saints, je vous en adjure, que je ne meure point « hors du royaume de France, et que je n'aie point à « traîner plus longtemps ma douleur et ma misère de « ville en ville étrangères. Car vous ne savez pas, Syre, « que la veuve du roy Henry quatrième et la mère du roy « de France et de Navarre Louis treize va manquer d'un « toit pour abriter sa tête et d'un peu de pain pour se « nourrir; vous ne savez pas, Syre, que si l'heure de ma « mort venoit à sonner, personne ne seroit là pour me « fermer les yeux et pour dire : Cecy est le corps de Ma- « rie de Médicis. Prenez donc en compassion ma très « humble requête, Syre, et recevez, n'importe quelle ser « votre décision, les bénédictions de votre mère.

« En la ville de Cologne, le neuvième jour du mois de « juin de l'an de notre salut MDCLII.

« Moy, la reyne-mère,

« MARIE. »

L'agitation du roi était au comble.

— Maître Rubens, il faut que la reine ma mère soit à Paris sous quatre jours; il faut que je la presse dans mes bras, il faut que je lui demande pardon, il faut que désormais rien ne nous sépare. Oui, vous avez raison, depuis longtemps ma vie serait calme et ma santé renaîtrait si je cherchais le repos au sein de ma famille, si j'avais près de moi ma mère. C'est une mère tendre et dévouée que la mienne! une mère dont la tendresse ne m'a jamais manqué! J'ai suivi de fatals et de perfides conseils en l'éloignant de moi... Qu'elle revienne! que je retrouve près d'elle de la liberté d'esprit et de la santé! Rien qu'à cette bonne idée je me sens déjà mieux!

— Son éminence le cardinal de Richelieu! annonça l'un des pages qui gardaient à l'extérieur la portière de l'appartement.

Le ministre entra presque aussitôt, et dès son premier pas sur le seuil de la chambre royale, son regard vif et rapide se porta tour à tour sur Louis XIII, sur la lettre qu'il tenait et sur Rubens. Ce coup d'œil lui suffit pour comprendre ce dont il s'agissait, et quelque contrariété que lui causât un pareil incident, il avait déjà obvié à tout lorsqu'il s'inclina respectueusement devant le monarque.

— Sire, lui dit-il en montrant une émotion presque égale à celle du roi, je viens de recevoir de si fâcheuses nouvelles que je me hâte de venir vous les annoncer pour y remédier. Je vous en parle devant maître Rubens; il arrive sans doute des Pays-Bas et pourra sans doute vous dire si de pareils malheurs sont véritablement réels. On m'écrit que Sa Majesté très chrétienne la reine-mère partie d'Angleterre se trouve à Cologne, après avoir été forcée de quitter Bruxelles par ordre de don Francisco de Mello. S'il en est ainsi, n'entrez pas en accommodement avec des lâches qui manquent de respect à la mère du roi très chrétien. La guerre avec eux, Sire!

— Mon bon, mon digne cardinal! fit le roi tout surpris d'entendre parler ainsi le cardinal, et se remettant un peu de la pâleur et de l'émotion que lui avait causée l'arrivée inattendue de son ministre.

— Si la reine-mère a quitté l'Angleterre, il faut qu'elle trouve un lieu plus digne, un asile honorable et qu'elle soit soustraite sur-le-champ à l'inhospitalité de ces brutaux de Flamands et de ces arrogants Espagnols.

— Oui, oui, bien parlé!

— Si elle manque de ressources, il faut qu'elle s'entoure d'un luxe tout royal. Elle est reine de France et porte le nom de Médicis; à ce double titre elle doit être la protectrice des arts. N'est-ce point votre avis, maître Rubens?

— Sa Majesté très chrétienne la reine-mère demande beaucoup moins; il lui suffirait de revoir son fils.

— Et elle le reverra bientôt, plus promptement qu'elle ne l'espère. C'est là, je vous l'avoue, le but secret de toutes mes pensées et de tous mes efforts. Par malheur, ce n'est point chose facile, et le tenter imprudemment causerait de fatals résultats. De funestes apparences se sont élevées contre la reine, et rien n'est encore parvenu à les effacer complétement dans l'opinion populaire. Personne, plus que moi, n'est convaincu de son innocence; mais les bourgeois répètent qu'elle n'est point pure de toute participation au meurtre du roi Henri quatrième, et que le poison de l'infâme Concini n'a pas même respecté le fils de la reine, le roi de France.

Rubens fit un geste d'indignation et de colère.

— Les cœurs nobles comme le vôtre et le mien, maître Rubens, savent à quoi s'en tenir sur de pareils mensonges; au bout du compte on peut braver l'opinion du populaire; il criera vive le roi un peu moins fort; voilà tout. Mais les grands seigneurs sont moins accommodants. Beaucoup d'entre eux se sont compromis envers Sa Majesté la reine-mère en servant le roi contre elle à l'échauffourée du Pont-de-Cé; ceux-là verront dans le retour de la reine un motif de terreur et de défiance; car elle a juré de se venger d'eux, et l'on sait que Sa Majesté la reine-mère tient religieusement ses serments. Les autres, au contraire, saisiront ce retour comme un moyen de se jeter dans la révolte; la main ferme du roi qui les maintient leur pèse; la reine deviendra pour eux, sans le vouloir, la cause de mille tentatives coupables, d'autant plus que monseigneur Gaston, frère du roi, vient de me confier une lettre de Sa Majesté la reine-mère qu'il a reçue depuis ce matin, et qui lui révèle les motifs de l'arrivée de maître Rubens à Paris. Voici ce qu'elle ajoute :

« Votre frère, mon fils, écoutera sa mère une fois qu'il « l'aura revue, et je me charge de consoler tous vos cha« grins et d'obtenir de lui pour vous toutes les faveurs « qu'il vous refuse maintenant... ou plutôt que son car« dinal vous refuse, » ajoutait la lettre; mais Richelieu supprima cette phrase.

— Oui, c'est bien l'écriture de ma mère, dit avec dépit le roi, qui prit le papier des mains du cardinal pour le broyer fortement dans les siennes.

— Imprudente princesse! soupira Rubens, elle vient de détruire tout ce que j'avais fait pour elle.

— Eh bien! que dites-vous de ceci, mon habile peintre?

— Je dis, monseigneur, que Sa Majesté la reine, mère du roi, n'a d'autre asile à Cologne que ma pauvre maison que je lui ai prêtée.

— Eh bien! Sa Majesté lui donne un superbe palais à Florence et un royal douaire pour soutenir le triple éclat des noms qu'elle porte. Toutes les dettes qu'elle a contractées seront payées.

— Oui, telle est notre volonté, dit le roi en s'éloignant.

— Elle mourra donc sans revoir son fils, Sire! s'écria douloureusement Rubens.

Le roi pâlit et revint sur ses pas.

— Au nom de la sainte Vierge Marie, Sire! prenez pitié de celle qui vous a porté dans son sein; qu'elle vous revoie un jour, une heure, un moment; mais qu'elle vous revoie avant de mourir.

— Maître Rubens, demanda le cardinal avec un regard terrible, de quel droit venez-vous lutter ainsi contre les volontés du roi?

— Cardinal de Richelieu, de quel droit venez-vous lutter contre les dernières volontés d'une mère qui se meurt?

— Prenez garde à vos paroles, ajouta le ministre, qui se mordit les lèvres avec tant de violence que le sang en jaillit.

Rubens sourit avec dédain, et se tournant vers le roi, lui dit :

— Ainsi, Votre Majesté le veut : je ne reporterai à sa mère que des paroles de désespoir. Dieu vous protége et vous pardonne, Sire!

Il salua respectueusement et sortit.

Le roi marcha vers lui pour le rappeler; mais la voix lui manqua, ses forces l'abandonnèrent, et il tomba sur un fauteuil et presque dans les bras du cardinal.

— Armand, bégayait-il, Armand, mon bon, mon fidèle Armand, que je revoie ma mère! que je l'embrasse encore une fois!

— Allons, Sire, point de faiblesse! Que la bonté de votre cœur ne vous entraîne point à des résolutions dont vous vous repentiriez bientôt. Combien de fois vos vœux les plus chers et les plus généreux n'ont-ils pas été payés par les plus amères déceptions! Avec votre mère à Paris, plus de repos, plus de calme pour vous; sans cesse des reproches, sans cesse des luttes. Je vous le déclare: pour mon compte, Sire, l'arrivée de la reine près de vous sera le signal de mon départ immédiat, car, en ce cas, je regarderais mes services près de Votre Majesté comme désormais impossibles, et il ne me resterait plus qu'à consacrer à Dieu seul les restes d'une existence souffrante dont le travail ne cesse d'abréger la courte durée.

Le roi entendait sans écouter les paroles du cardinal, quand tout à coup une magnifique levrette blanche se précipita dans l'appartement et vint s'abattre sur les genoux du roi, qui se mit à l'embrasser avec tendresse, à la flatter de la main et à lui adresser des paroles caressantes.

—Ah! vous voilà, Chloé! Qu'êtes-vous devenue de toute la journée, ma belle? Vous faites comme les courtisans, vous devenez une ingrate. Oh! la coquette! oh! la fringante! Allons, venez avec moi, mignonne; j'aperçois à travers ces rideaux un rayon de soleil, nous allons essayer d'une promenade en carrosse; l'air me donnera peut-être appétit.

Il se leva tout dispos, sortit en faisant gambader son chien, monta dans un carrosse toujours prêt à partir au moindre caprice royal, et quitta le Louvre sans autre pensée, sans autre sensation que la molle tiédeur de l'air et les béatifications du soleil.

Richelieu haussa les épaules, sourit avec dédain et rentra dans ses appartements, où il dicta lui-même l'ordre de faire quitter sur-le-champ Paris à maître Pierre-Paul Rubens.

Quand cet ordre arriva chez le baron de Vicq, maître Pierre-Paul Rubens était déjà parti depuis une heure. Néanmoins, l'ambassadeur répondit à cette insulte du cardinal en annonçant son propre départ pour le lendemain. Le cardinal, lorsqu'on lui annonça cette nouvelle, la reçut avec une colère qu'il ne se donna pas la peine de contraindre et ordonna qu'on fît venir le père Joseph. Ce capucin entra presqu'à l'instant même.

— Révérend père, lui dit le ministre, il faut vous rendre sur l'heure à Cologne. N'épargnez ni l'or, ni les chevaux pour y devancer l'arrivée du peintre Rubens qui vient de partir à l'instant pour cette ville. Vous y trouverez la reine-mère. Déterminez-la à partir pour Florence, où l'attendent la munificence et le pardon du roi. Elle a grande confiance en vous, et je n'ai point oublié que votre crédit lui a fait fonder la maison des Filles du Calvaire. Si la reine-mère était malade, donnez-lui les secours spirituels, et obtenez d'elle l'oubli de ses haines et de ses ressentiments contre moi. Allez.

Le capucin, dont le visage impassible n'avait pas perdu un seul instant sa froideur de marbre, s'inclina et sortit.

— A nous deux, maître Rubens! s'écria le cardinal, en battant des mains et en riant comme le ferait un escroc qui se met au jeu devant un frais débarqué de province. Pardieu! vous devriez vous contenter de peindre de beaux tableaux, sans vouloir trancher du diplomate. Ah! ah! vous apprendrez, si vous ne le savez déjà, qu'on ne bat pas les cartes avec le cardinal de Richelieu comme avec le roi Philippe IV d'Espagne, ou ce pauvre roi Charles Ier, d'Angleterre, que ses sujets révoltés mènent peut-être où j'ai mené Saint-Mars.

Louis XIII.

CHAPITRE QUATRIÈME.

En 1630, Brulart, qui avait pour second dans une négociation le père Joseph, répétait à son retour que le capucin n'avait rien de son ordre que l'habit, et même rien de chrétien que le nom; qu'il ne cherchait qu'à tromper tout le monde, et surtout à gagner de plus en plus la bienveillance du cardinal de Richelieu. Le père Joseph, ajoute-t-il, connaissait si bien les maximes et les vues de ce ministre qu'il n'avait pas besoin de lui demander des ordres pour agir.

ANONYME, *Véritable père Joseph, capucin*, 1 vol. in-12.

Pierre-Paul Rubens avait quitté Paris, l'âme brisée et dans un découragement profond. Ce cœur noble et généreux, habitué à traiter loyalement les questions les plus graves et à trancher leur solution par des voies franches et pures, s'était brisé contre la fourbe italienne et les ruses mesquines de Richelieu. L'étrange faiblesse de Louis XIII l'avait encore affligé davantage peut-être; il ne pouvait supporter l'idée de voir un roi chanceler sous le poids de sa couronne et rester faible et futile devant les redoutables devoirs que Dieu lui avait confiés. Pauvre France! se disait-il, pauvre France! gouvernée par des hommes qui ne comprennent pas que le pouvoir doit être la justice par excellence, et que cette sublime émanation de la Divinité perd toutes les traces de son origine céleste, du moment qu'elle sort des limites de la vertu. Pour Louis XIII le pouvoir est un fardeau dont il fait supporter le poids par un autre. Pour Richelieu, c'est une arme qui ne lui appartient pas et qu'il sait lui pouvoir échapper à chaque instant; aussi se hâte-t-il d'en faire jouer tous les funestes ressorts et d'abattre tout ce qui s'élève autour de lui. Quelle pitié doivent espérer la noblesse et la bourgeoisie d'hommes qui foulent aux pieds les sentiments les plus saints? qui, dans le but d'établir leur politique, rejettent l'amour maternel et le respect filial! Pour gouverner les hommes, faut-il donc dépouiller tout sentiment humain?... Pauvre reine! quel désespoir l'attend et quelles larmes ne versera-t-elle point lorsqu'elle saura que son fils n'a point craché au visage du ministre qui l'accusait devant lui, — elle, la reine-mère! — d'avoir assassiné son mari et fait empoisonner son fils! Il n'a point frémi, il n'a point éprouvé la plus légère émotion, il a écouté ces infâmes paroles comme une chose indifférente!... Merci, mon Dieu! d'avoir fait de moi, dans votre miséricorde, un peintre et non pas un roi! Merci de m'avoir donné une existence laborieuse, mais paisible! Merci de m'avoir laissé couler ma vie avec de nobles croyances et au milieu des joies douces et sanctifiées de la famille. Merci!... Du reste, j'accomplirai mon devoir jusqu'au bout. Le roi de France abandonne sa mère, je deviendrai l'appui de la mère du roi de France. Elle m'a tendu la main lorsque je n'étais qu'un jeune peintre encore peu connu, je la maintiendrai de mon bras, maintenant que tout lui manque et que chacun trahit sa vieillesse! Peut-être l'héritage de mes enfants en deviendra-t-il quelque peu moins considérable, mais qu'importe! ne vaut-il pas mieux leur laisser un nom sans tache? Nul n'aura le droit de leur dire : « Rubens a été un ingrat! » Dieu m'a envoyé la reine, je serais indigne de la miséricorde de Dieu si je ne remplissais pas loyalement la mission qu'il m'a donnée à remplir... Postillon, pressez vos chevaux, il faut que j'arrive promptement à Cologne.

Mais à chaque instant quelque nouvel incident venait arrêter la marche de la voiture; tantôt les relais ne se trouvaient point prêts, et il fallait attendre des chevaux pendant plusieurs heures; tantôt, quelque chose se cassait à la voiture.

Il n'en était pas de même de la chaise qui emmenait le père Joseph et qui précédait déjà de beaucoup le carrosse de Rubens. Des courriers préparaient les relais à l'avance; six chevaux, les meilleurs de chaque écurie, entraînaient la légère voiture aux armes du cardinal, et il était aisé de voir que les instructions laissées par le capucin contribuaient singulièrement aux malencontres de Rubens, si elles n'en étaient l'unique cause. Si bien que l'arrivée du père Joseph à Cologne précéda d'une demi-journée celle de Rubens.

Le premier soin de l'émissaire de Richelieu fut de se diriger tout droit vers la demeure de la reine-mère. Il fit arrêter sa voiture dans une rue détournée, à quelque distance de cette maison, et mit pied à terre. A peine eut-il fait quelques pas que la petite créature difforme à laquelle nous avons vu Marie de Médicis témoigner tant d'affection, Langely, vint au-devant du capucin. Le père Joseph l'interrogea par un signe de tête.

— Vos instructions ont été remplies, dit la chétive créature. Dès le troisième jour de leur arrivée à Cologne, je me suis emparé de tout l'argent que le fils de Rubens avait apporté.

— Ensuite? demanda Joseph.

— La pauvre dupe s'est mise à pleurer à chaudes larmes comme une femme. Conseil a été tenu après cela. On a dépêché en courrier à Anvers un des domestiques de la reine. Mais c'était Bellini, et Bellini a suivi le chemin de Paris. Bref, après deux semaines de misères et d'attente, le jeune François a pris la résolution de partir lui-même pour Anvers, afin de rapporter de l'argent.

— Et la reine!

— Restaient les femmes d'atour. Apparemment que la bierre de Flandre ne leur vaut rien, car elles sont tombées malades toutes les deux, reprit le hideux nain avec une diabolique expression de figure et en montrant une petite fiole d'argent cachée dans sa poitrine. Elles sont au lit, et la reine-mère a dû, pour leur fournir des médicaments, vendre ce qui lui restait de bijoux. J'ai été chargé de cette affaire qui a rapporté peu d'argent, comme vous le comprenez bien; aujourd'hui, toutes les ressources sont épuisées, et il ne reste à la reine qu'à partir pour Florence ou à mourir de faim.

— C'est bien!

— Son éminence doit donc être satisfaite de moi?

— Oui.

— Et la récompense qu'elle m'a promise?...

— Tu l'obtiendras. Tu deviendras le fou du roi.

Le nain se redressa.

— Maintenant, écoute-moi bien. Retourne près de la reine-mère; dis-lui que tu viens de me rencontrer; que tu m'as appris son séjour à Cologne, qu'au récit de son état de gêne j'ai répandu des larmes, et que je viens sur tes pas.

— Il suffit! répliqua le nain, charmé d'avoir une nouvelle méchanceté à exercer et un nouveau mensonge à faire.

Quelques minutes après le père Joseph entrait dans la chambre où se tenait la reine-mère.

Certes, le cœur de cette âme damnée de Richelieu était bien impitoyable et bien familiarisé avec l'aspect de la souffrance; mais il ne put se défendre d'une profonde émotion à la vue de Marie de Médicis couverte de misérables vêtements et agenouillée devant l'âtre de la cheminée pour tâcher d'allumer quelques morceaux de bois fumeux. Ses mains étaient souillées par la cendre, ses cheveux tombaient en désordre sur son front baigné de sueur, et il lui fallut de longs et douloureux efforts pour se relever et tomber dans un fauteuil placé derrière elle. Près de l'infortunée, gisaient sur des matelas les deux dames d'atour, la pâleur de la mort sur le visage, et jetant par intervalles des plaintes inarticulées.

La reine tendit la main au père Joseph.

— C'est Dieu qui vous envoie vers moi, mon père, dit-elle d'une voix étouffée, car j'allais douter de la miséricorde et de la justice de Dieu. Le désespoir et le blasphème étaient près de mon âme.

— Ce sont là des idées indignes d'une chrétienne et que Votre Majesté doit repousser avec force.

— Vous en parlez bien à votre aise, père Joseph; vous qui, libre sous votre froc et dégagé de tous les liens et de toutes les affections du monde, ne vivez que dans la pensée de Dieu. Mais moi, mon père, savez-vous que j'ai été reine de France et que je manque de pain depuis ce matin? Savez-vous que je suis la fille de François de Médicis, et que je n'ai pour me chauffer que ce bois pourri ramassé de mes mains dans la rue? Savez-vous enfin que je suis mère, que je vais mourir, et que pas un de mes enfants ne récitera une prière près de mon lit d'agonisante?

— Calmez ce désespoir, madame; vos jours ne sont point en danger...

— Croyez-vous que je ne désire pas la mort! Je ne forme qu'un vœu, je n'adresse qu'une prière au ciel: celle que sa miséricorde termine mes épreuves ici-bas.

— Ecoutez-moi, madame; ces épreuves peuvent avoir un terme qui ne soit pas la mort. Une existence brillante et royale vous attend...

— Oh! taisez-vous, taisez-vous, mon père! N'éveillez pas une espérance dans mon cœur, car sa perte me tuerait... Mon fils!... Louis!... Est-ce que Rubens est parvenu à toucher son cœur?... est-ce qu'il me pardonne? est-ce qu'il me rappelle près de lui?... Seigneur, Seigneur, si c'est là ce que le père Joseph vient m'annoncer, qu'il soit béni entre tous.

— Sans être précisément aussi heureuses, les nouvelles dont j'ai ouï parler doivent vous être agréables. Voici un paquet que le supérieur de notre maison a reçu du cardinal de Richelieu pour vous être transmis, et que j'allais, par son ordre, vous faire expédier à Bruxelles où je vous croyais; que Votre Majesté daigne le lire.

— Une lettre de Richelieu! s'écria la reine en laissant tomber le paquet présenté par le capucin; de Richelieu, et non pas de mon fils! Oh! cela doit être quelque chose de funeste. Voyons néanmoins, dit-elle, je m'attends à tout.

« Madame la reyne-mère,

« Le bon plaisir de mon maître, Sa Majesté le roy « Lovys, est de vous faire sçavoir par ces présentes qu'il « entend vous voir choisir désormais pour résidence la « ville de Florence. A cette condition, il consent à vous « payer une pension de cent mille livres, se chargeant en « outre de l'acquit de toutes vos debtes. Sur ce je prie Dieu « qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. »

« † ARMAND, cardinal de Richelieu. »

—Vous l'entendez, père Joseph, dit froidement la reine dont la pâleur augmentait d'instant en instant; on me trouve encore trop près de mon fils. Il faut encore au cardinal que je subisse plus que l'exil et la faim; il lui faut pour moi la honte et l'infamie. Oui, Marie de Médicis doit se mettre à genoux pour recevoir les aumônes d'Armand Duplessis, qui fut valet chez elle! Oui, la fille du grand-duc de Toscane doit retourner dans le royaume de son père pour y étaler sa misère et attester la puissance du cardinal! Ecoutez-moi bien, père Joseph, et reportez ceci fidèlement au cardinal : Il me reste pour toute ressource cette bague; c'est l'anneau que je reçus du roi Henri quatrième le jour de mon mariage avec lui; Langely va aller le vendre. Je vivrai bien encore durant une semaine avec ce bijou. Ensuite, comme une reine de France ne peut pas mendier, je m'enfermerai ici et je mourrai de faim.

— Renoncez à ces projets funestes, madame; cédez aux volontés du roi; partez pour l'Italie.

La reine se leva par un mouvement violent, mais elle retomba tout à coup comme frappée de la foudre.

— Je me meurs! murmura-t-elle; à genoux, mon père, écoutez ma confession et bénissez-moi; car je sens un froid mortel s'emparer de moi, car je sens que je meurs!

Le père Joseph recula devant une mission si sainte et dont il se sentait si peu digne.

— Je ne suis pas un prêtre, madame, mais un pauvre religieux; je vais vous chercher des secours spirituels.

Il revint bientôt accompagné d'un ecclésiastique et voulut ensuite s'éloigner, mais la reine le rappela.

— Restez, dit-elle, ma confession doit être publique.

Le prêtre prononça les formules sacramentelles.

La reine se recueillit.

— Mon père, murmura-t-elle d'une voix affaiblie et lente, on m'a accusée d'avoir attenté aux jours du roi mon mari, c'est une calomnie; on m'a accusée d'avoir voulu empoisonner mon fils, c'est une calomnie; j'en prends à témoin Dieu devant qui je vais paraître. J'ai été faible et entraînée par mes passions, mais jamais je n'ai rien commis qui fût indigne ni de mon nom, ni de la couronne que j'ai portée. Mes dernières pensées sont pour mon fils, au bonheur duquel j'aurais sacrifié avec joie ma vie et mon repos, pour mon fils que j'aime, pour mon fils que je bénis.

— Pardonnez-vous du fond du cœur à tous vos ennemis?

L'Italienne se souleva sur sa couche et ses yeux étincelèrent; mais elle fit un effort sur elle-même et répéta :

— A tous mes ennemis.

— Même au cardinal? demanda le père Joseph.

—Même au cardinal; que Dieu lui pardonne comme moi.

— Eh bien! envoyez-lui, en signe de réconciliation,

l'anneau dont vous me parliez tout à l'heure, et que je vois à votre doigt.

— Ah! c'est trop! dit-elle.

En ce moment on entendit le bruit de la voiture de Rubens qui s'arrêtait devant la porte. Le peintre entra précipitamment. A la vue de la reine mourante il s'agenouilla tout en pleurs.

— Oh! mon Dieu, s'écria-t-il, était-ce ainsi que je devais vous retrouver, madame? Mais cette affreuse misère va cesser; mon fils François, de retour d'Anvers, et qui franchissait le seuil de cette maison au moment où j'y arrivais moi-même, m'a tout appris. Tout cela est l'œuvre de Richelieu; vous étiez entourée de ses espions... Vos tortures, et jusqu'à votre misère, sont dues à ce misérable, indigne du titre sacré qu'il porte.

— Silence, mon noble ami, j'ai pardonné à cet homme. Prenez l'anneau que voici, gardez-le en mémoire de moi... Votre fils François aime une jeune fille sans fortune; j'ai promis d'intercéder pour lui... Promettez-moi, vous, d'être favorable à ses amours... Adieu, Rubens!... mon fils!... Louis!...

Elle balbutia encore plusieurs fois le nom de son fils; puis ses lèvres devinrent immobiles, ses yeux se fermèrent, et les spectateurs de cette terrible scène se retirèrent, le cœur serré et plein d'épouvante.

— Pauvre reine! dit le père Joseph.

— Pauvre mère! murmura Rubens.

Puis tous se séparèrent, et il ne resta, pour veiller près des restes de la reine, que les deux femmes malades.

Une heure après, comme Rubens revenait pour faire rendre les derniers devoirs à l'infortunée princesse, il trouva le père Joseph qui faisait enlever la dépouille mortelle de Marie de Médicis; on la transporta dans l'église cathédrale de Cologne (1), où elle fut exposée en grande pompe pendant une semaine entière dans une chapelle ardente. Chaque jour de cette exposition le nonce du pape vint célébrer un service funèbre pour le repos de l'âme de la reine; et tous les habitants de Cologne s'empressèrent d'admirer les magnificences dont on entoura les restes de celle qui était morte de désespoir et de faim dans un coin ignoré de leur ville. Mais c'était un spectacle que l'on allait voir, et rien de plus. A peine songeait-on à s'informer du nom de l'étrangère qui gisait là sous le drap d'or funèbre, à peine avait-on pour elle une prière indifférente et banale en jetant quelques gouttes d'eau bénite sur son cercueil.

Louis XIII pleura beaucoup, pendant deux jours, la mort de sa mère; mort qu'il apprit seulement huit jours après l'événement. Il ne trouva de consolations que dans les facéties de Langely qui, placé près du roi par le cardinal, ne tarda point à supplanter, dans la faveur royale, même la levrette favorite du monarque.

(1) Les habitants de Cologne citent le dôme de leur cathédrale comme un chef-d'œuvre d'architecture gothique; en effet, on ne peut s'empêcher d'admirer la grandeur et la hardiesse de ce dôme. « La « beauté de ce commencement d'édifice, dit Paquet-Syphorien dans « son *Voyage en Belgique*, et dont ce qu'on voit aujourd'hui ne devait « être que le chœur, ne peut inspirer que des regrets à tous ceux « qui le verront: car si le reste de ce beau temple avait été achevé « dans le meme goût que l'a été le chœur, il aurait été sans contredit « un des édifices les plus magnifiques et les plus merveilleux du « monde entier. Une quadruple rangée de piliers, que l'on avait com- « mencée dans une immense nef à laquelle ils formaient de chaque « côté une double galerie latérale, prouvera, plus que tout ce que je « pourrais dire, combien aurait été imposant un semblable édifice. « Mais il est devenu aujourd'hui plus que probable qu'il ne sera jamais « achevé, malgré la grue d'attente qu'on affecte de laisser sur une de « ses tours. Celles-ci et le chœur sont entièrement bâtis en pierres « volcaniques grises, en tout semblables à celles qu'on tire des sept « montagnes près de Bonn. »

Le Cardinal de Richelieu.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Bientôt ce sera fait de nous ici-bas; voyez comment vous pouvez faire autrement.

L'homme est aujourd'hui, et demain il disparaît; et quand il n'est plus sous tes yeux, il s'efface aussi bien que l'esprit.

Heureux qui a sans cesse devant les yeux l'heure de la mort et qui se dispose tous les jours à mourir!

Si jamais vous avez vu mourir un homme, songez que vous passerez ainsi par le même chemin.

GERSEN, *Imitation de Jésus-Christ.*

A quelques mois de là, un étranger, monté sur un magnifique cheval, entra dans la ville d'Anvers, et resta surpris de l'air de tristesse dont semblait voilée cette noble cité; car on était à l'époque des fêtes de la foire, et d'ordinaire les habitants d'Anvers ne laissaient pas chômer les réjouissances de cette solennité commerciale. Le carillon ne gazouillait pas du haut de l'hôtel-de-ville, les cloches de la cathédrale ne jetaient pas dans les airs leurs joyeuses volées, et l'on n'entendait nulle part le tambour des corporations et des compagnies d'archers; enfin les bourgeois se tenaient mélancoliquement sur leurs portes et demandaient avec inquiétude aux passants des nouvelles qui paraissaient leur importer beaucoup et que ces derniers leur donnaient avec non moins d'emphase. L'étranger, tout en cherchant à s'expliquer un pareil problème, se dirigea vers l'auberge la plus famée.

Lorsqu'il se fut choisi un logement et qu'il eut échangé ses habits de voyage contre un costume de ville, il descendit dans la cuisine de l'aubergiste, sorte de grande salle éblouissante de propreté, et sur les murs blancs de laquelle resplendissaient des myriades d'ustensiles de cuivre brillants comme de l'or. Le maître aubergiste, atteint de l'inquiétude générale, se promenait en long et en large dans son petit royaume, donnant un coup d'œil à droite, faisant une réprimande à gauche, mais sans cesser pour cela de courir à chaque instant sur le seuil de sa porte.

— Voilà de tristes fêtes de la foire! dit l'étranger au digne personnage; les affaires ne vont guère donc cette année, que l'on ne se réjouit point à Anvers durant une époque consacrée à la joie?

— Les affaires vont très bien, messire, grâce à Dieu et à Notre-Dame; mais il a été décidé spontanément par les magistrats et par tous les habitants de la ville que les fêtes ne se célébreraient point cette année et seraient remises jusqu'à ce que Dieu ait éloigné d'Anvers le malheur qui nous menace.

— Et quel malheur vous menace donc?

— Quoi! vous êtes à Anvers depuis deux heures et vous l'ignorez encore? Mais c'est le danger où nous sommes de perdre Rubens, Rubens en danger de mort depuis deux jours!

Cette nouvelle avait tellement attéré l'étranger qu'il lui fallut s'asseoir, pâle et se soutenant à peine.

— Toute la ville est dans la consternation, comme vous l'avez pu voir; les églises sont ouvertes jour et nuit, et l'on y récite chaque jour des prières publiques afin d'obtenir de la miséricorde divine qu'elle détourne le malheur qui nous menace.

Mais l'étranger n'écoutait déjà plus l'aubergiste; remis de la première surprise de la douleur, il s'était levé précipitamment et courait plutôt qu'il ne marchait vers la maison de Rubens.

Une foule immense entourait cette maison; mais cependant, malgré une affluence si considérable, aucun bruit ne se faisait entendre, excepté un murmure sourd qui ne pouvait arriver jusqu'au malade. Si quelque voiture se dirigeait de ce côté, aussitôt des hommes du peuple allaient au-devant du conducteur pour qu'il se détournât de son chemin et ne vînt pas, du bruit de ses roues, troubler le repos ou augmenter l'agitation du grand peintre. Un vieux domestique apparaissait de quart d'heure en quart d'heure sur le perron de l'escalier et apportait l'inquiétude ou l'espérance à cette multitude.

— Le seigneur Rubens semble moins accablé, disait-il.

Aussitôt l'heureuse nouvelle circulait à voix basse parmi la foule et se colportait de là parmi les différents quartiers de la ville.

— Le délire paraît de nouveau vouloir s'emparer du malade.

Ces mots suffisaient pour dissiper tous les sourires, pour faire retomber dans toutes les craintes. Enfin, à chaque instant, des pages et des valets en livrée venaient de la part de leurs maîtres chercher des nouvelles de Rubens, et l'on nommait parmi la foule les titres de leurs maîtres, gens de haut lignage ou de haut commerce.

L'étranger eut beaucoup de peine à percer la cohue et à parvenir jusqu'au vieux domestique qui poussa, en le voyant, une exclamation de surprise.

— Par saint François! c'est vous, maître Antoine Van Dick, vous parti depuis si longtemps! Vous revenez en de tristes circonstances: mon pauvre maître se meurt, et malgré les vœux que l'on forme de toutes parts pour lui, j'ai bien peur que Dieu ne le laisse pas sur la terre.

— Ne peux-tu m'introduire près de ton maître, mon vieil ami?

— Hélas! vous allez voir un spectacle bien douloureux, car la maladie a fait des progrès funestes et rapides. Affligé depuis quelque temps d'un tremblement et de la goutte, le seigneur Rubens ne cessait pourtant point de travailler; seulement il ne faisait plus que des tableaux de chevalet et avait renoncé aux grandes compositions. Mais rien n'était changé à ses habitudes; il se levait de grand matin comme d'ordinaire et passait une grande partie du jour dans son atelier. Il y a trois jours, nous fûmes surpris de ne point l'entendre sonner comme d'ordinaire pour que son valet de chambre vînt l'habiller... Après une heure d'inquiétude et d'attente, je pris enfin sur moi d'entrer. O mon cher monsieur Antoine Van Dick! quel spectacle!... Mon maître, mon cher maître était là, gisant sans connaissance! J'appelai du secours,

François alla chercher le médecin, et une saignée rendit la connaissance à messire Rubens. Mais depuis ce temps-là, le mal ne fait qu'empirer : c'est un assoupissement continuel dont rien ne peut tirer le malade et qu'agitent seulement parfois un délire durant lequel il épète les mots de « peinture et de gloire. » Madame Hélène est dans la désolation, et tous ses enfants ne quittent pas un instant le chevet du lit de leur père. Hélas! son fils aîné, messire François, marié depuis quinze jours, a là de tristes noces!

Van Dick pénétra dans la chambre de Rubens et s'agenouilla pieusement à l'entrée de ce sanctuaire où l'homme de génie et de bien devait bientôt rendre son âme au Créateur qui s'était plu à la faire si pure, si noble et si grande. Hélène Froment, dont l'âge, pour ainsi dire, n'avait point altéré la beauté, se tenait assise près de Rubens, tandis que ses trois filles et sa jeune bru, debout derrière son fauteuil, pleuraient silencieusement. Au pied du lit, les deux enfants du premier mariage et François, à qui le gouverneur des Pays-Bas avait donné pour présent de noces le titre de membre du conseil souverain du Brabant, considéraient tristement et en silence les traits pâles et altérés de leur père. Au léger bruit que fit Van Dick en entrant dans la chambre, le malade souleva doucement la tête et porta autour de lui les regards d'un homme qui sort d'un long sommeil; puis, apercevant son ancien élève, il lui tendit une main que celui-ci porta respectueusement à ses lèvres.

— Je remercie Dieu de ce qu'il t'a ramené vers moi à cette heure solennelle, dit Rubens d'une voix faible; tu es aimé de moi comme un fils... Quand un père va mourir, il lui faut tous ses enfants autour de lui.

Les sanglots de Van Dick et de sa famille l'interrompirent.

— C'est une séparation douloureuse, reprit-il; mais nous devons nous résigner au décret de la Providence. N'a-t-elle pas été pour moi plus miséricordieuse que pour un autre? Elle m'a donné l'amour du travail; elle a daigné couronner de succès mes efforts, et je lui ai dû, mes enfants, un bien plus précieux encore, la tendresse de votre mère, votre respectueuse affection pour moi, et la bonne et noble conduite dont vous avez récompensé mes soins pour vous. J'ai été un honnête homme et un homme heureux toute ma vie; que Dieu reçoive mes bénédictions et qu'il m'appelle à lui! Je paraîtrai devant son tribunal avec crainte, mais sans terreur, et je suis plein d'espérance en sa bonté infinie. Allez donc, mon cher François, prier mon directeur, le digne curé de Notre-Dame, de venir recevoir ma confession et me donner les secours de la religion. Il faut profiter, pour accomplir ces devoirs, du peu d'instants de force et de raison que m'accorde à cette heure la maladie. Allez.

Il reposa doucement la tête sur l'oreiller et mit sa main dans les mains de sa femme.

Bientôt on entendit tinter une clochette, et l'on aperçut, à travers les fenêtres, la lueur des cierges que portaient, suivant l'usage du pays, les fidèles accompagnant le prêtre chargé du saint ciboire et des huiles de l'extrême-onction. Plus de quatre mille personnes avaient voulu spontanément s'associer à cet acte pieux, et la rue se trouva remplie par cette foule catholique qui s'agenouilla sur le pavé tandis que les membres du clergé pénétraient dans la maison.

Rubens resta seul quelques instants avec son confesseur; il lui conta sommairement sa vie entière, où de nombreux bienfaits rachetaient les erreurs qui sont inévitables, même aux natures les plus généreuses et les plus pures. Le prêtre lui donna l'absolution en répandant des larmes; ensuite le clergé, ainsi que la famille du peintre et Van Dick, rentrèrent dans l'appartement.

Alors commencèrent les cérémonies de l'extrême-onction, cérémonies imposantes par leur simplicité et pour lesquelles le rituel catholique semble avoir réservé ses prières les plus touchantes. Rubens répondit lui-même à toutes les oraisons qu'il semblait réciter à voix basse. Puis tout à coup il se redressa sur son lit, entoura d'un de ses bras le bras d'Hélène, tendit l'autre à son fils aîné et retomba.

— Partez, âme chrétienne! s'écria le prêtre.

Puis il s'avança vers une fenêtre et dit à la foule agenouillée :

— Priez, mes frères; l'âme du juste est devant Dieu!

Des cris de douleur saluèrent ces paroles; on aurait dit que toute la population d'Anvers perdait un père.

Le bruit de la fatale nouvelle se répandit dans la ville et n'y excita point un désespoir moins grand; les églises s'emplissaient de monde qui venait réciter des oraisons pour le repos de l'âme de celui à qui la ville d'Anvers devait tant de gloire, de splendeur, de richesse, et les magistrats décidèrent à l'unanimité qu'un monument serait élevé à Rubens, aux frais communaux, dans une chapelle de l'église paroissiale de Saint-Jacques, derrière le chœur.

« Enfin, raconte Decamps, le jour des funérailles, on « porta devant son cercueil un carreau de velours noir « sur lequel était une couronne dorée. La principale « noblesse, le clergé, les artistes, les amateurs, toute la « bourgeoisie et le populaire s'empressèrent à lui rendre « les derniers devoirs. Enfin le chevalier Bullart composa « pour lui cette épitaphe :

Ipsa suos Iris, dedit ipsa Aurora colores,
Nox umbras, Titan lumina clara tibi.
Das, tu Rubenius, vitam mentemque figuris,
Et per te vivit lumen et umbra, color.
Quid tē, Rubeni, nigro mors funere volvit,
Vivit, victa tuo picta colore rubet.

On remarque encore aujourd'hui, au-dessus de l'autel de la chapelle funèbre de Rubens, un tableau où il s'est peint avec ses deux femmes et son père.

Devant l'autel se trouve le tombeau de l'artiste célèbre formé par une grande pierre en marbre, sur laquelle on lit cette inscription, substituée sans doute à celle dont parle Decamps :

Petrus-Paulus Rubenius eques
Joannis, hujus urbis senatoris,
Filius, Steini toparcha :
Qui inter cæteras, quibus ad miraculum
Excelluit, doctrinæ historiæ priscæ,
Omniumque bonarum artium et elegantiarum dotes,
Non sui tantum sæculi,
Sed et omnis ævi
Apelles dici meruit;
Atque ad regum principumque virorum amicitias
Gradum sibi fecit;
A Philippo IV, Hispaniarum Indiarumque rege,
Inter sanctioris concilii scribas adscitus,
Et ad Carolum Magnæ Britanniæ regem,
Anno MDCXXIX delegatus,
Pacis inter eosdem principes mox initæ
Fundamenta feliciter posuit :
Obiit anno salutis MDCXXX may, ætatis LXIV.

Hoc monumentum a clarissimo Gerartio
Olim Petro-Paulo Rubenio consecratum
A posteris huc usque neglectum,
Rubeniana stirpe masculina jam inde extincta,
Hoc anno MDCLV poni curavit
R. D. Joannes-Baptista Jacobus de Parys,
Hujus insignis ecclesiæ canonicus,
Ex matre et avia Rubenia nepos.

Le jour même où se célébraient les funérailles de Rubens au milieu de la douleur d'une ville entière, arrivait à Paris, dans l'église de Saint-Denis, un cercueil de plomb qu'un sacristain, aidé de trois ouvriers, descendit insoucieusement dans les caveaux de la chapelle royale. Après s'être acquitté de sa besogne, il chercha dans sa poche un morceau de papier qu'on lui avait remis et sur lequel se trouvait écrit le nom qu'il fallait tracer sur ce cercueil.

Ce nom était *Marie de Médicis*.

— Quelle était cette femme? demanda un ouvrier.

— Ma foi ! reprit le sacristain, c'est une dame de haut rang, puisqu'on l'enterre à Saint-Denis; mais j'ignore son rang véritable. Tout ce que je sais, c'est que le cercueil arrive de Cologne... Attendez donc, il y a encore une ligne à mettre au-dessous de son nom... Ce morceau de papier est écrit au crayon et si fin que je n'avais point remarqué le reste de l'inscription. Voyons : *Marie de Médicis, reine de France.*

— C'est donc la mère du roi Louis XIII?

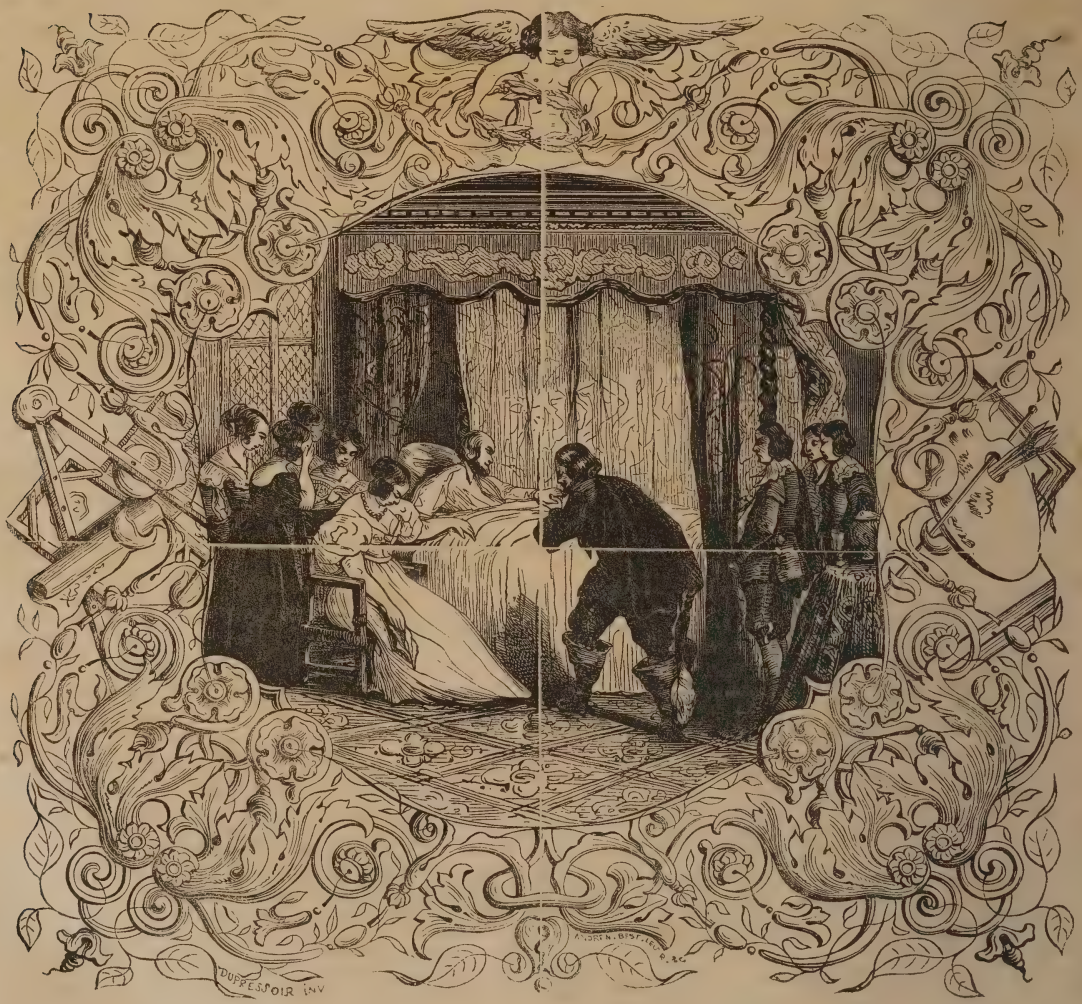
— Oui, sans doute.

— Par saint Waast, mon patron! je la croyais morte depuis vingt ans, dit l'homme du peuple.

Là-dessus il ramassa ses cordes et sa pioche, puis il sortit du caveau sans songer davantage à celle dont il venait de parler.

Aujourd'hui, à Anvers, le plus pauvre enfant du peuple sait encore le nom de Rubens, et vous montre avec respect la chapelle où repose la dépouille mortelle du grand peintre.

S. HENRY BERTHOUD.



La Mort de Rrbens.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

TOBY.

En 1825, la mauvaise santé de ma femme avait déterminé son médecin à l'envoyer passer l'hiver à Nice. La douce température de cette ville et l'air léger qu'on y respire convenaient merveilleusement, selon lui, à la faible poitrine d'une si chère malade.

Nous partîmes donc pour Nice, où nous arrivâmes vers le mois d'octobre. Le premier soin d'un Anglais, en s'installant quelque part, est, avant tout, de se procurer le comfort nécessaire à une vie commode et réglée. Je louai, en conséquence, un hôtel qui, sans réunir tous les avantages de ma maison de Londres, ne laissait pourtant pas que de loger convenablement ma femme, ma fille, moi et nos gens. Les fenêtres de cet hôtel prenaient vue sur de magnifiques jardins et touchaient à une petite habitation de laquelle dépendait une partie des jardins que l'on découvrait de chez moi, et que séparait du mien seulement un mur haut de six pieds tout au plus.

Ma petite fille Alice avait sept ans et il aurait été difficile de trouver une plus jolie créature. Blonde, svelte, gracieuse dans ses moindres mouvements, et d'une humeur vive sans pétulance, une fois le plus rude de l'hiver passé, elle employait, à cultiver des fleurs dans le jardin, le temps que ne réclamaient pas ses études fort peu compliquées d'ailleurs. Car j'ai pour principe qu'il faut laisser aux enfants le plus de bonheur possible; il est inutile d'affliger ces jeunes imaginations, en les surchargeant d'un travail lourd et pédantesque, c'est bien assez de s'y voir forcé plus tard. Vous comprenez, du reste, que la culture des fleurs n'absorbait pas tous les loisirs d'Alice, et qu'elle ne manquait pas à poursuivre les papillons qui venaient effrontément voltiger autour d'elle. Je ne pouvais me lasser de la voir avec sa petite robe rose, les bras nus et le cou nu, tantôt épanchant avec prestesse son petit arrosoir de fer-blanc, tantôt s'avançant avec précaution la main étendue et le cœur palpitant, pour saisir un des insectes dorés qui s'envolaient tout à coup et venaient tournoyer étourdiment autour d'elle, comme pour la narguer et la faire dépiter. Un pareil spectacle offrait tant de charmes à ma femme malade et à moi qu'il formait pour ainsi dire notre seule récréation.

Un jour que, suivant notre habitude, nous étions à regarder les ébats d'Alice, nous la vîmes témoigner quelque terreur en regardant du côté du mur de notre voisin. L'enfant, qui d'abord s'était enfui à reculons, s'arrêta tout à coup et se prit a considérer avec attention quelque chose que nous ne pouvions voir de notre fenêtre. Ensuite elle fit quelques pas en avant vers cet objet, mais toujours avec réserve; à la fin, elle s'approcha tout-à-fait du mur, et je me penchai hors de la fenêtre pour m'assurer qu'aucun péril ne la menaçait. Jugez de ma surprise, lorsque je vis, assis sur le mur, un gros singe qui pouvait avoir quatre pieds de haut, et qui s'arrachait gravement des petites branches d'arbres, des fleurs de capucine et différentes sortes de fruits pour les jeter un à un à l'enfant qui les recevait dans son tablier. Le premier mouvement de ma femme, à cette vue, fut l'effroi, et j'avoue que moi-même je ne me sentis pas sans inquiétude. Mais que faire? effaroucher l'animal qui pouvait se jeter sur Alice et la blesser? Toute réflexion faite, il valait mieux attendre. Je pris donc à tout événement un pistolet et j'attendis.

Lorsque le tablier de l'enfant fut plein de fruits et de fleurs, l'animal gratta sa grosse tête, et se mit à regarder autour de lui, comme pour trouver une nouvelle espèce de jeu. Après quelques instants d'hésitation, il descendit de son mur et disparut, au grand regret de la petite fille. Mais elle le vit revenir bientôt. Cette fois, il était muni d'une longue branche de saule pleureur, au bout de laquelle pendait une petite orange adroitement nouée. Se plaçant alors dans l'attitude d'un pêcheur, il présenta cette ligne de sa fabrique à l'enfant qui cherchait à saisir l'orange, et se voyait toujours déçue par l'adresse avec laquelle il enlevait l'orange au moment où la petite espiègle croyait la tenir. Ce jeu dura près d'un quart d'heure; l'enfant tantôt riait, et tantôt montrait un dépit dont semblait beaucoup s'amuser le singe, qui laissait voir parfois les dents blanches de sa large bouche, comme s'il en eût ri lui-même.

Alice, impatientée, fit semblant de renoncer à l'orange et tourna le dos à l'animal et à son appât. Puis, comme si elle eût été fâchée, elle ramassa son arrosoir, versa de l'eau sur quelques fleurs, et ne parut plus prendre garde à son étrange camarade qui restait là triste et penaud sur son mur. Il tenta mille agaceries pour faire tourner la tête à l'enfant et reprendre les jeux interrompus; Alice tint bon et reçut froidement les fleurs et les petits morceaux de bois que lui jetait doucement le singe. Alors celui-ci n'hésita plus; il descendit du mur, le long du treillage, vint se placer devant Alice et lui offrit l'orange cause de leur querelle. Alice se sentit d'abord mal à l'aise en présence de ce singulier compagnon; celui-ci parut comprendre les défiances de la petite, et se coucha doucement à ses pieds, faisant le beau, câlinant et cherchant à la rassurer. Alice laissa tomber l'orange qu'elle avait prise des mains du singe; ce fut le signal d'une nouvelle partie entre eux plus intime et plus animée, car l'animal chassa d'un coup de sa main le fruit qui se mit à rouler et à bondir comme une balle. Vite, Alice renvoya le fruit, et il s'ensuivit des ébats, des éclats de rire et souvent une lutte corps à corps, dans laquelle le singe faisait abnégation complète de sa force physique et se laissait peloter par la frêle enfant.

Au milieu de leurs jeux, un coup de sifflet retentit dans le jardin voisin. L'animal, comme un écolier qui entend

tinter la cloche de l'étude au moment le plus animé de la récréation, s'arrêta tout court, regagna le treillis et disparut rapidement derrière le mur.

Le lendemain matin, à l'heure où la petite fille descendait d'ordinaire au jardin, je vis le singe assis sur le mur et cherchant Alice de ses grands yeux vifs et pleins d'expression. Je fis signe à Alice de rester près de moi, dans l'appartement. Le pauvre animal s'inquiéta, descendit dans le jardin, marcha, fureta, regarda aux fenêtres et s'apprêtait à s'en aller tristement, lorsque je permis à la petite fille de se montrer et d'appeler l'animal. Au bruit de la fenêtre que j'ouvrais et de la voix qui l'appelait, l'homme des bois tressaillit, battit des mains, se roula sur la terre et témoigna sa joie de la manière la plus expressive Tantôt, il multipliait ses culbutes, tantôt il appelait du geste, comme l'aurait fait un enfant. Je permis à Alice de descendre au jardin. Alors la joie du singe ne connut plus de bornes. Il pressa dans ses bras la petite fille, il la prit par la main et l'entraîna dans une grande allée plus commode à leurs ébats et à leurs courses.

Là, il trouva un cerceau entouré de ses sonnettes de fer-blanc. La vue de cet objet le surprit d'abord. Il le ramassa, il le fit tinter; il se le passa autour du corps et le rejeta loin de lui, pour le reprendre encore et l'interroger de nouveau. Alice saisit le jouet, le plaça debout, le fit tourner et se mit à sa poursuite. Le singe témoigna le plus grand plaisir à la vue du cerceau courant avec le bruit agaçant de ses sonnettes. Quand il le vit s'arrêter et tomber, il voulut s'en servir à son tour, et tenta d'abord quelques essais infructueux. Alice alors voyant qu'il n'y pouvait réussir, lui donna une leçon; le singe suivit attentivement la démonstration de sa compagne et se laissa placer les mains comme il le fallait. Alors il frappa le cerceau qui partit, et toute l'après-midi se passa dans ce nouvel amusement.

Les relations amicales du singe et d'Alice n'en demeurèrent point là. Chaque jour, à la même heure, je le voyais arriver dans mon jardin et venir rejoindre sa jolie compagne. Souvent il lui apportait quelques petits présents et il mettait à les faire une malice et une grâce extrême. C'est ainsi qu'un jour du printemps je le vis arriver avec quelque chose dans les mains; je ne pus reconnaître ce qu'il tenait ainsi, car il l'avait enveloppé dans de larges feuilles de figuier. Sitôt qu'Alice l'aperçut elle courut à lui et voulut s'emparer de l'objet qu'il lui apportait; mais Toby (ma fille lui avait donné ce nom) serra contre sa poitrine ce qu'elle lui demandait, et sembla s'amuser quelques minutes de la colère de la petite fille qui battait la terre du pied et menaçait le bon animal. A la fin, celui-ci tendit ses deux mains à l'enfant, mais en ne lui laissant toutefois enlever les feuilles qu'une à une...C'était un nid d'oiseau qu'il avait été détacher d'un arbre très élevé. Or, il faut vous dire que, la veille, le serin favori d'Alice s'était envolé, au grand chagrin de sa maîtresse. Toby avait voulu la consoler et remplacer le fugitif.

Nourrir les petits oisillons fut, vous le comprenez, une affaire de haute importance et qui préoccupa vivement Alice. Toby se prêta complaisamment aux soins que nécessitait une occupation si importante; il tint le vase de porcelaine où l'enfant mit tremper du pain dans un peu de lait, et quand elle jugea à propos de joindre à cet aliment de petits insectes et des mouches, Toby se mit, avec son sang-froid imperturbable, à saisir toutes les mouches qui s'offraient à ses regards. Il en fit un tel carnage qu'Alice dut lui défendre de continuer et l'appela méchant, reproche que le singe reçut en se grattant la jambe, et sans s'inquiéter autrement de la tape qu'elle lui décocha sur les doigts et dont fut accompagnée cette épithète; car Toby était habitué aux coups d'Alice, qui, de même que tous les enfants, abusait de l'influence qu'elle exerçait sur la pauvre bête. Il fallait qu'il obéît sans hésitation et sans erreur; car s'il se trompait, s'il ne comprenait point, elle le battait, elle le boudait, elle le laissait seul à se morfondre dans le jardin. Quelque tort qu'elle eût, c'était toujours Toby qui faisait les avances de réconciliation. Au moyen d'une corde que j'avais attachée au toit et qui descendait jusque dans le jardin, il arrivait jusqu'à la fenêtre de notre appartement. Là, il frappait contre les vitres jusqu'à ce que la fenêtre s'ouvrît. Alors il faisait à l'enfant mille grimaces et mille cajoleries. Il lui présentait un fruit, il lui jetait une fleur; bref, il montrait tant de patience et d'affection que la boudeuse finissait par revenir et par embrasser Toby.

Toby dans les premiers temps montrait une répugnance extrême à pénétrer dans la maison, mais il s'y résolut peu à peu et finit par devenir notre commensal habituel. Il s'asseyait à table près d'Alice, la servait durant le repas, changeait son assiette, enlevait chaque fois sa fourchette et son couteau, lui versait à boire et se tenait le reste du temps assis sur sa chaise une serviette au cou, et portant des regards de convoitise sur les mets qui pouvaient lui convenir. Venais-je à y toucher; aussitôt on le voyait frémir sur sa chaise, agiter son assiette avec inquiétude, et suivre de l'œil la portion que le domestique portait à quelque convive. Feignais-je d'oublier de le servir, il détournait tristement la tête et laissait échapper quelque gros soupir... Mais disais-je à mon valet de chambre : « Pour Toby, » alors la joie éclatait sur toute sa physionomie, il faisait sonner sa cuiller et sa fourchette, tendait les mains vers l'assiette désirée, et se tenait quelques instants dans une contemplation gastronomique, devant le mets dont il humait avec délices les parfums. Puis il se mettait à manger et le faisait avec dextérité; se servant de sa fourchette et de sa cuiller comme un véritable Anglais. Il ne touchait au couteau qu'avec une répugnance bien marquée, et une cicatrice que je remarquai à l'un de ses doigts m'expliqua du reste cette répugnance. Toby s'était sans doute coupé et redoutait le retour d'un pareil accident.

Il connaissait parfaitement les couleurs et il suffisait de lui dire : Toby, va chercher quelque chose de bleu, de rouge, de vert ou de jaune, pour qu'il obéît aussitôt et sans jamais se tromper. Il distinguait même les nuances les plus voisines et ne confondait point, par exemple, le vert foncé du bleu foncé, l'orange du jaune et du rouge, le gris du bleu et du blanc. Fallait-il ouvrir une porte? il le faisait avec la dextérité d'un serrurier; était-il trop petit pour atteindre un objet? il allait chercher une chaise ou une échelle. S'il avait besoin de quelqu'un, il le prenait par le bras, l'amenait vers l'objet qu'il voulait de lui, et le lui désignait d'une manière intelligible, pleine de clarté et souvent fort ingénieuse. Alice l'employait à mille commissions : tantôt elle l'envoyait chercher des aiguilles, du fil, un dé, toutes choses qu'il suffisait de lui nommer. Toby venait alors près du détenteur de ces objets, lui montrait du doigt ce qu'il voulait, examinait attentivement s'ils réunissaient bien les qualités exigées par sa jeune amie, et refusait ce qui ne pouvait la satisfaire. Je l'ai vu une fois briser avec colère de mauvaises aiguilles sans tête que ma femme lui avait données par malice; il ne prenait pas le change entre le fil, le coton

et la soie et distinguait chacune de ces substances. Pour complaire à ma fille, il était même parvenu à enfiler très vite des aiguilles; son grand bonheur, lorsque le temps ne permettait pas les jeux au jardin, était de s'asseoir aux pieds d'Alice et de lui rendre les petits services dont je parle. Ses ciseaux tombaient-ils, Toby les ramassait aussitôt; fallait-il tenir un morceau d'étoffe pour le tailler, il présentait aussitôt ses mains armées d'ongles comme les nôtres et que recouvraient peu de poils. C'était quelque chose de singulier que de voir ce singe s'associant ainsi aux travaux d'une couturière de sept ans et soumis comme l'apprentie la plus docile.

Toby avait, comme je l'ai dit, trois pieds et demi à quatre pieds de hauteur; son front était très élevé et bombé dans la ligne médiane, de manière à simuler assez bien le front de certains hommes. Ce front était tout-à-fait dépourvu de longs poils, ainsi que le reste de la face, sauf les côtés des joues où l'on voyait en quelque sorte des favoris.

Le nez ne faisait point saillie, ses yeux offraient une expression d'intelligence et de douceur remarquable; de longs cils garnissaient les paupières; le museau ne paraissait nullement proéminent; mais les lèvres étaient très mobiles et pouvaient s'allonger de deux pouces environ; ses oreilles bordées auraient ressemblé à celles de l'homme si elles avaient été pourvues du lobule qui caractérise ces dernières.

La face offrait une couleur ardoisée dont l'intensité allait se dégradant du centre à la circonférence; tout le corps, à l'exception de la face et des parties antérieures et latérales, était couvert de poils, et ceux de la tête, se portant d'arrière en avant sur le front, faisaient exactement l'effet d'une perruque.

Quant aux dents, elles ressemblaient à celles de l'homme, sauf un plus grand allongement des canines qui, dépassant le niveau des autres dents, exigeaient un intervalle dans lequel elles étaient reçues. Enfin, il marchait presque toujours debout, et s'il se servait pour cet usage de ses bras de devant, il fermait le poing comme l'aurait fait un homme en pareil cas.

L'affection de Toby pour Alice n'était pas exempte de jalousie, et cette jalousie produisit un jour dans ma maison des scènes fort piquantes. Une dame de nos amies avait envoyé à ma fille un magnifique chat angora que celle-ci reçut avec beaucoup de joie et qui fut installé aussitôt sur un carreau aux pieds de sa jeune maîtresse. Lorsque Toby entra et vit l'étranger, il manifesta d'abord pour lui des symptômes d'aversion non équivoques, traîna une chaise vers la fenêtre et prit l'enfant par la main afin de l'éloigner du chat; Alice, au lieu de se rendre aux désirs de Toby, s'obstina à rester près du nouveau venu, qu'elle prit sur ses genoux et se mit à caresser. Toby chagrin pencha sa grosse face vers le chat, et le considéra si longtemps et d'une façon si peu bienveillante que Gris-Gris s'en émut, se leva tout à coup, fit le gros dos, et commença un murmure qui semblait un signal de guerre. Toby recula précipitamment, puis il revint à la charge et allongea la main; mais un cri de douleur lui échappa, car le chat lui décocha un coup de griffe si violent que le sang coulait sur la main du singe. Il fallait voir le pauvre animal pleurer comme un enfant, regarder avec terreur sa légère, mais douloureuse blessure, et recevoir avec un mélange de résignation et d'empressement les soins que lui donna bien vite Alice, presque aussi effrayée que lui.

Cependant le chat s'était réfugié sous une chaise où il continuait à souffler, à menacer et à faire le gros dos; Toby ne cessait de le regarder avec colère, tout en se tenant néanmoins à distance respectueuse. Sa visite fut courte ce jour-là, et il ne l'employa point, selon son habitude, à jouer ou à caresser ma fille; il sortit comme une personne dont on a blessé les affections et qui cherche à cacher son chagrin. Alice eut beau le rappeler, il s'en alla un quart d'heure après son combat avec le chat.

La journée du lendemain se passa tout entière sans que Toby vînt voir Alice. Vous comprenez le chagrin et l'inquiétude de l'enfant; elle resta dans le jardin jusqu'au soir, appelant Toby et versant parfois des larmes de dépit et d'ennui. Toby ne parut pas; il fallut donc que la petite fille se couchât sans avoir vu le singe chéri, qui, depuis deux mois environ, n'avait point cessé de partager ses jeux. Cependant le chat, en véritable vainqueur, prit possession du jardin et se mit à grimper sur les arbres, à courir le long des murs et à interroger de la patte le cerceau à sonnettes qui était devenu le jouet spécial de Toby et que ce dernier accrochait chaque soir à un clou, sous le vestibule, afin de le préserver de l'humidité de la nuit. Non-seulement on ne put le soir faire rentrer le chat, mais encore, le matin, en me levant, je le vis parcourir le domaine qu'il semblait s'être donné. Vers neuf heures du matin j'entendis des miaulements effroyables; j'accourus... Toby venait de jeter sur le chat un large morceau de grosse étoffe de laine, avait enfermé l'animal sous ce maillot improvisé, et lui frappait la tête contre la muraille sans s'inquiéter de sa fureur et de ses cris. Jamais je n'aurais soupçonné la face grimacière du singe susceptible d'exprimer une colère terrible et féroce comme celle qu'on lisait alors sur ses traits contractés. A la fin, les miaulements du chat cessèrent; Toby n'eut plus qu'un cadavre dans les mains. Alors il s'arrêta, posa à terre la dépouille inanimée de son ennemi, la flaira, la retourna, l'examina longuement; puis il s'élança sur le mur et ne reparut encore de la journée.

De pareils actes de vengeance ne laissèrent pas que de m'inspirer de la crainte, et redoutant que Toby ne se portât un jour ou l'autre à quelque violence envers Alice, je résolus de couper court à tout rapport entre elle et lui. Donc, le lendemain, quand je vis Toby escalader le mur, je descendis dans le jardin et fis signe au visiteur de ne pas aller plus loin et de s'en retourner d'où il venait; Toby s'arrêta et se mit à me regarder avec une expression de douleur qui me toucha. Puis, il regarda la fenêtre de la chambre d'Alice et passa toute la journée sur le mur mitoyen, sans essayer de descendre chez moi, mais aussi sans vouloir s'éloigner.

Cependant Alice intercéda pour Toby, et, après en avoir conféré avec ma femme, nous ne crûmes point probable qu'un animal ordinairement si doux et si repentant d'un accès de fureur pût faire mal à un enfant qu'il aimait; la petite fille reçut donc de nouveau la permission de descendre au jardin. Elle le fit sans avoir l'air de prendre garde au singe et comme pour arroser quelques fleurs. Toby, à sa vue, témoigna la plus vive émotion. L'enfant ne leva même pas la tête; alors le singe cueillit un fruit et le jeta aux pieds d'Alice qui persista dans sa bouderie. Toby n'y tint plus, descendit le long du treillage et vint au-devant de la petite, qui feignit à sa vue la plus vive terreur, jeta même quelques cris et se réfugia vers la maison. Toby s'arrêta tout court, et des larmes coulèrent sur sa face bleuâtre; il les essuya du revers de la main comme l'aurait fait un enfant; puis, avec la lenteur gracieuse spéciale à cette famille de singe et qui contraste avec la brusquerie dévergondée des autres animaux du même

genre, il s'éloigna sans chercher davantage à fléchir la colère de sa jeune amie.

Cette retraite m'inquiétait et déconcertait mes idées; mais le lendemain matin tout s'expliqua; dès huit heures Toby parut dans le jardin, frappant à toutes les fenêtres avec un empressement et une joie qui ne lui étaient pas ordinaires; car, je l'ai déjà dit, c'était un animal caressant, mais d'humeur mélancolique et d'habitudes graves et lentes. Comme on ne lui ouvrait pas assez vite à son gré, il escalada une fenêtre mal fermée qu'il ouvrit en la poussant et accourut dans la chambre à coucher d'Alice encore au lit. Il déposa près d'elle un joli petit chat qu'il était allé voler je ne sais où, et resta là, immobile, à attendre son pardon et une caresse. On pense bien que le pardon ne se fit pas attendre, que Toby embrassé, caressé, festoyé, reprit sa place à table, près de sa favorite.

Il faudrait un volume pour raconter tous les incidents dignes d'attention qui signalèrent l'amitié du singe et de ma fille. Chaque jour amenait une nouvelle preuve de l'intelligence presque humaine du singulier animal. Patient, doux, câlin, gourmand sans gloutonnerie, recherchant avec avidité l'attention des hommes, paraissant flatté qu'on s'occupât de lui, lorsqu'on cherchait à lui enseigner quelque chose, il mettait à la comprendre une attention et une bonne volonté remarquables. Je l'ai vu passer des heures entières à étudier une sorte de cordonnet qu'Alice avait voulu lui apprendre à tisser et qu'il n'avait pu faire d'abord. Il finit néanmoins par en venir à bout et par fabriquer le cordonnet qui se composait d'une sorte de nœud assez compliquée.

Toby et Alice se connaissaient depuis quatre mois, lorsque l'amitié du singe et son dévouement pour la petite fille furent mis à une nouvelle épreuve. Ma pauvre enfant devint triste, languissante pendant quelques jours, et ne tarda pas à tomber dans un abattement profond. Rien ne pouvait la tirer de cette stupeur, rien ne pouvait l'intéresser: ni les caresses de sa mère, ni les miennes, ni les gambades de Toby ne parvenaient à lui arracher un sourire. Toby partageait notre consternation; il ne quittait pas Alice d'un moment, et s'il retournait chez son maître, comme d'habitude, à de certaines heures régulières, c'était pour revenir bientôt.

Je fis appeler un médecin; il déclara que ma fille était menacée d'une maladie grave, et que cette maladie était la rougeole. En effet, la prédiction ne se réalisa que trop; il fallut que, le jour même, l'enfant se mît au lit; les symptômes de la rougeole se déclarèrent avec une violence qui ne rendit nos inquiétudes que trop légitimes. Lorsque Toby vit Alice couchée, le visage brûlant, les yeux enflammés, et tellement accablée qu'elle ne reconnaissait point ceux qui l'entouraient, il éprouva dans tous ses membres une agitation convulsive; puis, s'emparant d'une chaise, il la porta au chevet de l'enfant, monta sur cette chaise, appuya sa main et sa tête sur le rebord du lit, et resta là jusqu'à cinq heures, moment où quelque devoir à remplir semblait toujours le rappeler chez son maître; moment qu'il reconnaissait très bien à la sonnerie de la pendule. Vers sept heures, il revint, reprit la place qu'il s'était naguère choisie, et rien ne put la lui faire quitter aux approches de la nuit. Il resta là jusqu'au lendemain matin, s'assoupissant quelquefois, mais toujours les yeux ouverts au moindre bruit.

Pendant huit jours, l'état de ma fille nous inspira s craintes fondées; sa mère et moi nous ne voulûmes us en rapporter à personne pour les soins à lui donner. Lady *** restait donc le jour près de sa fille, moi je la veillais la nuit. Une fois, je l'avouerai, la fatigue m'accablait tellement que je m'endormis d'un sommeil profond et lourd; Alice demanda à boire, ses plaintes ne me tirèrent point de mon assoupissement, et l'enfant renouvela ses cris. Alors je sentis une main qui me tirait avec force le bras et qui passait sur mon visage; c'était le fidèle, c'était l'intelligent Toby qui cherchait à me réveiller et qui sut y parvenir.

Enfin Dieu prit pitié de la pauvre mère d'Alice et de moi: la maladie perdit de sa violence; ses symptômes alarmants disparurent, et il ne lui resta plus qu'une grande faiblesse et une toux légère qui nécessitait néanmoins les plus grandes précautions. Toby reprit alors sa gaîté douce et s'ingénia de mille façons diverses pour procurer des distractions à sa petite amie: je l'ai vu s'affubler d'un bonnet de nuit, placer un châle sur son dos et courir ainsi dans toute la chambre, évidemment dans le seul but d'exciter le rire de la convalescente. Toussait-elle; il s'approchait avec intérêt, suivait non sans anxiété les accès de la quinte, et finissait par aller prendre une boîte qui contenait des pastilles de gomme afin de la présenter à l'enfant. Quoique très friand de sucreries, jamais il ne lui arriva de dérober un seul morceau de cette gomme; seulement il s'efforçait, au moyen de quelque gentillesse, de s'en faire donner quelque peu. Souvent j'étais étonné de trouver sur le lit d'Alice des fleurs, des papillons, des cailloux brillants; c'était Toby qui les avait apportés, Toby serviteur fidèle et dont chaque jour l'intelligence prenait un nouveau développement.

Enfin ma petite fille se trouva tout-à-fait rétablie; de son côté, ma femme éprouvait elle-même un grand soulagement, et il nous fallut songer à retourner en Angleterre où m'appelaient des affaires de la plus haute importance. A l'idée de se séparer de Toby, Alice versa tellement de larmes et montra un chagrin si sérieux qu'en véritable père d'une fille unique je résolus de commettre une indiscrétion et d'aller proposer à mon voisin, que je ne connaissais pas, de me vendre un animal dont il paraissait ne pas se soucier d'ailleurs puisqu'il le laissait vagabonder toute la journée. Je me rendis en conséquence à la maison qui touchait la mienne et je fus reçu par un domestique qui me regarda d'un air surpris, lorsque je lui témoignai l'intention de voir son maître.

— Milord ne sort jamais et ne voit personne, me répondit-il; moi-même il m'arrive très rarement d'entrer en rapport avec lui. Chaque jour, je suis chargé d'aller prendre chez un restaurateur les mets dont la liste m'est apportée tous les matins par un grand singe; le même animal reçoit, à cinq heures, les mets demandés et les porte à son maître. Le dîner fini, milord monte un cheval qu'on lui tient prêt et va faire une promenade qui dure d'ordinaire jusqu'à neuf heures; pendant ce temps l'on range et l'on nettoie son appartement. Jamais il ne reçoit de visites, jamais je n'ai entendu le son de sa voix.

— N'importe, répondis-je, remettez-lui cette carte et dites-lui qu'un de ses compatriotes désire le voir pour lui demander un service important.

Le domestique me témoigna de nouvelles répugnances que j'apaisai par une pièce d'or. D'abord son maître s'emporta; mais, à la vue de mon nom, sa colère disparut et il ordonna que l'on m'introduisît sur-le-champ.

J'entrai dans un appartement à demi éclairé et je me trouvai en face d'un homme pâle, amaigri, et dans lequel je reconnus, après quelques instants d'hésitation, un de mes meilleurs amis, lord ***, dont les événements m'a-

Toby. *Dessin et gravure d'*Andrew, Best, Leloir.

vaient separé depuis sept à huit ans. Il me prit la main, me la serra affectueusement et me dit :

— Quel service, mon cher lord, puis-je vous rendre, à vous dont l'amitié pour moi ne s'est jamais changée en trahison?

— Mais avant que je parle, mon ami, pourquoi cette tristesse? pourquoi cette vie solitaire et presque sauvage ?

— Parce que tout m'a trahi, tout m'a plongé dans l'abandon, mon cher Edward. J'étais marié, et Dieu a rappelé vers lui ma femme que j'aimais d'une tendresse sainte et sans bornes; il me restait une fille sur laquelle se reposaient toutes mes affections, tout mon bonheur... celle-là m'a lâchement abandonné pour épouser à Gretna-Green je ne sais quel aventurier qui ne m'avait pas même demandé sa main, tant il se sentait indigne d'entrer dans la famille d'un honnête homme. Car, ma fille le savait, ni l'absence de rang, ni le manque de fortune n'auraient été des obstacles à son union avec l'homme qu'elle aimait; je ne demandais que deux choses chez son mari : de l'honneur et les qualités nécessaires pour la rendre heureuse. Il n'avait rien de tout cela... Dans mon désespoir je m'embarquai; j'entrepris de longs et aventureux voyages, et me voici revenu, vivant loin des hommes et tellement résolu à briser avec eux que je n'ai d'autre serviteur réel qu'un singe ramené par moi de l'île de Sumatra... Cependant, mon cher Edward, quand j'ai lu votre nom sur votre carte, des sentiments plus affectueux se sont réveillés en moi, je n'ai pu résister au plaisir de vous revoir. Maintenant qu'attendez-vous de moi?

— Je n'ose plus vous le dire à présent, répliquai-je; car ce serait, je le sens, commettre une indiscrétion grave.

Cependant lord *** insista beaucoup et je me trouvai trop avancé près de lui pour ne point parler. Je lui contai donc la singulière amitié de Toby et d'Alice, mon prochain départ pour l'Angleterre, le chagrin de l'enfant de se voir séparée du singe et enfin ma faiblesse pour ma fille unique.

Lord *** m'écouta silencieusement et me répondit, après quelques instants de réflexion :

— Emmenez ce singe!... C'était ma seule affection ou plutôt ma seule habitude. Je croyais qu'il m'était attaché, mais je vois que ma mauvaise fortune ne m'a point encore manqué en ceci. Emmenez-le, puisqu'il a plus d'affection pour votre fille que pour moi.

Après de longs débats il me fallut accepter le sacrifice de mon ami.

— C'est un vieux compagnon dont je me sépare, me dit-il. Voici bientôt cinq ans que le hasard nous avait réunis d'une façon bien étrange dans l'île de Sumatra. Je chassais avec huit ou dix indigènes dans une forêt qui couvre la partie la plus reculée de l'île, lorsque j'aperçus, à travers le feuillage, une grande figure qui s'avançait debout vers l'arbre au pied duquel je venais de m'asseoir pour prendre du repos. De loin je crus que c'était un homme; mais bientôt je reconnus un animal fort rare, même à Sumatra, un homme des bois. Cet énorme singe marchait toujours sans défiance; alors je distinguai parfaitement sa face bizarre et si ressemblante à la nôtre. C'était une femelle; elle tenait dans ses bras un petit qui semblait avoir huit à neuf mois. J'armai mon fusil; mais, au moment de tirer, j'avoue que je me sentis une sorte de terreur de tuer un être si semblable à mon espèce; cependant je surmontai ce scrupule; le coup partit, l'animal tomba en jetant de longs cris et me fit un geste de menace. Puis il s'élança vers un arbre, saisit une branche et parvint à s'élever ainsi de huit à dix pieds; mais son sang coulait en abondance et les soins que nécessitait la conservation de son jeune enfant entravaient singulièrement les efforts de la pauvre mère. Je pus donc lui lâcher mon second coup; le premier l'avait frappé à la poitrine, le second l'atteignit à la tête. Alors, elle tomba morte sur le gazon avec son petit qui jetait des cris lamentables; il était entièrement nu, et ce fut plus tard seulement que les poils de son corps commencèrent à se montrer. Ceux du dos parurent d'abord, puis ceux du ventre et des parties supérieures

Je fis élever mon singe comme on élève un enfant; une négresse qui se trouvait à bord lui donna quelque temps à téter, puis elle le sevra peu à peu, lui donna de la bouillie et finit par le nourrir de toutes sortes d'aliments. Bientôt l'intelligence de ce singulier animal se développa beaucoup; je m'en occupai, et son éducation charma les loisirs d'une longue traversée; si bien qu'il finit par me servir avec autant d'intelligence qu'aurait pu le faire un domestique, et que je résolus, dans ma sombre misanthropie, de me séparer, au moyen de mon singe, de tout rapport direct avec les hommes. J'y suis parvenu, comme vous le savez; mais il me faut renoncer à toutes ces habitudes puisque mon singe a montré, par son ingratitude envers moi, un nouveau point de ressemblance avec les hommes.

Je cherchai à consoler lord *** et à le ramener à des sentiments moins amers; je lui proposai de rentrer en Angleterre avec ma famille et moi.

— Non, me répondit-il, je vais m'embarquer de nouveau et entreprendre quelque voyage qui puisse m'arracher à mes propres pensées. Adieu, Edward, mon singe appartient à votre fille... Mais un instant, c'est une chose qu'il faut faire comprendre à l'animal lui-même.

En disant cela, il se dirigea vers le jardin et siffla d'une façon particulière. Toby ne tarda point à paraître; en me voyant chez son maître, il témoigna quelque crainte et se tint près de la porte comme s'il eût redouté d'être battu. Lord *** prit une corde, la passa autour du cou de Toby tremblant, puis il me remit le bout de cette corde et un fouet. Après quoi, il fit signe à Toby de me suivre et de ne plus revenir.

Toby regarda cette scène avec une sorte d'anxiété; il voulut s'avancer vers lord ***, mais celui-ci le repoussa durement du pied, et j'emmenai Toby qui passa tristement sa soirée près de nous, mais qui ne chercha point, comme de coutume, à retourner, le soir, chez son ancien maître.

Rien ne me retenant donc plus à Nice, je pus faire tous les préparatifs de mon départ et m'embarquer pour l'Angleterre.

Quand nous mîmes le pied sur le vaisseau, Toby regarda les cordages et les mâts comme des objets qui lui étaient familiers et dont le souvenir restait empreint dans sa mémoire. Après quoi il saisit un bout de câble, se hissa prestement jusque dans les mâtures les plus élevées, et s'ébattit tout au haut du navire, à la grande satisfaction de l'équipage. Il suffit néanmoins d'un appel d'Alice pour qu'il descendît aussitôt et vînt s'asseoir paisiblement auprès d'elle

La traversée fut heureuse et ne présenta aucun incident digne de trouver place dans ce récit. Toby continuait chaque jour ses exercices de gymnastique aérienne et se prêtait de bonne grâce aux malices que lui firent quelques mousses. Seulement, l'un d'eux ayant un peu dépassé les bornes d'une plaisanterie convenable, vit son chapeau voler au milieu des vagues et dut se passer pendant huit

jours de manger autre chose que du pain; car sitôt qu'il paraissait sur le pont avec sa gamelle de bois, une main invisible la saupoudrait immédiatement d'ordures et de poussière. Ces graves différends finirent par s'apaiser néanmoins, et la meilleure intelligence régnait à bord lorsque nous entrâmes dans la Tamise.

Mon hôtel à Londres est un vaste bâtiment d'ancienne construction et dans lequel tous mes efforts pour y introduire les recherches et le bien-être du confortable moderne n'ont pas tous été complétement couronnés de succès. Ainsi, malgré des calorifères établis en différentes parties de cette maison, son exposition au nord et son voisinage du port lui donnent souvent du froid. Ma femme en souffrait peu, grâce aux précautions dont elle s'entourait; à l'âge de ma fille toutes les températures sont indifférentes; mais Toby ne put se résoudre à ne jamais respirer d'autre air que l'atmosphère tiède produite par les bouches de chaleur. Sitôt qu'il voyait une des fenêtres ouvertes, il y courait, et il savait même au besoin ouvrir ces fenêtres afin de faire de la gymnastique sur le balcon et de se montrer aux passants; car il n'était pas indifférent à la curiosité et à l'intérêt qu'excitait sa grotesque mine, et il semblait en éprouver une sorte de vanité. Un jour entre autres, il se livra à tant de tours et de gambades qu'il se mit tout en nage; le vent du nord soufflait avec violence, un brouillard épais commençait à monter; Toby fut saisi par le froid, et lorsqu'il rentra tout honteux de son équipée et de sa transgression à mes défenses, il toussait et grelottait. Alice alarmée le fit coucher aussitôt, le couvrit beaucoup et l'obligea à boire quelque boisson chaude qui pût rétablir la transpiration. Le malade se trouva bien de ce traitement, mais il continua à tousser et une langueur mélancolique s'empara de lui. Il passait des journées entières étendu sur un carreau et la tête appuyée sur les genoux de sa maîtresse. Bientôt la toux prit un caractère plus alarmant; elle devint âpre, cassante, obstinée, et ne tarda pas à être accompagnée de sang. Je fis appeler un médecin de mes amis qui reconnut les symptômes d'une fluxion de poitrine et qui se mit aussitôt à prescrire et à commencer le traitement du malade. La première chose à faire était une saignée; Toby se prêta sans résistance à une opération si nouvelle pour lui; il se laissa bander le bras, le livra à l'opérateur, et détourna languissamment la tête lorsqu'il vit briller le fer de la lancette. Au moment de la piqûre, il jeta un léger cri, mais ensuite il se mit à regarder couler le sang, portant tour à tour ses yeux du vase à son bras. Ensuite il se recoucha, rajusta les couvertures de son lit comme l'aurait pu faire une personne, et prit de sa main gauche la main d'Alice, qu'il ne voulut plus quitter.

Nous passâmes ainsi huit jours en des alternatives de crainte et d'espérance plus vives et plus sérieuses que ne se le figure peut-être le lecteur. L'affection que montrait à ma fille le singulier animal, sa résignation à souffrir et son intelligence si voisine de l'intelligence humaine nous inspiraient pour le pauvre Toby un intérêt partagé par tous ceux qui le connaissaient. Toby n'était point insensible aux témoignages de bienveillance qu'il recevait de ses nombreux visiteurs; il les recevait en soulevant la tête et tendait sa main aux mains qu'on lui présentait. Lorsqu'il voyait arriver quelqu'un dont la figure lui déplaisait ou lorsqu'il se sentait trop fatigué, il tournait le dos et feignait de dormir. Une crise grave se déclara et le médecin m'avertit qu'il y allait du salut ou de la mort du malade. Cette crise dura presque toute la nuit, et je l'avoue, je ne quittai Toby qu'après avoir vu se calmer sa fièvre et un calme profond succéder à une transpiration abondante. Enfin il s'endormit jusque vers onze heures; quand il s'éveilla, son œil avait repris de l'animation et il ne lui restait plus que de la faiblesse.

Cette heureuse nouvelle se répandit dans la maison et l'on entendait les domestiques s'annoncer, comme s'il se fût agi d'un homme et non d'un singe : « Toby va mieux, « Toby est hors de danger. » Quant à ma petite Alice, elle remerciait sérieusement Dieu dans ses prières d'avoir sauvé les jours de son ami.

Hélas! tout cela n'était qu'une fausse joie qui ne devait durer que bien peu; les symptômes d'une phthisie pulmonaire succédèrent aux symptômes de la fluxion de poitrine. La toux de Toby ne cessa point, les crachements ensanglantés devinrent plus fréquents encore, et un dépérissement complet amaigrit tous ses membres. Il fallut faire faire à Toby des vêtements ouatés qui préservassent son corps des perfides influences du brouillard de Londres. Je ne saurais vous dire la singulière impression que l'on éprouvait à la vue de la pauvre bête affublée d'un large pantalon violet, d'une robe de chambre de même couleur, et d'une sorte de bonnet à la Rabelais qui s'étendait sur le front et descendait sur les oreilles. Sa grosse tête ressortait là-dessous d'une façon fantastique et lui donnait l'apparence d'un vieillard décrépit. Il se tenait constamment près de la cheminée, prenant lui-même à chaque quinte de toux, dans les boîtes qui l'entouraient, les pastilles ou la gomme dont il se servait pour calmer ses douleurs de poitrine. Du reste, il tomba peu à peu dans un abattement absolu et ne resta plus sensible qu'à une seule chose, à la présence d'Alice. S'éloignait-elle? une agitation fiévreuse s'emparait de lui; il quittait le coin du feu, il se traînait dans toute la chambre pour la chercher, et de grosses larmes coulaient le long de ses joues. Revenait-elle, il lui prenait la main, il la pressait contre sa poitrine; puis il se blottissait près de la cheminée et y retombait dans sa somnolence habituelle; seulement il entr'ouvrait de temps à autre les yeux pour s'assurer qu'Alice était bien là et qu'elle ne l'avait pas abandonné.

Quelquefois des incidents burlesques venaient se mêler à ces scènes touchantes. Je me rappelle entre autres qu'un jour le médecin prescrivit à Toby le remède que M. Fleurant apporte au malade imaginaire dans une admirable comédie française de Molière. Je voulus assister à cette opération. Toby était couché dans la position la moins favorable à ce que l'on attendait de lui; on voulut le faire retourner, mais à la vue de l'instrument il s'effaroucha, l'arracha des mains de l'opérateur, et dans cette lutte heurta brusquement la poignée de la seringue contre la muraille. Aussitôt il se sentit le visage inondé par un filet d'eau tiède... il se sauva de son lit pour se réfugier dans un coin de l'appartement, derrière un fauteuil. Alors j'interposai mon autorité, je caressai et je menaçai Toby; je le reportai sur son lit, je le plaçai convenablement et je le maintins jusqu'à ce que l'émule de M. Fleurant eut terminé. Toby fit avant, pendant et après l'opération des grimaces auxquelles n'aurait point résisté le sang-froid de l'homme le plus mélancolique et le plus sérieux; il se tordait sur son matelas, il se démenait, il poussait des gémissements sourds, il remuait les lèvres avec une vivacité on ne peut plus comique. Enfin le remède eut plein effet et Toby s'apaisa.

Hélas! ni les soins du médecin, ni notre sollicitude ne parvinrent à rendre la santé à notre cher Toby; chaque jour amenait un symptôme plus alarmant, et il ne nous

esta bientôt plus aucune espérance. Un soir que nous étions tous réunis dans le salon, le médecin, ma femme, Alice et moi, et que l'on avait transporté sur un canapé Toby près de nous, je le vis tenter un effort pour se soulever, et il parvint à s'asseoir et à s'adosser, effort qu'il n'avait pu faire depuis longtemps. Il tendit à Alice sa main devenue maigre et chétive, attira l'enfant près de lui, lui fit signe de s'asseoir et passa autour de son cou le bras de la jolie petite créature; puis, montrant sa poitrine comme pour indiquer les douleurs cruelles qui la déchiraient, il laissa aller sa tête sur l'épaule et sur le bras de sa jeune maîtresse. Tout à coup un mouvement convulsif parcourut tous ses membres, il glissa des bras d'Alice; le médecin accourut, Toby avait cessé de vivre.

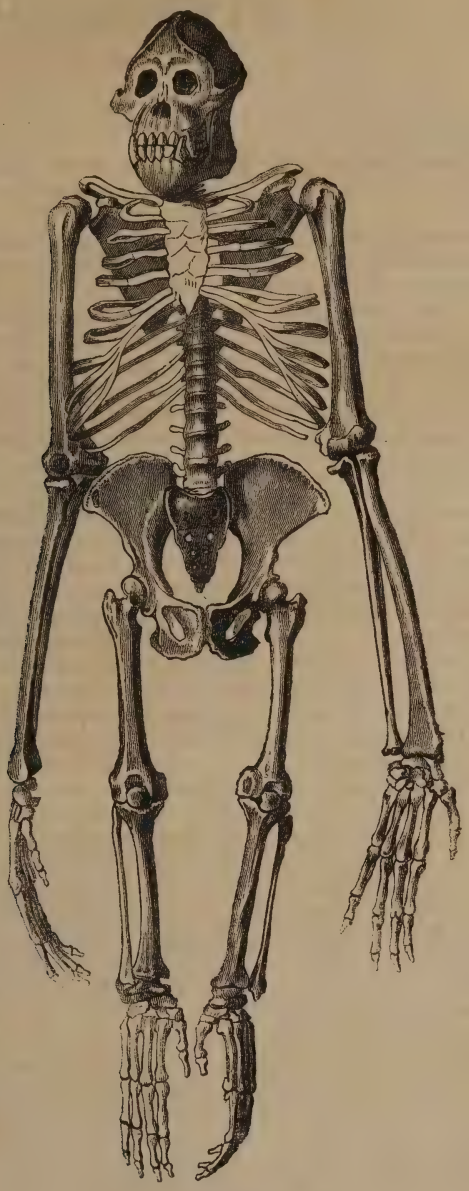
Je ne pus, je l'avouerai, retenir mes larmes, et ma douleur fut partagée par ma femme et par le médecin lui-même. J'ai toujours ri de la passion ridicule des niais et des vieilles femmes pour leurs chiens et pour leurs chats, mais j'avoue qu'en regrettant Toby et en le pleurant, il me semblait que je perdais plus qu'un simple animal. Je l'avais vu donner tant de preuves d'intelligence humaine, il y avait tant de douceur, tant de tendresse dans son caractère et dans ses habitudes, que je ne pouvais m'empêcher de le regarder comme la transition mystérieuse qui sépare l'homme de la brute. Certes, à la parole près, Toby jouissait d'une raison beaucoup plus complète que certains sauvages de la Nouvelle-Hollande; j'ai connu des nègres qui auraient paru stupides auprès de lui.

Je laisse aux naturalistes et aux philosophes ces graves questions à débattre; pour moi, j'y vois un nouveau motif d'admirer les vues mystérieuses et infinies de la Providence, qui sème de merveilles l'univers et qui place devant l'homme, à chaque pas, un motif de reconnaissance et d'admiration.

Singe assis et mangeant. *Dessin et gravure d'*Andrew, Best, Leloir.

Les médecins et les physiologistes vinrent faire l'autopsie du corps de Toby et trouvèrent dans cette opération d'étranges et nouveaux rapports entre l'organisation du singe et celle de l'homme. Je me réservai

seulement la peau de mon singe qu'un naturaliste célèbre de Londres m'empailla avec beaucoup de talent. Pour le squelette, j'en fis don au cabinet d'histoire naturelle de Londres, où les curieux ne manquent pas de le visiter.



Squelette d'orang-outang. *Dessin et gravure d'*ANDREW, PEST, LEBLOIS.

Sauf la longueur des bras, sauf certaines parties du crâne moins développées, il présente à peu près la même forme qu'un squelette humain (1).

Quant à la peau, comme je l'ai dit tout à l'heure, je me la réservai et la fit préparer par un naturaliste célèbre qui donna à ces restes inanimés l'attitude favorite de Toby lorsqu'il mangeait, c'est-à-dire assis, portant les aliments à sa bouche à l'aide d'une cuiller et tenant l'écuelle dans ses pieds.

Alice eut bien de la peine à se consoler de la mort de Toby. Aujourd'hui qu'elle est devenue une jeune fille pour laquelle je forme des projets de mariage, elle ne passe point encore, sans laisser échapper un soupir, devant la dépouille de Toby.

(*Traduit de l'anglais.*)

(1) Le *Musée des Familles* a illustré cet article de trois dessins remarquables publiés l'année dernière (*) par M. Werner, artiste attaché au Jardin des Plantes, et qui doit à un talent plein d'éclat et de conscience sa grande réputation. M. Werner est le premier qui ait substitué, aux froides silhouettes employées par les dessinateurs d'histoire naturelle, des poses animées et des figures disposées d'une façon pittoresque et vraie.

(*) Paris, AUBERT, éditeur passage Véro-Dodat

ÉTUDES HISTORIQUES

ASSASSINAT DU DUC DE GUISE.

On n'a voulu voir dans l'assassinat du duc de Guise qu'un effet de l'impatience occasionnée quelques jours auparavant par quelques paroles hautaines; c'est une erreur; il fut résolu dès l'instant où le roi se vit obligé de chercher à Chartres un asile. D'abord, Henri laissa courir dans le château de Blois le bruit de plusieurs révélations qui lui avaient été faites sur les desseins criminels du héros des barricades parisiennes. On parlait d'une lettre envoyée par le duc de Mayenne, dans laquelle était hautement exprimée l'horreur des mauvais déportements de son frère. Mayenne enviait bien, il est vrai, la gloire de Guise; des querelles fréquentes et des rivalités d'amour avaient même nourri entre eux un venin réel d'animosité; mais le roi se chargea bientôt de disculper Charles de Lorraine en donnant ordre de l'arrêter dans son gouvernement de Guienne au moment où s'exécuta l'assassinat de Henri de Guise.

On disait encore que tous les autres princes lorrains avaient pour le duc de Guise une aversion secrète, également née de leur jalousie et des dédains qu'ils en essuyaient. Alphonse d'Ornano, Corse de naissance, et Charles de Balsac, sieur de Dunes, fomentaient d'un côté ces divisions et rapportaient de l'autre au roi le récit de leurs tentatives pour compromettre les Lorrains entre eux et à son égard. Cependant madame de Montpensier, cette sœur de Guise dont la haine pour le roi était déjà violente, montrait souvent aux courtisans une paire de ciseaux d'or qu'elle portait à sa ceinture, et dont elle voulait, disait-elle, se servir pour faire au roi une couronne de moine. Dans ce temps, elle quitta la cour de Blois pour accompagner sa belle-sœur, Catherine de Clèves, femme de Guise, qui allait faire ses couches à Paris. Mais le véritable but de cette absence était de ranimer l'enthousiasme des Parisiens pour *leur Grand*, ainsi qu'ils appelaient le duc de Guise. Tout cela, rapporté au roi, l'encourageait à se défaire d'un homme dont la seule vue imprimait en lui la crainte et même le respect, et c'est ainsi que la maison de Lorraine fut elle-même l'occasion imprudente de la perte de son plus grand soutien.

Un allié de cette famille, le maréchal d'Aumont, contribua beaucoup à donner au roi le courage de devenir criminel; il lui déclara que le duc de Guise avait tenté de le gagner en lui promettant le gouvernement de Normandie au détriment du duc de Montpensier; puis empruntant le ton des reproches, il conjura Henri de dépouiller son ancienne timidité, et de repousser la honte dont les Lorrains l'avaient jusqu'alors couvert. A l'entendre, tous les Français frémissaient du précipice ouvert devant ses pas, et les plus fidèles l'abandonneraient, s'il n'acceptait les offres de service qu'ils lui faisaient par sa voix.

Les paroles du maréchal d'Aumont, connu par un long dévouement aux intérêts de la couronne, flattaient singulièrement les projets du roi; dans le même temps, il avait lui-même avec le duc de Guise une altercation très vive au sujet d'Orléans. Le frère du sieur de Dunes avait été nommé gouverneur de cette ville, quand, par le traité d'Union, elle fut accordée au parti de la Ligue pour place de sûreté. Mais quand Guise voulut en prendre possession, le roi jura qu'il avait été trompé, et que dans le traité il avait cru signer la cession de *Dourlens*, au lieu de celle d'*Orléans*.

La reine-mère consultée sur ce point n'osa décider en faveur de l'un des deux, et d'un autre côté Villeroi, qui avait contresigné le traité, était absent et en avait la minute entre les mains. On assura alors au roi que Guise furieux n'avait pu s'empêcher de dire en sortant : « que le roi connaissait la vérité, et que pour lui il saurait bien conserver Orléans. »

Le roi prit en particulier le maréchal d'Aumont, Nicolas d'Angennes, sieur de Rambouillet, et Antoine de Brichanteau, sieur de Beauvais-Nangis, sur lesquels il comptait le plus. « Vous voyez, leur dit-il, comme on me traite et à quelle extrémité l'on m'a réduit; il n'y a plus à balancer. C'est à vous, mes loyaux serviteurs, à me conseiller le remède que je dois employer, et songez qu'un coup de main est aujourd'hui plus de saison que les plus beaux discours du monde.

— Ordonnez, sire, s'écrièrent les trois fidèles, nous sommes prêts à exécuter vos ordres, quels qu'ils soient.

— Eh bien! revenez demain matin, nous parlerons de cela. »

Le lendemain ils revinrent dans le cabinet du roi, après avoir fait part de ce qui se tramait à Louis d'Angennes, frère du sieur de Rambouillet. Les sentiments furent d'abord partagés. Le roi fit paraître le désir de livrer Guise à la justice des tribunaux; d'Aumont (selon d'autres Beauvais-Nangis) appuya cet avis. Les trois autres n'eurent pas de peine à faire voir au roi le danger d'une pareille mesure. « Qui sera l'accusateur d'un personnage si im-
« portant? Quels indices, quelles preuves seront valables?
« quel sera le tribunal? si, d'après la loi, on le traduit
« devant le parlement, quels mouvements ne verra-t-on
« pas dans Paris? Quels juges oseront prononcer, et
« quelle révolte ne sera pas alors probable?

Un autre conseiller prenant vivement la parole : « Quoi, après tant d'outrages réitérés, même depuis la dernière paix, attendrons-nous que le roi, assiégé dans son palais et poursuivi jusque dans son lit, devienne la victime des Lorrains? A quoi bon d'autres preuves contre Guise? et comment balance-t-on dans une conjoncture qui menace le roi et le royaume d'une perte infaillible? Certes les souverains sont bien à plaindre s'il faut qu'il leur en coûte la vie pour qu'on ajoute foi à la réalité des conspirations tramées contre eux. Réveillez-vous, sire; vos serviteurs attendent les ordres de votre justice. N'avez-vous pas souvent affronté la mort? pourquoi tant re-

douter la mort d'un autre? Retenez cette sentence déjà trop souvent répétée : Ou le duc de Guise vivra, ou le roi Henri mourra. Et comme le disait un grand canoniste, il n'est rien que la nécessité n'autorise, devant Dieu et devant les hommes.

— Le gant en est jeté, s'écria le roi, Henri de Guise mourra.

Alors la question fut uniquement de déterminer les moyens d'exécution les plus sûrs. Les avis restèrent longtemps partagés. Se saisira-t-on du duc au milieu des *États*? entourera-t-on son appartement ou le massacrera-t-on dans le cabinet du roi? Ce dernier moyen prévalut. Les jours de conseil, les seigneurs qui devaient le composer étaient obligés de laisser leur suite à la porte de la salle des séances; c'était l'antichambre du cabinet du roi. La quatrième compagnie des gardes-du-corps fut choisie pour en écarter les gens du duc. Cependant outre les sieurs d'Entragues, Henri de Gouffier, sieur de Bonnivet, et François de la Grange, sieur de Montigny, le roi choisit neuf assassins dans la troupe des quarante-cinq que le duc d'Epernon avait ajoutés aux régiments de sa garde. Ils furent introduits le lendemain 24 décembre chez le roi par un escalier dérobé. Henri crut devoir les encourager par un discours préparé : « Ce jour, mes « amis, sera le dernier de ma vie, ou de celle du duc de « Guise; c'est à vous de décider. Je suis, comme vous « voyez, prisonnier dans cet appartement, et ce n'est que « par votre valeur que je puis échapper aux mains de « mes ennemis. Si je vous demandais la vengeance de « quelque injure personnelle, peut-être ne me refuseriez-« vous pas. Aujourd'hui j'ai recours à vous dans le plus « grand danger de ma vie; il vous faut combattre pour « la conservation des jours de votre prince, et c'est par « la mort du duc de Guise qu'il faut l'assurer. »

Disant ces mots, le roi sortit d'un coffre dix poignards longs et effilés : « Voilà, dit-il en les donnant aux assassins, les vengeurs de votre liberté et de la mienne. Moi votre maître légitime, je vous donne l'ordre de vous en servir pour le salut de ce royaume, contre les traîtres qui ont juré de le détruire. »

Alors il les posta lui-même à l'une des portes du cabinet et demeura dans l'appartement voisin avec d'Ornans et les trois autres complices qui venaient d'y entrer par un escalier dérobé.

Revenons maintenant un peu sur nos pas, et jetons un regard sur le duc de Guise avant le moment qui doit terminer ses jours. L'un de ses amis, Gaspard de Schomborge, colonel des Allemands au service du roi, l'avertit dans les premiers jours de décembre des projets que formait contre sa personne Henri III; il fut insensible à ces avis. Il venait de voir le roi promettre sur l'hostie consacrée de lui garder une amitié inviolable; Henri s'était montré plein de bienveillance, et jamais il ne lui avait reconnu tant de franchise. Il répondit donc qu'il ne craignait pas la mort. « Et si je meurs assassiné, « ajoutait-il, mes enfants feront comme leur père; leur « aïeul le fut également; mais le roi est trop bien instruit « de mes affaires pour risquer, en me faisant mourir, « ses intérêts les plus proches. Et, dans tous les cas, « une chose d'avance me console, j'aurai des vengeurs, « et le roi lui-même expiera sans doute ma mort par la « sienne. »

Le 22 décembre, en se mettant à table, il trouva sur son assiette un billet qui contenait ces mots : *Garde-toi des poignards!* il demanda une plume, sans laisser paraître la moindre émotion, et écrivit au bas : *il n'oserait*, puis laissa le papier sous l'assiette pour qu'il revînt à celui qui lui donnait cet avis.

Le lendemain dans un repas, le cardinal de Guise, son frère, le président Nully, et la Chapelle-Marteau, le supplièrent de demeurer sur ses gardes. Nully, ligueur furieux, mais de bonne foi, embrassait ses genoux et les couvrait de ses larmes : « Mes amis, dit le duc de Guise, « ne vous étonnez pas des pleurs de ce bonhomme, elles « viennent de faiblesse ou sont dues à l'excès du vin. — « Non, reprit avec vivacité le président, et fasse le ciel « que nous en soyions quittes pour la peur! »

Ce même jour le roi lui avait écrit pour l'engager à assister le lendemain, 24 décembre, au conseil qui devait se tenir de grand matin, sous prétexte d'une partie de dévotion qu'il avait arrangée. Guise passa la nuit dans les bras de la belle comtesse de Saure, dont il était amoureux. En allant à ce fatal conseil, quand déjà s'y trouvaient les autres seigneurs, un des gardes qui l'accompagnaient, et qui venait de découvrir le complot, ne pouvant lui parler, lui marcha sur le pied dans la foule; le duc ne comprit rien ou négligea cet avis comme tous les autres, et, se retournant vers cet homme, il le pria de prendre à l'avenir mieux garde à lui. Un instant après, ses gens cédèrent les premières places de la porte à ceux de la quatrième compagnie des gardes, et le duc prit siége dans le conseil.

Mais à peine était-il assis que les indices multipliés de la trahison se présentèrent à son esprit; ses gardes sont éloignés, des gens armés assiégent l'avenue du pavillon; il ne reconnaît auprès de lui aucun de ses amis, si ce n'est l'archevêque de Lyon, et son frère le cardinal de Guise, que sans doute attend le même sort. Il n'a pas même revêtu sa cuirasse, et cette cotte-de-mailles, présent affectueux des Parisiens, qui l'avaient conjuré de la porter sans cesse; elle est renfermée dans ses appartements. Il jugea dès ce moment qu'il était perdu, et pour la première fois l'effroi s'empara de cette grande âme. Bien qu'il fût assis le dos tourné vers un grand feu, ses traits pâlirent, il devint froid comme du marbre, et le sang lui coula du nez en abondance. Alors il appela son secrétaire Péricard, qu'une autre charge de secrétaire des finances rendait nécessaire au conseil, et lui commanda, en priant, comme c'était sa coutume, d'envoyer quérir sa coquille d'argent, laquelle était un drageoir communément garni de raisins de damas qu'il mangeait le matin, sans autrement déjeuner. Péricard ne put revenir vers lui, les soldats l'en empêchèrent. Quand le roi eut signé tous les actes qu'on présenta à son approbation, il se retira dans son cabinet, et dix minutes après un secrétaire d'état vint avertir le duc de Guise que le roi le demandait. Le duc à cet avertissement sembla reprendre toute sa fermeté; il salua gracieusement ceux qui se trouvaient dans la salle et s'avança vers la porte du cabinet.

Au-devant était placée une tapisserie; comme il la levait pour entrer, Saint-Malines, un des assassins, qui se trouvait entre elle et la porte, avança la main gauche sur la garde de l'épée du duc, et de l'autre main lui plongea du haut en bas de la poitrine, la lame d'un poignard qui pénétra dans l'intérieur du tronc, et pour jamais étouffa sa voix. Seulement, comme le sang sortait de la blessure à gros bouillons, Guise poussa un soupir rauque qui, glaçant de peur les assassins, les fit reculer de quelques pas. Mais bientôt rougissant de leur frayeur, ils se retournent vers le duc, qui brandissait son épée d'une main tremblante; ils se rapprochent, ils le frappent

de vingt coups de pertuisane ou d'épée, et ne s'éloignent avec un nouvel effroi qu'à l'instant où le héros, semblant un instant commander à la mort, s'avance d'un pied chancelant, et fait trois pas vers la porte latérale du même cabinet. Montpesat, sieur de Longnac, était chargé de la garder. A la vue de cette grande figure couverte de sang et d'une pâleur encore plus effroyable, de cette grande figure, celle du duc de Guise, menaçant encore, Montpesat partagea l'effroi des autres assassins. Il prit son épée et la mit à la hâte sans la sortir du fourreau entre lui et le héros ; Guise vint la toucher, et en même temps tomba sur le tapis de pied du roi ; ce fut là qu'il expira sur-le-champ. Au bruit de la chute, Henri III se leva de sa chaise et dit à voix basse : « Est-ce fait? — Oui, sire, » lui répondit-on. Alors il s'avança vers le cadavre, lui marcha lui-même sur le visage, et lui donna un coup de pied semblable à celui que le duc de Guise, hélas! avait jadis porté au corps de l'amiral Coligny. Puis tout d'un coup, jetant les yeux sur sa victime, Henri III dit tout haut : *Mon Dieu, qu'il est grand! il paraît plus grand mort que vivant.*

Alors on renversa sur lui le tapis, et le roi se hâta de quitter la chambre. En même temps on arrêtait le cardinal de Guise, et le lendemain, on le tua à coups de hallebardes.

La mère de ces deux illustres victimes, femme d'une grandeur d'âme, digne de ses enfants, était alors à Blois ; elle courut se jeter aux pieds du roi pour implorer de lui la faveur de faire inhumer le duc et le cardinal. Elle embrassa ses genoux, elle le supplia par tout ce qu'il y a de saint dans l'univers. Inutile démarche! la nuit suivante on descendit les deux cadavres avec une corde dans la basse-cour du château, on les mit dans de la chaux préparée par l'un des chirurgiens du roi, pour qu'il ne restât d'eux aucune trace. Puis Richelieu alla trouver madame de Guise et lui jura solennellement qu'il les avait lui-même vus enterrer par les ordres du roi dans la terre sainte (1).

PAULIN PARIS,

de la Bibliothèque Royale.

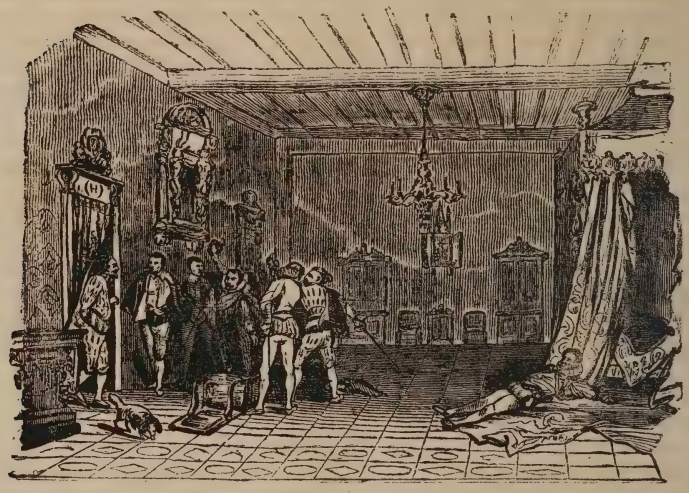
(1) On fit sur la mort du duc de Guise le sonnet suivant, qui m'a paru la moins mauvaise pièce de toutes celles qu'on a composées.

Celuy dont les ayeux vainquirent l'Idumée,
Et qui vainquoit desjà l'honneur de ses ayeux,
Celuy qui eut un père et grand et glorieux,
Dont, jeune, il effaça la haute renommée;

Celuy de qui la France estoit comme charmée,
Celuy sur qui l'Europe avoit jetté les yeux,
Gist ici. N'en recherche, ô passant curieux,
La cause avec le corps sous la tombe enfermée.

Les morts ne parlent pas; les grands sont furieux;
Mais s'il a, d'un vrai zèle et non ambitieux,
L'Eglise en ses desseins sincèrement aimee,

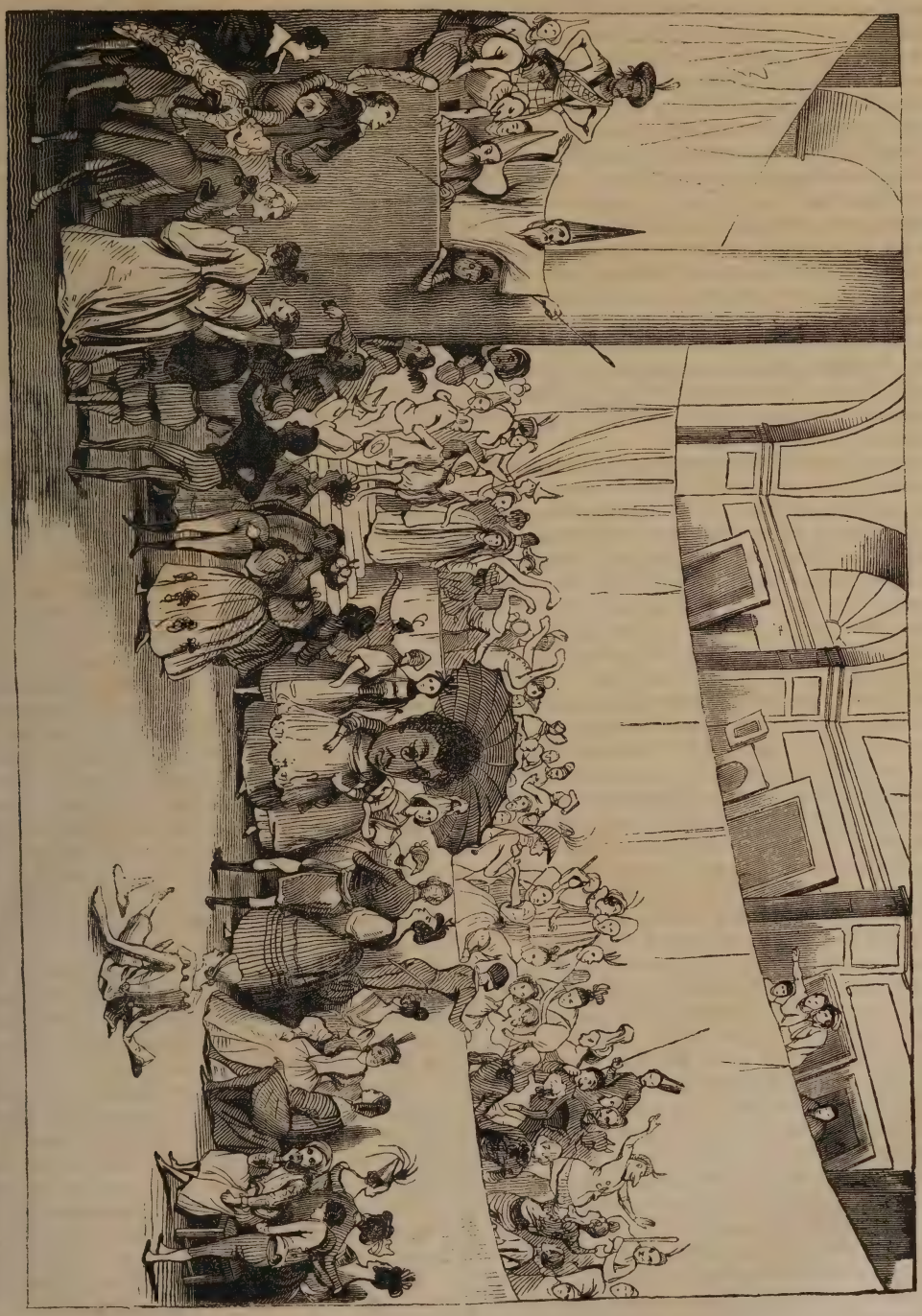
Alors qu'on le meurtrit comme un audacieux,
Des couronnes du monde ayant l'ame enflammée,
On l'a, sans y penser, couronné dans les cieux.



Dessin de Marville. Assassinat du duc de Guise, d'après *Paul Delaroche*. *Gravure d'*Andrew, Best, Lelois.

COMMENT ON FAIT FORTUNE.

Musard est devenu une célébrité de notre époque et son nom une puissance ; l'Académie royale de musique n'a point elle-même dédaigné de l'inscrire en grosses lettres sur ses affiches et d'appeler un de ses bals jadis si



Le bal masqué de l'Opéra. *Gravé d'après* Gavarni, *trait d'*Andrew, Best, Leour.

cérémonieux BAL MUSARD. L'autorité s'est fâchée et a condamné M. Duponchel à dix mille francs d'amende pour avoir valu cette mésalliance à l'Opéra, comme si, en temps de carnaval, tout n'était point permis ; comme si

l'Opéra, durant les jours gras, n'était point loisible de se travestir à l'exemple de tout Paris et d'échanger son lugubre domino noir contre une veste de pierrot, une jupe de batelière ou bien un chapeau ciré de postillon. Quoi qu'il en soit, c'est en sortant de ce bal fantastique, étrange, inouï, qu'un de nos plus riches capitalistes, un de ces hommes qui ne savent pas au juste combien de millions ils possèdent, vit quelques étourdis qui trouvaient fort plaisant de griser un pauvre Auvergnat nouveau débarqué, dont la naïveté leur paraissait très drôle. A la vue du costume, à l'ouïe de l'accent de cet homme, le banquier fit arrêter sa voiture, en descendit, et avec cette autorité que donne une fortune immense, arracha le pauvre hère à ses persécuteurs, lui donna l'adresse de son hôtel, et lui ordonna de venir le trouver le lendemain matin à dix heures.

Les jeunes gens abandonnèrent de bonne grâce leur victime, qui se retira l'air penaud et stupéfait.

— Vous comprendrez ce que je viens de faire, Léon, dit le banquier en passant son bras sous le bras de l'un des jeunes fous, quand vous saurez que ce lourdaud est mon compatriote. Je n'ai pu, sans une vive émotion, voir ainsi compromettre, par une plaisanterie, l'avenir et peut-être la fortune d'un auvergnat. Vous êtes Parisien, Léon, vous... Vous ne pouvez donc pas savoir ce que c'est qu'une patrie, qu'un compatriote!

Si vous connaissiez l'histoire de mon père, Léon, si vous aviez vu mon pays, mon beau pays! je vous le répète, ma conduite, que vous taxez peut-être de bizarrerie, vous semblerait juste et naturelle. Que sa ville principale, Puy-de-Dôme, est belle! Puy-de-Dôme, chef-lieu du département de la Haute-Loire! Puy-de-Dôme, située près de la Loire, sur la Borne et la Dolaison... Le Puy s'étale en amphithéâtre sur la montagne d'Anis et présente une perspective majestueuse. On voit cette ville descendre par gradins du pied d'une roche noire et pointue, en se développant et en s'élargissant toujours, jusqu'à ce qu'elle arrive au bord d'une vaste et riche prairie. Ses maisons, construites en laves, dont le voisinage abonde, sont la plupart régulièrement bâties; presque toutes ses rues offrent une pente rapide : les plus belles sont la rue Saint-Jacques et celle de Saint-Gilles. On y trouve plusieurs places ornées de belles fontaines, et une promenade charmante, dite *de Breteuille*. Sa cathédrale est un beau vaisseau gothique. Près de l'église se trouve une esplanade entourée d'un mur à hauteur d'appui. La vue dont on y jouit dédommage amplement d'un peu de fatigue; vous planez sur toute la ville et ses environs. Des prairies verdoyantes, des champs fertiles, de riches coteaux couverts de vignes, au milieu desquels on voit s'élever une foule de petites maisons de campagne, voilà ce qui d'un côté s'offre à vos regards; de l'autre, des forêts de noirs sapins, des montagnes volcanisées, les buttes d'Expilly et de Polignac, avec les ruines de leurs antiques châteaux. Une chaîne de monts pelés et sauvages termine l'horizon.

L'église ou chapelle de Saint-Michel-du-Puy, au milieu du petit village d'Arguilhe, est surmontée d'un clocher qui, de la base du roc pyramidal où il est placé jusqu'à l'extrémité de la flèche, est de quatre-vingt-dix-sept mètres. La chapelle Saint-Clair passe pour un ancien temple de Diane; l'église de la Chaise-Dieu est une des plus belles des départements du centre; le cœur a sept cent quarante-huit stalles. Les constructions modernes les plus remarquables sont: l'Hôtel-Dieu, l'hôpital général, le séminaire, le collége, l'hôtel-de-ville, les casernes, l'hôtel de la préfecture. Les antiquités nombreuses trouvées dans le département ont été placées dans un musée où on peut les aller étudier. Le principal commerce du Puy consiste en mules, mulets, bestiaux, cuirs et dentelles.

Brioude cite, comme témoignage de sa haute antiquité, un pont bâti par les Romains, et dont il reste encore quelques ruines. Elle n'était pas moins fière, jadis, du tombeau de saint Julien, où venait sans cesse, de toute l'Auvergne et de tout le Volny, un concours nombreux de pèlerins. Ce tombeau fut détruit et ses reliques dispersées durant les guerres de religion qui désolèrent le pays. C'est du reste une ville peu attrayante, enfouie au fond d'un grand bassin clos de montagnes, et qui n'a rien de bien curieux pour le voyageur, si ce n'est une vieille nef gothique du neuvième siècle, sous l'invocation de saint Julien. Au rebours de Brioude, Yssengeaux s'élève tout au haut d'une masse de rochers, dominée du reste par d'autres masses encore plus élevées. La ville est laide et sans régularité; mais on s'y occupe beaucoup d'améliorations, et l'intelligence avec laquelle on dirige ces améliorations fera plus tard d'Yssengeaux une ville charmante.

Quant à Monistrol, rien n'est vieux et mélancolique comme elle; Polignac, dont le nom éveille tant de souvenirs, ne garde plus que quelques ruines de son ancien château féodal.

Le pays est tout volcanique, et l'on ne peut se défendre d'un sentiment de terreur à l'aspect de tous ces cratères morts qui ont laissé après eux des témoignages si terribles de leurs ravages.

Les curieux ont beaucoup à visiter dans ce pays.

C'est d'abord, et avant tout, la *tête de Henri IV*, énorme rocher non loin du Puy, et qui présente des aspects plus ou moins bizarres, selon le point de vue où se met le spectateur; large, long, étroit ou rond, du côté de la route de Lyon, sous un quartier de roche qui représente un lapin au gîte, il montre une sorte de figure à moustache et à longue barbe, qui réellement fait illusion.

A quelque distance de Goudet et de la montagne de Musclaux, sur une crête orientale de la Loire, pareil phénomène se renouvelle. Là se trouvent des roches bizarrement disposées, et dans lesquelles on a cru longtemps reconnaître l'ouvrage de la main des hommes. Cependant il est bien reconnu maintenant qu'il faut l'attribuer au hasard seul.

On voit d'abord une tour ronde, couverte d'un cône qui semble en former le toit. Après cela on admire un fronton, une façade, un péristyle qui s'enfonce dans l'édifice, et qui est orné de hautes colonnes. Une grotte humide et sombre se cache derrière tout cela; elle renferme une pierre qui simule un grand bateau dressé contre le roc, sur une de ses pointes.

Je ne vous ai point encore parlé des cascades de la Beaume et de Laroche, du cratère de Bar, des rochers d'Espalies, au sommet desquels se trouve un château où Charles VII fut proclamé roi; ni enfin du roc Saint-Michel, près du Puy, où l'on monte par deux cent soixante degrés taillés dans le roc. Là se trouve une chapelle dont l'origine remonte, dit-on, au dixième siècle, et où chaque année un prêtre vient dire la messe.

Non loin de ce rocher s'élève un pauvre petit hameau; c'est dans ce hameau qu'est né mon père, Léon.

Mon père était un pauvre paysan, sans éducation et sans ressource. Sa famille se composait de quatorze enfants, et vous pouvez juger de la peine qu'avaient leurs parents à nourrir tout cela.

Aussi, un beau matin, leur père fit-il appeler les quatre garçons, et leur dit :

— François, Pierre, Jacques et Antoine, allez-vous-en à la danse.

Or, ces jeunes gars, dont l'aîné avait quinze ans, et qui, par cet ordre, se voyaient tout à coup traiter comme des hommes, partirent en gambadant en véritables heureux qu'ils étaient, et arrivèrent à la danse.

Il faut vous dire que pour les habitants de nos pays la danse est une passion des plus vives et des plus énergiques.

Les jours de fête et les dimanches, dès qu'ils sont débarrassés de leurs travaux, ils quittent les sabots qui forment leur chaussure pendant le reste de la semaine, et mettent des souliers si ferrés et si gros d'ailleurs que vous ne comprendriez pas comment on peut marcher avec un tel poids aux pieds; ensuite ils se parent de leurs habits des bons jours, c'est-à-dire qu'ils se vêtissent d'une veste ronde qui tranche sur un gilet de couleur éclatante; qu'un pantalon fort large flotte sur leurs jambes, et qu'ils se couvrent la tête d'un chapeau retapé, garni de ganses.

Les femmes n'oublient point non plus de se faire belles, et leur costume, vraiment, ne manque pas d'une certaine grâce; il faut les voir se pavanant avec leur robe lacée par-devant, et que recouvre, sur la poitrine, la bavolette du tablier. Selon la coutume, des barbes de blondes et de dentelles, ou un petit chapeau de feutre, recouvre leur bonnet; enfin, une chaîne d'or ou un ruban de velours attache à leur cou, suivant qu'elles professent la religion catholique ou la religion protestante, un Saint-Esprit ou une croix d'or.

Quand mon père et ses trois frères arrivèrent à la danse, ils trouvèrent deux ou trois cents paysans réunis, et n'attendant plus que le signal du tambour, de la musette et du fifre. On dansa d'abord la *bourrée;* mais ensuite les femmes âgées et les vieillards se mirent à chanter, et une danse étrange commença; car chacun se mit à sauter en cadence, sur un rhythme lent et bizarre, sans former de figures, la tête baissée et les bras pendants. Bientôt, les danseurs s'animèrent à un tel point qu'ils firent éloigner les filles, et se trémoussèrent avec une violence qui aurait semblé de la folie à quelqu'un qui n'eût pas connu les mœurs singulières de ce pays.

Le soir, mon père et ses frères revinrent à la maison.

— Vous êtes-vous bien amusés, mes enfants? demanda leur père.

— Oui, on nous a traités comme des hommes.

— Eh bien! garçons, puisque l'on vous a traités comme des hommes et que vous en êtes en effet, il faut vous conduire en hommes et gagner vous-mêmes votre vie. Voici chacun une pièce de trente sous; vous partirez demain matin, à la grâce de Dieu; tâchez de vivre en honnêtes gens et de faire fortune, si Dieu le permet.

Le lendemain, au point du jour, il éveilla les quatre enfants, qui embrassèrent leur mère en larmes et partirent chacun de leur côté.

Mon père, quoique le plus jeune, fut le premier à prendre une résolution énergique; il se dirigea vers Paris, gagnant sa vie tant bien que mal à ramoner des cheminées sur sa route, et obtenant toujours un peu de pain à manger et une botte de paille pour dormir. Si bien qu'arrivé à Paris il possédait encore sa pièce de trente sous, toute neuve et toute luisante.

Au lieu de baguenauder dans les rues et de mendier aux passants quelque menue monnaie, il se mit à ramasser dans un petit panier tout ce qu'il trouva de morceaux de toile, et il alla les offrir chez un marchand de chiffons, qui sourit en voyant la mince pacotille et la jolie petite mine de mon père; ce dernier, le lendemain, lui en apporta le double.

Le marchand interrogea l'enfant, dont les réponses lui plurent, et le prit chez lui pour faire les commissions.

En apprenant qu'il allait avoir un toit pour s'abriter, une paillasse pour dormir, et du pain et de la soupe à discrétion, mon père sauta de joie.

Il fit les commissions dont son maître le chargeait avec tant d'intelligence et de promptitude, il apportait, dans l'exécution des ordres qu'on lui donnait, un désir si vif de bien faire, il se montrait si doux et si poli pour chacun, que bientôt petit Jacques devint le favori de la maison. La femme de son maître résolut même de lui apprendre à lire et à écrire. Au bout de trois mois, petit Jacques passait tout le temps dont il pouvait disposer à lire une vieille Bible qu'il avait achetée quinze sous chez un bouquiniste. Au bout de huit mois, il écrivit lui-même une longue lettre à sa mère, pour lui annoncer tous les heureux événements qui lui étaient survenus. Je ne vous garantis pas que les lettres fussent bien moulées et l'orthographe fort exacte, mais enfin la lettre fut écrite, partit, et amena certes une grande joie à mon aïeul et à sa femme.

Six à huit mois après, le marchand de chiffons, qui était riche et qui faisait d'importantes affaires, car ce commerce, tout humble qu'il semble, demande de gros capitaux et produit d'énormes bénéfices, éleva petit Jacques au poste de garçon de recette.

Petit Jacques, à six mois de là, rentra un portefeuille à la main; il le remit à son maître :

— Il y a là-dedans, dit-il, cinquante mille francs en billets de banque; gardez-les, monsieur, jusqu'à ce qu'on vous les réclame. J'ai prévenu le commissaire de police, et je lui ai donné mon nom et mon adresse.

— Cela est bien, Jacques; cela est très bien, Jacques.

Au bout de huit jours, un négociant se présenta; c'était le propriétaire du portefeuille; il offrit mille francs à petit Jacques, qui refusa en disant qu'il n'avait pas besoin d'être payé pour avoir fait son devoir.

Ce langage étonna le négociant. Il prit des informations sur petit Jacques, et il apprit sa conduite honorable, son amour du travail et la persévérance avec laquelle il cherchait et il parvenait à s'instruire; car Jacques était devenu un très bon calculateur et s'était acquis une fort belle écriture.

Le négociant écrivit le lendemain à Jacques pour lui proposer chez lui une place de caissier, avec trois mille livres d'appointements.

Jacques crut faire un rêve; il porta cette lettre à son maître, qui l'embrassa plein de joie.

— Mais, s'écria Jacques, pour avoir cette place il faudra vous quitter?

— Non, répliqua son maître, car ton couvert sera mis chez moi tous les jours, et tu deviens dès aujourd'hui mon pensionnaire.

Jacques devint donc caissier à mille écus, et la pauvre famille de Velay se ressentit, comme vous le comprenez sans peine, de la prospérité de Jacques.

Probe, intelligent, laborieux, rangé, mon père se rendit bientôt tellement indispensable à son nouveau patron que ce dernier lui accorda un intérêt dans son commerce. D'un autre côté, la fréquentation de son premier maître, et des rapports plus nombreux avec le monde, donnèrent

à ses façons de l'élégance; si bien que personne ne se fût avisé de soupçonner l'Auvergnat dans l'associé d'une riche maison de banque, qui faisait des affaires immenses et gagnait des sommes énormes.

Cependant, son ancien maître le voyait depuis quelque temps soucieux et rêveur; car Jacques continuait à venir dîner tous les jours avec celui qui l'avait accueilli jadis pauvre et ignorant.

Jacques éluda ses questions.

A quelques jours de là, pressé plus vivement, il fondit en larmes.

— Vous allez me trouver bien hardi et bien audacieux; certes, jamais je ne vous eusse dit ce que vous allez entendre, si vous ne l'eussiez exigé de moi : eh bien! j'aime votre fille.

— Et tu l'épouseras, mon garçon! répliqua le négociant; je serai fier, je serai heureux de te nommer mon gendre. Ah! çà donc, à quand la noce? je donne deux cent mille francs de dot.

— Et je possède la même somme.

Voilà qui est convenu. Parlons de la chose à ma fille, et si elle lui plaît, à demain les bans.

Mademoiselle M..... s'estima heureuse de devenir la femme d'un homme si estimable et si bien d'ailleurs, et la noce fut arrêtée à trois semaines de là.

La veille de ce jour fortuné, deux chaises de poste s'arrêtèrent devant la maison des futurs époux : il en descendit toute une famille d'Auvergnats dans le costume de leur pays. C'étaient le père et la mère de Jacques; c'étaient ses frères et ses sœurs, qui tous lui sautèrent au cou.

Jacques voulut que sa famille l'accompagnât à l'église avec son costume pauvre et humble.

— Ce sont mes titres de noblesse, dit-il.

Chacun l'approuva hautement.

Mon père, tout en augmentant sa fortune, s'occupa du sort de toute sa famille; il maria ses sœurs, il plaça ses frères et procura à son père et à sa mère une vieillesse honorable et douce. Aujourd'hui, il vit retiré, à quelques lieues d'ici, riche comme vous savez, aimé de ses enfants, respecté de tous ceux qui le connaissent, et ne redoutant point la mort qui s'avance vers lui; car lorsqu'on a bien vécu, on n'a rien à redouter de la mort.

Voilà l'histoire de mon père. N'est-elle pas la preuve la plus consolante que le travail et la probité présentent les moyens les plus assurés de *faire fortune?* Ne m'excuse-t-elle pas de ce que j'ai fait pour le pauvre Auvergnat?

UNE CONTEMPORAINE.

Rochers d'Espalier. *Dessin et gravure d'*Andrew. Best, Lelo'r.

Études D'HISTOIRE NATURELLE.

Fatima.

Conte botanique.

CHAPITRE PREMIER.

En 18.., à quelques milles de Tripoli en Barbarie, entre la mer Méditerranée et la petite ville de Bondjem, le voyageur antiquaire s'arrêtait saisi d'admiration sur les ruines de Lébéda, l'ancienne Tarable des Romains. Ces mosaïques cachées sous la mousse, ces marbres renversés où l'on reconnaissait plutôt la main dévastatrice des Barbares que l'œuvre du temps, ces colonnes corinthiennes sciées pour faire des meules de moulin, ces inscriptions grecques et latines dégradées par le marteau arabe, tout annonçait que le divin Coran avait passé par là.

Sur le parvis d'un temple élevé par le paganisme, métamorphosé par le christianisme et renversé par l'islamisme, d'élégants palmiers dattiers (*phœnix dactylifera*) avaient remplacé les colonnes de granit du péristyle, et leurs longues racines, semblables à des câbles, s'enfonçaient sous les marbres du portique. Un bouquet de ces *nourriciers du désert*, comme disent les Arabes, balançait dans les airs sa gracieuse tête composée d'énormes cocardes de feuilles raides, ailées, à folioles semblables à des lames de poignard; de longs régimes de dattes pendaient au sommet de leur tronc tuberculeux. Sur le stipe de quelques-uns de ces arbres on voyait les cicatrices des plaies que les Maures y avaient faites pour en faire couler la sève au moyen de chalumeaux qu'ils implantent dans le tronc; avec ce suc très doux ils préparent en quarante-huit heures un vin fort agréable qu'ils nomment lakbi, mais dont l'abus, malheureusement trop fréquent chez les Santons et les Marabouts, conduit infailliblement à l'imbécillité avant l'âge de quarante ans. Les fruits délicieux du dattier sont la principale nourriture des habitants du désert; ils mangent les dattes fraîches ou confites au soleil, quelquefois broyées et pétries en forme de pains; il n'est pas jusqu'aux noyaux qui forment souvent l'unique aliment des chameaux pendant les jours d'une longue et pénible marche.

Sur un autel brisé, le chamérope nain (*chamærops humilis*) étendait ses larges feuilles en éventail et à pétiole hérissé d'épines piquantes. On dirait que ce singulier palmier n'aime ni la liberté ni son pays, et ne végète qu'à regret en Afrique où il est né, car son tronc y dépasse rarement deux ou trois pieds de hauteur, tandis que, renfermé dans les serres du Nord, il acquiert quinze à vingt pieds d'élévation. Le câprier (*capparis spinosa*) attache ses vigoureuses racines dans les fentes des murailles ruinées, et ses tiges grêles et diffuses sont parées de grandes fleurs solitaires, à quatre pétales plus blancs que la neige, du milieu desquels jaillit une longue et gracieuse aigrette de filets purpurins portant des anthères dorées. C'est parmi ces décombres que les Maures vont recueillir ses boutons et ses fruits pour les confire au vinaigre et les envoyer en Europe. A travers ses feuilles rondes et d'un vert foncé on voit le feuillage tendre et lancéole du réséda odorant (*reseda odorata*) glisser ses tiges grêles et parées de petites fleurs jaunâtres à peine apparentes, mais exhalant autour d'elles une odeur suave. En Europe, ce n'est qu'une humble plante traînant sur la terre ses débiles rameaux, mais là c'est un arbuste élégant dont la tige persiste pendant plusieurs années et s'élève avec grâce au milieu des touffes épaisses et aromatiques du basilic à grandes fleurs (*ocymum grandiflorum*).

Çà et là, au milieu des décombres, croissaient des berceaux naturels de myrtes (*myrtus communis*) jadis dédiés à la déesse qu'on adorait en ces lieux, de grenadiers (*punica granatum*) dont le fruit rappelle les malheurs de Proserpine, et de tamarisc (*tamarix gallica*) aux branches souples et pendantes et au feuillage menu comme celui des cyprès.

Enfin il semblait, dans ces amas de décombres solitaires, que la nature se fût appliquée à cacher sous un riche voile de verdure et de fleurs les restes muets d'une civilisation antique et oubliée. La lune d'Afrique, cette lune étincelante d'une vive lumière, cet astre brillant et argenté, dont l'éclat n'a rien de commun avec notre nébuleuse lune d'Europe, la lune d'Afrique élevait son front au-dessus des montagnes de Gouriana; ses rayons, d'un blanc jaunâtre, jouaient sur les ruines de Lébéda et les enveloppaient d'une clarté vaporeuse inconnue aux sombres nuits de la France. Du haut des minarets les imans avaient chanté la sixième heure après la prière du soir; il était minuit, et le silence de la nature n'était interrompu que par le souffle de la brise de mer épanchant une vivifiante fraîcheur sur le feuillage des bosquets, ou, de temps à autre, par la voix glapissante des chacals poursuivant les gazelles dans les roches lointaines des montagnes bleues.

Quelques curieux voyageurs européens et une cinquantaine de Bédouins pasteurs habitant des huttes dans le voisinage sont les seuls êtres humains qui se hasardent à s'approcher quelquefois des tristes ruines de Lébéda; mais les uns et les autres ne le font qu'en tremblant, même en plein jour. Les Européens craignent, à l'égal l'un de l'autre, la rencontre d'un Arabe errant caché derrière le fût mousseux d'une vieille colonne ou celle d'une panthère tapie sous un buisson; le Bédouin redoute encore davantage l'apparition d'un de ces génies noirs que le diable a postés là, selon les superstitieuses croyances du pays, pour défendre les trésors que l'on suppose toujours cachés dans des ruines. Et ce qui ne contribue pas peu à maintenir la foi en ces trésors cachés, ce sont les fouilles continuelles que les Arabes voient faire par nos savants et qu'ils ne sauraient attribuer raisonnablement à une autre cause qu'à celle de chercher des trésors.

Comme je le disais, la solitude et le silence régnaient donc sur les ruines de l'ancienne Tarable; à cette heure funeste nul être humain ne semblait être assez hardi pour s'en approcher, et cependant un homme enveloppé dans un long baracan, dont un des quatre coins était jeté sur sa tête, s'avançait d'un pas rapide. De temps à autre il promenait autour de lui un œil furtif et perçant; il s'arrêtait, écoutait; puis, lorsqu'il s'était assuré que le léger bruissement du feuillage n'était occasionné que par la marche bondissante de la gerboise sautant sur ses longs pieds de derrière à la manière du kangourou, il redoublait de vitesse pour atteindre les ruines avant que la lune s'élevât de la hauteur d'un palmier au-dessus du plus haut pic de Gouriana. Il pénétra dans les décombres, en suivit les sentiers tortueux comme un homme qui les

avait parcourus plus d'une fois, et bientôt se trouva en face de deux autres personnages auxquels il avait sans doute donné rendez-vous dans ce lieu redouté.

L'un était debout, appuyé contre la tige d'un palmier et paraissant plongé dans une sombre méditation; au cachemire qui entourait son tulipan (turban), à son cafetan doré, à son jileck brodé en soie, et surtout aux sculptures enchâssées de pierreries qui ornaient le manche de son cangiar et le talon de ses pistolets, on devinait aisément que c'était un homme riche. A son visage ovale, à ses lèvres primes et son nez aquilin, à ses pommettes de joues non proéminentes, il n'était pas moins aisé de voir qu'il était de pure race arabe et que jamais le sang de ses aïeux ne s'était mêlé au sang maure.

A ses pieds dormait, étendu sur la mousse, un jeune homme plus difficile à deviner. Il portait également le costume arabe, mais quelques boucles de cheveux châtains qui tombaient sur son front annonçaient qu'il n'avait de musulman que le costume; et aux traits mêlés de son visage, on pouvait soupçonner qu'il était Européen.

Tous deux levèrent la tête en entendant le dernier venu s'approcher d'eux; mais, tandis que l'un montrait le plus grand empressement, l'autre reprit tranquillement sa position sur la mousse et parut se rendormir.

— Méhémet, dit le riche arabe, il y a longtemps que nous t'attendons.

— Assan, Dieu a fait l'homme pour les désirs et pour l'attente; il est béni entre dix mille celui qui voit tôt ou tard accomplir ses vœux. De quoi te plains-tu? N'es-tu pas un des enfants favorisés du Prophète? Ne t'a-t-il pas donné la foi, le courage, la fortune et la considération?

— Pourquoi faut-il qu'il ait oublié le bonheur!

— Espère et prie.

— Hélas! le plaisir semblait devoir habiter pour toujours mon palais, quand, par l'effet d'un épouvantable maléfice, mon cœur, enivré de la plus douce joie, fut percé du glaive acéré de la douleur. Déjà le jour était fixé où l'iman devait appeler sur moi et sur Fatima la bénédiction du saint Prophète; déjà, dans notre impatience, nous comptions les heures lentes à s'écouler. Nous touchions au moment fortuné qui devait nous unir pour la vie, lorsque tout à coup les roses qui couvraient les joues de Fatima furent effacées par une pâleur affreuse, et la fièvre ardente se glissa dans ses veines pour consumer sa jeunesse. Les médecins juifs et arabes les plus habiles déployèrent en vain toutes les ressources de leur art, leurs remèdes furent impuissants et le mal empirait. Désespéré, je consultai des bonzes, des santons et des fakirs; les prières et les amulettes ne réussirent pas mieux. Semblable à la houri divine qui, pendant un rêve enchanteur, enivre les sens d'un enfant du prophète et ne laisse au réveil qu'un souvenir et des regrets, telle Fatima semblait devoir bientôt s'évanouir du nombre des mortels pour n'exister plus que dans le cœur du malheureux Assan.

Enfin je te trouvai, saint marabout, et tu me persuadas aisément que les prières des bonzes, des santons et des fakirs, étaient d'autant plus impuissantes que l'oreille d'Allah n'est ouverte qu'à celles des marabouts et surtout à celles des marabouts de ton couvent.

— Assan, je t'ai dit la vérité, et les douleurs croissantes de Fatima en sont la preuve.

— Je te crois, mon père.

— Et moi, je n'en crois rien, dit en murmurant le dormeur toujours étendu à leurs pieds.

Le moine jeta sur lui un œil furieux.

— Pourquoi, dit-il à Assan, te fais-tu accompagner par ce chien?

— Qui appelles-tu chien? demanda le jeune homme en se levant d'un seul bond.

— Toi, Roumi, s'écria le moine en portant la main sur le manche d'un long cangiar à lame recourbée.

— Imposteur!

Assan se jeta entre les deux assaillants et parvint, non sans peine, à calmer leur irritation.

— Mon père, dit-il au marabout, pardonne-lui, car c'est un malheureux dont les yeux sont encore fermés à notre sainte foi.

— Mahomet a dit de convertir par l'épée.

— C'est vrai, mais non par le poignard. D'ailleurs, quoique Roumi, Ali n'est pas un chien, car il a combattu vaillamment contre moi sous les murailles d'Oran, et si son cheval ne s'était abattu, ce serait moi qui probablement serais son prisonnier. Méhémet, respectons le malheur et tendons la main à nos ennemis vaincus.

— Soit, répondit le marabout en enfonçant la lame de son cangiar dans le fourreau et en jetant sur son adversaire un coup d'œil rancuneux que le jeune homme lui rendit avec autant d'énergie et moins d'hypocrisie.

— Tout est-il prêt? demanda Assan.

— J'ai consulté le saint de mon couvent, voici ce qu'il m'a répondu : « Dieu est miséricordieux. Va trouver le jeune croyant et dis-lui que Mahomet, son prophète, a eu pitié de lui, qu'il m'a enseigné le seul remède qu'il y ait à ses maux. Va dans son palais, prépare tout ce qu'il faut pour un long voyage, et pars avec lui, ses esclaves et ses chameaux. Pendant une lune vous dirigerez votre marche à l'orient du grand désert (Sahara) en passant par les montagnes de Gouriana où les hommes habitent sous la terre comme des renards, par Boudjem où s'arrêtent les caravanes, et par Sokna. Arrivés dans cette ville où finissent les États de Tripoli et commence le royaume du Fésan, vous quitterez la route de Morzouck et vous vous enfoncerez dans l'immense forêt de Wadan qui sépare la vallée des Dattes du pays des Buffles; vous marcherez en ligne droite au midi, et lorsque le soleil cachera son front radieux, vous reconnaîtrez votre route à ce signe qu'Allah m'a promis pour vous : les arbres antiques qui peuplent ces sombres forêts ne seront couverts de mousse que d'un seul côté, et vous avancerez du côté opposé... »

— Parbleu! dit brusquement Ali en interrompant le marabout, Dieu fait tous les jours le même miracle dans mon pays en faveur des chasseurs qui s'égarent dans la forêt de Fontainebleau. Les arbres n'ont jamais leur tronc couvert de mousse et de lichens que du côté du nord, par la raison fort simple que ces plantes parasites, vivant d'humidité, se plaisent à une exposition ombragée, et que les rayons du soleil ainsi que le vent du midi les font périr en les desséchant. Je n'ai pas d'autre manière de m'orienter dans les plus sombres forêts que cette remarque fort simple.

Le marabout, sans répondre à cette observation, continua ainsi :

— Le saint m'a dit : « Vous traverserez ensuite la vallée des Autruches, puis vous entrerez dans le désert. Là ne vous arrêtez pas à regarder le chasseur fésanais, monté sur une héri (1) plus légère que le vent, poursuivre avec la lance l'oiseau-chameau (l'autruche) qui abandonne pen-

(1) On appelle *héri* un petit chameau très léger à la course, d'une race particulière, que les Arabes n'emploient jamais que pour monture.

dant quarante jours ses œufs sur le sable brûlant et qui sait assez bien compter pour revenir au moment juste chercher ses petits quand le soleil les a fait éclore. Ne vous laissez pas non plus arrêter par la pitié quand vous rencontrerez étendue sur le sol une victime de la fureur du shume (vent du désert); ne vous amusez pas à regarder la peau noire et desséchée de cette momie naturelle et abandonnée dans le désert depuis plus d'un siècle peut-être, et quand même votre chameau aurait faim, ne le laissez pas s'arrêter pour lui ronger le bout des doigts. Donnez-lui quelques noyaux de dattes et poussez-le en avant; car l'affreuse mort, cachée dans des nuages de sable que le vent promène dans les airs, est toujours prête à tomber sur les imprudents voyageurs qui ne calculent pas le temps de leur marche. Quand vous aurez traversé trois jours de désert, vous apercevrez un wadey (oasis) délicieux. Allah, dans sa toute bonté, a semé de distance en distance, dans les sables arides du désert, des îles de verdure, sans lesquelles il serait impossible à ses fidèles croyants de parcourir ces vastes solitudes. Des palmiers, des mimosa, des cactiers et mille autres végétaux y croissent spontanément et offrent aux voyageurs épuisés de l'eau, un ombrage salutaire et des fruits savoureux. Dans ce wadey vous trouverez le sage Médul-al-Békir; Assan lui remettra ce firman et lui devra le bonheur. Le saint Prophète veillera sur Fatima pendant son absence. Allez. »

— Partons, partons, mon père! s'écria Assan.

Palmier dattier.

CHAPITRE SECOND.

Tous trois sortirent des ruines de Lébéda. Guidés par le moine, ils rencontrèrent bientôt une nombreuse suite d'esclaves et plusieurs chameaux chargés de provisions et de riches présents. Assan, monté, comme Ali, sur un vigoureux coursier, se mit à la tête de ses gens, et derrière eux marchait le marabout monté sur un âne robuste, mieux fait pour résister à la fatigue des caravanes que le meilleur cheval barbe.

Ils voyagèrent pendant une lune sans qu'il leur arrivât rien d'extraordinaire. Ali, naguère Alfred Frémont, né dans les environs de Paris, sous-lieutenant dans un de nos régiments d'Alger, se consolait de s'être laissé prendre par les Arabes, parce que le chef qui l'avait fait prisonnier, séduit par la gaîté de son caractère, par le courage qu'il avait montré dans le combat, et plus encore par une instruction très rare en Afrique, le considérait plutôt comme un ami que comme un esclave. Le jeune homme, en attendant l'échange qui devait le rendre à ses frères d'armes, était enchanté d'avoir une occasion de visiter l'intérieur d'un pays si fécond pour les sciences naturelles, et il suivait Assan, son vainqueur et son ami, avec autant de dévouement que de plaisir, car il lui devait la vie. Pour égayer la tristesse du guerrier arabe, tantôt il lui racontait les mœurs de sa patrie, tantôt il l'instruisait des choses de son propre pays.

— Tu vois, lui disait-il, ces orangers constamment couverts de fleurs odorantes et de fruits parfumés : ils se sont tellement naturalisés dans ta patrie qu'on les rencontre dans les forêts; cependant ce sont des étrangers venus des Indes en Europe et d'Europe en Afrique. Le premier de ces arbres apportés d'Asie existe encore, ou du moins existait encore il y a quelques années, dans un jardin de Lisbonne, en Portugal. Dans ma patrie, en France, en 1500 il n'existait encore qu'un seul pied

d'oranger, et il avait été semé à Pampelune, en Navarre, en 1421 ; il fut apporté à Chantilly, puis à Fontainebleau, et enfin à Versailles où il est encore. Ceci me fait penser à une drôlerie de nos savants d'Europe qui, pour expliquer la fable du jardin des Hespérides, en Espagne, le supposent gratuitement planté d'orangers, sans prendre en considération un petit anachronisme de près de deux mille ans.

Cet arbre, qui le dispute à l'oranger par la beauté de son port, par son feuillage grand, mêlé de vert et de blanchâtre, par ses jolies fleurs pourpres et sessiles, et enfin par ses baies rouges et de la grosseur d'une cerise, est le plaqueminier lotos (*dyospiros lotus*), qui a aussi été pour nos savants le sujet d'une autre drôlerie ; ils lui ont donné le nom de *lotus*, parce qu'ils ont cru le reconnaître pour ce *lotos* des anciens dont les fruits étaient si délicieux qu'ils faisaient oublier leur patrie à ceux qui en mangeaient. Pénétré de cette opinion, la première chose que je fis en arrivant en Afrique fut de manger du lotos ; morbleu ! les dents me grincent encore rien que d'y penser ! Je veux être pendu si jamais il y eut du vin de Surène plus aigre, plus amer, plus détestable ; j'en ai encore, je crois, les gencives plissées et la bouche empoisonnée.

Voici, sous ce buisson, un arbrisseau qui me paraîtrait plutôt être, comme le pensent d'autres savants, le véritable lotos ; c'est le jujubier des lotophages (*zizyphus lotus*), comme l'appelait ce bon M. Desfontaines qui croyait aux poètes et aux lotophages. Du reste, telle était aussi l'opinion de Polybe, et voici ce qu'en dit cet ancien historien : « Le lotos des lotophages est un arbrisseau rude, armé d'épines ; ses feuilles sont petites, vertes, semblables à celles du rhamnus. Ses fruits, encore tendres, ressemblent aux baies du myrte ; lorsqu'ils sont mûrs, ils se teignent d'une couleur rousse ; ils égalent alors en grosseur les olives rondes et renferment un noyau osseux dans leur intérieur. » Vous voyez, Assan, qu'un botaniste moderne n'aurait pas mieux décrit cet arbrisseau qui nous accroche de toutes parts dans notre route, tant il est commun et hérissé d'épines. Le même historien raconte que les habitants de l'antique Syrte écrasaient ses fruits et les laissaient fermenter dans des vases avant de s'en nourrir, eux et leurs esclaves. Ils en faisaient aussi une sorte de vin en les broyant avec de l'eau.

— Aujourd'hui, dit le marabout, les habitants des bords de la petite Syrte et du voisinage du désert recueillent encore les fruits du jujubier sauvage ; ils les vendent dans les bazars, les mangent comme autrefois, et en nourrissent même leurs troupeaux. Ils en font aussi une boisson en les broyant et les mêlant avec de l'eau. Ainsi donc, Roumi, tu ne nous apprends rien.

Ali jeta sur le moine un regard de travers et continua :

— J'apprendrai du moins à Assan que, dans ses *Antiquitates botanicæ*, Sprengel...

— Quoi ! ne parles-tu pas de Fatima? dit Assan en se réveillant et se redressant sur son cheval ; il me semblait la voir quand son nom a frappé mon oreille !

— Que Dieu bénisse l'ange Moukir, le dispensateur des rêves heureux ! Tu reverras cette rose de beauté plus vermeille et plus fraîche quand le funeste effet du mauvais œil aura été effacé par le sage Médul-al-Békir.

Déjà nos voyageurs avaient laissé bien loin derrière eux les derniers villages appartenant aux Etats de Tripoli lorsqu'ils découvrirent, à lassow (à quatre heures du soir), les remparts de terre de Sokna. Ils se présentèrent avec leur petite caravane aux portes de la ville, mais ils les trouvèrent fermées et ils furent obligés de camper dans la campagne comme ils le faisaient déjà depuis tant de nuits. Le moine leur expliqua cette singularité. Sokna, leur dit-il, est posée moitié sur la limite de Tripoli et moitié sur celle du Fézan, d'où il résulte qu'une partie de la ville paie le tribut au successeur du grand Yousouf et l'autre partie à l'usurpateur de Morzouk. C'est le rendez-vous et le refuge de tous les mauvais sujets des deux pays ; ces hommes, qui ont transigé avec le devoir et la probité, croient aussi pouvoir transiger avec Dieu. Pour se conformer au divin Coran, qui recommande la charité et l'hospitalité, et faire ce qu'ordonne la loi, ils laissent leurs portes ouvertes pendant l'heure des repas, mais ils ferment les portes de la ville, parce que, par ce moyen que la loi ne défend pas, ils empêchent les pauvres étrangers de venir s'asseoir autour de leur natte. Qu'Allah leur envoie Nekir, l'ange noir, pour les récompenser selon leur mérite !

— Méhémet, dit Assan d'une voix douce, les saints ne maudissent pas.

— Il est vrai, reprit le moine ; mais, ajouta-t-il en portant sa main sur son cimeterre, quelquefois ils punissent.

— Je le sais. J'ai vu un juge prévaricateur renversé de son tribunal et poignardé par un santon jusque-là perdu dans la foule ; j'ai vu le santon s'asseoir aussitôt sur le divan de la justice, casser la décision du juge et absoudre la veuve et l'orphelin qui avaient été condamnés.

— La justice d'Allah brise quelquefois l'œuvre d'iniquité.

— Tu te trompes pour cette fois, car le santon n'était rien autre chose qu'un infidèle déguisé en saint et qui depuis plusieurs années cherchait une occasion de se venger sur le juge d'une offense personnelle. Plusieurs années après il fut reconnu et empalé.

Ali sourit ; le moine fronça les sourcils et baissa les yeux. Ils se remirent en route le lendemain à la pointe du jour, et le jeune sous-lieutenant, voyant Assan bien réveillé, reprit son instruction botanique.

— Voyez, disait-il, ces tiges gracieuses s'élever de six à sept pieds au-dessus des plantes de ce marais ; ce sont celles du souchet à papier (*cyperus papyrus*). Chacune se termine par une élégante et large ombrelle d'un beau vert. Cette plante, qui manque de feuilles, fit longtemps la fortune de l'antique Egypte, parce que c'est avec son écorce mince et lisse que l'on préparait le papier sur lequel les sages écrivirent pour la première fois les éléments des sciences et les principes de morale. Ce papier avait plus de solidité que le nôtre, car l'on possède encore dans plusieurs bibliothèques de l'Europe des manuscrits sur papyrus, bien conservés, et qui ont traversé près de trente siècles. Sur les eaux du marais nagent les feuilles larges et luisantes du nénuphar bleu (*nymphæa cærulea*), dont les superbes fleurs, semblables à de grandes roses flottantes et d'un bleu céleste, sont sculptées sur plusieurs antiques monuments avec celles du nélumbo (*nymphæa nelumbo*), qui ne se retrouve plus aujourd'hui que dans l'Inde, et celle du *nymphæa lotos*, semblable à de grands pavots roses. Les racines et les graines de ces trois belles plantes fournissaient une délicieuse nourriture aux anciens Egyptiens, disent d'autres savants commentateurs du lotos ; mais Dieu nous préserve d'être réduits pour vingt-quatre heures à de tels aliments ! J'en ai goûté et je m'en souviens, ajouta Ali en crachant sur le sable. Il paraît que le goût antique était, dans le pays où nous sommes, bien différent du

goût des Grecs, qui, à la même époque, habitaient les rives septentrionales de la Méditerranée. J'ai vu souvent, sur des pierres gravées par ces derniers, de jolis petits amours, aux ailes de papillon, nichés dans le sein d'une rose; les Egyptiens nichaient au milieu de la fleur du nélumbo un disgracieux anubis à tête de chien. Mais, tenez, voici le micocoulier (*celtis australis*) qui sans doute sera le dernier que nous rencontrerons, car cet arbre, comme l'olivier, n'aime guère à croître que sur les côtes de la Méditerranée. Il me rappelle à la fois la Provence, cette belle province de ma patrie, et l'inépuisable dissertation du lotos. Pline croyait que son fruit, petit, aigre-doux, mangé seulement par les enfants et les oiseaux, était le véritable lotos.

Mais voici d'autres plantes, continua Ali, qui nous annoncent l'entrée du désert, parce qu'elles ne croissent bien que dans les sols brûlants, presque entièrement dépouillés d'humidité. Aussi leur organisation est-elle tout-à-fait différente de celle des végétaux que je vous ai fait observer. Ce sont des aloès aux feuilles charnues et épaisses, capables de résister aux desséchantes influences des rayons du soleil; leurs racines, longues, cylindriques, semblables à des cordes, sont peu propres à leur transmettre de la nourriture, mais elles les attachent solidement à la terre, et les pores aspirants dont les feuilles sont criblées suffisent à l'alimentation de la plante en pompant dans l'air des gaz pendant le jour, et, pendant la nuit, l'humidité d'une abondante rosée. Celle-ci, dont les feuilles sont longues et étalées, les fleurs tubuleuses et d'un rouge jaunâtre, portées par une hampe de trois à quatre pieds, est l'aloès vulgaire (*aloe vulgaris*); celle-là porte des fleurs d'un rouge éclatant, et ses feuilles, recourbées au sommet, ressemblent un peu à des cornes; aussi l'a-t-on nommée aloès corne de bélier (*aloe fruticosa*); cette autre est l'aloès verruqueux (*aloe verrucosa*), dont les feuilles en lame d'épée sont couvertes de grosses aspérités semblables à des verrues.

C'est ainsi que nos voyageurs avançaient dans le désert en charmant l'ennui de la route par des observations botaniques. Un jour ils marchaient tous trois à pied, en avant de leur petite caravane, lorsqu'ils entendirent leurs esclaves pousser des cris perçants. Ils se retournent et voient avec effroi une nombreuse horde d'Arabes errants, plus féroces que les panthères avec lesquelles ils habitent, se précipiter sur leurs gens, les vaincre, les charger de liens, et tout cela dans l'espace d'un instant. Que faire dans une telle circonstance? Le courage est impuissant contre le nombre, et, dans ce cas, une agression de leur part n'eût été qu'une funeste folie. Par un fort heureux hasard, les Arabes, dont ils étaient séparés par un bouquet de mimosa, de lauriers-amandiers et d'arbres de Judée, ne les avaient pas encore aperçus; nos voyageurs profitèrent de cette circonstance et s'enfoncèrent à la hâte dans la forêt voisine. Ils se trouvèrent bientôt en sûreté, mais sans eau et sans provisions.

Leur courage les soutint au milieu de ces vastes solitudes où la mort seule semblait avoir étendu son empire. Ils marchèrent quelque temps et se trouvèrent enfoncés dans le désert. La terre, sèche et aride, n'offrait plus à leur vue fatiguée qu'une étendue sans fin de sables étouffants; la verdure avait disparu, et jamais la moindre touffe de gazon ne se présentait pour reposer leurs yeux rouges et desséchés par la réfraction des rayons ardents d'un soleil perpendiculaire sur leur tête. Une soif horrible les consumait; le désespoir entrait dans leur cœur, lorsqu'enfin ils aperçurent dans le lointain une montagne bleuâtre, terme tant désiré de leur pénible voyage.

Le malheur rapproche les hommes. Ali encourage Méhémet, Méhémet qui, un jour avant, n'était pour lui qu'un fanatique ou un vil charlatan. Il ne voit plus le moine, mais le vieillard vénérable; il le console, l'encourage, l'aide dans sa marche, et tous trois, après des fatigues inouïes, arrivent au pied de la montagne. Mais leurs forces sont épuisées, et ils se laissent tomber sur le sable en poussant un soupir de découragement, et dévorés par une soif brûlante.

Le marabout jette autour de lui un œil où brille le sombre feu du désespoir, et il aperçoit un arbre au feuillage gigantesque. Soudain il pousse un cri de joie et s'élance... mais l'hypocrisie rentre dans son cœur avec l'espérance de la vie; il s'arrête et se tournant vers Assan :

— Fleur des Croyants, lui dit-il, pour arracher ses enfants au malheur, Dieu quelquefois se communique à ses élus; il m'inspire, et, dans sa miséricorde, m'accorde le don d'un miracle que jadis il avait accordé à Mosè dans les roches arides de Sinaï. Regarde et bénis le prophète.

Il s'approche gravement d'une plante monstrueuse, dont les feuilles oblongues, longues de plus de vingt pieds, étaient attachées à une courte tige par des pétioles distiques, imbriqués, de la grosseur de la cuisse. Le moine tire son poignard, l'enfonce dans un de ces pétioles, et il en jaillit aussitôt une source d'une eau fraîche et limpide qui, en les désaltérant, rappela nos voyageurs à la vie.

— Méhémet, dit Ali, comme toi je bénis Dieu d'avoir semé dans les déserts brûlants ce ravenal (*ravenala Madagascariensis*) dont la sève bienfaisante désaltère le voyageur; mais le miracle que tu viens de faire, j'allais le produire comme toi, et il se répète sous la main de tout le monde, en tous lieux où croît cette magnifique plante. Partout la Providence a pourvu à l'existence de ses enfants, et tous les êtres vivants sont ses fils. Dans les rochers de mon pays, les pâtres et les oiseaux, pendant les plus fortes chaleurs de l'été, trouvent, pour se désaltérer, une eau salutaire dans une coupe naturelle formée par deux feuilles réunies à leur base contre la tige de la cardère à foulon (*dipsacus fullonum*). Dans l'Inde, le népenthe (*nepenthes distillatoria*) est plus singulier; ses feuilles s'allongent au sommet en un long filet portant un véritable vase ayant un peu la forme d'une urne antique, et muni d'un couvercle attaché par une charnière. Pendant la chaleur du jour le vase s'ouvre, et l'opercule soulevé laisse voir au voyageur altéré la précieuse liqueur qui doit lui rendre la force et le courage. Je vois ici le cactier raquette (*cactus opuntia*) (1), qui va me fournir le moyen d'achever le miracle si heureusement commencé par Méhémet.

Ali s'approcha d'un arbrisseau rameux, de cinq à six pieds de hauteur, dont la tige charnue est composée d'articulations foliacées, comprimées, ovales ou oblongues, placées les unes au-dessus des autres, armées de nombreux faisceaux d'aiguillons jaunâtres et inégaux. Il était couvert de grandes fleurs sessiles, d'un beau jaune, et de fruits ayant la forme et la grosseur d'une figue, rouges et épineux. Il en cueillit plusieurs, et les voyageurs, après les avoir dépouillés de leurs piquants, en mangèrent la pulpe douce et rafraîchissante.

(1) Je dois avertir que le lecteur trouvera, à partir d'ici, plusieurs plantes qui ne sont pas indigènes à l'Afrique, mais censées y avoir été apportées par le propriétaire de l'oasis dans lequel nos trois voyageurs vont entrer.

CHAPITRE TROISIÈME.

Après avoir réparé leurs forces épuisées, ils se remirent en route et s'empressèrent de gravir la montagne. Vainement les ronces et les rochers leur déchiraient les pieds, l'espérance les soutint sur ses ailes dorées, et en moins d'une heure ils atteignirent le sommet.

De quel plaisir ne furent-ils pas émus lorsqu'ils découvrirent un wadey enchanteur! L'art et la nature semblaient s'être entendus pour l'enrichir de leurs dons, et le jardin d'Eden n'eût été qu'un désert stérile si on l'eût comparé à ce lieu de délices. Cependant leur vue embrasse le vallon et aucun monument ne s'offre à leurs yeux. Ali se livre à de cruels soupçons; il craint qu'un mauvais génie, caché sous le baracan d'un moine, les ait égarés dans leur route; l'inquiétude commence à se glisser dans son âme. Ils parcourent en vain les bosquets fleuris; en vain leurs cris frappent les échos qui répondent seuls à leur voix effrayée. Ils aperçoivent cependant les traces d'une culture récente. Un sentier s'offre à eux; il partait d'un berceau de jasminoïde (*lycium Afrum*) aux petites fleurs violettes; de mouron en arbre (*anagallis fruticosa*), dont les petites fleurs ressemblent à celles du mouron rouge; d'ostéosperme (*osteospermum monilifera*) montrant ses jolies graines colorées et osseuses, dont les jeunes filles africaines font de charmants colliers. Ce sentier paraissait aboutir auprès d'un arbre d'une grosseur gigantesque; trente hommes auraient eu peine à embrasser son immense tronc, et trois cents cavaliers eussent facilement manœuvré sous son ombre.

Assan et Ali étonnés prirent le sentier qui les conduisait auprès de cet enfant monstrueux de la nature. Ce petit chemin était resserré des deux côtés par un buisson de charmants arbustes; Assan en touche un du bout de sa baguette! L'arbrisseau frémit et s'agite, son feuillage se contracte et ses rameaux se courbent vers la terre. Le mouvement se communique aux arbustes voisins; de proche en proche tout se fane et meurt, jusqu'à l'arbre dont le feuillage se perd dans la nue.

— O Allah! s'écrie Assan en se prosternant avec le marabout, les arbres de ces lieux sont-ils animés par les âmes des faibles auxquels tu as refusé l'entrée de ton saint paradis, ou nos yeux sont-ils fascinés par les enchantements d'un sage?

— Jeune homme, lui répondit une voix douce et sonore, Allah est bon, le faible trouve un refuge dans sa miséricorde!

A ces mots ils lèvent les yeux et aperçoivent un vieillard majestueux qui s'approche en leur tendant la main. A son air vénérable ils reconnaissent le sage près duquel on les a envoyés, et Assan lui confie aussitôt le sujet de ses peines et de son voyage.

Le derviche Médul-al-Békir se fit expliquer par Assan longuement et à diverses reprises, les symptômes qu'éprouvait Fatima; puis il répondit:

— Le feu dévorant qui circule dans les veines de la plus chérie des femmes, je peux l'éteindre! Défenseur de la foi, que ton cœur s'ouvre à la douce espérance; dans quelques jours Fatima sera rendue à ton amour et à la santé. Viens réparer tes forces épuisées; ma porte s'ouvre toujours pour le malheur et la vertu.

En achevant ces mots, Médul-al-Békir les conduit près du tronc de l'arbre merveilleux; il frappe avec le bâton qui soutient sa vieillesse, et une porte s'ouvre dans l'écorce. Ils entrent dans de petits appartements simples, mais commodes. Le sage derviche sourit de leur étonnement, leur fait prendre un frugal repas et les engage à se livrer au sommeil.

Assan et Ali s'étendirent tous deux sur la même natte, et causèrent, avant de s'endormir, des merveilles qui les avaient frappés, et que l'Arabe aurait volontiers attribuées à un miraculeux renversement de la nature, si Ali ne lui eût ainsi parlé.

— Les plantes ne sont pas ce que pense le vulgaire; elles vivent, dorment et veillent; elles aiment, elles paraissent sentir, et elles meurent comme les animaux. Ce que tu attribues, Assan, à des miracles n'est que l'effet naturel de leur organisation, et si le marabout veut te faire croire autrement c'est par une pieuse fraude. Ces arbustes que tu as vus se mouvoir quand tu les as touchés de ta baguette sont des mimosa pudiques ou sensitives (*mimosa pudica*), et le phénomène de l'irritabilité végétale est la cause unique de cette contraction surprenante que tu as vue. La sensitive est de toutes les plantes celle qui a été le plus étudiée sous ce rapport. Je vais te rapporter le résultat de plusieurs observations singulières faites par des naturalistes habiles.

Un simple contact, une secousse, la chaleur, le froid, une goutte de liqueur alcaline ou acide, enfin tous les agents chimiques ont une action plus ou moins prononcée sur elle. Dans son plus grand degré d'irritation, les folioles s'appliquent les unes sur les autres par leur face supérieure, et le pétiole commun s'abaisse le long de la tige; mais si l'on ne touche la plante que légèrement, l'irritabilité se manifeste avec moins d'énergie. « Si l'on touche légèrement l'une des folioles, dit un des célèbres botanistes de ma patrie, cette foliole seule s'ébranle et tourne sur son pétiole particulier; si l'attouchement a été un peu plus fort, l'irritation se communique à la foliole opposée, et les deux folioles se joignent sans que les autres éprouvent aucun changement dans leur situation. Si l'on gratte avec la pointe d'une aiguille une tache bleuâtre que l'on observe à la base des folioles, celles-ci s'ébranlent tout à coup et bien plus vivement que si la pointe de l'aiguille eût été portée dans tout autre endroit. Quoique fanées, les feuilles ont encore des mouvements très marqués, parce que les articulations ne s'altèrent pas aussi promptement que le tissu, et qu'elles sont évidemment le siége de l'irritabilité. Le temps nécessaire à une feuille pour se rétablir varie suivant la vigueur de la plante, l'heure du jour, la saison et les circonstances atmosphériques. L'ordre dans lequel les différentes parties se rétablissent varie pareillement. Si l'on coupe avec des ciseaux, même sans occasionner de secousse, la moitié d'une foliole de la dernière ou de l'avant-dernière paire, presque aussitôt la foliole mutilée et celle qui lui est opposée se rapprochent; l'instant d'après, le mouvement a lieu dans les folioles voisines, et continue de se communiquer, paire par paire, jusqu'à ce que toute la feuille soit repliée. Souvent encore, après douze ou quinze se-

condes, le pétiole commun s'abaisse, et les folioles se rapprochent; mais alors l'irritabilité, au lieu de se communiquer du sommet de la feuille à sa base, se communique de la base au sommet. L'acide nitrique, la vapeur du soufre enflammé, l'ammoniaque, le feu appliqué par le moyen d'une lentille de verre, l'étincelle électrique, produisent des effets analogues. Une chaleur trop forte, la privation de l'air, la submersion dans l'eau, ralentissent ces mouvements en altérant la vigueur de la plante. Le balancement d'une voiture fait d'abord fermer les feuilles; mais quand elles sont, pour ainsi dire, accoutumées à ce mouvement, elles se rouvrent et ne se ferment plus. » Rien n'est curieux comme de voir les sensitives, qui couvrent une plaine considérable en Amérique, s'agiter toutes de proche en proche quand une fauvette est venue se poser sur l'une d'elles.

Il n'y a pas que le mimosa pudique qui exécute ces mouvements singuliers; l'acacie sensitive (*mimosa sensitiva*) et les espèces désignées par les botanistes sous les noms de *pudibunda*, *lacustris*, *viva*, *asperata*, etc., sont dans le même cas; mais rien n'est étonnant comme l'agitation du sainfoin animé (*hedysarum gyrans*), que l'on trouve dans le Bengale. Ses feuilles sont composées de trois folioles comme celles du trèfle; la foliole terminale est très grande et les deux latérales très petites. Ces deux dernières s'abaissent et s'élèvent continuellement en tournant sur leurs charnières par un mouvement de torsion, et ce mouvement est tellement rapide qu'on peut compter jusqu'à cinquante oscillations par minute. La foliole du milieu se tient immobile et dans une position horizontale pendant le jour; mais lorsque la nuit s'approche, elle se couche sur la tige, s'endort, et reste dans cette attitude jusqu'au jour. Les deux autres petites feuilles n'en continuent pas moins leurs oscillations.

Sans aller aussi loin chercher des exemples, reportons les yeux sur la France. Là nous trouvons le vinetier ou épine-vinette (*berberis vulgaris*), dont les jolies petites grappes de fleurs jaunes et pendantes sont extrêmement irritables. Si, avec la pointe d'une aiguille, on pique la base du pistil, on voit bientôt les étamines se rapprocher du stigmate, le presser et le couvrir comme pour le préserver du danger; la corolle s'ébranle, se ferme, et couvre à son tour les étamines; puis le calice vient envelopper tout cela, et la fleur se ferme entièrement. Si la piqûre a été assez forte, l'irritation se communique aux fleurs à côté, et quelquefois toutes celles de la grappe se ferment les unes après les autres. Vous trouverez la même sensibilité dans les étamines de la rue (*ruta graveolens*).

Quant à la maison extraordinaire que nous habitons en cet instant, elle n'a rien de nouveau. Adanson a vu au Sénégal, et M. Perrotet après lui, des baobabs (*Adansonia baobab*) qui ont jusqu'à quatre-vingt-dix pieds de circonférence, et certes celui dans lequel Médul-al-Békir a jugé à propos d'établir sa demeure a tout au plus cette énorme dimension. Si le baobab est le géant de la nature, il en est aussi le vieillard le plus antique, et probablement que celui où nous sommes a été témoin du déluge, car il doit avoir cinq ou six mille ans.

— Ali, dit Assan, tu critiques le moine parce qu'il nous fait voir des prodiges, et toi, cependant, tu avances comme un fait positif un fait incroyable qu'il te serait impossible de prouver.

— Tu te trompes, Assan, rien ne m'est plus facile. Quand tu as regardé le tronc d'un arbre coupé en travers, tu as sans doute remarqué un certain nombre de cercles placés les uns dans les autres depuis le cœur de l'arbre jusqu'à son écorce; chaque année il se forme un de ces cercles ligneux, et en les comptant on peut savoir au juste l'âge d'un végétal. Or, Adanson a eu occasion de les compter dans plusieurs baobabs, et il en a trouvé jusqu'à six mille chez quelques-uns. Du reste, un voyageur raconte que les seigneurs indiens aiment beaucoup à se faire creuser des appartements dans le tronc de ces monstrueux enfants de la terre, pour aller y fumer au frais et y boire le lakbi.

Après avoir parlé encore quelques instants de leur espérance et de la belle Fatima, les deux voyageurs s'endormirent.

Le lendemain, aussitôt que l'éternel flambeau d'Allah eut chassé les noirs esprits de la nuit, Médul-al-Békir réveilla ses hôtes. Il les conduisit sous un berceau de mimosa (*mimosa furcata*) aux feuilles légères, conjuguées, et à pinules linéaires, dans lesquels se repliaient de mille manières les rameaux grimpants du dolic ligneux (*dolichos lignosus*) aux grandes fleurs roses et papillonacées. Le feuillage gracieux des methoniques du Sénégal, et à fleurs variables (*methonica Senegalensis* et *methonica simplex*), s'accrochait aux branches de ces deux arbrisseaux au moyen de longues vrilles dont l'extrémité de chaque feuille est munie, et formaient ainsi de charmantes guirlandes de fleurs vertes le matin, jaunes à midi, et rouges le soir. A l'entrée du berceau jaillissait une source limpide qui épanchait ses eaux dans un bassin assez étroit, mais très profond.

C'est alors qu'Assan voulut remettre au vieillard les tablettes que le saint des marabouts lui avait envoyées par Méhémet. Il les sort de sa ceinture et les ouvre pour en tirer le firman de soie sur lequel étaient tracées les lettres dorées. Il le tendait à Médul-al-Békir, lorsqu'un léger zéphir, en jouant dans le feuillage, s'approche de lui en tournoyant; il enlève la lettre avec son aile rapide et légère et la laisse tomber au milieu des eaux paisibles du bassin. Le bras d'Assan sait braver et donner la mort dans les combats, mais il ignore l'art utile de fendre les ondes en se soutenant à leur surface, art trop négligé dans l'éducation des hommes d'Europe. Ali ne sait pas non plus nager; ils sont tous deux dans un cruel embarras. Cependant le temps presse; bientôt le mince tissu, pénétré par les eaux, va laisser échapper les caractères que la pensée y a fixés, et de ces caractères, peut-être, dépend le sort de Fatima. Le saint derviche le rassure.

— Ali, dit-il, prends sous cet épais buisson la calebasse que tu vois pleine d'une liqueur blanchâtre et laiteuse qui découle des rameaux de cette plante; répands-la dans le bassin, Allah fera le reste.

A peine Ali eut-il obéi à cet ordre qu'ils virent avec étonnement la surface de l'eau s'agiter. Les feuilles de rose, que l'haleine du printemps s'était plue à semer sur les ondes, s'élancent d'une rapide course; toutes, comme si elles eussent servi de nacelles à des sylphes imperceptibles, naviguent avec célérité sur cette mer en miniature. La lettre elle-même est poussée par un tourbillon jusqu'aux pieds d'Assan, qui hésite à la ramasser, tant son esprit est saisi de crainte et d'étonnement, car il croit habiter le jardin enchanté d'un puissant magicien.

Le derviche prenait la lettre, quand Méhémet poussa tout à coup un cri de terreur. L'âme du moine était susceptible de malice et de ruse, mais elle n'avait pas reçu de la nature la trempe d'acier de celle d'un héros. Assan voit le timide marabout fuir à l'aspect d'un insecte gros comme quelques grains de grenade; c'était un scorpion

à la piqûre mortelle. Assan saisit le moine par le bras, l'arrête dans sa fuite, le rassure, et le timide marabout, revenu de sa surprise et honteux de sa faiblesse, cherche des yeux une pesante massue pour écraser le monstre.

— Méhémet, dit alors Médul-al-Békir, pourquoi chercher la massue du géant Kifri pour écraser un vil insecte? Quand le méchant cesse de marcher dans l'ombre, quand il est démasqué, Allah le livre sans défense à la justice du faible. Vois cette tendre fleur, emblème de l'innocence et de la faiblesse, le scorpion dirige vers elle sa marche lente et incertaine; c'est elle qu'Allah a chargé de le punir.

Assan jette les yeux sur cette plante : quelques feuilles sortant de sa racine étaient étalées sur la terre, et leurs surfaces étaient hérissées d'aiguillons durs et piquants. A peine le dangereux animal est-il auprès d'elle qu'il cherche, comme tous les méchants, à se cacher aux yeux. Tout à coup une feuille s'anime pour le saisir et l'envelopper de tous côtés; elle lui présente mille dards contre lesquels le sien est impuissant; toute la plante se contracte, toutes les feuilles l'enlacent et le pressent. Vainement il se débat et cherche à échapper à la mort; plus ses efforts sont grands, plus les liens qui le serrent sont puissants; son corps est couvert de cent blessures profondes; il expire enfin au milieu des tourments.

Scorpion saisi par une feuille de la dionée attrape-mouches. *Dessin et gravure d'*ANDREW, BEST, LELOIR.

— Brave défenseur des croyants, reprit le derviche, regarde de ce côté, vois ces fleurs cultivées par mes mains ouvrir subitement leur sein coloré; elles s'empressent d'étaler au grand jour des charmes qu'elles voilaient il y a une minute; elles m'indiquent par là que le soleil a parcouru le quart de sa carrière. Il est temps de nous dérober à ses rayons brûlants.

A peine le vieillard avait prononcé ces paroles qu'ils virent avec surprise les fleurs obéir à sa voix en ouvrant doucement leur éclatante corolle. Méhémet crie au prodige, Assan demande l'explication de ce mystère, et le derviche avec un sourire plein de finesse dit :

— Ce ne sera pas moi qui soulèverai aujourd'hui le voile riant dont la nature s'enveloppe pour vous, mais bien ce jeune Européen qui, je le lis dans ses yeux, est initié dans les secrets que la Providence a permis à

l'homme de pénétrer. Je vous laisse un instant pour aller prier Allah de jeter sur nous un rayon de sa miséricorde et de son inépuisable bonté. D'ailleurs il faut que je me retire dans ma retraite pour y lire avec attention la lettre que m'adresse le saint des marabouts.

Ali, fier de la bonne opinion que le derviche avait exprimée sur lui, se disposa gravement à s'en montrer digne.

— La nature, dit-il, a voulu que ces êtres attrayants, ces fleurs qui font le charme des riantes campagnes, fussent comme nous assujetties à l'empire du sommeil. Regardez celle-ci; c'est le cercifis à feuilles de porreau (*tragopogon porrifolius*); il présente à l'astre du jour sa tête rayonnante comme lui. Tous les jours elle se réveille lorsque le flambeau d'Allah vient éclairer l'horizon, c'est-à-dire entre trois et cinq heures du matin.

Cette rose des marais, ennemie de l'amour, ce brillant nénuphar (*nymphæa alba*), dont la large feuille nage avec orgueil sur la surface des lacs profonds, élève sa tête au-dessus des eaux deux heures après la première et la replonge dans les ondes lorsque le crépuscule va couvrir l'oasis.

Ici tu vois la jolie ornithogale en ombelle (*ornithogalum umbellatum*); lorsque ses délicats pétales présentent leur surface argentée à la lumière, ils m'annoncent que dans une heure le soleil aura atteint sa plus grande hauteur et que son char lumineux aura fait la moitié de sa course journalière.

Sur cette roche brûlante est la ficoïde glaciale (*mesembrianthemum crystalinum*) aux humbles rameaux; ses tiges paraissent en tout temps chargées de grosses gouttes de rosée, ou plutôt de petits morceaux de glace, eau pétrifiée par un froid qui vous est inconnu sous un ciel enflammé. Elle montre à midi sa fleur peu séduisante.

Celle-ci appartient au même genre; c'est la ficoïde d'après-midi (*mesembrianthemum pomeridianum*); semblable à l'odalisque paresseuse, elle ne s'arrache d'entre les bras du sommeil qu'entre une et deux heures.

Ici tu vois le souci hygromètre (*calendula pluvialis*), dont les jolies fleurs d'un jaune doré s'ouvrent à sept heures du matin et se referment entre trois et quatre du soir, à moins que le ciel menace d'un orage, car, dans ce cas, cette plante prudente attend pour s'ouvrir que le mauvais temps soit passé.

Le silénè nocturne (*silene noctiflora*) annonce que le soleil va bientôt achever de fournir sa carrière; il s'ouvre entre cinq et six heures du soir.

Sous cet épais buisson est l'odorante amante des nuits (la belle de nuit, *mirabilis jalapa*); elle ne dévoile ses doux attraits qu'entre sept et huit heures.

Enfin ce liseron grimpant (*convolvulus purpureus*), dont les tiges longues et grêles ont besoin, pour se soutenir, de cet arbuste qu'elles embellissent, n'ouvrira ses cloches pourprées que lorsque la deuxième heure de la nuit aura plongé la nature dans le repos.

Un savant du nord de l'Europe, l'immortel Linné, frappé de la régularité avec laquelle de certaines fleurs ouvrent et ferment leur corolle à des heures déterminées, en a dressé un tableau auquel il a donné le nom d'*Horloge de Flore;* mais comme ce tableau a été fait à Upsal, par 60 degrés de latitude boréale, il s'ensuit, comme l'a remarqué Adanson, qu'il doit y avoir une différence d'une heure dans l'épanouissement des mêmes plantes à Paris, et que cette différence doit être beaucoup plus grande en Afrique. Voici une copie de cette horloge que je vous donne, Assan.

HORLOGE DE FLORE.

HEURES de l'épanouissem.	NOMS DES PLANTES (1).	HEURES auxquelles les fleurs se ferment.	
		matin.	soir.
matin.			
3 à 5	Tragopogon luteum.	9 à 10	
4 à 5	Cichorium Scanense.	10	
4 à 5	Crepis tectorum.	10 à 12	
4 à 5	Leontodon taraxacoïdes.	. . . .	3
4 à 5	Picris magna.	12	2
4 à 6	Scorzonera tingitana.	10	
5	Hemerocallis fulva.	. . . .	7 à 8
5	Papaver nudicaule.	. . . .	7
5	Souchus lævis.	11 à 12	
5 à 6	Convolvulus rectus.	. . . .	7 à 8
5 à 6	Crepis Alpina.	11	
5 à 6	Lampsana glutinosa.	10	
5 à 6	Lampsana rhagadiolus.	10	1
5 à 6	Leontodon taraxacum.	8 à 9	
5 à 6	Tragopogon columna.	11	
6	Hieracium fruticosum.	. . . .	5
6	Hypochæris pratensis.	. . . .	4 à 5
6 à 7	Crepis rubra.	. . . .	1 à 2
6 à 7	Hieracium murorum.	. . . .	2
6 à 7	Hieracium rubrum.	. . . .	3 à 4
6 à 7	Sonchus Belgicus.	. . . .	2
6 à 7	Sonchus repens.	10 à 12	
6 à 8	Alyssum alyssoïdes.	. . . .	4
7	Anthericum album.	. . . .	3 à 4
7	Calendula pluvialis.	. . . .	3 à 4
7	Hieracium latifolium.	. . . .	1 à 2
7	Lactuca sativa.	10	
7	Leontodon chondrilloïdes.	. . . .	3
7	Nymphæa alba.	. . . .	5
7	Sonchus Lapponicus.	12	
7 à 8	Hypochæris hispida.	. . . .	2
7 à 8	Lampsana rhagadioloïdes.	. . . .	2
7 à 8	Mesembryanthemum barbatum.	. . . .	2
7 à 8	Mesembryanthemum linguiforme.	. . . .	3
8	Anagallis rubra.	. . . .	3
8	Dianthus prolifer.	. . . .	1
8	Hieracium pilosella.	. . . .	2
9	Calendula arvensis.	12	
9	Hieracium chondrilloïdes.	. . . .	1
9 à 10	Arenaria purpurea.	. . . .	2 à 3
9 à 10	Malva helvula.	. . . .	1
9 à 10	Mesembryanthemum crisalinum.	. . . .	3 à 4
10 à 11	MesembryanthemumNapolitanum.	. . . .	3
soir.			
5	Mirabilis jalapa.	9 à 10	
6	Geranium triste.	10 à 11	
9 a 10	Silene noctiflora.	7 à 8	
9 à 10	Cactus grandiflora.	. . . .	12

(1) En voici la traduction : Cercifis jaune, — Chicorée blanchâtre, — Crépide des toits, — Pissenlit taraxacoïde, — Grande picride, — Scorzonère d'Afrique, — Hémerocalle fauve, — Pavot à tige nue, — Laitron lisse, — Liseron droit, — Crépide des Alpes, — Lampsane glutineuse, — Lampsane rhagadiole, — Pissenlit dent de lion, — Cercifis à colonnes, — Épervière frutiqueuse, — Porcelle des prés, — Crépide rouge, — Épervière des murailles, — Épervière rouge, — Laitron de Belgique, — Laitron rampant, — Alysse alyssoïde, — Antheric blanc, — Souci pluvial, — Épervière à larges feuilles, — Laitue cultivée, — Pissenlit à feuilles de chondrilles, — Nénuphar blanc, — Laitron de Laponie, — Porcelle hispide, — Lampsane rhagadioloïde, — Ficoïde barbue, — Ficoïde linguiforme, — Mouron rouge, — Œillet prolifère, — Épervière piloselle, — Souci des champs, — Épervière chondrilloïde, — Sabline pourpre, — Mauve rose, — Ficoïde de Naples, — Belle de nuit faux jalap, — Géranium triste. — Silénè fleur de nuit, — actier à grande fleur.

Ce n est pas seulement à la corolle que l'on reconnaît le moment où les plantes se livrent au sommeil. Quand la nuit approche, les feuilles de plusieurs acacies s'abaissent et restent pendantes vers la terre jusqu'au point du jour; alors elles s'étendent horizontalement, puis elles se relèvent à mesure que le soleil monte sur l'horizon, et enfin, vers le milieu du jour, elles sont redressées vers le ciel. Le phénomène se passe d'une manière absolument contraire dans les feuilles du baguenaudier (*colutea arborescens*); ses feuilles s'élèvent aussitôt que la nuit a remplacé le jour.

Pendant l'obscurité le pétiole principal des feuilles de l'acacie pudique (*mimosa pudica*) s'incline sur la tige, les pétioles secondaires se rapprochent et les folioles s'appliquent les unes sur les autres comme les tuiles d'un toit en dirigeant leurs pointes vers le ciel.

Aux approches de la nuit, les folioles de la casse du Maryland (*cassia Marylandica*) s'abaissent en tournant sur leur articulation, de manière que les folioles de chaque paire s'appliquent l'une sur l'autre, non par leur face inférieure, mais par la supérieure. Enfin, pendant la nuit, un grand nombre de plantes, surtout dans la famille des légumineuses, contractent leurs feuilles de différentes manières.

On a cru que le sommeil des plantes devait être attribué à la lumière agissant d'une manière mécanique sur leurs organes, mais les expériences de M. de Candolle ont prouvé qu'il n'en était rien. Il plaça plusieurs plantes dans un lieu sombre où nulle lumière du jour ne pouvait pénétrer, il les éclaira fortement au moyen de flambeaux, et il obtint ce résultat: quelques-unes se trompèrent sur les heures du jour, elles ouvrirent leurs folioles pendant la nuit et les fermèrent pendant que le soleil était sur l'horizon; d'autres persistèrent dans leurs habitudes, veillèrent et sommeillèrent à leurs heures accoutumées.

Assan prit alors la parole.

— Ce que tu dis, Ali, est merveilleux, cependant je le crois; mais comment expliqueras-tu l'agitation de l'eau du bassin quand les ondes m'ont rendu le firman du saint des marabouts?

— D'une manière fort simple, répondit le jeune homme. Le suc laiteux de l'euphorbe épurge (*euphorbia lathyris*), que j'ai été chercher dans la calebasse où il coulait d'une plaie faite à la plante, a la propriété de mettre en mouvement tous les petits corps qui surnagent dans un bassin d'eau si on en jette quelques gouttes dedans.

— Et le scorpion?

— Le scorpion s'est laissé prendre par une feuille de la dionée attrape-mouche (*dionæa muscipula*). Les feuilles de cette plante sont composées de deux lobes réunis par une charnière qui règne le long de la ligne médiane. Si un insecte touche la partie supérieure de ces lobes, ils se rapprochent, saisissent l'animal et ne le lâchent que lorsqu'il est mort percé par les aiguillons dont les feuilles sont hérissées. Sur les bords de la Seine, aux environs de Paris, on rencontre souvent une autre plante qui n'est pas moins singulière, le rossolis à feuilles rondes (*drosera rotundifolia*), qui, du reste, appartient à la même famille que la dionée; ses feuilles sont petites, orbiculaires, et remarquables par les poils glanduleux dont elles sont hérissées. Si une mouche a l'imprudence de venir se poser au milieu de l'une d'elles, les poils aussitôt se courbent sur ses ailes et l'empêchent de s'envoler; puis les bords de la feuille s'élèvent, se rapprochent, et emprisonnent l'insecte comme dans une bourse à jetons. Il y meurt, et alors seulement la feuille reprend son attitude ordinaire et laisse échapper le cadavre.

L'arum attrape-mouche (*arum crinitum*), qui croît dans l'île de Minorque, porte une fleur longue d'un pied, blanchâtre, tachée de livide et de vert, ayant absolument la forme d'une nasse à prendre le poisson. Elle est tapissée au dedans de soies raides, nombreuses et violettes, dont les pointes sont tournées vers le centre de la fleur qui exhale une forte odeur cadavéreuse. Les insectes carnivores, trompés par cette odeur, accourent de très loin; ils entrent aisément dans la nasse; mais lorsque, revenus de leur erreur, ils veulent en sortir, la pointe des soies leur barre le passage et leur sortie est impossible; il faut qu'ils meurent victimes de leur imprudence et de leur gourmandise.

Vous avez vu, Assan, comment on peut faire une horloge avec des fleurs; je vous montrerai encore comment ces êtres séduisants peuvent servir de calendrier et de baromètre. Quant au calendrier, je vais vous le composer pour la France, parce que c'est dans ma patrie seulement que j'ai fait de suffisantes observations pour cela.

1° *En janvier* fleurit l'hellébore noire (*helleborus niger*), si remarquable par ses belles corolles d'un blanc rosé, de la grandeur d'une rose, et affectant un peu sa forme en coupe peu profonde, d'où leur est venu le nom de roses de Noël. Les anciens croyaient que la racine de cette plante, prise en poudre, guérissait de la folie, et voilà pourquoi on l'ordonnait aux poètes.

2° *En février* le joli galanth perce-neige (*galanthus nivalis*) montre parmi les frimas sa petite tête d'un blanc de lait qui échapperait à la vue sur la neige si ses pétales n'étaient marqués d'une tache verte en forme de cœur.

3° *En mars* les gazons encore flétris se tapissent de la fleur rouge, purpurine ou violette, de l'hépatique anémone (*hepatica triloba*), tandis que la ficaire renoncule (*ficaria ranunculoïdes*) ouvre, sur le bord des marais, ses corolles rayonnantes et dorées.

4° *En avril*, vous trouverez sur la lisière des bois la sylvie aux fleurs roses (*anemone nemorosa*), et dans les prairies le pissenlit (*taraxacum dens-leonis*).

5° *En mai* les jeunes villageois se font un plaisir d'aller cueillir dans les bois, au milieu des mousses et des lichens, les odorants grelots du muguet (*convallaria maïalis*), pendant que la coquette spirée (*spiræa filipendula*) semble étaler avec une sorte de vanité, sur le bord des ruisseaux, ses grands panaches de fleurs blanches.

6° *En juin*, le bleuet (*centaurea cyanus*), que les enfants vont cueillir dans les blés pour en tresser des couronnes, et le coquelicot (*papaver rhœas*), qui lui dispute l'éclat des couleurs, mêlent leurs corolles brillantes à la verdure jaunissante des moissons.

7° *En juillet*, la salicaire (*lythrum salicaria*) développe, au pied des saules qu'elle affectionne, ses longs épis de pétales chiffonnés, et la tanaisie (*tanacetum vulgare*) couronne ses tiges aromatiques de beaux corymbes jaunes.

8° *En août*, lorsque la terre est dépouillée de verdure, on aime à trouver, sous les buissons épais qui bordent les prairies, les fleurs azurées de la scabieuse mors du diable (*scabiosa succisa*), et les corolles jaunes de l'euphraise (*euphrasia lutea*), ressemblant à un arbre en miniature.

9° *En septembre*, le colchique d'automne (*colchicum autumnale*), que les anciens nommaient *filius antè pater*, parce que ses fleurs naissent avant les tiges et les

feuilles, émaille les prairies fraîches de ses corolles roses ressemblant au safran, tandis que le cyclamen, caché sous l'ombre des haies, laisse pendre vers la terre ses jolies fleurs blanches dont les pétales se tordent avec effort pour se tourner vers le ciel.

10° *En octobre*, l'aster à grande fleur (*aster grandiflorus*) pare encore nos jardins de ses fleurs d'un blanc pourpré, exhalant une agréable odeur de citron. C'est alors que l'anthemis à grande fleur ou chrysanthème des Indes (*chrysanthemum Indicum*) développe avec orgueil sa toilette aux mille couleurs.

11° *En novembre*, la plupart des fleurs ont disparu. La ximénésie (*ximenesia encelioïdes*), aux fleurs jaunes et radiées, ainsi que les corymbes blancs du laurier-thym (*viburnum tinus*), parent cependant encore les jardins d'amateurs.

12° *En décembre*, on rencontre avec surprise les jolies grappes lilas du tussilage odorant (*tussilago fragrans*), plante que son odeur suave a fait nommer héliotrope d'hiver.

Ce n'est pas tout; on peut très bien, comme je vous l'ai dit, remplacer le baromètre par des végétaux. Les carlines (*carlina acanthifolia, vulgaris, lanata*, etc.), les hermannies (*hermannia panudata*, etc.), et surtout le soucis pluvial (*calendula pluvialis*), sont très hygrométriques. Lorsqu'il doit pleuvoir dans la journée, ces plantes n'ouvrent pas leur corolle le matin, et si, après une belle matinée, le ciel menace d'un orage, elles ferment aussitôt leurs fleurs. Nous avons en France une très jolie petite plante, l'oxalide oseille (*oxalis acetosella*), plus sensible encore au mauvais temps, car dans le premier cas elle n'ouvre ni ses fleurs ni ses feuilles, et dans le second elle referme les unes et les autres. Il existe quelques végétaux qui sont hygrométriques dans toutes leurs parties; tels sont la funaire hygromètre (*funaria hygrometrica*) et la célèbre rose de Jéricho (*anastatica hierochuntica*). Autrefois les pèlerins qui revenaient de Jérusalem manquaient rarement d'en apporter avec eux, comme quelque chose de merveilleux. Cette prétendue rose n'est rien autre chose qu'une petite plante entière appartenant à la famille des euphorbes. On l'arrache et on la fait sécher à l'ombre; ses rameaux se crispent, se retirent, se rapprochent les uns des autres, s'entrelacent et forment bientôt de toute la plante une sorte de boule qui n'a rien de commun avec une rose. Elle reste dans cet état tant que l'atmosphère ne renferme aucune humidité; mais lorsque le temps se met à la pluie ou à l'orage, les rameaux se détortillent, se gonflent, s'allongent et s'étendent comme les bras d'un poulpe ou d'un polype. Ils se contractent de nouveau quand le ciel devient serein.

Rosede Jéricho.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Ali cessa de parler et ils rejoignirent le vieillard dans sa maison vivante. Pendant toute la journée Assan eut avec lui une conversation inspirée par la plus profonde sagesse, et le temps fuyait avec une telle rapidité qu'à peine s'apercevait-il que déjà la lumière argentée de la lune jouait à travers le feuillage. Ils sortirent alors, et un soupir qui s'échappa de la poitrine oppressée du jeune voyageur rappela son cœur à l'amère douleur. Fatima mourante se présenta à son imagination et les paroles du derviche ne frappèrent plus son oreille.

— O mon père, lui dit-il, croyez-vous que je reverrai cette rose de beauté?

Médul-al-Békir ne répondit pas; mais saisissant deux petits bâtons secs, il les frotta l'un contre l'autre avec force et vitesse; bientôt la flamme jaillit et la branche de pin résineux fut allumée. A la lueur de ce flambeau, il cherche à ses pieds et cueille deux rameaux d'une plante humide de la rosée de la nuit; il les froisse dans ses doigts, et, s'approchant d'Assan et d'Ali, il leur frotte légèrement les paupières. Tout à coup un brouillard s'élève de terre et les environne, puis il se change en une épaisse fumée qui tourbillonne lentement et leur voile la clarté des cieux; ils se touchent et ne se voient plus. Deux minutes après cette fumée noire se dissipe pour leur laisser admirer un spectacle étonnant. La verdure et les fleurs sont embrasées, une flamme vive et légère paraît sortir

du sein de la terre et trace des caractères mystérieux sur un tapis émaillé. Ces caractères s'agrandissent; les voyageurs peuvent lire distinctement : « Assan et Fatima seront unis des douces lois de l'hyménée. » A peine ils ont lu que tout est déjà disparu.

Le derviche se tourna en souriant vers Ali.

— Eh bien ! jeune savant d'Europe, lui dit-il, n'expliqueras-tu pas ce nouveau prodige?

— Je le puis, mon père, dit Ali.

— Fais-le donc, jeune homme, car la science elle-même a besoin de se parer du charme et de l'enthousiasme de la jeunesse.

— La fumeterre officinale (*fumaria officinalis*) est une jolie petite plante annuelle qui croît en Europe dans les moissons. Son suc exprimé produit dans les yeux le même effet que la fumée et en fait voir l'apparence à celui qui s'en frotte les paupières. La fraxinelle dictame blanc (*dictamnus albus*) se trouve dans le midi de la France comme en Barbarie. Ses tiges visqueuses, hautes de deux à trois pieds et couvertes de glandes, se terminent en été par de grandes grappes de fleurs papillonacées, purpurines et rayées de pourpre foncé ou de blanc. Le végétal entier contient beaucoup d'huile essentielle, et exhale, dans les temps chauds et secs, une vapeur aromatique qu'on peut aisément enflammer avec un flambeau ou une branche de pin allumée. Le saint derviche vous dira que si, à travers d'autres fleurs, on plante une ligne de fraxinelles, qu'on donne à cette ligne les inflexions nécessaires pour en former des chiffres, des lettres, des devises, ces devises paraîtront en feu quand la flamme se communiquera de proche en proche d'une fraxinelle à une autre.

D'ailleurs cette plante n'est pas la seule qui présente un phénomène igné. La fille du célèbre naturaliste du Nord, de Linné, se promenait un soir dans un jardin où son père avait semé une plante alors nouvelle en Europe, la capucine (*tropæolum majus*). La chaleur était étouffante, le temps lourd et l'atmosphère chargée d'électricité. La jeune fille croit voir scintiller quelques étincelles d'un berceau de capucines. Surprise de ce phénomène, elle s'approche, secoue la tige d'une de ces plantes, et aussitôt de chaque fleur jaillissent de brillantes étincelles électriques.

Quelques botanistes ont répété cette expérience avec succès; mais je dois avouer que jamais je n'ai pu moi-même apercevoir ces étincelles, ce qui vient sans doute de ce que je n'ai pas su choisir le moment favorable. On dit encore que le souci de la reine, variété safranée du souci des jardins (*calendula officinalis*), produit le même phénomène.

Le gouet à feuilles en cœur (*arum cordifolium*), qui croît à Bourbon, et même le gouet commun (*arum maculatum*), si abondant en Europe dans les haies, offrent une singularité qui semble avoir quelque analogie avec les faits précédents. Leur fleur se compose d'une grande feuille, nommée spathe, et roulée comme un cornet de papier. Au milieu de ce cornet est le spadice, petite colonne plus ou moins allongée, qui porte à sa base les pistils et les étamines. Au moment précis de la floraison, le spadice acquiert, pendant quelques heures, une chaleur très sensible dans l'espèce commune, et tellement forte dans l'espèce de Bourbon qu'à peine peut-on tenir la petite colonne dans ses doigts; de verte qu'elle était elle devient instantanément d'un violet noirâtre, comme si elle avait été brûlée; dès ce moment elle se dessèche, meurt, et peu de temps après elle tombe.

Ali en était là lorsque des voix confuses se firent entendre dans les rochers qui bordaient l'oasis. Un grand nombre de torches éclairèrent tout à coup la vallée d'une lugubre clarté. Méhémet frémit en reconnaissant la tribu des farouches Arabes qui les ont dépouillés dans le désert et fait prisonniers les domestiques d'Assan; sa frayeur se décèle par une voix tremblante, à peine articulée. Médul-al-Békir s'en aperçoit et le tranquillise par sa fermeté, tant il est vrai que l'exemple du courage est plus puissant que les meilleurs raisonnements.

— Allah, lui dit-il, peut laisser quelquefois triompher les méchants, mais le triomphe est court et la punition terrible. Rentrons dans mon asile, et demain peut-être reconnaîtrez-vous que sa main s'appesantit tôt ou tard sur la tête du coupable obstiné.

Assan et le derviche, par une ouverture pratiquée dans l'écorce de leur singulière habitation, observent tous les mouvements des terribles enfants du désert. Ceux-ci s'approchent jusqu'auprès de leur retraite et là se disposent à passer une nuit consacrée à la débauche et à l'opium. Leur religion leur défend de boire du vin et des liqueurs fortes, mais ils les remplacent par des décoctions d'opium qui, loin d'agir sur eux comme il le ferait sur des Européens, exaltent d'abord leur imagination, puis les enivrent et finissent par les rendre furieux.

Leurs malheureux prisonniers, chargés de liens, attendent le moment fatal où la fureur inspirée par cette liqueur empoisonnée va décider de leur sort. Leurs gémissements retentissent dans l'âme d'Assan, leurs sanglots tombent sur son cœur et le brûlent; mais il ne peut que gémir sur le sort affreux qui leur est réservé.

— O Mahomet! dit-il dans un saint enthousiasme, si le sang que j'ai perdu en combattant pour ta divine cause m'a valu un de tes regards de bonté, si mon bras fut toujours le plus ferme appui des défenseurs de la foi, daigne intercéder auprès de l'Eternel Allah pour sauver d'innocentes victimes de la barbarie de ces monstres!

A peine eut-il fini cette courte prière qu'un éclair rapide et brillant sillonne le voile épais de la nuit; un nuage noir, précurseur des tempêtes, s'étend rapidement sur l'horizon, et la foudre qui retentit dans la nue se prolonge en longs éclats dans les rochers de la vallée. Les Arabes effrayés cherchent un asile pour se garantir de l'orage épouvantable qu'ils prévoient; ils s'éloignent en tumulte et s'abritent derrière une roche qui penche sur leurs têtes coupables. Un massif d'arbres touffus dont le feuillage est impénétrable leur offre un refuge; ils abandonnent leurs malheureux prisonniers à la fureur de la tempête et s'apprêtent à goûter un funeste repos.

— Béni soit à jamais le saint nom du Prophète, s'écria Médul-al-Békir; il a porté les prières de l'homme pieux sur les marches du trône de l'Eternel! la colère du dieu tout-puissant va tomber sur la tête des coupables! Viens, Assan, viens reposer du doux sommeil du juste, et demain tes fidèles domestiques te seront rendus, comme ils le seront à la liberté et au bonheur!

Le jeune défenseur de la foi, rassuré par le sage derviche, s'endormit enfin dans les bras de l'espérance.

Aussitôt que l'aube matinale eut donné le signal du réveil de la nature, mille cris de joie retentirent à son oreille; il écoute, s'élance et tombe dans les bras de ses heureux serviteurs, que Médul-al-Békir venait de délivrer de leurs liens. Le sage le prend par la main et le conduit vers les rochers où il doit voir l'effroyable témoignage d'une justice immuable. Assan croit que la roche détachée par la foudre a écrasé les féroces Arabes, ou que

la terre entrouverte les a engloutis dans ses profonds abîmes. Quel est son étonnement quand il retrouve la nature dans le même état que la veille! Le sombre nuage qui menaçait d'une horrible tempête a disparu, l'aile des vents l'a emporté dans le désert, et la voix de l'orage ne s'était pas fait entendre sur l'oasis. La nature paraissait aussi belle, aussi tranquille que le jour précédent; mille oiseaux, parés des plus brillantes couleurs, saluaient son réveil par des chants d'allégresse; le feuillage avait conservé toute sa fraîcheur, les fleurs tout leur éclat, et la terre sa riante parure.

Ils s'avancent vers la roche et trouvent les brigands du désert ensevelis pour jamais dans l'affreux sommeil de la mort. Les convulsions de la douleur ont laissé leurs épouvantables traces sur leurs traits décomposés; la vengeance d'Allah a été juste, mais terrible.

— Regarde, dit le derviche, les arbres qui couvrent de leur ombre ces cadavres livides; ce sont des manceniliers (*hippomane mancinella*) qui, par leur feuillage, la forme et la couleur de leurs fruits, ont quelque ressemblance avec les pommiers d'Europe. Si un malheureux voyageur, séduit par l'apparence trompeuse de leurs pommes, a le malheur d'en manger une, il paie sur-le-champ son imprudence de sa vie. Le suc laiteux qu'ils contiennent dans toutes leurs parties est si terrible que les sauvages s'en servent pour empoisonner leurs flèches, et elles conservent fort longtemps leur vertu vénéneuse. Il s'exhale de ces arbres une atmosphère empoisonnée qui donne la mort aux malheureux assez imprudents pour s'endormir sous leur perfide ombrage. Les crabes mêmes qui vivent dans les environs acquièrent des qualités malfaisantes qui les font rejeter de la cuisine. J'ai apporté les graines de ces arbres, il y a bien des années, des contrées les plus chaudes de l'Amérique méridionale.

Le derviche se recueillit un moment et ajouta, en jetant un regard sévère sur Méhémet, qui sans cesse criait au prodige :

— Jeune Musulman, et toi chrétien, quoique derviche je hais le charlatanisme, comme je méprise l'homme qui affecte plus de vertu ou plus de religion que les autres, parce qu'il a un vice de plus, l'hypocrisie (ici le marabout rougit). J'ai lu dans l'esprit d'Assan; si je voulais le laisser dans son aveugle erreur, il me croirait un être surnaturel auquel Allah s'est communiqué plus particulièrement qu'aux autres hommes en lui accordant plus de sagesse; il se tromperait, car il n'y a point d'hommes privilégiés dans la nature. Si l'on a cru en rencontrer quelquefois, ils n'ont dû leur vaine réputation qu'à la fraude et à l'ignorance. Une étude appprofondie de la nature m'a fourni les moyens d'éblouir ta raison par de prétendus prodiges que j'aurais pu beaucoup multiplier si le temps était moins précieux; les végétaux, que tout mon art consiste à avoir su rassembler dans cette vallée, eussent suffi pour cela. Mais, Assan, le sage ne remet jamais au lendemain ce qu'il peut faire aujourd'hui. Qui peut calculer l'espace immense qui nous sépare du jour, du moment qui va suivre? N'oublions donc point que Fatima souffre et nous attend. Partons donc aujourd'hui même avec tes esclaves et tes chameaux; voici le talisman qui doit rappeler Fatima à la vie, et je vais t'en faire l'histoire.

Dans le dix-septième siècle une jeune femme, aimante et belle comme ta Fatima, était vice-reine du Pérou; c'était la célèbre comtesse de Cinchona. Loin d'imiter la conduite barbare que les Espagnols, ses compatriotes, avaient eue avec les malheureux Indiens, elle se plaisait à les consoler dans leurs peines et à les soulager dans leurs maux; aussi était-elle chérie par les restes misérables d'une population que le fer des implacables tyrans de l'Amérique avait presque entièrement exterminée. Une fièvre mortelle étendit bientôt son crêpe funèbre sur cette terre désolée, et les vainqueurs, moissonnés par cette terrible maladie, tombaient mourants par milliers sur les cadavres des vaincus. La comtesse de Cinchona en fut atteinte, et malgré les soins des plus habiles médecins, chaque jour, chaque heure la rapprochait du tombeau. Un soir le mal était arrivé à son plus haut période et, environnée de ses femmes en pleurs, elle semblai prête à exhaler le dernier souffle de vie.

Un Indien se présente ayant à la main un talisman semblable à celui que je te donne aujourd'hui. Il s'agenouille auprès du lit de la comtesse et lui dit d'une voix émue : « Puissante comtesse, le bien que tu as fait aux enfants de l'Amérique va recevoir sa récompense. Ecoute, et ton cœur sera réchauffé par l'espérance. Lorsque le génie du mal eut secoué ses ailes fiévreuses sur nos forêts, mes frères et moi nous fûmes atteints de ce feu qui dévore et nous allions en mourir. Nous nous traînâmes en gémissant dans les bois, en cherchant une eau salutaire qui pût étancher la soif brûlante qui nous consumait; hélas! les rayons du soleil avaient tout desséché. Dans notre désespoir nous appelions la mort, lorsque le hasard nous fit découvrir, au fond d'une vallée déserte, une petite mare d'eau fétide et roussâtre. Elle était entourée d'arbres aussi vieux que nos forêts vierges, et couverts de fleurs blanches, ressemblant par leur forme et par la douce odeur qu'elles exhalaient à celles de l'oranger. Plusieurs de ces arbres, frappés par la faux du temps, étaient tombés dans la mare et en avaient corrompu l'eau. Malgré notre répugnance nous en bûmes à longs traits, et la crainte de n'en pas trouver de meilleure nous fit établir nos cabanes dans les environs. Après trois jours passés dans la tristesse, jugez de notre étonnement lorsque nous fûmes assurés que cette eau amère et répugnante nous avait rappelés à la santé. Il ne nous fut pas difficile de deviner qu'elle devait sa vertu à l'écorce des arbres tombés dans la mare, car elle en avait contracté le goût désagréable, et des expériences faites par nos vieillards nous l'ont confirmé.

« Dans notre haine pour nos tyrans nous avions juré de garder ce secret, mais le fléau t'a frappée et notre amour pour toi est plus fort que notre haine pour les tiens. Au nom de nos tribus persécutées, je t'apporte un morceau de cette précieuse écorce, et en mémoire de tes bienfaits nous avons donné le nom de cinchona (quinquina, *cinchona officinalis*) à l'arbre qui la produit. »

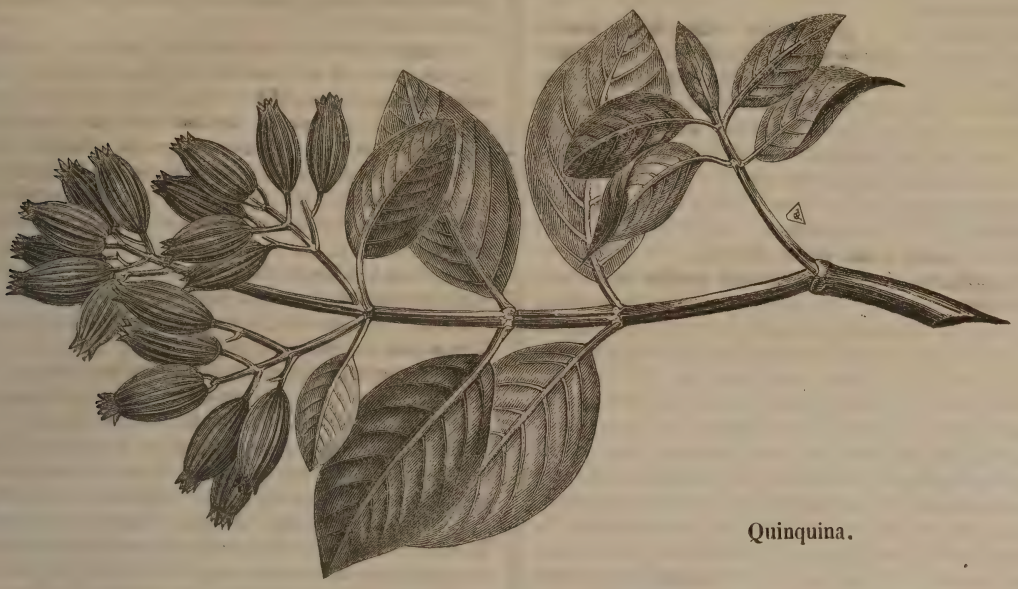
La comtesse fut sauvée, et depuis 1638, époque à laquelle se passait cette scène, la médecine s'empara de cette découverte.

Partons donc, je te le répète, pour rendre, au moyen de ce talisman, la santé à celle qui doit devenir ta femme, à celle qu'il me tarde de bénir et de presser dans mes bras... A ma fille!

—A votre fille! oui, mon père, s'écria Assan en pressant le derviche sur son cœur. Fatima ne connaît point ses parents; au sortir même du berceau, prisonnière d'une horde barbare, elle a été plus tard recueillie par un riche marchand qui l'a élevée comme sa propre fille et lui légua toute sa fortune en mourant. Viens donc, mon père, tu l'adopteras, je serai ton fils, et les années qui s'accumuleront sur ta tête s'écouleront dans le repos et le bonheur, entre les bras de tes enfants. Des larmes roulent

dans tes yeux, ta poitrine est oppressée.... ô Médul-al-Békir, achève ton ouvrage, songe que c'est une bonne action que tu vas faire.

— Oui, Assan, reprit le vieillard, je serai ton père et le père de Fatima; car des événements bien mystérieux nous environnent; mais ce n'est point encore l'heure de te les dire... Partons donc! partons donc sans retard, et qu'Allah nous protége!



Quinquina.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Le lendemain la petite caravane, augmentée d'un voyageur, se mit en route pour gagner Tripoli. Médul-al-Békir avait des connaissances astronomiques qui leur permirent d'abréger beaucoup leur route en passant au travers du Sahara, dont au reste il connaissait tous les wadey. Assan, qui admirait son profond savoir, l'accablait de questions auxquelles le vieillard se faisait un plaisir de répondre longuement.

— Les plantes, disait-il, ne sont pas ce que pense le vulgaire; ce sont des êtres vivants, qui respirent, qui transpirent, qui se nourrissent comme les animaux et qui se reproduisent de même; la nature leur a également donné une sorte d'instinct de leur conservation. Elle semble avoir favorisé l'homme plus qu'aucun des êtres sortis de ses mains créatrices, et cependant elle lui a refusé un sentiment singulier qu'elle a accordé à des animaux et à des plantes, je veux dire le pressentiment des orages qui doivent dans un instant ravager les coteaux riants et fleuris qu'il cultive avec tant de peine. Souvent, au milieu de ses champs, le paisible laboureur se laisse surprendre par une pluie qui l'inonde et le glace, ou par une grêle meurtrière qui le blesse, sans que l'agitation des animaux qui l'entourent, sans que la tige penchée et languissante, la corolle fermée des fleurs qui tapissent ses prairies, aient pu, par ces signes frappants, le faire sortir de sa trompeuse sécurité.

Quelquefois dans mes voyages je me suis amusé, sur les bords du Rhône et de la Saône, à voir les singulières évolutions de la vallisnerie (*vallisneria spiralis*). Cette plante croît au fond des fleuves où elle est fixée par ses racines fibreuses et traçantes. Souvent ses tiges assez fortes n'atteignent pas la surface unie de l'élément qu'elle habite, soit qu'une inondation imprévue ait augmenté la masse des eaux, soit que la plante se trouve croître à une trop grande profondeur. Comme le chanvre et l'épinard, elle est dioïque, c'est-à-dire que des individus portent des fleurs munies d'étamines seulement, et d'autres individus des fleurs munies de stigmates. Par analogie on a donné le nom de mâle aux premières et de femelles aux secondes. Les fleurs femelles sont attachées à un pédoncule extrêmement long, replié sur lui-même en spirale, à peu près comme un tire-bouchon ou un élastique de bretelle. Lors de la floraison, ce pédoncule s'allonge en se déroulant, jusqu'à ce que la fleur ait gagné la surface de l'eau. Les fleurs mâles n'ont pas de pédoncule; elles naissent sessiles près du collet de la racine, à une très grande profondeur, et elles sont renfermées dans une sorte de petit sac membraneux auquel les botanistes ont donné le nom de spathe. Lorsque la femelle est éclose, le sac qui retenait la fleur mâle s'ouvre; celle-ci se détache de la plante en rompant les liens qui l'y attachaient, encore en bouton elle monte à la surface des ondes, ouvre sa corolle et nage autour des autres fleurs. Ses anthères laissent échapper leur poussière jaune, nommée pollen, et bientôt après un coup de vent ou le courant du fleuve l'entraîne loin de là. Lorsque la corolle de la femelle a joui quelque temps des influences de l'air et de la lumière, elle se referme; le pédoncule se roule de nouveau en spirale, et la fleur va mûrir ses graines au fond de l'eau.

Beaucoup de plantes qui croissent dans les ondes offrent un phénomène analogue. On trouve abondamment sur le bord des ruisseaux une renoncule flottante (*ranunculus hederaceus*), que l'on reconnaît à la petitesse de ses fleurs blanches, à ses feuilles en forme de rein, ayant cependant trois lobes arrondis assez distincts. Vous verrez ses fleurs flotter à la surface de l'eau comme celles de toutes les plantes aquatiques; elles sont portées sur un pédoncule assez long et raide. Avant la floraison, le bouton était enseveli dans les ondes à une certaine profondeur, et le pédoncule, courbé en demi-cercle, l'y tenait enfoncé. Au moment de la floraison il se redresse, la fleur surnage et ouvre sa corolle. A peine les pétales qui l'ornaient sont-ils flétris et détachés que le pédoncule se recourbe, reprend sa première position et replonge la graine dans les flots, presque toujours à une plus grande profondeur que les racines mêmes

Plusieurs espèces de mousses qui croissent sur les rochers, au fond des torrents les plus rapides, se détachent entièrement de la pierre qui les a vus naître et voguent à la surface dans des pays lointains, jusqu'à ce que leurs graines fécondées leur permettent de se replonger dans le sein des ondes.

Vous voyez sur la surface des ondes de ces marais nager la feuille large et brillante du nénuphar (*nymphæa alba*) ou de la ménianthe (*menyanthes trifoliata*), dont les pétales bizarres sont déchiquetés d'une finesse extrême; leurs feuilles, d'un vert lustré, quoique constamment dans l'eau, ne sont jamais mouillées. Ce phénomène résulte d'une admirable prévoyance de la nature.

Lorsque, par une pluie violente, vous avez vu les cygnes aquatiques s'ébattre avec volupté, nager avec grace au milieu des pièces d'eau qu'ils habitent, et qu'ensuite vous les avez vu sortir de l'élément perfide aussi secs qu'ils y étaient entrés, vous avez été surpris. Sans doute vous vous êtes demandé comment leurs plumes légères et brillantes avaient pu rester impénétrables à l'eau. Je vais, en vous l'expliquant, vous faire voir une analogie singulière entre les animaux et les plantes. Lorsque le ciel menace de la tempête, les oiseaux, et particulièrement ceux qui habitent les eaux, étendent et secouent leurs ailes éclatantes; ils s'agitent et promènent leur tête sur leurs plumes, les arrangent, les lissent, en revenant sans cesse de l'extrémité du corps aux autres parties. Ils pressent avec le bec deux petits mamelons qu'ils ont un peu au-dessus de la naissance de la queue; ils en font sortir une liqueur huileuse et jaunâtre qu'ils étendent sur leurs plumes par ce petit manége. Cette huile les rend imperméables, et l'eau, ne pouvant plus les imbiber, glisse sur leur robe chamarrée des plus vives couleurs sans pouvoir pénétrer jusqu'au corps délicat qui en est paré. Plus favorisés que l'homme, ils prévoient le mauvais temps et portent avec eux le moyen de s'en préserver.

Les végétaux aquatiques, vivant toujours au sein des eaux, seraient bientôt détruits par l'humidité qui s'insinuerait dans les pores de la plante s'ils n'avaient, comme les oiseaux, l'heureuse faculté de se couvrir entièrement d'un vernis visqueux ou glaireux, imperméable, qui a été mal étudié par les physiologistes, de manière qu'on n'en connaît pas précisément la nature. Sur la plupart des végétaux terrestres, et principalement sur ceux qui sont charnus et par conséquent plus sujets à la pourriture, tels que les joubarbes, les aloès ou les fruits, la prune, par exemple, on a observé une poussière d'un vert bleuâtre, se détachant avec facilité par le plus léger frottement, renaissant ensuite sur quelques espèces, et sur d'autres ne se reproduisant plus. Cette poussière glauque est quelquefois remplacée par une multitude de poils courts, serrés, cotonneux et visibles seulement à la loupe dans certains individus. On les aperçoit sans secours étranger sur l'abricot, la pêche, et sur la surface inférieure de beaucoup de feuilles. Ces poils conservent entre eux de petits globules d'air qui empêchent le contact de l'eau, et cette poussière glauque, d'une substance analogue à la cire, sert aux parties qui en sont couvertes à faire glisser l'eau sans qu'elle puisse s'y attacher en aucune manière. Si vous prenez une feuille de chou couverte d'assez grosses gouttes de pluie ou de rosée, et que vous l'inclíniez doucement, vous verrez cette eau rouler en globules, s'échapper et laisser la feuille parfaitement sèche.

Les plantes ont des parties extrêmement délicates, que la moindre humidité détruirait sans retour si la nature n'y avait pourvu; tels sont les étamines et les pistils. Cette brillante corolle, parée de couleurs si vives et si variées, a une destination plus utile que celle de plaire aux yeux; c'est elle qui est chargée de protéger les frêles organes de la fructification contre les intempéries atmosphériques, et c'est uniquement pour atteindre ce but que sa forme varie en raison des saisons, des climats, des localités, etc.

Vous avez assez observé les fleurs pour vous être aperçu que les unes ont une corolle de forme régulière et les autres de forme irrégulière; c'est de ces dernières que je vais d'abord vous parler. Je dois vous faire remarquer que toutes les fleurs réunies en grappe allongée, telles que la plupart des labiées, les personnées, les orchidées, quelques solanées, etc., fleurissent pendant un très long laps de temps. Examinez la belle digitale pourpre (*digitalis purpurea*), qui croît si abondamment le long des haies et sur le sommet des montagnes arides, les boutons qui couvrent sa tige dans toute sa longueur sont tous tournés du même côté; le coup de vent qui accompagne l'orage leur fait nécessairement tourner le dos à la pluie. Ils commencent à éclore par ceux d'en bas, demain d'autres leur succéderont, après-demain d'autres remplaceront ceux-ci, et ainsi de suite pendant l'espace d'un mois et quelquefois plus longtemps. Toutes les plantes qui composent les familles que je viens de vous citer, et généralement toutes les fleurs irrégulières, affectent le plus ordinairement cette manière d'étaler leur parure et fleurissent de même, c'est-à-dire les unes après les autres et pendant un assez long espace de temps. Il est rare, pendant cette longue floraison, qu'il n'y ait pas quelques jours nébuleux, et si cela n'était prévu, toutes les fleurs écloses pendant ces jours humides en avortant ne donneraient plus de graines; la nature, toujours conséquente, les aurait fait naître inutilement. Elle a donc dû parer à cet inconvénient, et elle l'a fait d'une manière aussi simple qu'ingénieuse : elle a donné aux étamines un toit pour les abriter, et ce toit est formé par la corolle.

La partie principalement chargée de garantir les anthères est la lèvre supérieure, contre laquelle les étamines sont généralement appliquées. Aussi la voyez-vous toujours s'avancer en dehors plus qu'aucune autre partie, et cela dans toutes les corolles irrégulières, de quelque famille qu'elles soient. Ce devait être ainsi pour remplir avec facilité les fonctions dont elles sont chargées.

Dans les orchidées, plantes dont les fleurs bizarres ressemblent tantôt à une abeille, une mouche, une araignée, tantôt à un pantin, à un homme pendu, les lobes supérieurs de la corolle sont rapprochés, souvent appliqués les uns contre les autres, et forment une espèce de petite voûte ou de casque sous lequel les anthères sont à couvert. Dans beaucoup de fleurs monopétales, telles que la vipérine (*echium vulgare*), la division supérieure s'avance presque au double de celles inférieures. Dans les bouillons blancs (*verbascum*), cette division est partagée en deux lobes qui, quoique plus petits, s'inclinent sur les étamines fort courtes et ne cessent de protéger ces organes que lorsqu'ils sont devenus inutiles à la fructification.

Quoique la plus grande partie des labiées aient une lèvre supérieure, il en est cependant quelques-unes qui n'en ont pas du tout, telles, par exemple, que les basilics et presque toutes celles qui croissent en Barbarie où nous voyageons aujourd'hui, et cela par la raison fort simple que dans un pays où il ne pleut presque jamais elles n'en ont pas besoin. Celles qui sont dans le même cas, et qui habitent des climats où les pluies sont abondantes

sont très rarement en grappe allongée; elles fleurissent spontanément toutes ensemble et en été, saison pendant laquelle les beaux jours se succèdent sans interruption. Outre cela, elles choisissent, pour épanouir leur corolle, une belle matinée et un ciel serein.

Dans les fleurs papillonacées ou légumineuses, on a nommé étendard le pétale supérieur; il est creusé en voûte en dedans et forme le dos d'âne à l'extérieur. Les pétales de côté sont les ailes, et les étamines sont couchées avec l'ovaire dans la carène, sorte de berceau évidemment creusé pour les loger. Il est certain que quelques gouttes de pluie qui seraient portées par le vent dans la carène y séjourneraient faute d'une issue pour s'écouler et gâteraient non-seulement les anthères, mais encore le germe délicat des graines. Aussi la fleur est-elle attachée à la plante par un pédoncule assez long, qui lui laisse la faculté de changer de direction lorsqu'un vent léger annonce la pluie; les ailes font l'office de voiles, et la fleur, tournant sur son pied comme une girouette, présente toujours à l'orage le dos de l'étendard qui, par ce moyen, abrite la carène dépositaire des semences.

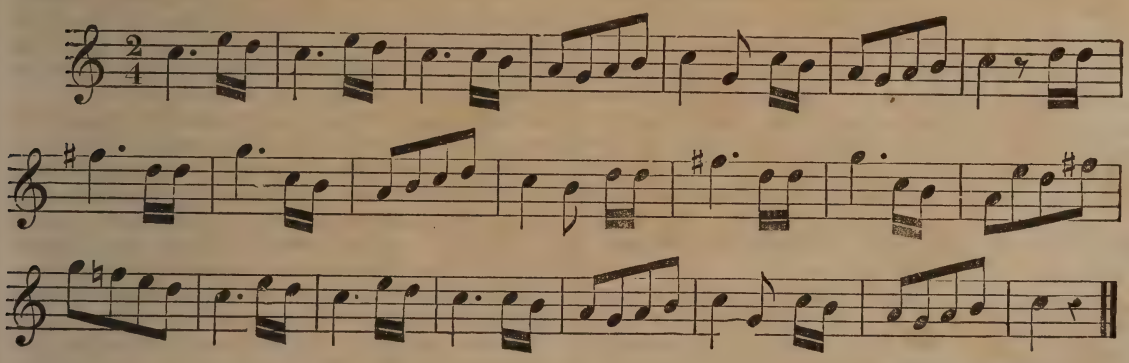
Quelques légumineuses, telles que le mélilot, ont leurs fleurs attachées sur un pédoncule assez court, trop raide pour leur permettre de changer de direction, et placées sur la tige en grand nombre et en grappe serrée. Les ailes, dans ce cas, ont changé d'emploi; elles sont appliquées exactement contre l'étendard, qui lui-même est très allongé, incliné parallèlement à la carène, et soutenu par les ailes; il la couvre et devient un toit impénétrable à l'humidité.

Si vous examinez les fleurs à corolles régulières, vous verrez la nature changer de marche pour arriver au même but. Les fleurs en cloche, par exemple, ne sont pas aussi souvent en grappes ou en épis, et cependant la plupart fleurissent les unes après les autres; tels sont les liserons (*convolvulus*). Aussi dans celles dont la corolle n'offre pas une clochette profonde ou pendante, au fond de laquelle sont cachés les pistils et les étamines, les pétales ont reçu une sorte de sentiment qui les fait se fermer à l'approche de l'orage. Les campanules (*campanula*) sont presque toujours arrangées en longs panicules très lâches lorsque les fleurs sont nombreuses, et, dans ce cas, le pédoncule qui les porte est très grêle, faible, placé de façon que la fleur pendante présente l'ouverture de son limbe à la terre. De cette manière, l'eau, glissant sur les parois extérieures de ce petit dôme en pavillon chinois, ne peut atteindre ni endommager les anthères. La campanule agglomérée (*campanula glomerata*) fait seule exception à cette règle générale; ses fleurs sont sessiles, c'est-à-dire sans pédoncule, rassemblées au sommet de la tige en un paquet serré, et l'ouverture de leur corolle est tournée vers le ciel; aussi est-elle la seule dont toutes les fleurs éclosent à la fois pendant un beau jour.

En parlant ainsi, Médul-al-Békir jetait de temps à autre les yeux d'un côté de l'horizon où l'on découvrait un petit nuage d'un gris rougeâtre qui grandissait peu à peu et qui finit enfin par attirer toute l'attention du vieillard. Sa figure devint sérieuse, inquiète, et, interrompant tout à coup son récit, il appela autour de lui les esclaves qui conduisaient les bagages.

— Enfants, leur dit-il, écoutez le kampsin qui siffle dans les airs; le shume se promène dans le lointain, il étend ses bras sur le désert où bientôt il sèmera le désespoir et la mort; mais il ne nous atteindra pas, car dans deux heures nous aurons gagné le wadey de Derdzem si vous hâtez le pas de vos chameaux. Chantez leur donc la chanson de l'esclave amoureux, afin qu'ils puissent marquer la mesure d'un pas un peu plus agile.

Aussitôt les esclaves se placèrent sur une ligne régulière, à côté de leurs dromadaires, et d'une voix aigre et criarde ils entonnèrent en chœur l'air du chamelier.



Procédés de E. Duverger.

D'abord ils le chantèrent lentement pour se mettre en mesure avec le pas des chameaux; puis peu à peu ils augmentèrent la vitesse de la mesure, et les dromadaires, pour continuer, selon leur habitude, à la marquer avec leur pas, augmentèrent en même proportion la vitesse de leur marche.

CHAPITRE SIXIÈME.

Ils arrivèrent en peu de temps à l'oasis de Derdzem, où, après avoir dressé leurs tentes et fait un léger repas, le sage derviche, Assan, Ali et le marabout, reprirent leur intéressante conversation.

— Sage du désert, dit Ali, la science coule de tes lèvres comme de celle d'un savant académicien d'Europe; les choses que tu nous a dites sont surprenantes, mais rien ne m'a plus surpris que de les entendre dire au milieu des solitudes de l'Afrique. Si j'osais, je te demanderais ton histoire.

— Si je te la disais, jeune homme, ton étonnement cesserait, car tu apprendrais que j'ai visité les académies de ton pays, et que j'ai longtemps habité Paris. Mais pourquoi ne satisferais-je pas ta curiosité, pourquoi refuserais-je de te faire part d'une expérience que tu prends pour de la sagesse et qui m'a coûté cinquante ans de malheurs. Ecoute-moi.

Je suis né à Smyrne. Mon père, contre l'usage ordinaire des Turcs, avait cultivé son esprit, parce que son commerce avec la France et l'Italie le mettait souvent en contact avec des chrétiens instruits, et que son instruction pouvait devenir très avantageuse à sa fortune. Dès mon enfance il me plaça dans une école arménienne, au grand scandale des Musulmans ses frères : là j'appris un peu de grec, le franc et les mathématiques.

J'étais encore petit garçon lorsque je vis un homme que tout le monde admirait et consultait, qui tranchait despotiquement sur toutes les questions, qui ne parlait que par sentences, qui était membre de trente-cinq colléges d'ulémas, qui marchait la tête si haute qu'il eût, avec les pieds, écrasé les petits enfants sans les voir. Je demandai : « Quel homme est-ce »? On me répondit : « C'est un savant, » et je l'admirai comme les autres.

Dans ce temps-là je croyais à la science, et je voulus aussi devenir un savant. Je me mis à voyager dans les universités de l'Europe, et j'appris, j'appris, j'appris, pendant trente ans. Alors mes cheveux devinrent blancs, mes membres raides, mes pieds goutteux et mon caractère triste et irritable. J'étais malheureux et ennuyé, mais je me disais : « J'en sais autant que l'homme que j'admirais dans mon enfance, » et je me consolais parce que j'étais gonflé d'orgueil et de vanité.

La consomption me minait; je ne savais pas pourquoi. Un célèbre médecin me dit : « Laissez là vos livres, vos crocodiles empaillés et vos microscopes; allez respirer l'air des champs. Prenez de l'exercice, promenez-vous et prenez garde à tomber dans les ornières ou à vous cogner le nez contre les troncs d'arbre. » Encore, sans savoir pourquoi, je le crus et je partis de Smyrne.

« Voilà un savant! voilà un savant! » dit-on dans mon village natal; et bientôt une foule de gens vint me voir dès que l'on me vit arriver, les uns pour me consulter, les autres pour savoir si un savant était fait comme un autre. Un jeune icoglan et sa jolie compagne me dirent : « Seigneur ulémas, la vie est longue et nous voudrions savoir ce qu'il faudrait faire pour la passer tout entière dans le bonheur?

— Mes enfants, leur répondis-je, c'est un secret dont Allah seul s'est réservé la connaissance. » Et ils s'en furent en soupirant.

Une petite fille me dit : « Seigneur ulémas, mon petit frère a six mois, il ne sait encore ni marcher, ni manger, ni parler; tandis que les petites perdrix courent après leur mère, mangent seules, appellent leurs parents en sortant de la coquille; pourquoi cela?

— Ma foi! ma fille, je l'ignore. » Et elle s'en fut en riant et sautant.

Une vieille femme me dit : « Seigneur ulémas, j'ai vu beaucoup de savants qui lisaient dans le ciel et qui n'ont jamais pu savoir ce qui se passait dans leur ménage; savez-vous pourquoi?

— Dieu seul le sait, lui répondis-je. » Et la bonne femme fut en grommelant trouver un calender qui le lui expliqua.

Un janissaire de vingt ans me dit : « Seigneur ulémas, j'expose tous les jours ma vie pour une demi-piastre, et je voudrais apprendre ce que c'est que la vie, afin de savoir si ce que j'expose vaut l'argent.

— Je n'en sais rien du tout, lui répondis-je. » Et il fut se faire tuer dans une escarmouche contre les Russes.

Un Bostangi de seize ans, au teint pâle et blême, me dit : « Seigneur ulémas, j'ai une fièvre qui me dévore, mais je ne sais pas ce que c'est que la fièvre?

— Ni moi non plus, » lui répondis-je.

Un enfant vif et gai me dit : « Seigneur ulémas, quand je veux lever le bras et remuer la jambe, je remue la jambe et je lève le bras; tenez, voyez : pourquoi cela?

— Mon petit ami, je n'en sais pas plus long que vous là-dessus. » Et il s'en fut chantant, gesticulant des pieds, des mains et de la tête, comme un pantin.

Un vieux paysan me dit : « Seigneur ulémas, depuis quarante ans je sème du bled, et il germe chaque année; quand je ne sème que des choux il ne me vient point de carottes; mes figuiers donnent tous les ans de nouvelles branches, des feuilles et des fruits : comment cela se fait-il?

— Mon ami, lui répondis-je, les savants ne le savent pas. » Et il s'en fut en haussant les épaules.

Un iman, maître d'école, me dit : « Seigneur ulémas, j'ai lu dans le livre d'un infidèle que tous les corps sont matière et se meuvent dans le temps et l'espace; que la terre gravite autour du soleil selon les lois de l'attraction; mais je ne sais pas ce que c'est que la matière, le principe du mouvement, le temps, l'espace et l'attraction?

—Et moi aussi je voudrais bien le savoir, » lui répondis-je. Et l'iman s'en retourna donner de la férule sur les doigts de ses écoliers.

Un émir au turban vert, cadi du village, me dit : « Seigneur ulémas, je voudrais que mes administrés vécussent entre eux comme des frères; qu'ils aimassent et pratiquassent la vertu, le bon ordre et le bien; qu'ils fussent heureux, non enclins aux vices et au mal. Comment faut-il m'y prendre pour atteindre ce but?

— Seigneur cadi, lui répondis-je, je veux être empalé si je sais un seul moyen de rendre les hommes un peu meilleurs que des loups. »

L'iman de la mosquée me dit : « Seigneur ulémas, pensez-vous que la science soit utile au bonheur des hommes?

— Quelques philosophes disent que oui, lui répondis-

je, mais beaucoup d'autres soutiennent que non. Quant à moi, je n'en sais rien du tout. »

Alors un derviche mendiant, qui, pour la plus grande gloire d'Allah, tournait sur lui-même comme un tonton, s'arrêta tout court et s'écria : « De par la barbe du saint Prophète ! seigneur ulémas le savant, que savez-vous donc et à quoi pouvez-vous être utile à vos frères? »

Cette bienheureuse question me remettait en selle.

— Ce que je sais? m'écriai-je ! Je sais parler deux ou trois langues que personne ne parle et ne comprend plus depuis mille, deux mille et trois mille ans; je sais que la matière a de la longueur et de la profondeur; je sais que deux corps ne peuvent pas occuper à la fois la même place; je sais combien il y a de distance de la terre à la lune, et ce qu'il faudrait de diamètre à une lunette pour y établir une correspondance par télégraphe; je sais calculer les éclipses et la marche de deux ou trois comètes, ce qui est éminemment utile aux faiseurs d'almanachs; je sais que les oiseaux ont des plumes et pas de mamelles, et que les animaux qui ont des mamelles n'ont pas de plumes. J'ai passé trois ans de ma vie à disséquer l'œil d'une mouche, l'aiguillon d'une guêpe et trois pattes d'araignée; j'ai presque trouvé le moyen de distinguer un lapin d'avec un chou, ou, si vous aimez mieux, un animal d'avec une plante, ce que n'avaient pu faire les savants avant moi. Je sais que les chenilles ont trois cents paires de nerfs, que les hannetons ont quatre ailes, que les mouches n'en ont que deux, découverte précieuse sur laquelle est établie la classification entomologique. Je sais que les serpents n'ont pas de pattes, les grenouilles pas de queue, et mille autres choses d'une aussi haute utilité pour le bonheur des hommes; mais je ne m'en suis pas tenu là.

Je sais comment dansaient les Athéniennes et comment elles remplaçaient les corsets élastiques par des bandelettes; je sais comment les Lacédémoniennes préparaient le brouet noir et la soupe aux lentilles; je sais comment étaient faites les cuillers à pots chez les Thessaliens, les marmites chez les Thébains, les casseroles chez les Corynthiens, les pots chez les Romains. Je sais pourquoi Platon faisait des offrandes aux dieux de la main droite; je sais que les Egyptiens ont partagé le jour en douze heures parce que le chien Anubis...

— Houra ! houra ! houra sur le savant, cria-t-on de toutes parts. La peur me prit et je me mis courir. Toute la marmaille du village s'élança sur mes trousses et me poursuivit à coup de pierres jusqu'à une demi-lieue de là... Enfin j'arrivai à Smyrne, meurtri, haletant et tout-à-fait dégoûté de la science.

Je résolus de devenir un sage, ce qui est une folie tout-à-fait différente, et, pour rétablir ma santé délabrée par l'étude, je me mis à voyager, après avoir préalablement brûlé mes livres et pris la ferme résolution de n'étudier que dans les sublimes pages que la nature a ouvertes à tous les êtres pensants; dans ces pages dont les cieux, la terre, les océans, les animaux et les plantes forment les principaux feuillets. Je parcourus l'Europe, l'Asie, l'Océanie et l'Amérique, et j'apportai de chacun de ces continents les végétaux utiles ou curieux dont je pus conserver les graines. Vous devinez que c'est par leur moyen que j'ai enrichi mon oasis de toutes les plantes rares que vous y avez vues. L'inaction de mes études avait altéré ma santé; l'activité de six ans de voyage me rétablit et me rendit toute l'énergie de la jeunesse, quoique j'eusse alors quarante-six ans. Je ne disséquais plus de pattes de mouche, mais j'étudiais le cœur humain et la sagesse.

Avec une civilisation croupissante, en Chine, j'avais vu des millions d'hommes périr de faim sur les grandes routes en bénissant leur gouvernement despotique et patriarcal; dans l'Inde et dans tout le reste de l'Asie j'avais vu les hommes se prosterner devant un autre homme et s'honorer du stigmate marqué sur leur front par la poussière de ses pieds. En Europe, je vis tous les genres de folies et toutes les espèces de vertus marcher ensemble en se donnant la main. En Amérique, je ne rencontrai que des petits tyrans qui sans cesse se battaient et s'égorgeaient aux cris de Vive la liberté ! Enfin partout les hommes me parurent malheureux et fous. Je les comparais à moi et je me trouvais sage; mais, hélas ! cette sagesse dont je m'énorgueillissais devait bientôt échouer devant la passion la plus tyrannique du cœur humain.

Un jour je sortais de la grande mosquée, à Stamboul, lorsque je vis y entrer une jeune femme décemment couverte d'un long voile noir qui l'enveloppait de la tête aux pieds. Sa démarche noble et gracieuse me frappa, et je la suivis des yeux tant que je pus l'apercevoir. « Etranger, me dit un calender qui sollicitait l'aumône des passants, cette femme a trente ans, elle est belle et riche; c'est la veuve d'Asouf-el-Buchari, et bien heureux celui qui lui fera quitter son voile de deuil. »

Je payai mon tribut d'aumône au calender et je rentrai dans la mosquée. Que vous dirai-je ! à près de cinquante ans je devins amoureux comme un jeune homme; je me mis au nombre des nombreux adorateurs de Zelmaïs, et bientôt je devins son seigneur.

Pendant quatre ans je vécus à Stamboul, le plus heureux des époux et des pères, car la première année de notre mariage Zelmaïs me donna un enfant que nous aimions jusqu'à l'idolâtrie. Zelmaïs, malgré une assez grande disproportion d'âge, me chérissait sincèrement, parce que je la traitais avec les égards que, dans mes voyages, j'avais vu accorder aux femmes d'Europe. Son père vint à mourir, et comme plus rien ne nous attachait à Stamboul, nous nous déterminâmes à revenir à Smyrne, ma patrie. En route nous fûmes attaqués par des brigands albanais. Zelmaïs fut frappée d'une balle dans sa litière, et un instant après je fus renversé d'un coup de masse d'arme qui me fit perdre connaissance. Lorsque je revins à moi, je me trouvai chez de pauvres paysans qui m'avaient relevé sur la route par humanité et qui m'avaient transporté dans leur misérable cabane. Ce fut d'eux que j'appris toute l'étendue de mon malheur ; ma femme était morte, et les brigands avaient emmené ma fille, sans doute pour la vendre.

Arrivé à Smyrne, je fis toutes les perquisitions imaginables pour retrouver mon enfant, et je parvins à découvrir que ses ravisseurs s'étaient embarqués avec elle pour la Barbarie. Je vins en Afrique et je parcourus vainement les états de Maroc, Tunis, Alger, Tripoli; je m'enfonçai même dans l'intérieur et je visitai le Fézan et le Bournou. Tous mes soins, toutes mes recherches furent inutiles, et enfin je perdis l'espérance de revoir jamais un enfant chéri qui, dans mes rêves de bonheur, devait être l'appui et la joie de ma vieillesse. Dégoûté des hommes et de la société, je résolus alors de m'enterrer dans l'oasis où vous êtes venu me trouver.

En achevant ces mots le vieillard baissa la tête, et l'on vit deux grosses larmes sillonner sa figure vénérable.

C'est là que je comptais passer le reste de ma vie, en présence des merveilles de la nature et dans la contemplation d'Allah, lorsque la lettre du saint des marabouts que vous êtes venu m'apporter a rendu la joie à mon cœur et m'a fait résoudre à quitter sur-le-champ cette

solitude. Avant de me réfugier ici, j'avais confié au sage vieillard les secrets de ma vie et la perte de ma fille... Dans sa lettre il m'apprend que cette fille est retrouvée; qu'achetée par un riche marchand, elle s'est acquise par sa beauté, sa grâce et sa douceur, la tendresse de cet homme. Adoptée par lui et devenue son unique héritière, elle va s'unir, ajoute-t-il, à un homme qu'elle aime et qui est digne de sa tendresse. Cet homme, c'est Assan, c'est toi, mon fils; la jeune fille que j'ai tant pleurée et que je retrouve enfin par un miracle du divin Prophète, c'est Fatima!

— O merveille! ô bonheur! s'écria le jeune croyant.

— C'est depuis quelques mois seulement que le saint des marabouts a reçu du marchand, au lit de la mort, la confidence de ce secret. Peu de temps après, tu l'as fait consulter sur les moyens de guérir Fatima de la fièvre qui la dévore; alors le sage vieillard a pensé que nul mieux que toi n'était propre à se faire le messager du grand bonheur survenu dans ma destinée, comme nul mieux que moi n'était propre à guérir le mal qui dévorait ma fille. Maintenant tu sais tout.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Le lendemain la petite caravane se remit en route, et l'on remarqua que la conversation de la veille avait laissé quelques traces de tristesse dans l'âme de Médul-al-Békir, car de temps à autre un soupir s'exhalait de sa poitrine. Ali, pour faire diversion, prit la parole.

— Mon père, lui dit-il, je me rappelle vous avoir entendu dire hier que les savants ne pouvaient assigner de caractères précis et distinctifs entre un animal et une plante; cela m'étonne.

Le vieillard passa sa main sur son front, sourit, et lui dit :

— Je lis dans ton cœur, Ali, et je te remercie de tes bonnes intentions, dont Allah te récompensera. Je vais satisfaire ta curiosité et tâcher d'oublier mes peines, pour répondre entièrement à tes vœux.

Il était assez facile, continua-t-il, de tracer une limite précise entre les corps bruts, tels que les pierres, les métaux, etc., et les corps organisés; mais il n'en était pas de même pour déterminer exactement les caractères qui séparent les animaux d'avec les plantes. Aussi les naturalistes se sont-ils vainement occupés de chercher une définition qui caractérisât rigoureusement ces deux règnes. Linné a dit : « Les pierres croissent; les végétaux croissent et vivent; les animaux croissent, vivent et sentent. » De Candolle définit ainsi un végétal : « Etre organisé et vivant, dépourvu de sentiment et de mouvement volontaire. » Duméril donne une définition un peu plus rigoureuse : « On appelle végétal ou plante un être vivant, sans organe des sens et sans mouvement volontaire, qui se nourrit et se développe par une succion ou une absorption exercée à l'extérieur, et qui n'a jamais de cavité digestive. »

Aristote, frappé de ce dernier caractère, avait appelé les plantes des *animaux retournés*, et Boerhaave s'en tenait à cette singulière définition, sans réfléchir sans doute que beaucoup de polypes peuvent se retourner comme un gant, rester dans cet état, et, par conséquent, absorber les molécules nutritives par la surface externe et interne de leurs corps. D'ailleurs on connaît beaucoup de zoophytes chez lesquels le canal intestinal manque absolument, et qui ne se nourrissent que par imbibition.

Au premier aspect il semblerait facile de trouver cette limite invariable que tant de grands hommes ont cherchée sans pouvoir la découvrir; mais lorsqu'on y réflé-

chit mûrement, on arrive à douter même de son existence, et l'on pourrait croire sans absurdité que les animaux et les végétaux ne sont que les deux parties d'une même chaîne, et qu'il n'existe réellement que deux classes dans la nature, les êtres bruts et les êtres organisés, ou qu'il en existe quatre : les minéraux, les végétaux, les animaux, et une autre classe qui renfermerait des êtres mixtes placés entre les animaux et les plantes.

Le seul moyen que nous ayons pour juger est de comparer; or, pour bien connaître ce que l'on appelle les végétaux, comparons-les méthodiquement aux animaux.

Les *animaux* ont des organes ou parties, qui, dans leur disposition particulière, remplissent chacune un emploi spécial, et dont l'ensemble agissant donne pour résultat l'existence du tout. Les *plantes* ont des organes remplissant les mêmes fonctions.

Les *animaux* vivent, et la force vitale paraît résulter chez eux de l'irritabilité de leurs parties, qui sont susceptibles de se contracter par le contact de certains stimulants. Il en est de même dans les *plantes*. L'irritabilité et la contraction paraissent d'une manière énergique dans les fleurs du vinetier, de la rue, d'un cactier; dans les feuilles et les rameaux de la sensitive, etc.

Dans les *animaux*, l'azote, le carbone, l'hydrogène, l'oxigène, des sels alcalins et des oxides métalliques forment la base des substances organiques. Il en est de même dans les *plantes;* seulement dans celles-ci le carbone domine et l'azote ne se rencontre que très rarement, excepté dans quelques produits que l'on appelle *animalisés*, tels que le gluten, etc.

Les *animaux* meurent, c'est-à-dire que les molécules qui étaient unies sous l'empire de la vitalité pour constituer les différents organes se désunissent et ne tardent pas à se combiner d'après les lois de l'affinité et de l'attraction; les animaux résistent aux forces extérieures qui tendent à les détruire et réparent leurs parties lésées par une blessure. Les *plantes* offrent les mêmes phénomènes.

Les *animaux* rejettent les substances inutiles ou nuisibles à leur nature et s'approprient celles qu'ils peuvent s'assimiler. Les *plantes* agissent absolument de la même manière; leurs tiges, principalement leurs racines, se détournent par un mouvement qui paraît presque volontaire, les premières pour abandonner les ténèbres et aller chercher la lumière, les secondes pour abandonner un sol sec et stérile et aller chercher une terre humide plus nutritive. Les plantes absorbent les fluides qui leur conviennent et rejettent au dehors les sécrétions inutiles ou nuisibles.

Les *animaux* ont des sexes et se reproduisent par des petits, des œufs ou des fragments. Les *plantes* ont des sexes; il en est de vivipares, comme l'ail; d'ovipares, comme toutes celles qui portent des graines ou œufs; beaucoup se multiplient par fragments ou boutures. Une graine n'est rien autre chose qu'un œuf végétal, et si je vous en fais jamais l'anatomie comparée, vous en serez frappés d'étonnement.

Quelques *animaux* de la classe des zoophytes se multiplient par des petits individus qui se forment comme des gemmes ou des tubercules autour de leur mère. Celle-ci les alimente de sa propre substance jusqu'à ce qu'ils aient atteint un développement suffisant pour pouvoir subvenir eux-mêmes à leurs besoins; alors elle les abandonne, ils se détachent, pourvoient seuls aux nécessités de l'animalité, et bientôt après à celle de leurs petits. Beaucoup de *plantes* se multiplient de rejetons et de caïeux; les conferves n'ont pas d'autre mode de reproduction que celui de ces zoophytes; la cardamine des prés, dans de certaines circonstances, se régénère par des petits gemmes tuberculeux qui croissent sur ses feuilles.

Parmi les *animaux*, les polypes peuvent se greffer l'un sur l'autre, même d'espèces différentes, comme on greffe les arbres dans nos vergers, et les deux espèces greffées ne font plus qu'un seul individu. Si l'on arrache la patte d'une écrevisse, si l'on coupe celle d'une salamandre aquatique, si l'on tranche la tête d'un colimaçon, d'un néréis ou d'un gordius, ces parties repoussent en plus ou moins de temps, suivant la saison, et ces animaux se retrouvent bientôt entiers et complets. On sait que dans les *plantes* une partie amputée se reproduit.

Parmi les *animaux* une grande partie des zoophytes ne sont formés que d'une substance molle et gélatineuse, sans la plus légère apparence d'appareils digestifs, de vaisseaux propres à la circulation des fluides, de muscles, de nerfs, ni de centre commun de sensibilité. Telles sont les *plantes* dont l'organisation nous paraît la plus simple, par exemple les nostochs.

Beaucoup d'*animaux*, les insectes, les reptiles, et même quelques mammifères, restent engourdis plus ou moins longtemps par le froid, sans donner le moindre signe de vie. Les *arbres*, dans nos climats, cessent de végéter pendant l'hiver.

Tous les *animaux* changent plusieurs fois de peau pendant le cours de leur vie, soit qu'elle tombe par grands fragments, comme dans les crustacés, les serpents, etc., soit qu'elle se détache d'une manière presque imperceptible et sous la forme d'une poussière écailleuse, comme dans l'homme. Les *arbres* renouvellent plusieurs fois leur écorce dans le cours de leur vie, soit par grands fragments, comme les liéges, bouleaux, platanes, soit par petites parcelles, tels que les poiriers, les pommiers, etc.

Les *animaux* se nourrissent de fragments d'animaux et de végétaux qui se décomposent dans leur sac digestif et leur fournissent des fluides qui se combinent avec leur propre substance, ainsi que de quelques matières minérales pures, par exemple l'eau, ou combinées, comme les sels terreux, les oxides métalliques, etc. Les *plantes* se nourrissent des fluides résultant de la décomposition des animaux et des végétaux et de substances minérales pures ou combinées, comme l'eau, les sels terreux, les oxides métalliques, etc.

Dans les *insectes*, les fluides nourriciers traversent les parois d'un long tube intestinal, abreuvent les tissus organiques, et s'élaborent au contact de l'air qui s'introduit par des stigmates ou pores respiratoires placés le long du corps. Dans les *plantes*, les fluides nourriciers ou la sève se promène dans les longs tubes qui forment le végétal, en abreuve toutes les parties et se porte dans les feuilles ou à la superficie des autres organes, où, se trouvant en contact avec l'air et la lumière, au moyen des pores dont un végétal est criblé, elle se combine et s'identifie avec la substance de la plante.

D'autres *animaux*, parmi les zoophytes, ne se nourrissent que par une absorption des fluides qui s'opère par toute leur surface. Beaucoup de *plantes* sont absolument dans le même cas et se nourrissent plutôt par imbibition que par la succion de leurs radicules, par exemple les lichens, les champignons.

Mais je ne pousserai pas plus loin cette comparaison, car voici un spectacle qui vous amusera davantage que la conversation d'un vieillard.

CHAPITRE HUITIÈME.

En achevant ces mots, il étendit la main vers une bruyère voisine, où un jeune pâtre de dix à douze ans, couché nonchalamment sous l'ombrage d'un arbre, regardait avec une apparente insouciance une hyène se glisser dans un parc de moutons. A la vue de cet animal sauvage, sur le compte duquel on raconte en Europe tant d'histoires terribles, Ali, malgré tout son courage, ne put s'empêcher de frémir, et le moine qui s'en aperçut sourit avec une ironie à la fois insultante et orgueilleuse.

— Eh bien! infidèle, dit-il, qu'est devenue cette assurance avec laquelle tu vantes la science et le courage des hommes de ton pays maudit d'Allah? Si tu veux que je croie à tes vains discours, invoque ton prophète Issa, descends de ton coursier, va saisir cet animal féroce et apporte-nous-le dans tes bras.

— Non vraiment! s'écria le Parisien, à moins de lui avoir préalablement lâché une bonne balle de plomb dans la cervelle, je ne ferai pas ce que tu dis, moine, quand toutes les houris roses, rouges, jaunes et bleues de ton paradis devraient m'en récompenser par leur plus gracieux sourire.

— Je le ferai donc, moi, répondit le marabout en s'élançant de dessus sa monture.

Il entra dans le parc, en ferma la porte sur lui et s'avança vers la hyène en chantant de toute la force de ses poumons quelques versets du Coran. L'animal, la gueule béante et la crinière hérissée sur le dos, jeta sur lui des yeux rouges et sauvages, puis voulut fuir; mais, trouvant la porte du parc fermée, il se retira dans un coin, s'y accroupit et parut attendre là son ennemi pour commencer un sanglant combat. Tous les voyageurs effrayés regardaient avec anxiété comment finirait cette scène épouvantable, lorsque le moine poussa un grand cri, s'élança sur le monstre, l'enlaça de ses bras musculeux, et, le soulevant de terre, l'apporta triomphant sans que l'animal épouvanté eût fait le moindre effort pour se défendre ni pour le déchirer avec ses formidables mâchoires.

La petite caravane émerveillée poussa un cri de triomphe, et personne, si l'on excepte Ali et Médul-al-Békir, ne douta de la sainteté du marabout, car c'est en mettant des serpents dans leur sein, en prenant des scorpions à la main ou en se montrant dans les rues de Tripoli avec une hyène vivante entre les bras, que ces moines persuadent au peuple qu'ils sont les favoris du Prophète et qu'ils tiennent de Dieu même une puissance surnaturelle. Sur l'ordre de Méhémet, la hyène fut attachée sur un chameau et conservée pour être portée en triomphe dans les villes et les villages que la caravane devait traverser.

Une chose avait beaucoup étonné Ali; c'était la tranquillité indolente qu'avait montrée le pâtre lorsqu'il avait vu le féroce animal se glisser au milieu de son troupeau. Pendant le voyage il en demanda l'explication à Médul-al-Békir. Le sage lui répondit :

— La hyène est un animal qui n'attaque jamais de proie vivante et qui ne se nourrit que de cadavres et d'animaux à moitié corrompus; quelquefois, pendant la nuit, elle pénètre dans les cimetières mal clos des Musulmans, gratte le sable des tombeaux et parvient à déterrer des corps qu'elle dévore. Cette particularité racontée en Europe, brodée et enjolivée par les voyageurs, lui a fait attribuer une férocité et un courage qu'elle est bien loin d'avoir, car il n'est point d'animal plus poltron et moins dangereux qu'elle. Le berger, qui connaît parfaitement ses habitudes, savait qu'elle était attirée dans le parc par le cadavre d'un agneau qui venait de succomber à une maladie, et, s'il eût craint qu'elle attaquât une de ses brebis, il l'eût assommée à coups de bâton sans qu'elle eût osé faire la moindre résistance.

— Ah! ah! dit Ali en lui-même, le moine nous a pris pour dupe et nous a joué un tour de charlatan! Sur mon âme! il ne sera pas dit qu'un chrétien du faubourg Saint-Germain à Paris sera impunément refait par ce bouc de Musulman, et je le lui rendrai.

Ali ne tarda pas à trouver un moyen de mystification contre le moine. En herborisant le long de la route, il aperçut un céraste cornu (*vipera cerastes*), étendu au soleil sur des feuilles mortes. Il saisit le cou de ce serpent au moyen d'un bâton fendu et mit le reptile dangereux dans sa boîte d'herborisation, où le froid du fer-blanc, augmenté par une certaine quantité de sel et de nitre que le Parisien jeta dans la boîte, ne tarda pas à engourdir l'animal au point de le rendre incapable du moindre mouvement. Sa mystification ainsi préparée, il attendit l'heure de lassow, et lorsque tous les voyageurs furent réunis dans la tente commune pour faire la prière, il dit à Méhémet :

— Saint marabout, le Prophète accorde à ses favoris le don des miracles, mais ce don a des bornes, si j'en juge par toi et par moi. Par exemple, tu domptes une hyène farouche, mais, si j'ai bonne mémoire, tu crains la queue perfide du scorpion.

— Je ne crains, dit le moine, ni les hyènes, ni les scorpions, ni aucune des créatures d'Allah, si ce n'est les mécréants comme toi et tes frères.

— Eh bien! hier tu m'as demandé une épreuve au nom d'Issa, je t'en demande une aujourd'hui au nom de Mahomet. Ouvre cette boîte, et tu jugeras si tu peux me satisfaire.

Le moine ouvrit la boîte, mais en apercevant des yeux rouges et brillants comme des étincelles de feu, une tête écailleuse et deux petites cornes solides et pointues placées sur un front livide, il poussa un cri d'horreur et recula en pâlissant, car il reconnut le céraste à la piqûre mortelle.

— C'est bien, dit Ali, je vois que c'est à mon tour de faire aujourd'hui le miracle que tu n'oses tenter.

En achevant il saisit la vipère engourdie, la tourna deux ou trois fois autour de son cou et de ses poignets, caressa les replis onduleux de son corps jaunâtre, et la remit dans la boîte sans qu'elle eût donné le moindre signe de colère. Le moine interdit murmura quelques mots dans le nombre desquels on pouvait à peine distinguer ceux de sorcier et de magicien; puis il se retira plein de confusion dans sa tente et Ali se crut suffisamment vengé. Le même soir, le jeune Parisien nettoya la boîte, en garnit l'intérieur avec la fourrure d'une gerboise afin de rendre la chaleur et le mouvement à l'animal dangereux qu'elle renfermait, et il résolut de donner à

celui-ci les soins nécessaires pour l'emporter vivant.

Enfin ils arrivèrent aux ruines de Lébéda, c'est-à-dire dans l'endroit où ils devaient passer la dernière nuit avant d'entrer à Tripoli. Le moine méditait, pour la plus grande gloire d'Allah, un coup de main qui devait, en le couvrant de gloire, forcer les plus incrédules à regarder les marabouts comme des êtres tout-à-fait favorisés du ciel. Le matin, il entra furtivement dans la tente d'Ali, lui déroba sa boîte d'herborisation, monta sur son âne, et partit quelques instants avant les autres voyageurs, qui s'en inquiétèrent d'autant moins que la veille il avait reçu d'Assan une somme double de celle dont ils étaient convenus avant le voyage, et que Médul-al-Békir y avait joint un riche présent.

A mesure que la petite caravane approchait des murs de Tripoli, le cœur d'Assan tantôt se serrait par la crainte et la douleur, tantôt se dilatait aux douces joies de l'espérance. Le solitaire de l'oasis était cependant parvenu à tranquilliser un peu le jeune guerrier musulman en l'assurant qu'il connaissait parfaitement la maladie de la belle Fatima et qu'elle ne pouvait pas avoir empiré d'une manière funeste pendant une absence de quelques jours.

Bientôt ils entrèrent dans la ville et ils virent une foule immense assemblée sur la place du château et poussant des cris forcenés. Ils envoyèrent un esclave s'informer de la cause de ce tumulte, et voici ce qu'ils apprirent: un marabout était entré dans la ville à l'état d'inspiré, les cheveux et la barbe hérissés, ordonnant, au nom d'Allah, à tous les fidèles de se prosterner devant lui et de porter des offrandes pieuses à son couvent. Pour prouver la vérité de sa mission, il portait sous son bras gauche une hyène furieuse et de la main droite il agitait autour de sa tête un terrible céraste cornu, l'effroi de tous les Africains. Arrivé en face du palais de Yousouf, le dangereux reptile secoua sa tête hideuse, poussa un sifflement et mordit au cou le marabout qui tomba mort deux minutes après. Le peuple épouvanté ne savait plus que penser de la divine mission, d'autant plus que des santons disaient que le Prophète l'avait puni de son charlatanisme, tandis que des marabouts soutenaient avec autant d'opiniâtreté qu'Allah l'avait rappelé dans son saint paradis pour le récompenser et prouver la vérité de sa mission. De ce conflit d'opinions naissait le tumulte.

Les trois voyageurs se regardèrent avec étonnement et comprirent d'autant mieux l'aventure qu'Ali leur dit avoir perdu sa boîte d'herborisation le matin même, et qu'Assan se ressouvint avoir entendu dire à Méhémet qu'un serpent charmé n'avait plus ni dent ni venin.

— Il a reçu le prix de son hypocrisie, dit Médul-al-Békir, et Allah s'est montré sévère dans le châtiment. Allons rappeler Fatima à la vie.

Lorsqu'ils entrèrent dans le palais, les premières paroles d'Assan furent pour s'informer de Fatima, et il apprit des serviteurs accourus au-devant de lui que si les souffrances de la jeune fille ne s'étaient point accrues, rien dans son état ne donnait néanmoins l'espoir d'une prochaine guérison.

Assan voulut aussitôt pénétrer dans le harem et revoir celle qu'il devait bientôt nommer sa femme et qu'il chérissait d'une affection si tendre; mais Médul-al-Békir l'arrêta.

— Assan, lui dit-il, Allah ne vous permet point encore de revoir aujourd'hui Fatima; les émotions que lui causerait votre retour et la joie de vous revoir la préparerait mal à l'effet du remède qui doit la guérir, et qui, loin de la rendre à votre tendresse, lui deviendrait peut-être fatal. Modérez donc vos transports et rendez-vous à la mosquée pour implorer l'aide de celui sans lequel la science de l'homme n'est qu'un vain mot.

Quelque désir qu'eût Assan de revoir Fatima, il obéit sans résistance aux ordres du sage et se rendit à la mosquée dans la compagnie d'Ali qui ne voulut point abandonner son maître dans cette dernière épreuve.

Médul-al-Békir, à qui, sur l'ordre qu'ils en avaient reçu, tous les esclaves du palais obéissaient comme à leur seigneur, pénétra dans le harem et se rendit à l'appartement de Fatima.

Pâle et languissante comme une fleur qui n'a jamais reçu les caresses du soleil, la jeune fille se tenait nonchalamment couchée sur des coussins, et au bruit des pas du sage elle leva sur lui des regards pleins de douceur.

— O mon père! dit-elle au vieillard ému vivement et qui sentait ses genoux se dérober sous lui à la vue de l'enfant de son âme, de celle qu'il avait si longtemps pleurée, de celle qu'il avait si longtemps cru morte; ô mon père! venez-vous me donner enfin des nouvelles de mon bien-aimé Assan? Doit-il bientôt me rapporter de son lointain et périlleux voyage la santé et la vie? Car, loin de sa présence, loin de son amour, je souffre et je languis plus encore que du mal funeste qui me dévore.

— Ma fille, répliqua Médul-al-Békir en essuyant ses yeux humides de larmes, ouvrez votre cœur à l'espoir et bénissez Allah et le divin Prophète, car vous touchez au terme de vos souffrances... J'espère demain avoir à vous saluer par des nouvelles trois fois heureuses.

Alors il frappa dans ses deux mains et un esclave parut tenant sur un riche plateau une coupe de cristal dans laquelle on voyait briller une liqueur jaunâtre que Médul-al-Békir présenta lui-même à Fatima.

— Buvez ce breuvage, ma fille, lui dit-il; il est amer, mais sa salutaire amertume doit calmer le feu secret qui vous dévore.

Fatima prit des mains de Médul-al-Békir la coupe qu'elle vida d'un seul trait; puis, sur un nouveau signe du vieillard, l'esclave se retira.

Fatima ne tarda point à s'endormir d'un sommeil profond et doux, que rien n'interrompit, pendant le reste de la journée et durant toute la nuit; quand elle s'éveilla le lendemain, les muezzins, du haut des minarets, appelaient les vrais croyants à la prière du matin... O prodige! un bien-être plein de repos et de volupté avait succédé à l'ardeur insupportable qui naguère encore circulait, en les brûlant, dans ses veines; la fièvre avait disparu comme par enchantement et la jeune fille renaissait à la vie, à la joie et au bonheur!

— Vieillard, s'écria-t-elle, vous êtes donc un saint d'Allah, un favori du Prophète, un homme divin à qui le ciel a donné, pour prix de ses vertus, le pouvoir de changer le cours de la nature et la faculté de réparer le mal que le mauvais ange fait aux mortels?

— Fatima, reprit le vieillard, je ne suis qu'une créature faible et ignorante comme tous les autres hommes; mais Allah a pris pitié des souffrances qui m'ont trop longtemps accablé. Voilà pourquoi, dans sa miséricorde, il m'a permis aujourd'hui de te revoir, de te guérir, de te rendre à ton époux et de te presser sur mon sein; car, Fatima, ce père, des bras duquel on t'a arrachée quand tu n'étais encore qu'un enfant; celui qui t'a cherchée et pleurée tant d'années; celui qui se disait: sans ma fille plus de bonheur pour moi; ce père, cet heureux père, c'est lui qui te presse dans ses bras, qui te bénit et

qui bénit Allah avec des larmes de bonheur dans les yeux !

— Mon père ! mon père ! s'écria la jeune fille.

Et elle se jeta de nouveau dans les bras du vieillard, et ils restèrent longtemps confondus dans leurs embrassements.

Lorsque Fatima souleva la tête, lorsque ses regards obscurcis par les larmes purent distinguer les objets qui l'entouraient, une nouvelle joie saisit son cœur, car Assan était là, debout devant elle, Assan, son cher Assan !

Il est des émotions que les paroles humaines sont insuffisantes à exprimer ; celles qu'éprouvaient Médul-al-Békir, Assan et Fatima sont de ce nombre. Aussi me contenterai-je de vous dire que le lendemain la noce des deux jeunes époux se célébra avec une pompe et un éclat dont toute la ville retentit.

Le jour qui suivit cette solennité, Assan, accompagné de Médul-al-Békir, vint trouver Ali.

— Chrétien, lui dit-il, tu es libre, retourne dans ta patrie. Voici de l'or, pars, sois heureux, et pense quelquefois à celui qui fut ton maître et qui n'est plus que ton ami. Pars, et qu'Allah te protége !

—Assan, répliqua le jeune Français, si je n'avais point en France une pauvre mère qui compte les jours de mon absence et qui redemande chaque soir à Dieu de lui ramener son fils unique, je serais demeuré près de toi et du saint vieillard que tu nommes à présent ton père. J'accepte donc la liberté que tu m'offres, je pars ; mais jamais mon cœur ne perdra le souvenir de ta générosité et de ton amitié pour moi.

Quelques jours après, Ali, redevenu Alfred Fremont, partit en effet pour la France et arriva bientôt à Paris. C'est de lui que nous tenons tous les merveilleux détails de l'histoire d'Assan, de Fatima, du sage Médul-al-Békir et du marabout Méhémet (1).

BOITARD.

(1) L'auteur de cet article a résumé, dans un volume intitulé *la Botanique des Demoiselles* (*), la théorie et la classification de la science dont il a développé la poésie dans *Fatima* ; c'est un livre à la fois clair, succinct, attachant, plein de faits et dont l'intelligence est rendue plus facile encore par de nombreuses et charmantes gravures.

(*Note du rédacteur en chef.*)

(*) Paris, à la librairie de madame Lenevreux, 15, rue Férou, près Saint-Sulpice.

ÉTUDES RÉTROSPECTIVES.

HISTOIRE DE LA COIFFURE DES FEMMES

EN FRANCE,

DEPUIS CLOVIS JUSQU'A HENRI II.

§ I.

Un savant, un membre de la bibliothèque du roi, M. Gheerbrant, dont les études et les travaux ont détruit la santé et depuis, hélas! éteint jusqu'à l'intelligence, a, dans un curieux travail, fait l'histoire de la coiffure chez les dames romaines (1); il a dit, et M. Delbarre a depuis répété, dans une de nos meilleures encyclopédies populaires, comment les modes variaient chez les anciens au moins aussi souvent que chez les modernes.

Selon eux, chacune de ces modes avait probablement son nom; mais de tous ces noms de coiffures, il ne nous est resté que les suivants : la *calantique*, la *calyptre*, la *mitre*, le *flammeum* et le *caliendrum*. Les deux premiers étaient des couvre-chefs dont on ne connaît pas bien la forme; la mitre était dans l'origine un ruban ou bandelette dont les femmes se servaient pour se ceindre la tête ou pour contenir et orner la chevelure; les Grecs l'appelaient ἀνάδεσμη. Elle faisait partie de la coiffure d'Andromaque, et d'après l'épithète qu'Homère y adapte, il paraîtrait que c'était une bandelette tressée ou une natte. Le *flammeum* servait aux nouvelles mariées, le jour de leurs noces; il servait aussi aux matrones. Les femmes chrétiennes en faisaient usage du temps de Tertullien : c'était un voile d'un jaune vif, ou de couleur de feu, et quelquefois de pourpre. Le *caliendrum* était un tour de cheveux que les dames ajoutaient à leur chevelure naturelle pour faire de plus longues tresses. Jules Pollux (liv. IV, ch. 19, 133, 140) traite fort au long d'une espèce de coiffure nommée ονὸς, qui consistait dans une touffe élevée ou un toupet de cheveux, se terminant ordinairement en pointe, et ayant la forme du *lambda* (λ); mais c'était une coiffure tragique plus ou moins haute, selon le caractère et la complexion des personnages. Si le personnage était blond et d'un caractère doux et facile, il portait un ονὸς de grandeur médiocre; mais si son rôle était fier et emporté, et s'il avait les cheveux et la barbe noirs, l'ονὸς était très élevé. Aussi donnait-on aux personnes hautaines et fastueuses l'épithète d'ὑπέρογκοι ou à toupet élevé. Les femmes se servaient d'aiguilles, soit pour séparer leurs cheveux sur le devant de la tête, soit pour les fixer après les avoir réunis en nœuds ou nattes ou tresses derrière la tête. On appelait *discriminales* ou *discernicula* les aiguilles qui servaient à séparer en deux les cheveux sur le devant de la tête. C'était par cette séparation que se distinguaient les femmes mariées. Ces aiguilles ne faisaient point partie de la coiffure. Chez les anciens Romains, le jour des noces, on séparait avec la pointe d'une lance les cheveux de la mariée, pour indiquer qu'elle devait donner naissance à des hommes courageux. Les autres aiguilles qui servaient à la coiffure se nommaient *crinales* ou *comatoriæ*. Elles étaient de toutes les formes, droites, circulaires, en or, en argent, en cuivre, en ivoire, et longues de trois pouces jusqu'à sept ou huit. On en voit dans les collections d'antiquités qui sont terminées par des figurines de Vénus et d'autres divinités, très bien travaillées. Ces aiguilles servaient en général à retenir les boucles de cheveux. Les Romains nommaient *cirri*, *cincinni*, et les Grecs πλόκαμοι, les boucles, ou mèches, ou anneaux de cheveux qui tombaient près des oreilles. Il y en avait de serrés, de légers, d'ondulés de relevés, de tortillés. On appelait καλαμὶς ou καλαμὶς le fer, en forme de roseau creux, qui servait à boucler ou à friser les cheveux. Les Romains en avaient fait leur *calamistrum*. Mais il est bon de remarquer que, pour désigner à Rome des personnes de mœurs dissolues, on employait l'épithète *calamistratus*, aux cheveux frisés et en anneaux. Les Athéniennes portaient dans leurs cheveux des cigales d'or; Athénée nous dit qu'elles en suspendaient aux anneaux qui tombaient sur le front. On donnait le nom de κορύμβιον à une sorte de coiffure qui, réunissant les cheveux en nœud sur le haut de la tête en forme de touffe, rappelait celle des grappes en corymbe du lierre. L'*Apollon du Belvédère* et la *Vénus de Médicis* ont la coiffure en corymbe. Les bandes, ou bandelettes, ou cordons, qui soutenaient la coiffure ou y servaient d'ornement avaient aussi différents noms, suivant leur forme ou leur emploi. Les *vittæ* étaient de larges bandes qui assujettissaient la coiffure; à leurs extrémités étaient des bandelettes plus étroites et souvent de plusieurs couleurs, qu'on appelait *tæniæ*. Le *strophium* était un bandeau qui contenait et ornait la chevelure des femmes. L'*infula* était une bande, ou plutôt un cordon épais de laine blanche, dont les prêtres se ceignaient la tête, et d'où pendaient des deux côtés des bandelettes plus étroites, qui servaient à l'attacher, et qu'on nomme aussi *vittæ*. L'infula était plutôt un ornement sacré qu'une coiffure de femme. L'usage des faux cheveux et des perruques était de mode parmi les Romains. Pollux (*Onomasticum*, lib. II, segm. 30) les désigne sous les noms d'ἐντριχὸν, πενεχὴ et προκομιὸν. La πενεχὴ était la partie la plus avancée du tour de cheveux ou προκομιὸν, et l'ἐντριχὸν étaient des parties de cheveux qu'on plaçait aux endroits qui en man

(1) *Musée des Familles*, t. II, page 34.

quaient. Les perruques se nommaient à Rome *galeri*. Les hommes et les femmes en portaient. Les Romaines, qui avaient en général les cheveux noirs, aimaient beaucoup ceux d'un blond éclatant, et pour leur donner cette couleur elles employaient des pommades et de certaines herbes de Germanie :

Femina canitiem Germanis inficit herbis;
Et melior vero quæritur arte color.
Femina procedit densissima crinibus emptis;
Proque suis alios efficit ære suos.

OVIDE, *Art d'aimer*, l. III, v. 163.

Les cheveux de ces perruques étaient, à ce qu'il paraît, montés sur une peau de chevreau. Les femmes riches, et quelquefois les hommes efféminés, couvraient leurs cheveux de poudre d'or. Les hommes poudraient aussi leur barbe. L'esclave perruquier et le barbier chargés de préparer ces poudres et ces pommades, et de friser les cheveux avec le *calamistrum*, se nommaient *ciniflo* et *cinerarius*. Disons encore un mot des couronnes ou guirlandes de fleurs qu'on portait autour du cou et sur les épaules, surtout dans les festins, et qu'on nommait *hypothymiades*. Suivant Athénée, elles étaient ordinairement de myrte et de violette. On trouvait que les parfums qu'exhalaient les fleurs ajoutaient à la gaîté et calmaient la chaleur du vin. Il est cependant douteux qu'elles produisissent toujours ce dernier effet. Il est plutôt à croire qu'on avait en vue de satisfaire la sensualité, car on ajoutait encore à l'odeur des fleurs en se parfumant avec les essences qu'on en tirait : le luxe en ce genre parvint à un très haut degré, et l'on voyait dans les festins une profusion de couronnes tressées des fleurs les plus rares (1).

§ II.

Sous les premiers rois de France, la chevelure, pour les hommes comme pour les femmes, était un signe de noblesse et de liberté ; les filles et les épouses de serfs et de paysans étaient obligées de tenir courts leurs cheveux; quand une dame de haute race les coupait, c'était pour faire vœu d'humilité, renoncer aux vanités du monde, entrer dans un cloître, et se consacrer à la vie religieuse. Voilà ce que nous apprennent les auteurs contemporains et les écrivains qui ont traité de cette matière. Henri de Myck, évêque de Ruremonde, dans son livre *De vetusto rasuræ clericalis more* (de l'ancienne Manière de raser les religieux); Prosper Stellaerts, dans *Trois livres de dissertations sur les couronnes et tonsures des Païens, des Juifs et des Chrétiens* (1625); Jean van Arntzen, Antoine Hottmann, Adrien Junius et Pierrius Valerius, ne laissent aucun doute à cet égard, pas plus que dom Frangè, auteur de *Mémoires pour servir à l'histoire de la barbe de l'homme.*

Grégoire de Tours dit en outre que les reines et les princesses, ses contemporaines, portaient les cheveux longs, nattés, et retombant sur les épaules à l'instar des Gauloises dont elles descendaient et auxquelles saint Grégoire de Nazianze, qui s'adressait à celles d'entre elles qui suivaient la foi catholique, reprochait leurs nattes sans nombre et parfumées de cosmétiques précieux. Mais, hélas! les filles dégénérées de ces délicates coquettes étaient bien loin de les imiter en ce dernier point; car, (la chose n'est que trop avérée) la seule pommade que connussent les premières reines de France, depuis Clotilde jusqu'à Charlemagne, était de la graisse d'animaux ou du beurre fait avec du lait de cavale.

Le premier, le seul modèle authentique de coiffure de femmes que l'on possède remonte au septième siècle et se trouve dans un manuscrit de cette époque. Les cheveux sont plats sur le haut de la tête et retombent de chaque côté en deux longues nattes épaisses qui s'allongent sur les épaules. Un cercle d'or, large et séparé de distance en distance par une cannelure fort simple, forme la couronne.

Coiffure du septième siècle,

D'après un manuscrit de 660.

Cette tête n'a point de voile, et c'est une chose à remarquer. Car le voile caractérise la coiffure des femmes jusqu'au treizième siècle inclusivement; tantôt il est maintenu par la couronne, tantôt il est jeté sur la tête et sur les épaules, tantôt il enveloppe la tête, se tend sur le front, se replie sous le menton, et forme, par ce moyen, une sorte de bavolet.

Le voile était donc en même temps la coiffure des femmes qui ne s'étaient point consacrées au cloître et de celles qui avaient coupé leurs cheveux pour passer le reste de leurs jours sous les voûtes silencieuses d'un monastère. Il est même probable qu'à cette époque il n'existait point de costume particulier affecté aux ordres religieux,et que ces costumes ne sont devenus particuliers et bizarres qu'en ne subissant pas de modifications, tandis que le caprice diversifiait la coupe des vêtements des laïques. Les nonnes n'imitèrent point ces modifications mondaines et continuèrent à porter les costumes avec leur forme primitive, et à disposer le voile sur leur tête de la même manière et avec la même rigoureuse simplicité.

A cette époque, pour les laïques comme pour les religieuses, le voile était donc tantôt blanc, de pourpre ou d'azur, comme on le voit dans une Bible de Charles-le-Chauve. Il se glisse mystérieusement sur les cheveux qui ne paraissent point nattés, mais au contraire relevés derrière les oreilles et sans aucun nœud, sans aucun lien. Ce voile, peint dans la Bible dont on parle est bleu,

(1) *Dictionnaire de la Conversation.*

parsemé de points d'or, fort ample, et d'une étoffe épaisse et même un peu rude.

Coiffure du neuvième siècle,

D'après la Bible de Charles-le-Chauve.

Au dixième siècle, c'est encore le voile et la couronne : seulement le voile est disposé avec un soin particulier ; les plis étagés élégamment montrent les cheveux relevés en petites nattes de chaque côté des tempes ; la couronne, merveilleusement ouvragée, semble composée de pierreries et de perles. Une statue du portail de Notre-Dame de Corbeil, que l'on croit représenter Clotilde, femme de Clovis Ier, mais à laquelle l'artiste a évidemment donné le costume du dixième siècle, présente tous les caractères qui viennent d'être décrits.

Coiffure du dixième siècle,

D'après le portail de l'église Notre-Dame de Corbeil.

On ne remarque aucun changement grave jusqu'à la fin du onzième siècle, c'est-à-dire jusqu'au règne de Louis-le-Gros. A cette époque, le voile forme un nœud de chaque côté des tempes et s'harmonise avec plus de recherche et plus de goût à la couronne qui devient plus simple, comme on le voit dans le portrait de Blanche, cette fière et impérieuse épouse du roi Robert. (*Baunier, planche* 62.)

Coiffure du onzième siècle,

D'après le recueil de Baunier.

Au douzième siècle, une arcade en pierres, qui semble dater de la seconde croisade et qui servait d'encadrement à une armoire contenant les reliques de l'abbaye de Vendôme, près de Chartres, dans la Beauce, montre le voile formant une calotte serrée qui dessine rigoureusement

Coiffure du douzième siècle,

D'après une arcade de l'abbaye de Vendôme.

la tête. Ce voile est court et ne laisse voir, en aucune façon, les cheveux sans doute coupés ; car à cette époque, soit par mode, soit par dévotion, quelques dames de haute lignée se coupèrent les cheveux. Ainsi l'on voit dans un sceau de 1270, Jeanne, comtesse de Toulouse, en robe, en manteau, et la tête entièrement rasée.

Si toutes les nobles dames du treizième siècle n'imitèrent point une mode si peu gracieuse, il n'en est pas

moins certain que dès lors disparurent les longues nattes, les couronnes et les voiles, pour faire place à une sorte de toque et de bonnet qui présente un caractère oriental et qui est une imitation évidente des coiffures dont les chevaliers français avaient admiré la grâce voluptueuse en combattant les sectateurs de Mahomet.

Un manuscrit de la bibliothèque du roi, n° 1104, et provenant de l'abbaye de Saint-Germain, reproduit un de ces turbans à plis tendus et desquels descend un bandeau à la manière juive, qui passe sous le menton et laisse échapper derrière de longs anneaux de cheveux

Coiffure du treizième siècle,

D'après un manuscrit de la Bibliothèque royale, n° 1104.

Le bonnet de Marguerite de Provence présente à peu près les mêmes formes; seulement il paraît plus haut, se penche en arrière et est diapré de cordonnets bleus qui se détachent sur un fond brun. Enfin le bandeau ne serre pas le menton, mais flotte avec élégance sur le cou qu'il cache à demi.

Jusqu'ici, on le voit, la coiffure des femmes s'est montrée constamment sévère, sans changement de forme bien caractérisé, et plus propre à une vie modeste, austère et d'intérieur, qu'à une existence brillante et de plaisirs. Constamment renfermées dans les châteaux de leurs maris qui se disaient hautement leurs seigneurs et maîtres, elles passaient leurs journées à des travaux d'aiguille, heureuses quand le châtelain leur comptait quelque histoire édifiante, ou lorsqu'un troubadour pénétrait dans le château et venait y dire quelque ballade ou quelque virelai. Alors, pour l'écouter, la noble dame s'enveloppait de son voile, afin de cacher aux regards profanes du ménestrel des traits qu'il n'était donné d'admirer qu'à son époux. Ces rares visites de pèlerins chantants ou d'hôtes illustres qui venaient demander l'hospitalité ne se renouvelaient que de loin à loin.

Mais au quatorzième siècle une vive réaction se fit sentir dans les mœurs françaises, et changea d'une manière brillante les costumes et la coiffure des femmes. La branche des Valois, parvenue au trône, amena peu à peu la paix, et le luxe, enfant brillant de la paix; ce fut surtout sous le règne de Charles V que se fit ressentir une influence si heureuse; elle ne fit qu'augmenter dès lors.

On ne voit plus le voile d'étoffe d'or dont s'affublaient Béatrix de Bourgogne, femme de Robert, dernier fils de saint Louis, et Marie de Hainaut, femme de Louis I^er^, duc de Bourbon, et petit-fils de saint Louis, mais bien des bonnets de formes variées jusqu'à l'infini, et qui reçoivent le nom d'*escoffion*.

Décrire les formes de tous ces escoffions exigerait un volume.

Coiffure du quatorzième siècle,

D'après un manuscrit de Florence.

Tantôt c'était une espèce de turban plat, à gros bourrelet, chamarré de diverses couleurs ou étincelant de toute sorte de pierreries; ce bourrelet se divisait en deux parties bien distinctes et semblables qui s'unissaient au milieu du front et laissaient à découvert le sommet de la tête et les cheveux.

Coiffure du quatorzième siècle,

D'après un Psautier latin (manuscrit du dépôt des Cordeliers, n° 175).

D'autres fois cette coiffure se modifiait par un bandeau qui prenait sous le menton; alors les bourrelets étaient moins volumineux, supportaient la couronne et recou-

vraient toute la tête, sans laisser voir autrement les cheveux que sur le front, où ils s'étalaient en deux légers bandeaux.

Coiffure du quatorzième siècle,

D'après le même Psautier.

Le voile n'était pas même incompatible avec cette coiffure à bourrelets; seulement en place de se jeter sur la tête et de la couvrir entièrement, comme il était d'usage de le faire aux siècles précédents, ce voile, d'une étoffe légère et diaphane, s'attachait à la couronne, retombait sur le cou sans cacher le visage, et se terminait par une broderie découpée et plus ou moins riche.

Coiffure du quatorzième siècle,

D'après le même Psautier.

Chez les personnes austères, surtout lorsqu'elles sortaient, soit à cheval, soit en litière, le voile d'étoffe épaisse était encore en usage. Alors il se nouait à peu près de la même manière qu'au onzième siècle. Un nœud l'attachait derrière la tête, couvrait l'oreille, mais laissait voir les boucles ou les nattes des cheveux, et jetait ses plis autour du cou, qu'il couvrait hermétiquement.

Un psautier latin (*n° 175, dépôt des Cordeliers*) nous a conservé ces coiffures avec une précision qui satisfait les enquêtes les plus minutieuses des artistes qui s'occupent de ce genre de recherches.

On voit dans une portion de vitrail de l'abbaye de Notre-Dame de Bon-Port, en Normandie, une tête de femme dont la coiffure ne ressemble en rien à celles qui viennent d'être décrites, quoique ce vitrail ait été peint au quatorzième siècle. Les cheveux, divisés en deux parties et lissés en bandeaux sur le front, comme les portent aujourd'hui les femmes, s'allongent sur les joues en nattes épaisses, artistement disposées; des nœuds semblables se montrent derrière la nuque, et enfin une couronne, également formée par une natte, ceint avec grâce le sommet de la tête.

Coiffure du quatorzieme siècle,

D'après un vitrail de Notre-Dame de Bon-Port.

Ce fut vers la fin du quatorzième siècle, sous le règne de la reine Isabeau de Bavière, que l'on imagina une mode qui fit grand bruit et qui se perpétua jusque vers le milieu du siècle suivant.

C'était une coiffure élevée en pointe, et du sommet de laquelle pendait un long voile qui flottait comme la banderole d'un vaisseau. Cette coiffure pyramidale, qu'on appelait des *hennins*, était d'une hauteur si prodigieuse qu'une petite femme semblait un colosse, et que de loin on l'eût prise pour le clocher d'une chapelle. Les prédicateurs s'élevaient contre une mode dont le premier inconvénient, disaient-ils, était de nuire à la dignité corporelle des maris, qui, *près de leurs femmes, n'étaient plus que de petits buissons perdus dans une forêt de cèdres* (1).

En même temps que parut le *hennin* parut aussi la coiffe ou escoffion qui couvrait immédiatement la tête sous le nom de *hennin*.

(1) Addisson, *Spectateur*, II, 7e discours. — *Collection des Costumes du quatorzième siècle.* — *Mémoires de littérature*, t. VI, p. 735. — Marchangy, *Tristan-le-Voyageur*, t. IV, p. 153. — Villaret, *Histoire de France*, t. II, p. 192. — De Paulmy, *Mélanges d'une grande Bibliothèque*, lettre C, p. 241.

Dès lors, la coiffe ne quitta plus de la tête des dames, et dans quelques peintures du temps qui représentent des femmes au bain et sans aucun vêtement, l'artiste leur a conservé la coiffe. Déjà d'ailleurs, depuis longtemps, on avait sacrifié les cheveux de derrière pour ne conserver que les nattes du devant de la tête. Un portrait de Jeanne de Bourbon, femme de Charles V, montre une longue natte devant chaque oreille et par-derrière des cheveux taillés si courts qu'ils ne cachent point la nuque.

On comprendrait difficilement cette singulière mode de se couper ras les cheveux, adoptée par les femmes, si l'on n'y voyait pas d'abord une imitation exagérée de la coutume qu'ont les Orientaux d'avoir la tête rasée. Les historiens du temps ajoutent qu'une maladie de tête survenue à la reine Isabeau de Bavière, et qui fit tomber tous ses cheveux, engagea les femmes de sa cour à se priver ainsi de la plus charmante parure qu'elles avaient reçue de la nature.

Une fois adoptée par la cour, cette mode se répandit dans toute la bourgeoisie; aucune femme ne voulut plus porter les cheveux longs dont elle était si fière et si heureuse naguère.

La coiffe ou escoffion, d'abord modeste et simple auxiliaire du hennin, finit par devenir peu à peu sa rivale et par partager avec lui la faveur de la mode. Au commencement du quinzième siècle, sous le règne de Charles VII, la coiffe *adournée* comptait presque autant de partisans que le hennin; à la fin du même siècle, c'est-à-dire sous Louis XI et sous Charles VII, le hennin avait tout-à-fait disparu devant l'escoffion triomphant.

Escoffion adourné, coiffure du quinzième siècle,

D'après le Livre des Marques de Rome (manusc. n° 6756).

Du reste, avant d'en venir là, le hennin avait subi de grandes modifications; au lieu de se terminer par une vive solution de continuation, par des arêtes bien tranchées ou par un fond plat, l'étoffe qui le recouvrait se repliait à l'extrémité et retombait derrière en façon de voile, à peu près comme un bonnet de police déployé. Cette coiffure se trouve dessinée avec une grande exactitude dans les peintures du *Livre des marques de Rome*, roman composé en 1466, qui se trouve à la bibliothèque royale, sous le n° 6756.

Hennin ployant, coiffure du quinzième siècle,

D'après le même manuscrit.

Quant aux époques intermédiaires, Walter Scott s'est chargé de nous en décrire les coiffures, et voici comment il le fait dans *Quentin Durward*, en parlant de la jeune comtesse Isabelle :

« Quentin, dit-il, reconnut promptement qu'une pro-
« fusion de longues tresses de cheveux noirs, parmi les-
« quels, de même que les jeunes Ecossaises, elle avai
« entrelacé, pour tout ornement, une légère guirland
« de feuilles de lierre, formaient un voile autour d'un
« figure dont les traits réguliers et les yeux noirs pou-
« vaient la faire comparer à Melpomène. »

Une fois devenue reine, la coiffe affectait mille formes diverses et se revêtit des couleurs les plus éclatantes: tantôt elle prenait juste la tête, tantôt elle se couvrait des plis d'un petit voile qui ne dépassait pas les oreilles; tantôt, comme pour narguer son ancien rival le hennin, elle s'élevait en forme de mitre d'azur et d'or en laissant voir deux grosses nattes de cheveux, tandis que le hennin ne montrait autrefois qu'une simple petite natte, maigre même, qui se courbait au milieu du front et y formait un demi-cercle de même dimension. C'est ce que l'on voit dans le manuscrit déjà cité plus haut et qui porte le titre de *Livre des marques de Rome*. L'exemple de l'*escoffion à voilette* se trouve dans un portrait de Marguerite d'Anjou, peint en 1450.

C'est de cette époque triomphante de l'escoffion que date de nouveau la mode de porter les cheveux dans toute leur longueur et de les disposer de différentes façons sur le front et autour du visage. Les poètes et les trouvères de l'époque se remirent également à chanter et à vanter les blonds et les noirs cheveux de leurs dames *se répandant sur leurs épaules comme un vrai manteau royal*, expression naïve et pittoresque que M. Alfred de Musset s'est appropriée dans sa jolie ballade : *Allez dormir, ma belle.*

L'escoffion devenait tantôt une résille de soie de laquelle s'échappaient les cheveux en boucles ondoyantes, ou bien il dressait deux cornes triomphantes, en forme de croissant, et maintenues par un petit voile qui se nouait sous le menton. Les chroniques de Jean Froissart, précieux manuscrit de la bibliothèque Richelieu, montrent une dame ainsi coiffée.

Coiffure du quinzième siècle,

D'après le manuscrit des Chroniques *de Jean Froissart* (Bibliot. du Roi).

Ou bien l'escoffion entourait la tête d'une couronne d'écailles de vermeil et d'azur, laissant voir quelques anneaux de cheveux; mais c'était là une coiffure plus bizarre que gracieuse, et que la cour ne voulut jamais adopter, « la laissant aux bourgeoises qui voulaient tran-« cher de la noble dame et se croyaient charmantes « parce que leurs couvre-chefs coûtaient de bons écus « d'or (1). »

Coiffure du quinzième siècle,

D'après les Costumes et Monuments *de France de Villemain*, t. II.

A la même époque, c'est-à-dire vers l'an 1467, Monstrelet dit que les dames et demoiselles renoncèrent aux cornes hautes et larges qui formaient leur coiffure et qu'elles mirent sur leurs têtes « bourrelets à manière de bonnets ronds qui s'amincissaient par-dessus de la hauteur de demi-aune ou de trois quarts de long. »

Mais c'était au seizième siècle, au règne de François Ier, qu'il était réservé de donner à l'escoffion une gloire et des développements si merveilleux qu'il y perdit même son nom et s'appela *couvre-chef* et *béguin*. Les arts sortaient de l'Italie avec toute leur magique influence, et à mesure qu'ils régénéraient la peinture et l'architecture, ils faisaient faire les mêmes progrès aux costumes et à la coiffure. Tantôt le couvre-chef, formé d'une calotte de

Coiffure du seizième siecle,

D'après le livre des Proverbes et des Adages (manuscrit n° 4316).

velours ou de satin, magnifiquement brodé, retombait par-derrière et se confondait harmonieusement à des anneaux de cheveux parfumés qui ne dépassaient pas les épaules et encadraient le visage dans des boucles de mince grandeur.

La *féronnière*, sorte de petit bandeau étroit, avec une pierrerie au milieu, contournait le front, se nouait derrière le couvre-chef avec un nœud plein d'élégance, qu'il était de bon ton de former le plus large et le plus raide possible.

D'autres fois, au lieu de féronnière les dames maintenaient le couvre-chef par un bandeau de diamants qui se

Coiffure du seizième siècle.

Même manuscrit.

(1) Addisson, tom. IV.

rattachait au-dessus de l'oreille par une large rosace de perles fines et de rubis. Dans ce cas, le couvre-chef se façonnait avec une étoffe souple, moelleuse, fine, et qui formait des milliers de petits plis. Les cheveux, au lieu de retomber jusque sur le sein, se relevaient en gros anneaux et se plaçaient sur la rosace.

Ou bien, les mêmes cheveux, brillants bandeaux, se cachaient à demi sous une large bride qui s'allongeait sur les joues et que surmontait un voile dont les plis, à l'une de leurs extrémités, s'enfermaient dans une tulipe d'or terminée à sa base par un bouton de pierres précieuses. Rien n'égalait la grâce de cette suave et magnifique coiffure adoptée par toutes les femmes célèbres de ce règne, dont l'histoire nous a transmis les noms en nous racontant les merveilles de leur beauté.

Coiffure du seizième siècle,

Même manuscrit.

Les femmes, à cette époque, donnaient tant de soins à leur coiffure que les prédicateurs renouvelèrent contre les couvre-chefs et les béguins les attaques qu'avait excitées le hennin au quatorzième siècle. Les moralistes les imitèrent; l'auteur d'un livre assez rare, intitulé: ***Remonstrances charitables aux dames et damoiselles de France, sur leurs ornemens dissolus***, les engage beaucoup à renoncer à tous ces tortillons de cheveux arrangés d'une façon inconvenante et qu'il appelle *ratrepenades*.

Dans la ***Source d'honneur***, livre composé vers le commencement du seizième siècle, on conseille aux dames vertueuses de se coiffer de la manière suivante:

> Ces beaulx cheveulx pignez honnestement
> D'un blanc ruban nous conviendra brocher,
> Et les coucher sur le chef tellement
> Que les cheveulx n'apèrent nullement;

Conseil, comme on le voit, qui n'était et ne fut guère suivi.

A la fin du dix-septième siècle, les coiffures des dames françaises varièrent beaucoup; ainsi la coiffure en cœur, qui avait déjà paru aux quatorzième et quinzième siècles, que Christine Pisan, Jacqueline Lagrange et Isabeau de Bavière avaient portée, reparut sous Diane de Poitiers et Catherine de Médicis avec de certaines modifications néanmoins, comme on le voit dans un vitrail de l'église de Saint-Etienne à Beauvais.

Coiffure du seizième siècle,

D'après un vitrail de l'église Saint-Etienne de Beauvais.

Jusqu'au seizième siècle, les documents nécessaires pour écrire l'histoire de la coiffure des dames en France étaient rares et difficiles à rassembler. A dater du règne de François Ier, les monuments, les tableaux et les gravures en fournissent une telle abondance qu'il devient impossible de les citer tous et de suivre les caprices de la mode dans leurs innombrables fantaisies.

Lorsque je continuerai ce travail, il me faudra donc me borner à indiquer seulement les caractères les plus distinctifs et les plus caractéristiques de ces modes, et consacrer bien plus de place, pour chacun des quatre siècles qu'il nous reste à parcourir, que nous ne l'avons fait jusqu'à présent pour les neuf que nous avons étudiés.

A. V. M.

Appelé à diriger le *Journal des Connaissances utiles*, M. Auguste Desrez a donné à cette vaste publication des soins qui lui ont rendu toute sa première importance. Il en a confié la direction à M. Boitard, savant naturaliste, dont les lecteurs du *Musée* ont déjà depuis longtemps apprécié la science ainsi que le talent, et qui s'est appliqué à répandre un haut intérêt au *Journal des Connaissances utiles*, devenu désormais un cours populaire de science, d'industrie et de morale. Enfin chaque numéro contient un article spécial, dû tour à tour à nos écrivains les plus connus, et entre autres à MM. de Lamartine, Granier de Cassagnac, Aimé Martin, Buchon, S. Henry Berthoud, etc., etc.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LE COURRIER D'ESPAGNE.

1697.

On attendait impatiemment à Versailles un courrier de l'armée d'Espagne. Le duc de Vendôme, qui assiégeait par terre Barcelonne que le comte d'Estrées, vice-amiral, bloquait par mer, avait écrit au roi une lettre datée du 16 juillet, dans laquelle il lui annonçait la prochaine reddition de la place, en ces termes : « Chemerault se tient tout botté pour vous en porter la nouvelle, avec le récit des beaux faits d'armes qu'il a vus et partagés. » Mais un mois environ s'était écoulé depuis que Chemerault avait mis ses bottes, et les dépêches n'arrivaient pas. On était donc fort inquiet à la cour, où circulait déjà le bruit prématuré d'une défaite, inventé dans les cabarets de Paris.

Il y avait une personne qui, plus que tout le monde, souffrait du retard de Chemerault et désirait le voir arriver tout botté, suivant la promesse contenue dans la missive du duc de Vendôme ; car, à cette époque, le porteur d'une nouvelle importante était choisi parmi les plus braves officiers et se trouvait ainsi naturellement désigné aux faveurs du roi. La personne qui appelait de tous ses vœux le brigadier Chemerault était une demoiselle noble, nommée Louise de Vaucelay, que madame de Maintenon avait prise en affection, malgré le peu de sympathie qui semblait devoir exister entre deux caractères tellement opposés : l'épouse secrète de Louis XIV, prude, dévote, intrigante, dissimulée, et la jeune Louise, pétulante, légère, naïve et médiocrement pieuse. Mademoiselle de Vaucelay ne s'était pourtant donné aucune peine pour mériter les bonnes grâces de la favorite, qui voyait alors les ministres et les plus grands seigneurs soumis à ses volontés ; madame de Maintenon avait été séduite par la gaîté spirituelle, la franchise cordiale et la gentillesse piquante de cette enfant qu'elle fit élever avec soin, et qu'elle attacha ensuite comme fille d'honneur a la maison de la duchesse du Maine.

Mademoiselle de Vaucelay était orpheline et sans autre fortune que sa beauté, sa grâce et cette candeur charmante qui prêtait un attrait indéfinissable à ses boutades les moins conformes aux habitudes du cérémonial. La duchesse du Maine, qui l'aimait d'autant plus qu'elle avait dans le caractère beaucoup de points de contact avec cette folle et rieuse fille d'honneur, disait souvent que le roi n'eût pas eu la force de garder son sérieux, si Louise s'était présentée à *l'appartement*, un jour de bal ou de concert, en jupon court, en cornette et en pantoufles. Mademoiselle de Vaucelay en effet ne connaissait ni crainte ni respect qui l'arrêtassent dans ses inspirations, et elle savait faire rire sa marraine (ainsi nommait-elle madame de Maintenon) avec des actions et des propos qui eussent paru intolérables de la part d'une autre ; bien plus, madame de Maintenon, si sévère pour tous les autres, se montrait d'une indulgence si grande pour sa favorite qu'elle allait jusqu'à lui permettre de témoigner sa tendresse exagérée pour l'homme qui l'adorait et qui devait bientôt l'épouser. Cet amant, ce fiancé, était Chemerault, et Louise de Vaucelay cachait si peu sa passion pour cet officier de fortune, qu'elle se chargeait de le mettre bien en cour à Versailles pendant qu'il se battait en Catalogne.

Le 15 août, au point du jour, une chaise de poste, soigneusement close de tous côtés, couverte d'une épaisse croûte de boue, entra dans Versailles par l'avenue de Sceaux, où travaillaient déjà quelques terrassiers à moi

tié endormis sur leurs bêches : ils se réveillèrent au cliquetis du fouet et au retentissement des roues. Le postillon excitait l'ardeur de ses chevaux, qui, tout blancs de sueur, s'épuisaient à galoper pour gagner l'écurie et le picotin d'avoine; on voyait, à la fatigue de ces pauvres animaux, qu'ils n'avaient pas eu le temps de souffler en route, et que l'arrivée de cette chaise mystérieuse était sans doute impatiemment attendue. Les manœuvres levèrent la tête et regardèrent passer la voiture, qui brûlait le pavé en roulant avec une étonnante rapidité.

— Ce bélître de postillon écraserait plus de dix personnes, s'il y avait du monde dans les rues à cette heure, dit un des ouvriers que la roue avait frôlé.

— C'est un courrier qui apporte au roi une nouvelle importante, reprit un autre en suivant de l'œil la voiture qui était déjà loin.

— Quelle nouvelle? répliqua un troisième; une victoire, une ville prise, une province conquise! on n'entend parler que de la gloire des armes du roi...

— Eh bien! reprit le précédent, n'est-ce pas très avantageux pour la France et pour nous?

— Pour nous! mêlons-nous de nos affaires, la marmite cuira mieux. Quand même le roi ferait la conquête de l'Europe, cela ne diminuerait pas le prix du pain.

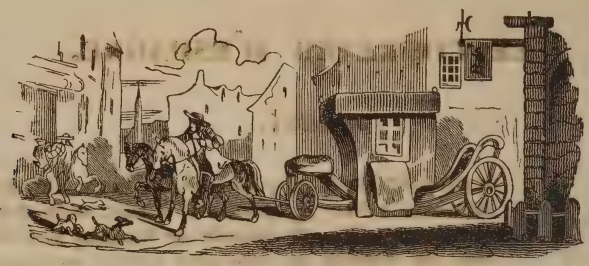
— Allons donc! cela augmente du moins la besogne; car Sa Majesté ordonne alors des arcs de triomphe, des statues, des tableaux, des feux d'artifice...

— Comme si les tableaux, les statues, les arcs de triomphe étaient de notre compétence, imbécile! Les feux d'artifice, je ne dis pas : nous en voyons toujours quelques fusées; mais en conscience, voilà tout. Ainsi Barcelonne, que M. de Vendôme assiége depuis deux mois, viendrait à se rendre...

— Ah! pardieu! tu as deviné juste! Cette chaise de poste vient, en droite ligne, d'Espagne, pour annoncer que M. de Vendôme est maître de Barcelonne.

— Que m'importe à moi! je n'aurai pas un jeton dans le pillage, et je ne serais pas plus riche si l'on enlevait d'assaut cent Barcelonne.

— Marcel, tu raisonnes comme un Suisse que tu es. Barcelonne appartient à la France, c'est superbe, et je vais boire rasade à la santé des vainqueurs.



La chaise de poste crottée fut contrainte de s'arrêter au milieu de la rue Satory, remplie de piqueurs et de meutes qui sortaient de l'hôtel de Courtenvaux et qui se rendaient en chasse dans les bois de Verrières; c'était un tumulte confus de sons de cors, de cris, d'aboiements, qui effarouchèrent les chevaux de la chaise et faillirent causer des accidents auxquels le postillon obvia par son adresse plutôt que par sa prudence; car il s'efforçait d'avancer malgré les jurons de la vénerie et l'encombrement de la voie publique.

— Maudit soit le conducteur de patache! s'écriaient les piqueurs en menaçant de leurs fouets l'obstiné postillon; le maraud s'en va écraser nos chiens! Tayaut! tayaut! on n'a qu'a lui lancer aux jambes deux boule-dogues pour lui donner de la besogne! Admirez donc l'équipage! c'est celui du marquis de Carabas; il porte plus de six cents livres de boue ramassée par les routes. D'où viens-tu avec ce galant carrosse, chat botté? n'as-tu pas honte de conduire cette chaise crottée?

— Holà! eh! répliqua le postillon en forçant à coups de fouet les mauvais plaisants à reculer, monseigneur le marquis de Barbezieux vous tancera d'importance pour m'avoir retenu un moment, faquins! Sachez que j'ai ordre d'être avant cinq heures rendu à ma destination.

— Que ne le disiez-vous plus tôt, mon garçon? répondirent les piqueurs qui s'écartèrent avec empressement au nom du secrétaire d'état de la guerre. Mais vous aurez beau arriver à temps, M. le marquis a couché cette nuit à Meudon chez Monseigneur pour être en chasse, de meilleure heure; il ne reviendra peut-être pas aujourd'hui si la chasse dure jusqu'au soir. Mais d'où venez-vous donc, l'ami? apportez-vous des dépêches de Flandre ou d'Espagne?

— Vous êtes trop curieux, mes maîtres; si je viens de Flandre, je ne viens pas d'Espagne, voilà tout ce que vous pouvez savoir. Adieu!

— Je gagerais que c'est un courrier d'Espagne! dit un des veneurs en examinant la chaise qui recommençait à courir vers l'hôtel de la Guerre.

— Certainement, reprit quelqu'un, il ne faut pas un moins long voyage pour rapporter tant de crottes avec soi. Oui-dà! n'est-il pas question de la prise de Barcelonne

— C'est alors M. de Chemerault qui se trouve dans cette chaise de poste, dit un autre. Il y a un mois qu'on l'attend de jour en jour.

— Tudieu! la belle affaire que la reddition de Barcelonne! M. le marquis nous délivrera quelques tonnes de vin à vider en réjouissance!

— Vive le duc de Vendôme! répétèrent les piqueurs en s'accompagnant de leurs cors; il aura bientôt conquis l'Espagne, si on le laisse faire!

— Qu'y a-t-il? que se passe-t-il? demandèrent des habitants qui se mirent à la fenêtre pour voir la cause de ce vacarme. Le roi est-il mort? madame de Maintenon est-elle malade?

— Une bonne nouvelle, messieurs! répondirent les piqueurs : voici qu'on vient d'annoncer la prise de Barcelonne par M. le duc de Vendôme!

Les bourgeois, qui apprirent ainsi cet événement militaire que l'imagination des piqueurs avait créé, s'empressèrent de le transmettre à leurs femmes, à leurs voi-

sins, à leurs amis,; on se leva une heure plus tôt qu'à l'ordinaire dans Versailles, et la prise de Barcelonne fut le sujet de tous les entretiens. Les échos de la ville ne tardèrent pas à éveiller ceux du château, où l'on racontait hautement, avant le lever du roi, que M. de Chemerault était arrivé à l'hôtel de l'Extraordinaire des Guerres pendant la nuit et avait remis des dépêches au ministre qui chassait en ce moment avec Monseigneur et les princes dans les bois de Verrières, sans soupçonner ce qui réclamait sa présence à Versailles. La nouvelle, une fois accréditée dans le public, se para d'une foule de détails nouveaux qui la confirmèrent en passant de bouche en bouche: M. de Chemerault avait raconté à plusieurs personnes les particularités de la prise; on nommait déjà les officiers qui s'étaient signalés; on connaissait les morts et les blessés; on était entré par la brèche dans la ville; on avait emporté d'assaut les maisons l'une après l'autre; le général espagnol Pimentel s'était retiré en désordre; le duc de Vendôme ne pouvait manquer de s'emparer de toute la Catalogne en une seule campagne!...

Cependant la chaise de poste, dont on avait tiré ces contes en l'air, était arrivée devant la porte du Commun de l'hôtel Barbezieux; cette porte avait été ouverte aussitôt et refermée avec précaution dès que la voiture fut introduite dans la cour des cuisines, où elle resta exposée aux regards des domestiques qui ne songèrent pas à la remarquer, quoique la prise de Barcelonne eut pénétré partout, excepté dans la chambre à coucher du roi qui dormait encore.

Mademoiselle de Vaucelay, qui avait obtenu de la duchesse du Maine la permission de résider à Versailles pour y attendre Chemerault, se leva, ce matin-là, sous l'impression agréable d'un rêve dans lequel son amant s'était montré avec les insignes de maréchal-de-camp, grade que le roi avait promis au messager du duc de Vendôme en récompense de la nouvelle du succès de ses armes. Le premier mot que Louise entendit au sortir de son lit fut le nom de Barcelonne; elle y répondit en nommant Chemerault avec une vive explosion de joie, manifestée par des danses, des rires et des chants insensés.

— Quoi! le méchant n'est pas encore venu! dit-elle à la femme de chambre qui la coiffait et l'habillait trop lentement à son gré. Es-tu sûre qu'il ne soit pas venu? Il fallait me réveiller; il fallait m'avertir que M. de Chemerault était céans et voulait me voir! Je ne m'étonne plus de mon rêve; je l'ai vu, je lui ai parlé: c'était bien lui, sans une blessure, quoiqu'il se soit battu comme un lion! Il est si brave! il est si beau! une balafre sur ce visage ne m'empêcherait pas de l'aimer! L'avez-vous aperçu, Marianne? vous a-t-il semblé bien changé, outre la grande lassitude d'une route à franc étrier? Mais point; il était dans une chaise, dites-vous? Êtes-vous sûre qu'il n'ait point versé en chemin à force de vouloir faire diligence? Je parie qu'il est allé chez le baigneur pour se mettre en état de paraître devant les dames. N'avait-il pas bon air en habit de cour? Peut-être n'a-t-il pas eu loisir de quitter son habit de voyage? Marianne, dépêchons; cette toilette, au train dont elle va, ne finira jamais; je veux pourtant être plus jolie et mieux coiffée que lors de son départ; il est vrai que ce jour-là j'avais les yeux rouges de trop pleurer: je ne pleurerai que de joie aujourd'hui et ces larmes-là ne rendent pas laide. Que pensez-vous de ma figure, Marianne? mon miroir en est fort satisfait.

Louise de Vaucelay accompagnait de ce bavardage coquet et apprêté les lenteurs nécessaires à sa toilette, qu'elle aurait volontiers abrégée en s'enveloppant d'une robe de chambre et en se couvrant la tête d'une simple cornette; mais Marianne lui fit observer qu'elle ne pourrait se montrer en public sans que ses cheveux fussent frisés et entremêlés de perles et de rubans, sans que sa taille fût emprisonnée dans un corset serré étroitement, sans que sa gorge brillât à travers une guimpe de dentelles, sans que ses pieds mignons fussent chaussés de souliers de satin. Louise eut pourtant de la peine à se rendre aux représentations de sa servante, qui fit valoir avec plus de succès la possibilité d'une audience solennelle du roi en l'honneur de l'envoyé du duc de Vendôme. Louise se laissa donc parer, malgré l'impatience qu'elle avait de revoir Chemerault, et pour se distraire pendant qu'elle livrait sa chevelure blonde aux mains de la camériste, elle ne cessa de s'entretenir avec celle-ci, avec la glace ou bien avec le brigadier, qu'elle évoquait à chaque instant pour l'interroger ou pour lui répondre. Enfin elle n'eut pas le courage de rester assise et immobile sous le peigne de la coiffeuse, et, avant que les dernières boucles fussent retombées en ondoyant autour de ses joues roses, elle se délivra du supplice d'attendre, en jetant épingles, pommades et serviettes; elle bondit comme une biche qui recouvre sa liberté, et sortit de son appartement en appelant Chemerault dont elle croyait reconnaître la voix.

— M. de Chemerault n'est-il pas venu me demander? dit-elle au concierge de la partie du château qu'elle habitait; on a eu tort de le congédier

— Il n'est venu personne, et personne ne vous a demandé, reprit le concierge. Je sais bien que M. de Chemerault est arrivé cette nuit et que Barcelonne est prise, mais je ne sais rien de plus.

— Ah! il n'est point encore venu! répliqua-t-elle en faisant une moue de désappointement; il viendra tout à l'heure, à moins que je ne le rencontre.

Mademoiselle de Vaucelay se mit à courir dans la grande cour, où commençaient à se répandre les gens du château

et les soldats de la garnison pour recueillir et échanger des nouvelles de la reddition de Barcelonne ; il y avait çà et là des groupes qui se formaient dès qu'un orateur voulait prendre la parole et mentir avec plus d'impudence que les autres. Mademoiselle de Vaucelay, qui cherchait Chemerault et ne savait où le trouver, s'approcha successivement de ces différents cercles rassemblés en plein air et prêta l'oreille aux propos qu'on débitait à tort à travers ; elle rougit d'orgueil et de plaisir en entendant nommer Chemerault, que quelques-uns traitaient de monseigneur, comme si c'eût été un ministre ou un général d'armée. On ne prenait pas garde à elle, tant la préoccupation de tout ce monde était vivement accaparée par les prétendues victoires du duc de Vendôme.

— Monsieur, auriez-vous la complaisance de m'apprendre où est maintenant M. de Chemerault ? dit Louise à un vieux garde des portes qui affectait d'être bien instruit des circonstances de l'arrivée du courrier extraordinaire

— Mademoiselle, M. de Chemerault est enfermé avec M. le marquis de Barbezieux, à l'hôtel de la Guerre, répondit d'un ton d'assurance l'audacieux menteur qui allait s'étendre en particularités piquantes sur ce sujet, si mademoiselle de Vaucelay se fût arrêtée à l'écouter.

— Mademoiselle, vous eussiez sagement fait de quérir une chaise à porteurs ; lui dit un intendant des bâtiments, étonné de voir une fille d'honneur de la duchesse du Maine traverser les cours à pied et nu-tête, de si grand matin. C'est quelque rendez-vous d'amour, pensa-t-il en la regardant s'éloigner.

Mademoiselle de Vaucelay, qui avait hâte de rejoindre Chemerault qu'elle accusait au fond de peu d'empressement, alla droit à l'hôtel du ministre de la guerre, ne perdit pas de temps à s'informer auprès des laquais qui péroraient sur le seuil, monta l'escalier avec promptitude, et s'efforça de passer outre, quoique l'huissier lui refusât le passage. Elle ne voulait rien entendre, elle répondait à tout par le nom de Chemerault que l'huissier répétait sans comprendre quelle puissance pouvait avoir ce nom-là contre la consigne donnée par M. de Barbezieux avant son départ pour Meudon.

— M. de Chemerault n'est-il pas ici ? disait Louise avec volubilité ; je prétends le voir sur-le-champ. Vous aurez beau nier : il est enfermé avec le ministre.

— Madame, M. le marquis est enfermé dans son cabinet, en effet, reprit l'huissier obéissant aux ordres qu'il avait reçus ; il n'en sortira que ce soir.

— Bon ! je ne me soucie pas du ministre, mais bien de Chemerault ; avertissez-le donc que je suis là et que je souhaite le voir sur-le-champ. Nommez-lui seulement mon nom, Louise de Vaucelay ; il ne tardera guère, je vous jure.

— Madame, je ne puis, sous aucun prétexte, entrer au cabinet de monseigneur.

— Eh ! vraiment ! j'y entrerai, moi ! Vous êtes un mal avisé, monsieur l'huissier, et je parlerai au roi pour qu'il vous ôte votre charge. Ne me retenez pas davantage !

— C'est à contre-cœur que je vous retiens, madame, selon les commandements exprès de monseigneur. Mais je vous atteste que M. de Chemerault n'est point céans.

— Attestez tant qu'il vous plaira ; je ne vous croirai pas, quoi que vous fassiez. M. de Chemerault est arrivé cette nuit avec les dépêches de M. de Vendôme, et il s'entretient sans doute des affaires de la guerre de Catalogne. Vous voyez que je suis suffisamment informée ; ne me le célez donc plus, ce bon gentilhomme...

— J'ai appris, il est vrai, l'arrivée de M. de Chemerault en même temps que la prise de Barcelonne ; mais je vous certifie que M. de Chemerault ne se trouve pas dans le cabinet de monseigneur ; il est sans doute au lever du roi pour lui raconter les détails de son message. Quant au marquis de Barbezieux, vous ne le verrez pas de tout le jour à Versailles. Si vous avez, madame, belle envie de lui parler, revenez à six heures, avant qu'il se mette à table pour souper avec les princes...

— Que m'importent tous les ministres du monde ! c'est Chemerault que je veux, c'est Chemerault que je demande, et je vais le suivre chez le roi.

Louise de-Vaucelay reprit sa course avec plus d'ardeur et retourna au château, où son étrange apparition en *grand habit* excita des rires et des chuchotements. Mais mademoiselle de Vaucelay ne daignait pas remarquer la curiosité et la surprise que causaient sa parure matinale, ses cheveux à demi débouclés et ses souliers marquetés de boue ; bien plus, elle avait oublié ses gants, son mouchoir et son éventail. Elle se fit néanmoins introduire dans l'appartement de madame Maintenon, qui consacrait la matinée à des œuvres ascétiques, et qui, entourée de jeunes personnes choisies dans les familles nobles, s'adonnait à leur instruction spirituelle, en les faisant prier, jeûner et méditer sous ses yeux.

— Vous venez à propos, ma fille, dit madame de Maintenon qui releva sa coiffe noire pour embrasser Louise ; seyez-vous près de moi et prenez votre part du sermon que je fais sur la grâce concomitante...

— Ah ! belle marraine, il est question d'une grâce plus divine, puisque j'ai besoin de la vôtre, repartit mademoiselle de Vaucelay. Conduisez-moi vers le roi !

— Que voulez-vous du roi, s'il vous plaît, ma fille ? ne puis-je vous contenter de même que Sa Majesté ? Est-ce une plainte à faire ? une faveur à obtenir ?

— Je ne me plains de personne, belle marraine, excepté de M. de Chemerault, qui, arrivé de la nuit, ne m'a point encore vue ; mais je vous prie de me mener chez le roi.

— Eh! pourquoi vous mener chez le roi qui a pris médecine aujourd'hui et qui d'ailleurs est fort empêché par ses dévotions? Il y aura ce soir appartement, jeu et musique...

— Que j'attende jusqu'au soir, belle marraine! l'huissier de M. Barbezieux m'en a dit autant; mais, en vérité, je n'attendrai pas une heure, pas une minute!

—Je ne saurais pourtant vous mener chez le roi, ma fille, parce que le roi ne reçoit pas les femmes avant la messe.

— Il vous reçoit toujours, vous, madame, et vous n'avez qu'à vous nommer pour être admise. Çà, venez, belle marraine! ajouta-t-elle en la caressant; je vous en conjure, ne me faites pas languir de la sorte; il faut que je parle au roi, il faut que je voie Chemerault. Tenez, si vous ne me donnez la main pour entrer, j'irai toute seule et j'entrerai, fût-ce par le trou de la serrure; car Chemerault est maintenant dans la chambre du roi et je n'ai pas vu Chemerault depuis son arrivée!

Madame de Maintenon, qui ne résistait pas aux sollicitations presque impérieuses de Louise de Vaucelay, objecta inutilement des raisons très plausibles pour se soustraire aux importunités de la jeune fille, qui se pendait aux vêtements de sa protectrice et l'entraînait de vive force, en riant, en pleurant, en faisant et disant mille folies. Enfin, madame de Maintenon fut forcée de céder, sans trop se rendre compte de l'intention de mademoiselle de Vaucelay, qui avait menacé de se tuer si elle ne pénétrait pas jusqu'au roi. Elles passèrent donc ensemble par les petits appartements qui aboutissaient à la chambre à coucher de Louis XIV.

Louis XIV en avait fini avec sa médecine et ses dévotions; la nouvelle de la reddition de Barcelonne ne s'était pas arrêtée à la porte de son oratoire et de sa garderobe, et il avait appris de la rumeur publique ce qu'il eût voulu savoir le premier de la bouche même de l'invisible Chemerault. La joie de cette nouvelle fut tempérée chez lui par le dépit qu'il éprouva de ne connaître que de seconde main le triomphe de ses armes; néanmoins, selon son habitude, il s'empressait de jouir de la gloire du duc de Vendôme et de la faire rejaillir sur lui, en recevant à son lever tous les courtisans que la grande nouvelle avait agglomérés dans les antichambres et les galeries. La réception eut lieu avec le cérémonial ordinaire, et le roi, assis à l'entrée de son alcôve au milieu des gentilshommes de la chambre, s'enivra des félicitations qu'on lui adressait dans les formules de l'idolâtrie la plus basse, comme s'il eût en personne assiégé et pris la capitale de la Catalogne.

— Madame la marquise de Maintenon! annonça l'huissier de la porte secrète par laquelle entra la favorite embéguinée dans ses coiffes.

— Chemerault! où est-il? mon pauvre Chemerault! s'écria mademoiselle de Vaucelay en s'élançant de l'alcôve du roi et cherchant parmi les assistants celui qu'elle avait espéré trouver. O mon Dieu! d'où vient qu'il n'est plus là? Messieurs, ne l'avez-vous pas vu? Sire, M. de Chemerault n'a-t-il point été blessé dans le siége?

— Quelle est cette demoiselle? demanda le roi à madame de Maintenon qui souriait de la naïve comédie que jouait Louise. Qu'est-ce qui l'a introduite? que veut-elle?

— Sire, répondit madame de Maintenon, ne reconnaissez-vous pas mademoiselle de Vaucelay, qui dansait la gavotte devant vous lorsqu'elle était petite, et que j'ai placée comme fille d'honneur dans la maison de madame du Maine? Elle a quelque grâce à solliciter, et je vous prie de la lui accorder, car j'aime fort cette enfant.

— Sire ! dit Louise, qui, triste et confuse de ne pas rencontrer son amant, se tourna vers le fauteuil du roi et se mit à fondre en larmes : Sire, où est Chemerault ?

— Je vous ferai la même question, mon enfant, car je n'ai pas encore vu M. de Chemerault, et je suis très irrité contre lui de ce qu'il n'est pas venu tout d'abord s'acquitter de sa commission près de moi.

— L'huissier de M. de Barbezieux m'a donc abusée en prétendant que Chemerault était en conférence avec vous ? Cet huissier est un effronté imposteur !

— J'ignore si M. de Barbezieux a été plus favorisé que moi et s'il a vu M. de Chemerault ; quant à moi, je n'ai vu ni l'un ni l'autre, quoique le fait fût de sa nature assez important pour qu'on m'en donnât avis avant tous. On apprendra que je suis le maître et dois être obéi !

— Eh bien ! Sire, comme vous êtes le maître, je vous réclame la récompense que vous avez promise pour qui vous annoncerait la prise de Barcelonne : veuillez nommer M. de Chemerault maréchal-de-camp, pour que je lui décerne ce titre en l'abordant.

— Le roi ne manque jamais à ses promesses, ma fille ; mais si je faisais maréchal-de-camp la personne qui m'annonça cette heureuse prise, ce serait Fagon, mon premier médecin, à qui appartiendrait ce grade, puisqu'il me dit l'issue du siége en me tâtant le pouls.

— Sire, je vous somme de tenir votre parole royale ; M. de Chemerault est venu de Catalogne apporter la nouvelle : il a gagné son brevet de maréchal-de-camp.

— Je ne m'oppose pas à ce qu'il soit venu, mais je préfère attendre qu'il se montre lui-même pour le récompenser.

— Voilà de mauvais subterfuges, Sire ! répliqua impétueusement mademoiselle de Vaucelay ; est-ce à dire que la nouvelle est venue seule par la voie des airs ? Je ne m'explique pas vos doutes, mais je crains que vous ne pensiez par là frustrer Chemerault de ses droits et nommer quelque autre à sa place...

— Sire, Sire, ne la contrariez pas, ne la faites pas pleurer, disait madame de Maintenon bas à l'oreille du roi ; ce qu'elle demande est équitable.

— J'y consens, reprit Louis XIV à demi-voix ; mais quel grand amour a-t-elle pour ce Chemerault ? est-il son frère ou son parent ? A coup sûr, elle l'aime passionnément...

— Sans doute, et on n'y pourrait redire, puisqu'ils se doivent épouser, et j'ai résolu de faire la noce, pourvu que vous le permettiez, Sire.

— Je permets tout ce qu'il vous plaira, repartit gracieusement le roi touché de cette condescendance adroitement feinte. Mademoiselle de Vaucelay, ajouta-t-il en la considérant avec un regard où brillaient les réminiscences d'une galante jeunesse, vous êtes si belle qu'on serait cruel de vous dénier quoi que ce soit. M. de Chemerault sera donc maréchal-de-camp, et nous vous marierons avec lui, eu égard à l'intérêt que vous porte madame la marquise. Je donne dix mille écus pour ce mariage.

Louise de Vaucelay remercia expansivement le roi et madame de Maintenon en sautant au cou de l'une et en baisant la main de l'autre ; puis, elle prit congé fort délibérément de Louis XIV pour continuer la recherche de Chemerault que personne n'avait vu et dont l'arrivée n'était mise en doute par personne. Elle revint à l'hôtel du marquis de Barbezieux, elle interrogea les huissiers, les valets et jusqu'aux marmitons ; elle ne put rien découvrir, sinon de nouvelles preuves du passage de Chemerault à l'hôtel de la guerre, où il était resté jusqu'au jour, disait-on. Elle se remit en quête, elle parcourut le château et Versailles, elle ne dédaigna aucun renseignement, et pourtant elle était plus découragée en terminant ses inutiles poursuites qu'en les commençant ; car toutes les fois qu'elle croyait enfin être sur la trace de son fugitif Chemerault, elle s'apercevait bientôt qu'elle n'avait fait que s'éloigner du but. Cependant elle ne pouvait pas faire autrement que d'ajouter foi à l'arrivée nocturne de Chemerault, et ne sachant comment il avait disparu ainsi, elle tomba dans un accès de jalousie et de désespoir.

Vers cinq heures, une chaise de poste traversa Versailles avec fracas et vint s'arrêter dans la cour du château ; un homme en descendit, l'air joyeux et empressé. Ce n'était pas Chemerault, mais Lapparat, habile ingénieur qui avait dirigé les opérations du siége et qui y avait été blessé.

— Ah ! voilà ! monsieur de Lapparat ! lui dit mademoiselle de Vaucelay qui accourut au-devant de lui et l'empêcha de passer outre. Qu'avez-vous fait de Chemerault ?

— Chemerault ! balbutia Lapparat embarrassé de répondre à cette brusque question.

— Oh ! mon Dieu ! serait-il reparti pour la Catalogne sans m'avoir dit adieu ! s'écria tristement Louise, qui n'avait pu retenir Lapparat ni lui arracher une réponse plus explicite.

Lapparat se renfermait dans un silence politique ; il se fit conduire chez le roi et annonça que Barcelonne avait capitulé ; sa surprise fut grande quand il vit que la nouvelle était sue depuis le matin, et plus grande encore quand on lui dit qu'elle avait été apportée par Chemerault ; car il avait laissé Chemerault malade à Montpellier, par suite d'une chute de cheval, Chemerault ayant voulu faire la route à franc étrier et s'étant brisé les membres à la dixième poste. Ce fut un trait de lumière pour le roi

et pour toute la cour : Chemerault n'était pas arrivé, mais la nouvelle était réellement arrivée longtemps avant Lapparat.

Barbezieux revint de la chasse avec les princes ; il avait été instruit de la prise de Barcelonne et il ne s'était pas plus pressé de retourner à son ministère où l'on ignorait qu'il fût absent ; il trouva, à son retour, une invitation à souper chez le roi ; quoiqu'il eût lui-même invité pour le même soir les princes et d'autres convives que rapprochait l'amour de la bonne chère, il ne put se défendre d'aller souper au château. Comme il se disposait à partir à contre-cœur en regrettant le joyeux repas qu'il sacrifiait à un festin d'étiquette, son maître-d'hôtel lui dit qu'un courrier avait apporté le matin un monstrueux esturgeon (1) qui surpassait en grandeur tous ceux qu'on avait servis sur la table du roi depuis bien des années. Le marquis de Barbezieux ordonna que ce poisson gigantesque fût envoyé aux cuisines du château pour figurer dans le menu du souper royal.

Lorsqu'on eut pris place autour de la table, en forme de fer à cheval, au milieu de laquelle le roi siégeait, tous les yeux se fixèrent sur l'esturgeon, et Louis XIV lui-même partagea l'admiration générale.

— Cet esturgeon a la taille d'un requin, dit-il en fredonnant les paroles d'un air d'opéra que les musiciens exécutaient ; où a-t-on pêché ce miraculeux poisson ?

— Sire, répondit Barbezieux, il est arrivé ce matin en chaise de poste ; je présume qu'il vient de la Méditerranée ; mais je ne sais qui me l'adressa par courrier extraordinaire.

— C'est Chemerault, s'écria mademoiselle de Vaucelay en frappant des mains et s'agitant sur son tabouret ; voyez plutôt les armoiries de M de Chemerault !

Effectivement, l'esturgeon avait aux ouïes deux anneaux d'or avec un écusson d'armes, que les cuisiniers avaient respectés dans la préparation du poisson qu'ils regardaient comme un présent de quelque prince étranger. Quand on ouvrit le ventre de cet esturgeon, on en tira un lingot de plomb sur lequel était gravée cette inscription : « Barcelonne a capitulé le 8 août ; M. de Chemerault, chargé de porter cette nouvelle au roi, est alité à Montpellier, après une terrible chute qu'il a faite : il se recommande toutefois à la magnanimité de Sa Majesté et aux bons offices de ses amis. »

— Je n'avais pas tort de soutenir que Chemerault avait le premier apporté la nouvelle de la prise de Barcelonne ! s'écria mademoiselle de Vaucelay, décidée à défendre la cause de son amant absent.

— Une bonne nouvelle ne peut venir de trop de sources, reprit Louis XIV ; j'ai nommé M. de Chemerault maréchal-de-camp et ne veux pas m'en dédire, mais je nommerai de même M. Lapparat, qui n'est pas étranger à cette importante conquête, ce me semble ?

— Et l'esturgeon sera-t-il oublié ? répliqua malignement Barbezieux ; prouvons-lui, en le mangeant, qu'il est aussi le bienvenu ! nous ferons ensuite son oraison funèbre.

PAUL L. JACOB, *bibliophile*

(1) L'esturgeon appartient au premier ordre des *chondroptérygiens* ; il renferme un assez grand nombre d'espèces dont la forme générale est la même que celle des squales, mais dont le corps est plus ou moins garni d'écussons osseux, implantés sur la peau, en rangées longitudinales. Les esturgeons, comme les squales, peuvent être comptés parmi les plus grands poissons, puisqu'on en rencontre souvent qui ont plus de vingt-cinq pieds de longueur, mais ils sont moins forts, moins féroces ; ils n'attaquent que les poissons de petite dimension, se nourrissent de vers, de coquillages, et joignent à leur appétit peu violent des habitudes douces et des inclinations paisibles. Voici leurs caractères génériques, tels que les donne G. Cuvier dans son *Règne animal* (t. II, p. 378) : « La tête est très cuirassée à l'extérieur ; la bouche, placée sous le museau, est petite et dénuée de dents ; l'os palatin, soudé aux maxillaires, en forme la mâchoire supérieure, et l'on trouve aux intermaxillaires un vestige dans l'épaisseur des lèvres. Portée sur un pédicule à trois articulations, cette bouche est plus protractile que celle des squales. Les yeux et les narines sont au côté de la tête ; sous le museau pendent des barbillons. Le labyrinthe est tout entier dans l'os du crâne, mais il n'y a point de vestige d'oreille externe. Un trou placé derrière la tempe n'est qu'un évent qui conduit aux ouïes. La dorsale est en arrière des ventrales et a l'anale sous elle ; la caudale entoure l'extrémité de l'épine et a en dessous un lobe saillant, plus court cependant que sa pointe principale. » Les esturgeons sont extrêmement féconds ; on les trouve dans toutes les mers, d'où ils remontent en abondance dans les grands fleuves et y donnent lieu aux pêches les plus profitables. Les espèces sont encore mal déterminées ; quelques-unes d'entre elles attirent surtout l'attention du naturaliste, non-seulement par leurs formes, leurs dimensions et leur manière de vivre, mais encore par la nourriture saine, agréable et abondante, que leur chair fournit à l'homme, ainsi que par les matières utiles dont elles enrichissent les arts. Nous allons faire connaître, dans un court exposé, ce qui distingue ces principales espèces.

L'esturgeon ordinaire, *acipenser sturio*, est un énorme poisson qui habite dans l'Océan, dans la Méditerranée, dans la mer Rouge et dans la mer Caspienne ; au lieu de passer toute sa vie au milieu de l'eau salée, comme les raies et les squales, dès que le printemps arrive, qu'une chaleur nouvelle se fait sentir, et que le besoin de pondre et de féconder ses œufs presse l'esturgeon, il s'engage dans presque tous les grands fleuves, dans le Volga, le Danube, le Pô, la Garonne, le Rhin, l'Elbe, etc. Là sans doute il trouve plus aisément l'aliment qu'il préfère, et se plaît à vaincre, par la force de ses nageoires et de sa queue, des courants rapides, des masses d'eau volumineuses. Lorsqu'il est encore dans la mer ou près de l'embouchure des grandes rivières, il se nourrit de harengs, de maquereaux ou de gades, et lorsqu'il est engagé dans les fleuves, il attaque les saumons qui les remontent dans le même temps ; comme il paraît, au milieu de ces légions nombreuses, semblable à un géant, on l'a comparé à un chef et on l'a nommé le conducteur des saumons. Si le fond des mers ou des rivières qu'il fréquente est très limoneux, il préfère souvent les vers qui habitent la vase déposée au fond des eaux, et qu'il se procure avec d'autant plus de facilité que le bout de son museau est dur et pointu, et qu'il sait fort bien s'en servir pour fouiller dans le limon. Il grandit et engraisse dans ces rivières fortes et rapides. Au rapport de Pline, le Pô, de son temps, en renfermait qui pesaient plus de mille livres. Tout le monde a entendu parler de la bonté de la chair des esturgeons : elle ressemble, pour le goût et l'apparence, à celle du veau. Comme dans quelques pays la pêche de ce poisson est très abondante, on le conserve, soit en le séchant, soit en le salant ou même en le marinant. La laite du mâle est la portion de cet animal que l'on préfère à toutes les autres. Les peuples modernes, quelque prix qu'ils attachent aux diverses parties de l'esturgeon, ou même de sa laite, ne montreront jamais un goût aussi vif pour ce poisson que les anciens peuples d'Asie et d'Europe, et surtout que les Romains, qui le firent porter en triomphe sur des tables fastueusement décorées, par des ministres couronnés de fleurs et au son des instruments.

Le petit esturgeon ou sterlet, *acipenser ruthenus*, a la partie inférieure de son corps blanche et tachetée de rose ; son dos est noirâtre, et les boucliers qui y forment des rangées longitudinales sont d'un beau jaune ; les nageoires de la poitrine, du dos et de la queue sont grises, celles du ventre sont rouges. Ce poisson ne parvient guère qu'à la longueur de deux à trois pieds ; il habite dans la mer Caspienne ainsi que dans le Volga et la Baltique. François Ier, roi de Suède, l'a introduit avec succès dans le lac Mælarn et dans d'autres lacs de ce royaume. Le sterlet est facile à nourrir ; il se contente de très petits individus et même d'œufs de poissons dont les espèces sont communes. C'est vers la fin du printemps qu'il remonte les rivières, et comme le temps de la ponte et de la fécondation de ses œufs n'est pas très long, on voit cet acipenser descendre ces mêmes rivières avant la fin de l'été. Sa chair passe pour délicieuse, et son caviar est réservé pour la cour.

Le scherg des Allemands, sevreja des Russes, *acipenser stellatus*, remonte au commencement du printemps le Danube et les autres fleuves qui se jettent dans la mer Noire. Il parvient à quatre pieds de longueur ; sa couleur est noirâtre ; tacheté de blanc sur les côtés, et tout blanc sous le ventre. On compte plus de 300,000 œufs dans une seule femelle.

(*Dict. de la Conversat.*)

VILLA ADRIENNE

BALLADE.

En paix sous les ombrages
Du palais d'Adrien,
Errez, buffles sauvages ;
César n'en saura rien.

Plus de gardes fidèles
Au seuil de ses vergers ![1]
Ils n'ont pour sentinelles
Que les chiens des bergers.

Mais, ce palais superbe,
Quel bois peut le cacher ?
— Passant, plus loin, sous l'herbe,
C'est là qu'il faut chercher !

— Merci, merci, vieux pâtre !
Et ces marbres épars,
Quels sont-ils? — Au théâtre,
La loge des Césars.

— Mais, de leurs bains antiques
Où trouver les débris ?
— Parmi ces mosaïques
Où boivent mes brebis.

(1) On se rappelle qu'Adrien avait reproduit dans ses jardins les plus beaux sites de la Grèce.

— En quel lieu, sur l'arène,
Luttaient les chars rivaux?
— Où tu vois, dans la plaine,
Courir ces deux chevreaux.

— De Tempé quels bocages
Ont porté le doux nom?
— Tempé n'a plus d'ombrages;
Mais, c'était là, dit-on.

— L'Alphée au moins serpente
Entre ces deux coteaux?
— Non; je m'assieds et chante
Où serpentaient ses eaux.

— Grèce, qu'un frais bocage
Ici vit refleurir,
Même dans ton image,
Tu devais donc mourir!

Non, tu n'as plus d'asile:
Le lierre, en ces vallons,
A tes dieux qu'on mutile,
Offre seul des festons.

De ta noble poussière
Ses rameaux sont amis;
Mais il n'est que le lierre
De fidèle aux débris.

Prends ce faible salaire,
Berger, c'est moins que rien;
Prends, et bois pour me plaire,
A César Adrien!

CASIMIR DELAVIGNE.

ÉTUDES DE MŒURS.

HISTOIRES A FAIRE PEUR.

Que Vannes soit ou ne soit pas un chef-lieu de préfecture, c'est une ville qui, sauf ses fortifications, son port et ses îles du Morbihan, est loin de présenter un aspect aussi riche et aussi intéressant que beaucoup de petits villages de Paris. On a bientôt visité les *creneaux du Connétable*, vieille tour qui sert aujourd'hui de prison pour les femmes et qui jadis faisait partie du château de *l'Hermine*, où Clisson resta prisonnier pendant quelques mois (1). La cathédrale et sa lourde flèche, la paroisse de Saint-Patern, le vieux château de La Motte, devenu la préfecture, le couvent des Carmes transformé en palais épiscopal, et le collége, du grenier duquel on découvre les environs assez pittoresques, occupent le restant de la matinée. Pour le peu que vous soyez arrivés à dix heures du matin, vous vous trouvez donc oisifs à quatre. Voulez-vous faire une excursion dans les campagnes et aller visiter quelque monument celtique? Des chemins impraticables, de mauvais bidets qui trébuchent à chaque pas, produisent un découragement qui ramène à l'auberge d'où l'on est parti tout à l'heure avec les intentions les plus voyageuses. Alors, on aperçoit une affiche de spectacle, on pousse des cris de joie; on se promet une soirée agréable: car la salle de spectacle de Vannes doit être grande, riche et brillante; elle servit, avant qu'on lui donnât cette destination artistique, on le sait, en 1675 aux audiences du parlement de Rennes, transféré à Vannes par suite d'une émeute... Vous vous hâtez de dîner, vous demandez où se trouve la salle de spectacle? On vous répond : à la halle! Vous vous indignez contre le mauvais plaisant, et vous adressez votre question à une seconde personne : même réponse. Alors, force vous est de croire que l'on vous a dit la vérité, et vous vous dirigez vers la halle. Un escalier fumeux, mal éclairé s'offre aux regards; vous le gravissez après avoir payé trente sous à un homme qui s'étonne de vous voir demander un billet de premières loges, et vous vous trouvez enfin dans une salle près de laquelle le plus misérable bouge théâtral de Paris ressemble à un séjour de fée.

(1) Jean IV, dit le Conquérant, était irrité contre le connétable de Clisson; pour avoir occasion de le saisir, « il fist, dit d'Argentré, une « convocation d'estats en la ville de Vennes, où il se tenoit, où fu- « rent semonds tous prélats, barons, seigneurs, mesme en escrivit « le duc au connestable lettres, comme il est accoustumé, et plus « spécialement qu'à autres, le priant affectueusement de s'y trouver... « Il vint comme plusieurs autres... Un matin... le vingt-sixième de « juin 1387, le dîner fut prest, on se meit à table (1). Le duc ne vint « pas, mais manda son excuse sur son rheume, mais dist qu'il iroit « voir la compagnie sur la dragée et confitures, ce qu'il fist. Comme « il sceut qu'on avoit servi le dessert, voi le-cy venir... Le duc faisoit « lors bastir le chasteau de l'Hermine... (1) pria le sieur de Clisson de « vouloir veoir ce bastiment qui estoit desjà fort avancé... Venant au « pied d'une grosse tour qui y est, avec ledict sieur de Clisson, le « duc s'arresta tout court, comme s'il eust été las de tant aller et venir, « et dist : — Monsieur de Clisson, je suis presque en grande haleine; « je vous prie de monter à mont cette montée et veoir ce qui est « fait... et me dire si vous le trouvez bon ainsi: car selon que vous « me direz, je le feray rechanger et mieux faire. De Clisson y entra « franchement et sans soupçon... Comme (il) fut passé le premier « estage de cette tour, les soldats qui estoient ordonnez et retenus « enclos en ce premier estage, l'avoient vu passer et monter plus haut, « sortirent et descendirent, partie en bas pour fermer la première « porte; autres le suivirent et... se saisirent de sa personne, le ra- « menèrent au premier estage et de près luy mirent les fers aux « pieds...

« Sur le soir du jour, le duc envoya quérir messire Jean de Bava- « lan, capitaine du chasteau..., et luy dit : — Bavalan, vous savez « que j'ai cest après midy faict prendre Clisson...Je suis résolu qu'il « en mourra, et pour ce je vous ordonne que ceste nuict sur le my- « nuict... vous ne faillez... de le faire lier pieds et mains, le clore en « un sac, et le jeter en l'eau (2)... N'y faites pas faute, c'est sur votre « vie. »

Bavalan (ou Bazvalen), qui était un homme sage et d'honneur, tâcha d'apaiser le duc, l'exhorta à différer sa vengeance et à garder quelques formes de justice; car il connaissait ses emportements et prévoyait bien qu'il ne tarderait pas à se repentir d'avoir commandé le meurtre d'un connétable de France.

« A ce le duc tout transporté luy trancha la parole, et luy dist : — « Bavalan, ne m'en parle plus, et le faicts court... Bavalan luy dist « qu'il le feroit... Le duc se mist au lict, jurant qu'il n'y avoit « homme en terre qui le peust empescher de faire mourir ce mé- « chant garnement de Clisson; puis il se mist au repos.

« Cependant c'étoit à Bavalan à penser à ce qu'il avoit à faire, et « en estoit en tres grande peine... Toutes choses révolues, il aima « mieux subir la fortune... attendre encore un peu et tenir les choses « en estat jusques à estre la chaleur passée, s'il le devoit faire ou non.

« Le duc passa la nuict dans une grande agitation, poussant même « des soupirs et des sanglots que ses valets de chambre entendaient, « parce que ses réflexions lui découvraient toute l'étendue des con- « séquences qu'aurait infailliblement le meurtre d'un connétable de « France.

« Le jour venu il sceut que Bavalan estoit au bas; il commanda « qu'on le fist monter... Le duc le faict approcher de son lict et luy « demanda s'il avoit faict ce qu'il avoit commandé... Ce gentilhomme « luy respondit : — Monseigneur, vous me le commandastes en « telle instance que je n'eusse osé y faillir : c'est faict. A ceste pa- « role le duc se mist à souspirer et dire : — Hé Dieu! que m'est-il ad- « venu; que feray-je?... Puis se tourna à cest homme et luy demanda « de rechef : — Est-il vrai? Clisson est-il mort? Il respondit : — Ouy, « monseigneur; soudain que j'ay ouy la my-nuict, je l'ay faict mettre « au sac, et l'ayant tenu en l'eau et noyé, je l'ay faict fever... et l'ay « faict enterrer. Le duc respondit : — Ha! mon Créateur, voicy un « piteux réveil matin! Ha maudite colère! où m'as-tu amené?... Ba- « valan se retirant laissa le duc commençant ses plaintes, pleurs, « sanglots, et ne pouvant demeurer en une place... (1) le laissa toute « ceste journée sur ce costé tirer sa pénitence... pour luy faire trou- « ver meilleur ce qu'il en avoit faict.

« Sur le soir il retourna au chasteau et demanda à parler au duc, « et luy dist : — Monseigneur, confortez-vous, car les choses sont en « entier et n'y ai rien gasté. Cest homme (Clisson) est encores où « vous le commandastes estre mis dedans le chasteau, beuvant et man- « geant, et voudroit bien estre ailleurs. Quand le duc ouyt ceste pa- « role, il se lève sur pied, comme retourné de mort à vie, et embrasse « cest homme et luy dict : — Dis-tu vrai, Bavalan? — Ouy, monsei- « gneur; je vous en réponds sur ma vie. — Bavalan, mon ami, répondit « le duc, tu es un bon serviteur... Je te donne dix mille florins que je « te feray compter de mon espargne. »

(1) Au château de la Motte.

(2) Alors la mer venait baigner les deux grosses tours du château de l'Hermine et allait même plus loin; car le jardin qui court aujourd'hui le long des remparts, en face de la gareune, n'existait pas encore, et il se forma des terres qu'on tira de cette montagne lorsqu'on la tailla en terrasse.

Après une ouverture jouée par la musique de la garnison, le rideau se lève; puis paraissent quatre misérables cabotins qui composent toute la troupe, sales, dégueniillés, surannés, et se démenant toute la soirée, les pauvres diables! pour une recette de cinquante francs. Un enfant casse un quinquet, et l'acteur en scène apostrophe et réprimande le maladroit gamin. La flamme d'un autre quinquet file et empuantit la salle, le même comédien interrompt son rôle et se baisse pour remédier à cet inconvénient. On rit d'abord, le dégoût et l'ennui viennent bientôt. On quitte la partie et l'on rentre à l'auberge, heureux lorsque des torrents de pluie ne vous assaillissent pas en chemin.

Or, vers le mois de septembre 1836, moi, pauvre vieille femme, éprise de je ne sais quelle folle passion pour la Bretagne (passion bien déçue, je l'avoue), voilà toutes les infortunes que je rencontrai dans la ville de Vannes. Oui! je revins désappointée, mécontente, ennuyée et, qui pis est, mouillée, à l'auberge qui dresse sa vieille enseigne sur la place de Vannes juste en face du collége. Après avoir changé de vêtements, nous résolûmes mon compagnon et moi, faute de distraction moins matérielle, de souper, et nous descendîmes dans la salle commune où se trouvaient réunis trois autres voyageurs qui se disposaient également à se mettre à table. Tous les trois, assis devant un grand feu pétillant et qui jetait dans la chambre ses reflets rouges et splendides, se resserrèrent un peu pour faire place aux nouveaux arrivants; nous les remerciâmes par quelques mots de politesse et le silence recommença parmi toutes ces personnes qui se voyaient pour la première fois.

Le premier qui fit entendre sa voix fut un vieux paysan du pays, assis dans le coin de la cheminée, à la meilleure place, et murmurant des prières, un grand chapelet à la main. Il avait gardé sur la tête son chapeau à forme basse et à larges bords. Sa veste blanche, son gilet de laine brodé, ses grosses guêtres de toile, ses souliers les plus énormes que j'aie vus en ma vie, s'accordaient merveilleusement avec une physionomie sombre et mystique.

— Ne va-t-on point souper? demanda-t-il à une servante d'auberge, pâle et coiffée du joli bonnet des paysannes de Sarzeau.

— *Per dio!* s'écria un personnage basané et dont l'accent italien contractait singulièrement avec la voix lourde du premier interlocuteur... je meurs de faim! Neuf heures sont sonnées depuis une heure.

Le troisième ne dit rien et se contenta de se lever, de prendre sa chaise et d'aller s'asseoir à table; on venait de servir.

Il y avait dans les manières de cet étranger ce je ne sais quoi, indice toujours certain d'une bonne éducation et de l'usage du monde. Je me plaçai donc près de lui et ne tardai pas à reconnaître qu'il était Allemand et peintre. Dupe comme nous des descriptions faites par les livres et les romanciers, sur la Basse-Bretagne, il était parti de Berlin pour visiter un pays dont il ne parlait guère avec bienveillance.

— La Bretagne, disait-il, comme toutes les choses que l'on ne connaît point ou que l'on ne voit qu'à distance, grandit et se poétise par l'éloignement. De près, on est tout désappointé devant la réalité; il faudrait des mois entiers de séjour et de recherches laborieuses pour que le peintre ou l'écrivain y fissent des études profitables. Sans doute le premier finirait par trouver des coins de terrains charmants à reproduire sur la toile; sans doute, à la longue, les mœurs de ces paysans si pauvres et si fiers dans leur pauvreté fourniraient à un romancier des types vigoureux et riches; mais l'ensemble du pays ne s'empare pas de l'imagination comme le font la Suisse, l'Italie, l'Espagne et les belles rives de la Loire. Ces landes de plusieurs lieues fatiguent les regards, et l'imagination s'allourdit devant ces éternelles haies de genêts, d'ajoncs et de ronces qui serpentent le long des routes, et auxquelles succèdent de loin en loin quelque champ de sarrasin ou des prairies entremêlées de buissons et d'arbres. Les bords de la mer sont plus sauvages et plus pittoresques, je l'avoue; mais avant d'arriver à quelque grande scène, il faut se résigner à des marches fatigantes et longues qui laissent peu de forces pour l'admiration. Nous venions, monsieur et moi, dit-il en montrant l'Italien, de traverser la Normandie où les sites pittoresques se déroulaient complaisamment devant nous à chaque pas, et sans que nous dussions, pour ainsi dire, descendre de voiture; vous pouvez comprendre combien deux paresseux artistes trouvaient dur d'acheter laborieusement en Bretagne la vue d'une côte sauvage, de rochers bizarres ou de grottes fantastiques. Enfin, les monuments druïdiques conviennent plus à l'antiquaire qu'au voyageur. Ces grosses pierres sont étranges, mais d'un aspect monotone, et lorsque l'on a vu quelques *dolmens*, quelques *menhirs*, quelques *pierres aux fées*, les autres laissent le curieux assez indifférent. En résumé, nous avons cherché de tous côtés, sans les trouver, *les perles et les pourceaux* dont parle Hugo dans ses lettres qui, par parenthèse, ont soulevé contre lui toute la Bretagne.

Notre voyage a donc consisté bien moins dans les impressions produites par les pays où nous errions que par ces mille incidents qui feraient rebrousser chemin si l'on se trouvait seul, dont on rit lorsque l'on est deux, et qui sont plus agréables, du reste en souvenir qu'en réalité. Un cheval qui trébuche et qui dépose brusquement son cavalier dans un chemin boueux, la pluie qui s'abat à flots sur deux pauvres artistes perdus, malgré leur guide, dans une lande de cinq ou six lieues d'étendue, et qui cherchent en vain non pas un toit, mais un arbre pour s'abriter et pour s'adosser; mille contretemps grotesques dont nous pestions en riant, des plaisanteries échangées, des comparaisons avec ces vicissitudes et notre vie d'ordinaire si mollement laborieuse, voilà ce qui faisait nos incidents de voyage.

Nous avons avancé toujours, laissant là crayons et plumes, nous jetant dans chaque chemin de traverse, et nous répétant à satiété que la Bretagne est un pays beaucoup moins arriéré et beaucoup moins sauvage que nous l'avaient dépeint les livres et les récits. Les paysans bretons ne sont guère ni plus sales, ni plus ignorants, ni moins bons agriculteurs que ceux des quatre cinquièmes de la France. Sobres, contents de peu, sans souci de l'avenir, parce que l'avenir qu'ils convoitent est trop peu de chose pour jamais pouvoir leur manquer, ils cultivent autant de terre qu'il leur en faut pour avoir de la galette et de la bouillie de sarrasin; et certes, ils ne négligent, pour féconder les terres qui produisent ce blé, aucune des innovations modernes, pas même le noir animal, engrais puissant que la plupart des cultivateurs, les Flamands eux-mêmes, ne connaissent encore que de nom. Les Bretons laissent en landes le reste du sol, parce qu'ils n'ont que faire de plus de céréales, et que les landes fournissent aux troupeaux une pâture abondante et qui ne demande aucun travail. Ni l'intelligence, ni le savoir-faire ne manquent à la Bretagne; seulement la population n'y est pas assez abondante; triplez-la, et

sur l'heure le pays que l'on traite de sauvage et d'arriéré deviendra le plus fécond et le plus industrieux de tous, peut-être.

— Votre histoire est précisément la nôtre, répondis-je; voilà ce que nous avons vu, voilà ce que nous avons éprouvé.

Le fermier breton qui nous avait écouté sans desserrer les dents, excepté pour manger, se leva de table, récita ses *grâces*, alla reprendre sa chaise et se plaça au coin du feu. Nous l'imitâmes. L'Italien que le silence fatiguait sans doute, se tourna vers mon compagnon de route et vers moi.

— Si vous voyagiez en Italie, vous n'éprouveriez pas de ces désappointements. Chaque ville est une merveille, chaque point de vue un tableau pittoresque, chaque pierre un souvenir, chaque jour une fête nouvelle. Venise, par exemple, ma chère, ma belle, ma brillante Venise...

— Par malheur, interrompis-je, tout le monde sait Venise par cœur, ses monuments, ses mœurs, ses coutumes, ses places, soit pour les avoir vus de ses yeux, soit pour en avoir lu des descriptions.

— Des descriptions! *Per christo! signora*, — madame, veux-je dire, quelles descriptions peuvent donner une idée exacte de l'aspect de Venise, de ses cérémonies, de son carnaval par exemple, et du mariage du doge avec la mer Adriatique? Pour moi, j'ai vu cette solennité la dernière fois qu'elle fut célébrée, et tout enfant que j'étais, elle a fait sur ma mémoire une impression profonde et qui ne s'effacera jamais.

C'était le jour de l'Ascension 1796; un soleil radieux éclairait Venise, les arceaux étagés de l'église Saint-Marc étalaient leurs brillants tableaux de mosaïque; les gracieuses découpures du palais des doges, ornées de perles asiatiques, se détachaient sur un ciel bleu; on voyait flotter au haut des trois mâts de la place Saint-Marc les drapeaux des royaumes que la république avait possédés dans l'Orient, et sur les colonnes de granit oriental de la Piazetta, le vieux lion ailé de Venise, et saint Théodore, premier patron de la ville, apparaissaient plus radieux que de coutume.

Dès le matin, une foule nombreuse couvrait le môle et la Piazetta; les patriciens, les sénateurs et les hauts dignitaires de la république ne tardèrent pas à arriver dans leurs gondoles et à entrer par les diverses issues du palais; c'étaient les descendants de ce doge Dandolo qui, aveugle et chargé de quatre-vingt-quatorze ans, avait présidé à la prise de Constantinople et dédaigné la couronne impériale; de ce Morosini que ses exploits avaient fait surnommer le Péloponésien; de cette reine Cornaro qui, après avoir régné sur Chypre, avait remis sa couronne chancelante entre les mains de Venise; enfin, de tant d'illustres personnages dont la chaîne continue avait soutenu pendant des siècles la gloire de la république. La foule les regardait avec cette curiosité oisive qui est la vie des Italiens; mais l'indifférence et l'envie avaient remplacé l'enthousiasme docile que l'aristocratie inspirait au peuple, alors qu'elle avait le merveilleux secret de lui procurer des victoires et des trésors; il ne voyait plus en elle qu'un pouvoir exclusif, absolu, terrible au dedans, faible et improductif au dehors; ses priviléges avaient perdu leur brillante excuse. L'antique cérémonie du mariage allait donc se célébrer dans les mêmes lieux, avec le même appareil, sur ce même Bucentaure qui en était témoin depuis des siècles, mais non plus en présence du même peuple. Déjà ce palais flottant qui ne quitte l'arsenal qu'une fois chaque année est venu jeter l'ancre devant le môle; ses flancs sont dorés; de sa cale gigantesque sortent quarante-deux rames rouges que trois cents bras invisibles vont agiter comme par enchantement; au-dessus circulent des sculptures marines où le char de Neptune, le triomphe de Galathée, les groupes onduleux des nymphes et des tritons sont admirablement représentés; puis d'élégantes arcades ornées de têtes antiques soutiennent un toit arrondi et recouvert de velours cramoisi qui protége vers la poupe le salon et le trône du doge, et vers le milieu du bâtiment les banquettes des grands de Venise. A la proue, une place est réservée aux hallebardiers qui ont encore leur ancien et pittoresque costume; enfin sur la pointe extrême qui fend les eaux s'élève la statue de Venise, à laquelle la paix vient sourire et qui est gardée par son lion fidèle.

A peine midi avait-il sonné que la cloche du Campanile fait un bruyant appel à toutes celles de Venise qui s'ébranlent à la fois; les canons des forts et de la flotte pavoisée se joignent à ce concert; c'est le signal du départ du doge, qui sort par la grande porte du palais ducal au milieu des robes rouges et noires des sénateurs et des patriciens, et des éclatants costumes des chefs de l'armée. Il est revêtu de la tunique d'or et du manteau d'hermine; sa couronne ducale, toute resplendissante de pierreries, laisse passer les bords d'une calotte de toile blanche et est surmontée du bonnet pointu et recourbé du pêcheur vénitien; un jeune nègre soutient un parasol émaillé au-dessus de sa tête. La vue de cet antique appareil ravive la froideur du peuple et en fait jaillir une lueur de patriotisme semblable à ces feux passagers qui se montrent le soir près des tombeaux; c'est au milieu des acclamations universelles que le cortége traverse le môle et monte sur le Bucentaure; le parasol du Doge va ombrager la tête de Venise. Les officiers de marine se placent dans une galerie à jour qui entoure son salon, et l'amiral, seul sur le toit, se tient debout près du grand mât au haut duquel flotte le drapeau rouge de Venise. A son geste, le vieux Bucentaure fier de porter les rois de l'orgueilleuse république, s'ébranle et vogue majestueusement vers le Lido; sur la même ligne s'avance la riche gondole du patriarche, ornée de festons d'or; puis vient une foule de minces gondoles toutes noires avec leurs pointes recourbées, leur petit boudoir tendu de noir, leur couronne et leur lanterne de cuivre. Oh! si les vieux édits ne commandaient pas cette sage sévérité, comme toutes ces femmes élégantes dont vous voyez briller l'œil noir par la fenêtre de leur gondole aimeraient à la décorer follement; mais le luxe est réservé pour les gondoliers qui s'inclinent gracieusement sur leurs rames, revêtus, les uns du costume des pages de François Ier, les autres du splendide habit de la régence. Quel dommage que le charmant tableau de ces belles Vénitiennes à la figure mince, aux traits grands et réguliers, aux yeux pleins de vivacité et de finesse, soit déparé par l'appareil factice et guindé de la poudre, du fard et des paniers! Où sont les tailles libres et flottantes des portraits du Titien, ces teints basanés mais harmonieux, ces cheveux d'un noir éclatant ou d'un blond si hardiment et si heureusement doré?

Ce n'était pas seulement de nobles gondoles qui accompagnaient le Bucentaure; le peuple entier semblait flotter à sa suite; car à Venise marcher c'est voguer sur les lagunes. De grandes barques conduites par des gondoliers au bonnet de laine rouge ou bleu et retentissantes d'instruments de musique, portaient des familles toutes parées de perles et de fleurs.

Cependant tout à coup le Bucentaure et avec lui tout le cortége s'arrêtent ; le câble d'un bâtiment placé sur son passage avait dérangé le gouvernail qui restait inactif; d'habiles plongeurs disparaissent aussitôt sous les eaux pour réparer le dommage, mais un quart d'heure se passe avant que le mouvement soit rendu au vaisseau ducal. Cette honte, que depuis tant de siècles il n'avait jamais subie, paraissait d'autant plus inexplicable qu'avant son départ l'amiral avait été lui-même, suivant l'ancien cérémonial, reconnaître la route qu'il devait parcourir. Les passagers du Bucentaure supportèrent ce retard, les uns avec une fatuité impatiente, les autres avec une gaîté légère et badine. Il n'en fut pas de même du peuple, dont les aveugles superstitions renferment quelquefois le secret de l'avenir. Cette impuissance inattendue et solennelle du vaisseau de Venise frappa les esprits comme le triste présage de la ruine publique, et une morne inquiétude se répandit sur ces barques tout à l'heure si festoyantes.

Mais tout s'est ébranlé de nouveau ; on arrive au port Saint-Nicolas du Lido et l'on s'arrête au bord de l'immensité. Le patriarche quitte sa gondole pour bénir l'illustre mariage; après qu'il a adressé au ciel l'antique action de grâce de Venise, le doge s'incline vers la poupe et jette dans l'Adriatique le glorieux anneau donné jadis par le pape Alexandre III; puis, suivant la coutume, il le retire à l'aide d'un fil de soie et livre aux flots l'anneau d'or qui est le symbole des alliances vulgaires. Aussitôt le canon du fort du Lido éclate, les portes de l'église de Saint-Nicolas s'ouvrent, et le nouvel époux, suivi de son cortége, va célébrer par un *Te Deum* cette féconde union qui depuis tant de siècles dévoue la mer à Venise; puis, monté sur le vaisseau nuptial, il regagne solennellement les arcades festonnées de son palais.

Durant le trajet, beaucoup de choses se dirent dans les grandes barques populaires ; suivant les uns, le doge avait pâli en jetant l'anneau ; d'autres prétendaient que dans cet instant mystérieux la mer, jusque-là calme et radieuse, avait soulevé ses flots en frémissant ; d'autres encore voulaient que l'anneau d'or eût été avalé par un monstre marin dont la gueule béante, la crinière blanche et les nageoires bleues s'étaient montrées au-dessus des eaux. Toujours est-il que, lorsque dix mois plus tard la république vint à s'écrouler, tous se rappelèrent que le Bucentaure s'était arrêté dans le grand canal le jour de l'Ascension 1796.

— En vérité, lui dis-je, voilà qui valait mieux à voir que les pierres de Carnac.

— Nous comptons aller les visiter demain.

— Si une description fidèle peut vous éviter ce voyage fatigant, voici un dessin de mon compagnon de route qui le représente avec exactitude, et de plus une description exacte que j'en ai faite sur les lieux mêmes.

Je pris mon journal de voyage, et lus :

Pierres de Carnac.

« Les pierres de Carnac sont plantées et alignées, « comme des rangées d'arbres, sur onze lignes parallèles « qui forment des intervalles, comme des rues tirées au « cordeau, dont la première, en comptant par la plus

« prochaine du bourg de Carnac, à six toises de largeur, « la seconde cinq toises trois pieds, la troisième six toises, la quatrième six toises deux pieds, la cinquième cinq « toises, la sixième cinq toises, la septième trois toises « trois pieds, la huitième trois toises quatre pieds, la « neuvième quatre toises et la dixième deux toises... Ces « pierres sont plantées à dix-huit, vingt et vingt-cinq « pieds les unes des autres; il y en a beaucoup qui ne « sont pas plus grosses que des bornes ordinaires; mais « en revanche il s'en voit qui sont d'une grosseur énorme « et haute de seize, dix-huit et vingt pieds. On ne peut « les considérer sans en être étonné. J'en ai cubé qui « doivent peser plus de quatre-vingts milliers; il est « inconcevable de quelles machines on a pu se servir « pour les mettre debout; et, ce qui est encore extrême- « ment singulier, c'est qu'elles sont presque toutes plan- « tées de façon que la plus grande grosseur est en haut « et la moindre en bas, de sorte qu'il y en a plusieurs « qui sont portées comme sur un pivot. Elles sont brutes, « telles qu'on les a tirées de la terre; l'on a affecté, pour « celles qui sont plates ou qui ont quelques côtés aplatis, « de les retourner suivant les alignements et de leur faire « faire parement aux rues... L'on voit dans tous les en- « virons beaucoup d'autres grosses pierres plantées seules « çà et là dans les campagnes, quelquefois même il y en « a plusieurs près les unes des autres; elles se remar- « quent jusqu'en la presqu'île de Quiberon et dans les « îles de Belle-Isle et de Groais.

« Ces onze lignes de Menhirs ne sont pas continues, « et elles sont interrompues par quelques espaces vides, « après lesquels elles continuent de se prolonger, quoi- « que ce ne soit pas exactement dans la direction des « précédentes.

« Le nombre des lignes n'est pas constamment de onze, « mais il est plus souvent de dix et dans un endroit de « quatorze.

« Plusieurs pierres de ces rangées sont renversées, « d'autres ont disparu tout-à-fait; on dit même qu'on en « a enlevé une pour l'ornement de la porte septentrio- « nale de l'église, où l'on voit une espèce de couronne- « ment monolithe qui a dû avoir été tiré d'un bloc d'un « très gros diamètre.

« C'est, dit-on, une tradition que tous les ans, dans le « mois de juin, on ajoutait quelque chose à ces aligne- « ments, et que la veille du jour destiné à ce travail « toutes les pierres étaient illuminées à grands frais. »

— Quels peuvent être l'origine et l'usage de monuments si singuliers?

— Les uns prétendent que les pierres de Carnac servirent à étayer les tentes de César, dans la crainte que les vents impétueux de la côte ne les enlevât; d'autres y voient un cimetière et des pierres sépulcrales; un troisième veut y trouver les colonnes d'Hercule, un quatrième reconnaît dans les sinuosités de ces roches la forme d'un serpent et l'image de la course oblique du soleil dans l'écliptique; le fait est que, selon toutes probabilités, c'était un sanctuaire gaulois qui servait en outre aux assemblées politiques et qu'ensanglantèrent plusieurs fois des sacrifices humains.

— Ce n'est rien de tout cela, interrompit le fermier en haussant les épaules. Un jour, saint Corneille, patron de la paroisse, que poursuivaient des soldats, fut arrêté dans sa fuite par la mer; n'ayant plus aucun moyen humain d'échapper aux mécréants, il les changea en pierres.

Nous le regardâmes tous avec étonnement; mais il y avait tant de conviction dans la manière dont s'exprimait cet homme, que personne de nous ne songea à sourire d'une assertion si étrange.

— Pourquoi mes paroles vous surprennent-elles? continua-t-il. Ne savez-vous point que vous vous trouvez ici sur une terre de miracles et de prodiges effrayants. Toute la Bretagne est hantée par des esprits, et il est bien juste que jadis des saints l'aient bénie et sanctifiée, puisqu'au jour où nous vivons le démon y exerce un pouvoir funeste.

— Mais c'est la superstition qui invente vos soi-disant prodiges opérés par le démon, lui dis-je.

Il passa ses deux grosses mains sur son front, comme pour lutter contre des idées pénibles, puis il ajouta :

— Je voudrais pouvoir douter ainsi que vous, madame, de la réalité de ces choses; mais comme je les ai vues, comme j'en ai souffert, force m'est de croire à une réalité irrécusable.

Il y a cinquante ans, de cela, j'en avais alors treize, mon père m'avait envoyé passer quelques semaines chez une de ses sœurs qui habitait l'île d'Arz; le mari de ma tante était un des plus intrépides et des plus adroits pêcheurs de la côte. Tous les matins il partait avec ses filets, et quelquefois il restait deux ou trois jours hors du logis. Sa femme, habituée à ces fréquentes absences, ne s'en inquiétait jamais; que son mari fût à la maison ou sur la mer, elle ne s'en livrait pas moins paisiblement aux soins de son ménage, travaillant avec lenteur, mais avec persévérance, et chantant sur un mode lent et plaintif quelques cantiques bretons.

Un soir mon oncle était en mer, et après avoir récité dévotement les prières du soir nous commencions à nous endormir, lorsque tout à coup ma tante se réveilla en jetant des cris de terreur.

— Ecoute, Ivan, écoute!

Un silence de mort régnait autour de nous, car on ne pouvait appeler du bruit les gémissements lointains de la mer et le murmure des vents.

Cependant ma tante, assise sur son chevet, pâle, éperdue, écoutait toujours.

Un son étrange et criard, semblable à celui que rend une porte qui tremble sur ses gonds, commença tout à coup une plainte sinistre.

— Malheur! malheur! cria ma tante; voici le bruit de la brouette de l'ankhen (1); il vient chercher ici l'âme d'un trépassé; la mort et la désolation vont tomber sur nous. Sainte Vierge et saints du paradis, soyez-nous en aide!

J'étais glacé de terreur.

— Et qui va mourir? reprit la femme. Est-ce moi, sont-ce mes enfants, ou bien toi, pauvre gars que ton père m'a confié?... Mon mari! c'est mon mari! ajouta-t-elle en se portant avec désespoir les mains au front, c'est mon mari!

Et elle me montrait une large goutte d'eau qui venait

(1) L'île d'Arz est du reste un pays pittoresque, dont les habitants, les femmes surtout, portent un costume plein d'élégance et d'une haute antiquité; nulle part la superstition et les erreurs populaires n'ont de croyants plus entêtés. Selon ces braves gens, les voix lamentables que semblent jeter pendant la nuit les vagues de la mer ne sont autre chose que les plaintes des *bolbiguéandets*, génies malfaisants qui se réjouissent d'annoncer des tempêtes et des naufrages. Ces démons, moitié gnomes et moitié marins, habitent les rochers de la côte et ne se montrent que rarement aux mortels; encore n'est-ce que pour leur présager des infortunes.

Le prince ou le roi des *bolbiguéandets* se nomme l'*ankhen*; c'est lui qui précipite les pêcheurs dans la mer, c'est lui qui rit avec une joie féroce tandis que les infortunés se débattent contre la mort.

de lui tomber sur le front et qui avait suinté du toit de la cabane.

— Cette eau tombe du doigt de l'ankhen!... Mon mari a fait naufrage! plus de doute, plus d'espérance!

Elle se jeta hors du lit, et debout, demi-nue, échevelée, elle resta là quelques instants livrée aux plus horribles douleurs; la chrétienne finit pourtant par l'emporter.

— Si le corps est perdu, dit-elle, songeons du moins à l'âme. Reste ici et veille sur mes enfants, mon gars; moi je vais à l'église dire un *De profundis* pour le repos de l'âme de Pierre.

Elle sortit; mais bientôt son pas qui venait de s'éteindre retentit de nouveau et avec une précipitation pleine de terreur.

— Le démon s'acharne après nous, cria-t-elle en se jetant dans la cabane. L'église est ouverte, la nef est remplie de monde, et il y a un prédicateur en chaire. Ce prédicateur, c'est le recteur trépassé l'année dernière, et parmi ceux qui priaient autour d'un cercueil, j'ai reconnu mon père et ma mère décédés il y a douze ans.

Le lendemain matin, au point du jour, on rapporta dans la cabane le corps de mon oncle que les vagues avaient jeté sur le rivage.

Ici le paysan s'interrompit et essuya son visage, pâle de terreur et que baignait une sueur froide.

Puis il reprit :

Dès lors le malheur s'attacha à moi et ne me quitta plus. Rien ne put me réussir. De grandes infortunes tombèrent sur moi. Un jour le feu prit à notre ferme; tout fut dévoré par l'incendie, et mon père, mes sœurs et ma pauvre mère périrent sous les débris enflammés de notre habitation, sans qu'on pût leur porter aucun secours. On aurait toujours ignoré les causes de cet incendie, si l'une de nos voisines n'avait vu s'abattre sur la maison, dans un tourbillon de flammes, une figure étrange qui avait parcouru tout le village avec un horrible fracas.

Je devais bientôt devenir moi-même victime des esprits infernaux.

Mes affaires m'appelèrent deux ans après au village de Saint-Gildas. Malade depuis un mois d'une fièvre qui me minait lentement, je pressai mon cheval pour arriver vite à ma destination, car la nuit était venue; un brouillard épais enveloppait tout ce qui se trouvait autour de moi et me faisait marcher presque au hasard. Tout à coup mon bidet s'arrêta brusquement et refusa, malgré l'éperon, de faire un pas de plus. Il tremblait de tous ses membres, une sueur glacée couvrait son corps, et il renaclait avec un effroi visible. Je mis pied à terre, et je me trouvai face à face avec des petits êtres nus, couverts de longs poils, et qu'à leur rire moqueur, à leurs yeux brillants comme des charbons ardents, je reconnus pour être des bolbiguéandets.

— Bonsoir, bonhomme! me dirent-ils d'une voix aigre et dont le son fit tressaillir tout mon corps.

— Laissez-moi passer mon chemin, leur dis-je.

— Ecoute, tu ne nous quitteras qu'après avoir fait une affaire avec nous. Nous avons une cargaison à expédier par mer, il faut que tu t'en charges.

— Mais je suis loin de chez moi, ma femme m'attend...

— Aimes-tu mieux passer la nuit à la belle étoile?

— Aimes-tu mieux que je te torde le cou, ajouta la femelle de ce monstre avec un regard féroce?

Il ne me restait qu'à obéir; je m'y résignai.

— Remettez-moi donc votre cargaison, que je parte.

En ce moment l'horloge du village, distant d'une lieue environ, sonna onze heures.

— Tu ne peux partir qu'à minuit. Entre dans notre palais; là nous conviendrons du prix à te payer.

A ces mots ils se dirigèrent vers une roche aux fées, sous laquelle j'eus bien de la peine à me glisser avec eux; il n'y avait pas moyen de fuir, car l'un de ces monstres me montrait le chemin, tandis que l'autre venait derrière moi.

Une fois entré, je fus tout surpris de me trouver dans une sorte de palais souterrain, immense, dont les voûtes sombres se prolongeaient à perte de vue, et sous lesquelles s'agitaient des milliers de bolbiguéandets moins grands que ceux qui m'avaient amené.

Je m'assis sur un quartier de roche provenant de quelques-uns de ces monuments du diable qui peuplent le pays.

— Or çà, veux-tu un tonneau d'argent pour ta peine? me dit un des monstres velus.

— Merci, je ne demande rien.

— Tout travail mérite un salaire. Va prendre ce tonneau d'argent.

Je m'avançai vers les parties de la grotte qu'ils me montraient et j'aperçus en effet un tonneau plein de pièces d'argent; mais comme je me préparais à y porter la main, un horrible sifflement se fit entendre, et je vis se dresser devant moi un dragon qui vomissait du feu. Je me reculai avec effroi, au grand divertissement des bolbiguéandets.

Tout à coup ils devinrent sérieux; leurs visages s'assombrirent, et ils se groupèrent les uns contre les autres, comme dans l'attente de quelque incident grave. Alors des pas grincèrent sur le sable de la grotte, et je vis s'avancer une longue file de figures pâles et enveloppées de suaires. Jésus! mon Sauveur, le premier de ces fantômes était mon père, qui jeta sur moi un regard de tristesse et de compassion. Puis à ses côtés marchait ma mère entourée de mes sœurs!... tous blancs comme on l'est dans la tombe. Derrière eux venaient quelques amis parmi lesquels je reconnus plusieurs de nos voisins trépassés depuis quelque temps; les autres m'étaient inconnus

Mes dents claquaient de terreur, mes jambes se dérobaient sous moi.

Le bolbiguéandet qui m'avait amené me fit signe de le suivre. Il se dirigea vers le bord de la mer, et tout le sinistre cortége se mit en marche avec nous.

Alors, sans pouvoir m'expliquer le pouvoir inconnu qui me faisait agir malgré moi, j'entrai dans une barque noire qui se trouvait amarrée sur le sable, et je pris le gouvernail. Aussitôt la barque se trouva encombrée des fantômes; mon père, ma mère et mes sœurs se placèrent devant moi et attachèrent sur mes yeux leurs yeux immobiles et ternes. Soudain la barque partit avec la rapidité d'une flèche et arriva bientôt sur une rive inconnue Les âmes s'envolèrent et disparurent, la barque repartit, et dès lors je tombai dans une sorte de sommeil qui ne se dissipa que le matin, quand des passants me trouvèrent sans connaissance au pied de la roche aux Fées, et me rappelèrent à la vie par des secours qui restèrent longtemps infructueux.

De retour chez moi je fis appeler le recteur du village; je lui confiai, sous le sceau de la confession, ce qui m'était arrivé. Le saint prêtre m'engagea à faire un pèlerinage à Notre-Dame de Vannes, et d'assister dévotement à la procession qui a lieu dans cette ville, tous les ans.

le 6 septembre. Je suivis ses conseils ; je fus même assez heureux pour toucher la châsse de saint Ferrier, et dès lors les mauvais esprits cessèrent de me persécuter. Dieu en soit béni !

Le fermier, en disant cela, se leva brusquement et sortit. Quelques instants après, nous l'aperçûmes, de la fenêtre, à genoux dans la cour, et récitant, nu-tête et le rosaire à la main, une oraison qui dura fort longtemps.

— Cet homme a pris pour une réalité les rêveries de son imagination et les hallucinations de la fièvre chaude, dit mon compagnon de route !

— Quoi qu'il en soit, il m'a presque fait peur, ajoutai-je. Sa bonne foi et sa terreur m'ont émue au dernier point.

— Je pourrais produire la même impression sur vous, madame, interrompit le voyageur allemand, si je vous contais une aventure qui m'est arrivée il y a deux ans, qui n'est que trop réelle et qui n'a rien de merveilleux.

C'était en Bohême... A peine avions-nous passé la moitié du temps que nos parents nous avaient accordé pour une visite au château de madame de V***, que nous reçûmes la triste nouvelle que mon père était tombé subitement et dangereusement malade.

Ce voyage avait en outre pour but de ramener à madame de V*** son fils unique qui avait été élevé avec mon frère et moi.

Les regrets de cette dame de nous perdre si tôt, et surtout ceux de se séparer de ma sœur, de cette douce Anima, qu'elle regardait déjà comme sa belle-fille, ne purent nous retenir. Nous nous décidâmes à partir sans délai, et à continuer même notre route de nuit, d'autant plus que la neige avait cessé de tomber, qu'il faisait clair de lune, et que nous avions un conducteur sûr dans le vieux chasseur de mon père.

Enveloppés de fourrures, munis de provisions, nous montâmes dans notre traîneau, où Léon aurait bien voulu reprendre sa place, s'il n'avait été retenu par l'amour maternel.

Nous atteignîmes avant la nuit la grande forêt qui nous séparait de la maison paternelle, et qui s'étend à une grande distance vers la Lithuanie, pour se réunir aux immenses forêts de ce pays.

La route que nous suivions était assez large pour que les arbres n'empêchassent pas les rayons de la pleine lune de nous éclairer ; mais la quantité de monticules de neige et de glace rendait cette route trop mauvaise pour que nous pussions aller aussi vite que nous l'eussions voulu, et fatiguait excessivement nos chevaux.

Il régnait un grand silence parmi nous, qui n'était interrompu que par le trot des chevaux et par le ronflement de la femme de chambre endormie. Mes pensées étaient vers mon père malade ; je ne pouvais me cacher qu'à son grand âge il y aurait peut-être du danger ; que ce danger devait même exister ; que sans cela il ne nous aurait pas appelés avant le temps fixé pour notre retour de chez la mère de Léon.

Aninia de son côté ne se sentait pas portée à rompre le silence. Son âme était partagée entre deux sentiments : nous approchions toujours plus de l'objet de son amour filial, pendant que nous nous éloignions de plus en plus de celui à qui elle avait voué un sentiment plus tendre.

Il était déjà près de minuit et rien d'extraordinaire n'avait encore interrompu notre voyage, lorsque tout à coup nos chevaux montrèrent une inquiétude inaccoutumée ; ils respiraient avec difficulté et commençaient à aller beaucoup plus vite, sans que la parole ni le fouet ne les y engageassent. C'étaient des animaux que nous avions depuis plusieurs années, qui ne pouvaient être détournés de leur allure habituelle que par quelque chose d'extraordinaire ; ils paraissaient effrayés, retournaient souvent la tête, et ils semblaient être poussés par une puissance inconnue à redoubler de vitesse.

Bientôt leurs sauts devinrent plus forts, et Rosko, notre conducteur, se vit forcé de leur appliquer quelques corrections, auxquelles ils se soumirent, mais avec une inconcevable résistance.

Aninia était trop profondément préoccupée pour donner la moindre attention aux chevaux ; mais moi, connaissant leurs habitudes, je me sentis singulièrement ému, et pour ainsi dire averti d'un événement extraordinaire.

C'est alors que le vieux Rosko parut saisi d'un sentiment pénible ; il regarda plusieurs fois, coup sur coup, derrière lui, il prêta l'oreille avec grande attention et lâcha tout à coup les rênes aux chevaux, qui purent alors suivre leur instinct, et prirent aussitôt le galop.

J'étais assis sur le devant du traîneau ; en me tournant un peu, ma bouche était près de l'oreille de notre cocher. Qu'avez-vous, Rosko ? lui dis-je assez bas pour qu'Aninia ne pût l'entendre ; vous paraissez effrayé, et il me semble que vous partagez l'inquiétude des chevaux, inquiétude qui m'est inconcevable.

Le vieillard réfléchit un instant, puis il me répondit tout aussi bas : Je crains que les loups ne soient sur nos traces ; le froid les a fait sortir des forêts ; la faim nous les amène, et nous sommes perdus si la vitesse de nos chevaux ne nous sauve.

Je suis un homme qui ai vu la mort sous de terribles formes ; mais ni le bruit des batailles ni les batteries meurtrières ne m'ont vu pâlir comme ces paroles. Ma première pensée était pour Aninia ; je voyais déjà ses formes belles et délicates déchirées par ces monstres dévorants. On m'avait souvent parlé de la ténacité et de la vélocité avec lesquelles les loups poursuivent leur proie. Si nos chevaux ne succombaient pas, nous étions sauvés ; mais mon esprit se représentait avec plus de certitude que leurs forces seraient épuisées par la persévérance des loups, et que nous deviendrions leurs victimes.

J'avais un couteau de chasse, un fusil et deux pistolets, mais ma provision de poudre et de plomb était petite, et ne pouvait servir qu'à abattre quelques-uns de nos persécuteurs, dont l'habitude est d'entreprendre par centaines leurs attaques nocturnes.

En attendant, le vieux Rosko pressait les chevaux sans relâche ; mais il n'avait pas besoin de les presser, car l'instinct naturel de ces pauvres animaux leur fit mieux connaître le danger que nous ne le connûmes nous-mêmes.

J'étais continuellement occupé à regarder dans le lointain derrière nous, à écouter dans le silence de la nuit le moindre bruit qui devait me donner l'horrible certitude de notre sort. Rosko avait la vue et l'ouïe plus fines que moi ; tout à coup il me dit : « Ils viennent !... ils viennent !... N'entendez-vous pas leur bruit et leur ronflement ! C'est ce point obscur qui s'avance là-bas, c'est un troupeau de plus de cent. »

Dans ce moment je reconnus ce que la vue perçante de Rosko avait découvert en premier. Une énorme et sombre masse se mouvait d'une manière singulière, et approchait de plus en plus ; elle semblait voler au-dessus de la plaine de neige ; on ne pouvait pas se rendre compte de sa marche, et pourtant elle avançait tellement qu'elle

menaçait d'atteindre et de dépasser bientôt nos chevaux, dont les forces commençaient à faillir.

Des sons sauvages et terribles percèrent la nuit; poussés du fonds de la poitrine, ils ressemblaient tantôt à un grognement, tantôt aux gémissements sourds et douloureux d'un homme en danger et dont on veut empêcher les plaintes par la violence.

Aninia ne se doutait encore de rien; tout ce qui s'était passé ne pouvait la réveiller des rêves qu'elle faisait sur les événements prochains dans la maison paternelle, et sur ceux plus éloignés, dans lesquels l'image de son bien-aimé Léon figurait principalement. Plus tard elle m'a souvent raconté ce qui se passait alors dans son cœur. Je ne pouvais pas la laisser plus long-temps dans cette bienheureuse ignorance du danger qui nous menaçait. Déjà je distinguais les groupes séparés de ces monstres dévorants; déjà plusieurs précédaient la grande masse et s'approchaient à la distance d'une portée de fusil de notre traîneau. Je levai mon arme, je visai sur le premier de ces monstres. Baisse-toi, m'écriai-je, et Aninia se réveilla comme d'un profond sommeil.

Elle me regardait comme pour me questionner, mais elle put lire sur ma figure que ce n'était pas le moment des explications; elle baissa machinalement la tête et la poitrine; le coup frappa le plus grand et le premier en tête des loups; il tomba. La détonation avait éveillé la femme de chambre; elle jeta des cris perçants, croyant que nous étions attaqués par des voleurs. « Ce ne sont que des loups, » dit le vieux Rosko avec un horrible sang-froid, « ils mangent celui qui vient de tomber. »

Loup blessé dévoré par des loups. *Dessin et gravure d'*ANDREW, BEST, LELOIR.

« Nous voici débarrassés d'un ennemi; mais une centaine d'autres resteront nos compagnons de voyage jusqu'à ce que... » Il ne continua pas, ne voulant pas faire connaître aux femmes toute l'horreur de notre situation.

Les chevaux, animés par le coup de feu, s'élancèrent avec un nouvel effort, pendant que les loups s'arrêtèrent autour du cadavre.

« Cela ne les arrêtera pas longtemps, murmura Rosko; je les connais, bientôt ils seront de nouveau derrière nous et nos chevaux succomberont. »

C'est alors que j'eus occasion d'admirer la force d'âme d'Aninia; elle ne s'occupa que de la femme de chambre, la consola, l'engagea à se résigner, et surtout à mettre sa confiance en celui dont la volonté seule peut adoucir

les bêtes féroces. Elle se jeta à genoux au fond du traîneau, ainsi que la femme de chambre; mais celle-ci ne put rassembler ses idées pour prier, et cette infortunée recommençait sans cesse ses cris et ses lamentations, en maudissant le malheureux voyage. La belle figure d'Aninia, tournée vers le ciel, était éclairée par les rayons de la lune comme par une auréole; elle avait les mains jointes, priait à demi-voix avec une quiétude parfaite et sans que ses esprits parussent aucunement troublés. Cette vue m'encouragea et me donna quelque espérance. Je chargeai de nouveau mon fusil que je tins prêt; les chevaux firent leur possible pour échapper à leurs sanguinaires persécuteurs. Au même instant nous entendîmes de nouveau le bruit de leur marche, et j'aperçus bientôt quelques-uns de ces monstres qui devançaient la troupe et qui dirigeaient contre nous leurs gueules altérées de sang.

Un second coup fit tomber le plus hardi, et j'espérais gagner de nouveau du temps. J'espérais que, favorisés par la halte répétée de ces animaux auprès des cadavres, nous pourrions atteindre les limites de la forêt ou quelque habitation.

Mais, hélas! combien mes calculs étaient mal fondés! Cette fois il ne fallut à ces monstres que quelques instants pour dévorer leur camarade; j'avais à peine eu le temps de charger de nouveau qu'ils étaient déjà derrière nous. « Tout cela ne sert à rien, me chuchota Rosko; bientôt les chevaux s'abattront et nous serons perdus. »

En effet, on remarquait déjà un ralentissement dans les efforts de ces pauvres animaux. Leur souffle devint haletant, leur course inégale; ils firent tout ce qui était en leur pouvoir, parce qu'ils savaient qu'il n'y avait que la plus grande hâte qui pût les sauver; mais leurs forces s'épuisaient de plus en plus. Plusieurs fois déjà l'un après l'autre s'était abattu, et alors il ne se relevait que par un effort désespéré. Nous nous trouvâmes dans une position horrible. Je tremblais, non pour ma vie, mais pour celle d'Aninia; j'abattis encore quelques-uns de ces monstres, mais rien ne les arrêta plus dans leur course; ils étaient maintenant tout-à-fait derrière nous; leur grognement devint plus distinct; je pouvais reconnaître leurs gueules sanglantes, leurs dents terribles, leur langues pendantes et altérées, et leurs yeux qui jetaient des flammes.

Et quelle quantité! quelle troupe innombrable!... Je n'avais plus de poudre; je ne possédais plus d'autres armes, pour me défendre contre ces loups furieux, que mes deux pistolets qui n'étaient pas encore déchargés, mon couteau de chasse et la crosse de mon fusil. Rosko avait remarqué tout cela. « Il nous reste encore une espérance, dit-il; je me rappelle avoir vu en venant une cabane de chasseurs délaissée, qui ne doit pas être bien éloignée d'ici; si nous pouvons parvenir à l'atteindre nous sommes sauvés momentanément, autrement les loups nous déchirent et rassasient leur faim dévorante avec nos cadavres.

« Monsieur, continua-t-il d'une voix tremblante, si nous en venions là, alors, car vous avez encore vos pistolets chargés, oh! alors soyez assez charitable, et donnez à notre chère demoiselle une mort prompte pour qu'elle n'ait pas à en souffrir une lente et cruelle sous les dents des loups. »

Je regardai avec stupeur ce vieux serviteur; une larme roulait sur ses joues ridées; il me fit signe encore avec la tête, pour affirmer le sens terrible de ses paroles. Jamais je n'oublierai ce moment. Un froid glacial me saisit; je regardai la douce et charmante figure de ma sœur; je levai les yeux au ciel avec désespoir; il me semblait que le salut devait venir d'en-haut sur cet être innocent et pieux, qui, dans sa résignation à la volonté de l'Éternel, oubliait tous les dangers qui l'environnaient.

Tout à coup nous vîmes paraître des deux côtés nos ennemis acharnés; je remarquai comme ils flairaient le contenu du traîneau, comme ils semblaient chercher à le reconnaître, avant d'oser l'attaquer.

Dans ce terrible danger je désespérais de Dieu et de sa présence. Ma main gauche saisit le pistolet; avec un regard incertain je cherchai à la tête de ma sœur la place où la mort l'atteindrait le plus sûrement et le plus promptement. Je n'étais plus un homme; je me figurais être un monstre du désert destiné à enlever cette proie à d'autres de mon espèce.

Ma main droite avait machinalement tiré le couteau de chasse; un voile de sang s'était répandu sur mes yeux, et à travers ce sang je voyais Aninia qui priait, je voyais les loups affamés et les immenses plaines de neige.

C'est alors qu'un des monstres s'approcha du traîneau en faisant un bond terrible pour y entrer; mais mon couteau l'atteignit et il tomba en râlant de l'autre côté.

Aninia s'évanouit à côté de la femme de chambre, qui depuis longtemps était sans connaissance. « Bien fait, s'écria le vieux Rosko avec une voix ranimée; épargnez votre poudre, servez-vous du couteau et de la crosse! Je vois déjà la cabane! Soutenez la lutte encore quelques instants et nous sommes sauvés » Alors le voile sanglant tomba de mes yeux et je repris mes esprits; Rosko fouetta sans miséricorde les chevaux, et les pauvres animaux firent encore un effort; ils semblaient prévoir que c'était le dernier service qu'ils rendaient à leurs maîtres, et qu'ils voulaient y mettre aussi leurs dernières forces. J'avais mis en attendant mon pistolet dans la poche de devant de mon habit; j'étais debout tenant la crosse levée.

Etait-ce cette position menaçante qui produisit une impression inattendue sur nos persécuteurs, ou était-ce la course rapide de nos chevaux? Le fait est qu'ils restèrent à une petite distance derrière nous, et nous gagnâmes une avance qui, quoique minime, était inappréciable dans notre position. Je regardai autour de moi; j'aperçus tout près de nous la cabane dont la porte était ouverte. Rosko jeta des cris de joie en arrêtant avec force les chevaux, et en sautant au bas de son siége il dit : « Nous y sommes, nous y sommes! Maintenant vite, vite, et ne perdons pas un instant. » Et déjà Aninia avait quitté le traîneau avec une grande présence d'esprit, et s'était réfugiée dans la cabane. Rosko la suivait avec la femme de chambre dans les bras, toujours évanouie; j'étais le dernier. En y entrant, le vieux serviteur m'arracha avec une grande hâte le fusil et ressortit promptement; je restai tout ébahi, et, en le suivant des yeux, je vis comment les loups reparurent en nombre innombrable, et qu'ils seraient dans un instant auprès de nous. J'appelai Rosko et je le conjurai de ne pas s'exposer; mais son œuvre était déjà faite. Avec deux coups de fouet il avait fait repartir les chevaux au galop, et il revint au même moment où deux des monstres sanguinaires s'élançaient vers la cabane. Il les tua tous les deux avec la crosse, entra et ferma sur nous avec des verrous la forte porte de chêne de la cabane. Il était temps. Je chercherais en vain à dépeindre les sentiments dont j'étais alors pénétré; bien des années se sont écoulées depuis; beaucoup d'événements les ont remplies dont le cœur peut être profondément frappé, mais rien ne ressemble a ce que j'éprouvai dans ce mo-

ment. La joie la plus pure de voir ma sœur hors de danger m'électrisa; en même temps je me regardai comme un criminel d'avoir pu douter de la puissance et de la grandeur de Dieu; je me sentais élevé vers lui, et pourtant indigne de sa grâce. J'étais touché du plus profond repentir; je n'osais pas parler à Aninia dont la confiance en Dieu n'avait pas failli, et qui lui adressait maintenant d'une voix ferme sa prière d'actions de grâces. Le bruit des loups contre la porte bien fermée m'arracha enfin à ces réflexions Je rassemblai mes idées, je cherchai à réunir ma prière à celle de ma sœur, ce qui me réussit si bien que je me sentis bientôt assez tranquillisé pour me persuader que Dieu me pardonnerait ce manque de confiance que ce terrible danger avait produit en moi.

Lorsque Rosko avait fait partir les chevaux, seule possibilité de les sauver peut-être, il avait eu la présence d'esprit d'arracher la lanterne allumée du traîneau et de l'apporter dans la cabane hospitalière. Pendant que les hurlements des loups se faisaient entendre, pendant qu'ils sautaient contre la porte et qu'ils essayaient de grimper contre les fenêtres, qui étaient munies de forts volets, nous examinions l'intérieur de la cabane et les objets qui nous entouraient.

Nous ne vîmes que des murs nus de terre grasse; un banc de terre s'étendait le long d'un de ces murs; dans un des coins se trouvait un peu de paille à moitié pourrie, mais à côté il y avait un trésor inestimable : une quantité de bois suffisante pour nous garantir pendant vingt-quatre heures contre un froid glacial. Le vieux domestique ne perdit pas un moment de s'en servir, et bientôt un feu bienfaisant flambait au milieu de la cabane. La fumée montait vers le plafond et se perdait par une de ces ouvertures du toit qu'on pratique ordinairement dans les cabanes de chasseur. Je respirais plus librement maintenant, je regardais avec plus de tranquillité ma sœur bien-aimée; elle était assise sur le banc, occupée à ranimer la femme de chambre que Rosko avait couchée là. Quelques gouttes d'une boisson spiritueuse la firent revenir à la fin, et nous nous rassemblâmes autour du feu, dont la chaleur vivifiante fit son bon effet sur nous tous.

Tout en entendant nos terribles ennemis, nous nous félicitions de leur être échappés. La femme de chambre, quitte de la paralysie de la terreur, commença maintenant à raconter avec une volubilité inépuisable tout ce qu'elle avait souffert, et comment à chaque instant elle avait craint de voir sauter dans le traîneau un de ces animaux furieux pour nous avaler tous, selon son expression.

Je tenais la main d'Aninia; nos regards se rencontrèrent et nous pûmes y lire la plus joyeuse émotion de notre délivrance.

Il n'y avait que le vieux Rokso qui semblait insensible à la faveur que le ciel nous avait accordée. Il jetait des regards sombres dans les flammes vacillantes; son front était soucieux et de temps en temps il secouait la tête. J'y fis peu d'attention, j'étais trop heureux. Tout à coup nous entendîmes jeter un cri perçant au dehors et nous nous regardâmes avec anxiété; la force de ce cri montra que ce n'était pas une voix d'homme qui l'avait poussé; je ne connaissais aucun animal à qui il fût propre. Il cessa bientôt, mais l'horrible plainte qu'il renfermait retentit encore longtemps au fond de nos cœurs. Rosko dit alors : « Ce cri terrible nous annonce, monsieur, la mort de votre cheval favori; j'ai souvent entendu ce cri sur le champ de bataille; il n'appartient qu'aux chevaux jeunes et forts qui combattent jusqu'aux derniers moments avec des efforts inouïs contre la mort; je gage que la jument a moins souffert; mais ce qui est certain, c'est que les pauvres bêtes sont devenues la proie des loups, qui en sont encore occupés et nous laissent ainsi un instant de repos; mais bientôt ils reviendront plus affamés, plus sanguinaires qu'auparavant. »

Le vieux serviteur disait la vérité; ils recommencèrent leurs attaques contre la cabane; nous pûmes même reconnaître que leur fureur était augmentée, car ils essayèrent de grimper le long des murs pour arriver au toit.

Nous étions dans une horrible attente, les yeux fixés sur l'ouverture du toit. Quand un coup de vent écartait la fumée, nous pouvions distinguer le ciel brillant d'étoiles. En ce moment la femme de chambre tomba sans connaissance en montrant cette ouverture.

Nos regards y rencontrèrent une apparition terrible : quatre têtes de loup avec leurs gueules encore écumantes de sang. A travers la fumée ces têtes effroyables ressemblaient à des démons de l'enfer, à des monstres fabuleux. Il n'y eut que Rosko qui garda sa présence d'esprit; il jeta un fagot dans la flamme, et dit : « Nous n'avons rien à craindre de ceux-ci; ils ont peur du feu, ils en sont aveuglés et ne nous distinguent pas. » Mais tout à coup un craquement horrible se fit entendre; trois des monstres disparurent au moment où la partie de la toiture, qui n'était qu'en bois, s'était cassée sous le quatrième, qui tomba au milieu du feu. « Retirez-vous, s'était écrié le vieux Rosko. Tirez, me dit-il à moi, mais que votre coup soit sûr. » Lui-même prit le fusil. L'animal jeta des cris effrayants; je tirai, et au même moment Rosko l'acheva avec un coup de crosse. Nous le retirâmes du feu où son sang répandu avait produit une fumée épaisse et infecte, et nous le poussâmes dans un coin. Rosko me dit : « C'est probablement le seul essai de ce genre que nous aurons à craindre dans le courant de cette nuit; mais le jour, ajouta-t-il, le jour nous amènera plus de ces hôtes que nous ne pourrons en tuer. »

Ces paroles n'avaient été entendues que par moi. Je lui demandai à voix basse quelle crainte il pourrait avoir pour le jour, puisque moi j'avais l'espérance qu'avec l'aurore les loups quitteraient notre retraite pour se retirer dans l'épaisseur des forêts.

« Quand même ce serait, répondit-il tristement, à quoi cela nous servirait-il? Les chevaux sont morts, et comment une faible créature comme mademoiselle Aninia pourrait-elle atteindre à pied les limites de la fôret? La nuit nous surprendrait de nouveau, et les loups sauraient bien nous retrouver; mais cette espérance même est tout-à-fait en vain. Là où les loups se rassemblent en si grand nombre, là ils ne craignent pas la clarté du jour.

« Tant que notre provision de bois durera, notre feu nous préservera d'une attaque d'en-haut; cependant de jour la flamme ne fait pas une si forte impression sur eux. Il nous faut rassembler tout notre courage, toutes nos forces, pour les événements prochains, pour défendre les femmes et notre vie jusqu'au dernier moment. Mais tout cela ne servira à rien, ajouta-t-il avec une voix éteinte. »

Ma seule espérance, fondée sur le retour du jour, était donc détruite, et maintenant notre perte me paraissait certaine; aussi l'amertume du désespoir s'empara-t-elle de mon âme.

Craignant qu'Aninia ne vît mon trouble, et voulant qu'elle conservât aussi longtemps que possible le peu de tranquillité qui lui restait, je m'approchai d'elle.

Les heures s'écoulèrent pour moi avec lenteur et anxiété. Aninia s'était endormie; elle reposait comme un

ange de paix, comme un enfant qui ne connaît pas les dangers qui l'entourent; elle souriait en dormant, ce qui me perçait le cœur.

Le vieux Rosko continua silencieusement à entretenir le feu; il avait eu raison, aucun de ces animaux ne se fit voir à l'ouverture du toit; mais leurs grattements contre la porte, leurs bruits, leurs hurlements continuèrent toute la nuit.

Avant que Rosko ne m'eût fait part de ses observations, tous mes vœux rappelaient le jour, maintenant je désirais que la nuit fût sans fin. Vœux insensés de l'homme! qu'aurions-nous obtenu par là, si ce n'est la mort lente de la famine au lieu de celle qui nous était réservée par la gueule des loups.

Les étoiles commençaient à pâlir et le jour redouté parut.

Le moment où les prédictions de Rosko devaient s'accomplir s'approchait. Les monstres, encouragés par le grand jour, grimpèrent jusqu'à vingt sur le toit, qui était sur le point d'être écrasé sous leur poids.

Aninia dormait toujours; j'en rendais grâce à Dieu. Dans cette extrémité, quand tout espoir de salut semblait perdu, nous entendîmes partir plus de cinquante coups de fusil; des cris de chasse et des aboiements de chiens frappèrent nos oreilles. Les femmes se levèrent. Nos persécuteurs se précipitèrent en bas du toit et s'éloignèrent en poussant des hurlements affreux.

Rosko ouvrit la porte avec précaution et s'écria tout aussitôt : « Les loups sont déjà loin et voici les chasseurs qui sortent de la forêt. » Nous nous précipitâmes vers la porte! La liberté nous était rendue, et avec elle la jouissance de la terre, la magnificence des lieux! La source de la vie se renouvelait en nous en respirant cet air délicieux.

Nous vîmes alors paraître notre libérateur à la tête de beaucoup de chasseurs : c'était Léon de V***. Qui pourrait dépeindre ce moment! J'étais hors de moi, je l'entourais de mes bras, ivre de joie, car je voyais saine et sauve, à côté de moi, ma sœur bien-aimée, douée de tous les charmes de la jeunesse et de la vertu. Elle tendit avec un doux sourire sa main à Léon, qui la pressa contre ses lèvres. Pendant que ses compagnons poursuivaient les loups, nous lui fîmes part de ce que nous avions souffert, et il nous raconta comment il était venu si à propos à notre secours.

La nouvelle s'était répandue dans le château de sa mère qu'un grand troupeau de loups, descendus des immenses forêts de la Lithuanie, remplissait celle que nous avions à parcourir; que plusieurs malheurs étaient déjà arrivés et que les habitants des alentours s'étaient réunis pour en faire la chasse. La plus grande inquiétude s'empara de lui; il rassembla aussitôt tous les hommes en état de se servir d'armes, et partit au moment où d'autres propriétaires arrivaient avec leurs paysans; il est vrai que ceux-ci ne comptaient partir pour cette chasse que le lendemain, mais rien ne put arrêter Léon; son éloquence, en décrivant nos dangers présumables, l'emporta sur eux tous et sur les inquiétudes de sa mère.

« C'est ainsi, mes chers amis, continua-t-il, que j'ai été assez heureux de contribuer à vous sauver. »

Ici le jeune Allemand termina son récit. Comme minuit sonnait, nous nous levâmes tous les quatre et regagnâmes nos chambres réciproques.

UNE CONTEMPORAINE.

Roche aux fées.

ÉTUDES MILITAIRES.

I.

LE SIÉGE D'ANVERS.

I. La Tranchée.

Depuis huit jours l'armée réunie dans le voisinage de la citadelle attendait avec impatience le moment de commencer les travaux. Enfin, le 29 novembre, toutes les troupes reçurent l'ordre de se rendre dans différents lieux qui leur avaient été désignés d'avance. Il faisait nuit, et la nuit était noire, le vent soufflait avec violence, la pluie tombait par torrents, les chemins défoncés, les soldats dans l'eau jusqu'à mi-jambes, les fusils eussent été hors d'état de partir s'il eût fallu en faire usage; l'eau traversait les épaisses capotes militaires; mais personne ne songeait à se plaindre, car on allait ouvrir la tranchée.

A neuf heures du soir, quinze cents hommes par brigade furent dirigés sur les dépôts de tranchée, et là, à la lueur de grands feux que l'on avait eu soin de masquer du côté de la citadelle, le génie leur distribua les fascines, les pelles et les pioches; puis tous filèrent sans bruit, vinrent se placer sur la ligne tracée par les officiers du génie, et à onze heures du soir, tandis que les soldats d'élite, couchés à plat-ventre, se tenaient prêts à repousser une sortie de l'ennemi, ils commencèrent à creuser le fossé et à élever l'épaulement qui devait les protéger contre le feu de la citadelle. Tout le monde observa d'abord le plus profond silence, car il y allait du salut de tous; mais lorsqu'on vit que les Hollandais n'avaient pas même songé à nous inquiéter dans cette opération ordinairement si périlleuse, et que l'on était déjà couvert par les terres amoncelées, alors ni les recommandations, ni les menaces des officiers ne purent empêcher les soldats de se livrer tout entiers à leur gaîté et de la témoigner par des plaisanteries et des bravades de toute espèce; aussi, lorsqu'à midi précis le général Chassé, en réponse à une sommation, fit tirer le premier coup de canon, il s'éleva un hourra général de cris de joie et d'allégresse.

Pourtant c'était, je vous assure, un service pénible que celui de la tranchée et dont rien ne dédommageait nos pauvres soldats. Dans un terrain planté et situé à une demi-lieue de la citadelle, entre les trois plus beaux parcs de la contrée, une brigade avait établi son camp. Commandée par un général dont la bravoure était devenue proverbiale dans l'armée, renommée par sa discipline autant que par le zèle et l'ardeur qui l'animaient, c'était à elle qu'on avait recours quand les besoins imprévus du service exigeaient un renfort d'hommes décidés et intrépides, et on ne la ménageait pas, cette pauvre brigade!.. C'était un étrange intérieur, un intérieur bien curieux à observer que celui de ce camp construit à la hâte, camp de paille et de branchages, camp irrégulier, camp pittoresque, où les baraques des officiers étaient confondues avec celles des soldats, où le feuillage des pins les plus rares et les plus précieux formait l'abri du simple fantassin, où l'on se chauffait avec le cèdre du Liban comme avec le hêtre indigène, où le chêne séculaire brûlait tout entier pour réchauffer les membres engourdis du pauvre soldat et pour faire cuire son modeste repas; ce camp où les éclats de rire se mêlaient à ceux du canon qui ébranlaient le sol sur lequel nous étions couchés; ce camp où Charlet venait puiser de si heureuses inspirations, où, assis en rond autour d'un immense feu de bivouac, les soldats se racontaient les fatigues de la veille et les travaux du jour, faisaient l'éloge du camarade mort glorieusement à son poste, le panégyrique ou la satire de leurs officiers, distribuaient les grades et les récompenses avec un discernement et une sagacité vraiment remarquables. Oh! tout cela était bien beau, surtout pour moi qui débutais dans la carrière.

Nos travaux se poursuivaient sans relâche, et le 3 décembre, à midi, nous pûmes ouvrir notre feu contre la citadelle. Alors ce fut un magnifique spectacle pour les yeux et pour les oreilles, que ces cent cinquante bouches à feu vomissant, de part et d'autre, la fumée et la mort; ces officiers d'artillerie qui commandaient leurs batteries, à cheval sur les épaulements pour mieux juger leurs coups et les corriger au besoin; ces bâtiments qui s'écroulaient, ces édifices que nos bombes embrasaient et d'où s'échappaient en tourbillonnant des nuages de fumée; et cet immense drapeau placé sur la grande caserne, qui, incessamment renversé par nos projectiles, était incessamment relevé par des hommes intrépides, pour être, l'instant d'après, foudroyé de nouveau! Mais c'est la nuit surtout que ce spectacle était beau, quand l'obus rapide décrivait dans sa course une longue traînée de feu; quand la bombe au vol pesant et lourd faisait frémir l'air violemment comprimé; quand des paquets de grenade éclataient en même temps, comme le bouquet d'un immense feu d'artifice; tandis que le bruit irrégulier de la mousqueterie se faisait entendre sans relâche et que le son grave et plein du canon formaient comme une basse continue à ce concert infernal.

L'action principale, dans un siége, appartient à l'arme du génie; les résultats auxquels on est arrivé si rapidement prouvent assez le talent du général qui a dirigé les travaux ainsi que le zèle des officiers et des soldats qui l'ont secondé dans l'exécution de ses plans. Après le génie, l'artillerie doit aussi réclamer une large part d'éloges; le temps et le terrain lui opposaient des difficultés immenses qu'elle a surmontées par sa persévérance, et, pour être moins prompts, les résultats qu'elle a obtenus ne sont pas moins décisifs. Le siége offrait à l'infanterie peu de moyens de se distinguer d'une manière spéciale, et

néanmoins chaque régiment a payé son tribut de dévouement et de courage, soit en concourant aux travaux, sous la direction de l'artillerie et du génie, soit en demeurant pendant des heures entières exposé au feu de l'ennemi pour protéger les batteries et les têtes de sape. Dans cette courte campagne, on trouverait à citer bien des traits de sang-froid et d'intrépidité qui prouveraient que la valeur en France est héréditaire, et que les Français d'aujourd'hui sont les dignes descendants des vainqueurs de Bouvines, de Denain, de Fontenoy, d'Hohenlinden et de Wagram. J'ai vu un soldat, un simple grenadier, grièvement blessé d'un éclat d'obus, refuser d'aller à l'ambulance, et, quelques instants après, tomber, frappé d'un coup mortel. Un autre, un canonnier, reçut, en pointant une pièce de la batterie de brèche, une balle qui le traversa presque d'outre en outre. Ses camarades voulaient l'emporter. « Je n'abandonnerai pas mon poste, s'écria-t-il; c'est ici que je dois mourir, dans cette batterie où mon frère servait cette même pièce, à cette place où il est mort hier. Je veux mourir ou le venger. » Et il continuait à animer ses compagnons de la voix et du geste. Sans doute son généreux dévouement aurait causé sa mort; mais lui-même avait trop présumé de ses forces; elles l'abandonnèrent, il tomba sans connaissance. Alors on put le conduire à l'ambulance, où les soins empressés des chirurgiens, pleins de zèle et d'habileté, conservèrent du moins ce brave à la patrie.

Mais, parmi les braves, une femme doit être placée en première ligne; une femme, une cantinière du 25e régiment, Antoinette Maron, a laissé bien loin derrière elle tous ceux auxquels le dévouement à la patrie, l'amour de la gloire et l'espoir des récompenses ont inspiré d'héroïques actions. Il me semble encore la voir, la belle cantinière du 25e, avec son chapeau noir et rond, son chapeau tout percé de balles, sur lequel le numéro de son régiment se détachait, en or, au milieu d'une couronne de lauriers; avec son corset bleu qui dessinait sa taille souple et élégante; sa fraise blanche, que ne déparait pas le sang des blessés qu'elle avait secourus, sa jupe de serge rouge, son caleçon de même couleur, ses longs cheveux de jais, dont le poli aurait fait honte à l'ébène, ses grands yeux noirs qui semblaient lancer des éclairs, ses joues fraîches et roses, et tout cet air d'humanité qui respirait en elle. Qu'elle était admirable quand, au milieu du feu le plus vif, ne s'inquiétant ni des balles qui sifflaient à ses oreilles, ni des boulets dont le vent la forçait à courber involontairement la tête, ni des bombes dont les éclats frappaient et tuaient à ses côtés, elle allait de l'un à l'autre, offrant et débitant sa marchandise, donnant gratis à ceux qui ne pouvaient pas la payer, secourant les blessés, encourageant les faibles, accordant un mot d'éloge aux intrépides, faisant tout à la fois le métier de cantinière, de chirurgien, de soldat et d'officier!

Aussi comme on l'aimait dans l'armée! comme on avait des égards pour elle! Elle aurait pu laisser son tonnelet et ses bouteilles une journée tout entière dans la tranchée sans qu'il lui manquât seulement un petit verre de genièvre. Les généraux la saluaient amicalement lorsqu'ils la rencontraient, et quand elle venait au grand quartier général, tous les brillants officiers d'état-major s'empressaient autour d'elle, comme au bal de l'Opéra les fashionables du café de Paris autour de la femme à la mode. Mais elle ne paraissait point étourdie de tant d'hommages; elle semblait habituée à les recevoir. Cette femme étonnante était née pour l'amour et pour la guerre.

Son amour-propre a dû éprouver une jouissance bien douce lorsqu'en présence d'une partie de l'armée on lui a décerné le prix de son courage! Mais peut-être n'a-t-elle pas encore été récompensée comme elle le méritait. J'aurais voulu qu'une souscription en sa faveur fût ouverte par toute la France. Si toutes les mères dont elle a secouru les fils eussent apporté seulement le denier du pauvre, elle se fût trouvée riche pour le reste de ses jours. Il y a de ces récompenses nationales dont on ne devrait pas être avare, parce qu'en honorant le dévouement on lui donne des imitateurs; c'est de l'argent placé à de gros intérêts.

Je manquerais à mon devoir d'historien exact et fidèle si je ne mentionnais ici, d'une manière toute spéciale, cette troupe d'élite connue sous le nom de *compagnie infernale*, qui se montra si digne de ce glorieux surnom, et qui rendit de grands et signalés services, surtout pendant la dernière période du siége. Les *infernaux* étaient des volontaires du 19e léger, que l'on avait spécialement chargés de protéger les travaux du génie par un feu continuel. Ces hommes intrépides s'acquittaient consciencieusement de leur mission; toujours placés aux endroits les plus exposés, montés presque à découvert sur la banquette ou cachés jusqu'à la ceinture dans des trous de loup pratiqués à cet effet, ils ne souffraient pas que personne se montrât sur les remparts ennemis; sitôt qu'un homme y paraissait, il était salué par de nombreuses décharges et ajusté avec une adresse et une précision telles qu'il était rare qu'il ne fût pas frappé.

Il faisait beau les voir tout noirs de poudre et de boue, quelquefois couverts de sang, enveloppés d'un épais nuage de fumée, tirailler avec une constance admirable, sans que leur courage se démentît un seul instant, pendant la durée d'un service de vingt-quatre heures. Aussi comme ils s'enorgueillissaient de leur surnom! comme ils se redressaient en présence d'un officier supérieur ou d'un général! et comme aussi officiers supérieurs et généraux leur prodiguaient à l'envi les encouragements et les éloges! J'ai vu le fils d'un des plus illustres maréchaux de l'empire s'honorer d'être compté au nombre des infernaux, et rivaliser de zèle et de dévouement avec eux, en venant comme eux faire le coup de fusil contre les tirailleurs hollandais. Honneur au duc d'Istrie, qui a si bien compris ce qu'il devait au beau nom qu'il porte et qui a prouvé que le sang du héros Bessières n'a point dégénéré dans ses veines!

II. Episodes héroïco-burlesques.

Au milieu de cette sublimité d'horreur, parmi toutes ces scènes imposantes, il y en avait aussi quelquefois de vraiment comiques et qui provoquaient dans nos rangs de bons et francs éclats de rire. Un jour, ou plutôt une nuit, je ne sais quel régiment se trouvait de service, je crois pourtant que c'était le 7e de ligne; les officiers du génie demandèrent quelques hommes de bonne volonté dont le concours leur était nécessaire pour exécuter certains travaux. D'abord cette réquisition faillit occasionner une dispute sérieuse; on ne demandait que quelques hommes, mais tous étaient pleins de bonne volonté, tous donc voulaient en être et tous à peu près avaient des droits égaux à cet honneur; je ne me rappelle pas trop comment on trancha cette difficulté, mais il me semble qu'on prit au hasard afin que personne n'eût le droit de se plaindre. Quinze hommes robustes, décidés, prêts à tout, furent mis à la disposition du génie, et voilà mes gaillards, installés les uns sur des banquettes, les autres

dans des trous de loups, qui se mettent à faire feu de toutes les manières, feu tribord, feu babord, feux obliques et directs, le tout pour empêcher l'ennemi de s'apercevoir que l'on travaillait à la construction d'un radeau à l'aide duquel on voulait traverser le fossé de la lunette Saint-Laurent.

Les officiers du génie, auxquels ces volontaires étaient fort utiles, leur donnèrent quelque argent pour les récompenser de leur zèle et les engagèrent à boire aux succès de nos armes, ce dont ils s'acquittèrent trop bien, car ils firent de si copieuses libations que bientôt la plupart de nos braves perdirent complétement la raison. Ils s'ennuyèrent de rester dans leurs trous de loup, et quatre d'entre eux, s'avançant tout à coup vers l'officier chargé de les surveiller, lui déclarent avec un sérieux comique qu'il faut en finir et qu'ils veulent prendre la citadelle.

— Parbleu! mes amis, répondit l'officier qui s'apercevait de leur état, moi aussi je veux la prendre, et j'espère que nous y travaillons tous de la belle manière.

— Sans doute, lieutenant, sans doute; mais cela ne va pas assez vite; le siége n'a déjà que trop duré et c'est à nous qu'est réservée la gloire d'y mettre fin. Nous sommes Frrrançais et nous allons vous le prouver.

— Que prétendez-vous faire?

— Prendre la citadelle, et voilà! Mais quant à vous, lieutenant, ajouta l'orateur de la bande, cela ne vous regarde pas: fermez seulement les yeux; nous savons bien que vous êtes un brave, vous avez fait vos preuves; mais respect à la consigne! On vous a placé ici et vous ne devez pas abandonner votre poste. Seulement, si demain matin nous ne sommes pas maîtres de cette damnée citadelle, vous mettrez sur votre rapport :

« Manquent Pierre Bergeron, Jean Pacot, Eustache Bras-de-Fer et Jérôme Sans-Quartier, morts de la mort des braves. »

L'officier, voyant qu'ils avaient réellement pris au sérieux cette folle idée et qu'ils s'obstinaient à vouloir l'exécuter, leur intima l'ordre de ne pas le quitter; puis des ordres il passa aux menaces, tira son sabre, prit le plus mutin par le collet; mais, pendant ce temps, les trois autres s'échappent, montent sur la banquette, enjambent l'épaulement, et s'en vont à l'aventure comme de vrais chevaliers errants, criant à tue-tête, chantant:

La victoire est à nous, etc.

et tirant force coups de fusil au hasard contre les solides remparts et leurs épais revêtements de briques.

Une demi-heure environ s'écoula ainsi, et tout le monde croyait ces malheureux victimes de leur témérité, lorsqu'à notre grand étonnement nous les voyons reparaître; les cartouches étant venues à leur manquer, et la pluie qui tombait ayant à peu près dissipé leur ivresse, ils avaient cru prudent de regagner leur poste; mais comme ils craignaient les plaisanteries de leurs camarades, ils s'efforçaient de rentrer inaperçus dans la tranchée. Déjà deux d'entre eux étaient à couvert et le troisième se disposait à les suivre, lorsqu'il s'aperçoit qu'il a perdu son schako; il s'irrite, et, ne voulant pas exposer son chef nu aux quolibets du *loustic* de la compagnie, ni laisser aux ennemis un trophée dont ils puissent se glorifier, il jure qu'il retrouvera son malencontreux schako et retourne sur ses pas, malgré les ordres de son lieutenant, malgré les prières de ses camarades qui le conjurent de ne pas s'exposer plus longtemps à une mort presque certaine.

Une demi-heure, une heure, la nuit entière se passa, et le lendemain le rapport officiel portait ces mots :

« Pierre Bergeron, grenadier à la première compagnie, manque à l'appel. Comme cet homme avait la réputation d'un intrépide soldat, on doit penser qu'il a péri de la mort des braves. »

Cependant il n'en était pas ainsi; on a bien raison de dire qu'il y a un dieu pour les ivrognes; le grenadier n'avait été atteint ni par la mousqueterie, ni par les boulets, ni par la mitraille : il n'avait pas non plus retrouvé son schako; mais, en le cherchant, il était tombé dans le fossé du bastion de Tolède, et là, complétement dégrisé, oubliant enfin ses projets de conquête et son ancienne fierté, il avait humblement appelé à son secours le factionnaire hollandais, qui appela lui-même son officier, lequel vint, suivi de quatre hommes et d'un fallot, retirer notre infortuné conquérant, qui, pour expier son intempérance, fut condamné non pas à quinze jours de salle de police, mais à quinze jours de détention dans les casemates de la citadelle, où il resta jusqu'après la capitulation. J'ai vu cet homme lorsqu'il fut délivré; il se louait beaucoup de la générosité des Hollandais.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans le soldat français, c'est une gaîté franche et naturelle qui se soutient même au milieu des plus grands dangers. J'étais un jour près d'une batterie de pierriers que l'on avait nouvellement armée; un canonnier, qui venait de casser sa pipe de terre, témoignait sa mauvaise humeur et se dépitait de ne pouvoir jusqu'au lendemain matin se livrer à son passe-temps favori. Tout à coup il jette son *brûle-gueule* dans un des pierriers que l'on chargeait.

— Au moins, dit-il, il faut que tu serves encore à quelque chose. Tu porteras de mes nouvelles aux Hollandais.

— C'est bien, camarade, lui répond son voisin; mais quand on fume, il faut boire la goutte.

Et prenant une bouteille vide dans le panier de la cantinière, il y verse avec beaucoup de gravité un petit verre de genièvre; puis il ajouta le tout à la charge qui s'élève bientôt en l'air au milieu des éclats de rire et des applaudissements de tous les spectateurs.

Je ne crois pas que chez aucun autre peuple on puisse trouver de pareils traits d'insouciance dans un pareil moment; car le poste était périlleux; on comptait en l'air en ce même temps quatorze ou quinze bombes, qui en éclatant portaient la mort de tous côtés. Jamais peut-être une si grande quantité d'artillerie n'avait été mise en batterie sur un aussi petit espace. Partout les boulets et les obus écrêtaient les épaulements, tandis que les balles des tirailleurs balayaient tout ce qui se présentait sur la banquette. J'ai vu beaucoup d'anciens et de braves militaires qui avaient échappé aux sanglantes et glorieuses campagnes de l'empire, qui avaient assisté à des siéges meurtriers, et qui pourtant s'étonnaient de cette grêle de projectiles qui tombaient si serrés et si drus. D'autres qui, n'ayant jamais vu de siéges, n'avaient pu jusque-là s'en faire une idée, disaient qu'ils aimeraient mieux se trouver à trois grandes batailles que de recommencer ce que nous venions de faire, et proclamaient hautement qu'il fallait plus de vrai courage pour suivre sans sourciller toutes les opérations d'un siége que pour combattre en rase campagne.

Et en effet, ceci est assez facile à concevoir.

En rase campagne, dans une escarmouche, dans un combat, dans une bataille, l'odeur de la poudre produit une sorte d'enivrement. On est enveloppé d'une épaisse

fumée qui empêche de reconnaître toute l'étendue des pertes que l'on fait. D'ailleurs on ne reste pas toujours à la même place, on donne des ordres, on en reçoit; on exécute les mouvements prescrits, on avance, on recule, on fait une pointe, on bat en retraite, on appuie à droite ou à gauche, on soutient une charge de cavalerie; on fait des feux de pelotons, des feux de rangs; on enlève à la baïonnette un mamelon ou une batterie; enfin on reste rarement dans l'inaction; on n'a ni le loisir ni la possibilité de s'occuper de ceux qu'on laisse devant ou derrière soi. Ce n'est qu'après l'action que l'on ramasse les morts et les blessés; mais alors le danger est passé et les réflexions que cette vue peut inspirer au soldat sont bien vite oubliées.

Mais dans la guerre de siége, il n'en est pas de même; le travailleur de tranchée doit rester douze heures au moins et souvent davantage à la même place, sans pouvoir la quitter sous quelque prétexte que ce soit. Il dépose ses armes et tout cet attirail militaire auquel il est peut être habituellement redevable d'une partie de son assurance; on les remplace par une pelle ou une pioche dont il faut qu'il se serve pour creuser et élargir péniblement l'étroite sape qui doit le conduire jusque sous les murs de la place. Il est obligé d'observer presque toujours un rigoureux silence, il a donc tout le temps de s'abandonner à ses réflexions; enfin, et ce qui sans doute lui paraît le plus dur, il est exposé aux coups de l'ennemi sans pouvoir les lui rendre, et le sang lui bout dans les veines d'impatience et d'ennui. Aussi, lorsqu'un homme tombe frappé dans la tranchée, presque toujours on voit les tirailleurs s'arrêter et se regarder en silence; la pioche déjà levée retombe sans force et comme émoussée; il y a ordinairement un moment d'hésitation, mais il n'est pas de longue durée. Si l'homme a été frappé d'un coup mortel, son oraison funèbre est faite en peu de mots.

— Pauvre diable! c'est dommage! c'était un brave soldat, un bon officier, un excellent camarade!... c'était l'honneur du régiment. Mais au moins son compte a été bientôt fait; il n'a pas eu longtemps à souffrir! C'est encore du bonheur!...

Et l'on essuie furtivement une larme que l'on rougit presque de donner à la mémoire du brave dont on se trouve à jamais séparé.

Mais si le coup n'est pas mortel, si le malheureux respire encore, on s'approche de lui, on lui prodigue des soins; on examine sa blessure; ses camarades ne veulent pas confier à d'autres le soin de le porter à l'ambulance; c'est alors que l'impression devient grande et terrible, lorsqu'on voit ces os brisés en mille éclats, ces chairs pantelantes et couvertes d'un sang noir et caillé, ces traits contractés par la douleur, et le blessé qui présente à la scie de l'opérateur ce reste de membre déjà mutilé par le boulet. Oh! je vous jure qu'alors il faut avoir du courage pour retourner à son poste et pour y rester ferme, le sourire sur les lèvres et la tristesse dans le cœur!...

Le soldat comprend bien cela de lui-même. J'ai vu un canonnier grièvement blessé recommander à ceux qui l'emportaient de cacher sa blessure à ses camarades : « Son aspect est trop hideux, disait-il, et je sais l'impression que cette vue produirait sur eux. » Il fallait avoir une âme fortement trempée pour faire une pareille réflexion, et dans un pareil moment. Une heure après, le malheureux n'existait pas; la partie antérieure du crâne avait été fracassée par un éclat d'obus et tous les secours de l'art furent inutiles.

III. Capitulation.

Cependant les travaux étaient poussés avec autant de promptitude que de prudence; la prise de la lunette Saint-Laurent avait donné un nouvel élan à nos troupes, qui regardaient ce premier succès comme un sûr garant de l'heureuse issue de notre entreprise. On s'occupait de terminer les descentes de fossé blindées et à ciel ouvert. Malgré le mauvais temps, malgré les pluies continuelles qui, en faisant ébouler les terres, nous retardaient sans cesse, les batteries de brèche et les contre-batteries avaient été construites et armées entièrement, sous la direction de l'habile général Neigre, qui présidait lui-même à toutes les opérations importantes, et le 22 on commença à battre avec une effrayante activité ce beau rempart de briques si rouge, si coquet et si propre, qui semblait naguère défier nos forces et notre courage; les charges avaient été augmentées pour donner aux boulets la plus grande force et la plus grande vitesse possibles. Aussi leur effet fut prodigieux, et, le 23 au matin, la brèche large et belle semblait déjà toute préparée pour ouvrir un passage à nos troupes; quelques boulets de plus pour déterminer l'éboulement des terres supérieures, et elle eût été praticable.

Depuis quelques jours une seule pensée préoccupait tous les esprits. L'ennemi attendrait il l'assaut? Tel était le sujet de tous les entretiens. On désirait généralement l'assaut, parce que là du moins on pourrait avoir l'occasion de se distinguer d'une manière toute particulière; mais dans le cas où il faudrait le donner, quel serait le chef chargé de le commander? quel serait le régiment jugé digne de se présenter le premier aux coups des ennemis? Voilà ce que nous ignorions tous.

D'un autre côté, on ne se dissimulait pas que le sang n'avait déjà que trop coulé, et que, dans l'intérêt de l'humanité, il était à désirer qu'on en arrêtât l'effusion. On savait aussi que le Code militaire hollandais, moins exigeant que le nôtre, permettait au gouverneur d'une place de capituler aussitôt que la brèche était praticable, et tout le monde convenait qu'en cette occasion le général Chassé devait user de ce droit, puisqu'il n'avait aucun secours à attendre. Enfin, dans la matinée du 23, toutes les incertitudes furent dissipées. Le feu, qui depuis vingt-quatre heures avait été plus vif que jamais, cessa tout à coup. Des parlementaires étaient arrivés au quartier-général, où il avait été signé une capitulation en vertu de laquelle la citadelle et la *tête de Flandres* devaient nous être remises; il était aussi convenu que la garnison resterait prisonnière jusqu'à la reddition des forts de Lillo et de Lieskenshoeck, et que, dès le lendemain, nos troupes occuperaient la demi-lune et la porte de secours de la citadelle.

Aussitôt que le feu avait cessé, presque toute la population d'Anvers et des environs s'était portée en foule pour examiner nos travaux, dont l'entrée jusqu'alors avait été sévèrement interdite à tout ce qui n'était pas officier belge ou porteur d'une permission en règle du grand quartier-général. La curiosité, longtemps réprimée, saisissait avec avidité ce moment pour se satisfaire. Mais il y avait aussi là des gens amenés par un plus puissant intérêt; c'étaient les propriétaires des maisons et des jardins qui se trouvaient placés sous le feu de la citadelle. Hélas! plusieurs de ces malheureux cherchaient en vain la modeste demeure où ils étaient nés, où ils espéraient mourir; ils ne retrouvaient que des ruines, des

pierres noircies, quelques débris de poutres à demi brûlées. Ceux-là faisaient sans doute de graves et sévères réflexions sur les bienfaits des révolutions!...

Quant à nos soldats, le premier mouvement avait été de se rapprocher de l'ennemi qu'ils combattaient encore quelques instants auparavant et que le lendemain peut-être ils auraient impitoyablement égorgé, si l'assaut eût été livré. Le soldat français est comme cela, toujours extrême en tout. Sapeurs du génie, canonniers, fantassins, tous faisaient des signes aux Hollandais, les appelaient, leur présentaient la main; on les aurait pris pour de vieux amis qui se retrouvaient après une longue absence. Quelques Hollandais sortirent de la demi-lune et s'avancèrent jusque sur le glacis; parmi eux se trouvait un officier décoré de la croix d'honneur à Wagram; nous leur fîmes compliment de leur belle défense; ils parurent fiers de notre approbation, et, pour nous donner une idée de ce qu'ils avaient souffert, ils nous racontèrent que la veille deux bombes étaient tombées dans la plus solide de leurs casemates au milieu des chirurgiens occupés à faire des amputations. Je remarquai là un blond et frais garçon qui portait déjà les galons de caporal, mais dont la jeunesse m'étonna; je lui demandai comment il se trouvait à cet âge soumis au service militaire; il me répondit avec un noble orgueil : « Je suis volontaire pour ma patrie. »

Plusieurs de nos soldats troquèrent leurs pipes et leurs épinglettes contre celles des Hollandais; c'était la plus grande preuve d'estime et d'amitié qu'ils pussent leur donner.

Le 24 décembre, à trois heures du soir, presque toute l'armée fut réunie sur les glacis de la citadelle; le génie en tête avec son uniforme grave et sévère, puis l'artillerie avec ses panaches flottants; la compagnie *infernale* avec ses visages brûlés par la poudre; enfin toute une division d'infanterie en grande tenue. Tout cela aussi propre, aussi brillant qu'un régiment qui sort de la caserne du quai d'Orsay pour assister à une revue du Carrousel; c'était vraiment prodigieux. Le temps était calme et pur; un beau soleil d'hiver frappait sur les armes brillantes et en faisait jaillir des étincelles. Ajoutez à cela le groupe nombreux de l'état-major, ces uniformes brodés magnifiquement, ces aides-de-camp portant des ordres au galop, ces plumes de coq qui se balancent dans l'air, et ces fanfares qui retentissent, et ces chevaux qui piaffent d'impatience. Oh! qu'une semblable fête est belle pour des vainqueurs!...

Car nous étions là pour recevoir la récompense de nos travaux; nous attendions la garnison hollandaise qui devait défiler devant nous avant de déposer ses armes. A cinq heures son mouvement commença; d'abord la musique militaire se fit entendre; puis nous vîmes les vaincus s'avancer en bon ordre. C'était d'abord le général Favange avec les commandants de l'artillerie et du génie et les officiers de l'état-major; après, les sapeurs, la musique, les tambours, puis la 10e *afdeeling* avec ses petits schakos bas et courts, ses redingotes brunes et ses rangs bien alignés; puis ces redoutables compagnies de flanqueurs dont l'adresse nous était trop connue, et l'artillerie fière du rôle qu'elle avait joué et qui lui avait mérité nos éloges; puis enfin ces braves marins de la flottille qui brûlèrent leurs chaloupes plutôt que de les livrer. Et tout cela marchait au pas, musique en tête, et les officiers baissaient leur épée en passant devant le maréchal qui leur rendait le salut militaire. Hélas! il leur fallut presque aussitôt déposer entre nos mains ces armes dont ils avaient fait un si noble usage; j'ai vu des officiers qui pleuraient de rage en se séparant de leur épée qu'on leur rendait pourtant presque aussitôt. Je comprenais ces larmes et j'honorais leur douleur.

Lorsque cette opération fut terminée, les Hollandais désarmés rentrèrent dans la citadelle dont nos troupes occupèrent les postes. Ce fut alors un curieux spectacle de voir, pendant cette nuit d'hiver, Français et Hollandais, tous réunis au même bivouac, se chauffer au même feu, coucher sur la même paille, partager les mêmes aliments. On eût dit de fidèles alliés dévoués à la même cause, unis par les mêmes intérêts; il y avait là toute une leçon de morale et de générosité.

Le lendemain, nous nous empressâmes de visiter en détail toutes les parties de cette citadelle contre laquelle un feu si vif et si soutenu avait été dirigé pendant vingt jours entiers. La plume la mieux exercée ne réussirait pas à peindre le spectacle de désolation qu'elle offrit à nos regards. On ne pouvait trouver le moindre espace de terrain qui ne fût sillonné par l'obus ou par le boulet; à chaque pas on rencontrait de larges et profonds entonnoirs qui attestaient les ravages faits par nos bombes; les magasins, les casernes, les salles de spectacle, tous les édifices étaient détruits; là où ils avaient existé, on n'apercevait plus que quelques pierres noircies et des monceaux de cendres sous lesquels le feu couvait encore; les puits étaient comblés, le grand magasin à poudre était intact, mais une bombe-monstre avait entamé son mur d'enceinte; les casemates étaient enfoncées, les pièces de canon étaient étouffées sous leurs blindages; des poutres de sept à huit pouces d'équarissage étaient brisées comme de faibles roseaux; puis on rencontrait çà et là des pièces démontées et renversées, des affûts brisés. Des éclats de bombes et d'obus roulaient sous les pieds; tout semblait pavé de fer. C'était une chose hideuse à voir avant que l'on eût mis un peu d'ordre dans tout ce désordre.

Quelques jours après, on apprit le refus officiel que faisait le roi Guillaume de consentir à la reddition des forts de Lillo et de Liefkenshoeck. Ce refus décidait du sort de la garnison. Elle reçut l'ordre de se tenir prête à partir pour la France. Le général Favange dut marcher avec la première colonne, le général Chassé accompagner la seconde. J'eus encore le bonheur d'assister à son départ et je puis en parler d'une manière authentique.

A six heures du matin le mouvement commença; les Hollandais sortirent sans armes de la citadelle et vinrent se masser le long de la belle digue qui borde l'Escaut; un bataillon français avait été chargé de les escorter, moins pour les empêcher de s'évader que pour les protéger contre la populace belge, la plus vile et la plus lâche que je connaisse. Cette précaution ne fut pas inutile, car une partie de la population était accourue pour se trouver sur le passage des prisonniers, et je regrette d'être forcé de dire que quelques officiers belges même furent assez peu généreux pour montrer des dispositions hostiles envers ces braves malheureux.

A huit heures la colonne se mit en marche. C'est alors que l'on vit paraître le général Chassé, appuyé sur le bras de deux officiers et suivi de son état-major. Le vieux brave aurait bien voulu partager avec ses pauvres soldats toutes les fatigues de la route; mais 70 années d'âge, 20 années de service, autant de campagnes et de blessures, c'est un lourd fardeau à supporter, et ses infirmités l'obligèrent à monter en voiture à deux cents pas de la citadelle. Son costume était simple; il portait une ca

brune, comme celle des soldats et des officiers hollandais, surmontée seulement d'une paire d'épaulettes d'officier général, et sur sa poitrine brillait la décoration qu'il avait reçue la veille comme une juste et digne récompense de sa belle conduite. Sa taille est haute et droite encore; sa démarche est peu assurée, mais noble; on peut voir sur son visage fatigué cette gravité calme que l'on aime tant à rencontrer dans un vieillard; je ne parlerai pas de sa réputation militaire, elle est assez connue; il a combattu longtemps dans nos rangs avec une valeur qui ne démentait pas son origine toute française, et le *général baïonnette* était renommé par sa bravoure dans une armée où l'on ne comptait que des braves.

Lorsqu'il s'avança, le poste d'élite placé près de sa voiture porta les armes au commandement de son officier; le tambour battit et les honneurs lui furent rendus comme à un général français commandant un corps d'armée. Le vieux brave se découvrit; ses traits exprimèrent une émotion profonde; il se rappela sans doute le temps où il conduisait à la victoire les sublimes grognards de l'empire. Tandis que l'on disposait sa voiture, il se tourna vers nous; nous étions là dix ou douze officiers français avides de l'entendre. « Messieurs, nous dit-il, j'ai retrouvé parmi vous d'anciens de mes premières campagnes; je ne croyais pas être un jour assez malheureux pour qu'il me fallût les combattre; mais le hasard a de singuliers caprices; espérons qu'un jour peut-être il nous replacera encore dans les mêmes rangs; ce qui me console dans mon infortune, c'est de n'avoir du moins été vaincu que par des Français. » Puis il se retourna vers sa vieille citadelle et jeta sur elle un regard indéfinissable de regret et de pitié. Alors, comme s'il faisait un effort sur lui-même, il s'arracha à ce douloureux spectacle, et monta dans sa voiture après avoir embrassé le général français qui l'avait accompagné.

Cent pas plus loin, un détachement de quatre cents hommes se trouvait réuni pour je ne sais quelle corvée. Lorsqu'ils virent approcher la voiture, tous portèrent spontanément la main à leur bonnet de police et attendirent dans l'attitude du respect que le général ennemi les eût dépassés. J'aimais à voir ces hommes simples et sans éducation deviner ainsi les égards que l'on doit au courage malheureux.

Après le général Chassé, le personnage qui me frappa le plus fut sans contredit le capitaine Koopmann. Avec ses épaules carrées, son visage franc et ouvert, il semblait le type de ces anciens marins hollandais qui ont fait si longtemps respecter sur toutes les mers leur pavillon national. Ruyter devait avoir cet air d'audace, d'insouciance et de mâle fierté. Le capitaine Koopmann était retenu depuis deux jours au quartier-général; lorsque ses marins le virent reparaître au milieu d'eux, ce ne fut qu'un seul cri : « Vive Koopmann ! vive le brave capitaine Koopmann. » L'homme qui a su inspirer un tel enthousiasme, et qui dans le malheur en reçoit de si touchants témoignages, n'est certainement pas un homme ordinaire.

Aussitôt après le départ des Hollandais, la citadelle fut remise aux mains des Belges, et deux jours après, l'armée française partit à son tour pour venir recevoir à Lille des décorations toujours honorables et glorieuses, lorsqu'elles sont la récompense de loyaux services et non pas le prix de la bassesse et de la courtisanerie.

H. L. C. FERAUD.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

COMMENT TOMBE LE CHÊNE DU LIBAN.

Les cors retentissaient joyeusement dans les bois de Graham et jetaient parmi les airs leurs fanfares qui devenaient d'instant en instant plus éclatantes et annonçaient ainsi l'approche des chasseurs; bientôt même on put distinguer les aboiements de la meute, les pas des chevaux et les cris des veneurs; enfin un flot de cavaliers se précipita dans la cour du château qu'elle inonda de bruit et de confusion.

Toutes les fenêtres du vieux manoir s'étaient couvertes de curieux qui venaient s'informer des résultats de la chasse et saluer les chasseurs. Les valets pliaient sous le poids du gibier qu'ils transportaient dans l'intérieur de l'habitation; les palefreniers conduisaient à l'écurie les chevaux baignés de sueur; puis, à ce tumulte succéda peu à peu un silence profond, et il ne resta plus personne au dehors du château. L'agitation et la foule étaient passées au dedans.

Là c'étaient des domestiques qui ne pouvaient suffire aux ordres de leurs maîtres accablés de fatigue et qui avaient hâte de se débarrasser de leur accoutrement de chasse; les uns faisaient entendre l'appel de leur sifflet d'or, les autres demandaient le sommelier; ceux-là s'inquiétaient du repas qui semblait tarder; bref, il y avait cent personnes et partant cent ordres, cent voix, cent désirs, cent questions différentes.

Seul, le grand-père de tous ces chasseurs, le vieux lord Graham restait immobile dans le fauteuil qu'il n'avait point quitté depuis dix ans. Accablé par l'âge, pâle et ne gardant plus de sa raison qu'une lueur douteuse, il ne s'était point senti ranimé par l'agitation que répandait autour de lui le tumulte d'un plaisir autrefois si cher à sa jeunesse. A le voir là sans mouvement, la tête courbée sur sa poitrine, ses mains tremblantes pendant le long de sa poitrine, et illuminé par les reflets du foyer qui jetaient parfois leurs reflets rougeâtres sur son antique figure, on l'eût pris pour une de ces vieilles statues au pied desquelles la dévotion vient parfois allumer un cierge sous la voûte de quelque église catholique.

Lorsque les chasseurs, débarrassés de leur costume de cheval, se précipitèrent, après le souper, dans le salon,

le lord Graham ne témoigna pas plus d'émotion qu'au retour de la chasse; ses yeux ne se soulevèrent point pour regarder ses petits-fils qui entraient, et il ne tourna pas la tête pour saluer les jeunes ladys qui, belles et dans une parure charmante, s'avançaient suivies de flots d'adorateurs. Il resta là, indifférent, silencieux, affaissé.

Les petits-fils du vieillard et leurs amis, rassemblés dans le salon, finirent eux-mêmes par oublier, pour ainsi dire, la présence du septuagénaire, et par s'entretenir gaîment entre eux des événements de la chasse et des plaisirs que leur promettait une nouvelle partie déjà en projet.

— Allons! allons! s'écria l'un d'eux, il ne faut pas la différer longtemps, car partie différée c'est plaisir perdu, comme dit le roi Jacques. Voyons, arrêtons le jour de notre partie de chasse; voulez-vous qu'elle se fasse dans huit jours, le trois avril?

— Oui, c'est cela, le trois avril! répétèrent tous les convives.

Mais une voix plus puissante que la leur, une voix qui ne s'était point encore jusque-là fait entendre, une voix forte et terrible avait aussi répété ces mots, mais avec une expression étrange :

— Le trois avril!

Qui parle ici de ce jour funeste? Qui vient évoquer des souvenirs à celui qui n'en a plus... La reine est morte! la reine est morte!

Des larmes coulaient sur les joues ridées de celui qui parlait ainsi, sur les joues du vieux lord Graham, debout, une main appuyée sur le bras de son fauteuil et l'autre étendue vers ceux qui l'écoutaient avec stupéfaction.

« — Silence! ne voyez-vous pas que la reine souffre, reprit-il d'un air mystérieux et solennel. Silence! la comtesse de Nottingham a fait supplier Sa Majesté de venir recevoir d'elle un aveu qu'elle désire lui faire avant de mourir... Voyez comme la reine lit et relit à voix haute la lettre de la comtesse, dont chaque mot retentit encore à mon oreille!

« Il y va du salut de mon âme, et si Votre Majesté ne « m'accorde pas la grâce que je lui demande, si elle ne « répand point son pardon sur mon lit de mort, je rendrai « à Dieu une âme désespérée et à jamais perdue. Grâce « donc et miséricorde, noble reine, pour celle qui n'a « cessé qu'une seule fois, pendant sa longue vie, d'être « le plus fidèle de vos serviteurs. »

« La reine m'appela tout à coup.

« — A moi, page! à moi, Graham! venez que je m'appuie sur votre épaule. Accompagnez-moi, soutenez-moi plutôt, mon enfant, jusqu'à l'appartement de la comtesse de Nottingham qui demeure dans la seconde aile du château; venez, enfant. Et nous nous fîmes en marche, elle chancelante et faible, moi fier et heureux de servir de soutien à la grande reine de la glorieuse Angleterre. »

Ici le vieillard se tut, retomba dans son fauteuil et couvrit de ses mains son visage animé d'une vive émotion. Tous les jeunes seigneurs, toutes les jeunes femmes qui se trouvaient dans le salon s'étaient réunis autour de lui et le contemplaient avec une curiosité douloureuse. Ils écoutaient, non sans trouble, cette voix muette depuis dix années, ces paroles impétueuses, ces souvenirs puissants qu'avait éveillés le souvenir d'Élisabeth, seul nom que n'eût point oublié la mémoire loyale du vieux et fidèle lord.

— Et lady Nottingham? osa murmurer une jeune femme.

Lord Graham tressaillit.

« — Pauvre lady Nottingham! oh! quelles larmes elle versa quand elle vit entrer la reine. Elle voulut se lever, elle voulut embrasser ses genoux.

« — Non, restez, lui répondit Elisabeth, restez; vous m'avez été un trop fidèle serviteur pour que je ne vous accorde point le pardon que vous sollicitez de moi. Je vous absous, même avant de connaître la faute. Reposez en paix... Si Dieu vous appelle à lui, lady Nottingham, qu'il vous reçoive, dans son sein, couverte de mon pardon.

« — Oh! quand vous connaîtrez la faute, vous révoquerez le pardon, reprit avec désespoir l'agonisante. Ecoutez-moi, madame. Le comte d'Essex...

« — Si tu fus sa complice, je te pardonne. Pourquoi ne lui ai-je pas aussi pardonné, à lui? je ne le verrais pas sans cesse dans mes rêves, sanglant et me reprochant ma cruauté. Et pourtant le ciel m'est témoin que si ma clémence ne lui donna point la vie et la liberté, c'est qu'il ne voulut pas de ma clémence. Je lui avais remis, en des temps plus heureux, une bague en lui disant : Renvoyez-moi cet anneau, et la grâce que vous me demanderez, je vous l'accorderai, n'importe ce qu'elle requerra de moi. Le fier et dédaigneux lord a préféré mourir plutôt que de solliciter sa grâce en me renvoyant cet anneau.

« La moribonde, pendant que la reine parlait ainsi, sortit de dessous les draps de son lit ses mains débiles et flétries. Dans ses mains brillait un anneau.

« A cette vue, la reine jeta un cri de surprise et de douleur.

« — Cet anneau!... qui vous l'a donné? quand? où? comment?...

« — Le comte d'Essex, trois jours avant sa mort, dans sa prison et pour vous être remis... Mon mari, ennemi du comte, m'a empêchée de vous donner cet anneau.

« — Et tu viens me demander ton pardon, misérable! tu veux ta grâce, toi qui as causé la mort du plus noble, du plus cher de mes gentilshommes! D'Essex! mon d'Essex! la hache du bourreau t'a frappé, et tu m'appelais, tu me criais merci! à moi qui gémissais de ta fierté indomptable, moi qui me sentis prête, bien des fois, à t'envoyer la grâce que je croyais dédaignée par toi! Oh! que Dieu te pardonne, maudite! mais n'attends point de pardon de moi. Je te hais, je t'exècre, et si la mort n'allait pas te frapper, tu irais expier sur l'échafaud le meurtre que tu m'as fait commettre!

« La reine éperdue, hors d'elle-même, rentra dans ses appartements, se jeta sur des coussins, refusa toute nourriture, et bannit loin d'elle ceux qui voulurent lui prodiguer des consolations ou lui conseiller le secours de la médecine. Oh! quel triste spectacle c'était que celui de la plus grande reine du monde, ainsi brisée par le désespoir et assise sur des coussins, un doigt sur la bouche, les yeux fixés à terre. Elle resta là pendant dix jours, ne prêtant d'attention qu'aux prières récitées auprès d'elle par l'archevêque de Cantorbéry.

« Le dixième jour, une députation du conseil d'état se présenta chez la reine qui refusa d'abord de la recevoir; mais quand on lui dit que le dessein de cette députation était de la consulter sur le choix de son successeur :

« — Ah! dit-elle, puisqu'il s'agit de parler de ma mort, de cette mort que j'attends avec tant d'impatience et qui seule peut mettre un terme aux maux que j'éprouve, qu'ils entrent.

« Alors j'introduisis le lord garde-des-sceaux, le lord amiral et le secrétaire d'état Cécil. L'archevêque de Cantorbéry voulut s'éloigner ainsi que moi; la reine nous fit signe de rester.

La mort d'Élisabeth, d'après *Paul Delaroche.*

« — Grande reine, dit le lord garde-des-sceaux, au milieu de l'inquiétude de l'Angleterre pour sa reine et des vœux que forme la nation pour votre guérison, nous venons requérir de vous un nouveau témoignage de la sollicitude maternelle que vous n'avez cessé de témoigner à votre peuple.

« — Je sais de quelle chose il s'agit, mylords; parlez néanmoins.

« — C'est pour votre successeur au trône que nous venons humblement prendre vos ordres.

« — Ayant porté le sceptre des rois, je veux qu'un roi me succède.

« — Au nom du ciel! s'écria Cécil, au nom du ciel! que Votre Majesté s'explique plus clairement, car il y va du repos et peut-être du salut de l'Angleterre.

« — Un roi me succédera, vous ai-je dit. Ce ne peut donc être que mon plus proche parent, le roi Jacques d'Ecosse... le fils de Marie Stuart. Allez.

« Le fils de Marie Stuart!... Je l'ai dit, j'ai prononcé son nom. Je lui lègue ma couronne, murmura-t-elle ensuite. Est-ce assez, mon Dieu, pour expier le sang versé?...

« Remarquant l'agitation de la reine, l'archevêque de Cantorbéry se pencha vers elle en lui disant :

« — Oubliez la terre pour ne plus tourner vos pensées que vers Dieu.

« — C'est ce que je fais, et mon âme cherche à s'unir à lui pour jamais.

« Peu à peu sa voix s'éteignit, ses mouvements convulsifs s'apaisèrent, et elle tomba dans un profond assoupissement. Deux heures après, tandis que l'archevêque et moi, nous versions des larmes, on proclamait roi, dans le palais, Jacques d'Ecosse, fils de Marie Stuart. »

En disant ces mots, le lord Graham retomba dans son fauteuil.

— Il se trouve mal! il pâlit! s'écrièrent ceux qui l'entouraient. A l'aide! du secours! de l'eau!

Mais il était trop tard; le fidèle lord Graham était allé rejoindre sa noble maîtresse. Un souffle avait achevé de dessécher le lierre qui s'était brisé en tombant avec le chêne du Liban.

(*Traduit de l'anglais de l'*EDIMBURG REVIEW.)

STATISTIQUE.

LES BIBLIOTHÈQUES DE PARIS.

Bibliothèque royale. — Sous Charles V, la Bibliothèque royale se composait de 910 volumes; sous François Ier, elle en avait 1,890; sous Louis XIII, elle en comptait 16,746. En 1684, elle possédait 50,542 volumes; en 1775, près de 150,000, et environ 200,000 en 1790. Elle est riche aujourd'hui de plus de 700,000 volumes imprimés, et de 80,000 manuscrits, sans compter plusieurs centaines de milliers de pièces relatives à l'histoire générale, et surtout a l'histoire de France.

Louis XIV avait donné l'ordre de rassembler toutes les médailles et toutes les raretés qui se trouvaient dans les maisons royales, et les avait fait déposer à la Bibliothèque, en 1667. De savants antiquaires, envoyés dans les pays étrangers, augmentèrent ce dépôt; des objets rares et précieux furent successivement acquis, et la Bibliothèque royale possède aujourd'hui la collection la plus riche et la plus variée qui existe en Europe.

Le cabinet des estampes, fondé également par Louis XIV, se compose d'un immense recueil d'estampes et de cartes, depuis la découverte de la gravure jusqu'à nos jours. On y compte 1,200,000 estampes et 40,000 cartes.

D'après la loi du 25 vendémiaire an IV, la Bibliothèque est divisée ainsi qu'il suit : 1° livres imprimés; 2° manuscrits, chartes, diplômes; 3° monnaies, médailles, pierres gravées et autres monuments antiques; 4° estampes, cartes géographiques et plans.

Ces quatre départements forment quatre établissements distincts, qui, par leur importance et leur richesse, sont au-dessus de tout ce qui existe dans les autres pays.

Le premier, qui peut être considere comme la Bibliothèque proprement dite, est fréquenté journellement par six cents lecteurs.

Un arrêt de 1556, tombé en désuétude pendant les troubles de la Fronde, mais renouvelé en 1689, avait imposé aux libraires l'obligation de fournir à la Bibliothèque du roi un exemplaire *relié* de tous ouvrages imprimés par privilége. La législation actuelle prescrit le dépôt de tous les livres imprimés; mais l'autre condition n'a pas été maintenue.

Par suite de cette disposition, la Bibliothèque reçoit chaque année environ 9,000 volumes brochés. Le nombre de livres étrangers qu'on lui envoie ou dont elle fait l'acquisition peut être évalué à 2 ou 3,000 volumes.

Le prix de la reliure de chaque volume est, terme moyen, de 3 francs, ce qui porte à environ 36,000 francs la somme nécessaire chaque année pour les seuls frais de reliure. Mais comme les fonds ont manqué depuis bien des années pour mettre cette dépense au courant, la Bibliothèque a aujourd'hui environ 120,000 volumes brochés, sur lesquels il y en a 80,000 pour lesquels la reliure est urgente. Elle a en outre près de 15,000 manuscrits qu'il importerait de faire relier, ou dont il faudrait renouveler la reliure.

Indépendamment de cette dépense, il est de toute nécessité que la Bibliothèque royale fasse chaque année l'acquisition, soit de livres étrangers, soit des ouvrages français qui lui manquent; elle est également obligée d'acheter des manuscrits, des estampes, des cartes, des médailles et autres objets d'antiquité, pour tenir sa magnifique collection des antiques au niveau de sa réputation.

Une *école spéciale des langues orientales* est placée près de la Bibliothèque royale; elle se compose des sept chaires suivantes :

Arabe littéral, arabe vulgaire, persan, turc, arménien, grec moderne, indoustani.

L'école est principalement destinée à former des jeunes gens qui puissent faciliter les relations commerciales. Ses cours diffèrent de ceux du Collége de France, en ce qu'ils sont élémentaires et pratiques, tandis que ceux du Collége sont littéraires et scientifiques.

Un *cours d'archéologie* a été créé pour faire connaître les monuments des arts et les monuments historiques de l'antiquité.

L'école des chartes, créée en 1821, avait d'abord été divisée en deux cours: l'un était fait aux Archives du royaume, l'autre à la Bibliothèque du roi; mais en 1830 ils ont été réunis à cette dernière. Cette école a pour objet la connaissance et la conservation de tous les monuments écrits de l'histoire moderne, tels que chartes, ordonnances, diplômes, etc. Les jeunes gens qui y sont formés sont employés ensuite dans les bibliothèques et dans les dépôts publics à la recherche des monuments de l'histoire de France. Quelques-uns contribuent déjà à la publication de deux grands recueils de pièces historiques, sous la surveillance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Bibliothèque Mazarine. — Cette bibliothèque a été fondée par le cardinal Mazarin. Le savant Gabriel Naudé, qui avait essayé de la former, choisit d'abord des livres chez les libraires de Paris; il voyagea ensuite en Hollande, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, et les lettres de recommandation dont il était porteur lui facilitèrent les moyens de se procurer les ouvrages les plus rares et les plus curieux.

En 1618, la bibliothèque se composait de 40,000 volumes; elle était déjà publique. (La Bibliothèque du roi ne le devint qu'en 1737.)

Le cardinal Mazarin la donna par testament au collége qu'il fondait et qui devait porter son nom.

Elle compte aujourd'hui 90,000 volumes et 3,440 manuscrits.

On y remarque une grande quantité de recueils contenant des pièces détachées et des opuscules qui remontent jusqu'au quinzième siècle et qui n'existent pas ailleurs : aucune autre bibliothèque n'a un corps aussi complet d'anciens livres de droit, de théologie, de médecine et de sciences physiques et mathématiques. Elle possède la collection la plus précieuse des auteurs luthériens ou protestants.

Dans une de ses salles sont placés les modèles en relief des monuments pélasgiques de l'Italie et de la Grèce; dans une autre, un globe terrestre de 18 pieds de diamètre, en lame de cuivre, exécuté par ordre de Louis XVI. Ce monument, qui est unique en Europe, n'est malheureusement pas terminé.

La bibliothèque Mazarine est actuellement fréquentée par plus de cent lecteurs.

Bibliothèque de l'Arsenal. — Cette bibliothèque, créée par M. le marquis de Paulny, ancien ambassadeur de France en Pologne, a été acquise en 1781 par le comte d'Artois, qui y réunit la presque totalité de la bibliothèque du duc de la Vallière. D'après les derniers récolements elle se compose de 176,734 volumes dont 5,794 manuscrits. Elle possède la collection la plus complète qui existe de romans, depuis leur origine dans la littérature moderne; de pièces de théâtre, depuis l'époque des moralités et des mystères jusqu'en 1789; de poésies françaises, depuis le commencement du XVIe siècle.

On y remarque un nombre considérable d'éditions rares d'auteurs italiens et espagnols. La faculté d'histoire est aussi parfaite qu'on puisse le désirer, et on ne connaît pas de bibliothèque qui offre des suites plus complètes dans ce genre.

La bibliothèque de l'Arsenal a toujours attiré l'attention des savants de tous les points de l'Europe. Elle est habituellement fréquentée par soixante lecteurs qui s'y livrent à des recherches scientifiques et littéraires.

Bibliothèque Sainte-Geneviève. — La fondation de cette bibliothèque remonte à 1624. Le cardinal de Larochefoucauld, qui porta la réforme dans l'abbaye de Sainte-Geneviève, lui fit don de 600 volumes. En 1687, l'abbaye avait déjà 20,000 volumes imprimés et 400 manuscrits. En 1710, M. Letellier, archevêque de Reims, lui légua tous ses livres. A l'époque de la révolution, elle possédait 90,000 volumes et 3,000 manuscrits. Elle se compose aujourd'hui de 200,000 volumes et de 3,500 manuscrits.

On y trouve la plupart des collections académiques et une des collections les plus complètes des Aldes ; elle est riche surtout en ouvrages historiques ; ses manuscrits les plus remarquables sont des manuscrits grecs et orientaux. On y remarque une collection nombreuse de beaux ouvrages provenant de Rome, et qui ont été soustraits en 1814 aux recherches des étrangers.

La bibliothèque Sainte-Geneviève est journellement fréquentée par plus de deux cent cinquante personnes, dont la moitié au moins sont élèves des facultés.

Bibliothèque de l'Institut. — Elle a été établie en 1796; elle reçut alors environ 20,000 volumes de l'ancienne bibliothèque de la ville; elle en compte aujourd'hui 80,000. Par sa destination, elle est nécessairement encyclopédique; mais, ne pouvant tout avoir, elle se borne à réunir tous les ouvrages qui ont quelque importance, et surtout ceux qui constatent la marche et les progrès des connaissances humaines, et qui indiquent leur état présent. La bibliothèque de l'Institut est réservée aux membres des cinq académies; mais toutes les personnes présentées par eux y sont admises quatre jours de la semaine.

Bibliothèque de l'Université. — Cette bibliothèque, qui est placée dans les bâtiments de la Sorbonne, se compose de 40,000 volumes, elle est surtout très utile pour les élèves des facultés, qui la fréquentent dans l'intervalle des cours.

Y.

ÉTUDES D'HISTOIRE NATURELLE.

UNE MÈRE DU JARDIN DES PLANTES.

L'histoire de *Toby*, traduite de l'anglais et publiée par le *Musée des Familles* dans le numéro du mois de juin dernier, a montré combien la nature avait accordé d'intelligence à l'orang-outang. Le Jardin des Plantes de Paris offre en ce moment un phénomène non moins merveilleux et non moins digne d'intérêt. Cependant, pour ainsi dire, personne ne s'en occupe, et à l'exception du gardien de la ménagerie des singes, à l'exception de quelques naturalistes et des promeneurs en petit nombre favorisés par le hasard, nul ne les a connus et ne les étudie. C'est donc un fait nouveau, une observation inédite que l'on va lire.

La ménagerie du jardin possède huit à neuf individus de l'espèce des quadrumanes nommée papion. Cette espèce s'éloigne beaucoup des orang-outangs par les proportions de sa taille assez petite, par la forme allongée de son museau et par sa queue grosse et forte. Le pelage, de couleur fauve dans les jeunes sujets et presque noir chez les vieux individus, est épais et long; enfin, appuyé sur ses quatre pattes, le papion présente presque les apparences d'un chien.

Mais lorsqu'il se relève et qu'il s'assied sur ses pieds de derrière, on reconnaît aussitôt le singe. Ce sont les mains et les doigts qui sont particuliers à cette famille ainsi qu'à l'homme; ce sont les mouvements et les attitudes qui caractérisent les deux races.

Le 31 mai 1837, une femelle mit bas. Elle fut séparée des autres animaux de la même espèce, dans la crainte que ceux ci ne fissent mal au petit singe qui devait, par sa naissance, offrir un phénomène assez rare dans nos contrées, peu favorables à la reproduction d'une espèce d'animal originaire de climats à température élevée. La femelle se montra fort affligée de cette séparation, et le même chagrin affecta ses compagnons, qui suspendirent leurs jeux bruyants et leur gymnastique perpétuelle. Car, pour adoucir la captivité de ces pauvres africains et pour donner plus de champ à leurs ébats, on leur laisse d'ordinaire la jouissance des quatre ou cinq loges mitoyennes qu'ils habitent. C'est grande fête parmi ces animaux, au bruit de la clef du gardien qui ouvre la porte de communication; ils se rassemblent avec des signes non équivoques de satisfaction; ils font entendre un murmure impatient: souvent même ils hâtent le mouvement de la clavette trop longue à se lever suivant leurs désirs. Enfin la porte s'ouvre, et rien n'égale les transports de leur joie; ils sautent l'un sur l'autre, s'embrassent, se culbutent, échangent les morceaux de pain qu'ils ont ramassés, et ne cessent leurs démonstrations bruyantes et joviales qu'au moment où le gardien armé d'un long bâton leur donne le signal de la retraite. Alors le bruit cesse, la gaîté disparaît; chacun retourne chez soi et garde à peine assez de courage pour saisir le morceau de gâteau qu'on lui présente à travers les grillages de sa loge, ou pour rendre une grimace en échange de la grimace que lui adresse un impertinent gamin.

Vous comprenez donc toute la tristesse de ces pauvres papions lorsque, le 31 mai, ils virent que la porte de séparation qui fermait la loge de la femelle prête à mettre bas, restait fermée! Aussi ne montrèrent-ils point leur docilité ordinaire. Des cris violents partirent du groupe mutin qui cherchait à briser la porte, et les menaces, voire le fouet du gardien, restèrent inefficaces à les éloigner de ce poste.

Enfin, touché de leur inquiétude et du vif intérêt qu'ils témoignaient pour entrer chez la jeune mère, un des professeurs du jardin fit ouvrir la porte.

Vous allez peut-être croire que les papions firent une irruption brusque et bruyante chez Charlotte, ainsi se nomme la femelle mère?... Loin de là, ils entrèrent un à un et précédés du mâle, père du nouveau-né. Celui-ci, à la vue de son enfant, se jeta dans les bras de sa femelle, et (il faut prendre l'expression dont je me sers à la lettre et dans toute la valeur de son acception) il l'embrassa, il la serra contre sa poitrine, et se mit ensuite à examiner avec non moins de tendresse le petit singe qui pendait à la mamelle de la mère. L'enfant reçut de son père des baisers sur les lèvres, sur le front et sur la main. Pendant ce temps-là, les autres visiteurs se tenaient à l'écart, mais non sans prendre à la scène qui se passaient l'intérêt que, chez les gens du peuple, témoignent en pareille occasion, les voisines et les commères du quartier. Enfin, il leur fut permis d'approcher à leur tour et de voir de plus près le nouveau membre de la famille papionne qui venait d'ouvrir les yeux au jour; car les petits singes, comme les enfants, ouvrent les yeux dès le moment de leur naissance. Chacun s'approcha modestement et sans se livrer à l'extravagante turbulence dont les mouvements de ces animaux sont d'ordinaire accompagnés. Ils passèrent leurs bras autour du cou du père et de la mère, penchant la tête en avant pour mieux voir, et faisant ouïr une sorte de ramage particulier et varié par mille inflexions étranges d'expression et de modulation. Cela dura jusqu'au moment de la retraite; alors chacun se sépara et rentra chez soi, laissant, non sans regret, Charlotte dans sa loge, seule avec le nouveau-né.

Une scène à peu près semblable se renouvelle chaque fois que l'on réunit les uns aux autres ces animaux. Nul n'empiète sur les droits du mâle, époux de Charlotte et père de l'enfant. Malgré leur plaisir à voir et à toucher ce nouveau petit compagnon, ils ne le font qu'avec la permission des parents, permission que ceux-ci n'accordent qu'avec une grande réserve. Dès que la porte s'ouvre, Charlotte et son mari prennent place l'un devant l'autre, et, assis sur leurs jambes étendues, forment entre eux une sorte de berceau dans lequel ils placent le petit. Là, ils le flattent de la main, lui donnent des

baisers, lissent son poil et nettoient ses yeux, avec un soin, une patience et une précaution que l'on admirerait dans la mère la plus tendre. Pendant ce temps, les autres papions tournent autour d'eux, les cajolent et s'efforcent d'obtenir la faveur de voir et de caresser l'enfant. Pour cela ils font les gentils et présentent les bribes de gâteaux, de pain ou de fruit dont ils se trouvent en possession. Ces offres ne sont point toujours acceptées; mais quand elles le sont, rien n'égale le plaisir des favorisés qui usent de la permission accordée avec réserve dans leurs caresses, mais aussi longtemps que possible. Rien n'est singulier comme de les voir touchant le petit, l'embrassant, et cherchant sans cesse à lire dans les yeux de la mère s'ils ne vont pas trop loin et s'ils peuvent continuer.

Charlotte use en véritable femme de ses priviléges maternels. Jamais elle ne quitte d'un moment son nourrisson; jamais elle ne le confie aux bras étrangers qui se tendent pour le recevoir. Elle ne veut s'en rapporter à personne pour les soins que nécessite la chère créature à laquelle elle a donné le jour, et souvent même elle porte ces soins jusqu'à l'exagération, surtout en présence des autres papions.

Aux heures où Charlotte reste seule avec son petit, cette bonne mère montre une tendresse plus vraie et mieux entendue. Tantôt elle explique à la frêle créature comment il faut s'y prendre pour grimper au treillage de la loge, et durant cette leçon de gymnastique, elle suit son élève des bras et du regard, de manière à prévenir toute chute. Le petit singe se trouve-t-il fatigué, ou bien la peur et le vertige viennent-ils à s'emparer de lui, aussitôt Charlotte le prend dans ses bras, le replace à terre, le caresse, l'encourage et, après l'avoir rassuré, lui fait tenter une seconde ascension.

Charlotte entremêle ces enseignements utiles, de passe-temps qui n'offrent rien d'utile (du moins aux regards de l'observateur), et qui sont purement des jeux. Elle se dresse debout, elle appuie les mains sur ses longues cuisses, et là se donne un mouvement oscillatoire, accompagné de petits sauts qui ressemblent évidemment à une danse. Ce genre de distraction paraît plaire beaucoup au petit singe, qui cherche à imiter les gestes de sa mère, et qui l'oblige à les recommencer lorsqu'elle s'arrête. Car la chétive créature est impérieuse, pleine de caprices, et abuse, comme l'enfant le plus gâté, de la tendresse excessive dont elle est l'objet.

Il serait pourtant difficile de rien voir de plus laid que cet avorton maigre, rabougri, et qui, sauf une grande vivacité de mouvements, présente l'aspect d'un cadavre d'enfant nouveau-né. Cinq semaines après sa naissance, il était haut de quinze pouces environ, sans poils, excepté sur le dos, et laissant voir une peau blanchâtre, terne, mate, et qui semble privée de vie. Sur sa tête s'élève une sorte de chevelure noire qui ne manque pas d'épaisseur, enfin, ses mains blanches et presque toujours humides, se terminent par de petits ongles noirs coupés carrément, et qui, sauf la couleur, ressemblent tout-à-fait à ceux de la main de l'homme.

Les papions, dans l'état sauvage, vivent en famille et s'associent d'ordinaire pour dévaliser un champ ou pour dépouiller un arbre de ses fruits. Il est aisé de reconnaître encore, même dans la captivité, de nombreuses traces de ces habitudes sociales. Ainsi, dernièrement un papion fut donné au Jardin des Plantes et placé dans les loges habitées par les animaux de son espèce. Il n'était point de force à lutter avec ses confrères; aussi le plus gros et le plus robuste le prit-il aussitôt sous sa protection; protection dont bientôt le malicieux petit singe abuse avec une perfide adresse. Car lorsqu'il veut voler les autres papions occupés à manger, il leur dérobe hardiment leur proie et se met à jeter des cris aigus, même avant que sa victime cherche à se venger. Aussitôt le protecteur arrive, et, sans autre forme de procès, donne gravement un soufflet au volé qui se trouve encore battu.

La victime ordinaire de ces ruses déloyales est une petite femelle fort intelligente, et qui se sert d'un moyen ingénieux pour se mettre en possession du morceau de pain ou de gâteau que l'on jette sur la terrasse extérieure de sa loge, trop loin pour qu'elle puisse s'en saisir à l'aide des mains; elle fait passer sa queue par un des grillages en treillis qui ferment sa cage, et, par un mouvement brusque imprimé à cette queue, elle amène à elle le morceau convoité. C'est le plus souvent alors que le petit voleur se jette sur elle et met en œuvre la ruse dont il vient d'être parlé.

Les papions sont originaires du cap de Bonne-Espérance et sont regardés comme les membres les plus féroces et les plus redoutables de la famille des singes.

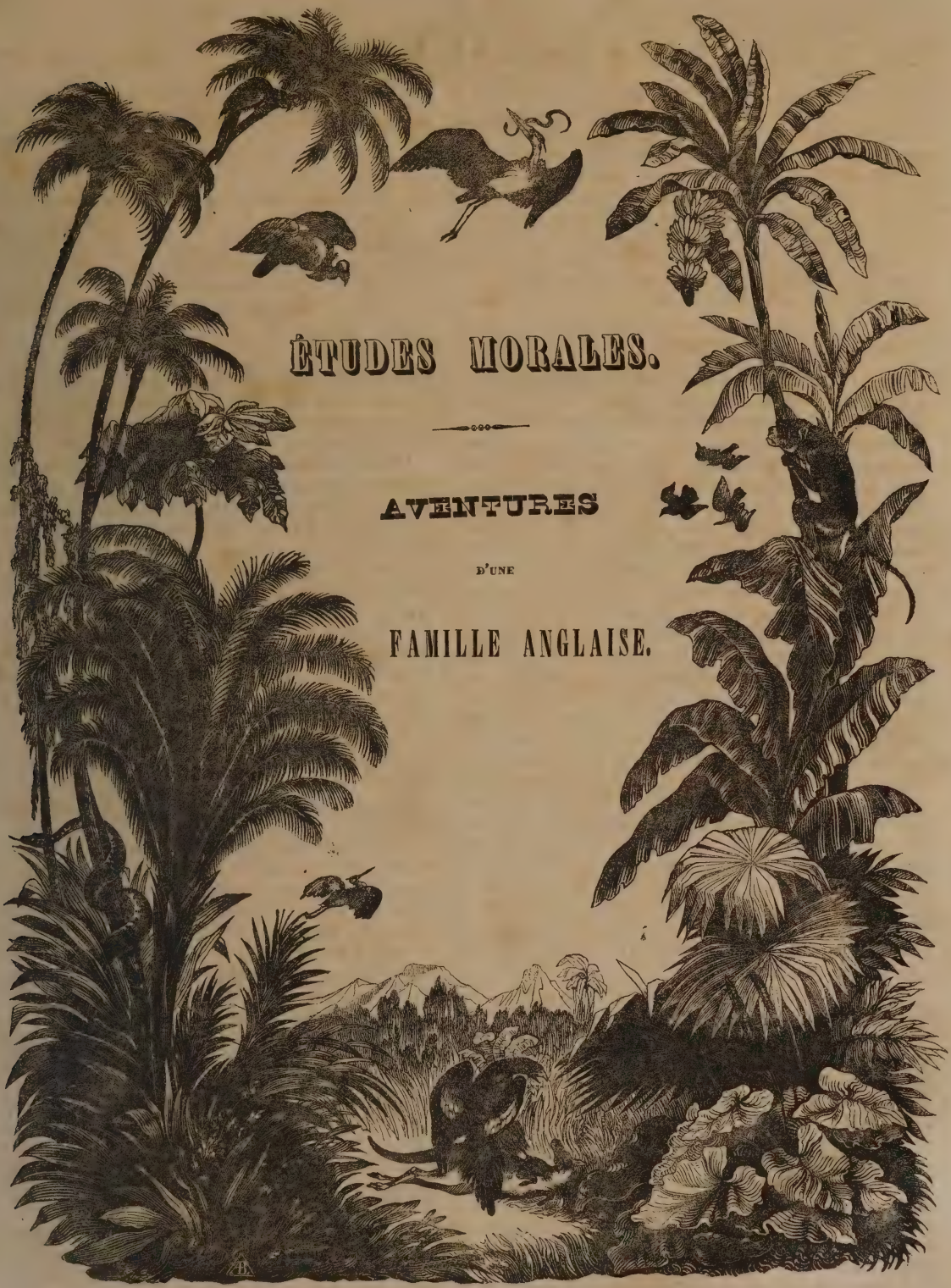
Une autre femelle de singe, appartenant à la famille des macaques, a mis bas également dans une loge à côté de Charlotte. On retrouve chez cet animal la même tendresse, les mêmes soins, les mêmes cajoleries pour son jeune enfant que les caresses exagérées de Charlotte.

Mais le mâle montre une complète indifférence pour son enfant; il n'y prend point garde, ne songe point à en approcher et ne paraît s'apercevoir en aucune façon que sa femelle est devenue mère. L'amour paternel, si vif chez le papion époux de Charlotte, n'exerce aucune influence sur lui.

Ce singe, petit et grisâtre, ne déploie rien, du reste, de l'intelligence fine et malicieuse du papion, quoique sa ressemblance avec l'homme soit plus complète que cet animal. Pourvu qu'il puisse se chauffer au soleil et saisir quelqu'un des morceaux de pain que les curieux ne manquent pas de lui offrir, il se montre satisfait.

Bientôt tous les animaux appartenant à la famille des singes, relégués jusqu'ici dans une ménagerie étroite et mal commode, vont être transférés dans une magnifique rotonde où ils pourront se livrer en liberté aux ébats dont la nature leur a fait un besoin impérieux.

S. HENRY BERTHOUD.



ÉTUDES MORALES.

AVENTURES

D'UNE

FAMILLE ANGLAISE.

CHAPITRE PREMIER.

L'ENFANT BLESSÉ.

> Un Samaritain, passant son chemin, vint à l'endroit où était le blessé, et l'ayant vu, il en fut touché de compassion.
>
> Il s'approcha donc de lui; il versa du baume et du vin sur ses plaies et le pansa. Puis l'ayant mis sur son cheval, il le mena dans l'hôtellerie et eut soin de lui.
>
> Allez donc, et faites de même.
>
> ÉVANG. *selon S. Luc*, chap. X, vers. 33.

En 1818, tandis que les armées alliées occupaient militairement la France, une prospérité subite et inattendue, en ces temps de désastre, tomba sur les villes du Nord où se trouvaient cantonnés les corps les plus considérables des troupes russes et anglaises. Cambrai, surtout, désigné pour servir de quartier-général à l'état-major du lord Wellington, changea tout-à-fait d'aspect et devint animé, commerçant et riche; si bien que, peu à peu, ses habitants se sentirent moins d'aversion et de haine contre ceux que l'on avait vu arriver avec tant de douleur et de colère. Les avances des étrangers, les fêtes charmantes qu'ils donnaient, et surtout l'or qu'ils répandaient à pleines mains, achevèrent d'étouffer les répugnances et ne tardèrent point à établir des rapports bienveillants et presque d'amitié entre les habitants et les insulaires. On finit même par se familiariser avec la vue des troupes et par mettre beaucoup de curiosité et d'empressement à jouir du spectacle qu'offraient les revues et les parades continuelles dont le généralissime se servait pour occuper les loisirs de ses soldats. L'admirable précision des manœuvres, l'éclat et la richesse des uniformes, le charme des musiques militaires rendaient fort excusable cet empressement général des habitants; tout le monde aurait compris les concessions qu'ils faisaient au rigorisme de leurs principes patriotiques, à la vue de ces longues lignes de troupes vêtues tantôt d'écarlate, tantôt d'un vert sombre, et parmi lesquelles resplendissaient les plaids bigarrés de la garde écossaise et ses toques chargées de plumes noires.

Sitôt que l'on voyait les troupes se diriger vers le champ ordinaire de leurs évolutions stratégiques, la ville entière courait donc sur l'esplanade de la citadelle, tandis qu'un pauvre petit garçon de douze ans, pâle, maladif, et assis tristement dans un fauteuil placé sur le seuil d'une librairie, regardait passer avec envie les soldats et la foule joyeuse. Oh! que n'eût-il pas donné pour pouvoir aller courir avec tous ces jeunes garçons qui, dans leur mutinerie, imitaient les gestes que nécessitait aux musiciens anglais le jeu de leurs instruments, et surtout celui du trombone dont la forme bizarre non moins que les sons graves étaient restés jusque-là inconnus à Cambrai! Que n'eût-il pas donné pour courir, pour bondir, pour s'ébattre ainsi qu'ils le faisaient! Mais loin de là, il lui faut passer ses journées dans l'inaction, sans aucun des plaisirs de l'enfance; il faut que sa mère l'astreigne à mille précautions sans cesse renaissantes, à mille soins toujours craintifs, sans lesquels une existence si chétive s'éteindrait bientôt. C'est une faible lueur qu'il faut protéger de la main contre le moindre souffle; c'est une plante que dessécherait le rayon de soleil dont verdissent et prospèrent les autres fleurs.

Un jour cependant, la matinée était si belle, l'air si tiède et si caressant, la musique militaire si pleine d'attrait et d'enivrement, que le petit garçon sentit s'éveiller avec énergie dans son cœur le désir de faire une fois comme les autres enfants de son âge, d'assister une fois à ces belles évolutions militaires dont il entendait parler sans cesse et qui lui restaient toujours péniblement interdites. Il se leva furtivement hors de son fauteuil et se jeta au milieu de la foule qui l'entraîna dans son torrent. Bientôt la vivacité de l'air, le bruit, le mouvement, l'agitation l'éblouirent et le frappèrent de vertiges; il voulut s'arrêter, mais en vain; il voulut se soutenir, mais personne ne lui tendit la main; alors les forces lui manquèrent, et il tomba sans connaissance au moment où une charge de cavalerie portait de son côté toutes les troupes et faisait reculer précipitamment la foule.

Le malheureux enfant reçut un coup de pied de cheval à la tête.

Ce fut soudain un cri général de surprise et de douleur; chacun accourut vers lui. Tandis que l'on contemplait ce corps inanimé, un étranger fendit le groupe épais des curieux et d'un air d'autorité se fit ouvrir sur-le-champ un passage jusqu'au blessé. Là, il mit un genou en terre et ne put se défendre d'un sentiment d'épouvante à la vue de la large plaie qui laissait à découvert une partie du cerveau. Sans perdre de temps néanmoins, il déchira son mouchoir, posa un premier appareil sur la plaie qu'il croyait mortelle, prit l'enfant dans ses bras, et, s'étant fait indiquer la demeure du petit moribond, se dirigea, sans vouloir confier à personne son fardeau, vers la librairie d'ailleurs peu éloignée de l'esplanade.

Vous pouvez juger du désespoir qu'éprouva la pauvre mère du jeune garçon à la vue de ce cadavre sanglant qu'on lui ramenait. Mais c'était une femme forte, habituée depuis longtemps à lutter contre les souffrances et le malheur; au lieu de se livrer à des larmes et à des plaintes, elle s'arma de courage, prépara un lit à son enfant, et donna les ordres les plus clairs et les plus précis pour que, sur-le-champ, on fît appeler un chirurgien. Elle indiqua les lieux où il faudrait l'aller chercher dans le cas où il ne se trouverait point chez lui, ajouta quelques autres détails lucides et intelligents qui devaient hâter les soins à donner à son enfant, et, sans perdre un instant

sa présence d'esprit, revint près du lit où l'officier anglais continuait à donner des soins au blessé.

— Madame, dit-il après un long examen de la plaie, madame, je réponds de la guérison si vous voulez me confier le soin de la cure.

La pauvre mère regarda l'étranger avec des yeux où s'exprimaient tout à la fois le doute, l'espoir, la crainte et l'incertitude.

— J'ai étudié la chirurgie assez longtemps pour pouvoir amener à bonne fin la guérison d'une blessure de ce genre, continua-t-il; rapportez-vous-en à moi et ayez confiance dans ce que je vous dis.

La mère regarda de nouveau l'homme qui lui parlait; il pouvait avoir quarante-cinq ans environ; son front tout-à-fait chauve et que garnissaient seulement de rares cheveux blonds vers la partie postérieure de la tête, donnait à l'ensemble de sa figure une expression de force et de sérénité à laquelle ajoutaient encore deux yeux étincelants d'intelligence; enfin il était facile d'y reconnaître, sous les apparences froides d'une physionomie sévère, un vif penchant à la bienveillance.

— Je mets ma confiance en vous, monsieur, dit-elle, car une voix secrète me dit que vous ne la tromperez point.

L'étranger sourit froidement, écrivit sur une page qu'il arracha de son portefeuille une note des objets pharmaceutiques qui lui étaient nécessaires, et demanda qu'on les lui apportât sur-le-champ; puis, une fois ces objets venus, il se mit à procéder au pansement du petit blessé avec l'aisance et le savoir-faire dont aurait pu donner des preuves le chirurgien le plus expérimenté.

— Maintenant, madame, dit-il, laissez-moi seul avec mon malade que je compte quitter le moins possible et qui ne doit recevoir de soins que de moi. Si vous le permettez, je vais écrire chez moi pour que mon domestique m'apporte un lit de camp sur lequel j'ai l'habitude de me reposer, et que l'on me dressera, pour la nuit, près de la couchette de votre fils. Quand l'enfant pourra être transporté, je le ferai conduire chez moi, afin de pouvoir continuer à veiller sur lui sans vous causer plus longtemps la gêne de loger un étranger dans votre maison. Une fois qu'il sera chez moi, vous ne l'en verrez pas moins souvent, rassurez-vous.

Il y avait dans la manière dont s'exprimait cet homme tant de confiance et tant d'autorité que la mère obéit et consentit à tout. Comme elle allait quitter la chambre, le chirurgien que l'on avait fait appeler arriva. C'était un homme instruit, et il ne put s'empêcher néanmoins de témoigner sa surprise et son admiration en voyant la manière presque merveilleuse dont l'Anglais avait disposé l'appareil sur la blessure de Samuel; c'est ainsi que l'on nommait le petit garçon. Ensuite il engagea fortement madame *** à donner une confiance sans bornes à l'inconnu qui s'était chargé de la guérison de son fils, et partit en la laissant pleine de consolation et d'espérance.

L'étranger ne quitta pas le malade de toute la nuit; madame ***, qui ne dormit guère non plus, vous le pensez bien, et qui vint plus d'une fois, dans son inquiétude, prêter l'oreille à la porte de l'appartement, entendit à diverses reprises lord E*** sauter à bas de son lit dès que l'enfant murmurait une plainte, et apaiser cette plainte par un breuvage que le garde-malade avait préparé de ses propres mains.

Cela dura trois jours, au bout desquels le petit garçon reprit connaissance et reconnut sa mère, sa pauvre mère qui pleurait de joie et de douleur.

— Il ne reste plus aucun péril à redouter, madame, dit l'officier anglais. Cependant l'état de Samuel exige des soins longs et que je puis seul lui donner. Je vais donc, comme je vous l'ai déjà proposé, l'emmener chez moi, où d'ailleurs un vaste jardin et la société de mes enfants rendront sa convalescence plus douce, plus prompte et plus certaine.

Madame *** eut bien de la peine à obtenir d'elle-même un sacrifice aussi grand que celui de se séparer de son enfant. Mais il le fallait; à ce prix seul, lord E*** répondait de la guérison de Samuel, et d'ailleurs il avait acquis trop de droits à sa reconnaissance pour qu'elle ne lui accordât pas ce qu'il demandait. L'enfant quitta donc la maison maternelle et se vit transporter chez lord E***; ce dernier occupait dans un des quartiers les plus retirés de la ville un vaste hôtel qui s'élevait au milieu d'un de ces magnifiques et immenses jardins dont en Flandre abondent même les villes de guerre fermées par des enceintes de murailles et de fortifications.

Chaque jour, madame *** venait visiter son fils, et chaque jour elle s'applaudissait des progrès que faisait la convalescence de l'enfant. Bientôt lord E*** permit au malade quelques aliments légers; bientôt il le fit transporter dans le jardin, parmi les douces émanations des fleurs et sous les caresses bienfaisantes d'un soleil de printemps; peu à peu même Samuel put quitter le fauteuil dans lequel il passait de longues journées et se mêler aux jeux des enfants du lord. Ceux-ci, pour prendre part et s'associer à l'intérêt que témoignait leur père au petit blessé, renoncèrent à leurs courses dans le jardin, à leurs exercices de gymnastique, à leur chasse aux papillons et aux insectes pour pouvoir emmener leur compagnon dans les promenades à pas lents qu'ils faisaient le long d'un ruisseau limpide où s'ébattaient des poissons d'or et de pourpre. Samuel éprouvait-il la moindre fatigue et s'arrêtait-il? l'on allait chercher son fauteuil; désirait-il une fleur? on s'empressait de la lui cueillir aussitôt; éprouvait-il une douleur? on courait à l'instant, dans une vive inquiétude, prévenir lord E*** et réclamer ses soins.

Les enfants qui montraient tant de sollicitude pour Samuel étaient une jeune fille de treize ans que l'on appelait Sara, sa sœur Nelly âgée de dix ans, et George, leur frère, charmant petit garçon un peu moins vieux que Nelly. Les trois charmantes créatures réalisaient les merveilles de grâce et de fraîcheur que reproduisent et font si bien comprendre les tableaux de Lawrence et les gravures anglaises faites d'après les œuvres de cet artiste célèbre. Les cheveux cendrés de Sara retombaient en longs anneaux sur ses épaules délicates, et rien n'égalait la souplesse de sa taille svelte comme le corselet d'une abeille. Toujours vêtue de blanc, les bras nus, les épaules et la poitrine nues comme sa sœur, Nelly présentait des formes plus arrondies et moins précises que Sara, dans la personne de laquelle apparaissait déjà cette élégante maigreur qui caractérise si bien, chez les jeunes Anglaises, la transition de l'enfance à l'adolescence. Quant à George, beau, pétulant, hardi, volontaire, il passait toutes ses journées à grimper sur les arbres les plus hauts du parc, soit pour dénicher des oiseaux, soit pour le plaisir seul d'y monter : on était sûr, s'il se présentait quelque expédition aventureuse à faire, soit pour repêcher un jouet tombé dans la petite rivière, soit pour chasser un vilain rat d'eau dont s'effrayait sa sœur, qu'il saisissait son petit fusil avec empressement ou qu'il se jetait à l'eau sans hésiter.

L'éducation de ces trois enfants était faite par une

gouvernante anglaise, sous la direction de lord E***, resté veuf de bonne heure et qui n'avait jamais voulu accepter aucune des brillantes offres de mariage dont les propositions lui arrivaient de toutes parts. Il avait épousé lady E*** par amour, et quoiqu'elle fût l'orpheline d'un pauvre ministre protestant, mort sans laisser à son enfant d'autre héritage que sa Bible et un nom vénéré comme le nom d'un saint. Dieu bénit longtemps cette union ; durant six années rien ne troubla le bonheur du riche membre de la chambre haute. Mari d'une femme qu'il adorait, père de deux jeunes filles charmantes comme leur mère, que pouvait-il désirer de plus? Aussi, loin de former des désirs, il se complaisait dans son heureuse existence et priait Dieu de lui en continuer les bienfaits. Dieu l'exauça durant six années, au bout desquelles lady E*** mourut quelques années après avoir donné le jour à George.

On craignit quelque temps que le désespoir ne tuât lord E***; mais, après la première crise de la douleur, la pensée de ses enfants lui rendit un peu de courage et il se résigna à vivre pour eux. Néanmoins, la présence des lieux où il avait passé tant d'années heureuses près de lady E*** nourrissait trop vivement ses chagrins pour qu'il ne cherchât point à s'en éloigner. Les événements de Waterloo et de 1815 étant arrivés sur ces entrefaites, il résolut de voyager en France et de visiter ce pays occupé par les troupes anglaises; après un séjour de quelques mois à Paris, il revint à Cambrai où l'appelait l'amitié de lord Wellington et de lord Hill, ses collègues à la chambre haute et ses camarades d'enfance. A leur prière, il résolut de passer une partie de l'année près du quartier-général, et ce fut dans ce dessein qu'il loua la maison et le jardin où passaient de si douces journées ses enfants et Samuel.

Après trois mois de convalescence, la guérison de Samuel se trouva tout-à-fait complète, et madame ***, si longtemps privée de la présence de son fils, vint le redemander à lord E***. Celui-ci ne put se refuser à la prière si naturelle d'une mère et conduisit la dame vers les enfants qui jouaient, suivant leur habitude, dans le jardin et que la nouvelle de leur séparation frappa comme d'un coup de foudre ; Sara laissa tomber quelques larmes, Nelly sanglota, et George, passant son bras autour du bras de Samuel, déclara qu'il ne le laisserait point partir. Il n'en fallut pas moins se quitter, mais avec une véritable douleur et avec des promesses sans fin de se réunir chaque jour.

En effet, quoique Samuel revînt tous les soirs coucher au logis de sa mère, il n'en passait pas moins, pour ainsi dire, sa vie entière dans la maison de lord E***. Chaque matin, dès neuf heures, un domestique de confiance venait le prendre à la librairie et l'amenait près de Sara, de Nelly et de George, dont il partageait d'abord les leçons, puis ensuite les jeux. Samuel, avec la facilité d'intelligence naturelle aux enfants, ne tarda point à s'exprimer aisément en anglais, tandis que Sara, George et Nelly achevaient de contracter avec lui une habitude complète de la langue française. Lord E*** témoignait à l'enfant qui lui devait la vie une tendresse pour ainsi dire égale à celle dont il entourait sa propre famille ; il associait Samuel à tous les bien-êtres, à tous les plaisirs qu'il prodiguait à ses enfants, et lorsqu'il fit don à chacun de ceux-ci d'un joli petit poney de race venu d'Angleterre à grands frais, Samuel reçut le même cadeau et put partager les leçons d'équitation et les promenades équestres de ses jeunes amis.

Une union si parfaite et des relations si tendres durèrent deux années, au bout desquelles lord Egerton vint trouver madame *** et lui dit :

— J'ai un devoir à remplir et ce devoir m'oblige à un long voyage, durant lequel je ne veux point me séparer de mes enfants. Je vais acheter et faire fréter à mes frais un bâtiment dans lequel je réunirai tout le confortable dont ma famille a besoin ; si vous le voulez, j'emmènerai Samuel avec Sara, George et Nelly. Je me charge de son éducation pour le présent et de sa fortune pour l'avenir. Chaque mois vous recevrez de ses nouvelles. Voulez vous?

Le premier mouvement de madame ***, pauvre et mère de trois enfants, fut d'abord d'accepter les offres séduisantes que lord Egerton lui adressait pour son fils ; mais lorsqu'elle s'arrêta devant la pensée de quitter cette chère créature, pour longtemps, pour toujours peut-être, le cœur lui faillit, et elle refusa en remerciant néanmoins l'Anglais avec effusion.

Cet homme, si froid et si réservé d'ordinaire, ne put s'empêcher de témoigner une vive contrariété du refus de madame *** et il le combattit avec une patiente persévérance.

— J'aime cet enfant comme mon propre fils, lui dit-il, et s'il répond à mes soins, s'il continue à montrer la même sensibilité de cœur et la même rectitude d'intelligence, je suis assez riche pour me rappeler, quand il en sera temps, que j'ai trouvé le bonheur dans mon union avec une femme pauvre et pour chercher à rendre une de mes filles heureuses par le même moyen. Je vous répète enfin que j'aime Samuel comme mon propre fils.

Madame *** se sentit ébranlée, et sans doute elle aurait fini par céder aux désirs de lord E*** si l'enfant ne fût, sur ces entrefaites, tombé grièvement malade et de manière à rendre de longtemps impossibles pour lui les fatigues d'un long voyage. Il fallut donc que lord E*** renonçât à son dessein et partît sans Samuel.

Le jour du départ, lorsque Sara, Nelly et George eurent embrassé, non sans verser des larmes, le compagnon chéri dont ils ne s'étaient point séparés d'un jour depuis deux ans, leur père témoigna le désir de rester seul avec Samuel pendant quelques instants. Il le prit sur ses genoux, le serra contre sa poitrine avec plus d'émotion qu'il n'avait coutume d'en montrer, il lui dit :

— Mon enfant, nous allons nous séparer et Dieu seul connaît si nous sommes jamais destinés à nous revoir dans ce monde. Mais il est deux choses que toi et moi n'oublierons jamais et qui nous uniront toujours d'une tendresse égale ; c'est que tu me dois la vie. Prends donc cette bague et garde-la en mémoire de moi, mon enfant ; en souvenir de celui qui voulait t'emmener avec lui, de celui qui ne t'aurait jamais quitté, Samuel, s'il n'y était forcé par l'accomplissement d'un devoir important. Ecoute-moi bien, mon ami, car je ne sais pourquoi j'éprouve le besoin de justifier mon départ et ma séparation de toi comme je l'éprouverais pour un de mes propres enfants.

Tu m'as souvent entendu parler de ma femme, de lady E***, de la mère de mes enfants, de celle qui, pendant six années, m'a rendu heureux autant qu'un homme peut l'être ici-bas, et par ses vertus n'a cessé d'attirer sur ma famille et sur moi les bénédictions du ciel. Or, mon enfant, il y a deux mois j'ai appris que, sans le savoir, cet ange avait commis une horrible injustice... que par une fausse conviction elle avait fait condamner une innocente. Voici dans quelles circonstances, mon enfant.

Un jour les diamants de lady E*** lui furent volés. Ce vol était évidemment commis par une personne initiée aux secrets et aux habitudes de notre maison, car on ne remarqua sur la serrure de l'armoire qui contenait les écrins de ma femme aucune apparence d'effraction. Comment d'ailleurs aurait-on pu pénétrer, sans que personne s'en aperçût, jusque dans la partie la plus reculée de mon hôtel? Comment aurait-on pu savoir que lady E*** déposait ses diamants dans un bahut ciselé que j'avais fait venir d'Allemagne pour elle? Longtemps nos recherches et celles de la justice restèrent inutiles; enfin une vieille gouvernante de ma femme, Anna Jobson, déclara qu'elle avait vu la femme de chambre de lady E***, Diana Griffiths, rôder le soir du vol autour du bahut, et qu'elle était ensuite sortie furtivement avec un paquet caché sous son châle.

Lady E*** fit prévenir sur-le-champ le constable; on commença des recherches dans la chambre de Diana, et l'on y découvrit bientôt en effet, cachées sous les matelas de son lit, une épingle et une agrafe en diamants. A la vue de ces bijoux, Diana prit le ciel à témoin de son innocence et déclara que quelqu'un voulait la perdre par une ruse infâme. Il y avait dans ses protestations tant de confiance et de vérité que je voulais suspendre les poursuites de la justice et attendre quelque temps pour pénétrer ce mystère; mais ma femme s'opposa à ce qu'elle appelait une faiblesse de ma part et Diana fut livrée aux tribunaux. En vain persévéra-t-elle à protester de son innocence, en vain adjura-t-elle lady E*** de ne point croire à des preuves menteuses, ouvrage de la haine et de la calomnie; elle fut condamnée à la déportation perpétuelle, jetée sur un vaisseau et emmenée à Botany-Bay.

Il y a trois mois, mon enfant, un paquet m'arriva d'Angleterre. C'était un coffret que la vieille gouvernante de ma femme, Anna Jobson, avait ordonné par testament de me faire parvenir après sa mort. Ce coffret contenait tous les diamants de ma femme et une déclaration légale et en bonne forme de l'innocence de Diana. La vieille scélérate avouait que, jalouse de l'affection témoignée par lady E*** à sa femme de chambre, elle avait résolu de se débarrasser à tout prix d'une rivale odieuse, et qu'après avoir fait fabriquer une fausse clef sur l'empreinte en cire qu'elle avait prise de la serrure du bahut, elle s'était emparée des diamants et avait caché deux bijoux dans le lit de Diana. Tu sais le reste.

Mon premier soin a été de déférer aux tribunaux anglais la déclaration d'Anna Jobson; puis, comme les formes de la justice sont toujours lentes, surtout celles de la réhabilitation plus que toutes les autres peut-être, j'ai obtenu du lord de l'échiquier, pour Diana, un ordre de mise en liberté provisoire, et je pars dans huit jours pour aller chercher l'innocente convicte et la ramener en Angleterre afin qu'elle y entende proclamer son innocence et que je puisse réparer, à force de soins et de bienfaits, la cruelle injustice dont elle a été victime.

Voilà pourquoi je pars sans toi, mon enfant, sans attendre ta guérison pour t'emmener avec nous; voilà pourquoi j'entreprends de suite un long et pénible voyage; car songe à ce que souffre cette infortunée créature, innocente et subissant tous les châtiments que l'on inflige aux coupables! On ne saurait trop tôt mettre un terme à ce plus horrible des supplices.

Je me sépare donc de toi; mais sitôt mon voyage terminé, si Dieu m'accorde la grâce de revenir en Europe comme tout m'en donne l'espérance, c'est dans un port français que je débarquerai, dans le port qui me rapprochera le plus de Cambrai et de toi. Notre séparation ne peut donc être d'une longue durée; dans deux ans tout au plus nous nous reverrons, nous nous retrouverons, et cette fois, Samuel, je l'espère, pour ne plus nous quitter.

En disant ces paroles il embrassa de nouveau Samuel, le déposa à terre et disparut.

Le départ de lord E*** et de ses enfants laissa dans un isolement plein de tristesse celui qui s'était depuis si longtemps habitué à leur tendresse et à leur société; il lui fallut bien du temps et la certitude de les revoir pour ne point succomber, lui si frêle et si maladif, à la douleur d'une pareille séparation

L'Enfant blessé.

CHAPITRE SECOND.

ABSENCE.

Etant arrivé dans la maison de ce chef de synagogue, il y vit une troupe confuse de personnes qui pleuraient et qui jetaient de grands cris.

Auxquelles il dit en entrant : Pourquoi pleurez-vous, cette fille n'est point morte, elle n'est qu'endormie.

Et ils se moquaient de lui Alors ayant fait sortir tout le monde, il prit le père et la mère de l'enfant et ceux qu'il avait avec lui, et il entra au lieu où la fille était couchée.

Il la prit par les mains et lui dit : *talitha cumi*, c'est-à-dire ma fille, levez-vous, je vous le commande.

Au même instant la fille se leva.

ÉVANG. *selon S. Marc*, chap. V, vers. 38.

Attaché à lord Egerton avec cette sincérité de tendresse dont les enfants surtout sont susceptibles, le jeune *** s'affligea vivement du départ de l'étranger dont il tenait, pour ainsi dire, la vie, et dans la famille duquel il avait trouvé tant d'amitié, tant de bonheur! Son état maladif s'en accrut, il tomba dans une sorte de marasme qui le rendait insensible à tous les plaisirs que lui proposait sa pauvre mère inquiète, et il ne sortait de cette somnolence que par une seule idée.

— Allons, Samuel, du courage! tu recevras bientôt une lettre de tes amis d'Angleterre.

Une première lettre arriva bientôt en effet. Elle portait le timbre de Londres et annonçait le prochain départ de toute la famille du lord pour Plymouth où elle devait s'embarquer. Chacun avait voulu joindre son apostille à la lettre, Nelly et George lui-même, avec sa grosse écriture imparfaite encore Quant à Sara, elle s'était attribuée la partie la plus considérable de la correspondance; elle entrait dans les plus grands détails sur les préparatifs que nécessitait un si long voyage et terminait en regrettant de nouveau que Samuel ne pût prendre part à une expédition qui promettait d'être pleine de plaisirs et d'intérêt.

Samuel pleura en lisant cette lettre et répondit longuement et avec mille tendresses pour lord E***, pour Sara, pour Nelly et pour George.

La seconde lettre de lord Egerton arriva de Plymouth et contenait d'abord des conseils hygiéniques de sa seigneurie sur les soins que demandait la santé de Samuel, santé pour laquelle avaient été consultés les médecins les plus célèbres de Londres. Sara occupait de son élégante et svelte écriture les trois autres pages.

« Vous ne pouvez vous figurer, mon cher Samuel, « toutes les tendres précautions que notre bon père a « prises pour nous rendre moins pénible, ou plutôt tout-« à-fait agréable, le voyage de long cours que nous allons « entreprendre. Le bâtiment, comme vous le savez, lui « appartient; c'est le meilleur voilier du port et sa coque « est toute revêtue de zinc, de manière à prévenir les « accidents. Chacun se presse dans le port de Plymouth « pour admirer ce beau navire, coquettement paré, et dont « la grâce et l'élégance se font remarquer parmi tous les « autres vaisseaux en rade.

« Mais c'est à bord, mon ami, que l'on éprouve de l'é-« tonnement et de l'admiration; on a su y ménager pour « chacun de nous une charmante petite habitation où rien « ne manque du confort le plus accompli et le plus exi-« geant : outre une chambre à coucher dont le lit suspendu « joint au balancement du hamac la molle recherche des « lits de France, un joli salon pour prendre le thé, une « salle à manger et un cabinet l'étude complètent notre « habitation; tout cela tendu de charmantes étoffes, tout « cela paré de fleurs. Le cabinet l'étude renferme une bi-« bliothèque de deux mille volumes au moins qui, je vous « l'assure, abrégeront bien les ennuis de la traversée, si la « traversée a toutefois des ennuis. De jolis petits oiseaux, « dans leur cage, chantent et viennent avec leur petit bec « frapper contre les barreaux et solliciter une liberté dont « ils n'usent que pour voltiger gaîment autour de nous et « manger hardiment dans nos mains le sucre ou les « grains que nous leur présentons; enfin, un gros singe, « acheté par mon père, fait l'amusement de tous les ma-« telots et de nous autres aussi, Samuel, je vous l'avoue, « par ses gambades à mourir de rire et ses bonds parmi « les cordages et sur les mâts.

« J'entendais ce matin mon père causer avec le capi-« taine (c'est un jeune homme fort instruit qui, par une « injustice, s'est vu privé, dans la marine, d'un grade « auquel il avait droit, et au-devant des services duquel « mon père s'est empressé d'aller). Il rendait compte de « tous les approvisionnements dont mon père lui avait « indiqué la liste et laissé la surveillance, et vous ne « pourriez vous figurer, Samuel, jusqu'où mon père a « poussé la prévoyance : des bestiaux vivants, des vo-« lailles, des légumes que l'on cultivera sur le vaisseau « même, des fruits, et jusqu'à des fleurs!... N'est-ce pas, « vous l'avouerez, une merveille, un conte de fées, que « cet admirable voyage? Pourquoi donc, Samuel, n'en « faites-vous point partie? Pourquoi vous que nous nous « étions tous habitués à aimer comme un frère, n'êtes-vous « point associé à nos joies et à nos aventures de traver-« sée? Car j'espère bien, Samuel, que nous aurons des « aventures. Adieu, nous vous écrirons à notre première « relâche. »

Sara fut en effet fidèle à sa promesse, et trois mois après, une lettre écrite en Portugal, puis plus tard une

autre venant de l'île de Madère, et une troisième du Sénégal, vinrent attester à Samuel que ses amis les voyageurs ne l'oubliaient point et gardaient un tendre souvenir de lui.

A un an de là, après six mois d'un silence absolu, et dont s'inquiétait vivement le pauvre petit malade de Flandre, des nouvelles de lord E*** et de miss Sara arrivèrent encore à Cambrai pour Samuel. La famille anglaise, après avoir séjourné quelque temps à l'île de Sainte-Hélène, s'était remise en route pour le cap de Bonne-Espérance.

Au cap de Bonne-Espérance, ils chargèrent un bâtiment qui mettait à la voile pour la France d'un paquet de lettres pour Samuel, paquet qui lui fut remis après de longues vicissitudes, et dans lequel miss Sara se félicitait de voir chaque jour s'approcher le terme de leur voyage.

« Après quelques semaines de repos, disait-il, nous « partirons pour Batavia, et de Batavia au Port-Jackson « la traversée est courte, en comparaison de l'immense « route que nous avons parcourue à travers les mers. Si « nous trouvons une occasion pour vous écrire de cette « île, nous le ferons, Samuel; dans le cas contraire, at- « tendez-vous à recevoir de nos nouvelles sitôt que nous « mettrons le pied sur la terre de Botany-Bay, sitôt que « nous aurons embrassé la pauvre Diana. »

Cette lettre fut la dernière. Et dès lors, Samuel passa les semaines, les mois, et plus d'une année entière, dans les transes de l'attente, de l'incertitude et du désespoir. En vain, pour le consoler et pour tromper la douleur qui le poursuivait, sa mère essayait-elle d'expliquer un si cruel manque de nouvelles par des lettres perdues; une voix secrète détruisait toutes ces ingénieuses suppositions et criait au pauvre enfant qu'il ne reverrait plus ceux qu'il chérissait tant et qu'un grand malheur avait assurément frappés.

Dix-sept années s'écoulèrent, pendant lesquelles l'enfant devint homme, après avoir passé par les dures initiations à la vie réelle que rencontre, dans les colléges, toute créature frêle et non douée par la nature de deux poingts robustes et d'une grande force physique. Néanmoins, s'il souffrit plus qu'un autre, lui habitué aux tendresses exagérées de sa mère; si, plus qu'un autre, il versa des larmes durant ces années d'oppression, il n'en sortit pas moins pur et sans avoir rien perdu de la noblesse et de l'énergie de son caractère. Aussi ne faiblit-il point dans la lutte qui, dès ses premiers pas hors de l'adolescence, s'établit entre l'adversité et un tout jeune homme sans état et sans fortune. Il se créa un état, il se créa une fortune, et après bien du travail il parvint à s'affranchir des langes de la province, et à se gagner la vie heureuse et indépendante que trouve à Paris tout artiste qui ne cherche point la liberté dans le désordre et le bonheur dans l'inconduite.

Durant cette longue période d'années, durant cette succession de travaux, de préoccupations et de sollicitudes, naturellement la pensée de lord E***, sans s'effacer complétement de la mémoire de Samuel, n'y resta plus que comme un vague souvenir, vers lequel son imagination se reportait avec mélancolie comme vers les premières années de l'enfance.

Un soir, que les salons de l'ambassade d'Angleterre réunissaient l'élite des habitants de la Grande-Bretagne, venus à Paris pour y jouir des plaisirs de l'hiver, Samuel remarqua un jeune homme d'une beauté pleine de distinction et dont les traits lui rappelèrent la physionomie de lord E***. Ce jeune homme s'entretenait avec deux dames, dont l'une semblait âgée de trente ans, tandis que l'autre n'en comptait guère que vingt-six; chacune d'elle présentait un caractère de grande beauté, mais tout-à-fait différent. L'aînée, pâle et le front empreint de je ne sais quelle vague tristesse, offrait dans ses moindres gestes une force et une majesté que secondaient merveilleusement sa haute taille et son léger embonpoint; l'autre, au contraire, souple et grêle, conservait tous les caractères de la jeunesse, et ne permettait point que l'on vît sans émotion sa longue chevelure blonde, ses yeux bleus, et son sourire naïf et plein de grâce.

Samuel s'informa diverses fois du nom de ces étrangers sans pouvoir l'apprendre. Personne, ou du moins peu de monde, les connaissait à Paris, où, sans doute, ils ne se trouvaient arrivés que depuis quelques jours.

Cependant, plus Samuel regardait le jeune homme, plus il retrouvait dans ses traits, et jusque dans ses moindres gestes, mille vagues souvenirs de lord E***. Enfin cette préoccupation s'empara tellement de lui qu'il ne put y tenir plus longtemps, et qu'il prononça tout haut, derrière l'étranger, le nom de

— Lord George E***.

Le jeune homme se retourna brusquement et vit avec surprise un inconnu qui lui tendait la main avec émotion.

— George, lui disait-on, George, avez-vous donc tout-à-fait oublié Cambrai et Samuel?

Tandis que le jeune Anglais écoutait ces paroles avec étonnement, les deux dames, qui les avaient entendues, vinrent à Samuel et lui dirent:

— Nous ne l'avons point oublié, nous!

Et elles serrèrent affectueusement la main que Samuel avait tendue à leur frère... car c'était Sara, c'était Nelly, c'étaient les enfants de lord E***.

— Ce n'est point ici un lieu bien favorable à une reconnaissance, dit Sara en s'apercevant que quelques curieux rôdaient à l'entour du groupe qu'ils formaient tous les quatre; venez nous voir demain matin à l'hôtel Meurice où nous sommes arrivés depuis quelques jours seulement. Nous y reprendrons notre entretien, et vous y recevrez, Samuel, de bien étranges et de bien douloureuses confidences. En disant cela, elle salua de la main Samuel, impatient de connaître le récit des aventures que lui promettaient ses amis d'enfance.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il mit une grande exactitude à se trouver au rendez-vous qui lui avait été offert la veille. Sara, Nelly et George lui firent l'accueil le plus cordial et plus tendre.

— Vous devez être bien surpris de me revoir, Samuel, dit Sara, et cependant à nos yeux c'est un miracle plus grand encore, car depuis notre séparation, nous avons été soumis à de bien cruelles épreuves, et la fortune a épuisé sur nous tous ses caprices et toutes ses souffrances.

Ma dernière lettre, vous le savez, était datée du cap de Bonne-Espérance. De là nous nous rendîmes à Batavia, où nous touchions presque au terme de notre voyage. Encore quelques jours de traversée, nous débarquions à Botany-Bay, où nous devions trouver l'infortunée Diana. Notre départ de Batavia s'effectua, comme le reste de notre voyage, sans périls, sans privation, sans inquiétude; notre éducation n'avait même souffert en rien d'une si longue traversée, et grâce à la tendre sollicitude de mon père, grâce aux soins de notre active et bonne gouvernante mistress Scott, si parfaite musicienne, comme vous le savez, ma sœur et moi, nous n'avions cessé de faire des progrès constants jusqu'à devenir des

pianistes assez supportables. Mon père trouvait beaucoup de plaisir à faire de la musique avec nous, et nous passions presque toutes nos soirées à nous livrer à cette agréable distraction.

Le troisième jour de notre départ de Batavia, vers neuf heures du soir, comme nous étions à exécuter une symphonie de Beethoven, le vaisseau commença à éprouver une agitation qui nous obligea de suspendre notre concert; mon père monta sur le pont pour s'informer de la cause de si violentes secousses, et tarda si longtemps à revenir que, dans notre inquiétude, nous allâmes le rejoindre. O Samuel! quel spectacle épouvantable frappa nos yeux! La pluie tombait par torrent, le vent soufflait avec violence, et les vagues, horriblement agitées, entraînaient le bâtiment sans qu'il fût possible de lui donner aucune direction. Le capitaine, pâle et désespéré, ne savait quels ordres donner, et les matelots restaient plongés dans une stupéfaction silencieuse qui se changea tout à coup en un cri de terreur et de mort... le navire venait de se briser contre un rocher.

Tandis que chacun se lamentait autour de lui, mon père, avec le sang-froid que vous lui connaissez, vint à nous, nous dépouilla des vêtements qui pouvaient nous gêner, et façonna à la hâte un radeau; car la foule se jetait dans la chaloupe, et l'encombrait de manière à la faire bientôt couler bas. Puis il nous attacha fortement sous les bras sur le radeau, et attendit que la crise se décidât.

Jusqu'au point du jour le navire, dont la quille se trouvait, disait-on, tout-à-fait brisée, resta soutenu par les rochers au milieu desquels il s'était engagé; mais au point du jour, les vagues, qui ne cessaient de le battre avec persévérance, l'enlevèrent de cet abri, et l'eau gagna de toutes parts. Alors mon père nous ordonna de recommander notre âme à Dieu, lança le radeau sur lequel nous nous trouvions à la mer et s'y précipita en même temps. Vous dire ce que nous éprouvâmes alors, Samuel, serait au-dessus de mes forces !... Longtemps notre frêle embarcation resta le jouet des flots qui nous couvraient à chaque instant et nous emportaient à leur gré... Cependant la mer perdit de sa violence, et mon père, qui s'était jusqu'alors borné à nous maintenir au-dessus du radeau, se mit à faire quelques efforts pour nous diriger vers la côte, qui n'était pas éloignée de plus d'une demi-lieue; ses efforts réussirent au-delà de nos espérances, car un quart d'heure après notre radeau s'arrêtait sur le sable, mon père dénouait nos liens, et nous pouvions, en liberté, nous avancer vers un rocher qui nous offrait un asile.

Ce fut alors que des cris lamentables s'élevèrent non loin de nous et que nous vîmes, à deux cents pas environ, notre vieille gouvernante attachée à un débris de mât qu'elle serrait dans ses bras; elle nous avait aperçus et appelait mon père à son secours.

— Mylord, s'écriait-elle, ne me laissez pas périr; prenez pitié de moi au nom du ciel! après Dieu, je n'espère qu'en vous

Mon père ne put entendre sans émotion cette voix lamentable et résolut de sauver mistress Scott. En vain nous le suppliâmes de ne point s'exposer à de nouveaux périls, il nous répondit qu'il y aurait lâcheté à laisser périr sans secours une infortunée qui allait se briser contre les rochers, faute de savoir diriger le mât auquel elle se tenait, et il se jeta à la mer. Bientôt il atteignit à la nage mistriss Scott... Celle-ci lâcha le mât pour s'accrocher à mon père... Nous les vîmes un instant se débattre sur les flots... puis ils disparurent... Et nous restâmes là trois pauvres orphelins, sans abri, sans secours, sur le rocher nu où nous avait jetés la tempête!

Les Naufrages.

CHAPITRE TROISIÈME.

DANS LE DÉSERT.

Il commanda donc au peuple de s'asseoir sur la terre.
Et prenant sept pains et les poissons, après avoir rendu grâce, il les rompit et les donna à ses disciples, et les disciples les donnèrent au peuple.
Tous en mangèrent et furent rassasiés.

ÉVANG. *selon S. Mathieu*, chap. XVIII, vers. 35.

D'abord la consternation et le désespoir causés par la mort de notre père nous plongèrent dans un abattement qui dura quelques heures; mais, à la vue de ma jeune sœur et de mon frère, condamnés à périr si je ne m'armais de force et de courage, je sentis ma faiblesse m'abandonner et je résolus de faire tous les efforts possibles pour les sauver du péril affreux qui les attendait.

— Mon Dieu! m'écriai-je, ne nous abandonnez pas, et puisque vous avez rappelé notre père dans les cieux, daignez devenir le nôtre, et protégez-nous dans les épreuves auxquelles nous soumet votre Providence!

Sans doute que le Père des hommes écouta ma prière et envoya, pour me soutenir et m'envelopper de ses ailes, un de ses anges divins; car non-seulement je me sentis pleine de courage, mais encore je communiquai ce courage à George et à Nelly qui, tous les deux, me prirent par la main et s'avancèrent avec moi vers une forêt qui apparaissait à cinq ou six cents pas du rocher où nous nous trouvions.

Arrivés dans la forêt, mon premier soin fut d'examiner les arbres qui se trouvaient autour de nous et de voir le parti que nous pourrions en tirer pour notre nourriture; car la chaleur du climat nous rendait moins impérieux et moins urgent le besoin de nous vêtir que celui de manger, quoique nous n'eussions pour nous couvrir que des chemises déchirées par les vagues et par les rochers contre lesquels nous avions abordé.

Les arbres qui frappèrent d'abord mes regards et qui me parurent les plus nombreux présentaient des feuilles ovales et luisantes, au milieu desquelles apparaissaient de grandes fleurs à cinq pétales, d'un blanc soufré, et d'où s'exhalait un parfum délicieux (magnolia à fleurs brunes); mais ils ne pouvaient nous être d'aucune utilité. Nous ne trouvâmes pas plus de ressources dans les gigantesques casuarina qui s'élevaient dans les airs à plus de cent vingt pieds, et qui, au lieu de feuillage, laissaient pendre autour de leurs rameaux de longs crins verts rappelant la forme de queues de cheval. Ces géants végétaux étaient dépassés encore en hauteur par des eucalyptus se dressant à cent cinquante pieds au moins;

Forêt de la Nouvelle-Hollande. *Dessin et gravure d'*ANDREW, BEST, LELOIR.

les feuilles de ce dernier arbre sont couleur bleu de mer et comme saupoudrées de farine (1).

Nous fûmes plus heureux avec le jambosier, arbrisseau de quatre pieds; parmi ses rameaux à petites feuilles

(1) Les étamines sont renfermées dans une boîte maintenue par un couvercle à charnières; au moment de la floraison le couvercle se renverse, les étamines sortent de la boîte et lui forment une charmante couronne d'aigrettes blanches et jaunes.

oblongues nous trouvâmes des baies rouges dont le goût, à la fois aigrelet et sucré, nous rappela la cerise et servit à calmer la soif dévorante qui dessechait nos bouches.

Un peu moins souffrants, nous avançâmes davantage dans la forêt, et bientôt nous nous trouvâmes au milieu de dattiers, de palmiers et de cocotiers. Je connaissais ces deux arbres et savais combien leurs fruits étaient exquis et nourrissants; mais comment parvenir à les cueillir au sommet d'arbres aussi gigantesques pour nos petites tailles? Enfin, nous fûmes assez heureux pour trouver au pied de quelques-uns d'entre eux une certaine quantité de dattes et dix ou douze noix de coco que nous ramassâmes. Les dattes furent bientôt mangées; quant aux cocos, ils furent rassemblés auprès d'un rocher jusqu'à ce que nous eussions trouvé les moyens de les ouvrir et de nous en approprier la chair exquise et nourrissante.

Cependant nous n'étions pas sans terreur pour la nuit; nous voyions à chaque instant des animaux de forme singulière bondir à travers le feuillage, et mille cris étranges et sinistres se mêlaient au murmure des vents qui balançaient les rameaux. Enfin le jour commençait à baisser, et vous pouvez juger de l'effroi que devaient éprouver trois faibles enfants perdus, sans défense, au milieu de cette solitude sauvage et que peuplaient sans doute les animaux les plus féroces. George se mit à pleurer, et Nelly se serra contre moi, appelant notre malheureux père à son aide, comme si naguère nous n'avions point été les témoins de la mort de ce protecteur chéri. Je me sentais moi-même pleine d'inquiétude, mais la nécessité de calmer la peur des deux enfants et de les mettre à l'abri du danger me donna la force de surmonter mes propres craintes, et je me mis à chercher un lieu qui pût nous offrir, pendant la nuit, un asile à peu près sûr contre les attaques des animaux.

Nous étions trop faibles et trop inhabiles à ce genre d'exercice pour tâcher de grimper sur un arbre; je me décidai donc, après quelques instants de recherche, en faveur d'un énorme buisson formé par quatre ou cinq arbustes de même espèce, et qui, en entrelaçant leurs feuilles longues de quatre pieds environ et armées de trois fortes épines, formait une sorte de cage dans laquelle il s'agissait seulement de pénétrer. Une fois là, en supposant qu'ils nous y découvrissent, les bêtes féroces se trouveraient arrêtées de toutes parts par les épines. Ces arbres, j'ai su depuis leurs noms, étaient des zamia.

Je cueillis et fis cueillir à Nelly et à George de larges feuilles dont ils s'enveloppèrent, en les roulant cinq ou six fois, les bras, le corps, les jambes et le visage; puis ils s'en entourèrent les mains comme pour se procurer de gros gantelets. Quand ils se trouvèrent ainsi moins exposés aux blessures des épines de zamia, à l'aide d'un bâton de bois mort que je trouvai à terre, je parvins à soulever quelques branches des arbustes et à faire entrer les enfants dans le creux que formaient les rameaux au milieu. George et ma sœur s'y introduisirent sans accident, et une fois arrivés soutinrent les branches de manière à me faciliter la possibilité de les rejoindre. Enfin réunis dans cet asile où nous pouvions goûter sans inquiétude un peu de sommeil rendu bien nécessaire par tant de fatigues, nous adressâmes notre prière à Dieu et ne tardâmes point à nous endormir dans les bras les uns des autres.

Telle fut, Samuel, la vie que nous menâmes pendant les quinze premiers jours qu'il nous fallut passer dans cette forêt, où nous étions assurément les premières créatures humaines qui en troublassent la solitude profonde.

Au bout de quelque temps nous nous familiarisâmes avec notre position et je conçus le dessein de la rendre moins pénible et moins incommode. L'expérience nous avait appris que nous n'avions rien à craindre des animaux qui peuplaient cette forêt, et dont les plus redoutables étaient de gros singes qui ne cherchaient ni à nous nuire ni à nous fuir, et qui venaient, chaque matin, cueillir les fruits des palmiers et des cocotiers sans prendre garde à nous. Leur arrivée, loin de nous faire peur, nous causait de la joie, car nous n'avions eu jusqu'alors d'autre nourriture que les fruits qu'ils laissaient tomber en les cueillant. Quelquefois aussi, nous voyions se dresser, à travers le feuillage, la tête vive et les longues oreilles de quelque kangourou qui nous regardait avec un grand sérieux, et tout à coup bondissait par un saut brusque et prenait sa course vers quelque autre coin de la forêt, en s'aidant de sa queue comme d'un levier et d'un point d'appui. Quant aux voix sinistres et aux cris dont nous nous étions si fort épouvantés pendant les premières nuits, nous reconnûmes bientôt qu'ils provenaient des perroquets sans nombre qui peuplaient la forêt, et dont à chaque instant nous voyions des nuées s'abattre sur un arbre qu'elles dépouillaient de tous ses fruits. Plus effrontés que les singes eux-mêmes, notre présence ne les arrêtait point, et j'en ai vu souvent venir cueillir des baies sur un jambosier près duquel nous nous trouvions couchés.

Sans crainte sur les attaques nocturnes des animaux, nous pouvions donc songer à une habitation moins impénétrable et plus commode. Un cycas ne tarda point à nous l'offrir au milieu de ses longues et fortes racines qui partaient du tronc comme les cordages d'un mât et qu'avaient mises à nu, sans doute, les eaux d'un torrent. En enlevant quelques pierres et en achevant de débarrasser les racines des restes de terre qui les encombraient, nous parvînmes, après deux jours de travail, à nous procurer la carcasse d'une jolie habitation en forme de tente, large de six à huit pieds, et qui ressemblait à un immense entonnoir renversé.

Restait à couvrir cette carcasse. Nous le fîmes avec des feuilles de bananiers; une litière de lycopode, énorme mousse, nous procura des lits bien doux en comparaison de la terre sur laquelle nous couchions dans le buisson de zamia. Après un bon repas de dattes et de baies de jambosier, nous nous endormîmes en bénissant la Providence qui nous envoyait ce bien-être.

Aussi, le lendemain matin nous nous éveillâmes dispos et pleins de courage. Il nous fallut d'abord enlever et remplacer les feuilles de bananier qui couvraient notre cabane et qui se trouvaient déjà flétries entièrement. C'était un travail pénible et que nous auraient évité des feuilles de palmiers employées au même usage, car ces feuilles étaient plus fortes et présentaient presque la consistance et l'élasticité des claies d'osier; mais elles se trouvaient au sommet des arbres qui les portaient, et nous ne pouvions y atteindre. Il fallut donc renoncer, provisoirement du moins, à l'espoir de nous en servir.

Je vous ai dit, Samuel, que les vêtements que nous avait laissés notre père, en nous attachant sur le radeau, se trouvaient déchirés et ne pouvaient plus nous être d'aucun usage. Malgré la douceur du climat, par un sentiment de pudeur bien naturel, je souffrais de nous voir à la veille de manquer tout-à-fait de vêtements et je résolus de nous faire des robes, ou du moins des sortes de vestes sans manches, au moyen de larges feuilles. Je commençai par George que je dépouillai des débris de sa petite blouse. Tandis que je me livrais à ce soin, quelque

chose tomba sur la pierre où j'avais placé mon petit frère afin de le déshabiller plus commodément. C'était une boucle en acier. Nelly accourut pour s'en servir comme d'un jouet, car l'heureuse enfant, grâce à l'insouciance de son âge, s'était remise à folâtrer et à jouer comme elle le faisait en Angleterre au temps le plus paisible de la vie opulente que nous y menions. Elle saisit la boucle avec tant de vivacité qu'elle se piqua le doigt à l'ardillon. Par un mouvement de colère et de douleur, elle lança loin d'elle l'objet qui l'avait blessée... La boucle alla heurter fortement contre une pierre et de ce choc jaillirent des étincelles sans nombre... A cette vue, vous pouvez vous figurer ma joie, car nous avions les moyens de nous procurer du feu! La Providence qui, sans doute, s'était servi à dessein du hasard pour nous accorder ce nouveau bienfait, ne laissa point le prodige incomplet... Un gros champignon desséché s'était trouvé près de la pierre, avait reçu les étincelles et présentait déjà une large masse de feu, que nous augmentâmes encore et fîmes bientôt flamboyer à l'aide de feuilles mortes et de petits rameaux desséchés.

Le champignon poussait au pied d'un cocotier; ce fut donc au pied d'un cocotier que notre feu éleva sa flamme vive et pétillante. Je ne tardai point à remarquer que le pied de l'arbre noircissait rapidement et présentait quelque facilité à se consumer; George et Nelly se chargèrent d'alimenter la flamme et d'en entourer tout-à-fait le tronc de l'arbre. Au bout de deux heures, jugez de ma satisfaction: un violent coup de vent souffla et s'engouffra dans le sommet du cocotier; l'arbre cassa du pied et vint tomber sur un massif de palmiers où il s'arrêta à la moitié de sa chute.

Quand je réfléchis à cet événement, si simple et pourtant d'une si grande importance pour nous, Samuel, je ne puis m'empêcher d'y voir une preuve nouvelle de la bonté céleste à notre égard et de la protection que, sans doute, obtenaient de Dieu pour nous les prières de notre père dans le ciel. Je sais bien qu'il était tout naturel que ce cocotier tombât dans la direction du vent et sur les palmiers qui l'entouraient de toutes parts; mais cela était un si grand bonheur pour nous!... Cela nous procurait d'abord des fruits de cocotier, des dattes en abondance et pour longtemps, des feuilles pour couvrir notre cabane, enfin quelque chose de mieux encore, comme vous le saurez tout à l'heure.

Il vous est aisé de comprendre que le cocotier, ainsi penché et la tête appuyée parmi les palmiers, nous formait une sorte d'échelle, ou plutôt de pont, pour arriver au sommet de ces arbres et y cueillir à notre aise des dattes et des feuilles. Ce fut moi qui me chargeai la première de ce soin: je montai facilement jusqu'au haut, et de là jetai à mon frère et à ma sœur, d'abord ce qu'il nous fallait pour couvrir notre cabane et ne plus être obligés de recommencer chaque jour le travail auquel nous astreignait l'extrême facilité avec laquelle se fanaient les feuilles de bananier. Lorsqu'ensuite je fus redescendue, je ne saurais vous dire l'empressement avec lequel nous enlacions les feuilles pliantes et fortes des palmiers aux racines du cycas; je ne saurais vous dire quelle fut notre satisfaction à la vue du mur solide qu'elles formaient autour de nous; c'était une véritable maison cette fois, une maison contre laquelle ne pouvaient rien ni le vent ni la pluie. Un plancher pareil à notre toiture, c'est-à-dire un treillis de feuilles de palmier, parut bien doux à nos pieds sans cesse blessés par le contact du sable; aussi, ce jour-là, ne sortîmes-nous point de notre cabane, une fois qu'elle fut achevée, et restâmes-nous, jusqu'au lendemain matin, nonchalamment étendus sur nos lits de feuilles de bananier, sans autre fatigue que celle d'étendre le bras pour prendre des dattes fraîches et les porter à nos lèvres.

Mais après cette bonne journée et cette bonne nuit de paresse, il nous fallut retourner à une vie active et songer à notre nourriture de la journée, car notre provision de dattes se trouvait épuisée. Je montai donc de nouveau, à l'aide du cocotier renversé parmi les palmiers. Bientôt, ma sœur et George m'en virent redescendre avec un objet que je tenais précieusement dans les mains: c'était un nid de perroquet où se trouvaient trois œufs nouvellement pondus; la mère s'était enfuie en m'apercevant près d'elle et m'avait ainsi livré son trésor. Je rapportais en outre une sorte de gros sac filandreux que j'avais trouvé sur une espèce de palmier différente du palmier ordinaire, et qui contenait les fruits de cet arbre singulier.

Tandis que Nelly battait le briquet à l'aide d'une pierre et de la boucle de George, afin d'allumer du feu et d'amasser assez de cendres pour faire cuire nos œufs, moi j'examinais attentivement le grand sac que j'avais trouvé sur le palmier. Il pouvait avoir trois pieds de longueur et se composait de fils roussâtres, flexibles, membraneux, très serrés et entrelacés comme l'aurait pu faire un tisserand. En le frappant d'une pierre pour en tirer les fruits je remarquai combien ce tissu devenait souple et soyeux; je continuai cette opération pendant quelque temps, et bientôt le sac devint une véritable étoffe, à laquelle il ne manquait, pour devenir une robe, que des ouvertures, afin que l'on pût passer la tête, les bras et les jambes; un caillou tranchant me rendit bientôt ce service. Je retournai, sans rien dire, vers le palmier qui m'avait donné ce *spathe* (1), j'en cueillis deux autres, l'un plus petit, l'autre plus grand, et je les préparai comme j'avais fait du premier.

Je me trouvai donc en possession de trois tuniques commodes, douces au porter, et qui devaient remplacer avec avantage nos habits de feuilles, qui se déchiraient au moindre mouvement et qu'il fallait renouveler six ou sept fois par jour; mais j'aurais voulu compléter mon œuvre et rendre notre costume complet. L'imagination vivement préoccupée, je marchais autour de notre cabane, tandis que Nelly faisait cuire nos œufs de perroquet et que George se jouait avec une noix de coco, lorsque tout à coup le buisson de zamia, qui nous avait servi naguère d'asile, s'offrit avec ses longues épines à ma vue... j'avais trouvé ce que je cherchais! Cueillir une de ces épines, la couper de la grandeur convenable au moyen d'un caillou tranchant, et la trouer avec l'ardillon de la boucle que nous possédions fut l'affaire d'un instant. Restait à me procurer du fil; mais nous en possédions déjà depuis plusieurs jours; une plante linéamenteuse et dont les longues feuilles, ressemblant à celles de l'iris des jardins européens (le phormium tenax), nous avait fourni, fendues par bandes étroites, un fil blanc, fort et assez souple, au moyen duquel nous attachions autour de nos bras, de nos jambes et de nos corps les feuilles qui nous couvraient.

Après un déjeuner exquis, grâce à nos œufs de perroquet, je fis venir Nelly près de moi, lui remis une seconde aiguille que j'avais fabriquée pour elle, et sans dire ce que je comptais faire, nous nous mîmes toutes les deux

(1) Les botanistes appellent *spathe* une enveloppe filamenteuse et coriace dans laquelle sont renfermées, avant leur maturité, les grappes de fruits de la plupart des palmiers.

à coudre avec ardeur; si bien que le soir, au moment où, après nous être baignés dans un ruisseau sur les bords duquel des plantes et des buissons nous formaient à chacun une sorte de petite tente solitaire, au lieu de reprendre, comme ma sœur et mon frère, des habits de feuilles, je me montrai parée de ma tunique de spathe de palmier. Tandis que Nelly et George me regardaient avec envie, je leur présentai des robes semblables à la mienne; aussitôt ils allèrent s'en parer avec un empressement qu'explique un enfantillage bien naturel à l'âge de ces petites créatures.

Quand George se fut revêtu de sa robe et qu'il revint charmé de cette parure qui lui seyait à ravir et que rattachait autour de sa taille une ceinture de phormium tenax, plante qui, vous le savez, déjà nous avait fourni du fil, il me dit :

— Sara, tu viens de nous faire un cadeau et de nous causer une surprise agréable, mais je veux te rendre ce cadeau et cette surprise. Jusqu'à présent, nous n'avons eu pour nous nourrir que des dattes et des baies de jambosier; jusqu'à présent nous avons manqué d'assiettes, d'écuelles et de plats; moi je vais vous donner tout cela. Là-dessus, il sortit et revint dans la cabane portant quatre noix de coco qu'il était parvenu à couper au moyen de pierres tranchantes et façonnées en scies. Le lait du coco et sa chair exquise nous procurèrent un repas délicieux, pendant lequel je ne pouvais me lasser d'admirer les tuniques dont nous nous trouvions parés. Les plis de ce costume, rassemblés autour de la ceinture de Nelly, dessinaient à merveille sa jolie taille, tandis que la forme élégante des manches, larges et relevées à la hauteur du coude, n'aurait pas assurément été dédaignée par une petite maîtresse européenne. Pour compléter la parure de Nelly, je me mis à peigner ses longs cheveux blonds avec des épines de zamia enfoncées fortement l'une contre l'autre dans un morceau de la bourre qui recouvre le coco, et après les avoir soigneusement lissés, je les réunis en natte, en complétant cette toilette par une couronne de dianelle, charmante fleur bleue, que je posai sur sa tête. La petite coquette acheva de se faire belle au moyen d'un collier de graines rouges et noires, percées avec une pointe de zamia et enfilées dans un cordonnet de phormium.

Nelly me rendit les mêmes soins, tandis que George passait le peigne dans sa chevelure, et voulait, disait-il, se parer comme ses sœurs.

Vous comprendrez, Samuel, vous excuserez tous ces détails puérils sans doute, mais que je ne puis me rappeler sans émotion. Je craindrais de les dire devant un étranger; je les livre avec confiance à la religieuse amitié de celui que mon père appelait son fils.

Je ne vous cacherai donc point le bonheur que nous éprouvâmes tous les trois, comme de véritables enfants que nous étions, en nous voyant ainsi parés et débarrassés de l'accoutrement ridicule et de la mine grotesque que nous valaient les feuilles dont nous nous étions jusque-là grossièrement enveloppés.

Notre industrie et les services du palmier à spathe ne se bornèrent point là. A force de couper et de tailler l'étoffe que nous fournissait cet arbre, je vins à bout de fabriquer des pantalons qui ne gênaient point nos mouvements et des rézilles qui couvraient nos têtes, et nous fournissaient, quand nous sortions, une coiffure aussi légère que jolie. Quant au parasol, la première feuille venue de varec géant, ramassée au bord de la mer et emmanchée dans un bâton, nous en servait.

Zamia.

Il ne nous manquait plus que de nous procurer des chaussures. George, dont la nécessité développait chaque jour de plus en plus les forces et l'intelligence, se chargea de nous en procurer et tint bientôt sa promesse. Il

aplatit et tailla des morceaux de bourre de coco, de manière à en former des semelles de sandale, légères et fortes; les ligaments de ce cothurne se trouvèrent naturellement dans les fils du phormium, et dès lors rien ne put arrêter ni nos excursions ni nos promenades.

Vous le voyez, Samuel, notre position n'était pas trop malheureuse, puisque que nous avions des aliments exquis, grâce aux fruits des cocotiers et des palmiers, grâce aux baies de jambosier, grâce surtout aux œufs de perroquets, dont George, devenu agile comme un des singes qui peuplaient la forêt, allait s'emparer au sommet des plus hauts arbres.

Divers coquillages détachés des rochers au bord de la mer, des crabes et des œufs d'ornithorinques que nous ramassions au bord des marais, complétaient notre cuisine. Nous fûmes bien étonnés la première fois que nous vîmes ce singulier quadrupède à bec de canard pondre comme le fait un oiseau. Le hasard nous faisait encore découvrir parfois, dans les hauts herbages d'un grand lac voisin de notre habitation, des œufs de cygnes noirs d'un goût excellent, ou bien dans quelque coin sec, sablonneux et bien échauffé par le soleil, des œufs d'un gros oiseau assez semblable à l'autruche. Si nous voulions des cocos, nous mettions, je vous l'ai dit, le feu au pied d'un arbre. Quant aux dattes, George avait inventé un moyen moins lent et moins fatiguant de s'en procurer. Dès qu'il voyait une bande de singes occupée à marauder sur quelque palmier, il ramassait des pierres, poussait des cris et épouvantait ces animaux, qui prenaient la fuite en jetant, pour s'évader plus promptement, les fruits dont ils avaient empli les poches que la nature a placées dans leur bouche.

Nos journées s'écoulaient donc dans les soins du travail, soit pour nous procurer des aliments, soit pour améliorer notre demeure, où rien ne manqua bientôt plus, car nous avions des siéges en bambou, recouverts par des coussins de palmier tressés; avec les feuilles des mêmes arbres et des fils de phormium, j'avais façonné des jalousies qui se levaient et s'abaissaient à volonté; enfin, quant aux rideaux, à la tenture et aux portières, le même arbre en avait encore fait les frais, grâce à ses spathes et à l'étoffe naturelle qu'elles nous fournissaient.

Chaque matin et chaque soir, j'employais une demi heure à prier Dieu et à faire une courte instruction religieuse aux deux enfants dont la Providence m'avait rendu en quelque sorte la mère. Le soir nous élevions également notre âme vers le ciel où notre père veillait sur nous et intercédait la miséricorde céleste pour sa famille.

C'est sans doute à cette protection que nous devions l'extrême sérénité dont nous jouissions, exilés ainsi loin du monde entier et abandonnés à nous-mêmes. Oui, je dois vous le dire, Samuel, plus d'une fois, le soir, mollement bercée dans un hamac de spathe suspendu à deux arbres voisins de notre cabane, j'ai senti dans mon âme un bien-être et un repos que depuis mon retour en Europe je suis loin d'avoir toujours ressentis. Comment rester insensible au calme profond de ces forêts à la teinte bleuâtre, doucement agitées par le vent qui se glisse avec harmonie à travers leur tremblant feuillage et mêle sa plainte au bruit que jettent en passant dans les airs le vol éclatant d'un aigle noir ou les ailes de pourpre et d'or d'un ara! Comment ne point sentir en son cœur s'éveiller un sentiment religieux et paisible devant de pareilles magnificences de la nature! devant de si mystérieux et si grands bienfaits du Créateur!

Lady Sara interrompit son récit.

— Il faut plus d'une matinée, ajouta-telle, pour entendre toutes les aventures de notre exil sur les côtes du cap Cuvier. Demain je reprendrai ma narration; aujourd'hui, Samuel, restons-en là.

Elle se leva et ils se séparèrent, elle pâle et fatiguée des souvenirs qu'elle avait évoqués, Samuel vivement ému des singulières aventures dont il avait écouté le récit.

Un singe dévastant un palmier

CHAPITRE QUATRIÈME.

UNE MALADIE.

> Je vous fais un commandement nouveau, qui est que vous vous aimiez les uns les autres et que vous vous entr'aimiez comme je vous aime.
>
> C'est en cela que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.
>
> ÉVANG. *selon S. Jean*, chap. XIII, verset 34.

Le lendemain, lorsque le jeune homme arriva chez lady Sara, il la trouva remise des fatigues de la veille et prête à continuer le récit qu'elle avait commencé. Nelly prit un ouvrage de tapisserie et se plaça sur un divan à côté de sa sœur: George et Samuel s'assirent devant elle.

— Vous nous avez vus hier, Samuel, dans notre cabane devenue un séjour commode et presque riant; vous avez compris que nous n'avions plus à souffrir de besoins impérieux, et que chaque jour nous apprenait à nous affranchir d'une privation et à augmenter la somme de notre bien-être. Non-seulement nous découvrions, à chaque instant, dans la forêt des plantes et des arbustes dont l'utilité se révélait bientôt à nous, mais encore nous allions recueillir sur le rivage de la mer une foule de coquillages et de productions utiles. C'est ainsi que la pinne-marine, grand coquillage qui s'attache aux rochers par un long lien de soie souple et solide, nous fournit du fil plus fin et plus doux que celui que nous tirions du phormium. George nous engagea à fabriquer des filets avec ces bouts de soie animale noués les uns aux autres, et parvint même à nous façonner une sorte de navette. Dès lors, grâce à la promptitude que nous mîmes à satisfaire son désir, il se trouva bientôt en possession de deux grands filets, l'un de soie triple, l'autre moins fort.

Un matin il partit au point du jour avec le premier de ces filets. Il m'avait promis d'être de retour pour l'heure de notre repas du soir, et vous pouvez juger de l'inquiétude qui nous tourmenta, Nelly et moi, lorsque l'heure de ce repas arriva sans nous ramener George. Eperdues, les yeux baignés de larmes, nous allions, après trois longues heures d'attente, nous mettre à sa recherche dans la forêt quand tout à coup nous l'entendîmes siffler au loin, comme pour nous rassurer avant même que nous ne le vissions Puis, enfin, il parut pliant sous le poids d'un spathe de palmier rempli de gibier mort et traînant après lui un jeune kangourou vivant.

— J'avais employé, pour me procurer les perdrix que je rapportais, un moyen bien simple, interrompit George; des lacets et des piéges, comme nous en fabriquions dans le parc de Cambrai. Quant au kangourou, il m'avait donné plus de peine.

Fort satisfait de la bonne chasse que m'avaient value mes lacets de phormium et de pinne-marine, j'allais revenir près de mes sœurs sans avoir tenté de me servir du grand filet fabriqué par elles, quand un léger bruit se fit entendre dans le feuillage; je m'avançai avec précaution et je vis un kangourou femelle de grande dimension se coucher sur la mousse. Puis, tout à coup, une grande poche qu'il avait sous le ventre s'ouvrit et trois petits animaux s'en élancèrent et se mirent à bondir autour de leur mère. Alors, je m'éloignai, toujours avec la même précaution, et mon filet se trouva bientôt attaché à deux gros arbres de manière à se déployer perpendiculairement sur six pieds environ de terrain. Cela fait, je me mis à tourner le kangourou avec précaution, et une fois arrivé derrière eux, devant mon filet, je me mis à battre des mains et à pousser des cris; le kangourou effrayé fit entendre une sorte de sifflement, ouvrit sa poche pour y renfermer ses petits et prit la fuite... Mais la pauvre bête se jeta dans mon filet où elle s'enchevêtra et se livra sans défiance aux coups d'un bâton noueux dont je la frappai violemment sur le crâne. Bientôt elle tomba morte à mes pieds; alors je la débarrassai de mon filet et après l'avoir, non sans peine, hissée à une branche d'arbre pour pouvoir la dépecer et venir en prendre le lendemain les morceaux les plus succulents, j'ouvris la poche de son ventre avec un caillou tranchant et me saisis du plus fort de ses trois jeunes; les autres, mis à mort sans pitié, prirent place dans mon carnier de palmier à côté de mes perdrix.

— Comme je m'étais instituée la cuisinière de notre petite colonie, ajouta la sœur cadette de George, j'eus bientôt dépouillé de leurs plumes et préparé deux perdrix que je mis à une broche formée d'une baguette de palmier posée sur deux petits pieux fourchus; un brasier sans fumée et sans flamme ne tarda point à donner à notre rôt une couleur d'or qui, je l'avoue, excita vivement notre appétit et notre convoitise. Ce fut une grande fête pour nous, qui depuis si longtemps n'avions point mangé de viande, que ce repas succulent dû à l'adresse et à l'activité de notre frère. Le lendemain, un des jeunes kangourous ne nous fournit pas une chère moins exquise et moins délicate.

Après le déjeuner, George repartit pour aller reprendre les portions de kangourou qu'il destinait à notre repas du soir. Il se mit en route et revint avec la peau et un quartier de l'animal; puis, tandis que nous préparions le dîner, il alla visiter son prisonnier de la veille que nous avions attaché, au moyen d'une laisse, à un piquet dans une petite prairie voisine de notre habitation.

Le jeune kangourou s'était vite familiarisé avec sa nouvelle existence, comme l'attestait l'herbe qu'il avait foulée aussi loin que lui permettait la corde de phormium qui le retenait. Peu à peu il s'apprivoisa, se laissa caresser, nous reconnut, et finit même par errer en li-

berté autour de notre cabane, sans aucun lien. C'était une chose fort amusante que cet animal qui grandissait, pour ainsi dire, à vue d'œil, bondissant dans la forêt et, dès qu'il nous apercevait, venant à nous avec des bonds de trois ou quatre pieds. Un chien n'est pas plus tendre et plus caressant que ne le devint même par la suite Oberon, car tel était le nom que Sara avait imposé à son favori. Il léchait les mains de sa maîtresse qu'il savait très bien distinguer de George et de moi, faisait entendre une sorte de plainte lorsqu'elle s'éloignait de lui et, sitôt qu'il la voyait s'asseoir sur l'herbe, ne manquait pas de venir poser sa tête sur les genoux de Sara. Se couchait-elle dans son hamac, Oberon se dressait sur ses deux pattes de derrière et sur sa queue, posait ses pattes de devant au bord du lit mobile et lui donnait un mouvement d'oscillation qui procurait à ma sœur un de ces doux sommeils dont il faut, pour comprendre tout le charme, avoir respiré l'air tiède des pays à température élevée.

— Cependant, reprit lady Sara, George, devenu chaque jour plus hardi et plus adroit, ne cessait point de pourvoir à notre nourriture avec une ardeur qui donnait à ses forces et à sa taille le plus heureux développement. Chasseur intrépide, il voulut devenir pêcheur, et malgré nos prières et nos craintes, car la mer ne nous avait déjà été que trop funeste, il résolut de nous approvisionner de poissons comme il nous avait approvisionné de gibier. Il se fabriqua bientôt une ligne, grâce à une longue baguette de palmier et à un fil de pinne-marine; mais l'hameçon, où le trouver?... A la porte même de notre cabane, parmi les plantes que broutait Oberon, sur les tiges du vaubier. En effet, les fleurs de ce joli buisson, haut de cinq à six pieds, et à feuilles cylindriques, grasses et piquantes, est couronnée par deux crochets recourbés, aigus, auxquels ne manque pas même cette sorte de petit arrêt qui renforce la pointe des hameçons ordinaires et rend inutiles les efforts des poissons pour se débarrasser du crochet mortel. George arma donc ses lignes d'épines de vaubier; les vers qui abondent dans le sable lui servirent d'appât, et le soir deux maquereaux exquis cuisaient sur un gril de bambou.

Le bambou ne nous servait pas seulement à cet usage: nous en fabriquions des lits et des chaises dont les coussins et les matelas se composaient de feuilles de bananier trempées d'abord dans la mer et ensuite séchées à l'ombre. L'expérience nous l'avait appris; après avoir subi cette opération, ces feuilles si tendres et si promptes à se faner acquéraient une force et une solidité qui nous permettaient de les coudre et d'en façonner, comme je vous le disais, des coussins et des matelas souples, fermés et piqués à la manière des matelas d'Europe. Des spathes de palmiers remplies de plumes amélioraient encore nos couches; enfin, des couvertures de feuilles remplaçaient les draps et le couvre-pieds.

Deux lits ainsi disposés occupaient le fond de notre cabane, l'un pour George, l'autre pour ma sœur et pour moi. De longs rideaux de feuilles de bananiers préparées à l'eau de mer, et retenues par de larges cordons de phormium, retombaient sur ces lits quand nous voulions nous coucher et nous enveloppaient comme aurait pu le faire l'étoffe la plus épaisse et la plus convenable à cet usage.

Notre habitation était tendue de la même étoffe. C'est-à-dire que nous avions taillé, en morceaux de la même dimension, un grand nombre de feuilles de bananier préparées comme je vous l'ai dit; ces morceaux, ensuite réunis et cousus avec des fils de soie animale qui présentaient à peu près la même teinte verdâtre, formaient ainsi de longues bandes, larges et assez semblables aux rouleaux de papier dont on fait usage en Europe. Des arêtes de poissons et des fils de phormium tendaient, en haut et en bas, ces bandes sur lesquelles retombaient des draperies de spathes de palmier, fixées et relevées par des patères d'épines de zamia dont la tête en rosace était ornée d'ailes de gros insectes, de manière à figurer des dessins réguliers.

Quant aux ganses blanches qui bordaient les draperies de spathes, quant aux tresses qui retombaient sur ces draperies et complétaient leur ensemble élégant et pittoresque, le phormium tenax nous en avait fourni en abondance.

Si vous venez jamais en Angleterre, Samuel, vous verrez cette singulière tenture que j'ai fait transporter de la Nouvelle-Hollande dans le château que nous habitons, et qui s'y trouve disposée comme elle l'était dans notre cabane formée par les racines du cycas; alors vous pourrez comprendre et admirer tout ce qu'avait de gracieux et de charmant cette tapisserie dont la nature seule faisait les frais.

Quoique George passât une partie de la journée à la chasse et à la pêche, il ne faut pas croire cependant que je négligeais son éducation. Chaque soir je lui donnai des leçons d'écriture, de langue anglaise, de calcul et de dessin. Nelly prenait également part à ces leçons. Nous nous servions, en guise de papier, d'une pellicule mince, souple et blanche, que nous enlevions sur l'écorce d'un bouleau particulier à la Nouvelle-Hollande; nous obtenions quelquefois des feuilles de huit à dix pouces de hauteur et larges à proportion; assemblées en forme de volumes et pressées entre deux planches, sous de grosses pierres, ces feuilles, que George rognait ensuite à l'aide d'une pierre aiguisée, présentaient l'apparence d'un véritable livre.

Les sèches dont abondent les rivages du cap Cuvier et que George excellait à pêcher fournissaient une encre parfaite que contient leur estomac. Quant à leurs os, ils nous procuraient les moyens de lisser le papier et de polir plusieurs des objets que nous fabriquions. Quant aux pinceaux, c'étaient des poils de kangourou noués à l'extrémité d'un petit bâton.

Un de nos chagrins était de ne pouvoir employer nos soirées entières à ces leçons et d'être obligés de nous coucher sitôt la nuit arrivée. Nous étions bien venus à bout de nous façonner des lampes avec des mèches de bourre de cocos et de la graisse d'animal disposées dans un coquillage; mais ces lampes exhalaient une si mauvaise odeur et jetaient tant de fumée que nous n'y pouvions résister et qu'il nous fallait sortir de notre cabane, presque aveuglés et le cœur soulevé. George, notre infatigable, notre industrieux George trouva encore le moyen de nous fournir de la lumière, le soir.

Dans une de ses excursions, il avait souvent remarqué des étoiles lumineuses qui parcouraient la forêt, jetaient dans l'air un sillon de feu et allaient se perdre dans quelque buisson. Curieux de s'expliquer la cause d'un pareil phénomène, il visita soigneusement les arbustes dans lesquels était descendue une de ces lumières et trouva un gros insecte (fulgor porte-chandelles) aux élytres vertes tachetées de jaune. Du museau de cet insecte, museau relevé et cylindrique, jaillissait la lumière que George avait prise pour une étoile. Aussitôt, sans perdre de temps, mon frère cueillit une branche, du

sommet de laquelle partaient cinq ou six petits rameaux; il coupa ces rameaux de même longueur, les enveloppa d'un morceau de toile de spathe le plus transparent qu'il put trouver, et enferma dans cette lanterne improvisée cinq ou six des insectes, qui non-seulement l'éclairèrent pendant la route, mais encore nous fournirent une lumière égale au moins à celle de deux bougies de cire. Rien, le soir, n'interrompit donc plus nos études et nous vîmes arriver, sans le redouter, l'hiver, ou pour mieux dire la saison des pluies.

Fulgor porte-chandelle. *Dessin et gravure d'*ANDREW, BEST, LELOIR.

Quelques petits accidents, précurseurs de cette saison, nous avaient mis en garde et indiqué les moyens et les précautions à prendre pour passer les nuits des mois de juin, de juillet et d'août sans privations et sans incommodités. Ainsi, un orage avait un matin inondé notre habitation en faisant reparaître le torrent par lequel avaient jadis été dépouillées et mises à nu les racines du cycas qui nous servaient de demeure; George eut, en une semaine, construit une digue de pierre, cimentée avec de la terre glaise et du sable. Au moyen de gros coquillages enchâssés dans un manche de bois, il parvint même à se fabriquer une bêche et à creuser un autre lit au torrent, la nature friable du terrain rendant facile un travail semblable.

En outre, notre cabane fut pavée de pierres que nous surmontâmes d'une couche de gomme pour faire disparaître toute humidité. Cette gomme ne nous avait donné que la peine de la cueillir au pied des arbres et des troncs desquels elle suinte naturellement. Pour la faire fondre, il suffisait de la placer dans des coquillages près d'un grand feu; nous l'épanchions ensuite sur les pierres qui pavaient notre cabane, et que nous avions échauffées au préalable en les couvrant, pendant quelques minutes, de brasier ardent. Ce brasier balayé avec de la mousse, les pierres recevaient, comme je vous l'ai dit, la gomme fondue; alors nous incrustions dans cette pâte qui durcissait peu à peu des coquillages et des cailloux brillants. De grosses pierres lisses alignaient et nivelaient ensuite ces divers objets. Nous nous trouvâmes, de la sorte, marcher sur une mosaïque charmante, impénétrable à l'humidité, et que nous pouvions au besoin, s'il faisait trop froid, recouvrir d'un tapis de feuilles de bananier préparées à l'eau de mer.

Mais le froid ne se fit point sentir, loin de là, et les pluies seules nous retinrent au logis; encore cessaient-elles souvent pendant des semaines entières. Aussi n'avions-nous point souvent recours aux provisions de viande et de poissons fumées et séchées à l'air, que nous conservions sous des hangars formés par des piquets recouverts de feuilles de varec géant et entourés de rideau de spathes de palmier. Là encore nous conservions des baies de jambosier confites au soleil, et des racines de fougères cuites dans un four de pierres chauffées au feu. Ces racines nous servaient de pain et nous fournissaient un aliment léger, sain, agréable, et qui s'associait très bien à la saveur de nos viandes rôties.

C'était quelque chose de singulier que de nous voir autour de notre table de bambou recouverte d'une nappe luisante comme de la toile cirée, et que formaient trois feuilles de bananier préparées à l'eau de mer et piquées à dessins réguliers par Nelly, ainsi qu'une étoffe de soie. Les viandes se servaient dans un grand coquillage (peigne de mer), que l'on avait placé, pendant la cuisson, sous la broche, de manière à l'échauffer doucement et à recevoir, sans les laisser figer, les jus des gibiers qui rôtissaient. Nos assiettes étaient des coquillages plus petits, et les couteaux des cailloux tranchants. Quant aux cuillers, George en avait façonnées à l'aide d'une coquille de moule percée de deux petits trous et emmanchée fortement, avec une soie de pinne-marine, dans un bâton fendu du bout et percé, comme les coquilles, de deux petits trous. Trois épines nouées ensemble fournissaient les fourchettes. Pour les serviettes, nous étions parvenus à en fabriquer avec de la soie de pinne-marine; nous les taillions dans une étoffe fabriquée par ma sœur et par moi avec ce produit animal. Nous avions façonné avec le même tissu du

linge de corps pour porter sous nos tuniques de spathe de palmier. Le manque de ciseaux et de petites aiguilles nous avait d'abord bien entravées dans ces travaux, mais l'habitude avait fini par nous rendre tout-à-fait indifférente l'absence de ces ustensiles, et nous taillions et nous cousions nos étoffes, fines et douces comme de la toile de Hollande, avec autant de facilité que si nous eussions possédé toutes les ressources les plus complètes d'une couturière.

Des aiguilles à tricoter, menues, taillées dans du bois dur avec des hachettes de pierre, et polies à l'aide du sable, du grès et de la sèche, nous servirent à tricoter des bas avec la même soie. Puis, comme nous devenions de jour en jour de plus en plus exigeants, il nous fallut des gants, et nous en eûmes par les mêmes procédés auxquels nous devions des bas.

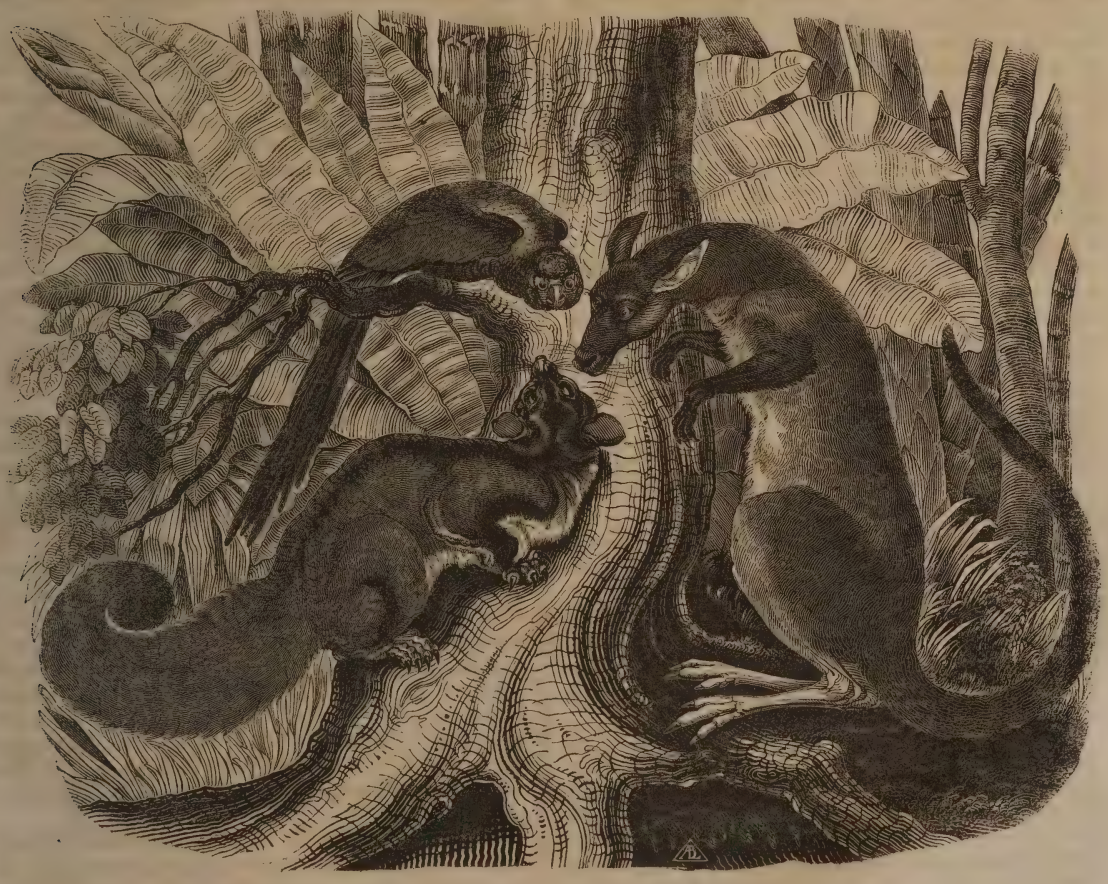
Nous observions religieusement le dimanche; pour ce jour-là, nous nous étions fait, ma sœur et moi, des robes charmantes que je veux vous montrer, Samuel.

Lady Sara s'interrompit pour sonner sa femme de chambre, à laquelle elle donna des ordres en anglais. Diana, car c'était elle, revint bientôt tenant un riche coffret que la sœur de George ouvrit avec une petite clef d'or qu'elle portait à sa ceinture.

Elle tira de ce coffret une robe de spathe, d'un tissu soyeux, fin, régulier, doux, et de couleur brune, qui me parut ressembler à de l'étamine et même à de la mousseline écrue un peu grosse; des arabesques de plumes d'oiseaux, mélangés à des broderies en soie verte de pinne-marine, se détachaient d'une manière charmante sur la teinte fauve du fond. A cette robe se trouvait attachée une ceinture plate, large de trois doigts, tressée en fil de phormium d'une blancheur éclatante, et que fermait une boucle formée par un coquillage percé de deux fentes, à travers lesquelles passaient les bouts de la ceinture. La robe devait descendre un peu plus bas que le genou et recouvrir un pantalon de même étoffe, presque juste et bordé d'un petit galon blanc semblable à la ceinture. Les souliers se composaient d'une légère et menue semelle de bourre de coco et s'attachaient à la jambe par un cothurne en lacet vert. Une longue rézille, sur laquelle se plaçait une couronne de fleurs, et un collier que formaient des ailes d'insectes, diaprées des plus riches couleurs, complétaient cette parure pleine de coquetterie et de grâce.

— Voilà nos habits de fête, ajouta Sara, voilà par quelles innocentes distractions nous charmions le repos que Dieu commande pour sanctifier le saint jour du dimanche.

Outre la société d'Oberon, notre favori et notre commensal, George avait fait prisonniers et rendus familiers quelques animaux qui rendaient nos loisirs amusants.



Kangouroo, perroquet et phalangon volant. *Dessin et gravure d'*ANDREW, BEST, LELOIR.

Un gros perroquet et un phalangon volant, sorte de petit chat avec des ailes, se disputaient notre faveur sans exciter néanmoins la jalousie d'Oberon, qui parfois même leur permettait impunément, au perroquet, quelques

coups de bec, au phalangon, quelques coups de griffes. Ces deux bêtes étaient moins paisibles entre elles et il fallait, à tout moment, apaiser les querelles et les batailles que faisait naître entre eux le moindre petit morceau de racine de fougère jeté à l'un ou à l'autre. Oberon se dressait alors sur sa grosse queue, s'approchait des combattants, leur donnait à chacun un coup de ses pattes de devant sans frapper trop fort néanmoins, revenait se coucher à mes pieds et posait sa tête sur mes genoux, tandis que je façonnais pour ma sœur et pour moi des manteaux de peaux de cygnes noirs, de perroquets et d'autres oiseaux, riches de plumes éclatantes de couleurs. Voici l'un de ces manteaux, vous pouvez juger de leur beauté, ainsi que de l'art et de la patience avec laquelle nous les faisions.

Le *ficus elastica* vint encore ajouter à notre bien-être par la gomme que nous recueillions de sa tige, et qu'il suffisait de laisser se durcir dans des moules de terre glaise ou de coquillages, dont elle prenait bientôt la forme; nous fournissant ainsi beaucoup de vases et d'ustensiles légers et que le choc ne brisait point.

Une fois cette substance et les propriétés qu'elle possédait connues de nous, nous en étendîmes l'usage à l'infini.

George, dans ses excursions à la chasse, se trouvait souvent incommodé par les pluies soudaines qui l'assaillaient et perçaient en quelques secondes ses légers vêtements de spathe de palmier et de soie animale. Je lui tissai un manteau de cette dernière matière et l'enduisis d'une forte couche de la gomme du *ficus elastica*. Cette préparation, sans rien ôter de la flexibilité et même de la légèreté de l'étoffe, la rendit tout-à-fait imperméable, et mit désormais notre frère à l'abri des injures du temps. Peu à peu il reconnut néanmoins que ce manteau, tout en le dérobant à la pluie, interrompait ses travaux et ne lui était bon que pendant une halte ou une marche. Mais s'il était en train d'abattre un arbre, s'il poursuivait une bête fauve avec laquelle il lui fallait lutter d'agilité, le manteau paralysait ses mouvements ou entravait sa course. Si bien qu'il finit par abandonner ce vêtement, malgré nos remontrances et à notre grande inquiétude. Nelly me conseilla alors de fabriquer une tunique de spathe et de l'enduire de gomme élastique comme je l'avais fait pour le manteau. La chose réussit on ne peut mieux, et un chapeau à larges bords, en varec géant, compléta l'équipage de chasse et de voyage de George, qui dès lors brava la pluie en toute sûreté et sans acheter cet avantage par des concessions de gêne ou de fatigue.

Le *ficus elastica* ou plutôt son suc mélangé à de la terre sèche servit encore à rendre notre toiture imperméable à la pluie. George en revêtit les feuilles de palmier d'une couche de gomme élastique ainsi préparée et qu'il couvrit ensuite de feuilles sèches et de petits bâtons. Cela finit par se consolider et par devenir impénétrable à l'eau, et grâce aux corps auxquels il se trouvait mélangé, impénétrable également à l'ardeur du soleil.

Une de nos grandes ressources de nourriture étaient les conserves de fruits; car rien ne nous manquait pour fabriquer des confitures aussi parfaites que les plus exquises friandises de cette espèce; rien, pas même le sucre. Le sucre nous était produit par le *varec sucré*, plante marine que saupoudre une matière blanche, légère, d'un goût fin. Il nous suffisait d'en secouer doucement les feuilles ou de les frotter avec un petit bâton plat pour recueillir d'assez grandes quantités de ce sucre naturel, et que nous conservions, à l'abri de toute humidité, dans des coquillages attachés entre eux par des charnières de *ficus elastica*, de manière à les rendre de véritables boîtes.

Une basse-cour, formée par des pieux et recouverte en partie par un toit semblable à celui de notre cabane, nous conservait de la volaille pour les temps de grandes pluies et lorsque la chasse devenait impossible à George. Cette basse-cour se composait surtout de manchots, sorte de gros oiseau qui porte au lieu d'ailes des ailerons courts ressemblant à des moignons de bras. Lorsqu'il est loin de l'eau et qu'il ne peut se sauver à la nage, il se laisse approcher, sans même chercher à fuir, et l'on peut s'en emparer à l'aise ou l'assommer à coups de bâton.

Les manchots rassemblés dans notre basse-cour, où ils vivaient des débris de poissons et de racines, nous fournissaient donc des œufs, de la volaille fraîche ainsi qu'une fourrure douce, charmante, serrée et imperméable à l'eau, dont nous nous fabriquions des manteaux et des oreillers.

Par ce moyen, quoique le sel ne nous manquât pas, et qu'il nous suffît pour nous en procurer de laisser évaporer de l'eau de mer dans quelque grande écaille de tortue, nous ne salions que fort peu de viandes; car toutes ces opérations domestiques nous plaisaient assez peu pour que nous songeions à les multiplier au-delà de nos besoins; la viande fraîche; le poisson et les fruits que nous rapportait chaque jour George nous suffisant largement.

Grâce à la passion de George pour la chasse, nous ne manquions pas non plus de fourrures, à peu près inutiles du reste dans ces climats chauds et doux. Un des animaux qui nous fournissaient la pelleterie la plus fine et la chair la plus exquise était le phasiotome à deux doigts.

— Ce terrier, interrompit George, est gros comme un blaireau; sa tête plate annonce l'imbécillité, ses jambes écrasées et courtes rendent sa démarche lourde et difficile. Pour m'en emparer, j'allumais un grand feu devant l'entrée du gîte que s'était creusé le phasiotome et je dirigeais la fumée vers cette ouverture; bientôt la pauvre bête, obligée de venir respirer à l'entrée de son logis, montrait sa tête que j'avais tout bonnement la peine de frapper d'un coup de bâton. Alors je saisissais ma proie mourante et je l'achevais sans résistance.

Du reste, je ne me livrais pas toujours à des chasses aussi sérieuses et aussi sanglantes: souvent je poursuivais avec un filet de soie animale les magnifiques papillons dont abonde la Nouvelle-Hollande, et après les avoir percés d'une petite broche de bois, je les rapportais triomphant à mes sœurs qui les attachaient dans la cabane et cherchaient à reproduire, dans leurs broderies, incrustées d'ailes d'insectes et de plumes d'oiseaux, les formes et les couleurs de ces splendides lépidoptères. Le plus beau, le plus éblouissant est, sans contredit, celui que vos naturalistes d'Europe nomment héliconien-antioche et qui déploie quatre ailes d'un noir étincelant. Sur ces ailes tranchent deux barres d'une blancheur d'argent avec une autre ligne rouge et deux points écarlates. Quand ce papillon voltige dans les airs, on dirait une feuille d'argent et de pourpre qui tombe du haut d'un arbre.

Vers la fin de l'hiver, quelques inquiétudes troublèrent le calme dont nous jouissions et vinrent nous soumettre à plusieurs épreuves pénibles, par lesquelles Dieu, sans doute, voulut éprouver de nouveau notre patience et notre résignation avant de faire sonner l'heure de la délivrance.

Mais n'anticipons point sur les événements, Samuel. Demain je vous conterai les transes que j'éprouvai et comment la paix de notre désert fut agitée par de nouvelles souffrances.

En disant ces mots lady Sara se leva et tendit la main à Samuel qui prit congé d'elles. George donna le bras au jeune Français et tous les deux se rendirent à l'Opéra, où dansaient ces deux merveilleuses filles que l'on nomme Fanny et Thérèse Elssler ; ces deux séduisantes almées pour lesquelles se passionne tout Paris, oublieux de celle qu'ils adoraient naguère ; oublieux de Marie Taglioni, devenue le plaisir et l'orgueil du Nord. Tandis que Samuel applaudissait et s'enthousiasmait, George restait silencieux et froid.

— Eh quoi ! lui demanda son compagnon, quoi ! George? vous qui avez si longtemps vécu privé des jouissances de la civilisation, n'êtes-vous point sensible à tant de prodiges de légèreté et de grâce?

George répondit :

— Je n'y suis point insensible. Mais sans bien pouvoir m'expliquer par quels motifs, lorsque je me trouve au milieu de vos fêtes, mon cœur se serre, mon imagination s'attriste et mes souvenirs se reportent vers les déserts du cap Cuvier. La solitude, quand on a vécu si longtemps au milieu de son silence, laisse dans l'âme une impression que rien ne peut jamais effacer... Je me suis si longtemps trouvé face à face avec le spectacle d'une nature vierge et sublime, qu'il reste peu de place dans mon cœur pour les émotions de l'art.

— En est-il de même de vos sœurs?

— Oui, mon cher Samuel. Sara et Nelly éprouvent de pareils besoins de solitude. Voilà pourquoi nous voyageons sans cesse et nous préférons errer dans les glaciers de la Suisse ou parmi les déserts volcaniques de certaines parties de l'Italie, plutôt que de nous initier aux mystères artistiques de Paris, de Naples ou de Rome. Je vous en fais l'aveu tout bas : un chêne agité par le vent produit une plus vive impression sur mon âme qu'une madone du céleste Raphael. Aussi voyageons-nous pour les lieux et non pour les hommes. Si vous n'aviez point été notre ami d'enfance et un objet de tendresse pour le père dont nous vénérons la mémoire, rien ne vous eût fait admettre dans notre intimité et dans les confidences que vous avez reçues. Bien peu de personnes, même en Angleterre, connaissent nos aventures et nous les avons cachées soigneusement à la curiosité et à l'indifférence. Ce serait une véritable profanation que de livrer au premier venu tant de souffrances de nous trois et tant de vertus de Sara. Car, dites-le-moi, est-il donné à beaucoup de personnes de comprendre tout ce qu'il a fallu de force à une jeune fille de quinze ans qui vient de voir périr son père sous ses yeux, pour lutter contre le plus affreux destin et ne pas mourir de terreur devant de si terribles infortunes? Si vous saviez le courage que Sara déployait, si vous aviez vu la majestueuse sérénité de son visage, au milieu des crises les plus douloureuses, vous éprouveriez comme moi la respectueuse émotion qui m'agite chaque fois que je m'approche d'elle!

En disant cela, des larmes emplissaient les yeux du jeune Anglais, toujours d'une apparence si froide et si réservée.

Une mère n'est pas plus tendre, plus dévouée, plus sublime dans sa sollicitude que ne l'était, que ne l'est encore Sara, reprit-il. Forte devant le malheur comme vous l'avez vue, elle tremblait, elle s'alarmait à la moindre inquiétude qui semblait nous menacer. Une fois entre autres, dans une de mes excursions, j'étais monté sur un acacia pour y recueillir un énorme morceau de gomme que je voyais briller parmi ses rameaux ; une des épines de l'arbre déchira profondément ma poitrine et le sang se mit à couler de ma blessure avec tant d'abondance que je sentis mes forces s'affaiblir. A peine trouvai-je la force de me laisser glisser jusqu'à terre et de me bander la poitrine avec un des mouchoirs de soie animale que fabriquaient mes sœurs. Il me restait une demi-heure de chemin à faire pour regagner notre demeure et je me mis en chemin ; mais bientôt mes jambes se plièrent sous moi, un vertige troubla ma tête et il me devint impossible, non-seulement de continuer à marcher, mais même de reconnaître le chemin que j'aurais à suivre lorsqu'un peu de repos m'aurait rendu des forces. Car depuis longtemps l'habitude d'errer dans la forêt me rendait inutile la précaution de marquer, de distance en distance, à l'aide d'un caillou tranchant, l'écorce des arbres qui s'élevaient sur ma route et qui devaient me servir de jalons au retour... Affaibli par la perte de mon sang et voyant à peine clair, comment m'orienter? comment trouver assez d'intelligence et de sang-froid pour saisir les mille petits indices qui me dirigeaient les autres fois, quand j'avais toutes les forces de mon intelligence... Il ne me resta donc qu'à m'asseoir au pied d'un arbre pour y attendre l'accomplissement des décrets de la Providence à mon égard.

Cependant quand le soir parut, mes sœurs, habituées à me voir de retour avec exactitude avant l'heure de notre dîner, s'alarmèrent et comprirent qu'il fallait qu'un accident grave me retînt dans la forêt. Sara prit aussitôt une des prompts décisions qui la caractérisaient :

— Reste à la cabane, dit-elle à Nelly, afin que George s'il revient blessé trouve des secours et quelqu'un pour les lui donner. Moi je vais partir avec Oberon pour tâcher de découvrir notre frère qui m'a dit, ce matin, devoir se diriger vers la partie orientale de la forêt.

En disant cela elle appela le kangourou qui sommeillait sur le gazon, lui attacha au cou une lanterne contenant deux ou trois fulgors et prit elle-même dans un mouchoir cinquante ou soixante de ces insectes, aux pattes desquels elle eut le soin d'attacher un fil de soie. Puis, ces préparatifs terminés, elle se mit en route, précédée d'Oberon qui semblait comprendre ce que l'on attendait de lui et qui s'en allait, flairant de droite et de gauche, dressant les oreilles au plus léger bruit et s'arrêtant pour mieux entendre.

A mesure que le chemin parcouru par Sara présentait quelque complication, elle attachait à une branche d'arbre l'un des fulgors, à la patte duquel elle avait noué, comme je vous l'ai dit, un fil de soie. L'insecte, ainsi fixé, devenait un jalon lumineux pour la guider à son retour. Après une demi-heure de marche, tout à coup Oberon s'arrêta, s'assit sur sa grosse queue et dressa les oreilles ; puis, sans hésiter, il se mit à bondir, et Sara ne vit bientôt plus que la clarté de la lanterne qui sautait, comme un feu follet, à travers les arbres et par-dessus les buissons.

Elle s'orienta sans hésiter sur ce phare de singulière espèce et, après bien des efforts, elle arriva jusqu'au lieu où je gisais. Quand elle m'aperçut, elle se jeta dans mes bras en pleurant, mais ce tribut à l'émotion et à l'attendrissement dura peu et fit bientôt place à des calculs pleins de justesse et de raison sur les moyens de me ramener au logis. D'abord elle mâcha des feuilles de plantes qu'elle savait être d'une nature douce et sans âcreté ;

puis elle les mêla à un peu de graisse epurée dont elle avait eu soin de se munir, et pansa ma blessure de manière à arrêter tout-à-tait le sang et à intercepter le contact de l'air. Ensuite elle me fit boire un peu de lait de coco et voulut me charger sur ses épaules ; mais au premier effort, elle plia sous le faix et je m'opposai, comme vous le pensez, à toute nouvelle tentative de ce genre. Appuye sur le bras de Sara et à l'aide d'un gros bâton, je parvins d'abord à me lever, puis à me traîner lentement et avec des peines inouïes jusqu'à notre habitation. Il fallut bien des fois m'arrêter en route, bien des fois nous fûmes à la veille de renoncer avec désespoir à cette entreprise difficile, mais enfin nous en vînmes à bout, grâce surtout aux fulgors qui nous indiquaient notre route et qui nous évitaient les détours, et par conséquent toute perte de temps et de force. Oberon, qui était venu me faire mille caresses dès qu'il avait entendu ma voix, n'avait cessé de marcher gravement près de nous, se jetant au milieu de chaque fourré qui se présentait comme pour briser les rameaux qui pourraient nous arrêter ou nous blesser ; enfin sitôt qu'il aperçut la cabane, il s'élança vers Nelly et lui annonça par son retour notre arrivée et la fin de ses inquiétudes.

La fatigue de la route avait beaucoup enflammé ma blessure et une fièvre violente se déclara. Il me fallut rester quinze jours au logis, durant lesquels les soins empressés de mes sœurs parvinrent à me guérir ou du moins à rendre ma convalescence assez avancee pour me permettre de nouvelles excursions.

Vous le voyez, Samuel, quand on compte de pareilles réalités dans son existence, peut-on éprouver beaucoup d'intérêt pour des fictions ? Il faut laisser les émotions de l'art à ceux qui n'ont jamais éprouvé les émotions de la nature, à ceux qui vivent de la vie mesquine et rabougrie de la civilisation. Mais à celui dont l'enfance s'est passée au sein d'un désert sauvage, il n'est de spectacle possible que la nature et Dieu.

George quitta brusquement le bras de Samuel et sortit du foyer de l'Opéra où ils se promenaient, sans ajouter une parole de plus.

Insectes et Papillons de la Nouvelle-Hollande.

SARAH ET NELLY.

CHAPITRE CINQUIÈME.

DÉLIVRANCE.

Que votre cœur ne se trouble point. Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi.

Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père; si cela n'était, je ne vous l'aurais point dit; car je m'en vais vous préparer le lieu.

Et après que je m'en serai allé et que je vous aurai préparé le lieu, je reviendrai et vous retirerai à moi, afin que là où je suis vous y soyez aussi.

ÉVANG. *selon saint Jean*, chap. XIV, vers. 1.

Le lendemain, Sara reprit son recit en ces termes :

— George m'a dit qu'il vous avait conté les inquiétudes que nous avaient causé ses dangers et sa blessure, et comment nos soins et de simples feuilles mâchées et mêlées à des graisses épurées avaient guéri la plaie de sa poitrine. A peine étais-je rassurée sur la santé de mon frère que la santé de Nelly me causa des craintes plus grandes encore; elle devint pâle et tomba dans une mélancolie profonde; rien ne parvenait à l'intéresser, et quand je l'interrogeais sur la cause de sa tristesse elle me répondait qu'elle n'en avait point et versait des larmes. Bientôt une fièvre violente se déclara, le sang se porta vers la poitrine où il l'étouffait, une toux sèche survint et même le délire. Je crus reconnaître les symptômes d'une fluxion de poitrine (pneumonie), mais ne pouvais-je pas me tromper et les moyens curatifs que j'avais vu mettre en œuvre dans une maladie de ce genre, dont avait été atteinte jadis une de nos femmes, ne pouvaient-ils pas devenir mortels appliqués à ma sœur! D'ailleurs c'étaient des sangsues ou des saignées, et comment administrer ces remèdes sans sangsues, sans lancette, et surtout sans aucune donnée de cette opération. Cependant l'état de ma pauvre Nelly empirait de plus en plus; elle étouffait et il ne nous restait plus d'espérance. Nous étions au désespoir George et moi!

Tout à coup mon frère sortit et revint bientôt avec une petite pierre très menue et tranchante comme une lancette.

— Ecoute, Sara, me dit-il, il faut sauver notre sœur, j'ai vu saigner plusieurs fois dans les hôpitaux où me conduisait mon père; je connais la veine qu'il faut piquer, tentons cette opération : Dieu ne nous abandonnera point en cette circonstance.

Nous nous agenouillâmes tous les deux, et après une courte et fervente prière, nous nous levâmes pleins de confiance et de résolution.

George prit hardiment le bras de Nelly et fit avec une bande de spathe une ligature à l'avant-bras pour le comprimer; enfin la veine céphalique qu'il fallait ouvrir parut. George se pencha vers le bras, je me détournai et bientôt je l'entendis jeter un cri... J'accourus, George était pâle comme un spectre et le visage couvert du sang qui jaillissait du bras de Nelly!

La saignée était opérée, mais ses suites ne seraient-elles point funestes? c'était là un doute bien cruel et bien terrible! Quand le coquillage que je tenais se trouva rempli de sang, George dénoua la ligature et posa son doigt sur la veine piquée; le sang s'arrêta aussitôt. Jugez de notre joie! jugez de notre bonheur! Une compresse de feuilles et des bandes de soie nous procurèrent un appareil commode et sûr pour poser sur le bras opéré.

Dès ce moment, la santé de la malade s'améliora sensiblement; elle respira plus à l'aise, la toux cessa, l'oppression disparut, et une sueur abondante que nous favorisâmes en couvrant de fourrures le lit de ma sœur amenèrent la convalescence.

Des bains tièdes achevèrent sa guérison. George établit une baignoire pour Nelly en creusant dans la terre, près de la cabane, un petit fossé dans lequel il plaça deux de ces gros coquillages, de trois ou quatre pieds de dimension, dont on fait des bénitiers dans certaines églises catholiques d'Europe. Un lit de mousse combla les inégalités que formaient au fond de cette baignoire les bords des coquillages cimentés entre eux par du sable mélangé avec de la terre glaise et de la gomme élastique. Il ne restait plus qu'à faire chauffer l'eau; nous y parvînmes en y jetant de grosses pierres plates rougies au feu. Au sortir du bain, j'enveloppais Nelly dans un peignoir de soie animale recouvert de pelleteries et je la ramenais dans sa petite couche, dont George avait au préalable bassiné les draps de soie animale et les matelas de plumes et de feuilles préparées, avec des pierres chaudes qu'il saisissait à l'aide de pinces de bois.

Après deux mois entiers de craintes et d'agitation, nous nous retrouvâmes donc paisibles et heureux, quoique sans espérance de revoir jamais l'Europe et notre patrie. Il faut le dire, cette pensée, ce regret nous venaient rarement. Il nous semblait tellement impossible de nous voir découverts sur cette côte déserte que nous nous étions fait une habitude de la vie sauvage et que nous nous attendions à la mener tant que Dieu nous laisserait sur la terre.

Quoi qu'il en soit, la Providence avait décrété que nous quitterions les déserts des côtes du cap Cuvier et que nous reviendrions habiter l'Europe; car un dimanche matin, George accourut nous annoncer que l'on apercevait à l'extrémité de l'horizon les voiles d'un bâtiment. Nous éprouvâmes plus de surprise que de joie à cette nouvelle; néanmoins nous vînmes sur le rivage et nous attendîmes l'issue d'un événement si nouveau pour nous et si peu attendu.

Nous ne tardâmes point à reconnaître que le vaisseau se dirigeait vers la côte, et une heure après il jeta l'ancre à un quart de lieue de l'île. Bientôt un canot mit à la

mer et vint à nous qui faisions des signaux en agitant des pelleteries au bout d'une perche.

Le canot aborda non loin de nous et l'officier de marine qui se trouvait à bord tira son épée comme pour se défendre contre nos attaques. Il essaya de nous parler de loin par gestes; vous pouvez vous figurer sa surprise quand il entendit George lui répondre en bon anglais. Aussitôt, l'enseigne qui, jusque là, croyait avoir affaire à quelques-uns des sauvages perfides qui peuplent certaines parties de ces contrées, jeta son sabre et vint à nous les bras ouverts.

Il nous apprit alors que c'était pour nous découvrir et nous ramener en Europe que naviguait le vaisseau de l'équipage duquel il faisait partie. Une chaloupe, contenant quelques personnes du navire de mon père, était arrivée à Port-Jackson après une longue série d'infortunes et de chances; là elles avaient raconté le naufrage dont elles avaient été victimes, ajoutant que sans doute quelques personnes étaient parvenues à gagner la côte. Le major Lachlan Macquarie, gouverneur de la colonie, et proche parent de ma mère, résolut aussitôt d'envoyer à la recherche des victimes du naufrage, et surtout des membres de sa famille, un bâtiment qui parcourut vainement tout le littoral pendant dix-huit mois, et qui allait s'en retourner, désespérant de pouvoir remplir le but de sa mission quand le manque d'eau les fit arrêter devant la partie du rivage que nous habitions.

Nous quittâmes le soir même notre cabane et les lieux que nous avions habités si longtemps, non sans répandre des larmes, non sans emporter, comme de précieuses reliques, les ustensiles que nous avions fabriqués, nos vêtements de tissu naturel, et la tenture de notre habitation; non sans emmener Oberon qui se sentait tout étonné et plein de frayeur à la vue des matelots. Ce fut bien pis quand le roulis du bâtiment commença: le pauvre animal vint se réfugier à mes pieds et il fallut plusieurs semaines pour qu'il consentît à s'éloigner de moi et à parcourir le pont.

Que vous dirai-je? Quelques semaines après notre départ du cap Cuvier, nous arrivâmes à Port-Jackson où notre présence produisit une sensation profonde, car nous n'avions point, faute de vêtements convenables, pu quitter nos tuniques d'écorce et de soie animale. George seul avait emprunté les habits d'un mousse.

Notre parent, le major Lachlan Macquarie, nous accorda une tendre hospitalité et s'occupa de nous préparer les moyens de retourner en Europe où, sur le bruit de notre mort, d'avides collatéraux s'occupaient déjà de s'approprier la fortune de notre père.

Pendant que le major prenait de tels soins, nous nous occupions, nous, à remplir les intentions de notre père à l'égard de Diana, et le lendemain même de notre arrivée, cette bonne et malheureuse fille se trouvait réunie à nous.

Déjà, depuis longtemps, elle ne partageait plus le sort des convictes et pouvait retourner en Europe, mais elle n'avait jamais voulu consentir à quitter l'Australie sans connaître les résultats de l'expédition envoyée à notre recherche.

Nous proposâmes à Diana une pension assez considérable pour pouvoir réparer, autant que possible, les malheurs injustes que l'erreur de ma mère lui avait causés. Diana refusa toutes nos offres.

— Si j'ai bien souffert de l'horrible condamnation qui m'accablait, me répondit-elle, la réhabilitation éclatante obtenue pour moi par votre digne père, le voyage qu'il avait entrepris pour venir m'arracher à ces tristes lieux et me ramener en Europe; voyage, hélas! qui lui coûta la vie; votre amitié surtout ne sont-ils pas d'amples compensations pour mes douleurs oubliées? Si vous voulez me rendre heureuse, permettez-moi de m'attacher à votre personne, miss Sara, et de ne plus vous quitter désormais. J'ai été élevée au service de votre famille, laissez-moi mourir à votre service.

Je relevai Diana, je l'embrassai tendrement, et depuis cette époque, Samuel, elle ne m'a point quittée d'un instant; elle est revenue en Europe avec nous, elle a été de tous nos voyages, la mort seule nous séparera.

— Ou bien un mariage, interrompit Samuel.

— Non, reprit miss Sara, jamais! Je ne puis répondre des sentiments de George et de Nelly; mais quant à moi, je sens là que jamais je ne chercherai, autre part que près d'eux, du bonheur et de l'affection. Quand on a subi les épreuves que nous avons subies, lorsqu'on a été si longtemps tout l'un pour l'autre comme nous l'avons été, il n'est plus possible de se séparer. Depuis notre retour en Europe, des affaires graves ont parfois nécessité de courts voyages de George: ces séparations de quelques instants ont renouvelé pour nous les désespoirs qui nous poignaient lorsque nous le croyions perdu dans les forêts de la terre du cap Cuvier. Le malheur et les épreuves de la Providence ont trop étroitement resserré les liens qui nous unissent pour que ces liens puissent jamais être relâchés!

Samuel continua de visiter assidûment, pendant le séjour qu'elle fit à Paris, la famille de lord E***. Vers le printemps, miss Sara, sa sœur et George parlèrent à leur ami de leur prochain départ pour l'Allemagne, et en effet ils quittèrent bientôt Paris. Ce fut au moment d'une séparation, qui doit durer toujours peut-être, qu'il obtint d'eux la permission de publier le récit de leurs merveilleuses aventures, sous la condition toutefois de n'indiquer que par des initiales le nom, si célèbre en Angleterre, de leur ancienne et illustre famille (1).

S. HENRY BERTHOUD.

(1) Pour ne point interrompre le récit nous avons cru devoir reporter à la fin de cet article les notes suivantes sur la Nouvelle Hollande et les colonies de déportation anglaise; nous les devons à M. Jules de la Pilorgerie.

« Long-temps après la découverte de l'Amérique, du cap Bonne-Espérance, des îles de l'Océan Indien, de Timor, Ceram, et même de quelques points de la côte de la Nouvelle-Guinée, on ignorait encore l'existence de la Nouvelle-Hollande et de la terre de Van Diémen. Plusieurs nations se sont disputé l'honneur de la première découverte. Jusqu'ici cette question de priorité a été difficile à éclaircir. Commençons par les titres que les géographes français ont fait valoir au profit de leur nation. Le président de Brosses et l'abbé Prévost ont attribué à un de leurs compatriotes, le capitaine Paulmyer de Gonneville, la gloire d'avoir le premier mis le pied sur le rivage de cette terre qu'on appelait alors le Continent-Austral. Ce hardi navigateur, parti de Honfleur au mois de juin 1503, assailli par une tempête furieuse à la hauteur du cap, perdit sa route, et se vit poussé vers une mer inconnue. Il n'échappa aux dangers qui le menaçaient qu'en observant la direction constante des oiseaux vers le sud, indice qui le conduisit vers une terre où il aborda et qu'il quitta après une relâche de six mois, en lui laissant le nom d'Inde-Méridionale. Quelques remarques publiées par Gonneville, et particulièrement celles qui ont trait aux mœurs des habitants, qu'il dépeint comme intelligents et à demi-civilisés, rendent l'opinion de l'abbé Prévost tout-à-fait inadmissible. On s'accorde aujourd'hui à penser que ce fut à Madagascar que toucha le capitaine français (1).

(1) Marco Paulo, qui visita la Chine dans le treizième siècle, mentionne deux grandes îles connues des Siamois, qui les plaçaient au sud de Java. On a pensé que le voyageur vénitien avait voulu parler de la Nouvelle-Hollande. — L'érudit

« Les Portugais ont fait valoir quelques titres mieux appuyés. Sans nous arrêter aux réclamations du moine Pacheco, il est certain qu'il existe dans la bibliothèque des chartreux d'Evora un atlas manuscrit dressé et richement orné par Ternao Vaz Dourado, cosmographe à Goa en 1570, et que sur l'une des cartes qui y sont contenues est dessinée la côte septentrionale de la Nouvelle-Hollande avec cette note : « Cette terre fut découverte par Ternao de Magathœus, por-« tugais, en l'année 1520 (1). » On montre aussi au musée Britannique une ancienne carte en français dédiée au roi d'Angleterre, où une portion de côte, qui a quelque ressemblance avec la partie nord-est de la Nouvelle-Hollande, est tracée et nommée Grande-Java (2). Enfin, les Espagnols, si riches en semblables titres, ont avancé que don Pedro Fernando de Quiros avait le premier, en 1609, reconnu et appelé cette terre Australia del Espirito Santo. Ils ajoutent même que ce navigateur, devinant l'importance de sa découverte, avait vainement insisté près du roi d'Espagne pour obtenir une mission spéciale destinée à assurer à sa patrie la possession des terres australes (3).

« Sans nous arrêter à discuter la valeur de ces prétentions rivales, auxquelles il faudrait ajouter les titres produits par les Hollandais, il est certain que ce fut durant les quarante premières années du dix-septième siècle que les côtes occidentales et septentrionales de l'Australie, comme on l'appelle aujourd'hui, depuis le golfe de Carpentarie jusqu'à l'extrémité de cette terre, y compris l'île de Van Diémen que l'on croyait alors en faire partie, furent reconnues et décrites avec une exactitude suffisante par une succession de navigateurs hollandais. Le capitaine Dick Hartog, commandant de *l'Endraght*, en 1616; un an après, John Van Edels; en 1622, un autre navigateur de la même nation, visitèrent ces rivages. Peter Van Nuyts, Peter Carpenter les suivirent de près, et enfin, dans l'année 1642, Abel Jansen Tasman, parti de Batavia d'après les ordres d'Antoine Van Diemen, gouverneur général des possessions hollandaises dans les Indes, découvrit la terre à laquelle il donna le nom du gouverneur, et même la Nouvelle-Zélande, dont l'extrémité septentrionale s'appelle encore cap Maria Van Diemen, du nom de la fille de cet officier général, à laquelle Abel Tasman portait, dit-on, une tendre affection. Cette suite d'expéditions, entreprises par des navigateurs de la même nation, et souvent dans l'intérêt seul de la science, constituent des titres qu'on se plaît à constater et qui enlèvent presque tout l'intérêt qu'on a voulu attacher à ces vaines prétentions de découvertes sans aucun résultat faites dans le courant du seizième siècle. Aussi, les terres australes reçurent-elles le nom de *New-Holland*, appellation qu'elles ont conservée concurremment d'abord avec celle d'Australasie, et puis d'Australie, qui définitivement a prévalu.

« Le premier navigateur anglais qui visita les côtes de la Nouvelle-Hollande est l'exact et infatigable Dampier, qui avait fait son éducation de marin parmi les boucaniers. Parti des côtes d'Amérique vers la fin du dix-septième siècle, pour une croisière dans les mers du Sud, il doubla le cap Horn, et après une navigation prolongée dans l'espérance de rencontrer des vaisseaux espagnols, il relâcha sur la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande. Le récit de ses observations, publié par lui à son retour en Angleterre, appela l'attention du comte de Pembroke, alors à la tête de l'amirauté. Sur la demande de ce lord, Guillaume III confia à Dampier le commandement du vaisseau *le Roebuck*, avec lequel il entreprit en 1699 un voyage de découverte. Les observations dues à cette dernière expédition ne s'étendirent pas au-delà des points déjà reconnus par les Hollandais. Leur principal mérite consiste dans l'exactitude des détails touchant la géographie, l'histoire naturelle et l'état des populations de la côte occidentale.

« Depuis cette époque jusqu'à la fin du dernier siècle, la forme et l'étendue de la Nouvelle-Hollande donnèrent lieu à de savantes dissertations. On s'était efforcé de déterminer *à priori* la configuration et les attaches d'un vaste continent (1) Ce fut pour mettre fin à ces incertitudes de la science que le fameux navigateur anglais Cook entreprit ses deux voyages de 1770 et 1777. Il découvrit les côtes de l'est, et compléta le premier la circumnavigation de cette île immense, dont l'étendue est comparable à celle de l'Europe.

« Telles étaient donc en 1785, à l'époque où l'on songeait en Angleterre à fonder sur une terre vierge et d'après un système neuf une colonie de déportés, les notions que l'on possédait sur la Nouvelle-Hollande. Les récits de Cook et des savants naturalistes qui l'avaient accompagné en formaient la partie la plus positive. Les rapports de Bank et Solander surtout avaient donné une haute idée de la fertilité du sol, de ses productions naturelles et du climat de la partie à laquelle Cook avait donné le nom de Nouvelle-Galles du Sud. Une baie profonde et sûre, dans laquelle l'expédition avait relâché, et que les naturalistes avait nommée Botany-Bay en souvenir de la richesse des collections de plantes qu'ils y avaient réunies, était désignée et recommandée par Bank comme le point le plus favorable pour y fonder un établissement. Ces récits, publiés par des hommes faisant autorité par leurs connaissances scientifiques et par leur caractère privé, fixèrent l'attention du parlement.

« A l'ouverture de la session de 1787, le roi, dans le discours qu'il adressa au parlement, annonça qu'un projet de loi avait été préparé par ses ordres à l'effet de déporter un certain nombre de condamnés. Il invitait les deux branches de la législature à s'occuper le plus promptement possible des mesures à prendre pour réaliser ce vœu. Le parlement, après une longue délibération, résolut de créer une colonie pénale à Botany-Bay, sur la partie de la côte est de la Nouvelle-Hollande, qui avait reçu récemment de Cook le nom de Nouvelle-Galles du Sud. Les principaux résultats qu'on se proposait d'atteindre, d'après les motifs exprimés par le parlement, dans le préambule du bill adopté, étaient :

« De mettre un terme aux graves inconvénients produits par l'accumulation croissante des condamnés dans les prisons et maisons de correction de la mère-patrie;

« De former un établissement qui permît de garder étroitement les condamnés pendant la durée de leur peine, en offrant néanmoins les moyens de travailler graduellement à leur réforme;

« Enfin de créer une colonie avec les matériaux que la réforme des criminels pourrait ultérieurement fournir au gouvernement, en y adjoignant toutefois des familles d'émigrés libres, que des découvertes postérieures de territoire engageraient à s'établir dans la nouvelle province britannique.

« Les conditions de ce programme indiquaient des intentions dignes du gouvernement d'une grande nation. Par malheur, jusqu'à présent les colonies pénitentiaires de l'Australie n'ont réalisé en rien le but que s'en proposaient la loi et la philanthropie. »

Burton parle de la *Terra Australia*, qu'il compare aux régions d'Utopia et de Lucinia. (Anatomy of melancholy, part. 11.) Athanase Kircher l'appelle « incognita « atque omnium vastissima Australis terræ portio. » (De Magnete, sive de Arte magneticâ, lib. 11, in Præmio.)

(1) East-India Magazine. — History of Van Diemen land, by J. Bischoff, 1832, pag. 3.

(2) Picture of Australia.

(3) Dunmore Lang's statistical account of new south wales. London, 1834

(1) Voltaire avait dit : « Il est à croire que quand on aura pénétré dans le monde austral, on connaîtra encore plus la variété de la nature. Tout agrandira la sphère de nos idées et diminuera celle de nos préjugés. »

Aujourd'hui, un point de cette terre porte le nom de Voltaire.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

LE QUATRIÈME VOLUME.

Tandis que les autres publications pittoresques cessent de paraître ou perdent d'une manière fâcheuse une grande partie de leurs abonnés, le *Musée des Familles*, au contraire, a vu, dans l'année 1836-1837, augmenter le nombre des siens.

Une seule chose peut expliquer un pareil succès : ce sont les améliorations que l'on n'a cessé d'apporter dans la rédaction et aux gravures de ce recueil. Parti du même point que les autres journaux du même genre, le *Musée des Familles*, d'abord simple *Magazine*, s'est insensiblement transformé en *Revue*, c'est-à-dire qu'il a suivi la marche graduelle qui s'opérait dans les études, dans les goûts et dans les besoins des lecteurs.

Créé par un nouveau mode de publication, s'il fallait d'abord parler à l'imagination de ces lecteurs par des récits courts et merveilleux, plus tard il devint nécessaire de leur offrir des narrations développées, des notions moins élémentaires et des enseignements de plus haute portée; le *Musée*, comme on l'a dit tout à l'heure, devint donc une *Revue*, — moins l'ennui et parfois l'immoralité que l'on peut trop souvent reprocher à ce genre d'écrits.

Cette idée, suivie constamment depuis la création du journal, a conduit naturellement aux travaux historiques contenus dans le volume que nous terminons et dus à MM. *Alexandre Dumas*, *P.-L. Jacob*, *Paulin Paris*, *Félix Davin*, *Edmond Leclerc* et *Achille Jubinal*.

M. *Boitard* s'est chargé de mettre à la portée des gens du monde d'une manière amusante les questions les plus ardues de l'histoire naturelle.

De nombreux voyages, traduits de l'anglais et signés par MM. le marquis *de Custines*, le baron *Ladoucette* et *une Contemporaine*, ont initié les lecteurs aux mœurs et à la nature des contrées étrangères.

Le *Magazine*, compilation faite dans les meilleurs livres anciens et modernes, est venu révéler une foule de notions et des faits inconnus ou bien oubliés.

Le plus célèbre et le plus populaire de nos écrivains et de nos poètes, M. *Casimir Delavigne*, a pris part à la collaboration littéraire du journal, et c'est une faveur que n'est parvenue à obtenir, cette année, aucune autre Revue. Madame la duchesse *d'Abrantès* et MM. *P.-L. Jacob*, *Paul de Kock*, *Henri Blaze* et *S. Henry Berthoud* ont complété, soit par des Nouvelles, soit par des études de mœurs, cette série des travaux.

Enfin, pour résumer tous ceux de nos écrivains célèbres qui impriment à leurs idées le cachet d'une pensée vraiment morale, tous ceux dont le nom n'était point une anomalie avec le titre du journal, ont contribué à la collaboration du seul recueil littéraire que peut-être on puisse laisser sans danger entre toutes les mains; car, en suivant une direction plus sérieuse et de haute portée, le *Musée des Familles* n'a point cessé néanmoins d'être amusant et plein d'une scrupuleuse réserve.

Il ne manque donc plus à cette publication, pour devenir une Revue complète, que l'intérêt de l'actualité. C'était là une grande difficulté matérielle à résoudre, car l'impression (le tirage) d'un seul numéro n'exige pas moins de quinze jours. D'ingénieuses combinaisons ont résolu ce problème : désormais chaque livraison du *Musée* contiendra un JOURNAL des événements scientifiques et littéraires du mois. Non-seulement ce *Journal* mettra le lecteur au courant des publications nouvelles, mais encore il lui parlera de mille faits curieux et l'initiera à des confidences importantes et à de piquantes révélations, qui passent inaperçues, sans être recueillies, et dans lesquelles consiste pourtant presque toute l'histoire littéraire de la France.

Il reste à parler des gravures. On a vu que, depuis un an, quelques-unes de celles que le *Musée* a publiées rivalisaient de dessin, de faire et de brillant d'exécution avec les plus belles planches en taille-douce que produise l'Angleterre. L'année 1837-1838 contiendra des preuves plus étonnantes encore des succès obtenus en France par un art aux progrès duquel le *Musée des Familles* a si puissamment contribué.

Parmi les premiers articles que publiera le *Musée des Familles* dans ses premiers numéros, nous pouvons déjà citer :

LES ENFANTS DE CHARLEMAGNE. — *Félix Davin* (œuvres posthumes).

LE PHÉNOMÈNE VIVANT. — *S. Henry Berthoud.*

LES VILLES D'ALLEMAGNE AU QUINZIÈME SIÈCLE. — *Henri Blaze.*

PARIS ANTÉDILUVIEN (second article). — *Boitard.*

LA FIN DU POÈME. — *Paul de Kock.*

IMPRESSIONS DE VOYAGE. — *Alexandre Dumas.*

UNE BALLADE. — *Casimir Delavigne.*

Les gravures les plus remarquables seront : une *Vue de Tours*, d'après Turner; *Rochecorbon*, d'après Brascassat; *Albert Dürer*, d'après lui-même; le *Christ* et la *Jeanne d'Arc*, d'après S. A. R. la princesse Marie; le *Dinotherium giganteum rendu à sa forme véritable*, d'après M. Boitard; l'*Epée du Cid* et l'*Armure du roi Boabdil*, d'après le Musée espagnol, etc.

Messieurs les abonnés qui ne veulent pas éprouver de retard dans l'expédition du mois d'octobre prochain sont priés d'envoyer le prix de leur abonnement au Bureau de l'administration ou chez les libraires dépositaires.

Rien n'est changé à ce prix.

Pour un an : 7 fr. 50 cent. par la poste franco. — 5 fr. 20 cent. chez les libraires dépositaires non franco.

Prix de chaque livraison mensuelle : 50 cent.

Prix des collections des quatre premières années brochées : chaque volume broché, 5 fr. 50 cent.; franc de port, 7 fr. 50 cent.

MM. les abonnés qui enverront, avant le 15 novembre, un mandat de 15 francs, recevront, *franc de port*, en même temps que la livraison du *Musée* de ce mois, un exemplaire de l'HONNÊTE HOMME, études morales, un vol. in-8, par M. *S. Henry Berthoud*, avec GRAVURE AVANT LA LETTRE.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

TEXTE.

LISTE ALPHABÉTIQUE.

PREMIER TRIMESTRE

Animaux apocryphes (de quelques) de la mer, *Jules Lecomte*. 17.
Cathédrale (la) de Cordoue, *le marquis de Custines*. 27
Chapelle (la Sainte-), *S. Henry Berthoud*. 1.
Découverte (la) de Madère, *Maurice*. 90.
Dernière nuit (la) d'une reine, *Félix Davin*. 33.
Hautes-Alpes (les), *Ladoucette*. 81.
Journée (une) de bonheur, *Paul de Kock*. 50.
L'un et l'autre, *Edmond Leclerc*. 39.
Réalités fantastiques, second article, *Boitard*. 65.
Ivan (le roi), *traduit de l'anglais*. 94

SECOND TRIMESTRE

Animaux apocryphes (de quelques) de la mer, second article, *Jules Lecomte*. 97.
Brusquet, *Achille Jubinal*. 173.
Cérémonies de la semaine sainte, *Polonceau* 152.
Diamants (de quelques), *M.* 121.
Épreuves (des) au moyen-âge, *M.* 127.
Épreuves (des) par le duel, *M.* 155.
Écriture (de l'), *M.* 156.
Histoire (une) de voleurs, *Félix Davin*. 166.
Huard et Verduron, *S. Henry Berthoud*. 129.
Ispahan (quelques détails sur la ville d'), *traduit de l'anglais*. 113.
Mariage franc (un). *C. Roland de Cadenet*. 149.
Mystères (des) au moyen-âge, *Alexandre Dumas*. 161.
Poète (un), *Adrien Van Moërsel* 155.
Réalités fantastiques, troisième article. *Boitard*. 181.
Villes d'Allemagne au quinzième siècle, *Henri Blaze*. 105.

TROISIÈME TRIMESTRE.

Ancienne ville de France qui n'existe plus, *M.* 254.
Assassinat du duc de Guise *P. Paris*. 283.
Australie (quelques notes sur l'), *Jules de la Pilorgerie*. 241.
Choses vulgaires que l'on ignore, *M.* 244.
Comment on fait fortune, *une contemporaine*. 285.
Dernière lettre de Fénélon, 246.
Échelle (l') des misères, *la duchesse d'Abrantès*. 193
Élection d'un pape, *M.* 237.
Fragment du journal de Cristophe Colomb, 245.
Imprimerie (de l'), *Capelle*. 207.
Lettre de Lefualdé Conté, 247.
Lettre de Walter Scott, 246.
Maisons (des) de correction en France, 254.
Mode de conservation des têtes humaines chez les sauvages, *M.* 249.
Morts (les deux), *S. Henry Berthoud*. 249.
Phénomènes humains, *M.* 253.
Salon de 1837, *une contemporaine*. 225.
Sépultures (des), 223.
Tapisserie (la) de Nanci, *M.* 216.
Toby, *traduit de l'anglais*. 273.
Ventriloquie (de la), *Cléomède Évrard*. 134.

QUATRIÈME TRIMESTRE.

Bibliothèques de Paris, *M.* 449.
Coiffure (histoire de la) des femmes en France depuis Clovis jusqu'à Henri II, *A. V. M.* 313.
Comment tombe le chêne du Liban, *traduit de l'anglais*. 446.
Courrier (le) d'Espagne, *Paul L. Jacob*, bibliophile, 321.
Famille anglaise (aventures d'une), *S. Henry Berthoud*. 356.
Fatima, *Boitard*. 1
Histoires à faire peur, *une contemporaine*. 331.
Jardins (les) d'Adrien, *Casimir Delavigne*. 328.
Mère (une) du Jardin des Plantes, *S. Henry Berthoud*. 451.
Siége d'Anvers, *Feraud*. 341.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

POÉSIE.

Les Jardins d'Adrien, *Casimir Delavigne*. 328.

ÉTUDES HISTORIQUES.

Assassinat du duc de Guise, *Paulin Paris*. 281.
Brusquet, *Achille Jubinal*. 193.
Courrier (le) d'Espagne, *Paul L. Jacob*, bibliophile. 321.
Chapelle (la Sainte-), *S. Henry Berthoud*. 1.
Dernière nuit (la) d'une reine, *Félix Davin*, 33.
L'un et l'autre, *Edmond Leclerc*. 39.
Mariage (un) franc, *C. Roland de Cadenet*. 149.

ÉTUDES MORALES

Comment on fait fortune, *une contemporaine*. 285.
Échelle (l') des misères, *la duchesse d'Abrantès*. 193.
Famille anglaise (aventures d'une), *S. Henry Berthoud*. 356.
Histoire (une) de voleurs, *Félix Davin*. 166.
Huard et Verduron, *S. Henry Berthoud*. 129.
Morts (les deux), *S. Henry Berthoud*. 249.
Poète (un), *Adrien Van Moërsel*. 145.

ÉTUDES LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES.

Mystères (des) au moyen-âge, *Alexandre Dumas*. 161.
Salon de 1837, *une contemporaine*. 225.

ÉTUDES D'HISTOIRE NATURELLE.

Fatima, conte botanique, *Boitard*. 189.
Mère (une) du Jardin des Plantes, *S. Henry Berthoud*. 451.
Réalités fantastiques, second article, *Boitard*. 65.
Réalités fantastiques, troisième article, *Boitard*. 181.

ÉTUDES MARITIMES.

Animaux apocryphes (de quelques) de la mer, premier article, *Jules Lecomte*. 17.
Animaux apocryphes (de quelques) de la mer. second article, *Jules Lecomte*. 97.

ÉTUDES MILITAIRES.

Siége d'Anvers (le), *Feraud*. 341.

ÉTUDES RETROSPECTIVES

Histoire de la coiffure en France depuis Clovis jusqu'à Henri II. *A. V. M.* 313.
Imprimerie (de l'), *Capelle*. 207.

ÉTUDES POPULAIRES.

Journée (une) de bonheur, *Paul de Kock*, 50.

VOYAGES.

Australie (quelques notes sur l'), *Jules de la Pilorgerie*. 241.
Cathédrale (la) de Cordoue, *le marquis de Custines*. 27.
Découverte (la) de Madère, *Maurice*. 90.
Élection d'un pape, 237.
Hautes-Alpes (les). *Ladoucette*. 81.
Histoires à faire peur, *une contemporaine*. 321.
Ispahan (quelques détails sur la ville d'), *traduit de l'anglais*. 113.
Villes (des) d'Allemagne au quinzième siècle, *Henri Blaze*. 105.

ÉTUDES SCIENTIFIQUES.

Ventriloquie (de la), *Cléomède Évrard* 134.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Comment tombe le chêne du Liban, 446.
Ivan (le roi), *traduit de l'anglais*. 94.
Toby, *ibid*. 294.

MAGAZINE.

Ancienne ville de France qui n'existe plus, 254.
Bibliothèques de Paris, 449.
Cérémonies de la semaine sainte, 152.
Choses vulgaires que l'on ignore, 242.
Diamants (de quelques), 121.
Dernière lettre de Fénélon, 246.
Épreuves (des) au moyen-âge, 127.
Épreuves (des) par le duel, 155.
Écriture (de l'), 156.
Fragment du journal de Cristophe Colomb, 245.
Lettre de Lefualdé Conté, 247
Lettre de Walter Scott, 249.
Maisons (des) de correction en France, 254.
Mode de conservation des têtes humaines chez les sauvages, 249.
Phénomènes humains, 253.
Sépultures (des), 223.
Tapisserie (la) de Nanci, 216.

ILLUSTRATIONS.

PREMIER TRIMESTRE.

Andalou (paysan), 29.
Argonaute, 73.
Barbier espagnol, 32.
Bedégar du rosier, 77.
Cabriolet (un) de louage, 57.
Cathédrale (la) de Cordoue, 28.
Cervantès (Michel), 48.
Confession (la), 36.
Cour (la) de saint Louis, 8.
Coucou parasite, 81.
Culs-de-lampe, 49, 60.
Davin (Félix), 33.
Déménagement (un), 53.
Dragon ailé, etc., 25.
Eau (l'), magique, 88.
Frontispice, 1.
Gap (vue de), 81.
Gingie (fort de), 61.
Ivan dans la prison, 96.
Juan (don) d'Autriche, 44.
Lionne, 65.
Louis (saint), 13.
Madère (vue de), 93.
Nid de mésanges, 68.
Pierre sépulcrale de Frédégonde, 38.
Phoque apocryphe, 20.
Reliquaire de la Sainte-Chapelle, 16.
Serpent de mer, 17.
Serpent gigantesque, 17.
Sœur de Tippoo-Saeb, 64.

SECOND TRIMESTRE.

Brusquet, 173.
Caméléon, 193.
Combat du cachalot, 100.
Culs-de-lampe, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 141, 142, 144, 172.
Exaltation du pape, 153.
Furculaire, 190
Huitre — île, 104.
Ispahan (vue de), 113.
Laurent (église de Saint-). 108.
Monnaies de France, 124, 125, 126.
Nüremberg (vue de), 108.
Ornithorinques, 181.
Pèlerins de Saint-Jacques, 161.
Puits de Nüremberg, 109.
Salamandre pouctuée, 184.
Titre orné, 97.
Tortue grecque, 185.
Vainqueur (le), 101.
Vase de polypes, 188.
Vischer (Pierre), 112.

TROISIÈME TRIMESTRE.

Assassinat du duc de Guise, 285.
Bal masqué de l'Opéra, 285.
Bible sans date, 211.
Buveurs, 232.
Culs-de-lampe, 206, 243, 260, 262, 266, 269, 272, 289.
Combat de taureaux, 233.
Donat de Schœffer, 212.
Gargouille (la), 228
Kangourou, 241.
Lettre ornée, 213.
Mariage de Tobie, 225
Nains, 253.
Naufrage, 229.
Orang-outang, 281.
Orang-outang (squelette d'), 281.
Page de l'*Horarium*, 209.
Signatures autographes, 246, 247.
Tapisserie de Nanci, 216, 220, 231.
Titre orné, 253.
Toby, 277.
Urnes funéraires, 224.

QUATRIÈME TRIMESTRE.

Arabe (jeune), 208.
Arbustes d'Afrique, 292.
Chaise (la) de poste, 323.
Coiffure des femmes depuis Clovis jusqu'à Henri II, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320.
Dromadaire, 305.
Enfant (l') blessé, 357.
Fagon, 326.
Fin (fleuron de la), 373.
Fleurs d'Afrique, 300.
Forêt de la Nouvelle-Hollande, 361
Fulgor porte-chandelle, 368.
Hyène, 312.
Kangourou, etc., 300.
Lettre ornée, 321.
Louis XIV, 325.
Louise de Vaucelay, 323.
Maintenon (madame de), 324.
Mort de la reine Elisabeth, 355.
Naufrage, 360.
Papillons de la Nouvelle-Hollande, 371.
Pierres de Carnac, 333.
Quinquina, 303.
Roche aux fées, 340.
Sara, G. et Nelly, 373.
Singes dévalisant un dattier, 365.
Scorpion et dionée, 297.
Tête de page ornée, 321.
Titre orné, cul-de-lampe et fleurons d'une ballade, 258, 259.
Titre orné, 256, 289.
Varec géant, 364.

En Vente le 15 octobre,

Chez AUGUSTE DESREZ, éditeur du PANTHÉON LITTÉRAIRE, 11, rue Saint-Georges,

L'HONNÊTE HOMME,

ÉTUDES MORALES,

PAR S. HENRY BERTHOUD.

Un volume in-8°, contenant la matière de 2 volumes ordinaires, avec gravures, illustrations et culs-de-lampe.

Prix : 7 fr. 50 c. pris au bureau. — Par la poste, 8 fr. 50 c.

SPECIAL PERIOD.
AP
1
M8
L4
1836-7
91-S
6C
GETTY CENTER LIBRARY